EXTRAIT
DU
DICTIONAIRE
HISTORIQUE ET CRITIQUE
DE
BAYLE,
DIVISÉ EN DEUX VOLUMES
TOME SECOND.

NOUVELLE EDITION AUGMENTÉE.

À BERLIN.
CHEZ CHRÉTIEN FRÉDÉRIC VOSS.
1767.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXTRAIT
DU DICTIONAIRE
HISTORIQUE ET CRITIQUE.

SECOND VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXTRAIT

Du Dictionaire Hiſtorique & Critique.

P.

PAULICIENS. C'eſt ainſi qu'on nomma les Manichéens dans l'Armenie, lorſqu'un certain Paul ſe rendit leur Chef au VII Siécle. „Ils parvinrent à une ſi grande puiſſance „ou par la foibleſſe du Gouvernement, ou par la protection „des Sarraſins, ou même par la faveur de l'Empereur Nice„phore très-attaché à cette Secte, qu'à la fin perſecutés par „l'Imperatrice Theodore, femme de Baſile. ils ſe trouvérent en „état de bâtir des villes, & de prendre les armes contre leurs „Princes. Ces guerres furent longues & ſanglantes ſous l'Em„pire de Baſile le Macedonien, c'eſt-à-dire à l'extrémité du „IX Siécle". On avoit fait néanmoins un ſi grand carnage de ces Hérétiques ſous l'Impératrice Theodore (*a*), qu'il ſembloit qu'ils ne ſeroient jamais en état de ſe relever. On croit que

(*a*) *On avoit fait un ſi grand carnage de ces hérétiques ſous l'impératrice Theodore.* Il en eſt parlé dans le Supplément de Moréri: on y cite le Pere Maimbourg, dont voici les propres paroles. „Theodora --- ſe „réſolut de procurer efficacement la „converſion de ces Pauliciens, ou „d'en délivrer l'Empire, s'ils s'op„poſoient opiniâtrément à leur véri„table bonheur. ------- Il eſt vrai que „ceux à qui elle en donna commiſ„ſion, & des forces pour y travail„ler, en uſerent avec trop de ri„gueur & de cruauté, parce qu'au „lieu de s'appliquer d'abord à les „ramener doucement, & avec cha„rité, à la connoiſſance de la verité, „ils ſe ſaiſirent de ces miſérables, „qui étoient épars dans les villes & „dans les bourgades: & l'on dit „qu'ils en firent mourir près de cent „mille hommes dans toute l'Aſie, „par toutes ſortes de ſupplices, ce

Digitized by Google

que les Prédicateurs, qu'ils envoyérent dans la Bulgarie (*b*), y établirent l'Héréſie Manichéenne, & que *c'eſt de là qu'elle ſe répandit bien-tôt après dans le reſte de l'Europe.* Ils condamnoient le Culte des Saints, & les Images de la Croix (*c*); mais ce n'étoit point là leur principal caractere. Leur doctrine fondamentale étoit celle des deux Principes coëternels, indépen-

„qui obligea tout le reſte à s'aller „rendre aux Sarraſins, qui ſceurent „bien s'en ſervir quelque temps „après contre les Grecs. Mais l'Im„pératrice, qui n'eut point de part „à cette inhumanité de ſes Lieute„nans, ne laiſſa pas d'en tirer cet „avantage, que l'Empire du moins „fut nettoyé de cette vermine durant „ſon regne de quatorze ans". Voilà des manieres de convertir tout-à-fait Mahométanes, & qui confirment ce que l'on a dit ailleurs, que les Chrétiens ont été infiniment plus cruels que les Sectateurs de Mahomet, contre ceux qui n'étoient pas de leur Religion.

(*b*) *Les Prédicateurs qu'ils envoyérent dans la Bulgarie.*] Pierre de Sicile, qui fut envoyé par l'Empereur Baſile le Macedonien *à Tibrique en Armenie, une des places de ces hérétiques, pour y traiter de l'échange des priſonniers - - - decouvrit durant le temps de ſon Ambaſſade, qu'il avoit eſté réſolu dans le conſeil des Pauliciens, d'envoyer des Predicateurs de leur Secte dans la Bulgarie, pour en ſéduire les peuples nouvellement convertis. La Thrace voiſine de cette Province eſtoit, il y avoit déjà long temps, infectée de cette héréſie. Ainſi il n'y avoit que trop à craindre pour les Bulgares, ſi les Pauliciens les plus artificieux des Manichéens entreprenoient de les ſéduire; & c'eſt ce qui obligea Pierre de Sicile d'adreſſer à leur Archeveſque le Livre dont nous venons de parler, afin de les prémunir contre des hérétiques ſi dangereux. Malgré ſes ſoins, il eſt conſtant que l'héréſie Manichéenne jetta de profondes racines dans la Bulgarie.*

(*c*) *Ils condamnoient le Culte des Saints & les Images de la Croix.*] „Pier„re de Sicile nous rapporte qu'une „femme Manichéenne ſéduiſit un „laïque ignorant nommé Serge, en „luy diſant que les Catholiques ho„noroient les Saints comme des Di„vinités, & que c'eſtoit pour cette „raiſon qu'on empeſchoit les laïques „de lire la Sainte Ecriture, de peur „qu'ils ne découvriſſent pluſieurs „ſemblables erreurs". Voyez ce qu'on a cité du Pere Maimbourg dans le Supplément de Moréri.

(*d*) *Il eſt étrange que la Secte Manichéenne ait pu ſéduire tant de monde.*] Nous avons vu ailleurs avec quel empreſſement le Pape Leon avertit tous les Evêques, de ne ſouffrir pas que ces Hérétiques, condamnés au banniſſement par les Loix Imperiales, trouvaſſent aucun refuge. Cette Héréſie ne laiſſa pas de ſe maintenir, & il fallut la perſécuter par des Loix beaucoup plus ſévéres: il fallut condamner au dernier ſupplice tous ceux qui en feroient profeſſion: & néanmoins elle *ſe conſerva & ſe répandit. L'Empereur Anaſtaſe, & l'Impératrice Theodore femme de Juſtinien, la favoriſerent: On en voit les Sectateurs ſous les enfans d'Heraclius, c'eſt-à-dire au ſeptiéme ſiecle, en Armenie.* Nous avons déjà parlé des grands progrès qu'elle y fit; nous avons vu que le maſſacre de cent mille Pauliciens ne l'empêcha pas de ſe répandre de la Thrace dans la Bulgarie. Elle infeſta enſuite beaucoup de perſonnes dans pluſieurs Provinces de France. Conſultez Mr. de Meaux. Lambert Daneau obſerve qu'elle faiſoit du ravage dans la Perſe, dans la Syrie, & dans la Meſopotamie ſous l'Empereur Anaſtaſe, & dans la Sicile ſous le Pape Gregoire le Grand. Je n'oſerois affirmer qu'elle ſe ſoit répandue dans les Provinces de l'Orient, où l'on découvre le dogme des deux principes parmi quelques peuples infideles; car ils pourroient

Digitized by Google

dépendans l'un de l'autre. Ce dogme donne d'abord de l'horreur, & par conſéquent il eſt étrange que la Secte Manichéenne ait pu ſéduire tant de monde (*d*). Mais d'autre côté on a tant de peine à répondre à ſes Objections ſur l'origine du mal (*e*), qu'il ne faut pas s'étonner que l'Hypotheſe des deux principes, l'un bon & l'autre mauvais, ait ébloui plu-

l'avoir reçu par d'autres canaux que par les Manichéens. J'approuve la penſée de Louïs Thomaſſin. *Les relations qu'on nous donne ſouvent de l'Aſie nous y decouvrent*, dit-il, *encore préſentement quelques Manichéens au de là des bornes de l'ancien Empire Romain. Je ne puis pas dire trop affirmativement, que ce ſoient auſſi les reſtes, ou les deſcendans de ceux, qui ayant eſté ſi ſouvent proſcripts de tout l'Empire Romain, ſe retirerent dans les Provinces voiſines. Il y a en cela de la probabilité, mais non la même certitude que quand nous diſions la même choſe des Arriens, des Neſtoriens, & des Eutychiens. Ceux-ci ſont vrayement hérétiques, qui n'ont pu prendre naiſſance que de l'Egliſe Catholique en leur tems, dont ils dechirerent les entrailles pour en ſortir. Mais les Manichéens étoient venus originairement de l'Orient, comme deſcendans des anciens Idolâtres, qui admettoient auſſi les deux premiers Principes, l'un du bien, l'autre du mal, comme on peut lire dans Plutarque, & dans pluſieurs autres Hiſtoriens profanes.*

(*e*) *On a tant de peine à répondre aux Objections* des Manichéens *ſur l'origine du mal.*] J'ai préparé mes Lecteurs à voir ici trois Obſervations, que j'aurois miſes dans l'Article des Manichéens, ſi je n'avois voulu éviter d'être trop long en cet endroit-là. Acquitons-nous de notre promeſſe, & ne fruſtrons pas l'attente de ceux qui auront envie de ſuivre notre renvoi. Je mettrai à part ci-deſſous la ſeconde & la troiſieme Obſervation. Mais voici la premiere.

Les Peres de l'Egliſe, qui ont ſi bien réfuté les Marcionites, les Manichéens, & en général tous ceux qui admettoient deux principes, n'ont guere bien répondu aux Objections qui ſe rapportent à l'origine du mal. Ils auroient dû abandonner toutes les raiſons *à priori*, comme des dehors de la place qui peuvent être inſultés, & qu'on ne ſauroit garder. Il falloit ſe contenter des raiſons *à poſteriori*, & mettre toutes ſes forces derriere ce retranchement. Le Vieux & le Nouveau Teſtament ſont deux parties de Révélation qui ſe confirment l'une l'autre: puis donc que ces Hérétiques reconnoiſſent la divinité du Nouveau, il n'étoit pas mal-aiſé de leur prouver la divinité du Vieux; après quoi il étoit facile de ruiner leurs Objections, en montrant qu'elles combattoient l'experience. Il n'y a, ſelon l'Ecriture, qu'un bon principe; & cependant le mal moral & le mal phyſique ſe ſont introduits dans le Genre humain: il n'eſt donc pas contre la nature du bon principe qu'il permette l'introduction du mal moral, & qu'il puniſſe le crime; car il n'eſt pas plus évident que 4 & 4 ſont 8, qu'il eſt évident que ſi une choſe eſt arrivée, elle eſt poſſible. Voilà un rampart imprenable, & cela ſuffit pour rendre victorieuſe la cauſe des Orthodoxes, encore que leurs raiſons *à priori* puſſent être réfutées. Mais le peuvent-elles être, me dira-t-on? Oui, répondrai-je: la maniere dont le mal s'eſt introduit ſous l'empire d'un ſouverain Etre infiniment bon, infiniment ſaint, infiniment puiſſant, eſt non-ſeulement inexplicable, mais même incompréhenſible; & tout ce que l'on oppoſe aux raiſons pourquoi cet Etre a permis le mal, eſt plus conforme aux lumieres naturelles, & aux idées de l'ordre, que ne le ſont pas ces raiſons. Examinez bien ce paſſage de Lactance; il contient une Réponſe à une Objection d'Epicure. *Dieu*, dit Epicure, *ou veut empêcher le mal, & ne le peut pas: ou il le peut mais ne le veut pas; ou il ne le peut ni*

Digitized by Google

plusieurs anciens Philosophes, & trouvé tant de Sectateurs dans

ne le veut; ou il le peut & le veut. S'il veut empêcher le mal, & qu'il ne le puisse pas, il n'est pas tout-puissant, ce qu'on ne sauroit dire de Dieu: s'il le peut, mais qu'il ne le veuille pas, il est envieux, ce qui répugne également: s'il ne le peut ni ne le veut, il est tout à la fois impuissant & envieux; donc il ne seroit pas Dieu: si enfin il le veut & le peut, ce qui seul convient à Dieu, d'où vient le mal? & pourquoi ne l'empêche-t-il pas? Je sais que la plus-part des philosophes qui admettent une providence, sont embarassés par cette objection, & presque forcés à dire que Dieu ne se mêle de rien, ce qu'Epicure veut principalement établir. Mais nous, avec une raison plus éclairée, nous pouvons aisément réfuter cette terrible objection. Dieu peut tout ce qu'il veut: ni impuissance ni envie n'est en lui: il peut empêcher le mal: mais il ne le veut pas, sans être pourtant à cause de cela envieux du bonheur des créatures humaines: car la raison pourquoi il n'empêche pas le mal, comme je l'ai enseigné, c'est qu'il nous a donné en même temps la sagesse pour ne pas faire le mal, & qu'il a mis dans le bien encore plus de volupté qu'il n'y a de douleur dans le mal. Par la sagesse nous connoissons Dieu, & c'est par cette connoissance que nous parvenons à l'immortalité heureuse, qui est le souverain bien. Ainsi, si nous ne connoissions pas premièrement, le mal, nous ne pourrions pas connoître le bien. Epicure n'a point vû cela, ni aucun de ces philosophes: si on ôte le mal, on ôte pareillement la sagesse, & il ne reste aucunes traces de vertu dans l'homme, dont la raison consiste à vaincre & à supporter le mal Donc pour ne pas souffrir peu de maux nous serions privés du plus grand, du seul, & du vrai bien: d'où il paroît que tout a été fait pour l'intérêt de l'homme, & le bien & le mal.

Mais la Réponse de Lactance est pitoyable; elle est non-seulement foible, mais pleine d'erreurs, & peut-être même d'Hérésies. Elle suppose qu'il a fallu que Dieu produisît le mal, parce qu'autrement il n'auroit pas pu nous communiquer, ni la sagesse, ni la vertu, ni le sentiment du bien. Peut-on rien voir de plus monstrueux que cette doctrine? Ne renverse-t-elle pas tout ce que nous disent les Théologiens sur le bonheur du Paradis, & sur l'état d'innocence? Ils nous disent qu'Adam & Eve, dans ce bienheureux état sentoient sans aucun mêlange d'incommodité toutes les douceurs que leur présentoit le jardin d'Eden, séjour délicieux & plein de charmes, où Dieu les avoit placés. On ajoûte que s'ils n'eussent pas péché, eux & tous leurs descendans eussent joüi de ce bonheur, sans être sujets, ni aux maladies, ni aux chagrins, & sans que jamais les élémens ni les animaux leur eussent été contraires. Ce fut leur péché qui les exposa au froid & au chaud, à la faim & à la soif, à la douleur & à la tristesse, & aux maux que certaines bêtes nous font. Bien loin donc que la vertu & la sagesse ne puissent convenir à l'homme sans le mal physique, comme l'assûre Lactance, il faut soûtenir au contraire que l'homme n'a été sujet à ce mal, que parce qu'il avoit renoncé à la vertu & à la sagesse. Si la doctrine de Lactance étoit bonne, il faudroit supposer nécessairement que les bons Anges sont sujets à mille incommodités, & que les ames des bienheureux passent alternativement de la joie à la tristesse; de sorte que dans le séjour de la gloire, & au sein de la vision béatifique, on ne seroit pas à couvert de l'adversité. Rien n'est plus contraire que cela au sentiment unanime des Théologiens, & à la droite Raison. Il est même vrai qu'en bonne Philosophie, il n'est point du tout nécessaire que notre ame ait senti du mal, afin de goûter le bien, ou qu'elle passe successivement du plaisir à la douleur, & de la douleur au plaisir, afin qu'elle puisse discerner que la douleur est un mal, & que le plaisir est un bien. Et ainsi Lactance ne choque pas moins les lumieres naturelles, que les lumieres Théologiques. Nous savons par expérience que notre ame ne peut pas sentir tout à la fois le plaisir & la douleur: il faut donc nécessairement que pour la premiere fois elle ait senti, ou la douleur avant

Digitized by Google

dans le Chriſtianiſme, où la doctrine qui apprend l'inimitié capitale

le plaiſir, ou le plaiſir avant la douleur. Si ſon premier ſentiment a été celui du plaiſir, elle a trouvé que cet état étoit commode, quoiqu'elle ignorât la douleur; & ſi ſon premier ſentiment à été celui de la douleur, elle a trouvé que cet état étoit incommode, encore qu'elle ignorât le plaiſir. Suppoſez que ſon premier ſentiment ait duré pluſieurs années de ſuite ſans aucune interruption, vous comprendrez que pendant tout ce temps-là, elle s'eſt trouvée ou dans un état commode, ou dans un état incommode. Et ne m'alléguez point l'expérience: ne me dites pas qu'un plaiſir qui dure long-temps devient inſipide, & que la douleur à la longue devient ſupportable; car je vous répondrai que cela procede du changement de l'organe, qui fait qu'encore que ce ſentiment continué ſoit le même quant à l'eſpece, il ne l'eſt pas quant au degré. Si d'abord vous avez eu un ſentiment de 6 degrés, il n'en aura plus 6 au bout de deux heures, ou au bout d'un an; mais ſeulement, ou un degré, ou un quart de dégré. C'eſt ainſi que la coûtume émouſſe la pointe de nos ſentimens; leurs degrés répondent à l'ébranlement des parties du cerveau; cet ébranlement s'affoiblit par les fréquentes répétitions, & de-là vient que les degrés du ſentiment diminuent. Mais ſi la douleur ou la joie nous étoient communiquées ſelon le même degré, cent ans de ſuite, nous ſerions auſſi malheureux, ou auſſi heureux, la centieme année, que le premier jour. Ce qui prouve manifeſtement que la créature peut être heureuſe par le bien continué, ou malheureuſe par le mal continué; & que l'alternative dont parle Lactance eſt une mauvaiſe ſolution. Elle n'eſt fondée, ni ſur la nature du bien & du mal, ni ſur celle du ſujet qui les reçoit, ni ſur celle de la cauſe qui les produit. Le plaiſir & la douleur ne ſont pas moins propres à être communiqués le 2 moment que le premier, & le 3 moment que le ſecond, & ainſi de tous les autres. Notre ame en eſt auſſi ſuſceptible après les avoir ſentis un moment, qu'avant que de les ſentir; & Dieu qui les donne n'eſt pas moins capable de les produire la 2 fois que la premiere. Voilà ce que nous apprennent les idées naturelles que nous avons de ces objets. La Théologie Chrétienne confirme cela invinciblement, puiſqu'elle nous dit que les tourmens des damnés ſeront éternels & continus, auſſi vifs au bout de cent mille ans que le premier jour; & qu'au contraire les plaiſirs du Paradis dureront éternellement, & continûment, ſans que jamais leur vivacité ſe rallentiſſe. Je voudrois bien ſavoir ſi en ſuppoſant une choſe très-aiſée, ſavoir qu'il y eût deux Soleils au Monde, dont l'un ſe levât lorſque l'autre ſe coucheroit, il ne faudroit pas conclurre que les ténebres ſeroient inconnues au Genre humain. Selon la belle Philoſophie de Lactance, il faudroit auſſi conclurre que l'homme ne connoîtroit pas la lumiere, il ne ſauroit pas qu'il eſt jour, qu'il voit les objets, &c.

Ce que je viens de dire prouve invinciblement, ce me ſemble, que l'on ne gagneroit rien contre nos Pauliciens, ſi on leur repréſentoit que Dieu n'a mêlé les biens & les maux, qu'à cauſe qu'il a prévu que le bien tout pur nous paroîtroit fade dans peu de temps. Ils répondroient que cette proprieté n'eſt point contenue dans l'idée que l'on a du bien, & qu'elle eſt directement oppoſée à la doctrine ordinaire ſur le bonheur du Paradis. Et pour ce qui eſt de l'expérience qui ne nous apprend que trop; 1, Que les joies de cette vie ne ſont ſenſibles qu'à proportion qu'elles nous délivrent d'un état fâcheux: 2, Qu'elles traînent après ſoi le dégoût pour peu qu'elles durent; ils ſoûtiendroient que ce phénomene eſt inexplicable, ſi l'on ne recourt à leur Hypotheſe des deux principes. Car ſi nous ne dépendons, diront-ils, que d'une cauſe toute-puiſſance, infiniment bonne, infiniment libre, & qui diſpoſe univerſellement de tous les êtres ſelon le bon plaiſir de ſa volon-

Digitized by Google

capitale des Démons pour le vrai Dieu, eſt toûjours accompagnée de la doctrine qui apprend la rébellion & la chûte d'une

té, nous ne devons ſentir aucun mal, tous nos biens doivent être purs, nous n'y devons jamais trouver le moindre dégoût. L'Auteur de notre être, s'il eſt infiniment bienfaiſant, ſe doit faire un plaiſir continuel de nous rendre heureux, & de prévenir tout ce qui pourroit troubler ou diminuer notre joie. C'eſt un caractere eſſentiellement contenu dans l'idée de la ſouveraine bonté. Les fibres de notre cerveau ne peuvent pas être cauſe que Dieu affoibliſſe nos plaiſirs, car ſelon vous il eſt l'auteur unique de la matiere, il eſt tout-puiſſant, rien n'empêche qu'il n'agiſſe ſelon toute l'étendue de ſa bonté infinie; il n'a qu'à vouloir que nos plaiſirs ne dépendent pas des fibres de notre cerveau, & s'il veut qu'ils en dépendent, il peut conſerver éternellement ces fibres dans le même état: il n'a qu'à vouloir, ou qu'elles ne s'uſent pas, ou que le dommage qu'elles ſouffrent ſoit réparé promptement. Vous ne pouvez donc expliquer nos expériences que par l'Hypotheſe des deux principes. Si nous ſentons du plaiſir, c'eſt le bon principe qui nous le donne: mais ſi nous ne le ſentons pas tout pur, & ſi nous en ſommes bientôt dégoûtés, c'eſt parce que le mauvais principe traverſe le bon. Celui-ci lui rend la pareille; il fait en ſorte que la douleur ſoit moins ſenſible par l'accoûtumance, & qu'il nous reſte toujours quelque reſſource dans les plus grands maux. Cela & le bon uſage qu'on fait ſouvent de l'adverſité, & le mauvais uſage qu'on fait ſouvent du bonheur, ſont des phénomenes qui s'expliquent admirablement ſelon l'Hypotheſe Manichéenne. Ce ſont des choſes qui nous conduiſent à ſuppoſer que les deux principes ont paſſé une tranſaction qui limite réciproquement leurs opérations. Le bon ne peut pas nous faire tout le bien qu'il ſouhaiteroit: il a fallu que pour nous en faire beaucoup, il conſentît que ſon Adverſaire nous cauſât autant de mal; car ſans ce conſentement le chaos ſeroit toujours demeuré chaos, & aucune créature n'eût jamais ſenti le bien. Ainſi la ſouveraine bonté trouvant un meilleur moyen de ſe ſatisfaire à voir le monde tantôt heureux, tantôt malheureux, qu'à ne le voir jamais heureux, a fait un accord qui a produit le mêlange de bien & de mal que nous voyons dans le Genre humain. En donnant à votre principe la toute-puiſſance, & la gloire de jouïr ſeul de, l'éternité, vous lui ôtez celui de ſes attributs qui paſſe devant tous les autres, car l'*optimus* précede toujours le *maximus* dans le ſtyle des plus ſavantes Nations, quand elles parlent de Dieu: vous ſuppoſez que n'y ayant rien qui l'empêche de combler de biens ſes créatures, il les accable de maux; que s'il en éleve quelques-unes, c'eſt afin que leur chûte ſoit plus rude; nous le diſculpons ſur tout cela, nous expliquons, ſans qu'il y aille de ſa bonté, tout ce qu'on peut dire de l'inconſtance de la fortune, & de la jalouſie de Nemeſis, & de ce jeu continuel dont Eſope fait l'occupation de Dieu: il éléve les choſes baſſes, diſoit Eſope, & il abaiſſe les choſes hautes. Il n'a pu tirer, diſons-nous, un meilleur parti de ſon Adverſaire: ſa bonté s'eſt étendue autant qu'elle a pu; s'il ne nous fait pas plus de bien, c'eſt qu'il ne peut pas: nous n'avons donc pas ſujet de nous plaindre.

Qui n'admirera & qui ne déplorera la deſtinée de notre Raiſon? Voilà les Manichéens qui, avec une Hypotheſe tout-à-fait abſurde & contradictoire, expliquent les expériences cent fois mieux que ne ſont les Orthodoxes, avec la ſuppoſition ſi juſte, ſi néceſſaire, ſi uniquement véritable d'un premier principe infiniment bon & tout-puiſſant.

Pour voir par un autre exemple le peu de ſuccès de la diſpute des Peres contre ces Hérétiques, par rapport à l'origine du mal, il n'y a qu'à conſulter un paſſage de S. Baſile

Digitized by Google

d'une partie des bons Anges. Cette Hypothese des deux principes auroit fait apparemment plus de progrès, si l'on en

où ce Pere accorde aux Marcionites plus qu'il ne doit; car il ne veut pas même avouer que Dieu soit l'auteur du mal physique, comme sont les maladies & la vieillesse, ni de cent choses qui nous viennent de dehors, & qui arrivent inopinément. Ainsi pour se tirer d'un embarras, il adopte des erreurs, & peut-être même des Hérésies. Il s'imagine qu'il se tirera d'affaire, en disculpant la Providence, pourvu qu'il assûre que les vices ont leur origine dans l'ame de l'homme. Comment ne voyoit-il pas que c'est fuir la difficulté, ou donner pour solution la chose même en quoi consiste la principale difficulté? La prétention de Zoroastre, de Platon, de Plutarque, des Marcionites, des Manichéens, & en général de tous ceux qui admettent un principe naturellement bon, & un principe naturellement méchant, tous deux éternels & indépendans, est que sans cela on ne sauroit dire par quelle voie le mal est venu au monde. Vous répondez qu'il y est venu par l'homme: mais comment cela, puisque, selon vous, l'homme est l'ouvrage d'un Etre infiniment saint, & infiniment puissant? L'ouvrage d'une telle cause ne doit-il pas être bon? Peut-il être que bon? N'est-il pas plus impossible que les ténèbres sortent de la lumiere, qu'il n'eût possible que la production d'un tel principe soit méchante? C'est là où est la difficulté. Saint Basile ne pouvoit pas l'ignorer; pourquoi donc dit-il qu'il ne faut chercher le mal que dans l'intérieur de l'homme? Mais qui est-ce qui l'y a mis? L'homme même en abusant des graces de son Créateur, qui étant la souveraine bonté l'avoit produit dans un état d'innocence. Si vous répondez cela, vous donnez dans *la petition du principe*. Vous disputez avec un Manichéen, qui vous soûtient que deux Createurs contraires ont concouru à la production de l'homme, & que l'homme a reçu du bon principe ce qu'il a de bon, & du méchant principe ce qu'il a de mal, & vous répondez à ses Objections en supposant que le Créateur de l'homme est unique, & souverainement bon. N'est-ce pas donner votre propre These pour réponse? Il est clair que saint Basile dispute mal: mais comme d'ailleurs c'est une affaire qui met à bout toute la Philosophie, il devoit se retirer dans son fort, c'est-à-dire qu'il devoit prouver par la Parole de Dieu, que l'Auteur de toutes choses est unique & infini en bonté & en toutes sortes de perfections; que l'homme, étant sorti de ses mains innocent & bon, a perdu son innocence, & sa bonté par sa propre faute. C'est là l'origine du mal moral & du mal physique. Que Marcion & que tous les Manichéens raisonnent tant qu'il leur plaira, pour montrer que sous une Providence infiniment bonne & sainte, cette chûte de l'homme innocent n'a pu arriver: ils raisonneront contre un fait, & par conséquent ils se rendront ridicules. Je suppose toûjours que ce sont des gens que l'on peut réduire, par des Arguments *ad hominem*, à reconnoître la Divinité du Vieux Testament. Car si l'on avoit affaire ou à Zoroastre, ou à Plutarque, ce seroit une autre chose.

Afin qu'on voye que ce n'est pas sans raison que je débite, qu'il ne faut opposer à ces Sectaires que la Maxime *On conclut de l'acte à la puissance d'agir*, & que ce petit enthymême, *cela est arrivé, donc cela ne répugne point à la sainteté & à la bonté de Dieu*, j'observe que l'on ne peut se commettre à la dispute sur un autre pied sans quelque désavantage. Les raisons de la permission du péché, qui ne sont point prises des mysteres révélés dans l'Ecriture, ont ce défaut, quelque bonnes qu'elles soient, qu'on peut les combattre par d'autres raisons plus spécieuses, & plus conformes aux idées que l'on a de l'ordre. Par exemple, si vous dites que Dieu a permis le péché afin de manifester sa sagesse, qui éclate davantage dans

Digitized by Google

en avoit donné le détail moins groſſiérement, & ſi on ne l'avoit pas accompagnée de pluſieurs pratiques odieuſes, ou

les deſordres que la malice des hommes produit tous les jours, qu'elle ne feroit dans un état d'innocence: on vous répondra que c'eſt comparer la Divinité, ou à un pere de famille, qui laiſſeroit caſſer les jambes à ſes enfans, afin de faire paroître à toute une ville l'adreſſe qu'il a de rejoindre les os caſſés; ou à un Monarque, qui laiſſeroit croître les ſéditions & les déſordres, par tout ſon Royaume, afin d'acquérir la gloire d'y avoir remedié. La conduite de ce pere & de ce Monarque eſt ſi contraire aux idées claires & diſtinctes ſelon leſquelles nous jugeons de la bonté & de la ſageſſe, & en général de tous les devoirs d'un pere & d'un Roi, que notre Raiſon ne ſauroit comprendre que Dieu puiſſe en uſer de même. Mais, direz-vous, les voies de Dieu ne ſont pas nos voies. Tenez-vous-en donc là; c'eſt un Texte de l'Ecriture, & ne venez plus raiſonner. Ne nous venez plus dire que ſans la chûte du premier homme, la juſtice & la miſericorde de Dieu ſeroient demeurées inconnues; car on vous répondra qu'il n'y avoit rien de plus facile que de faire connoître à l'homme ces deux attributs: la ſeule idée de l'Etre ſouverainement parfait apprend clairement à l'homme pécheur, que Dieu poſſede toutes les vertus qui ſont dignes d'une nature infinie à tous égards. A combien plus forte raiſon eût-elle appris à l'homme innocent, que Dieu eſt infiniment juſte? Mais il n'eût puni perſonne: c'eſt par là même que l'on eût connu ſa juſtice; c'eût été un acte continuel, un exercice perpétuel de cette vertu: perſonne n'auroit mérité d'être puni, & par conſéquent la ſuppreſſion de toute peine eût été une fonction de juſtice. Répondez-moi s'il vous plaît. Voilà deux Princes dont l'un laiſſe tomber ſes Sujets dans la miſere, afin de les en tirer, quand ils y auront aſſez croupi, & l'autre les conſerve toûjours dans un état de proſpérité. Celui-ci n'eſt-il pas meilleur, n'eſt-il pas même plus miſéricordieux que l'autre? Ceux qui enſeignent la conception immaculée de la ſainte Vierge, prouvent démonſtrativement que Dieu déploya ſur elle ſa miſéricorde, & le bénéfice de la rédemption, plus que ſur les autres hommes. Il ne faut pas être Métaphyſicien pour ſavoir cela: un villageois connoît clairement que c'eſt une plus grande bonté d'empêcher qu'un homme ne tombe dans une foſſe, que de l'y laiſſer tomber, & de l'en tirer au bout d'une heure, & qu'il vaut mieux empêcher qu'un aſſaſſin ne tue perſonne, que de le faire rouer après les meurtres qu'on lui a laiſſé commettre. Tout ceci nous avertit qu'il ne ſe faut point commettre avec les Manichéens, ſans établir avant toutes choſes le dogme *de l'élevation de la Foi & de l'abaiſſement de la Raiſon.*

Ceux qui diſent que Dieu a permis le péché, parce qu'il n'auroit pu l'empêcher ſans donner atteinte au libre arbitre qu'il avoit donné à l'homme, & qui étoit le plus beau préſent qu'il lui eût fait, s'expoſent beaucoup. La raiſon qu'ils donnent eſt belle, on y voit un je ne ſai quoi qui éblouït, on y trouve de la grandeur: mais enfin on la peut combattre par des raiſons qui ſont plus à la portée de tous les hommes, & plus fondées ſur le bon ſens, & ſur les idées de l'ordre. Sans avoir lu le beau Traité de Seneque ſur les Bienfaits, on connoît par la lumiere naturelle, qu'il eſt de l'eſſence d'un bienfaiteur de ne point donner des graces dont il ſait qu'on abuſeroit de telle ſorte, qu'elles ne ſerviroient qu'à la ruïne de celui à qui il les donneroit. Il n'y a point d'ennemi ſi paſſionné, qui en ce cas-là ne comblât de graces ſon ennemi. Il eſt de l'eſſence d'un bienfaiteur de n'épargner rien, pour faire que ſes bienfaits rendent heureuſe la perſonne qu'il en honore. S'il pouvoit lui conférer la ſcience de s'en bien ſervir, & qu'il la lui refuſât, il ſoûtiendroit mal le

Digitized by Google

ou s'il y eût eu alors autant de disputes qu'aujourd'hui sur la Prédestination (*f*), dans lesquelles les Chrétiens s'accusent les

caractere de bienfaiteur: il ne le soûtiendroit pas mieux, si pouvant faire que son client n'abusât pas des bienfaits, il ne l'en empêchoit pas en le guérissant de ses mauvaises inclinations. Ce sont des idées aussi connues du peuple que des Philosophes. J'avoue que si l'on ne pouvoit prévenir le mauvais usage d'une faveur qu'en rompant les bras & les jambes à ses clients, ou qu'en leur mettant les fers aux piés au fond d'un cachot, on ne seroit pas obligé de le prévenir; il vaudroit mieux leur refuser le bienfait: mais si on le pouvoit prévenir en changeant le cœur, & en lui donnant du goût pour les bonnes choses, on le devroit faire: or c'est ce que Dieu feroit aisément s'il le vouloit. Il n'y a point de bonne mere qui, ayant permis à ses filles d'aller au bal, ne révoquât cette permission si elle étoit assûrée qu'elles y succomberoient à la fleurette, & qu'elles y laisseroient leur virginité: & toute mere qui, sachant certainement que cela ne manqueroit point d'arriver, les laisseroit aller au bal, après s'être contentée de les exhorter à la sagesse, & de les menacer de sa disgrace si elles revenoient femmes, s'attireroit pour le moins le juste blâme de n'avoir aimé, ni ses filles, ni la chasteté. Elle auroit beau dire pour sa justification, qu'elle n'avoit point voulu donner quelque atteinte à la liberté de ses filles, ni leur témoigner de la défiance: on lui répondroit que ce grand ménagement étoit fort mal entendu, & sentoit plutôt une marâtre irritée qu'une mere: & qu'il auroit mieux valu garder à vue ses filles, que de leur donner si mal à propos un tel privilége de liberté, & de telles marques de confiance. Ceci fait voir la témérité de ceux qui nous donnent pour raison, la ménagement qu'ils disent que Dieu a eu pour le franc-arbitre du premier homme. Il vaut mieux croire & se taire, que d'alléguer des raisons qu'on peut réfuter par les exemples dont je viens de me servir. Cotta, dans un Livre de Ciceron, apporta tant d'Argumens contre ceux qui disent que la faculté de raisonner est un présent que les Dieux ont fait à l'homme, que Ciceron ne se sentit pas capable de résoudre ces difficultés: car s'il s'en fût trouvé capable il les auroit réfutées; son esprit d'Académicien étoit dans son élement, lorsqu'il pouvoit faire voir qu'on peut soûtenir le pour & le contre à l'infini. Puis donc qu'il a laissé sans réponse les raisons de Cotta, il faut croire qu'il n'a su que dire contre. Ciceron étoit cependant un des plus excellens génies qui ayent jamais été. Cotta ayant fait voir que la Raison est complice de tous les crimes, & qu'ainsi les Dieux auroient du nous la donner s'ils avoient voulu nous faire du mal, se proposa la solution ordinaire, qui est que les hommes abusent des faveurs du Ciel. Il réplique qu'il falloit prévenir l'abus, & donner à l'homme une raison qui chassât le mal: qu'on ne sauroit excuser ceux qui donnent ce qu'ils savent devoir être pernicieux. Il prouve cela par plusieurs exemples. Ceux qui disent qu'il a fallu qu'il y eût des Etres libres afin que Dieu fût aimé d'um amour de choix, sentent bien dans leur conscience que cette Hypothese ne contente pas la Raison: car quand on prévoit que ces Etres libres choisiront non pas le parti de l'amour de Dieu, mais le parti du péché, on voit bien que la fin que l'on se seroit proposée s'évanouït, & qu'ainsi il n'est nullement nécessaire de conserver le franc-arbitre. J'examinerai encore ceci dans la Remarque (*m*).

(*f*) *S'il y eût eu alors autant de disputes qu'aujourd'hui sur la Prédestination.*] Si les Manichéens en demeuroient là, ils renonceroient à leurs principaux avantages. Car voici des Objections bien plus terribles. 1. On ne conçoit pas que le premier homme ait pu recevoir d'un bon principe la faculté de faire le mal. Cette faculté est un vice: tout ce qui peut produire le mal est mauvais, puisque le

Digitized by Google

les uns les autres, ou de faire Dieu auteur du péché, ou de lui

mal ne peut naître que d'une cauſe mauvaiſe : & ainſi le franc-arbitre d'Adam eſt ſorti de deux principes contraires ; entant qu'il pouvoit ſe tourner du côté du bien, il dépendoit du bon principe : mais en tant qu'il pouvoit embraſſer le mal, il dépendoit du mauvais principe. 2. Il eſt impoſſible de comprendre que Dieu n'ait fait que permettre le péché ; car une ſimple permiſſion de pécher n'ajoûteroit rien au franc-arbitre, & ne faiſoit pas que l'on pût prévoir ſi Adam perſévéreroit dans ſon innocence, ou s'il en décheoiroit. Outre que par les idées que nous avons d'un Etre créé, nous ne pouvons point comprendre qu'il ſoit un principe d'action, qu'il ſe puiſſe mouvoir lui-même, & que recevant dans tous les momens de ſa durée ſon exiſtence & celle de ſes facultés, que la recevant, dis-je, toute entiere d'une autre cauſe, il crée en lui-même des modalités par une vertu qui lui ſoit propre. Ces modalités doivent être ou indiſtinctes de la ſubſtance de l'ame, comme veulent les nouveaux Philoſophes, ou diſtinctes de la ſubſtance de l'ame, comme l'aſſûrent les Péripatéticiens. Si elles ſont indiſtinctes, elles ne peuvent être produites que par la cauſe qui peut produire la ſubſtance même de l'ame : or il eſt manifeſte que l'homme n'eſt point cette cauſe, & qu'il ne le peut être. Si elles ſont diſtinctes, elles ſont des Etres créés, des Etres tirés du néant, puiſqu'ils ne ſont pas compoſés de l'ame, ni d'aucune autre nature préexiſtante : elles ne peuvent donc être produites que par une cauſe qui peut créer. Or toutes les Sectes de Philoſophie conviennent que l'homme n'eſt point une telle cauſe, & qu'il ne peut l'être. Quelques-uns veulent que le mouvement qui le pouſſe lui vienne d'ailleurs, & qu'il puiſſe néantmoins l'arrêter, & le fixer ſur un tel objet. Cela eſt contradictoire ; puiſqu'il ne faut pas moins de force pour arrêter ce qui ſe meut, que pour mouvoir ce qui ſe repoſe. La créature ne pouvant donc pas être mue par une ſimple permiſſion d'agir, & n'ayant pas elle-même le principe du mouvement, il faut de toute néceſſité que Dieu la meuve ; il fait donc quelque autre choſe que de lui permettre de pécher. 3. Cela ſe prouve par une nouvelle raiſon, c'eſt qu'on ne ſauroit comprendre qu'une ſimple permiſſion tire du nombre des choſes purement poſſibles, les événemens contingens ; ni qu'elle mette la Divinité en état d'être certainement aſſurée que la créature péchera. Une ſimple permiſſion ne ſauroit fonder la preſcience divine. C'eſt ce qui engage la plûpart des Théologiens, à ſuppoſer, que Dieu a fait un Décret qui porte que la créature péchera. C'eſt ſelon eux le fondement de la preſcience. D'autres veulent que le Décret porte, que la créature ſera miſe dans les circonſtances où Dieu a prévu qu'elle pécheroit. Ainſi les uns veulent que Dieu ait prévu le péché à cauſe de ſon Décret, & les autres qu'il ait fait le Décret à cauſe qu'il avoit prévu le péché. De quelque maniere qu'on s'explique, il s'enſuit manifeſtement que Dieu a voulu que l'homme péchât, & qu'il a préféré cela à la durée perpétuelle de l'innocence, qu'il lui étoit ſi facile de procurer & d'ordonner. Accordez cela ſi vous pouvez avec la bonté qu'il doit avoir pour ſa créature, & avec l'amour infini qu'il doit avoir pour la ſainteté. 4. Que ſi vous dites avec ceux qui ſe ſont le plus approchés de la méthode qui diſculperoit la Providence, que Dieu n'a point prévu la chûte d'Adam, vous ne gagnez que peu de choſe ; car pour le moins il a fû très-certainement que le premier homme courroit riſque de perdre ſon innocence, & d'introduire dans le monde tous les maux de peine & de coulpe qui ont ſuivi ſa révolte. Ni ſa bonté, ni ſa ſainteté, ni ſa ſageſſe, n'ont pu permettre qu'il haſardât ces événemens ; car notre Raiſon nous convainc d'une maniere très-évidente qu'une mere qui laiſſeroit aller ſes filles au bal, lorſqu'elle ſauroit très-certainement qu'elles y courroient un grand riſque par rapport à leur honneur, témoigneroit qu'elle

Digitized by Google

lui ôter le gouvernement du Monde. Les Païens pouvoient mieux

n'aime ni ſes filles, ni la chaſteté : & ſi l'on ſuppoſe qu'elle a un préſervatif infaillible contre toutes les tentations, & qu'elle ne le donne point à ſes filles en les envoyant au bal, on connoît avec la derniere évidence qu'elle eſt coupable, & qu'elle ſe ſoucie peu que ſes filles gardent leur virginité. Pouſſons la comparaiſon un peu plus loin. Si cette mere alloit à ce bal, & ſi par une fenêtre elle voyoit & elle entendoit l'une de ſes filles, ſe défendant foiblement dans le coin d'un cabinet, contre les demandes d'un jeune galant : ſi lors même qu'elle verroit que ſa fille n'auroit plus qu'un pas à faire, pour acquieſcer aux déſirs du tentateur, elle n'alloit pas la ſecourir, & la délivrer du piége, ne diroit-on pas avec raiſon qu'elle agiroit comme une cruelle marâtre, & qu'elle ſeroit bien capable de vendre l'honneur de ſa propre fille ? Or voilà l'image de la conduite que les Sociniens ſont tenir à Dieu. Ils ne peuvent pas dire qu'il n'a connu le péché du premier homme que ſur le pié d'un événement poſſible ; il a ſu toutes les démarches de la tentation, & il a dû ſavoir un moment avant qu'Eve ſuccombât, qu'elle s'alloit perdre ; il a dû, dis-je, le connoître avec cette certitude qui fait que l'on eſt inexcuſable, ſi l'on ne remédie pas au mal, & que l'on ne peut pas dire, *j'avois lieu de croire que cela n'arriveroit pas ; il me reſtoit beaucoup d'eſperance.* Il n'y a point de gens un peu expérimentés, qui ſans voir ce qui ſe paſſe dans le cœur, & ſans le connoître que par des ſignes, ne puſſent être aſſûrés qu'une femme eſt prête à ſe rendre s'ils voyoient par une fenêtre comment elle ſe défend, lorſqu'en effet ſa chute eſt prochaine. Le moment du conſentement eſt précédé de certains indices où ils ne ſe trompent point. A plus forte raiſon Dieu qui connoiſſoit toutes les penſées d'Eve, à meſure qu'elles ſe formoient, (les Sociniens ne lui ôtent pas cette connoiſſance) ne pouvoit pas douter qu'elle n'allât ſuccomber. Il a donc voulu la laiſſer pécher ; il l'a, dis-je, voulu dans le temps même qu'il prévoyoit ce péché avec certitude. Le péché d'Adam a été encore plus certainement prévu ; car l'exemple d'Eve donnoit des lumieres pour mieux prévoir la chûte de ſon mari. Si Dieu avoit eu à cœur la conſervation de l'homme, & celle de l'innocence, & l'expulſion de tous les malheurs qui devoient être la ſuite infaillible du péché, n'eût-il pas du moins fortifié le mari, après que la femme fut tombée ? Ne lui eût-il pas donné une autre femme ſaine & entiere, au lieu de celle qui s'étoit laiſſé ſéduire ? Diſons donc que le Syſtême Socinien, en ôtant à Dieu la preſcience, le réduit à la ſervitude, & à une forme de Gouvernement qui eſt pitoyable, & ne leve pas la grande difficulté qu'il falloit lever, & qui force ces Hérétiques à nier la préviſion des événemens contingens.

Je vous renvoye à un Profeſſeur en Théologie encore vivant, qui a montré clair comme le jour, que ni la Méthode des Scotiſtes, ni celle des Moliniſtes, ni celle des Remontrans, ni celle des Univerſaliſtes, ni celle des Pajoniſtes, ni celle du Pere Malebranche, ni celle des Luthériens, ni celle des Sociniens, ne ſont capables de ſoudre les Objections de ceux qui imputent à Dieu l'introduction du péché, ou qui prétendent qu'elle n'eſt point compatible avec ſa bonté, ni avec ſa ſainteté, ni avec ſa juſtice : de ſorte que ce Profeſſeur, ne trouvant pas mieux ailleurs, demeure dans l'Hypotheſe de St. Auguſtin, qui eſt la même que celle de Luther & de Calvin, & que celle des Thomiſtes, & des Janſéniſtes ; il y demeure, dis-je, *incommodé des difficultés* étonnantes qu'il a étalées, & *accablé de ces peſanteurs.* Depuis que Luther & Calvin ont paru, je ne penſe pas qu'il ſe ſoit paſſé d'année où l'on ne les ait accuſés de faire Dieu auteur du péché. Le Profeſſeur dont je parle avoue qu'à l'égard de Luther cette Accuſation eſt juſte : les Luthériens d'aujourd'hui prétendent la même choſe de Calvin. Les Catholiques Romains la prétendent à l'égard de l'un & de l'autre. Les Jé-

Digitized by Google

mieux répondre que les Chrétiens, aux Objections Manichéennes

faites la prétendent à l'égard de Jansénius. Ceux qui sont un peu équitables & modérés ne prennent point pour un acte de mauvaise foi la protestation que fait l'Adversaire, qu'il n'impute point à Dieu le péché de l'homme, qu'il ne l'en fait point l'auteur: ils veulent bien convenir qu'il n'enseigne point cela formellement, & qu'il ne voit pas tout ce que son dogme signifie: mais ils ajoûtent que *protestatio facto contraria nihil valet*, & que s'il prend la peine de définir exactement ce qu'il faudroit que Dieu eût fait, afin d'être l'auteur du péché d'Adam, il trouvera que selon son dogme Dieu a fait tout ce qu'il falloit faire pour cela. Vous faites donc, ajoûtent-ils, tout le contraire d'Epicure, il nioit au fond qu'il y eût des Dieux, & il disoit pourtant qu'il y en avoit. Vous, au contraire, vous niez par vos paroles que Dieu soit l'auteur du péché: mais dans le fond vous l'enseignez.

Venons enfin au Texte de cette Remarque. Les disputes, qui se sont élevées dans l'Occident parmi les Chrétiens depuis la Réformation, ont si clairement montré qu'on ne sait à quoi se prendre, quand on veut résoudre les difficultés sur l'origine du mal, qu'un Manichéen seroit aujourd'hui plus terrible qu'autrefois; car il nous réfuteroit tous les uns par les autres. Vous avez épuisé, nous diroit-il, toutes les forces de votre esprit. Vous avez inventé la Science moyenne, comme un Dieu de machine qui vînt débrouiller votre Chaos. Cette invention est chimérique; on ne comprend point que Dieu puisse voir l'avenir ailleurs que dans ses Décrets, ou que dans la necessité des causes. Cela n'est pas moins incompréhensible selon la Métaphysique, qu'il est incompréhensible selon la Morale, qu'étant la bonté & la sainteté elle-même, il soit l'auteur du péché. Je vous renvoye aux Jansénistes: voyez comment ils foudroyent votre Science moyenne, & par des preuves directes, & par la rétorsion de vos Argumens; car elle n'empêche pas que tous les péchés & tous les malheurs de l'homme ne soient du choix libre de Dieu, & qu'on ne puisse comparer Dieu (*absit verbo blasphemia.*) à une mere qui sachant certainement que sa fille donneroit son pucelage, si en tel lieu & à telle heure elle étoit sollicitée par un tel, ménageroit l'entrevue, & y meneroit sa fille, & la laisseroit là sur sa bonne foi. Les Sociniens, accablés de l'Objection, tâchent de s'en délivrer en niant la prescience; mais ils ont la honte de voir que leur Hypothese avilit le gouvernement de Dieu, sans le disculper, & qu'elle n'évite la comparaison de cette mere que du plus au moins. Je les renvoye aux Protestans qui les terrassent & qui les abîment. Quant aux Decrets absolus, source certaine de la prescience, voyez, je vous prie, de quelle maniere les Molinistes & les Remontrants les combattent. Voilà un Théologien aussi résolu que Bartole, qui confesse presque la larme à l'œil, *qu'il n'y a personne qui soit plus incommodé que lui des difficultés* de ces Decrets, & qu'il ne demeure en cet état que parce qu'ayant voulu se transporter dans les Méthodes de relâchement, *il se trouve encore accablé de ces mêmes pesanteurs.* Il s'est expliqué encore avec plus de force sur tout cela, & vous ne sauriez nier qu'il n'ait réfuté invinciblement toutes ces Méthodes: & par conséquent il ne vous reste aucune ressource, à moins que vous n'adoptiez mon Système des deux principes. Par-là vous vous tirerez d'affaire: toutes les difficultés se dissiperont; vous disculperez pleinement le bon principe, & vous comprendrez que vous ne ferez que passer d'un Manichéisme moins raisonnable, à un Manichéisme plus raisonnable: car si vous examinez votre Système avec attention, vous reconnoîtrez qu'aussi bien que moi vous admettez deux principes, l'un du bien, l'autre du mal: mais au lieu de les placer, comme je fais, dans deux sujets, vous les combinez ensemble dans une seule & même substance, ce qui est monstrueux &

Digitized by Google

nes (*g*): mais quelques-uns de leurs Philoſophes s'y trouvoient

impoſſible. Le principe unique que vous admettez a voulu de toute éternité, ſelon vous, que l'homme péchât, & que le premier péché fût une choſe contagieuſe; qu'elle produisit ſans fin & ſans ceſſe tous les crimes imaginables ſur toute la face de la Terre; enſuite de quoi il a préparé au Genre humain dans cette vie tous les malheurs qui ſe peuvent concevoir; la peſte, la guerre, la famine, la douleur, le chagrin; & après cette vie un Enfer où preſque tous les hommes ſeront éternellement tourmentés, d'une maniere qui fait dreſſer les cheveux quand on en lit les deſcriptions. Si un tel principe eſt d'ailleurs parfaitement bon, & s'il aime la ſainteté infiniment, ne faut-il pas reconnoître que le même Dieu eſt tout à la fois parfaitement bon & parfaitement mauvais, & qu'il n'aime pas moins le vice que la vertu? Or n'eſt-il pas plus raiſonnable de partager ces qualités oppoſées, & de donner tout le bien à un principe, & tout le mal à l'autre principe? L'Hiſtoire humaine ne prouvera rien au déſavantage du bon principe. Je ne dis pas comme vous, que de ſon bon gré, de ſa pure & franche volonté, & parce uniquement que tel a été ſon bon-plaiſir, il a ſoumis le Genre humain au péché & à la miſere, lorſqu'il ne tenoit qu'à lui de le rendre ſaint & heureux. Je ſuppoſe qu'il n'a conſenti à cela que pour éviter un plus grand mal, & comme à ſon corps défendant. Cela le diſculpe. Il voyoit que le mauvais principe vouloit tout perdre; il s'y eſt oppoſé autant qu'il a pu, & par accord il a obtenu l'état où les choſes ſont réduites. Il a fait comme un Monarque qui, pour éviter la ruine de tous ſes Etats, eſt obligé d'en ſacrifier une partie au bien de l'autre. C'eſt un grand inconvénient, & qui ſouleve d'abord la Raiſon, que de parler d'un premier principe, & d'un être néceſſaire, comme d'une choſe qui ne fait pas tout ce qu'elle veut, & qui eſt contrainte de ſe ſoûmettre par impuiſſance aux conjonctures; mais c'eſt encore un plus grand défaut, que de ſe pouvoir réſoudre de gaieté de cœur à faire le mal, lorſqu'on peut faire le bien. Voilà quel pourroit être le langage de cet Hérétique. Finiſſons par le bon uſage à quoi je deſtine ces Remarques.

Il eſt plus utile qu'on ne penſe d'humilier la Raiſon de l'homme en lui montrant avec quelle force les Héréſies les plus folles, comme ſont celles des Manichéens, ſe jouent de ſes lumieres, pour embrouiller les vérités les plus capitales. Cela doit apprendre aux Sociniens, qui veulent que la Raiſon ſoit la regle de la Foi, qu'ils ſe jettent dans une voie d'égarement, qui n'eſt propre qu'à les conduire de degré en degré juſques à nier tout, ou juſques à douter de tout, & qu'ils s'engagent à être battus par les gens les plus exécrables. Que faut-il donc faire? Il faut captiver ſon entendement ſous l'obéiſſance de la foi, & ne diſputer jamais ſur certaines choſes. En particulier, il ne faut combattre les Manichéens que par l'Ecriture, & par le principe de la ſoûmiſſion, comme fit ſaint Auguſtin. *Leurs Docteurs qui eſtoient Philoſophes, ou plûtoſt Sophiſtes, faiſant profeſſion de ne ſuivre que la Raiſon, ſans rien déferer à l'Autorité, embarraſſoient fort aiſément par leurs raiſonnemens, & les fauſſes ſubtilités de la Philoſophie purement humaine, ceux qui n'avoient pas aſſez de ſcience pour y répondre, & ne pouvoient leur oppoſer que l'Ecriture & l'Autorité de l'Egliſe, à laquelle il appartient de l'interpréter ſelon ſon vray ſens. De ſorte que promettant à leurs diſciples de leur découvrir la verité par la ſeule lumiere naturelle du bon ſens & de la raiſon, & faiſant paſſer pour erreur tout ce qui eſt au deſſus d'elle, comme ſont nos myſteres, ils en pervertiſſoient pluſieurs. Et c'eſt ce qui fit que Saint Auguſtin, qui ſavoit tout le fort & le foible de cette ſecte, écrivit contr'eux ſon excellent livre de l'utilité de la foy, & de la neceſſité qu'il y a de croire, principalement dans les choſes ſurnaturelles, & qui appartiennent à la Religion.*

(*g*) *Les Païens pouvoient mieux répondre que les Chrétiens aux Objections*

Digitized by Google

Manichéennes.] Je ne parle pas absolument de tous les Païens; car nous avons vu ailleurs que le Philosophe Meliſſus, qui ne reconnoiſſoit qu'un principe de toutes choſes, n'eût ſu répondre aux difficultés de Zoroaſtre qui reconnoiſſoit deux principes, l'un bon, & l'autre mauvais. S'il n'y a qu'un principe, & ſi ce principe eſt eſſentiellement bon, d'où vient que les hommes ſont aſſujettis à tant de miſeres? D'où vient qu'ils ſont ſi méchans; Qu'a-t-il gagné s'il a fait le Monde pour l'amour d'eux? Si cet unique principe que vous admettez eſt méchant de ſa nature, d'où vient que l'homme peut jouïr de tant de plaiſirs? & qu'il les peut recevoir en foule par tous ſes ſens, comme par autant de portes? D'où vient la paſſion avec laquelle il les recherche? D'où vient l'induſtrie inépuiſable avec laquelle il les multiplie, & il en invente de nouveaux? D'où vient même que non-ſeulement il a l'idée de l'honnêteté; mais auſſi qu'il ſe fait parmi les hommes beaucoup d'actions vertueuſes & charitables? Il eſt impoſſible, diront les Manichéens, de donner raiſon de ces phénomenes, ſi l'on ne ſuppoſe que deux Principes, l'un bon & l'autre mauvais, ont réglé les conditions du mariage de notre corps & de notre ame, & en général tout ce qui concerne la direction de l'Univers. Meliſſus & Parmenide n'étoient pas les ſeuls à qui ces difficultés puſſent faire de la peine, les Stoïciens auſſi s'en trouvoient fort embarraſſés; les Stoïciens, dis-je, qui ſans nier qu'il y eût beaucoup de Dieux, les réduiſoient tous à Jupiter, comme au ſouverain diſpenſateur des événemens. C'eſt à lui qu'ils attribuoient la Providence, & ils le reconnoiſſoient pour un Etre infiniment bon & infiniment prudent. C'eſt ſur cela que Plutarque s'eſt fondé dans les Objections qu'il leur a faites, tirées de la miſere du Genre humain. „Il n'y a pas un „homme ſage, *dit-il*, ni n'en y eut „jamais deſſus la terre, & au con„traire innumérables millions d'hom„mes malheureux en toute extrémi„té, en la police & domination de „Jupiter, du quel le Gouvernement „& l'adminiſtration eſt très-bonne. „Et que pourroit-il plus eſtre con„tre le ſens commun, que de di„re, que Jupiter gouvernant ſouve„rainement bien, nous ſoyons ſou„verainement malheureux? Si donc, „ce qui n'eſt pas ſeulement loiſible „de dire, il ne vouloit plus être „ni ſauveur, ni delivreur, ni pro„tecteur, ains tout le contraire de „ces belles appellations-là, on „ne ſauroit plus rien ajouſter de bien „à ce qu'il en a, ni en nombre ni en „quantité: ainſi comme ils diſent, „là où les hommes vivent en toute „extrémité miſerablement & meſ„chamment, ne recevant plus le „vice aucun accroiſſement, ni la mal„heureté aucun avancement. Et tou„teſois encore n'eſt-ce pas là le pis „qu'il y ait, ains ſe courroucent à „Menander, de ce qu'il a dit, com„me Poëte, par oſtentation,

„L'eſtre trop bon eſt cauſe de grands maux.

„diſant que cela eſt contre le ſens com„mun. Et cependant eux ſont Dieu, „qui eſt tout bon, la cauſe de tous „les maux: car la matiere n'a peu „produire le mal de ſoi, parce qu'el„le eſt ſans qualité, & toutes les di„verſités qu'elle a, elle les a de ce „qui la remue & qui la forme, c'eſt„a dire la raiſon qui eſt dedans, qui „la remue & la forme, n'eſtant pas „idoine à ſe former & ſe remuer ſoi„même; tellement qu'il eſt force „que le mal vienne en être ou de rien, „& de ce qui n'eſt pas, ou ſi c'eſt par „quelque principe mouvant que ce „ſoit par Dieu: car s'ils penſent que „Jupiter ne domine pas ſur ces par„ties, & n'uſe pas de chacune ſelon „ſa propre raiſon, ils parlent contre „le ſens commun, & feignent un „animal duquel pluſieurs des parties „n'obéiſſent pas à ſa volonté, uſans „de leurs propres actions & opera„tions, auxquelles le total ne don„ne point d'incitation, ni n'en com„mence point le mouvement; car il „n'y a rien ſi mal compoſé entre les „créatures qui ont ame, que contre „ſa volonté ou ſes piés marchent, ou „ſa langue parle, ou ſa corne frappe, „ou ſa dent morde, dont il eſt force „que Dieu ſouffre pluſieurs choſes, ſi „contre ſa volonté les mauvais men-

Digitized by Google

„tent & commettent d'autres crimes, „rompent les murailles des maisons „pour aller desrober, ou s'entretuent „les uns les autres. Et si, comme dit „Chrysippus, il n'est pas possible que „la moindre partie se porte autre„ment que comme il plaît à Jupiter, „ains toute partie animée, & qui a „ame vivante, s'arrête & se remue „ainsi que lui la meine & la manie, „& arreste & dispose. Mais encore „est ceste parole de lui pernicieuse: „car il estoit plus raisonnable de dire „que innumérables parties, par for„ce, pour l'impuissance & foiblesse „de Jupiter, fissent plusieurs choses „mauvaises contre sa nature & vo„lonté; que de dire qu'il n'y ait ni „malefice, ni intempérance aucune, „dont Jupiter ne soit cause". Remarquez bien cette conclusion: s'il falloit choisir entre deux maux, ou que Jupiter manquât de puissance, ou qu'il manquât de bonté, Plutarque estime qu'il faudroit preudre le premier parti, & qu'il vaut mieux dire que Dieu n'a pas toute la force nécessaire à empêcher qu'il ne se face des crimes, que de prétendre que c'est lui qui les fait commettre. Ciceron se prévalut du même dogme des Stoïques, touchant la toute-puissance de Jupiter, pour combattre la Providence; comme si la seule excuse que l'on pourroit alléguer de tant de désordres qui arrivent sur la terre, étoit de dire que Dieu ne peut pas songer à tout. Si c'étoit la seule excuse, les Stoïciens manqueroient absolument d'Apologie; car ils prétendoient que la puissance de Jupiter étoit infinie. Il disoit donc que la ruine de Corinthe devoit être attribuée à Critolaüs, & celle de Carthage à Asdrubal, & non pas à la colere de Dieu; puisque selon les Stoïciens Dieu ne se courrouce jamais, ce qui n'empêche pas qu'il n'ait du venir au secours de ces deux villes. On poussoit tellement à bout les Stoïciens, qu'on les contraignit de soûtenir que le vice étoit utile: car autrement, disoient-ils, il n'y eût pas eu de vertu.

Voyons avec qu'elle force Plutarque les a réfutés: „Don ques faut-il „inférer, que il n'y a point de bien „entre les Dieux, puisqu'il n'y peut „avoir de mal, ni après que Jupiter „aura résolu toute la matiere en soy, „& sera devenu un, ayant osté tou„tes autres diversités & différences, „ce ne sera donc plus rien que le „bien: attendu que il n'y aura plus „rien de mal. Et il y aura accord „& mesure en une danse sans que per„sonne y discorde, & santé au corps „humain sans que nulle partie d'ice„lui en soit malade ni dolente, & il „ne se pourra faire qu'il y ait de la „vertu sans le vice.....Et m'esba„his qu'iis ne disent aussi que la „Phthisie, quand on crache les pou„mons a été mise en avant pour le „bon portement, & la goute pour la „bonne disposition des pieds, & qu'A„chilles n'eût pas été chevelu, si „Therſites n'eût été chauve: car quel„le difference y a-il entre ceux qui „alleguent ces folies & resveries-là, „& ceux qui disent que la dissolution „& paillardise n'a pas inutilement „été mise sus pour la continence, & „l'injustice pour la justice, afin que „nous priions aux Dieux que toûjours „il y ait de la meschanceté,

„Et qu'il y ait toûjours des men„teries,

„Propos rusés & fines tromperies.

„si ces choses-là ostées, la vertu s'en „va quand & quand perdue & perie? „Mais veux-tu encore voir ce qu'il „y a de plus galant & de plus élé„gant en sa gentille invention & de„duction? Tout ainsi, dit-il, que les „Comedies ont quelquefois des Epi„grammes ou inscriptions ridicules, „lesquelles ne valent rien quant à „elles, mais néantmoins elles don„nent quelque grace à tout le poëme: „aussi est bien à blasmer & ridicule „le vice quant à lui; mais quant aux „autres il n'est pas inutile. Premie„rement donc c'est chose qui surpasse „toute imagination de fausseté & „absurdité, de dire que le vice ait „esté fait par la divine providence, „ni plus ni moins que le mauvais „Epigramme a esté commposé par la „volonté expresse du poëte. Car „comment, si cela est vrai, seront „donc plus les Dieux donneurs des „biens que des maux? Et comment „est-ce que le vice sera plus ennemi „& haï des Dieux? Et que pour-

Digitized by Google

voient embarraſſés. Il faudra marquer en quel ſens les Ortho-

„rons-nous plus reſpondre à ces „ſentences-ci des poëtes qui ſonnent „ſi mal aux aureilles religieuſes,

Dieu fait ſortir en eſtre quelque cauſe,
Quand d'affliger du tout il ſe diſpoſe
Une maiſon:

„Et ceſte autre,

„Le ciel des Dieux les a ainſi pouſſés
A conteſter en termes courroucés.

„Et puis un mauvais Epigramme „orne & embellit la Comedie, & ſert „à la fin à laquelle elle eſt ordonnée „& deſtinée, qui eſt de plaire & don„ner à rire aux ſpectateurs. Mais „Jupiter que nous ſurnommons pere „& paternel, ſouverain juridique, & „parfait ouvrier, comme dit Pindare, „n'a point compoſé ce monde comme „une farce grande, variable, & de „grande ſcience, ains comme une „ville commune aux hommes & aux „Dieux, pour y habiter avec juſtice „& vertu en commun accord heureu„ſement. Et quel beſoin eſtoit-il à „ceſte ſaincte & venerable fin, de bri„gands & larrons, de meurtriers, de „parricides, ni de Tyrans? Car le „vice n'eſtoit point une entrée de Mo„riſque plaiſante, ni galante & agréa„ble à Dieu, & n'a point été attaché „aux affaires des hommes pour une „récréation par maniere de paſſe„temps, pour faire rire, ni pour une „gauſſerie, choſe qui n'apporte pas „ſeulement une ombre de celle tant „celebrée concorde & convenance „avec la nature. Et puis le mauvais „Epigramme ne ſera qu'une bien pe„tite partie de la Comedie, & qui „occupera bien ſort peu de lieu en „icelle, & ſi n'y abondent pas telles „ridicules compoſitions, ni ne cor„rompent & gaſtent pas la grace des „choſes qui y ſont bien faites: là où „tous les affaires humains ſont tous „remplis de vice, & toute la vie des „hommes, depuis le commence„ment du préambule juſques à la fin „de la concluſion, eſt déſordonnée, „dépravée, & perturbée, & n'y en a „partie aucune qui ſoit pure & irré„prehenſible, ains eſt la plus laide & „plus mal-plaiſante farce qui ſoit au „monde". Allez lire dans Plutarque la ſuite de ce paſſage, vous y trouverez d'autres raiſons qui réfutent ſolidement le Paradoxe des Stoïciens touchant l'utilité du vice. Et néanmoins il faut reconnoître qu'ils avoient raiſon à quelques égards; car par exemple, qu'y a-t-il de plus utile que le luxe pour la ſubſtance de pluſieurs familles, qui mourroient de faim, ſi les grands Seigneurs & les Dames ne faiſoient que peu de dépenſe? Nos Pauliciens ſe pourroient ſervir de ce Phénomene pour prouver leurs deux principes: le mauvais, diroient-ils, a produit le luxe: le bon principe y a conſenti en échange de quelque choſe de bon, que ſon Adverſaire lui a permis de produire; & outre cela il s'eſt réſervé le droit de tirer quelques avantages de la mauvaiſe production. Mais s'il avoit été ſeul, jamais le luxe ni aucun autre vice n'euſſent exiſté parmi les hommes: la vertu toute pure eût fait notre bien, nos déſirs, & notre félicité.

Pour dire ceci en paſſant, perſonne ne doit s'étonner que Ciceron & Plutarque ayent attaqué de la ſorte les Stoïciens: car encore que cette Secte de Philoſophes admît deux principes, Dieu & la matiere, Dieu comme l'agent, & la matiere comme le patient, ils ne croyoient pas que la matiere fût un principe mauvais.

Le gros des Païens n'avoient pas à craindre les Objections que j'ai rapportées; car leur Religion publique rouloit ſur ces deux pivots; l'un qu'il y avoit des Dieux bienfaiſans, & d'autres Dieux malfaiſans, & qu'en général les Dieux n'avoient pas toûjours les mêmes paſſions; qu'ils s'appaiſoient & qu'ils ſe mettoient en colere; qu'ils paſſoient d'un parti à l'autre; qu'ils s'engageoient les uns à ſe-vorifer un peuple, les autres à le perſécuter; en un mot que l'un s'oppoſoit à l'autre. Par cette ſuppoſition on pouvoit auſſi aiſément expliquer l'Hiſtoire humaine, que par celle de

Digitized by Google

Orthodoxes semblent admettre deux premiers principes (*h*), & en quel

Zoroastre. Arnobe a réfuté avec beaucoup de vigueur ces deux especes de Dieux, les uns bienfaisans, & les autres malfaisans: mais il est allé trop loin; car il s'est servi d'un principe trés-favorable au Manichéisme. Il dit sans aucune restriction, que la nature de Dieu ne lui permet point d'inquiéter personne: d'où viennent donc, lui eût-on pû demander, les pestes & les famines? Les Chrétiens ne les appellent-ils pas les fléaux de Dieu? Quoiqu'Arnobe favorise les Manichéens, il les embarrasse, par une remarque qui renverse tout leur culte; car la raison pour laquelle ils admettoient un mauvais principe, étoit qu'ils ne croyoient pas que le bon principe pût faire de mal: ils croyoient donc que l'autre ne pouvoit faire de bien; ainsi tout leur service divin étoit inutile, le Dieu bienfaisant n'eût jamais puni leur irreligion, & ils ne pouvoient jamais se rendre propice le Dieu malfaisant. Arnobe pousse très-bien cette Objection contre les Païens: mais ils auroient pû lui répondre que les Tyrans les plus féroces sont une très-grande distinction entre ceux qui les honorent, & ceux qui les méprisent; & que les Rois les plus débonnaires font la même distinction entre ceux qui les respectent, & ceux qui les offensent; & qu'à proportion c'est ainsi qu'il faut juger des Divinités malfaisantes. Je ne pense pas que le Système de Zoroastre, ni celui des Manichéens, souffre qu'à raisonner conséquemment on se serve de cette réplique.

(*h*) *Les Orthodoxes semblent admettre deux premiers principes.*] C'est une opinion répandue de tout temps dans le Christianisme, que le Diable est l'auteur de toutes les fausses Religions; que c'est lui qui pousse les Hérétiques à dogmatiser, que c'est lui qui inspire les erreurs, les superstitions, les schismes, l'impudicité, l'avarice, l'intempérance, en un mot tous les crimes qui se commettent parmi les hommes; que c'est lui qui fit perdre à Eve & à son mari l'état d'innocence; d'où s'ensuit qu'il est la source du mal moral, & la cause de tous les malheurs de l'homme. Il est donc le premier principe du mal: mais néanmoins, comme il n'est pas éternel, ni increé, il n'est pas le premier principe méchant au sens des Manichéens. Cela fournissoit à ces Hérétiques je ne sai quelle matiere de se glorifier, & d'insulter les orthodoxes. Vous faites bien plus de tort que nous au bon Dieu, leur pouvoient-il dire; car vous le faites la cause du mauvais principe, vous prétendez que c'est lui qui l'a produit; & qu'ayant pu l'arrêter dès le premier pas, il lui a laissé prendre sur la Terre un si grand empire, que le Genre humain ayant été divisé en deux Cités, celle de Dieu & celle du Diable, la premiere a toûjours été fort petite, & pendant plusieurs siecles si petite, qu'elle n'avoit pas deux habitans contre l'autre deux millions. Nous ne sommes pas obligés de chercher la cause qui fait que notre mauvais principe est méchant: car quand une chose increée est telle ou telle, on ne peut pas dire pourquoi elle l'est, c'est sa nature, on s'arrête-là nécessairement: mais pour ce qui est des qualités d'une créature, on en doit chercher la raison, & on ne la peut trouver que dans sa cause. Il faut donc que vous disiez que Dieu est l'auteur de la malice du Diable, qu'il l'a produite lui-même toute formée, ou qu'il en a jetté le germe & la semence dans le fond qu'il a créé. Or c'est faire mille fois plus de tort à Dieu, que de dire qu'il n'est pas le seul Etre nécessaire & indépendant. Cela rameue les Objections étalées ci-dessus touchant la chûte du premier homme. Il n'est donc pas nécessaire d'y insister davantage. Il faut humblement reconnoître que toute la Philosophie est ici à bout, & que sa foiblesse nous doit conduire aux lumieres de la Révélation, où nous trouverons l'ancre sûre & ferme. Notez que ces Hérétiques abusoient des passages de l'Ecriture sainte où le Diable est appellé Prince de ce monde, & Dieu de ce siecle.

Digitized by Google

quel ſens on ne peut pas dire que ſelon les Manichéens Dieu ſoit l'auteur du péché (*i*). Nous critiquerons auſſi un Moder-

(*i*) *En quel ſens on ne peut pas dire que ſelon les Manichéens Dieu ſoit l'auteur du péché.*] Le ſtyle des Orthodoxes ne varie point là-deſſus: il eſt fixé de temps immémorial à cet uſage, qu'être Manichéen, & faire Dieu auteur du péché, ſont deux expreſſions qui ſignifient la même choſe; & lorſqu'une Secte Chrétienne accuſe les autres de faire Dieu auteur du péché, elle ne manque jamais de leur imputer à cet égard le Manichéiſme. Cette Accuſation eſt juſte en certain ſens, puiſqu'il eſt vrai que les Sectateurs de Manes reconnoiſſoient pour la cauſe du péché un Etre éternel: mais ſi vous tournez la médaille, vous trouverez un autre ſens, ſelon lequel ils peuvent dire qu'ils ne font point Dieu auteur du péché; car ils peuvent ſoûtenir qu'il n'y a que le bon principe qui mérite le nom de Dieu, & que ce grand & beau nom ne doit jamais être donné au mauvais principe, & par conſéquent que leur Hypotheſe eſt celle de toutes qui éloigne le plus de Dieu toute participation au mal. Toutes les autres l'y enveloppent, comme Mr. Jurieu le reconnoît. „Pourvu qu'on ſuppoſe, *dit-il*, que „Dieu s'eſt fait un plan de tous les „évenemens de l'éteruité, & que „dans ce plan, il a bien voulu que „tous les maux, les déſordres, & „les crimes qui regnent au monde y „entraſſent, c'eſt aſſez. Jamais on „ne perſuadera à perſonne que tant „de crimes ſe ſoient fourrés par ha„zard dans le projet de la Provi„dence. Et s'ils y ſont entrés par la „diſpoſition de la très-profonde ſa„geſſe de Dieu, ſoit qu'on appelle „cette diſpoſition, ou permiſſion, ou „volonté, on ne ſatisfera jamais les „eſprits téméraires, & jamais on ne „fera voir clairement que cela s'ac„corde bien avec la haine que Dieu „d'ailleurs fait paroître pour le pé„ché. On n'empêchera jamais que „les Libertins n'accuſent le Chriſ„tianiſme de faire Dieu auteur du „péché; car le ſens commun de tous „les hommes va là; c'eſt à croire „que celui qui pouvoit empêcher la „chûte du premier homme tout auſſi „facilement comme il l'a permiſe, „& qui a ouvert toutes les voyes „dans leſquelles les hommes ſe ſont „égarés, les pouvant fermer ſi faci„lement, peut être conſideré comme „auteur d'un mal qu'il devoit empê„cher ſelon ſes principes & la haine „qu'il a pour le mal, & qu'il eût pu „arrêter ſans aucune peine". Il ſuppoſe enſuite qu'on lui objecte la Science moyenne, & il répond: „Cela ne „diminue rien de la difficulté. Car je „pourrai toûjours dire, puiſqu'ainſi „eſt que Dieu avoit prevu qu'Adam „poſé dans ces circonſtances ſe per„droit lui & une infinité de millions „d'hommes par ſon libre arbitre, & „que cependant il l'a poſé dans ces „triſtes circonſtances, il eſt clair qu'il „eſt le premier auteur de tous les „maux. Un Souverain qui ſauroit „avec une parfaite certitude, qu'en „mettant un homme l'épée à la „main dans une foule, il y excitera „une ſédition, & cauſera un combat „dans lequel dix mille hommes ſe„ront tués, pourroit dans toute la „rigueur de la juſtice, être conſideré „comme le premier auteur de tous „ces homicides. Il ne ſatisferoit ja„mais perſonne en diſant, Je n'ai „point donné ordre à cet homme de „frapper de l'épée, je ne lui ai point „commandé d'exciter de ſedition; „au contraire, je le lui ai defendu, je „n'ai point pouſſé ſon bras pour tuer, „ni formé ſa voix pour ſolliciter au „combat. On lui dira toûjours: Vous „ſaviez bien & avec certitude, que „cet homme poſé dans ces circon„ſtances cauſeroit tous ces malheurs. „Il ne tenoit qu'à vous de le poſer „dans des circonſtances plus favora„bles, d'où il ſeroit venu toutes ſor„tes de biens. Je ſuis aſſuré qu'il n'au„roit rien à répondre qui fût capa„ble d'arrêter les murmures. Et ſi „l'on veut parler ſincerement, on „avouera que l'on ne ſauroit rien „répondre pour Dieu qui puiſſe im„poſer ſilence à l'eſprit humain. ----

Digitized by Google

Moderne, qui a nié que la doctrine qui fait Dieu auteur du péché conduise à l'irreligion. Il a même dit que cette doctri-

„Enfin, il n'y a pas jusqu'au Dieu „de Socin qu'on ne puisse accuser „d'être auteur du peché. --- Pour „conclurre, je soûtiens qu'il n'y a „aucun milieu commode depuis le „Dieu de Saint Augustin, jusqu'au „Dieu d'Epicure, qui ne se mêloit „de rien, ou jusqu'au Dieu d'Aristote, „dont les soins ne descendoient pas „plus bas que la sphere de la Lune. „Car tout aussi-tost qu'on reconnoît „une providence générale & qui s'é„tend à tout, de quelque maniere „qu'on la conçoive, la difficulté re„naît, & quand on croit avoir fermé „une porte, elle rentre par une au„tre". C'est parler net que cela. Mais si le Dieu des Manichéens, je veux dire le bon principe qu'ils appelloient Dieu par excellence, se fût présenté à l'esprit de ce Ministre, ne l'eût-il pas obligé à s'exprimer un peu autrement, & à confesser que leur Hypothese disculpe Dieu; car elle attribue tout le mal au mauvais principe. Il ne sera pas inutile de savoir ce qu'il répond à ses Censeurs. „On „trouve aussi parmi ce fatras, *ajoute „Mr. Jurieu*, une observation sur ce „que j'ai dit quelque part, que quel„que methode que l'on suive, on ne „levera jamais parfaitement les scru„pules que les objections des pro„fanes jettent dans l'esprit, au sujet „de la providence de Dieu sur le pe„ché. Si ces Messieurs savent un „moyen d'éclaircir parfaitement ces „difficultés, ils nous obligeront de „nous le donner".

Vous avez tort, me dira-t-on, de reconnoître que l'Hypothese des Manichéens disculpe Dieu; car s'ils prétendent qu'il a transigé avec le mauvais principe, comme vous le disiez tantôt, il a consenti à l'introduction du mal, il s'est engagé par contract à le souffrir, & il a voulu positivement que tous les crimes & tous les malheurs du Genre humain, fussent produits. Cela est plus à sa charge, que si l'on disoit avec les Sociniens qu'il n'a point su si la créature libre pécheroit; & que s'il en a voulu courir les risques, il a eu beaucoup d'espérance que les lumieres qu'elle possédoit, & ses menaces la détourneroient de mal faire. Je ne pense pas qu'un Manichéen trouvât là beaucoup de difficulté: car en 1 lieu, il pourroit dire que Dieu n'a passé cette transaction, que parce que sans cela il n'eût jamais pu faire du bien à la creature. Il y a donc une grande différence entre le Manichéisme & le Socinianisme. Les Sociniens avouent que Dieu, pouvant empêcher très-facilement que l'homme ne fût ni criminel, ni malheureux, l'a laissé tomber dans le crime & dans la misere: mais le Manichéisme suppose que Dieu n'a consenti à cette chûte, que par une pure nécessité, & pour éviter un plus grand mal. En 2 lieu, on pourroit nier que Dieu ait jamais transigé avec le mauvais principe, & soûtenir qu'il s'oppose de toutes ses forces sans fin & sans cesse au péché & à la misere de la créature, afin de la rendre parfaitement contente; mais que le mauvais principe agissant de son côté avec toute sa puissance, pour un dessein tout contraire, il résulte de ce choc continuel le mêlange de bien & de mal que l'on voit au monde; comme l'action & la réaction du froid & du chaud produisent une qualité moyenne. Appliquez ici ce que disent les Scholastiques sur la nature des mixtes résultante du combat des élémens. Je sai bien que l'une & l'autre de ces deux explications creusent un abîme affreux de difficultés absurdes: mais il n'est plus question ici que de savoir si cette Hypothese disculpe Dieu: or ces misérables Hérétiques prétendent que toute difficulté est petite, en comparaison de celle qui naît de le faire auteur du péché; & il est sûr que tous les Chrétiens abhorrent de l'en reconnoître la cause.

Les Jésuites soûtiennent *qu'il seroit mieux d'être athée, & ne point reconnoître de divinité, que de rendre les honneurs suprêmes à une nature* qui défend

Digitized by Google

doctrine éleve Dieu au plus haut faite de grandeur qui ſe puiſſe

à l'homme de faire le mal, & qui néanmoins le lui fait commettre, & puis l'en punit. Ils ſoûtiennent *que le Dieu d'Epicure eſt plus innocent, & s'il faut parler de la ſorte, plus Dieu* que ne ſeroit celui-là. *Et lorſque les Marcionites & les Manichéens ſe ſont aviſés de faire un ſecond Dieu auteur de tous les maux, ils en ont adoré un autre qui donnoit tous les biens, là où le vôtre,* dit-on, *les jéſuites à ceux de la Religion, eſt pire que les hommes.* Ceux à qui l'on fait ces reproches ne rejettent point ces conſéquences, ils ne rejettent que le principe; ils ſoûtiennent ſeulement qu'on ne peut ſans une infâme calomnie les accuſer de faire Dieu auteur du péché. Les mêmes Jéſuites pretendent que la doctrine de Calvin ſur la Prédeſtination traîne après ſoi des conſéquences *qui detruiſent abſolument toute l'idée qu'on doit avoir de Dieu, & enſuite conduiſent tout droit à l'Athéiſme.* Le Miniſtre qui a répondu à Mr. Maimbourg, le convainc d'avoir rapporté infidelement la doctrine de Calvin. Il en falloit demeurer là; car quand on ajoûte que Mr. Maimbourg a tiré une fauſſe conſéquence de la doctrine qu'il a imputée à Calvin, on raiſonne pitoyablement: mon Lecteur en va juger. *Outre cela je dis qu'il conclut mal, & qu'il n'eſt rien de plus abſurde & de moins Théologien, que la conſéquence que le Sieur Maimbourg veut tirer de la doctrine de ces Théologiens.* C'eſt qu'elle détruit abſolument toute l'idée qu'on doit avoir de Dieu, & enſuite conduit tout droit à l'Athéiſme. *Il ne fut jamais rien dit de plus inconſidéré. Prenons les choſes au pis. Si cette doctrine* détruit toute l'idée qu'on doit avoir de Dieu, *c'eſt parce qu'elle nous repréſente un Dieu cruel, injuſte, puniſſant & chaſtiant par des ſupplices éternels des créatures innocentes. Et c'eſt preciſément ce que veut dire le Sieur Maimbourg, que cela détruit l'idée de Dieu, parce que l'idée de Dieu renferme les attributs de la douceur, de la juſtice, & de l'équité. Mais en conſcience ce qui nous donne l'idée d'un Dieu ſevere, tyran, uſant de ſes droits avec une rigueur exceſſive, conduit-il les hommes à l'Athéiſme? ---- C'eſt une penſée folle de dire qu'une hypotheſe conduit à l'Athéiſme, laquelle fait entrer Dieu en toutes choſes, le fait eſtre la cauſe de tout, le poſe comme l'unique but de toutes ſes propres actions, & l'éleve au deſſus de la créature, juſqu'à en pouvoir diſpoſer ſelon des regles qui paroiſſent meſme injuſtes au ſens de la chair. Tant s'en faut que cette opinion des Supralapſaires conduiſe à l'Athéiſme, qu'au contraire elle poſe la divinité dans le plus haut degré de grandeur & d'élévation où elle peut eſtre concene. Car elle anéantit tellement la créature devant le Créateur, que le Créateur dans ce ſyſtême n'eſt lié à aucune eſpece de loix à l'egard de la créature: mais il en peut diſpoſer comme bon luy ſemble, & la peut faire ſervir à ſa gloire par telle voye qu'il lui plaiſt, ſans qu'elle ſoit en droit de le contredire.*

Voici bien la plus monſtrueuſe doctrine, & le plus abſurde paradoxe, qu'on ait jamais avancé en Théologie; & je ſerois fort trompé ſi jamais aucun célèbre Théologien avoit dit une telle choſe. On s'eſt tourné de tous les côtés imaginables, pour expliquer de quelle maniere Dieu influe dans les actions des pécheurs: on a gardé l'Hypotheſe de la prédeſtination abſolue, lorſqu'on a cru qu'elle ne faiſoit nul tort à la ſainteté de Dieu: mais dès que l'on s'eſt imaginé qu'elle lui donnoit atteinte, on l'a quittée. Ceux qui n'ont point vu que le libre arbitre ſoit incompatible avec la prédétermination phyſique, ont enſeigné conſtamment cette prédétermination: mais ceux qui ont cru qu'elle le ruinoit, l'ont rejettée, & n'ont admis qu'un concours *ſimultanée* & indifférent. Ceux qui ont cru que tout concours eſt contraire à la liberté de la créature, ont ſuppoſé qu'elle étoit ſeule la cauſe de ſon action. Rien ne les a déterminés à le ſuppoſer, que la penſée que tous les Décrets, par leſquels la Providence s'engageroit avec notre volonté, rendroient néceſſaires les événemens, & feroient que nos actions criminelles ne ſeroient pas moins un effet de Dieu, qu'un effet de la créature. Ils

Digitized by Google

puiſſe concevoir. Les anciens Peres n'ont pas ignoré que la queſtion

n'ont point trouvé leur compte à dire que le péché n'eſt pas un être, que ce n'eſt qu'une privation & un néant qui n'a point de cauſe efficiente, mais une cauſe *déficiente*. Enfin, on en eſt venu juſqu'à ſoûtenir, que Dieu ne ſauroit prévoir les actions libres de la créature. Pourquoi tant de ſuppoſitions? Quelle a été la meſure, quelle a été la regle de tant de démarches? C'eſt l'envie de diſculper Dieu; c'eſt qu'on a compris clairement qu'il y va de toute la Religion, & que dès qu'on oſeroit enſeigner qu'il eſt l'auteur du péché, on conduiroit néceſſairement les hommes à l'Athéiſme. Auſſi voit-on que toutes les Sectes Chrétiennes qui ſont accuſées de cette doctrine par leurs Adverſaires, s'en défendent comme d'un blaſphème horrible, & comme d'une impiété exécrable, & qu'elles ſe plaignent d'être calomniées diaboliquement. Et voici un Miniſtre qui nous vient dire fort gravement que c'eſt un dogme, *qui poſe la Divinité dans le plus haut degré de grandeur & d'élévation où elle puiſſe être conçue.* C'eſt l'éloge qu'il ne craint pas de donner à une doctrine qui *nous repréſente un Dieu cruel, injuſte, puniſſant & châtiant par des ſupplices éternels des créatures* INNOCENTES. Il interpelle notre conſcience, pour ſavoir ſi l'idée d'un Dieu tyran nous conduit à l'Athéiſme. Prenant *les choſes au pis*, c'eſt-à-dire ſuppoſant que Maimbourg ait eu raiſon d'avancer que ſelon Calvin, *Dieu a créé la plûpart des hommes pour les damner, non pas parce qu'ils l'ayent merité par leurs crimes, mais parce qu'il luy plaiſt ainſi, & qu'il n'a prevu leur damnation que parce qu'il l'a ordonnée avant que de prévoir leurs crimes;* ſuppoſant, dis-je, que Maimbourg accuſe tres-juſtement Calvin de dire que ceux qui ſouffrent les ſupplices éternels ſont *des créatures innocentes*, & par conſéquent que Dieu eſt l'auteur de leur péché, Mr. Jurieu ne peut ſouffrir que Maimbourg conclue, *Donc la doctrine de Calvin détruit l'idée que l'on doit avoir de Dieu, & enſuite conduit tout droit à l'Athéiſme.* Il ne ſe contente pas de prétendre qu'il *ne fut jamais rien dit de plus inconſideré* que l'eſt cette concluſion, il la traite de *penſée folle, & d'ignorance*, & il dit qu'elle témoigne que Maimbourg eſt *un pauvre Philoſophe & un miſérable Théologien*, & qu'il *n'eſt rien de plus abſurde & de moins Théologien* qu'une telle *conſéquence.* C'eſt un grand défaut dans la Controverſe que celui que l'on reproche à Ovide, *Neſcire quod bene ceſſit, relinquere, neſcire deſinere.* Ce Miniſtre avoit fort bien juſtifié les *Supralapſaires*, en montrant ce qu'on leur impute à tort, & en déclarant qu'ils déſavouent la conſéquence qu'on leur reproche de faire Dieu auteur du péché. Il falloit ſe retirer du champ de bataille après ce coup, & n'être pas aſſez téméraire pour ſoûtenir que quand même ils ſeroient Dieu *cruel, injuſte, puniſſant & châtiant par des ſupplices éternels des créatures innocentes;* c'eſt-à-dire que quand même ils ſeroient Dieu l'auteur du péché, & néanmoins le Juge ſévére qui puniroit ce péché éternellement dans la perſonne qui n'en ſeroit pas coupable, ils ne conduiroient pas les hommes à l'Athéiſme: mais qu'au contraire ils éleveroient la Divinité au plus haut degré de gloire où elle puiſſe être conçue. D'où vient donc, lui devons-nous demander, que toutes les Sectes Chrétiennes évitent comme l'écueil le plus dangereux de toute la Théologie l'aveu que Dieu ſoit l'auteur du péché? D'ou vient que l'idée ſeule d'un tel dogme fait horreur? Il faut avouer qu'il y a des gens heureux: ſi un autre Miniſtre avoit dit de telles choſes, ſes Lecteurs en auroient été ſcandaliſés; on lui auroit fait déſavouer cela comme une impiété, & peut-être que je ſuis le ſeul qui ait pris garde à cette étrange doctrine.

Mais enfin, dit-il, plus on mêle Dieu dans tout, plus on ſuppoſe qu'il exiſte, & qu'il eſt puiſſant. C'eſt donc raiſonner en inſenſé que de dire, *Dieu eſt l'auteur du péché, donc il n'y a point de Dieu*: il eſt donc faux que cela puiſſe conduire à l'Athéiſme. La pauvre défaite! A ce compte les an-

Digitized by Google

queſtion de l'origine du mal ne fût très-embarraſſante. Ils n'ont point pû la réſoudre par l'Hypotheſe des Platoniciens, qui

ciens Poëtes qui attribuoient à Jupiter & aux autres Dieux toutes ſortes de péchés, & nommément celui de pouſſer les hommes au mal, ſans néanmoins dire que le même Dieu qui les y pouſſoit les en châtioit, n'auroient pas avancé des choſes capables de ruiner l'idée de Dieu, & d'éteindre la Religion, & de faire des Athées. Notez qu'il n'y a point de différence entre commettre ſoi-même un crime, lorſque l'on en a les inſtrumens, & le commettre par les inſtrumens d'un autre. Il eſt clair à tout homme qui raiſonne, que Dieu eſt un Etre ſouverainement parfait, & que de toutes les perfections il n'y en a point qui lui conviennent plus eſſentiellement que la bonté, la ſainteté, & la juſtice. Dès que vous lui ôtez ces perfections, pour lui donner celles d'un Légiſlateur qui défend le crime à l'homme, & qui néanmoins pouſſe l'homme dans le crime, & puis l'en punit éternellement: vous en faites une nature en qui l'on ne ſauroit prendre nulle confiance, une nature trompeuſe, maligne, injuſte, cruelle: ce n'eſt plus un objet de Religion; de quoi ſerviroit de l'invoquer, & de tâcher d'être ſage? C'eſt donc la voie de l'Athéiſme. La crainte que la Religion inſpire doit être mêlée d'amour, d'eſpérance, & d'une grande vénération: quand on ne craint un objet que parce qu'il a le pouvoir & la volonté de faire du mal, & qu'il exerce cruellement & impitoyablement cette puiſſance, on le hait, & on le déteſte. Ce n'eſt plus un culte de Religion. N'eſt-ce pas expoſer la Religion à la moquerie des Libertins, que de repréſenter Dieu comme un Etre qui fait des Loix contre le crime, leſquelles il fait violer lui-même, pour avoir un prétexte de punir? On n'ôtera point à cette Nature l'exiſtence, pendant qu'on ſuppoſera qu'elle eſt auteur du péché: cela eſt évident; car toute cauſe doit néceſſairement exiſter quand elle agit: mais on la réduira à l'Univers, ou au Dieu des Spinoziſtes; à une Nature qui exiſte & qui agit néceſſairement, ſans ſavoir ce qu'elle fait, & qui n'eſt intelligente que parce que les penſées des créatures ſont ſes modifications.

Il y a une autre choſe à reprendre dans la doctrine particuliere de ce Miniſtre. *Tant s'en faut*, dit-il, *que cette opinion des* Supralapſaires *conduiſe à l'Atheiſme, qu'au contraire elle poſe la divinité dans le plus haut degré de grandeur & d'élévation où elle peut être conçue. Car elle anéantit tellement la créature devant le Créateur, que le Créateur dans ce ſyſtême n'eſt lié d'aucune eſpece de loix à l'eſgard de la créature: mais il en peut diſpoſer comme bon luy ſemble, & la peut faire ſervir à ſa gloire par telle voye qu'il lui plaiſt, ſans qu'elle ſoit en droit de le contredire. Cette opinion eſt d'ailleurs pleine d'incommodités, je l'avoue, & elle a des duretés qu'il eſt difficile de digérer. C'eſt pourquoi l'hypotheſe de Saint Auguſtin eſt ſans doute préférable.* Quel étrange dogme voit-on ici! quoi! un Profeſſeur en Théologie oſe débiter, qu'il y a des Hypotheſes indubitablement préférables à celle qui *poſe la divinité dans le plus haut degré de grandeur & d'élévation où elle peut-être conçue?* N'eſt-il pas certain que tout ce que nous penſons doit avoir pour but, non ſeulement la gloire de Dieu, mais auſſi ſa plus grande gloire? Nos opinions & nos actions ne doivent-elles point tendre à la plus grande gloire de Dieu? Ce ne doit pas être la Deviſe d'une Compagnie particuliere, mais celle de tous les Corps, & de toutes les Communautés, mais celle de tous les Particuliers. Ainſi un Théologien qui avoue d'un côté que le Syſtême des Supralapſaires tend à la plus grande gloire de Dieu, & y parvient mieux que toute autre ſuppoſition, & qui ſoûtient de l'autre que *l'Hypotheſe de St. Auguſtin eſt ſans doute préférable*, tombe dans une penſée profane & blaſphématoire. Cette profanation ne ſe peut pas excuſer ſur *les duretés* du Syſtême des Supralapſaires, *qu'il eſt difficile de digérer*; car ſous prétexte

Digitized by Google

qui au fond étoit une branche de Manichéiſme (*k*), puiſqu'elle admettoit deux principes : ils ont été obligés de recourir

de quelques difficultés de plus ou de moins, il ne doit pas être permis de préférer la moins grande gloire de Dieu à la plus grande, & de *poſer* le ſouverain Etre dans *un degré* inférieur *de grandeur & d'élévation.* Si le Syſtême de Saint Auguſtin étoit uni & facile, on ne ſeroit pas ſi ſurpris du mauvais goût de l'Auteur : mais il avoue lui-même qu'il y trouve des peſanteurs accablantes, & qu'il ne ſe tient ſous ce fardeau, que parce que les Méthodes relâchées ne l'en peuvent délivrer. Par la même raiſon, il devroit être Supralapſaire ; car ſi la ſuppoſition des Jéſuites ne leve pas les embarras du Syſtême de Saint Auguſtin, il eſt clair que l'Hypotheſe de Saint Auguſtin ne leve pas les duretés des Supralapſaires. Quand tout eſt bien compté & poſé, il ſe trouve que ceux-ci, & ceux qu'on nomme *Infralapſaires*, ſoûtiennent au fond la même choſe : ils ne ſauroient ſe faire grand mal les uns aux autres ; les argumens *ad hominem* & les rétorſions les tirent de tout. Vous avez ici en petit le Caractere de ce Docteur : il n'y a nulle juſteſſe dans ſes Cenſures, nulle liaiſon dans ſes Dogmes : tout y eſt plein d'inconſéquences ; l'inégalité, les contradictions, les variations regnent dans tous ſes Ouvrages. Ceux qui prendroient la peine de les éplucher, trouveroient à tout moment une matiere de critique comme celle-ci.

Concluons qu'un Manichéen, qui prendra droit ſur le ſoin extrême que l'on a d'inventer des Hypotheſes qui diſculpent Dieu, & en tout cas de ne convenir jamais qu'on le faſſe auteur du péché, ſoûtiendra toujours hardiment & fiérement que cet écueil eſt plus terrible que tout autre. Conſidérez bien ce que l'on a dit contre Chryſippe, qui ſoûtenoit, *Que ce n'eſt point inutilement qu'il y a des perſonnes inutiles, dommageables, malheureuſes : s'il eſt ainſi*, réplique Plutarque, *quel eſt Jupiter : j'entens celui de Chryſippus, s'il punit une choſe qui n'eſt ni de ſoi-même, ni inutilement ? car le vice, ſelon l'opinion de Chryſippus, ſeroit totalement irréprehenſible, & à l'oppoſite Jupiter lui-même ſeroit à reprendre, s'il fait le vice étant inutile, & s'il le punit l'ayant fait non inutilement.*

(*k*) *L'Hypotheſe des Platoniciens qui au fond étoit une branche de Manichéiſme.*] Je ne veux conſidérer ici cette Hypotheſe que ſelon qu'elle a été expliquée par Maxime de Tyr dans ſon Traité ſur la queſtion *d'où viennent les maux, puiſque Dieu eſt l'Auteur des biens ?* Cet Auteur ſuppoſe que pour connoître la cauſe des biens qui ſont dans le Monde, il n'eſt pas néceſſaire d'aller à l'oracle, & qu'il eſt aſſez viſible qu'ils viennent de Dieu, & que les maux ne peuvent deſcendre du Ciel où il n'y a point de Natures envieuſes ; mais que pour connoître d'où viennent les maux, on a beſoin d'aller aux Devins, c'eſt-à-dire de conſulter Jupiter, Apollon, ou telle autre Divinité qui prophétiſe, & qui prend ſoin des choſes humaines. Il fait enſuite un dénombrement des miſeres à quoi notre corps eſt aſſujetti, & en conclut que l'homme eſt la plus infortunée de toutes les créatures. Puis il conſidere les maux ſans nombre qui perſécutent notre ame, & il prétend que la réponſe des Dieux fatidiques qu'on a conſultés, eſt que les hommes ont grand tort d'imputer à Dieu la cauſe de leurs infortunes, puiſqu'ils en ſont eux-mêmes les artiſans par leur propre faute. Le Ciel & la Terre, continue-t-il, ſont deux lieux très-différens. Il n'y a point de maux dans le Ciel ; & il y a ſur la Terre un mélange de maux & de biens, mais de telle ſorte que les biens deſcendent du Ciel, & que les maux naiſſent d'une dépravation qui eſt naturelle à la Terre, & qui comprend deux eſpeces, dont l'une conſiſte dans les qualités de la matiere, & l'autre dans la liberté de l'ame.

Quant à la premiere de ces deux ſortes de dépravation, il dit, qu'il faut conſidérer la matiere comme le ſujet

Digitized by Google

courir aux priviléges de la liberté de l'homme ; mais plus on fait réflexion ſur cette maniere de dénouer la difficulté, plus éprouve-t-on que les lumieres naturelles de la Philoſophie

ſur quoi un bon Artiſan travaille. Toutes les beautés qu'elle acquiert doivent être attribuées à l'art : mais s'il y a des ouvrages ſur la terre qui ne ſoient pas comme il faut, on ne doit point imputer à l'art ces irrégularités ; car l'intention de l'Artiſan ne s'éloigne point de l'art, non plus que celle du Légiſlateur ne s'écarte de la juſtice, & il faut même ſe ſouvenir que l'Intelligence divine eſt bien plus heureuſe à toucher au but que l'art humain. Après cela il employe une comparaiſon : c'eſt que dans la Méchanique il y a des choſes qui ſont l'objet principal de l'art tendant à ſon but, & des choſes qui par elles-mêmes réſultent de l'ouvrage, & qui ne ſont point l'effet de l'art, mais une dépendance de la modification de la matiere. Telles ſont les étincelles qui volent deçà & delà lorſqu'on frappe ſur l'enclume une piece de fer chaud. Elles n'entrent point dans le but que les Maréchaux ſe propoſent, ce ſont des ſuites accidentelles, qui réſultent de leur action ſans qu'ils y tendent, & qui ne ſont annexées qu'à la qualité du fer. Il faut dire auſſi que les maux qu'on voit ſur la Terre ne ſont point l'Ouvrage de l'Art divin, l'Ouvrier tend premiérement & directement à la conſtruction du Monde : mais il arrive que ces maux-là émanent néceſſairement de ſon travail. L'Auteur ajoûte une Remarque qui n'eſt pas trop bien liée avec celle-là. Il dit que l'Ouvrier donne le nom de conſervation du Monde aux maux dont nous nous plaignons, & que nous nommons ruines & ravages. Il prétend que l'Architecte du Monde ſe propoſe la conſervation du tout, & qu'il faut qu'en faveur du tout les parties ſoient affligées. Les peſtes, les tremblemens de terre, les inondations, les feux du mont Etna, ne ſont du mal qu'à quelques parties du tout, & ſervent à la production de quelques autres ; car, comme l'a dit Heraclite, celles-ci vivent de la mort de celles-là, & celles-là meurent de la vie de celles-ci. La mort de la terre fait vivre le feu : celle du feu fait vivre l'air : celle de l'air fait vivre l'eau : celle de l'eau fait vivre la terre. Pourquoi donc ſoûteniez-vous, eût-on pu dire à Maxime de Tyr, que les maux phyſiques du Genre humain ne ſont pas de l'intention, ou de l'art de Dieu ? S'ils ſont ſi néceſſaires à la conſervation du tout, & ſi l'Ouvrier ſe propoſe la conſervation du tout, ne faut-il pas qu'il les ait en vue ? Cette Objection ne doit pas nous empêcher de dire que ſelon l'Hypotheſe de ce Philoſophe, les peſtes, les famines, & les autres infortunes du Genre humain, ſont involontaires à l'égard de Dieu, & qu'elles ne ſont entrées dans l'ouvrage que comme des ſuites inévitables des diſpoſitions de la matiere. Voyons ce qu'il dit ſur l'autre eſpece de dépravation ; c'eſt le mal moral. Il dit que la puiſſance de l'ame en eſt la mere & la nourrice, & qu'ayant fallu former une Terre qui produisît des plantes & des animaux, & qui contînt les maux dans ſon ſein, ce fut là que les maux bannis des Cieux furent logés ; que les animaux furent diviſés en deux eſpeces, ſavoir les bêtes & les hommes ; qu'il fallut que les hommes ſurpaſſaſſent tous les autres animaux, & fuſſent inférieurs à Dieu, que cette infériorité ne conſiſte pas en ce qu'ils meurent, car leur mort n'eſt que le commencement d'une autre vie immortelle ; que Dieu, pour les rendre inférieurs à la Nature divine, inventa ceci : il plaça l'Ame dans un corps mortel, comme un Cocher ſur un chariot, il lui mit les rênes en main, & lui permit de courir où elle voudroit. Il lui donna la force de conduire ce chariot ſelon les regles de l'art, ou contre les regles. Elle le dirige, & réprime l'impétuoſité des chevaux : mais ceux-ci ignorent toutes les regles, & ſe tournent les uns d'un côté, les autres de l'autre ; les uns vers l'intempérance, les autres vers la témérité, & la fureur ; les uns ſont lâches & pareſſeux : ainſi le cha-

Digitized by Google

phie fourniſſent dequoi ſerrer & embrouiller davantage ce nœud Gordien (*l*). Un ſavant homme prétend que les Pythagoriciens donnérent lieu à cette queſtion épineuſe. Ils cher-

riot pouſſé deça & delà met en trouble le Cocher, qui ſe laiſſant vaincre court vers le lieu où l'entraîne le plus fougueux des chevaux. Il le précipite dans la gourmandiſe, & dans l'impudicité, ſi le cheval le plus fort tourne de ce côté-là, & ainſi du reſte. Voilà toute la ſolution de ce Philoſophe Platonicien.

Elle eſt défectueuſe par deux endroits; car, 1, il reconnoît deux principes, Dieu & la Matiere, l'un très-bon à la vérité, mais qui ne ſauroit corriger toute la dépravation de l'autre. Cette dépravation naturelle & abſolument incorrigible, eſt la ſource des maux phyſiques, & l'occaſion du mal moral; elle donne au corps humain une inclination ſi violente vers les vices & vers les crimes, que l'ame y eſt entraînée comme par des chevaux féroces qui prennent le frein aux dents. En 2 lieu, Maxime de Tyr ne ſauve pas la ſouveraine bonté, & la ſouveraine ſainteté de Dieu. Un bon & vertueux pere ne feroit jamais monter un cheval fougueux à ſes enfans, &ne les enverroit jamais à l'armée, s'il prévoyoit avec certitude, ou ſi ſeulement il jugeoit avec une grande probabilité, que non-obſtant leur adreſſe ils tomberoient & ſe tueroient, & que non-obſtant leur éducation, le métier des armes les rendroit les plus infames de tous les hommes. Cette Hypotheſe en un mot donne des bornes à la puiſſance de Dieu, & laiſſe ſes autres attributs expoſés aux Objections Manichéennes; &ainſi, ſans avoir les commodités de l'Hypotheſe des Chrétiens ſur le franc-arbitre, elle en a les incommodités.

(*l*) *Plus on fait reflexion . . . . . plus éprouve-t-on que les lumieres naturelles . . . . . fourniſſent dequoi . . . . embrouiller davantage ce nœud Gordien.*] J'en ai fait l'experience en reliſant cet Article quand il a fallu le préparer pour la ſeconde Edition. Il m'eſt venu des penſées que je n'avois pas auparavant, & qui me convainquent tout de nouveau, & plus fortement que jamais, que la meilleure réponſe qu'on puiſſe faire naturellement à la queſtion, *Pourquoi Dieu a-t-il permis que l'homme pechât*, eſt de dire *Je n'en ſai rien, je crois ſeulement qu'il en a eu des raiſons très-dignes de ſa ſageſſe infinie, mais qui me ſont incompréhenſibles.* Par cette réponſe vous arrêterez tout court les diſputeurs les plus opiniâtres; car s'ils veulent continuer à diſcourir, vous les laiſſerez parler ſeuls, & ils ſe tairont bientôt. Que ſi vous entriez en lice avec eux, & vous engagiez à leur ſoûtenir que les priviléges inviolables du franc-arbitre ont été la vraie raiſon qui a porté Dieu à laiſſer pécher les hommes, vous ſeriez contraint de les ſatisfaire ſur les Objections qu'ils vous feroient; & je ne ſai pas comment vous pourriez en venir à bout; car enfin, ils vous pourroient oppoſer deux choſes qui paroiſſent très-évidentes à notre Raiſon.

La prémiere eſt que Dieu ayant donné l'être aux créatures par un effet de ſa bonté, il leur a donné auſſi ſous le caractere d'une Cauſe bienfaiſante toutes les perfections qui conviennent à chaque eſpece. Il faut donc dire qu'il a témoigné plus d'amour à celles qui ont reçu de lui des qualités fort excellentes, qu'à celles qui en ont reçu de moins excellentes. C'eſt donc par une bonté particuliere qu'il a conféré aux hommes le franc-arbitre, puiſque cette qualité les met au deſſus de tous les Etres qui ſont ſur la terre. Or on ne ſauroit concevoir qu'une Nature bienfaiſante donne un préſent de diſtinction, ſans avoir envie de contribuer plus notablement au bonheur de ceux à qui il le fait; & par conſéquent il faut qu'elle faſſe enſorte qu'ils en retirent cet avantage, & qu'elle les empêche, s'il ſe peut, d'y trouver leur déſolation & leur ruine entiere. Que s'il n'y a point d'autre moyen d'empêcher cela, que de révoquer ſa donation, il la faut

Digitized by Google

cherchoient en toutes choſes les ſuperlatifs, c'eſt-à-dire que par leurs iuterrogations ils tendoient à la connoiſſance de ce qui occupe le plus haut degré dans chaque eſpece. Ils demanderent, & c'eſt par là qu'on peut retenir beaucoup mieux que par toutes les autres routes la qualité de patron & de bienfaiteur. Ce n'eſt point changer à l'égard du donataire, c'eſt conſerver ſans aucune ombre de variation la bienveillance avec laquelle on lui avoit fait le préſent. La même bonté qui porte à donner une choſe que l'on juge capable de rendre heureuſes les perſonnes qui en jouïront, porte à l'ôter dès qu'on obſerve qu'elle les rend malheureuſes; & ſi l'on a le temps & les forces néceſſaires, on n'attend pas à retirer ce préſent qu'il ait déjà été cauſe du malheur, on le retire avant qu'il ait nui. Voilà où nous menent les idées de l'ordre, & les notions par leſquelles nous pouvons juger de l'eſſence & des caractères de la bonté, en quelque ſujet qu'elle ſe rencontre, créateur ou créature, pere, maître, Roi, &c. De-là naît la matiere de ce dilemme : Ou Dieu a donné aux hommes le franc-arbitre par un effet de ſa bonté, ou ſans aucune bonté. Vous ne pouvez dire que ce ſoit ſans nulle bonté : vous dites donc que c'eſt avec beaucoup de bonté : mais il réſulte de-là néceſſairement qu'il a dû les en dépouiller à quelque prix que ce fût, plutôt que d'attendre qu'ils y trouvaſſent leur damnation éternelle par la production du péché, monſtre qu'il abhorre eſſentiellement. Et s'il a eu la patience de leur laiſſer entre les mains un ſi funeſte préſent, juſques à ce que le mal fût arrivé, c'eſt un ſigne, ou que ſa bonté étoit changée, avant même qu'ils fuſſent ſortis du bon chemin, ce que vous n'oſeriez dire; ou que le franc-arbitre ne leur avoit point été donné par un effet de bonté, ce qui eſt contre la ſuppoſition accordée dans le dilemme que l'on a vu ci-deſſus.

Il y a des ménagemens d'une obligation étroite : on ne s'en doit diſpenſer que dans les cas de néceſſité : mais lorſque ces cas arrivent, l'on doit ſe mettre au deſſus de tous ces ménagemens. Un fils qui verroit ſon pere tout diſpoſé à ſe jetter par la fenêtre, ſoit dans un accès de phrénéſie, ſoit dans le moment d'un ſurieux chagrin, ſeroit fort bien de l'enchaîner, s'il ne pouvoit le retenir autrement. Si une Reine tomboit dans l'eau, le premier laquais qui l'en pourroit retirer en l'embraſſant, ou en la prenant par les cheveux, dût-il lui en arracher plus de la moitié, ſeroit fort bien d'en uſer ainſi : elle n'auroit garde de ſe plaindre qu'il lui eût manqué de reſpect. Et quelle excuſe plus vaine pourroit-on jamais alléguer de ce qu'on auroit ſouffert qu'une Dame bien ajuſtée tombât dans un précipice, que de dire qu'il auroit fallu pour la retenir mettre en déſordre ſes rubans & ſa coiffure? Dans de pareilles occaſions la contrainte & la violence qu'on fait aux gens eſt un effet de bonté, & fallût-il même les arracher malgré eux de la gueule de la mort, ce ſeroit un office de charité que de les en arracher, au haſard de leur diſloquer un membre, ſi l'on ne pouvoit les ſauver à moins. Ils ſeront les premiers à vous en remercier quand leur paſſion ſera paſſée. La maxime que ſauver un homme qui veut périr c'eſt la même choſe que ſi on le tuoit, ne vaut rien en cette rencontre; & les plus grands partiſans de la tolérance vous avoueront que le prétendu Commandement, *Contrains les d'entrer* devroit être exécuté au pied de la lettre, ſi l'unique moyen ſûr & infaillible de ſauver les Hérétiques étoit de les faire aller ou au Prêche ou à la Meſſe à coups de fourche. J'en prends à témoin le Commentateur Philoſophique. *Si je voyois*, dit-il, *devant la porte d'une maiſon un homme qui ſe mouillât pendant une groſſe pluie, & qu'ayant pitié de lui je vouluſſe le délivrer de l'incommodité où je le verrois, je me pourrois ſervir de ces deux moyens, ou le prier d'entrer dans la maiſon, ou de le prendre par le bras, ſi j'étois plus-fort que lui, & de*

Digitized by Google

mandoient, par exemple, qu'eſt-ce qu'il y a de plus fort, de plus ancien, de plus commun, de plus véritable? On répondoit à l'égard du dernier point, que les hommes ſont méchans,

le pouſſer dedans. Ces deux manieres ſont également bonnes pour obtenir l'effet que je me propoſerois, qui ſeroit d'empêcher que cet homme ne ſe mouillât: peu importe qu'il entre de gré ou de force ſous un toit; car ſoit qu'il y entre de ſon pur mouvement, ſoit qu'il attende qu'on l'en prie, ſoit qu'on l'y pouſſe de vive force, il eſt également à couvert de la pluie. S'il en alloit de même quant à éviter l'Enfer, j'avoue que nos Convertiſſeurs ſeroient bien fondés; car s'il ſuffiſoit pour cela d'être ſous les voutes d'une Egliſe: peu importeroit qu'on y entrat de bon gré, ou que l'on y fût traîné pieds & poings liez, & ainſi il faudroit gager les plus forts manœuvres ou portefaix qui ſoient au monde pour ſaiſir les Hérétiques dès qu'ils ſe montreroient à la rue, & les charrier ſur le cou dans l'Egliſe la plus prochaine, voire même il faudroit enfoncer leurs portes avec des petards, ſi le cas y échéoit, & les aller tirer du lit pour les tranſporter vêtement dans quelque Egliſe. Ce que nous avons dit touchant le droit que l'on a en vertu des loix de la charité, de chagriner & violenter les gens que l'on préſerve de la mort par ce moyen, eſt encore plus véritable à l'égard des peres. Ils oublieroient tous leurs devoirs s'ils n'étoient pas à un fils un couteau ou une épée dont ils le verroient ſur le point de ſe mal ſervir pour ſe bleſſer. Ils ſeroient obligés malgré ſes pleurs à lui arracher ces préſens; & s'ils le voyoient prêt à ſe perdre pour toute ſa vie dans quelque commerce ils l'en devroient retirer par force, en implorant même l'autorité du bras ſéculier. S'ils négligent là-deſſus le bien de leurs fils, & s'ils alléguent qu'ils ne veulent pas uſer de contrainte, comme ſi c'étoient des eſclaves, ils ſont paroître ou qu'ils n'ont aucune amitié, ou qu'ils en ignorent les véritables fonctions.

Toutes ces choſes nous montrent évidemment, que ceux qui voudroient ſoûmettre au jugement de la Raiſon la conduite de la Providence de Dieu, par rapport à la permiſſion du premier péché, perdroient infailliblement leur cauſe, s'ils n'avoient point d'autres moyens que de dire que les privilèges de la liberté ne devoient pas être violés. Quoi, leur répondroit-on, vous concevez Dieu comme le pere des hommes, & vous dites néantmoins qu'il aime mieux leur épargner le court & petit chagrin de les contraindre à renoncer à une converſation agréable où ils étoient prêts d'abuſer de leur liberté, que de leur épargner la damnation éternelle qu'ils encourent par l'abus de leur franc-arbitre? Où trouvez-vous de telles idées de la bonté paternelle? Ménager le franc-arbitre, s'abſtenir ſoigneuſement de gêner l'inclination d'un homme qui va perdre pour jamais ſon innocence, & ſe damner éternellement, vous appellez cela une obſervation légitime des privilèges de la liberté? Vous ſeriez moins déraiſonnables, ſi vous diſiez à un homme qui ſeroit tombé proche de vous, & qui ſe ſeroit caſſé la jambe, *ce qui nous a empêchés de vous garantir de cette chute eſt que nous craignions de defaire quelques plis de votre robe, nous en reſpections trop la ſymmetrie pour entreprendre de la troubler, & il nous a paru plus légitime de vous laiſſer expoſé à une fracture d'os.*

Je ne nie point que la permiſſion de ſe ſervir d'une choſe, & d'en abuſer, n'ait eu quelquefois le caractere d'une faveur très ſpéciale: mais alors cette permiſſion emporte avec elle l'impunité de l'abus. Cela donc ne ſert de rien dans la cauſe qui s'agite ici.

Mais la ſeconde choſe qui me reſte à propoſer ſera plus de peine encore que l'autre aux Défendeurs. J'ai raiſonné juſques ici ſur ce principe, quand ceux qu'on aime ne peuvent être garantis, ou de la mort, ou de l'infamie, ou de quelque autre grand mal, à moins qu'on ne leur faſſe ſentir une peine plus petite, on eſt obli-

Digitized by Google

méchans, & que Dieu eſt bon. Cela fit naître cette autre demande, d'où peut venir que Dieu étant bon, les hommes ſont criminels (*m*)? La ſolution de cette difficulté a paru très-importante à Simplicius.

PEREI-

gé de la leur faire ſentir. La complaiſance, la tolérance, qu'on auroit pour leurs caprices, ou pour leurs mauvaiſes inclinations, ſeroit moins un acte de bonté, qu'un acte de cruauté; & comme ils ſeroient les premiers à s'en fâcher quand ils auroient pu examiner les conſéquences, ils ſeroient auſſi les premiers à remercier du mal qu'on leur auroit fait ſi utilement. L'évidence de ces propoſitions ſaute aux yeux de tout le monde, & l'on ne ſauroit douter qu'Adam & Eve n'euſſent conſidéré comme une nouvelle faveur auſſi grande que les précédentes, les facades que Dieu leur auroit données pour les empêcher de tomber.

Voilà ſur quoi roulent les principes de ma premiere Obſervation: mais préſentement je me ſers d'un autre moyen, j'accorde aux Adverſaires tout ce qu'ils demandent, je conſens qu'ils établiſſent que puiſque l'homme avoit reçu le privilége de la liberté, il lui en falloit laiſſer la poſſeſſion & l'uſage à pur & à plein, & ne lui faire pour rien du monde la moindre contrainte. Je conſens qu'on diſe que ce n'étoit pas le temps de ſauver une perſonne en la tirant par les bras, ou par les cheveux, en la jettant par terre, & en lui diſant, *il t'eſt dur de regimber contre l'aiguillon.* Que la liberté fût une barriere abſolument inviolable, & un privilége auquel il ne fût permis de donner aucune atteinte, j'y conſens. N'y avoit-il pas aſſez de moyens avec tout cela de prévenir la chute de l'homme? Il ne s'agiſſoit point de s'oppoſer à un mouvement corporel: c'eſt une oppoſition chagrinante: il ne s'agiſſoit que d'un acte de volonté. Or tous les Philoſophes crient que la volonté ne ſauroit être contrainte, *voluntas non poteſt cogi*, & il y a contradiction à dire qu'une *volition* ſoit forcée; car tout acte de la volonté eſt volontaire eſſentiellement. Or il eſt infiniment plus facile à Dieu d'imprimer dans l'ame des hommes tel acte de volonté que bon lui ſemble, qu'il ne nous eſt facile de plier une ſerviette, donc &c. Voici encore une Obſervation plus victorieuſe. Tous les Théologiens conviennent que Dieu peut procurer infailliblement un bon acte de volonté dans l'ame humaine ſans lui ôter les fonctions de la liberté. Une délectation prévenante, la ſuggeſtion d'une idée qui affoibliſſe l'impreſſion de l'objet tentant, mille autres moyens préliminaires d'agir ſur l'eſprit & ſur l'ame ſenſitive, ſont qu'à coup ſûr l'ame raiſonnable fait un bon uſage de ſa liberté, & ſe tourne vers le droit chemin ſans y être pouſſée invinciblement. Calvin ne nieroit pas cela à l'égard de l'ame d'Adam pendant le temps d'innocence; & tous les Théologiens de l'Egliſe Romaine, ſans en excepter les Janſéniſtes, l'avouent à l'égard de l'homme pécheur. Ils reconnoiſſent qu'il peut mériter quoiqu'il n'agiſſe qu'avec une grace, ou efficace par elle-même, ou ſuffiſante à un tel degré qu'elle eſt infailliblement ſuivie de ſon effet. Il faut donc qu'ils reconnoiſſent qu'une aſſiſtance fournie de Dieu à Adam ſi à propos, ou tellement conditionnée qu'infailliblement elle eût empêché qu'il ne tombât, ſe fût très-bien accordée avec l'uſage du franc-arbitre, & n'eût fait ſentir aucune contrainte, ni rien de deſagréable, & eût laiſſé l'occaſion de mériter.

Voilà donc les Défendeurs chaſſés de tous leurs retranchemens. Diront-ils pour leur derniere reſſource, que Dieu ne doit rien à la créature, & qu'il n'a pas été obligé de lui fournir une grace néceſſitante, ou infaillible? Mais pourquoi donc diſoient-ils tantôt qu'il a dû avoir des ménagemens pour la liberté humaine? S'il a dû conſerver à l'homme cette prérogative, & s'abſtenir d'y toucher, il doit donc quelque choſe à ſon propre

Digitized by Google

PEREIRA (Gomezius) Médecin Eſpagnol, a vécu au XVI Siécle. Il ſe piqua de l'eſprit de contradiction; car il affectoit de combattre les Doctrines les mieux établies, & de ſoûtenir des Paradoxes. La liberté de philoſopher étoit pour lui

ouvrage. Mais laiſſant là cette inſtance *ad hominem*, ne peut-on pas leur répondre, que s'il ne doit rien à la créature, il ſe doit tout à lui-même, & qu'il ne peut agir contre ſon eſſence? Or il eſt de l'eſſence d'une ſainteté & d'une bonté infinie & qui peut tout, de ne point ſouffrir l'introduction du mal moral & du mal phyſique.

Oui, repliqueront-ils enfin: mais *la choſe formée dira-t-elle à celui qui l'a formée, pourquoi m'as-tu ainſi faite?* C'eſt bien dit, & voilà où il falloit ſe fixer. C'eſt revenir au commencement de la lice: il auroit fallu n'en point partir; car il eſt inutile de s'engager à la diſpute, ſi après avoir couru quelque temps l'on eſt obligé de s'enfermer dans ſa Theſe. Le Dogme que les Manichéens attaquent doit être conſidéré par les Orthodoxes comme une vérité de fait, révélée clairement; & puiſqu'enfin il faudroit tomber d'accord qu'on n'en comprend point les cauſes ni les raiſons, il vaut mieux en convenir dès le début, & s'arrêter-là, & laiſſer courir comme de vaines chicaneries les Objections des Philoſophes, & n'y oppoſer que le ſilence avec le bouclier de la foi.

(*m*) *Que les hommes ſont méchans, & que Dieu eſt bon. Cela fit naître cette autre demande, d'où peut venir que... les hommes ſont criminels?*] Daniel Heinſius eſt le ſavant homme qui m'apprend ceci. Il ajoûte que Maxime de Tyr a examiné cette matiere à cauſe d'une doctrine de Platon ſur trois attributs de Dieu: 1, que Dieu eſt bon eſſentiellement, & la bonté même; 2, qu'il eſt immuable; 3, qu'il eſt la vérité même. Le premier attribut ſignifie, non-ſeulement que Dieu eſt bon, mais auſſi qu'il produit le bien, puiſqu'il eſt l'idée du bien, & que l'idée du bien eſt la cauſe qui produit le bien. Or parce que les Platoniciens affûroient que toute idée eſt Dieu, ils ne reconnoiſſoient point d'idée du mal, ni par conſéquent de cauſe du mal. De là naiſſoit la queſtion d'où vient le mal. Enfin, Heinſius obſerve qu'on a cru que cette queſtion eſt très-importante à la piété, & il nous renvoye au Commentaire de Simplicius ſur Épictete. Il touche là trois grands inconvéniens; car il aſſûre que la fauſſe explication de l'origine du mal a été cauſe de l'impiété, & a confondu les principes de la doctrine des mœurs, & a jetté dans pluſieurs doutes inſolubles ceux qui ont mal raiſonné ſur cette matiere. Il réfute avec une force & avec une ſolidité admirable l'Hypotheſe des Manichéens conſidérée en général: il la réfute encore mieux à l'égard des explications particulieres dont ils ſe ſervoient. Mais quand ſon tour vient d'éclaircir & de prouver ſon Hypotheſe, il ne contente pas ſi pleinement ſon Lecteur. Il ſe ſert de la même méthode que les anciens Peres, c'eſt-à-dire qu'il ne donne point d'autre cauſe de l'origine du mal que le franc-arbitre de l'ame humaine. C'eſt le ſeul parti qu'il pouvoit prendre, il faut paſſer par là néceſſairement, après quoi l'on ſe trouve au milieu d'un carrefour dont voici ce que diſoit un docte Abbé à Paris, il n'y a pas fort long-temps. J'ai quatre chemins autour de moi, celui des Calviniſtes, celui des Janſéniſtes, celui des Thomiſtes, & celui des Moliniſtes. Je ſai bien celui qu'il ne faut pas prendre, mais non pas celui qu'il faut prendre. La premiere route eſt contraire au Concile de Trente, le ſeconde aux Conſtitutions des Papes, la troiſieme à la Raiſon, & la quatrieme à St. Paul. Les non-Catholiques Romains ſe peuvent tirer plus facilement de cet embarras, en préférant l'Autorité de Saint Paul à celles des Papes & des Conciles.

Digitized by Google

lui un grand charme ; il s'en ſervit amplement, & juſqu'à l'abus. La matiere premiere, dont les Sectateurs d'Ariſtote faiſoient tant de bruit, fut l'un des monſtres qu'il ſe propoſa d'exterminer (*a*). Ce qu'il mettoit à la place de cette matiere ne valoit pas mieux que ce qu'il en baniſſoit. Il traita fort mal Galien ſur la doctrine des fievres. Mais ce qu'il y eut de plus ſurprenant dans ſes Paradoxes, fut qu'il enſeigna que

(*a*) *La matiere premiere - - - fut l'un des monſtres qu'il ſe propoſa d'exterminer.*] Arriaga l'un des plus ſubtils Scholaſtiques du XVII Siécle, nous apprend les objections que l'on faiſoit là-deſſus à notre Pereira, & la foibleſſe de quelques-unes de ces Objections. On lui objectoit entre autres choſes que ſi ſa doctrine étoit véritable, il ne ſeroit pas permis de vénérer les oſſemens ou les reliques des Saints ; car après leur mort il ne reſteroit aucune matiere qui leur eût appartenu. C'eſt l'une des cinq objections, qu'il pouvoit réſoudre fort aiſément, ſi l'on en croit Arriaga, qui obſerve que l'on ne comprenoit pas le ſentiment de ce Philoſophe. Il ſe croit donc obligé de le rapporter fidélement, & puis il l'attaque par d'autres raiſons. Pereira, dit-il, n'étoit pas aſſez inſenſé, pour ſoûtenir que les formes n'étoient point recues dans un ſujet, & que l'homme n'étoit compoſé que d'ame. Il diſoit ſeulement que le ſujet à quoi les ames & les autres formes ſubſtantielles ſont unies, eſt un compoſé des quatre élémens, & non pas une matiere premiere, & il attribuoit aux élémens la même ſimplicité, que l'on attribue à la matiere premiere dans l'Ecole d'Ariſtote. Selon Arriaga la troiſieme des cinq objections avoit quelque force contre ce ſentiment de Pereira, car elle prouvoit qu'un des élémens, produit d'un autre, étoit une choſe faite de rien naturellement. Pereira s'embarraſſoit peu de cela : il ſoutenoit qu'il y a des créatures qui ont la puiſſance de créer, en quoi Arriaga trouve qu'il avoit raiſon.

(*b*) *Le Livre qu'il intitula* Antoniana Margarita.] Il fit alluſion dans ce Titre au nom de ſon pere, & à celui de ſa mere. Un Anonyme écrivit en Eſpagnol contre lui l'an 1556. L'*Antoniana Margarita* eſt un Livre qui eſt devenu fort rare. Il étoit à la Bibliothéque de Mr. Briot, qui fut vendue à Paris l'an 1679. Mr. Franc l'y acheta ; il l'eut pour deux louïs, & il me dit en me le montrant, qu'il n'avoit pas cru qu'on le laiſſeroit aller à ſi bon marché. Je penſe que cet Exemplaire eſt paſſé avec toute la Bibliothéque de Mr. Faure dans celle de Monſieur de Rheims.

La Bibliothéque des Ecrivains Médecins m'apprend que notre Pereira ſe nommoit *Georgius Gomez*, & que ſon *Antoniana Margarita*, fut imprimé à Medine chez Antoine Grasbeet l'an 1554 & l'an 1587, & qu'il publia dans la même ville en 1553, un autre Ouvrage *in folio* intitulé *Nova veraque Medicina Chiſtiana ratione comprobata.* Il y a de groſſes fautes dans ce que König débite en parlant de cet Auteur. Dans le premier de ces deux Ouvrages il veut prouver que les bêtes ne ſentent point. Nous verrons bientôt que Mr. Deſcartes avoit rejetté l'ame des bêtes, avant que d'avoir ouï dire qu'il y eût eu dans le monde un tel Pereira. Pour le moins eſt-il ſûr que le Livre de cet Eſpagnol n'auroit pu ſournir à Mr. Deſcartes, que la penſée générale de la réjection du ſentiment des animaux. Tout le reſte eſt particulier au Philoſophe Francois, & ne coule ni des Hypotheſes, ni des Explications de Pereira. Nicolas Antonio n'a point parlé de la Réponſe aux objections de Palacios publiée par Pereira l'an 1555.

(*c*) *Ce qui ſe trouve là-deſſus dans les Nouvelles de la République des Lettres.*] „Les plus fins euſſent parié qu'il n'y „auroit jamais un homme aſſez ſou

que les bêtes ſont des machines, & qu'il rejetta l'ame ſenſitive qu'on leur attribue. On peut voir toutes ces choſes dans le Livre qu'il intitula *Antoniana Margarita* (*b*). On prétend que Mr. Deſcartes lui a dérobé le Paradoxe ſur l'ame des bêtes, & que Pereira n'en a pas été l'inventeur. Il faudra voir ce qui ſe trouve là-deſſus dans les Nouvelles de la Républi que des Lettres (*c*), & n'oublier pas qu'on y affirme une fauſſeté

„pour oſer ſoûtenir le contraire. Il „s'en trouva un pourtant au ſiecle „dernier, qui oſa dire ce paradoxe, „dans le pays du monde où l'on au„roit le moins ſoupçonné qu'une „doctrine ſi nouvelle prendroit naiſ„ſance. On m'entendra bien, ſi „j'ajoûte ſeulement, que ce fut un „Médecin Eſpagnol qui publia cette „doctrine *à Medina del Campo*, l'an „1554, dans un Livre qui lui avoit „coûté trente ans de travail, & qu'il „a intitulé *Antoniana Margarita*, pour „faire honneur au nom de ſon pere, „& à celui de ſa mere. Qui auroit „jamais deviné que l'Eſpagne, où la „liberté des opinions eſt moins ſouf„ferte, que celle du corps ne l'eſt „en Turquie, produiroit un Philoſo„phe aſſez téméraire, pour ſoutenir „que les animaux ne ſentent pas? „Cela valoit bien la peine d'en par„ler ici, pour la rareté du fait; & il „eſt juſte que nous ne ſupprimions „point le nom de ce galant homme, „qui a été le premier Auteur, que „l'on ſache, de cet inouï paradoxe. „Il s'appelloit *Gomeſius Pereira*, & „vivoit dans le dernier ſiécle, & non „pas dans le douziéme, comme l'a „dit un Docteur en Theologie nom„mé *l'Abbé de Gerard*, dans ſes En„tretiens ſur *la Philoſophie des gens de „Cour*. Ce Gomeſius Pereira fut vi„vement attaqué par un Theologien „de Salamanque nommé *Michel de „Palacios*, & lui répondit vivement „ſans démordre de ce qu'il avoit „avancé, *que les bêtes ſont des Machi„nes*. Mais il ne fit point de ſecte, „ſon ſentiment tomba auſſi-tôt. On „ne lui fit point l'honneur de le re„douter, de ſorte qu'il n'étoit gueres „plus connu à notre ſiécle, que s'il „n'eût jamais été mis au monde; & „il y a beaucoup d'apparence que „Mr. Deſcartes, qui liſoit peu, n'en „avoit jamais ouï parler. On veut „néanmoins qu'il ait puiſé dans ce „Médecin Eſpagnol l'opinion qu'il a „eue touchant les bêtes, car en di„ſant cela on croit lui ravir la gloire „de l'invention, & c'eſt toûjours au„tant de gagné ſur lui". Quelque temps après on vit paroître dans ces mêmes Nouvelles l'Extrait d'une Lettre que l'Auteur avoit reçue de Paris, & qui contenoit entre autres choſes ce que je m'en vais copier. *Il n'eſt pas vrai, comme vous le dites dans la page 25, que le ſentiment de Mr. Deſcartes ſur l'ame des bêtes, n'eſt que de ce temps; car on a diſputé de cela autrefois, comme il paroit par un paſſage de St. Auguſtin.* L'Auteur reçut une autre Lettre qui l'avertit que cette opinion de Mr. Deſcartes étoit beaucoup plus ancienne que St. Auguſtin. Ce fut Mr. du Rondel qui écrivit cette Lettre. L'Extrait en fut inſéré dans les Nouvelles du mois d'Octobre 1684. Je m'en vais le copier, pour la ſatisfaction des Lecteurs. "Ce „n'eſt pas ſeulement du temps de „Saint Auguſtin, qu'on a douté de „l'ame des bêtes; c'eſt auſſi du temps „des Ceſars, c'eſt-à-dire, plus de „trois cents ans avant ce Pere de „l'Egliſe. Les Stoïciens ne parloient „d'autre choſe; juſqu'à ſoutenir dans „leurs Ecoles, qu'il n'y avoit que de „la reſſemblance entre nos actions, „& celles des bêtes, & que dans les „bêtes & dans les hommes, il y avoit „une nature abſolument différente. „Ne vous allez pas imaginer, s'il vous „plaît, qu'ils ne diſoient cela, que „de certaines actions dont nous „n'avons que peu ou point de ſenti„ment; comme de la digeſtion, de la

fauſſeté touchant l'époque de cette opinion de Monſieur Deſcartes (*d*) Si ce dogme eſt fort étrange, il ne s'en

„ſanguification, de la conception, &c. „Ils l'entendoient auſſi des paſſions „les plus vives, les plus véhémentes, „& les plus ſenſibles. Un lion, ſelon „eux, ne ſe mettoit point en colere, „quoiqu'il dechirât en pieces tout „ce qu'il trouvoit devant lui dans „l'Arene. C'eſt qu'il étoit dans les „frémiſſemens & les bouillons de ſon „ſang, que par malheur, ou autre„ment, des objets peu convenables „à la nature de cet animal, avoient „brouillé & effarouché. Pourquoi cela, „à votre avis? C'eſt, Monſieur, qu'il „arriva à un lion de la connoiſſance „de Seneque, de ſauver un malheu„reux, ſans prétendre qu'on lui en „ſût gré, ni ſans avoir eu aucune „envie de bien faire. Et d'ailleurs, „c'eſt que ſi les bêtes euſſent été ca„pables de ſe courroucer, elles au„roient auſſi été capables de pardon„ner. Or comme la clémence eſt un „effet de la raiſon, & que les bêtes „n'en ont point, ces Stoïciens con„cluoient que les bêtes n'étoient point „ſuſceptibles de colere, ni de toute „autre paſſion. Cependant, Monſieur, „un Cynique a dit tout cela plus de „trois cents ans avant les Stoïciens „de Rome. Il a cru & a enſeigné „en termes formels, que les bêtes „n'avoient ni ſentiment ni connoiſ„ſance. C'eſt dommage, n'eſt-ce pas, „que Pereira n'ait ſû tout cela? Il „l'auroit bien fait valoir contre ceux „qui l'accuſoient de débiter une nou„veauté étrange, & il ſe ſeroit bien „mocqué de la grande littérature de „ſes Adverſaires. Le Cynique dit en „parlant des bêtes, *qu'à cauſe de l'épaiſ„ſeur & de la trop grande abondance „de leurs humeurs, elles ne peuvent avoir „de connoiſſance ni de ſentiment.* Je ne „garantis pas ce raiſonnement de „Diogene". On trouve dans les Nouvelles d'Avril 1685 la rétractation du premier Extrait. Liſez ce qui ſuit. *Celui qui nous avoit avertis, que St. Auguſtin temoigne que de ſon temps on ſoûtenoit que les bêtes n'ont point d'ame, nous a écrit depuis peu qu'ayant conſulté le Chapitre 30 du Livre* de quantitate animæ, *où on lui avoit dit que cela étoit contenu, il avoit trouvé qu'il n'y étoit nullement queſtion du ſentiment de Gomeſius Pereyra. Ainſi voilà à cet égard ma Remarque réhabilitée & juſtifiée, ſavoir* qu'avant Gomeſius Pereira perſonne n'avoit enſeigné que les bêtes ſont des machines. *Il ne reſteroit plus qu'à mettre en queſtion ſi les paſſages de Mr. du Rondel rapportés dans les Nouvelles d'Octobre prouvent bien ce qu'il prétend.* Ces dernieres paroles obligérent Mr. du Rondel à recueillir pluſieurs preuves. Il vouloit m'en faire part; mais il a trouvé qu'elles s'étoient égarées; il ne s'eſt ſauvé de cette diſſipation que ce qu'on va lire.

„Il eſt certain que Diogene a dû ne „point croire d'ame dans les bêtes „par les principes de ſa Phyſique, & „par la fin de ſa Morale. Selon lui, „il y a des êtres & des demi-êtres. „C'eſt par leur propre eſſence, que „les premiers ſont ce qu'ils ſont, & „c'eſt par participation ou par imita„tion, comme on parle chez les Cy„niques, que les ſeconds peuvent „paſſer avec les premiers. Ces ſe„conds ſont de deux ſortes. Les uns „imitent l'eſprit, & affectent les mou„vemens circulaires; & les autres „imitent l'ame, & ſe meuvent en ligne „droite. Au mot de mouvement cir„culaire, vous devinez bien vîte qu'il „faut que ce ſoit les orbes des cieux. „C'eſt cela même; mais ſur tout c'eſt „le Cercle Lactée, auquel les Cyni„ques, auſſi bien que d'autres Philo„ſophes, aſſignoient l'origine des paſ„ſions. Mais de la maniere que les „anciens décrivoient la deſcente des „ames au travers de ces cercles, il „eſt impoſſible que les bêtes ayent pu „avoir de véritables paſſions. Car en „paſſant par la ſphere de Jupiter, une „ame ſe revêtoit d'ambition; comme „de nonchalanee dans celle de Sa„turne, de fierté dans celle de Mars, „de l'envie de gagner dans celle de „Mercure, &c. ---- De ſorte que „comme on ne remarque point ſem„blables paſſions dans les bêtes, du

Digitized by Google

s'en faut pas étonner ; car de tous les objets phyſiques il n'y en a point de plus abſtrus, ni de plus embarraſſant, que l'ame

„moins de la maniere qu'elles ſe re„marquent dans les hommes, il fal„loit qu'elles n'euſſent point d'ame, „ſéjour ordinaire des paſſions, ou „qu'elles n'euſſent ſeulement que des „paſſions approchantes & contrefai„tes, & par quelque haſard d'imi„tation. C'eſt pour cela que les Cy„niques rangeoient les bêtes parmi „les corps qui ſe meuvent en ligne „droite, c'eſt-à-dire, parmi les „corps peſants qui tendent vers la „terre. Effectivement la nature des „bêtes eſt toûjours la même, & „toûjours dans ſa détermination or„dinaire. Il n'y a ni différence, „ni varieté, dans leurs occupations. „Elles ſont toutes condamnées à „même regle, & leur capacité ne „s'étend gueres plus loin qu'à ſe „loger & à ſe nourrir. C'eſt pour„quoi on a dit d'elles, qu'elles „n'avoient que de baſſes, peſantes, „& déprimées inclinations, & que la „Nature les avoit faites exprès pour „pencher vers la terre. Voilà, me „direz-vous, des penſées Platoniques, „& qui ne reviennent gueres à ce „que l'on s'imagine du Cyniſme. Je „n'y ſaurois que faire. C'eſt le Cy„nique Salluſte qui le dit ; & puis „Diogene n'étoit pas ſi éloigné du „Platoniſme qu'on ſe le figure ordi„nairement. Un certain Tiberianus „nous apprend dans ſon Socrate, que „Diogene s'étoit ſaiſi de tout le pa„trimoine philoſophique de Platon.

„Mais ce que je vous dis de Dio„gene paroîtra encore plus dans la „fin de ſa Morale. Selon lui, pour „vivre comme il falloit en ce monde, „il falloit être inſenſible ; & bien que „cela paroiſſe étrange, & même im„poſſible, il faut pourtant que ce Phi„loſophe ſoit parvenu à cet état de „Philoſophie, car l'antiquité eſt trop „formelle là-deſſus, pour y avoir été „trompée. Je ne ſai s'il ſe ſervit „pour cela des leçons de Chiron, deſ„quelles parle Maxime de Tyr. Je „ne ſai pas non plus, ſi ce fut ſur les „regles d'Antiſthene, qui eſt l'Auteur „de l'Apathie : mais *comme il étoit un „Ange de Jupiter, envoyé aux hommes „pour leur apprendre ce que c'eſt du bien „& du mal*, à ce que pretend Epictete, „je croirois bien qu'il ne s'en rap„porta qu'à ſoi-même, & qu'il n'é„couta que ſon cœur. Comme il avoit „coutume de dire qu'*il falloit oppoſer „la raiſon aux paſſions, le courage à la „fortune, & la nature aux coûtumes*, il „entra enfin dans les deſſeins de la „Nature, & s'imagina que pour être „un veritable enfant de cette bonne „mere, il falloit reſſembler aux bêtes, „qui en ſont une image ſi naïve & ſi „fidele dans les lieux de leur naiſ„ſance. Diogene donna donc dans „cette opinion, & s'y maintint par la „pauvreté, par le jeûne, & par les „aſcetiques, qu'il a eu l'honneur d'in„venter. On dit qu'Alexandre le „Grand, à la veille de conquérir les „Indes, & ſûr déjà de ſes deſtinées, „eut le courage de ſouhaiter être „Diogene. Tant la ſécurité lui parut „digne d'envie ! Tant l'état des Cy„niques lui ſembla ſurpaſſer la Na„ture ! A dire vrai, c'eſt un état aſſez „étrange que cette inſenſibilité, & il „a toûjours coûté bien cher à quicon„que y eſt arrivé ; mais c'eſt un état „bien commode pour les malheurs „de cette vie.

(*d*) *On affirme* dans les Nouvelles de la République des Lettres, *une fauſſeté touchant l'époque de cette opinion de Mr. Deſcartes*. „Gomeſius Pereira „n'ayant point tiré ſon paradoxe de „ſes veritables principes, & n'en „ayant point pénétré les conſéquen„ces, ne peut pas empêcher que Mr. „Deſcartes ne l'ait trouvé le premier „par une méthode Philoſophique. Il „ne laiſſe pourtant pas d'être fort „probable qu'il l'a trouvé ſans l'avoir „cherché ; il commença apparem„ment, & finit ſes méditations, ſans „ſonger à l'ame des bêtes, & ſans „avoir abandonné l'opinion qu'il en „avoit eue dès ſon enfance ; & ce ne „fut qu'en conſidérant les ſuites de „ſon principe, touchant la diſtinction „de la ſubſtance qui penſe, & de la

me des bêtes. Les opinions extrêmes ſur ce ſujet ſont, ou abſurdes, ou très-dangereuſes ; le milieu qu'on y veut garder eſt inſoûtenable. J'eſpere qu'on excuſera la liberté que je vais prendre

„ſubſtance étendue, qu'il s'apperçut „que la connoiſſance des animaux „renverſoit toute l'œconomie de ſon „Syſtême. Peut-être même qu'il eut „beſoin qu'on lui fit cette objection, „& qu'avant cela elle ne lui vint „point dans l'eſprit. C'eſt donc par „pure néceſſité qu'il a ſoûtenu que „les bêtes ne ſentent point. S'il eût „pu ſauver ſes principes ſans cela, il „n'eût jamais attaqué une opinion „qui non-ſeulement avoit toûjours „paru indubitable à toute la Terre, „mais qui eſt auſſi revêtue d'une évi„dence preſque invincible,„ Pour ſavoir ſi cet Auteur s'eſt trompé, il faut joindre à ce paſſage l'Eclairciſſement qu'il en donna. On le trouve à la fin de ſa Préface, c'eſt-à-dire qu'il fut publié en même temps que le paſſage qui avoit beſoin d'être éclairci. *J'ai dit dans le ſecond Article de ces Nouvelles, que Mr. Deſcartes* commença apparemment & finit ſes Méditations, ſans ſonger à l'ame des bêtes, & ſans avoir abandonné l'opinion qu'il en avoit eue dès ſon enfance. *Ce ſeroit une erreur de fait, ſi j'entendois parler de ſes ſix celebres Méditations, qui furent dediées à la Sorbonne, & contre leſquelles on forma tant d'objections ; car le Traité de la Méthode, imprimé l'an 1637 avant ces ſix Méditations, fait voir clairement que Mr. Deſcartes croyoit déjà, que les bêtes n'ont point d'ame. Je déclare donc que par les Méditations de Mr. Deſcartes, je n'ay pas entendu celles qu'il dédia à la Sorbonne. Mon ſens eſt qu'il acheva apparemment de bâtir dans ſon imagination un nouveau Syſtême, ſans ſonger à l'ame ſenſitive des animaux. Or je ne doute pas qu'avant que de publier ſa* Méthode, *il n'eût déjà acheué dans ſon eſprit la conſtruction de ſon Ouvrage.* Non-obſtant cette explication, il eſt certain que cet Auteur s'eſt trompé ; car l'Hypotheſe des Automates eſt une des plus anciennes ſpéculations de Mr. Deſcartes, comme il paroît par les preuves que Mr. Baillet en a données. Voici ſes paroles: *Suppoſer que ces Ouvrages de M. Deſcartes ſont de l'an 1619, c'eſt donner à ſon ſentiment* de l'ame des bêtes *plus de vingt ans d'ancienneté au delà de l'époque à laquelle ſes Adverſaires & quelques Savans avec eux avoient taché de le fixer. Quand on ſaura que c'eſt dans ces Ouvrages de ſa jeuneſſe que l'on a trouvé ce ſentiment, on ceſſera peut-être de dire „qu'il com„mença & finit ſes* Méditations *ſans ſonger à l'ame des bêtes, & ſans avoir „abandonné l'opinion qu'il en avoit eue „dès ſon enfance. On ne croira plus „que ce ne fut qu'en conſidérant les ſui„tes de ſon principe, touchant la diſtinc„tion de la ſubſtance qui penſe, & de „la ſubſtance étendue, qu'il s'apperçut „que la connoiſſance des animaux ren„verſoit toute l'œconomie de ſon ſyſtême". On ne ſe perſuadera plus que l'obligation de répondre aux objections qu'on luy a formées ſur ce ſujet luy ait fait naître une penſée dont il n'a été redevable qu'à la liberté de ſon eſprit. Il n'étoit encore dans aucune neceſſité de ſoûtenir que les bêtes n'ont point de ſentiment, puiſqu'il n'avoit pas le don de prévoir ce qui pourroit lui arriver vingt ans après. Il n'avoit pas alors de principes à ſauver, n'en ayant encore établi aucun pour la Philoſophie nouvelle: au moins n'avoit-il encore lu à cet âge, ni ſaint Auguſtin, ni* Pereira, *ni aucun Auteur de qui il auroit pu prendre le ſentiment de l'ame des bêtes. Cinq ou ſix ans après, M. Deſcartes étant retourné de ſes voyages à Paris, découvrit ce ſentiment à quelques-uns de ſes amis, & leur fit reconnoître qu'il ne pouvoit s'imaginer que les bêtes fuſſent autre choſe que des Automates. De ſorte que ceux qui trouveront de la difficulté à lui attribuer ce ſentiment dès l'an 1619, en auront moins pour croire que cette opinion lui eſt venue dans l'eſprit au plus tard vers l'an 1625. Ils ne refuſeront peut-être pas de s'en tenir au témoignage de M. Deſcartes, qui nous apprend qu'elle lui étoit venue quinze ou ſeize ans avant qu'il eût donné ſes Meditations Metaphyſiques. Au reſte, cette opinion des Automates eſt ce que M. Paſcal eſtimoit le plus dans la Phi-*

Digitized by Google

prendre de vuider ici un réservoir de Recueils touchant les dogmes des Anciens & des Modernes, sur la nature de cette ame (*e*). Plusieurs trouveront que j'en dis trop : mais les Savans

Iosophie de Mr. Descartes. L'honnêteté de Monsr. Baillet a été si grande, qu'il a réfuté l'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres sans le nommer; & qu'au contraire il l'a nommé, lorsqu'il a été question d'une pensée qui lui paroissoit louable. C'est en quelque façon un excès de cérémonie préjudiciable à la liberté dont on doit jouïr dans la Republique des Lettres: c'est y introduire les œuvres de surérogation: il doit y être permis de nommer ceux qu'on réfute: il suffit de s'éloigner de l'esprit d'aigreur, injurieux, & malhonnête.

Rapportons aussi cet autre passage de Mr. Baillet: il concerne la même matiere. „Plusieurs ont cru que „M. Descartes avoit déterré la fameuse „opinion de l'ame des bêtes. . . . „dans le Livre de *Gomesius Pereira*..... „Mais on a très-grande raison de „douter que M. Descartes ait jamais „ouï parler de ce Péreira, & que son „Livre, qui a toujours été assez rare, „soit aisément tombé entre les mains „d'un homme aussi peu curieux de „Livres & de Lectures, qu'étoit notre „Philosophe. C'est tout dire pour le„ver les doutes sur ce sujet, que Mr. „Descartes n'avoit pas encore vu le „Livre de Péreira l'année d'après la „publication de ses Méditations mé„taphysiques, & qu'il avoit déja fait „connoître son sentiment sur l'ame „des bêtes plus de quinze ou vingt „ans auparavant, selon ce qu'on en a „dit au premier Livre de cette Hi„stoire. D'ailleurs, comme l'a fort „bien remarqué Mr. Bayle, Péreira „n'ayant pas tiré son paradoxe de ses „véritables principes, & n'en ayant „point penetré les consequences, il „ne peut pas empêcher que Mr. Descar„tes ne l'ait trouvé le premier par „une méthode philosophique. Ce „dogme au reste n'étoit pas né avec „Péreira: & du temps de saint Augu„stin il étoit agité par de très-savans „hommes, comme une chose qui ne „laissoit pas de se bien soûtenir, mal„gré l'apparence d'absurdité que le „vulgaire y trouvoit. Cette opinion „étoit encore plus ancienne que S. „Augustin, que Seneque même, & „que les premiers Cesars, selon l'ob„servation de M. du Rondel, qui la „fait remonter jusqu'aux Stoïciens „& aux Cyniques.

(*e*) *Touchant les dogmes - - - sur l'ame* des bêtes.] Presque tous les anciens Philosophes ont enseigné que cette ame étoit raisonnable. Il falloit donc qu'ils crussent qu'elle ne différoit de celle de l'homme que selon le plus ou le moins. Anaxagoras établissoit cette différence-là en ce que l'homme peut expliquer ses raisonnemens, & que les bêtes ne peuvent pas expliquer les leurs. Pythagoras & Platon ne s'éloignoient pas de cette pensée; puisqu'ils disoient que l'ame des bêtes, raisonnable effectivement, n'agit pas néanmoins selon la raison, à cause que la parole lui manque, & que ses organes ne sont pas bien proportionnés. Il seroit à souhaiter que Plutarque, qui savoit donner aux matieres une si noble étendue quand il vouloit, n'eût pas été si laconique en cette rencontre: mais quelque serré que soit son langage, il ne sauroit nous mettre en suspens à l'égard du dogme de Pythagore. On connoit assez clairement que selon ce Philosophe, l'ame des bêtes ne differe point substantiellement de l'ame de l'homme; car il enseignoit la transmigration des ames, c'est-à-dire qu'elles passoient indifféremment du corps d'un homme dans celui d'un animal, & du corps d'un animal dans celui d'un homme. Il n'y a guere de dogme qui ait eu plus de Sectateurs que celui-là. Je ne pense pas qu'il y ait des Philosophes qui ayent parlé plus avantageusement de l'ame des bêtes que Porphyre. Il leur a donné, non-seulement la Raison, mais aussi la faculté de faire entendre leurs raisonnemens: & il a cru que leur langage a été intelligible à quelques personnes, &

Digitized by Google

vans jugeront que je ne dis pas le quart de ce qu'ils pourroient donner sur cette matiere. Ils jugeront la même chose à l'égard des autres endroits où je suis un peu prolixe. Je ferai

que l'homme ne les surpasse qu'en ce qu'il possede un raisonnement plus raffiné. Il prouve cela par des raisons, & par des autorités; il cite Empedocle, Platon, & Aristote. Quelques savans ne conviennent pas qu'Aristote soit cité bien à propos: ils prétendent qu'il n'accorde aux bêtes qu'une image, ou qu'une copie de raison; & ils se mocquent de ce prétendu langage intelligible à Tiresias & à Melampus, &c. sur quoi ils remarquent qu'un Rabin a suivi l'erreur de Porphyre, & qu'il a cru que Salomon entendoit le même langage. Peut-être ne leur seroit-il pas bien facile de faire voir, que leur Aristote ait établi une différence substantielle entre l'ame des brutes & celle de l'homme; car de dire qu'il n'a point cru que les bêtes se conduisent par raison, ne seroit pas une bonne preuve; puisqu'il est certain que les enfans & les frémétiques ont une ame de la même espece que les personnes les plus raisonnables, & qu'il paroît plus de raison dans la plupart des animaux, que dans les enfans d'un an, & que dans les frénétiques. On pourroit donc croire qu'Aristote ne reconnoissoit qu'une différence du plus au moins entre l'ame de la bête, & celle de l'homme, c'est-à-dire, que la différence des organes faisoit, selon lui, que l'ame de l'homme raisonnoit subtilement & facilement, & que celle de la bête ne raisonnoit que d'une façon confuse. On confirmeroit cela par la prétention de ceux qui disent qu'il n'a point cru l'immortalité de l'ame.

Il faut prendre garde à une chose: c'est qu'on ne trouve pas que les Anciens, lorsqu'ils ont quité ou le style poëtique, ou le style d'Orateur, ayent reconnu une véritable différence entre l'ame humaine & la matiere. Je ne parle pas de la matiere crasse, pesante, palpable; mais de celle que les Chymistes nomment esprits, & qui est aussi essentiellement corps & matiere, que la boue & la chair le peuvent être. Selon cela on ne devoit point penser que l'ame des bêtes & celle de l'homme différassent autrement que du plus au moins, & selon divers degrés de subtilité; & par conséquent on a dû croire que la seule disposition des organes est cause que la Raison ne se développe pas dans les animaux comme dans l'homme. Galien sans doute a été dans ce sentiment; car il n'a point cru que notre ame fût incorporelle; il ne la distinguoit point de la chaleur naturelle, & de l'harmonie du tempérament. Je sai bien que plusieurs ont dit que l'ame de l'homme descendoit du Ciel: mais cela ne prouve pas qu'ils l'ayent crue immatérielle. Outre que les Stoïciens ont enseigné que toutes les ames sans exception découloient de la même source. Pouvoient-ils donc croire que l'ame des bêtes fût destituée du sentiment? Je ne pense pas qu'ils l'ayent cru; & si Seneque l'a dit dans les passages que le docte Mr. du Rondel rapporte, il s'est réfuté lui-même visiblement dans quelques autres. Lisez sa derniere Lettre, vous y trouverez qu'il ne refuse aux animaux que la raison, la sagesse, le vrai bien, la félicité; mais non pas le sentiment. Seneque pose un principe qui nous fera voir en quel sens il dit ailleurs, que les animaux ne se mettent point en colere, & qu'ils ne sont pas capables de conférer un bienfait. Il suppose qu'une nature qui n'est pas susceptible des deux contraires, ne l'est ni de l'un ni de l'autre: d'où il conclut que les bêtes n'étant pas capables d'agir selon l'ordre, & selon les regles de la Raison, & ne pouvant pas avoir la Vertu, ne font rien qu'on puisse nommer déréglé, déraisonnable, action vicieuse. Voilà pourquoi il ne nomme point colere la violence ou la fureur des lions; car selon les Stoïciens les passions étoient un vice, & par conséquent elles ne pouvoient tomber que dans un sujet qui possede la Vertu & la Raison, & qui est ca-

Digitized by Google

rai enſuite quelques Réflexions (*f*). Je remarquerai que Voſſius ne connoiſſoit point d'Auteur qui avant Pereira eût ſoûtenu que les animaux ne ſentent point (*g*). On verra dans la même

pable de parvenir à la perfection du Sage. Voyez la Remarque (*i*). Dans une autre Lettre, il établit fortement que les bêtes ſentent: il n'eût pas pu s'exprimer plus clairement, s'il eût été de l'opinion de nos Scholaſtiques. Il va même plus loin qu'eux; car il ſoûtient qu'elles ſentent leur ſentiment. En cela il ne fait que ſuivre les principes de ſa Secte. C'eſt le propre des animaux, à ce que diſoient les Stoïciens, de ſouhaiter leur conſervation, & de ſavoir que la nature les recommande à eux-mêmes.

Quant aux Cyniques, le paſſage de Plutarque, que Mr. du Rondel rapporte, contient nettement qu'au dire de Diogene les bêtes ne ſentoient pas. Je voudrois voir un peu plus au long la doctrine de ce Philoſophe; car ce que Plutarque nous en dit eſt fort obſcur; le commencement & la concluſion y détruiſent le milieu. Elles participent à l'intelligence; voilà le commencement. Elles ſont affectées à-peu-près comme les fous; voilà la fin. Les fous & les maniaques ne ſentent-ils pas? Si on les eût comparées aux malades de léthargie, ou d'apoplexie, il y eût eu quelque liaiſon dans le diſcours. Quelque puiſſe être le dogme de Diogene ſur ce point-là, il eſt ſûr que l'Antiquité fournit beaucoup plus de gens qui le combattent, que de gens qui s'en approchent. Plutarque a fait un Traité exprès pour montrer que les animaux raiſonnent. L'Ouvrage où il examine ſi les animaux terreſtres ont plus d'induſtrie que les animaux aquatiques, tend au même but. J'en tirerai une Obſervation qui me paroît importante. L'Auteur voulant réfuter ceux qui diſent que comme il y a des animaux raiſonnables, il faut auſſi qu'il y en ait d'irraiſonnables, ſoûtient que par la même raiſon on pourroit dire qu'il doit y avoir des animaux qui ne ſentent pas, comme il y en a qui ſentent. Notez qu'il ſuppoſe que jamais perſonne n'avoit avancé cette derniere diviſion de l'animal; il la donne comme l'exemple d'un dogme que l'on ne ſeroit jamais reçu à produire. Son Argument eſt ce qu'on appelle réduction à l'abſurde. Peu après il réfute les Stoïques, par une Remarque de la même force. Les bêtes, diſoient-ils, n'ont point de paſſions; leurs deſirs ne ſont point deſirs, mais quaſi-deſirs, &c. Que répondriez-vous donc, leur dit-il, ſi quelques-uns s'aviſoient de dogmatiſer qu'elles ne voyent, & qu'elles n'entendent pas; mais que leur vue eſt quaſi-vue. Cela montre que Plutarque étoit perſuadé, que jamais aucun Philoſophe n'avoit rejetté l'ame ſenſitive des bêtes. Il falloit donc qu'il entendît l'opinion de Diogene autrement que nous n'entendons le ſentiment de Pereira.

De peur d'être trop prolixe, je renvoye à l'Article de Rorarius la ſuite de cette compilation.

(*f*) *Je ferai enſuite quelques Réflexions.*] Je les renvoye au même Article de Rorarius.

(*g*) *Voſſius ne connoiſſoit point d'Auteur qui avant Pereira eût ſoutenu que les animaux ne ſentent point.*] Il obſerve qu'il y a des Philoſophes qui n'ont reconnu nulle diſtinction entre la penſée & le ſentiment. Il falloit conclurre de là, ou que les bêtes raiſonnoient, ou qu'elles ne ſentoient point. La derniere partie de l'alternative, ajoute-t-il, n'a plu à perſonne que je ſache, dans l'Antiquité; mais elle a été ſoûtenue dans le XVI Siécle par Gomeſius Pereira. Conſidérez bien deux choſes; l'une, que Pereira n'expliquoit point par les principes de la Méchanique les mouvemens des animaux, mais par les qualités occultes de l'antipathie, & de la ſympathie; l'autre, qu'il rejettoit l'ame ſenſitive, parce qu'il ne croyoit pas qu'une choſe matérielle, diviſible, & mortelle fût capable de ſentir:

Digitized by Google

même Remarque avec un peu d'étendue, l'opinion de cet Eſpagnol. C'eſt en vain que l'on s'efforce de trouver dans Ariſtote les ſemences de la doctrine de Mr. Deſcartes (*h*), & l'on n'eſt pas mieux fondé quand on nous renvoye au IV Livre des

d'où il concluoit que ſi les bêtes avoient une ame douée de ſentiment, elle n'étoit pas corporelle. Quand on lui repréſentoit les actions des bêtes, celles d'un chien par exemple, il répondoit qu'il n'étoit pas néceſſaire qu'elles procédaſſent d'une faculté ſenſitive, puiſqu'autrement les Péripatéticiens auroient tort de n'expliquer point par une ame raiſonnable, tant d'actions que fait un chien ſemblables à celles de l'homme. Il avoit l'adreſſe de ſe prévaloir des endroits foibles de la cauſe de ſes Adverſaires. C'eſt ce qui ſauve preſque toujours ceux qui s'engagent à ſoûtenir des abſurdités.

(*h*) *C'eſt en vain que l'on s'efforce de trouver dans Ariſtote les ſemences de la doctrine de Mr. Deſcartes.*] Le Pere Pardies a tâché de les y trouver. *Il ne ſera pas peut-être inutile*, dit-il, *d'examiner un peu quelques endroits d'Ariſtote, pour voir ſi dans un ſi grand Philoſophe on ne trouveroit point quelque choſe qui pût autoriſer une opinion qui paroît maintenant ſi nouvelle & ſi extraordinaire.* Après cela il cite ceci, tiré du Chapitre IX. du Livre *de Spiritu*. „Que la chaleur ſoit un effet „de la nature, cela ne peut pas ſouffrir grande difficulté: mais il eſt difficile de comprendre, comment la „nature des corps fait employer ſi à „propos la chaleur, & s'en ſervir „comme d'un inſtrument pour donner à chaque choſe ce qu'elle doit „naturellement avoir, & imprimer „ſur chacune ſon caractere, avec autant de juſteſſe que ſi ces corps „avoient de la connoiſſance & de la „raiſon. Et certainement il n'eſt pas „poſſible que toutes ces choſes ſe faſſent ainſi ſans connoiſſance, & ſans „la conduite du raiſonnement: mais „d'ailleurs on ne voit pas comment „on peut attribuer à des natures matérielles la faculté de connoître. „D'attribuer tout cet artifice à la force du feu, des eſprits, ou des corps „les plus ſubtils, c'eſt ce qui ne ſe „peut nullement; mais de dire auſſi „qu'au dedans de ces corps il ſe trouve quelque principe qui ait cette faculté de connoître, c'eſt ce qui paſſe „toute admiration. Et nous avons „le même ſujet d'étonnement à „l'égard de l'ame même des animaux, puiſqu'elle eſt de même nature que le feu & les eſprits." *On voit par ce paſſage*, c'eſt le Pere Pardies qui parle, *qu'Ariſtote avoit très-bien connu la difficulté qu'il y a d'attribuer aux corps & aux beſtes des connoiſſances. Mais ce qu'il n'a fait que propoſer ici par voye d'admiration, il ſemble qu'il l'ait aſſûré nettement en un autre endroit, où en parlant des animaux, il dit ces paroles expreſſes*: De tous les animaux il n'y a que l'homme ſeul qui ait la faculté de penſer. Et quoique les autres animaux ſoient pourvus de mémoire, & capables de diſcipline, il n'y a pourtant que l'homme qui puiſſe ſe reſſouvenir. *Par ces paroles qu'Ariſtote a repetées mot à mot dans un autre endroit, il ſemble qu'il ait accordé aux beſtes la connoiſſance, puiſqu'il les reconnoît pourvues de memoire; & que s'il les prive de connoiſſance, ce n'eſt que de cette ſorte de connoiſſance, qui ſe fait avec une réflexion particuliere dans les déliberations, & dans la recherche que nous faiſons pour nous reſſouvenir. Mais il eſt certain qu'Ariſtote a diſtingué autrement la mémoire & la réminiſcence; car ſelon lui la mémoire ne conſiſte que dans une* image, & une repréſentation imprimée ſur la ſubſtance de l'endroit du corps où eſt le ſens commun, à peu près de même que les figures ſont repréſentées ſur de la cire par l'impreſſion des cachets: *de ſorte qu'avoir la mémoire de quelques choſes*, c'eſt avoir les figures des choſes ainſi repréſentées. *Au lieu que la réminiſcence emporte outre cela une certaine perception de l'eſprit, qui fait qu'en* ſe reſſouvenant on fait

Digitized by Google

des Tuſculanes de Ciceron, & au témoignage de Porphyre, de Proclus, &c. Il n'y a nulle conformité (*i*) entre le dogme des automates, & ce que diſent ces anciens Auteurs.

PYR-

cela même qu'on ſe reſſouvient: *ce qui eſt commun à toute ſorte de penſées, puiſqu'il eſt impoſſible de penſer ſans ſavoir que l'on penſe. Ainſi Ariſtote diſant que les beſtes ne ſe reſſouviennent nullement, & qu'il n'y a que l'homme qui ait la faculté de ſe reſſouvenir, il ne faut point trouver étrange s'il a dit auſſi, que l'homme ſeul entre tous les animaux étoit capable de penſer. Ce Philoſophe a donc cru que les beſtes n'avoient point de véritables penſées. Il ne reſte après cela, ſinon qu'Ariſtote ait reconnu que les bêtes étoient des automates, & qu'elles ne ſe mouvoient que par machine, & par des reſſorts preparés. Et c'eſt auſſi ce qu'il a dit bien clairement; car voici comme il parle, expliquant comment ſe fait le mouvement des animaux.* Comme ces machines qu'on appelle automates, *dit-il*, dèslorſqu'on les remue tant ſoit peu d'une certaine maniere, ſont incontinent leurs mouvemens par la force des reſſorts débandés..... auſſi les animaux ſe meuvent de même, ayant des os & des nerfs comme autant d'inſtrumens diſpoſés par l'induſtrie de la nature, qui ſont en eux ce que ſont dans les machines les pièces de bois & de fer avec leurs reſſorts. *Il dit la même choſe ailleurs.* Il peut ſe faire, *dit-il*, que dans les animaux une choſe en meuve une autre, & que leurs corps ſoient comme ces merveilleux automates: car en effet, ils ſont compoſés de membres qui ont cette faculté, même lorſqu'ils ſont en repos, *de pouvoir faire certains mouvemens auſſi-tot qu'on les y determine. Et comme dans ces machines* il n'eſt nullement beſoin que quelqu'un y touche actuellement, quand elles ſont leurs mouvemens, pourvu qu'on les ait auparavant touchées: *auſſi on en peut dire autant des animaux.*

Ces paſſages ſont beaucoup d'honneur à Ariſtote. Ils témoignent, 1, Qu'il a connu la méchanique que la Nature a pratiquée dans le corps des animaux, & qu'elle y exerce journellement. 2. Qu'il a connu la difficulté inconcevable de la penſée de la matiere; mais enfin il n'a jamais avancé, ni comme une choſe conſtante, ni comme une ſuppoſition, que les bêtes ne ſentent point: il ne les a pas dépouillées de la penſée, en prenant ce mot comme le prennent les Carteſiens, mais en le prenant dans un ſens particulier, pour ce que l'on nomme méditation, réflexion, délibération. Il n'y a nulle apparence qu'il ait défini la mémoire comme le Pere Pardies l'aſſûre; car cette définition ne met point de différence entre l'imagination & la mémoire. Et en tout cas les bêtes ne ſeront jamais des machines, pendant qu'elles ſe pourront former l'image d'un objet abſent: c'eſt ce qu'emporte la mémoire, ſelon l'explication même du Pere Pardies. Enfin ce Jéſuite n'a eu aucun droit de ſe pourvoir contre la Critique qui a été faite du Traducteur d'Ariſtote. Βουλεύεσθαι eſt une eſpèce de penſée, & non pas en général la penſée, de ſorte qu'encore que l'homme fût ſeul capable du βουλεύεσθαι, comme le veut Ariſtote, il ne s'enſuivroit pas qu'il fût le ſeul qui penſât.

(*i*) *L'on n'eſt pas mieux fondé quand on nous renvoye au IV Livre des Tuſculanes de Ciceron. . . Il n'y a nulle conformité entre le dogme des automates, & ce que diſent ces anciens Auteurs.*] Un ſavant Prélat qui a écrit contre Deſcartes, l'accuſe de n'avancer aucune doctrine que l'on ne voye dans les Auteurs qui l'ont précédé. On voit là quatre autorités, celle de Ciceron, celle de Plutarque, celle de Porphyre, & celle de Proclus. Examinons les un peu l'une après l'autre, & laiſſons Pereira qui fait la clôture des paroles du ſavant Prélat; laiſſons-le, dis-je, puiſque nous en avons aſſez parlé dans les Remarques qui précédent celle-ci.

Digitized by Google

I. Le passage de Ciceron n'est point une bonne preuve: il ne contient autre chose que la distinction que les Stoïciens mettoient en avant, & que l'on a vûe ci-dessus. Ils prétendoient que les passions & la raison étoient deux choses contraires, & qu'ainsi elles ne pouvoient avoir qu'un même sujet, elles ne pouvoient donc convenir qu'aux animaux raisonnables; elles ne convenoient donc point aux bêtes. C'est ainsi que Ciceron représente une partie des subtilités Stoïciennes sur la doctrine des passions. Ce qu'il dit ne signifie en nulle maniere que les Stoïciens ôtassent aux animaux les sentimens que nous appellons amour, haine, colere, &c. Ils reconnoissoient que les animaux sont quelque chose de semblable à ce que sont les hommes qui se mettent en colere, qui s'abandonnent au plaisir, ou à la peur, ou à quelque autre passion: mais ils prétendoient que cet état-là n'étoit point réellement ou amour, ou haine, ou colere, ou en général une passion dans les animaux; car pour être tel, disoient-ils, il auroit fallu que les bêtes y fussent tombées par le mépris de la Raison. Or elles sont irraisonnables, & par conséquent la Raison n'est point leur regle, elles ne sont rien qui tende, ou à s'écarter de cette regle, ou à s'y conformer; puis donc que les passions naissent dans l'homme parcequ'il s'écarte de la Raison qui est sa regle, & puisque leur nature consiste à être contraires à la Raison qu'il doit suivre, il faut conclurre que ce qui se passe dans les bêtes qui ressemble aux passions, n'est pas néanmoins une passion. C'est à quoi aboutissoient les subtilités des Stoïciens. C'étoit proprement une dispute de mots, & pour le moins est-il fort certain qu'ils ne nioient pas que ce que les autres Philosophes nommoient colere, ou amour, ou crainte dans les animaux, ne fût un sentiment effectif. Ils ne nioient pas qu'un chien ne connût son maître, & qu'une brebis ne connût un loup comme une chose dont il falloit s'éloigner. Je ne m'arrêterai pas au recueil des preuves qui pourroient mettre ce fait-là dans la derniere évidence. Il suffit de dire que ceux qui ont le plus affecté de réfuter ce qu'il y avoit de paradoxe dans le Système des Stoïciens, ne leur ont jamais reproché qu'ils réduisissent les bêtes à la condition des automates. Les auroit-on épargnés sur un tel dogme?

II. Le passage de Plutarque a déjà été examiné ci-dessus. On a déjà vu qu'il est obscur, & composé de parties discordantes. J'ajoûte que l'on y voit manifestement une extrême opposition entre la doctrine de Diogene & celle de Mr. Descartes. Celle-là établissoit que les bêtes sont composées de corps & d'ame, & que si leur ame ne sent pas & ne raisonne pas actuellement, c'est à cause que l'épaisseur des organes & l'abondance des humeurs, la réduisent à la condition des sots. Mr. Descartes ne reconnoît dans les bêtes aucun principe sensitif, il ne les compose que de matiere, il les fait un corps sans ame. Notez que si la doctrine de ce Diogene avoit quelque probabilité, ce ne seroit que touchant les bœufs & les pourceaux, &c. mais elle paroît ridicule quand on l'applique aux hirondelles, aux mouches, aux abeilles, & aux fourmis dont les organes sont incomparablement plus minces, & moins humides que ceux de l'homme.

III. Le passage de Porphyre nous arrêtera un peu plus. Le savant Prélat affûre que ce Philosophe a réfuté ce que Diogene disoit des bêtes, qu'elles n'avoient ni intelligence, ni sentiment: mais il est certain que Porphyre ne réfute qui que ce soit qui eût dit qu'elles étoient insensibles. Son silence à cet égard-là est une preuve formelle que jamais personne n'avoit débité encore ce paradoxe; car comme rien n'est plus contraire au but que Porphyre se proposoit dans tout cet Ouvrage, il n'eût eu garde d'oublier la réfutation de cette hypothese. Il travailloit à prouver qu'il ne faut point se nourrir de la chair des animaux; il trouvoit plusieurs inconvéniens dans cet usage, & nommément l'introduction à la barbarie. Il ramassoit toutes sortes de Réponses aux Objections de ses Adversaires. Or quelle Ob-

Digitized by Google

jection y avoit-il auſſi forte que de dire que les bêtes ne ſentent point? N'eſt-il pas ſûr que cela poſé l'on ne ſeroit pas plus cruel en tuant un bœuf, qu'en arrachant des naveaux? Voici une autre conſidération qui me perſuade que Porphyre n'avoit point ouï parler du paradoxe que l'on prétend qu'il a réfuté. Il poſe comme un principe avoué de tout le monde, que les bêtes ont du ſentiment, & il en tire cette conſéquence, *elles ſont donc raiſonnables*, & il trouve dans cette conſéquence les Argumens les plus ſpécieux qu'il puiſſe alléguer en faveur de ſon entrepriſe. Il ſe propoſe cette Objection, *puiſque la nature animale renferme des ſujets raiſonnables, il faut auſſi qu'elle en renferme d'irraiſonnables*, & il répond comme Plutarque, ou plutôt il copie preſque mot à mot trois ou quatre pages de Plutarque ſans le nommer. Ce qu'il lui dérobe coutient nommément ce qu'on a vu ci-deſſus dans la Remarque (*e*). Ce ſont deux paſſages qui témoignent démonſtrativement qu'en ce temps-là tous les Philoſophes s'accordoient à dire qu'il n'y a point d'animal inſenſitif. Amyot a ſi mal traduit le premier, qu'il eſt impoſſible d'y rien comprendre; il a mieux réuſſi dans le ſecond. Je rapporte ſes paroles, & je dirai ci deſſus pourquoi je les mets ici. „Et quant à ceux qui parlent de „cela ſi lourdement & ſi impertinem„ment, que de dire que les animaux „ne ſe réjouiſſent ni ne ſe courrou„cent, ni ne craignent point; que „l'arondelle ne ſait point de provi„ſion, & que l'abeille n'a point de „mémoire, mais qu'il ſemble ſeule„ment que l'arondelle uſe de pré„voyance, que le lion ſemble ſe cour„roucer, & la biche trembler de peur: „je ne ſai pas ce qu'ils reſpondroyent „à ceux qui leur mettroyent en avant, „qu'il faudroit donc auſſi dire, qu'ils „ne voyent & qu'ils n'oyent point, „& qu'ils n'ont point de voix, mais „ſeulement qu'il ſemble qu'ils voyent „& qu'ils oyent, & qu'ils ont voix, „& brief qu'ils ne vivent pas, mais „qu'il ſemble qu'ils vivent: car dire „l'un, ne ſeroit pas plus contre tou„te manifeſte évidence, que l'autre". J'ai copié ce paſſage, afin de fortifier la conſéquence que j'en ai tirée, qui eſt que le dogme des automates étoit conſidéré alors, non pas comme un dogme qui eût jamais été avancé, mais comme un dogme que les Stoïques ne pourroient pas réfuter, ſi quelqu'un ſe mettoit en tête de ſe ſervir de cette objection pour les battre de leurs propres armes. Plutarque, me dira-t-on, & porphyre, ſe ſervent du mot λέγοιεν, qui eſt le participe du temps préſent. Il y avoit donc des perſonnes qui faiſoient actuellement cette objection aux Stoïciens. Je réponds que le Traducteur François de Plutarque, comme l'on vient de le voir, s'accorde en cela avec Xylander approuvé par le docte Holſtenius; que le mot λέγοιεν ſe doit prendre au temps futur conditionel. La Grammaire le ſouffre, & l'Hiſtoire le demande en cet endroit-ci; car ces deux grands défenſeurs de la Raiſon des animaux, Plutarque & Porphyre auroient ſans doute diſputé contre le dogme des automates, s'ils euſſent ſu qu'il avoit, ou qu'il avoit eu des partiſans. Or ils n'en diſent quoi que ce ſoit.

IV. Quant à Proclus, il eſt bien vrai qu'il aſſûre que ſelon Platon l'ame raiſonnable eſt proprement ame, & que les autres ames ne ſont que des images ou des ſimulacres d'ame: mais il dit en même temps, qu'elles participent à la connoiſſance & à la vie, & que les animaux raiſonnables ne ſont pas les ſeuls qui participent à l'entendement; que tous les autres animaux doués d'imagination & de mémoire & de ſentiment, y participent auſſi. N'eſt-ce pas enſeigner fort clairement que l'ame des bêtes eſt ſenſitive, & telle en un mot que les Sectateurs d'Ariſtote nous la dépeignent? J'obſerverai, que dans la doctrine Platonique il y avoit entre l'ame & l'entendement une différence qui ne reſſemble pas mal à la différence que les Péripatéticiens mettent entre l'eſpece & le genre. Les Platoniciens diſoient que quatre choſes antérieures les unes aux autres, ſavoir l'eſſence, la vie, l'entendement, & l'ame avoient précédé les corps; que la vie participoit à l'eſſence, que l'entendement participoit à la vie & à l'eſſence, & que l'ame participoit à l'en-

Digitized by Google

PYRRHON, Philoſophe Grec, natif d'Elide au Peloponeſe, fut Diſciple d'Anaxarque, & l'accompagna juſques aux Indes. Ce fut ſans doute à la ſuite d'Alexandre le Grand, d'où l'on peut connoitre en quel temps il a fleuri. Il avoit exercé le métier de Peintre avant que de s'attacher à l'étude de la Philoſophie. Ses ſentimens ne différoient guere des opinions d'Arceſilas (*a*); car il s'en falloit bien peu qu'auſſi bien que lui il n'enſeignât l'incompréhenſibilité de toutes choſes. Il trouvoit par-tout, & des raiſons d'affirmer, & des raiſons de nier: & c'eſt pour cela qu'il retenoit ſon conſentement

tendement, à la vie, & à l'eſſence; & avoit outre cela la Raiſon comme ſa nature particuliere. C'eſt ce qu'on appelleroit dans l'Ecole la différence ſpécifique de l'ame. Ainſi l'ame pouvoit concourir en quatre manieres à l'arrangement de tous les Etres poſtérieurs. Elle étendoit juſqu'aux corps ſes influences entant qu'elle exiſtoit; elle les étendoit juſqu'aux plantes, entant qu'elle vivoit; & juſqu'aux bêtes, entant qu'elle participoit à l'entendement, & juſqu'aux premieres natures ſuſceptibles de la raiſon avec les autres attributs, entant qu'elle étoit raiſonnable. Pour ce qui eſt de l'entendement qui avoit précédé l'ame, & qui étoit la plénitude de la vie, & même de l'être, il influoit en trois manieres dans l'œconomie de l'Univers. Il illuminoit par ſa vertu ſpécifique tout ce qui eſt doué de la faculté de connoître: & il concouroit à communiquer la vie à un plus grand nombre de choſes, & l'eſſence à tout ce que l'Etre avoit formé. Les bêtes étoient compriſes dans la claſſe de créatures qui recevoient l'irradiation de ſa vertu. Cela eſt manifeſte par les paroles dont Proclus ſe ſert en parlant de ce que fait l'ame entant qu'elle participe à l'entendement. Rien ne ſeroit plus facile que d'entaſſer des autorités qui prouveroient clairement, que lorſque Platon dit que l'ame des bêtes eſt un ſimulacre d'ame, il n'a point prétendu leur ôter le ſentiment. J'ai donné ailleurs l'Analyſe de quelques endroits de la XXV Diſſertation d'un Philoſophe Platonicien, qui marque très-clairement ce qui diſtingue l'ame des bêtes d'avec l'ame humaine: mais il ſe contente d'ôter la Raiſon aux bêtes, & leur laiſſe le ſentiment.

(*a*) *Ses ſentimens ne différoient guere des opinions d'Arceſilas.*] Si je ſuivois ponctuellement Aſcagne d'Abdere, je dirois qu'il n'y avoit nulle différence entre ces deux Philoſophes. C'eſt aſſûrer nettement que ſelon Pyrrhon la nature des choſes étoit incompréhenſible, or c'étoit le dogme d'Arceſilas. Néanmoins j'ai mieux aimé laiſſer entre eux quelque différence, parce que l'eſprit des Pyrrhoniens ne ſuppoſe pas formellement l'incompréhenſibilité. On les a nommés Sceptiques, Zetetiques, Ephectiques, Aporetiques, c'eſt-à-dire *examinateurs*, *inquiſiteurs*, *ſuſpendans*, *doutans*. Tout cela montre qu'ils ſuppoſoient qu'il étoit poſſible de trouver la vérité, & qu'ils ne décidoient pas qu'elle étoit incompréhenſible. Vous trouverez dans Aulugelle qu'ils condamnoient ceux qui aſſûrent qu'elle l'eſt; & voilà, ſelon cet Auteur, la différence des Pyrrhoniens & des Académiciens: en tout le reſte ils ſe reſſembloient parfaitement, & ils ſe donnoient les uns & les autres les noms que j'ai rapportés. Sextus Empiricus a trouvé une autre différence: Arceſilas prétendoit que la ſuſpenſion fût bonne naturellement, & que l'affirmation fût mauvaiſe naturellement: mais ſelon Pyrrhon elles ne l'étoient qu'en apparence. Dans le fond l'un n'étoit pas pour le doute avec plus d'ar-

Digitized by Google

ment après avoir bien examiné le pour & le contre, & qu'il réduiſoit tous ſes Arrêts à un *non liquet, ſoit plus amplement enquis.* Il cherchoit donc toute ſa vie la vérité : mais il ſe menageoit toujours des reſſources pour ne tomber pas d'accord qu'il l'eût trouvée. Quoiqu'il ne ſoit pas l'inventeur de cette méthode de philoſopher, elle ne laiſſe pas de porter ſon nom : l'Art de diſputer ſur toutes choſes, ſans prendre jamais d'autre parti que de ſuſpendre ſon jugement, s'appelle le *Pyrrhoniſme* : c'eſt ſon titre le plus commun. C'eſt avec raiſon qu'on le déteſte dans les Ecoles de Théologie (*b*), où il tâche de puiſer

deur que l'autre ; & rien n'étoit plus facile que de les mettre d'accord. Il ne falloit que leur demander qu'ils s'expliquaſſent nettement & ſincérement.

(*b*) *C'eſt avec raiſon qu'on déteſte le* Pyrrhoniſme *dans les Ecoles de Théologie.*] C'eſt par rapport à cette divine Science que le Pyrrhoniſme eſt dangereux ; car on ne voit pas qu'il le ſoit guere, ni par rapport à la Phyſique, ni par rapport à l'Etat. Il importe peu qu'on diſe que l'eſprit de l'homme eſt trop borné, pour rien découvrir dans les vérités naturelles, dans les cauſes qui produiſent la chaleur, le froid, le flux de la mer, &c. Il nous doit ſuffire qu'on s'exerce à chercher des Hypotheſes probables, & à recueillir des expériences ; & je ſuis fort aſſûré qu'il y a très-peu de bons Phyſiciens dans notre Siécle, qui ne ſe ſoient convaincus que la Nature eſt un abîme impénétrable, & que ſes reſſorts ne ſont connus qu'à celui qui les a faits, & qui les dirige. Ainſi tous ces Philoſophes ſont à cet égard Académiciens & Pyrrhoniens. La vie civile n'a rien à craindre de cet eſprit-là ; car les Sceptiques ne nioient pas qu'il ne ſe fallût conformer aux coûtumes de ſon pays, & pratiquer les devoirs de la morale, & prendre parti en ces choſes-là ſur des probabilités, ſans attendre la certitude. Ils pouvoient ſuſpendre leur jugement ſur la queſtion, ſi un tel devoir eſt naturellement & abſolument légitime ; mais ils ne le ſuſpendoient pas ſur la queſtion, s'il le falloit pratiquer en telles & telles rencontres. Il n'y a donc que la Religion qui ait à craindre le Pyrrhoniſme : elle doit être appuyée ſur la certitude ; ſon but, ſes effets, ſes uſages, tombent dès que la ferme perſuaſion de ſes vérités eſt effacée de l'ame. Mais d'ailleurs on a ſujet de ſe tirer d'inquiétude ; il n'y a jamais eu, & il n'y aura jamais qu'un petit nombre de gens qui ſoient capables d'être trompés par les raiſons des Sceptiques. La grace de Dieu dans les fideles : la force de l'Education dans les autres hommes ; & ſi vous voulez même, l'ignorance, & le penchant naturel à décider ; ſont un bouclier impénétrable aux traits des Pyrrhoniens, quoique cette Secte s'imagine qu'elle eſt aujourd'hui plus redoutable qu'elle n'étoit anciennement. On va voir ſur quoi elle fonde cette étrange prétention.

Il y a environ deux mois qu'un habile homme me parla fort amplement d'une Conférence où il avoit aſſiſté. Deux Abbés, dont l'un ne ſavoit que ſa routine, l'autre étoit Philoſophe, s'échaufférent peu-à-peu de telle ſorte dans la diſpute, qu'ils penſérent ſe quereller tout de bon. Le premier avoit dit aſſez froidement, qu'il pardonnoit aux Philoſophes du Paganiſme d'avoir flotté dans l'incertitude des opinions ; mais qu'il ne pouvoit comprendre que ſous la lumiere de l'Evangile il ſe trouvât encore de miſérables Pyrrhoniens. Vous avez tort, lui répondit l'autre, de raiſonner de cette façon. Arceſilas, s'il revenoit dans le monde, & s'il avoit à combattre nos Théologiens, ſeroit

Digitized by Google

puiſer de nouvelles forces, qui ne ſont que des chimeres : mais il

mille fois plus terrible qu'il ne l'étoit aux Dogmatiques de l'ancienne Grece : la Théologie Chrétienne lui fourniroit des Argumens inſolubles. Tous les aſſiſtans ouïrent cela avec beaucoup de ſurpriſe, & priérent cet Abbé de s'expliquer davantage ; & ne doutérent pas qu'il ne lui fût échapé un Paradoxe qui ne tourneroit qu'à ſa confuſion. Voici ce qu'il répondit en s'adreſſant au premier Abbé. Je renonce aux avantages que la nouvelle Philoſophie vient de procurer aux Pyrrhoniens. A peine connoiſſoit-on dans nos Ecoles le nom de Sextus Empiricus ; les moyens de l'époque qu'il a propoſés ſi ſubtilement n'y étoient pas moins inconnus que la Terre Auſtrale, lorſque Gaſſendi en a donné un Abrégé qui nous a ouvert les yeux. Le Cartéſianiſme a mis la derniere main à l'œuvre ; & perſonne parmi les bons Philoſophes ne doute plus, que les Sceptiques n'ayent raiſon de ſoûtenir que les qualités des corps, qui frappent nos ſens, ne ſont que des apparences. Chacun de nous peut bien dire, *Je ſens de la chaleur à la preſence du feu*, mais non pas *Je ſai que le feu eſt tel en lui-même qu'il me paroît*. Voilà quel étoit le ſtyle des anciens Pyrrhoniens. Aujourd'hui la nouvelle Philoſophie tient un langage plus poſitif : la chaleur, l'odeur, les couleurs, &c. ne ſont point dans les objets de nos ſens ; ce ſont des modifications de mon ame ; je ſai que les corps ne ſont point tels qu'ils me paroiſſent. On auroit bien voulu en excepter l'étendue & le mouvement : mais on n'a pu ; car ſi les objets des ſens nous paroiſſent colorés, chauds, froids, odorans, encore qu'ils ne le ſoient pas, pourquoi ne pourroient-ils point paroître étendus & figurés, en repos & en mouvement, quoiqu'ils n'euſſent rien de tel ? Bien plus ; les objets des ſens ne ſauroient être la cauſe de mes ſenſations : je pourrois donc ſentir le froid & le chaud ; voir des couleurs, des figures, de l'étendue, du mouvement, quoiqu'il n'y eût aucun corps dans l'Univers. Je n'ai donc nulle bonne preuve de l'exiſtence des corps. La ſeule preuve qu'on m'en peut donner doit être tirée de ce que Dieu me tromperoit, s'il imprimoit dans mon ame les idées que j'ai du corps, ſans qu'en effet il y eût des corps : mais cette preuve eſt fort foible ; elle prouve trop. Depuis le commencement du Monde tous les hommes, à la réſerve peut-être d'un ſur deux cent millions, croyent fermement que les corps ſont colorés, & c'eſt une erreur. Je demande, Dieu trompe-t-il les hommes par rapport à ces couleurs ? S'il les trompe à cet égard, rien n'empeche qu'il ne les trompe à l'égard de l'étendue. Cette derniere illuſion ne ſera pas moins innocente, ni moins compatible que la premiere avec l'Etre ſouverainement parfait. S'il ne les trompe point quant aux couleurs, ce ſera ſans doute parce qu'il ne les pouſſe pas invinciblement à dire, *Ces couleurs exiſtent hors de mon ame*, mais ſeulement, *il me paroît qu'il y a là des couleurs*. On vous ſoûtiendra la même choſe à l'égard de l'étendue ; Dieu ne vous pouſſe pas invinciblement à dire *il y en a*, mais ſeulement à juger que vous en ſentez, & qu'il vous paroît qu'il y en a. Un Cartéſien n'a pas plus de peine à ſuſpendre ſon jugement ſur l'exiſtence de l'étendue, qu'un payſan à s'empêcher d'affirmer que le Soleil luit, que la neige eſt blanche, &c. C'eſt pourquoi ſi nous nous trompons en affirmant l'exiſtence de l'étendue, Dieu n'en ſera pas la cauſe, puiſque ſelon vous il n'eſt point la cauſe des erreurs de ce payſan. Voilà les avantages que ces nouveaux Philoſophes procureroient aux Pyrrhoniens, & à quoi je veux renoncer.

Tout auſſi-tot l'Abbé Philoſophe déclara à l'autre, que pour eſpérer quelque victoire ſur un Sceptique, il faut lui prouver avant toutes choſes que la vérité eſt certainement reconnoiſſable à quelques marques. On les appelle ordinairement *criterium veritatis*. Vous lui ſoûtiendrez avec raiſon que l'évidence eſt le caractere ſûr de la Vérité ; car ſi l'évidence n'étoit pas ce caractere, rien ne le ſercit. Soit, vous dira-t-il, c'eſt là où je

Digitized by Google

il peut avoir ſes uſages pour obliger l'homme par le ſentiment

vous attends, je vous ferai voir des choſes que vous rejettez comme fauſſes, qui ſont de la derniere évidence. I. Il eſt évident que les choſes qui ne ſont pas différentes d'une troiſieme, ne différent point entre elles: c'eſt la baſe de tous nos Raiſonnemens, c'eſt ſur cela que nous fondons tous nos Syllogiſmes, & néanmoins la Révélation du Myſtere de la Trinité nous aſſûre que cet axiome eſt faux. Inventez tant de diſtinctions qu'il vous plaira, vous ne montrerez jamais que cette maxime ne ſoit pas démentie par ce grand Myſtere. II. Il eſt évident qu'il n'y a nulle différence entre individu, nature, perſonne: cependant le même Myſtere nous a convaincus que les perſonnes peuvent être multipliées ſans que les individus & les natures ceſſent d'être uniques. III. Il eſt évident que pour faire un homme qui ſoit réellement & parfaitement une perſonne, il ſuffit d'unir enſemble un corps humain & une ame raiſonnable. Cependant le Myſtere de l'Incarnation nous a appris que cela ne ſuffit pas. D'où il s'enſuit que ni vous ni moi ne ſaurions être certains ſi nous ſommes des perſonnes; car s'il étoit eſſentiel à un corps humain & à une ame raiſonnable unis enſemble de conſtituer une perſonne, Dieu ne pourroit jamais faire qu'ils ne la conſtituaſſent: il faut donc dire que la perſonalité leur eſt purement accidentelle. Or tout accident eſt ſéparable de ſon ſujet en pluſieurs manieres: il eſt donc poſſible à Dieu de nous empêcher par pluſieurs moyens, d'être des perſonnes, quoique nous ſoyons compoſés de corps & d'ame; & qui nous aſſûrera qu'il ne ſe ſert pas de quelqu'un de ces moyens pour nous dépouiller de la perſonalité? Eſt-il obligé de nous révéler toutes les manieres dont il diſpoſe de nous? Il eſt évident qu'un corps humain ne peut pas être en pluſieurs lieux tout à la fois; & que ſa tête ne peut pas être penétrée avec toutes ſes autres parties ſous un point indiviſible: & néanmoins le Myſtere de l'Euchariſtie nous apprend que ces deux choſes ſe font tous les jours: d'où il s'enſuit que ni vous ni moi ne ſaurions être certains ſi nous ſommes diſtingués des autres hommes, & ſi nous ne ſommes pas à l'heure qu'il eſt dans le Serrail de Conſtantinople, dans le Canada, dans le Japon, & dans chaque ville du Monde, ſous diverſes conditions en chaque lieu. Dieu ne faiſant rien en vain, créeroit-il pluſieurs hommes, lorſqu'un ſeul lui peut ſuffire créé en divers endroits, & revêtu de diverſes qualités ſelon les lieux? Cette doctrine nous fait perdre les vérités que nous trouvions dans les nombres; car on ne ſait plus ce que c'eſt que deux & trois; nous ne ſavons ce que c'eſt qu'identité, que diverſité. Si nous jugeons que Jean & Pierre ſont deux hommes, ce n'eſt qu'à cauſe que nous les voyons en divers lieux, & que l'un n'a pas tous les accidens de l'autre. Mais par le dogme de l'Euchariſtie ce fondement de diſtinction eſt tout-à-fait nul. Il n'y a peut-être qu'une ſeule créature dans l'Univers, multipliée par la production en divers lieux, & par la diverſité des qualités: nous faiſons de grandes regles d'Arithmétique, comme s'il y avoit beaucoup de choſes diſtinctes. Chimeres que tout cela. Non-ſeulement nous ne ſavons plus s'il y a deux corps; nous ignorons même s'il y a un corps & un eſprit: car ſi la matiere eſt pénétrable, il eſt clair que l'étendue n'eſt qu'un accident du corps; & ainſi le corps ſelon ſon eſſence eſt une ſubſtance non-étendue: il peut donc recevoir tous les attributs que l'on conçoit dans l'eſprit, l'entendement, la volonté, les paſſions, les ſenſations: il n'y a donc plus de regle qui nous faſſe diſcerner ſi une ſubſtance eſt ſpirituelle de ſa nature, ou ſi elle eſt corporelle. V. Il eſt évident que les modes d'une ſubſtance ne peuvent point ſubſiſter ſans la ſubſtance qu'ils modifient; & néanmoins le Myſtere de la Tranſubſtantiation nous a fait ſavoir que cela eſt faux. Cela confond toutes nos idées: il n'y a plus de moyen de définir la ſubſtance; car ſi l'accident peut ſubſiſter ſans

Digitized by Google

ment de ſes ténèbres, à implorer le ſecours d'enhaut, & à ſe ſoûmettre à l'autorité de la Foi (*c*). Comme ce que je rapporte

aucun ſujet, la ſubſtance à ſon tour pourra ſubſiſter dépendamment d'une autre ſubſtance, à la maniere des accidens : l'eſprit pourra ſubſiſter à la maniere des corps, comme dans l'Euchariſtie la matiere exiſte à la maniere des eſprits : ceux-ci pourront être impénétrables, comme la matiere eſt là pénétrable. Or, ſi en paſſant des ténèbres du Paganiſme à la lumiere de l'Evangile, nous avons appris la fauſſeté de tant de notions évidentes, & de tant de définitions certaines, que ſera-ce quand nous paſſerons des obſcurités de cette vie à la gloire du Paradis ? N'eſt-il pas bien apparent que nous apprendrons la fauſſeté de mille choſes qui nous paroiſſent inconteſtables ? Profitons de la témérité avec laquelle ceux qui vivoient avant l'Evangile nous ont affirmé comme véritables certaines doctrines évidentes dont les Myſteres de notre Théologie nous ont révélé la fauſſeté.

Paſſons à la Morale. I. Il eſt évident qu'on doit empêcher le mal ſi on le peut, & qu'on peche ſi on le permet lorſqu'on le peut empêcher. Cependant notre Théologie nous montre que cela eſt faux : elle nous enſeigne que Dieu ne fait rien qui ne ſoit digne de ſes perfections, lorſqu'il ſouffre tous les deſordres qui ſont au monde, & qu'il lui étoit facile de prévenir. II. Il eſt évident qu'une créature qui n'exiſte point ne ſauroit être complice d'une action mauvaiſe. III. Et qu'il eſt injuſte de la punir comme complice de cette action. Néanmoins notre doctrine du péché originel nous montre la fauſſeté de ces évidences. IV. Il eſt évident qu'il faut préférer l'honnête à l'utile, & que plus une cauſe eſt ſainte, moins elle a la liberté de poſtpoſer l'honnêteté à l'utilité. Cependant nos Théologiens nous diſent que Dieu ayant à choiſir entre un Monde parfaitement bien réglé, & orné de toute vertu, & un Monde tel que celui-ci, où le péché & le deſordre dominent, a préféré celui-ci à celui-là, parce qu'il y trouvoit mieux les intérêts de ſa gloire. Vous m'allez dire qu'il ne ſaut point meſurer les devoirs du Créateur à l'aune de nos devoirs. Mais ſi vous le faites, vous tomberez dans les filets de vos Adverſaires. C'eſt là où ils vous veulent, leur grand but eſt de prouver que la nature abſolue des choſes nous eſt inconnue, & que nous n'en connoiſſons que certains rapports. Nous ne ſavons pas, diſent-ils, ſi le ſucre eſt doux en lui-même, nous ſavons ſeulement qu'il nous paroit doux quand on l'applique ſur notre langue. Nous ne ſavons pas ſi cette action eſt honnête en elle-même & par ſa nature : nous croyons ſeulement qu'à l'égard d'un tel, par rapport à certaines circonſtances elle a l'extérieur de l'honnêteté. Ce n'eſt plus cela à d'autres égards, & ſelon d'autres rapports. Voyez donc à quoi vous vous expoſez, en leur diſant que les idées que nous avons de la juſtice, & de l'honnête, ſouffrent exception, & ſont relatives. Songez encore que plus vous éleverez les droits de Dieu au privilége de n'agir pas ſelon nos idées, plus vous ruinerez le ſeul moyen qui vous reſte de prouver qu'il y a des corps : ce moyen eſt que Dieu ne nous trompe point, & qu'il le feroit, ſi le Monde corporel n'exiſtoit pas. Montrer un ſpectacle à tout un peuple, ſans qu'il ſe paſſât rien hors de l'eſprit, ſeroit une tromperie : *diſtinguo*, vous répondra-t-on ; ſi un Prince le faiſoit, *concedo* ; ſi Dieu le faiſoit, *nego* ; car les droits de Dieu ſont tout autres que ceux des Rois. Outre que ſi les exceptions que vous faites aux principes de Morale ſont fondées ſur l'infinité incompréhenſible de Dieu, je ne pourrai jamais m'aſſûrer de rien : car je ne pourrai jamais comprendre toute l'étendue des droits de Dieu. Je conclus en cette maniere. S'il y avoit une marque à laquelle on pût connoître certainement la vérité, ce ſeroit l'évidence : or l'évidence n'eſt pas une telle marque, puiſqu'elle convient à des fauſſetés ; donc,

Digitized by Google

porte d'une Conférence où deux Abbés disputérent sur le Pyrrhonisme, pourroit faire de la peine à bien des Lecteurs, je destine

L'Abbé, à qui tout ce long Discours s'adressoit, eut bien de la peine à s'abstenir des interruptions : il ne l'écouta qu'avec des marques de souffrance, & quand il vit qu'on ne parloit plus, il se mit dans une étrange colere contre les Pyrrhoniens, & n'épargna pas le rapporteur des difficultés qu'ils puisent dans les Systêmes de Théologie. On lui répliqua modestement qu'on savoit bien que ce n'étoient que des Sophismes, & de très-petites difficultés ; mais qu'il seroit juste que ceux qui font tant les fiers contre les Sceptiques, n'ignorassent pas l'état des choses. Vous avez cru jusques ici, continua-t-on, qu'un Pyrrhonien ne sauroit vous embarrasser, répondez-moi donc : vous avez quarante-cinq ans, vous n'en doutez pas, & s'il y a quelque chose dont vous soyez assûré, c'est que vous êtes la même personne à qui l'on donna l'Abbaïe de... il y a deux ans. Je vais vous montrer que vous n'avez point de bonne raison d'en être certain. J'argumente sur les principes de notre Théologie. Votre ame a été créée : il faut donc qu'à chaque moment Dieu lui renouvelle l'existence ; car la conservation des créatures est une création continuelle. Qui vous a dit que ce matin Dieu n'a pas laissé retomber dans le néant l'ame qu'il avoit continué de créer jusques alors, depuis le premier moment de votre vie ? Qui vous a dit qu'il n'a point créé une autre ame modifiée comme étoit la vôtre ? Cette nouvelle ame est celle que vous avez présentement. Faites-moi voir le contraire : que la Compagnie juge de mon objection. Un savant Théologien, qui étoit là, prit la parole, & reconnut que la création étant une fois supposée, il étoit aussi facile à Dieu de créer à chaque moment une nouvelle ame, que de reproduire la même ; mais que néanmoins les idées de la Sagesse, & plus encore les lumieres que nous puisons dans sa Parole, nous peuvent donner une certitude légitime que nous avons la même ame en nombre aujourd'hui, que nous avions hier, avant-hier, &c. & il conclut qu'il ne falloit point s'amuser à la dispute avec des Pyrrhoniens, ni s'imaginer que leurs Sophismes puissent être commodément éludés par les seules forces de la Raison ; qu'il falloit avant toutes choses leur faire sentir l'infirmité de la Raison, afin que ce sentiment les porte à recourir à un meilleur guide, qui est la Foi. C'est la matiere de la Remarque suivante.

(c) *- - - Il peut - - - obliger l'homme - - - à implorer le secours d'enhaut, & à se soumettre à l'autorité de la Foi.*] Un Moderne, qui avoit fait une étude plus particuliere du Pyrrhonisme, que des autres Sectes, le regarde comme le Parti le moins contraire au Christianisme, & celui *qui peut recevoir le plus docilement les mysteres de notre Religion.* Il confirme son sentiment par quelques raisons, après quoi il parle ainsi : *Ce n'est donc pas sans sujet que nous croyons le Systême Sceptique, fondé sur une naïve reconnoissance de l'ignorance humaine, le moins contraire de tous à nostre créance, & le plus approprié à recevoir les lumieres surnaturelles de la foi. Nous ne disons en cela que ce qui est conforme à la meilleure Théologie, puisque celle de Saint Denys n'enseigne rien plus expressément que la foiblesse de notre esprit, & son ignorance à l'égard sur tout des choses divines. C'est ainsi que ce grand Docteur explique ce que Dieu mesme a prononcé par la bouche de ses Prophetes, qu'il a establi sa retraite dans les ténebres. Car cela estant, nous ne saurions nous approcher de luy, que nous n'entrions dans ces mysterieuses ténebres, d'où nous tirons cette importante leçon, qu'il ne se peut connoistre qu'obscurément, couvert d'énigmes ou de nuages, & selon que dit l'eschole, en l'ignorant. Mais comme ceux qui ont fait de tout temps profession d'humilité & d'ignorance, s'accommodent bien mieux que les autres avec ces ténebres spirituelles : les Dogmatiques au contraire, qui n'ont jamais eu*

deſtine à ce point-là un bon Eclairciſſement qui ſera mis à la fin (du grand dictionnaire.) Il faut prendre pour de mauvaiſes plaiſanteries, ou plutôt pour des impoſtures, les contes d'Antigonus Caryſtius, que Pyrrhon ne préféroit rien à rien, & qu'un chariot

de plus forte appréhenſion que celle de faire paroître qu'ils ignorent quelque choſe, s'y perdent incontinent, & leur préſomption d'avoir aſſez de lumiere d'entendement, pour ſurmonter toute ſorte d'obſcurité, fait qu'ils s'aveuglent d'autant plus qu'ils croyent s'avancer dans des ténebres que notre humanité ne ſauroit pénétrer. Quoi qu'il en ſoit, je trouve que la Sceptique n'eſt pas d'un petit uſage à une ame Chreſtienne, quand elle luy fait perdre toutes ces opinions magiſtrales que Saint Paul déteſte ſi fort. Il s'eſt étendu plus exactement & plus fortement ſur cela dans un autre Livre.

Quand on eſt capable de bien comprendre tous les moyens de l'époque qui ont été expoſés par Sextus Empiricus, on ſent que cette Logique eſt le plus grand effort de ſubtilité que l'eſprit humain ait pu faire: mais on voit en même temps que cette ſubtilité ne peut donner aucune ſatisfaction: elle ſe confond elle-même; car ſi elle étoit ſolide, elle prouveroit qu'il eſt certain qu'il faut douter. Il y auroit donc quelque certitude, on auroit donc quelque regle ſûre de la vérité. Or cela ruine le Syſtême; mais ne craignez pas qu'on en vienne là, les raiſons de douter ſont elles-mêmes douteuſes; il faut donc douter s'il faut douter. Quel chaos, & quelle gêne pour l'eſprit! Il ſemble donc que ce malheureux état eſt le plus propre de tous à nous convaincre que notre Raiſon eſt une voie d'égarement, puiſque lorſqu'elle ſe déploie avec le plus de ſubtilité, elle nous jette dans un tel abîme. La ſuite naturelle de cela doit être de renoncer à ce guide, & d'en demander un meilleur à la Cauſe de toutes choſes. C'eſt un grand pas vers la Religion Chrétienne; car elle veut que nous attendions de Dieu la connoiſſance de ce que nous devons croire, & de ce que nous devons faire: elle veut que nous captivions notre entendement à l'obéiſſance de la Foi. Si un homme s'eſt convaincu qu'il n'a rien de bon à ſe promettre de ſes diſcuſſions philoſophiques, il ſe ſentira plus diſpoſé à prier Dieu, pour lui demander la perſuaſion des vérités que l'on doit croire, que s'il ſe flatte d'un bon ſuccès en raiſonnant & en diſputant. C'eſt donc une heureuſe diſpoſition à la Foi, que de connoître les défauts de la Raiſon: & de-là vient que Mr. Paſcal, & quelques autres, ont dit que pour convertir les Libertins, il faut les mortifier ſur le chapitre de la Raiſon, & leur apprendre à s'en défier. Calvin eſt admirable ſur cette penſée; car voici ce qu'il expoſe dans la Liturgie du Batême, c'eſt-à-dire voici par où il commence les Leçons que l'on doit faire aux Poſtulans du Chriſtianiſme. *En cela donc* Dieu *nous admoneſte de nous humilier & nous deſplaire en nous-meſmes: & en ceſte maniere il nous prépare à déſirer & requérir ſa grace, par laquelle tonte la perverſité & malédiction de noſtre premiere nature ſoit abolie. Car nous ne ſommes point capables de la recevoir, que, premierement nous ne ſoyons vuides de tonte fiance de noſtre vertu, ſageſſe, & juſtice, juſques à condamner tout ce qui eſt en nous. Or quand il nous a remonſtré noſtre malheur, il nous conſole ſemblablement par ſa miſéricorde, nous promettant de nous régénérer par ſon Sainct Eſprit, en une nouvelle vie, laquelle nous ſoit comme une entrée en ſon Royaume. Cette régénération conſiſte en deux parties, c'eſt que nous renoncions à nous-meſmes, ne ſuivans point* NOTRE PROPRE RAISON, *noſtre plaiſir & propre volonté: mais que* CAPTIVANS NOSTRE ENTENDEMENT *& noſtre cœur à la ſageſſe & juſtice de Dieu, nous mortifions tout ce qui eſt de nous & de noſtre chair: puis après, que nous* SUIVIONS LA LUMIERE DE DIEU, *pour complaire & obtempérer à ſon bon plaiſir, comme il nous le montre par ſa Parole, & nous y*

Digitized by Google

chariot & un précipice ne l'obligeoient point à faire un pas en arriere ou à côté, & que ſes amis qui le ſuivoient lui ſauvérent fort ſouvent la vie. Il n'y a nulle apparence qu'il ait été fou juſqu'à ce point-là (*d*): mais on ne doit pas douter

conduit par ſon eſprit. Quoi qu'il en ſoit, il y a d'habiles gens qui ſoûtiennent, que rien n'eſt plus oppoſé à la Religion que le Pyrrhoniſme. „C'eſt „l'extinction totale non-ſeulement de „la foi, mais de la raiſon; & rien „n'eſt plus impoſſible que de rame„ner ceux qui ont porté leur égare„ment juſqu'à cet excès. On peut „inſtruire les plus ignorans. On peut „convaincre les plus entêtés, on peut „perſuader les plus incrédules. Mais „il eſt impoſſible, je ne dirai pas de „convaincre un Sceptique, mais de „raiſonner juſte contre lui, n'étant „pas poſſible de lui oppoſer aucune „preuve, qui ne ſoit un ſophiſme, le „plus groſſier même de tous les ſophiſ„mes, je veux dire une pétition de „principe. En effet il n'y a point de „preuve qui puiſſe conclurre, qu'en „ſuppoſant que tout ce qui eſt évident „eſt véritable, c'eſt-à-dire qu'en ſup„poſant ce qui eſt en queſtion. Car le „Pyrrhoniſme ne conſiſte proprement „qu'à ne pas admettre cette Maxi„me fondamentale des dogmatiques. Voyez Voſſius, qui ayant dit que le Pyrrhoniſme & l'Epicuréiſme ſont fort contraires à la Religion Chrétienne, confirme ſon ſentiment par un paſſage de Clement Romain.

Notez que la Mothe le Vayer exclut les Pyrrhoniens de la grace qu'il a faite à pluſieurs anciens Philoſophes: ce qu'il nous va dire contient quelques faits qui appartiennent à cet Article. „Je tiens pour deſeſperé le „ſalut de Pyrrhon, & de tous ſes „diſciples qui ont eu les meſmes ſen„timens que luy touchant la Divini„té. Ce n'eſt pas qu'ils fiſſent pro„feſſion d'Athéiſme, comme quel„ques-uns ont cru. On peut voir „dans Sextus Empiricus qu'ils ad„mettoient l'exiſtence des Dieux „comme les autres Philoſophes, qu'ils „leur rendoient le culte ordinaire, „& qu'ils ne nioient pas leur Provi„dence. Mais outre qu'ils ne ſe ſont „jamais déterminés à reconnoiſtre une „cauſe premiere, qui leur fiſt mépri„ſer l'Idolatrie de leur temps, il eſt „certain qu'ils n'ont rien cru de la „Nature Divine qu'avec ſuſpenſion „d'eſprit, ni rien confeſſé de tout ce „que nous venons de dire qu'en dou„tant, & pour s'accommoder ſeule„ment aux loix & aux couſtumes de „leur ſiecle, & du pays où ils vivoient. „Par conſéquent, puiſqu'ils n'ont pas „eu la moindre lumiere de cette foi „implicite, ſur laquelle nous avons „fondé l'eſperance du ſalut de quel„ques Païens, qui l'ont poſſedée con„jointement avec une grace extraor„dinaire du Ciel, je ne vois nulle ap„parence de croire qu'aucun Scepti„que ou Pyrrhonien de cette trempe „ait pu éviter le chemin de l'Enfer.

(*d*) *Qu'il ait été fou juſqu'à ce point-là.*] Citons encore Mr. de la Mothe le Vayer. *Je ſay bien qu'Antigonus Caryſtius diſoit que Pyrrhon ne ſe fuſt pas voulu détourner ni pour un chariot, ni pour un précipice, ni pour la rencontre d'un chien enragé, & que ſes amis ſeuls le préſervoient de tous ces inconvéniens. Mais pourquoi croirons-nous plûtoſt cet Antigonus, qu'Ænéſidemus qui a écrit huit livres de la ſecte des Pyrrhoniens, & qui aſſûre que leur Chef ne commit jamais aucune de ces extravagances? Certes elles ont ſi peu d'apparence, & il eſt ſi difficile de s'imaginer comment un ſi grand nombre de Philoſophes les auroient approuvées, que je ſerois conſcience d'y déférer, quand elles ne ſeroient contredites par perſonne, & que le reſte de la vie de Pyrrhon ne les convaincroit point de fauſſeté. En effet, on tombe d'accord qu'il veſcut près de quatre vingts dix ans, & qu'il paſſa la meilleure partie de ce temps-là dans les voyages, ayant été trouver les Mages de Perſe, & s'eſtant abouché dans l'Inde avec les Gymnoſophiſtes. Eſt-il vraiſemblable qu'un homme qui ſe précipitoit dans toute ſorte de dangers, fuſt arrivé juſques à un ſi*

Digitized by Google

ter qu'il n'enſeignât que l'honneur & l'infamie des actions, leur juſtice & leur injuſtice, dépendoient uniquement des Loix humaines & de la coûtume. Quelque abominable que ſoit ce dogme, il coule naturellement de ce Principe Phyrrhonien, que la nature abſolue & intérieure des objets nous eſt cachée; & que l'on ne peut être aſſûré que de ce qu'ils nous paroiſſent à certains égards. L'indifférence de Pyrrhon fut étonnante (*e*): il n'aimoit rien, & ne ſe fâchoit de rien; &

grand âge; & qu'il euſt pu avoir partout aſſez d'amis pour le délivrer de tant de périls, qui ſont preſque inévitables à ceux qui vont par le monde avec le plus d'adreſſe & de prévoyance? Quoi qu'il en ſoit, on le doit conſidérer comme Fondateur d'une grande Compagnie, & par conſéquent qui étoit ſans doute recommandable en beaucoup de façons. Voire meſme quand il n'y auroit que ce que nous liſons dans ſa vie, qu'il fut créé Souverain Pontife par ceux de ſon pays, cela ſeroit ſuffiſant pour montrer la calomnie de ſes ennemis, n'y ayant nulle apparence qu'on euſt donné une ſi importante charge à un homme qui euſt eſté ſujet à de ſi grands caprices --- Il ne compoſa jamais rien, de ſorte qu'on ne peut pas juger de ſa capacité par ſes œuvres. Mais outre ce que nous en pouvons préſumer ſur ſa grande réputation, le ſeul privilége d'immunité que la ville d'Elis ſa patrie accorda en ſa conſidération à tous les Philoſophes, & l'honneur que lui firent les Atheniens de luy donner des Lettres de Bourgeoiſie, qu'ils n'accordoient qu'à peu de perſonnes, nous font aſſez comprendre ce qui eſtoit de ſon mérite.

(*e*) *L'indifférence de Pyrrhon fut étonnante.*] Je n'en rapporterai qu'un exemple. Anaxarque étant tombé dans un foſſé, y fut vu de Pyrrhon ſans en recevoir aucun ſecours. Pyrrhon paſſa outre ſans daigner lui tendre la main. On le blâma avec juſtice: car il auroit dû aider en cet état un homme inconnu; à plus forte raiſon devoit-il aider ſon Profeſſeur. Vous allez voir que le Maître en ſavoit plus que le Diſciple ſur ce point-là; car non-ſeulement Anaxarque ne ſe plaignit point de Pyrrhon, & n'approuva point qu'on le cenſurât: mais auſſi il le loua de cet eſprit indifférent, & qui n'aimoit rien. Que pourroit-on faire de plus ſurprenant ſous la diſcipline de la Trape? Ceci me fait ſouvenir d'une repartie que l'Abbé de St. Real a rapportée. *Je pourrois*, dit-il, *vous faire la réponſe d'un ancien, à qui quelqu'un reprochant que pour un Philoſophe il faiſoit bien peu de cas de la Philoſophie*; & c'eſt cela même, *repliqua-t-on*, qui s'appelle philoſopher. Voilà qui eſt digne, & de Pyrrhon, & d'Anaxarque.

Rapportons encore ce petit mot. Pyrrhon ſoûtenoit qu'il n'importe pas plus de vivre que de mourir, ou de mourir que de vivre. Pourquoi donc ne mourez-vous pas? lui demanda-t-on; c'eſt à cauſe de cela même, répondit-il; c'eſt parce que la vie & la mort ſont également indifférentes. Diogene Laërce ne fait point mention de cela; mais Stobée nous l'a conſervé. Qu'on ne diſe pas qu'il eût oublié ſes Maximes, ſi le danger de la mort eût été préſent. Qu'on ne diſe pas,

Era ſuor de perigli un ſacripante,
Ma ne perigli havea cara la vita.

Il fit voir tout le contraire dans un grand péril de naufrage. Il fut le ſeul que la tempête n'étonna point; & comme il vit les autres ſaiſis de crainte & de triſteſſe, il les pria d'un air tranquille de regarder un pourceau qui étoit-là, & qui mangeoit à ſon ordinaire: voilà, leur dit-il, quelle doit être l'inſenſibilité du ſage.

(*f*) *Jamais homme ne fut plus perſuadé que lui de la vanité des choſes.*] Il mépriſoit ſur-tout la nature humaine, & il ne ſe laſſoit point de répéter les paroles où Homere la compare aux feuilles. Selon Gaſſendi il

Digitized by Google

& jamais homme ne fut plus perſuadé que lui de la vanité des choſes (*f*). Quand il parloit, il ſe mettoit peu en peine ſi on l'écoutoit, ou ſi on ne l'écoutoit pas ; & encore que ſes Auditeurs s'en allaſſent, il ne laiſſoit point de continuer. Il tenoit ménage avec ſa ſœur, & partageoit avec elle les plus petits ſoins domeſtiques (*g*). Ceux qui diſent qu'il obtint la bourgeoiſie d'Athenes pour avoir tué un Roi de Thrace, ſe trompent groſſiérement (*h*). Je n'ai pas beaucoup de fautes à

aimoit ce parallele, à cauſe qu'il y trouvoit la mortalité des hommes, & cette inconſtance de leurs opinions, qui les fait tourner comme des feuilles au gré des vents. Il faiſoit grand cas des autres endroits d'Homere, où les hommes ſont comparés avec les oiſeaux, & avec les mouches, & où l'on décrit leurs infirmités & leurs puérilités. Je m'étonne qu'on ne diſe pas qu'il eſtimoit infiniment cette Sentence d'Homere, qui ſignifie que l'eſprit des hommes eſt journalier, & que Dieu leur donne leur proviſion de raiſon comme une eſpece de pain quotidien, qu'il renouvelle chaque matin. Cela quadre merveilleuſement avec l'Hypotheſe des Pyrrhoniens: ils cherchoient toujours ; ils ne faiſoient ferme nulle part ; à toute heure ils ſe ſentoient prêts à raiſonner d'une nouvelle maniere, ſelon les variations des occurrences. Un certain Docteur en Théologie en fait autant, ſi l'on en croit ſon Adverſaire : ſur-tout il ne lui pardonne point ſes variations & ſes contradictions perpétuelles. Il lui fait voir qu'il établit des principes ſelon le beſoin qui le preſſe ; & que dès qu'ils commencent à l'incommoder, il en ſubroge de tout contraires : & pour copier ſes expreſſions, il lui reproche de *raiſonner au jour la journée*, & ſelon la paſſion *qui eſt de tour* à commander dans ſon ame, & néanmoins ce Docteur eſt fort déciſif : il nie, il affirme magiſtralement & promptement. Les Sceptiques n'étoient pas plus réſervés là-deſſus qu'il y eſt hardi. Il faudroit n'empiéter pas ſur leurs droits, & leur laiſſer le privilége de raiſonner au jour la journée, ils ſe l'attribuent dans Ciceron. Au reſte l'inconſtance des opinions & des paſſions eſt ſi grande, qu'on diroit que l'homme eſt une petite République qui change ſouvent ſes Magiſtrats

(*g*) *Il partageoit - - - les plus petits ſoins domeſtiques.*] Il portoit à vendre des poulets, des cochons de lait, &c. au marché, & il balayoit la maiſon, & y nettoyoit les meubles, tout comme s'il eût été la ſervante du logis. C'eſt que tout lui étoit indifférent : il ne croyoit pas qu'une choſe valût mieux que l'autre. Il ſe démentoit quelquefois, car il ſe fâcha un jour contre ſa ſœur ; & lorſqu'on lui remontra que ſon chagrin ne s'accordoit pas avec l'indolence dont il faiſoit profeſſion, penſez vous, répondit-il, que je veuille mettre en pratique pour une femme cette vertu ? Ne vous allez pas imaginer qu'il vouloit dire qu'il ne renonçoit pas à l'amour ; ce n'étoit point ſa penſée : il vouloit dire que toutes ſortes de ſujets ne méritoient pas l'exercice de ſon dogme de ne ſe fâcher de rien. La cauſe de ſa colere étoit fort indigne d'un Philoſophe, & principalement d'un tel Philoſophe : il ſe fâcha contre ſa ſœur, parce qu'il avoit été contraint d'acheter les choſes dont elle eut beſoin pour offrir un ſacrifice ; un ami qui avoit promis de les fournir ayant manqué à ſa parole. C'eſt ce que nous apprenons d'Euſebe, qui rapporte auſſi la réponſe que fit Pyrrhon, quand on le railla d'avoir pris la fuite pour ſe garantir d'un chien qui le pourſuivoit ; qu'il eſt difficile de dépouiller l'homme.

(*h*) *Ceux qui diſent qu'il obtint la bourgeoiſie d'Athenes pour avoir tué un Roi de Thrace, ſe trompent groſſiérement.*] La conformité de nom a été cauſe de ce menſonge. Un certain Python

Digitized by Google

à reprocher à Monſr. Moréri (*i*). L'égalité qu'il mettoit entre la vie & la mort a été louée par Epictete, qui d'ailleurs mépriſoit extrêmement le Pyrrhoniſme (*k*).

PYTHAGORAS eſt le premier des anciens Sages qui ait pris le nom de Philoſophe (*a*). Il floriſſoit au temps de Tarquin

Diſciple de Platon obtint des Atheniens la bourgeoiſie, pour avoir tué Cotys Roi de Thrace. C'eſt de là que vient le menſonge de ceux qui diſent que notre Pyrrhon fit ce meurtre, & qu'il obtint cette récompenſe.

(*i*) *Je n'ai pas beaucoup de fautes à reprocher à Monſr. Moréri.*] Cinq ſeulement. I. Ces paroles, Pyrrhon *prétendoit que les hommes ne faiſoient rien que par coûtume*, ſont abſurdes. Il n'étoit pas aſſez ſot pour dire cela; il ſavoit bien qu'il y avoit des Philoſophes qui ſoûtenoient la différence naturelle entre la vertu & le vice, & qu'une infinité de perſonnes faiſoient cent choſes pour ſe conformer aux Loix. Voici comment il ſe ſalloit exprimer. Pyrrhon ſoûtenoit que réellement aucune choſe n'étoit ceci ou cela; & que la nature des choſes dépendoit des Loix & de la coûtume; c'eſt-à-dire que les hommes par leurs Loix & par leurs coûtumes établiſſoient, que certaines choſes ſuſſent bonnes, louables, mauvaiſes, blâmables, &c. C'étoit ſa doctrine. Si Diogene Laërce ne l'a pas ainſi entendue, tant pis pour lui. Je parle de la ſorte parce que ſes termes ne ſont pas ſi clairs, que l'on puiſſe ſoûtenir qu'ils veulent dire, *les hommes par leurs loix & par leurs coûtumes font que chaque choſe eſt telle ou telle.* II. Je ne ſai où l'on a trouvé *qu'il n'aimoit point qu'on l'interrompît dans ſes méditations philoſophiques.* Diogene Laërce ne dit point cela, quoiqu'il le faſſe amateur de la ſolitude, & il dit même que ceux qui l'interrogeoient, n'étoient jamais mécontens de ſa réponſe. III. Cette faute eſt aſſez légere en comparaiſon de celle-ci. *Cependant on avoue qu'il vécut quatre-vingts dix ans.* C'eſt prétendre qu'un homme qui ſe divertit à être ſeul, & qui n'aime pas lorſqu'il médite que l'on vienne l'interrompre, ne doit pas vivre long-temps. Preſque tous ceux qui méditent ſouhaitent paſſionnément qu'on leur laiſſe la liberté de le faire tout de ſuite; car la moindre interruption fait perdre du temps à ſe remettre dans les voies: & ſi un homme ſouhaite la ſolitude, & s'ennuie dans les compagnies, on lui allonge la vie, en lui permettant d'être ſeul autant qu'il veut. Concluons que Mr. Moréri s'eſt ſervi d'un *cependant* très-mal placé. IV. Nous ne trouvons point que Pyrrhon ait obtenu la bourgeoiſie d'Athenes. On a copié cette faute de la Mothe le Vayer. V. Si on l'avoit copié fidélement ſur une autre choſe, cette Remarque ſeroit déjà achevée. Il a dit que par le huitieme moyen de l'époque, qui eſt celui de la relation, les Pyrrhoniens *font voir que nous ne jugeons des choſes, que par comparaiſon.* Mr. Moréri ajoûte à cela le terme de préjugés; *les Sceptiques*, dit-il, *pretendent que nous ne jugeons que par préjugés ou par comparaiſon.* Mauvaiſe disjonctive; car le moyen dont il s'agit là ne concerne point les préjugés; il ne concerne que les jugemens que nous faiſons des qualités relatives: telles ſont la peſanteur, la dureté, la grandeur, la petiteſſe, &c.

(*k*) *L'égalité qu'il mettoit entre la vie & la mort a été louée par Epictete, qui d'ailleurs mépriſoit extremement le Pyrrhoniſme.*] „Epictete avoit Pyrrhon „en particuliere vénération, à cauſe „qu'il ne mettoit point de différence „entre la Vie & la Mort. Il eſtimoit „ſur tout la repartie qu'il fit, &c.---- „Encore qu'il eſtimât fort Pyrrhon, „il avoit un mépris ſi eſtrange pour „les Pyrrhoniens, qu'il ne les pouvoit „ſouffrir. Il dit un jour à un Pyrrho„nien qui s'efforçoit de prouver que „les Sens eſtoient toûjours trompeurs: „Qui de vous autres, voulant aller

Digitized by Google

Tarquin dernier Roi de Rome, & non pas au temps de Numa (*b*), comme pluſieurs le débitent. Il ſe rendit fort illuſtre par ſa Science, & par ſa Vertu; & il travailla utilement à réformer & à inſtruire le monde. Il falloit que ſon éloquence eût beaucoup de force, puiſque ſes exhortations portérent les habitans d'une grande ville plongée dans la débauche

„aux Eſtuves, eſt allé jamais au Mou„lin? Il diſoit auſſi ordinairement: Si „j'eſtois Valet de ces Pyrrhoniens, je „prendrois plaiſir à les tourmenter. „Quand ils me diroient, Epictete, ver„ſez de l'huile dans le bain, je leur „répandrois de la ſaumûre ſur la teſte. „Quand ils me demanderoient de la „Tiſanne, je leur apporterois du Vi„naigre. Et s'ils penſoient s'en plain„dre, je leur dirois qu'ils ſe trompent, „& leur perſuaderois que le Vinaigre „eſt de la Tiſanne, ou je les ferois „renoncer à leur ſentiment. „

(*a*) *Il eſt le premier ... qui ait pris le nom de Philoſophe.*] Avant lui ceux qui excelloient dans la connoiſſance de la Nature, & qui ſe rendoient recommandables par une vie exemplaire, étoient nommes Sages, σοφοὶ. Ce titre lui paroiſſant trop ſuperbe, il en prit un autre, qui faiſoit voir qu'il ne s'attribuoit pas la poſſeſſion de la Sageſſe, mais ſeulement le deſir de la poſſéder. Il s'appella donc Philoſophe, c'eſt-à-dire Amateur de la Sageſſe. Ce nom eſt demeuré depuis ce temps-là aux Profeſſeurs de la Science Naturelle, & de la Morale.

(*b*) *Il floriſſoit au temps de Tarquin ... & non pas au temps de Numa.*] Quant au jour natal du mot *Philoſophe*, nous ne pouvons le marquer: l'année même de ſa naiſſance nous eſt inconnue. On s'eſt contenté de nous dire que Pythagoras tint ce diſcours avant qu'il paſſât en Italie; & l'on ne marque que d'une maniere vague en quel tems il y paſſa. Ce fut, nous dit-on, ſous le Regne de Tarquin. L'erreur de ceux qui ont dit qu'il paſſa en Italie au temps du Roi Numa, lui eſt glorieuſe: car on ne tomba dans cette penſée que parce qu'on crut que Numa n'auroit pu être ſi habile & ſi Philoſophe, s'il n'avoit été Diſciple de Pythagoras. Ciceron ne ſe fonde que ſur de légéres conjectures, quand il tâche de perſuader que les Romains furent quels étoient les dogmes, & quelle étoit la réputation de Pythagoras. Il n'eût point parlé de cette maniere, ſi ce Philoſophe avoit été honoré de la bourgeoiſie Romaine, comme Epicharmus le débita. Diſons en paſſant qu'un Oracle ayant ordonné aux Romains d'ériger une ſtatue au plus brave & au plus ſage des Grecs, ils en firent dreſſer une en l'honneur d'Alcibiade, & une autre en l'honneur de Pythagoras. Pline s'étonne que les Romains ayent choiſi Pythagoras préférablement à Socrate. Mais d'où ſavoit-il qu'ils euſſent ouï parler de l'Oracle rendu pour Socrate? Tout bien compté il ſe trouvera qu'ils choiſirent le meilleur. On peut encore les juſtifier par ces deux raiſons: ils connoiſſoient moins Socrate que Pythagoras; car celui-ci avoit enſeigné long-tems en Italie avec beaucoup de réputation: & ils étoient prévenus en faveur de Pythagoras, parce qu'ils s'imaginoient que Numa avoit été ſon Diſciple. C'étoit l'opinion populaire; & quelque fauſſe qu'elle fût, les Magiſtrats ne laiſſoient pas de la fomenter. Cela parut lorſqu'on prétendit avoir trouvé le tombeau de Numa & ſes Livres; car on divulgua qu'ils concernoient la Philoſophie Pythagoricienne, & il y eut des Hiſtoriens qui s'accommodérent à ce ſentiment. Caſſius Hemina & Lucius Piſo ſuivirent cette opinion populaire dans leurs Ecrits. Si l'on me demande pourquoi les Romains aimoient mieux croire que Numa eût été Diſciple de Pythagoras, que d'attribuer à l'Italie la gloire d'avoir produit un

Digitized by Google

bauche à fuir le luxe & la bonne chere, & à vivre ſelon les regles de la Vertu. Il obtint même des Dames qu'elles ſe déſiſſent de leurs beaux habits & de tous leurs ornemens (*c*), & qu'elles en fiſſent un ſacrifice à la principale Divinité du lieu. Il obtenoit de ſes Diſciples les choſes les plus mal-aiſées à pratiquer: car il leur faiſoit ſubir un noviciat de ſilence (*d*), qui duroit pour le moins deux ans, & il le faiſoit durer

Roi ſi ſage, qui ne devoit ſa Philoſophie aux leçons d'aucun étranger; je réponds. 1, Qu'apparemment on ne ſongea pas à cet intérêt de la patrie, quand on commença de donner cours à cette opinion: 2, Que l'on crut peut-être perſuader plus facilement le mérite de ce Prince, en lui donnant un ſi fameux Précepteur. Etoit-il aiſé de croire qu'un Barbare, ſans l'aide des Grecs, eût pû parvenir à ce haut point de capacité? Saint Auguſtin eût crû ſans peine que Numa fut l'un des Diſciples de Pythagoras; car il dit que Thalès a vécu pendant le Regne de Romulus. Or nous ſavons que Thalès & Pherecyde ont été contemporains, & que Pythagoras fut Diſciple de Pherecyde. Quelques-uns même prétendent que Thalès le fut auſſi. Il eſt pour le moins certain qu'Anaximander Diſciple de Thalès, & Pythagoras, ont vécu en même temps.

Finiſſons ceci par un paſſage de Pline, où il eſt dit que Pythagoras étoit en Egypte lorſque Semneferteus y régnoit. Cela fait un peu de peine, quand on ſe ſouvient que Pythagoras alla en Egypte, avec des Lettres de recommendation de Polycarpe Tyran de Samos, à Amaſis Roi d'Egypte. C'eſt ce que Laërce aſſûre. Le Pere Hardouin a cru lever la difficulté, en ſuppoſant que Pythagoras alla en Egypte ſous le Regne d'Amaſis, & qu'il y fit aſſez de ſéjour pour y voir la mort de ce Prince, & le Regne de Semneferteus ſon Succeſſeur. Mais cette ſuppoſition eſt combattue par Herodote, qui nous apprend que Cambyſes ſubjugua l'Egypte ſix mois après la mort d'Amaſis, auquel Pſammenitus ſon fils avoit ſuccédé. Il eſt vrai peut-être qu'on pourroit dire, que le nom de Pſammenitus a été changé peu-à-peu en celui de Semneferteus: & il ne faut pas oublier qu'il ſemble que Pythagoras étoit en Egypte lorſque Cambyſe s'en empara; car il ſemble qu'il fut l'un des eſclaves que ce Monarque fit tranſporter en Perſe. On ne ſauroit mieux prouver cela que par un paſſage d'Apulée: mais, il faudroit y corriger quelque choſe, en ôter *Ægyptum*, & y mettre *Ægypto*, ce qui brouilleroit un peu trop la penſée de l'Auteur. Il vaut mieux donc dire que ce paſſage prouve ſeulement que Pythagoras fut en Egypte au temps de Cambyſe. Jean Bernart n'a pas trop bien réuſſi à critiquer Pline; car il lui oppoſe Euſebe comme diſant, que le Regne de Semneferteus commença en la 43 Olympiade, & finit en la 45; c'eſt-à-dire que le Roi Amaſis monta ſur le throne environ trente ans après la mort de Semneferteus. Si cela étoit, il ne ſeroit pas poſſible de diſculper Pline, ou de le mettre d'accord avec Diogene Laërce. Mais ne ſoyons pas en peine pour lui: l'expoſé de Jean Bernart eſt faux; Euſebe ne parle point d'un Roi d'Egypte qui ait eu nom Semneferteus.

(*c*) *Il obtint* que les Dames *ſe déſiſſent de leurs beaux habits & de tous leurs ornemens.*] Tout ce que Juſtin nous dit touchant la réforme introduite par Pythagoras dans la ville de Crotone eſt remarquable. Les dernieres paroles de cet Auteur tiennent un peu du ſatyrique; car voici comme il y raiſonne: Puiſque Pythagoras dompta l'eſprit opiniâtre de l'autre ſexe, jugez de ſes grands progrès dans la correction des jeunes hommes. Il eſt ſûr que l'attachement à la braverie eſt une piece de ſi grande réſiſtance, qu'il n'y a rien qui faſſe plus réfléchir les traits des Prédica-

Digitized by Google

rer juſqu'à cinq années pour ceux qu'il reconnoiſſoit les plus enclins à parler. Ce que j'ai dit en un autre endroit nous perſuade du pouvoir de ſa cenſure. Il les faiſoit vivre tous en commun : ils quittoient la propriété de leur patrimoine, & apportoient leurs biens aux piés du Maitre. On interpréta criminellement cette concorde, & cela leur fut très-funeſte (*e*). L'un de ſes principaux ſoins fut de corriger les abus qui ſe commet-

teurs. Voyez l'efficace des Sermons de Capiſtran contre les joueurs. On ne dit pas qu'il fit les mêmes progrès contre les joyaux. Conſte fit plus de conquêtes ſur les coiffures par les coups de pierre des enfans, que par les figures de la Rhétorique. Voilà donc des Prédicateurs Chrétiens qui ne purent faire ce de quoi un Philoſophe Païen vint à bout. Mais n'oublions pas la belle action des Dames Romaines au temps de Camille.

En peu de mots, un Auteur moderne nous a donné les plus beaux traits qui puiſſent ſervir au tableau de l'éloquence de Pythagoras. „Selon le même Porphyre, quand il „vint en Italie il changea la police „d'un grand nombre de villes, & y „rétablit la liberté: en une ſeule exhortation il gagna & attacha à ſa „Philoſophie plus de deux mille hommes ; il leur apprit à dompter leurs „paſſions, à étouffer tous les mouvemens d'avarice & d'ambition, à „mettre tous leurs biens en commun, „à aimer le ſilence, la retraite & la „contemplation.„ Qu'on ne vienne pas à m'objecter que je repréſente ce Philoſophe ſous l'idée d'un Rhétoricien : ce n'eſt point mon intention ; je ſuis fort perſuadé qu'il n'attaquoit point le vice par des Harangues ſemées de fleurs, & compoſées ſelon les regles & ſelon les ſubtilités brillantes que les Sophiſtes des Siecles ſuivans mirent en uſage. Mais cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe lui attribuer une éloquence merveilleuſe, puiſque ſes diſcours étoient ſi perſuaſifs. La force de cette Eloquence conſiſtoit ſans doute dans l'expreſſion grave des raiſons, & dans le poids qu'il donnoit à ſes paroles par la ſageſſe de ſa conduite. Il prêchoit d'exemple : ſon ſilence même étoit éloquent, & contribua autant que ſa voix à la réforme, comme l'a fort bien remarqué un ancien Poëte.

(*d*) *Un noviciat de ſilence.*] C'étoit une rude diſcipline. Jamblique dit que la plus difficile victoire que l'on puiſſe remporter eſt de maîtriſer ſa langue. Voyez l'éloge que l'on donne dans les Diſtiques de Caton à ceux qui ſavent ſe taire bien à propos.

(*e*) *On interpréta criminellement cette concorde : & cela leur fut très-funeſte.*] On prit cette Communauté d'Etudians pour une Faction qui conſpiroit contre l'Etat : on en fit périr ſoixante, le reſte s'enfuit. Juſtin nous rapporte ce fait : mais ni ce paſſage ni ce qui le ſuit, ne ſont pas capables de nous apprendre ſi cette tempête fut excitée pendant la vie de Pythagoras. En prenant droit ſur tout le narré de cet auteur, l'on doit plutôt croire que ce Philoſophe ne fut point compris dans cette perſécution, que de croire qu'il y fut compris. Il ſemble donc que Juſtin nous raconte là le même fait dont Polybe parle. Or ſelon Polybe les Pythagoriciens furent brûlés dans la grande Grece, quelque temps avant la guerre que Denys Tyran de Syracuſe fit aux Crotoniates : il ſemble donc qu'ils ne furent point brûlés pendant la vie de leur maître ; car il y a 120 ans entre la deſtitution de Tarquin, & cette guerre de Denys contre Crotone. Or Pythagoras vint en Italie ſous le Regne de Tarquin, & mourut à Métapont après avoir ſéjourné à Crotone pendant vingt ans. Voſſius obſerve que Juſtin, Polybe, Porphyre, Jamblique, parlent du même accident : or ces deux derniers obſervent qu'il ne ſe ſauva de l'incendie que deux perſonnes, Archippe, & Lyſis : ce ne fut donc pas, dira-

Digitized by Google

commettoient dans le mariage (*f*) : il ne crut point que ſans cela la paix publique, la liberté, une bonne forme de Gouvernement, & ſemblables choſes, auxquelles il travailloit avec un grand zele (*g*), puſſent rendre heureux les particuliers. Il eſt ſurprenant qu'un Philoſophe auſſi habile que lui en Aſtrono-

t-on, une barbarie exercée ſur l'Ecole de Pythagoras pendant ſa vie. Car Lyſis s'étant retiré à Thebes y fut Précepteur d'Epaminondas, qui mourut cent quarante-cinq ans après l'expulſion de Tarquin. Ce ſont des doutes, j'en conviens; mais non pas de fortes preuves contre ceux qui ſoûtiendroient que l'incendie dont Lyſis fut préſervé arriva pendant la vie de Pythagoras. Notez que ſelon Plutarque les deux Pythagoriciens qui échapérent furent Philolaüs & Lyſis. Il dit cela dans le Traité du Génie de Socrate, & il y nomme Cyloniſens ceux qui attachérent le feu au College de Pythagoras dans Metapont. Dans un autre Livre il les appelle Cyloniens, & il obſerve qu'ils brûlérent Pythagoras.

(*f*) *L'un de ſes principaux ſoins fut de corriger les abus qui ſe commettoient dans le mariage.*] Il repréſenta que le but que l'on ſe doit propoſer dans l'union des ſexes eſt de produire légitimement un autre ſoi-même ; qu'il faut tâcher d'avoir des enfans bien faits, ſains, & robuſtes; qu'il les faut accoûtumer au travail & à la ſobriété, & les éloigner du plaiſir vénérien juſqu'à l'âge de vingt ans, & leur recommander enſuite de ne s'y porter que de loin à loin. Il condamnoit hautement ceux qui ſe portent à cette action après avoir trop mangé, & plus encore ceux qui s'y portent pendant qu'ils ſont ivres. Il vouloit non-ſeulement que les maris renonçaſſent au concubinage, mais encore qu'ils obſervaſſent les loix de la chaſteté & de la pudeur envers leurs épouſes. Ils ne faiſoient ni l'un ni l'autre, mais on dit que ſes remontrances les touchérent juſqu'au vif, & qu'ils travaillérent avec zele à ſe réformer. Les habitans de Crotone menoient une vie déréglée. Ils ſe marioient pour la forme ; ils prenoient une épouſe *ad honores*, ils la négligeoient, & la mépriſoient, & ne s'attachoient qu'à des concubines. C'étoit donner un mauvais exemple; cette conduite eſt contagieuſe: ils ne conſidéroient pas qu'il étoit à craindre que l'on ne les imitât, & peut-être qu'ils s'en mettoient peu en peine. La maxime de manquer de parole à qui nous en a manqué, n'a que trop de lieu par rapport à la fidélité conjugale. Ce fut un deſordre que Pythagoras entreprit de corriger. Si nous en croyons Juſtin, il n'eut beſoin que de la force de ſes inſtructions: mais quelques Auteurs inſinuent qu'elles ſe trouvérent trop courtes, & qu'il fallut recourir à une machine plus puiſſante: ce fut de feindre que l'on étoit deſcendu dans les Enfers, & que l'on y avoit vu dans les tourmens les maris qui ne rendoient pas à leurs épouſes le devoir du mariage. Cela le mit dans une grande conſidération. Cette Hiſtoire eſt ſans doute la même que celle qu'Hermippus a rapportée. Il dit que ce Philoſophe étant arrivé en Italie s'enferma dans un logis ſoûterrain, après avoir prié ſa mere de tenir regître de ce qui ſe paſſeroit. Quand il ſe fut tenu là autant de temps qu'il le jugea à propos, ſa mere comme ils en étoient convenus, lui fit tenir ſes tablettes. Il y vit les dates, & les autres circonſtances des événemens: il ſortit de ce lieu-là avec un viſage pâle, & tout défait; il aſſembla le peuple, & il aſſûra qu'il revenoit des Enfers, & pour le perſuader il récita ce qui s'étoit fait dans la ville. Il fit gémir & pleurer toute l'Aſſemblée, tant ſes Auditeurs furent touchés de ce récit: ils ne doutérent plus que ce ne fût un homme divin, & ils lui donnérent à inſtruire leurs femmes. Sans doute ce fut en cette occaſion qu'il étonna les mauvais maris, en leur diſant qu'on punit avec beaucoup de ſévérité dans les Enfers ceux qui refuſent à leurs fem-

Digitized by Google

tronomie, en Géométrie, & dans les autres parties des Mathématiques, ſe ſoit plû à débiter ſes plus beaux préceptes ſous le voile des énigmes. Ce voile étoit ſi épais, que les Interpretes y ont trouvé une ample matiere de Conjectures (*h*), & autant de ſens myſtiques qu'il leur a plû. Quelques-uns prennent

mes les careſſes d'obligation. Apparemment il parla auſſi des peines qui ſont infligées aux femmes galantes, & nous devons croire que ce fut l'une des raiſons qui obligérent les Crotoniates à envoyer leurs épouſes à ſon école. Remarquez bien la contradiction de ce grand Maître. Il enſeignoit d'un côté la Métempſychoſe, ſans ſe borner aux trois déménagemens dont parle Pindare : & de l'autre il oſoit dire qu'il avoit vu dans les Enfers l'ame d'Homere, celle d'Heſiode, &c. bien tourmentées. La Métempſychoſe détruiſoit l'Enfer. Mais il aima mieux s'acquérir de l'autorité, & ſe rendre propre à extirper la débauche en ſe contrediſant, que de ſuivre une méthode bien liée de dogmatiſer qui ne fût pas ſi utile.

(*g*) *Les choſes auxquelles il travailloit avec un grand zele.*] Son affection pour le bien public le détermina à porter ſes inſtructions au Palais des Grands : il n'eut pas de peine à comprendre que s'il tournoit du bon côté l'eſprit des Princes, & des premiers Magiſtrats, il répandroit aiſément & amplement ſur les autres hommes les fruits de ſa Philoſophie. Il eut le bonheur & la gloire d'avoir formé des Diſciples qui furent d'excellens Légiſlateurs, un Zaleucus, un Charondas, & quelques autres. Qui dit Légiſlateur, dit un homme qu'on doit regarder comme le meilleur préſent qui puiſſe être fait aux Sociétés. Ceux qui ont donné des Loix ſont plus dignes d'admiration, & d'une louange immortelle, que les plus grands Conquérans. Néanmoins leur mémoire n'eſt point paſſée juſqu'à nous avec le même fracas que celle des Cyrus, & des Alexandre ; il s'en faut bien. C'eſt que notre eſprit étant peu capable de connoître la véritable grandeur, en attache fauſſement l'idée aux actions qui font du bruit. Il ne ſauroit diſcerner le grand d'avec l'éclatant : & ainſi la vie d'un homme qui s'occupe à remédier aux maux intérieurs de l'Etat par de bonnes Loix, eſt un objet qui ne frappe guerre ; c'eſt parce qu'un tel ouvrage ſe fait doucement. Mais ſi l'on ſubjugue des Villes & des Provinces, ſi l'on fait périr des millions d'hommes, ſi l'on en réduit dix fois autant à l'aumône, on ſ'acquiert un nom tellement illuſtre, que la poſtérité la plus reculée n'en parle qu'avec des transports d'admiration. Quoi qu'il en ſoit, ce ſera éternellement une grande gloire pour Pythagoras, auprès de ceux qui ſavent juger des choſes, que d'avoir fourni au monde quelques bons Légiſlateurs. C'eſt une gloire qui redonde ſur toute la Philoſophie, comme Seneque l'a bien obſervé. Outre qu'il s'appliquoit fortement à pacifier les guerres qui s'élevoient dans l'Italie, & les factions inteſtines qui troubloient les villes. Il ne faut faire la guerre, diſoit-il, ſouvent, qu'à ces cinq choſes, aux maladies du corps, à l'ignorance de l'eſprit, aux paſſions du cœur, aux ſéditions des villes, & à la diſcorde des familles. Voilà cinq monſtres qu'il faut combattre à toute outrance par le fer & par le feu. Il ne faut pas s'étonner que les habitans de Crotone ayent voulu que leur Sénat ſe conduiſît par les conſeils d'un ſi excellent perſonnage. C'eſt Valere Maxime qui le dit, pour faire voir que l'autorité de Pythagoras étoit reconnue hors de ſon Collége. Le même Auteur nous apprend que pluſieurs villes d'Italie ſe reſſentirent du bon effet des études de ce Philoſophe.

(*h*) *Les Interpretes y ont trouvé une ample matiere de Conjectures.*] Voyez, par exemple, ce qu'ils ont dit ſur ce Précepte Pythagorique, *Ne t'aſſieds pas ſur le Chenix ;* voyez-le, dis-je, dans la docte Diſſertation que j'ai indiquée

Digitized by Google

nent au pié de la lettre l'ordre qu'il donnoit de ne manger point de feves (*i*). Il n'y a gueres de gens de ces ſiécles-là qui

en un autre endroit. Monſ. du Rondel en eſt l'Auteur. Cette méthode ſymbolique d'enſeigner a été fort en uſage dans l'Orient & dans l'Egypte. C'eſt de-là ſans doute que Pythagoras l'avoit tirée. Il revint de ſes voyages chargé des dépouilles de l'érudition de tous les pays qu'il avoit vus. On prétend ſur-tout qu'il fit une ample moiſſon parmi les Juifs, & qu'il apprit bien des choſes d'Ezechiel & de Daniel. On veut même que ſa *Tetractys* ſoit la même choſe que le nom *tetragrammaton*, nom ineffable & tout rempli de myſteres, à ce que diſent les Rabins. Conſultez le ſavant Monſ. Huet. D'autres veulent que cette *Tetractys*, ce grand objet de vénération & de ſermens, ne fût autre choſe qu'une maniere myſtérieuſe de dogmatiſer par les nombres. Conſidérez ces paroles du Journal de Leipſig à la page 204 de l'an 1685, dans l'Extrait d'un Livre Anglois de Jean Turnerus. Mais n'oublions pas de dire, que Pythagoras & ſes Succeſſeurs avoient deux manieres d'enſeigner, l'une pour les initiés, l'autre pour les étrangers & pour les profanes. La premiere étoit claire & dévoilée: la ſeconde étoit ſymbolique & énigmatique.

(*i*) *L'ordre qu'il donnoit de ne manger point de feves.*] Ceux qui expliquent cette défenſe littéralement, alléguent entre autres raiſons que Pythagoras fut inſtruit par les Egyptiens, & que même il ſe laiſſa circoncire, afin d'être admis à leurs myſteres les plus ſecrets. Or les Egyptiens s'abſtenoient des féves: ils n'en ſemoient point, & s'ils en trouvoient qui fuſſent crues ſans avoir été ſemées, ils n'y touchoient pas. Leurs Prêtres pouſſoient plus loin la ſuperſtition, ils n'oſoient pas même jetter les yeux ſur ce légume, ils le tenoient pour immonde, ils euſſent plutôt mangé la chair de leurs peres. Il faut donc croire, conclut-on, que Pythagoras le Diſciple de ces gens-là interdiſoit littéralement cette eſpece de légume. Pluſieurs Auteurs graves parmi les Anciens entendent ainſi cette interdiction. Quelques-uns ont dit qu'il aima mieux ſe laiſſer tuer par ceux qui le pourſuivoient, que de ſe ſauver à travers un champ de feves, tant il reſpectoit, ou abhorroit cette plante! Il n'y a, je crois, qu'Ariſtoxene qui ait dit que Pythagoras en mangeoit ſouvent. Nos Savans ne font point grand cas de ce témoignage d'Ariſtoxene: ils ſuppoſent qu'il s'eſt trompé; ils regardent comme un fait certain cette abſtinence Pythagorique, & ils en recherchent les cauſes. Ariſtote en a donné quatre ou cinq. Il prétend que ce Philoſophe défendit de manger des feves, ou parce qu'elles reſſemblent aux parties qu'on ne nomme pas, ou parce qu'elles reſſemblent aux portes de l'Enfer, ou parce qu'elles excitent à la luxure, ou parce qu'elles ſont ſemblables à la nature de l'Univers, ou parce qu'elles étoient employées dans l'élection des Magiſtrats. Ceux qui veulent que cette défenſe ſoit un Précepte moral, & que Pythagoras ne l'ait entendue qu'en un ſens allégorique, ſe figurent qu'il a défendu par là à ſes Diſciples de ſe mêler du Gouvernement. Cela eſt fondé ſur ce qu'en certaines villes on donnoit avec des feves ſon ſuffrage, quand on procédoit à l'élection des Magiſtrats. D'autres veulent qu'il ait défendu le plaiſir vénérien. Le Mauro, dans un Poëme où ſous le nom *della Fava* il déſigne quelque choſe de laſcif, joint enſemble l'opinion d'Ariſtoxene, & celle qui la combat. Il prétend que Pythagoras défendoit l'uſage des feves, c'eſt-à-dire le plaiſir vénérien; & que néanmoins il n'y avoit point d'aliment qui lui fût plus ordinaire que celui-là: il défendoit aux autres ce qu'il pratiquoit lui-même; & cette conduite, ſi nous en croyons le Mauro, eſt fort commune. Ciceron inſinue que l'interdiction des féves étoit fondée ſur ce qu'elles empêchent de faire des ſonges divinatoires; car elles échauffent trop, & par cette irritation des eſprits, elles ne permettent pas à

Digitized by Google

qui ayent fait autant de voyages que lui. Il paſſe dans l'eſprit de quelques perſonnes pour un inſigne Magicien (*k*): nous

l'ame de poſſéder la quiétude qui eſt néceſſaire pour la recherche de la vérité. Le docte Windet approfondit plus doctement que perſonne les raiſons de cette abſtinence: il s'attache principalement aux portes d'enfer. Nous avons vu qu'une des raiſons de Pythagoras étoit tirée de la reſſemblance entre les feves & ces portes-là. Windet rejette ceux qui ont dit que par *Cyamus* Pythagoras avoit entendu la gorge des femmes, ou les teſticules. Il ſe fixe au ſens littéral: mais il avoue que les feves furent interdites par un principe de chaſteté. Il débite une Erudition exquiſe: il montre qu'au ſentiment de Pythagoras deſcendre dans les Enfers ſignifioit être engendré, & ne vouloit dire autre choſe que le changement que ſouffre une ame qui ſort des régions ſupérieures, pour s'unir ſur la terre à un corps organiſé. Il montre que les feves n'ayant point de nœuds dans leur tige, reſſemblent aux portes de l'Enfer par où les ames ont toûjours l'entrée libre, quand il s'agit de génération. Il ajoûte que Pythagore conſidérant cette vie comme une eſpece de mort, ou d'exil, faiſoit enſorte qu'on n'engendrât pas, & qu'on s'efforçât de retourner aux lieux céleſtes. Il réfute ceux qui croyent que les feves furent interdites aux Diſciples de Pythagoras comme un aliment immonde: ce fut, dit-il, pour des raiſons ſaintes & myſtérieuſes, & qu'ils ne diſoient à perſonne. Quelques-uns d'eux aimoient mieux mourir que de révéler un ſi grand ſecret. Une Pythagoricienne ſe coupa la langue, pour n'avoir nul ſujet de craindre que la rigueur des tourmens ne la fît parler. Monſr. Menage cite un paſſage tiré de la Vie de ſaint Artemius où l'on trouve que Theano écoliere & femme de Pythagoras, ne voulant point dire la raiſon qui les faiſoit s'abſtenir des feves, fut miſe à mort; mais elle eut la langue coupée avant qu'on la fît mourir.

Je remarquerai en paſſant que l'Ecole de Salerne dans l'Edition de René Moreau, défend de manger des feves. Les ſavans & amples Recueils que ce Médecin a publiés ſur ce Précepte méritent d'être conſultés. On y trouvera bien des Remarques qui concernent Pythagoras.

(*k*) *Il paſſe - - - - pour un inſigne Magicien.*] Citons l'Apologie des grands Hommes accuſés de Magie. *Il a eſté reputé Sorcier & Enchanteur, parce que premierement il avoit longtemps demeuré en Egypte, & s'eſtoit exercé en la lecture des livres de Zoroaſtre, où il avoit appris, comme il eſt à conjecturer, la proprieté de certaines herbes qu'il nommoit* Coraceſia, Callicia, Menais, Corinthas, & Aproxis, *deſquelles les deux premieres faiſoient glacer l'eau quand elles y eſtoient miſes, les deux ſuivantes eſtoient fort ſingulieres contre la morſure des ſerpens, & la derniere s'enflammoit ſoudainement de ſi loing qu'elle voyoit le feu. Comme auſſi en l'un de ſes Symboles il défendoit expreſſément l'uſage des febves, leſquelles ſuivant la meſme ſuperſtition il faiſoit brouiller, & les expoſoit quelques nuicts à la Lune, juſques à ce que par un grand reſſort de Magie elles vinſſent à ſe convertir en ſang, qui luy ſervoit peut-être pour faire cet autre preſtige duquel fait mention Cœlius Rhodiginus après Suidas, & l'Interprete d'Ariſtophanes en la Comedie des Nuës, qui diſent que ce Philoſophe eſcrivoit avec du ſang ſur un miroir ventru ce que bon luy ſembloit, & qu'oppoſant ces lettres à la face de la Lune quand elle eſtoit pleine, il voyoit dans le rond de cet Aſtre tout ce qu'il avoit eſcrit dans la glace de ſon miroir. A quoy l'on peut encore adjouſter qu'il parut avec une caiſſe d'or aux jeux Olympiques, qu'il ſe fit ſaluer par le fleuve Neſſus, qu'il arreſta le vol d'un Aigle, apprivoiſa une Ourſe, fit mourir un ſerpent, & chaſſa un bœuf qui gaſtoit un champ de febves, par la ſeule vertu de certaines paroles. Et de plus qu'il ſe fit voir en meſme jour & meſme heure en la ville de Crotone & en celle de Metapont, & qu'il prediſoit les choſes futures avec telle aſſeurance, que beaucoup tiennent qu'il fut nommé Pythagore, parce-*

Digitized by Google

nous verrons ſur quel fondement. Nous dirons auſſi que le Sieur Naudé l'en juſtifie (*l*). Il me reſteroit cent choſes à obſerver:

qu'il donnoit des reſponſes non moins certaines & véritables que celles d'Apollon Pythien. Ces paroles ſont de Naudé au Chapitre XV page 215 de l'Apologie des grands Hommes. Il nous avertit à la page 214, qu'on peut recueillir cela de *Jamblique, de Pline, de Tertullien, d'Origenes, de St. Auguſtin, d'Ammien Marcellin, du Jeſuite Delrio, & de Boiſſardus.*

(*l*) *Le Sieur Naudé l'en juſtifie.*] Conſultez ſon Apologie des grands Hommes: je n'en tirerai que ce qui ſuit. „Les preuves qui ſont fondées „ſur la defenſe que ce Philoſophe „faiſoit de manger des febves, & le „moyen qu'il tenoit pour convertir „leur ſuc en ſang, ſe peuvent auſſi „facilement réfuter que les précé„dentes, puiſque Reuchlin ſe moc„que à bon droit de toutes les inep„ties que beaucoup de cervelles creu„ſes diſloquées ont forgées ſur cette „defenſe, telles que pouvoit être „celle de Hermippus dans Diogenes, qui croyoit que Pythagore avoit „mieux aimé ſe faire tuer ſur le bord „d'un champ de febves, que de paſſer „au travers pour ſe mettre à couvert „de ſes ennemis. Et ſi tant eſt qu'il les „ait défenduës, ce n'a eſté pour autre „raiſon que la premiere des cinq „qu'en donne M. Moreau, au lieu que „nous avons cité de ſon Commen„taire ſur l'Eſchole de Salerne. „---- L'on peut dire pareillement „qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire „en cette converſion qu'il faiſoit des „febves en ſang, veu que M. Moreau „monſtre très-clairement en ſondit „Commentaire, que ſuivant les princi„pes des Chymiſtes qui mettent la „ſimilitude & reſſemblance pour cau„ſes de l'action, c'eſt une choſe qui „ſe peut faire & expliquer par rai„ſons naturelles: ſans toutesfois que „l'on ſe doive perſuader que Pytha„gore ſe ſervit de cet Elixir de feb„ves, ou du ſang humain pour eſcri„re ſur ſon miroir ventru: car outre „le peu de raiſon qu'il auroit eu d'y „employer pluſtoſt le ſang que quel„que autre liqueur, Campanella prou„ve par des raiſons très-ſolides, que „cette opération eſt du tout impoſ„ſible: & quand Agrippa s'eſt vanté „d'en avoir le ſecret, & Noël le „Comte a eſcrit que du temps de „François I. & Charles-quint l'on „ſavoit à Paris la nuict tout ce qui „s'eſtoit paſſé le jour au Chaſteau de „Milan, le premier ne le diſoit que „pour ſe vanter & mettre en vogue, „& la relation du dernier eſt une pure „fable & bourde controuvée par ceux „qui ont voulu joindre la Magie aux „armes de ces deux grands Princes, „comme l'on dict que firent autres„fois Ninus & Zoroaſtre, Pyrrhus & „Crœſus, Neſtanebus & Philippes „de Macedone. Ce qui nous doit „faire juger que tout ce que l'on dict „de ce miroir de Pythagore luy eſt „auſſi fauſſement attribué que l'Ari„thmetique ſuperſtitieuſe & la roue „de l'Onomantie; ou que s'il l'a ja„mais mis en pratique, c'eſtoit in„failliblement quelque jeu, preſtige „& ſubtilité. --- Il n'y auroit auſſi „aucune apparence d'inſiſter plus long„temps ſur ce que Pythagore fit mou„rir en prononçant certains mots, un „ſerpent qui faiſoit beaucoup de dom„mage en Italie, parce que Boiſſar„dus, qui nous donne Ariſtote pour „garant de cette Hiſtoire, ne cite „point le livre d'où il l'a priſe, & „que ſi on veut en rechercher la vérité „de plus près, l'on trouvera qu'elle „eſt totalement fauſſe, n'eſtant fon„dée que ſur l'ignorance de ceux qui „changent Socrates en Pythagore, & „qui prennent pour argent comptant „la fable qui eſt récitée du premier „dans un livre des cauſes & proprietés „des Eléments, que Patrice monſtre „avoir eſté fauſſement attribué à „Ariſtote. Mais cette inadvertance „de Boiſſardus pourroit eſtre facile„lement excuſée, s'il n'en avoit com„mis une beaucoup plus grande & „remarquable, quand il cite Plu„tarque en la Vie de Numa, pour „authoriſer l'hiſtoire du Bœuf que

Digitized by Google

ſerver: mais je ſuis contraint d'être court, & j'évite tout ce qui ſe peut trouver dans Monſr. Moréri. Cependant quoique

„Pythagore fit retirer d'un champ „de febves après lui avoir chucheté „quelque choſe à l'aureille. Il euſt „mieux fait de confeſſer qu'il l'avoit „traduite de Cœlius Rhodiginus, qui „cite véritablement Plutarque au „commencement de ſon chapitre, „mais ſur un autre ſujet que celuy „de cette fable, de laquelle on ne „trouvera point qu'il ayt faict jamais „aucune mention".

Je crois qu'on ſera bien aiſe de trouver ici les paroles du Scholiaſte d'Ariſtophane corrigées par le ſavant Meziriac. *Je conclurrai ce diſcours*, dit-il, *par une jolie remarque que font le Scholiaſte d'Ariſtophane ſur la Comedie des nuées, & Suidas ſur ces mots, d'une merveille de magie ſur le ſubjet de la Lune. Voilà les propres mots du Scholiaſte.* Il y a un jeu de l'invention de Pythagoras, qui ſe fait avec un miroir en ceſte ſorte. La Lune eſtant au plein, quelqu'un eſcrit dans un miroir tout ce qu'il veut, avec du ſang, & ayant adverti un autre, il ſe tient derriere lui, & tourne vers la Lune les lettres eſcrites dans le miroir, alors cet autre-là ſichant ſon regard attentivement dans le globe de la Lune, y liſt tout ce qui eſt eſcrit dans le miroir, comme s'il étoit eſcrit dans la Lune. *En ce paſſage j'ay corrigé deux fautes, ſuivant l'opinion du docte Meurſius, en ſon livre des Jeux des Grecs, qui tire ceſte correction de Suidas. Quant à Suidas, il ſemble qu'il n'a fait que tranſcrire ce paſſage mot à mot; mais dans tous les livres imprimés de cet autheur, il y a pluſieurs fautes.* Vous trouverez dans Meziriac la correction de ces fautes. Conſultez les Remarques ſur le Berger extravagant. La chimere de Noël le Comte a paſſé dans pluſieurs Livres, tant il eſt vrai qu'on fait du tort au public en imprimant un ouï-dire? Il ne ſe trouve que trop d'Auteurs qui l'adoptent de main en main. Parceque le Feuillant Saint Romuald inſéra ce conte dans ſon Thréſor Chronologique, le Pere l'Enfant l'a inſéré dans ſon Hiſtoire générale de tous les Siecles de la nouvelle Loi. *La maniere*, dit-il, *de ſavoir les choſes abſentes, ſans Magie: il les faut écrire en groſſes Lettres ſur un Miroir, & le preſenter à la Lune, laquelle les fait connoître dans un autre Miroir où on la regarde. De cette maniere, François I faiſant la guerre à Charles-Quint pour le Duché de Milan, on le ſavoit la nuit ſuivante à Paris.* Si l'on rapportoit de telles choſes pour s'en mocquer, on éviteroit la cenſure. C'eſt ainſi que Jean Leon a rapporté une fable qui ſe débitoit en Egypte. *Entre les Ptolomées*, dit-il, *il y en eut jadis un Roy d'Alexandrie, qui pour rendre la cité aſſeurée, inexpugnable, & qui peut ſans danger éviter les durs efforts de ſes ennemis, feit ériger cette colomne: & à la ſommité d'icelle il feit poſer un grand miroüer d'acier, ayant telle vertu en ſoy, que tous les vaiſſeaux des ennemis qui paſſoyent devant cette colomne (eſtant le miroüer deconvert) miraculeuſement commençoyent à s'embraſer, & pour ce ſeul effet, l'avoit fait ainſi dreſſer ſur la bouche du port. Mais on dit que les Mahométans à leur arrivée gâterent le miroüer: au moyen de quoy il vint à perdre cette vertu non moins admirable que inuſitée: puis feirent emporter la colomne. Choſe certes ridicule, & digne d'être propoſée aux enfans, & non à ceux qui ont quelque jugement.* Joignez à ceci ce que j'ai dit ailleurs, & ces paroles de Guillaume Bouchet: *Il falloit que le miroüer de cette femme fuſt faſciné & garni de magie diabolique de Tolede: veu que ceux de Rhodes pouvoient voir les navires qui alloyent en Syrie ou en Egypte en un miroüer, lequel eſtoit pendu au col du ſoleil ſur leur Coloſſe.*

La fable des miroirs de Noſtradamus ne vaut pas mieux que les précédentes. On veut qu'il ait vu dans des miroirs taliſmaniques l'avenir que l'on prétend qu'il a ſi heureuſement révélé.

On a débité dans une Satyre contre les Jéſuites, „que le Pere „Coton faiſoit voeir au Roy (Henri „le Grand,) *dans un Miroir eſtoillé,*

Digitized by Google

que l'on y trouve la Métempſychoſe, je ne laiſſerai pas de m'y arrêter un peu (*m*). Je penſe qu'à cauſe de cette opinion il deſapprouvoit les ſacrifices de bêtes: & l'on remarque qu'il adora un autel, où jamais aucune victime n'étoit immolée; qu'il l'adora, dis-je, comme un lieu qui n'avoit pas été profané,

„ce qui ſe paſſoit ès Cours & Cabi„nets de tous les Princes du Mon„de": & le Jéſuite qui me l'apprend s'échauffe beaucoup trop à réfuter ce conte. Nicolas Paſquier en rapporte un tout ſemblable; & notez qu'il ne le fait point pour s'en mocquer, mais qu'il le raconte le plus ſérieuſement du monde dans une Lettre toute remplie de *Prognoſtications qui devancerent la mort* de Henri le Grand. Je le tranſcrirai d'autant plus volontiers ici, que c'eſt un des plus circonſtanciés en ce genre, & par conſéquent des plus propres à en faire ſentir le ridicule. „La feue Roy„ne Mere (Catherine de Medicis)", dit Paſquier, „déſireuſe de ſavoir ſi „tous ſes enfans mouteroient à l'état, „un Magicien dans le Chaſteau de „Chaulmont, qui eſt aſſis ſur le bord „de la riviere de Loire entre Blois „& Amboiſe, luy monſtra dans une „ſale, autour d'un cercle qu'il avoit „dreſſé, tous les Roys de France qui „avoient été & qui ſeroient, leſquels „firent autant de tours autour du cer„cle, qu'ils avoient regné ou de„voient régner d'années; & comme „Henry troiſiéme eut fait quinze tours, „voilà le feu Roi qui entre ſur la car„riere gaillard & diſpoſt, qui fit „vingt tours entiers, & voulant a„chever le vingt & uniéſme il diſpa„rut. A la ſuite vint un petit Prince „de l'aage de huict à neuf ans, qui „fit trente-ſept ou trente huict tours: „& après cela toutes choſes ſe rendi„rent inviſibles, pource que la feuë „Royne Mere n'en voulut point d'a„vantage". Remarquez que ſon prétendu Enchantement cloche dès qu'il entre dans l'avenir. Il dit bien qu'Henri III. fit quinze tours, & qu'Henri IV. en fit vingt, & diſparut au vingt & uniéme, parce qu'il écrit après l'événement; mais dès qu'il parle du Regne de Louïs XIII, il s'égare. Il lui fait faire trente ſept on trente huit tours: ce qui l'auroit conduit juſqu'en 1647 ou 1648: au lieu que tout le monde ſait qu'il n'alla que juſqu'en 1643. L'Auteur d'un petit Libelle intitulé *Remarques ſur le Gouvernement du Royaume durant les Regnes de Henry IV, de Louis XIII, & de Louïs XIV*, imprimé à Cologne chez Pierre Marteau en 1688 *in* 12, a tourné ainſi ce conte. *L'on dit qu'elle* (Catherine de Medicis) *ſe ſervit auſſi des Enchantemens de ſes Devineurs pour ſavoir les Succeſſeurs de ſon fils; & que par le moyen d'un Miroir ils lui faiſoient apparoître qui devoit régner après l'extinction de la race des Valois. Le premier qui parut fut Henry IV; mais elle conçut une averſion & une haine implacable contre ce Prince, s'étant toûjours efforcée depuis cette vûe de le perdre par tous les artifices imaginables. Il eſt aſſez notoire ce que peut faire une femme en furie, & qu'il n'y a rien dont elle ne vienne à bout. Mais Dieu délivra ce Monarque de toutes ſes embuches. Après le Roy Henry IV le Miroir luiſit paroiſtre Louïs XIII, Louïs XIV avec une taille & un port plein de Majeſté. Après quoi parut dans le Miroir une troupe de Jéſuites, qui devoient à leur tour être les Maîtres de la France. Elle n'en voulut point voir d'avantage, & fut même ſur le point de caſſer le Miroir: mais il fut pourtant conſervé, & pluſieurs aſſurent qu'il eſt encore à préſent dans le Louvre.* Il eſt tout viſible que ce récit n'eſt qu'une Copie revue & augmentée de celui de Nicolas Paſquier: mais admirez avec quelle hardieſſe on l'a falſifié. I. On y fait paroître Henri IV le premier, au lieu que Paſquier fait paroître avant lui tous ſes Prédeceſſeurs. II. On y étend juſqu'à Louïs XIV & au delà ce qu'il n'avoit conduit que juſqu'à Louïs XIII. III. On y inſinue que cela ſe paſſa au Louvre, au lieu qu'il dit que ce fut à Chaumont ſur Loire. IV. On y parle d'un Miroir, & il ne parle que d'un Cercle.

Digitized by Google

fané, ou pollué. Je n'ai point marqué la patrie de Pythagoras, parce que les opinions varient fort là-dessus; les uns veulent qu'il soit Tyrrhenien, d'autres le font Syrien, d'autres le font naître dans l'Ile de Samos, & d'autres dans l'Ile de Cephalonie, &c. On ne peut rien voir de plus beau dans des Philo-

V. On y conserve ce Miroir, qui est, dit-on, encore au Louvre. VI. On y dit que Catherine de Medicis voulut casser le Miroir, au lieu que Pasquier dit qu'elle se contenta de ne vouloir plus rien voir. Je ne dis rien de cette réflexion si ingénieusement placée, & que l'on contredit tout aussi-tôt; ni de cette belle prédiction en faveur des Jésuites, dont nous voyons si bien aujourd'hui la fausseté; ni de ce qu'on avance si ridiculement touchant la cause de la haine de Catherine de Medicis pour Henri IV; on sait assez qu'elle avoit d'autres raisons de ne le point aimer. On trouvera peut-être que c'est trop insister sur de telles bagatelles: mais il n'est pas aussi inutile qu'on le pourroit penser de réfuter ces sortes de traditions, & d'en faire voir le progrès; puisqu'on voit tous les jours des personnes assez crédules pour les admettre & pour les débiter sans honte. Combien y a-t-il de gens, par exemple, qui ont lu le dernier de ces récits sans savoir & sans soupçonner que ce n'étoit qu'une broderie de celui de Pasquier! Tel est le destin de ces sortes de traditions; elles s'accroissent avec le temps: l'on peut fort bien leur appliquer le *Vires acquirit eundo.*

(*m*) *Je m'arrêterai un peu sur* la Métempsychose.] On prétend que Pythagoras se glorifioit là-dessus d'un privilége tout particulier; car il se vantoit de se souvenir dans quels corps il avoit été avant que d'être Pythagoras. Mais il ne remontoit que jusqu'au siécle du siége de Troie. Il avoit été premiérement Æthalide fils putatif de Mercure, & ayant à son choix de demander à ce Dieu tout ce qu'il voudroit, il lui demanda la grace de se souvenir de toutes choses même après sa mort. Quelque temps après il fut Euphorbe, & reçut de Menelas une blessure au siége de Troie. Après la mort d'Euphorbe il fut Hermetime, & puis un pêcheur de Delos nommé Pyrrhus, & enfin Pythagoras, homme qui se souvenoit de toutes ces transmigrations, & de ce qu'il avoit souffert dans les enfers, & que les autres ames y souffrent. Voici une petite contradiction; car si les ames en sortant d'un corps passent en un autre, elles ne vont point dans les enfers. Notre Philosophe dans Ovide ne remonte que jusqu'à Euphorbe. O l'heureuse mémoire d'homme! s'écrie agréablement Lactance. Lactance ne devoit pas révoquer en doute que Pythagoras n'attribuât sa mémoire à une faveur des Dieux, il le pouvoit lire dans Heraclide; & sans cela, dira-t-on, il étoit aisé de s'imaginer que Pythagoras alla au devant de l'Objection que les autres hommes lui pouvoient faire, eux qui ne se souvenoient d'aucune préexistence. Voici une Réponse à cette Objection. A certains égards il n'est point probable qu'il ait eu assez de hardiesse pour se vanter d'une telle chose: il eût fallu, comme l'observe Lactance, que son mépris pour les autres hommes fût monté au dernier point: mais si l'on tourne la médaille, on ne trouvera rien là qui choque la vraisemblance. Il s'étoit acquis une telle réputation, & il avoit fait tant d'expériences sur l'aveugle docilité, & sur la crédulité infinie de ses Auditeurs, qu'il pouvoit bien se promettre qu'on lui passeroit tout ce qu'il diroit de sa mémoire. Si vous voulez savoir ses transmigrations depuis la mort de Pythagoras, vous n'avez qu'à consulter Aulu-Gelle. Au reste, il n'inventa pas la Métempsychose; il l'apprit des Egyptiens: cela lui fit gâter les belles leçons qu'il avoit ouïes de Pherecyde sur l'immortalité de l'ame, & qui l'avoient tant touché, qu'il abandonna tout d'un coup le mé-

Philoſophes Païens, que ce qu'il diſoit de Dieu, & du but où nous devons tendre (*n*); & apparemment il eût pouſſé l'orthodoxie beaucoup plus loin, s'il eût eu aſſez de courage pour s'expo-

tier d'Athlete pour étudier en Philoſophie.

(*n*) *Rien de plus beau ..... que ce qu'il diſoit de Dieu, & du but où nous devons tendre.*] Il a reconnu l'unité de Dieu; car il a dit que l'unité étoit le principe de toutes choſes, & que d'elle étoit ſorti le ſujet qu'elle employa comme ſa matiere, & que de ſon action ſur cette matiere ſortirent les nombres, les figures, les élémens, le monde viſible, &c. Il a dit que cette unité étoit Dieu, le bien, l'entendement, l'eſprit. La doctrine de Pythagoras n'eſt point auſſi orthodoxe dans Plutarque que dans le paſſage de Diogene Laërce; car ſelon Plutarque il admettoit deux principes indépendans, l'Unité, & le Binaire, & il donnoit au premier l'eſſence divine, la bonté, l'entendement; & à l'autre la nature d'un Démon, le mal, la matiere. Nous jugerons plus avantageuſement de ſon dogme, ſi nous le prenons dans Clement Alexandrin. Le mal eſt que Pythagoras en ſe repréſentant Dieu comme le moteur de l'Univers, & l'ame du Monde, vouloit que nos ames fuſſent des portions de Dieu. L'Objection qu'on lui propoſe là-deſſus dans Cicéron eſt inſoluble. Saint Epiphane attribue à ce Philoſophe un ſentiment qui ne vaut rien, c'eſt d'avoir donné à Dieu une nature corporelle & organique, Dieu n'étant autre choſe que le Ciel, & ſe ſervant du Soleil & de la Lune comme de deux yeux, & ainſi des autres parties du Firmament. Mais voici une penſée qui eſt ſimplement & abſolument vraie. Clement Alexandrin la compare avec les paroles de St. Paul. Il n'y a que Dieu qui ſoit ſage, diſoit Pythagoras. L'Auteur des Antiquités Judaïques paroît fort content de ce que pluſieurs Philoſophes, & nommément celui-ci, penſoient de la nature de Dieu, & il ne doute point qu'ils n'euſſent parlé encore plus ſainement, s'ils n'euſſent craint la perſécution; car, comme dit Platon, il n'eſt point ſûr de dire la vérité touchant la nature divine à des ignorans. Le même Joſephe aſſûre que Pythagoras ſurpaſſe en piété & en ſageſſe tous les anciens Philoſophes. N'oublions pas cette obſervation de Plutarque: lorſqu'il montre la conformité qui ſe trouvoit entre les penſées de Numa & celles de Pythagoras, il dit que Numa ne voulut point qu'on repréſentât la Divinité par des images, & que Dieu ſelon Pythagoras eſt une nature impaſſible, qui ne tombe point ſous les ſens, & qui ne peut être que l'objet de l'entendement.

Quant au but de nos actions & de nos études, on ne peut rien voir de plus admirable, ni de plus Chrétien, que ce qu'en a dit Pythagoras; car il vouloit que l'étude de la Philoſophie tendît à rendre les hommes ſemblables à Dieu. C'eſt l'éloge que l'on donne à une Piece de Poëſie qui contient les dogmes de ce Philoſophe. Ils contenoient deux Parties que l'on pourroit fort bien comparer à la voie purgative, & à la voie unitive, dont nos Myſtiques ont dit tant de belles choſes. Schefler allegue pluſieurs paſſages qui témoignent que, ſelon ce Philoſophe, l'acquiſition de la vérité étoit l'unique moyen de parvenir à être ſemblable à Dieu; mais que pour connoître la vérité il la falloit rechercher avec une ame purifiée, & qui eût dompté les paſſions du corps. Joignons à cela le témoignage de l'Anonyme qui avoit écrit la Vie de Pythagoras. Il dit, que les Sectateurs de ce Philoſophe enſeignoient qu'on ſe perfectionne en trois manieres. 1. En converſant avec les Dieux; car pendant ce commerce on s'abſtient de toute mauvaiſe action, & l'on ſe rend ſemblable aux Dieux autant qu'une telle choſe eſt poſſible. 2. En faiſant du bien aux autres; car c'eſt le propre de Dieu, c'eſt l'imitation de Dieu. 3. En ſortant de cette vie. Les plus beaux préſens que le Ciel ait faits à l'homme, ſelon Pythagoras, ſont de dire la vérité, & de rendre de bons offi-

Digitized by Google

s'expoſer au martyre. Les circonſtances de ſa mort ſont rapportées diverſement (*o*). Je nommerai quelques Auteurs qui ont traité de ſes dogmes (*p*). Ce qui le concerne entant que Médecin

ces : ces deux choſes, diſoit-il, reſſemblent aux œuvres de Dieu.

(*o*) *Les circonſtances de ſa mort ſont rapportées diverſement.*] Il demeuroit à Crotone chez Milon avec ſes Diſciples, & on l'y brûla. Un homme, qu'il n'avoit point voulu admettre dans cette ſociété, mit le feu à la maiſon. Apparemment la phyſionomie de ce perſonnage n'étoit pas heureuſe ; car Pythagoras ne recevoit pour Diſciples que ceux dont la mine lui revenoit, après l'avoir examinée ſelon les régles de l'art. C'étoit la premiere de ſes démarches. Il y eu a qui diſent qu'il fut ſoupçonné de machiner l'uſurpation de la Souveraineté ; & que pour aller au devant de cette entrepriſe, les Crotoniates mirent le feu à ſon logis. Il ſe ſauva au travers des flammes, & ſortit hors de la ville : mais comme il entroit dans un champ de feves, il s'arrêta, & il aima mieux ſe laiſſer tuer, que d'ouvrir la bouche, & que de gâter les feves. Selon Dicearque il s'enfuit au Temple des Muſes à Metapont, & y mourut de faim après un jeûne de quarante jours. D'autres diſent qu'au retour du voyage qu'il avoit fait à l'Ile de Delos, pour y fermer les yeux à ſon Maître Pherecyde, & pour l'enterrer, il termina lui-même le cours de ſa vie en s'abſtenant de nourriture. Selon d'autres il mena tous ſes Diſciples au ſecours des Agrigentins contre ceux de Syracuſe ; & ayant été battu il fut tué pendant qu'il fuyoit autour d'un champ de feves. Cela ne s'accorde guere, ni avec les quatre-vingts ans que l'on dit qu'il a vécu, ni avec les quatre-vingt-dix, encore moins avec les quatre-vingt dix-neuf, ou avec les cent quatre années que d'autres lui donnent. Voyez ſur tout ceci les ſavans Recueils de Mr. Ménage. Il n'oublie pas de citer Arnobe, qui aſſûre que Pythagoras fut brûlé vif dans un Temple. Juſtin inſinue qu'il mourut ſans violence à Metapont, où il s'étoit retiré après avoir demeuré vingt ans à Crotone ; qu'il y mourut, dis-je, fi admiré, que ſa maiſon fut convertie en un Temple, & qu'on l'honora comme un Dieu. Valere Maxime ne va pas ſi loin : mais il ſe déclare hautement contre ceux qui diſent qu'on le maltraita.

Saint Epiphane s'eſt abuſé groſſiérement lorſqu'il a dit que Pythagoras mourut au pays des Medes.

(*p*) *Quelques Auteurs qui ont traité de ſes dogmes.*] Je me borne aux Modernes. Guillaume Cantherus a mis en Latin les Fragmens de Pythagoras que Stobée a recueillis. Eraſme, Philippe, Beroaldus, le Gyraldi, Claude Minos, François Berni, Nicolas Scutelli, & quelques autres, ont fait des Notes ſur les Symboles de ce Philoſophe. Conſultez auſſi Lipſe ; les Commentaires de Rittershuſius ſur Malchus ; la Diſſertation d'Holſtenius *De Vita & Scriptis Pythagoræ* ; le Pythagoras de Roderic de Caſtre ; Paganinus Gaudentius *de Pythagoræa animarum tranſmigratione* ; le Dialogue d'AmbroiſeRhodius *de Tranſmigratione* ; la Diſſertation de Claude Lignier *de Secta Pythagorica* ; la Theſe de Marc Mappus *de Ethica Pythagoræ*, ſoûtenue à Strasbourg ſous le Profeſſeur Schallerus ; la Diſſertation de Schilterus *de Diſciplina Pythagorica* ; le Livre de Jean Scheffer cité ci-deſſus ; le Livre intitulé *Ethica Pythagorica* compoſé par Magnus Daniel Omeis Profeſſeur à Altdorf. On peut voir auſſi notre la Mothe le Vayer dans l'Ouvrage de la Vertu des Païens. On croit que les Vers dorés de Pythagoras ſont l'Ouvrage de ſon Diſciple Lyſis. Un ancien Philoſophe d'Alexandrie nommé Hierocles les commenta : nous avons ſon Commentaire commenté par le fils de Caſaubon. Nous avons auſſi les Commentaires qu'ont fait ſur les mêmes Vers Vitus Amerbachius, Theodore Marcilius, Henri Brem, Michel Neander, Jean Strafelius, Guillaume Diezius, & Magnus Daniel Omeis. J'avois oublié l'Ouvrage de Joachim Zehnerus.

Digitized by Google

Médecin ſe voit dans l'Hiſtoire de la Médecine. Je veux joindre à ce que j'ai dit de la fable de ſes miroirs un conte que je viens de lire dans un Nouvelliſte (*q*).

POLITIEN (ANGE) en Latin *Politianus*, naquit à Monte Pulciano dans la Toſcane, le 14 de Juillet 1454. Ce fut l'un des plus doctes, & des plus polis Ecrivains de ſon ſiécle (*a*). Il étudia le Grec ſous Andronic de Theſſalonique, & y fit de grands progrès. On aſſûre qu'il fut élevé aux bonnes Lettres avec Marſile Ficin aux dépens de Coſme de Medicis (*b*). Le premier Ouvrage qui le mit en réputation fut un Poëme ſur le Tournoi de Julien de Medicis (*c*). Tout le monde tomba d'accord qu'il réuſſit mieux que Luc Pulci Poëte illuſtre qui,

(*q*) *Un conte que je viens de lire dans un Nouvelliſte.*] „Un Autheur „moderne a avancé que feu le Maré„chal de Schomberg, commandant „les Troupes Françoiſes en Portugal, „lorſque ce Royaume ſecoua le joug „des Eſpagnols, écrivoit ce qui ſe „paſſoit dans ce Pays-là, ſur un ver„re; & que l'expoſant à la Lune, le „Cardinal Mazarin, qui étoit à Paris, „à la faveur d'un Téleſcope, liſoit „dans cet Aſtre, tout ce que le Ma„réchal vouloit lui faire ſavoir; ſi ce „ſecret étoit auſſi véritable que fabu„leux, &c". Puiſque le Nouvelliſte juge ſainement de ce prétendu ſecret, il ne me reſte qu'à marquer les Anachroniſmes de ce qu'il rapporte. Mr. de Schomberg n'arriva en Portugal qu'au mois de Novembre 1661. Le Cardinal Mazarin étoit mort depuis huit mois; & il y avoit plus de dix ans que le Portugal avoit ſecoué le joug de l'Eſpagne.

(*a*) *Ce fut l'un des plus doctes & des plus polis Ecrivains de ſon ſiécle.*] Les jugemens ne ſont guere partagés ſur ce chapitre: & jamais peut-être aucun Auteur n'a réuni à ſon avantage les ſentimens de ſes Confreres autant que Politien. Que voulez-vous de plus fort? les deux Scaligers lui ont donné de très-grands éloges. Vous trouverez cela avec pluſieurs autres paſſages avantageux dans Pope Blount. Conſultez auſſi Mr. Baillet, Barthius, & Mr. Crenius dans la Préface qu'il a miſe au devant de la nouvelle Edition de l'*Helleniſmus* de Caninius, faite à Leide l'an 1700.

(*b*) *On aſſûre qu'il fut élevé aux bonnes Lettres - - - - - aux dépens de Coſme de Medicis.*] Boiſſard me ſervira de témoin: Je ne ſai d'où Mr. Varillas a pris les circonſtances ſuivantes: „Il „étoit de Florence, & ſes parens vi„voient dans une ſi grande pauvreté, „qu'il fut contraint de ſe mettre à la „ſuite de Julien & Laurent de Medi„cis, lorſqu'ils alloient au Collége, & „de porter leurs livres, afin d'avoir la „commodité de s'en ſervir". Il n'eſt pas vrai que Politien fût de Florence, comme Mrs. Varillas & Bullart l'aſſûrent, il étoit de Monte Pulciano. Notez, 1. que Coſme de Medicis mourut l'an 1464. Ainſi Politien n'auroit pu jouïr des bienfaits de ce patron que juſques à l'âge de dix ans: 2. que Marſile Ficin étoit homme fait quand Coſme mourut; c'eſt pourquoi Boiſſard s'exprime très-mal. Politien dit dans un endroit de ſes Ouvrages, qu'étant fort jeune il étudia la Philoſophie Platonique ſous Marſile Ficin, & celle d'Ariſtote ſous Argyropyle.

(*c*) *Le premier Ouvrage qui le mit en réputation fut un Poëme ſur le Tournoi de Julien de Medicis.*] Paul Jove inſinue que le Poëme de Luc Pulci précéda celui de Politien, & l'on ſe trouve confirmé dans cette penſée, quand on prend garde que Julien de

Digitized by Google

qui décrivit dans un Ouvrage ſemblable le Tournoi de Laurent de Medicis frere de Julien. L'Hiſtoire qu'il compoſa quelque temps après, de la Conſpiration des Pazzi, fut infiniment eſtimée; & ayant été fait Profeſſeur en Langue Latine & en Langue Grecque à Florence, il s'attira tant d'éloges & tant d'applaudiſſemens, que les Ecoliers abandonnerent l'Auditoire de Demetrius Chalcondyle Grec de Nation (*d*), & fort ſavant, mais qui en comparaiſon de Politien ne faiſoit que des Leçons ſeches & décharnées. Les autres Ouvrages que Politien publia, je veux dire la Verſion Latine d'Herodien, les Miſcellanées, les Poëſies Latines, augmentérent ſa réputation de plus en plus. Si ſa vie eût été plus longue, il eût enrichi de pluſieurs compoſitions excellentes la République des Lettres: mais il

Medicis étoit cadet de Laurent. Mr. Varillas & Mr. Baillet les ont ainſi entendues. „Julien de Medicis avoit „remporté le prix d'un Tournoi, & „cherchoit un Paranymphe, qui ne „fût point inférieur à Luc Pulci, qui „s'étoit ſignalé en pareille occaſion, à „l'avantage de Laurent de Medicis. „Politien l'entreprit; & comme il „avoit apperçû, que le Poëme de Pul„ci n'étoit pas par-tout de même for„ce, ---- il pilla les plus belles pen„ſées des Panégyriques anciens - - - „-- & fit une ſi belle piéce, qu'a„près l'avoir luë, Pulci voulut ſup„primer la ſienne, de honte & de „dépit". Mr. Baillet rapporte la même choſe en d'autres termes. Mais ſi l'on en croit le même Paul Jove dans un Ouvrage où il a parlé plus amplement de ces deux Tournois, celui de Laurent fut poſtérieur à celui de Julien, & Pulci ne fit ſon Poëme qu'après avoir vu celui de Politien. Cet Auteur, que je ſache, n'a jamais dit que Pulci plein de colere & de honte ait voulu ſupprimer ſon Poëme. Ce pourroit bien être une invention de Varillas, comme la prétendue méthode que Politien choiſit pour ſurpaſſer un Ouvrage qui étoit encore à naître.

(*d*) *Les Ecoliers abandonnérent l'Auditoire de Demetrius Chalcondyle Grec de Nation.* C'eſt Paul Jove qui nous l'apprend. Nous allons voir un exemple de la liberté effrénée que Mr. Varillas ſe donnoit dans ſes Paraphraſes. „Après qu'Argiropyle, „*dit-il*, eût quité la chaire Grecque de „Florence, Politien s'en empara; & „comme c'étoit un eſprit incompa„rable, qui mettoit tout en uſage „pour réuſſir dans ſes entrepriſes, il „fit ſi bien valoir ſon talent, & flata „ſi finement ſon auditoire, qu'il don„na l'excluſion à tous les Grecs qui „s'étoient préſentés pour la diſputer. „Chalcondyle, quoique fort humble & „peu ſoigneux de ſa propre gloire, „ne put digérer l'affront qu'on faiſoit „à ceux de ſa Nation. Il agit auprès „de Laurent de Medicis, qui l'avoit „déjà deſtiné pour montrer la Lan„gue Grecque à ſes enfans, & obtint „permiſſion d'enſeigner en concur„rence, & dans le même temps que „Politien, afin de voir qui des deux „auroit plus de ſuite. Mais l'accent „rude, dont Chalcondyle n'avoit ja„mais pu ſe défaire, & la difficulté „qu'il avoit à prononcer quelques „mots Latins, le rendirent mépri„ſable en comparaiſon de Politien, „dont l'agréable ton de voix, & les „expreſſions galantes, raviſſoient tout „le monde. Il fallut que Laurent „de Medicis, qui vouloit en toutes „manieres retenir Chalcondyle à Flo„rence, lui ménageât des auditeurs, „& y tâchât d'obliger Politien à vivre „plus civilement avec lui. Laurent „de Medicis ſe mit pluſieurs fois en

Digitized by Google

il mourut âgé de quarante ans en 1494 (*e*). Si ce que l'on conte de la cauſe de ſa mort étoit véritable (*f*), il faudroit dire que ſes mœurs répondoient plutôt à la laideur de ſon viſage, qu'à la beauté de ſon eſprit (*g*). Quelques-uns de ſes Poëmes

„état de les réconcilier ; mais il „reconnut par ſa propre expérience, „qu'il étoit plus facile de donner la „paix à l'Italie, que de la faire entre „deux Savans. Il les empêcha néan„moins de faire éclater leur reſſenti„ment durant ſa vie ". Tout cela doit être fondé ſur Paul Jove. Mais cherchez tant qu'il vous plaira, vous ne trouverez jamais dans le paſſage cité de Paul Jove, ni que Politien ait fait donner l'excluſion à tous les Grecs qui avoient voulu diſputer la Chaire, ni que Chalcondyle ait conſidéré cela comme un affront inſupportable, ni que Laurent de Medicis lui ait ménagé des Auditeurs. La derniere période de Paul Jove me ſemble obſcure, elle ſignifie que Laurent partagea les Charges afin de terminer les différends de l'émulation, & d'animer à l'étude ſes enfans par les Diſputes de leurs Maîtres. Il me ſemble que ces deux motifs ne ſont guere compatibles. Mr. Bullart conte que *Chalcondyle fut contraint de céder* ſa charge *aux brigues envieuſes de Politien, qui le depoſſéda par ſes artifices*, & que Laurent de Medicis *leur donna des emplois ſeparés, afin ----- de leur ôter la cauſe de cette fâcheuſe émulation.*

(*e*) *Il mourut âgé de quarante ans en* 1494.] Ce fut à Florence le 24 de Septembre. Volaterran a compté plus juſte que Paul Jove : celui-ci prétend qu'il étoit entré dans ſa quarante-quatrieme année, l'autre ne lui donne que quarante ans. Pluſieurs ſe trompent au temps de ſa mort, ils la mettent à l'an 1509. Eber & Reuſnerus font de ceux-là, comme Voſſius l'obſerve. Nathan Chytræus rapporte cette Epitaphe de Politien comme copiée dans l'Egliſe de St. Marc à Florence.

Politianus in hoc tumulo jace Angelus, unum
Qui caput, & linguas, res nova! tres habuit.
Obiit an. 1509. Septemb. 24.

C'eſt à dire, *dans ce tombeau repoſe Ange Politien qui avec une ſeule tête, choſe admirable! avoit trois langues. Il mourut le* 24 *Septembre* 1509.

Mais le Pere Mabillon aſſûre que le tombeau de Politien eſt ſans Epitaphe. Il s'accorde quant au reſte avec Chytræus, & il met ce tombeau dans l'Egliſe de ſaint Marc à Florence, & la mort de Politien à l'année 1500. Le Feuillant Saint Romuald ſuit cette Chronologie. Elle a été réfutée ſolidement par le docte Voſſius, qui s'eſt ſervi d'une preuve tirée de ce que Jean Pic de la Mirandole, Hermolaüs Barbarus, & Politien, moururent la même année. Le Continuateur de Palmerius l'aſſûre, & l'on a une Lettre de Marſile Ficin où la mort de Politien eſt déplorée comme ayant ſuivi de près celle de Jean Pic. Or tout le monde avoue que ce Jean Pic décéda l'an 1494. Voilà les preuves de Voſſius. On y peut joindre ceci. Pierre Crinitus, Diſciple de Politien, témoigne que les trois ſavans perſonnages ci-deſſus nommés moururent la même année que Charles VIII fit une irruption dans l'Italie. C'eſt marquer fort nettement l'année 1494.

(*f*) *Si ce que l'on conte de la cauſe de ſa mort étoit véritable.*] Servons-nous des termes de Mr. Varillas : „La mort ----- le ſurprit à quaran„te deux ans. La paſſion criminelle „qu'il avoit pour un de ſes écoliers „de haute qualité, ne pouvant être „aſſouvie, lui donna la fiévre chaude. „Dans la violence de l'accès il fit „une chanſon pour l'objet dont il „étoit charmé, ſe leva du lit, prit „un Luth, & ſe mit à la chan„ter ſur un air ſi tendre & ſi pi„toyable, qu'il expira en achevant „le ſecond couplet, le même jour,

Digitized by Google

Poëmes furent trouvés ſi admirables que pluſieurs Savans s'occupérent à les commenter (*h*). N'oublions pas qu'il fut Prêtre & Chanoine de Florence, & Précepteur des enfans de Laurent de Medicis. On l'accuſe d'avoir parlé de la Bible très-indignement

„que Charles VIII paſſa les Alpes „pour aller à la conquête de Naples". C'eſt ainſi qu'il a plu à cet Auteur de traduire un paſſage de Paul Jove à ce ſujet. Il y en a qui diſent que ne pouvant réſiter à la violence de l'amour, il ſe caſſa la tête contre une muraille. On rapporte d'une autre maniere la mort de ce Bel-Eſprit. „Il ne finit pas „ſes jours fort bien. Voici ce qu'en „dit M. Balſac en l'une de ſes Let„tres: Nous ſavons maintenant la „véritable mort de Politien, que le „Cardinal Bembe a déguiſée dans „l'Epitaphe qu'il luy a dreſſée. Com„me il chantoit ſur le Luth, au deſ„ſus d'un eſcalier, une chanſon qu'il „avoit faite autresfois pour une fille „qu'il aymoit, lorſqu'il vint à cer„tains Vers fort pathétiques, ſon Luth „luy tomba des mains; & luy tomba „auſſi de l'eſcalier en bas, & ſe rom„pit le col. Ce Cardinal avoit dit en „ſon Epitaphe qu'il eſtoit mort en „chantant des Vers lugubres ſur la „mort d'Alexandre Duc de Floren„ce, que Laurent ſon couſin avoit „meſchamment tué". Il y a dans ces dernieres paroles une fauſſeté groſſiere; car cet Alexandre Duc de Florence fut tué quarante trois ans aprés la mort de Politien. L'Epitaphe de celui-ci compoſée par Pierre Bembo porte qu'il mourut en chantant des Vers lugubres ſur la mort de Laurent de Medicis. Mr. Bullart débite une fauſſeté quand il attribue au *Cardinal Bembe* d'avoir dit, „que Politien *tomba d'un eſcalier, comme il chantoit ſur ſon Luth une Elegie qu'il avoit compoſée ſur la mort de Laurent de Medicis.* Les Vers qu'il rapporte de ce Cardinal ne contiennent rien touchant cette chute. A quoi ſonge-t-on quand on allegue des paſſages qui nous réfutent viſiblement? Notez qu'il y a des gens qui diſent que le conte dont Paul Jove fait mention eſt calomnieux. Selon P. Valerianus, Politien ne ſeroit mort que du chagrin qu'il conçut en voyant la décadence de la Maiſon de Medicis. La Philoſophie peut bien trouver en cela un défaut phyſique, mais non pas un défaut moral.

(*g*) *Il faudroit dire que ſes mœurs répondoient plutôt à la laideur de ſon viſage, qu'à la beauté de ſon eſprit.*] Il eſt probable que ſon grand attachement à la Maiſon de Medicis l'expoſa à des calomnies infames, pendant que les Florentins entêtés de la Liberté Républicaine, inſultoient cette Maiſon exilée, & lâchoient la bride à toutes ſortes de Paſquinades. N'affirmons donc point que le conte de Paul Jove ait du fondement: mais ſoyons hardis à dire que Politien avoit contracté l'orgueil & l'envie que la Science ne produit que trop. Nous avons vu qu'afin de ſe maintenir contre ſon émule il employa indifféremment les bons moyens & les mauvais. Nous allons voir le caractere de ſa préſomption & de ſon envie. „Il étoit „fort laid de viſage, il avoit le nez „extrêmement gros & long, il étoit „louche de l'œil gauche, & avoit „l'eſprit ſouple, & finement ambi„tieux. Il n'apportoit jamais tant „d'artifice à ſe déguiſer qu'à l'égard „de ceux dont il approchoit de plus „près: il n'écoutoit rien avec tant „d'indignation, que les loüanges „d'autrui; il étoit également envieux „de ſes amis & de ſes ennemis. Per„ſonne ne compoſoit rien qui fût à „ſon gré; il n'aimoit pas à recevoir „de correction, quoiqu'il la fit im„portunément à toutes ſortes de per„ſonnes; on voyoit bien quelquefois „qu'il reconnoiſſoit ſes fautes, & que „ce n'étoit que par malice qu'il ré„ſiſtoit à la vérité. Cependant il n'a„voüa jamais d'avoir failli".

(*h*) *Pluſieurs Savans s'occupérent à commenter* ſes Poëſies.] Nicolas Berauld fit des Commentaires ſur la Silve de Politien intitulée *Ruſticus*. Jean

Digitized by Google

gnement (*i*), & ſur cela quelques-uns mettent en queſtion s'il le faut compter parmi les Athées (*k*). Il y a des gens qui le juſtifient en niant le fait. Je croirois facilement ce que

Murmelius fit la même choſe. François Sanchez Profeſſeur à Salamanque, ce Grammairien que Scioppius a tant loué, publia des Notes l'an 1554 ſur les quatre Silves de Politien. Jean Alexandre Braſſicanus publia un Commentaire à Nuremberg, l'an 1538 ſur celle qui s'intitule *Nutricia*. Jodocus Badius ajouta des Notes de ſa façon aux Oeuvres de Politien, qu'il publia à Paris l'an 1519 *in folio*. Il y joignit auſſi les Notes de François Sylvius ſur les Epîtres de Politien. Ces Epîtres furent réimprimées *in 4to* chez le même Badius, l'an 1526, avec les mêmes Obſervations.

(*i*) *On l'accuſe d'avoir parlé de la Bible très-indignement.*] Louis Vivès eſt peut-être le premier qui lui ait fait ce reproche. Melanchton s'eſt exprimé avec plus de force; car il a dit que Politien n'ayant lu qu'une fois la ſainte Ecriture, ſe plaignoit de n'avoir jamais employé ſi mal ſon temps. Mille & mille Ecrivains ont redit cela. Voſſius le rejette comme une choſe peu croyable, & il ſe fonde ſur deux raiſons: 1, ſur ce que Politien étoit un Prêtre & un Chanoine de Florence: 2. ſur ce qu'il prêcha un Carême. Quelques-uns trouvent que la ſeconde raiſon de Voſſius réfute ſolidement ce que Melanchton rapporte: mais d'autres ne ſont nul cas, ni de ſa premiere, ni de ſa ſeconde raiſon. Cet Auteur obſerve qu'il ne faut pas s'imaginer que Melanchton & Mornai décrient Politien par un eſprit de parti; car, ajoute-t-il, Gabriel Putherbeus Auteur paſſionné contre ceux de la Religion a fait le même reproche à Politien. Mais j'avertis mon Lecteur que ce Putherbeus n'a fait que copier mot-à-mot Louis Vivès, & que du Pleſſis-Mornai s'eſt ſervi du témoignage du même Vivès. Ce ne ſont pas différens témoins: tout ſe réduit à un ſeul à cet égard-là. Depuis peu Mr. Crenius a communiqué au public les Obſervations que ſa lecture, qui eſt fort grande, lui a fournies touchant cette affaire de Politien. Il ne trouve point valables les raiſons de Voſſius, & il cite des autorités qui montrent qu'en ce temps-là les Prédicateurs ne s'arrêtoient gueres à l'Ecriture. Ce qu'il cite de l'*Ariſtarchus Philoſophicus*, Livre qu'on ne connoît pas beaucoup en ce pays-ci, eſt bien curieux. J'ai lu dans les Lieux communs de Manlius tirés pour la plupart des Leçons de Melanchton, que ce fut de la lecture du Bréviaire que Politien parla ſi mépriſamment.

(*k*) *Quelques-uns mettent en queſtion s'il le faut compter parmi les Athées.*] Voëtius demande s'il ne doit pas être ſuſpect d'un neutraliſme Lucianique, ou d'Epicuréiſme, & il répond que Mornai rapporte que Politien ſe plaignoit de n'avoir jamais employé plus mal ſon loiſir qu'à la lecture de l'Ecriture. Il ajoûte qu'il ne ſait point de quelle maniere ce Critique & quelques autres moururent; mais qu'à l'air de leurs études on doit préſumer qu'ils étoient ſemblables au Philoſophe Averroes, qui plein de degoût du Chriſtianiſme, aimoit mieux que ſon ame fût parmi les Philoſophes. Notez qu'il eſt faux que Mornai diſe ce que Voëtius lui attribue. Les Auteurs ſont pleins de ſemblables fauſſetés; & cela vient de ce qu'ils ſe fient aux citations d'autrui ſans prendre la peine de les vérifier. N'oublions pas ces paroles du Feuillant Pierre de St. Romuald: *Quelques-uns ont eſcrit que* Politien *profeſſoit l'Athéiſme en cachette avec Marſile Ficin, & Domitius Calderin Preſtre.*

(*l*) *Je croirois facilement ce que l'on débite de ſon goût par rapport aux Pſeaumes de David & aux Odes de Pindare.*] Il ne nioit point qu'il n'y eût de belles & de bonnes choſes dans les Pſeaumes: mais il prétendoit que ces mêmes choſes étoient narrées dans Pindare avec plus d'éclat, & plus de douceur. C'eſt ce qu'on prétend avoir ouï dire à l'un de ſes Ecoliers. Manlius, que j'ai déjà allé-

Digitized by Google

que l'on débite de ſon goût par rapport aux Pſeaumes de David, & aux Odes de Pindare (*l*). Il a été auſſi accuſé d'être Plagiaire (*m*). Il eut entre autres Adverſaires George Merula

gué n'attribue point ce jugement à Politien, mais à Lazare Bonamicus. On ne trouve point dans cet écrivain la préférence de Pindare, on n'y trouve que l'égalité entre lui & David. Cependant le Commentateur de Gaſſarel aſſûre ſur la foi d'un Theologien Allemand, que Bonamicus a mis les Poëmes de Pindare au deſſus des Pſeaumes de David. Il venoit de dire que Politien avoit prononcé le même blaſphème. Ceci montre que Melanchton ou ſes Copiſtes ont varié, comme il arrive preſque toûjours quand on n'a pour fondement qu'un ouï-dire. Peucer a inſéré dans une Lettre ce que j'ai cité ci-deſſus de Melanchton.

(*m*) *Il a été auſſi accuſé d'être Plagiaire.*] Tout le monde a ouï dire qu'on a débité qu'il s'appropria la Verſion Latine d'Herodien compoſée par Tiphernas, & qu'il ne fit qu'en retoucher quelques endroits. Leon dixieme diſoit que ceux qui étoient jaloux de la gloire de Politien, répandirent cette médiſance. C'eſt tout ce que Paul Jove nous en apprend: on me feroit beaucoup de plaiſir ſi l'on m'indiquoit les ſources de la narration que je m'en vais rapporter. „Il fit imprimer une Traduction d'Hé„rodien, qui n'eût pas tout l'effet „qu'il prétendoit: car encore qu'elle „fût généralement admirée, il cou„rut un bruit, que Politien l'avoit „trouvée parmi les papiers du fa„meux Grégoire de Citta di Caſtello, „qu'il avoit achetés: & ce bruit „étoit fondé ſur des conjectures, qui „ne furent détruites que foiblement. „Le Pape Leon, qui étoit alors ſous „Politien, & entendoit tout ce qui „ſe diſoit pour & contre à la table „de ſon pere, étant prié vingt ans „aprés par les Academiciens de „Rome, de leur apprendre ce qu'il „en croyoit, laiſſa la choſe en doute, „& demeura d'accord, que le ſtyle „de cette traduction n'avoit rien de „ſemblable à celui des autres Oeu„vres de Politien, & tenoit bien plus „du fard & de l'artifice dont Gré„goire de Citta di Caſtello avoit ac„coûtumé d'uſer dans ſes compoſi„tions. Il ajoûta pourtant (comme „s'il eût eû peur d'en avoir trop „dit) que ce Grégoire n'avoit rien „fait de comparable à la Traduction „d'Hérodien". Je ſuis fort tenté de croire que l'Auteur de ce récit s'eſt fondé uniquement ſur les paroles de Paul Jove, qu'il a étendues & paraphraſées tout comme il lui a plû, & tout comme s'il eût écrit des Romans. En tout cas, il ne les a point entendues; car ce n'étoit point à Tiphernas, mais à Politien, que l'on imputoit ce fard & cet artifice qu'on trouvoit dans la Verſion. Si Leon X. avoit parlé ſur cela de la maniere que Mr. Varillas le prétend, Paul Jove n'eût pas rejetté cette Accuſation comme indigne de croyance. Notez que les meilleurs Critiques la rejettent: ils trouvent par-tout dans cette Verſion d'Hérodien le même génie & le même caractere. Tiphernas n'étoit point capable de produire ce chef-d'œuvre. Il eût moins coûté à Politien de traduire tout l'Ouvrage, que de donner à la Traduction d'un autre l'air & la forme qui regne dans celle-ci.

Il n'eſt pas ſi aiſé de le défendre ſur d'autres reproches de volerie; car que peut-on répondre pour lui à un conte qui a été imprimé, & qui contient une inſigne filouterie de Politien. Le fait eſt que ce Profeſſeur étala avec emphaſe dans ſon Auditoire comme un fruit de ſon jardin pluſieurs choſes qu'il avoit priſes d'Hérodote. Il avoit eu Jean Laſcaris pour Auditeur, qui le tira enſuite à part pour lui reprocher cette hardieſſe. Je n'euſſe jamais penſé, lui répondit Politien, qu'un Grec comme vous eût ignoré l'artifice avec lequel on s'acquiert l'eſtime publique. Vous étiez trois ou quatre tout au plus dans mon Auditoire, qui aviez lu Herodote. Qu'eſt-ce que cela en compa-

Digitized by Google

Merula (*n*). Quelques-uns diſent qu'il fut extrèmement maltraité du Poëte Marulle (*o*). On l'a mis avec raiſon dans l'Hiſtoire des Enfans célèbres: mais Mr. Varillas qui en eſt la cauſe

raiſon de cette foule d'Ecoliers qui m'applaudiſſent & qui m'élevent juſques aux nues? Je veux croire que vous n'aurez pas la malignité de me décrier auprès d'eux: mais je ſuis ſûr qu'elle ne me nuiroit pas beaucoup dans leur eſprit. N'oublions pas ce qui concerne ſes Miſcellanées. Il en montra le Manuſcrit à ſes Amis, & cela fut cauſe qu'on parla beaucoup de cet Ouvrage avant même qu'il fût imprimé: mais on fit courir un mauvais conte que Politien s'étoit enrichi du pillage qu'il avoit fait dans une Compilation intitulée *Copiæ Cornu*, & compoſée par Nicolas Perot: on ſoûtenoit que l'Original lui en avoit été prêté par le Duc d'Urbin qui crut que cela ſeroit agréable à Laurent de Medicis. Quand Politien eut appris toutes ces nouvelles, il différa la publication de cet Ouvrage. On vit paroître pendant ce délai le Livre de Nicolas Perot, & c'eſt ce qui diſſipa la médiſance; car ceux qui le comparérent avec les Miſcellanées de Politien ne trouvérent pas que celui-ci eût pillé l'autre. Politien narre tout ceci au long vers la fin du Livre. Cela n'a pas empêché qu'Heresbachius ne l'ait traité de grand larron. Notez que Politien s'eſt plaint d'avoir été expoſé à la pillerie des Plagiaires: il les menace de les pourſuivre pour les dépouiller de leurs voleries.

(*n*) *Il eut entre autres Adverſaires George Merula.*] C'étoit un Profeſſeur au Collége de Milan: il „ne par„donna pas même à Politien, quoi„que Politien eût acquis aſſez de répu„tation, pour ſe mettre hors de pair. „Il lui montra, qu'encore que la na„ture lui eût donné toutes les qualités „requiſes pour devenir ſavant, elle „n'avoit pû néanmoins le faire naître „tel. Il lui marqua plus de trente „fautes conſidérables qui lui étoient „échapées, & l'avertit charitablement „(diſoit-il) que pour vouloir paſſer „pour premier dans la République des „Lettres, il falloit avoir plus lû, & „plus étudié que tous les autres en„ſemble - - - - Politien fut celui qui „gagna le plus à ſa mort. Il avoit „publié la premiere Centurie de ſes „Mélanges; & Merula, qui s'étoit „ſcandaliſé de l'audace qui paroiſſoit „dans le mot de Centurie, avoit me„nacé Politien de détacher contr'elle „des régimens entiers d'autorités & „de paſſages, pour juſtifier le con„traire de tout ce qu'elle avançoit; „mais il n'eut le loiſir que d'en ébau„cher le projet". On ne trouve dans Paul Jove que le canevas de la derniere partie de ce récit: il faudra chercher où eſt le fond de la premiere. Notez que Politien écrivit des Lettres bien vigoureuſes à Merula, & qu'il parut ſouhaiter que Ludovic Sforce permît à cet Adverſaire de publier ſa Critique.

Dans une Lettre de Pierre Crinitus à Alexandre Sartius, inſérée tom. I. pag. 384 des Oeuvres de Politien, de l'Edition de Gryphius 1550. ſont rapportés quelques endroits de la 2 partie des Mélanges de Politien, compoſée, dit Crinitus, & achevée à la priére & à la conſidération de Sartius, mais dérobée à l'Auteur par quelqu'un qui, de cette maniere, étoit la cauſe que juſqu'alors le Public ſe trouvoit privé d'un Ouvrage ſi utile. Cette 2 partie contenoit entre autres 20 Chapitres, dont les titres ſont rapportés dans la même Lettre. Auſſi dans l'Edition de Bâle, 1522. le titre porte-t-il *Centuria una;* & non pas comme dans d'autres *Centuria I.* d'une maniere équivoque, & qui porte à croire que la 2me Centurie de ces Mélanges exiſte. Dans la Lettre ſuivante au même, Pierre Crinitus donne les titres d'autres 8 Chapitres de cette même 2 Centurie, vûe, dit-on, manuſcrite par pluſieurs des amis de l'Auteur. Du reſte, cette 2 Lettre de Crinitus finit par une Epigramme, où l'Auteur fait parler Politien en des termes qui marquent encore bien clairement la mort de celui-ci à l'année 1494.

Digitized by Google

cauſe n'a pas employé un bon calcul chronologique (*p*). J'aurai quelque choſe à dire contre Moréri (*q*). Au reſte, ceux qui ont dit que *Baſſo*, ou *Baſſus*, étoit le nom de famille de

(*o*) *Il fut - - - maltraité du Poëte Marulle.*] C'eſt ce que débite le Feuillant St. Romuald. *Marulle*, dit-il, *l'a fort mal mené ſous le nom de Mabilius.* Cela peut ſignifier deux choſes, ou que Marulle ſe donna le nom de Mabilius dans les Vers qu'il fit contre lui, ou qu'il le donna à Politien. J'ai parcouru ſes Poëſies tout de nouveau: mais je n'y ai rien trouvé ſous ce nom-là. Celles de Politien ne me portent point à croire que le Feuillant ait raiſon.

(*p*) *Mr. Varillas - - - n'a pas employé un bon calcul chronologique.*] Politien „eut un ſi merveilleux génie, „que le monde n'en avoit pas vû de „ſemblable depuis Ovide. Dès l'âge „de douze ans, il faiſoit de ſi beaux „vers, que l'on eût dit, qu'ils étoient „du ſiécle d'Alexandre, ou de celui „d'Auguſte. Et lorſqu'il lui prenoit „envie de ſurprendre les doctes, & „de faire paſſer ſes productions pour „des fragmens d'Anacreon, ou de „Catulle, qu'il venoit par haſard de „trouver dans quelques vieux manu„ſcrits de la Bibliothéque de Medicis, „ceux qui s'y connoiſſoient le mieux „s'y laiſſoient tromper". M. Baillet raconte plus amplement la même choſe dans ſon Hiſtoire des Enfans célèbres, où avec raiſon il a donné place à notre Politien; car quand même ce que Mr. Varillas débite ne ſeroit pas vrai, nous ſavons d'ailleurs que Politien étoit fort jeune lorſqu'il compoſa ſes Vers Grecs, qui au jugement des Critiques ſont meilleurs que les Vers Latins qu'il compoſa long-temps depuis. Mais voici une faute de chronologie. On propoſa à Virginie des Urſins „ le mariage de ſa „fille qui n'avoit que douze ans, avec „Laurent de Medicis fils aîné de „Pierre qui n'en avoit pas encore „quinze - - - Les nôces ne s'en „firent pas avec beaucoup de pompe, „parce que la conjoncture n'y étoit pas „propre. Il y eut pourtant force Epi„thalames, entre leſquels celui d'Ange „Politien, qui n'étant que de l'âge du „marié faiſoit des vers dignes du „ſiecle d'Auguſte, fut le mieux reçû. „Peu de jours après, le bruit de l'ap„proche de Cologne enleva le jeune „Laurent d'entre les bras de ſon „épouſe, & le fit monter à cheval „pour apprendre l'art militaire ſous „la diſcipline de ſon beau-pere". Laurent vint au monde l'an 1448. Politien étoit donc plus âgé que lui de quatre ans. Machiavel, un peu plus croyable que Varillas, aſſûre que les noces de Laurent de Medicis & de Clarice des Urſins, furent célébrées avec une pompe très-magnifique, & qu'elles le furent après la paix, c'eſt-à-dire lorſque la guerre que Cologne fit aux Florentins fut pleinement terminée. Il ne marque pas l'année de ce mariage, ce qui eſt un grand défaut dans un Ecrivain d'Hiſtoire; mais on peut recueillir de ſa narration que ce fut l'an 1471. Laurent avoit donc vingt-trois ans. Jugez ſi Mr. Varillas prenoit la peine de conſulter la Chronologie. Il a mis tous les principaux exploits de cette Guerre de Cologne après la mort de Pierre de Medicis pere de Laurent. N'avoit-il pas vu dans Paul Jove que la paix fut faite avant la mort de Pierre de Medicis?

(*q*) *J'aurai quelque choſe à dire contre Moréri.*] I. Il n'y a point d'exactitude dans ces paroles, *Laurent de Medicis arrêta* à Florence *Ange Politien qui étoit déjà Prêtre*; car c'eſt nous donner à entendre que ce fut là le premier bienfait que Politien reçut de la Maiſon de Medicis. Or cela eſt faux, nous avons vû ci-deſſus qu'il étudia aux dépens de Côme ayeul de Laurent. II. Il ne falloit pas dire que Laurent *le fit précepteur des enfans de Côme de Medicis:* ce fut à ſes propres enfans qu'il le donna pour Précepteur. Ce ſeroit une choſe fort rare qu'un homme mît les enfans de ſon grand pere ſous les ſoins d'un Précepteur. III. Jean de Medicis *qui fut depuis le Pape Leon dixiéme* étoit fils de ce Laurent, & non pas de Côme. IV. Pour

Digitized by Google

de Politien, ſe ſont trompés. Mr. Menage, appuyé ſur une Lettre de Mr. Magliabechi, prouve qu'il *s'appelloit* Cino, & *non pas* Baſſo. On le nomme *Meſſer Agnolo da Montepulciano* dans l'Hiſtoire de Florence de Machiavel, & nous liſons dans une Harangue de Majoragius, qu'il changea ſon nom de *Angelus de Monte Pulciano* en celui d'*Angelus Politianus*. Notez que Sannazar dans deux Epigrammes ſatyriques, qu'il fit contre lui, le nomme *Pulicianus*, pour faire alluſion au mot *pulex*, puce.

POMPONACE (PIERRE) en Latin *Pomponatius*, naquit à Mantoue le 16 de Septembre 1462. Il étoit d'une ſi petite taille, qu'il ne s'en falloit guere qu'il ne fût un nain: mais il avoit un grand Eſprit, & il paſſa pour l'un des plus excellens Philoſophes de ſon ſiécle. Il enſeigna la Philoſophie à Padoue avec une merveilleuſe réputation, ayant pour Antagoniſte

pouvoir dire que Politien *compoſa ſes belles Epitres Grecques & Latines dont les doctes parlent avec tant d'éloges*, il faudroit que le public eût vû un certain nombre de Lettres Grecques de cet Auteur. Je ſuis fort trompé ſi vous en trouverez plus d'une dans le Recueil de ſes Lettres. Notez en paſſant la précaution de Politien. Il ſavoit que la politeſſe de ſon ſtyle étoit célèbre, & que pour ſoûtenir ſa réputation, il ne devoit rien écrire qui ne fût bien travaillé. Mais comme ſes occupations ne ſouffroient pas qu'il donnât beaucoup de temps à compoſer une Lettre, il prit le parti d'écrire ſouvent en Italien; car nous devons croire qu'il en uſoit avec ſes autres amis comme avec Volaterran. Voilà quelle dure ſervitude s'impoſent ceux qui s'acquierent la réputation d'écrire bien une Lettre. Ils n'oſent plus écrire familiérement & négligemment à leurs amis. Ils ſavent que leurs Lettres ſeront montrées, & qu'à moins d'être polies elles tomberont dans le mépris. Balzac ſoûpiroit ſouvent ſous ce rude joug, & j'ai lû qu'un Bel-Eſprit portoit envie au bonheur de ſon Procureur, qui pouvoit commencer impunément par *j'ai recu la vôtre, je vous fais ces lignes*. Les Manuces, & les Latiniſtes de ſa volée, ſe virent réduits à la fâcheuſe néceſſité qu'une Lettre leur coûtoit des mois entiers. Je ne m'étonne donc pas de ce que Volaterran vient de nous apprendre. Notez que cette ſervitude s'étend quelquefois juſques aux Diſcours de Converſation. Revenons à Mr. Moréri. V. On ne peut pas dire que Politien *ait eu part* à la diſgrace des Medicis, qui *cauſa celle de tous les gens de lettres qui étoient à Florence*; car il mourut pendant que Pierre de Medicis étoit encore le maître dans ſa patrie. Il eſt vrai qu'on croit qu'il ſe chagrina en prévoyant que ce Seigneur ne ſe pourroit pas maintenir, vû le train que les choſes alloient prendre: mais quoi qu'il en ſoit, Paul Jove l'eſtime heureux d'être décédé avant la chûte de cette Maiſon. VI. On n'a point dit qu'il ſe ſoit deſeſpéré *pour n'avoir pas pû gagner le cœur d'une Dame*. On lui a donné un objet plus criminel, comme je l'ai rapporté ci-deſſus. Ne vous arrêtez pas au paſſage de Pierre de St. Romuald. VII. On ne peut point dire que Paul Jove donne dans ces fables: il ne fait que les rapporter, il ne les affirme point, & il ſe ſert du mot *ferunt*. Il eſt ſeulement blâmable de n'avoir pas ajoûté que ce bruit n'étoit pas certain; car il ſavoit ſans doute qu'il y avoit du partage là-deſſus, & cela ſuffit pour obliger un Hiſtorien

Digitized by Google

niſte le célèbre Achillini dont les Objections embarraſſantes l'auroient ſouvent démonté, s'il n'eût eu l'adreſſe de les éluder par quelque trait de plaiſanterie (*a*). Pendant la terrible guerre que les Venitiens ſoûtinrent contre la Ligue de Cambrai, il ſe retira à Boulogne, & y enſeigna la Philoſophie. Il fut marié trois fois, & n'eut jamais qu'une fille. Il lui donna une dot de douze mille ducats. Je ſai bien qu'il ne mourut pas l'an 1512, comme Monſr. Moréri le dit: mais j'ignore quand il mourut; je ſai ſeulement qu'il parvint à une extrême vieilleſſe ſelon quelques-uns, & que ſelon d'autres une difficulté d'uriner le fit mourir à Boulogne dans ſa ſoixante-troiſiéme année. Son corps tranſporté à Mantoue y fut enterré honorablement par les ſoins du Cardinal Hercule de Gonzague. Ce grand Philoſophe ſe fit des affaires avec les Moines par ſon Livre de l'immortalité de l'ame (*b*), & s'expoſa à des ſoupçons d'im-

à ne pas dire, *il a couru une telle médiſance*, ſans ajoûter, *mais quelques-uns l'ont traitée de calomnie.* VIII. Louïs Vivès n'a point dit ce que Moréri lui impute.

(*a*) *L'adreſſe de les éluder par quelque trait de plaiſanterie.*] Rien n'eſt plus commode dans la Diſpute que ce talent de Pomponace: n'ayez rien de bon à répondre à un Argument, ſentez qu'il vous accable, qu'il eſt inſoluble, vous vous tirez d'affaire pourvu que votre eſprit vous fourniſſe quelque trait de raillerie; vous mettez par-là de telle ſorte les rieurs de votre côté, que vous faites tomber ſur votre Adverſaire la confuſion qui vous étoit dûe. J'ai connu un Profeſſeur en Philoſophie, qui ne s'étoit rendu redoutable que par cet endroit. Il n'avoit point de fond, on l'eût embarraſſé facilement dans les Diſputes publiques, s'il n'eût eu recours aux plaiſanteries, & même à des bouſoneries qui faiſoient rire l'Aſſemblée. Les plus fortes Objections ſuccomboient par ce moyen, & il étoit ſi perſuadé que cette maniere de répondre étoit la meilleure, qu'il s'en ſervoit lors même qu'il eût pu dire quelque choſe de ſérieux, & de ſolide tout enſemble. Mais après tout, les gens de bon ſens ne ſe payent pas de la méthode de ces railleurs, ils s'en divertiſſent, & ne laiſſent pas d'adjuger l'honneur du triomphe à qui il eſt dû. Paul Jove obſerve qu'Achillini le remportoit dans les Diſputes par la force inſurmontable de ſa doctrine, quoique Pomponace ſon Antagoniſte réjoüit les aſſiſtans par ſes bons mots, & uſât de ſupercherie. Diſons en paſſant que Pomponace ſe prévalut de ſon talent comme un fin matois, pour faire venir à lui les Ecoliers d'Achillini, homme ſimple & incapable de briguer.

(*b*) *Il ſe fit des affaires avec les Moines par ſon Livre de l'immortalité de l'ame.* Paul Jove dit non-ſeulement que Pomponace ayant tâché de prouver, que ſelon les ſentimens d'Ariſtote, l'ame de l'homme n'eſt pas immortelle, s'expoſa aux perſécutions de la Moinerie; mais auſſi que c'eſt la doctrine la plus pernicieuſe qui ſe puiſſe voir, & la plus capable de corrompre la jeuneſſe & la Morale Chrétienne. Il a ſans doute infiniment plus de raiſon lorſqu'il rapporte, que lorſqu'il ſe mêle de juger; car il n'eſt d'aucune importance qu'Ariſtote ait cru la mortalité de l'ame, ou qu'il ait poſé des principes ſelon leſquels il n'eſt pas poſſible de bien ſoûtenir qu'elle ne ſoit pas mortelle. Si donc Pomponace a ſoûtenu ſeulement,

Digitized by Google

d'impiété. Les vacarmes qu'on fit contre lui, & les Ouvrages qu'on publia contre ſon Livre ne le firent point changer d'opi-

qu'en ſe tenant aux principes d'Ariſtote, on ne ſauroit s'empêcher de dire qu'elle meurt avec le corps, ſon opinion n'eſt point pernicieuſe, pourvû que d'ailleurs il reconnoiſſe l'immortalité de l'ame. Or c'eſt ce qu'il reconnoît expreſſément & formellement. Il examine les Hypotheſes d'Ariſtote: il rapporte ce qui ſe peut dire pour & contre ces Hypotheſes; il ſe propoſe les raiſons philoſophiques qu'on alléguoit en ce temps-là comme des preuves, ou de l'immortalité de notre ame, ou de ſa mortalité: il remarque de part & d'autre le fort & le foible, & puis il conclut que n'y ayant aucune raiſon qui prouve démonſtrativement, ou que l'ame ſoit mortelle, ou qu'elle ne le ſoit pas, on doit regarder comme un problême cette queſtion. Or comme c'eſt à Dieu, ajoûte-t-il, à décider les problêmes ſur quoi les hommes diſputent, cherchons s'il décide pour l'immortalité de notre ame, & tenons-nous-en à ſa déciſion comme à un arrêt définitif & infaillible. Enſuite il prouve par l'Ecriture du Vieux & du Nouveau Teſtament, qu'il y a une autre vie après celle-ci, & il déclare qu'il fonde ſa Foi là-deſſus. En conſcience, peut-on accuſer d'impiété un homme qui régle ainſi ſes ſentimens? Peut-on l'accuſer de ne pas croire l'immortalité de l'ame? Sur le même fondement ne pourroit-on pas ſoûtenir que tous les Théologiens révoquent en doute la Trinité, l'Incarnation, la Tranſubſtantiation, la Réſurrection, & tous les Dogmes en général, dont on ne tire les preuves que de la Révélation, ſans qu'on prétende que les lumieres naturelles nous les puiſſent découvrir? Quoi! l'Ecriture Sainte, reçue une fois ſermement comme la parole de Dieu, n'eſt-elle pas auſſi capable qu'une Démonſtration Géométrique de nous perſuader l'immortalité de l'ame? Mais contentons-nous de dire que Paul Jove a très-mal jugé de cet Ouvrage de Pomponace. S'il avoit dit en général que la doctrine qui nie l'immortalité de l'ame eſt la ruine des bonnes mœurs, il auroit dit une choſe qui paſſe pour notion commune, mais qui n'eſt pas peut-être auſſi certaine dans le fond qu'elle le paroît; car ſi l'on examine les mœurs des Chrétiens, leurs impudicités, leurs médiſances, leurs fourberies, & tout ce qu'ils font ou pour gagner de l'argent, ou pour obtenir des charges, ou pour ſupplanter leurs concurrens, on trouvera qu'ils ne ſauroient être plus déréglés quand même ils ne croiroient point une autre vie. On trouvera généralement parlant, qu'ils ne s'abſtiennent que des actions expoſées ou à l'infamie, ou à la main du bourreau, deux freins qui arrêteroient la corruption d'un impie, *cæteris paribus*, auſſi aiſément que la leur. Mais c'eſt une matiere qui demanderoit un Traité particulier.

Quand je conſidere l'aveu public de Pomponace, que les raiſons naturelles ne peuvent point nous donner une certitude légitime de notre immortalité, je ne ſai ce que je dois dire de la diſtinction que l'on prétend qu'il allégua une fois devant ſes Juges. Voici l'Affaire ſelon le rapport de la Mothe le Vayer. „Une pareille dexterité réuſſit plus heureuſement, il y a peu, au Philoſophe „Pomponatius, lequel pour s'être „laiſſé entendre avec une licence & „chaleur Peripatétique, qu'il ne „croyoit pas l'immortalité de l'ame, „ſe vit entre les rudes mains de l'Inquiſition, dont il eſchapa pourtant „avec cette interprétation, qu'il ne „la croyoit pas voirement, puiſqu'il „la ſavoit apodeſtiquement, comme „il s'en expliqua par un fort long diſcours à des juges autrefois ſes eſcoliers, & qu'il eut beſoin de trouver „à cette fois aſſez favorables.„ Je croirois plutôt qu'il allégua à ſes Juges la diſtinction de la Foi & de la Science, que le *diſtinguo* entre la Science & l'Opinion; c'eſt-à-dire, qu'il leur avoua qu'il ne ſavoit point par démonſtration que l'ame fût im-

Digitized by Google

d'opinion : il répliqua plus d'une fois : & au lieu de reculer, il alla toûjours plus avant ; fixé néanmoins ſans variation à ſon

mortelle, mais qu'il le croyoit comme un Article de Foi révélé dans l'Ecriture, & décidé par les Conciles. Quoi qu'il en ſoit, on prétend qu'il ne trouva pas mauvais qu'on réfutât ſon Ouvrage, & qu'il ſouhaita que le pernicieux venin qu'il y avoit répandu fût exterminé par l'antidote de la Réponſe de Javellus. C'eſt ce que le Jéſuite Antoine Sirmond obſerve contre celui qui avoit fait imprimer en France, ſans cette Réponſe, le Traité de Pomponace. Je crois que ce Philoſophe s'aviſa bien tard de cet office de charité ; car il ſoûtint ſon premier Ouvrage deux fois contre Niphus, & une fois contre Ambroiſe Archevêque de Naples. Le même Sirmond vous l'apprendra : mais il ne vous dira rien du Livre que Contarin publia l'an 1516 contre celui de Pomponace, & qui parut très-ſolide à ce Philoſophe. Pourquoi donc ne ſouhaita-t-il pas que cette Réponſe de Contarin fût imprimée deſormais avec ſon Traité, comme on dit qu'il ſouhaita une telle choſe quant à la Réponſe de Javellus ? Niphus avoit écrit contre Pomponace par ordre de Leon X. D'autres diſent au contraire que Pomponace ne fit ſon Traité, que pour complaire à ce Pape. Mr. de la Mothe le Vayer les réfute. Je rapporte un peu au long ce qu'il a dit là-deſſus : on y verra quelques Remarques qui illuſtreront mon Texte. „Il n'eſt pas beſoin „d'eſtendre plus loin ces conſidé„rations, puiſqu'on peut voir ce qu'ont „écrit là-deſſus ces deux grands ad„verſaires, Pomponace, & Niphus, „il y a plus de cent ans. Sur quoi „il faut eſtre adverti de mettre entre „les reſveries de Poſtel, qu'on ſait „avoir eu de fort dangereux interval„les d'eſprit, ce qu'il a oſé dire, que „le premier ne s'eſtoit engagé dans „cette diſpute, que pour complaire „à un Souverain Pontiſe, dont il par„le en de très-mauvais termes. Car „la verité eſt, que tout au contraire „le dernier fut choiſi par le Pape „Leon X. à qui il dédie ſon Ouvrage, „& de qui Poſtel entend parler, pour „l'un des plus ſavans de ſon temps, „& des plus capables de défendre un „parti autant qu'il eſtoit ſouſtenable. „Auſſi faut-il avoüer qu'il a fait tout „ce qui ſe pouvoit, en faveur d'une „cauſe qui recevoit de ſi grands deſ„avantages dans les termes du pur „Peripatétiſme dont ils avoient con„venu. Pomponace le gauſſe là-deſ„ſus, diſant qu'il avoit imité un Me„decin de Milan, qui ordonna qu'on „miſt dans un bain de toutes les her„bes d'un pré, ſe promettant qu'il „s'y en trouveroit quelqu'une propre „à guérir ſon malade ; & qu'il s'eſtoit „ſervi de même de toute ſorte d'ar„gumens, pour ſoibles & ſophiſtiques „qu'ils fuſſent, afin de voir ſi l'on ſe „contenteroit de quelqu'un. Le bon „eſt, qu'il n'eſtoit queſtion que de „l'opinion d'Ariſtote, laquelle en „tout cas ne peut pas eſtre plus pré„judiciable à la verité, que ce qu'il „a écrit de l'éternité du Monde, ou „de la quinte-eſſence des Cieux, dont „on ſe mocque dans les Colléges". Mr. Sponde ayant rapporté la défenſe qui fut faite par Leon X aux Philoſophes, d'enſeigner que l'ame de l'homme fût mortelle, & unique dans tous les hommes, obſerve qu'on croit que Pomponace avoit donné lieu à cette Bulle. Ces paroles ne ſont pas exemptes de faute ; car elles ſuppoſent que Pomponace enſeignoit comme Averroes l'unité d'ame dans tous les hommes à certains égards. Or il n'y a rien de plus faux : liſez ſon Ouvrage, vous y verrez qu'ayant expoſé dans le Chapitre III l'opinion d'Averroes, il déclare dès le commencement du IV, qu'elle eſt abſurde & monſtrueuſe, & que s'il ne la réfute point, c'eſt à cauſe que Thomas d'Aquin en a démontré l'extravagance, & n'a laiſſé aux Averroïſtes aucun moyen de chicane ; il les a tellement battus, dit-il, qu'il ne leur reſte pour tout aſyle que de vomir des injures contre lui. Renvoyant donc ſes Lecteurs à Thomas d'Aquin, il ſe contente de montrer qu'Averroes n'a point trouvé dans Ariſtote cette chi-

Digitized by Google

ſon premier correctif (*c*), ſavoir que l'autorité divine de l'Ecriture étoit pour lui un fondement inébranlable de ſa perſuaſion que notre ame eſt immortelle. Son Livre des Enchantemens paſſa auſſi pour fort dangereux (*d*). Il n'a pas manqué d'Apologiſtes: mais quelques-uns ne le ſauvent qu'en ſuppo-

mere. Cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe dire qu'il fut l'un de ceux qui donnérent lieu à la Bulle de Leon dixiéme. Il n'y déféra pas beaucoup. Elle fut lue & approuvée par les Peres du Concile de Latran, à la huitieme Seſſion, au mois de Décembre 1513, & il compoſa ſon Livre de l'immortalité de l'ame l'an 1516: d'où nous recueillerons en paſſant que Mr. Moréri, König, & pluſieurs autres ſe trompent, quand ils mettent ſa mort à l'an 1512. Selon ſa figure de nativité, rapportée par Gauric, il étoit né l'an 1462. Or ſelon Paul Jove il mourut dans ſa ſoixante & troiſieme année: il faudroit donc dire qu'il mourut l'an 1525. Paul Freher le fait fleurir en 1530. C'eſt un abus.

(*c*) *Il répliqua plus d'une fois, & au lieu de reculer il alla toûjours plus avant, fixé néanmoins ſans variation à ſon premier correctif.*] N'ayant aucun autre Livre de Pomponace que celui *de Immortalite Animæ*, je ne puis donner l'Hiſtoire Chronologique de la Diſpute qui s'éleva au ſujet de cet Ecrit. Tout ce que je puis faire eſt de me ſervir de la narration de Mr. le Noble. Je ne la crois pas tout-à-fait exacte: j'y entrevois beaucoup d'omiſſions: mais je m'imagine que les choſes qu'elle contient ſont vraies, & il faut ſe contenter de cela quand on ne ſauroit avoir davantage. „Ce „Traité fit beaucoup de bruit, & „ayant parû à Veniſe, Pomponace „ajoûte que les Religieux qu'il ex„prime ſous le mot de *Cucullati* s'éle„verent avec chaleur contre ſa Doc„trine. - - - - Ces *Cucullati* ſe déchaî„nerent dans leurs Sermons contre „Pomponace comme contre un Hé„rétique formel, firent interdire la „lecture de ce Traité par le Patriar„che, que ce Philoſophe appelle un „homme tres-Saint dans les mœurs, „mais très-ignorant dans la Philoſo„phie & dans la Theologie, & en„ſuite par decret du Senat il fut dé„fendu aux Libraires de le débiter. „- - - - - Un homme de Lettres - - „- - - écrivit contre ce Traité avec „beaucoup de modération - - - - Pom„ponace pour répondre à cet Au„theur fit un Traité qu'il intitula „*Apologie*. Dans les deux premiers „Livres de cette Apologie, il répond „article par article à tous les rai„ſonnements faits contre ſa Doctrine, „les réfute, & prouve tout de nou„veau qu'Ariſtote n'avoit pas cru „l'immortalité de l'Ame, & qu'on ne „pouvoit pas la prouver par des rai„ſons naturelles. Dans le troiſiéme „Livre, il blâme beaucoup l'emporte„ment de Frere Ambroiſe de Na„ples de l'Ordre des Hermites de „ſaint Auguſtin, & qui depuis peu „de jours avoit été fait Evêque. Il „ſe plaint de ce que prêchant le Ca„rême dans l'Egliſe Cathedrale de „Mantouë, il avoit en pleine Chaire „parlé tres-injurieuſement contre lui, „qu'il l'avoit publiquement appelé „hérétique & impie, & lui avoit „fauſſement imputé qu'il ne croyoit „ni la Reſurrection ni l'Immortalité „des Ames. Il déclare donc qu'il croit „l'Immortalité des Ames, & qu'il eſt „preſt de mourir pour ſoûtenir cette „verité, mais parce que Dieu l'a re„velée aux hommes, & non pas par„ce que la lumiere naturelle l'enſei„gne; & que ſi le Frere Ambroiſe le „veut inſtruire pour lui faire changer „d'opinion, il eſt preſt de recevoir ſes „inſtructions. Enſuite il rapporte „que le Patriarche de Veniſe" écrivit à Pierre Bembo, qui étoit à Rome, *pour le prier de faire condamner par le Pape ce Traité de l'Immortalité de l'Ame.* Bembo le lut, *& n'y trouva rien de contraire à la verité: néanmoins, ſelon le devoir de ſa Charge il le communiqua au Maître du Palais Apoſtolique, qui après l'avoir lû jugea comme*

Digitized by Google

ſuppoſant qu'il ſe convertit de l'Athéiſme (*e*). Si l'on n'a fondé les impiétés dont on l'accuſe que ſur ſon Livre de l'immortalité de l'ame, il n'y eut jamais d'Accuſation plus impertinente que celle-là (*f*), ni qui ſoit une marque plus expreſſe de l'entêtement inique des perſécuteurs des Philoſophes. Car il

Bembo, qu'il ne contenoit rien qui ne fût conforme au ſentiment des plus célebres Docteurs de la Religion Chrétienne.

„ Après cela, comme peu à peu „à force de diſputer on s'échauffe „juſqu'à paſſer les bornes, il ſoûtient „& tâche de prouver que l'Immor„talité des Ames répugne aux prin„cipes naturels, & qu'il n'y a rien „de plus injurieux à la Foi que de „vouloir la prouver par des raiſons „naturelles ----. Après que Pom„ponace eût fait cette Apologie, il „parut contre ſon premier Traité de „l'Immortalité de l'Ame un nouveau „Livre fait par un Philoſophe nommé „*Auguſtinus Niphus*; & Pomponace „y répondit par un autre Traité ap„pellé *Defenſorium*, dans lequel il „fait voir l'ignorance de Niphus, & „prouve toûjours plus fortement ce „qu'il avoit avancé, & finit enfin cet „Ouvrage par ces paroles: Si Jeſus„Chriſt eſt reſſuſcité, nous reſſuſcite„rons, ſi nous reſſuſcitons, l'Ame eſt „immortelle. Or il eſt certain que „Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité, donc il „eſt conſtant que l'Ame eſt immor„telle. Voilà, dit-il, le ſeul raiſon„nement ſolide par lequel on peut „prouver l'Immortalité de l'Ame; „quiconque en cherche d'autres eſt „indigne du nom Chrétien, il ne con„noît pas l'excellence de la Foi, qui „doit tenir le premier lieu dans tous „nos raiſonnemens, & qui ſuffit ſeule „pour établir ſolidement ce qui ne „peut ſe ſoûtenir par d'autres voies".

Nous verrons ci-deſſous la Cenſure que Mr. le Noble fait de quelques-unes de ces Penſées de Pomponace.

(*d*) *Son Livre des Enchantemens paſſa auſſi pour fort dangereux.*] Il y fait paroître qu'il ne croit rien de tout ce qu'on conte de la Magie & des Sortiléges, & il fait valoir extrêmement je ne ſai quelles vertus que certains hommes ont eues de produire des effets miraculeux. Il en entaſſe des exemples: mais on ne lui accorde pas qu'ils ſoient vrais, ou ſans Magie, & l'on s'étonne que Zacutus ſe faſſe une religion d'y ajoûter foi. Pomponace, en parlant des guériſons que l'on attribue à la vertu des reliques, a dit une choſe qui paroît d'abord choquante, mais qui pourroit recevoir un fort bon tour ſelon l'Hypotheſe commune. Il a dit que les os d'un chien ne produiroient pas moins ſûrement la guériſon, ſi le malade qui ſe confie à la vertu des reliques, formoit la même imagination touchant ces os, que touchant les oſſemens, ou les cendres des Martyrs. Les Controverſiſtes de l'Egliſe Romaine ne pouvant nier qu'il n'y ait eu des reliques ſuppoſées qui ont opéré des miracles, à ce qu'on prétend, diſent que la bonne intention de ceux qui y recourent a obtenu de Dieu cette récompenſe.

(*e*) *Quelques-uns ne le ſauvent qu'en ſuppoſant qu'il ſe convertit de l'Athéiſme.*] Helidée fameux Médecin de Forli diſoit que ſon Maître Pomponace étoit Athée. Jean Wier eſpere que ce Philoſophe ne mourut point en cet état. Voëtius va nous apprendre que Gratarol s'eſt déclaré l'Apologiſte de Pomponace, & il a eu l'équité de ne pas ſuivre le torrent. Il reconnoît que la foule des Ecrivains Catholiques, & quelques Auteurs Proteſtans traitent d'Athée ce Philoſophe. Il donne quelque choſe à la Remarque de l'Apologiſte, que Pomponace n'établiſſoit la mortalité de l'ame que ſur l'Hypotheſe d'Ariſtote. Il falloit dire que cela eſt déciſif pour l'abſolution de cet Auteur, à moins qu'il n'eût voulu couvrir ſon venin ſous cette enveloppe. Voëtius allegue cette reſtriction.

(*f*) *Si l'on n'a fondé les impiétés dont on l'accuſe que ſur ſon Livre de l'immortalité de l'ame, il n'y eut jamais d'Accuſation plus impertinente que celle-là.*]

Digitized by Google

il n'a point révoqué en doute l'immortalité de l'ame, il a soûtenu au contraire que c'étoit un dogme très-certain, & dont

Premierement ce n'eſt tout au plus qu'une injure perſonelle, que de ſoûtenir que les principes d'Ariſtote nous conduiſent à la mortalité de l'ame. Tout au plus en diſant cela vous faites une injuſtice à un homme qui a été Précepteur du Conquérant de l'Aſie, & qui a fondé une Secte floriſſante. Mais eſt-ce ce qu'on appelle des impiétés? En ſecond lieu, comme Ariſtote n'étant point en vie ne peut pas rendre raiſon de ſa Foi, ni éclaircir les équivoques de ſes Ouvrages, il eſt fort permis de prendre parti contre lui, ſi l'on trouve dans ſes Ecrits autant ou plus de raiſons plauſibles, pour montrer qu'il a enſeigné la mortalité de l'ame, que pour montrer qu'il en a enſeigné l'immortalité. Il n'y a donc rien de plus innocent en ce cas-là, que de convertir en problème les ſentimens d'Ariſtote ſur ce grand point, & de choiſir le pour ou le contre ſelon qu'on ſe trouve plus frappé, ou des raiſons qu'il a alléguées pour l'un des membres du problème, ou de celles qu'il a alléguées pour l'autre. Si l'on n'attrape pas exactement ſa penſée, on ne lui rend pas juſtice: mais au fond ce ne ſeroit qu'une injure matérielle, qu'il ſeroit obligé de pardonner en l'imputant à ſon peu d'exactitude, à ſes variations, & à ſes contradictions. *Le plus célébre de tous ſes interprêtes, & tant d'autres après lui, comme deux Saints Gregoires, Leſcot, Caïetan, & Simon Portius, ont avoué* que la mortalité de l'ame *étoit du tout néceſſaire par la doctrine de ce philoſophe.* Il faut donc qu'il ait avancé des maximes qui donnent un bon prétexte de lui imputer cette impiété. Il n'y a donc rien de plus ridicule que de prétendre que l'on ne peut, ſans être impie, former un tel jugement de la doctrine d'Ariſtote; & ainſi, la prétendue impiété de Pomponace ne ſeroit fondée que ſur des illuſions très-groſſieres. On n'auroit pas même raiſon de le ſoupponner d'avoir voulu faire tort à la mémoire de ce grand Chef des Péripatéticiens. En troiſieme lieu, j'obſerve qu'il eſt permis de ſoûtenir, non-ſeulement que ſes Ouvrages fourniſſent des preuves qu'il a cru la mortalité de l'ame, mais auſſi que ſon Syſtême, tel qu'il a plu aux Scholaſtiques de l'expliquer, & tel qu'on l'explique encore dans les Colléges, & dans les Académies, eſt incapable de donner des preuves de l'immortalité de notre ame, & très-capable de donner des preuves qu'elle eſt mortelle. Car enfin, la principale piece de ce Syſtême eſt, 1, que le corps naturel comprend deux ſubſtances, dont l'une s'appelle matiere, & l'autre s'appelle forme: 2, que la forme de tous les corps naturels, à la réſerve de l'homme, eſt un être corruptible, & qui périt régulierement toutes les fois que le compoſé périt, c'eſt-à-dire toutes les fois qu'une pierre, qu'un arbre, qu'un chien, &c. ſont convertis en quelque autre eſpece de corps naturel. Il réſulte de-là néceſſairement qu'on ne peut donner dans ce Syſtême aucune preuve de l'immortalité de notre ame; car pour en donner il faudroit montrer qu'elle eſt immatérielle: or comment le montreroit-on, puiſque l'on avoue que l'ame des bêtes douée de la faculté de ſentir, de diſcerner, & de deſirer, eſt matérielle? Notez qu'au temps de Pomponace l'on ne connoiſſoit point d'autre Syſtême de Philoſophie que le Péripatétiſme; de ſorte que c'étoit la même choſe de ſoûtenir que par les principes d'Ariſtote on ne pouvoit point prouver l'immortalité de l'ame, & de ſoûtenir que par des raiſons philoſophiques on ne pouvoit pas la prouver. Cela ſert beaucoup à diſculper, & même à juſtifier le Livre de Pomponace; & d'autant plus que les lumieres qu'on pouvoit tirer ou de la Secte Platonique, ou de quelque autre, ne fourniſſoient pas de plus fortes preuves. Il n'y a que le Syſtême de Mr. Des Cartes qui ait poſé des principes bien ſolides à cet égard. Il établit que tout ce qui penſe eſt diſtinct de la matiere; d'où il faut conclurre néceſ-

Digitized by Google

dont il étoit fermement perſuadé. Il a ſoûtenu ſeulement que les raiſons naturelles que l'on en donne ne ſont point ſolides &

ſairement que notre ame eſt un eſprit, ou une ſubſtance ſimple, & indiviſible, & par conſéquent immortelle. Il n'y a point de Cartéſien aujourd'hui qui n'oſe dire que les principes de la vieille Philoſophie ſont incapables de nous fournir une bonne preuve de l'immortalité de l'ame. Ne ſeroit-ce pas une extravagance, que de ſoûtenir qu'un Cartéſien qui dit cela eſt un impie & un athée? Pourquoi donc a-t-on traité de la ſorte Pierre Pomponace? C'eſt, dira-t-on, qu'un Cartéſien fait profeſſion de reconnoître que ſon Syſtême fournit une preuve démonſtrative de l'immortalité de l'ame: mais Pomponace ne reconnoiſſoit aucun Syſtême qui fournît un tel argument. Si cette différence pouvoit être admiſe, ce ne ſeroit tout au plus qu'au cas que ce Philoſophe ayant connu le Syſtême Cartéſien, l'eût rejetté: mais comme il ne le connoiſſoit pas, il n'eſt coupable que de n'avoir pas inventé une Hypotheſe ſelon laquelle tout ce qui penſe eſt incorporel, eſt ſpirituel. Son crime eſt donc celui d'une infinité d'Orthodoxes, & par conſéquent c'eſt un crime chimérique. Joignez à cela que quand même il eût rejetté la ſuppoſition qui établit que tout ce qui penſe eſt diſtinct de la matiere, il n'eût rien fait que ce que font aujourd'hui de forts grands Eſprits, & qui en ſe retranchant comme Pomponace dans l'autorité de l'Ecriture ſont à couvert des juſtes reproches d'irreligion. Enfin, je remarque qu'il n'y a point de conduite plus indigne d'un Théologien, que d'accuſer d'impieté un Philoſophe, qui déclare que pour délivrer notre eſprit des incertitudes où la Raiſon naturelle le feroit floter, il faut le conduire à la Parole de Dieu, & lui donner là le fondement véritable, & les preuves très-certaines de l'immortalité de notre ame. C'eſt ce qu'a fait Pomponace; & pour l'avoir fait, il s'eſt vu perſécuté cruellement par la Moinerie. Que cela eſt beau!

Je paſſe plus avant, & je dis que même les Cartéſiens, convaincus de l'immortalité de l'ame par l'évidence qu'ils trouvent dans leurs principes de Philoſophie, agiſſent fort ſagement lorſqu'ils conſeillent à leurs Lecteurs de recourir à la Foi, comme à l'*ancre ſûre & ferme de l'ame, & pénétrant juſques au dedans du voile*, c'eſt-à-dire s'appuyer ſur l'autorité de Dieu, le véritable remede de nos incertitudes, & le ſupplément infaillible des obſcurités de notre Raiſon. Car s'ils ont l'eſprit bien tourné, ils doivent croire que ce qui leur paroît évident, ne le paroît pas à tant d'autres Philoſophes qui les combattent. J'ai lu dans un Livre de Mr. Arnauld, que la Réplique de Gaſſendi à Deſcartes a fait dans Naples beaucoup d'incrédules ſur le chapitre de l'immortalité de l'ame, parce que Gaſſendi a employé toutes les forces de ſon eſprit à énerver les raiſonnemens de Deſcartes touchant ce dogme. C'eſt une preuve que le principe Cartéſien n'eſt pas évident pour tout le monde. Il eſt même vrai que les ignorans, qui ſeroient uſage de leur ſens commun, ne pourroient jamais s'aſſûrer de l'immortalité de leur ame, pendant qu'ils verroient que les plus grands Philoſophes ne ſont point d'accord là-deſſus. Un ignorant ſeroit-il blâmable s'il raiſonnoit de cette ſorte? Si les preuves de Deſcartes étoient évidentes, Gaſſendi ne les pourroit pas combattre d'une maniere qui ſatisfît quantité de gens; car ſi Gaſſendi avoit fait un Livre, où en épuiſant tout ſon eſprit & toute ſa ſcience, il eût entrepris de faire voir que le tout n'eſt pas plus grand que ſa partie, & qu'après que de choſes égales l'on a ôté choſes égales, les reſtes ne ſont pas égaux, il n'eût perſuadé à perſonne que ſa cauſe fût ſoûtenable; puis donc que lui & pluſieurs autres grands Philoſophes ont des Sectateurs lorſqu'ils s'oppoſent aux prétentions de Deſcartes, il faut qu'ils combattent une doctrine qui n'eſt pas évidemment

Digitized by Google

& convaincantes. Or quoique l'on puiſſe ſe ſervir utilement de l'opinion qu'il a combattue, & quoiqu'on doive louer & encou-

vraie, elle a donc des obſcurités, elle paroît vraie à quelques-uns, fauſſe à quelques autres: comment pourrai-je moi qui n'ai aucune étude, ni aucun uſage de la diſpute, me déterminer ſûrement? Les uns ou les autres de ces grands génies ſe trompent; ainſi, quelque parti que j'embraſſe, je cours riſque de me tromper. Voilà un raiſonnement que le peuple devroit faire lorſqu'il voit que les Savans ſont partagés. Mais s'il le faiſoit, comment ſe tireroit-il de l'incertitude? En voici un bon moyen à l'égard de l'immortalité de l'ame: c'eſt de recourir aux lumieres révélées. Ainſi un Carteſien qui imiteroit Pomponace devroit paſſer pour un homme ſage, & charitable envers ſon prochain. Il ſera bien de ſoûtenir juſques au bout la vérité de ſon principe; il ſera bien de répondre tout ce qu'il pourra à ceux qui objecteront que les ſubſtances diſtinctes du corps ſont peut-être d'une nature à pouvoir retenir leur exiſtence ſans avoir aucune penſée; & qu'ainſi la ſpiritualité n'eſt pas une preuve néceſſaire de l'immortalité; car ſi la vie de l'ame conſiſte dans la penſée, il eſt ſûr que la ceſſation totale de la penſée ſeroit une vraie mort de l'ame; c'eſt pourquoi l'ame pourroit mourir ſans ceſſer d'être une ſubſtance ſpirituelle, comme les chiens meurent ſans ceſſer d'être une ſubſtance corporelle. Mais après tout il ſera louable s'il avertit ſon prochain de ſe fixer à la Parole de Dieu. Notez que Scaliger le pere, l'un des plus grands Eſprits de ſon temps, & qui n'a jamais paſſé pour libertin, a reconnu comme Pomponace, que c'eſt une matiere de foi que de ſavoir s'il y a une autre vie après celle-ci; on l'a toujours ſoupçonné, dit-il, ou toujours cru, mais on en diſpute encore aujourd'hui.

Finiſſons par un morceau de la Diſpute qui a duré quelques années entre un Miniſtre de Rotterdam, & un Miniſtre d'Utrecht. Le premier avoue qu'encore qu'il croye que la matiere *ne peut ni ſentir ni connoître*, il *n'a point de cette verité une* idée diſtincte, *& une* perception claire, & qu'il ne la ſauroit prouver à ceux qui la nient. *Ce que je voy là dedans*, dit-il, *eſt confus & indiſtinct. - - - - M. Saurin, & ſes Collegues rationaux, peuvent-ils dire en conſcience qu'ils ont une perception claire, & une idée diſtincte de l'immortalité de l'ame? Ne ſont-ce pas icy des perceptions claires en apparence, que tout ce qui commence doit finir, qu'un être dont la durée ſe diviſe par moments, par jours, & par années, ne peut être éternel; parce qu'il ſeroit infini, & que dans cette durée infinie, il y auroit un nombre infini de moments, & pourtant il n'y auroit qu'un nombre infini de jours & d'années: ainſi il y auroit autant de mois, & d'années, que de moments, ce qui eſt une abſurdité ſenſible. L'impie appelle cela des perceptions claires, & il les trouve telles.* Le but de ce Miniſtre reſſemble un peu à celui de Pomponace; il veut que l'on ſe défie de ſa Raiſon, & que l'on recourre à l'Autorité de Dieu. Voici la Réponſe de ſon Adverſaire: *Je lui répons que j'ai cette perception claire & cette idée diſtincte* de l'immortalité de l'ame. *Je ſai que l'ame eſt une ſubſtance ſpirituelle & indiviſible, qui ne peut être détruite que par annihilation. Je ſai qu'il y a une providence, une ſouveraine juſtice, une ſouveraine felicité, une morale naturelle; enfin un grand nombre de vérités qui ſont neceſſairement liées avec l'immortalité de l'ame, & qui ſeroient par conſequent des chimeres, ſi l'ame étoit mortelle. Faut-il qu'un Philoſophe Chrêtien ſoit moins orthodoxe que Platon, & qu'en faiſant le parallele des anciens Philoſophes il donne la préference à Epicure? - - - - M. Jurieu ſe réfute lui-même, en diſant que* ces perceptions ſont claires en apparence. *Car ſi elles ne ſont claires qu'en apparence, on n'en peut rien conclurre pour celles qui ſont claires en effet.*

Faiſons quelques petites Remarques ſur ce Diſcours de Mr. Saurin. I. M. Jurieu ſuppoſe manifeſtement qu'afin que nous connoiſſions par une *idée diſtincte* & par une *perception claire* la

Digitized by Google

encourager les Philoſophes qui s'attachent à fortifier les raiſons humaines de l'immortalité de l'ame (*g*); dès-là que ce ne ſont que des

ſpiritualité de l'ame, il faut clairement comprendre *que la matiere ne peut ni ſentir ni connoître*. D'où vient donc que Mr. Saurin ne répond rien à cela ? Ne devoit-il pas déclarer qu'il a une idée diſtincte, une perception claire, qui lui apprend qu'il eſt impoſſible que la ſubſtance étendue ait du ſentiment ? II. Ce n'eſt pas aſſez que de ſavoir que l'ame *ne peut être détruite que par annihilation*. Cela convient à l'étendue, & néanmoins les arbres & les animaux ſont mortels. Il falloit donc dire, *je ſai que l'ame ne peut ſubſiſter ſans la penſée ; l'idée diſtincte que j'ai de la ſubſtance ſpirituelle & indiviſible m'apprend que ſi on la dépouilloit de la penſée, elle n'exiſteroit plus*. III. Platon & Epicure ſont allégués mal à propos : cette allégation ſuppoſe que Mr. Jurieu eſt moins orthodoxe que Platon, & qu'il préfere la doctrine d'Epicure à celle des autres anciens Philoſophes. Tout cela eſt faux. Il admet l'immortalité de l'ame ; mais il n'en a point une idée claire, une perception diſtincte, c'eſt-à-dire, ſelon ſon ſens, une idée auſſi évidente que celle qui nous fait connoître les propriétés des nombres, & la liaiſon de la préſence locale avec l'étendue de la matiere. Croyez-vous que Platon admît l'immortalité de l'ame par une idée auſſi claire que celle-là ? Quand un homme déclare qu'il ſe conduit comme le peuple, c'eſt-à-dire que ſa perſuaſion va plus loin que ſon évidence, c'eſt lui faire un faux procès que de l'accuſer de ne pas croire. Son Orthodoxie eſt à couvert ; puiſqu'enfin il croit ce qu'il faut, on peut ſeulement lui conteſter que ſa conduite ſoit philoſophique. IV. La diſtinction entre les idées claires en apparence & les idées claires en effet eſt nulle ; car la clarté des idées enferme eſſentiellement une relation avec notre eſprit, & n'eſt jamais ſéparée de l'apparence ; c'eſt toûjours de l'apparence qu'elles empruntent le caractere ou la dénomination de claires. Il n'en va pas ainſi de la vérité. Un objet peut être vrai, & paroître faux : mais une idée qui paroît obſcure n'a ni la clarté effective, ni la clarté apparente. De ſorte que ſi les idées claires de l'immortalité de l'ame ſont combattues par des idées apparemment claires, l'Objection de Mr. Jurieu eſt bonne, tant s'en faut qu'il ſe réfute lui-même comme le prétend ſon Antagoniſte. V. Enfin on a grand tort de ne pas répondre à l'Objection : c'eſt là deſſus qu'on pouvoit confondre Mr. Jurieu : il ſuppoſe très-fauſſement que ceux qui diſent que tout *ce qui commence doit finir*, ſe fondent ſur la raiſon qu'une durée infinie contiendroit autant de mois & d'années que de momens. Il ſuppoſe que cela leur ſemble une grande abſurdité. Mais il devroit ſavoir que les Athées enſeignent que la durée de la matiere n'a point eu de commencement, & n'aura jamais de fin. Ils ne regardent donc pas comme une bonne raiſon de rejetter une doctrine, la néceſſité où elle engage d'admettre un nombre infini de momens, & un nombre infini de mois & d'années, de ſiécles, &c.

(*g*) *Quoique l'on puiſſe ſe ſervir utilement de l'opinion que* Pomponace *a combattue, & quoiqu'on doive louer---- les Philoſophes qui s'attachent à fortifier les raiſons humaines de l'immortalité de l'ame.*] Ce que j'ai à dire ici ne ſauroit être exprimé ni plus clairement, ni plus noblement que par les paroles d'un Théologien Sectateur de Mr. Des Cartes. C'eſt pourquoi je n'employe point d'autre Commentaire. „On dit qu'on a découvert *à Naples* „des gens que la lecture des ouvra„ges de M. Gaſſendi a jettés dans „l'erreur d'Epicure ſur la mortalité „de l'ame. Il faut avouër que le „Livre des Inſtances de ce Philoſo„phe contre les Méditations Méta„phyſiques de M. Deſcartes eſt très„capable d'inſpirer cette erreur per„nicieuſe à des jeunes gens qui ne „ſeroient pas fermes dans la foi :

Digitized by Google

des preuves philoſophiques, chacun doit jouïr de la liberté de les ſoûmettre à la diſpute, de les examiner, & d'en dire ce qu'il lui

„parce qu'il y a employé tout ce qu'il „avoit d'eſprit, à montrer qu'en s'ar„reſtant à la raiſon, il n'y a point de „preuves ſolides qui nous empêchent „de croire que notre ame n'eſt diſ„tinguée de notre corps, que comme „un corps ſubtil l'eſt d'un corps groſ„ſier. Je ſai au contraire, qu'il y „a des perſonnes de pieté qui croyent „qu'on doit regarder ce que M. Des„cartes a écrit ſur ce ſujet, comme un „effet de la providence de Dieu, qui „a voulu arreſter la pente que beau„coup de perſonnes de ces derniers „temps ſemblent avoir à l'irreligion „& au libertinage, par un moyen „proportionné à leur diſpoſition. Ce „ſont des gens qui ne veulent rece„voir que ce qui ſe peut connoiſtre „par la lumiere de la raiſon; qui ont „un extrême éloignement de com„mencer par croire; à qui preſque „tous ceux qui ſont profeſſion de „pieté ſont ſuſpects de foibleſſe d'eſ„prit; & qui ſe ferment toute en„trée à la Religion par cette préven„tion, qui dans la plus part eſt une „ſuite de la corruption de leurs mœurs, „que tout ce qu'on dit d'une autre „vie n'eſt que fable, & que tout meurt „en nous avec le corps. Il ſemble „donc que ce qu'il y avoit de plus „capable de lever le plus grand ob„ſtacle au ſalut de tous ces gens-là, „& empêcher que cette contagion ne „ſe repandiſt, eſtoit de les troubler dans „leur faux repos, qui n'eſt appuyé „que ſur la perſuaſion où ils ſont, „qu'il y a de la foibleſſe d'eſprit à „croire que notre ame ſurvit à notre „corps. Or n'a-t-on pas ſujet de „croire que Dieu, qui ſe ſert de ſes „créatures comme il lui plaiſt, & qui „cache ſous des moyens humains les „ordres admirables de ſa providence, „a eu pour but la guériſon de ces „malades, en les forçant d'entrer „dans de juſtes défiances de leurs „fauſſes lumieres, lorſqu'il leur a „ſuſcité un homme qui a eu tant de „qualités naturelles ſi propres à les „toucher; une pénétration d'eſprit tout „à fait extraordinaire dans les ſciences „les plus abſtraites; une application „à la ſeule Philoſophie, ce qui ne leur „eſt point ſuſpect; une profeſſion „ouverte de ſe dépouiller de tous les „prejugés communs, ce qui eſt fort „à leur gouſt; & qui par cela même „a trouvé moyen de convaincre les „plus incrédules, pourvû qu'ils veuil„lent ſeulement ouvrir les yeux à la „lumiere qu'on leur préſente, qu'il „n'y a rien de plus contraire à la „raiſon, que de vouloir que la diſſo„lution de notre corps ſoit l'extinc„tion de notre ame. Et comment „l'a-t-il montré? En établiſſant „par des principes clairs, & unique„ment fondés ſur les notions natu„relles dont tout homme de bon ſens „doit convenir: Que l'ame & le „corps, c'eſt-à-dire, ce qui penſe „& ce qui eſt étendu, ſont deux ſub„ſtances totalement diſtinctes, de ſor„te qu'il n'eſt pas poſſible, ni que „l'étendue ſoit une modification de „la ſubſtance qui penſe, ni que la „penſée en ſoit une de la ſubſtance „étendue. Cela ſeul étant bien prou„vé (comme il l'eſt trés-bien dans les „Méditations de Mr. Deſcartes) il n'y „a point de Libertin, pour peu qu'il „ait l'eſprit juſte, qui puiſſe demeu„rer perſuadé que nos ames meurent „avec nos corps." Car, &c.

Vous voyez dans ce long paſſage de Mr. Arnauld en quoi l'Hypotheſe que Pomponace a combattue, peut être utile par rapport à la Religion: c'eſt qu'on peut la faire ſervir contre certains Libertins qui veulent voir avant que de croire, & qui mépriſent les raiſons obſcures des Théologiens. Il n'y a rien de plus propre à ramener ces gens-là que de les convaincre de l'immortalité de l'ame: c'eſt une entrée dans le bon chemin: & ſi une fois on leur fait faire ce pas, on peut eſpérer d'heureuſes ſuites. Pomponace n'eût point pû les manier par cet endroit-là, il les eût plutôt endurcis dans leur erreur; & par conſéquent ſon Hypotheſe eſt plus nuiſible que profitable dans ce conflict particulier où l'on ſe propoſe la converſion de

Digitized by Google

lui en ſemble. Ce que Pomponace a répondu à la raiſon empruntée de ce que le dogme de la mortalité de l'ame porteroit

cette eſpece de gens: & pour dire la vérité, il ſeroit bien plus louable ſi au lieu de cet examen pénible des raiſons Péripatéticiennes, il eût cherché de meilleures preuves de l'immortalité de l'ame que celles qui lui paroiſſoient infirmes. Notez que Mr. Arnauld allegue ce fait particulier de Deſcartes & de Gaſſendi, afin de montrer le mauvais diſcernement de l'Inquiſition de Rome. *Les Cenſeurs de Rome*, dit-il, *n'ont pas aſſez ménagé les interêts de la Religion, lorſqu'ils ont mis dans leur* Index *l'ouvrage de Mr. Deſcartes, où il établit par des raiſons naturelles, plus ſolidement qu'on ait jamais fait, l'immortalité de l'ame: & qu'ils n'y ont mis aucun des ouvrages de M. Gaſſendi, pas même celui où il a travaillé de toute ſa force à détruire ces preuves, ce qui eſt ôter à ceux qui auroient perdu la foi tout moyen humain de ſortir de leurs pernicieux préjugés contre cette importante vérité. N'eſt-ce pas permettre d'avaler le poiſon, & empêcher qu'on ne prenne l'antidote? C'eſt ce qu'ils ont fait encore en mettant en ce même rang un autre Ecrit de Mr. Deſcartes ſur la même matiere. Car un de ſes Diſciples qui l'avoit abandonné à l'égard des vérités de Metaphyſique ayant ſoûtenu dans un placard, que ſi ce n'étoit la foi, on pourroit croire que la penſée ne ſeroit qu'une modification de la matiere, M. Deſcartes ſe crut obligé de réfuter ce dangereux ſentiment, & d'en faire voir l'abſurdité. C'eſt cependant ce qui eſt défendu dans l'*Index *ſous ce titre:* Notæ in programma quoddam ſub finem Anni 1654 in Belgio editum; *ſans qu'on y ait mis en même temps le placard. N'eſt-ce pas encore une fois ne pas défendre qu'on s'empoiſonne, en même temps que l'on défend de prendre le contrepoiſon?*

J'ai cité dans la Remarque (c) un Auteur dont la Critique de Pomponace doit être un peu modifiée. Voici ſes paroles: „En quoi on peut dire „que Pomponace a ſans doute porté „les choſes trop avant, & qu'il n'a „pas peu favoriſé les ſentimens & les „inclinations des Libertins: on ne „peut même s'empêcher de l'accuſer „d'inſolence lorſqu'il oſe dire, que „c'eſt être indigne du nom Chrétien „que de ſe mettre en peine de ſprou„ver l'Immortalité de l'Ame par des „raiſons naturelles, puiſqu'au con„traire rien n'ouvre mieux le chemin „aux Païens pour recevoir les lumie„res de la Foi, que de leur avoir „déja prouvé par avance, que ſuivant „les principes naturels l'Ame eſt im„mortelle, & qu'ainſi il faut qu'elle „cherche à ſe rendre heureuſe après „cette vie, au lieu que rien n'appor„teroit un plus grand obſtacle à la „converſion des Idolatres & des Li„bertins, que de trouver leurs eſ„prits prévenus que ſuivant les rai„ſonnemens naturels il faut que l'A„me ſoit mortelle. ---- Voilà les pa„roles qu'on a blâmées: puiſque bien „loin qu'il ſoit indigne d'un Chrétien „de chercher à prouver l'Immortali„té de l'Ame par des raiſons natu„relles, rien au contraire ne le „confirme mieux dans la vérité de „ſa Religion, que le concours des „raiſons naturelles avec les Dogmes „de la Foi, quoique ces Dogmes „doivent toûjours tenir le premier „lieu. Ainſi j'ai dit avec raiſon, „qu'il y avoit de l'inſolence à Pom„ponace d'avancer qu'il eſt indigne „d'un Chrétien de chercher d'au„tres raiſonnemens que ceux de la „Foi pour prouver l'immortalité de „l'Ame ".

Examinons un peu ce coup de Cenſure. Les paroles de Pomponace conſidérées dans le Livre de Mr. le Noble peuvent être priſes en ce ſens-ci, qu'un Chrétien, qui tâche de faire voir aux impies que la Raiſon & l'Ecriture s'accordent à nous enſeigner l'immortalité de l'ame, fait une injure à la foi, & ſe rend indigne du nom qu'il porte. Mais dans le Livre même de Pomponace je crois qu'elles ſignifient qu'un Chrétien qui cherche d'autres appuis que l'autorité de Dieu, parce qu'il ne trouve point que la foi ſans le ſecours de la lumiere naturelle le garantiſſe de l'incertitude, outrage la foi, & ſe com-

Digitized by Google

teroit les hommes à toutes ſortes de crimes (*h*), eſt digne de conſidération. Je ne ſai ſi l'on doit croire ce que diſent quelques Auteurs, que cet Ouvrage fut condamné au feu par les Venitiens, & qu'il fut déſavoué par ſon propre pere (*i*). On ne ſauroit excuſer l'audace & la prévention du Juriſconſulte Luthé-

porte d'une maniere indigne d'un vrai Chretien. Voilà quelle eſt ma Conjecture ſur le véritable ſens des paroles de cet Auteur : je n'ai point ſes Apologies ; je n'en puis donc point parler poſitivement : je puis ſeulement raiſonner ſur la vraiſemblance. Quel étoit l'état de la queſtion entre lui & ſes Adverſaires ? C'étoit de ſavoir s'il méritoit de paſſer pour un Hérétique & pour un impie, parce qu'il avoit dit que les raiſons philoſophiques de l'Immortalité de l'ame ne ſont pas de bonnes preuves, & que l'on ne peut bien prouver ce dogme que par la Révélation. Il ne s'agiſſoit donc pas de ſavoir quel jugement il faut faire de ceux qui travaillent à convertir les Libertins infatués de Lucrece, & prévenus de mépris pour la parole de Dieu. Il ne s'agiſſoit pas de ſavoir ſi ceux qui alleguent des raiſons philoſophiques à ces prétendus eſprits forts, & qui tâchent par cette voie, la ſeule par où on les puiſſe prendre, de les dégager des piéges de l'Irreligion, font une injure à la Foi, & ſe rendent très-indignes du nom de Chrétien. Il s'agiſſoit des Chrétiens qui recourent à la Lumiere naturelle pour leur propre uſage, & pour remédier à leurs beſoins perſonels, gens flotans, & qui ne ſavent à qui donner la préférence ou à la Révélation ou à la Raiſon, qui du moins ne s'aſſûrent pas ſur l'Autorité de Dieu ſi elle n'eſt confirmée par des Argumens Philoſophiques. Dire que de telles gens font tort à la Foi, & n'agiſſent pas en Chrétiens, c'eſt ſans doute juger d'eux raiſonnablement, & n'être point digne de la cenſure que l'on examine ici ; car à proprement parler ces gens-là ne ſont pas encore Chrétiens, ils cherchent maître, ils offrent d'embraſſer le dogme du Paradis & de l'Enfer, pourvu qu'on leur donne d'autres cautions que l'Evangile. L'Autorité de Dieu ne leur ſuffit pas, ils veulent que la Lumiere naturelle ratifie les promeſſes de l'Ecriture, ils ne s'y fient point ſans cela. Si la choſe eſt telle que je me la figure, tous mes Lecteurs avoueront que Pomponace a été mal cenſuré : mais ſelon le premier ſens que l'on a vu ci-deſſus, la Cenſure ſeroit juſte.

Je ne nie point qu'on n'eût pû lui dire, qu'il n'étoit point propre à convertir ceux qui croyent la mortalité de l'ame, & qui ne conſidérent l'Evangile que comme un Ecrit purement humain ; & qu'ainſi ſa Philoſophie n'avoit point le même avantage que celle de ſes Adverſaires. Parlant de bonne foi il eût avoué la dette, & il ſeroit convenu qu'à moins d'imiter ces Médecins qui, pour obliger leurs malades à prendre une drogue, lui attribuent plus de vertus qu'ils n'y en connoiſſent, il n'auroit pas pu ſoûtenir à des impies que la mortalité de l'ame eſt certainement contraire aux raiſons Philoſophiques. Il n'eût point peut-être déſapprouvé la conduite charitable des Philoſophes qui imiteroient ces Médecins, il ſe ſeroit contenté de dire que pour lui il aimoit mieux une parfaite ſincérité : mais après tout il auroit pu remontrer à ſes Adverſaires que ſur l'article de la réſurrection, & ſur pluſieurs autres, il faudroit qu'ils ſe conduiſiſſent envers les impies, comme il auroit pu ſe conduire envers eux ſur le dogme de l'immortalité de l'ame.

(*h*) *Le dogme de la mortalité de l'ame porteroit les hommes à toutes ſortes de crimes.*] C'eſt la derniere Objection que Pomponace s'eſt faite. Il répond que puiſque l'homme aime naturellement la félicité, & hait la miſere, il ſuffit pour en faire un honnête homme, de lui montrer que le

Digitized by Google

Luthérien (*k*), qui a soûtenu que ce Philosophe faisoit des Leçons publiques contre l'immortalité de l'ame, & que c'étoit un infame Magicien qui a débité des impiétés touchant la vertu occulte des fortiléges & de l'imagination. Au reste, il cherchoit la solution des difficultés avec une telle contention d'esprit

bonheur de la vie consiste dans la pratique de la vertu, & la misere dans la pratique du vice. Il ajoûte que ceux qui enseignent la mortalité de l'ame ouvrent le chemin à la vertu la plus parfaite, qui est celle qui n'a point pour but ou d'être recompensée ou d'éviter le châtiment. Il dit aussi que les gens brutaux sont ceux à qui il faut proposer l'immortalité de l'ame, & qu'apparemment il y a eu des Auteurs qui l'ont enseignée dans qu'ils la crussent, & qui en ont usé de la sorte pour réprimer l'inclination sensuelle des esprits grossiers. Toutes ces Remarques n'ôtent pas la difficulté; ce sont de pauvres solutions. Mais voici une pensée plus raisonnable: elle est fondée sur des faits. Il dit qu'un grand nombre de fripons & de scélérats croyent l'immortalité de l'ame, & que plusieurs saints & justes ne la croyent pas.

(*i*) *Je ne sai si - - - - cet Ouvrage fut condamné au feu par les Venitiens, & s'il fut desavoué par son propre pere.*] Theophile Raynaud avance ces faits. Il venoit de débiter qu'on prétend que Pomponace condamna lui-même son Livre; mais qu'on varie sur les motifs qui le portérent à cette démarche, les uns imputant cela au desir de mettre à couvert sa réputation, d'autres à la complaisance pour les prieres de ses amis, & d'autres à l'instinct d'une conscience mieux éclairée. Il venoit de dire aussi, que tous les Livres où l'on assûre que par des raisons naturelles il n'est pas possible de prouver l'immortalité de l'ame, sont dignes de proscription; car il prétend qu'ils ouvrent la porte à la négation absolue de cette immortalité. Il est beaucoup moins équitable dans cette prétention, que dans l'aveu qu'il venoit de faire, que les Philosophes qu'un Evêque de Paris condamna l'an 1227, & qui furent condamnés sous Leon X par le Concile de Latran, n'étoient pas assez absurdes pour soûtenir que l'ame fût immortelle & mortelle absolument parlant; immortelle selon la Théologie, & mortelle selon la Philosophie. Il donne dans le vrai sens de leur dogme, c'est qu'ils admettoient absolument l'immortalité de l'ame à cause de la Révélation, & que sans cela ils l'auroient crue mortelle. Il reconnoît cela en faveur de Pomponace nommément, & il cite un Livre où cette modification étoit prouvée. C'est celui que le Cardinal Contarin Disciple de ce Philosophe écrivit contre son Maître.

(*k*) *L'audace - - - - - du Jurisconsulte Luthérien.*] Il se nomme Godelman. En 1 lieu, il est faux que Pomponace ait publiquement disputé contre l'immortalité de l'ame dans les Universités d'Italie. Il soûtenoit que les Hypotheses d'Aristote ne fournissoient point de preuves de l'immortalité de l'ame, & il combattoit tous les Argumens de ceux qui vouloient prouver par la doctrine de ce Philosophe que notre ame est immortelle: mais il ne soûtenoit pas la mortalité de l'ame simplement & absolument. Où est donc la justesse, où est l'équité du Jurisconsulte Luthérien? En 2 lieu, il n'est pas d'un bon Auteur de dire que Pomponace Magicien insigne a nié l'immortalité de l'ame. On est tellement persuadé que s'il y a des Démons l'ame de l'homme est immortelle, l'on suppose communément une telle liaison entre ces deux dogmes, qu'un homme qui ne veut point passer pour extravagant n'imputera jamais à un autre l'Epicuréisme, & la Magie, sans faire des réflexions sur ce Paradoxe. Il faut s'attendre à la surprise des Lecteurs; il faut croire qu'ils ne comprendront rien dans cette combinai-

Digitized by Google

d'eſprit, qu'il ne ſongeoit ni à dormir, ni à manger, ni à boire, ni à cracher. Il en devenoit preſque fou, & il ſe rendoit ridicule à tout le monde. C'eſt lui-même qui le dit (*l*).

Depuis la derniere Edition de ſon Article j'ai vu dans l'Ouvrage que le Pere Theophile Raynaud a cité, qu'en effet, Silveſtre Prierias aſſûre que le Livre de Pomponace fut brûlé à Veniſe. Il ajoûte que ſi la choſe eût dépendu de lui, on aurait traité par-tout ce pernicieux Livre comme les Venitiens le traitérent. Il avoit réfuté l'opinion de Pomponace avant qu'elle eût été imprimée: mais comme ce qu'il avoit fait là-deſſus n'avoit pas encore paru, il l'inſere dans l'Ouvrage cité par Theophile Raynaud. Il le publia l'an 1521. Il obſerve que deux Moines avoient écrit très-ſolidement contre ce Traité de Pomponace: l'un s'appelle Barthelemi de Piſe, & l'autre Jerome Fornarius Bachalarius. Ceci ſervira de Supplément.

PRISCILLIEN, Héréſiarque Eſpagnol, vivoit au IV. ſiecle. Il avoit de fort belles qualités, l'eſprit vif, beaucoup d'éloquence & d'érudition: il étoit laborieux, ſobre & ſans ava-

ſon, & qu'elle les jettera dans un embarras deſagréable. Un Auteur qui ne prévoit point cela, eſt bien ſtupide; & s'il le prévoit ſans prendre la peine de débrouiller ce chaos, il ne ſait guere ce qu'il fait. Concluons de-là que Godelman eſt fort blâmable. En 3 lieu, il ſe réfute lui-même; car il ſe plaint d'un Ecrit de Pomponace où tous les effets que l'on attribue à la Magie, ou à quelque paſte avec les Démons, ſont attribués à d'autres cauſes. Ainſi, dans la même période il l'accuſe d'être Magicien, & d'avoir écrit un Livre contre l'exiſtence de la Magie. Un Accuſateur qui ſe gouverne de cette maniere eſt inexcuſable, lorſqu'il ne ſait pas une Obſervation comme celle-ci: Pomponace étoit un fourbe: il croyoit la Magie, il la pratiquoit; mais il la réfutoit dans ſes Livres, afin de n'être pas reconnu pour un Magicien.

(*l*) *C'eſt lui-même qui le dit.*] Ne pouvant concilier avec notre franc-arbitre quelques Maximes d'Ariſtote, il s'écrie, voilà ce qui me preſſe, & qui m'empêche de dormir, & qui me rend fou. Il dit que comme un autre Promethée enchaîné ſur le Caucaſe il eſt rongé d'un chagrin continuel. On l'excuſeroit plus aiſément, ſi le ſujet de ſes angoiſſes étoit moins blâmable: mais de voir un homme qui ſe tue pour accorder un autre homme avec la raiſon, c'eſt ce qu'on ne peut pardonner. Qu'un Théologien s'efforce, lui en dût-il coûter la ſanté, ou même la vie, de concilier enſemble l'Ecriture & la Vérité, lorſqu'elles ſemblent n'être pas d'accord, cela eſt louable, cela eſt héroïque; cet accord étant réel on peut croire qu'on le découvrira. Peut-on ſe flatter d'une ſemblable eſpérance par rapport aux ſentimens d'un particulier ſujet à l'erreur, & qui la boit comme les poiſſons boivent l'eau?

(*a*) *Il employa toute ſon adreſſe à les répandre - - - - - l'autre ſexe ſur-tout courroit après lui - - - des Evêques - - - - s'attachérent à ſa Secte.*] Citons Sul-

avarice. L'envie de trop apprendre, qui le porta dans ſa jeuneſſe à étudier la Magie, le diſpoſa à prêter l'oreille au Rhéteur Helpidius, & à une Dame, qui avoient embraſſé quelques erreurs des Gnoſtiques. Il s'en laiſſa infecter, & employa toute ſon adreſſe à les répandre. Il attira pluſieurs perſonnes: l'autre ſexe ſur-tout couroit après lui (*a*); il y eut même des Evêques qui s'attachérent à ſa Secte. Ce venin s'étant gliſſé en pluſieurs villes, on travailla vigoureuſement à l'arrêter. On aſſembla un Synode à Sarragoſſe, où les Evêques Aquitains ſe trouvérent. Priſcillien y fut condamné par contumace avec tous ſes adhérens; & l'on recourut au bras ſéculier pour les chaſſer de toutes les villes. Cette condamnation étonna ſi peu ces Hérétiques, qu'ils conférérent le caractere d'Evêque à Priſcillien. Il ſortit d'Eſpagne avec Inſtantius & Salvianus, deux Prélats de ſon Parti, & prit le chemin de Rome, pour s'aller juſtifier auprès du Pape. En paſſant par l'Aquitaine ils y firent beaucoup de Diſciples. Euchrocia femme du Rhéteur Delphidius les reçut dans ſa maiſon de campagne, & fut ſi charmée de Priſcillien, qu'elle le ſuivit par-tout. Pluſieurs autres femmes furent ſéduites par ces gens-

pice Severe dans l'ample Paraphraſe que Monſr. Maimbourg a faite de ce Latin. „Comme cet Héréſiarque „voyoit d'une part, & ſavoit par ſon „experience, que l'homme a naturellement beaucoup de penchant „à la volupté, qui corrompit tout „le monde avant le déluge; & „que de l'autre il connoiſſoit aſſez le „foible des peuples, & principalement „des femmes, qui ſe laiſſent prendre „aiſément à une belle apparence de „pieté: il contrefit ſi bien le Saint, „qu'il n'y eut jamais un plus grand „hypocrite que cet impoſteur. En „effet, jamais homme ne parut plus „degagé du monde, dont il affectoit „un très-grand mépris de toutes choſes, en ſes habits ſimples & pauvres, „en ſon maintien, en ſes paroles, en „ſon air modeſte, humble & mortifié, „en ſa maniere de vivre fort auſtere, „& en ſes aumônes, qu'il faiſoit libéralement de ſes grands biens; ne „parlant au reſte que de pénitence, „de jeûnes, de veilles, d'oraiſon, & „de mépris de toutes les choſes du „monde, pour s'unir parfaitement à „Dieu. De ſorte qu'il acquit bien-toſt „dans toute l'Eſpagne la réputation „d'un grand homme de Dieu, & d'une „fort ſublime ſainteté, qui lui attira „la vénération de tout le monde. Sur „tout, les femmes qui ſe laiſſent ſurprendre plus facilement à ces apparences trompeuſes, & dont la curioſité, qui leur eſt ſi naturelle, leur „fait aimer la nouveauté, l'extraordinaire, & l'éclat, principalement en „matiere de dévotion, couroient en „foule à lui, pour ſe mettre ſous ſa „direction, quoi qu'il ne fût encore „que Laïque. Et comme d'ailleurs „il eſtoit ſavant, qu'il parloit bien, „& qu'il ſavoit admirablement l'art „de perſuader, & de s'inſinuer adroitement dans les eſprits, en les flatant d'une maniere fine & ſpirituelle, il ſe vit en peu de temps Chef „d'un fort grand parti répandu dans „la plûpart des Provinces de l'Eſpagne, non ſeulement de femmes & „de peuple, mais auſſi de gens de „qualité & d'Eccléſiaſtiques, entre

Digitized by Google

gens-là, & quittérent tout pour être de leur voyage (*b*). Le Pape refusa de les ouïr: St. Ambroise en fit autant: mais la Cour Impériale fut plus indulgente. Ils y obtinrent un Rescrit qui ordonnoit qu'on les rétablit dans leurs Eglises. Ils retournérent en Espagne, & y trouverent tant de crédit qu'Ithacius leur Accusateur, appellé à rendre compte de sa conduite comme perturbateur de l'Eglise, s'enfuit dans les Gaules. Il y aigrit de telle sorte le Tyran Maxime contre ces Sectaires

„lesquels il y avoit même quelques „Evesques, qui aussi bien que tous „les autres, s'attachoient à lui com„me à un grand Saint.

(*b*) *Euchrocia femme du Rhéteur Delphidius - - - - & plusieurs autres femmes - - - - - quittérent tout pour être de leur voyage.*] Si nous en croyons la chronique scandaleuse, on commençoit par l'esprit, & on finissoit par la chair. Euchrocia fut d'abord charmée par la dévotion extérieure de cet Hérétique, & par les beaux discours de Spiritualité qu'elle lui entendoit faire: mais insensiblement il la charma par toute autre chose: il coucha avec elle, & l'engrossa. Si quelqu'un m'objecte que les paroles Latines, que je citerai bien-tôt, signifient que cette aventure concerne Procula fille d'Euchrocia, je ne ferai point l'opiniâtre, je reconnoîtrai que c'est peut-être le meilleur sens qu'on puisse donner à l'Original. L'extérieur de dévotion que Priscillien affectoit depuis long-temps, ne lui avoit pas fait oublier que la jeune Procula étoit préférable à sa mere. Ce fut un bonheur pour Delphidius de mourir jeune; car il n'eut pas le déplaisir de connoître la débauche de sa fille, & le supplice de sa femme. Chacun sait qu'Euchrocia fut punie du dernier supplice en même temps que Priscillien. Un Panégyriste de Theodose déclama éloquemment contre cette cruauté: il ne pardonna point à Maxime d'avoir fait mourir la femme d'un Poete illustre accusée d'être trop dévote. Il y a des gens qui s'étonnent que Priscillien ait pu attirer tant de dévotes, puisqu'il mêloit une impureté si choquante dans sa prétendue dévotion. Il avoua à ses juges qu'il avoit tenu des assemblées nocturnes & impudiques avec des femmes, & qu'il se mettoit tout nu dans l'exercice de l'oraison. Mais c'est par cela même, disent d'autres gens, qu'il faisoit grossir sa troupe, & qu'il attiroit le sexe. C'est la pensée de M. Maimbourg. Citons encore la Paraphrase un peu trop amplifiée qu'il nous donne des paroles de Sulpice Severe. „Depuis qu'on est prevenu d'un homme „qu'on croit estre Saint, on se soûmet „aveuglément à tout ce qu'il ordon„ne, & l'on prend sans aucune ré„pugnance toutes ses décisions comme „des Oracles, particulierement quand „elles sont favorables aux inclinations „de la nature corrompue. Ainsi ce „scélérat n'eut pas grand' peine de „persuader à ses disciples, que pourveu „que l'esprit qui vient de Dieu lui „soit parfaitement uni, par une cer„taine espece d'oraison qu'il leur en„seignoit, on pouvoit, & mesme on „devoit abandonner la chair à toutes „ses convoitises, sans que Dieu y „prenne intérest, & le trouve mauvais, „puis qu'elle n'est point de lui, & „qu'elle ne vient que du méchant „principe, de mesme que le mariage. „C'est sur ce détestable dogme que „les femmes qui n'aimoient pas leurs „maris les quittoient malgré qu'ils en „eussent, & les maris aussi leurs fem„mes de l'humeur desquelles ils ne „s'accommodoient plus; & que les uns „& les autres, comme tous ses disci„ples, faisoient à son exemple tous „ensemble l'oraison, comme s'ils eus„sent esté dans l'état d'innocence, & „se souilloient en suite de toutes sor„tes d'impuretés. Car c'est là qu'„aboutissent ordinairement ces nou„velles doctrines, ces enthousiasmes

Digitized by Google

res, qu'ils reçurent ordre de ſe trouver au Concile de Bourdeaux. Inſtantius y fut condamné. Priſcillien, ayant vu la condamnation de ſon camarade, demanda d'être renvoyé à Maxime. On y conſentit. Ses Accuſateurs le ſuivirent à la Cour, & pouſſérent ſi chaudement cette affaire, qu'ils le firent condamner au dernier ſupplice. Je rapporterai le caractere d'Ithacius, le principal promoteur de la mort de Priſcillien (*c*), & quelles furent les ſuites de cette rigueur

„& ces nouveaux genres d'oraiſon plus „fanatiques que myſtérieux, de cer„tains faux illuminés, & pretendus „ſpirituels, qui commençant par l'eſ„prit, pour tromper le monde, ne „manquent gueres de finir par la „chair.

(*c*) *Je rapporterai le caractere d'Ithacius, le principal promoteur de la mort de Priſcillien.*] C'étoit un Evêque Eſpagnol, impudent & débauché, & qui ſacrifioit toutes choſes à ſes paſſions. Il fit bien connoître que l'amour de la vérité ne l'animoit pas, & qu'il ne pouſſoit à bout la perſécution de ces Hérétiques, que par un principe de vanité. Ses premieres démarches l'engagérent à mettre le tout pour le tout: il cherchoit l'honneur du triomphe; il vouloit montrer la force de ſon crédit, & celle de ſes intrigues; il n'eût pu ſouffrir que l'on s'appercût qu'il ne gagnoit pas ſon procès; il remua ciel & terre auprès du Tyran Maxime, afin d'obtenir la victoire par la faveur du bras ſéculier. Et comme il craignit les traverſes des perſonnes ſages & judicieuſes, il eut l'impudence & la malice politique, d'accuſer de Priſcillianiſme tous ceux qui lui déplaiſoient. Dès qu'on s'appliquoit à la lecture ou au jeûne, on étoit décrié comme complice de cette Secte par ce violent perſécuteur. N'eut-il point l'audace d'en accuſer ſaint Martin, qui l'exhortoit à ſe dépouiller du perſonnage de Solliciteur de Procès, & qui ſupplioit Maxime de ne point répandre le ſang de ces Hérétiques? Voilà les ruſes déteſtables de la plupart des Accuſateurs d'Héréſie: on les renouvelle dans chaque ſiécle; & le monde s'y laiſſe duper encore aujourd'hui, comme ſi elles ne faiſoient que de paroître. Sulpice Severe mérite cent beaux éloges, pour avoir dit que les Priſcillianiſtes ne lui étoient pas plus deſagréables que ceux qui les accuſoient. L'interceſſion de Martin fut ſi puiſſante, que pendant qu'il fut à Treves ou ne procéda point au jugement de ces malheureux: mais dès qu'il en fut parti, quelques Evêques gagnérent Maxime, & le pouſſérent à violer la parole qu'il lui avoit donnée. Priſcillien fut condamné au dernier ſupplice, & alors Ithacius pleinement content ſe déſiſta de l'Accuſation, c'eſt-à-dire qu'il ne parut pas contre lui devant les Juges, lorſqu'il fut queſtion de confirmer la Sentence. Artifice groſſier, & dont Sulpice Severe ſe moque très-juſtement. Latinus Pacatus traite ſelon leur mérite ces Evêques ſanguinaires; il exagere comme il faut le ſcandale qu'ils donnoient en portant leurs mains impures & ſanglantes ſur les choſes les plus ſacrées. Il décrie l'iniquité du Tyran Maxime, qui chériſſoit & qui protégeoit de tels Prélats.

Nous pouvons remarquer dans Ithacius une autre choſe en quoi les Accuſateurs les plus véhémens lui reſſemblent. Il n'y avoit point d'Evêque qui eût été plus embarraſſé que lui à rendre raiſon de ſa conduite, & néanmoins il étoit le plus ardent à diffamer & à pourſuivre les autres. Ce déſordre eſt prodigieux, comme les Païens l'ont remarqué: ils ont dit que l'innocence eſt la qualité la plus néceſſaire à ceux qui accuſent. Mais ordinairement c'eſt de quoi les Accuſateurs ſe mettent le moins en peine. Il y a tel homme dont les Livres ſont tout remplis d'abſurdités, de contra-

Digitized by Google

rigueur (*d*). St. Martin Evêque de Tours refusa de communiquer avec les Evêques qui avoient poussé Maxime à ces violences: & s'étant enfin laissé extorquer un acte de communion avec eux, il en fut très-affligé tout le reste de sa vie; & il crut même que ce fut pour cette raison que la grace des miracles ne battit plus que d'une aile en sa personne. Il y eut d'autres Evêques qui l'imiterent (*e*) dans le dessein de ne pas admettre à leur com-

dictions, de profanations, de nouveautés, de paradoxes très-dangereux, & d'Hérésies, qui n'a pas laissé d'accuser de fausse doctrine une infinité de gens: & s'il avoit eu un Maxime à sa dévotion, on n'eût entendu parler que de personnes dépossées, proscrites, anathématisées, pour ne rien dire de pis. Ces irrégularités, & ces injustices dureront apparemment autant que le monde.

(*d*) - - - - *& quelles furent les suites de cette rigueur.*] Les paroles de Mr. Flechier, l'une des plus belles plumes de son siecle, sont si belles qu'en les copiant ici, je suis assûré de remporter l'approbation de tous mes Lecteurs. „Cette exécution fut „la source de plusieurs désordres: car „le supplice de cet Hérésiarque ne fit „que fortifier son Hérésie. Ceux de „sa Secte luy firent des funérailles „magnifiques, & l'honorerent comme „Martyr; & ceux qui l'avoient fait „condamner, abusant de leur credit, „& de la faveur de la Cour, persécu„terent impunément les gens de bien. „C'estoit assez pour leur estre suspect, „que de jeusner, & d'aimer la re„traite; c'estoit un crime que d'estre „plus sage & plus réformé qu'eux. „Ceux qui leur avoient déplû estoient „d'abord Priscillianistes, sur tout quand „ils pouvoient estre des victimes „agréables à la colere du Prince, ou „enfler son trésor de leurs dépouilles; „car ils ostoient la vie & les biens se„lon leur caprice, & ils conservoient „l'amitié du Tyran par des calomnies, „des cruautés, & d'autres actions „semblables aux siennes.

(*e*) *Il y eut d'autres Evêques qui imitérent* S. Martin.] Continuant à montrer les mauvaises suites du supplice de Priscillien, je me sers ici des termes de Mr. Maimbourg. Ils valent mieux que la Traduction que j'en pourrois faire. „Ce qu'il y eut en „ceci de plus déplorable, c'est que „cette action d'Ithacius fut cause qu'il „se fit pour un temps une espece „d'assez dangereux Schisme dans les „Gaules. Car d'une part un Evesque „d'une grande autorité, nommé „Theognostus, l'ayant hautement con„damnée, & s'estant mesme ensuite „separé de sa Communion, fut suivi „en cela de la plupart des Evesques, „qui crurent comme lui qu'ils ne „pouvoient communiquer avec un „homme qui avoit deshonoré & son „caractere & l'Eglise, en se souillant „du sang de ceux desquels il avoit „procuré la mort. Mais d'autre part, „plusieurs gagnés par Ithacius, dont „ils estoient ou les complices ou les „approbateurs, se joignirent à lui, „& se voyant fortement appuyés de „la faveur du Prince qui soûtenoit „Ithacius, ils s'assemblérent tous à „Treves en une espece de Concile, „ou plûtost en un Conciliabule, où il „fut absous & declaré juridiquement „innocent, par la sentence qu'ils ren„dirent en sa faveur". On raconte ensuite comment S. Martin refusa de communiquer avec eux, jusques à ce qu'il eût compris qu'en se relâchant il obtiendroit de Maxime la révocation de l'*ordre de faire main basse sur tout ce qu'on pourroit découvrir de Priscillianistes.* St. Martin *n'aimoit pas qu'on punît de mort les Hérétiques; & il craignoit que plusieurs Catholiques des plus gens de bien ne fussent enveloppés dans ce massacre; parce qu'on prenoit pour des Priscillianistes ceux qui par leur air modeste & mortifié paroissoient estre d'une vie plus réguliere & plus réformée que les autres, sans faire aucun discernement de ces hypocrites Priscillianistes*

Digitized by Google

communion Ithacius & ſes adhérens. Il s'en conſola ſans peine pendant la vie du Tyran Maxime ſon protecteur, & l'objet de ſes flateries : mais lorſqu'il eut perdu cet appui, il reçut le châtiment de ſa faute. Le Pape Leon ne fut pas auſſi délicat que St. Martin ; il approuva le ſupplice de Priſcillien (*f*). Monſr. Maimbourg ſe ſert d'une diſtinction qui n'eſt pas fort loin du ridicule. Je n'examine point ſi ces Hérétiques croyoient &

d' avec les vrays & ſolides dévots. Croyant donc qne de deux maux il devoit choiſir le moindre, il céda pour un peu de temps à la violence qu'on lui faiſoit, & il aſſiſta avec ces Evêques *à la ceremonie de l' ordination de Felix Evêque de Treves.* - - - - - - *Dès le lendemain il s' en retourna fort triſte, & ſe repentant bien fort de l' avoir fait, & s' eſtant apperceu que ce don de miracles, dont Dieu l' avoit avantagé, n' opéroit plus en luy ſi ſouvent qu' il faiſoit auparavant, il tâcha de réparer par ſa pénitence la perte qu' il venoit de faire. Pour le ſchiſme d' Ithacius il ne dura plus gueres, parce que Maxime ſon protecteur ayant eſté défait quelque temps après par le Grand Theodoſe, & tué dans Aquilée par les ſoldats, il fut abandonné de tous les Eveſques de ſon parti, & puni de l'exil, où il mourut.*

(*f*) *Le Pape Leon - - - - approuva le ſupplice de Priſcillien.* J Mr. Maimbourg reconnoît que juſqu'alors les Hérétiques n'avoient pas été punis de cette maniere : mais il ſoûtient *qu'on peut très-juſtement uſer contre eux de cette rigueur, comme on a depuis ſouvent fait.* Et ſans parler, continue-t-il, „de ceux qui ont prouvé dans leurs „Ecrits qu'il eſtoit non-ſeulement „permis, mais auſſi très-bon d'en uſer „ainſi, il ne faut que voir ce qu'a „écrit ſur cela ſaint Leon, lorſque „donnant, comme nous le dirons „bientoſt, les ordres néceſſaires pour „agir en Eſpagne contre l'héréſie de „Priſcillien, il loue Maxime de cette „action, & dit : *Que la rigueur & la „ſévérité de ſa juſtice contre cet Héré-„ſiarque & ſes diſciples, que ce Prince fit „mourir, a eſté d' un fort grand ſecours „à la clemence de l' Egliſe. Car bien „qu'elle ſe contente de la douceur du juge-„ment que les Eveſques portent ſelon les „Canons contre les Hérétiques obſtinés, „& qu' elle ne veuille point de ſanglantes „exécutions : elle ne laiſſe pas d' eſtre „beaucoup aidée & bien ſoûtenue par les „ſeveres Conſtitutions des Empereurs ; „puiſque la crainte d' un ſi rigoureux „ſupplice fait quelquefois que les Héré-„tiques recourent au remede ſpirituel, „pour guérir la maladie mortelle de leur „héréſie par une vraye converſion* ". Le même Maimbourg ſoûtient que la principale faute d'Ithacius, fut de *s' adreſſer à un Tribunal ſéculier dans une cauſe purement Eccleſiaſtique*, & de procurer la mort de ces Hérétiques autant qu'il put, *ce qui eſt contraire aux loix de l'Egliſe. C'eſt pourquoi*, dit-il, *quand les Eccléſiaſtiques implorent contre eux le ſecours des Princes & des Magiſtrats, ils proteſtent toûjours qu'ils ſouhaitent tellement leur correction, que néantmoins ils ne demandent point qu'on les puniſſe du dernier ſupplice, mais plûtoſt qu'on leur faſſe miſéricorde, laiſſant toutefois les Juges en liberté d'agir ſelon les loix pour le bien de l'Egliſe & de l'Etat.* C'eſt ce qu'on peut appeller une diſtinction illuſoire, c'eſt une pure momerie : c'eſt du moins une conduite ſi éloignée de la gravité d'un Tribunal qui agit ſérieuſement, qu'on ne peut trouver étrange que l'Inquiſition ſoit tournée en ridicule à ce ſujet. Vous demandez aux Princes qu'ils faſſent des Loix contre l'Héréſie : vous les louez à perte de vue lorſqu'ils établiſſent la peine de mort contre l'Hérétique : vous leur livrez celui que vous avez déclaré Hérétique : c'eſt donc vous proprement parlant qui êtes cauſe de ſa mort. Quand vous dites aux Magiſtrats que vous ne demandez pas ſon ſupplice, vous donnez la comédie. Et au reſte, pourquoi ne demandez-vous pas la même faveur pour les aſſaſſins ? Car ſelon

Digitized by Google

& faiſoient tout ce qu'on leur attribue; je dis ſeulement qu'il ſemble qu'on ait condamné en eux un ſentiment que l'on a canoniſé en la perſonne de St. Auguſtin (*g*).

PUBLIUS (Ovidius Naso,) vulgairement *Ovide*, chevalier Romain, a été l'un des meilleurs poëtes du Siecle d'Au-

vous un Hérétique eſt pire qu'un empoiſonneur, & qu'un meurtrier. Jamais la Maxime d'Ariſtote, *poſito uno abſurdo multa ſequuntur*, n'a été plus véritable qu'en cette matiere-ci. L'abſurdité de ſoûmettre les opinions au glaive des Magiſtrats entraîne après ſoi mille abſurdités, & jette dans mille contradictions ceux qui la ſoûtiennent. Notez que l'Inquiſition condamne à la mort, & ne ſe contente pas de déclarer qu'on eſt hérétique.

(*g*) *Il ſemble qu'on ait condamné dans* les Priſcillianiſtes *un ſentiment que l'on a canoniſé en la perſonne de St. Auguſtin.*] Voici trois choſes certaines: 1. Saint Auguſtin croit que l'homme eſt déterminé invinciblement, ou au mal par ſa corruption naturelle, ou au bien par le Saint Eſprit. 2. Cette doctrine ôte à l'homme le franc-arbitre, en prenant ce mot pour la liberté d'indifférence. 3. La doctrine de St. Auguſtin a été autoriſée par l'approbation ſolennelle de l'Egliſe. Or nous allons voir que les Priſcillianiſtes furent condamnés pour avoir détruit le franc-arbitre, *en ſoûmettant la volonté de l'homme à une fatale neceſſité qui l'entraîne, ſans qu'elle puiſſe s'y oppoſer.* C'eſt-à-dire qu'on les condamna parce qu'ils ruinoient le franc-arbitre, en prenant ce mot, non pas pour la faculté d'agir volontairement, & par une pente très-agréable, mais pour la puiſſance de choiſir entre deux contraires. Ils furent donc condamnés pour une doctrine qui a été approuvée dans St. Auguſtin. Conſidérons bien de quelle maniere le Pape Leon les réfute. „S'il eſt permis de croire & d'enſeigner cette doctrine, on ne doit „plus ni récompenſer la vertu, ni punir le crime; & toutes les loix, non-„ſeulement humaines, mais auſſi divines, n'ont plus de force, & peuvent être violées impunément; parce qu'on ne pourra jamais prononcer en jugement, ni en faveur des „bonnes actions, ni contre les méchantes, ſi une fatale neceſſité pouſſe & emporte par ſon mouvement „celui de la volonté.„ *Peut-on douter après cela*, je continue à me ſervir des expreſſions de Mr. Maimbourg, ſans adopter tout ce qu'il dit, *que Saint Leon ait cru ce que la Foy nous oblige de croire, ſavoir que la grace efficace nous fait tellement agir, qu'elle ne nous impoſe aucune néceſſité, mais qu'elle nous laiſſe inviolable notre libre arbitre, ou la liberté d'indifference, par laquelle nous pouvons prendre lequel il nous plaira des deux partis, & faire ou le bien par la grace, ou le mal de nous-mêmes.* Je crois ſans peine qu'ils différoient de ſaint Auguſtin dans l'explication des cauſes qui déterminent la volonté: mais il falloit néceſſairement qu'ils fuſſent d'accord avec lui ſur ce point de fait, c'eſt que le principe qui la pouſſe ne lui permet pas ou de s'arrêter, ou de reculer, ou de s'écarter à côté. Or c'eſt ſur cela que tombent les raiſons du Pape Leon quand il réfute ces Hérétiques: il eſt donc certain qu'en leur perſonne il réfute ſaint Auguſtin, & qu'il n'a pû approuver ce Pere, ſans adopter quand cela venoit de lui, ce qu'il avoit rejetté venant de la Secte Priſcillianiſte. Je n'examine point s'il raiſonne bien: je dis ſeulement que toutes les preuves qu'il tire, ſoit des peines & des récompenſes, ſoit des loix & des jugemens, ſeroient mauvaiſes contre cette Secte, ſi elles n'étoient pas bonnes contre le Syſtême de ſaint Auguſtin. Remarquez bien que Saint Leon argumente par les ſuites que pouvoit avoir le dogme de la fatale

Digitized by Google

d'Auguſte.... Il avoit reçu de la nature une ſi forte diſpoſition à verſifier, qu'il renonça pour l'amour des Muſes à tous les ſoins qu'il falloit prendre quand on vouloit parvenir aux dignités. Mais ſi l'inclination à la poéſie éteignit en lui tout le feu de l'ambition, elle nourrit au contraire & augmenta celui de l'amour; il s'y addonna furieuſement (*a*); & ce fut presque

néceſſité, & qu'il ne dit pas que ces Hérétiques enſeignaſſent ces conſéquences. Cela montre qu'il en veut au dogme même, indépendamment du principe ſur lequel ils le fondoient, & des concluſions qu'ils en tiroient actuellement. J'ai dû ajoûter cette note, parce qu'elle fortifie mon Texte.

(*a*) *Il s'y addonna furieuſement.*] Il nous apprend lui-même les forces qu'il avoit reçues de la nature à cet égard-là; & l'uſage qu'il en avoit fait. (Amor. Lib. III.)

Exigere à nobis anguſta nocte Corinnam
Me memini numeros ſuſtinuiſſe novem.

Il ſe trouvoit frais & gaillard le matin après avoir paſſé toute une nuit dans les plaiſirs de l'amour, & il ſouhaite de mourir en goutant actuellement cette volupté. Rien ne lui paroît plus convenable à la vie qu'il a menée, que de la finir dans un pareil exercice (Amor. Lib. II.)

Sæpe ego laſcivæ conſumpto tempore noctis,
Vtilis & forti corpore mane fui.
Felix quem Veneris certamina mutua perdunt!
Di faciant lethi cauſa ſit iſta mei!
Induat adverſis contraria pectora telis
Miles, & æternum ſanguine nomen emat;
Quærat avarus opes, & quæ laſſavit arando
Æquora, perjuro naufragus ore bibat.
At mihi contigat Veneris langueſcere motu;
Cum moriar medium ſolvar & inter opus;

Atque aliquis noſtro lacrimans in funere dicat:
Conveniens vitæ mors fuit iſta ſuæ.

Que peut-on dire, que peut-on concevoir de plus propre à exprimer les fureurs d'un tempérament laſcif jusques aux derniers excés? Je ne penſe pas que la Courtiſanne Laïs, qui mourut de la maniere qu'Ovide trouvoit ſi heureuſe, eût voulu que cela lui arrivât. Les écrits d'amour de ce poëte ſont les plus obſcenes qui nous reſtent de l'antiquité. Ce n'eſt pas qu'on y trouve les expreſſions ſales qui ſe voyent dans Catulle, dans Horace, dans Martial, ni les infamies du peché contre nature dont ces trois poëtes ont parlé fort librement. Mais la délicateſſe & le choix des termes dont Ovide s'eſt piqué, rendent ſes ouvrages plus dangereux; puiſqu'au reſte ils repréſentent d'une façon trés-intelligible & trés-élégante toutes les friponneries, & toutes les impuretés les plus laſcives de l'amour. Il n'en parle point ſur la foi d'autrui, mais comme de choſes qu'il a pratiquées. Il eſt vrai qu'en faiſant ſon apologie dans le lieu de ſon exil, il proteſta qu'il n'avoit point fait les actions qu'il avoit décrites; & que l'eſprit avoit eu beaucoup plus de part que le cœur à ſes narrations. Il ſe vante de n'avoir point eu de galanteries qui euſſent ſervi de matiere à la médiſance; & que même parmi la petite Bourgeoiſie il n'y avoit point de gens à qui il eût donné lieu de douter s'ils etoient peres des enfans de leurs Epouſes. Triſt. Lib. II.

Crede mihi, mores diſtant à carmine noſtro:
Vita verecunda eſt, Muſa jocoſa mihi.

Digitized by Google

presque ſon ſeul vice. Il ne ſe contenta pas d'aimer, & de faire des conquêtes de galanterie: il apprit auſſi au public l'art d'aimer, & l'art de ſe faire aimer; c'eſt-à-dire qu'il réduiſit en Syſtème une Science pernicieuſe, dont la nature ne donne que trop de leçons, & qui n'a pour but que le deshonneur des familles, & celui des pauvres maris principalement. On l'exila pour avoir écrit de tels livres: mais ſelon toutes les apparences, ce fut plutôt le prétexte que la véritable (*b*) cauſe de ſon exil. Il employa inutilement toutes

Magnaque pars operum mendax & ficta meorum
Plus ſibi permiſit compoſitore ſuo.
Nec liber indicium eſt animi, ſed honeſta voluptas
Plurima mulcendis auribus apta ferens.

Pour accorder cela avec l'Elegie XIX. du Livre II. de ſes Amours, il faudroit dire que ce qu'il y narre eſt une fiction d'Eſprit. Il exhorte là le mari de ſon amie à être jaloux, & à ne lui point dérober par ſon indolence, les douceurs les plus exquiſes de ſa bonne fortune: il veut trouver dans cet homme-là, non pas un mari commode, mais un rival.

Quid mihi cum facili, quid cum lenone marito?
Corrumpis vitio gaudia noſtra tuo.
Quin alium quem tanta juvet patientia, quæris?
Me tibi rivalem ſi juvat eſſe, veto.

Il eſt ſûr que bien des Poëtes ont raconté comme leurs bonnes fortunes en ce genre-là, ce qui n'étoit que des fictions de leur eſprit: mais nous ne ſaurions déterminer ſi Ovide eſt dans le cas. Nous ſommes trop éloignés du Siecle où il a vécu; & nous ne pouvons pas douter que certaines gens, quoique criminels, ne vantent leur innocence après coup, c'eſt-à-dire quand ils voyent qu'on ſe ſert contre eux du témoignage de leurs propres œuvres.

(*b*) *Plutôt le pretexte que la véritable cauſe de ſon exil.*] Il reconnoît en pluſieurs endroits de ſes ouvrages, que les deux ſources de ſon malheur furent qu'il avoit compoſé des Livres ſur l'art d'aimer: & qu'il avoit vû quelque choſe. Il n'explique point ce que c'étoit: mais il fait entendre que ſes livres contribuerent moins que cela à ſa disgrace; & il déclare qu'il ne lui eſt point permis de révéler ce myſtere. On a tâché de le deviner; plus il a gardé le ſilence, plus a-t-il fait naître l'envie de pénétrer ce Secret. Quelques uns ſe perſuadent qu'il avoit ſurpris Auguſte en flagrant delit avec Julie ſa fille. Suetone en effet raconte que Caligula ne vouloit point reconnoître qu'Agrippa fut ſon aïeul maternel: il le trouvoit de trop baſſe condition; & il ſoutenoit que ſa mere étoit fille de l'Empereur Auguſte & de Julie: mais cette raiſon ne lui donnoit point de mépris pour Agrippine ſa mere; au contraire il l'eût meprifée s'il ſe fût imaginé qu'elle fût née légitimement. L'Abbé de Marolles aſſure ſur le témoignage de Suetone, qu'on tenoit que la mere de Caligula étoit née de l'inceſte de Julie avec Auguſte: mais il n'eſt pas vrai que Suetone diſe cela; il dit ſeulement que Caligula le publioit. Le même Abbé conte qu'Ovide fut exilé pour avoir lu à Julie petite-fille d'Auguſte, les derniers vers de ſon Art d'aimer; & pour avoir vu Auguſte prenant trop de privautés avec cette jeune Princeſſe. Il y a lieu de douter de toutes ces conjectures; car Ovide n'ayant oublié aucune ſorte de ſoumiſſions & de flateries dans les vers qu'il compoſoit durant ſon exil, & qu'il envoyoit à Rome, n'y ayant dis-je, rien oublié de tout ce qui lui paroiſſoit le plus capable d'adoucir Auguſte, il ne faut pas croire qu'il

Digitized by Google

toutes les fineſſes de ſon eſprit pour appaiſer l'Empereur: rien ne fut capable de lui obtenir ſa grace. Il mourut au pays des Getes où on l'avoit confiné. Des trois femmes qu'il épouſa, il répudia les deux premieres, & ſe loua fort de la troiſieme.

Il y a eu des critiques (*c*) qui ont mepriſé ſa latinité. Ils auroient fait mal leur cour à Alphonſe (*d*) Roi de Naples. Je renvoye pluſieurs choſes à l'endroit où je cenſure (*e*) Mr. Moréri.

Le

ait affecté d'y mettre ce qui étoit le plus propre à entretenir la chagrin de cet Empereur. Ou, ſi l'on ſuppoſe que l'indignation d'Auguſte étoit fondée ſur ce que le Poete l'avoit vu commettre des infamies, on doit ſuppoſer qu'Ovide n'eût pu manquer de lui déplaire furieuſement par l'affectation de dire que ſes yeux, témoins d'un ſecret qu'il n'oſeroit révéler, étoient la cauſe de ſon exil.

(*c*) *Des critiques ont mépriſé ſa latinité.*] Paſſerat avoue qu'il avoit profeſſé longtemps les belles lettres ſans avoir expliqué aucun ouvrage d'Ovide, parcequ'il voyoit régner une mauvaiſe prévention contre ce poëte. „Je ſavois, dit Balzac, que „ſous le Pontificat de Leon X. un „gentilhomme Venitien (nommé André Naugerius) eſtimé extraordinairement par Fracaſtor; & dont il a „mis le nom à la tête de ſon dialogue ſur la Poëtique, avoit coutume, „le jour de la fête de ſa naiſſance, „de brûler ſolennellement les œuvres „de Martial, & d'en faire un ſacrifice „annuel aux Manes & à la memoire „de Catulle; & je n'ignorois pas qu'un „autre délicat du même temps ſoutenoit, que la corruption de la langue „avoit commencé en la perſonne d'Ovide, dont il traduiſit tout exprès les „métamorphoſes pour l'uſage de ſon „fils, afin qu'il pût apprendre la fable, „ſans danger de la locution; & qu'en „cherchant les richeſſes de la Poëſie „il ne haſardât pas la nobleſſe du Style „dans une lecture contagieuſe". Scaliger remarque que Pierre Victorius & Lambin ont fort mépriſé Ovide. Un autre ſavant critique, ſans nommer Perſonne (c'eſt Muret) ſe plaint de ce même goût.

(*d*) *Auroient mal fait leur cour à Alphonſe.*] Ce Prince étant avec ſon armée au voiſinage de Sulmone, demanda ſi l'on étoit ſûr qu'Ovide y fut né; & comme on lui eut repondu que cela etoit certain, il ſalua cette ville, & témoigna ſa reconnoiſſance au génie d'un Pays qui avoit produit un ſi grand Poëte. Il ajouta qu'il renonceroit volontiers à une partie de ſes Etats pour faire revivre cet homme-là, dont la mémoire lui étoit plus chere que la poſſeſſion de l'Appruzze même.

(*e*) *A l'endroit où je cenſure M. Moréri.*] Sa premiere faute eſt de mal rapporter le diſtique où notre Poëte déclare qu'il ſera honneur à ſa patrie, Amor. Lib. III.

Mantua Virgilio gaudet, Verona Catullo:
Peligna dicar gloria gentis ego.

En II lieu c'eſt un barbariſme effroyable que de dire qu'il étoit de la famille équeſtre, au lieu de dire qu'il étoit chevalier de naiſſance. IIL Il n'eſt pas vrai qu'il diſe au 2 Liv. des Triſtes, qu'étant jeune il porta les armes ſous Marc Varron quand il fit le voyage d'Aſie; & les deux vers que Moréri cite ne le ſignifient point; les voici.

Non peto quas quondam petiit ſtudioſus Athenes,
Oppida non Aſiæ, non mihi viſa prius.

Les meilleures éditions mettent *non loca viſa prius*, au lieu de *non mihi viſa prius*. Mais ces deux leçons reviennent à la même choſe. Ainſi je

Digitized by Google

Le plus bel ouvrage d'Ovide eſt celui des Métamorphoſes. L'auteur en jugeoit ainſi; & c'étoit là ce qui lui faiſoit eſpérer l'immortalité de ſon nom. Il prédit que cet ouvrage (*f*) réſiſteroit au fer & au feu, à la foudre & aux injures du temps. Cette prédiction n'a point été démentie jusqu'ici. L'exorde de ce poëme eſt un des plus beaux endroits que l'on y trouve. C'eſt une description du Chaos & de la maniere dont l'univers

ne vois pas comment Ciophanus, qui a ſuivi la ſeconde, a pu trouver dans ce diſtique, une preuve qu'Ovide porta les armes ſous Marc Varron, avec lequel il etoit allé en Aſie, & qu'en étant revenu, il fit un voyage à Athenes pour y étudier. Le Poëte, priant les dieux de faire ceſſer la tempête, leur repréſente entre autres choſes, qu'il eſt ſur mer pour un ſujet affligeant, pour s'en aller dans la Scithie, & non pas pour aller en Grece, ou en quelque endroit qu'il eût deja vû. IV. Il n'eſt pas vrai qu'*au ſentiment de Seneque*, Ovide ait plaidé quelques cauſes dans le barreau. Quand on cite Seneque tout court, on prétend citer Seneque le Philoſophe; & ſans doute ç'a été l'intention de Mr. Moréri. Cependant on n'en trouve pas un mot dans Seneque le Philoſophe. On le trouveroit plutôt dans le Pere de Seneque, qui parle des occupations d'Ovide, dans ſa jeuneſſe: Mais ce Seneque dit ſeulement que notre Poëte etudia l'art oratoire ſous Arellius Fuſcus, & qu'il déclama dans ſon Ecole avec beaucoup de ſuccès. Mr. Moréri eſt apparemment redevable de cette faute à l'Abbé de Marolles, qui a cité Seneque pour prouver qu'Ovide a plaidé au barreau. Et il eſt vrai qu'il y a plaidé: mais au lieu de recourir au prétendu témoignage de Seneque, il falloit citer Ovide lui-même, qui aſſure qu'il a ſoutenu la cauſe de quelques perſonnes accuſées au tribunal des Centumvirs; & qu'ayant été choiſi pour arbitre de quelques procès, il les termina en homme d'honneur. *Triſt. Lib. I'.*

Nec male commiſſa eſt nobis fortuna reorum
Uſque decem deciet inſpicienda viris.
Res quoque privatas ſtatui ſine crimine judex;
Deque mea faſſa eſt pars quoque victa fide.

V. Moréri n'a pas dû dire d'Ovide, qu'*après la mort de ſon pere il s'adonna entierement à la Poëſie:* car il ne marque point cette circonſtance dans le récit de ſa conduite. Il dit ſeulement, que pour déférer aux remontrances de ſon pere, il réfréna dans ſon enfance ſa fureur pour les vers, & qu'il s'attacha aux emplois qui convenoient aux jeunes gens de ſa condition. Il remarque même la mort de ſon Frere ainé comme une choſe qui précéda ſon retour ſur le Parnaſſe: mais il ne dit rien de ſemblable touchant la mort de ſon Pere. Comment eut-il pû en parler ainſi, puiſqu'il reconnoît qu'il ſe rengagea bientôt à la Poëſie; & que ſon Pere vécut 90 ans. VI. L'Empereur ne l'envoya point *en exil dans la Province de Pont en Aſie:* il le relégua à Tomes ville d'Europe ſur le Pont Euxin, vers les embouchures du Danube. VII. Il ne falloit pas rapporter ſans la cenſurer, l'opinion de ceux qui diſent que *ce fut pour avoir fait l'amour à Julie fille d'Auguſte, qu'il aimoit ſous le nom de Corinne.* Cette opinion eſt fort ancienne; Sidonius Apollinaris l'a adoptée: mais Alde Manuce l'a réfutée par trois raiſons. La premiere eſt qu'Ovide ne ceſſe de répéter que ſon exil vient de deux cauſes, ſavoir de ſes vers galans, & d'une faute qu'il ne dit pas, & qui fut fortuite & involontaire. C'eſt ce qu'on ne pourroit dire d'un commerce de galanterie lié avec la fille d'Auguſte, & pouſſé juſques à la jouiſſance. Or notre poëte en vint juſques-là avec ſa Co-

Digitized by Google

vers en fut tiré. Il n'y a rien de plus net & de plus intelligible que cette belle description, ſi l'on ne s'arrête qu'aux phraſes du Poëte: mais ſi l'on examine ſes dogmes, on les trouve mal liés & contradictoires; c'eſt un Chaos plus affreux que celui qu'il a décrit. Cela me donne occaſion de placer ici un ſupplément à quelques mots relatifs au Chaos, jettés en paſſant dans l'article *Anaxagoras*, & d'examiner (*g*) ſi

rinne, comme il nous l'apprend lui-même, *Amor.* Lib. II. Eleg. 13.

La ſeconde raiſon d'Alde Manuce eſt qu'Ovide étoit fort jeune lorsqu'il chantoit ſa Corinne. Il nous apprend dans les Triſt. Lib. IV. Eleg. 10. qu'il n'avoit été encore raſé qu'une couple de fois; d'où l'on peut juger qu'à peine avoit-il vingt ans: Or il en avoit cinquante lorsqu'Auguſte l'exila. Quelle apparence que cet Empereur ait été ſi lent à decouvrir le commerce de ſa fille avec un poëte, & à le punir? Enfin Manuce remarque qu'Ovide n'eut point fait mention de ſa Corinne avec tant de complaiſance, dans les vers qu'il fit dans ſon exil, ſi elle eût été cauſe de la disgrace qu'il déplore ſi triſtement. VIII. Je ne connois point ceux qui ont dit qu'*il s'adreſſoit à Livie femme d'Auguſte, & que ce fut pour elle qu'il compoſa ſon art d'aimer*: ils meritent d'être refutés plus fortement que Sidonius Apollinaris. IX. Ceux qui diſent que la ville nommée Tomes, auprès de laquelle il fut enterré, s'appelle aujourd'hui Klow ou Kiowie, ne ſe trompent pas moins que ceux qui diſent qu'elle ſe nomme Temiſwar ou Tomiswar. M. Moréri ne devoit pas au moins rapporter ces choſes, ſans avertir qu'elles ſont fauſſes. La ville de Tomes où Ovide fut relegué, étoit en deça du Danube à l'égard de l'Italie: or cela ne convient ni à Kiowie ſituée ſur le Boriſtene, ni à Temiswar, qui eſt une ville de Tranſilvanie. X. Ce que Moréri rapporte touchant le tombeau d'Ovide trouvé à Sabarie ou Steinen-Autriche ſur la Save eſt tout plein de fauſſetés, comme je le fais voir en ſon lieu. XI. Ce fut en 1540, & non pas en 1548, que la Reine de Hongrie montra la plume de notre Poëte, qui avoit été trouvée ſous des ruines. On ſait que cette Reine étoit Savante.

(*f*) *Il predit que cet ouvrage reſiſteroit au feu.*] Metam. in fine.

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetuſtas.

(*g*) *Si les idées des Anciens qui ont parlé du Chaos ont été juſtes, & s'ils ont pû dire que cet état ne ſubſiſtoit plus.*] Pour traiter ceci avec ordre, il faut donner d'abord la deſcription qu'Ovide nous a laiſſée du Chaos, deſcription qu'il avoit tirée des livres des anciens Grecs. Metam. Liv. I. v. 5.

Ante mare & terras, & quod tegit omnia cœlum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem Græci dixere chaos; rudis indigeſtaque moles;
Nec quidquam niſi pondus iners, congeſtaque eodem
Non bene junctarum diſcordia ſemina rerum.
Nullus adhuc mundo præbebat lumina Titan,
Nec nova creſcendo reparabat cornua Phœbe,
Nec circumfuſo pendebat in aëre tellus,
Ponderibus librata ſuis; nec brachia longo
Margine terrarum porrexerat Amphitrite:
Quaque erat & tellus, illic & pontus & aer.
Sicerat inſtabilis tellus, innabilis unda;
Lucis egens aer, nulli ſua forma manebat;
Obſtabatque aliis aliud, quia corpore in uno,
Frigida pugnabant calidis, humentia ſiccis,
Mollia cum duris, ſine pondere habentia pondus.

Digitized by Google

si les idées des Anciens qui ont parlé du Chaos, ont été

Vous voyez que l'on entendoit par le Chaos une masse informe de matiere, où les semences de tous les corps particuliers étoient pêle-mele avec la derniere confusion. L'air, l'eau & la terre se trouvoient par-tout ensemble; tout étoit en guerre, chaque partie s'opposoit à chaque partie; le froid & le chaud, l'humidité & la sécheresse, la légéreté & la pesanteur, etoient aux prises, dans un seul & même corps, par toute la vaste étendue de la matiere. Or voici comment Ovide suppose que cet état de confusion fut debrouillé. Ibid. v. 21.

Hanc deus & melior litem natura diremit.
Nam cœlo terras, & terris abscidit undas,
Et liquidum spisso secrevit ab aëre cœlum.
Quæ postquam evolvit, cæcoque exemit acervo,
Dissociata locis concordi pace ligavit.
Ignea convexi vis & sine pondere cœli
Emicuit, summaque locum sibi legit in arce.
Proximus est aer illi levitate locoque;
Densior his tellus, elementaque grandia traxit,
Et pressa est gravitate sui. Circumfluus humor
Ultima possedit, solidumque coërcuit orbem.
Sic ubi dispositam, quisquis fuit ille deorum,
Congeriem secuit, sectamque in membra redegit,
Principio terram, &c.

Vous voyez qu'il dit que cette guerre des élémens confondus & brouillés ensemble, fut terminée par l'autorité d'un dieu, qui les sépara, & leur assigna à chacun sa place; posant le feu dans la région la plus élevée, la terre dans la plus basse, l'air immédiatement au dessous du feu, & l'eau immédiatement au dessous de l'air; & formant ensuite un lien d'amitié & de concorde entre ces quatre élémens séparés ainsi de lieu. Par consequent l'analyse du discours de notre Poëte se réduit à ces six propositions.

I. Avant qu'il y eût un ciel, une terre, & une mer, la nature étoit un tout homogene.

II. Ce tout n'étoit qu'une lourde masse, où les principes des choses étoient entassés confusément, sans nulle symmétrie, & d'une maniere discordante.

III. La chaleur se battoit avec le froid dans le même corps; l'humidité & la sécheresse en faisoient autant; la légereté & la pesanteur n'en faisoient pas moins.

IV. Dieu fit cesser cette guerre en séparant les combattans.

V. Il leur assigna des habitations distinctes selon la légereté ou la pesanteur qui leur étoit propre.

VI. Il forma entr'eux une très-bonne alliance.

Voici en gros les défauts qui se rencontrent dans cette doctrine d'Ovide. Je ne sai point si elle a jamais été critiquée, ou si les commentateurs ont examiné quelquefois philosophiquement cet endroit des Métamorphoses: mais il me semble qu'il leur eût été facile de s'appercevoir;

En 1. lieu, que la premiere proposition ne s'accorde guere avec la seconde. Car si les parties d'un tout sont composées de semences ou de principes contraires, ce tout ne peut point passer pour homogene.

En second lieu, que la seconde proposition ne s'accorde pas avec la 3me; car on ne peut pas dire qu'un tout où il y a autant de legereté que de pesanteur ne soit qu'une masse pesante.

En 3me lieu, que cette masse pesante ne peut point être considerée comme sans action, *pondus inerS*, puisque les principes contraires y sont mêlés sans symmétrie; d'où il s'ensuit que leur combat actuel doit être suivi de la victoire des uns ou des autres.

En 4me lieu, que les trois premieres propositions étant une fois véritables, la quatrieme & la cinquieme sont superflues; car les qualités élémentaires sont un principe suffisant pour débrouiller un Chaos, sans l'intervention d'une autre cause, & pour placer les parties ou proche du centre ou loin du centre, à pro-

Digitized by Google

été juſtes, & s'ils ont pu dire que cet état de confuſion ne ſub-

portion de leur peſanteur ou de leur légereté.

En 5me lieu, que la quatrieme propoſition eſt fauſſe par un autre endroit; car depuis la production des cieux, de l'air, de l'eau & de la terre, le combat du froid & du chaud, de l'humidité & de la ſéchereſſe, de la peſanteur & de la légereté, eſt auſſi grand dans un même corps qu'il ait pu être jamais.

En 6me lieu, que par la raiſon qui vient d'être dite, la ſixieme propoſition eſt fauſſe.

Donc la deſcription du Chaos & de ſon développement eſt compoſée de propoſitions plus oppoſées les unes aux autres que les élémens n'étoient oppoſés entre eux pendant le Chaos.

Il n'eſt pas neceſſaire de s'étendre ſur l'expoſition de chacune de ces fauſſetés d'Ovide: mais il y en a quelques unes qui demandent un aſſez long éclairciſſement.

I. Je dis donc qu'il n'y a rien de plus abſurde que de ſuppoſer un Chaos qui a été homogene pendant toute une éternité, quoiqu'il eût les qualités élémentaires, tant celles qu'on nomme alteratrices, qui ſont la chaleur, la froideur, l'humidité & la ſéchereſſe, que celles qu'on nomme motrices, qui ſont la légereté, la peſanteur; celle-là cauſe du mouvement vers le haut, celle-ci cauſe du mouvement vers le bas. Une matiere de cette nature ne peut point être homogene, & doit contenir néceſſairement toutes ſortes d'Hetérogénéités. La chaleur & la froideur, l'humidité & la ſéchereſſe ne peuvent pas être enſemble, ſans que leur action & leur réaction les tempere, & les convertiſſe en d'autres qualités qui ſont la forme des corps mixtes; & comme ce tempérament ſe peut faire ſelon des diverſités innombrables de combinaiſons, il a fallu que le Chaos renfermât une multitude incroyable d'eſpeces de compoſés. Le ſeul moyen de le concevoir homogene ſeroit de dire que les qualités altératrices des élémens ſe modifierent au même degré dans toutes les molécules de la matiere, de ſorte qu'il y avoit partout preciſément la même tiédeur, la même molleſſe, la même odeur, la même ſaveur, &c. Mais ce ſeroit ruiner d'une main ce que l'on bâtit de l'autre; ce ſeroit, par une contradiction dans les termes, appeller Chaos, l'ouvrage le plus régulier, le plus merveilleux en ſa ſymmetrie; le plus admirable en matiere de proportions, qui ſe puiſſe concevoir. Je conviens que le gout de l'homme s'accommode mieux d'un Ouvrage diverſifié, que d'un Ouvrage uniforme: mais nos idées ne laiſſent pas de nous apprendre que l'harmonie des qualités contraires conſervées uniformément dans tout l'univers ſeroit une perfection auſſi merveilleuſe que le partage inégal qui a ſuccedé au Chaos. Quelle ſcience, quelle puiſſance ne demanderoit-elle pas cette harmonie uniforme répandue dans toute la nature? Il ne ſuffiroit pas de faire entrer dans chaque mixte la même quantité de chacun des quatre ingrédiens: il faudroit y mettre des uns plus, des autres moins, ſelon que la force des uns eſt plus grande ou plus petite pour agir que pour réſiſter; car on ſait que les Philoſophes partagent dans un degré différent l'action & la réaction aux qualités élémentaires. Tout bien compté il ſe trouveroit que la cauſe qui métamorphoſa le Chaos l'auroit tiré non pas d'un état de confuſion & de guerre, comme on le ſuppoſe, mais d'un état de juſteſſe, qui étoit la choſe du monde la plus accomplie, & qui par la réduction à l'équilibre des forces contraires, les tenoit dans un repos équivalent à la paix. Il eſt donc conſtant, que ſi les Poëtes veulent ſauver l'homogénéité du Chaos, il faut qu'ils effacent tout ce qu'ils ajoutent concernant cette confuſion biſarre des ſemences contraires, ce mélange indigeſte & ce combat perpétuel des Principes ennemis.

II. Paſſons leur cette contradiction, nous trouverons aſſez de matiere pour les combattre par d'autres endroits. Recommençons l'attaque de l'Eternité. Il n'y a rien de plus abſurde que d'admettre pendant un temps infini,

Digitized by Google

ſubſiſtoit plus. Je ferai voir que le combat des quatre élémens le mélange des parties inſenſibles des quatre élémens. Car déſque vous ſuppoſez dans ces parties, l'activité de la chaleur, l'action & la réaction des quatre premieres qualités, & outre cela le mouvement vers le centre dans les particules de la terre & de l'eau, & le mouvement vers la circonference dans celles du feu & de l'air: vous établiſſez un principe qui ſéparera néceſſairement les unes des autres, ces quatre eſpeces de corps, & qui n'aura beſoin pour cela que d'un certain temps limité. Conſidérez un peu ce qu'on appelle la phiole des quatre élémens. On y enferme de petites particules métalliques, & puis trois liqueurs beaucoup plus légeres les unes que les autres. Brouillez tout cela enſemble: vous n'y discernez plus aucun de ces quatre mixtes; les parties des uns ſe confondent avec les parties des autres. Mais laiſſez un peu votre phiole en repos, vous trouverez que chacun reprend ſa ſituation; toutes les particules métalliques ſe raſſemblent au fond de la phiole; celles de la liqueur la plus légere ſe raſſemblent au haut; celles de la liqueur plus légere que celle-là, & moins peſante que l'autre, ſe rangent au 3me étage; celles de la liqueur plus peſante que ces deux-là, mais moins peſante que les particules métalliques, ſe mettent au 2d étage; & ainſi vous retrouvez les ſituations diſtinctes que vous aviez confondues en ſecouant la phiole, vous n'avez pas beſoin de patience: un temps fort court vous ſuffit pour revoir l'image de la ſituation que la nature a donnée dans le monde aux quatre élémens. On peut conclurre en comparant l'univers à cette phiole, que ſi la terre réduite en poudre avoit été mêlée avec la matiere des aſtres, & avec celle de l'air & de l'eau en telle ſorte que le mélange eût été fait juſqu'aux particules inſenſibles de chacun de ces élémens, tout auroit d'abord travaillé à ſe dégager; & qu'au bout d'un terme préfix, les parties de la terre auroient formé une maſſe, celles du feu une autre, & ainſi du reſte, à proportion de la peſanteur & de la légereté de chaque eſpece de corps.

On peut ſe ſervir encore d'une autre comparaiſon; & ſuppoſer que le Chaos étoit ſemblable à du vin nouveau qui fermente. C'eſt un état de confuſion; les parties ſpiritueuſes & les terreſtréités ſe brouillent enſemble; on ne ſauroit discerner ni à la vue ni au gout, ce qui eſt proprement vin, & ce qui n'eſt que du tartre ou de la lie. Cette confuſion excite un combat furieux entre ces diverſes parties de matiere. Le choc eſt ſi rude, que le vaiſſeau eſt quelquefois incapable de le ſoutenir: mais deux ou trois jours, plus ou moins, viennent à bout de cette guerre inteſtine. Les parties groſſieres ſe dégagent, & tombent par leur peſanteur. Les plus ſubtiles ſe dégagent auſſi, & s'évaporent par leur legereté; & le vin ſe trouve de cette maniere dans ſon état naturel. Voilà ce qui ſeroit arrivé au Chaos des Poëtes. La contrariété des principes mêlés enſemble confuſément y eût produit une violente fermentation, mais qui au bout d'un certain temps eût été cauſe de la précipitation des corps terreſtres, & de l'exaltation des parties ſpiritueuſes, & en un mot de l'arrangement convenable à chaque corps, eu égard à ſa peſanteur & à ſa légereté. Il n'y a donc rien de plus contraire à l'experience & à la raiſon, que d'admettre un chaos d'une durée éternelle, quoiqu'il enfermât toute la force qui a paru dans la nature après que le monde a été formé. Car il faut bien prendre garde, que tout ce que nous appellons lois generales de la nature, lois du mouvement, principes mechaniques, ſont la même choſe que ce qu'Ovide & les Peripateticiens nomment chaleur, froideur, humidité, ſéchereſſe, peſanteur, légereté. Ils ont prétendu que toute la force, & toute l'activité de la nature, tous les principes de la génération & de l'altération des corps étoient compris dans la ſphere de ces ſix qualités. Puis donc qu'ils les ont admiſes dans le Chaos, ils y ont re-

Digitized by Google

mens ne ceſſa point au temps de la production du monde,

connu neceſſairement toute la même vertu qui fait dans le monde les générations & les corruptions, les vents, les pluies, &c.

III. De-là naît une autre objection, qui n'eſt guere moins ſolide que les precedentes. Ovide & ceux dont il a paraphraſé les ſentimens, recouroient au miniſtere de Dieu ſans neceſſité pour debrouiller le chaos; car ils y reconnoiſſoient toute la force intérieure qui étoit capable d'en ſéparer les parties, & de donner à chaque élément la ſituation qui lui convenoit. Pourquoi donc après cela feſoient-ils intervenir une cauſe externe? N'étoit-ce point imiter ces mauvais Poëtes qui dans une piece de theatre ſe ſervoient d'un Dieu de machine pour denouer un très-petit embarras? Il faut pour bien raiſonner ſur la production du monde, conſidérer Dieu comme l'auteur de la matiere, & comme le premier & le ſeul principe du mouvement. Si l'on ne peut pas s'élever juſqu'à l'idée d'une création proprement dite, on ne ſauroit éviter tous les écueils; & il faut de quelque côté qu'on ſe tourne, débiter des choſes dont notre raiſon ne peut s'accommoder. Car ſi la matiere exiſte par elle-même nous ne comprenons pas bien que Dieu ait pu, ou qu'il ait dû lui donner du mouvement. Elle ſeroit indépendante de toute autre choſe quant à la réalité d'exiſter. Pourquoi donc n'auroit-elle pas la force d'exiſter toujours dans le même lieu, à l'égard de chacune de ſes parties? Pourquoi ſeroit-elle contrainte de céder aux deſirs d'une autre ſubſtance quant au changement de ſituation? Joignez à cela que ſi la matiere avoit été mue par un principe extérieur, ce ſeroit un ſigne que ſon exiſtence néceſſaire & indépendante ſeroit ſéparée & diſtincte du mouvement; d'où il réſulte que ſon état naturel eſt d'être en repos; & qu'ainſi Dieu n'auroit pû la mouvoir ſans introduire du déſordre dans la nature des choſes; n'y ayant rien de plus convenable à l'ordre que de ſuivre l'inſtitution éternelle & néceſſaire de la nature. Mais de toutes les erreurs où l'on tombe après qu'on s'eſt égaré en rejettant la création, il n'y en a point de plus petite, ce me ſemble, que de ſuppoſer, que ſi Dieu n'eſt point la cauſe de l'exiſtence de la matiere, il eſt du moins le premier moteur des corps, & en cette qualité l'auteur des proprietés élementaires, l'auteur de l'arrangement & de la forme que nous voyons dans la nature. La ſuppoſition qu'il eſt le premier moteur de la matiere, eſt un principe qui donne naturellement pour conſéquence qu'il a formé les cieux & la terre, l'air & la mer; & qu'il eſt l'architecte de ce grand & merveilleux édifice qu'on appelle monde. Mais ſi vous lui ôtez cette qualité de premier moteur, ſi vous aſſurez que la matiere ſe mouvoit indépendamment de lui, & qu'elle avoit d'elle-même la diverſité des formes; qu'à l'égard de quelques-unes de ſes parties ſon mouvement tendoit vers le centre, & qu'à l'égard des autres il tendoit vers la circonference; qu'elle contenoit des corpuſcules de feu, des corpuſcules d'eau, des corpuſcules d'air & des corpuſcules de terre, ſi dis-je, vous aſſurez tout cela avec Ovide, vous employez Dieu inutilement & mal à propos à la conſtruction du monde. La nature ſe pouvoit fort bien paſſer du miniſtere de Dieu, elle avoit aſſez de force pour ſéparer les particules des élémens, & pour mettre enſemble celles qui étoient de la même claſſe. Ariſtote a fort bien compris cette vérité, & il a eu ſur ceci la vue beaucoup meilleure que Platon, qui admettoit dans la matiere élémentaire, antérieurement à la creation du monde, un mouvement déréglé. Ariſtote fait voir que cette ſuppoſition ſe détruiſoit elle-même; puis qu'à moins de recourir au progrès à l'infini, il falloit dire qu'il y avoit un mouvement naturel dans les élémens. S'il étoit naturel, les uns tendoient donc au centre, & les autres à la circonférence, ils ſe rangeoient donc de la maniere qu'il le falloit pour former le monde que

Digitized by Google

de, comme ils le suppoſent; & je montrerai qu'en tout cas

nous avons aujourd'hui, il y avoit donc un monde au temps de ce mouvement qu'on pretendoit être dereglé, & antérieur au monde, ce qui eſt contradictoire. Il obſerve qu'Anaxagoras, qui n'admettoit point de mouvement qui eût précédé la premiere formation du monde, avoit vu plus clair que les autres dans cette matiere.

Les Péripateticiens d'aujourd'hui les plus zelés pour l'orthodoxie évangelique ne ſauroient rien condamner dans ce diſcours d'Ariſtote; car ils avouent que les qualités altératrices & motrices des quatre élémens ſuffiſent à la production de tous les effets de la nature: ils n'y font intervenir Dieu que comme conſervateur de ces facultés élémentaires, dont il eſt la premiere cauſe; ou bien ils ne l'y font intervenir que par un concours général; & ils conviennent qu'à cela près elles font tout; & ſont en qualité de cauſe ſeconde le principe complet de toute génération. Un Theologien Scholaſtique avoueroit donc ſans peine, que ſi les quatre Elemens avoient exiſté indépendamment de Dieu avec toutes les qualités qu'ils ont aujourd'hui, ils auroient formé d'eux-mêmes cette machine du monde, & l'entretiendroient dans l'état où nous la voyons. Il doit donc reconnoître de grands défauts dans la doctrine du Chaos. L'un, & le principal, eſt qu'elle ôte à Dieu la création de la matiere, & la production des qualités propres au feu, à l'air, à la terre & à la mer; l'autre, qu'après lui avoir ôté cela, elle le fait venir ſans neceſſité ſur le théatre du monde pour diſtribuer les places aux quatre élémens. Nos nouveaux Philoſophes, qui ont rejeté les qualités & les facultés de la Phyſique peripateticienne, trouveroient les mêmes défauts dans la deſcription du Chaos d'Ovide. Car ce qu'ils appellent lois générales du mouvement, principe de mechanique, modification de la matiere, figure, ſituation, & arrangement des corpuſcules, ne comprend autre choſe que cette vertu active & paſſive de la nature que les Peripateticiens entendent ſous les mots de qualités altératrices & motrices des quatre élémens. Puis donc que ſuivant la doctrine de ceux-ci, ces quatre corps ſitués ſelon leur légereté & leur peſanteur naturelle, ſont un principe qui ſuffit à toutes les générations, les Carteſiens, les Gaſſendiſtes & les autres Philoſophes modernes doivent ſoûtenir que le mouvement, la ſituation & la figure des parties de la matiere ſuffiſent à la production de tous les effets naturels, ſans excepter même l'arrangement general qui a mis la terre, l'air, l'eau & les aſtres où nous les voyons. Ainſi la véritable cauſe du monde & des effets qui s'y produiſent n'eſt pas differente de la cauſe qui a donné le mouvement aux parties de la matiere, ſoit qu'en même temps elle ait aſſigné à chaque atome une figure determinée, comme le veulent les Gaſſendiſtes, ſoit qu'elle ait ſeulement donné à des parties toutes cubiques, une impulſion, qui par la durée du mouvement réduit à certaines lois, leur feroit prendre dans la ſuite toutes ſortes de figures. C'eſt l'Hypotheſe des Carteſiens. Les uns & les autres doivent convenir par conſéquent, que ſi la matiere avoit été telle avant la génération du monde, qu'Ovide l'a pretendu, elle auroit été capable de ſe tirer du Chaos par ſes propres forces, & de ſe donner la forme de monde ſans l'aſſiſtance de Dieu. Ils doivent donc accuſer Ovide d'avoir commis deux bévues: l'une d'avoir ſuppoſé que la matiere avoit eu ſans l'aide de la divinité les ſemences de tous les mixtes, la chaleur, le mouvement, &c. l'autre de dire que ſans l'aſſiſtance de Dieu, elle ne ſe feroit point tirée de confuſion. C'eſt donner trop & trop peu à l'un & à l'autre, c'eſt ſe paſſer de ſecours au plus grand beſoin, & le demander lorſqu'il n'eſt pas néceſſaire.

Je ſai qu'il y a des gens qui n'approuvent pas la fiction que M. Deſcartes avance touchant la maniere dont le monde auroit pû être formé. Les uns s'en moquent, & la croyent

Digitized by Google

cas ils auroient du excepter le genre humain de leur regle

injurieuse à Dieu, les autres y trouvent ou des fausſetés ou des impoſſibilités. On peut répondre aux premiers qu'ils n'entendent point cette matiere; & que ſi elle leur étoit connue, ils avoueroient que rien n'eſt plus propre à donner une haute idée de la ſageſſe infinie de Dieu, que de dire, que d'une matiere tout à fait informe, il eût pu faire notre monde dans un certain temps, par la ſeule conſervation du mouvement une fois donné, & réduit à un petit nombre de lois ſimples & générales. Pour ce qui concerne ceux qui conteſtent les détails de Descartes comme s'ils enfermoient des choſes contraires aux lois de la méchanique, & à l'état effectif que les aſtronomes ont découvert dans les tourbillons des cieux, je me contente de leur répondre, que cela n'empêche pas qu'il n'ait raiſon quant au gros de ſon hypotheſe; & je ſuis bien perſuadé que M. Neuton, le plus redoutable de tous les critiques de Mr. Descartes ne doute point que le Syſtême effectif du Monde ne puiſſe être la production d'un petit nombre de lois méchaniques établies par l'Auteur de toutes choſes. Car dès-que vous ſuppoſez des corps déterminés à ſe mouvoir par des lignes droites, & à tendre ou vers le centre ou vers la circonférence, toutes les fois qu'ils ſe trouvent obligés à ſe mouvoir circulairement à cauſe de la réſiſtance des autres corps, vous établiſſez un principe qui formera néceſſairement beaucoup de variétés dans la matiere; & s'il ne forme pas ce Syſtême-ci, il en formera un autre.

Il n'eſt pas juſqu'à la folle & extravagante hypotheſe des Epicuriens, qui n'ait de quoi fabriquer un certain monde. Paſſez leur une fois les différentes figures des atomes avec la force inaliénable de ſe mouvoir ſuivant les lois de la peſanteur, de ſe réprimer les uns les autres, & de reſléchir ou d'une telle, ou d'une telle maniere, ſelon qu'ils ſe choquent ou diamétralement ou de biais: vous ne ſauriez plus nier que la rencontre fortuite de ces corpuſcules ne puiſſe former des maſſes où il y aura des corps durs, des corps fluides, du froid & du chaud, de l'opacité & de la diaphanéité, des tourbillons, &c. Tout ce qu'on peut leur nier eſt que le haſard puiſſe produire un aſſemblage de corps tel que notre monde, où il y ait tant de choſes qui perſévérent ſi longtemps dans leur régularité, & tant de machines d'animaux mille fois plus induſtrieuſes que celles de l'art humain, qui demandent une direction intelligente.

Examinons par occaſion une penſée du Sieur l'Ami, Medecin de la faculté de Paris, auſſi grand partiſan des atomes qu'adverſaire des Peripatéticiens & de Descartes. Tout cela paroît par ſon Ouvrage *de Principiis rerum*. Or voici ce qu'il répond à une objection que l'on propoſe ordinairement contre l'Hypotheſe d'Epicure. On argumente par cette comparaiſon: Jamais en joignant enſemble des caracteres à l'aventure, on ne compoſeroit le Poëme de l'Iliade: donc la rencontre caſuelle des atomes ne pourroit jamais produire un monde. Il répond qu'il y a une extrême différence entre ces deux choſes. L'Iliade ne ſe peut former que par la jonction préciſe & déterminée d'un certain nombre de caracteres: la methode de la compoſer eſt donc unique entre une infinité de manieres d'arranger les caracteres; il ne faut donc point trouver étrange que le haſard ne puiſſe jamais rencontrer cette voie unique entre une infinité d'autres. Mais pour faire un monde généralement parlant, celui-ci ou d'autres, il n'eſt pas beſoin que les atomes ſe rencontrent & ſe combinent d'une maniere préciſe, unique & déterminée; car de quelque maniere qu'ils s'accrochent, ils formeront néceſſairement des aſſemblages de corps, & par conſéquent un monde. Il ne s'arrête pas là: il tourne d'un autre biais la comparaiſon. Quelque caſuelle que puiſſe être, dit-il, la jonction de pluſieurs lettres, elles ſont néceſſai-

Digitized by Google

rement des Syllabes & des paroles; donc la rencontre fortuite des atomes formera néceſſairement des corps. Si vous lui dites que ces mots formés au haſard n'ont aucune ſignification, il vous répondra que c'eſt à cauſe que les mots ne ſignifient que ce qu'il a plu à l'homme; & que de-là vient que pour être ſignificatifs, il faut qu'ils ſoient arrangés conformément à l'inſtitution humaine; mais que la vertu des atomes étant indépendante de l'homme, ils produiſent des effets conſidérables, & qui peuvent attirer ſon admiration, quel que puiſſe être leur arrangement. Il n'eſt pas fort néceſſaire de diſcuter tout ceci: on peut lui accorder une partie de ſes prétenſions, & nier en même temps que notre monde, où il y a tant de choſes régulieres & qui tendent à de certaines fins, puiſſe être l'effet du haſard. Notez qu'Epicure étoit obligé de reconnoître un coup du haſard auſſi admirable pour le moins que le ſauroit être l'Iliade compoſée par la rencontre fortuite de certaines lettres. Il donnoit aux Dieux la figure d'homme, & il les croyoit éternels. Il falloit donc qu'il avouât que la rencontre fortuite des atomes dont les premiers hommes furent compoſés avoit copié fidelement un certain original déterminé & unique, ſavoir la figure qu'avoient les Dieux. Ciceron dit à ce propos, dans ſon livre de la nature des Dieux: „Ce n'eſt point des hommes que les „Dieux ont tiré la forme qu'ils ont: „car les Dieux ont toujours été, & „ne ſont jamais nés, puiſqu'ils ſont „& doivent être éternels. Mais les „hommes ſont nés. La forme hu„maine exiſtoit donc, avant que les „hommes fuſſent revétus de celle „des Dieux immortels. Ainſi ce n'eſt „pas tant la leur qui eſt la forme hu„maine, que la nôtre qui eſt divine. „Mais il n'en ſera que ce que vous vou„drez. Je demande ſeulement par quel „ſingulier haſard (car vous ne voulez „pas que la Nature ait rien fait avec deſ„ſein) par quel haſard, dis-je, un heu„reux concours d'atomes a fait tout-à„coup naître les hommes de forme „divine. Croirons-nous qu'il eſt tombé „du ciel des ſemences de Dieux, & que „c'eſt à ce qui a fait naître les hom„mes ſemblables à leurs peres? Je „voudrois que vous le diſſiez: je „n'aurois pas de peine à reconnoître „cette parenté avec les Dieux: mais „au lieu de le dire, vous prétendez „que c'eſt le haſard qui nous a faits „ſemblables aux Dieux". Cette reſſemblance entre les Dieux & les hommes, formée par un cas fortuit eſt plus étonnante que ne le ſeroit de voir qu'un enfant qui appliqueroit ſelon ſes petits caprices un crayon ſur un morceau de papier, formât une image de Ceſar auſſi reſſemblante & auſſi bonne, que le plus excellent portrait que Michel-Ange eût pu faire de Ceſar.

IV. La derniere obſervation qui me reſte à developer, concerne ce que dit Ovide, que la guerre des quatre elémens qui avoit été continuelle dans le Chaos, fût terminée par l'autorité du Dieu qui forma le monde. N'eſt-ce pas prétendre que depuis ce temps-là les élémens ſe tiennent en paix? Et n'eſt-ce pas une prétenſion très-mal fondée & démentie par l'experience? La guerre a-t-elle jamais ceſſé entre le chaud & le froid, l'humidité & la ſéchereſſe, la légereté & la peſanteur, le feu & l'eau, &c. Puiſqu'Ovide ſe conformoit à l'hypotheſe des quatre élémens, il devoit ſavoir que l'antipathie de leurs qualités ſubſiſte toujours, & qu'il n'y a jamais entre elles ni paix ni treve, non pas même lorſqu'elles compoſent le tempérament des corps mixtes. Elles n'y entrent qu'après un combat où elles ſe ſont reciproquement eſtropiées; & s'il y a des momens où leur combat eſt interrompu, c'eſt à cauſe que la réſiſtance des unes eſt preciſément égale à l'activité des autres. N'en pouvant plus, elles reprennent haleine, toujours prêtes à ſe harceler & à ſe détruire mutuellement dèsque leurs forces le permettront. L'Equilibre ne peut pas durer longtemps, car à toute heure il vient du ſecours ou aux unes ou aux autres, & il faut de toute néceſſité que l'une perde ce que l'autre gagne. Ainſi Ovide voyoit encore, que comme au temps du Chaos, leur combat régnoit par-tout, & juſqu'aux plus petits recoins du même mixte.

Digitized by Google

- - - - corpore in uno
Frigida pugnabant calidis, humentia ſiccis;
Mollia cum duris, ſine pondere habentia pondus.

Les lois de ce combat ſont que le plus foible ſoit entierement ruiné ſelon toute l'étendue de la puiſſance du plus fort. La clémence ni la pitié n'y ont point de lieu, on n'y écoute aucune propoſition d' accommodement. Cette guerre inteſtine prépare la diſſipation du compoſé, & tôt ou tard elle en vient à bout. Les corps vivans y ſont plus ſujets que les autres, & ſuccomberoient bientôt ſi la nature ne leur fourniſſoit des reſſources: mais enfin le contraſte de la chaleur naturelle & de l'humide radical leur devient mortel. La force du temps qui conſume tout (& qu'Ovide décrit ſi bien au livre XV. des metamorphoſes, où il dit,

Tempus, edax rerum, tuque invidioſa vetuſtas
Omnia deſtruitis, vitiataque dentibus ævi,
Paulatim lenta conſumitis omnia morte.)

n'eſt fondée que ſur le combat des corps. Notre Poëte en faiſant cette deſcription, ne ſe ſouvint plus de ce qu'il avoit débité dans le chapitre du Chaos. On n'a donc qu'à comparer le commencement de ſon ouvrage avec la fin pour le convaincre de contradiction. Il aſſure dans le premier livre, que la discorde des élémens fut étouffée, & il dit dans le XV. qu'ils ſe détruiſent tout à tour, & que rien ne perſévere dans le même état.

Hæc quoque non perſtant quæ nos elementa vocamus - - - -
- - - - - - - omnia ſiunt
Exipſis, & in ipſa cadunt, reſolutaque tellus
In liquidas rarefcit aquas; tenuatus in auras
Æthraque humor abit, dempto quoque pondere rurſus
In ſuperos æther tenuiſſimus emicat ignes.
Inde retro redeunt, idemque retexitur ordo:
Ignis enim denſum ſpiſſatus in aëra tranſit;
Hic in aquas; tellus glomerata cogitur unda.
Nec ſpecies ſua cuique manet, rerumque novatrix
Ex aliis alias reparat natura figuras.

Il rapporte enſuite pluſieurs exemples des conquêtes que les eaux font ſur la terre, & la terre ſur les eaux, &c. Où eſt donc cette pacification qu'il a prônée dans ſon premier livre? Et qu'on ne diſe par pour l'excuſer de contradiction, qu'il fait parler ici le Philoſophe Pythagoras: car la plûpart des choſes qu'il lui fait dire ſont ou des hiſtoires ou des ſentimens conformes aux hypotheſes de ceux qui expliquoient par les qualités des élémens les générations & les corruptions.

Quand même il ne ſe ſeroit pas contredit, nous pourrions le cenſurer avec beaucoup de raiſon; car le monde devant être un théatre de viciſſitudes, rien n'auroit été plus mal à propos que de mettre en paix les quatre élémens; & bien loin que la ceſſation du Chaos eût du finir leurs querelles, il auroit fallu commencer à les mettre aux priſes les uns avec les autres, s'ils euſſent été de bonne intelligence pendant le Chaos. C'eſt par leurs combats que la nature devient féconde: leur concorde la rendroit ſtérile, & ſans la guerre implacable qu'ils ſe livrent par tout où ils ſe rencontrent, on ne verroit point de générations. La production d'une choſe eſt toujours la ruine d'une autre: c'eſt un axiome de Philoſophie. Il eût fallu qu'Ovide préſuppoſât que le Dieu qui aſſigna des places diſtinctes aux quatre élémens, leur ordonna de ſe battre ſans quartier, & de s'ériger en conquérans très-ambitieux qui employaſſent toutes ſortes de moyens pour envahir les Etats de leurs voiſins. Le ſouhait de Didon auroit du être ſemblable au commandement qu'il leur fit. Eneide, Liv. IV.

Nunc olim quocunque dabunt ſe tempore vires
Littora littoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor, arma armis, pugnent ipſique nepotes.

Ils ſe conduiſent effectivement comme s'il avoient recu cet ordre, & que leur paſſion la plus ardente fût de le bien exécuter. Le froid étend ſa

Digitized by Google

règle (*h*) générale, puisqu'il eſt aſſujetti aux confuſions &

ſphere le plus qu'il peut, & y détruit ſon ennemi. Le chaud lui rend la pareille; & tout à tour ces deux qualités ſe rendent maîtreſſes de la campagne, l'une l'hyver & l'autre l'été, & imitent ces armées victorieuſes, qui après le gain d'une bataille déciſive contraignent leur ennemi de ſe ſauver dans ſes citadelles, l'y pourſuivent, l'y aſſiégent, & le réduiſent aux abois. Le froid ſe ſauve pendant l'Eté dans les cavernes & dans les creux ſoûterrains; & afin de n'être pas entierement opprimé, il redouble les efforts de ſa réſiſtance, & ſe fortifie le mieux qu'il peut par la vertu que l'on nomme antipériſtaſe. Le chaud fait la même choſe pendant l'hyver. Les Philoſophes élémentaires, qui expliquent ainſi les effets de la nature, nous diſent que chaque qualité s'efforce de ſubjuguer de telle maniere les ſujets qu'elle combat, que non contente de les rendre ſes vaſſaux, & de leur faire porter ſes livrées, elle veut les tranſmuer en ſa propre condition. Peut-on voir une animoſité plus guerriere & plus ambitieuſe que celle-là? Empedocle ſe trompoit en aſſociant aux quatre élémens l'amitié & l'inimitié; celle-là pour unir, & celle-ci pour déſunir. On lui accorde que l'union & la déſunion des parties ſont très-néceſſaires pour les productions de la nature: mais il eſt ſûr que l'amitié n'y a nulle part, la ſeule diſcorde & la ſeule antipathie des élémens aſſemble des corps en un endroit, & les diſperſe en un autre. Il ne faut donner ces deux qualités d'Empedocle tout au plus qu'aux corps vivans: mais l'air & le feu, l'eau & la terre n'ont pas d'autre adjoint que l'inimitié.

Les corps vivans s'acquittent très-bien de l'ordre qu'Ovide devoit ſuppoſer que l'auteur du débrouillement du Chaos leur donna de s'entre-détruire; car il eſt vrai au pié de la lettre qu'ils ne ſe nourriſſent que de deſtruction; tout ce qui ſert à l'entretien de leur vie perd ſa forme, & change d'état & d'eſpece. Les végétaux ſont périr la conſtitution & les qualités de tous les ſucs dont ils peuvent s'emparer. Les animaux exercent le même ravage ſur toutes les choſes qui leur ſervent d'aliment. Ils s'entremangent les uns les autres: & il y a pluſieurs eſpeces de bêtes qui ne ſe font la guerre que pour devorer l'ennemi qu'elles auront tué. Les hommes en certains pays n'en uſent pas autrement, & ils ſont partout de grands deſtructeurs. Je ne parle point ici des carnages qui procedent ou de l'ambition ou de l'avarice ou de la cruauté, ou de telles autres paſſions qui cauſent les guerres: je ne parle que des effets du ſoin qu'on a de nourrir ſon corps. L'homme à cet egard eſt un principe ſi ruineux & ſi deſtructif que ſi tous les autres animaux l'étoient autant à proportion, la terre ſeroit incapable de leur fournir aſſez de vivres. Quand on voit dans les rues & dans les places des grandes villes, cette multitude prodigieuſe d'herbes & de fruits, & d'une infinité d'autres choſes deſtinées à la nourriture des habitans, ne diroit-on pas, en voila pour une ſemaine? s'imagineroit-on que cet étalage ſe devra renouveler chaque jour? Croiroit-on qu'une ſente auſſi petite que la bouche humaine fût un gouffre & un abîme qui engloutît tout cela en ſi peu de temps? Il n'y a que l'expérience qui le puiſſe perſuader. J'ai lu depuis peu dans le Saint-Evremontiana: „On dit qu'il y a dans Paris jusqu'à „quatre mille vendeurs d'huîtres: „que l'on y mange chaque jour quinze „cents gros bœufs, & plus de ſeize mil„le moutons, veaux ou cochons, outre „une prodigieuſe quantité de volaille „& de gibier". Jugez de ce qui arrive dans les pays où les gens ſont plus carnaciers & plus grands mangeurs.

Telle étant donc la condition de la nature, que les êtres ſont produits & conſervés par la ruine les uns des autres: il ne falloit pas aſſurer que la guerre des élémens fût pacifiée lorsque le monde commença & que le Chaos finit: il ſuffiſoit de dire que la ſituation & les forces des combattans furent reglées & balancées de telle ſorte que leurs hoſtilités continuelles ne produiroient point la

Digitized by Google

& aux contrariétés les plus affreuſes qui ayent pû être dans le

deſtruction de l'ouvrage, mais ſeulement des viciſſitudes qui auroient leurs agrémens. Quelques-uns peut-être s'imagineront que la guerre n'ayant point ceſſé par l'arrangement des principes, ce ne fut point tant une ceſſation du Chaos, qu'une ébauche de débrouillement; & qu'après que cette ébauche, c'eſt-à-dire notre monde, aura duré un certain nombre de ſiecles, elle ſera ſuivie d'un monde beaucoup plus beau, dont la diſcorde ſera bannie. Et ils prétendront peut-être que Saint Paul confirme leur ſentiment, lorſqu'il dit que toutes les créatures ſoupirent après la délivrance de l'Etat de vanité & de corruption où elles ſe trouvent: ils diront ce qu'il leur plaira: je ne m'amuſerai point à examiner leurs penſées.

Notez que dans les principes de Méchanique dont les nouveaux Philoſophes ſe ſervent pour expliquer les effets de la nature, il eſt plus aiſé de comprendre, que par la Phyſique des quatre Elemens, la guerre perpétuelle que ſe font les corps. Car toute l'action des ſix qualités élémentaires n'etant autre choſe, ſelon la nouvelle philoſophie, que le mouvement local, il eſt clair que chaque corps combat tout ce qu'il rencontre, & que les parties de la matiere ne tendent qu'à ſe choquer, qu'à ſe briſer, qu'à ſe comprimer les unes les autres, ſelon toute la rigueur des lois du plus fort.

(*h*) *Excepter le genre humain de leur regle generale, puis qu'il eſt aſſujetti aux confuſions.*] Mais ſi renonçant aux raiſons qu'on a étalées dans la Remarque precedente, l'on accordoit qu'Ovide a pu ſoutenir généralement parlant que les créatures ont été tirées du Chaos, on ne laiſſeroit pas de pouvoir prétendre qu'il n'auroit pu dire en particulier que l'homme ait été compris dans cette faveur. Je ne conſidere ici que les vues qu'on peut avoir quand on eſt deſtitué des lumieres de la révélation. En cet état-là peut-on s'empêcher de croire que les horreurs du Chaos ſubſiſtent encore à l'égard de l'homme? car mettant à part le combat perpétuel des qualités élémentaires, qui regne un peu plus dans ſa machine que dans la plûpart des autres êtres matériels: quelle guerre n'y a-t-il pas entre ſon ame & ſon corps, entre ſa raiſon & ſes ſens, entre ſon ame ſenſitive & ſon ame raiſonnable? La raiſon devroit calmer ce déſordre, & pacifier ces différens inteſtins: mais elle eſt juge & partie, & ſes arrêts ne ſont point exécutés, & ne ſont qu'augmenter le mal. C'eſt ce qui a obligé l'un des plus ſolides & des plus brillans eſprits du dix-ſeptieme ſiecle, de préférer à la condition de l'homme celle des moutons, dans cette belle idylle, où l'auteur s'adreſſant aux moutons-mêmes, leur dit:

Nous avons la raiſon en partage;
Et vous en ignorez l'uſage.
Innocens animaux, n'en ſoyez point jaloux,
Ce n'eſt pas un grand avantage.
Cette fiere raiſon dont on fait tant de bruit
Contre les paſſions n'eſt pas un ſur remede:
Un peu de vin la trouble, un enfant la ſéduit;
Et dechirer un cœur qui l'appelle à ſon aide
Eſt tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuiſſante & ſevere
Elle s'oppoſe à tout, & ne ſurmonte rien.
Sous la garde de votre chien
Vous devez beaucoup moins redouter la colere
Des loups cruels & raviſſans,
Que ſous l'autorité d'une telle chimere
Nous ne devons craindre nos ſens.

Voilà ce qu'on trouve dans les poéſies de Madame des-Houlieres; on y voit auſſi que l'état des creatures inanimées lui ſemble meilleur que le nôtre. Voyons ce qu'elle dit en parlant à un ruiſſeau.

Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure?
Helas! votre ſort eſt ſi doux!
Taiſez-vous, ruiſſeau, c'eſt à nous
à nous plaindre de la nature.

Digitized by Google

De tant de passions que nourrit notre cœur
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur,
Le repentir ou l'infortune;
Elles dechirent nuit & jour
Les cœurs dont elles sont maitresses....

De toutes sortes d'unions
Que notre vie est éloignée!
De trahisons, d'horreurs & de dissensions
Elle est toujours accompagnée.
Qu'avez-vous merité, ruisseau tranquille & doux,

Pour être mieux traité que nous? ....
Enfin dans cet horrible gouffre
De misere & de vanité
Je me perds, & plus j'envisage
La foiblesse de l'homme & sa malignité:
Et moins de la divinité
En lui je reconnois l'image.

Les vers que je m'en vais rapporter nous fourniſſent une nouvelle preuve du Chaos où le genre humain eſt demeuré. Les choſes les plus oppoſées, la lumiere & les ténebres ne ſe quittent point dans l'homme; elles s'entre-ſuivent en lui, elles ſe talonnent; moins on ſait plus on croit ſavoir; plus on ſait, plus ſent-on ſon ignorance, plus s'expoſe-t-on à s'écarter du droit chemin. Peut-on être le ſujet ou le théatre d'un conflit plus capricieux? c'eſt ce qui a fait dire encore à la même Dame des-Houlieres:

Que l'esprit de l'homme est borné!
Quelque temps qu'il donne à l'Etude,
Quelque pénétrant qu'il soit né:
Il ne sait rien à fond, rien avec certitude,
De tenebres pour lui tout est environné.
La lumiere qui vient du savoir le plus rare
N'est qu'un fatal éclair, qu'un ardent qui l'egare;
Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.
Longues erreurs qu'elle a fait naître,
Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître
N'est souvent qu'apprendre à douter.

Je n'aurois jamais fait ſi je voulois recueuillir tout ce qui s'eſt dit de bon ſur la contrariété des pieces qui compoſent l'homme. Le Comte de Buſſi-Rabutin aſſure „qu'il lui ſouvient „toujours ſur cela de ce que diſoit „le P. Senaut: Que l'ame & le corps „avoient de grandes liaiſons enſemble, que cependant ils ſe contrarioient toujours; & qu'en un mot, „c'étoient deux ennemis qui ne ſe „pouvoient quitter, & deux amis qui „ne ſe pouvoient ſouffrir. Il n'y a „rien de mieux dit ni de plus véritable." Je trouve plus de hardieſſe ou de vivacité, mais non pas plus de bon ſens, quoique j'y en trouve beaucoup, dans ce paſſage de Balzac à Dom André de St. Denys, Feuillant: „Mais de qui penſez-vous mon-Re„verend Pere que ſoient ces paroles„ci? Nous ſommes compoſés de deux „ennemis qui ne s'accordent jamais. „La partie ſublime de notre ame eſt „toujours en guerre avec la partie inférieure. Diſons davantage: l'hom„me eſt fait d'un Dieu & d'une bête „qui ſont attachés enſemble. Si „vous devinez l'auteur de ces quatre „lignes, je vous eſtimerai auſſi grand „mage que ceux qui prédirent la naiſſance du Roi Sapor.

Il y a d'excellentes choſes ſur cette matiere dans deux harangues de Gregoire de Palamas, archevêque de Theſſalonique, au XIV. ſiecle: elles ſont par forme de dialogue, plaidoyer & jugement; l'ame accuſant le corps, & le corps au contraire ſe défendant, & ne niant ſimplement, mais colorant ſon fait; avec la ſentence des Juges. J'employe les termes de Claude Despence, qui fit une traduction françoiſe de ces deux declamations, & la publia à Paris, 8o, l'an 1570. Du Verdier Vau-Privas en rapporte quelques morceaux. Je m'en vais copier un long paſſage, où il y a de très-bonnes choſes, & quelques fautes auſſi. „Les Philoſophes „ne ſavoient pas quelle étoit la diſ„poſition des reſſorts qui font mou„voir le cœur de l'homme, & n'a„voient aucune lumiere ni aucun „ſoupçon de l'étrange changement „qui s'étoit fait en lui, par lequel la „raiſon étoit devenue eſclave des „paſſions.... Il eſt vrai qu'ils ſont

Digitized by Google

„excusables de n'avoir pas connu la „cause du changement qui s'étoit fait „dans l'homme: mais ils ne le sont „point du tout de n'avoir par apperçu „ce changement. Car il est pardon„nable à des personnes qui vivent „sans réflexion de ne pas savoir ce „qui se passe au dedans d'eux-mê„mes: mais que les curieux obser„vateurs de la nature, que des hom„mes qui mettoient leur principale „application à s'étudier & à se con„noître, n'ayent pas remarqué que „ce n'etoit plus la raison qui condui„soit & gouvernoit l'homme, ce„la est incompréhensible. En ef„fet comment peut-on concevoir „que des gens éclairés n'ayent pas „découvert par leurs lumieres & par „leur propre expérience, que la raison „avec tout son pouvoir & toute son „industrie ne sauroit détruire une „passion qui s'est enracinée dans le „cœur de l'homme, ni par le secours „d'aucun âge, ni par la force d'au„cun exemple, ni par la crainte „d'aucun malheur, & qu'ils n'ayent „pas vu ce que voyent & ce que sen„tent les personnes les plus grossie„res. Un peu d'attention à ce qu'ils „éprouvoient eux-mêmes étoit donc „capable de leur faire connoître „l'état de la raison, de les convaincre „de sa foiblesse, & de leur faire com„prendre que l'homme qui étoit dans „la partie la plus élevée de l'ame, qui „habitoit cette région tranquille & „lumineuse, d'où il voyoit & régloit „le dedans & le dehors de lui-mê„me, est maintenant plongé dans les „sens, d'où il goûte les plaisirs com„me s'il étoit né pour eux. Ils au„roient vû encore que quoique la rai„son ait perdu le pouvoir qu'elle „avoit dans l'homme, elle n'avoit pas „néanmoins entierement perdu sa „lumiere; qu'il lui en reste assez pour „lui marquer ses devoirs". M. Esprit est l'auteur qui a parlé de la sorte dans un Ouvrage qu'il publia l'an 1678. Tout ce qu'il débite sur la foiblesse & sur l'esclavage de la raison est très-vrai: mais il a tort d'accuser en général les Philosophes de n'avoir par reconnu cette servitude, & de n'avoir eu aucun soupçon de la cause qui l'a produite; car il est indubitable que plusieurs Païens avoient la-dessus les lumieres qu'il suppose qu'ils n'avoient pas. Je sai bien que les Stoïciens parloient de l'empire de la raison avec trop de faste, & que l'idée de leur sage leur échauffoit l'imagination à un tel point qu'il leur échapoit des choses qui approchoient de l'extravagance, non pas en ce qu'ils supposoient qu'étant delivré des passions, il suivroit les lois de l'ordre & de l'honnête constamment & invariablement, mais en ce qu'ils supposoient qu'il étoit possible à l'homme d'extirper toutes les passions vicieuses. C'étoit là leur grande erreur, c'est en cela qu'ils faisoient paroître leur ignorance sur la condition humaine. L'autre partie de leur dogme étoit de bon sens: savoir que si l'homme avoit une fois dompté ou déraciné ses passions, il n'auroit aucune peine à pratiquer la vertu, & à parvenir à la perfection. M. Esprit en tout cas devoit se fixer sur eux, & ne pas étendre ses censures autant qu'il lui a plû de les étendre. Qui lui avoit dit que les Philosophes n'ont pas connu que l'ame de l'homme est plongée dans les sens? Ciceron l'ignoroit-il, lui qui dit au 3me Livre de la République, ces paroles que St. Augustin nous a conservées, & qui contiennent une description si vive de la servitude de l'ame sous l'empire des passions? „L'homme „a éprouvé dans la nature qui l'a mis „en ce monde, plutôt une marâtre „qu'une mere. Elle l'y a mis nu, „en butte aux accidens & aux mala„dies, toujours troublé par les incom„modités, toujours flétri par la crain„te, répugnant au travail, ardent à „la volupté, ayant pourtant une etin„celle de feu divin comme enfouie „au fond de son ame". N'a-t-il eu *aucune lumiere ni aucun soupçon de l'étrange changement qui s'etoit fait* en l'homme, *par lequel la raison étoit devenue esclave des passions?* Que veulent donc dire les paroles que le même St. Augustin nous a conservées, où Ciceron paroît approuver les anciens Prophetes du Paganisme, qui avoient cru que la naissance de l'homme étoit la peine d'un peché commis dans une autre vie? N'approuve-t-il pas une pensée qu'il avoit lue dans Aristote, que l'union de l'ame

Digitized by Google

le Chaos. Il faudroit être bien dupe pour s'imaginer qu'un cer-

avec le corps étoit une punition ſemblable au ſupplice dont quelques anciens voleurs s'etoient ſervis, qui étoit d'attacher des corps vivans avec des cadavres bouche contre bouche, ventre contre ventre, & ainſi des autres parties ? N'étoit-ce pas reconnoître que l'ame étoit réduite pour ſes pechés, à la condition miſerable qu'elle éprouve dans le corps ? N'étoit-ce pas conſidérer le péché comme la cauſe qui l'avoit degradée de ſon Etat naturel & de ſa premiere nobleſſe ? Enfin je ne comprends pas d'où vient que M. Eſprit aſſure que les Philoſophes ont ignoré que la puiſſance de la raiſon s'eſt perdue, & que ſa lumiere s'eſt néanmoins conſervée. Euripide, le Philoſophe du Theatre, n'a-t-il pas dit qu'après avoir médité long-temps ſur la corruption des hommes, il a trouvé que ce n'eſt point ſelon la diſpoſition de l'entendement qu'ils pechent, mais parce que connoiſſant le bien ils s'en detournent. *Mihi videntur*, (dit-il, *in Hyppolyto*) *non ſecundum animi naturam, at præter eam, deteriùs facere, eſt enim recta rerum cognitio multis, &c.* Peut on mieux repréſenter que par ces paroles d'Ovide, l'incapacité où eſt la raiſon de nous faire faire ce qu'elle nous fait approuver :

Concipit interea validos Ætias ignes
Et luctata diu, poſtquam ratione furorem
Vincere non poterat ; fruſtra Medea repugnas.
Nescio quis deus obſtat, ait.. .....
Excute virgineo conceptas pectore flammas,
Si potes infelix. Si poſſem, ſanior eſſem :
Sed trahit invitam nova vis, aliudque Cupido,
Mens aliud ſuadet, video meliora proboque,
Deteriora ſequor.

Prenez garde s'il vous plaît qu'elle impute à quelque Dieu cette impulſion à la quelle il ne lui eſt pas poſſible de réſiſter. C'étoit le denouement ordinaire des Païens dans les paſſions qui entraînoient l'homme malgré les lumieres de ſon eſprit & la connoiſſance de ſes véritables interêts. Ils trouvoient là quelque choſe de divin, & presque toujours la punition de quelque peché antecedent, ce qui montre qu'ils n'étoient point auſſi ignorans que M. Eſprit le ſuppoſe ; & qu'ils flairoient en quelque façon ce que les Theologiens nous enſeignent de la perte du Franc-arbitre amenée par le peché, & de l'abandon de ceux qui abuſent des graces de Dieu.

J'aurois pu citer au lieu d'Ovide, pluſieurs écrivains qui avoient philoſophé de profeſſion : mais il m'a paru beaucoup plus propre à faire voir la mépriſe de Monſieur Eſprit ; car on eſt moins excuſable d'ignorer ce qu'ont dit les auteurs Grecs. J'aurois pu auſſi entaſſer pluſieurs témoignages très-capables de nous convaincre que l'on a fort bien connu que le genre humain croupit encore dans le Chaos : mais les deſcriptions les plus fortes des orateurs ou des Poëtes, ou des Philoſophes païens ne peuvent pas nous donner une idée auſſi vive de cela que celle que St. Paul nous en a laiſſée. Il ſuffit donc de jetter les yeux ſur la peinture que ce grand Apôtre dirigé par la vérité éternelle nous préſente dans ſon Epître aux Romains. Je n'approuve pas ce que je fais, dit-il, parce que je ne fais pas ce que je veux : mais je fais ce que je condamne. Que ſi je fais ce que je ne veux pas faire, je conſens par là à la loi, & je reconnois qu'elle eſt bonne. Maintenant donc, ce n'eſt plus moi qui fais ces choſes ; mais c'eſt le peché qui habite en moi. Car je ſai qu'il n'y a rien de bon en moi, c'eſt-a-dire dans ma chair ; parce qu'encore que je trouve en moi la volonté de faire le bien, je ne trouve point le moyen de l'accomplir. Car je ne fais pas le bien que je veux : mais je fais le mal que je ne veux pas. Que ſi je fais ce que je ne veux pas, ce n'eſt plus moi qui le fais, mais c'eſt le peché qui habite en moi. Lors donc que

Digitized by Google

certain Poëme *de Vetula* eſt (*i*) un ouvrage d'Ovide. J'en rapje veux faire le bien, je trouve en moi une loi qui s'y oppoſe, parceque le mal réſide dans moi. Car je me plais dans la loi de Dieu ſelon l'homme intérieur. Mais je ſens dans les membres de mon corps une autre loi, qui combat contre la loi de mon eſprit, & qui me rend captif ſous la loi du peché, qui eſt dans les membres de mon corps. Malheureux que je ſuis! qui me delivrera de ce corps de mort?

Notez que je n'ai conſidéré le Chaos de l'homme que ſe'on la guerre inteſtine que chacun ſent en ſoi-même. Si j'avois conſidéré les diſcordes qui regnent de peuple à peuple, & même de voiſin à voiſin, avec toutes les Hypocriſies & les fraudes & les violences qui s'y mêlent, j'aurois eu un Champ bien vaſte & bien fertile en confirmation de ce que j'avois à prouver.

(*i*) *Bien dupe pour imaginer qu'un certain Poëme* de Vetula *eſt d'Ovide.*] On conte que ce Poëte déſesperant d'être rappelé de ſon exil, compoſa ce livre, & donna ordre qu'on l'enterrât avec lui. On ajoute que ce Poëme ayant été trouvé dans un cimetiere public, aux faux-bourgs de la ville Dioſcurias, fut porté à Conſtantinople par ordre du Roi de Colchide, & que Leon Protonotaire du ſacré Palais, & Secretaire de l'Empereur Vatace, le publia. Il eſt diviſé en trois livres, & l'on veut qu'il ait été intitulé *de Vetula* à cauſe de l'aventure que l'auteur récite dans le ſecond. Il aimoit paſſionnément une jeune fille, qui étoit une beauté achevée, & il avoit engagé par ſes preſens une vieille femme à le ſervir dans cette paſſion. Elle avoit été la nourrice de cette belle, & après avoir repréſenté pluſieurs fois les embarras de l'entrepriſe, elle avoit enfin aſſuré l'amant qu'à une telle heure il trouveroit ſa maîtreſſe au lit, dans un lieu où il faudroit entrer doucement & ſans chandelle. Ovide transporté du plus violent amour qu'on puiſſe ſentir, ſe gliſſa au lit marqué: mais dans tout ſon livre des Metamorphoſes, il n'avoit point parlé d'un changement auſſi étrange que celui dont-il s'apperçut alors; car au lieu de ce détail de beauté, dont ſon imagination étoit remplie, il trouva tout le détail de la vieilleſſe; car la nourrice s'étoit miſe dans ce lit-là. Le dépit & la rage qui le ſaiſirent furent extrêmes. Voici comme il les exprime.

Heu mihi! tanta meis regnans dulcedo medullis
Quàm modicum manſit? Reperi contraria votis.
Vertitur in luctum cytharæ ſonus, inque ſtuporem
Deliciarum ſpes, moritur fax ignis amoris.
Si quid erat quod ſpar, ventoſo turbine miſſo,
Fecerat arrectum, ſubito languetque caditque,
Sopitur virtus, frigeſcunt omnia membra.
Credere quis poſſet quod virgo quatuor implens
Nuper Olympiades, adeo cito conſenuiſſet?
Nunquam tam modico roſa mareuit; In nova formas
Corpora mutatas cecini, mirabiliorque,
Non reperitur ibi mutatio quam fuit iſta:
Scilicet ut fuerit tam parvo tempore talis,
Taliter in talem vetulam mutata puella!
Heu quam diſſimiles ſunt virginis artubus, artus!
Accuſant vetulam membrorum turba ſenilis,
Collum nervoſum, ſcapularum cuſpis acuta,
Saxoſum pectus, laxatum pellibus uber,
Non uber, ſed tam vacuum quam molle; velut ſuit
Burſæ paſtorum, venter ſulcatus aratro,
Arentes clunes macredine, crudaque crura,
Inflatumque genu, vincens adamanta rigore.

rapporterai quelques vers, afin que ceux qui n'ont point ce livre-là puiſſent juger de la veine de l'auteur.

R.

RAMUS (PIERRE), en François *de la Ramée*, a été l'un des plus fameux Profeſſeurs du XVI Siecle. Il étoit né dans un village du pays de Vermandois en Picardie l'an 1515. Son aïeul s'étoit retiré en ces quartiers-là, après avoir perdu tous ſes biens, lorſque ſa patrie fut réduite en cendres au pays de Liege (*a*) par le dernier Duc de Bourgogne. Il fallut qu'il gagnât ſa vie le reſte de ſes jours à faire & à vendre du charbon. Il laiſſa un fils qui gagna la ſienne à labourer, & qui fut le pere de notre Ramus, c'eſt-à-dire d'un homme qui a été le jouet de la fortune; car ſa vie fut une alternative perpétuelle d'élévation & d'abaiſſement. L'envie d'apprendre l'ayant porté dès l'âge de huit ans à s'en aller à Paris, & la miſere l'ayant contraint d'en ſortir, il y retourna le plutôt qu'il put, & n'y trouvant point les moyens de ſub-

Accuſant vetulam membrorum marcida turba.
Concitus exurgo: cœpi firmare quod illam
Appeterem ferro: ſed mens ad ſe revocavit
Virgineam famam, quæ ſcandala ne paterétur
Continui; quamvis omnis ſpes ejus habendæ
Jam diſceſſiſſet. Sic dextra quievit, amorque
Extinctus vivum potuit ſuperare dolorem:

La jeune fille ſe maria, & devint veuve au bout de vingt ans, après un grand nombre de couches fréquentes qui avoient fait de grands ravages ſur ſa beauté. Elle ſe montra alors tres-diſpoſée à ſe marier avec Ovide. Il y conſentit: mais tout bien compté, il ne trouva pas que ce fût un ſaveur proprement dite; il n'avoit qu'une vieille en ſa puiſſance. Cela lui fit prendre la réſolution de changer de vie, & de s'attacher à des études ſolides.

Ce poëme, & un autre qui a pour titre *Brunellus Vigelli, ſeu ſpeculum ſtultorum*, furent imprimés à Wolfenbutel en 1662. Celui qui eut ſoin de cette édition aſſure dans la Preface, datée de 13 déc. 1662, qu'il y avoit près de deux cents ans qu'ils avoient été imprimés dans la ville de Cologne. Naudé ne connoiſſoit pas cette premiere édition: car il dit que ce pretendu Poëme d'Ovide *a été imprimé deux fois, la premiere ſéparément, & ſans nom de ville, ni d'imprimeur l'an 1534. & la ſeconde* inter Ovidii erotica & amatoria opuscula, *publiés a Francfort l'an* 1610. *avec une Preface qui n'eſt pas à mépriſer.* Il remarque que Robert Halcot a rapporté pluſieurs vers de cet ouvrage en ſon commentaire ſur la ſapience, Leçon 60, de la vieille Edition de Veniſe, & 61 de celle de Bâle, ſans nier ni aſſurer qu'Ovide en fût le vrai pere. Il n'eſt pas neceſſaire d'être un grand clerc pour pouvoir jurer ſans nulle ombre de temerité, qu'Ovide n'a jamais fait un Poëme auſſi barbare que celui-là, & que c'eſt la production d'un chrétien du Bas-Empire.

(*a*) *Sa patrie fut réduite en cendres au pays de Liege.*] Cela ne s'accorde,

Digitized by Google

ſubſiſter, il en partit une ſeconde fois : mais la paſſion des études fut ſi grande en lui, que le malheur de ces deux voyages ne l'empêcha point d'aller chercher tout de nouveau une condition dans cette ville. Il y fut entretenu pendant quelques mois par un de ſes oncles, après quoi il ſe vit contraint d'être valet au Collége de Navarre (*b*). Employant le jour à ſervir ſes maîtres, & la plûpart de la nuit à étudier, il fit des progrès ſi conſidérables, qu'à ſa réception au degré de Maître ès Arts, il s'engagea à ſoûtenir le contrepié d'Ariſtote ſur tout ce qu'on lui voudroit objecter (*c*) : mais il faut noter qu'avant cela il avoit fait dans les Ecoles un Cours de Philoſophie qui avoit duré trois ans & demi. Il ſe tira heureuſement des Objections qui lui furent faites un jour entier. Ce ſuccès lui donna l'envie d'examiner plus à fond la doctrine d'Ariſtote, & de la combattre vigoureuſement : mais il ne s'attacha guere qu'à perfectionner la Logique. C'eſt à cela qu'il rapportoit toutes ſes Lectures, & les Leçons même d'Eloquence qu'il faiſoit à la jeuneſſe. Les

ni avec Mr. Moréri, ni avec Mr. Teiſſier. Celui-là dit que *l'aïeul* de Ramus *avoit été obligé durant les guerres de ſortir de Bourgogne* & qu'*il s'étoit retiré dans le Vermandois*: celui-ci dit que Pierre Ramus *étoit deſcendu d'une famille noble qui tiroit ſon origine de la ville d'Evreux, car ſon ayeul ayant été chaſſé de ſon pays, & dépouillé de ſes biens par les Bourguignons, chercha un aſyle dans le Vermandois.* Ainſi, ſelon Mr. Moréri, l'aïeul de Ramus étoit Bourguignon : mais ſelon Mr. Teiſſier, il étoit Normand.

(*b*) *Il ſe vit contraint d'être valet au Collége de Navarre.*] J'ai ſuivi Banoſius, & non pas Joſeph Scaliger. Celui-ci prétend que Ramus alla valet à Paris. J'ai de la peine à croire tout ce que nous conte le grand Scaliger : il n'y a nulle apparence que Ramus ait vécu juſqu'à l'âge de dix-neuf ans ſans ſavoir lire, ni qu'il eût l'eſprit hébété, peſant, ſtupide. En tout cas il eſt faux qu'il eût trente ans lorſqu'il commença d'écrire contre Ariſtote ; car ſon Livre, après mille conteſtations, fut condamné le 10 de Mai 1543. Il n'avoit alors que vingt-huit ans. J'aimerois mieux donc croire Banoſius, qui raconte qu'à l'âge de huit ans notre la Ramée fit un voyage à Paris de ſon propre mouvement.

(*c*) *Il s'engagea à ſoûtenir le contrepié d'Ariſtote ſur tout ce qu'on lui voudroit objecter.*] Le Taſſoni regarda cela comme une audace condamnable. *Ma più audace*, dit-il, *fù la prova di Pietro Ramo, autore per altro poco degno d'eſſere nominato. Queſti dovendo ſecondo l'uſo di Parigi ſoſtener concluſioni prima che foſſe creato Maeſtro, per bizarria d'ingegno propoſe queſta ſola a qualunque voleſſe argumentare, dando libero campo à tutti* : Que tout ce qu'Ariſtote a ſoûtenu étoit faux. *La quale havendo eccitati contra di lui tutti gl'ingegni, tutte le profeſſioni, tutte le ſcuole ; egli nondimeno con tanta prontezza, e ſottigliezza de riſpoſte la difeſe, che ſe rimaner confuſa e ſtupita la Città di Parigi : E ben ne' ſuoi libri appariſcono ancora i ſegni della ſua audacia.* Le bon eſt qu'il ne nie pas que le ſoûtenant ne défendit cette Thèſe avec tant de ſubtilité, que tout Paris s'en étonna.

Digitized by Google

Les deux premiers Livres qu'il publia, l'un intitulé *Inſtitutiones Dialecticæ*, l'autre *Ariſtotelicæ Animadverſiones*, excitérent de grands troubles dans l'Univerſité de Paris (*d*). Il fallut que François I. s'en mêlât, évoquant à ſoi le Procès qui pendoit

(*d*) *Ses deux premiers Livres.... excitérent de grands troubles dans l'Univerſité de Paris.*] L'ordre eût voulu que les Profeſſeurs de Paris, qui admiroient Ariſtote, euſſent réfuté par des Ecrits & par des Leçons les Livres de Ramus: mais au lieu de ſe renfermer dans ces juſtes bornes des Guerres Académiques, ils traînérent cet Antipéripatéticien devant les Juges criminels, comme un perſonnage qui ſapoit tous les fondemens de la Religion. Ils firent tant de vacarmes que la cauſe fut portée au Parlement de Paris: mais dès qu'ils s'apperçurent qu'elle y ſeroit examinée équitablement & ſelon les formes, ils la tirérent de ce Tribunal par leurs intrigues, & la firent évoquer au Conſeil du Roi. Le Roi ordonna *que Maiſtre Antoine de Govea, qui s'eſtoit preſenté à impugner & débattre leſdits livres, & ledit Ramus, qui les ſouſtenoit & defendoit, eſliroient & nommeroient de chacun coſté deux bons & notables perſonnages connoiſſans les langues Grecque & Latine, & experimentés en Philoſophie.* Enſuite de cette Ordonnance Govea & Ramus choiſirent chacun deux perſonnes: Pierre Danes & François Vicomercat furent choiſis par Govea; Jean Quintin Docteur en Décret, & Jean de Beaumont Docteur en Médecine, furent choiſis par Pierre Ramus. Le Roi élut *pour le cinquiéme Maiſtre Jean de Salignac Docteur en Théologie.* Rapportons l'expoſé des Lettres patentes. „Par devant leſquels leſdits de Govea & Ramus euſſent été ouïs en leurs diſputes & débats, juſques à ce que pour „interrompre l'affaire, icelui Ramus „ſe ſeroit porté pour appellant deſdits „Cenſeurs, dont nous advertis euſſions decerné nos lettres à noſtre „Prevoſt de Paris, ou à ſon Lieutenant, pour contraindre leſdits de „Govea & Ramus à parfaire leurs „diſputes, afin que par leſdits Cenſeurs nous fuſt donné ledit advis, „non-obſtant ledit appel & autres appellations quelconques, ſuivant leſquelles nos lettres, euſſent leſdits „de Govea & Ramus de rechef comparu pardevant leſdits Cenſeurs, & „voyant que par icelui Ramus leſdits „livres ne ſe pourroient ſouſtenir, „euſt declaré n'en vouloir plus diſputer, & qu'il les ſouſmettoit à la cenſure des deſſuſdits; & comme on y „vouloit procéder, leſdits de Quintin „& Beaumont, l'un après l'autre, „euſſent déclaré ne s'en vouloir plus „entremettre. Au moyen dequoi „euſt icelui Ramus été ſommé & requis d'en eſlire & nommer deux „autres. Ce qu'il n'euſt voulu faire, „& ſe fuſt du tout ſoûmis aux trois „autres deſſus nommés, leſquels „après avoir le tout veu & conſideré „euſſent eſté d'avis, que ledit Ramus „avoit eſté téméraire, arrogant & impudent, d'avoir réprouvé & condamné le train & art de Logique receu de toutes les nations, que lui „même ignoroit, & que parce qu'en „ſon livre des *Animadverſions* il reprenoit Ariſtote, eſtoit evidemment „connue & manifeſte ſon ignorance. „Voire qu'il avoit mauvaiſe volonté, „de tant qu'il blaſmoit pluſieurs choſes, à quoy il ne penſa onques. „Et en ſomme ne contenoit ſondit „livre des *Animadverſions* que tous „menſonges, & une maniere de médire, tellement qu'il ſembloit eſtre „le grand bien & profit des lettres & „ſciences, que ledit livre fuſt du tout „ſupprimé: Semblablement l'autre „deſſuſdit intitulé *Dialecticæ Inſtitutiones*, comme contenant auſſi pluſieurs „choſes fauſſes & eſtrangeres.„ Rapportons auſſi le *dictum* de l'Ordonnance. „Savoir faiſons, que veu „par nous ledit advis, & eu ſur ce „autres advis & deliberations, avec „pluſieurs ſavans & notables perſonnages eſtans lés nous, avons con„damné, ſupprimé, & aboly, con-

Digitized by Google

doit au Parlement de Paris entre Ramus & Antoine Govea. On donna des Juges aux parties, pour prononcer ſur le différend après qu'elles auroient diſputé. Govea eut tout l'avantage qu'il pouvoit prétendre : les Livres de Ramus furent interdamnons, ſupprimons, & aboliſſons „leſdits deux livres, l'un *Inſtitutiones „Dialecticæ*, l'autre *Ariſtoteliceæ Animadverſiones*, & avons fait & faiſons „inhibitions & défenſes à tous Impri„meurs & Libraires de notre Royau„me, pays, terres, & ſeigneuries, „& à tous autres nos ſujets, de quel„que eſtat ou condition qu'ils ſoient, „qu'ils n'ayent plus à imprimer ou „faire imprimer leſdits Livres, ne „publier, vendre, ne débiter en noſ„dits Royaume, pays, terres & „ſeigneuries, ſous peine de confiſ„cation deſdits Livres, & de punition „corporelle, ſoit qu'ils ſoient impri„més en iceux nos Royaume, pays, „terres & ſeigneuries, ou autres lieux „non eſtants de noſtre obeyſſance : & „ſemblablement audit Ramus de ne „plus lire leſdits livres, ne les faire „eſcrire ou copier, publier, ne ſemer „en aucune maniere, ne lire en Dia„lectique ne Philoſophie en quelque „maniere que ce ſoit, ſans noſtre ex„preſſe permiſſion; Auſſi de ne plus „uſer de telles médiſances & inveſti„ves contre Ariſtote, ne autres an„ciens Auteurs receus & approu„vés, ne contre noſtre dite fille l'Uni„verſité & ſuppoſts d'icelle, ſous „les peines que deſſus. Si donnons „en mandement & commettons, „&c".

Qui n'entend qu'une partie n'entend rien : c'eſt pourquoi il eſt bon que je rapporte le récit qu'un ami de Ramus a publié de toute la procédure. Ramus, pour obéir aux ordres de ſa Majeſté, comparut devant les cinq Juges, quoiqu'il y en eût trois qui ſuſſent ſes grands ennemis. On diſputa deux jours. Il ſoûtint que la Dialectique d'Ariſtote étoit imparfaite, puiſqu'elle ne contenoit ni définition ni diviſion : les deux Juges qu'il avoit choiſis déclarérent par écrit le premier jour, que la définition eſt néceſſaire dans toute Diſpute bien réglée : les trois autres déclarérent par écrit que la Dialectique peut être parfaite ſans définition. Le lendemain ils reconnurent par écrit que la diviſion eſt néceſſaire dans la Dialectique : mais voyant que Ramus en concluoit qu'il avoit raiſon de condamner la Logique d'Ariſtote, puiſqu'elle n'avoit pas été diviſée, ils renvoyérent l'affaire à un autre jour ; & comme ils s'apperçurent qu'ils s'étoient eux-mêmes embarraſſés de telle ſorte, qu'ils ne pouvoient ſe dégager avec honneur, ils déclarérent qu'il falloit recommencer la Diſpute, & tenir pour non avenu tout ce qui s'étoit paſſé pendant les deux jours. Ramus ſe plaignit hautement de ce procédé, où non ſeulement les Juges faiſoient paroître qu'ils le vouloient condamner, mais auſſi qu'ils caſſoient eux-mêmes leur Jugement : il les récuſa ; il appella de tout ce qu'ils pourroient faire. Son appel fut déclaré nul par François I. qui ordonna que les cinq Juges prononceroient en dernier reſſort & définitivement, ſur cette affaire. Les deux Juges choiſis par Ramus ſe retirérent, voyant bien qu'ils n'aſſiſteroient au Jugement, que comme témoins de l'injuſtice que l'on préparoit. Les trois autres prononcérent tout ce que leur paſſion leur ſuggéra ; & l'on prévint de telle ſorte l'eſprit du Roi par de faux rapports, qu'on obtint la confirmation de leur Jugement. Notez que le Roi déclare dans ſes patentes, que Ramus *ſe ſoûmit du tout* à ces trois Juges, après le déſiſtement des deux autres. Ce fait eſt faux, ſi l'on en croit l'Auteur que je cite ; car, après avoir rapporté que les deux Juges renoncérent à la procédure, il ajoûte, que Ramus en fit autant ; & que les trois autres le condamnérent ſans l'avoir ouï. Prenez bien garde que l'on narre ainſi la choſe, non pas dans un Livre anonyme, mais dans un Ecrit qu'Omer Talon dédia au Cardinal de Lorraine.

Digitized by Google

terdits par tout le Royaume; & leur Auteur fut condamné à n'enſeigner plus la Philoſophie. Ses ennemis firent paroître leur joie avec un éclat ſurprenant. (*e*). Ceci ſe paſſa l'an 1543. L'année ſuivante la peſte fit du ravage dans Paris, & diſſipa preſque tous les Ecoliers du Collége de Prêle: mais Ramus s'étant laiſſé perſuader d'y enſeigner, attira bientôt beaucoup d'Auditeurs. La Sorbonne le voulut faire chaſſer de ce Collége, & n'en put venir à bout: il fut maintenu dans la Principalité de cette Maiſon par Arrêt du Parlement. Il trouva un ſi bon patron en la perſonne du Cardinal de Lorraine, qu'il obtint de Henri II, la mainlevée de ſa plume & de ſa langue l'an 1547, & la Charge de Profeſſeur Royal en Philoſophie & en Eloquence au mois de Juillet 1551. Le Parlement de Paris l'avoit déjà maintenu dans la liberté de joindre les Leçons de Philoſophie avec celles d'Eloquence. Cet Arrêt avoit mis fin à pluſieurs perſécutions que Ramus & ſes Ecoliers avoient ſouffertes. On les avoit chicanés en plu-

Si l'on s'y fie, on rejettera comme une fable ce que conte Pierre Galland. Il dit que François I, ayant appris les invectives continuelles d'un certain Sophiſte contre Ariſtote, contre Ciceron, & contre Quintilien, avoit réſolu de l'envoyer aux galeres; mais que Caſtellan lui ſuggéra un autre genre de punition: ce fut d'engager ce Sophiſte à une Diſpute, où il feroit voir ſa folie par le ſilence à quoi on le réduiroit. Le Roi goûta cet expédient; & lors qu'il eut ſû la confuſion que ce perſonnage avoit reçue, il ſe contenta de cette peine. C'eſt de Ramus que Pierre Galland veut parler: mais ſouvenons-nous qu'il étoit ſon grand ennemi.

(*e*) *Ses ennemis firent paroître leur joie avec un éclat ſurprenant.*] Ils firent plus de fracas à proportion, que les Princes les plus faſtueux n'en affectent après la priſe d'une grande ville, ou après le gain d'une bataille très-importante. La Sentence des trois Juges fut publiée en Latin & en François dans toutes les rues de Paris, & dans tous les lieux de l'Europe où on la put envoyer. On fit des Pieces de Théatre avec un grand apparat, dans leſquelles Ramus fut baſoué en mille manieres, au milieu des acclamations & des applaudiſſemens des Ariſtotéliciens.

(*f*) *On les avoit chicanés en pluſieurs manieres.*] Je ne rapporte pas le détail de ces vexations; je vous renvoye à Freigius: je dis ſeulement que lorſqu'on ſe fut apperçu que les autres plaintes ne faiſoient pas aſſez d'impreſſion, on accuſa Ramus de pervertir la jeuneſſe par des ſemences d'Héréſie & de Pyrrhoniſme.

(*g*) *La maniere dont lui & ſes Collegues prononçoient la lettre Q.*] Les Profeſſeurs Royaux, *dit le même Freigius*, corrigérent entre autres abus celui qui s'étoit gliſſé dans la prononciation du Latin. Quelques Eccléſiaſtiques ſuivirent cette réforme, malgré le chagrin des Sorboniſtes contre cette innovation. Mais un Bénéficier ſe trouva fort mal d'avoir déplû là-deſſus à la Sorbonne: elle le fit dépouiller de ſes revenus: il ſe pourvut au Parlement; & comme les Profeſſeurs Royaux craignirent qu'il ne ſuc-

Digitized by Google

pluſieurs manieres (*f*), & devant les Juges Académiques, & devant les Juges Civils, pendant l'hiver de l'année 1551. Dès qu'il ſe vit Profeſſeur Royal il ſe ſentit un nouveau zele pour perfectionner les Sciences, & il y travailla avec plus d'ardeur, malgré la haine de ſes ennemis, qui n'étoient jamais en repos, & qui prirent même pour une matiere de procès en crime d'innovation, la maniere dont lui & ſes Collegues prononçoient la lettre Q (*g*). Ils pouſſérent ſi loin leurs attentats, qu'il fut obligé de diſparoître. Il alla ſous le bon-plaiſir du Roi ſe cacher à Fontainebleau (*h*), où, à la faveur des Livres qu'il trouvoit dans la Bibliotheque Royale, il continua ſes travaux Géométriques & Aſtronomiques. Mais dès qu'on ſut qu'il étoit là, il ne s'y crut plus en ſûreté, & il fallut qu'il s'allât cacher ſucceſſivement en divers endroits. Pendant ce temps-là ſa Bibliotheque fut pillée au Collége de Prêle. Mais lorſque la Paix eut été conclue l'an 1563 entre Charles IX & les Proteſtans, il reprit la poſſeſſion de

combât ſous le crédit de la Faculté de Théologie, pour avoir oſé prononcer la Langue Latine ſelon leur réforme, ils ſe crurent obligés de le ſecourir: ils allérent donc à l'Audience, & repréſentérent ſi vivement à la Cour l'indignité d'un tel Procès, que l'accuſé fut abſous. Il rapporte tout de ſuite une autre hiſtoire, qui m'étonne encore plus, & dont je voudrois bien voir les monumens dans les Archives; car ſans cela je ne conſeillerois à perſonne d'y ajoûter une entiere foi. La voici rendue mot à mot. Il fallut contraindre par l'autorité publique pluſieurs Docteurs de Paris, à renoncer à cette Theſe qu'ils ſoûtenoient opiniâtrément, qu'*ego amat* eſt une auſſi bonne phraſe que *ego amo*. Mon incrédulité ne m'empêche pas de dire qu'il ſe paſſa bien des choſes au XVI Siecle dans la Faculté de Théologie de Paris, qui la font rougir aujourd'hui quand elle y ſonge. Elle fut bien bernée.

(*h*) *Il alla ſous le bon-plaiſir du Roi ſe cacher à Fontainebleau.*] Je voudrois bien que Freigius n'eût pas ſupprimé les circonſtances de cette retraite: je voudrois ſur-tout qu'il en eût marqué le temps: mais peut-être que s'il ſe fût haſardé d'en coter l'année, il n'y eût pas mieux réuſſi, que quand il a dit que les *Animadverſiones* de Ramus furent condamnées l'an 1545, avec défenſe à leur Auteur de ſe mêler de Philoſophie; mais que Ramus, réhabilité par le Roi Henri II à la ſollicitation du Cardinal de Lorraine, fit une Harangue l'an 1546, *ſur l'avantage de joindre l'étude de l'éloquence à celle de la Philoſophie.* Quoi qu'il en ſoit, il inſinue clairement que le Roi, n'oſant accorder à Ramus une protection ouverte, l'envoya à Fontainebleau pour le ſauver de la fureur de ſes ennemis. Banoſius nous apprend que Ramus ſe retira à Fontainebleau pendant la premiere Guerre de Religion, c'eſt-à-dire l'an 1562.

Une Lettre de Languet datée de Paris le 1 de Février 1562, nous apprend que Ramus ſe mit à la tête de quelques ſuppôts de l'Univerſité, qui firent ſavoir à Catherine de Medicis, qu'ils n'avoient aucune part à la Requête préſentée au Parlement par le Recteur au nom de toute l'Univerſité,

Digitized by Google

de ſa Charge, & il s'y maintint avec vigueur, & s'attacha principalement à faire fleurir les études de Mathématique. Cela dura jusqu'à la ſeconde Guerre civile l'an 1567. Alors il fut obligé de quitter Paris, & de ſe jetter entre les bras des Huguenots. Il étoit à leur Armée lors de la bataille de St. Denys. La Paix ayant été faite peu de mois après, il fut rétabli dans ſa Profeſſion: mais comme il prévit que la Guerre recommenceroit bientôt, il ne voulut point être expoſé à une nouvelle tempête. Il demanda donc au Roi la permiſſion d'aller voir les Académies d'Allemagne. Cela lui fut accordé. Il fit ce voyage l'an 1568; & recut par-tout de

aux fins que l'on ne publiât pas l'Edit de Janvier, & qu'au contraire ils en demandoient la publication. Il eſt certain que le Recteur n'avoit point délibéré ſur cela avec ceux qu'il ſavoit affectionnés à l'Egliſe Réformée.

(*i*) *C'étoit un grand Orateur.*] Je n'en veux point d'autre preuve que ce témoignage de Brantome: il contient un fait qu'on ne trouve pas ailleurs. Voici ce que dit Brantome, en donnant la Liſte des Hommes ſavans que Henri II entretenoit. „Monſieur Galandius „Torticolis en l'art Oratoire; „mais Monſieur Ramus ſon ennemy „le paſſoit, qui eſtoit un fort di„ſert & éloquent Orateur, & peu „s'en eſt-il veu de ſemblables, car „il avoit une grace inégale à toute „autre, qui ſecouroit davantage ſon „éloquence, jusques-là qu'au bout „de quelque temps luy s'eſtant ren„du Huguenot, & eſtant en la com„pagnie de Meſſieurs le Prince & „l'Admiral, au voyage de Lorrai„ne, & leurs Reiſtres qu'ils avoient „fait venir ne voulant paſſer vers la „France, qu'ils n'euſſent de l'ar„gent, après qu'ils en eurent un „peu touché par quelques bourcille„mens que les Huguenots eurent fait „entr'eux, & que Mr. Ramus les euſt „harangués, ils en furent gagés & „menés au cœur de la France pour „faire aſſez de maux".

(*k*) *Il étoit -- éloigné de l'avarice, ſobre, chaſte.*] Il refuſa des Profeſſions qui auroient été fort lucratives, & aima mieux régenter dans le Collége de Prêle où il n'avoit point de gages publics. Il n'acceptoit point les préſens que ſes Diſciples lui vouloient faire, & il faiſoit ſubſiſter à ſes dépens quelques écoliers. Il refuſa d'aller en Pologne, quoiqu'on lui promît de payer libéralement les éloges qu'il donneroit au Duc d'Anjou. Il répondit que l'Eloquence ne doit pas être mercenaire, & qu'il faut que la qualité d'homme de bien ſe trouve dans un Orateur. Nous apprenons là un fait digne de remarque: c'eſt que Monluc ſe voulut ſervir de l'Eloquence de Pierre Ramus pour éblouïr les Polonois, afin de leur donner plus d'envie de choiſir le Duc d'Anjou pour leur Roi: car il ne faut pas révoquer en doute, que celui qui fit à Ramus la propoſition que j'ai rapportée, ne fût le même Monluc Evêque de Valence, qui négocia ſi heureuſement l'élection de Henri III, & qui ſe ſervit entre autres moyens de l'Eloquence de quelques perſonnes, qui élevoient juſqu'au ciel par leurs Vers & par leurs Harangues les qualités du Duc d'Anjou. Il eut le bonheur d'éviter le piége d'une Maxime d'Horace, Lib. II. Ep. ij. v. 10.

La tempérance de Ramus fut exemplaire: il ſe contentoit du bouil-

Digitized by Google

de fort grands honneurs. Il revint en France après la troiſieme Guerre l'an 1571, & périt miſérablement au maſſacre de la St. Barthelemi, comme on le peut voir dans le Paſſage de Monſr. de Thou, que Moréri a rapporté. C'étoit ſans doute un grand Orateur (*i*), un homme fort univerſel, & doué de très-belles qualités morales; éloigné de l'avarice, ſobre, chaſte (*k*), craignant Dieu, zélé pour la Religion Réformée: mais il étoit un peu opiniâtre & contrediſant; & l'on veut même qu'il ait dérobé à Vivès ſes inventions. Il témoigna une grande fermeté dans ſes diſgraces (*l*). Les Miniſtres ne l'aimoient guere; car il ſe rendit en quelque

li; il mangeoit peu à dîner; il fut vingt ans ſans boire du vin, & ne commença d'en boire que par ordre des Médecins; il couchoit ſur la paille; il ſe levoit de grand matin; il étudioit tout le jour; il garda le célibat avec une pureté qui ne fut pas même ſoupçonnée de quelque tache; & il évitoit comme un poiſon les converſations malhonnêtes.

(*l*) *Il témoigna une grande fermeté dans ſes diſgraces.*] Tout autre que lui eût quitté Paris après l'Arrêt foudroyant de François I, dont ſes Adverſaires ſe glorifiérent avec tant d'inſultes: mais il tint bon dans le Collége de Prêle, & les laiſſa criailler tant qu'ils voulurent. Il ne répondit rien aux Ecrits qu'on publia contre lui. Il n'auroit oſé, me dira-t-on; car le Roi lui fit défenſe de rien dire qui concernât la Philoſophie. Mais, répondrai-je, s'il n'eût pas eu une grande force ſur ſes paſſions, il s'en fût allé hors du Royaume, pour avoir la liberté de ſe défendre. Le ſilence eſt peut-être la choſe du monde la plus difficile à un Auteur attaqué & déchiré de toutes parts. Voilà pourtant une choſe dont Ramus a été capable. Freigius a oublié une circonſtance qui pouvoit donner un grand relief à ce triomphe, je veux dire à la force de ſe taire, dont il loue Pierre Ramus. Ce Profeſſeur recouvra au bout de quatre ans la liberté de la plume, & la liberté de la langue, par rappprt à la Philoſophie. Il nous l'apprend lui-même dans la premiere Harangue qu'il prononça depuis qu'il fut Profeſſeur Royal. Voici d'autres preuves de ſa conſtance. La premiere fois qu'il expliqua ſa Logique dans le Collége de Cambrai, les émiſſaires de ſes ennemis n'oubliérent rien pour lui faire perdre patience, & pour le contraindre d'abandonner ſa Leçon; ils ſifflérent: ils firent des huées: ils battirent des mains & des pieds. En vain; il ne ſe déconcerta pas; il s'arrêtoit de temps en temps juſques à ce que les cris ceſſaſſent, & il acheva ainſi ſa Leçon à pluſieurs repriſes. Cette fermeté les étonna, & rabattit dans la ſuite leur audace. On lui fit les mêmes inſultes à Heidelberg, & avec auſſi peu de ſuccès, pendant les Leçons qu'il y fit l'an 1568. Cela nous montre qu'il s'étoit rendu odieux à pluſieurs perſonnes en Allemagne auſſi bien qu'en France, pour avoir oſé écrire contre Ariſtote. Il eſt vrai qu'il l'avoit fait d'un air un peu trop altier, & qu'il avoit témoigné trop d'affectation de dépouiller ce Philoſophe de toute ſa gloire: il lui ôtoit autant qu'il pouvoit les Ouvrages qu'on lui attribue; & quand il le reconnoiſſoit pour l'Auteur de quelques-uns, il en condamnoit la doctrine, & paſſoit juſqu'à l'invective contre la per-

Digitized by Google

que ſorte Chef de Parti pour faire changer la Diſcipline. Son deſſein fut éludé, & renverſé même dans un Synode National (*m*). J'aurois eu bien plus de choſes à rapporter ſur ſon chapitre, ſi je n'avois évité de répéter ce qu'on trouve dans Moréri, & dans les amples Recueils de Monſ. Teiſſier; outre que je n'ai pu conſulter

ſonne, par la deſcription odieuſe des vices & des actions d'Ariſtote. Voyez les deux Harangues que Perionius publia l'an 1544.

(*m*) *Son deſſein fut.... renverſé dans un Synode National.*] Il vouloit introduire dans l'Egliſe le Gouvernement Démocratique: il prétendoit que la puiſſance des clés, conférée au Peuple par Jeſus-Chriſt, ne doit être commiſe aux Conſiſtoires, qu'afin qu'ils forment les premieres délibérations, ou les premiers jugemens, qui ſoient enſuite propoſés au Peuple, & qui ne puiſſent paſſer pour Loi, qu'en cas qu'ils ſoient confirmés par les ſuffrages des chefs de famille. Il diſoit que ſans cela l'on introduiſoit dans l'Egliſe l'Olygarchie & la Tyrannie. Son ſentiment fut examiné dans un Synode National, qui le rejetta. Theodore de Beze travailla de toutes ſes forces à la réjection de cette Démocratie Eccléſiaſtique, qui dans le vrai ſeroit une ſource de confuſions, & une pure Anarchie. Il craignoit que ſi Pierre Ramus n'acquieſçoit au jugement du Synode, cela ne cauſât beaucoup de troubles; car il le prenoit pour un grand brouillon. Ramus n'étoit pas aſſez ſou pour demander l'abolition de la Diſcipline: il attaquoit ſeulement la juriſdiction des Conſiſtoires & des Synodes; il prétendoit que le Peuple devoit juger de la doctrine, choiſir les Miniſtres, excommunier & abſoudre. On ſoupçonne qu'il vouloit cela, afin de renouveller dans l'Egliſe le pouvoir des Démagogues d'Athenes, ou celui des Tribuns de Rome; car comme il étoit fort éloquent, il eût excité dans l'Aſſemblée du Peuple telles paſſions qu'il lui auroit plû.

(*n*) *Je ferai quelques petites Obſervations ſur le récit* de Mrs. Moréri & Teiſſier.] I. J'ai déjà marqué leur mépriſe touchant le pays de l'aïeul de Pierre Ramus. II. Ils rapportent une faute de Mr. de Thou ſans la corriger. Ce grand homme ſuppoſe que Pierre Ramus ayant enſeigné les Belles-Lettres, la Philoſophie, & puis les Mathématiques, dans le Collége de Prêle, & enſuite dans le Collége Royal, forgea enfin une fauſſe Philoſophie oppoſée à Ariſtote. Il ſe trompe; Ramus débuta par attaquer Ariſtote, comme on l'a vu ci-deſſus. III. Ce qu'ils diſent de la fondation d'une Chaire de Mathématique eſt vrai; mais on eſt porté à croire par leur récit, que Ramus pendant ſa vie faiſoit compter cinq cens francs toutes les années à celui qui rempliſſoit cette Chaire. Je ne penſe pas que ce ſoit cela. Son intention fut apparemment qu'après ſa mort on prît cette ſomme ſur ſon revenu, pour être comptée au Profeſſeur qui ſeroit choiſi conformément aux conditions qu'il avoit preſcrites. Son Teſtament eſt rapporté tout entier par Bonaſius: il le fit le 1 d'Août 1568, étant prêt à s'en aller voyager pour voir les Académies étrangeres. Il ordonna par ce Teſtament, que de 700 livres de rente dont il jouïſſoit ſur l'Hôtel de ville de Paris, cinq cents ſerviſſent de gages à un Profeſſeur qui enſeigneroit pendant trois ans l'Arithmétique, la Muſique, la Géométrie, l'Optique, la Méchanique, l'Aſtrologie, la Géographie, dans le Collége Royal; & il nomma pour le premier Profeſſeur qui jouïroit de ce revenu, Frideric Reisnerus. Il y a ſur ceci une faute ſi puérile dans les Recherches de Paſquier, que je n'oſe la reprendre. *Ce docte homme avoit par un long*

Digitized by Google

ſulter un Livre, que j'ai eu autrefois en main, & qui contient un grand nombre de particularités. Je ferai quelques petites Obſervations ſur le récit de ces deux Meſſieurs (*n*), dans leſquelles on trouvera l'éclairciſſement de quelques faits. Il publia beaucoup de Livres, dont vous trouverez le Catalogue dans Monſr. Teiſſier. Son écriture n'étoit

travail de quarante-cinq ans tiré de ſon eſpargne cinq cents livres de rente à prendre ſur l'Hôtel de ville de Paris, dont il légua cent livres à un ſien oncle maternel; cent autres à un ſien neveu enfant de ſa ſœur utérine, & les cinq cents livres reſtans à celui qui par ſon ſavoir ſe trouveroit le plus digne de la chaire des Mathématiques. Voilà ce que dit Paſquier; voilà un exemple de ces abſences de jugement dont j'ai parlé ailleurs; celle-ci eſt pire que ſi l'on diſoit dans une addition d'Arithmétique 3 fois 7 ſont 22. Paſquier a devant ſes yeux une ſomme de 500 francs: il en ôte cent d'un côté, & cent de l'autre; & néanmoins il y trouve encore 500 frans: il lit & relit ſa période ſans voir le mécompte. Si ce n'eſt pas lui qui a fait la faute, il la faudra imputer au Correcteur de ſon Libraire. Au reſte, Ramus n'étoit âgé que de cinquante-trois ans lorſqu'il teſta: où prendrons-nous donc les quarante-cinq ans de ſon travail & de ſon épargne? Le Pere du Breul ſuppoſe que Ramus ne légua que cinquante francs à ſon Mathématicien. IV. Mr. Moréri a raiſon de dire que *nous voyons dans les Lettres de Beze*, que Ramus *ſouhaitoit de ſe retirer à Geneve, où il demandoit d'être Profeſſeur en Philoſophie.* Les deux Lettres que Beze lui écrivit ſont remarquables, & témoignent clairement que leur amitié étoit fort petite. La premiere de ces deux Lettres eſt datée du 30 de Septembre 1569. On y ſatisfait à quelques plaintes de Ramus: mais c'eſt en lui déclarant que l'on condamnoit ſa Logique, & ſa maladie invétérée de cenſurer les plus grands Auteurs, & qu'on approuvoit ſes Adverſaires. Voilà les douceurs que Beze lui écrivoit. Dans l'autre Lettre il ſe plaint que Ramus ne lui ait point communiqué ſon deſſein touchant le Profeſſorat en Philoſophie dans l'Académie de Geneve, & il prend cela pour une marque de défiance. Il touchoit au but; car aſſûrément Pierre Ramus ne s'attendoit pas que Beze lui fût favorable, & il n'avoit point de raiſon de s'y attendre. On lui fit néanmoins des complimens; on lui écrivit des honnêtetés: mais après tout on lui déclara qu'il n'y avoit point pour lui de Chaire de Profeſſeur à Geneve: toutes les places étoient remplies; les fonds deſtinés aux gages des Profeſſeurs ne pouvoient être augmentés; & l'Academie étoit réſolue à ne point ſouffrir d'autre Syſtême que celui d'Ariſtote. Lorſqu'on voulut donner à Ramus un bel emploi hors du Royaume, il le refuſa pluſieurs fois: & lorſqu'il en ſouhaitoit un à Geneve, il ne put l'avoir. V. Mr. Teiſſier d'après Banoſius nous apprend ceci ſur les vocations que ce Philoſophe refuſa. *Après la mort de Romulus Amaſée, la ville de Bologne lui offrit mille ducats pour l'obliger à remplir ſa place. Le Roi de Pologne tâcha de l'attirer à Cracovie. Jean Roi d'Hongrie le demanda pour lui donner la conduite de l'Academie de Weiſſembourg.* Ce n'eſt donc point à Mr. Teiſſier, mais à Banoſius, que s'adreſſera cette petite Cenſure. Romulus Amaſeus mourut l'an 1558, pluſieurs années après que le Pape Paul III. l'eut tiré de la Profeſſion de Boulogne. Ramus ne ſut donc point appellé pour remplir la place que la mort de Romulus laiſſoit vacante; il falloit dire qu'on lui offrit cette Profeſſion, lorſqu'Amaſeus la quitta pour aller inſtruire à Rome le petit fils du Pape Paul trois. Que ſi elle ne lui fut offerte qu'après la mort d'Amaſeus, il falloit dire ſimplement qu'on lui offrit à Boulogne un

Digitized by Google

n'étoit preſque pas liſible, & donnoit beaucoup de peine aux Imprimeurs. Sa Secte a été aſſez floriſſante pendant quelque temps (*o*). Il faudra faire une Remarque contre Paſquier (*p*), où l'on verra quelque choſe touchant Mercerus.

RORA-

emploi très-honorable & très-lucratif, celui-là même qu'Amaſeus y avoit eu autrefois. Car enfin c'eſt nous tromper que de nous dire que Ramus refuſa la Chaire que la mort de Romulus Amaſeus laiſſoit vuide: c'eſt nous débiter que Romulus Amaſeus mourut à Boulogne dans ſa Profeſſion; or cela eſt faux. VI. Mr. Moréri ſe trompe, quand il dit que *par le jugement* que les Commiſſaires de Francois I rendirent *Ramus fut banni*. On lui défendit ſeulement de ſe mêler de Philoſophie; & tout auſſi-tôt il ſe mit à enſeigner les Belles-Lettres dans le Collége de Prêle. Faute d'attention, quelqu'un s'eſt imaginé qu'on bannit Ramus de tout le Royaume de France, & n'aura pas retenu qu'on ne le bannit que de tout l'empire de la Philoſophie. VII. Mr. Moréri ajoûte qu'*on l'accuſa d'hereſie, à cauſe du Livre intitulé* de Religione Chriſtiana, *qui fut imprimé à Francfort quelque temps après ſa mort*. Ce Livre ne fut point connu pendant la vie de l'Auteur: on en ſauva l'Original lorſque ſa Bibliotheque fut pillée, & on le porta en Allemagne, où Banoſius le fit imprimer l'an 1576. Je crois qu'on peut défier tous les amis de Mr. Moréri, de prouver que jamais Ramus ait ſouffert aucune perſécution pour ce Livre-là. On avoit aſſez d'autres preuves qu'il étoit bon Proteſtant: une Harangue publique; une action qui ſentoit un peu l'Iconoclaſte; & la Réponſe qu'il fit à un important, qui lui demandoit pourquoi il alloit à la Meſſe ſi rarement, l'en pouvoient convaincre. Il ſe tint caché pendant la premiere Guerre civile; il ſuivit le Prince de Condé dans la ſeconde; & il profeſſa hautement en Allemagne pendant la troiſieme, les ſentimens de Calvin. Il communia à Heidelberg avec ceux de la Religion. Il dit entre autres choſes dans une Harangue publique à Bâle, qu'il avoit eu le bonheur de la compoſer au même lieu où Calvin avoit écrit ſon Inſtitution. Enfin étant retourné en France après la premiere paix, il obtint de Charles IX. une permiſſion ſpéciale de profeſſer la nouvelle Religion, avec des appointemens conſidérables. VIII. Mr. Teiſſier aſſûre que Ramus *apprit de lui-même, & ſans Précepteur, la Philoſophie*. Cependant Ramus lui-même a fait ſavoir au public, qu'il avoit fait un Cours de Philoſophie dans les Colléges, qui avoit duré ſelon la coûtume trois ans & demi. IX. Selon Mr. Teiſſier *il apprit de Jean de la Péne* les Mathematiques: mais ſelon Freigius il fut le maître de ce Jean de la Péne, & il s'établit pour ſon Subſtitut dans la charge d'enſeigner les Mathématiques. X. Voyez le *numero* quatre de cette Remarque, vous jugerez *s'il paroît par 2 Lettres que Beze lui écrivit en* 1570, qu'il avoit fait deſſein de ſe retirer à Geneve, & que Beze lui *témoigna beaucoup de bien-veillance*.

(*o*) *Sa Secte a été aſſez floriſſante*] Elle a été inconnue en Eſpagne & en Italie, & ne fit guere de progrès en France: mais elle fructifia beaucoup en Ecoſſe, & en Angleterre, & plus encore en Allemagne. Cela paroît par le grand nombre de Livres que pluſieurs Péripatéticiens Allemands affectérent de publier contre les Ramiſtes. Il y en eut même qui ſe crurent obligés de rapporter les raiſons deſavantageuſes pourquoi cette Secte ſe multiplioit, car ils ne pouvoient ſouffrir que l'on alléguât

Digitized by Google

RORARIUS (Jérôme) Nonce de Clement VII. à la Cour de Ferdinand Roi de Hongrie, a compoſé un Ouvrage qui mérite d'être lû. Il entreprend d'y montrer, non-ſeulement que les bêtes ſont des animaux raiſonnables; mais auſſi qu'elles ſe ſervent de la Raiſon mieux que l'homme. L'occaſion qui l'engagea à faire ce Livre eſt curieuſe & tout-à-fait ſingu-

ſes progrès comme une marque de ſa vérité. Keckerman ſe plaint beaucoup du Ramiſte Henningus Rennemannus, qui s'emporta furieuſement contre Theodore de Beze, & contre Zacharie Urſin, au ſujet de Ramus. Il parle auſſi d'un autre Ecrivain Ramiſte fier & emporté qui s'appelloit Caſpar Pfaffradius. Paſquier rapporte *qu'és Univerſités qui ſont ſous la domination du Lanthgrave de Hain ils ont banni la Philoſophie d'Ariſtote pour embraſſer celle de Ramus, ſe donnant ceux qui étudient en Dialectique le nom & titre de Ramiſtes.* Pour derniere preuve je me ſervirai de ces paroles de Scaliger, *Ramus eſtoit un homme docte, mais on en fait trop grand eſtat. .... Ramus magnus fuit vir, ſed magni nimis fit.* Le Ramisme penſa s'introduire dans les Univerſités de Hollande, mais l'oppoſition de Scaliger & de quelques autres lui fit donner l'excluſion. Une Lettre d'Iſaac Pontanus, écrite l'an 1629, m'apprend que les Profeſſeurs d'Haderwic conſeillérent à l'Academie de Leyde de permettre que l'on enſeignât indifféremment ou la Logique de Ramus, ou celle de Du-Moulin.

J'ai été averti que le Ramiſme fleurit encore aujourd'hui en Suiſſe, & que les Magiſtrats de Berne l'ont pris ſous leur protection, de ſorte que les Profeſſeurs en Philoſophie à Berne & à Lauſanne ſont obligés de ne ſe ſervir que de la Logique de Ramus, & s'ils dictent quelque choſe tiré de Clauberge, ou de l'Art de penſer, ce n'eſt que ſous les auſpices de Pierre Ramus, & comme une explication de ſa doctrine.

(*p*) *Il faudra faire une Remarque contre Paſquier.*] Il obſerve que la Font ſe plaint *qu'un Ramus & Mercerus*, qui *avoient fourvoyé de l'ancienne religion*, furent les chefs de la brigue qui obligea le Parlement de Paris en 1564 à n'accorder pas aux Jéſuites ce qu'ils demandoient. Il lui répond que *ni Ramus ni Mercerus ne s'en remuerent en leur particulier*, & qu'ils furent ſeulement *de la partie comme leurs autres confreres Profeſſeurs du Roi.* Il ajoûte que *Mercerus eſtoit ſi esloigné de brigues, qu'il ne connoiſſoit que les livres Hebrieux avec leſquels il communiquoit tous les jours ſans ceſſe; grand & ſuperlatif en cette langue, voire au jugement des doctes ayant le deſſus de tous les Juifs; en tout le demeurant des affaires du monde, un vrai chiffre.* Après cela voici ce qu'il dit: Les Jéſuites *ont fait imprimer en l'an* 1595 *le Dialdoyé de Verſoris. Luy, voulant tourner en envie cette cauſe contre l'Univerſité, met en avant nom que Mercerus, ains Ramus & Gallandius s'eſtoyent rendus ſolliciteurs de cette cauſe; mais cela fut trouvé ſi esloigné de toute verſimilitude, qu'on l'eſtime une hyperbole, pour l'inimitié ouverte qu'ils s'eſtoyent portée de tout temps, laquelle les acompagna juſques à la mort. Inimitié dont Rabelais, Lucian de noſtre ſiecle, en la preface de ſon* 3. *livre, & depuis ce gentil Poëte Joachim du Bellay, en l'un de ſes plus ſignalés poëmes, s'en mocquerent par placards exprès qui ſont les plus beaux de leurs livres. D'ailleurs Gallandius ne fut jamais autre que de la Religion Catholique, Apoſtolique, Romaine.* Paſquier oublie le meilleur moyen de réfuter ce Plaidoyé, c'eſt que Gallandius l'Adverſaire de Pierre Ramus étoit mort depus cinq ans lorſque Verſoris plaida la cauſe des Jéſuites. Rabelais n'eſt pas bien cité, il falloit citer la Préface du IV Livre.

Digitized by Google

ſinguliere. Il s'étoit trouvé dans une converſation, où un ſavant homme avoit dit que Charles-Quint n'égaloit pas les Othons, ni Frideric Barberouſſe. Il n'en fallut pas davantage pour faire conclurre à Rorarius, que les bêtes ſont plus raiſonnables que l'homme, & tout auſſi-tôt il ſe mit à compoſer un Traité ſur ce ſujet (*a*). Ce fut au temps que Charles-Quint faiſoit la guerre à la ligue de Smalcalde. Ce Livre n'eſt pas mal écrit, & il contient quantité de faits ſinguliers ſur l'induſtrie des bêtes, & ſur la malice de l'homme. Ceux qui

(*a*) *Il ſe mit à compoſer un Traité ſur ce ſujet.*] Il y a deux Epîtres dédicatoires à la tête de cet Ouvrage: l'une à l'Evêque d'Arras datée du 1. de Mars 1547, l'autre au Cardinal Chriſtophle Madruce Evêque de Trente. Cet Ecrit demeura enſeveli près de cent ans dans les ténébres des Bibliotheques. Enfin Naudé le fit imprimer en France, & le dédia à Mr. du Puy. Son Epitre dédicatoire eſt datée de Paris le 9. d'Avril 1645. On l'a réimprimé en Hollande plus d'une fois. Je ne ſai pourquoi on l'a mis parmi les Livres de Médecine dans le *Lindenius renovatus*. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt Rorarius lui-même qui nous rend compte dans ces deux Epîtres dédicatoires du motif qui lui fit compoſer ſon ouvrage. Je ſens bien que ſi je n'avois pas l'auteur même pour garant, on auroit lieu de penſer que j'ai feint l'idée d'un Ecrivain chimérique pour divertir mon Lecteur; car que peut-on voir de plus groteſque, qu'un homme qui ne prend la plume pour mettre le Genre humain au deſſous des bêtes, que parce qu'un Savant trouve mauvais que l'Empereur Charles-Quint aſpire à la Monarchie univerſelle ſans avoir les qualités d'un Othon le Grand, ou d'un Frideric Barberouſſe?

(*b*) *Les faits concernant l'habileté des animaux embarraſſent à la fois les Sectateurs de... Des Cartes & d'Ariſtote.*] Cela ne demande point de preuve à l'égard des Cartéſiens: il n'y a perſonne qui ne connoiſſe qu'il eſt difficile d'expliquer, comment de pures machines peuvent faire ce que font les animaux. Prouvons donc ſeulement que le Péripatétiſme ſe trouve dans un embarras extrême, quand il faut donner raiſon de leur conduite. Tout Péripatéticien, qui entend dire que les bêtes ne ſont que des automates, objecte d'abord qu'un chien battu, pour s'être jeté ſur un plat de viande, n'y touche plus quand il voit ſon Maître le menaçant d'un bâton. Mais pour faire voir que ce phénomene ne ſauroit être expliqué par celui qui le propoſe, il ſuffit de dire que ſi l'action de ce chien eſt accompagnée de connoiſſance, il faut néceſſairement que le chien raiſonne: il faut qu'il compare le préſent avec le paſſé, & qu'il en tire une concluſion; il faut qu'il ſe ſouvienne & des coups qu'on lui a donnés, & pourquoi il les a reçus: il faut qu'il connoiſſe que s'il ſe ruoit ſur le plat de viande qui frappe ſes ſens, il ſeroit la même action pour laquelle on l'a battu; & qu'il conclue que pour éviter de nouveaux coups de bâton, il doit s'abſtenir de cette viande. N'eſt-ce pas un véritable raiſonnement? Pouvez-vous expliquer ce fait par la ſimple ſuppoſition d'une ame qui ſent, mais ſans réfléchir ſur ſes actes, mais ſans réminiſcence, mais ſans tirer nulle concluſion? Examinez bien les exemples que l'on compile, & que l'on objecte aux Cartéſiens, vous trouverez qu'ils prouvent trop; car ils prouvent que les bêtes comparent la fin avec les moyens, & qu'elles préférent en quelques rencontres l'honnête à l'utile, en un mot qu'elles ſe conduiſent par les regles de l'équité, & de la reconnoiſſance. Rorarius dit qu'il y a eu des chevaux qui ont

Digitized by Google

qui concernent l'habileté des animaux embarraſſent tout à la fois les Sectateurs de Monſr. des Cartes, & les Sectateurs d'Ariſtote (*b*): ceux-là nient que les bêtes ayent une ame; ceux-ci ſoûtiennent qu'elles en ont une douée de ſentiment, de mémoire, & de paſſions, mais non pas de raiſon. C'eſt dommage que le ſentiment de Mr. des Cartes ſoit ſi difficile à ſoûtenir, & ſi éloigné de la vraiſſemblance; car il eſt d'ailleurs très-avantageux à la vraie foi (*c*), & c'eſt l'unique raiſon qui empêche quelques perſonnes de s'en départir. Il n'eſt point

réſuſé de couvrir leur mere, ou qui l'ayant fait ſans le ſavoir, trompés par les artifices d'un valet, ſe ſont jettés dans un précipice, après avoir eu connoiſſance de ce qui s'étoit paſſé. Ce qu'il dit, & ce que d'autres rapportent, de l'ardeur avec laquelle quelques chiens ont travaillé à procurer un bon ſecours à leur maître, à vanger ſa mort, &c. ſont des choſes abſolument inexplicables ſelon l'Hypotheſe des Ariſtotéliciens. Ainſi toute leur Diſpute contre les Diſciples de Mr. des Cartes eſt une peine perdue; on n'a beſoin que de l'adreſſe dont Pereira ſe ſervit. Vous reconnoiſſez, diſoit-il à ſes Adverſaires, que les animaux ſont pluſieurs choſes qui reſſemblent à ce que fait l'ame raiſonnable, & que néanmoins leur ame n'eſt point raiſonnable. Pourquoi donc me defendez-vous de ſoûtenir qu'ils ſont pluſieurs choſes qui reſſemblent à ce que fait l'ame ſenſitive, ſans que leur ame ſoit ſenſitive? Je ne m'étonne pas que Mr. des Cartes ni ſes Sectateurs ne ſe ſoient pas prévalus de l'endroit du Code de Juſtinien, où il eſt dit que les bêtes ſont incapables de faire une injure, vu qu'elles ne ſentent point. Il eſt manifeſte que le mot *ſenſus* dans cette Loi ſe doit prendre pour deſſein & intelligence.

(*c*) *Le ſentiment de Mr. des Cartes . . . eſt très-avantageux à la vraie foi.*] Ce qui porte les Cartéſiens à dire que les bêtes ſont automates, eſt que ſelon eux toute matiere eſt incapable de penſer. Ils ne ſe contentent pas de dire qu'il n'y a que les ſubſtances ſpirituelles qui puiſſent faire des réflexions, & enchaîner une longue ſuite de raiſonnemens: ils ſoûtiennent que toute penſée, ſoit qu'on la nomme réflexion, méditation, progrès du principe à la conſéquence; ſoit qu'on la nomme ſenſation, imagination, inſtinct, eſt d'une telle nature, que la matiere la plus ſubtile & la plus parfaite en eſt incapable, & qu'elle ne peut ſe trouver que dans les ſubſtances incorporelles. Par ce principe il n'y a point d'homme qui ne ſe puiſſe convaincre de l'immortalité de ſon ame: chacun ſait qu'il penſe, & par conſéquent, s'il raiſonne à la Cartéſienne, il ne peut douter qu'en tant qu'il penſe il ne ſoit diſtinct du corps: d'où il s'enſuit qu'à cet égard il eſt immortel; car la mortalité des créatures ne conſiſte qu'en ce qu'elles ſont compoſées de pluſieurs parties de matiere, qui ſe ſéparent les unes des autres. Voilà un grand avantage pour la Religion: mais il ſera preſque impoſſible de le garder par des raiſons philoſophiques, ſi l'on accorde que les bêtes ont une ame matérielle qui périt avec le corps; une ame, dis-je, dont les ſenſations & les deſirs ſont la cauſe des actions qu'on leur voit faire. Voyez la Remarque (*f*). Les utilités théologiques du dogme de Mr. des Cartes touchant les bêtes automates ne ſe bornent pas à cela: elles ſe répandent ſur pluſieurs principes importans, que l'on ne ſauroit ſoûtenir avec quelque force, dès qu'on admet dans les bêtes l'ame ſenſitive. Si St. Auguſtin a ſoûtenu ces principes, quoi qu'il reconnût cette eſpece d'ame dans les bêtes; & s'il ne s'eſt pas mal trouvé de la liaiſon de ces deux choſes, il

Digitized by Google

point sujet aux conséquences très-dangereuses de l'opinion ordinaire.

a été plus heureux que sage. *Des principes qu'il a soigneusement examinés & fortement établis, il suit manifestement* que les bêtes n'ont point d'ame, *ainsi que le fait voir Ambroise Victor dans son sixième volume de la Philosophie Chrétienne.* L'Auteur, qui me fournit ces paroles, suppose que *ce saint Docteur* sachant *trop bien distinguer l'ame du corps, pour penser qu'il y avoit des ames corporelles*, admettoit une ame spirituelle dans les bêtes. Or voici l'échantillon qu'il nous donne des principes que saint Augustin soûtenoit, & qui sont incompatibles avec cette ame des bêtes. *Quelques-uns de ces principes de St. Augustin sont, que ce qui n'a jamais péché ne peut point souffrir de mal; or selon lui-même la douleur est le plus grand des maux, & les bêtes en souffrent. Que le plus noble ne peut avoir pour sa fin le moins noble; or selon lui l'ame des bêtes est spirituelle & plus noble que les corps, & neanmoins elles n'ont point d'autre fin que les corps. Que ce qui est spirituel est immortel, & l'ame des bêtes quoique spirituelle, est sujette à la mort. Il y a bien d'autres semblables principes dans les ouvrages de Saint Augustin, dont on peut conclurre que les bêtes n'ont point d'ame spirituelle telle qu'il l'admet en elles.* Je ne suis pas trop persuadé que St. Augustin ait cru que l'ame des bêtes est une substance incorporelle: mais, quoi qu'il en soit, le second principe, qu'on nous donne ici en exemple est incompatible avec l'opinion de ce grand Docteur; car ce qui connoit est plus noble que ce qui ne connoit point: or pour le moins St. Augustin attribuoit du sentiment à l'ame des bêtes; il la croyoit donc beaucoup plus noble que le corps; il soûtenoit donc d'un côté que le plus noble ne peut avoir pour sa fin le moins noble: & de l'autre que l'ame des bêtes, plus noble que leur corps, n'avoit d'autre fin que leur corps. Cela, direz-vous, importe peu à la Religion. Vous vous trompez, répondra-t-on; car toutes les preuves du péché originel empruntées des maladies & de la mort, à quoi les petits enfans sont assujettis, tombent par terre dès que vous supposerez que les bêtes sentent: elles sont sujettes & à la douleur & à la mort; elles n'ont pourtant jamais péché. Ainsi vous raisonnez mal quand vous dites: *Les petits enfans endurent du mal, & meurent: ils sont donc criminels;* car vous supposez un faux principe, & démenti par la condition des bêtes, savoir *que ce qui n'a jamais péché ne peut point souffrir de mal.* C'est néanmoins un principe de la dernière évidence: il coule nécessairement des idées que nous avons de la justice & de la bonté de Dieu; il est conforme à l'ordre immuable, à cet ordre dont nous concevons clairement que Dieu ne s'écarte pas. L'ame des bêtes confond cet ordre, & renverse ces idées si distinctes: il faut donc demeurer d'accord que les automates de Monsr. des Cartes favorisent extrèmement les principes selon lesquels nous jugeons de l'être infini, & par lesquels nous soûtenons l'Orthodoxie. Lisez ce qui suit.

„On intéressa d'abord la Religion „dans cette cause, par l'espérance „que les Anti-Cartésiens conçurent „de ruiner par là les machines de Mr. „des Cartes: mais on ne sauroit as„sez dire le bien qui en est venu aux „Sectateurs de ce Philosophe. Car „ils croyent avoir montré qu'en don„nant aux bêtes une ame capable de „connoissance, on ruine toutes les „preuves naturelles de l'immortalité „de notre ame. Ils ont fait voir que „leur sentiment n'avoit point de plus „opiniâtres ennemis que les Impies, „& que les Epicuriens; & qu'on ne „sauroit faire plus de dépit à ces mé„chans Philosophes, qu'en les desar„mant de toutes les fausses raisons „qu'ils empruntent de l'ame des bê„tes, pour conclurre qu'il n'y a entre „elles & nous, que la différence du „plus au moins. C'est une chose as„surée, qu'il n'y a point de gens qui „affectent plus que les Impies, d'ap„procher les bêtes de la perfection „de l'homme. Voilà comment la „Secte de Mr. des Cartes a mis la „Religion dans ses intérêts. Mais „elle ne s'est pas contentée de cette

Digitized by Google

dinaire. Il y a long-temps qu'on a ſoûtenu que l'ame des bêtes

„raiſon: elle s'eſt élevée juſques à la „nature de Dieu pour y chercher des „argumens invincibles contre la con„noiſſance des bêtes, & on peut dire „qu'elle y en a trouvé d'aſſez bons. „L'Auteur de la Recherche de la vé„rité en a répandu le plan dans quel„ques endroits de ſes Ouvrages. Le „P. Poiſſon de l'Oratoire a traité à „fond de celui qui eſt fondé ſur ce „principe de St. Auguſtin, *que Dieu „étant juſte, la miſere eſt une preuve né„ceſſaire du péché*, d'où il s'enſuit que „les bêtes n'ayant point péché, ne „ſont point ſujettes à la miſére; or „elles y ſeroient ſujettes, ſi elles „avoient du ſentiment; donc elles „n'ont point de ſentiment.„ Vous trouverez à la ſuite de ces paroles l'Extrait d'un Livre où l'on montre que ſi les bêtes ont une ame connoiſſante, *il s'enſuit*, 1, *que Dieu ne s'aime point lui-même*; 2, *qu'il n'eſt point conſtant*; 3, *qu'il eſt cruel & injuſte*. Il ne s'aimeroit point lui-même; car il eût créé *des ames capables de connoiſſance & d'amour, ſans les obliger à l'aimer & à le connoître*: il les eût créées pour être dans l'état du péché; & par conſéquent il les auroit diſpenſées de la Loi de l'ordre; qui eſt pourtant la Loi ſouveraine & indiſpenſable. L'état du péché eſt de s'arrêter aux créatures comme à ſa derniere fin: c'eſt ce que ſont les ames des bêtes ſelon l'opinion commune. Selon la même opinion ces ames retournent dans le néant dès que les bêtes ceſſent de vivre; où eſt donc la conſtance de Dieu? Il crée des ames, & il les anéantit bientôt. Il n'en uſe pas de même à l'égard de la matiere, il ne la détruit jamais; il conſerve donc les ſubſtances moins parfaites, & détruit les plus parfaites. Cela eſt-il d'un agent ſage? L'ame des bêtes n'a point péché, & cependant elle eſt ſujette à la douleur & à la miſere; elle eſt ſoumiſe à tous les deſirs déréglés de la créature qui a péché. De quelle maniere traitons-nous les bêtes? Nous les faiſons s'entre-déchirer pour notre plaiſir; nous les égorgeons pour nous nourrir; nous fouillons dans leurs entrailles pendant leur vie, afin de ſatisfaire notre curioſité, & nous faiſons tout cela en conſéquence de l'empire que Dieu nous donne ſur les bêtes. Quel déſordre que la créature innocente ſoit aſſujettie à tous les caprices de la créature criminelle! Il n'y a point de Caſuiſte qui croye qu'on péche en faiſant combattre des taureaux contre des dogues, &c. & en ſe ſervant de mille ruſes & de mille violences à la chaſſe, & à la pêche, pour détruire les animaux, ou en ſe divertiſſant à tuer des mouches comme faiſoit Domitien. N'y a-t-il pas de la cruauté & de l'injuſtice à ſoûmettre l'ame innocente à tant de malheurs? On ſe délivre de toutes ces difficultés par le dogme de Mr. des Cartes. Je m'en vais donner la liſte de quelques Ouvrages qui ont été publiés en faveur de ce ſentiment.

Une Préface de Monſr. Schuyl: elle eſt à la tête de ſa Traduction Latine de l'Homme de Mr. des Cartes. Un Traité d'Antoine le Grand, *De la Privation de connoiſſance & de ſentiment dans les brutes*. Une Lettre de M. de Cordemoi *à un ſavant Religieux de la Compagnie* de Jeſus, imprimée l'an 1668. Le Traité de l'Ame des Bêtes qui fut imprimé à Lion l'an 1676, & dont un Prêtre d'Ambrun nommé Dilly eſt l'Auteur. Les Entretiens ſur la Philoſophie par Mr. Rohault. Les Notes du Pere Poiſſon ſur la Méthode de Mr. des Cartes. Le *Brutum Carteſianum* d'Arnoldus Geulinex. C'eſt un Ouvrage poſthume, qui fut publié l'an 1688, par Mr. Langenhert, bon Cartéſien, mais non pas ſur ce qui concerne l'ame des bêtes, quoiqu'il ait mis en forme géométrique les raiſons qui prouvent que les bêtes ne ſentent point. Pluſieurs Sectateurs de Monſr. des Cartes en ſont logés là; ils l'abandonnent quant au dogme des automates. Mr. Craanen Profeſſeur en Philoſophie, & puis en Médecine à Leyde, a été un grand zélateur de ce Philoſophe, juſques à ſouffrir pour lui, & ce qui eſt peut-être plus admirable, juſques à ne vouloir pas l'abandonner à l'égard du dogme de la glande pinéale: mais il ſe moquoit

Digitized by Google

bêtes eſt raiſonnable (*d*). Les Philoſophes de l'Ecole ſe trompent de ceux qui diſent que les bêtes ne ſentent pas. Mr. Regis, l'un des plus célèbres Cartéſiens qui ſoient aujourd'hui, n'eſt pas allé ſi avant : il s'eſt contenté de dire que *quelque penchant qu'il puiſſe avoir à donner aux bêtes une ame diſtincte du corps, il aime mieux ſuſpendre ſon jugement à cet égard.* On pourroit mettre le Livre du Pere Pardies ſur la connoiſſance des bêtes, parmi ceux qui ont été faits pour l'opinion de Monſr. des Cartes ; car on y trouve les raiſons des Cartéliens propoſées très-fortement ; & réfutées très-foiblement. Je crois néanmoins qu'il ne ſe négligea point dans la II. Partie de ſon Ouvrage, & qu'il y fit tout ce qu'il put pour ſoûtenir l'ancienne opinion : mais ayant fait auſſi tout ce qu'il pouvoit pour repréſenter fidélement le beau côté de la nouvelle, il a donné lieu à quelques-uns de ſoupçonner qu'il n'avoit pas eu un véritable deſſein de combattre Mr. des Cartes. Rapportons le jugement d'un de ſes Confrères : *Il n'y a rien de plus ſéduiſant que les expoſitions que fait le Pere Pardies dans ſon Livre intitulé.* De la connoiſſance des beſtes, *où mettant le Cartéſianiſme dans toute ſa force ſur ce point, il va preſque juſqu'à convaincre ſes lecteurs que non ſeulement il n'eſt point beſoin d'ame pour marcher, pour boire, pour manger, pour ſe plaindre, mais encore pour parler & pour parler auſſi long-tems que le fait un Prédicateur dans un ſermon d'une heure, ou un Avocat dans un long plaidoyer. Ce Livre a fait paſſer ſon Auteur parmi les Péripatéticiens pour un Prévaricateur, qui étoit Cartéſien dans l'ame, quelque application qu'il ait apportée à réfuter le Cartéſianiſme dans la ſeconde partie de ſon Livre, & à défendre l'ancienne Philoſophie ſur le chapitre de l'ame des beſtes.*

(*d*) *Il y a long-temps qu'on a ſoûtenu que l'ame des bêtes eſt raiſonnable.*] Tout ce que j'aurois pu dire ſur cette matiere auroit été répandu dans les Remarques de l'Article PEREIRA, ſi je n'avois voulu éviter d'être trop prolixe en cet endroit-là. Nous pouvons compter Straton & Eneſideme parmi ceux qui ont ſoûtenu que l'ame des bêtes eſt raiſonnable ; car ils enſeignoient que le ſentiment ne peut ſubſiſter ſans l'entendement. On prétend que Parmenide, Empedocle, Democrite, & Anaxagoras enſeignoient que toutes les bêtes ſont douées d'intelligence. Je laiſſe là l'opinion qui a été ſi commune dans l'Antiquité, que les corps vivans contenoient une ame qui étoit une portion de l'ame du Monde. Je conviens que la ſuite naturelle de ce dogme eſt de dire que l'ame des bêtes eſt de la même nature que celle de l'homme : mais cela ne prouve pas que les bêtes ſoient raiſonnables actuellement : car on pourroit ſoûtenir que les portions de l'ame du Monde qui ſont unies à certains corps perdent la force de raiſonner ; & puiſque les partiſans de l'ame du Monde n'enſeignoient pas que l'ame des plantes fût raiſonnable, il falloit qu'ils cruſſent que leur doctrine n'étoit point un engagement à ſoûtenir que les bêtes raiſonnaſſent. Ne parlons donc point de cette opinion, quoique Virgile l'ait alleguée comme le moyen le plus capable d'expliquer tout ce qu'il venoit de dire des qualités des abeilles. Il vaut mieux parler de Philon, qui fit un Livre où il ſoûtenoit que les bêtes ſont raiſonnables. J'ai parlé ailleurs du ſentiment de Galien. Quoique Lactance déclare en quelques endroits, que Dieu n'a point accordé aux bêtes la faculté raiſonnable, il ne laiſſe pas de ſoûtenir dans le Traité *de ira Dei*, qu'excepté la Religion il n'y a rien en quoi les bêtes n'imitent les hommes, & ne participent aux avantages de l'eſpece humaine. La différence n'eſt que du plus au moins. Il ne faut pas croire pour cela qu'il ait prétendu que l'ame des bêtes eſt ſpirituelle & immortelle ; car en ce temps-là on ne voyoit pas clairement la liaiſon qui ſe trouve entre la penſée & la ſpiritualité. Arnobe n'enſeigne-t-il pas clairement que l'ame humaine eſt mortelle de ſa nature, qu'elle périra totalement dans les enfers par l'activité des tourmens, & qu'elle ne durera toûjours dans le Paradis que par une pure grace de Dieu? Ne ſoûtient-il

Digitized by Google

pent fort ſi, en rejetant cela, ils ſe perſuadent qu'ils éviteront

pas qu'une nature immortelle & non-compoſée eſt incapable de ſentir de la douleur? Il en ſentoit, il ne croyoit donc pas que ſon ame fût un être ſpirituel, immatériel, immortel. Il réfute les Platoniciens ſur ce qu'ils diſoient que l'ame de l'homme eſt d'une origine céleſte, qu'elle eſt immortelle, & incorporelle; il les réfute, dis-je, entre autres raiſons par celle-ci, c'eſt qu'il n'y a preſque point de différence entre notre ame & celle des bêtes. Il examine les prééminences de l'homme ſur les animaux, & il prétend faire voir que c'eſt peu de choſe; il aſſûre nommément, que les hommes ne ſurpaiſent pas les bêtes en raiſon. Nous pouvons donc mettre Arnobe entre ceux qui ont enſeigné que l'ame des bêtes eſt raiſonnable. C'eſt de lui ſans doute que Lactance avoit appris à n'établir d'autre différence entre elles & l'homme, que celle du culte de Dieu. Il s'eſt trouvé des Philoſophes qui ont envié à l'homme ce privilége; car ils ont dit que les animaux avoient une Religion. Xenocrate le Carthaginois ne nioit pas que Dieu ne leur fût connu: Democrite a dû croire la même choſe, s'il a raiſonné conſéquemment: c'eſt du moins la prétention de Clement d'Alexandrie. Pline met la Religion entre les vertus morales des éléphans. Pourroit-on croire que les Diſciples de Platon ôtaſſent aux bêtes le raiſonnement, eux qui trouvoient ſi probable qu'elles étoient immortelles à l'égard de l'ame, comme l'obſerve Paganinus Gaudentius? Je ne dis rien de Salomon, qui ſemble dire formellement que l'ame de l'homme & celle des bêtes ſont d'une même nature: car il ne faut point prendre ſes paroles au pié de la lettre, il faut leur donner un meilleur ſens: mais il nous ſera fort permis de croire que pluſieurs Rabins ont donné aux bêtes l'ame raiſonnable.

Le fameux Maimonides a cru ſans doute qu'elles raiſonnent; car il leur attribue une eſpece de franc-arbitre. Mr. Arnauld a raiſon de lui objecter qu'il s'enſuit de là qu'elles peuvent être punies, ou récompenſées, après la mort. Si je rapporte un peu au long ce qui précede cette Réflexion de Mr. Arnauld, c'eſt à cauſe de certains faits qui nous apprennent l'opinion de quelques Juifs ſur les animaux. Ce grand Rabin *explique cinq opinions touchant la providence, qui ſont toutes, à ce qu'il croit, auſſi anciennes que les Prophetes.* La quatrieme de ces opinions étendoit à tout la providence de Dieu, & ne nioit pas le libre arbitre de l'homme. Maimonides objecte pluſieurs inconvéniens aux Sectateurs de cette opinion: *Ils diſoient que c'étoit un Ouvrage de la ſageſſe de Dieu, de ce qu'il y avoit des hommes qui ſans avoir péché naiſſoient avec beaucoup de défauts, & qu'il étoit meilleur d'être ainſi, que de n'être point.* Nous ne comprenons pas, dit ce Docteur Juif, *quelle bonté il peut y avoir en cela.* „Quand on „leur demandoit quelle juſtice il y „avoit dans la mort des bêtes, quel „peché elles avoient commis, & pour„quoi Dieu vouloit, puiſque ſa pro„vidence s'étendoit à tout, qu'un Rat „innocent fût déchiré par un Chat: „ils repondoient, que Dieu l'avoit „ainſi ordonné, mais qu'il recompen„ſeroit ce Rat dans le ſiecle à venir. „Cela eſtoit fort ridicule de vouloir „qu'il y euſt un paradis pour les bê„tes. Mais ce Rabbin donne lui-mê„me un peu de lieu à cette rêverie, „quand il attribue une volonté aux „animaux irraiſonnables, auſſi-bien „qu'aux hommes. Car s'ils avoient „une volonté, on auroit peine à dire „pourquoi ils ne ſeroient pas capables „de bien & de mal, de punition & „de récompenſe.

Les Sociniens ne vont pas ſi loin que Maimonides; ils ne donnent point aux bêtes une volonté proprement dite, ni un franc-arbitre proprement dit; ils ne les font pas ſuſceptibles de la vertu & du vice, ni des peines & des récompenſes proprement parlant. Ils diſent néanmoins que la raiſon, la liberté, & la vertu ſe trouvent en elles imparfaitement & analogiquement, & qu'el-

Digitized by Google

ront les ſuites fâcheuſes de l'opinion qui donne aux bêtes l'ame ſenſitive (*e*). Ces Meſſieurs ne manquent ni de diſtinctions,

les ſe rendent dignes de peine & de récompenſe, en quelque façon. Je ne ſai ſi Guillaume de Paris, l'un des grands Génies de ſon ſiecle, a pû ſe défendre d'aller un peu au delà de ce ſentiment; car on veut qu'il ait enſeigné que l'ame des bêtes eſt ſpirituelle, & l'on ne demeure pas d'accord qu'il ait jamais retracté ce dogme.

Pour venir aux Modernes, j'obſerverai que Valla, & Antoine Cittadin, ont reconnu de la raiſon dans les animaux. Etienne Pasquier a compoſé une belle Lettre ſur cette opinion. Cette Lettre eſt la 1re du dixieme Livre. Montagne s'eſt déclaré pour ce ſentiment, & l'a ſoûtenu avec tant de ſoin, qu'il ſemble qu'il ait voulu que l'Apologie de Raimond Sebon fût en partie celle des bêtes. Charron l'a ſuivi en cela, comme en pluſieurs autres choſes. Un Médecin de la Rochelle, ayant écrit contre Charron, fut réfuté à ſon tour par l'une des meilleures plumes qui ayent écrit en François ſur des matieres de Philoſophie. Je parle de Mr. de la Chambre, Médecin de Mr. Seguier Chancelier de France. Le Médecin de la Rochelle répliqua; ſon Antagoniſte en fit autant, & intitula ſon Ouvrage, *Traité de la Connoiſſance des Animaux, où tout ce qui a été dit pour & contre le raiſonnement des bêtes eſt examiné.* J'obſerve en paſſant qu'Iſaac Voſſius eſtime qu'à l'égard du langage, la condition des animaux eſt beaucoup meilleure que la nôtre, vû qu'ils ſe communiquent plus promptement, & peut-être plus heureuſement leurs penſées que nous ne faiſons. Un Allemand le critique là-deſſus. Cet Allemand, auteur d'une continuation de l'hiſtoire des animaux, s'eſt déguiſé ſous le nom de Johannes Cyprianus. C'eſt à la page 20 de cette continuation qu'il combat la ſuppoſition de Voſſius.

(*e*) *Les ſuites fâcheuſes de l'opinion qui donne aux bêtes l'ame ſenſitive.*] Rien n'eſt plus divertiſſant que de voir avec quelle autorité les Scholaſtiques s'ingerent de donner des bornes à la connoiſſance des bêtes. Ils veulent qu'elles ne connoiſſent que les objets ſinguliers & matériels, & qu'elles n'aiment que l'utile & l'agéable; qu'elles ne puiſſent réfléchir ſur leurs ſentimens & ſur leurs deſirs, ni conclurre une choſe d'une autre. On diroit qu'ils ont fouillé plus heureuſement dans les facultés & dans les actes de l'ame des bêtes, que les plus experts Anatomiſtes dans les entrailles des chiens. Leur témérité eſt ſi grande, que quand même le haſard auroit voulu qu'ils trouvaſſent la vérité, ils ſeroient indignes de louange, & même d'excuſe. Mais donnons quartier là-deſſus; accordons-leur tout ce qu'ils ſuppoſent; qu'en eſperent-ils? S'imaginent-ils que par ce moyen ils obtiendront d'une perſonne qui ſait raiſonner, qu'on doit convenir que l'ame de l'homme n'eſt pas de la même eſpece que celle des bêtes? Cette prétention eſt chimérique: il eſt évident à quiconque ſait juger des choſes, que toute ſubſtance qui a quelque ſentiment, ſait qu'elle ſent; & il ne ſeroit pas plus abſurde de ſoûtenir que l'ame de l'homme connoît actuellement un objet ſans connoître qu'elle le connoît, qu'il eſt abſurde de dire que l'ame d'un chien voit un oiſeau, ſans voir qu'elle le voit. Cela montre que tous les actes des facultés ſenſitives ſont de leur nature & par leur eſſence réflexifs ſur eux-mêmes. Le Pere Maignan, qui malgré toutes ſes lumieres, a croupi dans les erreurs & dans la craſſe de l'Ecole à l'égard de l'ame des bêtes, avoue pourtant que pour ſentir une choſe, il faut connoître le ſentiment que l'on en a. Il faut donc dire que la mémoire des bêtes eſt un acte qui les fait reſſouvenir du paſſé, & qui leur apprend qu'elles s'en ſouviennent. Comment donc oſe-t-on dire qu'elles n'ont pas le pouvoir de réfléchir ſur leurs penſées, ni de tirer une conſéquence? Mais encore un coup ne diſputons point ſur cela;

Digitized by Google

tions, ni d'exceptions, ni de hardieſſe à décider que les actes de cette ame ne paſſent jamais certaines bornes qu'ils leur pres-

permettons à ces Philoſophes de bâtir très-mal leurs ſuppoſitions; ſervons-nous uniquement de ce qu'ils enſeignent. Ils diſent que l'ame des bêtes apperçoit tous les objets des cinq ſens externes; qu'elle juge qu'entre ces objets il y en a qui lui conviennent, & d'autres qui lui ſont nuiſibles; & qu'en conſéquence de ce jugement elle deſire ceux qui lui conviennent, & abhorre les autres: & que pour jouïr de l'objet qu'elle ſouhaite, elle tranſporte ſes organes au lieu où il eſt, & qu'afin de fuir l'objet qu'elle abhorre, elle éloigne ſes organes du lieu où il eſt. Je conclus de tout cela que ſi elle ne produit point d'autres actes auſſi nobles que ceux de notre ame, ce n'eſt point ſa faute, ou qu'elle ſoit d'une nature moins parfaite que l'ame de l'homme; c'eſt ſeulement que les organes qu'elle anime ne reſſemblent point aux nôtres. Je demande à ces Meſſieurs s'ils trouveroient bon qu'on dît que l'ame d'un homme eſt d'une autre eſpece à l'âge de trente-cinq ans, qu'à l'âge d'un mois; ou que l'ame d'un phrénétique, d'un hébété, d'un vieillard qui tombe en enfance, n'eſt pas ſubſtantiellement auſſi parfaite que l'ame d'un habile homme. Ils rejetteroient ſans doute cette penſée comme une erreur très-groſſiere, & ils feroient bien; car il eſt ſûr que la même ame, qui dans les enfans ne fait que ſentir, médite & raiſonne d'une maniere ſolide dans un homme fait; & que la même ame, qui fait admirer ſa raiſon & ſon eſprit dans un grand homme, ne feroit que radoter dans un vieillard, qu'extravaguer dans un fou, que ſentir dans un enfant. On feroit dans une erreur craſſe, ſi l'on prétendoit que l'ame de l'homme n'eſt ſuſceptible que des penſées qui nous ſont connues. Il y a une infinité de ſenſations, de paſſions, & d'idées dont cette ame eſt très-capable, quoiqu'elle n'en ſoit jamais affectée pendant cette vie: ſi on l'uniſſoit à des organes différens des nôtres, elle penſeroit autrement qu'elle ne fait aujourd'hui; & ſes modifications pourroient être beaucoup plus nobles que celles que nous éprouvons. S'il y avoit des ſubſtances qui dans des corps organiſés euſſent une ſuite de ſenſations, & d'autres penſées beaucoup plus ſublimes que les nôtres, pourroit-on dire qu'elles ſont d'une nature plus parfaite que notre ame? Non ſans doute; car ſi notre ame étoit transportée dans ces corps-là, elle y auroit cette même ſuite de ſenſations, & d'autres penſées beaucoup plus ſublimes que les nôtres. Il eſt aiſé d'appliquer ceci à l'ame des bêtes. On nous avoue qu'elle ſent les corps, qu'elle les diſcerne, qu'elle en ſouhaite quelques-uns, qu'elle en abhorre quelques autres. C'eſt aſſez; elle eſt donc une ſubſtance qui penſe, elle eſt donc capable de la penſée en général: elle peut donc recevoir toutes ſortes de penſées, elle peut donc raiſonner, elle peut connoître le bien honnête, les Univerſaux, les Axiômes de Métaphyſique, les Regles de la Morale, &c. car comme de ce que la cire peut recevoir la figure d'un cachet, il s'enſuit manifeſtement qu'elle eſt ſuſceptible de la figure de tout cachet; il faut dire auſſi que dès qu'une ame eſt capable d'une penſée, elle eſt capable de toute penſée. Il ſeroit abſurde de faire ce raiſonnement. *Ce morceau de cire n'a reçu l'empreinte que de trois ou quatre cachets, donc il ne peut pas recevoir l'empreinte de mille cachets. Ce morceau d'étain n'a jamais été une aſſiette, donc il ne peut pas être une aſſiette, & il eſt d'une autre nature que cette aſſiette d'étain que je vois là.* On ne raiſonne pas mieux quand on aſſûre: *L'ame du chien n'a jamais eu que des ſenſations, &c. donc elle n'eſt point capable des idées de morale, ni des notions de metaphyſique.* D'où vient qu'un morceau de cire porte l'image du Prince, & qu'un autre ne la porte pas? C'eſt à cauſe du cachet qui a été appliqué ſur l'un, & non pas ſur l'autre. Ce morceau d'étain, qui ne fut jamais une aſſiette, le ſera dès que vous le jetterez dans le moule d'une aſſiette.

Digitized by Google

preſcrivent : mais tout ce verbiage confus & impénétrable ne ſert de rien pour établir une différence ſpécifique entre l'ame

Jettez de même cette âme de bête dans le moule des idées univerſelles, & des notions des Arts & des Sciences, je veux dire uniſſez-la à un corps humain bien choiſi, ce ſera l'ame d'un habile homme, & non plus celle d'une bête.

On voit donc que les Philoſophes de l'Ecole ſont hors d'état de prouver que l'ame de l'homme, & l'ame des bêtes ſoient de différente nature. Qu'ils diſent & qu'ils repetent mille & mille fois, *Celle de l'homme raiſonne, & connoît les Univerſaux, & le bien honête : celle des animaux ne connoît rien de tout cela* : nous leur répondrons, *Ces différences ne ſont que des accidens, & ne ſont point une marque d'une diſtinction ſpécifique entre des ſujets. Ariſtote & Ciceron à l'âge d'un an n'avoient point eu de penſées plus ſublimes que celles d'un chien, & s'ils euſſent vécu dans l'enfance 30 ou 40 ans, les penſées de leur ame n'euſſent été que des ſenſations, & de petites paſſions de jeu & de gourmandiſe ; c'eſt donc par accident qu'ils ont ſurpaſſé les bêtes, c'eſt à cauſe que les organes dont leurs penſées dependoient ont acquis telles & telles modifications, à quoi les organes des bêtes ne parviennent pas. L'ame d'un chien dans les organes d'Ariſtote, ou de Ciceron, n'eût pas manqué d'acquérir toutes les lumieres de ces deux grands hommes.*

Cette conſéquence - ci eſt très fauſſe, une telle ame ne raiſonne pas, & ne connoît pas les Univerſaux, donc elle eſt d'une nature différente de l'ame d'un grand Philoſophe ; car ſi cette conſéquence étoit bonne, il faudroit dire que l'ame des petits enfans n'eſt pas de la même eſpece que celle des hommes faits. A quoi ſongez-vous donc, Philoſophes Péripatéticiens, lorſque vous oſez prétendre que ſi l'ame des bêtes ne raiſonne pas, elle eſt ſubſtantiellement moins parfaite que les ames qui raiſonnent ? Il faudroit premiérement que vous prouvaſſiez que le défaut de raiſonnement dans les bêtes procede d'une imperfection réelle & intérieure de leur ame, & non pas des diſpoſitions organiques dont elle dépend. Mais c'eſt ce que vous ne ſauriez jamais prouver ; car il eſt clair qu'un ſujet qui eſt capable des penſées que vous donnez à l'ame des animaux, eſt capable du raiſonnement, & de toute autre penſée : d'où il réſulte que s'il ne raiſonne pas actuellement, c'eſt à cauſe de certains obſtacles accidentels & externes, je veux dire à cauſe que le Créateur de toutes choſes a fixé chaque ame à une certaine ſuite de penſées, en la faiſant dépendre des mouvemens de certains corps. C'eſt ce qui fait auſſi que les enfans à la mammelle, les fous, & les phrénétiques ne raiſonnent pas.

On ne peut ſonger ſans horreur aux ſuites de cette doctrine, *L'ame de l'homme & l'ame des bêtes ne différent point ſubſtantiellement, elles ſont de même eſpece, l'une acquiert plus de lumieres que l'autre : mais ce ne ſont que des avantages accidentels, & dépendans d'une inſtitution arbitraire.* Cette doctrine coule néceſſairement & inévitablement de ce qui s'enſeigne dans les Ecoles ſur la connoiſſance des bêtes. Il s'enſuit de là que, ſi leurs ames ſont matérielles & mortelles, les ames des hommes le ſont auſſi, & que ſi l'ame de l'homme eſt une ſubſtance ſpirituelle & immortelle, l'ame des bêtes l'eſt auſſi. Conſéquences horribles, de quelque côté que l'on ſe tourne ; car ſi pour éviter l'immortalité de l'ame des bêtes, on ſuppoſe que l'ame de l'homme meurt avec le corps, on renverſe la doctrine d'une autre vie, & l'on ſappe les fondemens de la Religion. Si pour conſerver à notre ame le privilége de l'immortalité, on l'étend ſur celle des bêtes, dans quels abîmes ſe trouvera-t-on ? que ſerons-nous de tant d'ames immortelles ? Y aura-t-il auſſi pour elles un Paradis & un Enfer ? paſſeront-elles d'un corps à un autre ? ſeront-elles anéanties à meſure que les bêtes meurent ? Dieu créera-t-il inceſſamment une infinité d'eſprits, pour les replonger ſi-tôt après dans le néant ?

Digitized by Google

l'ame humaine & celle-là (*f*); & il n'eſt gueres apparent qu'ils puiſſent jamais inventer un explication meilleure que ce

Combien y a-t-il d'inſectes qui ne vivent que peu de jours? Ne nous imaginons pas qu'il ſuffiſe de créer des ames pour les bêtes que nous connoiſſons. Celles que nous ne connoiſſons point ſont encore en plus grand nombre. Le microſcope nous en fait découvrir par milliers dans une goute de liqueur. On en découvriroit bien d'autres, ſi l'on avoit des microſcopes plus parfaits. Et qu'on ne diſe pas que les inſectes ſont des machines; car on expliqueroit plutôt par cette Hypotheſe les actions des chiens, que les actions des fourmis & des abeilles. Il y a peut-être plus d'eſprit & plus de raiſon, dans les animaux inviſibles, que dans les plus gros. Nous allons voir les vains efforts que fait l'Ecole, pour établir une différence ſpécifique entre l'ame de la bête & celle de l'homme.

(*f*) *Une différence ſpécifique entre l'ame humaine & celle des bêtes.*] Ils diſent que l'ame des bêtes eſt une forme matérielle, mais que l'ame de l'homme eſt un eſprit que Dieu crée immédiatement. Mais comment prouvent-ils cela? Je ſuppoſe qu'ils ne raiſonnent que ſur les principes de la lumiere naturelle, ſans recourir à l'Ecriture ni aux dogmes de la Religion; & je leur demande une bonne preuve que l'ame des bêtes ſoit corporelle, & que la nôtre ne le ſoit pas. Ils m'allégueront la beauté & l'étendue des connoiſſances humaines, & la petiteſſe, la groſſiéreté, & l'obſcurité des connoiſſances animales; & ils conclurront qu'un principe corporel ſera capable de produire les connoiſſances des bêtes, mais non pas les réflexions, les raiſonnemens, les idées univerſelles, les idées de l'honnête, qui ſe trouvent dans l'ame de l'homme; & par conſéquent que cette ame doit être d'un ordre ſupérieur à la matiere, qu'elle doit être un eſprit. Ne leur diſons plus qu'ils aſſûrent témérairement que l'ame des bêtes ne raiſonne pas, & qu'elle n'a point d'idée du bien honnête: renonçons à cette objection; diſons ſeulement qu'il eſt mille fois plus difficile de voir un arbre, que de connoître l'acte par lequel nous le voyons; de ſorte que ſi un principe matériel eſt capable de connoître une infinité de choſes qui ſe paſſent au dehors, il ſera beaucoup plus capable de connoître ſes propres penſées, de les comparer enſemble, & de les multiplier: ainſi les réflexions, & les concluſions, & les abſtractions de l'homme ne demandent pas un principe plus noble que la matiere. Un fort habile Péripatéticien en tombe d'accord: laiſſons-le parler: ſon aveu ſera plus perſuaſif que mes Objections. Si une fois vous admettez que „tout ce qui ſe paſſe de plus admirable dans les Beſtes, peut ſe faire „par le moyen d'une ame matérielle; „ne viendrez-vous point bien-tôt à „faire le pas, & à dire, que tout ce „qui ſe paſſe en l'homme, peut ſe „faire auſſi par le moyen d'une ame „matérielle? . . . . . Si vous admettez „une fois que les Beſtes, ſans aucune „ame ſpirituelle, ſont capables de penſer, d'agir pour une fin, de prévoir „le futur, de ſe reſſouvenir du paſſé, „de profiter de l'expérience par la „réflexion particuliére qu'elles y font; „pourquoi ne direz-vous pas que les „hommes ſont capables d'exercer „leurs fonctions ſans aucune ame ſpirituelle? Après tout, les opérations „des hommes ne ſont point autres „que celles-là, que vous attribuez „aux Beſtes: s'il y a de la différence, „ce n'eſt que du plus & du moins; & „ainſi tout ce que vous pourrez dire, „ce ſera que l'ame de l'homme eſt „plus parfaite que celle des Beſtes, „parce qu'il ſe reſſouvient mieux „qu'elles, qu'il penſe avec plus de „réflexion, & qu'il prévoit avec plus „d'aſſûrance: mais enfin vous ne „pourrez pas dire que leur ame ne „ſoit toûjours matérielle. Vous direz „peut-être que dans l'homme il ſe „trouve des opérations qui ne ſau„roient convenir aux Beſtes, ni pro„céder d'autre principe que d'une „ame ſpirituelle: & ces opérations „ſont les connoiſſances univerſelles:

Digitized by Google

ce qu'ils ont allégué jusques-ici. L'Auteur, qui a le mieux réfuté

„le raisonnement par lequel nous „tirons une connoissance de l'autre; „les idées que nous avons de l'infini „& des choses spirituelles, qui ne „tombent point sous les sens: mais „ceux qui nient qu'il y ait aucune „connoissance dans les Bestes, ne „nient pas pour cela que ces pensées „& ces raisonnemens ne soient en „nous, puisque nous les expérimen„tons nous-mêmes: ainsi ils ont „toûjours le même droit que vous, „de prouver l'existence de l'ame rai„sonnable. Mais d'ailleurs ils ajoû„tent que toutes ces opérations, que „vous trouvez si extraordinaires, ne „different que comme le plus & le „moins des opérations que vous at„tribuez aux Bestes: & certainement „il semble qu'agir pour une fin, pro„fiter de l'expérience, prévoir l'ave„nir, (ce qui selon vous convient aux „Bestes) ne doit pas moins procéder „d'un principe spirituel, que ce qui „se trouve dans les hommes. Car „enfin, qu'est-ce qu'une connoissance „universelle, si non une connoissance „qui convient à plusieurs choses sem„blables, comme le portrait d'un „homme conviendroit à tous les vi„sages qui lui ressembleroient? „Qu'est-ce qu'un raisonnement, si-non „une connoissance produite par une „autre connoissance, comme nous „voyons qu'un mouvement est produit „souvent par un autre mouvement? „Certes si l'on admet une fois que la „pensée, l'intention, & la réflexion, „peuvent provenir d'un corps animé „par une forme matérielle, il sera „bien difficile de prouver que le rai„sonnement & les idées de l'homme „ne sauroient provenir que d'un „corps animé aussi par une forme „matérielle".

Je prie tous mes Lecteurs de prendre garde à la malheureuse situation où se trouvent les Scholastiques, par rapport au dogme de l'ame sensitive. Ils alleguent contre des Cartes les actions les plus surprenantes des animaux, ils les choisissent exprès pour le confondre plus à coup sûr; mais après cela ils éprouvent qu'ils se sont trop avancés, & qu'ils ont fourni des armes à leur Adversaire, pour ruiner la différence spécifique qu'ils souhaitent d'établir entre notre ame & celle des animaux. Ils voudroient bien que l'on oubliât tous ces exemples de ruse, de précaution, de docilité, de connoissance de l'avenir, qu'ils ont étalés avec tant de pompe afin de montrer que les bêtes ne sont pas des automates: ils voudroient que l'on ne songeât qu'aux actions grossieres d'un bœuf qui ne fait que paître; mais il n'est plus temps d'exiger cela: on employe ces mêmes exemples à les confondre, & à leur prouver que si une ame matérielle est capable de toutes ces choses, elle pourra faire tout ce que l'ame de l'homme produit; il faudra seulement donner à l'ame des bêtes plus de degrés de rafinement. Ne faut-il pas qu'on suppose que l'ame d'un chien ou d'un singe est moins grossiere que l'ame d'un bœuf? En un mot, s'il n'y a qu'une ame spirituelle qui puisse produire les actions d'un gros lourdaut de payſan, je vous soûtiendrai qu'il n'y a qu'une ame spirituelle qui puisse produire les actions d'un singe: & si vous dites qu'un principe corporel est capable de produire tout ce que les singes font, je vous soutiendrai qu'un principe corporel pourra être cause de tout ce que font les gens stupides, & que pourvu que l'on subtilise la matiere, & qu'on la dégage de ce qui s'appelle terrestréités, phlegmes, &c. elle sera cause de tout ce que font les habiles gens.

Il se trouve des Auteurs qui infinuent que, puisque l'ame de l'homme est douée de franc arbitre, & que celle des bêtes est destituée de liberté, il faut qu'il y ait entre elles une différence spécifique; que l'une soit un esprit, & que l'autre soit corporelle. Le Jésuite Théophile Raynaud publia en 1630 un petit Livre qu'il intitula. *Le Calvinisme, la religion des Bêtes.* Son principal but étoit de prouver que la doctrine des Dominicains réduit l'homme à la condition des bêtes, en le dépouillant du libre arbitre. Il suppose que le caractere de l'homme, je dis le caractere qui le dis-

Digitized by Google

réfuté Mr. des Cartes sur l'ame des Bêtes, nous auroit fait beau-

tingue de la bête, est la liberté d'indifférence; car pour ce qui est de la liberté qui ne consiste que dans l'exemption de contrainte, ou dans la *spontanéité*, aucun Scholastique ne peut nier qu'elle ne se trouve dans les animaux. Faisons voir qu'il est très-faux qu'une ame douée du libre arbitre soit d'une autre espece qu'une ame qui ne le possede point. L'ame des enfans & celle des fous est destituée du libre arbitre, & cependant elles sont de la même espece que l'ame la plus amplement pourvue de liberté. Joignez à cela que les partisans de la liberté d'indifférence conviennent qu'elle cessera après cette vie, & néanmoins ils reconnoissent que l'ame de l'homme est sur la terre la même substance que dans le Ciel, ou dans les Enfers. Il est donc visible que la liberté d'indifférence n'est point un attribut essentiel de la créature, mais une concession ou une faveur accidentelle dont le Créateur la gratifie: & par conséquent les ames qui n'obtiennent pas cette concession, ne sont pas pour cela d'une autre espece que celles qui la reçoivent. C'est donc très-mal raisonner que de se servir de cet Argument: L'ame des bêtes est destituée du franc arbitre, & l'ame de l'homme n'en est point destituée, donc l'ame des bêtes est matérielle, & l'ame de l'homme est spirituelle. Poussons plus avant, & disons que ceux qui admettent l'ame sensitive, n'ont aucune bonne raison d'ôter aux bêtes la liberté. Ne disent-ils pas qu'elles font cent choses avec un plaisir extrême, & qu'elles s'y portent en conséquence du jugement qu'elles ont fait de l'utilité des objets, jugement qui a excité en elles l'envie de s'unir à ces objets. Si la liberté ne consiste que dans l'exemption de contrainte, & dans une *spontanéité* qui soit précédée du discernement des objets, n'est-il pas absurde de nier que les animaux soient libres? Un chien affamé n'a-t-il pas la force de s'abstenir d'un morceau de viande, lorsqu'il craint d'être battu s'il ne s'en abstient? N'est-ce pas avoir la force d'agir & de n'agir pas? Son abstinence vient sans doute de ce qu'il compare sa faim avec des coups de bâton, & qu'il les juge plus insupportables que ne l'est sa faim. Prenez garde à tous les actes humains que l'on attribue à la liberté d'indifférence, vous trouverez que jamais l'homme ne les suspend, ou ne choisit l'un des deux contraires, que parce qu'ayant comparé le pour & le contre, il a trouvé ou plus de motifs de suspension que d'action, ou plus de motifs de cette action, que de celle-là. Faisons encore parler le Jésuite qui a écrit contre les Cartésiens. „Il est mal-aisé de séparer „ainsi le raisonnement d'avec la pen„sée: & il est ce semble bien facile „de prouver, que dès-lorsqu'une sub„stance est capable de penser, elle „est aussi capable de raisonner, qu'el„le est pourvûe d'une volonté & „d'un libre arbitre, & en un mot, „qu'elle est en état d'agir comme les „hommes. Les anciens Philosophes, „& même les Peres de l'Eglise, „ont prouvé que nous avions un li„bre arbitre, par cet argument géné„ral, que tout ce qui est capable de „connoître, peut connoître le bien & „le mal, c'est à dire, ce qui lui est „bon, ou ce qui lui est mauvais; „que par conséquent, en considé„rant ces deux objets, il peut les „comparer ensemble, il peut délibe„rer, il peut se déterminer pour en „choisir l'un à l'exclusion de l'autre, „en quoi consiste l'usage de notre li„berté. Et cela est si vrai, que la „définition que nous retenons enco„re aujourd'hui de la liberté en gé„néral, est celle-ci, la faculté d'a„gir avec connoissance de cause".

L'une des plus fortes preuves, que l'on apporte de la liberté de l'homme, est tirée de la punition des malfaiteurs. Toutes les Sociétés sont convenues de les châtier exemplairement, & d'étendre même en certains cas sur leurs cadavres une longue peine à la vue de tout le monde; on les prive de la sépulture, & on les fait servir de spectacle sur les roues & sur les gibets. Si l'homme n'agissoit

Digitized by Google

beaucoup de plaiſir, s'il avoit pu nettoyer le ſentiment ordinaire

pas librement, ſi une néceſſité fatale & inévitable le déterminoit à une certaine ſuite de penſées, le vol & le meurtre ne devroient pas être châtiés, & l'on ne pourroit eſpérer aucun fruit de la punition des coupables; car ceux qui verroient ſur une roue le cadavre d'un malfaiteur, ne ſeroient pas moins ſoûmis qu'auparavant à cette force majeure qui les fait agir, ſans leur laiſſer aucun uſage de liberté. Cette preuve du libre arbitre n'eſt pas auſſi forte qu'elle le paroît; car encore que les hommes ſoient perſuadés que les machines ne ſentent point, ils ne laiſſent pas de leur donner cent coups de marteau, quand elles ſont détraquées, s'ils jugent qu'en applatiſſant une roue, ou une autre piece de fer, ils les remettront au train ordinaire. Ils ſeroient donc fuſtiger un coupeur de bourſe, quand même ils ſauroient qu'il n'a point de liberté, pourvu que l'expérience leur eût appris qu'en faiſant fouetter les gens, on les empêche de continuer certaines actions. Mais en tout cas ſi cette preuve du libre arbitre a quelque force, elle ſert manifeſtement à faire voir que les bêtes ne ſont pas deſtituées de liberté. On les châtie tous les jours, & on les corrige par-là de leurs défauts. Ochin au commencement de ſes *Labyrinthes*, examine toutes les raiſons qui nous perſuadent que nous agiſſons librement; & il dit entre autres choſes contre celle qui eſt tirée de la punition des malfaiteurs, que ſi les Juges étoient aſſûrés qu'en faiſant pendre un cheval qui auroit tué un homme, & en le laiſſant pendu long-temps ſur les grands chemins, on empêcheroit les autres chevaux de faire du mal, ils ſe ſerviroient de ce ſupplice toutes les fois qu'un cheval auroit eſtropié ou tué quelqu'un, par ſes ruades ou par ſes morſures. Apparemment il ne ſavoit pas qu'on ſe ſert de ces ſpectacles en quelques pays, pour contenir dans leur devoir les bêtes féroces. Rorarius en a été témoin oculaire: il a vû deux loups pendus au gibet dans le pays de Juliers; & il obſerve que cela fait plus d'impreſſion ſur les autres loups, que la marque d'un fer chaud, & la perte des oreilles, &c. n'en fait ſur un voleur. Il dit auſſi qu'en Afrique l'on attache en croix quelques lions pour épouvanter les autres, & que l'on s'en trouve bien.

(*g*) *S'il avoit pu nettoyer le ſentiment ordinaire.*] On a fait beaucoup de cas, & avec beaucoup de raiſon, d'un Livre qui a pour Titre *Le Voyage du Monde de des Cartes*. On y trouve de très-grandes difficultés propoſées agréablement & vivement aux Cartéſiens, & fort bien pouſſées. Celles qui concernent l'ame machinale des bêtes ſont, ce me ſemble, les meilleures qui ſe puſſent propoſer. L'Auteur avoue de bonne foi le peu d'adreſſe qu'eurent d'abord les Péripatéticiens, contre ce grand Paradoxe de Monſr. des Cartes, & l'avantage que les Sectateurs de celui-ci en tirérent. Il ſe ſert habilement des conſéquences fâcheuſes qu'on peut inférer de ce Paradoxe; car il montre que les Argumens des Cartéſiens nous conduiſent à juger que les autres hommes ſont des machines. C'eſt peut-être l'endroit le plus foible de la place, & cela confirme une penſée très-judicieuſe que l'on peut avoir de la nature des connoiſſances humaines. Il ſemble que Dieu, qui en eſt le diſtributeur, agiſſe en pere commun de toutes les Sectes, c'eſt-à-dire qu'il ne veuille point ſouffrir qu'une Secte puiſſe pleinement triompher des autres, & les abîmer ſans reſſource. Une Secte terraſſée, miſe en déroute, n'en pouvant plus, trouve toujours les moyens de ſe relever, dès-qu'elle abandonne le parti de la défenſive, pour agir offenſivement par diverſion, & par rétorſion. Le combat des Sectes eſt toûjours ce que fut pendant quelque temps celui des Troyens & des Grecs, la nuit que Troie fut priſe: tour à tour elles ſe vainquent l'une l'autre, ſelon qu'elles changent les parades en riſpoſtes. Le Cartéſien n'a pas plutôt renverſé, ruiné, anéanti l'opinion des Scholaſtiques ſur l'ame des bêtes, qu'il éprou-

Digitized by Google

naire (*g*). Monſr. Leibnitz, l'un des plus grands Eſprits de l'Euro-

ve qu'on peut le battre par ſes propres armes, & lui montrer qu'il prouve trop; & que s'il raiſonne conſéquemment il renoncera à des opinions qu'il ne pourroit abandonner ſans s'expoſer au ridicule, & ſans admettre des abſurdités qui ſautent aux yeux; car où eſt l'homme qui oſeroit dire qu'il n'y a que lui qui penſe, & que tous les autres ſont des machines? Ne le regarderoit-on pas comme un perſonnage plus extravagant, que ceux qu'on enferme dans les petites maiſons, ou que l'on ſéqueſtre de toute ſociété humaine? Cette conſéquence du dogme Cartéſien eſt un fâcheux rabat-joie: elle eſt ſemblable aux piés du pan; c'eſt une laideur qui mortifie la vanité que le brillant du plumage avoit inſpiré. Quoi qu'il en ſoit, il faut convenir que tout l'avantage du Pere Daniel contre l'opinion de Mr. des Cartes conſiſte dans les objections qu'il a propoſées, & nullement dans les Réponſes qu'il a faites aux objections des Cartéſiens. Il ne nie pas qu'ils n'embarraſſent étrangement par leurs queſtions: mais il ſoutient qu'à leur tour ils ſont queſtionnés d'une maniere qui n'eſt pas moins embarraſſante, & que l'on peut faire *de bonnes repréſailles*. Vous chercheriez inutilement dans ſon Ecrit la ſolution des Difficultés Phyſiques, Morales, & Théologiques que l'on propoſe aux Péripatéticiens ſur l'ame des bêtes; il ſe contente de vous répondre, que s'il y a là des choſes qu'on ne comprend point, il y en a auſſi de ſemblables dans l'Hypotheſe de Mr. des Cartes. La définition de l'ame de la bête, *une ſubſtance capable de ſenſation*, c'eſt-à-dire, de voir, d'entendre, &c. eſt auſſi claire que la définition Cartéſienne de l'eſprit, *une ſubſtance qui penſe & qui raiſonne*. Ce ſont les paroles du P. Daniel: il les prouve enſuite auſſi bien qu'on puiſſe. Un peu auparavant il avoit dit que l'ame des bêtes n'eſt ni matiere ni eſprit, mais *un être mitoyen entre les deux*, qui n'eſt pas *capable de raiſonnement ni de penſée, mais ſeulement de perception & de ſenſation*. S'il ne dit rien de meilleur, il s'en faut prendre, non pas à ſes lumieres, mais à la nature du ſujet.

Il me permettra de dire que ſon Hypotheſe eſt inſoûtenable, & qu'elle ne peut réſoudre aucune difficulté. Ces deux termes, *matiere, eſprit*, ſemblent d'abord oppoſés d'une maniere à ſouffrir quelque milieu: mais quand on y regarde de près, on comprend qu'on peut les réduire à l'oppoſition contradictoire. Pour cela il ſuffit de demander ſi la ſubſtance qui n'eſt ni corps ni eſprit, eſt étendue, ou non-étendue. Si elle eſt étendue, on a grand tort de la diſtinguer de la matiere: ſi elle n'eſt pas étendue, je demande en vertu de quoi on la diſtingue de l'eſprit; car elle convient avec l'eſprit dans la notion de ſubſtance non étendue, & nous ne ſaurions comprendre que cette notion ſoit diviſible en deux eſpeces; vû que l'attribut ſpécifique qu'on voudroit donner à l'une, ne nous paroîtra jamais incompatible avec l'autre. Si Dieu peut joindre la penſée avec un être non-étendu, il la pourra joindre auſſi avec un autre être non-étendu, n'y ayant rien que l'étendue qui nous paroiſſe rendre la matiere incapable de penſée. Pour le moins nous concevons clairement qu'une ſubſtance non-étendue qui peut ſentir, eſt capable de raiſonner; & par conſéquent ſi l'ame des bêtes eſt une ſubſtance non-étendue capable de ſenſation, elle eſt capable de raiſonnement: elle eſt donc de la même eſpece que l'ame de l'homme; elle n'eſt donc pas une ſubſtance mitoyenne entre le corps & l'eſprit. Voici une Demande du P. Daniel. *Les Carteſiens nieront-ils la poſſibilité de cette eſpece d'être, capable uniquement de ſenſation? Et où eſt ce reſpect que leur maître a taſché de leur inſpirer pour la toute puiſſance d'un Dieu, qui peut faire, ſelon luy, qu'un triangle n'ait pas trois angles, & que deux & deux ne faſſent pas quatre; & qui cependant n'auroit pû faire un être qui n'eût que des ſenſations?* Cette Queſtion embarraſſeroit un homme qui auroit fait vœu de ne s'écarter jamais de ce que des Cartes a dit: mais on ne voit pas de Cartéſiens qui s'impoſent

Digitized by Google

l'Europe, ayant bien connu ces difficultés, a fourni des ouvertures qui méritent d'être cultivées (*h*). J'en dirai quelque choſe

cet eſclavage, & l'on eſt bien ſûr que Mr. des Cartes n'auroit oſé aſſûrer ſérieuſement, que Dieu peut faire deux piés de cire ſuſceptibles de trois ou quatre figures, & incapables de toutes les autres. Qu'il ait cru là-deſſus ceci ou cela, ſes Diſciples ne croiront jamais manquer au reſpect qui eſt dû à Dieu, s'ils diſent qu'un *être capable uniquement de ſenſation*, n'eſt pas plus poſſible qu'un morceau de cire, capable uniquement de la figure quarrée. Pour ce qui concerne *un être qui n'eût que des ſenſations*, ils le croiront très-poſſible, tout de même qu'il ſeroit poſſible qu'un certain morceau de matiere fût toûjours rond, ſi Dieu vouloit y empêcher éternellement la tranſpoſition des particules. N'en déplaiſe au Pere Daniel, il ne s'eſt pas apperçu qu'on donne le change quand on dit d'abord, *un être capable uniquement de ſenſation*, & puis *un être qui n'eût que des ſenſations*. La poſſibilité du premier eſt inconcevable: celle du ſecond eſt manifeſte. Mais comme un morceau de cire, où Dieu empêcheroit inceſſamment la tranſpoſition des particules, ſeroit de la même eſpece qu'un morceau de cire, où le changement des extrémités produiroit inceſſamment une nouvelle figure; diſons auſſi qu'une ſubſtance que Dieu borneroit toûjours aux ſenſations, ſeroit de la même eſpece qu'une ſubſtance qui s'éleveroit juſques au raiſonnement.

Il me reſte à faire voir l'inutilité de l'Hypotheſe de ce Jéſuite. I. On a beſoin d'un Syſtême qui établiſſe la mortalité de l'ame des bêtes: or c'eſt ce qu'on ne trouve point dans un être mitoyen entre le corps & l'eſprit; car un tel être n'eſt point étendu: il eſt donc indiviſible, il ne peut périr que par *anihilation*; les maladies, le feu, le fer, ne ſauroient l'atteindre; il eſt donc à cet égard de même nature, & de même condition que les eſprits, que l'ame de l'homme. II. Nous avons beſoin d'un Syſtême qui établiſſe une différence ſpécifique entre l'ame de l'homme, & l'ame des bêtes: or c'eſt ce que nous ne trouverons point par cet être mitoyen; car ſi l'ame des bêtes n'étant ni corps ni eſprit, a néanmoins des ſenſations, l'ame de l'homme pourra fort bien raiſonner, encore qu'elle ne ſoit ni corps ni eſprit, mais un être mitoyen entre les deux. Le paſſage de la privation du ſentiment à la perception d'un arbre, & au diſcernement de cet arbre, eſt une action plus difficile que le paſſage de la ſenſation au raiſonnement. III. Nous avons beſoin d'un Syſtême qui donne raiſon de l'induſtrie ſurprenante des abeilles, des chiens, des ſinges, des éléphans; & vous nous venez donner une ame de bêtes qui n'a que des ſenſations, qui ne penſe point, qui ne raiſonne point. Songez y bien, vous comprendrez qu'une telle ame ne ſuffit pas à l'explication des phénomenes. Le Pere Daniel l'avoue dans un autre endroit de ſon Ouvrage, où il paroît ne donner aux Péripatéticiens que l'avantage de la poſſeſſion: car après avoir touché les difficultés du Cartéſianiſme par rapport aux bêtes, il ajoute: *Les Péripatéticiens ont auſſi leurs difficultés à réſoudre, on n'en peut pas douter: mais ſuſſent-elles encore plus grandes de beaucoup qu'elles ne ſont, tandis que les Cartéſiens n'auront rien de meilleur ni de plus intelligible à nous dire, il faut s'en tenir là, & raiſonner ſur ce point particulier, comme fit ſur toute la Philoſophie un grand Miniſtre d'Etat, il y a vingt-cinq ans. On luy conſeilloit de ne point faire apprendre à ſon Fils aiſné l'ancienne Philoſophie, parce que lui diſoit-on, il n'y a dans cette Philoſophie que des niaiſeries & des folies. On m'a dit auſſi, repondit-il, qu'il y a bien des fadaiſes & des chimeres dans la nouvelle; ainſi continua-t-il, folie ancienne, folie nouvelle, je crois qu'ayant à choiſir, il faut préferer l'ancienne à la nouvelle.* C'eſt ainſi peut-être que Nihilius raiſonnoit.

(*h*) *Mr. Leibnitz . . . . a fourni des ouvertures qui méritent d'être cultivées.*]

Digitized by Google

choſe, quand ce ne ſeroit qu'afin d'indiquer mes doutes. Mais pour revenir à Rorarius, je ne crois pas me tromper lorſque

Il approuve le ſentiment de quelques Modernes, que les animaux ſont organiſés dans la ſemence; & il croit d'ailleurs que la matiere toute ſeule ne peut pas conſtituer de véritable unité, & qu'ainſi tout animal eſt uni à une forme qui eſt un être ſimple, indiviſible, véritablement unique. Outre cela il ſuppoſe que cette forme ne quitte jamais ſon ſujet, d'où il réſulte qu'à proprement parler il n'y a ni mort ni génération dans la nature. Il excepte de tout ceci l'ame de l'homme; il la met à part, &c. Cette Hypotheſe nous délivre d'une partie de l'embarras. Il n'eſt plus queſtion de répondre aux Objections accablantes que l'on fait aux Scholaſtiques. L'ame des bêtes, leur dit-on, eſt une ſubſtance diſtincte du corps; il faut donc qu'elle ſoit produite par création, & détruite par *annihilation*; il faudroit donc que la chaleur eût la force de créer des ames, & de les anéantir, & que peut-on dire de plus abſurde? Les Réponſes des Péripatéticiens à cette objection ne méritent pas d'être rapportées, ni de ſortir de l'obſcurité des claſſes où on les débite à de jeunes Ecoliers; elles ne ſont propres qu'à nous convaincre que l'objection eſt invincible à leur égard. Ils ne ſe tirent pas mieux du précipice où on les jette, quand on les engage à trouver du ſens & quelque ombre de raiſon, dans la production continuelle d'un nombre preſque infini de ſubſtances, qui ſont détruites totalement peu de jours après, quoiqu'elles ſoient beaucoup plus nobles, & beaucoup plus excellentes que la matiere, qui ne perd jamais ſon exiſtence. L'Hypotheſe de Mr. Leibnitz pare tous ces coups, car elle nous porte à croire, 1, que Dieu au commencement du Monde a créé les formes de tous les corps, & par conſéquent toutes les ames des bêtes: 2, que ces ames ſubſiſtent toûjours depuis ce temps-là, unies inſéparablement au premier corps organiſé dans lequel Dieu les a logées. Cela nous épargne la Métempſycoſe, qui ſans cela ſeroit un aſyle où il faudroit ſe ſauver néceſſairement. Afin qu'on voye ſi j'ai bien compris ſa penſée, je mets ici une partie de ſon Diſcours. „C'eſt ici où les *tranſforma-*„*tions* de Meſſieurs Swammerdam, „Malpighi, & Leeuwenhoeck, qui „ſont des plus excellens obſervateurs „de notre temps, ſont venues à mon „ſecours, & m'ont fait admettre plus „aiſément, que l'animal, & toute au-„tre ſubſtance organiſée, ne commen-„ce point lorſque nous le croyons, & „que ſa génération apparente n'eſt „qu'un dévelopement, & une eſpece „d'augmentation. Auſſi ai-je remar-„qué que l'Auteur de la Recherche „de la verité, Mr. Regis, Mr. Hart-„ſoeker, & d'autres habiles hommes, „n'ont pas été fort éloignés de ce ſen-„timent. Mais il reſtoit encore la „grande queſtion, de ce que ces „ames ou ces formes deviennent par „la mort de l'animal, ou par la deſ-„truction de l'individu de la ſubſtan-„ce organiſée. Et c'eſt ce qui em-„barraſſe le plus; d'autant qu'il pa-„roît peu raiſonnable que les ames „reſtent inutilement dans un chaos „de matiere confuſe. Cela m'a fait „juger enfin qu'il n'y avoit qu'un ſeul „parti raiſonnable à prendre; & c'eſt „celui de la conſervation non-ſeule-„ment de l'ame, mais encore de l'a-„nimal même, & de ſa machine or-„ganique; quoique la deſtruction des „parties groſſieres l'ait reduit à une „petiteſſe qui n'échape pas moins à „nos ſens, que celle où il eſtoit avant „que de naître. Auſſi n'y a-t-il per-„ſonne qui puiſſe bien marquer le vé-„ritable temps de la mort, laquelle „peut paſſer long-temps pour une „ſimple ſuſpenſion des actions nota-„bles, & dans le fonds n'eſt jamais „autre choſe dans les ſimples ani-„maux: témoin les *Reſſuſcitations* des „mouches noyées, & puis enſevelies „ſous de la craye pulvériſée, & plu-„ſieurs exemples ſemblables, qui ſont „aſſez connoître qu'il y auroit bien „d'autres reſſuſcitations, & de bien „plus loin, ſi les hommes eſtoient en

Digitized by Google

que je me perſuade qu'il étoit natif de Pordenone en Italie. Je voudrois avoir lû le Plaidoyer qu'il compoſa pour les rats. Il fut imprimé dans le Pays des Griſons l'an 1548. Il y a quelque choſe de ſemblable dans les Ecrits du Préſident Chaſſanée. Nous acheverons de donner ici Le Recueil dont on a vu la principale partie dans l'Article de Pereira.

J'ai

„eſtat de remettre la machine. . . . „. . . Il eſt donc naturel que l'ani„mal ayant toûjours été vivant & or„ganiſé, (comme des perſonnes de „grande pénétration commencent à „le reconnoître) il le demeure auſ„ſi toûjours. Et puiſqu'ainſi il n'y „a point de premiere naiſſance, ni „de génération entierement nouvel„le de l'animal, il s'enſuit qu'il n'y „en aura point d'extinction finale, ni „de mort entiere priſe à la rigueur „metaphyſique; & que par conſéquent „au lieu de la transmigration des a„mes, il n'y a qu'une transforma„tion d'un même animal, ſelon que „les organes ſont pliés différemment, „& plus ou moins developpés".

Je dirai par occaſion qu'il y a des gens qui croyent que le ſujet primitif auquel notre ame eſt unie, ſort avec elle de notre corps quand nous mourons. Mr. Poiret ne s'éloigne pas de ce ſentiment, & il croit même que Moyſe apparut le jour de la transfiguration, avec le vrai corps qui accompagna ſon ame au ſortir de cette vie; c'eſt-à-dire, ſelon lui, lorſque cette ame bienheureuſe ne fit que quitter l'écorce, ou l'envelope qui couvroit le corps ſubtil auquel elle étoit unie. Il donne au cadavre le nom d'écorce ou de rouille, par rapport au vrai ſujet qui eſt uni avec l'ame. Il a publié quelques objections qui lui furent envoyées de Sedan. On lui objecta entre autres choſes, que l'exemple de Moyſe ne prouve rien, parce qu'afin que ce grand Prophete fût vû des Apôtres, il auroit fallu ajoûter beaucoup de matiere à celle qui ſeroit ſortie de ſon cadavre avec ſon ame. Or, s'il eût fallu lui donner plus de la moitié d'un corps étranger, il n'y a nul inconvénient à dire que toute la matiere qui fut vûe en lui ce jour-là étoit étrangere. Mr. Poiret répondit que la matiere ſubtile, qui ſort du corps avec l'ame, eſt à la vérité trop déliée pour frapper nos ſens groſſiers; mais que quand Dieu nous aſſiſte extraordinairement, nous pouvons la voir. On l'avertit qu'il y a des Scholaſtiques qui admettent une quinteſſence, pour être le lien de l'ame humaine avec les organes formés des quatre élémens, & pour être ſon véhicule quand la mort la fait déloger. Ils diſent auſſi que ce véhicule eſt le ſujet des peines que les réprouvés endurent avant la réſurrection. Mr. Poiret répondit qu'il n'avoit que faire de ce que les Scholaſtiques avoient pu dire.

Il y a dans l'Hypotheſe de Mr. Leibnitz certaines choſes qui ſont de la peine, quoiqu'elles marquent l'étendue & la force de ſon génie. Il veut, par exemple, que l'ame d'un chien agiſſe indépendamment des corps; *que tout lui naiſſe de ſon propre fonds, par une parfaite* ſpontanéité *à l'égard d'elle-même, & pourtant avec une parfaite* conformité *aux choſes de dehors. . . . . Que ſes perceptions internes lui arrivent par ſa propre conſtitution originale, c'eſt-à-dire repréſentative (capable d'exprimer les êtres hors d'elle par rapport à ſes organes) qui lui a été donnée dès ſa création, & qui fait ſon caractere individuel.* D'où il réſulte qu'elle ſentiroit la faim & la ſoif à telle & telle heure, quand même il n'y auroit aucun corps dans l'univers, quand même *il n'exiſteroit rien que Dieu & elle.* Il a expliqué ſa penſée par l'exemple de deux pendules qui s'accorderoient parfaitement: c'eſt-à-dire qu'il ſuppoſe que ſelon les loix particulieres qui font agir l'ame, elle doit ſentir la faim à une telle heure; & que ſelon les loix

Digitized by Google

J'ai appris de divers endroits, que pluſieurs perſonnes qui aiment l'Hiſtoire des Dogmes, ont approuvé les Recueils que j'ai publiés dans les Remarques de cet Article. On a même témoigné qu'on ſeroit bien aiſe que j'en publiaſſe d'autres, s'il m'en étoit tombé de nouveaux entre les mains. Cela me fait prendre la liberté de mettre ici quelques Supplémens (*i*), quoique je n'ignore pas qu'il y a beaucoup de

particulieres qui réglent le mouvement de la matiere, le corps qui eſt uni à cette ame doit être modifié à la même heure, comme il eſt modifié quand l'ame a faim. J'attendrai à préférer ce Syſtême à celui des cauſes occaſionnelles, que ſon habile Auteur l'ait perfectionné: je ne ſaurois comprendre l'enchaînement d'actions internes & ſpontanées, qui ſeroit que l'ame d'un chien ſentiroit de la douleur immédiatement après avoir ſenti de la joie, quand même elle ſeroit ſeule dans l'Univers. Je comprens pourquoi un chien paſſe immédiatement du plaiſir à la douleur, lorſqu'étant bien affamé, & mangeant du pain, on lui donne ſubitement un coup de bâton: mais que ſon ame ſoit conſtruite de telle ſorte, qu'au moment qu'il eſt frappé il ſentiroit de la douleur, quand même on ne le frapperoit pas, quand même il continueroit de manger du pain ſans trouble ni empêchement, c'eſt ce que je ne ſaurois comprendre. Je trouve auſſi fort incompatible la *ſpontanéité* de cette ame avec les ſentimens de douleur, & en général avec toutes les perceptions qui lui déplaiſent. D'ailleurs la raiſon pourquoi cet habile homme ne goûte point le Syſtême Cartéſien, me paroît être une fauſſe ſuppoſition; car on ne peut pas dire que le Syſtême des cauſes occaſionnelles faſſe intervenir l'action de Dieu par miracle, *Deum ex machina*, dans la dépendance réciproque du corps & de l'ame: car comme Dieu n'y intervient que ſuivant des Loix générales, il n'agit point là extraordinairement. La vertu interne & active communiquée aux formes des corps, ſelon Mr. Leibnitz, connoît-elle la ſuite d'actions qu'elle doit produire? Nullement; car nous ſavons par expérience, que nous ignorons, ſi dans une heure nous aurons telles ou telles perceptions: il faudroit donc que les formes fuſſent dirigées par quelque principe externe dans la production de leurs actes. Cela ne ſeroit-il pas le *Deus ex machina*, tout de même que dans le Syſtême des cauſes occaſionnelles? Enfin, comme il ſuppoſe avec beaucoup de raiſon, que toutes les ames ſont ſimples & indiviſibles, on ne ſauroit comprendre qu'elles puiſſent être comparées à une pendule; c'eſt-à-dire que par leur conſtitution originale elles puiſſent diverſifier leurs opérations, en ſe ſervant de l'activité ſpontanée qu'elles recevroient de leur Créateur. On conçoit clairement qu'un être ſimple agira toûjours uniformément, ſi aucune cauſe étrangére ne le détourne. S'il étoit compoſé de pluſieurs pieces comme une machine, il agiroit diverſement, parce que l'activité particuliere de chaque piece pourroit changer à tout moment le cours de celle des autres: mais dans une ſubſtance unique, où trouverez-vous la cauſe du changement d'opération?

(*i*) *Cela me fait prendre la liberté de mettre ici quelques Supplémens.*] Commençons par indiquer les Auteurs qui donnent aux bêtes une ame raiſonnable. Je ne penſe pas que perſonne ait eu là-deſſus des ſentimens plus outrés que le Philoſophe Celſus; car voulant combattre ce que diſent les Chrétiens, que toutes choſes ont été faites pour l'homme, il s'efforce de montrer que les bêtes ne ſont pas moins excellentes que l'homme, & que même elles le ſurpaſſent. Il leur attribue une ſorte de gouvernement, l'obſervation de la juſtice, & celle de la charité. Il prétend que les fourmis entrent en conſervation les

de Lecteurs qui ne s'en ſoucieront guere, & qui les appelleront

unes avec les autres. *Lorſqu'elles ſe rencontrent*, dit-il, *elles s'entretiennent enſemble ; ce qui fait qu'elles ne s'égarent point dans leur chemin. Elles ont donc la Raiſon dans tous ſes degrés ; elles ont naturellement les idées de certaines vérités univerſelles ; elles ont l'uſage de la voix ; elles ont la connoiſſance des choſes fortuites ; & elles les ſavent exprimer.* Il aſſûre qu'il y a des bêtes „qui ſavent les ſecrets de la „Magie : de ſorte que les hommes ne „s'en ſauroyent prévaloir, comme d'un „avantage qu'ils ayent ſur les bêtes. „Voicy de quelle maniere il en parle. „*Si l'homme fait vanité de ſavoir les „ſecrets de la Magie, les ſerpens & les „aigles en ſavent encore plus que luy. „Car ils ont pluſieurs préſervatifs contre „les poiſons & contre les maladies : & „ils connoiſſent la vertu de certaines pier„res pour la guériſon de leurs petits ; „deſquelles les hommes font tant d'eſtime, „que quand ils en trouvent, ils s'ima„ginent avoir trouvé un thréſor ------.* „Après cela, voulant montrer bien „au-long, que les hommes, ſous om„bre qu'ils connoiſſent la Divinité, „ne doivent point prétendre l'em„porter, par-là, ſur tous les Etres „mortels, puis-qu'il y a des animaux „ſans raiſon, qui en ont une idée „pure & diſtincte, pendant que les „plus ſubtils, ſoit d'entre les Grecs, „ſoit d'entre les Barbares, ont par„tout tant de diſputes à ſon occaſion : „il ajoûte : *Si l'on prétend élever „l'homme au-deſſus des autres animaux, „parce qu'il eſt capable de connoître la „Divinité, & d'en recevoir l'idée & „l'impreſſion ; qu'on ſache qu'il y en a „pluſieurs, parmy eux, qui ſe peuvent „attribuer le même avantage : & non „ſans fondement. Car qu'y a-t-il de „plus divin, que de prévoir & de prédire „l'avenir ? Or les autres animaux, & „les oiſeaux ſur-tout, ſont, en cela, les „maîtres des hommes ; & l'art de nos „devins ne conſiſte qu'à entendre ce „que ces animaux leur enſeignent. Les „oiſeaux donc, & les autres animaux „propres à la divination, auxquels Dieu „découvre l'avenir nous le montrent par „des ſignes & par des ſymboles ; ce qui „eſt une preuve, qu'ils ont naturellement „plus de commerce, & un commerce plus „étroit, avec la Divinité, que nous „n'avons ; qu'ils nous paſſent en ſavoir, „& qu'ils ſont plus chers à Dieu que „nous. Les hommes les plus éclairés diſent auſſi, que ces animaux communiquent enſemble, d'une maniere bien „plus ſainte & plus noble, que nous ne „faiſons : & que pour eux, ils entendent „leur langage, comme ils le juſtifient, „lorſqu'après nous avoir avertis, que „les oiſeaux diſent qu'ils iront en tel „lieu & qu'ils y feront telle choſe, ils „nous les montrent, qui y vont, & qui „la font en effet. A l'égard des élé„phans, encore, il n'y a rien qui paroiſſe „plus religieux pour les ſermens, ni qui „garde à Dieu une fidélité plus invio„lable : ce qui ne ſauroit venir d'ailleurs, „ſans doute, que de ce qu'ils le con„noiſſent".* Je ne rapporte point ce qu'Origene répond à toutes ces choſes : il ſuffit que j'avertiſſe qu'il les réfute dans l'Ouvrage qu'il a compoſé contre Celſus.

Mr. de Saumaiſe doit être compté entre les Modernes qui ont cru que les animaux étoient doués de raiſon. Il a écrit que les exemples qui peuvent prouver cela rempliroient un Livre. Oſiander a deſapprouvé ce ſentiment. Voyez ſes Notes ſur l'Ouvrage de Grotius *de Jure Belli & Pacis*, dans le Chapitre où il rejette la définition du Droit naturel adoptée par Juſtinien au I Livre des Inſtitutes. Cette définition établit que les hommes & les bêtes participent au Droit naturel. La plupart de ceux qui la ſuivent ſe fondent ſur l'Hypotheſe, qu'elles ne ſont point privées de l'uſage de la Raiſon : mais la plupart de ceux qui rejettent cette idée du Droit naturel, ſe fondent ſur l'Hypotheſe contraire. Oſiander eſt de ceux-là, & il trouve bon que Grotius n'ait pas approuvé la définition de Juſtinien, en quoi, dit-il, Laurent Valla, François Conan, Dominicus Sotus, & bien d'autres lui avoient ſervi de guide. Nous verrons ci-deſſous une doctrine de Grotius qu'il a condamnée, touchant le principe de ce qui paroît raiſonnable dans quelques actions des bêtes. Jean Antoine Capella, Médecin Na-

Digitized by Google

leront des excreſcences. Ils n'auront pas ſujet de donner ce nom

politain, publia en 1641, un livre intitulé *Opuſcule paradoxal où l'on prouve que les brutes ont l'uſage de la raiſon.* Je n'ai point lû ce Livre-là, & ainſi je ne ſaurois dire quel eſt le tour que l'Auteur a pris. Je connois mieux la doctrine de Mr. Willis. Il prétend que l'ame des bêtes eſt compoſée d'organes, & qu'elle eſt de la figure & de la grandeur du corps qu'elle informe; mais qu'elle n'eſt pas ſi épaiſſe, & que ſes parties ſont ſi deliées qu'on ne les peut voir, & qu'elles ſe diſſiperoient aiſément ſi le corps de l'animal ne les tenoit en état. Il donne à cette ame une eſpece de raiſonnement, dont il fait même l'analyſe. Il veut qu'il y ait dans l'homme une ame toute pareille à celle-là, & de plus une ame ſpirituelle; & il prétend expliquer par ces deux ames le combat que nous ſentons en nous-mêmes, & que les autres Philoſophes expliquent par la faculté ſupérieure & la faculté inférieure d'une ſimple & unique ſubſtance ſpirituelle, qu'ils nomment l'ame raiſonnable. Ne lui en déplaiſe, cette méthode d'expliquer le combat de la raiſon & de l'ame ſenſitive n'eſt point capable de contenter; car chacun éprouve en ſoi-même que le principe qui ſouhaite les plaiſirs charnels, eſt le même en nombre que le principe qui s'oppoſe à ce deſir, & qui le ſurmonte quelquefois, & qui en eſt ſurmonté le plus ſouvent. Nous ne remarquerions pas cette unité de principe, ſi nous avions deux ſortes d'ame réellement diſtinctes l'une de l'autre. S'il répondoit que l'une produit dans l'autre ſes ſentimens & ſes paſſions, je répliquerois qu'il y auroit donc dans chaque comme deux ſubſtances qui voudroient la même choſe. Or jamais perſonne ne s'eſt apperçu de ces deux principes diſtincts. Outre que ſi une ame corporelle pouvoit communiquer un deſir charnel à l'ame ſpirituelle de l'homme, le corps le feroit auſſi; & par conſéquent on multiplie les êtres ſans néceſſité, en donnant à l'homme un corps, une ame ſenſitive, & une ame raiſonnable. Mais laiſſons là les diſputes, rapportons un autre fait. Mr. Willis obſerve que le Chevalier Digbi a été du ſentiment de Pereira, & de des-Cartes, à l'égard de l'ame des bêtes. Peu après on explique la différence qu'il y a entre des-Cartes & le Chevalier Digbi, & l'on montre que ce dernier n'ôte aux bêtes ni le ſentiment ni la mémoire. Il n'eſt donc pas vrai qu'il ſuive & Pereira & des-Cartes: pourquoi le diſoit-on donc? Concluons que le Chevalier Digbi ne doit point être placé dans le Catalogue de ceux qui prennent les bêtes pour des automates. Monſieur Locke s'eſt déclaré contre ceux qui ne donnent point aux bêtes le raiſonnement. Vous allez voir en quoi conſiſte ſelon lui la différence entre les hommes & les bêtes. „La Faculté de former des idées générales eſt ce qui met une parfaite „diſtinction entre l'Homme & les „Brutes, excellente qualité qu'elles „ne ſauroient acquérir en aucune ma„niere par le ſecours de leurs facul„tés. Car il eſt évident que nous „n'obſervons dans les Bêtes aucunes „preuves qui nous puiſſent faire con„noître qu'elles ſe ſervent de ſignes „généraux pour déſigner des idées „univerſelles; & puiſqu'elles n'ont „point l'uſage de mots ni d'aucuns „autres ſignes généraux, nous avons „raiſon de penſer qu'elles n'ont point „la faculté de faire des abſtractions, „ou de former des idées généra„les. ..... Nous pouvons donc ſup„poſer, à mon avis, que c'eſt en cela „que les Bêtes diffèrent de l'Homme. „C'eſt-là, dis-je, la propre différence, „à l'égard de laquelle ces deux ſortes „de Créatures ſont entierement diſ„tinctes, & qui met enfin une ſi vaſte „diſtance entre elles. Car ſi les Bêtes „ont quelques idées, & ne ſont pas „de pures Machines, comme quel„ques-uns le prétendent, nous ne ſau„rions nier qu'elles n'ayent de la rai„ſon dans un certain degré. Et pour „moy, il me paroît auſſi évident „qu'elles raiſonnent, qu'il me paroît „qu'elles ont du ſentiment: mais c'eſt „ſeulement ſur des idées particulieres „qu'elles raiſonnent, ſelon que leurs „ſens les leur préſentent. Les plus „parfaites d'entre elles ſont renfer-

Digitized by Google

nom aux Notes que je veux faire sur les Réflexions de Mr. Leib-

„mées dans ces étroites bornes, n'ayant „point, à ce que je croy, la Faculté „de les étendre par aucune sorte „d'abstraction".

On a vu dans les Nouvelles de la République des Lettres, l'Extrait d'un Livre intitulé, *Essai nouveaux de Morale.* Il fut imprimé à Paris l'an 1686. L'Auteur, niant d'un côté que les bêtes ayent une ame capable de raisonnement, avoue de l'autre que leurs actions sont dirigées par une *Raison extérieure*, & que *cette Raison & cette Sagesse, qui les conduit, est une Sagesse & une Raison plus excellente & plus seure que celle de l'Homme. . . . La Raison*, continue-t-il, *qui opére dans les Bêtes, n'est pas en elles, ... c'est, comme dit S. Thomas après tous les anciens Péres, la souveraine & éternelle Raison de l'Ouvrier Suprême, qui conserve ses ouvrages, & qui les conduit aux fins pour lesquelles il les a créés, par des ressorts secrets qu'il a mis en eux, qui sont diversement déterminés selon les rencontres, pour faire mille sortes de mouvemens divers, selon leurs différens besoins.* Joignez à cela ces paroles de Monsr. Bernard : „Les Philosophes „les plus déterminés à croire, que les „bêtes ne sont que de pures machi„nes, doivent avouer de bonne foi, „qu'elles font diverses actions, dont „il leur est impossible d'expliquer le „Méchanisme. Il seroit beaucoup „plus court de se contenter de dire „en général, que Dieu qui vouloit „que leur machine subsistât pendant „quelque tems, a par sa sagesse infinie „disposé leurs parties convenablement „à cette intention. Il me semble „d'avoir lu quelque part cette Thése, „Dieu est l'ame des brutes: l'expres„sion est un peu dure: mais elle peut „recevoir un fort bon sens„ Grotius a débité que certains actes, où les bêtes abandonnent en faveur d'autrui leurs intérêts particuliers, procedent d'une intelligence externe. Gaspar Ziegler dans sa Note sur ce Passage se plaint que Grotius n'ait pas expliqué plus clairement sa pensée touchant la nature de ce principe extérieur: si c'est la Providence divine continue-t-il, Grotius s'expose aux traits piquans du Docteur Huarte, qui a montré qu'un Philosophe ne doit point expliquer les phénomenes par l'opération immédiate de Dieu. Il cite deux Ecrivains qui ont rapporté à l'instinct de la nature toute l'adresse des animaux, & il approuve leur opinion. Osiander s'est fort étendu à réfuter Grotius, & il a dit entre autres choses, que ce principe extérieur devroit être ou Dieu, ou un Ange, ou la forme universelle d'Averroes, & qu'aucune de ces trois suppositions ne doit être admise. A propos d'Averroes, je dois dire ici qu'il admettoit un principe extérieur de l'intelligence humaine commun à tous les entendemens particuliers, & qui influoit aussi sur les bêtes, & sur les pierres; mais puisqu'il reconnoissoit que cette influence demeuroit infructueuse à l'égard des bêtes & des créatures insensibles, parce qu'elle tomboit sur une matiere mal disposée, on ne peut pas inférer qu'il donnât aux bêtes plus de perfection que les Scholastiques ne leur en donnent. Mr. de Vigneul-Marville raconte qu'il y eut un Philosophe, qui pour expliquer dans les Conférences de Mr. Rohault comment les bêtes, n'étant que des automates, *agissent néanmoins comme si elles avoient une ame*, recourut à l'Hypothese du Comte de Gabalis, & par voie d'extension la fit servir à son but, c'est-à-dire, qu'il supposa que certains esprits élémentaires s'appliquent *à faire jouër, selon les régles des mécaniques, toutes les machines* des animaux. Le discours qu'il fit est tourné d'une maniere très-ingénieuse, & mérita que Mr. Pequet dit à l'Auteur, que „Si cet agréable „Système n'étoit pas vrai, au moins „il étoit *ben trovato*". Je ne doute point qu'il ne puisse plaire à quelques personnes: mais s'il s'agissoit ici de disputer, on montreroit aisément qu'il est incapable de donner raison des phénomenes, & qu'à certains égards il est plus embarrassé que celui de Mr. des-Cartes. Ce qui incommode le plus les Cartésiens, n'est pas de dire que les bêtes se meuvent promptement en mille &

Digitized by Google

Leibnitz (*k*), que l'on a vûes dans le Journal de Monſr. Baſna-

mille façons : c'eſt de dire qu'elles donnent pluſieurs marques d'amitié, ou de haine, ou de joie, ou de jalouſie, ou de crainte, ou de douleur, &c. Le Syſtéme de ces eſprits élémentaires ne ſert de rien pour l'explication de cela, puiſqu'on prétend qu'ils ne s'appliquent à faire jouer les reſſorts des bêtes que pour ſe donner un amuſement agréable. Ils ne ſeroient donc pas aſſez ſous pour s'aſſujettir au ſentiment de la faim, ou au ſentiment du froid, ou à la douleur que cauſent les coups de bâton, &c. Il faudroit donc ſuppoſer qu'aucune de ces paſſions ne ſe trouve dans les bêtes, & voilà tout l'embarras revenu; ou bien il faudroit dire que ces eſprits ſont condamnés à diriger les automates des animaux, afin d'expier leurs péchés en ſouffrant toutes les paſſions que les Péripatéticiens donnent aux bêtes, ce qui eſt contre la ſuppoſition du Philoſophe Gabaliſte. Je laiſſe pluſieurs autres difficultés auſſi grandes que celles-là, qu'on peut oppoſer à ce Syſtème prétendu *ben trovato*.

On peut voir dans les Nouvelles de la République des Lettres, que Monſr. Vallade, Auteur d'un Diſcours Philoſophique ſur la création & l'arrangement du Monde, a expliqué par le méchaniſme les actions les plus ſurprenantes des animaux. Les mêmes Nouvelles nous ſont ſavoir, qu'on a critiqué Mr. de la Bruyere d'avoir ſoûtenu *que les bêtes ne ſont que de la matiere*. Vous trouverez dans le bel Ouvrage de Dom François Lami, ſur la Connoiſſance de ſoi-même, un Eclairciſſement, *où l'on fait voir qu'on n'a nulle raiſon ſolide d'attribuer ni la connoiſſance ni l'immortalité à l'ame des bêtes : au lieu qu'on ne peut raiſonnablement ſe diſpenſer de donner l'une & l'autre à l'ame de l'homme*. Cet Eclairciſſement mérite bien d'être lû, & ſurtout parce qu'on y trouve la ſolution de la plus embarraſſante difficulté du Syſtème des automates; car l'Auteur montre que chacun ſe peut convaincre par de très-fortes raiſons, que les autres hommes ne ſont pas de ſimples machines, & c'eſt néanmoins ce qu'on tâche d'inférer de ce que les bêtes ſeroient compoſées d'organes ſi bien arrangés, qu'elles pourroient faire ſans connoiſſance tout ce que nous leur voyons faire. Si Dieu pouvoit fabriquer une ſemblable machine, réplique-t-on, il pourroit auſſi en compoſer d'autres qui feroient toutes les actions de l'homme, & par conſéquent nous ne pourrions être aſſurés que de notre propre penſée, & nous devrions douter que les autres hommes penſaſſent. Le P. Gibert, Profeſſeur Royal dans l'Univerſité de Toulouſe, eſt un de ceux qui ont publié des Livres contre le ſentiment des Cartéſiens ſur l'ame des bêtes. Notez qu'on a ſoûtenu ce ſentiment dans un Cours de Philoſophie dicté à Paris au Collége des quatre Nations, & puis imprimé en la même ville l'an 1695 ſous le Titre d'Inſtitution philoſophique pour l'intelligence des ouvrages des philoſophes anciens & modernes. Il contient quatre volumes in 12. On voit dans le troiſieme, depuis la page 271 juſqu'à la page 292, ce qui concerne l'ame ſenſitive. Je ne doute point que Mr. Bayle, Docteur en Médecine & Profeſſeur aux Arts libéraux à Toulouſe, n'ait embraſſé ſur ce point-là le Syſtème Cartéſien, dans la Phyſique qu'il a publiée depuis peu en trois Volumes in 4.

Je pourrois faire un long Supplément ſur ce que j'ai dit de l'opinion de M. Poiret: mais j'aime mieux ſupprimer cela, & indiquer ſeulement un Ecrivain qui a recueilli quantité d'éruditions touchant le dogme Platonique de la matiere éthérée qui accompagne les ames à leur entrée dans les corps, & à leur ſortie.

(*k*) *Aux Notes que je veux faire ſur les Réflexions de Mr. Leibnitz.*] Je commence par déclarer, que je me félicite beaucoup des petites difficultés que j'ai propoſées contre le Syſtème de ce grand Philoſophe, puiſqu'elles ont donné lieu à des Réponſes qui m'ont mieux dévelopé ce ſujet-là, & qui m'en ont fait connoître plus diſtinctement le merveilleux. Je conſidére préſentement ce nouveau Syſté-

Digitized by Google

Baſnage; car ces Notes ſont une ſuite naturelle & néceſſaire

me comme une conquête d'importance, qui recule les bornes de la Philoſophie. Nous n'avions que deux Hypotheſes, celle de l'Ecole & celle des Cartéſiens: l'une étoit une *voie d'influence* du corps ſur l'ame, & de l'ame ſur le corps, l'autre étoit une *voie d'aſſiſtance*, ou de cauſalité occaſionelle. Mais voici une nouvelle acquiſition, c'eſt celle qu'on peut appeller avec le Pere Lami *voie d'harmonie préétablie*. Nous en ſommes redevables à Mr. Leibnitz, & il ne ſe peut rien imaginer qui donne une ſi haute idée de l'intelligence & de la puiſſance de l'auteur de toutes choſes. Cela joint à l'avantage d'éloigner toute notion de conduite miraculeuſe, m'engageroit à préférer ce nouveau Syſtême à celui des Cartéſiens, ſi je pouvois concevoir quelque poſſibilité dans la voie *d'harmonie préétablie*. Je ſouhaite qu'on prenne garde qu'en avouant que cette voie éloigne toute notion de conduite miraculeuſe, je ne me rétracte point de ce que j'ai dit autrefois, que le Syſtême des cauſes occaſionnelles ne fait point intervenir l'action de Dieu par miracle. Je ſuis perſuadé autant que jamais, qu'afin qu'une action ſoit miraculeuſe il faut que Dieu la produiſe comme une exception aux loix générales; & que toutes les choſes, dont il eſt immédiatement l'auteur ſelon ces loix-là, ſont diſtinctes d'un miracle proprement dit: mais comme je veux retrancher de cette diſpute le plus de points que je pourrai, je conſens qu'on diſe que le moyen le plus ſûr d'écarter toutes les idées de miracle, eſt de ſuppoſer que les ſubſtances créées ſont activement les cauſes immédiates des effets de la nature. Je ſupprime donc ce que je pourrois répliquer à cette partie de la Réponſe de Mr. Leibnitz. Je m'abſtiens auſſi de toutes les objections qui ne ſont pas plus contraires à ſon ſentiment qu'à celui de quelques autres Philoſophes. Je n'alléguerai donc pas les difficultés qui combattent la ſuppoſition, que la créature puiſſe recevoir de Dieu la force de ſe mouvoir. Elles ſont grandes, & preſque invincibles: mais le Syſtême de Mr. Leibnitz n'y eſt pas plus expoſé que celui des Péripatéciens, & je ne ſai même ſi les Cartéſiens oſeroient dire que Dieu ne peut point communiquer à notre ame la force d'agir. S'ils le diſent, comment pourront-ils avouer qu'Adam pécha? & s'ils ne l'oſent point dire, ils énervent les raiſons par leſquelles ils veulent prouver que la matiere n'eſt ſuſceptible d'aucune ſorte d'activité. Je ne crois pas non plus qu'il ſoit moins facile à Mr. Leibnitz qu'aux Cartéſiens, ou aux autres Philoſophes, de ſe garantir de l'Objection du méchaniſme fatal, le renverſement de la liberté humaine. Laiſſons donc cela, parlons ſeulement de ce qui eſt propre au Syſtême *de l'harmonie préétablie*.

I. Ma premiere Remarque ſera, qu'il éleve au deſſus de tout ce qu'on peut concevoir la puiſſance & l'intelligence de l'art divin. Figurez-vous un vaiſſeau qui, ſans avoir aucun ſentiment ni aucune connoiſſance, & ſans être dirigé par aucun être ou créé ou incréé, ait la vertu de ſe mouvoir de lui-même ſi à propos qu'il ait toûjours le vent favorable, qu'il évite les courans & les écueils, qu'il jette l'ancre où il le faut, qu'il ſe retire dans un havre préciſément lorſque cela eſt néceſſaire; ſuppoſez qu'un tel vaiſſeau vogue de cette façon pluſieurs années de ſuite, toûjours tourné & ſitué comme il le faut être eu égard aux changemens de l'air, & aux différentes ſituations des mers & des terres, vous conviendrez que l'infinité de Dieu n'eſt pas trop grande pour communiquer à un vaiſſeau une telle faculté, & vous direz même que la nature de vaiſſeau n'eſt pas capable de recevoir de Dieu cette vertu-là. Cependant ce que Mr. Leibnitz ſuppoſe de la machine du corps humain eſt plus admirable, & plus ſurprenant que tout ceci. Appliquons à la perſonne de Céſar ſon Syſtême de l'union de l'ame & du corps.

II. Il faut dire ſelon ce Syſtême, que le corps de Jules Céſar exerça de telle ſorte ſa vertu motrice, que

Digitized by Google

re de l'un des endroits de la premiere Edition de cet Article.

depuis sa naissance jusques à sa mort il suivit un progrès continuel de changemens, qui répondoit dans la derniere exactitude aux changemens perpétuels d'une certaine ame qu'il ne connoissoit pas, & qui ne faisoit aucune impression sur lui. Il faut dire que la régle, selon laquelle cette faculté du corps de César devoit produire ses actes, étoit telle qu'il seroit allé au Sénat un tel jour, à une telle heure, qu'il y auroit prononcé telles & telles paroles, &c. quand même il auroit plû à Dieu d'anéantir l'ame de César le lendemain qu'elle fut créée. Il faut dire que cette vertu motrice se changeoit & se modifioit ponctuellement selon la volubilité des pensées de cet esprit ambitieux, & qu'elle se donnoit précisément un tel état plutôt que tout autre, parce que l'ame de César passoit d'une telle pensée à une telle autre. Une force aveugle se peut-elle modifier si à propos en conséquence d'une impression communiquée trente ou quarante ans auparavant, & qui n'a jamais été renouvelée depuis, & qui est abandonnée à elle-même, sans qu'elle ait jamais connoissance de sa leçon? Cela n'est-il pas beaucoup plus incompréhensible que la navigation dont j'ai parlé dans le Paragraphe précédent?

III. Ce qui augmente la difficulté, est qu'une machine humaine contient un nombre presque infini d'organes, & qu'elle est continuellement exposée au choc des corps qui l'environnent, & qui par une diverfité innombrable d'ébranlemens excitent en elle mille sortes de modifications. Le moyen de comprendre qu'il n'arrive jamais du dérangement dans cette *harmonie préétablie*, & qu'elle aille toûjours son train pendant la plus longue vie des hommes, nonobstant les variétés infinies de l'action réciproque de tant d'organes les uns sur les autres, environnés de toutes parts d'une infinité de corpuscules, tantôt froids tantôt chauds, tantôt secs tantôt humides, toûjours actifs, toûjours piquotans les nerfs, ou de cette maniere-ci, ou de celle-là? Je veux que la multiplicité des organes, & la multiplicité des agens externes soient un instrument nécessaire de la variété presque infinie des changemens du corps humain: mais cette variété pourra-t-elle avoir la justesse dont on a besoin ici? ne troublera-t-elle jamais la correspondance de ces changemens & de ceux de l'ame? C'est ce qui paroît du tout impossible.

IV. On a beau faire bouclier de la puissance de Dieu, pour soûtenir que les bêtes ne sont que des automates; on a beau représenter que Dieu a pu faire des machines si artistement travaillées que la voix d'un homme, la lumiere réfléchie d'un objet, &c. les frappent précisément où il faut afin qu'elles se remuent de telle ou de telle maniere: tout le monde, hormis une partie des Cartésiens, rejette cette supposition; & il n'y a point de Cartésien qui la voulût recevoir, si on la vouloit étendre jusques à l'homme; c'est-à-dire, si l'on vouloit soûtenir que Dieu a pû faire des corps qui feroient machinalement tout ce que nous voyons faire aux autres hommes. En niant cela on ne prétend pas donner des bornes à la puissance & à la science de Dieu; on veut seulement signifier que la nature des choses ne souffre point que les facultés communiquées à la créature n'ayent pas nécessairement certaines limitations. Il faut de toute nécessité que l'action des créatures soit proportionnée à leur état essentiel, & qu'elle s'exécute selon le caractere qui convient à chaque machine, car selon l'axiome des Philosophes tout ce qui est reçu se proportionne à la capacité du sujet. On peut donc rejetter comme impossible l'Hypothese de Monsr. Leibnitz, puis qu'elle enferme de plus grandes difficultés que celle des automates: elle met une harmonie continuelle entre deux substances qui n'agissent point l'une sur l'autre. Mais si les valets étoient des machines, & qu'ils fissent ponctuellement ceci ou cela toutes les fois que leur maître l'ordonneroit, ce ne seroit pas sans qu'il y eût une action réelle du maître sur eux: il prononceroit des paroles, il feroit des signes,

Digitized by Google

ticle. J'eſpere qu'elles ſerviront d'occaſion pour développer une

qui ébranleroient réellement les organes des valets.

V. Conſidérons à cette heure l'ame de Céſar: nous trouverons encore plus d'impoſſibilités. Cette ame étoit dans le monde ſans être expoſée à l'influence d'aucun eſprit. La force qu'elle avoit reçûe de Dieu étoit l'unique principe des actions particulieres qu'elle produiſoit à chaque moment; & ſi ces actions étoient différentes les unes des autres, cela ne procédoit point de ce que les unes étoient produites par le concours de quelques reſſorts, qui ne contribuoient pas à la production des autres, car l'ame de l'homme eſt ſimple, indiviſible, immatérielle: Mr. Leibnitz en convient; & s'il n'en convenoit pas, mais ſi au contraire il ſuppoſoit avec le commun des Philoſophes, & avec quelques-uns des plus excellens Métaphyſiciens de notre Siecle, qu'un compoſé de pluſieurs parties matérielles arrangées d'une certaine façon eſt capable de penſer, je regarderois dès-là ſon Hypotheſe comme abſolument impoſſible, & il ſe préſenteroit bien d'autres moyens de la réfuter dont je n'ai que faire ici, puiſqu'il reconnoît l'immatérialité de notre ame, & qu'il bâtit-là-deſſus. Revenons à l'ame de Jules Céſar, & appellons-la un automate immatériel, & comparons-la avec un atome d'Epicure, j'entens un atome entouré de vuide de toutes parts, & qui ne rencontreroit jamais aucun autre atome. La comparaiſon eſt très-juſte; car d'un côté cet atome a une vertu naturelle de ſe mouvoir, & il l'exécute ſans être aidé de quoi que ce ſoit, & ſans être retardé, ou traverſé par aucune choſe; & de l'autre côté l'ame de Céſar eſt un eſprit qui a reçû une faculté de ſe donner des penſées, & qui l'exécute ſans l'influence d'aucun autre eſprit, ni d'aucun corps. Rien ne l'aſſiſte, rien ne la traverſe. Si vous conſultez les notions communes, & les idées de l'ordre, vous trouverez que cet atome ne doit jamais s'arrêter, & que s'étant mû dans le moment précédent, il doit ſe mouvoir dans ce moment-ci, & dans tous ceux qui ſuivront, & que la maniere de ſon mouvement doit être toûjours la même. C'eſt la ſuite d'un Axiome approuvé par Mr. Leibnitz: *De ce qu'une choſe demeure toûjours dans l'état où elle eſt une fois, ſi rien ne ſurvient qui l'oblige de changer, nous concluons*, dit-il, *non ſeulement qu'un corps qui eſt en repos, ſera toûjours en repos; mais auſſi qu'un corps qui eſt en mouvement, gardera toûjours ce mouvement ou ce changement, c'eſt-à-dire la même viteſſe & la même direction, ſi rien ne ſurvient qui l'empêche.* Tout le monde connoît clairement, que cet atome, ſoit qu'il ſe meuve par une vertu innée, comme Democrite & Epicure l'aſſûroient, ſoit qu'il ſe meuve par une vertu reçue du Créateur; avancera toûjours uniformément & également dans la même ligne, ſans qu'il lui arrive quelquefois de ſe détourner à droite ou à gauche, ou de reculer. On ſe moqua d'Epicure lorſqu'il inventa le mouvement de déclinaiſon; il le ſuppoſa gratuitement pour tâcher de ſe tirer du labyrinthe de la fatale néceſſité de toutes choſes, & il ne pouvoit donner aucune raiſon de cette nouvelle partie de ſon Hypotheſe. Elle choquoit les notions les plus évidentes de notre eſprit; car on conçoit clairement qu'afin qu'un atome qui aura décrit une ligne droite pendant deux jours, ſe détourne de ſon chemin au commencement du troiſieme jour, il faut ou qu'il rencontre quelque obſtacle, ou qu'il lui prenne quelque envie de s'écarter de ſa route, ou qu'il renferme quelque reſſort qui commence de jouer en ce moment-là. La 1 de ces raiſons n'a point de lieu dans l'eſpace vuide. La 2 eſt impoſſible, puiſqu'un atome n'a point la vertu de penſer. La 3 eſt pareillement impoſſible dans un corpuſcule abſolument un. Faiſons quelque uſage de tout ceci.

VI. L'ame de Céſar eſt un être à qui l'unité convient au ſens de rigueur. La faculté de ſe donner des penſées eſt une propriété de ſa nature: elle l'a reçue de Dieu quant à la poſſeſſion, & quant à l'exécution. Si la premiere penſée qu'elle ſe donne eſt un ſentiment de plaiſir, on ne voit pas pour-

Digitized by Google

une matiere qui n'eſt pas moins difficile qu'importante.
RUS.

quoi la ſeconde ne ſera pas auſſi un ſentiment de plaiſir ; car lorſque la cauſe totale d'un effet demeure la même, l'effet ne peut pas changer. Or cette ame au ſecond moment de ſon exiſtence ne reçoit pas une nouvelle faculté de penſer, elle ne fait que retenir la faculté qu'elle avoit au premier moment, & elle eſt auſſi indépendante du concours de toute autre cauſe au ſecond moment qu'au premier ; elle doit donc reproduire au ſecond moment la même penſée qu'elle venoit de produire. Si vous m'objectez qu'elle doit être dans un état de changement, & qu'elle n'y ſeroit point dans le cas que j'ai ſuppoſé : je vous répons que ſon changement ſera ſemblable au changement de l'atome ; car un atome qui ſe meut continuellement ſur la même ligne acquiert dans chaque moment une nouvelle ſituation, mais qui eſt ſemblable à la ſituation précédente. Afin donc qu'une ame perſiſte dans ſon état de changement, il ſuffit qu'elle ſe donne une nouvelle penſée ſemblable à la précédente. Ne la tenons pas ſi à l'étroit, accordons lui la métamorphoſe des penſées : mais pour le moins faudra-t-il que le paſſage d'une penſée à une autre renferme quelque raiſon d'affinité. Si je ſuppoſe que dans un certain inſtant l'ame de Céſar voit un arbre qui a des fleurs & des feuilles, je puis concevoir que tout auſſi-tôt elle ſouhaite d'en voir un qui n'ait que des feuilles, & puis un qui n'ait que des fleurs, & qu'ainſi elle ſe ſera ſucceſſivement pluſieurs images qui naîtront les unes des autres : mais on ne ſauroit ſe repréſenter comme poſſibles les changemens biſarres du blanc au noir, & du oui au non, ni ces ſauts tumultueux de la Terre au Ciel, qui ſont ordinaires à la penſée de l'homme. On ne ſauroit comprendre que Dieu ait pû mettre dans l'ame de Jules Céſar le principe que je m'en vais dire. Il lui arriva ſans doute plus d'une fois d'être piqué d'une épingle pendant qu'il tétoit. Il fallut donc, ſuivant l'Hypotheſe que l'on examine ici, que ſon ame ſe modifiât elle-même d'un ſentiment de douleur immédiatement après les perceptions agréables de la douceur du lait qu'elle avoit eues deux ou trois minutes de ſuite. Par quel reſſort fut-elle déterminée à interrompre ſes plaiſirs, & à ſe donner tout-d'un-coup un ſentiment de douleur, ſans que rien l'eût avertie de ſe préparer au changement, ni qu'il ſe fût rien paſſé de nouveau dans ſa ſubſtance ? Si vous parcourez la vie de ce premier Empereur Romain, vous trouverez à chaque pas la matiere d'une objection encore plus forte que celle-ci.

VII. On comprendroit quelque choſe là-dedans, ſi l'on ſuppoſoit que l'ame de l'homme n'eſt pas un eſprit ; mais plutôt une légion d'eſprits dont chacun a ſes fonctions, qui commencent & finiſſent préciſément comme le demandent les changemens qui ſe font au corps humain. En conſéquence de cela il faudroit dire, que quelque choſe d'analogue à un grand attirail de rouës & de reſſorts, ou de matieres qui fermentent, diſpoſé ſelon les viciſſitudes de notre machine, réveille ou endort pour un tel & pour un tel temps l'action de chacun de ces eſprits ; mais alors l'ame de l'homme ne ſeroit plus une ſubſtance, ce ſeroit un *ens per aggregationem*, un amas & un monceau de ſubſtances tout comme les êtres matériels. Nous cherchons ici un être unique qui forme tantôt la joie, tantôt la douleur, &c. nous ne cherchons pas pluſieurs êtres dont l'un produiſe l'eſpérance, l'autre le deſeſpoir, &c.

Les obſervations que l'on vient de lire ne ſont que le dévélopement de celles que Mr. Leibnitz m'a fait l'honneur d'examiner. Je vais faire quelques Réfléxions ſur les Réponſes.

VIII. Il dit que *la loi du changement de la ſubſtance de l'animal le porte de la joie à la douleur, dans le moment qu'il ſe fait une ſolution de continu dans ſon corps, parce que la loi de la ſubſtance indiviſible de cet animal, eſt de repréſenter ce qui ſe fait dans ſon corps de la maniere que nous l'expérimentons, & même de repréſenter en quelque façon, & par rapport à ce corps, tout ce qui ſe*

Digitized by Google

RUSSILIEN (TIBERE) en Latin Ruſſilianus, Philoſophe très-ſubtil & très-hardi, a vécu au XVI. Siecle. Il étoit Calabrois, & il fut l'un des plus fameux Diſciples d'Auguſtin Niphus. Il étoit ſi prompt & ſi brusque, que lorsqu'il diſputoit avec d'autres Etudians il en venoit quelquefois aux mains, ce qui fit que Niphus, par une turlupinade qui en ce temps-là pouvoit paſſer pour une fort bonne pointe, le nommoit *Turberius* au lieu de *Tiberius*. Il eut l'ambition d'imi-

fait dans le monde. Ces paroles ſont une très-bonne explication des fondemens de ce Syſtême: elles en ſont pour ainſi dire le dénouement & la clé: mais en même temps elles font le point de vûe des objections de ceux qui trouvent impoſſible cette nouvelle Hypotheſe. La loi dont on nous parle ſuppoſe un decret de Dieu, & montre en quoi ce Syſtême convient avec celui des cauſes occaſionnelles. Ces deux Syſtêmes ſe réuniſſent en ce point-ci, qu'il y a des loix ſelon leſquelles l'ame de l'homme doit *repréſenter ce qui ſe fait dans le corps de l'homme de la maniere que nous l'expérimentons.* Ils ſe déſuniſſent dans la maniere de l'exécution de ces loix. Les Cartéſiens prétendent que Dieu en eſt l'exécuteur: Monſr. Leibnitz veut que l'ame les exécute elle-même. C'eſt ce qui me paroît impoſſible, l'ame n'ayant pas les inſtrumens qu'il faudroit qu'elle eût pour une ſemblable exécution. Or quelque infinie que ſoit la ſcience & la puiſſance de Dieu, il ne ſauroit faire par une machine deſtituée d'une certaine piece, ce qui demande le concours de cette piece. Il faudroit qu'il ſuppléât ce défaut, & en ce cas-là ce ſeroit lui, & non la machine, qui produiroit cet effet. Montrons que l'ame n'a point les inſtrumens néceſſaires pour l'exécution de la Loi divine dont on nous parle, & ſervons-nous de comparaiſon.

Figurons-nous à plaiſir un animal créé de Dieu, & deſtiné à chanter inceſſamment. Il chantera toûjours, cela eſt indubitable: mais ſi Dieu lui deſtine une certaine tablature, il faut de toute néceſſité, ou qu'il la lui mette devant les yeux, ou qu'il la lui imprime dans la mémoire, ou qu'il lui donne un arrangement de muſcles qui faſſe ſelon les loix de la méchanique, qu'un tel ton ſuive toûjours celui-là préciſément ſelon l'ordre de la tablature. On ne conçoit pas que ſans cela cet animal ſoit jamais capable de ſe conformer à toute la ſuite de notes que Dieu a marquée. Appliquons à l'ame de l'homme un pareil plan. Mr. Leibnitz veut qu'elle ait reçu non-ſeulement la faculté de ſe donner inceſſamment des penſées; mais auſſi la faculté de ſuivre toûjours un certain ordre de penſées qui correſpond aux changemens continuels de la machine du corps. Cet ordre de penſées eſt comme la tablature preſcrite à l'animal muſicien dont nous parlions ci-deſſus. Ne faudroit-il pas que l'ame pour changer à chaque moment ſes perceptions, ou ſes modifications, ſelon cette tablature de penſées, connût la ſuite des notes, & y ſongeât actuellement? Or l'expérience nous montre qu'elle n'en ſait rien. Ne faudroit-il pas pour le moins qu'au défaut de cette ſcience, il y eût en elle une ſuite d'inſtrumens particuliers qui fuſſent chacun une cauſe néceſſaire d'une telle penſée? Ne faudroit-il pas les ſituer de telle façon que préciſément l'un opérât après l'autre, ſelon la correſpondance *préétablie* entre les changemens de la machine du corps, & les penſées de l'ame? Or il eſt bien certain qu'une ſubſtance immatérielle, ſimple, & indiviſible, ne peut point être compoſée de cette multitude innombrable d'inſtrumens particuliers placés l'un devant l'autre ſelon l'ordre de la

Digitized by Google

d'imiter Jean Pic, & peut-être même de bien renvier sur lui; car il expoſa à la diſpute publique dans pluſieurs Colléges d'Italie quatre cents Propoſitions tirées de presque toutes les Sciences. Les Inquiſiteurs en frémirent, comme ils avoient fait à l'égard d'une ſemblable démarche de Jean Pic; & ils trouverent fort étrange que Ruſſilien dans une ſi grande jeuneſſe eut le front de ſoutenir pluſieurs ſentimens qui leur paroiſſoient impies. (*a*) Ils lui ſuſciterent des perſécutions qui

tablature en queſtion. Il n'eſt donc pas poſſible que l'ame humaine exécute cette loi.

Mr. Leibnitz ſuppoſe qu'elle ne connoît pas diſtinctement ſes perceptions à venir, *mais qu'elle les ſent confuſément*, & qu'*il y a en chaque ſubſtance des traces de tout ce qui lui eſt arrivé, & de tout ce qui lui arrivera : mais cette multitude infinie de perceptions nous empêche de les diſtinguer..... L'état préſent de chaque* ſubſtance eſt une ſuite naturelle de ſon état précédent.... *L'ame, toute ſimple qu'elle eſt, a toûjours un ſentiment compoſé de pluſieurs perceptions à la fois ; ce qui opere autant pour notre but, que ſi elle étoit compoſée de pieces, comme une machine. Car chaque perception précédente a de l'influence ſur les ſuivantes, conformément à une loi d'ordre qui eſt dans les perceptions comme dans les mouvemens.... Les perceptions qui ſe trouvent enſemble dans une même ame en même temps, enveloppant une multitude véritablement infinie de petits ſentimens indiſtinguables, que la ſuite doit developer, il ne faut point s'étonner de la varieté infinie de ce qui en doit réſulter avec le temps. Tout cela n'eſt qu'une conſéquence repréſentative de l'ame, qui doit exprimer ce qui ſe paſſe, & même ce qui ſe paſſera dans ſon corps, & en quelque façon dans tous les autres, par la connexion ou correſpondance de toutes les parties du monde.* Je n'ai pas beaucoup de choſes à répliquer à cela: je dis ſeulement que cette ſuppoſition, quand elle ſera bien dévelopée, eſt le vrai moyen de réſoudre toutes les difficultés. Mr. Leibnitz par la pénétration de ſon grand génie a très-bien compris toute l'étendue & toute la force de l'objection, & où doit être la ſource du remede du principal inconvénient. Je ſuis perſuadé qu'il applanira tout ce qui pourroit être de plus ſcabreux dans ſon Syſtême, & qu'il nous apprendra d'excellentes choſes ſur la nature des eſprits. Perſonne ne peut voyager plus utilement ni plus ſûrement que lui dans le Monde intelligible. J'eſpere que ſes beaux éclairciſſemens feront diſparoître toutes les impoſſibilités qui ſe montrent juſques ici à mon imagination, & qu'il réſoudra ſolidement mes difficultés, & même celles de Dom François Lami; & c'eſt dans cette eſpérance que j'ai pu dire, ſans compliment, que ſon Syſtême doit être conſidéré comme une conquête d'importance.

Il ne ſe fera pas une affaire de ce qu'au lieu que dans la ſuppoſition des Cartéſiens il n'y a qu'une ſeule loi générale pour l'union de tous les eſprits aux corps, il veut que Dieu donne à chaque eſprit une loi particuliere, d'où il ſemble réſulter que la conſtitution primitive de chaque eſprit eſt différente de toute autre ſpécifiquement. Les Thomiſtes ne diſent-ils pas que dans la nature angélique il y a autant d'eſpeces que d'individus ?

(*a*) *Les Inquiſiteurs .... trouverent fort étrange..... qu'il eut le front de ſoutenir pluſieurs ſentiments qui leur paroiſſoient impies.*] Il ſoutenoit que Jeſus Chriſt, eû égard à la compléxion du corps & tà la ſuite de ſa vie, étoit ſoûmis aux influences des Aſtres; que le tems & que le Ciel n'avoient point de commencement: que le déluge de Noé n'étoit point un acci-

Digitized by Google

qui ne l'étonnerent pas, & il eut le courage de publier contre les Moines une Apologie très-piquante (*b*). J'ai cité ailleurs une Harangue où il introduit la Philoſophie qui répréſente ſes Griefs à Léon X.

S.

SADEUR (JACQUES) Auteur d'un *Nouveau Voyage de la Terre Auſtrale*, imprimé l'an 1692. Son pere *s'appelloit Jacques Sadeur; & ſa mere, Guillemette Itin; l'un & l'autre étoient de Châtillon ſur Bar, du Reſſort de Rethel en Champagne*, & s'étoient allés établir en Amérique: mais *après neuf ou dix mois de ſejour au Port-Royal*, ils s'embarquérent pour s'en retourner en France le 25 d'Avril 1603. La femme, quinze jours après ſon embarquement, mit au monde le garçon qui fait le ſujet de cet Article. Le pere & la mere périrent proche le Cap de Finiſterre, où leur vaiſſeau échoua: l'enfant fut ſauvé comme par miracle, & donné à un habitant de cette côte; & puis ayant été encore ſauvé d'un naufrage, il entra chez une Dame Portugaiſe, avec le fils de laquelle il étudia. Il fut pris par des Pirates l'an 1623. Il penſa périr dans un troiſieme naufrage: il fut ſauvé par un vaiſſeau qui alloit aux Indes; & il fit un quatrieme naufrage, qui lui donna lieu, par des accidens que perſonne n'eſt obligé de croire

dent ſingulier. Il renouvela pluſieurs des Propoſitions de Jean Pic qui avoient été condamnées. C'eſt ce que témoigne Gabriel Naudé. Mr. Heidegger l'accuſe d'avoir ſoutenu l'opinion d'un certain Henri Mechlinius Diſciple d'Albert le grand, que le Déluge étoit arrivé par la Vertu de la Conjonction de Jupiter & de Saturne à l'extrémité du Signe du Cancer vis à vis de la Conſtellation du Navire.

(*b*) *Il eut le courage de publier contre les Moines une Apologie très-piquante.*] Continuons de faire parler Gabriel Naudé. *Quamobrem ſeverius in illum diligentius inquirere cæperunt ſed eo tamen vetuti dubiæ pugnæ exitu, ut Tyberius edito adverſus cucullatos Apologetico, talem enim libello ſuo titulum eſſe volnit, & opiniones ſuas liberius quam antea feciſſet propugnaſſe, & acrius ejuscemodi cenſores ſuos, quam rationi conſentaneum eſſet, pupugiſſe videretur.*

(*a*) *Sur la maniere dont ils engendrent.*] Il dit que *dans tout le temps qu'il a été* parmi eux, *il n'a pû venir à bout de connoître comment la generation s'y fait*, & qu'*ils ont une ſi grande averſion pour tout ce qui regarde les premiers commencemens de la vie, qu'un an ou environ après ſon arrivée, deux* Auſtraliens *luy en ayant entendu dire quelque choſe, ils ſe retirerent de lui avec autant de ſignes d'horreur que s'il eût commis quelque crime.*

(*b*) *Comme les fruits viennent ſur les arbres.*] J'ai rapporté ailleurs un Paſſage d'Antoinette Bourignon, où elle dit que *le péché a defiguré* dans les hommes *l'œuvre de Dieu, & qu'au*

Digitized by Google

croire, d'aborder à la Terre Auſtrale. La maniere dont il dit que cela fut fait, & qu'il vainquit les bêtes farouches qui le vouloient déchirer, & qu'il ſe retira enfin de ce pays-là, après un ſéjour de trente-deux ans, & qu'il arriva à l'île de Madagaſcar, eſt quelque choſe de ſi étrange, que je ne penſe pas qu'il y ait des inventions plus groteſques, ni dans l'Arioſte, ni dans l'Amadis. Auſſi n'eſt-ce point ſur le pié d'un perſonnage réel & d'une Hiſtoire véritable, que je fais ici mention de Jacques Sadeur, & de ſon Voyage de la Terre Auſtrale: je n'en ai voulu parler que parce que j'en avois fait mention ailleurs, & qu'afin de donner un Supplément aux chimeres d'Antoinette Bourignon; car il faut ſavoir que Jacques Sadeur, qui ſe dit hermaphrodite, rapporte que c'eſt ce qui le délivra de la mort, dans un pays où chaque perſonne a les deux ſexes, & où l'on traite de Monſtres marins, à qui l'on ne fait nul quartier, tous les hommes de notre Continent. *Tous les Auſtraliens*, dit-il, *ont les deux ſexes*; *& s'il arrive qu'un enfant naiſſe avec un ſeul, ils l'étouffent comme un monſtre.* Il ne s'explique pas aſſez nettement ſur la maniere dont ils engendrent (*a*): mais il ne laiſſe pas de nous faire entendre bien clairement, *que les enfans viennent dans leurs entrailles comme les fruits viennent ſur les arbres* (*b*); *qu'ils vivent ſans*

bien d'hommes qu'ils devoient être, ils ſont devenus des monſtres dans la nature, diviſés en deux ſexes imparfaits, impuiſſans à produire leurs ſemblables ſeuls, comme ſe produiſent les arbres & les plantes, qui en ce point ont plus de perfection que les hommes ou les femmes, incapables de produire ſeuls, ains par conjonction d'un autre, & avec douleurs & miſeres. Si vous exceptez l'influence du péché, la doctrine de cette femme, & celle du Philoſophe Auſtralien ſe reſſembleront comme deux gouttes d'eau. Je m'étonne qu'ils n'ayent pas pris garde ni l'un ni l'autre, que leur prétendue ſupériorité des plantes ſur l'homme, par rapport à la faculté d'engendrer, eſt une fauſſe ſuppoſition: car il eſt bien vrai que chaque plante produit ſa graine, ſon fruit, ſa ſemence, indépendamment d'une autre plante de différent ſexe mais il n'eſt pas vrai qu'elle produiſe une autre plante en elle-même, & par elle-même. Qu'a-t-elle donc de plus que l'homme? Eſt-ce que l'homme ne produit pas en lui-même, & ſans le concours de l'autre ſexe, la ſemence virile, qui eſt comme la graine ou le noyau dans les plantes, d'où ſort un autre individu? Oui, dira-t-on: mais ſans la conjonction avec l'autre ſexe, cet autre individu ne ſortira point de la ſemence virile. Penſez-vous, répliquerai-je, que la ſemence des plantes n'ait pas beſoin d'être reçue dans une matrice afin de devenir une plante? Ne faut-il pas qu'elle ſoit reçue dans la terre? N'eſt ce pas une dépendance d'autrui auſſi grande, mais moins délectable que celle que vous trouverez de l'autre côté, vous Demoiſelle Bourignon, & vous Jacques

Digitized by Google

ſans reſſentir aucune de ces ardeurs animales les uns pour les autres; qu'ils n'en peuvent même entendre parler ſans horreur; que leur amour n'a rien de charnel ni de brutal; qu'ils ſe ſuffiſent pleinement à eux-mêmes; & qu'ils n'ont beſoin de rien pour être heureux & vivre contens. En un mot les raiſonnemens qu'il prete à un vieillard Auſtralien, ſuppoſent que chaque individu eſt la cauſe unique & totale des enfans qu'il met au monde. Il l'introduit faiſant des difficultés contre la génération, qui dépend de deux perſonnes, dont l'une eſt le pere & l'autre la mere. Ce vieillard conclut que ſans les deux ſexes l'homme ne ſauroit être parfait ni entier; il le conclut, dis-je, de ce que l'unité de ſexe fait avoir beſoin de la conjonction de l'autre pour produire. Sadeur comprit tellement ces principes & leurs conſéquences, que pour mon-

Sadeur? Il eſt certain que ſelon leur Hypotheſe, l'état parfait de l'homme ne ſeroit point comme celui de la plante ſur ce fait-là; l'homme produiroit en lui-même & par ſa ſeule vertu, non pas de quoi faire un autre homme dans un autre ſujet, mais un autre homme. La plante ne fait point cela; elle fait en elle-même ce de quoi la terre fait ſortir une autre plante. Je me ſouviens à ce propos d'avoir lu les Vers ſuivans:

J'ai veu vif ſans fantoſme
Un jeune moyne avoir
Membre de femme & de homme
Et Enfans concepvoir;
Par lui ſeul en luy mêmes
Engendrer, enfanter,
Comme font aultres femmes
Sans oultils emprunter.

Ils ſont tirés d'un Poëme de Jehan Molinet intitulé, *Recollection des merveilles advenues en noſtre temps.* Voilà un hermaphrodite encore plus ſingulier, que celui dont Mr. de Beauval a fait mention dans l'Hiſtoire des Ouvrages des Savans. On pouvoit lui appliquer les paroles qu'on applique au porc-epi. Il étoit lui-même ſon arc, ſes fleches, & ſon carquois.

Mais il ne faut pas croire tout ce conte de Jean Molinet. Ce Moine ne s'engroſſa point lui-même: il n'avoit pas été tout à la fois agent & patient lui ſeul. Je ne ſai point ſi on le punit: j'ai lû ſeulement qu'il fut livré à la Juſtice, & détenu juſques à ce qu'il eût accouché. Liſez ce Paſſage de la Chronique ſcandaleuſe de Louïs XI. „En ladite an„née 1478 advint au pays d'Auver„gne que en une Religion de Moi„nes noirs, appartenant à Monſei„gneur le Cardinal de Bourbon, y „eut ung des Religieux dudit lieu „qui avoit les deux ſexes de homme „& de femme, & de chaſcun d'i„ceulx ſe aida tellement qu'il de„vint gros d'enfant, pourquoy fut „prins & ſaiſi, & mis en Juſtice, & „gardé juſques à ce qu'il fût delivré „de ſon poſtume, pour, après icelluy „venu, eſtre fait dudit Religieux „ce que Juſtice verroit eſtre à faire". Quelle négligence que de ne point racouter les ſuites de cet empriſonnement!

(c) *Que ces gens-là ne deſcendent point d'Adam.*] Il leur attribue bien des choſes qui ne conviennent qu'à l'état d'innocence; comme de n'avoir point de honte de leur nudité, de s'aimer tous d'un amour cordial, de ne ſe quereller jamais, de ne ſavoir

montrer qu'il les comprenoit, il ſe ſervit de ces paroles : *Je faiſois réflexion ſur la maniere d'agir du ſouverain être, je voyois bien que la créature ne pouvoit mieux lui reſſembler qu'en agiſſant ſeule comme lui en ſes productions, & qu'une action qui ſe faiſoit par le concours de deux perſonnes, ne pouvoit être auſſi parfaite que celles qui ſe faiſoient par une ſeule & même perſonne.* Voilà donc les peuples de la Terre Auſtrale dans les principes de la Bourignon ; & peu s'en faut qu'on n'ait lieu de croire que Jacques Sadeur, qui qu'il ſoit, a voulu nous inſinuer que ces gens-là ne deſcendent point d'Adam (*c*), mais d'un Androgyne, qui ne déchut point comme lui de ſon état d'innocence. Ce tour-là ſeroit aſſez bien imaginé pour tromper la vigilance des Cenſeurs de Livres, & pour prévenir les difficultés du Privilége, en cas qu'on voulût faire tenter fortune à un

ce que c'eſt que le mien & le tien, d'avoir tout commun entre eux avec une bonne foi & un déſintéreſſement admirable ; d'enfanter ſans douleur, de ne ſentir aucun mouvement d'impudicité ; d'être forts, robuſtes, & vigoureux, ſans que leur ſanté ſoit jamais altérée par la moindre maladie ; de faire peu de cas de la vie, en comparaiſon du repos éternel qui la ſuit, & après lequel ils ſoûpirent. Il eſt vrai qu'ils ne ſont guere orthodoxes ſur le repos éternel ; car il ne conſiſte pas ſelon eux dans la viſion béatifique, mais dans la privation de l'exiſtence particuliere & individuelle : ils diſent qu'après la mort on n'exiſte qu'en général dans un *Genie univerſel, qui ſe communique par parties à chaque particulier, & qui a la vertu, lorſqu'un animal meurt, de ſe conſerver juſques à ce qu'il ſoit communiqué à un autre. Tellement que* ce *Genie s'éteint en la mort de cet animal, ſans cependant être détruit, puiſqu'il n'attend que de nouveaux organes & la diſpoſition d'une nouvelle machine pour ſe rallumer.* C'eſt un galimatias auſſi abſurde que l'ame du Monde de quelques anciens Philoſophes. Sadeur fait ces gens-là un peu cavaliers ſur la Religion ; ils ſe contentent *d'adorer l'être incompréhenſible ſans en jamais parler ;* ils s'imaginent que c'*eſt l'offenſer par l'endroit le plus ſenſible, que de faire de ſes divines perfections le ſujet de leurs entretiens ; de ſorte qu'on peut dire que leur grande religion eſt de ne point parler de religion.* Cela ne ſent point l'état d'innocence ; l'homme doit glorifier ſon créateur par ſes paroles auſſi bien que par ſes penſées : & il ne ſert de rien d'alléguer, comme fit le vieillard Auſtralien à Sadeur, que l'on s'expoſe à parler de Dieu autrement qu'il ne faut, quand on ſe haſarde d'en parler : car cela prouveroit trop, & devroit porter à ne penſer jamais à l'être incompréhenſible. Voici ce qu'on trouve là-deſſus dans le Livre de ce prétendu Voyageur. Il avoit dit à ſon vieillard, qu'en Europe Dieu *eſt le ſujet des plus agreables & des plus neceſſaires entretiens ;* & ſur la queſtion qui lui fut faite, *ſi les raiſonnemens qu'on fait ſur cet être incompréhenſible ſont ſemblables,* il avoit *avoué de bonne foi que les ſentimens étoient fort partagés dans les concluſions que chacun tiroit ſouvent des mêmes principes, ce qui cauſoit pluſieurs conteſtations fort aigres, d'où naiſſoient ſouvent des haines très-envenimées, & quelquefois même des guerres ſanglantes & d'autres ſuites non moins funeſtes. Ce bon vieillard,* pourſuit-il, *répliqua avec beaucoup de naïveté, que ſi j'avois répondu d'une autre maniere, il n'auroit pas parlé davantage,*

Digitized by Google

à un Syſtème Préadamitique (*d*). Si la Peyrere ſe fût ſervi de ce tour, il ſe ſeroit épargné bien des affaires. Cyrano de Bergerac s'en aida un peu dans ſes Voyages de la Lune & du Soleil. L'Auteur de l'Hiſtoire des Sevarambes n'a pas négligé peut-être cette fineſſe. Diſons en paſſant, que l'Auteur de la *Religion du Médecin* tenoit quelque choſe du goût des *Auſtraliens* (*e*). Par

& auroit eu le dernier mépris pour moi, étant, diſoit-il, très-aſſeuré que les hommes ne pouvoient parler d'une choſe incompréhenſible, qu'ils n'en euſſent des opinions fort différentes, & même tout à fait contraires. Il faut être aveugle, ajoûta-t-il, pour ignorer un premier principe: mais il faut être infini comme lui pour en pouvoir parler exactement; car puiſque nous reconnoiſſons qu'il eſt incompréhenſible, il s'enſuit que nous ne ne pouvons en parler que par conjecture; & que tout ce que nous en pouvons dire peut bien contenter les curieux, mais ne ſauroit ſatisfaire les perſonnes raiſonnables. Et nous aimons mieux nous taire abſolument, que de nous expoſer à débiter quantité de fauſſetés touchant ſa nature. Il y a quelque choſe de ſi ſpécieux dans ces paroles, qu'un honnête homme m'a aſſûré que les ayant lues à ſon valet, & lui ayant demandé: *Qu'en dis-tu, La Fleur?* on lui répondit, *Parbleu, Monſieur, ce vieillard n'étoit pas manchot, je voudrois lui reſſembler, je ſerois bien ſage.*

(*d*) *Un Syſtème Préadamitique.*] Sadeur dit que les Auſtraliens *comptent plus de douze mille révolutions de ſolſtices depuis le commencement de leur République, & qu'ils débitent qu'ils tirent leur origine d'une Divinité qui d'un ſeul ſouffle produiſit trois hommes deſquels tous les autres ſont venus; qu'ils ne font commencer les Européens que cinq-mille révolutions après eux; & que l'origine qu'ils leur donnent eſt tout à fait ridicule; car ils diſent qu'un ſerpent d'une groſſeur demeſurée & amphibie s'étant jeté ſur une femme pendant ſon ſommeil, & en ayant joui ſans lui faire autre mal, cette femme ſe réveilla ſur la fin de l'action, de laquelle elle eut tant d'horreur qu'elle ſe précipita dans la mer.* Le ſerpent la porta juſqu'à une île voiſine, où elle *ſe repentit de ſon propre deſeſpoir*, & accoucha de deux enfans l'un mâle, l'autre femelle, qui firent paroître tant de marques de malice, que leur mere en devint inconſolable: le Serpent s'apperçut de ſes ennuis, & lui fit connoître par ſignes, qu'il la remeneroit en ſon pays, ſi elle vouloit. Il l'y remena effectivement, puis vint rejoindre ſes deux petits qui s'accouplerent & multiplierent. Ne diroit-on pas que c'eſt une méchante alluſion à la fable de quelques Hérétiques, que le Serpent tentateur engroſſa Eve de deux enfans?

(*e*) *L'Auteur de la Religion du Médecin tenoit quelque choſe du goût des* Auſtraliens.] Je voudrois, dit-il, qu'à la maniere des arbres nous puſſions multiplier ſans aucune conjonction, ou qu'enfin il ſe trouvât quelque autre moyen de procréer des enfans que celui qui eſt en uſage; car certainement il n'y a rien de plus ſot, ni de plus indigne d'un homme ſage, rien ne couvre de plus de honte, & n'atterre davantage la nobleſſe & la grandeur de notre ame, que de ſonger, quand cette chaleur eſt paſſée, à quel point l'on a été impertinent. Ce n'eſt pas, ajoûte-t-il, que j'aye trop d'éloignement de ce ſexe plein de charmes: au contraire, je ſuis d'un naturel à admirer & à aimer tout ce qui eſt beau; je m'attache même avec un plaiſir extrême à une belle peinture, ne fût-ce que celle d'un cheval. Celui qui a fait des Notes ſur cet Ouvrage de Thomas Browne, obſerve que les ſottiſes dont l'Auteur parle étant néceſſaires au Genre humain, il a fallu que les hommes y fuſſent fort adonnés. Il cite quelques Paſſages de ſaint Auguſtin où les choſes ſont un peu outrées; car non-ſeulement on y trouve la dégradation de la partie ſupérieure de l'ame, ſon interregne, ſon déthrônement par ces ſortes de careſſes:

Digitized by Google

Par occaſion j'expliquerai ici plus exactement que je ne l'ai fait ailleurs, ce qui concerne les Androgynes Platoniques *(f)*.

Dès que cet Article eut été lû à Geneve, il y eut une perſonne, que j'eſtime infiniment, qui me fit l'honneur de m'envoyer un Mémoire que l'on verra ci-deſſous. On y trouvera qu'un Cordelier defroqué eſt l'Auteur de ce prétendu Voyage

non-ſeulement on y trouve que le ſage n'eſt point obligé à ſe marier, & que ceux qui le font méritent plus d'être admirés que d'être imités; mais auſſi que le devoir qu'ils ſe rendent ſans un motif de procréation eſt un péché véniel.

(f) J'expliquerai ici plus exactement . . . ce qui concerne les Androgynes Platoniques.] Platon ſuppoſe qu'au commencement du Monde il y avoit trois ſortes d'hommes; les uns étoient ſeulement mâles, d'autres ſeulement femelles, & d'autres mâles & femelles tout enſemble. Ceux-ci ſont les Androgynes. Tous les individus de ces trois eſpeces avoient chacun quatre bras, & quatre piés, deux viſages tournés l'un vers l'autre, & poſés ſur un ſeul cou, quatre oreilles, deux parties génitales, & ainſi du reſte. Ils marchoient droit: mais quand il étoit queſtion d'aller plus vîte, ils faiſoient des culbutes. Ils étoient robuſtes & hardis, de ſorte qu'ils entreprirent de faire la guerre aux Dieux. La Cour céleſte tint conſeil ſur cette affaire, & ſe trouva fort irréſolue; car d'exterminer le Genre humain à coups de foudre, comme on avoit exterminé les Géans, ce n'étoit pas le profit des Dieux. Qui leur auroit après cela offert de l'encens & des ſacrifices? D'autre côté il n'étoit pas à propos de ſouffrir l'audace & l'inſolence des hommes. Voici comment Jupiter coupa le nœud; il les partagea tous en deux: mais il naquit de-là un grand inconvénient; car chaque moitié tâchoit de ſe réunir à l'autre, & quand elles ſe rencontroient, elles s'embraſſoient ſi tendrement, & avec tant de plaiſir, qu'elles ne pouvoient ſe réſoudre à ſe ſéparer. Ainſi elles ſe laiſſoient mourir de faim. Jupiter remédia à ce déſordre: il tranſpoſa les parties naturelles, & fit en ſorte que le plaiſir des embraſſades ceſſât après un certain temps, afin que chacun pût aller vaquer aux affaires. Platon ajoûte que les mâles qui ſont l'une des moitiés d'un Androgyne, ſont fort adonnés aux femmes, & que les femelles qui ſont l'une des moitiés d'un Androgyne, aiment ardemment les hommes. Il prétend que les femelles qui aiment d'autres femelles ſans ſe ſoucier du mâle, ſont une moitié de ces anciennes femelles qui étoient doubles, & que les mâles qui ſont enclins à l'amour des mâles, ſont une moitié des anciens mâles qui étoient doubles. Ceux qui voudront voir des Réflexions ſur ce qu'Euſebe prétend que Platon a dérobé à Moyſe cette idée des Androgynes, feront bien de conſulter le Commentaire de Louïs le Roi. I'avoue que *Mercerus & Quinquarbre Lecteurs du Roy en Hebreu l'ont beaucoup aidé en ceſt endroit* ' Il trouve que Martile Ficin s'eſt trompé ſouvent. *Ce ſeroit temps perdu*. dit-il, *de m'arrêter à reprendre ce perſonnage en tous les endroits où il a failly, traduiſant Platon: mais plûtôt luy convient rendre graces du labeur qu'il a prins voluntairement, pour aider à la poſterité, amendant à ſon pouvoir l'ancienne traduction, & cependant eſſayer de ſuppléer ſon défaut ſans aigreur . . Le bon Seigneur n'eſtoit gueres expert en Grec ny en Latin, & a failly infiniement traduiſant ceſt Auteur, meſmement en telles difficultés qui dependent de la cognoiſſance de l'antiquité . ou de nature. J'en ay conferé avec Monſieur de Montpellier & Meſſieurs Turnebus & Goupil, Profeſſeurs du Roy, & m'a ſecouru chacun à ſon pouvoir.* Ce Monſieur de Montpellier eſt celui qu'il loue au feuillet 50 en ces termes: *Eſtant en doubte ſur l'intelligence de ce lieu je l'ay communiqué à meſſire G. Pelliſſier Evêque de Montpel-*

Voyage de la Terre Auſtrale *(g)*. Je m'étonne que Monſr. Couſin qui, avec tout le ſérieux qui lui eſt propre, a donné dans ſon Journal des Savans, un Extrait de ces Aventures chimériques de Jacques Sadeur, ait ignoré l'Edition de Vannes 1676. Il a cru que celle de Paris chez Barbin 1692. étoit la premiere.

SA-

lier, perſonnage de grand jugement ès ſecrets des bons Autheurs: meſmement en l'obſervation & cognoiſſance des choſes naturelles, eſquelles il eſt autant exercé qu'il y ait été homme depuis les anciens, lequel en ce paſſage, & en tous autres où je l'ay requis, m'a ſecouru humainement. Pour divertir ſon Lecteur, il rapporte un Poëme qui mérite d'être lû. *Après ces longues & ennuyeuſes expoſitions d'un paſſage de telle importance,* dit-il, *devant que paſſer outre j'adjouſteray une Poëſie que feit autrefois au propos de l'Androgine Meſſ. Anthoine Heroet, à preſent Evêque de Digne, & l'adreſſa au feu Roy François pere des bonnes lettres. Et ce pour donner quelque recréation aux lecteurs. Je reciteray voluntiers ceſte compoſition, tant pour ſon élégance, auſſi pour réduire en mémoire l'amytié & familiarité que j'ay eue avec l'Autheur, cependant que ſuivois en court Monſieur le Chancelier Olivier, perſonnage treſſage & très-ſavant, avec lequel il étoit ordinairement. Vray eſt qu'il n'a du tout ſuivi Platon, comme chacun pourra cognoiſtre en les conférant; mais s'eſt joué poëtiquement, en oſtant & adjouſtant ainſi que bon lui ſembloit.* Voici le commencement de ce Poëme:

Au premier aage que le monde vivoit
D'herbe, de gland, trois ſortes y avoit
D'hommes, les deux tels qu'ils ſont maintenant,
Et l'autre double eſtoit, s'entretenant
Enſemblement tant maſle que femelle.
Il faut penſer, que la façon fut belle:
Car le grand Dieu qui vivre les faiſoit,
Faits les avoit, & bien s'y cognoiſſoit.
De quatre bras, quatre pieds, & deux teſtes
Eſtoyent formés ces raiſonnables bêtes.
La reſte vaut mieux penſée que dite,
Et ſe verroit pluſtoſt peinte qu'eſcrite.
Chacun eſtoit de ſon corps tant ayſé,
Qu'en ſe tournant il ſe trouvoit baiſé:
En eſtendant les bras, on l'embraſſoit:
Voulant penſer, on le contrepenſoit:
En ſoy voyoit tout ce qu'il vouloit veoir,
En ſoy trouvoit ce qu'il falloit avoir:
Jamais en lieu ſes piés portés ne l'euſſent,
Que quant & luy ſes paſſetemps ne feuſſent.
Si de ſon bien luy plaiſoit mal uſer,
Facile eſtoit envers ſoy s'excuſer.
De luy n'eſtoit fait ne raport, ny compte,
Ne congnoiſſoit honneſteté ny honte.
Si de ſon cœur ſortoyent ſimples deſirs,
Il y entroit tant de doubles plaiſirs,
Qu'en y penſant chacun eſt incité
A maintenir, que la félicité
Fut de tel temps, & le ſiecle doré.

(g) *Un Mémoire . . . .* où l'on *trouvera qu'un Cordelier défroqué eſt l'Auteur de ce prétendu Voyage de la Terre Auſtrale.*] Voici ce qui me fut écrit de Geneve le 13 de Mars 1596. „Vous „ne ſerez pas fâché, que je vous in„forme du véritable Autheur de la „Relation des Terres Auſtrales, qui „a paru ſous le nom de *Jacques Sa*„*deur*, & dont vous parlez. C'eſt un „nommé Gabriel Foigni, qui eſtoit „Cordelier dans un Couvent de Lor„raine, ſa patrie. Il vint en ces pays „environ l'an 1667; il y embraſſa noſ„tre Religion: mais cela n'empeſcha „pas qu'il n'y menât toûjours une

SADUCE'ENS, Secte qui se forma parmi les Juifs deux cents ans ou environ avant la naissance du Messie (*a*). On croit que Sadok Disciple d'Antigonus Sochæus en a été le Fondateur. Lui & Baithus, qui étoit aussi Disciple de ce même Antigonus, prirent mal le sens d'une doctrine que leur Mai-

„vie peu régulière. D'abord il s'al-„la establir dans la petite Ville de „Morges, où il fut Chantre de l'Egli-„se: mais un jour étant allé chanter „après avoir fait la débauche, il com-„mit dans le Temple des indécen-„ces, qui le firent chasser de-là. Il „vint ici, où pour subsister, il alloit „de maison en maison enseignant aux „petits Escoliers la Grammaire, la „Géografie, &c. & aux Allemans la „Langue Françoise. Il se maria au „bout de quelque temps à une fille „de la lie du peuple, & qui n'estoit „pas en réputation d'être aussi scrupu-„leuse que Lucrece. Il s'avisa ensui-„te de faire imprimer de petits Li-„vres; entre autres un Almanach „chaque année, sous le nom du „*Grand Garantus*, plein de fautes „pour l'ordinaire, à l'égard de la sup-„putation des temps; un jeu de car-„tes en blazon; & les Pseaumes de „Marot & de Beze, avec une priére „de sa façon au bout de chaque „Pseaume, qui ne contenoit que des „compliments fort plats à la Divini-„té. Enfin les Relations de Voyages „estant fort à la mode en ce temps-„là, il couronna ses Ouvrages par son „*Australie*, comme il l'appelle: il la „fit imprimer ici secretement sur la „fin de 1676. Messieurs nos Eccléi-„siastiques, qui crurent trouver dans „ce Livre plusieurs choses contraires „à l'Ecriture Sainte, & plusieurs im-„puretés, appellerent l'Imprimeur, „qui déclara que Foigni avoit fourni „le manuscrit: celui-ci ayant com-„paru soûtint vigoureusement que Jac-„ques Sadeur en estoit le veritable „Autheur, & qu'on lui en avoit en-„voyé la Copie de Bourdeaux: mais „enfin, ayant été déféré au Magistrat, „il avoua, estant pressé, que c'étoit lui-„même, qui avoit composé ici le Li-„vre, pour gagner quelque chose, & „que Jacques Sadeur étoit un nom „supposé. Pour peine, on lui ordon-„na de se retirer de la Ville, avec „sa Famille: mais quelques Gentils-„hommes Allemans, à qui il ensei-„gnoit la Langue, ayant intercedé „pour lui, on le toléra encore ici „quelque temps: mais au bout de „trois ou quatre ans, sa servante estant „devenue grosse, & lui se voyant pous-„sé à ce sujet par la Justice, il décam-„pa; se retira en Savoie, & se ren-„ferma dans un Couvent, où il est „mort depuis cinq ans".

Il faut que je mette ici ce qui me fut dit l'an 1699 par une personne d'importance: c'est que la Relation, qui a paru sous le nom de Jacques Sadeur, est l'Ouvrage d'un Gentilhomme Breton grand admirateur de Lucrece, dont il avoit fait même une Version en François, qu'il se proposoit de publier. Il fit imprimer à Vannes l'an 1676 la Relation de Jacques Sadeur. J'accorderois cela avec le Mémoire de Geneve, en supposant que le Moine défroqué emprunta de cet Ouvrage les matériaux de l'Australie, qu'il fit imprimer, ou même qu'il le copia mot-à-mot, & qu'il donna sa copie comme un original. Il y a dans cette Relation certaines choses ménagées si finement, que j'ai quelque peine à m'imaginer que Foigni ait été capable de cette délicatesse. J'ai oublié de prier quelques-uns de mes amis de collationner avec l'Australie la Relation de Jacques Sadeur. Je soupçonne qu'il y a quelque différence entre ces deux Pieces.

(*a*) *Secte qui se forma deux cents ans ou environ avant la naissance du Messie.*] L'opinion la plus probable est que Sadok Disciple d'Antigonus Sochæus fut le Fondateur de la Secte Saducéenne. Or cet Antigonus succéda à Simon le Juste dans la Chaire du San-

Digitized by Google

Maître leur inculquoit : ils conclurrent qu'il n'y avoit ni Paradis ni Enfer, de ce qu'il les exhortoit à honorer Dieu, non comme des mercenaires qui n'agiſſent que par l'eſpérance du gain, mais comme ces domeſtiques généreux qui s'acquitent ponctuellement de leurs fonctions envers leurs Maîtres ſans aucun motif de récompenſe. Une Maxime ſi belle, n'ayant pas été bien interprétée par ces deux Diſciples d'Antigonus, les rendit Chefs de Parti. Ils fondérent deux Sectes pernicieuſes (*b*), qui renverſoient de fond en comble la Religion; & comme ils prévirent qu'on les tueroit s'ils ſe haſardoient à déclarer publiquement toute la ſuite de leurs principes, ils n'oſérent point rejetter l'autorité de l'Ecriture, ils ſe contentérent de rejetter les Traditions. Ceux qui embraſſérent la Secte de Sadoc furent appellés Saducéens. Ils faiſoient déjà beaucoup de figure au temps de Jonathas frere de Juda Maccabée, c'eſt-à-dire environ l'an 600 de Rome; car Joſephe nous apprend qu'il y avoit alors trois Sectes parmi les Juifs, celle des Phariſiens, celle des Saducéens, & celle des Eſſeniens. Il ajoute que les Saducéens rejettoient le dogme de la

hedrin. Ce Simon mourut l'an du Monde 3662, ou ſelon d'autres 3690. On peut donc croire que l'innovation de Sadok commença à ſe montrer l'an du Monde 3700, c'eſt-à-dire 248 années avant Jeſus-Chriſt. C'eſt ainſi que raiſonne Mr. Willemer dans une Theſe qu'il fit ſoûtenir à Wittemberg le 28 de Septembre 1680. Quelques Savans s'imaginent que l'Héréſie des Saducéens eſt plus ancienne, & qu'elle naquit du mauvais ſens qu'on donna au Chapitre XXXVII d'Ezechiel, pendant que les Prophétes Zacharie & Malachie vivoient encore. Lightfoot, qui avoit ſuivi cette opinion dans ſon Commentaire ſur St. Matthieu, la quitta dans ſon Commentaire ſur les Actes des Apôtres, & ſuivit un ſentiment fort oppoſé; car il ſoûtint que l'Héréſie Saducéenne ne s'éleva que long-temps après que Sadok fut mort. Notez que Joſephe, la premiere fois qu'il parle de cette Secte, ne la repréſente point comme un Parti de nouvelle création, mais comme un Parti pleinement formé. Le temps auquel ſe rapporte ſon diſcours eſt celui de Jonathas frere de Judas Maccabée. Mettons donc cela 153 années avant Jeſus-Chriſt. Il parle encore de cette Secte environ cent ans après, & la repréſente comme très-ancienne. *Les Juifs*, dit-il, *avoyent déja dès long-temps auparavant diviſé leur ſapience ou philoſophie en trois ſectes & bandes, aſſavoir, Eſſenéens, Saducéens, & Phariſiens.* Luc de Bruges a débité un ſentiment bien hardi : il croit que le Collége des Scribes fondé par Eſdras devint floriſſant ſous les Maccabées, & qu'alors ces Scribes commencérent à examiner les queſtions du Paradis & de l'Enfer, parce qu'ils apprirent ce que les Grecs diſoient là-deſſus. Cet examen fit naître deux Sectes, celle des Saducéens, & celle des Phariſiens : ceux-ci prirent l'affirmative, & les autres la négative. Il prétend que le peuple Juif ſe bornoit aux récompenſes, & aux peines de cette vie, les ſeules que leur Légiſlateur eût propoſées; & que ſi les Patriarches & les Prophetes avoient été plus éclairés, ils n'avoient pas pourtant étalé le dog-

Digitized by Google

la prédeſtination, & qu'ils enſeignoient que l'homme eſt la ſeule cauſe de ſa proſpérité, ou de ſon adverſité, ſelon qu'il uſe bien ou mal de ſon libre arbitre. Il dit ailleurs que la Secte des Phariſiens, & celle des Saducéens s'entre-querellérent beaucoup, & que les gens riches favoriſérent les Saducéens, mais que les Phariſiens eurent pour eux le menu peuple. Ceux-ci preſcrivoient beaucoup d'obſervances comme venues de leurs ancêtres, & conſervées de main en main, encore qu'elles n'euſſent pas été couchées par écrit dans la Loi de Moyſe. Les Saducéens au contraire décréditoient tous les dogmes, & tous les uſages qui n'étoient point contenus dans l'Ecriture. Nous apprenons dans le même endroit de Joſephe, que le grand Sacrificateur Hyrcan, qui avoit été Diſciple des Phariſiens, les abandonna & les maltraita, s'étant déclaré pour la Secte des Saducéens à l'inſtigation de ſon favori Jonathas, qui en faiſoit profeſſion. On voit ailleurs dans le même Hiſtorien, que cette Secte ne croyoit pas que l'ame fût immortelle, ni que Dieu ſe mêlat du mal, ſoit pour le faire, ſoit pour y prendre garde (c). Il obſerve que le nombre des

me d'une vie à venir, comme un article de foi. Selon cette Hypotheſe, ce ſeroient les Grecs qui auroient appris aux Juifs l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes de l'autre monde, au lieu qu'on croit ordinairement que les Païens ont tiré de l'Ecriture ce beau Syſtème.

(b) *Ils fondérent deux Sectes pernicieuſes.*] Tout le monde n'avoue pas que chacun de ces deux Diſciples d'Antigonus ait fondé une Faction; il y a de fort ſavans hommes qui prétendent que la Secte des Saducéens, & celle des Baithuſéens n'étoient qu'une ſeule Secte, que l'on déſignoit indifféremment tantôt ſous le nom de Sadok l'un de ſes deux Fondateurs, tantôt ſous le nom de Baithus l'autre Fondateur: mais comme Sadok fut plus ardent que ſon Collegue à ſoutenir le Parti qu'ils avoient formé, ſon nom ſervit plus ſouvent que celui de Baithus à déſigner leurs Sectateurs. Ceux-ci même aimérent mieux être nommés Saducéens que Baithuſéens, parce qu'ils craignirent que comme Baithus étoit un bâtard, cela n'attirât ſur eux quelque tache & quelque reproche deſagréable. Vous trouverez plus au long cette opinion dans un Ouvrage de Mr. Carpzovius. Elle eſt d'autant plus vraiſemblable, qu'il y a de fort habiles Docteurs qui avouent qu'ils n'ont jamais pû découvrir en quoi les Saducéens différoient des Baithuſéens. Le docte Maimonides inſinue clairement que ce n'étoient que deux noms d'une ſeule choſe. Il y a eu néanmoins quelques Rabins qui ont trouvé là une différence notable; car ils ont dit que le dogme de la réſurrection n'a jamais été nié dans la Secte des Baithuſéens, & que les Saducéens étoient beaucoup plus méchans, & tout-à-fait infideles. Quelques-uns même prétendent que les Baithuſéens étoient une branche des Eſſeniens: mais on réfute invinciblement cette Hypotheſe.

(c) *Cette Secte ne croyoit pas . . . . que Dieu ſe mêlât du mal, ſoit pour le faire, ſoit pour y prendre garde.*] Jo-

Digitized by Google

des Saducéens n'étoit point grand, mais qu'ils poſſédoient pour l'ordinaire les plus hautes dignités, ce qui n'empêchoit pas que leur crédit ne fût médiocre; preſque rien ne ſe faiſoit ſelon leur avis, il falloit que ceux d'entre eux qui exerçoient les Magiſtratures ſe conformaſſent malgré qu'ils en euſſent aux déciſions des Phariſiens, car ſans cela ils n'euſſent pas été tolérés par la populace. On peut, ce me ſemble, donner un grand jour à ceci par les deux Obſervations qu'il a faites: l'une que les Phariſiens n'uſoient point de ſévérité quand il s'agiſſoit de punition, l'autre que les Saducéens étoient fort ſévéres dans les fonctions de judicature. Enfin il dit que la concorde ne régnoit point parmi eux, qu'ils vivoient comme des bêtes farouches; & que les amis ne trouvoient pas moins de rudeſſe dans leur converſation, que s'ils avoient été étrangers. On a de la peine à voir quelque liaiſon entre cela, & ce qu'il obſerve en un autre endroit, que cette Secte n'étoit point favoriſée du menu peuple, mais des gens riches; car ces gens-là s'accommodent peu des humeurs ſauvages & miſanthropes, & ils introduiſent les commodités & les douceurs de la vie par-tout où leur commerce ſe peut étendre. Il faudroit

ſephe leur attribue cette impiété. Il n'y a point d'apparence que Joſephe ait bien compris, ni bien rapporté leur ſentiment; car nous verrons ci-deſſous qu'ils enſeignoient que Dieu récompenſe les gens de bien dans ce monde, & qu'il y punit les méchans. Ils allérent auſſi bien que les Phariſiens trouver ſaint Jean pour ſe faire batiſer, lorſqu'ils apprirent qu'il prêchoit la repentance dans les deſerts de Judée. L'Ecriture leur rend ce témoignage qu'ils vouloient ſe garantir des maux dont ils ſe croyoient menacés. Peut-on donc nier qu'ils ne cruſſent que le Batême de repentance, adminiſtré par ſaint Jean, étoit propre à appaiſer Dieu, ou à leur procurer quelque avantage? Ils ne croyoient donc pas, comme veut Joſephe, que Dieu ne ſe mêlât point de la punition du mal. Monſieur Saldenus a tort de trouver mauvais que Voſſius les juſtifie ſur ce point-là. J'ignore, dit-il, ce qui a pu rendre dignes d'un tel honneur auprès du grand Voſſius une Secte ſi infame; car ayant conſulté pluſieurs Auteurs qui ont fait des Livres touchant les Sectes des Hebreux, j'ai vu par-tout que l'on attribue nettement aux Saducéens la rejection de la Providence divine. Je me contenterai de choiſir entre pluſieurs témoignages celui de Joſephe. Ayant parlé de la ſorte, il allegue ce qui ſe trouve dans le Chapitre XI du XIII. Livre des Antiquités Judaïques, touchant l'opinion des Saducéens à l'égard de la prédeſtination & du franc-arbitre. Il auroit mieux fait de choiſir ce que j'ai cité au commencement de cette Remarque; car de ce qu'un homme rejette la fatalité de la prédeſtination, & qu'il donne à la liberté de l'homme une pleine indifférence au bien ou au mal, il ne s'enſuit point du tout qu'il nie la Providence divine. Les Pélagiens, les Sociniens, ceux, en un mot, qui ont le plus combattu la néceſſité des actions humaines, ont ſoûtenu en même tems que Dieu gouvernoit le monde, & qu'il puniſſoit le mal, & récompenſoit le bien. No-

Digitized by Google

droit peut-être s'imaginer que ce qu'il dit touchant la diſcorde des Saducéens, & touchant la caractere ruſtique de leurs converſations, ne ſignifie autre choſe ſinon qu'ils regardoient comme une vertu la liberté de diſputer contre leurs Maitres. C'étoit une ſuite preſque inévitable de leurs principes, puiſqu'ils rejettoient fiérement l'autorité des Traditions, & qu'ils ne ſe mettoient point en peine ſi les Anciens avoient ainſi expliqué ou non les Textes de l'Ecriture. Dès-lors le droit du Diſciple pour contrequarrer ſon Maitre étoit auſſi grand que l'avoit été celui du Maitre pour contredire ſon prédéceſſeur, & ainſi des autres en remontant juſques au point du partage, ou en deſcendant à l'infini. La Sainte Ecriture fait ſouvent mention des Saducéens: mais encore qu'elle nous apprenne qu'ils nioient la réſurrection des morts, & l'exiſtence des Anges & des Eſprits, & que les Phariſiens croyoient l'une & l'autre, elle ne laiſſe pas de repréſenter les Phariſiens comme de plus malhonnêtes gens que ne l'étoient les Saducéens. Nous examinerons ce que l'on a dit des mauvaiſes mœurs de ceux-ci (*d*), & nous montrerons qu'on en a parlé ſans de bonnes preuves. Il ſeroit moins étrange qu'ils euſſent été d'hon-

tez que Grotius a prétendu que le Texte Grec de Joſephe que j'ai allégué n'eſt point correct.

(*d*) *Nous examinerons ce que l'on a dit des mauvaiſes mœurs* des Saducéens.] Monſr. Willemer les accuſe de cruauté, & pour ſoûtenir cette Accuſation, il dit qu'ils pouſſérent le Roi Jean Hyrcan à perſécuter fort violemment les Phariſiens. Il nous renvoye au Chapitre XVIII. du XIII. Livre des Antiquités Judaïques. J'ai conſulté cet endroit-là, & n'y ai trouvé que ceci: Hyrcan Diſciple des Phariſiens, & ſon ami d'eux, perdit tout-à-fait leur amitié. Ils conçurent pour lui une grande haine, & comme ils lui donnérent dans une certaine rencontre un grand ſujet de ſe fâcher, il abandonna leur Secte, & embraſſa celle des Saducéens à l'inſtigation de Jonathas ſon favori. Il abolit les ordonnances des Phariſiens, & il en punit ſévérement les obſervateurs. Enfin il appaiſa la ſédition que ces deux Sectes avoient allumée, & paſſa le reſte de ſes jours *en paix & felicité*. Mr. Willemer ajoûte qu'Alexandre Jannée applaudi & incité par la Secte des Saducéens, fut plus cruel qu'Hyrcan ſon pere, & qu'étant venu à bout de mille embarras à quoi les Juifs l'avoient expoſé, il fit crucifier 800 des principaux Phariſiens, & qu'avant qu'ils expiraſſent il fit égorger à leur vûe leurs femmes & leurs enfans. Il donnoit pendant ces exécutions un grand repas à ſes concubines, & aux principaux des Saducéens. Cet Auteur nous renvoye au Chapitre XXII. du XIII. Livre des Antiquités Judaïques. Je l'ai conſulté ſans y trouver aucune mention petite ni grande des Saducéens. Quant à l'Auteur de la Cabale Hiſtorique qu'il a cité, je n'ai pu le conſulter; mais qu'il diſe tant qu'il voudra ce que Monſr. Willemer rapporte, le faudra-t-il croire? Un homme auſſi éloigné que lui de ces temps-là eſt-il un témoin valable quand on lui peut oppoſer le ſilence de Joſephe? L'Ecrivain Allemand continue de cette façon.

Digitized by Google

d'honnêtes gens, qu'il ne l'eſt qu'un Sectateur d'Epicure ait été

La Reine Alexandra réprimant enfin par la voie des châtimens, ſelon le conſeil de ſon mari, & avec le ſecours des Phariſiens, l'eſprit turbulent du Saducéiſme, ne fut pas pourtant capable de le mettre à la raiſon, ni d'empêcher les nouvelles brouilleries qu'il excitoit dans l'Etat entre Hyrcan & Ariſtobule; & après qu'Herode ſe fut défait de ces deux Princes, les Saducéens abuſérent de ſa faveur pour commettre toutes ſortes d'attentats. Joſephe au Chapitre XVII du XVI Livre des Antiquités Judaïques, croit qu'Herode fut pouſſé par les conſeils des Saducéens, & par leur doctrine impie ſur la néceſſité fatale de toutes choſes, à exercer la barbarie qu'il commit lorſqu'il fit étrangler ſes fils, & lapider trois cents Capitaines. Voilà ce que Mr. Willemer débite; & il conclut qu'on a donc dit véritablement que les mœurs des Saducéens étoient très-mauvaiſes, que c'étoient des pourceaux d'Epicure, & des Hérétiques entiérement pernicieux. Mais il eſt certain qu'il tire mal cette conſéquence; car en 1 lieu, les faits qui lui ſervent de principe ne ſe trouvent point dans Joſephe, qu'il nous donne pour témoin; & en 2 lieu, quand ces faits-là ſeroient véritables, ils ne prouveroient point que cette Secte ſe vautrât dans les plaiſirs ſenſuels. Cela prouveroit tout au plus qu'elle abuſoit de ſon crédit auprès des Puiſſances, pour opprimer la Faction des Phariſiens, dont elle avoit tout à craindre, puiſqu'elle la voyoit animée d'un zele ſuperſtitieux, & appuyée de la faveur de la populace. J'avoue que cette conduite eſt injuſte: mais on la trouve dans tous les Partis, ou dans toutes les Factions d'Etat & de Religion. Celles qui enſeignent le dogme du Paradis & de l'Enfer, n'ont pas été moins actives à ſe ſervir des conjonctures favorables pour accabler leurs rivales. Les conſeils de rigueur & de cruauté leur ſont familiers: ainſi l'on ne verroit rien d'exquis, ni nul caractere de diſtinction dans les procédures du Saducéiſme, quand même Les faits que l'Ecrivain Allemand rapporte ſeroient véritables. Que ſera-ce donc ſi l'on lui montre qu'ils ſont faux ou incertains? La choſe ne ſera pas mal-aiſée.

Il eſt ſûr que l'Hiſtorien des Juifs ne parle pas plus des Saducéens que du grand Mogol, dans le Chapitre où il narre comment Herode fit mourir ſes fils & les trois cents Capitaines. Il ſe ſeroit rendu le plus ridicule de tous les hommes, s'il avoit dit que la doctrine de ces gens-là touchant la fatalité des événemens pouſſa Herode à ces cruautés; car il étoit notoire qu'ils rejettoient pleinement le dogme de la prédeſtination, & il n'a jamais parlé d'eux ſans obſerver qu'ils faiſoient dépendre de notre franc-arbitre notre deſtinée. Je ne nie point que Joſippe ne raconte que les Saducéens furent cauſe du ſoulevement du Peuple Juif contre Alexandre Jannée, & de la cruauté de ce Prince envers ce Peuple, parce qu'ils lui conſeillérent de perſécuter les Phariſiens, & les fauteurs des Phariſiens: mais le témoignage d'un tel Auteur eſt bien peu de choſe, & ſur-tout quand nous le pouvons combattre par le ſilence d'un Hiſtorien tel que Joſephe, qui ne s'eſt jamais montré tant ſoit peu partial en faveur des Saducéens. Le Rabin Abraham de Salamanque eſt trop moderne pour donner du poids à des faits d'ailleurs incertains: ainſi l'on n'eſt point obligé de croire ſur ſa parole ce qu'il affirme touchant les mauvaiſes mœurs de ces Hérétiques. Encore un coup, ſi leurs débauches & leurs mauvaiſes actions les euſſent mis dans le décri, il ne paroît pas poſſible que Joſephe, qui a tant de fois parlé d'eux, eût ſuppri[illegible] conſtamment tout cet Article, [illegible]ue la ſeule choſe qu'il a touchée de leurs mœurs fût ſi capable de perſuader qu'ils ne vivoient pas ſenſuellement. Il les repréſente comme des perſonnes dont la converſation étoit ruſtique & ſauvage, & qui ne s'humaniſoient pas plus envers leurs amis qu'à l'égard des étrangers. Ce n'eſt point le propre des voluptueux; car au contraire ils ont une grande complaiſance les

Digitized by Google

été ſage & vertueux; car la partie qu'ils retenoient de la Religion

uns pour les autres, ils ne travaillent qu'à multiplier les douceurs de leur commerce, ils en banniſſent tout ce qui en peut diminuer les agrémens. Monſr. Willemer ſe fonde beaucoup ſur ce que ſaint Jean Baptiſte donna l'épithete *d'engeance de viperes* aux Saducéens. Il remonte juſques au premier ſerpent qui ſéduiſit Eve. Qu'il diſe ce qu'il voudra: il me ſuffit de lui répondre que cette épithete fut également donnée aux Phariſiens; c'eſt pourquoi tout ce que l'on en voudroit conclurre touchant les mauvaiſes mœurs de ceux qui nioient l'immortalité de l'ame, enfermeroit également les mauvaiſes mœurs de ceux qui croyoient un Paradis & un Enfer. Faites la même Remarque ſur le levain dont notre Seigneur voulut que l'on ſe gardât. Cela concerne autant les Phariſiens que les Saducéens.

Notez qu'une infinité d'Auteurs prétendent que les Saducéens prirent ce nom à cauſe qu'il dérivoit d'un mot qui ſignifie *Juſtice*. Ceux qui admettent cette étymologie obſervent que ces Hérétiques furent appellés Saducéens à cauſe qu'ils ambitionnoient l'éloge de juſtes, & que les autres le leur donnoient. Monſr. Willemer cite pour ce ſentiment Iſidore, Beatus Rhenanus, Bernard de Breitenbach, & Richard de Montaigu. Il dit qu'on diſpute de quelle eſpece étoit la juſtice qui donnoit le nom à ces Sectaires. C'étoit ſelon St. Jerome la Juſtice inhérente; car ils ſe glorifioient de l'avoir acquiſe parfaitement par l'obſervation de la Loi. Pluſieurs approuvent cette penſée de St. Jerome. D'autres recourent à la juſtice diſtributive, & ſe partagent encore; car les uns prennent celle qui conſiſte à récompenſer, & les autres celle qui conſiſte à punir. Ceux-là prétendent que ſelon les Saducéens toute la juſtice s'accompliſſoit en ce monde; les bons y étoient récompenſés, les méchans y étoient punis, il ne reſtoit rien à faire après cette vie. Ceux-ci diſent que ces Hérétiques étoient fort ſévéres dans les Tribunaux, & qu'à cauſe de cela ils furent nommés Saducéens. Si les faits ſur quoi l'on fonde cette étymologie ſont véritables, il n'y a plus lieu de douter que la Secte Saducéenne ne ſe piquât de tout l'extérieur des bonnes mœurs, & qu'ainſi elle ne s'éloignât ſoigneuſement de la maniere de vivre des gens débauchés. En tout cas, nous avons ici bien des Auteurs qui ſont obligés de croire qu'elle ſe tenoit dans la régularité. Voilà donc au pis aller des témoins contre des témoins; & après ce que j'ai dit ci-deſſus, il ne ſera pas difficile de juger quels ſont les meilleurs. Notez qu'on peut ſe perſuader ſans peine que ces gens-là étoient de grands juſticiers; car comme ils ne croyoient pas qu'un malfaiteur fût puni après cette vie, il étoit naturel qu'ils eſtimaſſent qu'il le falloit condamner à des peines très-ſévéres dans ce monde.

Diſons quelque choſe contre Mr. Lloyd. Je penſe qu'il s'eſt abuſé quand il a dit, 1. Que la deſcription que Joſephe nous a laiſſée de l'auſtérité de leur humeur, ſe doit rapporter aux Arrêts ſévéres qu'ils prononçoient en rendant juſtice. 2. Que ſelon le même Joſephe la Nation les haïſſoit à cauſe de cette rigueur de leurs Tribunaux, & avoit plus d'inclination pour les Phariſiens, naturellement modérés quand il s'agiſſoit de punir. Je remarque ſur la premiere de ces deux choſes, qu'on a recouru mal à propos à la deſcription des manieres rudes des Saducéens. Joſephe en cet endroit-là ne les conſidére point comme des Juges. Il auroit fallu citer ce qu'il obſerve dans le VIII Chapitre du XX Livre des Antiquités. C'eſt là que Barradius, Nicolas de Lyra, & pluſieurs autres devoient puiſer, & non dans l'Hiſtoire Scholaſtique. Je dis quant à la ſeconde, que ſi Mr. Lloyd avoit parlé de ſon chef, on ne pourroit pas le critiquer; mais il impute à l'Auteur Juif une liaiſon des matieres, un raiſonnement, ou une propoſition cauſale, qu'on ne trouve point dans ſes Livres. Une telle propoſition eſt quelquefois fauſſe, encore que ſes

Digitized by Google

ligion pouvoit influer ſur leur conduite par les motifs de la crainte & de l'eſpérance (*e*). C'eſt néanmoins un juſte ſujet d'étonnement qu'ils n'ayent pas été excommuniés (*f*), & qu'ils ayent fait un même corps de Religion avec le reſte des Juifs, comme le font aujourd'hui les Janſéniſtes, & les Molinistes

parties conſidérées ſéparément ſoient vraies, car cela ne ſuffit pas; il faut que la particule qui leur ſert de lien n'amène pas une fauſſeté. Monſr. Lloyd n'a point pris garde à cela: une infinité d'Auteurs ont la même négligence.

(*e*) *La partie qu'ils retenoient de la Religion pouvoit influer ſur leur conduite par les motifs de la crainte & de l'eſpérance*] Tout bien compté je ne vois point que je doive rétracter ce que j'ai dit dans un autre Livre: „il y a eu „parmi les Juifs une Secte qui nioit „tout ouvertement l'immortalité de „l'ame, c'étoient les Saducéens. Je „ne vois pas qu'avec une opinion ſi „déteſtable, ils ayent mené une vie „plus corrompue que les autres Juifs, „& il eſt au contraire fort vrai-ſem„blable, qu'ils étoient plus honnêtes „gens que les Phariſiens, qui ſe pi„quoient tant de l'obſervation de la „Loi de Dieu". Je dois ſeulement ajoûter à ce Paſſage, une petite Obſervation: c'eſt que la bonne vie des Saducéens auroit pû couler de la doctrine de la Providence; car on prétend qu'ils croyoient que Dieu punit en ce monde les mauvaiſes actions, & qu'il récompenſe les bonnes. Voyez ci-deſſous la Remarque (*g*). Cette opinion paroît très-capable de ſervir de frein & d'éperon; elle peut pouſſer au bien par l'eſpérance d'un bonheur terreſtre, & réprimer par la peur des châtimens temporels le penchant au mal. Il ſemble même qu'elle puiſſe être plus efficace que l'autre doctrine; car les biens & les maux préſens ou prochains font) beaucoup plus d'impreſſion quoiqu'ils ſoient petits, que de grands biens ou de grands maux que l'on n'enviſage que d'une diſtance fort éloignée. Voilà ce que peuvent dire ceux qui examinent ceci ſuperficiellement: mais ceux qui approfondiſſent la choſe en jugent d'une autre façon. Ils croyent que généralement parlant la véritable & la principale force de la Religion, par rapport à la vertu, conſiſte à être perſuadé de l'éternité des peines & des récompenſes, & qu'ainſi en ruinant le dogme de l'immortalité de l'ame, on caſſe les meilleurs reſſorts de la Religion. On peut fortifier cette penſée par deux Remarques: l'une qu'il n'eſt preſque pas poſſible de perſuader aux gens qu'ils proſpéreront ſur la terre en vivant bien, & qu'ils ſeront accablés de la mauvaiſe fortune en vivant mal. Chacun croit voir tous les jours mille & mille exemples du contraire: & où ſont les Docteurs aſſez éloquens pour perſuader ce qu'on s'imagine être démenti par une ſuite continuelle d'expériences? Ils pourront bien éluder nos Objections en nous aſſûrant que nous ne connoiſſons guere en quoi conſiſte la vraie proſpérité & la vraie adverſité, & que les méchans ſont aſſez punis par les remors de leur conſcience au milieu de leurs richeſſes & de leurs pompes, pendant qu'un honnête homme eſt dignement récompenſé par la ſeule poſſeſſion de la vertu, & par le bon témoignage qu'il ſe peut rendre à ſoi-même. Ils nous diront là-deſſus cent belles choſes, ils nous étourdiront, & ils formeront en nous une eſpece de perſuaſion: mais ils ne bâtiront pas à demeure, ce ne ſera qu'une foi intermittente, ils auront toûjours à craindre que dans les mauvais intervalles nous ne les nommions de faux Docteurs, & ne leur faſſions les mêmes reproches que Brutus fit à la Vertu. Si vous m'objectez qu'il y a dans le cœur des hommes une certaine impreſſion qui ſe réveille ſouvent, & qui eſt aſſez active; elle fait croire en dépit des expériences que la piété jouïra du temporel, & que l'inobſervation de la Loi de Dieu ſera punie dans ce

Digitized by Google

liniſtes, avec les autres Chrétiens de la Communion de Rome. Les Saducéens ne paroiſſent point ſous ce nom-là dans le Talmud, on ne les y trouve que ſous la notion d'Hérétiques & d'Epicuriens. C'eſt ſans beaucoup de raiſon que l'on prétend qu'ils n admettoient que les cinq Livres de Moyſe (*g*), &

monde; ſi vous me faites, dis-je, cette Objection, je vous répondrai que les Orthodoxes ſe feront cette reſſource tout comme les Saducéens, & qu'ayant de plus la reſſource de l'éternité, ils ſeront plus en état de faire influer la Religion ſur leur Morale pratique. C'eſt ma ſeconde Remarque.

Pour finir, je dis qu'on ne peut nier qu'en cas qu'un homme ſoit fortement perſuadé que la Juſtice divine diſtribue les peines & les récompenſes ſeulement dans cette vie, & que toute notre deſtinée ſe termine là, il ne puiſſe s'abſtenir du mal, & ſe tourner vers le bien par un motif de Religion. Mais en même temps il faut dire, qu'il y a ſi peu d'apparence qu'un tel ſentiment ait quelque force contre la dépravation de notre nature, que l'on eſt fondé à ſoûtenir que la Secte Saducéenne détruiſoit les vrais appuis de la Religion, & que la bonne vie d'un Saducéen peut paſſer pour une eſpece d'exemple de la combinaiſon de l'honnêteté morale & de l'impiété. Mr. Willemer l'avouera, puis qu'il dit qu'un Saducéen ne croyant point l'immortalité de l'ame, ne pouvoit pas s'abſtenir du crime. Cet auteur donne la preuve d'un fait par une raiſon de droit. Cela eſt quelquefois illuſoire, vu que les hommes ne ſont pas accoûtumés à vivre ſelon leurs principes. En général l'ordre veut que dans les queſtions de fait on conſulte l'expérience beaucoup plutôt qu'un raiſonnement ſpéculatif. Prenez bien garde à ces paroles de Moréri empruntées de Mr. Godeau: *Il eſt vrai que ſi en leurs dogmes les Saducéens étoient plus impies que les* Phariſiens, *au moins il n'y avoit ni tant de vanité ni tant d'hypocriſie en leurs mœurs, & ils ne ſe montroient pas ſi cruels ennemis de* Jeſus-Chriſt. Vous trouverez la même Remarque dans le Dictionaire de Mr. Hofman.

(*f*) *C'eſt un juſte ſujet d'étonnement qu'ils n'ayent pas été excommuniés.*] Il faut avouer qu'une telle tolérance étoit exceſſive; car enfin les erreurs des Saducéens ne regardoient pas des vérités indifférentes, mais les points les plus fondamentaux de la Religion: les Modernes qui écrivent pour la tolérance ne la demandent pas auſſi étendue que l'étoit alors celle des Juifs: ils ne demandent pas qu'elle ſoit Eccléſiaſtique pour toutes ſortes de Sectes, ils ſe contentent qu'elle ſoit civile ou politique. Monſr. Willemer, après avoir imputé cette tolérance de la Synagogue pour la Secte Saducéenne, aux mœurs corrompues de ces ſiecles-là, en donne d'autres raiſons particulieres, & nommément l'exactitude avec quoi ces Hérétiques pratiquoient tous les actes extérieurs du culte public. Il eſt certain que la plus énorme diverſité de ſentimens à l'égard des dogmes ſpéculatifs de la Religion trouve plus de tolérance que la plus petite diſpute à l'égard du culte. Faites quant à l'extérieur tout ce que la Religion dominante preſcrit, vous ſerez plus ſupporté dans vos Héréſies capitales, que ſi ſans ces Héréſies vous combattiez l'extérieur.

Notons qu'un Théologien Réformé, qui eſt devenu grand Défenſeur de l'intolérance, avoit réfuté le dogme du ſupplice des Hérétiques, entre autres raiſons par la conduite de Jeſus-Chriſt envers les Saducéens. Il obſerva que Jeſus-Chriſt *agit avec eux avec* beaucoup de *clémence*, & ne blâme point les Magiſtrats qui les toléroient. Voyez les Penſées diverſes ſur les Cometes à l'Article CLXXXV.

(*g*) *C'eſt ſans beaucoup de raiſon que l'on prétend qu'ils n'admettoient que les cinq Livres de Moyſe.*] Tertullien aſſûre qu'ils adoptérent l'Héréſie de Deſitheus, qui avoit rejetté les Prophetes, & qu'ils y joignirent une autre

Digitized by Google

& que de-là vint, que Jeſus-Chriſt, dans ſa Diſpute avec eux ne leur cita que le Pentateuque. Arnobe eſt le ſeul Auteur qui nous ait appris qu'on leur ait attribué de donner à Dieu un corps organique. Il rapporte cela d'une maniere qui eſt un peu cenſurable (*h*).

SAVO-

impiété, ce fut de nier la réſurrection. Origene, St. Jerome, & une infinité d'autre Ecrivains aſſûrent le même fait, je veux dire que cette Secte n'avoit retenu du Canon de l'Ecriture que le Pentateuque. Je l'ai débité auſſi dans un autre Ouvrage : mais j'avoue ici que ce ſentiment ne me paroît pas bien fondé. Il eſt combattu par un Argument négatif que je trouve tout-à-fait bon. L'Ecriture Sainte ne dit jamais en parlant des Saducéens, & de leurs erreurs, qu'ils rejettaſſent les Prophetes. Ce ſilence, je l'avoue, n'eſt pas une raiſon convaincante ; mais que dirons-nous de Joſephe, qui ne leur a point imputé cette réjection ? Il n'eſt pas poſſible de s'imaginer qu'il eût omis un tel article, ſi capital, ſi éclatant ; qu'il l'eût, dis-je, omis lors même qu'il a obſervé que cette Secte rejettoit les Traditions. Voici quelque choſe de plus fort : non-ſeulement il n'a point dit en cet endroit-là, où il n'y avoit pas moyen de ſe taire, qu'ils rejettaſſent une partie de l'Ecriture ; il a même dit poſitivement que lorſqu'ils nioient l'autorité des Traditions non-écrites, ils en donnoient cette raiſon : *Il faut ſeulement tenir pour légitime ce qui eſt écrit.* Un Hiſtorien, qui parleroit de la ſorte touchant une Secte qui rejetteroit preſque toute l'Ecriture, ne ſeroit-il pas inſenſé ? Je ſai bien qu'en chicanant on peut prétendre que les paroles de Joſephe ne ſe rapportent qu'aux Loix écrites, & par conſéquent qu'au Pentateuque : mais je ſai auſſi que c'étoit une occaſion inévitable de faire mention du mépris que ces Hérétiques auroient eu pour tout le reſte du Canon des Ecritures. Mr. Simon s'eſt déclaré hautement contre le parti qui aſſûre qu'ils n'admettoient que le Pentateuque, & il s'eſt ſervi du témoignage de l'Hiſtorien des Juifs. *Cette Secte*, dit-il, *retint tout le corps de l'Ecriture ſelon le témoignage de Joſephe, qui aſſûre que les Saducéens recevoient* toute l'Ecriture, *& qu'ils rejetterent ſeulement les Traditions. Ceux-là donc ſe trompent qui croyent que les Saducéens ne conſerverent que les cinq livres de Moyſe à l'imitation des Samaritains.* On trouve dans le Talmud de Babylone, & dans les Ecrits des Rabins, pluſieurs Paſſages, qui témoignent que les Saducéens reconnoiſſoient pour divins les Livres Hagiographes & Prophétiques de l'Ecriture, & qu'ils ſe contentoient de mépriſer les Explications des Docteurs. Il y a des gens qui croyent qu'on a confondu les Samaritains avec les Saducéens, & que par là l'on s'eſt figuré que ceux-ci, tout comme les autres, ne reconnoiſſoient que les Livres de Moyſe. Mais il eſt certain qu'il faut diſtinguer ces deux Sectes l'une de l'autre : car les Juifs n'avoient aucune communication avec les Samaritains, & ils ne rompirent pas la Communion Eccléſiaſtique avec les Saducéens. Ils eurent même quelquefois un Saducéen pour leur grand Sacrificateur, & il y a quelque apparence que le grand Sacrificateur Caïphe faiſoit profeſſion de cette Secte.

On raiſonneroit contre l'ordre ſi l'on ſe ſervoit de cet Argument. Les Saducéens choiſirent dans l'Ecriture les Livres qui ne combattoient pas formellement leurs erreurs, ils reconnurent ceux-là pour canoniques, & ſecouérent le joug des autres, parce qu'ils y trouvoient nettement l'immortalité de l'ame, & la doctrine de la réſurrection. Ce fut la voie abrégée de diſputer que la pareſſe leur fit prendre. Je dis que cette maniere de preuve eſt illuſoire : les matieres de fait de-

Digitized by Google

SAVONAROLA (JEROME) naquit à Ferrare le 21 de Septembre 1452, & ſe fit Moine Dominicain à Boulogne, à l'inſû de ſes parens, l'an 1474. Ses Supérieurs l'employérent à enſeigner la Phyſique & la Métaphyſique: mais s'étant acquitté de cet emploi pluſieurs années, il ſe dégoûta de ces vaines ſubtilités, & s'attacha tout entier à la

mandent des preuves de fait, & non pas des vraiſſemblances appuyées ſur des raiſons ſpéculatives. Outre que de ſemblables raiſons ne nous manquent pas; car l'eſprit humain eſt ſi fertile en ſubterfuges, en gloſes, & en diſtinctions, qu'il ne lui eſt pas néceſſaire de rejetter la divinité d'un Livre, pour ſe défaire des Argumens que l'autre Parti en emprunte. Les Sociniens ne font-ils pas profeſſion de reconnoître pour canonique tout le Nouveau Teſtament? & néanmoins on y trouve plus de Paſſages contre leurs erreurs que dans le Vieux Teſtament contre celles des Saducéens? Choſe plus ſurprenante: beaucoup de Chrétiens ſans ceſſer de reconnoître la Divinité de l'Ecriture, ſe moquent de la Magie, & ſoutiennent que les Démons n'ont aucun pouvoir. Notons qu'un Rabin moderne révoque en doute ce qui eſt dit dans l'Ecriture, que les Saducéens ne croyoient pas l'exiſtence des eſprits. Cela, dit-il, ſeroit une preuve qu'ils rejettoient le Pentateuque, qui fait mention des Anges en divers endroits. Il raiſonne mal. Ces gens-là recouroient à des diſtinctions, afin d'éluder la force deces Paſſages. Voyez Willemer, & les Ecrivains qu'il cite, & nommément Grotius. Conſultez auſſi Voſſius, qu'il ne cite pas. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils pratiquoient les rites des Juifs, & qu'ils faiſoient profeſſion d'eſpérer par là les faveurs que Dieu a promiſes à ceux qui obſerveront ſa Loi, & d'éviter les malédictions que les infracteurs avoient à craindre. L'Auteur qui me fournit ce fait montre à Lightfoot, que le Paſſage de Malachie ch. III. v. 4. ne convient point à cette Secte, vu qu'elle n'a jamais cru ni qu'il fallût mépriſer la Loi ni que l'obſervation de la Loi fût inutile. Notez que le Paſſage de Malachie conviendroit admirablement à certains Saducéens, qui prenant garde à l'expérience auroient reconnu la fauſſeté des Maximes de leurs Docteurs.

(*h*) *On leur a attribué de donner à Dieu un corps organique* Arnobe *rapporte cela d'une maniere qui eſt un peu cenſurable.*] Heraldus cenſure vivement Arnobe; & cette cenſure n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement: mais elle auroit dû être moins ſévére; car voici le ſens d'Arnobe. Nous ne ſommes pas reſponſables des rêveries des Juifs: mais dans les choſes qui pourroient nous être communes avec eux, il n'y a rien de mauvais quand on a l'intelligence du ſens myſtique. Il ne pouvoit pas nier, que ſelon le ſens littéral de l'Ecriture, Dieu n'ait des mains, des piés, une bouche, & des yeux. Il falloit donc qu'il avertît les Païens, que ces expreſſions ſont une nue, & une envelope, qui cachent la vérité. Ce fut en lui une adreſſe d'habile Rhétoricien de n'inſiſter pas ſur cette Objection, & de ſe contenter de quatre ou cinq lignes pour déclarer aux Adverſaires, que les Chrétiens ne donnent à Dieu aucune figure, ni aucune compoſition organique. S'il eût voulu diſcuter plus exactement cette matiere, comme avoit fait Numenius, il eût énervé ſon Ouvrage; car comme il faiſoit une invective contre les Païens, il ne falloit pas qu'il perdît du temps à leur répondre. Il valoit mieux qu'il fût toûjours attaquant; il faut être le moins qu'on peut ſur la défenſive dans cette ſorte d'Ouvrages. Au reſte, nous ſavons par Origene ce que fit Numenius en faveur des Juifs, & cela nous montre que les Païens n'ont point négligé les prétendus avantages qu'ils eſpéroient de tirer des endroits de l'Ecriture qui

Digitized by Google

à la lecture des Livres pieux, & de l'Ecriture Sainte principalement. On l'employa à prêcher & à confeſſer, & il le fit avec une grande aſſiduité, jusques à ce que, pour mieux vaquer à la premiere occupation, il abandonna la ſeconde. Il fut mandé en 1492, pour préparer à la mort Laurent de Medicis. C'eſt un fait conſtant, 1, qu'il ſe diſtingua d'une façon extraordinaire par l'auſtérité de ſa vie, & par la ferveur éloquente avec

ſemblent attribuer à Dieu quelque imperfection. Les Chrétiens avoient recours au ſens figuré, & oppoſoient à ces Paſſages ceux qui traitent nettement de la perfection de Dieu. Mais l'Ouvrage d'Arnobe ne ſouffroit guere cette diverſion : elle fourniſſoit un prétexte de répondre qu'il falloit auſſi expliquer les uns par les autres les Paſſages des Poëtes, & donner un ſens de figure à quelques-uns. Ce n'étoit point-là le lieu de réveiller cette idée. Le Commentateur qui cenſure Arnobe n'y a pas pris garde.

(a) *Il ſe diſtingua par l'auſtérité de ſa vie, & par la ferveur éloquente avec laquelle il prêchoit contre les mauvaiſes mœurs.*] Si vous voulez voir ce que l'on a dit des grands ſuccès de ſes ſermons, vous n'aurez qu'à conſulter l'Appendix de Mr. Cave. On prétend que les Florentins ſe convertirent par ſes Prédications beaucoup mieux que les Ninivites par celles de Jonas : car la ville de Florence ſe réforma, non pas pour un jour, mais pour un long temps, & jetta au feu tous les inſtrumens du luxe.

(b) *Il s'acquit une grande autorité dans Florence avec la vénération de toute la ville.*] On le regardoit comme un Prophete envoyé de Dieu pour la correction des mœurs, & l'on ne croyoit pas qu'aucune affaire dût être entrepriſe ſans lui, ni dans le Sénat, ni dans les maiſons des particuliers. C'eſt ainſi qu'en parle Paul Jove. Mr. Varillas a paraphraſé cet Auteur par des détails que tout le monde ne voudroit point approuver. Il venoit de dire que Savonarola étoit le plus ſavant homme qu'il y eût eu dans l'Italie depuis le ſiecle des premiers Céſars. . . . ; *qu'il avoit prédit tant de choſes extraordinaires arrivées dans toutes les circonſtances qu'il avoit marquées, qu'il paſſoit pour un grand Prophete, & que les Florentins étoient ſi fortement perſuadés de ſa ſainteté, qu'ils l'avoient même canoniſé pendant ſa vie.* Après cela il continue de cette façon : „Ses „talens vrais & ſuppoſés le faiſoient „agir dans Florence, avec plus d'au„torité que s'il en eût été Souverain, „puiſque non-ſeulement on déféroit à „ſes avis dans les Aſſemblées publi„ques, mais de plus il étoit arbitre „des affaires domeſtiques, & vuidoit „les querelles qui ſurvenoient entre „les maris & les femmes, ſans qu'il „y eût jamais d'inexécution ou de „plainte contre ce qu'il avoit ordon„né". Perſonne n'a mieux décrit que Juſte Lipſe l'empire de ce Religieux. Il ne faut pas oublier qu'on compte parmi les marques de ſon crédit l'honneur qu'il eut d'être député par les Florentins au Roi de France. Voyons ce que Mr. Bullart a remarqué là-deſſus : „Les plus qualifiés ravallant „leur authorité pour rehauſſer la „ſienne, il fut choiſi pour aller en „qualité d'Ambaſſadeur de la Répu„blique vers le Roi de France Char„les VIII. à Poggibone, lui deman„der la reſtitution de Piſe à l'Eſtat de „Florence. Il s'acquitta de cette com„miſſion avec beaucoup de vigueur; „menaça le Roy, par un eſprit de „Prophétie, de l'ire de Dieu, s'il ne „faiſoit cette reſtitution enſuite des „Traités ſi ſolemnellement jurés. „Quoique cela ne réuſsît pas ſelon ſes „deſirs, & l'eſpoir des Florentins, ſi „eſt-ce que voyant que tout plioit en „Italie ſous la puiſſance des François,

Digitized by Google

avec laquelle il prêchoit contre les mauvaiſes mœurs (*a*), ſans épargner les déſordres du Clergé, ni même la Cour de Rome; 2, qu'il prétendit avoir part aux Révélations céleſtes; 3, que par tous ces moyens-là il s'acquit une grande autorité dans Florence, avec la vénération de toute la ville (*b*); 4, qu'il déchut de ſon crédit, qu'il fut excommunié, dégradé des Ordres Eccléſiaſtiques, pendu & brulé, l'an 1498 (*c*). Ce ſont-là

„il favoriſa les intérêts de Charles, „afin de gagner ſa faveur: mais la „mort de ce Prince eſtant advenue „la veille de Paſques Fleury, l'an „mil quatre cent quatre vingt dix „huit, il déchut beaucoup de ce „grand pouvoir, & on le ſoupçonna „d'avoir plus travaillé dans cette „négociation pour ſoi-même, que „pour la République. „

Il y a un grand défaut de jugement dans la derniere partie de ce Paſſage: car au revers du feuillet l'Auteur obſerve que la mort de Charles VIII. précéda de quatre ou cinq jours ſeulement celle de Savonarola; & il raconte des choſes qui perdirent de réputation ce Dominicain, & qui furent ſuivies de ſon empriſonnement, & de l'inſtruction de ſon Procès. Cela ne renverſe-t-il pas de fond en comble ce qu'il avoit dit dans la page précédente, que par la mort de Charles VIII. Savonarola *déchut beaucoup de* ſon *grand pouvoir*? La vérité eſt que ſa fortune étoit ruinée avant qu'on eût ſû à Florence la mort de ce Prince. Il y a dans le Théatre de Paul Freher la même bévue.

On verra dans les Remarques ſuivantes bien des Citations qui ſervent de preuve au Texte de celle-ci.

(*c*) *Qu'il fut pendu & brulé l'an* 1498.] Je crois que ce fut le 23 de Mai, comme l'aſſurent pluſieurs Ecrivains. On m'objectera peut-être que le Porcacchi nous apprend que Pierre Delphino Général des Camaldules a remarqué dans ſes Lettres, que Savonarola fut exécuté le jour même de l'Aſcenſion, & que puiſqu'il a fait cette Remarque dans une Lettre compoſée exprès le 26 de Juillet 1498 ſur la mort de ce Religieux, il y a lieu de croire qu'il ne s'eſt pas abuſé. Or le jour de l'Aſcenſion cette année-là fut le 24 de Mai. On dira ce qu'on voudra, j'aime mieux en croire Jean François Pic, & Bzovius, qui diſent que Savonarola fut exécuté la veille de l'Aſcenſion. Le Porcacchi n'a cité cette Lettre de Pierre Delphino, que pour propoſer une Objection contre Guicciardin, qu'il ſuppoſe avoir affirmé que Savonarola fut mis à mort le jour de Paques fleuries neuvieme d'Avril. Mais il n'eſt pas vrai que Guicciardin diſe cela: il dit ſeulement que l'autorité de ce Religieux fut renverſée le lendemain du jour de la mort de Charles VIII. jour de la Fête des Palmes. *Finì il dì ſeguente a quello, nel qual terminò la vita di Carlo (giorno celebrato da' Chriſtiani per la ſolennità delle Palme) in Firenze l'autorità del Savonarola.* On ne ſait point à quoi ſe rapporte ſa Parentheſe, ſi c'eſt au jour de la mort de Charles VIII, ou au jour ſuivant: mais on doit être aſſuré qu'il a voulu dire que le 8 d'Avril fut le dernier jour de l'autorité de Savonarola; car il venoit d'obſerver que Charles VIII finit ſa vie la veille du 8 d'Avril. On doit auſſi croire qu'il a mis au lendemain de la mort de ce Monarque, non pas la mort de Savonarola, mais ſon empriſonnement; & ainſi la Critique du Porcacchi n'eſt pas bien fondée. Je crois qu'il y a quelques petites inexactitudes dans les paroles de Guicciar-

Digitized by Google

là des choſes qui ne ſont point conteſtées : mais il y a partage de ſentimens ſur la queſtion ſi c'étoit un honnête homme, ou un hypocrite. Quelques Auteurs ſoûtiennent qu'un grand zele pour la vérité, & pour la réformation de l'Egliſe, le faiſoit agir : d'autres prétendent que c'étoit un impoſteur, qui pour ſatisfaire la paſſion de dominer ſe ſervit du maſque de la vertu, & s'érigea en Prophete. Il eſt difficile de bien démêler la vérité dans ce conflict d'opinions ; car s'il eſt ſûr d'un côté que les Tartufes les plus ſcélérats trouvent des Apologiſtes, il

din : j'aimerois mieux ſuivre les dates de Jean Burchard, ſelon leſquelles Savonarola fut empriſonné le 9 d'Avril, deux jours après le grand ſpectacle pour l'épreuve du feu ; & comme d'ailleurs il eſt certain que le Samedi 7 d'Avril, veille de Pâques fleuries fut le jour de la mort de Charles VIII, on ne voit pas que Guicciardin ait pu dire que le jour des Palmes ait été ou celui de la mort de ce Monarque, ou celui de la ruine du crédit de Savonarola. Obſervez en paſſant combien ſe trompent ceux qui diſent que la mort de Charles VIII. contribua à la chûte de ce Moine. On n'avoit pas pû même ſavoir à Florence la maladie de ce Prince, quand Savonarola fut mis en priſon. Philippe de Comines s'eſt trompé, lorſqu'il a dit que ce Monarque & ce Religieux moururent à *quatre ou cinq jours l'un de l'autre.* Le Pere Petau s'eſt trompé auſſi, en mettant au 9 d'Avril le ſupplice de ce Moine. Nauclerus le met en général ſous le mois d'Avril. Pierre de Saint Romuald l'a mis ſous le 21 de Septembre 1493.

(d) *Philippe de Comines.... le loue beaucoup ; & lui attribue la gloire d'avoir bien prophétiſé certaines choſes.*] Etant arrivé à Florence lorſqu'il alloit au devant de Charles VIII, qui revenoit de Naples l'an 1495. il rendit une viſite à *frere Hieronymo demeurant à un Convent réformé, homme de ſainte vie, comme on diſoit, qui quinze ans avoit demeuré audit lieu.* „La cauſe de l'aller voir," ajoute-t-il, „fut par ce qu'il avoit toujours preſché en grande faveur du „Roy, & ſa parole avoit gardé les „Florentins de tourner contre nous : „car jamais preſcheur n'eut tant de „crédit en cité : Il avoit toujours aſ„feuré la venue du Roy (quelque „choſe qu'on diſt, ne qu'on eſcriviſt „au contraire) diſant qu'il eſtoit en„voyé de Dieu, pour chaſſier les „Tyrans d'Italie, & que rien ne pou„voit réſiſter, ne ſe deffendre contre „luy. Avoit dit auſſi qu'il viendroit à „Piſe, & qu'il y entreroit, & que ce „jour mourroit l'Eſtat de Florence : „& ainſi advint ; car Pierre de Medi„cis fut chaſſé ce jour : & maintes „autres choſes avoit preſchées, avant „qu'elles advinſſent, comme la mort „de Laurens de Medicis : & auſſi „diſoit publiquement l'avoir par ré„vélation : & preſchoit que l'Eſtat „de l'Egliſe ſeroit réformé à l'es„pée. Cela n'eſt pas encores ad„venu : mais il en fut bien près : & „encores le maintient. Pluſieurs le „blasmoient de ce qu'il diſoit que „Dieu luy avoit revelé, autres y ad„joûterent foy. De ma part je le „répute bon homme : auſſi luy de„manday ſi le Roy pourroit paſſer, „ſans peril de ſa perſonne, veu la „grande aſſemblée que faiſoient les „Venitiens : de laquelle il ſavoit „mieux parler que moi, qui en ve„nois. Il me répondit qu'il auroit „affaire en chemin ; mais que l'hon„neur lui en demeureroit, & n'euſt-il „que cent hommes en ſa compagnie ; „& que Dieu, qui l'avoit conduit au „venir, le conduiroit encores à ſon

Digitized by Google

il eſt ſûr de l'autre, que les Zélateurs les plus ſinceres trouvent des Accuſateurs; & il eſt certain que de part & d'autre, ſoit pour défendre, ſoit pour accuſer, on lâche ordinairement la bride à l'intérêt de Parti, à l'artifice, & à la mauvaiſe foi. Il me ſemble donc qu'il me doit ſuffire de faire quelques Recueils ſur ce qui a été dit pour ou contre ce Dominicain. On les verra principalement dans les Remarques. Philippe de Comines, qui l'avoit vu, le loue beaucoup, & lui attribue la gloire d'avoir bien prophétiſé certaines choſes (*d*). C'eſt auſſi ſur ſon témoignage que

„retour; mais pour ne s'eſtre bien „acquitté de la réformation de l'E„gliſe, comme il devoit, & pour „avoir ſouffert que ſes gens pillaſ„ſent & dérobaſſent ainſi le peuple, „auſſi bien ceux de ſon party, & „qui luy ouvroient les portes ſans „contrainte, comme les ennemis, „que Dieu avoit donné une ſentence „contre lui: & en bref auroit un „coup de ſouet; mais que je luy diſ„e que s'il vouloit avoir pitié du „peuple, & délibérer en ſoy de gar„der ſes gens de mal faire, & les „punir quand ils le feroient, comme „ſon office le requiert, Dieu révo„queroit ſa ſentence, ou la diminue„roit; & qu'il ne penſaſt point eſtre „excuſé pour dire *je ne fais mal „mal*: & me dit que luy-même iroit „au devant du Roy, & lui diroit; „& ainſi le fit; & parla de la reſti„tution des places des Florentins. „Il me cheut en penſée la mort de „Monſeigneur le Dauphin, quand il „parla de cette ſentence de Dieu; „car je ne voyois autre choſe que le „Roy peuſt prendre à cœur: & dis „encore cecy à fin que mieux on en„tende que tout cedit voyage fut „vrai myſtere de Dieu.„ C'eſt ainſi qu'il parle dans le ij Chapitre du Livre VIII. Voyons ce qu'il dit dans le Chapitre XIX, où il rapporte la fin tragique de ce Jacobin: „*Frere Hyeronime* qui a dit „beaucoup de choſes avant qu'elles „fuſſent advenuës .... toûjours avoit „ſoûtenu que le Roi paſſeroit les „Monts, & le preſcha publiquement, „diſant l'avoir par révélation de Dieu, „tant cela qu'autres choſes dont il „parloit, & diſoit que le Roi étoit „esleu de Dieu, pour réformer l'Egli„ſe par force, & chaſtier les Tyrans; „& à cauſe de ce qu'il diſoit ſavoir „les choſes par révélation, murmu„roient pluſieurs contre lui, & ac„quit la haine du Pape, & de plu„ſieurs de la ville de Florence. Sa „vie étoit la plus belle du monde, „ainſi qu'il ſe pouvoit voir, & ſes „ſermons, preschant contre les vi„ces, & a réduit en icelle maintes „gens à bien vivre, comme j'ai „dit..... Il a toûjours preſché pu„bliquement que le Roi retourneroit „derechef en Italie, pour accomplir „cette commiſſion, que Dieu lui avoit „donnée, qui étoit de réformer l'E„gliſe par l'eſpée, & de chaſſer les „Tyrans d'Italie, & que au cas qu'il „ne le fiſt, Dieu le puniroit cruelle„ment; & tous ſes ſermons pre„miers, & ceux de preſent, il les a „fait imprimer & ſe vendent. Cet„te menace qu'il faiſoit au Roi, de „dire que Dieu le puniroit cruelle„ment, s'il ne retournoit, lui a „pluſieurs fois eſcrite ledit Hieronyme, peu de temps avant trespas, „& ainſi le me dit de bouche ledit „Hieronyme, quand je parlay à lui „(qui fut au retour d'Italie) en me „diſant que la ſentence étoit donnée „contre le Roi au ciel, au cas qu'il „n'accompliſt ce que Dieu lui avoit „ordonné, & qu'il ne gardaſt ſes „gens de piller.„ Il aſſure que Savonarola ne fut accuſé *ſinon qu'il mettoit diſcord en la ville; & que ce qu'il diſoit de prophétie, il le ſavoit par ſes*

que l'on appuie fortement lorſqu'on veut légitimer les Révélations

amis qui étoient du conſeil. Je ne les veux point accuſer, ni excuſer, continue-t-il. *Je ne ſai s'ils ont fait bien ou mal de l'avoir fait mourir: mais il a dit maintes choſes vrayes, que ceux de Florence n'euſſent ſçu lui avoir dites: Et touchant le Roi, & les maux qu'il dit lui devoir advenir, lui eſt advenu ce que vous voyez, qui ſont premier la mort de ſon fils, puis la fierne, & ai veu des lettres qu'il eſcrivoit audit Seigneur.* Notez qu'il obſerve qu'il y avoit des Florentins *qui attendoient encores la venuë du Roy, & la deſiroient ſur l'eſperance que ledit frere Hieronyme leur donnoit, & ſe conſommoient, & devenoient pauvres à merveilles, à cauſe de la dépenſe qu'ils ſoûtenoient, pour cuider recouvrer Piſe. & les autres places qu'ils avoient baillées au Roi: dont les Venitiens tenoient Piſe.*

I. Cela peut faire croire que Savonarola prédiſoit ſimplement & abſolument le retour de Charles VIII; car s'il ne l'avoit prophétiſé que comme une choſe probable, & en ſe foudant ſur ce que Dieu l'exigeoit, & menaçoit de ſa colere en cas d'inexécution, il n'auroit pas inſpiré tant de confiance aux Florentins. Il y a donc beaucoup d'apparence qu'il leur promettoit abſolument comme un fait certain la ſeconde Expédition de Charles VIII; mais qu'en s'adreſſant à ce Prince il ne tenoit pas le même langage; & qu'il lui faiſoit ſeulement connoître que Dieu lui ordonnoit de retourner en Italie, faute de quoi il lui dénonçoit l'indignation & les jugemens ſévéres de ſon Créateur. Il ne trouvoit pas de meilleur moyen de vérifier les Prophéties qu'il débitoit à Florence. Philippe de Comines, qui connoiſſoit mieux les Affaires de l'Etat que le maniége des faiſeurs de Prédictions, n'a pas démêlé ces deux reſſorts, ou cette duplicité de langage: il les confond l'un avec l'autre, il ſuppoſe que le Moine ajoutoit un *Si* dans ſes Sermons, comme dans ſes Lettres. Cela choque la vrai-ſemblance. Il eſt bon de remarquer que ſi ce Prophete eût été bien ſûr de ſon fait, il n'eût point ſignifié à Charles VIII. ces terribles jugemens de Dieu; car en les ſignifiant il croyoit poſſible que ce Monarque ne fit point la ſeconde Expédition. Comment donc oſoit-il la prophétiſer, & dire que Dieu la lui avoit révélée? Lorſque Dieu révele qu'une telle choſe arrivera, les hommes ſont-ils capables d'empêcher qu'elle n'arrive? Peuvent-ils choiſir des meſures qui la détournent? Eſt-il néceſſaire de les menacer de quelque malheur au cas qu'ils la faſſent avorter? Concluons que les menaces qu'on faiſoit à Charles VIII, & la certitude de la Révélation de ſon retour en Italie, ne peuvent pas s'accorder enſemble dans une tête qui n'eſt pas folle. Que ſi vous me répondez que ces menaces devoient ſervir de moyen à l'événement, & qu'ainſi elles n'étoient point un ſigne de l'incertitude de Savonarola, je vous nierai le fait; car Charles VIII ne retourna point en Italie, & par conſéquent les menaces de ce Moine n'étoient pas l'un des moyens que Dieu avoit prédeſtinés à cette fin. Tournez-vous de quelque côté que vous voudrez, vous n'éviterez jamais qu'il n'ait été faux Prophete dans ce point-là. Il me fait ſouvenir de nos Drabicius, & de nos Kotterus, gens qui commençoient par ſouhaiter ardemment la ruine de l'Empereur, & qui continuoient par la prédire, & puis par chercher de tous côtés un Prince capable de la procurer, & enfin par dénoncer à ce Prince qu'il étoit prédeſtiné à ce grand ouvrage, & que s'il n'y travailloit, Dieu le puniroit ſévérement. Il y a quelquefois plus de malice que de fanatiſme dans ce procédé: on ne cherche que la guerre; car, comme l'a dit un homme fort verſé dans ces artifices, *il eſt certain que ſouvent les Prophéties ſuppoſées ou véritables ont inſpiré à ceux pour qui elles avoient été faites les deſſeins d'entreprendre les choſes qui leur étoient promiſes.*

Digitized by Google

lations de Savonarola : mais comme il a fait mention d'une Pro-

II. Je fais une autre réflexion sur le narré de Philippe de Comines. C'est un Auteur qui aide trop à la lettre pour faire trouver leur compte aux Prédictions de Savonarola. Il vérifie sur la mort du Dauphin, & sur celle de Charles VIII. les menaces de ce Moine. Elles étoient vagues, & ne le commettoient pas beaucoup : car ce Prince pouvoit recevoir des déplaisirs par cent endroits, & plus aisément que les personnes d'une condition privée : ainsi on ne risquoit rien en le menaçant de quelque disgrace. Un Prophete n'a rien à craindre quand il s'en tient à de telles généralités. Il peut même se sauver par une porte de derriere, en cas que les Princes qu'il menace ne tombent dans nulle affliction ; il peut dire que cette longue prospérité est un fléau de Dieu, qu'elle les empêche de travailler à leur salut, comme ils y eussent travaillé sous les revers de la fortune. Comines est trop bon & trop charitable, il auroit bien pu se passer des applications qu'il fait. Cette faute en a produit d'autres ; il s'est trouvé des Auteurs, qui ont assûré très-faussement qu'il dit que Savonarola prophétisa que le Roi de France ne survivroit guere au Dauphin.

Sleidan est peut-être cause de l'erreur qu'on vient de marquer ; car il a mal traduit la fin du Passage de Philippe de Comines. „Et touchant le „Roi, & les maux qu'il dit lui devoir „advenir, lui est advenu ce que vous „voyez, qui fut premier la mort de „son fils, puis la sienne, & ai veu „des lettres qu'il escrivoit audit Sei„gneur. „ La Traduction a tellement confondu les choses, qu'elle donne directement & formellement au Prophete ce qui n'est qu'une pure gloſe de l'Historien. Elle affirme outre cela que l'Historien a vu les Lettres qui contenoient cette prétendue Prédiction : mais Comines a dit seulement qu'il avoit vu quelques Lettres écrites au Roi par Savonarola.

III. Voici une troisieme réflexion. L'événement a justifié que Charles VIII n'avoit pas été choisi de Dieu *pour réformer l'Eglise par l'épée*, & pour *chasser les tyrans d'Italie*. Il ne réforma l'Eglise en nulle maniere : les Historiens remarquent son Expédition comme l'une des époques des plus grands malheurs de l'Italie ; & il est certain que cette partie du Monde n'a tiré nul fruit du voyage de ce Prince. Que conclurre de tout cela, sinon que le Moine se trompoit dans ses prétendues Révélations ? Il ne voyoit pas plus clair qu'un autre dans les Décrets de Dieu : mais il avoit la hardiesse de se vanter de les connoître. Qu'on n'aille point m'alléguer que si Charles VIII. avoit réformé l'Eglise par son épée, & qu'il eût fait observer à ses soldats une exacte discipline, les Prédictions du Dominicain auroient eu un bon accomplissement. Ce sont de vaines défaites. Quand Dieu prédestine à la fin, il prédestine aussi aux moyens ; de sorte que si les moyens de redonner à l'Eglise sa premiere forme, & à l'Italie la liberté, eussent dépendu de l'épée de Charles VIII & de la bonne discipline de ses troupes, ce Prince auroit été prédestiné à ces moyens ; & s'il y avoit été prédestiné, il les auroit mis en œuvre, car rien n'arrête les Décrets de Dieu. Il est donc faux que la Providence l'eût choisi pour cet Ouvrage ; & par conséquent Savonarola, qui l'assuroit, doit passer pour un faux Prophete dans ce point-là. Je ne répéterai pas ce qu'on a pu voir ailleurs contre les échapatoires de ceux qui, n'ayant pas réussi dans leurs Prédictions, en attribuent la faute aux péchés des hommes. Si ces péchés-là devoient détourner l'événement, il n'y avoit point un Décret au Ciel sur l'existence de cette chose : tout homme donc qui a prédit qu'elle arriveroit, s'est trompé ; & s'il avoit eu part à l'inspiration, il auroit connu les obstacles effectifs qui arriveroient, & non l'existence

Digitized by Google

Prophétie qui se trouva fausse, c'est celle qui assûroit que Charles VIII reviendroit en Italie, il sert de témoin aux Censeurs de ce Prophete. C'est ce qu'on verra dans un Passage que je rapporte de Gabriel Naudé (*e*), l'un des Auteurs qui critiquent la conduite de notre Moine. Il ne le fait pas avec tant de dureté que Volaterran, qui a tranché net

prétendue de ce qui ne devoit pas arriver.

Je ne sai où Mr. Varillas a lû qu'une disette étant survenue à Florence, *il ne servit de rien à* Savonarola *de l'avoir prophetisée*, qu'*au contraire les Florentins trouverent d'autant plus mauvais qu'il n'y eût point apporté de remede.* Ils n'auroient pas eu tout le tort: car il gouvernoit toute la ville; & si sa qualité de Prophete l'obligeoit à faire savoir par avance la stérilité de la terre, sa qualité de Directeur des Affaires de l'Etat l'obligeoit à faire venir des grains : la Prédiction sans cela étoit inutile.

Je ne dois pas omettre que sa conversation avec Philippe de Comines a été mal rapportée par Mr. Varillas, qui non-seulement y a cousu des additions & des amplifications outrées, mais aussi un mensonge tout-à-fait insupportable, savoir que Savonarola assura que Charles VIII. ne reviendroit point en Italie.

(*e*) Philippe de Comines *sert de témoin aux Censeurs de* Savonarola. *C'est ce qu'on verra dans un Passage . . . de Gabriel Naudé.*] „Puisque toute la „louange, que l'on a donnée jusques „aujourd'hui à ce personnage, se doit „rapporter ou à l'affection de ses fau„teurs & amis, ou à la ruse & sub„tilité des hérétiques, qui le feroient „volontiers plus zelé que S. Paul, „plus docte que St. Augustin, & plus „éloquent que St. Jean Chrysostome, „parce qu'ils se l'attribuent, je croy „que pour en juger avec plus de „raison & d'équité, l'on peut dire „premierement des prédictions qui „l'ont rendu si fameux & recom„mandable, que tant s'en faut qu'el„les se soient faites par le moyen de „la Magie divine, telles qu'estoient „celles des Prophetes & de beau„coup d'autres Saincts & favoris de „Dieu, au contraire elles ont esté „presque toutes faûsses, comme il „le peut voir en ce qu'il asseuroit que „le Roy Charles VIII viendroit pour „la seconde fois en Italie, que celuy „là periroit malheureusement qui „voudroit dominer Florence, que „Jean Pic guériroit de la maladie „de laquelle deux jours après il „décéda, & en beaucoup d'autres de „ses Prophéties, encores plus vaines, „lesquelles sont amplement déduites „& contées dans le Livre que Jean „Pogge a composé sur la fausseté „d'icelles: & que si quelqu'unes se „sont rencontrées véritables, il faut „advouer que ç'a esté casuellement, „ou parce qu'il estoit adverty de ce „qui se devoit faire par un grand „nombre d'amis qu'il avoit dans le „conseil des Florentins & du Roy de „France: & pour ce qui est finale„ment du reste de ses actions, l'on „peut veritablement juger par icelles „qu'il a esté un très-grand Politique, „employé quelquefois dans les char„ges plus honorables, & doué d'une „éloquence si prompte & persuasive, „qu'il peut estre à bon droict com„paré à ces anciens Orateurs qui „dominoient sur les Estats populaires „& Démocratiques, ne plus ne moins „que les vents sont sur la mer, les „entretenans à leur volonté dans le „calme de la paix ou dans les bou„rasques de guerre, les faisans rou„ler tantost d'un costé & tantost de „l'autre, les bouleversans de fond „en comble, & bref les manians à „leur plaisir & à la cadence de leurs „discours, comme Savonarola se peut „vanter d'avoir faict l'espace de plus „de dix ans à Florence, combien „qu'il se servoit aussi de ses révéla-

Digitized by Google

net que Savonarola étoit un fourbe, qui ſe révoltant contre l'Egliſe, travailloit à la fondation d'une Secte. Ce qu'il ajoute, que Savonarola allant à l'Egliſe pour monter en Chaire ſe faiſoit accompagner par des gens armés, n'eſt pas une petite marque d'un Eſprit factieux. On ne peut nier qu'il ne ſe ſoit trop mêlé des Affaires Poli-

„tions & de ſa pieté feinte & ſimulée „pour entretenir ſi longtemps ſon cré„dit & ſa réputation, n'ignorant point „par les exemples d'Arrius & de „Mahomet, que le reſpect de la re„ligion a une extrême puiſſance ſur „nos eſprits, & que depuis qu'un „homme a le bruit de vivre ſainctement, il perſuade tout ce qu'il veut „au peuple, ſur-tout quand il eſt „doué d'une grace de bien dire & „d'une éloquence non-commune". Naudé conclut qu'il étoit facile à Savonarola *de dominer à Florence*, quando, *comme a fort bien remarqué Paul Jove en parlant de luy*, nihil validius eſſet ad perſuadendum, ſpecie ipſa pietatis, in qua etiam tuendæ libertatis ſtudium emineret.

Nous verrons ci-deſſous quelques autres traits de ſa Cenſure. Prenez garde, s'il vous plaît, qu'il eût pu trouver dans Philippe de Comines une autre preuve des illuſions de Savonarola. Et n'oubliez point ce qu'il obſerve touchant les avis que ce Prophete pouvoit recevoir de la Cour de France, & du Conſeil des Florentins. Ce moyen-là de prédire n'étoit pas mauvais. On a dit qu'il y eut des Confeſſeurs qui lui révélérent les ſecrets de leurs pénitens, & qu'il l'avoua dans la priſon. Autre bon moyen de faire accroire qu'il avoit part aux Révélations d'enhaut. Je n'ai point le Livre où Jean Pogge donne le détail des fauſſetés prophétiques de Savonarola : mais voici un Paſſage qui en articule quelques-unes. *Un nommé Jean Pogge fit un traicté qui fut imprimé à Rome contenant 13 Chapitres, en tous leſquels addreſſant ſes paroles au même Savonarole, après avoir convaincu de fauſſeté & de menſonge ſes Predictions, ſpecialement en ce qu'ayant envoyé ſa cappe à Charles Strozze malade à la mort, & prédict que comme il l'auroit veſtue, il ſeroit incontinent & du tout guéry, iceluy Strozze néantmoins rendit l'eſprit tout auſſitôt qu'il l'eut touchée ; & de meſme l'ayant envoyée à un Orfevre nommé Coſme, & à pluſieurs malades à meſme effet, à ſavoir de guériſon prédicte & promiſe, ils paſſerent ſoudain de cette vie en l'autre ; pareillement en ce qu'il avoit affirmé publiquement que Jean Pic de la Mirandole guériroit de la maladie de la quelle dans trois jours après ceſte Prediction il décéda. Après avoir, dis-je, iceluy Jean Pogge, confuté les raiſons dudict Savonarole, & l'exhorté de retourner ſoubs l'obeyſſance du Pape, il le demonſtre eſtre infidele, infame, apoſtat, ſéditieux, perturbateur du bien & repos public ; ſchiſmatique déſobéyſſant au ſouverain Eveſque, & par conſéquent à bon droit excommunié.* Martin Del Rio lui reproche dans ces paroles d'avoir prédit abſolument & ſans condition & comme des événemens immuables & prochains, trois ou quatre choſes dont le contraire étoit arrivé avant la révolution d'un ſiécle. Il avoit prédit la converſion des Mores, & celle des Turcs, & la félicité de Florence, c'eſt-à-dire ſelon ſes principes le Gouvernement Populaire. Or bien loin que les Florentins recouvraſſent cet Etat, qu'ils tombérent ſous le Monarchique. Il paroiſſoit ſi perſuadé de la certitude de ſes Prédictions, & il en avoit tellement perſuadé les Moines de ſon Couvent, que lui & eux conſentirent à vérifier par la terrible épreuve du feu les Theſes ſuivantes : I. l'Egliſe de Dieu a beſoin de Réformation : II. Elle ſera fouettée ; & III. Elle ſera renouvellée : IV. Florence auſſi le ſera après avoir été fouettée : V. On eſpérera enſuite, & les Infideles ſe

Digitized by Google

Politiques (*f*). Cela eſt toujours blâmable dans les perſonnes qui ſe ſont conſacrées au Miniſtere de la Parole de Dieu: mais on doit principalement les condamner lorſqu'elles ſe mêlent du Gouvernement dans un Etat qui eſt diviſé en Factions. Voilà le cas où ſe trouvoit Savonarola. Il y avoit des Factions dans la République de Florence: les uns vouloient maintenir la Maiſon de Médicis, ou tout au moins l'Ariſtocratie; les autres vouloient extirper cette

convertiront à Jeſus-Chriſt: VI. Toutes ces choſes arriveront de nos jours: VII. L'Excommunication de frere Jerome eſt nulle, ceux qui n'y déferent pas ne pechent point. Il aſſura qu'il voyoit ſi clairement l'avenir, & qu'il acquieſçoit ſi fermement à l'évidence de cet objet, qu'il lui eût été auſſi difficile de n'y pas conſentir, que de nier les premiers principes. C'eſt de ce tonlà qu'il faut parler quand on veut rendre efficace ſur les Peuples ce qu'on prêche prophétiquement: mais le retour de ce voyage eſt un peu à craindre.

(*f*) *On ne peut nier qu'il ne ſe ſoit trop mêlé des Affaires Politiques.*] „Il commença peu à peu à donner „quelque indice de ſon ambition ca„chée, quand dès l'an 1484 il ſe „mesla, comme il dit luy meſme „au Livre qu'il a faict ſur ſes Pro„phéties, parmy les Politiques, & ſe „fit appeller au Conſeil qui ſe te„noit lors à Florence pour y eſta„blir le Gouvernement populaire, „où il excita tous les citoyens à „l'embraſſer d'une commune vo„lonté, leur propoſant quatre ou cinq „poincts de grande conſéquence pour „le bien maintenir en iceluy, qu'il „diſoit luy avoir eſté révélés de la part „de Dieu tout-puiſſant, & qu'ils les „devoient obſerver préciſément s'ils „vouloient rendre leur Eſtat le plus „floriſſant de tous ceux d'Italie. Sur „quoy, combien que les affaires n'euſ„ſent pris une route telle qu'il ſe „l'eſtoit imaginé, ſi eſt-ce pourtant „qu'il ne déſiſta de pouſſer plus „avant de jour à autre le crédit qu'il „s'eſtoit acquis parmy le peuple, en„ſeignant dans des Sermons qu'il „faiſoit l'an 1489 ſur l'explication de „l'Apocalypſe, que l'Egliſe eſtoit me„nacée d'une réformation prochai„ne, en ſuite de celle des petits „Roytelets & Tyrans d'Italie, „qui devoient bien toſt reſſentir le „fléau vengeur de toutes leurs „iniquités; ce qu'il prouvoit „en telle ſorte par les Paſſages de „la ſaincte Eſcriture, & l'aſſeurance „qu'il donnoit de ſes révélations, „qu'après le voyage de Charles VIII. „en Italie, lequel il avoit prédict & „annoncé deux ans auparavant, cha„cun s'attendoit tellement qu'il y „deuſt retourner, comme il l'aſſeuroit, „encore que l'eſpérance ne les en „quitta point jusqu'en l'an 1498 que „le Roy Charles & celuy qui l'avoit „tant favoriſé par ſes prédications paſ„ſerent de cette vie à une autre meil„leure..... Il s'eſtoit acquis l'ini„mitié, non-ſeulement du Pape Ale„xandre ſixieſme, & de la pluſpart des „Eccléſiaſtiques, contre leſquels il „avoit couſtume de déclamer en chai„re; mais auſſi de tous les principaux „Citoyens de la ville de Florence, par „l'exécution qu'il conſeilla de faire „de 7 ou 8 des plus nobles d'entre „eux: de ſorte que ne luy reſtant „pour amis que les fauteurs de Paul „Antoine Soderin, qui ſe ſervoit de „luy pour maintenir l'Eſtat populaire „contre Guy Antoine Veſpuce, qui „vouloit eſtablir une forme d'Ariſto„cratie, ils ne furent baſtans de „réſiſter à ceux du party contrai„re, qui enfoncerent pendant cette „eſmeute les portes de ſon Monaſtere, „pour le trainer au ſupplice, afin „de mettre leur ville en repos & „tranquilité par la mort de cet hom-

Digitized by Google

cette Maiſon, & établir le Gouvernement Populaire. Il ſe rendit Chef de l'Parti dans ces Diviſions, & l'ame ou le premier mobile de la Faction Démocratique; de ſorte qu'on le pourroit comparer aux Tribuns du Peuple, qui favoriſérent Marius contre Sylla dans la République Romaine, ou plutôt à ces Démagogues Athéniens qui ſe rendirent ſi ſouvent les Directeurs de l'Etat. Un Religieux, un Miniſtre des Autels, un Eccléſiaſtique, en un mot, peut-il s'embarquer ſur cette mer

„me qui les entretenoit en diviſion „avec le Pape, à cauſe de la nou„veauté de la doctrine, & nourriſ„ſoit des factions & partialités par„my eux, qui ne pouvoient moins „faire, ſi elles euſſent paſſé plus outre, „que de les enſevelir ſous la ruine „de leur Eſtat & Seigneurie". S'il ſe fût mêlé du Gouvernement pour y maintenir la concorde, & qu'il y eût réuſſi, on ne le pourroit excuſer qu'à peine; car comme ce n'eſt point aux Laïques à mettre la main à l'encenſoir, ce n'eſt point non plus aux Moines à la mettre au timon de la République, chacun ſe doit renfermer dans les bornes de ſa profeſſion. Que dirons-nous donc de celui-ci qui s'enfonça depuis les piés juſques à la tête dans les cabales d'Etat, & qui cauſa tant de troubles & de diviſions? Paul Jove lui fait ſon procès d'une maniere aſſez modérée. Voyez dans Guicciardin comment il déclara de la part de Dieu, qu'il falloit réduire les choſes au Gouvernement populaire, & néanmoins il conſentit qu'on violat les prérogatives de cette forme de Gouvernement lorſqu'il fut queſtion de faire mourir quatre ou cinq perſonnes condamnées pour crime d'Etat. „Leurs parens ayans appel„lé de la ſentence au grand Conſeil „du peuple, en vertu d'une Loy qui „s'eſtoit faite lorſque le gouverne„ment populaire fut eſtabli; ceux „qui avoyent eſté auteurs de la con„damnation, craignans que la com„paſſion de l'aage & de la nobleſ„ſe, & la multitude des parens, „n'adouciſſent ès eſprits du peuple „la ſévérité du jugement, firent „tant qu'ils obtindrent, qu'en moin„dre nombre de citoyens on met„troit en déliberation, s'il leur „falloit permettre de pourſuivre l'ap„pellation, ou bien l'empeſcher: „& en cela eſtant plus forte l'autori„té & le nombre de ceux qui di„ſoyent que ce ſeroit une choſe dan„gereuſe, & de laquelle pourroit „aiſément avenir une ſédition; & „que les loix meſme permettoyent „que pour éviter les tumultes, les „loix peuſſent eſtre en pareil cas „diſpenſées: quelques uns de ceux „qui tenoyent le premier Magiſtrat, „furent impétueuſement & preſque „par force, & avec menaces, con„traints de conſentir, que nonob„ſtant l'interpoſé appel, l'exécu„tion ſe fiſt la nuict meſme: & ſe „monſtrerent affectionnés à cela plus „que les autres fauteurs de Savona„role, non ſans l'infamie de lui, „qui ne diſſuada (meſmes à ceux „qui le ſuivoient) de violer une loy „propoſée peu d'ans auparavant par „luy meſme, comme fort ſalutaire, & „preſque néceſſaire pour la conſer„vation de la liberté". On peut découvrir dans cette conduite de Savonarola quelques marques du vieil homme, & d'un Politique peu Chrétien. Notez que Mr. Varillas ſuppoſe que ce Moine s'efforça de ſauver la vie à ces criminels d'Etat. Si cela étoit vrai, on ne diroit pas tout le contraire dans Guicciardin. J'ajoute qu'Antoine Marie Gratiani, Evêque d'Amelia, obſerve que les parens des condamnés ſuppliérent vainement à genoux Valori, & Savonarola, ils ne purent jamais obtenir que le droit d'appel au peuple leur fût conſervé.

Digitized by Google

mer orageuſe? N'eſt-ce pas un engagement au péché? N'eſt-il pas preſque inévitable, qu'il faudra ſe ſoûtenir par de mauvaiſes intrigues, & par des complots qui aboutiſſent ordinairement à des émotions populaires, à des pilleries, à des maſſacres, à des proſcriptions, ou à des arêts de mort rendus précipitamment & exécutés de même par la faction qui a prévalu? Celle de Savonarola ſe rendit odieuſe par une pareille exécution ſur pluſieurs perſonnes

(g) *Ce qui acheva de le perdre fut qu'étant demeuré d'accord que ſes doctrines ſeroient vérifiées à l'épreuve du feu, il biaiſa viſiblement . . . . quand il fut queſtion d'exécuter ſon engagement.*] Guicciardin a fait paroître tant de penchant à juſtifier Savonarola, que je ne ſaurois choiſir une narration moins ſuſpecte que la ſienne. Je la rapporterai un peu au long, afin de montrer toutes les cauſes de la décadence de ce Religieux. „Savonarole . . . . . ayant „eſté long temps auparavant accuſé „envers le Pape, qu'il preſcholt „ſcandaleuſement contre les meurs „dû Clergé & de la Cour de Rome, „qu'il nourriſſoit en Florence des „diſcordes, que ſa Doctrine n'eſtoit „entierement Catholique, & pour „ces raiſons appellé à Rome par „pluſieurs Briefs apoſtolics, refuſa „d'y aller, allegant diverſes excu„ſes: pour ceſte cauſe avoit eſté fi„nalement l'année précedente ſé„paré par le Pape, avec les cen„ſeurs, de la compagnie de l'Egli„ſe. Pour laquelle ſentence, il s'ab„ſtint de preſcher par quelques mois, „& s'il s'en fuſt abſtenu plus lon„guement, il euſt aiſément obtenu „l'abſolution: parce que le Pape „qui tenoit peu de compte dudit Sa„vonarole, avoit procedé contre lui, „pluſtoſt à la ſuſcitation & perſua„ſion de ſes Adverſaires, que pour „autre cauſe. Mais, lui jugeant „que c'eſtoit pour ſon ſilence que ſa „réputation ſe diminuoit ainſi, ou „bien s'interrompoit la fin pour la„quelle il ſe mouvoit & laquelle il „aconſuivoit principalement à force „de preſcher, il meſpriſa les com„mandemens du Pape: & retour„na de nouveau à faire publiquement „la meſme charge: affermant que les „cenſures publiées contre lui eſtoyent „injuſtes & de nulle force, com„me contraires à la volonté divine, & „dommageables au bien commun, il ſe „mit à meſdire du Pape & de toute la „Cour, avec une tres-grande véhémen„ce. Dequoy eſtant ſortie une groſſe eſ„meute, ſes adverſaires (l'autorité deſ„quels devenoit tous les jours plus „grande envers le peuple) deteſtans „cette déſobéiſſance, & reprenans que „par ſa temerité l'eſprit du Pape vint à „s'altérer, en temps principalement, „auquel ſe traictant par lui avec les „autres confédérés de la reſtitution „de Piſe, ſi convenoit faire toute „choſe pour le confermer en ceſte „inclination; & d'autre coſté les fau„teurs le deffendans, leſquels di„ſoyent qu'on ne devoit pour le re„gard des choſes humaines troubler „les œuvres divines, ni conſentir „que ſous de tels prétextes, les Pa„pes commençaſſent à s'entremettre „ès affaires de leur République. „Après qu'on eut par pluſieurs jours „perſévéré en ceſte contention, & „le Pape merveilleuſement courroucé, „fulminant avec de nouveaux Briefs, „& avec menaces de cenſures contre „toute la Cité: il lui fut finalement „commandé par les Magiſtrats, qu'il „déſiſtaſt de preſcher: auſquels ayant „obéi, pluſieurs de ſes freres néant„moins faiſoyent le ſemblable en „diverſes Egliſes. Mais la diviſion „n'eſtant moindre entre les reli„gieux qu'entre les laïcs: les fre„res des autres ordres ne ceſſoient „de preſcher contre lui d'une grande „véhémence. Et ils vindrent à la „fin tellement à s'eſchauffer, qu'un

Digitized by Google

nes considérables; & il jetta par là les semences de sa ruine. Il n'en jetta pas de moins funestes par son mépris pour les foudres du Vatican, & par ses Déclamations contre le Pape: mais ce qui acheva de le perdre fut qu'étant demeuré d'accord que ses doctrines seroient vérifiées à l'épreuve du feu, il biaisa visiblement, & saigna du nez, pour ainsi dire, quand il fut question d'exécuter son engagement (*g*). Il perdit par-là sa réputation, & dès le lendemain on

„des freres adherents à Savonarole, „& un des freres Mineurs, s'accor„derent d'entrer dans le feu en pre„sence de tout le peuple, afin que „celui de Savonarole se sauvant ou „brûlant, un chacun demeurast cer„tain, si Savonarole estoit Prophete „ou Imposteur: parce qu'auparavant „il avoit plusieurs fois affermé en „ses sermons, que pour signe de la „verité de ses Prédictions, il obtien„droit, quand il seroit besoin, de „Dieu, la grace de passer sans lé„sion par le milieu d'un feu: & néant„moins se sachant de ce qu'on avoit „traicté d'en faire présentement l'ex„périence sans lui en parler, il essaya „de l'interrompre avec dextérité. „Mais la chose estant allée d'elle „mesme trop avant, & sollicitée par „aucuns citoyens, qui desiroyent que „la ville fust délivrée d'une si grande „sascherie, il fut finalement néces„saire de passer outre. Et pourtant „les deux religieux accompagnés de „tous leurs freres estans venus le „jour député sur la place qui est de„vant le Palais public, où estoit „accouru non-seulement tout le peu„ple de Florence, mais encores „plusieurs des Cités voysines: les „freres mineurs furent avertis, que „le Savonarole avoit ordonné, que „son frere entrant dans le feu, por„teroit en main le Sacrement: à la„quelle chose commençans à con„tredire, & allegans qu'on cher„choit par ce moyen, de mettre en „danger l'autorité de la foy Chref„tienne, laquelle ès esprits des „ignorans déclineroit fort si icelle „hostie brusloit: & le Savonarole „qui estoit présent persévérant en sa „sentence: il se leva entr'eux une „telle discorde, qu'on ne procéda „point à en faire l'experience. „Pour laquelle chose, il perdit tant „de son crédit, que le jour suivant, „estant d'aventure survenu quelque „tumulte, ses adversaires prindrent „les armes, ausquelles estant jointe „l'authorité du souverain Magistrat, „ils entrerent de force dans le Mo„nastere de Saint Marc, où il se te„noit, duquel lieu ils le tirerent, & „le menerent ensemble avec deux „de ses freres aux prisons publiques".

On ne peut point blâmer Guicciardin d'avoir négligé le détail des circonstances de ce prodigieux défi; car un tel Historien n'est pas obligé de suivre à la trace le progrès de semblables choses. Il lui doit suffire d'en donner le gros: mais mon Lecteur sera sans doute bien aise de trouver ici des Supplémens à la narration de Guicciardin, puisqu'il s'agit d'une Aventure très-singuliere. Je dirai donc que les sept Theses qu'on a vues ci-dessus furent le premier sujet du défi. Savonarola ayant fait savoir qu'il les soûtiendroit, un Frere Mineur déclama contre dans ses Sermons, & s'offrit à soûtenir qu'elles étoient Hérétiques. Il fut secondé par ses Confreres, & Savonarola par les siens, de sorte qu'on vit naître un grand combat entre les deux Ordres. Les Dominicains déclarérent que sous peine de la vie ils garantiroient la vérité de ces Theses devant un Juge non suspect, & ils choisirent le feu pour un tel Juge. Les Franciscains l'ayant accepté, Dominique de Pescia Jacobin signa un Ecrit par lequel il s'engageoit

Digitized by Google

on courut à main armée vers ſon Couvent, & on l'en tira pour

d'entrer dans le feu avec le Frere Mineur qui avoit prêché contre les Theſes. Il déclara qu'il eſpéroit de ſortir du milieu des flammes ſain & ſauf. Le Frere Mineur déclara qu'il étoit prêt de diſputer avec Frere Savonarola, & qu'un autre Franciſcain entreroit au feu avec Dominique de Peſcia. Quelques autres Franciſcains s'offrirent pour cette épreuve, avec l'eſpérance d'en ſortir ſans nul dommage : mais il y en eut un qui demanda que Savonarola même entrât avec lui dans le feu, & qui avoua qu'il croyoit qu'il y périroit. Un très-grand nombre de Dominicains s'engagérent par écrit à ſubir l'épreuve : une infinité d'autres gens s'y offrirent ; & le 1 jour d'Avril 1498 preſque tous les Auditeurs de Savonarola s'écriérent, Me voici, Seigneur, me voici, j'entrerai au feu pour votre gloire. *Queſta matina ultimamente che ſiamo a di primo d'Aprile, parrechie migliara di perſone, di quelle che ſi trovano in ſancto Marco noſtro alla predica con grandiſſimo fervore, gridando ciaſcuno, ecco io, ecco io, andarò in queſto fuoco per gloria tua, Signore.* On trouva étrange que Savonarola n'eût point accepté le défi du Franciſcain qui le demandoit nommément pour Antagoniſte. Il ſe juſtifia en diſant que ce n'étoit pas la peine qu'il entrât au feu avec un ſeul Franciſcain ; mais que ſi les Adverſaires, & principalement ceux qui réſidoient à Rome, & leurs adhérens, vouloient s'expoſer au feu, il les y accompagneroit ; bien aſſuré qu'il auroit le ſort des trois Hebreux qui furent jettés dans la fournaiſe de Babylone. *Si maſſimamente per che il mio entrare nel fuoco con un ſolo frate non farebbe quella utilità nella chieſa che richiede una tant' opera, quanto e queſta ch'iddio ci hà poſta nelle mani. Et però mi ſon offerto & mi offeriſco de nonvo, di far io proprio iſperienza, ogni volta che gl'anverſarii di queſta noſtra dottrina & maxime que' de Roma e lor adherenti vogliana commettere la cauſa in queſto padre è in altri, & mi confido nel noſtro Salvatore Jeſu Chriſto, & non dubito punto ch'io andarò per il fuoco come fece Sidrac, Meſach & Abdenago nella fornace ardente, non per miei meriti è virtù, mà per virtù di Dio, il quale vorrà confirmare la ſua verità & manifeſtare la ſua gloria in queſto mundo.* Je laiſſe les autres réponſes qu'il oppoſa aux Objections ; on les pourra voir dans le Livre que je cite.

Les Magiſtrats de Florence ayant bien examiné tous ces Cartels de défi, & les mouvemens que cela cauſoit dans la ville, ordonnérent qu'on procéderoit à l'exécution des offres le Samedi 7 d'Avril 1498. Le frere Mineur accompagné ſeulement d'un de ſes Confreres ſe rendit au lieu de l'exécution avant l'heure qui avoit été marquée : mais Dominique de Peſcia la laiſſa paſſer, & vint peu après proceſſionnellement avec la Croix & l'Hoſtie & avec Savonarola, & tous ſes Confreres, & une grande multitude de Peuple. Le Frere Mineur déclara aux Magiſtrats qu'il ne doutoit point d'être brûlé, & les pria de ne point juger l'affaire en faveur de Savonarola, à moins que le Dominicain ne ſortît du feu ſans aucun mal. On le lui promit : & parce qu'il y avoit des gens qui ſoupçonnoient, que l'un ou l'autre de ces Moines, ou peut-être tous deux, avoyent caché quelque charme ſous leur robe, on ordonna qu'ils ôteroient leurs habits, & en prendroient d'autres, qu'on venoit de faire faire. Le Frere Mineur s'y accorda, & offrit même d'entrer tout nu dans les flammes. Le Dominicain au contraire ſe ſervit de ſubterfuges pour garder ſa robe : & cela lui fut accordé à la priere même du Frere Mineur, qui repréſenta que puiſquelle étoit de drap, elle ſeroit infailliblement brûlée avec celui qui la portoit. Le Dominicain proteſta en ſuite qu'il n'entreroit point dans le feu ſans le Crucifix. On y donna les mains à l'inſtance encore du Frere Mineur, qui repré-

Digitized by Google

pour le mettre entre les mains de la Juſtice. Il fut appliqué

ſenta que ce Crucifix étoit de bois, & qu'ainſi, au lieu d'être un préſervatif contre le feu, il ſeroit brûlé avec le Dominicain. Celui-ci demanda pour nouvelle grace qu'il lui fût permis d'entrer dans le feu avec le Saint-Sacrement: & fit ſa déclaration, que ſans cela il ne s'expoſeroit point à l'épreuve. Les Magiſtrats lui refuſérent cette demande: & là-deſſus l'Aſſemblée ſe rompit; chacun s'en retourna chez ſoi: & voilà quelle fut l'iſſue d'une affaire qui avoit été l'attention de toute la ville. On murmura, on s'indigna, & l'on forma des ſoupçons contre Frere Savonarola; & dès le lundi ſuivant 9 d'Avril on attaqua le Monaſtere des Dominicains, & l'on en tira par force ce Religieux.

Je tire ceci du Journal de Jean Burchard, qui étoit Clerc de la Chapelle du Pape Alexandre VI, & Maître des Cérémonies. Il aſſure que ces choſes furent ainſi notifiées au Pape par l'Ambaſſadeur des Florentins. J'avoue que le récit d'un Apologiſte de Savonarola ne convient point ſur toutes les circonſtances avec celui-là, & qu'il contient une choſe ſinguliere qui n'eſt point dans l'autre; c'eſt que Savonarola ſe voulut ſoûmettre à la mort, en cas que la foie même qui couvroit le Saint-Sacrement reçût quelque atteinte du feu. L'Apologiſte ajoute, 1, que Dominique de Peſcia ſeroit entré dans les flammes ſans l'Hoſtie conſacrée, ſi l'un de ſes compagnons n'avoit été averti par les Anges qu'il n'y falloit point entrer autrement: 2, que peut-être cet avertiſſement des Anges avoit pour but d'empêcher qu'on n'attribuât ce miracle à quelque vertu magique dont les effets ſont réprimés par la préſence du Saint-Sacrement. J'obſerve que Volaterran n'a pas bien narré cette Aventure; car il ſuppoſe que Savonarola, s'étant vanté du don des miracles, & de pouvoir paſſer impunément au travers du feu, les Magiſtrats lui ordonnérent d'en faire l'épreuve, & connurent ſa fourberie en le voyant réſolu de ne la ſubir que la ſainte Hoſtie à la main. Cette faute de Volaterran ſur une circonſtance ſi eſſentielle d'un fait qui s'étoit paſſé preſque ſous ſes yeux, n'eſt point pardonnable.

Au reſte, l'on ne ſauroit accuſer de témérité ceux qui formérent des ſoupçons au déſavantage de Savonarola: car toutes les apparences étoient contre lui. C'étoit déjà un préjugé peu favorable, qu'ayant été défié nommément, il n'acceptât point d'entrer au feu en perſonne, mais par procureur. C'étoit fort mal à propos qu'il s'excuſoit ſur ce que le grand Ouvrage à quoi Dieu l'avoit deſtiné ne comportoit pas qu'il ſe commît avec un ſeul Franciſcain; car il ne pouvoit rien faire de plus utile pour l'avancement de cet Ouvrage, que l'auroit été l'heureux ſuccès de l'épreuve. Quel témoignage plus authentique pouvoit-il donner de ſa Miſſion extraordinaire, que de convaincre le Public qu'il paſſoit impunément au travers des flammes qui conſumoient ſon Accuſateur? Cela n'eût-il pas été auſſi capable de légitimer ſa Miſſion, que le ſupplice de Coré le fut de confirmer celle de Moyſe? Remarquez bien que ce Moine ne témoignoit aucun doute ſur l'activité du feu. Il ſe diſoit pleinement perſuadé qu'il n'y recevroit aucun dommage: puis donc qu'il devoit ſurvivre à cette épreuve, il ne falloit pas qu'il crût qu'elle le mettroit hors d'état d'exécuter ſes deſſeins. Il falloit au contraire qu'il crût qu'elle l'en rendroit plus capable. On voit donc qu'il ſe rendoit fort ſuſpect de craindre de perdre l'honneur & la vie en même temps; & ce n'étoit point une marque de courage que de s'offrir à l'épreuve perſonnelle pourvû que ſes ennemis la ſubiſſent avec lui; c'eſt toute la même choſe que de ne rien promettre, & que de promettre ſous des conditions que l'on ſait bien qui ne ſeront pas

Digitized by Google

qué à la queſtion, & l'on prétend qu'il avoua ſon Impoſture

acceptées. Ne m'objectez point qu'il conſentit qu'un de ſes Confreres entrât dans le feu; & ne concluez point de là qu'il agiſſoit de bonne foi. Je vous avoue qu'il riſquoit ſa réputation, comme il le remarque lui-même, & qu'il eût été obligé de ſe cacher ſi ſon procureur eût perdu la vie. *Si uno di queſti tali andando ſotto la mia fede & per far l'ubedienzza da me impoſta come ſi ſono promptiſſimamente offerti, ardeſſe nel fuoco, chi non vedde ch'io & che queſta tutt' opera & impreſa di Dio andarebbe meco in ruina, & ch'io non potrei piu in alcun luogo comparire?* Mais cela ne prouve pas ſa ſincérité; car les défis des Franciſcains le mirent dans un ſi grand embarras, qu'il ne pouvoit conſerver ſa réputation ou qu'en s'expoſant lui-même à cette épreuve du feu, ou qu'en conſentant que quelqu'un de ſes Confreres s'y expoſât. Il avoue que ſans cela l'honneur de Dieu & ſa ſainte vérité tomboient par terre: *Conciofia che noi non habbiamo offerto queſta tale iſperienzza & fuoco, mà loro ſono quelli che ſe l'hanno meſſo inanzi; & noi ſiamo coſtanti ad accettar la, acciò che l'honor di Dio & la ſua ſanta verità non vadi per terra.* Que faire dans une ſi grande extrémité? Il fallut néceſſairement payer d'aſſurance pour le moins par procureur, ſauf à eſpérer que les Magiſtrats n'ordonneroient point l'épreuve, ou qu'en tout cas l'on inventeroit des expédiens qui l'éluderoient, & qui ſeroient d'une moindre conſéquence étant employés par Dominique de Peſcia, que ſi Savonarola lui-même s'en fût ſervi. On en inventa effectivement. Ils ne furent pas fort utiles: mais l'affaire étoit engagée de telle façon, qu'il ne s'agiſſoit pas de ne rien riſquer, il s'agiſſoit ſeulement du plus ou du moins de riſque.

Les Freres Mineurs remportérent un avantage inconteſtable: leur champion fit paroître, & beaucoup de charité, & beaucoup d'intrépidité; car il ſe préſenta à une mort aſſurée, il fut aſſez raiſonnable pour être perſuadé que le feu ne lui ſeroit nul quartier, il voulut mourir pour le ſalut de tant d'ames qu'il croyoit que Savonarola avoit ſéduites. Il eſpéra qu'elles ſe deſabuſeroient, & que la ſéduction n'iroit pas plus loin, dès qu'on auroit vu périr dans les flammes le Subſtitut du Séducteur. Il pouvoit craindre qu'on ne jugeât que puiſque les deux Antagoniſtes périſſoient également, chaque parti avoit tort: mais il eſpéra ſans doute que tout le mal ceſſeroit, pourvu que l'on crût que Savonarola étoit dans l'erreur. Notez que ſi les Dominicains qui s'engagérent à l'épreuve, euſſent été bien perſuadés que le feu les reſpecteroit, ils n'euſſent pas fait paroître beaucoup de courage. Notez auſſi qu'en vertu de cette perſuaſion ils ſe croyoient innocens de l'homicide de ſoi-même. *Mi confido,* diſoit Savonarola; *nel Signore & Salvatore Jeſu Chriſto, & nel ſuo S. Evangelio, che ciaſcuno di loro ne uſcirà illeſo, cioe ſenza alcun damno, & quando di queſto dubitaſſe punto, non lo direi, per non eſſer homicida.* Il accuſoit de ce crime ſes Adverſaires, puiſqu'ils avoient offert cette épreuve en croyant qu'ils périroient.

(*h*) *L'on prétend qu'il avoua ſon Impoſture.*] Ce que Guicciardin rapporte ſent un homme qui ménage la réputation des malheureux. *Savonarole,* dit-il, *fut examiné avec tourmens, toutesfois non fort grands: & ſur l'examen publié un procès, lequel (oſtant toutes les calomnies qu'on lui avoit impoſées, ou d'avarice ou de meurs deshonneſtes, ou d'avoir tenu des pratiques ſecrettes avec les Princes) contenoit les choſes par lui prédictes, avoir eſté prédictes, non par révélation divine, mais par ſa propre opinion, fondée ſur la doctrine & obſervation de l'eſcriture ſainte, & qu'il ne s'eſtoit meu pour mauvaiſe fin, ou pour convoitiſe d'acquérir par là quelque grandeur Eccléſiaſtique: mais bien, qu'il avoit deſiré, que par ſon moyen ſe convoquaſt le Concile général auquel ſe réformaſſent les meurs corrompues du*

Digitized by Google

re (*h*). Il fut pendu & brulé avec deux autres Jacobins, Dominique

Clergé; & l'eſtat de l'Egliſe de Dieu tant deſvoyé ſe reduiſiſt, le plus qu'il ſeroit poſſible, à la ſemblance des temps plus prochains de ceux des Apoſtres: laquelle gloire, de donner perfection à une ſi grande & ſi ſalutaire œuvre, il euſt beaucoup plus eſtimé que d'obtenir le Papat: parce que cela ne pouvoit ſuccéder, ſinon par le moyen d'une très-excellente doctrine & vertu, & d'une ſinguliere révérence de tous les hommes: là où le Papat s'obtenoit le plus ſouvent, ou par mauvais moyens, ou par le benefice de la fortune. Sur lequel procès, confermé par lui en préſence de pluſieurs Religieux, meſmes de ſon ordre, mais (ſi ce qu'en divulguerent depuis ceux qui lui adheroyent eſt vray) avec paroles conciſes, & qui pouvoyent recevoir diverſes interprétations: lui furent enſemble aux autres deux Religieux, oſtés avec les cérémonies inſtituées de l'Egliſe Romaine, les ordres ſacrés, par ſentence du Général des Jacobins, & de l'Evesque Romolin, qui fut depuis Cardinal de Surrente, Commiſſaires deputés par le Pape: & cela fait on les laiſſa en la puiſſance de la Cour ſéculiere, par la ſentence de laquelle ils furent pendus & bruslés. Il ajoute que Savonarola ſouffrit conſtamment la mort, *ſans exprimer parole aucune par laquelle on pût cognoître ou le délict ou l'innocence*; mais que cela *n'eſteignit* point *la diverſité des jugemens & des paſſions des hommes: parce que pluſieurs eurent opinion que c'eſtoit un abuſeur, & pluſieurs, au contraire, creurent, que la confeſſion qui ſe publia avoit été fauſſement forgée, ou que en ſa complexion fort délicate, les tourmens avoient eu plus de force que la vérité: excuſant ceſte fragilité, avec l'exemple du Prince des Apoſtres, lequel non empriſonné, ni contraint par les tourmens, ou par force aucune extraordinaire; mais aux ſimples paroles de chambrieres & de ſerviteurs, renia qu'il fuſt diſciple de ce Maiſtre auquel il avoit veu tant de ſaincts commandemens & miracles.*

Il y a trois choſes à conſidérer dans ce récit. La premiere, que Savonarola fut livré au bras ſéculier, parceque, comme il l'avoua lui-même, il avoit connu l'avenir par des lumieres acquiſes, & n'avoit agi que pour ramener l'Egliſe à ſon ancienne pureté. La ſeconde, que l'aveu qu'il fit là-deſſus étoit exprimé en paroles ambiguës. La troiſieme, qu'au moment de ſon ſupplice il n'avoua point qu'il fût coupable, & ne proteſta point qu'il fût innocent, & que néanmoins il y eut bien des perſonnes qui perſiſtérent à le tenir pour un Saint, quoiqu'ils ne doutaſſent pas qu'il n'eût nié la vérité dans la priſon.

Je remarque ſur le premier de ces trois Articles, que Guicciardin n'a pas bien rempli les devoirs d'un Hiſtorien; car non-ſeulement il a ſupprimé la plûpart des Accuſations reconnues pour véritables par Savonarola, mais auſſi il a mal repréſenté celles qu'il a rapportées. Il lui étoit bien permis de croire que les Juges avoient opprimé l'innocence de ce Religieux: mais il n'avoit aucun droit de mutiler ou de déguiſer les Piéces qui avoient été publiées de ce Procès. Or il a fait l'un & l'autre, puiſqu'il eſt certain qu'elles contiennent pluſieurs chefs d'Accuſation & de Confeſſion qu'il a paſſés ſous ſilence, & que dans ceux qu'il a rapportés il a éclipſé les choſes qui marquoient le crime, & qu'il n'y a laiſſé qu'une idée d'innocence. Si un Hiſtorien peut faire ainſi les fonctions d'un Avocat, ce n'eſt tout au plus que par quelques réflexions à part, & non pas dans le fil même de la narration, qui doit être parfaitement conforme aux Actes publics. Guicciardin charge trop les Juges, & décharge trop l'Accuſé: il ne tient pas à lui qu'on ne croye qu'ils firent brûler un homme pour avoir oſé aſſurer qu'une ſorte méditation des Oracles de la Bible lui avoit appris que telles & telles choſes arriveroient. La prétention d'un tel homme peut bien être téméraire & cenſurable: mais elle ne le rend point digne d'une peine corporelle: & par conſéquent les Juges de Savonarola euſſent été des homicides & des aſſaſſins s'ils l'avoient puni de mort pour une ſemblable faute. Voyons

Digitized by Google

nique de Peſcia & Silveſtre de Florence, dont l'un avoit refuſé d'entrer au feu ſans l'Hoſtie conſacrée, & l'autre l'avoit pouſſé à cela ſous prétexte d'une Révélation. La vigoureuſe réſiſtance que firent les Jacobins quand on attaqua leur Couvent (*i*), ne ſiéoit pas bien à des Diſciples d'un Prophete de la nouvelle Loi, vû ſurtout

où eſt l'artifice & le déguiſement de l'Hiſtorien. Il a ſéparé deux choſes qui devoient être conjointes; l'une eſt ce qu'on avoua dans la priſon, l'autre eſt ce que l'on avoit prêché. Le Moine avoua que ſa connoiſſance de l'avenir n'étoit point infuſe, ou une Révélation immédiate du Saint Eſprit: mais il s'étoit vanté d'une telle Révélation; & c'eſt par-là que ſon aveu, qui eût été autrement une bagatelle, le rendit infiniment coupable. Il ſe trouva convaincu par ſa propre confeſſion d'une horrible & d'une infame impoſture. Guicciardin s'eſt bien gardé de faire faire cette Remarque à ſes Lecteurs: il ſouhaitoit ſans doute qu'ils ne comparaſſent pas la Confeſſion de Savonarola avec ſa conduite précédente. Si vous voulez ſavoir une partie des ſuppreſſions de Guicciardin, liſez un Paſſage de Nauclerus; où on trouve que par les Actes du Procès que l'on donna au Public, Savonarola reconnut que ſa conduite n'avoit été qu'un tiſſu continuel de vanité & d'ambition, à quoi il avoit fait ſervir ſes prétendues Prophéties.

La ſeconde choſe que j'ai dit qu'on devoit conſidérer dans la narration de Guicciardin, eſt que l'Accuſé employa des termes à double entente. Ses Apologiſtes ſont un peu embarraſſés ſur ce point-là, & ils avouent que quelques dévots de ce nouveau Saint chancelérent à ce ſujet; mais il y en eut d'autres qui le juſtifiérent par l'exemple des anciens Prophetes dont les réponſes paroiſſoient ſignifier tout le contraire de ce qu'ils penſoient. On allégua, que Thomas d'Aquin aſſure qu'un Accuſé n'eſt point tenu de dire la vérité devant des Juges iniques. On ſe ſouvint, qu'il y a eu des Martyrs que la force des tourmens a obligés de parler contre leur conſcience, & l'on ſe confirma ainſi dans la foi que que l'on avoit eue pour ce nouveau Prophete. Voilà ce que c'eſt que de s'entêter d'un homme qui s'acquiert la réputation de Saint inſpiré. Cet entêtement eſt d'ordinaire une maladie incurable. Que les Prédictions de cet homme ſoient confondues par l'événement, qu'il varie, qu'il ſe dédiſe, qu'il ſe contredite, qu'il tombe dans des foibleſſes, & dans des fautes atroces, on ne revient point de ſa préoccupation, on cherche à le juſtifier aux dépens des plus grands Saints de l'ancienne & de la nouvelle Loi; on aime mieux qu'en ſa faveur les fautes quittent ce qu'elles ont de mauvais, que de croire qu'il faſſe des fautes.

La préoccupation des dévots de Savonarola a été ſi outrée qu'ils conſervérent religieuſement tout ce qu'ils purent du bucher où il fut brûlé. On avoit prévu leur ſuperſtition, & à cauſe de cela on avoit fait enlever fort promptement toutes les cendres pour les jetter dans la riviere: mais il reſta quelque choſe, & il y eut même un os qui tomba du milieu des cendres, & une partie de doigt qui fut emportée pendant qu'on jettoit des pierres ſur la potence où les trois Dominicains furent pendus. Tout cela fut gardé comme des reliques, qui firent dit-on bien des miracles.

Ce que je veux remarquer en troiſieme lieu dans le narré de Guicciardin, eſt que l'exemple de Saint Pierre n'eſt guere propre à juſtifier le Prophete de Florence; car la faute de cet Apôtre fut ſuivie d'un prompt repentir, & réparée par une longue fidélité; mais on ne voit pas que Savonarola ſe ſoit ſervi du ſeul moyen qui lui reſtoit de ſe relever de ſa chûte. C'étoit de déclarer ſur l'échafaut qu'il prioit Dieu de lui pardonner la

Digitized by Google

tout que cette attaque étoit ſoûtenue de l'autorité des Magiſtrats. Il y eut des gens qui crurent que Savonarola fut puni très-juſtement : mais d'autres le conſidérérent comme un Martyr, & tâchérent d'avoir de ſes cendres pour les garder comme une relique ; ce qui fut cauſe qu'on les fit jetter dans la riviere. On écrivit pour ſa juſtification (*k*), & il ne faut pas omet-

foibleſſe qu'il avoit eue de nier dans la priſon ce qu'il avoit affirmé en Chaire. Guicciardin remarque qu'il ne dit mot, ſoit pour s'accuſer, ſoit pour ſe juſtifier.

N'oublions pas d'obſerver qu'il eſt difficile de mettre à bout les Apologiſtes de certaines gens ; car ils trouvent preſque toujours des exemples qu'ils mettent au devant d'eux comme une barriere qu'on eſt obligé de reſpecter. Vous voyez comme les amis de Savonarola tâchoient de faire bouclier des anciens Prophetes, & des Martyrs de la primitive Egliſe ; & quand même on les forceroit d'avouer qu'il avoit été ſéduit par les illuſions du Diable, ils auroient des Saints modernes à faire ſervir à ſa juſtification. Cette remarque eſt d'un Théologien Proteſtant.

Theophile Raynaud aſſure que Baptiſte Fulgoſe a raconté que Savonarola avoua ſes impoſtures : mais je n'ai point trouvé cela dans le Chapitre que l'on a cité. Le Pere Baron en répondant à cet endroit de Theophile Raynaud ne releve point cette faute de Citation. On eût mieux trouvé ſon compte dans le témoignage de Pierius Valerianus.

(*i*) *La vigoureuſe réſiſtance que firent les Jacobins quand on attaqua leur Couvent.*] Ils firent proviſion d'armes à feu, & tuérent cinq perſonnes. Trois d'entreeux furent tués, & nommément le frere de Savonarola. Il fallut mettre le feu au Couvent, pour venir à bout des Moines qui le défendoient.

(*k*) *On écrivit pour ſa juſtification.*] „Dominique Benivenius Preſtre Florentin fit imprimer un livre de ſes „Miracles & Prophéties, & François „Pic ſe paſſionna tellement pour ſa „defenſe, qu'il ne ſe ſoucia point, „quoyqu'il fuſt grandement religieux „& Catholique, de heurter & raccourcir de beaucoup la puiſſance & l'au„thorité du Pape, pour monſtrer qu'A„lexandre VI n'avoit eu aucune rai„ſon de lui défendre la Chaire, & de „l'excommunier". Voilà ce que dit Gabriel Naudé. Il ne remarque point que ce Benivenius publia ſon Livre avant la mort de Savonarola ; j'ajouterai donc cette particularité comme je la trouve dans du Verdier Vau-Privas. *Le Savonarole s'eſtoit acquis envers la plus grande partie du peuple de Florence la réputation de ſainct homme & de Prophete, & pour tel avoit eſté maintenu & ſouſtenu par Eſcrits publiés, & entre autres par un Traicté de Meſſire Dominique Benivény Preſtre Florentin, à la deffenſe & probation de la vérité de la doctrine, & propheties preſchées par ledit Savonarole, lequel Traicté fut imprimé à Florence par François Bonacorſe, l'an* 1496. Gisbert Voëtius obſerve que ce Benivenius fit imprimer après la mort de l'Auteur l'Abrégé que Savonarola avoit écrit de ſes Prophéties, & qu'il y joignit une Préface pleine de louanges. Le même Voëtius ajoute que Sabelic au IX Livre de la X Enéade, & Ferron au II Livre de l'Hiſtoire de France, font ouvertement l'Apologie de ce Jacobin. Il ſe trompe à l'égard d'Arnoul Ferron, qui s'eſt contenté de dire qu'il y a des gens qui prétendent que Savonarola fut juſtement mis à mort comme un Impoſteur ; mais que perſonne ne lui conteſte l'éloge d'avoir été tempérant, & homme d'Eſprit & de Savoir. Ce qui a trompé Voëtius eſt ſans doute d'avoir vû la Citation de Sabelic & celle d'Arnoul Ferron à la marge de Martin del Rio, l'une tout auprès de l'autre, & de n'avoir pas conſidéré la disjonctive dont ſe ſert le Citateur. Elle inſinue clairement que Ferron n'eſt allégué que comme un Hiſtorien

Digitized by Google

omettre que les Proteſtans ſe ſont déclarés pour lui (*l*). Il mourut

qui doute ſi Savonarola méritoit la mort.

Naudé a raiſon de dire que Jean François Pic *ſe paſſionna pour la défenſe* de Savonarola. Il en fait un Saint à miracles; & il ſupplie ſes Lecteurs de ſe ſouvenir de lui dans les Prieres qu'ils feront à Dieu, & à Jerome Savonarola. Il aſſure que le cœur de ce ſaint homme fut trouvé dans la riviere, qu'il en a une partie, & qu'elle lui eſt d'autant plus chere, qu'il a éprouvé qu'elle guérit les malades, & qu'elle chaſſe les Démons. Il obſerve qu'un grand nombre de ceux qui perſécutérent ce Dominicain périrent miſérablement, & il met entre ceux-là le Pape Alexandre VI. Il rapporte deux Traditions touchant la mort de ce Pape arrivée peu après, dit-il. Cependant, il ſe paſſa plus de quatre années entre la mort de Savonarola, & celle de ce Pontife. L'une de ces Traditions eſt que le Diable l'étrangla, l'autre que le poiſon qu'il préparoit à des Cardinaux lui fut donné par mégarde. Et notez que ſelon la premiere Tradition il s'étoit donné au Diable à condition qu'il parviendroit au Papat. L'Apologiſte fait mention d'un autre Ouvrage qu'il avoit fait pour ſoûtenir les Révélations de Savonarola. Il avoit fait auſſi un Ouvrage pour montrer que Savonarola avoit été excommunié injuſtement. Il différa juſques à l'année 1530 l'Edition de la Vie de notre Dominicain. Mr. Bates l'a inſérée dans ſon *Vitæ ſelectorum aliquot Virorum* imprimé à Londres l'an 1681. Le Pere Quetif Jacobin l'avoit publiée à Paris l'an 1674: il fut le premier qui la fit paroître toute entiere. Il y joignit des Notes & pluſieurs autres Traités; & c'eſt l'un des plus conſidérables Apologiſtes de Savonarola. Pluſieurs de ſes Confreres ſe ſont ſignalés à juſtifier ce Prophete. Voyez principalement Bzovius, Vincent Baron, Noel Alexandre, &c.

Je m'étonne que Gabriel Naudé n'ait fait aucune mention de l'Apologie compoſée par le Jacobin Thomas Neri, ni de celle qui fut écrite par Ambroiſe Catharin. Un certain Timothée de Perouſe a été auſſi le Défenſeur de Savonarola. Notez que Catharin ne perſiſta pas dans ſes premiers ſentimens. On le compte même parmi ceux qui ont attaqué Savonarola. Je n'aurois jamais fait ſi j'entreprenois de donner la Liſte de tous ceux qui ont loué ce Dominicain: on y verroit nommément Marſile Ficin, Matthieu Toſcan, & Flaminius. Celui-ci a fait quatre Vers que Paul Jove a bien voulu rapporter dans le lieu même où il avoue qu'il ſupprime par ménagement l'Epitaphe inſultante qu'un autre Poëte avoit compoſée.

(*l*) *Les Proteſtans ſe ſont déclarés pour lui.*] Commençons par un Paſſage de Gabriel Naudé: il eſt à la page 453 de l'Apologie des grands hommes accuſés de Magie. *Beze, Vigner, Capel, du Pleſſis Mornay, & tous les Lutheriens d'Allemagne nomment ordinairement* Savonarole *dans leurs Livres le teſmoin fidele de la vérité, le précurſeur de la réformation Evangélique, le fléau de la grande Babylone, l'ennemy juré de l'Ante-Chriſt Romain, & pour conclurre en un mot avec Jeſſenius à Jeſſen, le Luther d'Italie: & je m'eſtonne qu'ils ne l'appellent auſſi le Jean Hus du meſme pays, veu qu'ils moururent tous deux d'un meſme ſupplice, qu'ils eſtoient tous deux Hereſiarques, & qu'ils ſont tous deux marqués en groſſe lettre dans le regiſtre & papier journal de leurs Martyrs, teſmoin les vers qu'ils mettent au deſſous de ſon effigie?* On ajoute que Theodore de Beze *dit expreſſément quand il parle d'icelny en ſes Eloges*, que c'étoit une grande preuve de ſa ſinguliere pieté que d'avoir tellement déplu au Pape Alexandre VI. que ce ſcélérat ne peut avoir de repos qu'après l'avoir fait brûler très-indignement. C'eſt un raiſonnement aſſez bon pour un Orateur, mais non pas pour un Ecrivain qui parleroit hiſtoriquement ou dogmatiquement; car les Tyrans les plus féroces ſont mourir des perſonnes qui le méritent.

Naudé auroit pu citer Balée, Flaccus Illyricus, Jean Woſſius, & Verheiden. Ce dernier ne parle de Savonarola qu'en ſtyle d'admiration.

Digitized by Google

mourut cependant en bon Catholique Romain. On peut mettre

Mais il faut reconnoître de bonne foi qu'on ne tournoit pas la Médaille, & qu'on ne conſidéroit dans Savonarola que l'endroit avantageux : grande ſource de paralogiſmes. Mr. du Pleſſis Mornai douna dans le même piége ; il ne montra ce perſonnage que par le côté qui lui ſembloit beau. Cela fit qu'un de ſes Antagoniſtes ayant préſenté aux Lecteurs l'autre côté, la diſpute fut plus intriguée, & il fallut reculer. Voici les paroles de Coeffeteau. *Qui veut voir la doctrine de Savonarole défendue contre ceux qui l'accuſoient d'héréſie, qu'il liſe la docte Apologie que Thomas Neri Florentin, Religieux de ſon ordre l'a faite pour luy, & particulierement pour ce qui regarde l'article de la juſtification, ſur lequel du Pleſſis fait davantage d'inſtance qu'il liſe la reſponſe à la premiere objection, & il connoiſtra que jamais perſonne n'en a parlé plus Catholiquement que luy, & plus conformément à la doctrine de l'Egliſe Romaine. . . . Tant y a qu'il eſt mort Catholique*, „& voici ce qu'en rapporte le „docte Prince de la Mirande ſon grand „amy. Savonarola, dit-il, averti de „l'arreſt de ſa mort, demanda incontinent un Preſtre pour confeſſer ſes „pechés, & deſira de recevoir la treſ„ſaincte Communion, laquelle luy „eſtant apportée, il pria inſtamment „qu'on luy permiſt de prendre & de „tenir le Sacrement entre ſes mains ; „ce que luy ayant eſté accordé, avec „une grande allégreſſe & dévotion il „commença à dire qu'il ſavoit & eſtoit „aſſeuré que là eſtoit le grand & le „vray Dieu, remply de ſouveraine „bonté, celuy qui a fait le Ciel & la „Terre, & toutes les créatures : qu'il „ſavoit indubitablement que là auſſi „aſſiſtoit la treſſaincte Trinité, indiviſible & inſeparable, le Pere, le Fils, „& le ſainct Eſprit, &c. A voſtre advis, monſieur du Pleſſis, un Luthe„rien, ou un Calviniſte, voudroit-il „mourir de cette ſorte, & faiſant cette „Confeſſion de Foy ? Que voſtre Beze „donc l'arrache du milieu des idoles „de voſtre parti : que Luther ne le „prenne plus pour garant de ſon im„pieté : & vous, ne le faites plus héré„tique contre ſa propre confeſſion. „Certes s'il euſt eſté tel, ny Pic de „la Mirande, ny Marſile Ficin, ny „Neri, ny tant d'autres célébres per„ſonnages, qui ont touſjours veſcu en „la communion de l'Egliſe Romaine, „n'euſſent jamais voulu célébrer ſes „louanges, meſmes apres ſa mort. „Mais de quel front peut-on mettre „entre les Lutheriens & les Calviniſ„tes, un Religieux qui a touſjours „veſcu en ſon Cloiſtre, obſervant ri„goureuſement ſes vœux, & exhor„tant tant ſes freres à faire le ſem„blable, jusques à ſembler ſuperſti„tieux en ſa façon de vivre ? De quel „front mettre entre les Lutheriens & „les Calviniſtes, un Religieux qui a „touſjours célebré le ſainct Sacrifice „de la Meſſe, & qui meſmes a com„poſé des livres pour en eſclaircir les „myſteres, & pour nous apprendre „comme il faut participer au fruit que „Dieu nous y communique ? Comment „peut-on mettre au rang des Luthe„riens ou des Calviniſtes, celuy qui a „touſjours creu ſept ſacremens de l'E„gliſe, qui a touſjours invoqué les „Saincts, & prié pour les morts, qu'il „croyoit eſtre en purgatoire ? Qu'on „prenne la peine de lire les œuvres „de Savonarole, & ſi tout ce que je „viens de rapporter de luy ne s'y trou„ve, qu'on m'appelle calomniateur. „Que s'il a eu quelques opinions par„ticulieres, nous n'appellons pas hé„rétiques ceux qui errent ſimplement, „mais ceux qui à l'erreur joignent l'o„piniaſtreté. Au demeurant, ce n'a „point eſté pour avoir gémi ſous l'op„preſſion des abus après une ré„formation, qu'il a eſté brûlé : mais „ſon plus grand crime fut un crime „d'eſtat, d'autant qu'il preſchoit en „une république diviſée en factions, „la plus puiſſante desquelles eſtoit „celle qu'il oppugnoit, & qui le fit „mourir, comme un ſéditieux „.

Ce paſſage étonna un peu l'Apologiſte de Mr. du Pleſſis, & l'obligea à filer doux. *Bien eſt il vrai*, répondit André Rivet, *ou qu'* Savonarola *n'a pas cognu toute* la Doctrine de Luther & de Calvin „parmi les ténebres du „temps ; ou qu'il n'a pas oſé faire pro-

tre en doute avec quelque fondement ſi la qualité de Martyr qui

„ſeſſion ouverte en tous points de cet-
„te doctrine, au milieu des inquiſi-
„teurs. On ne peut nier néanmoins,
„qu'il n'ait recognu une réformation
„néceſſaire en l'Egliſe, qu'il n'ait
„ſouſpiré après, & ne l'ait attendue:
„& c'eſt ſur cela que nous le mettons
„en general entre les tesmoins de la
„verité: ſachans auſſi, qu'en pluſieurs
„particularités il a enſeigné beaucoup
„plus purement que les moines de
„ſon temps, comme il appert encore
„ès œuvres que nous avons de lui,
„notamment ès recueils de ſes ſer-
„mons faicts à Florence ſur la réfor-
„mation de l'Egliſe. C'eſt un ſigne
„qu'il n'a pas eſcrit au gré de l'Egli-
„ſe Romaine puiſque le Pape Cle-
„ment VIII. défend la lecture de la
„pluspart de ſes ſermons, & de ſon
„Dialogue Italien de *la verité*, juſques
„à ce qu'ils ayent eſté repurgés. Si
„cette verité eſtoit à ſon advantage,
„il ne voudroit pas qu'on lui fermaſt
„les yeux. . . . . C'eſt un grand
„prejugé pour nous, qu'il eſt entre
„les auteurs prohibés. Pour les cir-
„conſtances de ſa mort, il ſe pourroit
„faire qu'il s'y ſeroit paſſé des choſes
„que nous ne voudrions approuver,
„ſans toutesfois rejetter d'ailleurs ce
„qu'il auroit fait ou dit de bon. Car
„en cetui-là & ſemblables, nous fai-
„ſons ce que nous dit S. Paul, *Eſprou-*
„*vez toutes choſes, & retenez ce qui eſt*
„*bon*; n'ayans aucun homme pour au-
„teur de noſtre foi qui ſoit ſeulement
„homme. . . . . Au reſte ſi ſon
„crime n'eſtoit qu'un crime d'eſtat,
„il n'y a pas d'apparence qu'on l'euſt
„brûlé. Et ce que noſtre hiſtoire avoit
„allegué au long de Guiſchardin, tes-
„moigne qu'il y avoit autre choſe, ſur
„ce qu'il preſſoit un Concile pour ré-
„former les mœurs corrompues du
„Clergé, & l'eſtat de l'Egliſe de Dieu
„tant desvoyé, au modele des Apo-
„ſtres. C'eſt pour cela qne nous le
„tenons des noſtres quoique Jacobin".
Tout cela eſt foible; car on ſe voit obligé d'avouer tacitement que Savonarola mourut idolatre, & qu'il enſeigna pluſieurs Doctrines que Luther & Calvin avoient en exécration. Que s'il demanda avec ardeur la Réformation de l'Egliſe, cela pourroit concerner uniquement les mauvaiſes mœurs, & les abus qui s'étoient gliſſés dans la Diſcipline; & en ce cas-là il ne mériteroit point d'être exclus du nombre des bons Catholiques Romains. Il ne faut point douter que dans les ſiecles les plus corrompus les perſonnes les plus dévouées aux Déciſions des Conciles, & à l'Autorité du Pape, n'ayent reconnu qu'il ſe commettoit de grands déſordres dans la diſtribution des Indulgences, & dans l'éleſtion des Papes, & par l'inobſervation des regles de la diſcipline, & qu'il y avoit trop de pompe humaine à la Cour de Rome, & qu'il étoit à ſouhaiter que ces déſordres ceſſaſſent. Ne voyons-nous pas aujourdhui des Moines & des Curés faire des Livres contre les abus qui ſe commettent dans les Dévotions? Sont-ils pour cela moins oppoſés à ce qu'ils appellent Secte de Calvin, Secte de Luther? Diſons donc que Mr. Rivet ne ſe tire pas d'affaire. Il devoit prouver que Savonarola condamnoit les Déciſions des Conciles que Luther & Calvin ont condamnées. Or c'eſt ce qu'il n'a point prouvé, il s'eſt contenté de dire que ce Pape a défendu la lecture de pluſieurs Ecrits de Savonarola juſques à ce qu'ils euſſent été repurgés. Cette Obſervation eſt trop vague; car on ſait que la Congrégation de l'Indice en uſe ainſi quelquefois à l'égard de certains Livres où il n'y a que des bagatelles, ou que des expreſſions équivoques à corriger. Mr. Rivet a relevé quelques fautes de Coeffeteau touchant la Diſpute de Jean Fiſcher & de Luther; il a dit que Fiſcher n'ayant allégué un ſeul mot des Ecrits de Savonarola, c'eſt à tort qu'on lui attribue d'avoir *monſtré par tous les écrits de ce grand Perſonnage, qu'il eſtoit entierement contraire à ce que Luther enſeignoit*. Mr. Rivet obſerve auſſi *qu'il eſt faux que Luther ait rien produit* de Savonarole *pour la doctrine*; *ſeulement*, *diſoit-il* qu'il ſembloit devoir eſtre compté entre les Saincts de Chriſt que les homicides avoient brûlés en divers lieux. Il eſt pourtant vrai que Luther le cite comme un Auteur très-orthodoxe dans

Digitized by Google

qui lui a été donnée par quelques Auteurs, lui convient à juſte titre

la matiere de la juſtification & du mérite des Oeuvres: mais s'il avoit ſû que ce Moine rendit l'ame en faiſant des actes d'Idolatrie, auroit-il oſé le mettre entre les Saincts de Jeſus-Chriſt?

Voulez-vous ſavoir quelle étoit l'Orthodoxie de Savonarola, liſez ce Paſſage de Mr. du Pleſſis. *Il anéantit* dans ſes Livres *entant qu'il peut, les traditions humaines, ne reconnoiſt ſalut qu'en la gratuite juſtification par la foy en Chriſt; & là ſe tient attaché ſans eſpérer en autre merite; maintient la communion ſous les deux eſpeces, foudroye les Indulgences; & tant pour la vie que pour la doctrine meſmes, reconnoiſt l'Antechriſt en la Cour Romaine. La Doctrine de la juſtification gratuite nommément eſt excellemment traitée en ſes méditations ſur les Pſal.* 30, *&* 50 *que Poſſevin Jeſuite reconnoiſt par lui faites la veille des ſupplices. Et pour ſes Sermons & autres Livres l'index Romanus les a chaſourés à ſa mode.* Mr. du Pleſſis n'ayant cité que Poſſevin, homme qui jugeoit quelquefois des Livres qu'il n'avoit jamais maniés, il eût fallu que Mr. Rivet ſon Défenſeur eût oppoſé à Coeffeteau de bons Extraits des Ouvrages de Savonarola, afin que le Lecteur pût connoître certainement ſi ce Moine condamnoit ou le dogme même des Indulgences, ou ſeulement les abus de la pratique, & s'il vouloit que, toutes les traditions miſes à part, on ne retînt que ce qui eſt contenu dans l'Ecriture. Il n'y a nulle apparence que ce fuſſent ſes vûes, puiſqu'il approuvoit les vœux monaſtiques. Il n'eſt pas ſûr de chercher dans un Ouvrage qu'un Auteur compoſe pour ſe préparer à la mort, ce qu'il a crû dogmatiquement ſur le mérite des œuvres, & ſur la juſtification gratuite; car en cet état-là l'on s'humilie le plus qu'on peut, & l'on a recours au remede le plus certain, qui eſt la grace & la miſéricorde de Dieu. Enfin, il faut diſcerner ſi un Ecrivain s'éloigne ou de la Déciſion des Conciles, ou des Sentimens particuliers des Scholaſtiques. Ces Sentimens ſe ſont quelquefois acquis une étendue ſi grande qu'ils cachoient preſque ſous leur ombre la Déciſion du Concile. Il peut donc ſembler qu'un homme qui les combat, s'éloign effectivement de la Doctrine Romaine: mais quelquefois c'eſt un faux ſemblant. La Doctrine de la juſtification n'eſt pas un ſi grand ſujet de Diſpute, depuis qu'elle a été bien examinée, & developée. Je dis cela ſans adopter entiérement ces paroles de Mr. Pliſſon: „Une bonne partie de l'Allemagne s'ennuie il y a long-temps „d'être appellée Lutherienne & Proteſtante plûtôt que Catholique. On „a honte en ſecret de s'eſtre ſeparé „pour des queſtions qu'on a oubliées, „& qui ne ſont plus queſtions, auſſitôt qu'on n'eſt plus échauffé, & qu'on „veut s'écouter & s'entendre: diſputes qui firent un ſi grand bruit au „commencement du ſchiſme, & dont „perſonne ne parle aujourd'hui, ſur „la juſtification par la Foy, ou par le „merite des œuvres, ſur l'efficace des „Sacremens, *par l'œuvre œuvrée*, ou „par *l'œuvre de l'œuvrant*, & autres „choſes ſemblables.".

Comme Coeffeteau étoit Jacobin, & par conſéquent fort diſpoſé à ſauver l'honneur de Savonarola, je vois ſans ſurpriſe qu'il ne ſe plaint point que du Pleſſis ait retranché de la longue citation de Guicciardin ce qui concerne l'épreuve du feu. Je ne trouve pas non plus étrange qu'on ne lui critique point une explication qu'il a donnée, qui ſans doute eſt très-blâmable. *Ne nous cottant ici Guicciardin*, ce ſont les paroles de Mr. du Pleſſis, *autre crime, que d'avoir attribué paravant ſes prédictions à revélation divine. leſquelles à la mort il reconnoit tenir de l'inveſtigation & interprétation de l Eſcriture Saincte, ſans doute de l Apocalypſe, qui ne nous ſonne autre choſe que* Revélation, *& que nous ne doutons être divine.* Cette Interprétation ne peut s'accorder avec le Texte de Guicciardin: car, comme on l'a vu ci-deſſus, cet Hiſtorien aſſure que Savonarola n'avoit point fondé ſes Prédictions ſur la ſcience de l'Ecriture, ni ſur un raiſonnement humain, mais ſimplement ſur une Révélation céleſte; que cepen-

Digitized by Google

titre (*m*). On dit que le Concile de Piſe promettoit ſa canoniſation

dant il reconnut devant ſes Juges qu'il avoit prédit l'avenir, non par une Revélation divine, mais par une opinion particuliere où l'étude de la Parole de Dieu l'avoit conduit. Il eſt donc manifeſte qu'il y a de la contradiction entre ce qu'il avoua à ſes Juges, & ce qu'il diſoit auparavant: & il n'eſt pas néceſſaire de développer l'illuſion de du Pleſſis; chacun la peut aiſément connoître, & en conclurre que la force des préjugés eſt bien ſéduiſante, & qu'elle fait aller bien de travers les Auteurs qui veulent juſtifier à quelque prix que ce ſoit ceux de qui le témoignage leur paroît utile. On ſait par le témoignage de Jean François Pic, que Savonarola crut avoir reçû enfin une meſure de lumiere prophétique qui lui ôta toutes les incertitudes qui lui reſtoient pendant qu'il joignit ſes raiſonnemens à l'inſpiration de Dieu. Nous verrons bientôt ſi le menſonge contenu dans la contradiction que je viens de rapporter, étoit puniſſable.

(*m*) *On peut mettre en doute... ſi la qualité de Martyr... lui convient à juſte titre.*] Nous avons vu que Luther la lui a donnée. Reuſnerus, Mr. Heidegger, & quelques autres Proteſtans la lui donnent: mais Rivet qui avoit lû Coeffeteau a été plus réſervé, comme on l'a vû dans la Remarque précédente. On ne comprend pas trop bien que les Proteſtans puiſſent mettre parmi les Martyrs de Jeſus-Chriſt un homme qui a célebré la Meſſe, & invoqué les Saints toute ſa vie, & qui à l'article de la mort a communié ſelon les rites de Rome, avec un acte de foi ſur la Préſence réelle, & avec un acte d'adoration du Sacrement qu'il tenoit entre ſes mains. C'eſt ſelon le principe des Proteſtans, vivre & mourir dans le ſein de l'Idolatrie, & par conſéquent hors du chemin du ſalut. Or un réprouvé & un damné ne peut point être un véritable Martyr, quand même il perdroit la vie pour des opinions orthodoxes. N'eſt-il pas vrai que ſi Alexandre VI. eût fait mourir un Prédicateur de la plûpart des Dogmes des Proteſtans, mais d'ailleurs Anti-trinitaire, les Miniſtres ne voudroient point ſe faire honneur de la mort d'un tel perſonnage, ni de ſes déclamations contre Rome, ni de ſon zele pour la Réformation de l'Egliſe? Pourquoi? Parce qu'étant mort coupable d'une Héréſie qui damne les gens, on ne pourroit le conſidérer que comme fils de la gehenne, & eſclave du Démon. Il en faut dire tout autant de ceux qui meurent Idolatres.

De tant d'Auteurs qui aſſurent que Savonarola expia par le ſupplice du feu le zele qui l'avoit pouſſé à prêcher contre le Pape, il n'y en a peut-être aucun qui ait bien examiné le Procès qu'on fit à ce Moine. Il eſt néanmoins fort important d'avoir lu avec attention tous les Actes d'un Martyre, avant que de décider qu'un tel ou qu'un tel ſont morts Martyrs de Jeſus-Chriſt. Car ſi les Juges, qui condamnent au ſupplice un Orthodoxe, déclarent dans leur Sentence qu'ils ne le font pas mourir à cauſe de ſes opinions, mais à cauſe qu'il avoit tâché de les établir par des voies ſéditieuſes, on ne peut traiter cet homme-là de Martyr qu'au cas que l'on ſoit certain qu'il a été accuſé fauſſement de ſédition. Il eſt donc néceſſaire d'examiner mûrement, & ſans préjugé, toutes les Pieces du Procès; & ſi l'on trouve par cet examen, que l'Orthodoxe a été bien convaincu d'avoir animé la populace à détruire les autels, & à piller les Egliſes, & d'avoir mis même la main à l'œuvre, l'on doit reconnoître que la Sentence qui le condamne à la mort pour ce ſujet, n'eſt pas la condamnation d'un Martyr. Un Miniſtre qui retourneroit aujourd'hui en France, & qui ſeroit pris & pendu pour avoir prêché ſecretement, mériteroit la qualité de Martyr, quand même les Juges exprimeroient dans leur Arrêt qu'ils le condamnent parce qu'il avoit contrevenu aux Edits du Prince: mais s'ils fondoient leur condamnation uniquement ſur ce qu'il auroit été convaincu d'avoir fait le métier d'eſpion, & d'avoir tramé des révol-

Digitized by Google

sation aux Dominicains, pourvu qu'il vouluſſent prendre parti contre

tes en faveur des ennemis de l'Etat, il ne ſaudroit plus prétendre que ce ſeroit un Martyr. Je ſuppoſe que les preuves ſeroient légitimes conformément à la pratique criminelle par rapport aux dépoſitions des témoins, ou aux Lettres interceptées, ou à la confeſſion propre de l'Accuſé, eût-elle été extorquée par la queſtion; car cette derniere preuve eſt dans l'ordre du Barreau en pluſieurs pays, & on ne l'infirme point juridiquement ſous prétexte que la douleur contraint certaines perſonnes délicates à s'accuſer de ce qu'elles n'ont point fait. Il ne ſuffiroit pas de dire en l'air que les Juges ont ſuborné de faux témoins, & ſuppoſé de fauſſes Lettres: il faudroit apporter de bonnes preuves de cela, ſans s'arrêter à des vraiſſemblances. Tout le monde ſait que l'on reproche aux Jéſuites d'avoir converti en Martyrs quelques-uns de leurs Confreres punis pour crime d'Etat. Les Compilateurs de Martyrologes devroient avoir la délicateſſe de Jules Céſar qui vouloit non-ſeulement que ſa femme fût vertueuſe, mais auſſi qu'elle ne fût pas ſoupçonnée. Si l'on intente un Procés aux Juges en matiere de Martyre, il faut pouſſer les choſes juſqu'à la démonſtration morale; car autrement l'innocence du Martyr ſera un ſujet perpétuel de diſpute, une vertu équivoque & ſoupçonnée pour le moins.

Je demande préſentement à ceux qui diſent que Savonarola n'a été brûlé que parce qu'il s'étoit rendu odieux à la Cour de Rome, *Avez-vous lû les Actes de ſon Procès? Y avez-vous trouvé qu'on ne le chargea d'autre crime que d'avoir médit du Pape, & d'avoir mépriſé les excommunications de Rome, & d'avoir prêché que l'Egliſe avoit beſoin de Réforme? En ce cas-là, je vous donne cauſe gagnée. Mais comme vous ne pourriez les avoir lus ſans y trouver qu'entre pluſieurs autres confeſſions honteuſes qu'on tira de lui, il reconnut que ſes Prédictions n'avoient eu pour fondement que les conſequences qu'il avoit tirées de l'Ecriture, vous ne pouvez vous diſculper, votre rapport eſt très-infidelle.*

En effet, cet aveu de Savonarola le convainquoit d'une impoſture pleine de profanation & d'impiété, puiſque pendant quelques années il avoit dit que ſes connoiſſances des choſes futures venoient d'une inſpiration immédiate & prophétique. Voilà ſans doute la principale raiſon que les Juges alléguérent pour le condamner au feu. La maniere dont Mr. Du Pleſſis Mornai tâche de concilier ces deux choſes ne vaut rien: j'en ai fait voir la nullité. Ceux qui voudroient excuſer Savonarola ſur ſes bonnes intentions, ne ſeroient pas recevables: car il eſt certain que Numa Pompilius & quelques autres Legiſlateurs de l'Antiquité ſe propoſoient une fin utile au Public, quand ils faiſoient accroire qu'un Dieu leur dictoit les ordonnances qu'ils établiſſoient. Pourroit-on ſous ce prétexte les décharger de l'infamie d'avoir été des Impoſteurs? Mais quand même on les pourroit excuſer, on ne pourroit point excuſer Savonarola. Un Chrétien, un Religieux, qui profane le nom de Dieu juſques au point de débiter ſes Opinions particulieres comme des Révélations immédiates, eſt infiniment plus criminel que les Gentils, qui n'avoient pas aſſez de reſpect pour les faux Dieux du Paganiſme.

Si vous me répondez que ce ne fut pas la vraie raiſon du ſupplice de Savonarola, que ce n'en fut que le prétexte, je vous demande: Eſt-il permis de donner pour des faits certains ſes conjectures & ſes interprétations, charitables par rapport à l'Accuſé, malignes par rapport aux Juges? Et après tout ce n'eſt pas juſtifier ceux dont on examine les relations: car ils ne diſent quoi que ce ſoit touchant les motifs que les Juges alléguérent. Ils décident ſans expoſer la teneur des Actes. N'eſt-ce point agir témérairement & par paſſion?

Ceci ne regarde point ceux qui avouent que les Actes du Procès chargent de pluſieurs grands crimes ce Dominicain, mais qui prétendent qu'on uſa de fraude en dreſſant ces Actes, & qu'il en parut des Copies

Digitized by Google

ontre le Pape Jules II. mais qu'ils refuſérent de l'acheter à ce

falſifiées. Mr. Spizelius nous apprend que le célèbre Mr. Magliabechi lui a communiqué pluſieurs Remarques concernant cette falſification. Je ne veux douter, ni de cela, ni en général de la paſſion qui a pu ſe rencontrer dans l'ame des Juges; je veux ſeulement avertir ceux qui décident ſi hautement que la ſeule cauſe de la mort de Savonarola fut qu'il avoit mal parlé du Pape, que Guicciardin, qui eſt plutôt ſon Apologiſte que ſon Hiſtorien, reconnoît que l'Accuſé renonça à la qualité de Prophete. Il fut donc convaincu d'Impoſture en matiere de Prophétie par ſa propre confeſſion; crime atroce & abominable ſur lequel les Juges le condamnérent. Peut-on ſe glorifier d'un tel Martyr? Les différens biais que prirent ſes Sectateurs pour le diſculper à cet égard, ne montrent que trop, qu'ils ne doutoient pas que les Actes du Procès ne fuſſent fideles quant à cette confeſſion de Savonarola. Et il faut bien prendre garde que ſi ſes Accuſateurs ſont ſuſpects de calomnie, ſes Apologiſtes ſont ſuſpects ou d'entêtement on d'interêt de Communauté. Ce ſont ou ſes Diſciples, ou des Moines de ſon Ordre, qui ont pris à tâche de le juſtifier. Il n'y a rien qu'on ne faſſe plutôt que de reconnoître que l'on a été la dupe d'un hypocrite: & dès qu'on s'eſt laiſſé prévenir qu'un certain dévot eſt Prophete, on n'en démord preſque jamais, on aime mieux bien crier contre les Juges qui le condamnent, que d'avouer ſa propre foibleſſe. Il ne faut ici conſulter ni les Cordeliers, parties adverſes de Savonarola, ni les Jacobins ſes Confreres. Il faut rechercher le témoignage de ceux qui n'ont point de part aux Querelles de ces deux Ordres. Pierius Valerianus, & Juſte Lipſe, qui ſont dans ce cas, ne ſont nullement favorables à notre Dominicain. L'un d'eux déclare tout net qu'on le brûla à cauſe de l'Impoſture & de l'Impiété dont on le convainquit. Antoine Marie Gratiani a fait à peu près un ſemblable jugement.

Je ne ſai ſi les Juges eurent connoiſſance des Lettres que Savonarola écrivit à Charles VIII. pour l'exhorter à revenir en Italie & à réformer l'Egliſe par l'épée. Ils auroient eu là un ſujet valable de le condamner pour Crime d'Etat; car c'eſt un acte de Rébellion que d'attirer les Armées étrangeres. Ce n'eſt pas ainſi que les Chefs d'une Faction peuvent travailler innocemment à la rendre victorieuſe dans leur Patrie. C'étoit d'un autre côté un projet étrange & preſque furieux, que de vouloir faire ſervir l'épée d'un Roi de France à la Réformation de l'Egliſe. Vouloit-on qu'il employât une Dragonnade; ou ſeulement qu'il contraignît par la crainte de ſes armes la Cour de Rome à convoquer un Concile? Mais quelle liberté pourroit-on avoir dans une Aſſemblée qu'un Conquérant feroit tenir? Oſeroit-t-on opiner autrement qu'il ne voudroit?

Pour dire quelque choſe du ſentiment de notre Moine per rapport à l'Excommunication, j'obſerverai que les Proteſtans ſe trompent peut-être lorſqu'ils le trouvent orthodoxe ſur ce point-là. Remarquez bien, je vous prie, qu'ayant été excommunié par Alexandre VI. il diſcontinua de monter en Chaire; mais, quand il ſe fut apperçu que le ſilence diminuoit ſon crédit, & arrêtoit ſes deſſeins, il ſe remit à prêcher, & continua de le faire juſques à ce que les Magiſtrats le lui euſſent défendu. Cette conduite inégale n'eſt point digne d'un Prophete, ni d'un nouvel Apôtre; la même raiſon qui l'empêchoit de ſe ſoumettre aux ordres du Pape, devoit l'empêcher de ſe ſoumettre aux ordres des Magiſtrats; car ſi les intérêts du grand ouvrage pour lequel il croyoit avoir reçu commiſſion extraordinaire, demandoient que nonobſtant les ordres du Pape il exerçât la fonction de Prédicateur, puiſqu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, ils demandoient auſſi qu'il l'exerçât malgré les défenſes du bras ſéculier. Il y a quelque apparence qu'il eut allégué les mêmes raiſons contre un Concile que contre Alexandre VI. au cas qu'un Concile l'eût traité de la même ſorte que le Pape. Il auroit donc crû

Digitized by Google

ce prix-là. Il écrivit quantité de Livres, où l'on trouve beaucoup d'onction

qu'il n'y avoit ſur la Terre aucun Tribunal qui lui pût impoſer ſilence, & que fait-on s'il ne croyoit pas qu'en qualité de Prophete il devoit immédiatement relever de Dieu, & jouïr d'un droit de *committimus* pour évoquer toutes ſes cauſes en premiere inſtance à la Cour céleſte? La Diſcipline des Proteſtans ne tolere point de telles penſées: elle établit des Tribunaux qui interdiſent la Chaire, qui ſuſpendent, qui excommunient; elle veut qu'on ſe ſoûmette à leur autorité, & traite de Réfractaires & de Schiſmatiques ceux qui ſecouent ce joug ſous la prétention qu'ils ont été mal condamnés.

Mais que dirons-nous de la ſoumiſſion que Savonarola promettoit dans la Lettre qu'il écrivit au Pape le 29 de Septembre 1497? Il ſe juſtifie le mieux qu'il peut de tout ce que l'on avoit dit de lui au Pape, il allegue de fortes raiſons pourquoi il n'avoit pas fait un voyage à Rome quand le Pape l'avoit mandé. Il traite de calomniateurs ceux qui appeloient cela deſobéiſſance: il déclare qu'il eſt prêt à rétracter tout ce qu'il a dit ou écrit que le Pape trouvera digne de cenſure. Et il finit par ſoûmettre ſa perſonne, ſes Ecrits, & ſes paroles, à l'autorité de l'Egliſe & à celle du Pape. S'il eût prétendu comme Prophete à l'exemption de toute Juriſdiction Eccléſiaſtique, & s'il eût été tel que les Proteſtans le prônent, ce que je viens de citer ſeroit le langage d'un grand hypocrite.

Obſervons que ſi ce Dominicain n'étoit pas un Impoſteur, il falloit qu'il fût fanatique outré. Je le prouve ainſi. Il prédit entre autres choſes la converſion prochaine des Mahométans, & il ſe montra ſi perſuadé de la certitude de cette Prophétie, qu'il déclara que quiconque entreroit au feu pour la ſoûtenir, en ſortiroit ſans aucun dommage. S'il parloit ſincerement, ſa perſuaſion étoit parvenue au plus haut degré de force. Or comme la fauſſeté de la Prédiction ſaît voir clairement qu'il n'étoit pas inſpiré, nous devons conclurre que ſon Fanatiſme étoit parvenu au plus haut point. Perſonne au reſte ne doit ignorer que la vertu d'un Fanatique, ſon zele, ſes macérations, ne ſoient équivoques. C'eſt pour l'ordinaire une vertu de vapeur, un déréglement des organes, un dérangement de quelques fibres du cerveau. Je veux croire que ceux qui ont tant prôné le Martyre de Savonarola n'avoient jamais ſû les faits dont j'ai parlé dans cette Remarque, ni formé les réfléxions qu'ils inſpirent naturellement. Je dois rendre cette juſtice à Voëtius, qu'encore qu'il ait diſputé le terrein en faveur de ce Jacobin, il ne laiſſe pas de lui donner un peu de vertige. Il n'en fait pas un vrai prophete de la nouvelle Loi, comme font d'autres. Quand il dit que les Proteſtans ſe ſont contentés d'alléguer cet homme à leurs Adverſaires comme un témoin domeſtique, & par l'Argument *ad hominem*, il marque ce qu'ils auroient dû faire tous, mais non pas ce qu'ils ont tous fait. Il eſt certain que Savonarola a non-ſeulement connu la corruption de l'Egliſe, mais auſſi qu'il a fait paroître un grand deſir de la corriger. S'il ne l'avoit que connue, il n'auroit eu rien que de commun avec le reſte des gens; car les Prêtres mêmes les plus plongés dans la débauche connoiſſoient très-bien qu'un Eccléſiaſtique concubinaire & ſimoniaque, &c. étoit dans le déſordre: mais ils ne ſouhaitoient pas qu'on réformât les abus. Il y a peu de gens aujourd'hui dans Rome même qui ne jugent que les intrigues dont on ſe ſert pour les élections des Papes ſont un mal; & combien y a-t-il de bons Papiſtes qui ſoûhaitent la ceſſation de ce déſordre & de pluſieurs autres? Ce qu'il y a eu de particulier dans Savonarola eſt donc qu'il a oſé dire qu'il falloit ôter la corruption: & ſur ce pié-là les Proteſtans l'ont pu mettre en général parmi les Témoins de la Vérité. Je ne crois pas que l'on ait toûjours agi avec le diſcernement néceſſaire en compilant ces Témoins. Ceci ſoit dit par occaſion. Si Ferrante Palavicino, qui fut pendu à cauſe de ſes Ecrits contre le Pape, ſi les Auteurs du Syndicat d'Alexandre VII, & l'Hiſtorien de

Digitized by Google

d'onction & de piété (*n*). Je dis quelque chose d'une Lettre qu'il écrivit au Pape, où il examine entre autres Accusations celle qu'on lui intentoit de se vanter de parler à Dieu (*o*). Il eut de grands combats à soûtenir contre les Démons, & se rendit formidable à ces Princes des ténèbres (*p*). Je ne dois pas oublier que l'une des choses qui le rendirent odieux fut son affection pour le Roi de France. On a lieu de croire qu'il s'attacha à ce Prince, parce que s'étant mêlé de prophétiser qu'il arriveroit

Dona Olympia avoient vécu au XIII ou au XIV Siecle, Flaccus Illyricus auroit bien pû les placer dans son Catalogue: néanmoins il n'y a guere de gens plus indignes de cette place que de tels auteurs.

Notez qu'il y a des Protestans qui soûtiennent que Savonarola fut un Imposteur. Lisez la These qui a pour titre, *Représentation des arts tyranniques de Jerome Savonarola*, qui fut soûtenue à Iéne l'an 1690, sous la Présidence de Mr Buddeus.

(*n*) *Il écrivit quantité de Livres, où l'on trouve beaucoup d'onction & de piété.*] C'est le jugement qu'en a fait Mr du Pin: *Il a composé*, dit-il, *un nombre prodigieux d'Ouvrages Moraux, Spirituels, & Ascetiques*: Ils *sont pleins d'onction & de Maximes de piété: il y parle librement contre les Vices, & y enseigne la Morale la plus pure & la plus relevée*. Mr. du Pin a donné le Catalogue des Ecrits de ce Religieux, on le trouve aussi dans l'Appendix de Mr. Cave, & avec bien du détail sur les Editions. On en a mis quelques-uns dans l'*Index*, & il s'éleva un grand conflict sous le Pape Paul IV, pour savoir si on les y mettroit tous: mais par la grande vigilance des Dominicains, la négative l'emporta, & il fut dit que l'on s'en tiendroit à ce qui avoit été déja décrété contre quelques-uns, qui même ne seroient point flétris comme hérétiques ou erronées: on se contenta de la peine de suspension. De tant d'Ouvrages composés par Savonarola il n'y en a point qui ait été plus généralement approuvé que celui qui a pour Titre, *Le triomphe de la Croix, ou de la verité de la religion Chretienne*. Le Cardinal Onophrio, qui mourut à Rome l'an 1646, *ordonna par un Codicile* qu'on le fît rimprimer: *en bonne forme . . . . avec la Paraphrase du même Auteur* sur le Miserere, *& laissa cinq cents escus pour cet effet*. Observons que le Livre de Savonarola contre l'Astrologie judiciaire fut imprimé en Italien à Florence l'an 1495, & qu'il fut traduit en Latin & orné de Notes par Thomas Boninsignius. Cette Traduction fut imprimée à Florence l'an 1581 *in* 8. Le même Livre a été traduit en Allemand par Thomas Erastus. On dit que Savonarola anima Jean Pic à écrire contre l'Astrologie judiciaire. La raison qu'on donne de sa haine pour les Astrologues me semble bien chimérique: rapportons-la pourtant, elle servira à montrer la crédulité de Florimond de Remond. „La superbe „enflée de Savonarola, qui se disoit „Prophete, fut aussi-tôt recognue par „les mêmes Astrologues: car estant „Vénus & Saturne joints, & la Lune „au meridien en son Hemisphere, le „21 de Septembre 1452, à 5 heures 44 „min. après Midy, on jugea soudain „la fierté & arrogance de ce Moine. „C'est pourquoi il fut si aspre ennemy „de l'Astrologie, ayant mis les armes „en main contre elle à Pic de la Mi„randole.

(*o*) *Je dis quelque chose d'une Lettre . . . . où il examine entre autres Accusations celle qu'on lui intentoit de se vanter de parler à Dieu.*] Il n'y a point de doute que l'on n'ait dit qu'il jouïssoit de cette excellente prérogative: mais ce n'est pas une preuve qu'il l'ait avoué lui-même formellement. Ceux qui s'entêtent d'un dévot lui attribuent beaucoup plus de choses qu'il ne s'en donne lui-même. Ils passent

Digitized by Google

roit de grandes Révolutions, il tourna ſes yeux de tous côtés pour chercher le Cyrus que Dieu deſtinoit à ce grand Ouvrage, & qu'il n'en trouva aucun qui y fût ſi propre que Charles VIII. Dès-lors il le déclara le Cyrus choiſi de Dieu, & lui dévoua tous ſes ſervices. C'eſt l'ordinaire de ces faux Prophetes, & nous en avons des exemples qui ſont encore plus frais que celui de Drabicius. Je ne ſai ſi Savonarola n'avoit pas fait attention à une Maxime que Machiavel a débitée depuis, en le don-

bien-tôt au-delà des bornes par leurs amplifications. S'il avoue que Dieu lui a fait la grace de lui révéler quelque événement, & qu'il participe aux lumieres immédiates, ils s'ingérent d'en déterminer la maniere, & ils aſſurent enfin que Dieu converſe avec lui comme avec Moyſe. Quoi qu'il en ſoit, l'opinion commune fut qu'il diſoit lui-même qu'il s'entretenoit avec Dieu. Voici un grand temoin de cette opinion. *Le peuple de Florence n'eſt pas beſte, auquel néantmoins Frere Hieroſme Savonarole fit bien accroire qu'il parloit à Dieu.* C'eſt ainſi que Gabriel Naudé rapporte le témoignage de Machiavel. Je le donnerai plus ample, afin qu'on voye le ménagement de l'Auteur, & l'occaſion de ſon diſcours. Il venoit de dire qu'encore qu'il ſoit plus aiſé de perſuader une innovation aux gens groſſiers, il n'eſt pas impoſſible de la perſuader aux gens d'eſprit. Après cela, il allegue l'exemple de Frere Jerome. *Al popolo di Firenze non pare eſſere ne ignorante ne rozzo, nondimeno da Fratre Girolamo Savonarola ſu perſuaſo che parlava con Dio. Io non voglio giudicare s'egli era vero ò no, perche d'un tanto huomo ſe ne debbe parlare con riverenza. Ma io dico bene che infiniti lo credevano, ſenza havere viſto coſa neſſuna ſtraordinaria, da farlo loro credere; perche la vita ſua, la dottrina, il ſoggetto che preſe, erano ſufficienti à fargli preſtare fede.* Nous avons vu ci-deſſus le témoignage de Pierius Valerianus, & nous en pourrions citer bien d'autres: mais qu'eſt-il beſoin de compiler? Faut-il d'autres preuves que la Lettre que Savonarola écrivit au Pape Alexandre VI. pour ſe juſtifier des Accuſations contenues dans un Bref du même Pape? La quatrieme de ces Accuſations eſt qu'on diſoit qu'il parloit à Dieu. Il répond qu'il n'a jamais parlé de la ſorte en termes exprès; mais que quand même il ſe ſeroit ſervi de cette expreſſion, il ne mériteroit point de châtiment, puiſqu'aucune Loi ne ſoûmet à la punition ceux qui diſent qu'ils parlent à Dieu. Il ajoute qu'une telle Loi ſeroit abſurde & impie, vû que perſonne ne peut impoſer la Loi à Dieu qui peut parler à qui bon lui ſemble.

Les réponſes qu'il fait à la plûpart des autres Accuſations portent à peu près ſur le même fondement. Il nie par exemple qu'il ſe ſoit vanté d'être Prophete: mais il ſoûtient que s'il s'en étoit vanté, il ne ſeroit point puniſſable. Il n'avoue point qu'il ait dit abſolument & pour s'égaler à Dieu, *ſi je ſuis menteur, Jeſus-Chriſt l'eſt.* Il ſe retranche dans des cas particuliers où il prétend qu'il a pu parler ainſi. Il employe une ſemblable diſtinction quand il veut ſe juſtifier d'avoir dit, que ceux qui n'ajoutoient point de foi à ſes Prédictions étoient hors du chemin du ſalut. Je n'ai entendu cela, dit-il, que de ceux qui par un eſprit opiniâtre ſe ſont oppoſés à moi. Il n'entendoit pas mal l'Art des Sophiſtes, cet Art qui eſt ſi néceſſaire à ceux qui ſe mêlent de prédire.

(p) *Il eut de grands combats à ſoûtenir contre les Démons, & ſe rendit formidable à ces Princes des ténèbres.*] Naudé le met „au rang . . . . de „ces Moines deſquels parle S. Hie„roſme, *qui forgent des hiſtoires de „Diables qui combattent contre eux, afin „que les peuples & les idiots croyent qu'un „miracle ſe ſoit fait en eux*, puiſque

Digitized by Google

donnant pour exemple (*q*). Cette maxime eſt que les Prophetes qui n'ont point l'appui du bras ſéculier, ni d'autres armes que leur langue, & la prévention des Peuples, *ſola majeſtate armati*, ſont expoſés à de grands revers.

SIMONIDE, l'un des meilleurs Poëtes de l'Antiquité, étoit de Ceos, île de la mer Egée. Il floriſſoit en-

„la moitié du livre qu'il a faict ſur ſes „Prophéties ne contient rien autre „choſe que le pourparler qu'il eut „avec le Diable penſant que ce fuſt „un Hermite". Jean François Pic aſſure que les Démons qui vexoient les corps des obſédés, ou qui infectoient le Couvent des Dominicains, avoient une extrême peur de la vûe de Savonarola; & que de dépit & de rage ils prononçoient toujours ſon nom avec quelque changement, ou avec quelque retranchement de lettres. Ils le menaçoient ſouvent, & ſe retiroient au plus vîte par la crainte des paroles qu'il prononçoit contre eux. Il les chaſſoit des cellules du Monaſtere, entre autres moyens, par l'aſperſion de l'eau benite accompagnée du chant des Pſeaumes. Cela fit qu'ils déſiſtérent de tourmenter les autres Moines, & qu'ils redoublérent leurs efforts contre lui ſeul. Il ſe trouva quelquefois contraint de s'arrêter lorſqu'il faiſoit la ronde dans le Couvent pour mettre à couvert de leurs inſultes les Religieux; car l'air qu'ils avoient épaiſſi ne permettoit point qu'il paſſât outre.

Il y aura-peut-être des gens qui ne liront point cette Remarque ſans ſe ſouvenir d'un certain endroit des Diſputes de Mr. Claude avec Mrs. de Port Royal; & ils s'imagineront peut-être que ces Meſſieurs le défiérent témérairement de donner des preuves qu'au temps de Luther les Moines fiſſent grand bruit de leurs exploits contre les Diables. C'eſt ce qui me porte à dire que l'exemple de Savonarola n'eût ſervi de rien à Monſr. Claude. On ſait que tous les Controverſiſtes Romains objectent comme quelque choſe de bien fort, la Diſpute que Luther rapporte qu'il eut avec le Démon touchant la Meſſe. Monſ. Claude, ayant à répondre à cette Objection, dit entre autres choſes que *Luther, ſuivant le ſtile des Moynes de ce temps-là, qui avoient accoûtumé par figure de Rhétorique de remplir les livres de leurs exploits contre le Diable, rapporte que s'eſtant une fois reveillé pendant les ténebres de la nuit, le Diable ſe prit à l'accuſer d'avoir fait idolatrer le peuple de Dieu, & d'avoir idolatré lui-même durant quinze ans qu'il avoit dit des Meſſes privées.*

La Réplique qui fut faite à ce Paſſage ſe réduit à trois Queſtions, dont je laiſſe la derniere; car il ſuffit de marquer ici la premiere & la ſeconde. La premiere eſt „Si une perſonne „ſenſée peut croire que ce récit de „Luther ſoit une figure de Rhétori„que. La ſeconde, ſi cette figure eſt „ordinaire aux Moines".

Ce qu'on expoſa ſur la premiere Queſtion ſeroit ici inutile; parlons ſeulement de l'explication de la ſeconde.

„La ſeconde Queſtion ſe peut vui„der avec auſſi peu de difficulté; car „elle conſiſte en un fait dont la preuve „regarde Monſieur Claude, & qui doit „paſſer pour calomnieux, à moins „qu'il ne le juſtifie par des exemples. „Il dit que *les Moines de ce temps-là „avoient accoûtumé, par figure de Rhé„torique, de remplir les livres, de leurs „exploits contre le Diable.* On avoue „que l'on ne fait point d'exemple de „ces figures. Il y a des Moines qui „rapportent des apparitions de Dé„mons: mais ils les rapportent com„me véritables, & dans le deſſein de „les faire croire. Si ces apparitions „ſont bien fondées, ils ont eu raiſon „de les rapporter, & les Saints Peres „l'ont fait avant eux. S'ils les ont

Digitized by Google

encore au temps de l'expédition de Xerxes, c'eſt-à-dire vers la 75 Olympiade. Il exerça ſon talent ſur pluſieurs ſortes de Poëmes: mais il réuſſit principalement dans les Elégies (*a*). On dit qu'il fut préſervé deux fois d'un peril mortel, & que ce fut une récompenſe de ſa vertu (*b*). On lui attribue l'invention de la mémoire lo-

„crues trop légérement, on les doit „accuſer de légéreté. S'ils les ont „rapportées ſans les croire, on les „doit accuſer de fourberie & d'im„poſture. Mais Monſieur Claude ne „ſauroit prouver d'aucun, qu'il en ait „rapporté de ſemblables à celle dont „Luther fait le récit, & avec des „circonſtances auſſi particulieres que „celles qu'il y mesle, ne les voulant „faire paſſer, que pour figures de „Rhétorique On attend donc encore „cet éclairciſſement de Monſ. Claude; „& à moins qu'il ne le donne, il ne „ſauroit éviter d'être condamné, par „les perſonnes ſages, d'une malignité „peu honneſte.

Il eſt manifeſte que les exploits de Savonarola contre les Démons ne pourroient pas être allégués comme une preuve de ce que Mr. Claude avoit dit: car ce ſont des choſes qui n'ont pas été rapportées par figure de Rhétorique,

(*q*) *Une Maxime que Machiavel a debitée en le donnant pour exemple.*] je le citerai ſelon la Verſion Françoiſe de Mr. Amelot, & avec ſes Notes. „Il eſt beſoin, pour bien entendre ce „point, de voir, ſi ces Légiſlateurs ſe „ſoûtiennent d'eux mêmes, ou s'ils dé„pendent d'autrui, c'eſt-à-dire, ſi pour „conduire leur entrepriſe, il faut qu'ils „prient, & en ce cas ils échouent „toûjours: ou s'ils peuvent ſe faire „obéir par force, & pour lors ils ne „manquent preſque jamais de réuſſir. „De-là vient, que tous les Princes „que j'ai nommés, ont vaincu ayant „les armes à la main, & ont péri „étant déſarmés. Car, outre les raiſons „déduites, l'eſprit des peuples eſt „changeant. Il eſt aiſé de leur per„ſuader une choſe: mais il eſt difficile „de les entretenir dans cette perſua„ſion. Il faut donc mettre ſi bon or„dre, que lorſqu'ils ne croyent plus, „on leur puiſſe faire croire par force. „Moyſe, Cyrus, Théſée, & Romulus, „n'euſſent jamais pû faire obſerver „long-temps leurs Loix, s'ils euſſent „été déſarmés, ainſi qu'il eſt arrivé „de notre temps au Jacobin Jérome „Savonarole, qui ſe perdit, faute „d'avoir la force de faire perſévérer „dans leur Créance ceux qui avoient „cru ſes paroles, & de les faire croire „aux Incrédules.

(*a*) *Il réuſſit principalement dans les Elégies.*] Denys d'Halicarnaſſe a reconnu entre autres vertus dans la Muſe de Simonide le don d'attendrir. Il la met à cet égard-là fort au deſſus de Pindare. L'un des plus célèbres Ouvrages de Simonide avoit pour Titre *les Lamentations.* J'ai dit ailleurs qu'il gagna le prix de l'Elégie ſur Eſchyle.

(*b*) *On dit qu'il fut préſervé deux fois d'un péril mortel, & que ce fut une récompenſe de ſa vertu.*] Il ſoupoit un jour chez Scopas homme d'importance, tant à cauſe de ſa nobleſſe qu'à cauſe de ſes richeſſes. Après qu'il eut récité le Poëme qu'il avoit compoſé à prix fait en l'honneur de ce perſonnage, & où il avoit mêlé l'éloge de Caſtor & de Pollux, on lui dit qu'on lui payeroit la moitié du prix, & qu'il demandât l'autre moitié, s'il le trouvoit à propos, aux Tyndarides à qui il n'avoit pas donné moins de louanges qu'à Scopas. Un peu après on lui vint dire que deux jeunes hommes qui vouloient parler à lui étoient à la porte. Il ſortit, & ne vit perſonne. Dans cet intervalle de temps la chambre où il avoit laiſſé Scopas & les autres conviés tomba, & ils furent tous écraſés. Valere Maxime

Digitized by Google

locale (*c*). Il eſt du nombre des Poëtes dont la verve & la mémoire ont été de longue durée ; car à l'âge de quatre-vingts ans il diſputa le prix de la Poëſie (*d*) & le remporta, & il ſe vanta de ſurpaſſer en mémoire tous les autres hommes. Il vécut

rapporte le même fait, mais avec un péché d'omiſſion inexcuſable ; car il ne dit point la raiſon pourquoi Caſtor & Pollux rendirent ce bon ſervice à Simonide. Notez que Solin tranſporte à Pindare ce que tous les autres Ecrivains attribuent à Simonide à l'égard de cette faveur céleſte. Monſr. de Saumaiſe ſoupçonne Solin d'en avoir ainſi uſé pour cacher ſes brigandages, je veux dire, pour perſuader qu'il n'étoit pas un ſimple Copiſte de Pline. Notez auſſi que Quintilien traite de fable ce qui concerne cette apparition des Tyndarides. Il ſe fonde ſur ce que ce Poëte, qui ſans doute ne ſe fût pas dérobé une telle gloire, n'en fait aucune mention dans ſes Ouvrages. Il obſerve que les Auteurs varient beaucoup touchant celui en l'honneur duquel Simonide fit ce Poëme. On ne s'accordoit point ſur la ville où le feſtin ſe donna. Mais il nous apprend une choſe que Ciceron ne devoit pas ſupprimer. Il nous dit que la perſonne que Simonide avoit louée étoit un Athlete victorieux. L'omiſſion de cette particularité fait beaucoup de tort à Simonide ; car elle nous porte à croire qu'il s'égara mal à propos dans des digreſſions, & qu'il offuſqua imprudemment par les éloges des Dieux, la gloire du perſonnage qui lui avoit acheté ſon Panégyrique. Dès que vous ſongez à la victoire que Simonide devoit célébrer, l'Objection s'évanuït : vous comprenez, que Caſtor & Pollux ont dû avoir part à l'Eloge. Ce n'eſt plus une Digreſſion blâmable, c'eſt un Epiſode néceſſaire. Au reſte, Mr. de Girac ne critique point Quintilien avec raiſon. *Cet habile Rhetoricien*, dit-il, *n'eût eu garde de ſe ſervir* de l'argument négatif, *s'il eût vû dans Callimaque que Simonides lui-même fait mention de ſon aventure avec des termes pleins de reconnoiſſance & de gratitude envers ſes libérateurs.* Il eſt ſûr que les Vers de Callimaque n'ont point dû empêcher Quintilien de parler comme il a fait. Il y a une difference énorme entre ce qu'un Poëte raconte dans ſes Poëſies, & ce que d'autres lui font dire en l'introduiſant dans leurs Ecrits.

Voici l'autre miracle. Simonide ayant débarqué, rencontra ſur le rivage le corps mort d'un inconnu, & l'enterra. Cet inconnu l'avertit en ſonge de ne point ſe rembarquer le jour ſuivant ; Simonide ſuivit ce conſeil, & vit périr le vaiſſeau. Il fit un Poëme ſur cette Aventure. Il n'avoit point cru que pour remplir tous les devoirs de l'humanité il fallût faire autre choſe que d'enterrer le cadavre : mais ayant été récompenſé ſi amplement de ſon bienfait, il n'en demeura point-là ; il voulut que le ſépulcre de l'inconnu portât des marques d'honneur ; il y mit cette Epitaphe glorieuſe : *Ci git le Sauveur de Simonide, qui tout mort qu'il étoit fut reconnoiſſant envers le vivant.*

(*c*) *On lui attribue l'invention de la mémoire locale.*] Il eſt à propos de dire à quelle occaſion il l'inventa. Lorſque Scopas & ceux qu'il traitoit furent écraſés ſous les ruines de la chambre, ils furent tellement défigurés qu'on ne les pouvoit diſcerner les uns des autres. Cependant, il importoit de les reconnoître : car ceux qui voulurent les enterrer, ſouhaitoient de rendre ce bon office chacun à ſon parent. Simonide les tira de peine ; il ſe ſoûvint de la place que chacun des conviés avoit occupée, & par ce moyen il fut en état de dire aux parens, c'eſt à vous à enterrer celui-ci, c'eſt à vous à enterrer celui-là. Enſuite faiſant réflexion ſur l'importance de l'ordre par rapport à la facilité de conſerver les idées des objets, il inventa la méthode de les attacher à certains lieux : il fut, dis-je, l'inventeur de la mémoire locale. Ciceron obſerve en un endroit que Simonide avoit beaucoup

Digitized by Google

eut encore plus de dix années. On dit que la deſtruction de ſon tombeau, par un Général des Agrigentins, ne demeura point impunie (*e*). La Réponſe qu'il fit à un Prince qui lui demandoit la définition de Dieu, eſt fort célèbre (*f*). J'entens

de memoire. Ces paroles de Philoſtrate en donnent une grande idée: Apollonius *eſtant en l'aage de cent ans l'avoit encore plus freſche & gaillarde, que n'eut onques Simonide en ſa plus grande vogue, & ſoulloit ſouvent chanter un Cantique que ce Poëte avoit compoſé à la louange de la mémoire; où il met que toutes choſes ſe flétriſſent & conſument avec le temps, lequel ne s'envieillit jamais, ny ne ſe corrompt, ains ſe conſerve en ſon entier, tournoyant autour la mémoire.* Il y a des gens qui ont dit que Simonide avoit pris des médicamens pour ſe donner une très-heureuſe mémoire, & qu'ils produiſirent ce bon effet.

(*d*) *A l'âge de quatre-vingts ans il diſputa le prix de la Poëſie.*] Il fit mention de cela dans l'un de ſes Poëmes.

(*e*) *La deſtruction de ſes tombeau... ne demeura point impunie.*] Phenix Général des Agrigentins, étant en guerre contre ceux de Syracuſe, démolit le tombeau de Simonide, & en fit ſervir les pierres à la conſtruction d'une tour; & il arriva que l'on prit la ville par l'endroit de la muraille où cette tour fut bâtie. Callimaque introduiſit Simonide ſe plaignant de cette impiété, & diſant que Phenix n'avoit eu aucune crainte pour Caſtor & Pollux, qui, ajoûtoit-il, me préſervérent de la chûte d'une maiſon. On ne peut aſſez s'étonner de la négligence de Suidas, qui ne nomme point la ville où une tour fut bâtie des matériaux du tombeau de ce grand Poëte. Mais puiſqu'il dit qu'un Général des Agrigentins fit démolir ce tombeau, & conſtruire cette tour, il nous porte à croire que cela ſe fit dans Agrigente. Si ce n'eſt que l'on veuille dire que Phénix ayant conquis Syracuſe, & y étant aſſiégé, fit fortifier une muraille par la conſtruction d'une tour, & que Syracuſe fut repriſe par cet endroit-là. Il eſt apparent que Simonide mourut à la Cour d'Hieron. Un très-docte Chronologue met la mort du Poëte un an avant celle du Prince. Notons que le Pere Petau adopte le ſentiment de Diodore de Sicile, ſelon lequel Hieron mourut l'an 2 de la 78 Olympiade. Il a donc cru que Simonide mourut l'an 1 de la même Olimpiade. Or comme il a mis le commencement des Olympiades à l'an du Monde 3208, il a dû mettre la mort de Simonide à l'an du Monde 2517.

(*f*) *La Réponſe qu'il fit à un Prince qui lui demandoit la définition de Dieu, eſt fort célèbre.*] Hieron Tyran de Sicile pria ce Poëte de lui dire ce que c'eſt que Dieu. Le Poëte lui répondit que cette Queſtion n'étoit pas de celles que l'on explique ſur le champ, & qu'il avoit beſoin d'une journée pour l'examiner. Quand ce terme fut paſſé, Hieron demanda réponſe: mais Simonide le pria de lui accorder encore deux jours. Ce ne fut pas le dernier délai qu'il demanda: il fut ſouvent ſommé de répondre, & il demanda chaque fois du tems la moitié plus long. Le Tyran ſurpris de cette conduite en voulut ſavoir la cauſe. J'en uſe ainſi, lui répondit Simonide, parce que plus j'examine cette matiere, plus elle me ſemble obſcure. Simonide auroit pû répondre facilement, s'il eût voulu s'arrêter aux idées populaires, & à ces vives impreſſions qu'on nomme aujourd'hui des preuves de ſentiment. Mais comme il avoit affaire à un Prince habile, qui avoit rafiné ſon goût par de fréquentes converſations avec des gens doctes, il craignit de ne le pas contenter s'il ne lui donnoit une ſolution exacte, il craignit même de riſquer ſa réputation. C'eſt pourquoi il prit

Digitized by Google

tens celle qu'il donna à Hieron Tyran de Syracuſe, à la Cour

du temps pour examiner la matiere, il la tourna de tous les côtés; & parce que ſon eſprit lui ſuggéroit auſſi-tôt la réfutation que l'invention de pluſieurs réponſes, il ne trouvoit rien de ſolide: il découvroit partout un fort & un foible, & des profondeurs impénétrables: il craignit donc de ſe tromper, quelque dogme qu'il avançât pour établir la définition de Dieu; il n'eſpéra plus de trouver la vérité, & il quitta la partie. Un petit eſprit n'auroit pas été ſi délicat; il ſe ſeroit laiſſé ébloüir à la prémiere Hypotheſe qu'il auroit imaginée, il n'en auroit point connu les difficultés, & il l'auroit magiſtralement donnée comme le point fixe de la vérité, hors duquel il n'y avoit qu'impertinence, & qu'extravagance. Il y a même de grands génies qui avancent promptement leur Hypotheſe comme le parti unique que l'on doive prendre; ils décident qu'elle eſt évidente; ils inſultent ceux qui n'en conviennent pas. Une ſorte perſuaſion leur inſpire cette conduite. Tertullien va nous fournir un autre exemple. Il veut que la choſe ſe ſoit paſſée, non pas à la Cour de Syracuſe, mais à celle de Lydie: ſelon lui, Créſus demanda à Thales la définition de Dieu, & ne l'obtint point, quelques délais qu'il accordât à ce Philoſophe pour l'examen de cette Queſtion. Tertullien éleve la ſcience du plus petit artiſan Chrétien au deſſus de celle des plus fameux Philoſophes du Paganiſme. Tous nos artiſans, dit-il, trouvent Dieu & le montrent, & marquent effectivement tout ce qui peut être mis en queſtion touchant la Nature divine. Cela ſignifie que ſi Créſus, ou Hieron, euſſent demandé au plus ignorant de tous les Chrétiens, *qu'eſt ce que Dieu, & quels ſont ſes attributs?* ils euſſent eu ſur le champ une Réponſe catégorique, & ſi exacte que rien n'y auroit manqué. Tertullien va trop vîte, il ſe laiſſe trop entraîner à ſon imagination. Il ne conſidére pas que les Philoſophes du Paganiſme, qui ſe reconnoiſſoient incapables de ſatisfaire la curioſité de ceux qui leur demandoient qu'eſt-ce que Dieu, n'étoient réduits au ſilence que parce qu'ils ne ſe vouloient pas arrêter à des notions populaires comme un ignorant ſeroit. Rien ne leur auroit été plus facile que de répondre, Dieu eſt un Etre infini & tout-puiſſant, qui a formé l'Univers & qui le gouverne, qui punit & qui récompenſe, qui ſe fâche contre les pécheurs, & qui s'appaiſe par nos ſacrifices. Voilà de quelle maniere nos artiſans répondroient à Hieron, en y ajoûtant ce que nous liſons dans le Catéchiſme touchant les perſonnes de la Trinité, & touchant la Mort & Paſſion de Jéſus-Chriſt, &c. Encore un coup, ſi Thales ou Simonide s'étoient contentés de ces idées générales, ils n'auroient point demandé du tems pour préparer leur Réponſe; ils auroient ſatisfait à la Queſtion par un *impromtu*. Mais comme ils vouloient que tous les termes de la définition demandée fuſſent évidemment inconteſtables, & qu'ils trouvoient eux-mêmes qu'on pourroit leur conteſter tout ce qu'ils avanceroient, ils demandérent délai ſur délai; & enfin ils ne ſurent que répondre. Je penſe que Simonide s'imagina que ſa Réponſe ſeroit donnée à examiner aux Beaux-Eſprits de la Cour de Syracuſe, & qu'il ſeroit obligé de la garantir en éclairciſſant toutes leurs difficultés.

Voici apparemment de quel air il raiſonna. Si je répons que Dieu eſt diſtinct de tous les corps qui compoſent l'Univers, on me demandera, L'Univers a-t-il toujours exiſté, du moins à l'égard de ſa matiere? Cette matiere a-t-elle une cauſe efficiente? Et ſi je répons qu'elle en a une, je m'engage à ſoûtenir qu'elle a été faite de rien; or c'eſt un dogme que je ne pourrai jamais faire comprendre ni au Roi Hieron, ni aux Beaux-Eſprits de ſa Cour, & que je ne comprens pas moi-même: j'ai donc lieu d'être incertain ſi ce dogme eſt vrai, ou

Digitized by Google

Cour duquel il alla malgré ſon grand âge: il écouta plus ſon

s'il ne l'eſt pas; car pendant qu'il me ſera incompréhenſible, je ne pourrai pas être légitimement aſſûré de ſon état & de ſa nature. Si je dis que la matiere de l'Univers n'a point de cauſe efficiente, on me demandera, d'où vient le pouvoir que Dieu a ſur elle, & pourquoi elle n'a pas autant de pouvoir ſur Dieu que Dieu ſur elle? Il faudra que je donne de bonnes raiſons pourquoi de deux Etres indépendans l'un de l'autre quant à l'exiſtence, également néceſſaires & éternels, l'un peut tout ſur l'autre, ſans être réciproquement ſoûmis à l'action de l'autre. Ce n'eſt pas aſſez de dire que Dieu eſt diſtinct des corps qui compoſent l'Univers: on voudra ſavoir s'il leur reſſemble à l'égard de l'étendue, c'eſt-a-dire s'il eſt étendu. Si je réponds qu'il eſt étendu, on en conclurra qu'il eſt corporel & matériel: & je ne me vois pas en état de faire comprendre qu'il y a deux eſpéces d'étendue, l'une corporelle, l'autre incorporelle; l'une compoſée de parties & par conſéquent diviſible, l'autre parfaitement ſimple & par conſéquent indiviſible. Si je dis que Dieu n'eſt pas étendu, on en conclurra qu'il n'eſt nulle part, & qu'il ne peut avoir aucune union avec le Monde. Comment donc mouvra-t-il les corps? Comment agira-t-il où il n'eſt pas? Outre que notre entendement n'eſt point capable de concevoir une ſubſtance non-étendue, & un eſprit entiérement ſéparé de la matiere. Mais ſi l'on m'accordoit une fois que Dieu eſt une ſubſtance immatérielle & non étendue, un eſprit infini, & tout-puiſſant, combien de nouvelles queſtions n'aurois-je pas à réſoudre? Cet eſprit n'exiſte-t-il pasnéceſſairement, ſoit à l'égards de ſa Subſtance, ou de ſes qualités? Sa puiſſance n'eſt-elle pas un attribut auſſi néceſſaire que ſa ſcience? Il n'agit donc pas librement, à prendre la liberté pour une force d'agir, ou de n'agir pas: tout ce donc qu'il fait eſt néceſſaire & inévitable. Vous renverſez donc de fond en comble la Religion, me dira-t-on, car elle eſt néceſſairement bâtie ſur l'Hypotheſe que Dieu change de parti lorſque les hommes changent de vie; & que ſi les hommes ne l'appaiſoient point par leurs prieres, il feroit une infinité de choſes qu'il ſupprime à la vûe de leurs dévotions. Que ſi j'évite ce fâcheux inconvénient par l'Hypotheſe de la liberté d'indifférence, & des volontés conditionelles, je m'engage à faire comprendre, & que cette ſorte de liberté eſt compatible avec un Etre qui n'eſt point la cauſe de ſa puiſſance, & qu'un attirail infini de décrets conditionels eſt compatible avec une cauſe infiniment ſage & indépendante, qui a dû ſe faire un plan fixe & immobile, & qui au fond n'a point d'attributs plus eſſentiels que l'immutabilité, car il n'y a point de vertu plus évidemment contenue que celle-là dans l'idée de l'Etre ſouverainement parfait. Voilà, ſi je ne me trompe, une petite partie des raiſons que Simonide roula dans ſa tête en cherchant la définition qu'on lui demandoit, & qui le firent réſoudre à ne rien dire, tant il craignit d'affirmer des choſes non-véritables.

J'oſe dire qu'il n'y a guere de gens à qui il convienne moins qu'à Tertullien de faire le rodomont au préjudice de Thales, & à l'avantage de nos artiſans; car il ſe feroit tiré mal d'affaire s'il avoit été à la place ou de Thales ou de Simonide. Ardent & impétueux qu'il étoit, il eût répondu ſur le champ, ou à la demande de Créſus, ou à celle d'Hieron. Mais ſi vous voulez ſavoir ce qu'il auroit répondu, liſez ces paroles de Mr. Daillé: *Combien eſt eſtrange ſa Philoſophie touchant la Nature de Dieu, qu'il ſemble rendre ſujette à des affections ſemblables aux noſtres, à un courroux, à une haine, à une douleur? lui attribue une ſubſtance corporelle, ne croyant pas (ce dit-il) qu'aucun vouluſt nier que Dieu fut un corps, ce qui fait que nous nous devons moins eſtonner, s'il définit hardiment qu'il n'y a point*

Digitized by Google

ſon avarice que ſa vielleſſe; car il aimoit l'argent, &

de ſubſtance qui ne ſoit corporelle. Chacun voit que Tertullien eût défini Dieu *une ſubſtance corporelle ſujette aux paſſions.* Paraphraſant ſa définition il auroit dit que nos péchés irritent la Divinité, qu'elle hait le crime, qu'elle ſent une véritable douleur quand on tranſgreſſe ſes Loix; mais que d'ailleurs elle s'appaiſe facilement quand on implore ſa miſéricorde. Auroit-il pû ſoûtenir cette Réponſe devant Simonide, & devant les autres Savans que le Roi Hieron entretenoit? Ne lui-euſſent-ils pas objecté que tout corps eſt diviſible, compoſé de parties, & par conſéquent que l'Etre ſouverainement parfait n'eſt pas un corps? N'euſſent-ils point dit que la ſouveraine béatitude eſt eſſentielle à la Nature divine, & qu'ainſi elle eſt exempte de toute paſſion, & que rien ne peut l'affliger, ni la fâcher? N'euſſent-ils point dit qu'elle eſt immuable, & par conſéquent qu'elle ne ſauroit paſſer ni de l'amour à la haine, ni de la haine à l'amour, ni de la pitié à la colere, ni de la colere à la pitié? S'il eût recouru aux métaphores, on lui auroit répliqué, que Hieron ne demandoit pas une Réponſe d'Orateur, mais une définition exacte, & parfaitement conforme aux Loix de la Dialectique. On m'avouera, je m'aſſure, que Tertullien auroit mieux fait s'il eût gardé le ſilence, comme le garda celui qu'il inſulte. Suppoſons que ſon artiſan Chrétien qu'il fait ſi habile ſoit interrogé par Hieron, & qu'il réponde, *Dieu eſt un être immatériel, infini, tout puiſſant, ſouverainement bon, ſouverainement ſaint, ſouverainement juſte, qui a créé toutes choſes ſelon le bon-plaiſir de ſa volonté*, pourrons-nous croire que Simonide examinant cette Réponſe, n'eût dit, Cela m'eſt venu dans la penſée auſſi bien qu'à vous: mais je n'ai oſé l'affirmer, parce qu'il me ſemble qu'un Etre infiniment puiſſant, infiniment bon, infiniment ſaint, & qui auroit créé toutes choſes avec une ſouveraine liberté d'indifférence, n'auroit pas expoſé les hommes à l'état criminel & miſérable ſous lequel ils vivent. S'il avoit laiſſé à l'ame la liberté de s'unir aux corps, ou de ne pas s'y unir, elle n'y ſeroit jamais entrée; car ce choix témoigneroit qu'elle eſt trop ſote pour être l'ouvrage d'un Etre infiniment parfait. Si c'eſt lui qui unit nos ames aux corps, il faut qu'il y ſoit pouſſé par quelque détermination naturelle & inévitable; car agiſſant librement, c'eſt-à-dire, pouvant faire & ne pas faire, pouvant faire d'une façon, & pouvant faire d'une autre, on ne conçoit pas qu'il eût choiſi ce parti-là, vû que l'ame par ſon union avec le corps ſe trouve ſoûmiſe à cent déſordres honteux & abſurdes, & à un malheur preſque continu. Ne laiſſons pas l'Artiſan Chrétien expoſé à cette attaque: faiſons venir un Théologien, qui expoſe à Simonide tout le Syſtême de la Grace, & toute l'œconomie des Décrets de la Prédeſtination: aſſûrément ce Poëte lui répondroit: Vous me menez d'un pays obſcur dans un pays plus obſcur. Je ne puis comprendre que ſous un Dieu qui auroit les attributs que vous marquez, il puiſſe être jamais néceſſaire de punir perſonne; car la ſouveraine puiſſance d'un tel Dieu, jointe à une bonté & une ſainteté infinie, ne ſouffriroit jamais qu'il ſe commît dans ſes Etats aucune action puniſſable. Une nature comme celle-là ne me paroît point capable d'attacher ſa gloire au malheur d'autrui, & de la faire dépendre de la durée éternelle des Enfers: je conçois même entre ces deux choſes une oppoſition formelle. Trois perſonnes qui ne ſoient qu'un Dieu, deſquelles l'une puniſſe, l'autre ſoit punie, ſans qu'on puiſſe dire que celle qui eſt punie, punit, & que celle qui punit eſt punie, quoique pourtant l'une & l'autre ne ſoient qu'une même ſubſtance, qu'un ſeul & même Dieu; ces trois perſonnes, dis-je, ſont pour moi une formelle contradiction. J'aime donc mieux n'avoir rendu aucune Réponſe au Prince de Syracuſe, que de lui avoir donné de telles définitions de Dieu.

Digitized by Google

& il connoiſſoit la libéralité d'Hieron. Il y a des

Mais, dira-t-on, Tertullien s'eſt-il donc trompé groſſiérement, lorsqu'il a mis au deſſus des Philoſophes les ſimples Chrétiens? Je répons que ſa prétention peut être très-bien rectifiée. Il n'y a qu'à dire que le plus petit Artiſan Chrétien croit fermement plus de choſes touchant la nature de Dieu, que les plus grands Philoſophes du Paganiſme n'en ont pû connoître. Il n'y a qu'à déclarer qu'avec ſon ſeul Catéchiſme il donnera un ſi grand détail, que pour une choſe qu'ils n'affirmoient qu'à demi, il en affirmera quarante ſans aucune héſitation. Voilà ce que Tertullien eût pu dire ſans ſe tromper. Mais ces Chrétiens ſi habiles en comparaiſon de Thales & de tout autre Philoſophe de l'ancienne Grece, demeureroient auſſi courts que lui & auſſi muets, s'ils ne vouloient dire que ce qu'ils comprennent clairement & diſtinctement; & ils ne ſont redevables de leur grande habileté qu'au bonheur d'avoir été élevés dans une Egliſe où ils ont acquis la foi hiſtorique, & quelquefois même la foi juſtifiante des vérités révelées. Cela les convainc de l'exiſtence de pluſieurs choſes où ils ne comprennent rien. Nos plus grands Théologiens, s'ils agiſſoient comme Simonide, c'eſt-à-dire, s'ils ne vouloient aſſûrer ſur la nature de Dieu que ce qui par les lumieres de la Raiſon leur paroîtroit inconteſtable, évident, & à l'épreuve de toute difficulté, demanderoient inceſſamment de nouveaux délais à tous les Hierons. Ajoûtez même que Simonide, conſultant & examinant l'Ecriture ſans l'efficace ou de l'éducation ou de la grace, ne ſortiroit pas de ſon labyrinthe, ni de ſon ſilence. La Raiſon lui défendroit de nier les faits contenus dans l'Ecriture, & de ne voir pas quelque choſe de ſurnaturel dans l'enchaînement de ces faits; mais cela ne ſuffiroit pas à le faire décider. Les forces de la Raiſon & de l'Examen Philoſophique, ne vont qu'à nous tenir en balance, & dans la crainte d'errer. Soit que nous affirmions, ſoit que nous niions, il faut, ou que la grace de Dieu, ou que l'éducation de l'enfance, ſoient de la partie. Et prenez bien garde qu'il n'y a aucune Hypotheſe contre laquelle la Raiſon fourniſſe plus d'Objections que contre celle de l'Evangile. Le myſtere de la Trinité, l'incarnation du Verbe, ſa mort pour l'expiation de nos péchés, la propagation du péché d'Adam, la prédeſtination éternelle d'un petit nombre de gens au bonheur du Paradis, l'adjudication éternelle de preſque tous les hommes aux ſupplices de l'Enfer, qui ne finiront jamais, l'extinction du franc-arbitre depuis le péché d'Adam, &c. ſont des choſes qui euſſent jetté Simonide dans de plus grands doutes que tout ce que ſon imagination lui ſuggéra. Songeons à l'aveu qu'a fait ſaint Paul, non-ſeulement que l'Evangile étoit un ſcandale aux Juifs, & une folie aux Grecs, mais auſſi que Dieu a ſauvé les hommes par la folie de la prédication.

Voici une penſée qui n'eſt pas peut-être à rejetter. Simonide ſe trouva apparemment en peine ſur le genre de la définition: il n'oſa dire que Dieu fût un corps, cent Objections l'en détournérent. Il n'oſa dire que Dieu fût un pur eſprit, car il ne concevoit rien que ſous l'idée de l'étendue. Juſques à Mr. Des-Cartes, tous nos Docteurs, ſoit Théologiens, ſoit Philoſophes, avoient donné une étendue aux eſprits; infinie à Dieu, finie aux Anges & aux ames raiſonnables. Il eſt vrai qu'ils ſoûtenoient que cette étendue n'eſt point matérielle ni compoſée de parties, & que les eſprits ſont tout entiers dans chaque partie de l'eſpace qu'ils occupent, *toti in toto & toti in ſingulis partibus*. De là ſont ſorties les trois eſpeces de préſence locale, *ubi circumſcriptivum*, *ubi definitivum*, *ubi repletivum*, la premiere pour les corps, la ſeconde pour les eſprits créés, & la troiſieme pour Dieu. Les Cartéſiens ont renverſé tous ces dogmes, ils diſent que les eſprits n'ont aucune ſorte

des Théologiens qui ne pourroient pas reprendre l'aveu qu'il

d'étendue, ni de préſence locale : mais on rejette leur ſentiment comme très-abſurde. Diſons donc qu'encore aujourd'hui preſque tous nos Philoſophes & tous nos Théologiens enſeignent conformément aux idées populaires, que la ſubſtance de Dieu eſt répandue dans des eſpaces infinis. Or il eſt certain que c'eſt ruiner d'un côté ce que l'on avoit bâti de l'autre, c'eſt redonner en effet à Dieu la matérialité que l'on lui avoit ôtée. Vous dites qu'il eſt un eſprit, voilà qui eſt bien, c'eſt lui donner une nature différente de la matiere : mais en même temps vous dites que ſa ſubſtance eſt répandue par-tout; vous dites donc qu'elle eſt étendue : or nous n'avons point d'idée de deux ſortes d'étendue ; nous concevons clairement que toute étendue quelle qu'elle ſoit, a des parties diſtinctes, impénétrables, & ſéparables les unes des autres : c'eſt un monſtre que de prétendre que l'ame ſoit toute dans le cerveau, & toute dans le cœur. On ne conçoit point que l'étendue divine & l'étendue de la matiere puiſſent être au même lieu; ce ſeroit une véritable pénétration de dimenſions que notre Raiſon ne conçoit pas. Outre cela les choſes qui ſont pénétrées avec une troiſieme ſont pénétrées entre elles, & ainſi le Ciel & le globe de la Terre ſont pénétrés entre eux; car ils ſeroient pénétrés avec la ſubſtance divine, qui ſelon vous n'a point de parties; d'où il réſulte que le Soleil eſt pénétré avec le même Etre que la Terre. En un mot, ſi la matiere n'eſt matiere que parce qu'elle eſt étendue, il s'enſuit que toute étendue eſt matiere : l'on vous défie de marquer aucun attribut différent de l'étendue par lequel la matiere ſoit matiere. L'impénétrabilité des corps ne peut venir que de l'étendue, nous n'en ſaurions concevoir que ce fondement, & ainſi vous devez dire que ſi les eſprits étoient étendus ils ſeroient impénétrables, ils ne ſeroient donc point différens des corps par la pénétrabilité. Après tout, ſelon le dogme ordinaire l'étendue divine n'eſt ni plus ni moins ou impénétrable, ou pénétrable, que celle du corps. Ses parties, appellez-les virtuelles tant qu'il vous plaira, ſes parties, dis-je, ne peuvent point être pénétrées les unes avec les autres : mais elles peuvent l'être avec les parties de la matiere. N'eſt-ce pas ce que vous dites de celles de la matiere? elles ne peuvent pas ſe pénétrer les unes les autres : mais elles peuvent pénétrer les parties virtuelles de l'étendue divine. Si vous conſultez exactement le ſens commun, vous concevrez que lorſque deux étendues ſont pénétrativement au même lieu, l'une eſt auſſi pénétrable que l'autre. On ne peut donc point dire que l'étendue de la matiere différe d'aucune autre ſorte d'étendue par l'impénétrabilité : il eſt donc certain que toute étendue eſt matiere ; & par conſéquent vous n'ôtez à Dieu que le nom de corps, & vous lui en laiſſez toute la réalité, lors que vous dites qu'il eſt étendu. Puis donc qu'il ne vous a pas été poſſible de faire autrement, il ne faut pas trouver étrange que Simonide n'ait oſé nier que Dieu fût un corps : il n'a pas oſé non plus l'affirmer; il a mieux aimé ſe taire. Souvenons-nous que les plus ſubtils Cartéſiens ſoûtiennent, que nous n'avons point d'idée de la ſubſtance ſpirituelle. Nous ſavons ſeulement par expérience qu'elle penſe : mais nous ne ſavons pas quelle eſt la nature de l'Etre dont les modifications ſont des penſées; nous ne connoiſſons point quel eſt le ſujet, & quel eſt le fond, auquel les penſées ſont inhérentes Simonide fut peut-être engagé par-là à n'oſer dire que Dieu fût un eſprit. Il ne concevoit point ce que c'étoit qu'un eſprit.

Au reſte, un Jéſuite, qui a commenté les Livres de Ciceron *de la Nature des Dieux*, ne condamne pas la retenue de Simonide, & il voudroit que les Philoſophes & les Poëtes de l'Antiquité, & les Héréti-

Digitized by Google

qu'il fit, qu'il ne pouvoit donner la définition de Dieu

ques l'euſſent imitée. Un Auteur François a regardé comme un acte de piété la conduite de Simonide, & en a pris occaſion de fulminer la hardieſſe des Eunomiens. „Souvenez-vous de la PIEUSE modeſtie „de Simonide, dit-il, qui n'ayant „demandé au Roy Hieron qu'un „jour, pour traitter devant luy de „l'eſſence divine, luy en demanda „deux, & puis trois en ſuite, pro„teſtant que plus il y penſoit, plus il „trouvoit de difficultés à s'acquit„ter de ſa promeſſe. Pour moi je „ne doute point que cette humble „profeſſion d'ignorance n'ait eſté „beaucoup plus agréable au ſouve„rain Eſtre, tout Payen qu'eſtoit Si„monide, que l'inſolence d'un Euno„mius, & de cette eſpece d'Arriens „ſes ſectateurs, qui ſe vantoient de „connoiſtre Dieu auſſi exactement „qu'il ſe pouvoit comprendre luy„meſme". Mr. du Pleſſis Mornai dans le Chapitre où il prouve, & par des autorités, & par des raiſons, qu'il eſt impoſſible de comprendre Dieu, n'a pas oublié la Réponſe de Simonide. Il remarque ſans citer perſonne que ce Poëte *enſeignoit très-bien que* Dieu *eſtoit la ſageſſe meſme.* Il dit ailleurs qu'*Ariſtote en ſa Métaphyſique récite & loue une reſponſe vulgaire de Simonide à Hieron. C'eſt en ſomme, qu'il n'appartient qu'à Dieu d'eſtre Métaphyſicien, c'eſt-à-dire de parler des choſes qui ſont outre la nature.* En parcourant la Métaphyſique d'Ariſtote je n'ai pu trouver ce paſſage. Quoi qu'il en ſoit, cette penſée eſt très-bonne, & revient à l'autre.

Quand j'ai dit que je n'ai pas rencontré dans cet Ouvrage d'Ariſtote ce que Mr. du Pleſſis en cite, j'ai eu égard aux circonſtances dont ce paſſage a été caractériſé, ſavoir que c'eſt une Réponſe de Simonide à Hieron, louée par Ariſtote; car au reſte j'ai trouvé au ij Chapitre du I Livre: Que la ſcience des premiers principes eſt ſi relevée, qu'on pourroit juſtement prétendre qu'il n'appartient pas à l'homme de la poſſéder, c'eſt pourquoi ſelon Simonide, cette poſſeſſion eſt un privilége de Dieu ſeul: mais il ſeroit meſſéant à l'homme de ne chercher pas à ſe bien connoître ſoi-même, ou de négliger la ſcience qui a du rapport à lui. Je m'imagine que ſi j'avois vécu au temps d'Ariſtote, j'aurois trouvé ſa penſée plus dégagée que je ne la trouve: mais quoi qu'il en ſoit je n'y puis rien découvrir qui me porte à croire qu'il loue, ou qu'il approuve le ſentiment de Simonide, & j'ai vu des Commentateurs qui aſſûrent nettement qu'il le réfute. Selon ces Commentateurs il faut mettre entre les Sentences de Simonide celle-ci: Puiſque nous ne ſommes que des hommes, notre ſcience ne doit être qu'humaine; & puiſque nous ſommes mortels, il faut nous contenter de connoître les choſes mortelles. Nous allons voir une ſeconde mépriſe de Mr. du Pleſſis Mornai. La premiere conſiſte en ce qu'il a dit que la Sentence de Simonide a été louée par Ariſtote.

Le Protagoras de Platon nous apprend que cette Sentence ſe trouve dans un Poëme adreſſé à Scopas, fils de Creon le Theſſalien. Ce ne fut donc pas une Réponſe faite au Roi Hieron: & prenez garde, s'il vous plaît, qu'il s'agit là, non pas de la ſcience, mais de la vertu, & qu'ainſi l'on pourroit dire qu'Ariſtote n'a point fait une application aſſez juſte; ou bien il faudroit dire que notre Poëte avoit employé la même penſée tantôt ſur les qualités morales, tantôt ſur les qualités de l'entendement. Platon diſcute avec la derniere préciſion certains Vers où Simonide avoit débité qu'il eſt difficile de devenir parfaitement honnête-homme, & que Pittacus s'étoit fort trompé en diſant qu'il eſt difficile de demeurer homme de bien. L'un des interlocuteurs de Platon ſoûtient que ces paroles de Simonide ſont contradictoires. Un autre ſoûtient que non, & prétend qu'elles ſignifient ceci: Il eſt difficile de devenir honnête homme &

Digitized by Google

Dieu (*g*). Sa Réponſe à un Roi de Lacédémone eut le

impoſſible de l'être toûjours ; & ainſi Pittacus ſe trompe, car il ſuppoſe qu'il eſt poſſible de perſévérer conſtamment dans l'exercice de la vertu : s'il ne le croyoit pas poſſible, il n'auroit point dit que cela eſt malaiſé. On prouve cette expoſition par une Sentence de Simonide inférée au même lieu, & portant que Dieu ſeul a le privilége de perſévérer dans le bien.

(*g*) *Il y a des Théologiens qui ne pourroient pas reprendre l'aveu qu'il fit qu'il ne pouvoit donner la définition de Dieu.*] On peut voir une preuve de cela dans la Remarque précédente: mais voici un Auteur qui parle encore plus catégoriquement. C'eſt le fameux Pierre Charron Théologal de Condom. „ Eſtant la Déité, dit-„il, ſi haute, ſi eloignée de nous & „de noſtre portée, que nous ne ſa-„vons du tout que c'eſt ny de loin ni „de près, c'eſt d'une part une treſ-„grande & enragée préſomption „d'en décider & déterminer comme „ſont les Athées, qui en toutes leurs „objections, en argumentent comme „de choſe toute définie, circom-„ſcripte, & néceſſaire d'eſtre telle & „telle, en diſant, s'il y avoit un Dieu, „il faudroit qu'il fuſt tel & tel: eſtant „tel il ſeroit, il devroit, il pourroit „cela & cela, ce qui n'eſt pas: ergo. „D'autre part c'eſt un abus de pen-„ſer trouver aucune raiſon ſuffiſante „& démonſtrative aſſez pour prou-„ver & eſtablir évidemment & né-„ceſſairement que c'eſt que Déité: „De quoy l'on ne ſe doit pas esba-„bir; mais il faudroit s'esbahir s'il „s'en trouvoit. Car il ne faut pas „que les prinſes humaines, ny que „la portée des créatures puiſſe aller „juſques là. .... Déité, c'eſt ce „qui ne ſe peut connoiſtre, ny feu-„lement s'appercevoir, du fini à l'in-„fini n'y a aucune proportion, nul „paſſage: l'infinité eſt du tout inac-„ceſſible, voire imperceptible. Dieu „eſt la meſme, vraye, & ſeule infi-„nité. Le plus haut eſprit & le plus „grand effort de l'imagination n'en „approche pas plus près, que la plus „baſſe & infime conception. [Le „plus grand Philoſophe & le plus ſa-„vant Théologien ne connoiſt pas „plus ou mieux Dieu, que le moin-„dre artiſan. Où il n'y a point „d'avenue, de chemin, d'abord, ne „peut y avoir de loin ny de près. .... „Dieu, Déité, Eternité, toute-puiſ-„ſance, infinité, ce ne ſont que mots „prononcés en l'air, & rien plus à „nous: Ce ne ſont pas choſes ma-„niables à l'entendement humain ..... „Si tout ce que nous diſons & profé-„rons de Dieu eſtoit jugé à la ri-„gueur, ce ne ſeroit que vanité & „ignorance. Donc diſoit un grand & „ancien docteur, que parler de Dieu, „meſme diſant choſes vrayes, il eſt „très-dangereux. La raiſon de ce „dire eſt, qu'outre que telles & ſi hau-„tes verités ſe corrompent paſſantes „par nos ſens, nos intelligences & „nos bouches, encores ne ſavons-nous „& ne pouvons eſtre certains qu'elles „ſoyent vrayes. C'eſt à l'hazard que „nous rencontrons: car nous n'y „voyons goute, & ne ſavons que c'eſt, „ny quel il y faict. Or parler de Dieu „en doute & incertitude, & comme à „taſtons & par divination, il eſt dan-„gereux, & ne ſavons ſi Dieu le trou-„ve bon: ſi ce n'eſt que nous con-„ſions tant en ſa bonté, qu'il prend „en bonne part tout ce que l'on dit „de luy à bonne intention, & pour „l'honorer tant que l'on peut. Mais „encores, qui ſait que ceſte confian-„ce-là luy ſoit agréable, & que la „bonté divine eſt de ceſte ſorte, que „de prendre en gré ce que l'on fait „à bonne intention & pour l'hono-„rer? c'eſt bien l'office & le faict „de la bonté humaine créée & finie: „mais qui ſait que la divine increée, „infinie, ſoit de ceſte couleur? De „l'humaine meſmes l'on n'en eſt „pas du tout univerſellement d'accord, „qui ſont ſes regles & ſes offices..... „Pourquoy le plus expédient, mais „qu'il ſoit poſſible à l'homme ſe vou-„lant mêler de penſer & concevoir „la Déité, eſt que l'ame après une „abſtraction univerſelle de toutes cho-„ſes, s'eslevant par deſſus tout, „comme en un vuyde, vague, &

Digitized by Google

le même ſort que celle de Solon à Creſus (*h*). On lui

„infini, avec un ſilence profond & „chaſte, un eſtonnement tout tranſi, „une admiration toute pleine de crain„tive humilité, imagine un abyſme „lumieux, ſans fond, ſans rive, & „ſans bord, ſans haut, ſans bas, „ſans ſe prendre ny ſe tenir à au„cune choſe qui luy vient en imagi„nation, ſinon ſe perdre, ſe noyer, & „ſe laiſſer engloutir en ceſt infini. A „quoy reviennent à peu près ces Sen„tences anciennes des Saincts: La „vraye connoiſſance de Dieu eſt une „parfaicte ignorance de luy: S'ap„procher de Dieu eſt le connoiſtre lu„miere inacceſſible, & d'icelle eſtre „abſorbé. C'eſt aucunement le con„noiſtre, que de ſentir qu'eſtant par „deſſus tout, l'on ne le peut connoiſ„tre: éloquemment le louer, c'eſt „avec eſtonnement & effroy ſe taire, „& en ſilence l'adorer en l'ame. „Mais pource qu'il eſt trés-difficile, „& à peu près impoſſible à l'ame, „de pouvoir ſubſiſter en un ſi incertain „& vague infini (car elle demeure„roit toute troublée, & comme au „rouet) ſemblable à celuy qui de „force de tourner ſa teſte, tout „esblouy ne ſachant plus où il eſt, „ſe laiſſe tomber. Et quand bien „elle le pourroit, demeurant tranſie, „percluſe, & ravie d'effroy & d'ad„miration, ne pourroit-elle en au„cune façon agir avec Dieu, le prier, „l'invoquer, le reconnoiſtre, l'hono„rer; qui ſont les premiers & prin„cipaux chefs de toute religion: car „en telles choſes il eſt néceſſaire„ment requis ſe le préſenter avec „quelque qualité, bon, puiſſant, ſage, „entendant; acceptant nos inten„tions: il eſt force, & ne peut-être „autrement en la condition préſen„te de ceſte, vie que chacun ſe „face & ſe peigne à ſoy même une „image de la Déité, à laquelle il „regarde, il s'adreſſe, & ſe tienne, „laquelle luy ſoit comme ſon Dieu. „L'eſprit ſe la fait en eslevant ſon „imagination par deſſus tout, & con„cevant de toute ſa force une ſouve„raine bonté, puiſſance, perfection. „Car le dernier & le plus haut degré „où chacun peut monter & arriver „par l'extrême effort de ſa concep„tion, luy eſt ſon Dieu; & luy ſert „d'image de la Déité: image toute„fois fauſſe, c'eſt-à-dire, manque „& imperfecte. Car eſtant la Déité, „comme dict eſt, inimaginable, infinie, „à laquelle l'eſprit ne peut par au„cune conception ny près ny loin „approcher, ne peut faire aucune „vraye image, non plus que d'une „choſe qu'il ne ſait du tout que c'eſt; „il ſuffit qu'il la face la moins fauſſe, „moins vicieuſe, plus haute, plus „pure qu'il peut". Mille & mille Lecteurs, qui verront ces traits d'un eſprit ſublime dans ce Dictionaire, n'en auroient jamais connoiſſance ſi je ne les rapportois. Voilà pourquoi je les ai fait imprimer dans cette Remarque.

On dira peut-être que Charron eſt un Docteur trop ſuſpect, pour mériter que l'on mette ſes Maximes en ligne de compte. Parons ce coup, & diſons qu'Arnobe s'eſt exprimé d'une maniere qui peut hautement juſtifier la Réponſe de Simonide. N'a-t-il pas dit que nos paroles ne peuvent ſignifier rien de la nature de Dieu; & qu'il faut ſe taire ſi l'on veut le concevoir; & qu'afin que nos ſoupçons vagues puiſſent faire là-deſſus quelques recherches comme ſous la nue, & dans l'ombre, on doit tenir la bouche fermée?

(*h*) *Sa Réponſe . . . eut le même ſort que celle que Solon fit à Creſus.*] Pauſanias ſe trouvant à table avec Simonide, lui ordonna de débiter quelque Sentence. *Souvenez-vous*, lui répondit-il, *que vous êtes homme.* Cela parut ſi froid à Pauſanias, qu'il ne daigna y faire attention: mais quand il ſe trouva dans un aſyle où il combattoit contre une faim inſupportable, & d'où il ne pouvoit ſortir ſans s'expoſer au dernier ſupplice, malheur que ſon ambition lui attira, il ſe ſouvint des paroles de ce Poëte, & s'écria par trois fois, ô Simonide, qu'il y avoit un grand ſens dans l'exhortation que tu me fis. Il eſt ſûr que ſi l'on y ſongeoit bien &

Digitized by Google

lui attribue une autre réponſe qui eſt fort ſemblable à celle du Philoſophe qui ſe vantoit de porter ſur ſoi tous ſes biens (*i*). Il ne faut point prendre au pié de la lettre celle qu'il fit à une demande de la femme d'Hieron (*k*), ce fut plutôt une raillerie qu'une ſérieuſe déclaration de ſon ſentiment. Il ſe reconnoiſſoit incapable de tromper les ſots (*l*). Certains Vers où il cenſura une Maxime de Pittacus, parurent fort mal-aiſés à entendre. La diſcuſſion qu'on en fit nous fait ſavoir qu'il n'étoit pas de ces Critiques ſévéres qui ne louent que ce qui leur ſemble parfaitement bon, & qui cenſurent les moindres défauts. Il étoit infiniment plus traitable: les imperfections humaines pouvoient obtenir de lui une bonne capitula-

avec les vûes d'un Philſophe, rien ne ſeroit plus humiliant, ni auſſi capable de nous donner de bonnes Leçons, que de repréſenter que l'on eſt homme. Cela comprend tout ce qui ſe peut imaginer de foibleſſe, de miſére, & d'inconſtance.

(*i*) *On lui attribue une Réponſe... fort ſemblable à celle du Philoſophe qui ſe vantoit de porter ſur ſoi tous ſes biens.*] On conte que Simonide, pour ſe délivrer de la pauvreté, s'en alla roder par les grandes villes d'Aſie, où il chantoit à prix d'argent les éloges des vainqueurs. S'étant enrichi à ce métier, il s'embarqua pour l'Ile de Ceos ſa patrie. Le vaiſſeau fit naufrage: ſe ſauva qui put avec tout ce qu'il lui fut poſſible d'emporter. Simonide ne ſe chargea de rien, & lors qu'on lui en demanda la raiſon, *C'eſt*, répondit-il, *parce que tout ce que j'ai eſt avec moi.* Pluſieurs de ſes compagnons de naufrage ſe noyérent accablés du poids des choſes qu'ils avoient voulu ſauver. Ceux qui abordérent furent pillés par des voleurs; chacun s'en alla à Clazomene qui n'étoit pas loin du lieu où le vaiſſeau étoit péri. Un bourgeois, qui aimoit les Lettres, & qui avoit lû les Poëſies de Simonide avec beaucoup d'admiration, l'ayant reconnu, le ſecourut de toutes les choſes néceſſaires, pendant que les autres furent obligés de mendier par la ville. Le Poëte les rencontrant n'oublia pas de repréſenter que ſa réponſe étoit juſte.

(*k*) *Il ne faut point prendre à la lettre ſa réponſe à une demande de la femme d'Hieron.*] Cette Princeſſe voulut ſavoir s'il valoit mieux acquérir les Sciences que les richeſſes. Simonide lui répondit qu'il valoit mieux être riche, que d'être ſavant; car, ajouta-t-il, je vois tous les jours aux portes des riches les hommes doctes. Il ne faut pas croire qu'effectivement il mettoit les Sciences à un plus bas prix que l'or & l'argent: mais il ſe ſervoit d'une fine raillerie, pour condamner la vigilance avec laquelle la plûpart des gens de Lettres font leur cour aux riches, & s'efforcent de leur arracher quelques préſens. Il ſe trouvoit lui-même envelopé dans ſa raillerie, puiſqu'il n'étoit à la Cour de Syracuſe que par un motif d'intérêt, & qu'en pluſieurs autres rencontres il avoit cherché à vivre, & à ſe mettre à ſon aiſe, par les libéralités d'autrui. On pouvoit avoir une autre penſée, c'eſt qu'il ne donna la préférence aux richeſſes qu'en conſidérant l'utilité que l'on peut tirer des choſes par rapport à la fortune. Il eſt évident que les richeſſes ſont plus propres que les Sciences à procurer les avantages temporels, & tout ce que l'on ſouhaite le plus ardemment dans la vie humaine. En ce ſens-là il ſeroit vrai au pié de la lettre, qu'il

Digitized by Google

tulation: on le contentoit, pourvû que l'on ne fût pas trop méchant. On n'auroit jamais fait, disoit-il, si l'on vouloit censurer tous ceux qui font des folies. Le nombre des fous est infini, & je ne cherche point sur la terre un homme irrépréhensible. Il n'y en a point de tels; je ne louerai jamais personne sur ce pié-là. Il me suffit qu'on soit médiocre & exempt de crimes. Il conseilloit de traiter toutes les choses de cette vie comme un jeu, & de ne les appliquer sérieusement à quoi que ce fût. Quoique le caractere principal de sa Poësie fût une certaine douceur infiniment propre à toucher & à attendrir, il ne laissoit pas de se faire craindre par des invectives piquantes (*m*). Je ne vois personne qui lui conteste

vaut mieux devenir riche que de devenir savant. N'oublions pas la réflexion qui a été faite sur la preuve que Simonide allégua. On a dit que c'étoit aux Médecins à s'en aller chez les malades, & que par cette raison l'ordre vouloit que les gens doctes fussent au logis des riches. Voici deux bons-mots d'un Philosophe de l'Antiquité. Quelqu'un disant qu'il voyoit toûjours les Philosophes à la porte des gens riches, Aristippe lui répondit, *Les Médecins ne vont-ils pas chez les malades? & néantmoins personne n'aimeroit mieux être malade que Medecin.* Une autre fois il répondit à Diogene qui lui demandoit, *Pourquoi les Philosophes vont-ils chez les riches, & non pas les riches chez les Philosophes?* il lui répondit, dis-je, *C'est parce que les Philosophes connoissent de quoi ils ont besoin, mais les riches ne le connoissent pas.* Erasme devélope ainsi cette Réponse: les Philosophes n'ignorent pas que l'on ne peut vivre sans argent, c'est pourquoi ils en demandent à ceux qui en ont; mais si les riches savoient qu'ils ont besoin de doctrine, ils seroient plus assidus à faire leur cour aux Philosophes.

(*l*) *Il se reconnoissoit incapable de tromper les sots.*] Erasme n'a pas oublié dans son Recueil d'Apophthegmes la Réponse de Simonide à ceux qui lui demandoient pourquoi il ne tâchoit pas d'engager les Thessaliens à lui donner quelque chose, lui qui alloit à la chasse de cette proie si soigneusement en d'autres pays. *Ces gens-là ne sont pas assez fins*, dit-il, *pour être trompés par un homme comme moi.* Erasme a raison de dire là dessus: ceux qui cherchent à tromper cherchent des sots; mais ceux qui sont trop stupides pour sentir les graces d'un Poëme, ou pour souhaiter une longue renommée, n'étoient pas propres à être trompés par Simonide. On peut appliquer ici une pensée de Gorgias Leontin. Il définissoit la Tragédie, une tromperie où celui qui dupe est plus juste que celui qui ne dupe point, & où celui qu'on dupe est plus habile que celui qu'on ne dupe pas. J'ai dit ailleurs qu'un grand Capitaine se plaignoit d'avoir affaire à des ennemis si mal-habiles, qu'il ne pouvoit employer contre eux utilement ses stratagêmes. J'ai dit aussi que selon Balzac, les filles de son village étoient trop sottes pour être trompées par un homme d'esprit.

(*m*) *Il ne laissoit pas de se faire craindre par des invectives piquantes.*] Timocreon fut son ennemi: c'étoit l'un des Poëtes de l'ancienne Comédie, & par conséquent un homme qui savoit injurier, & qui se donnoit là-dessus une licence effrénée. Il fit une Comédie contre Simonide; on peut donc croire qu'il le traita cruellement: néanmoins il reste encore des Vers où il avoue qu'il avoit été la partie souffrante,

Digitized by Google

teſte la qualité d'excellent Poëte; & quand on ſonge qu'il fut capable de pacifier deux Princes extrêmement irrités, & actuellement ſous les armes l'un contre l'autre, il faut que l'on convienne que tout ſon mérite ne conſiſtoit pas à faire de très-bons Vers. Il avoit ſans doute pluſieurs autres qualités qui le rendoient fort conſidérable: mais on ne peut point l'excuſer de ſon avarice, & de ſa plume vénale (*n*). Sa gloire tombe par là néceſſairement; je veux dire que ce ſont des ombres qui, au lieu de relever les beaux endroits de ſon tableau, les obſcurciſſent & les

& nous avons ſon Epitaphe de la façon de Simonide; elle eſt bien injurieuſe.

(*n*) *On ne peut point l'excuſer de ſon avarice, & de ſa plume vénale.*] Je ſai bien ce qu'il répondit à ceux qui lui demandérent pourquoi il étoit ſi avare dans ſes vieux jours. C'eſt parce, dit-il, que j'aime mieux laiſſer du bien à mes ennemis après ma mort, que d'avoir beſoin de mes amis pendant ma vie. Il y a du bon dans cette Réponſe; car enfin il n'y a rien qu'on doive plus éviter que d'être à charge à qui que ce ſoit, ou que de dépendre de la diſcrétion & des caprices d'autrui: mais Simonide ne devoit pas craindre cela; il pouvoit ſe mettre à couvert de cette infortune ſans être ſi appliqué à théſauriſer. On lui attribue une autre Réponſe, & qui eſt moins ſupportable que la premiere. Vous allez voir que Plutarque la déſapprouve. „Et n'eſt pas „Venus ſeule courroucée aux vieil„lards, ainſi que dit Euripide, mais „encore ont-ils les cupidités du boire „& du manger fort mouſſes & par „maniere de dire édentées, de ſorte „qu'ils ne ſont que toucher un petit „par le deſſus, ſans pénétrer ni en„fondrer au dedans. Et pourtant „faut-il qu'ils ſe préparent des plai„firs & voluptés, non-baſſes ne las„ches en l'ame, comme diſoit Si„monides à ceux qui lui reprochoyent „l'avarice, qu'eſtant privé de toutes „autres voluptés corporelles à cauſe „de ſa vieilleſſe, il y en avoit en„core une qui l'entretenoit, c'eſtoit „la volupté qu'il prenoit à gagner: „mais la vie politique de ceux qui „ſe meslent d'affaires, a de très„grandes & très-honneſtes voluptés, „deſquelles ſeules ou principales il „eſt vraiſemblable que les Dieux mê„mes ſe délectent, ce ſont celles qui „procedent de la bénéficence, de „faire bien à beaucoup de gens, & „de la gloire des grandes & hon„neſtes actions". Si j'avois tronqué ce Paſſage, j'en aurois ôté des choſes qui peuvent ſervir au Lecteur: mais ſi l'on n'en veut tirer que la preuve de l'avarice de notre Poëte, à la bonne heure. Il y avoit du ſordide dans ſes manieres, comme l'a bien reconnu Chameleon: il ne demeuroit jamais court quand on le prioit de dire pourquoi il ſe plaiſoit tant à l'épargne: mais ſes Réponſes, comme on l'a vû ci-deſſus, ne ſervoient de rien à ſa juſtification. Pendant qu'il fut à Syracuſe, tout ce qui lui étoit néceſſaire pour ſa ſubſiſtance lui étoit fourni très-largement de jour en jour de la part du Roi. Il en vendoit la principale partie, & alléguoit pour ſes raiſons à ceux qui lui demandoient pourquoi il ſe comportoit ainſi, qu'il vouloit faire paroître ſa frugalité, & la magnificence d'Hieron. C'étoit un pauvre ſubterfuge.

On lui reproche d'avoir été le premier qui ait mis les Muſes à louage. Je ne crois point qu'il faille entendre cela comme ſi les Poëtes qui le précédérent avoient renoncé au profit des récompenſes. Je crois qu'ils eurent en vue les préſens & les libéralités de ceux pour qui ils chantoient, & qu'ils murmurérent beau-

Digitized by Google

les enlaidiſſent. De toutes les Sentences qu'on lui attribue, je ne marquerai que celle-ci: il diſoit que la néceſſité étoit une choſe avec laquelle les Dieux mêmes ne vouloient pas ſe commettre, ou entrer en lice. Leoprepes ſon pere a mérité d'être cité pour un bon conſeil qu'il donna à deux jeunes hommes (o). Quelque bons que puiſſent être les Recueils de Giraldi, ils n'égalent pas ceux qu'Allatius a publiés touchant notre Simonide. Nous y trouvons le Titre de tous ſes Poëmes autant qu'on le peut ſavoir par les monumens qui nous reſtent de

coup contre les ingrats qui ne leur donnérent rien, ou qui leur donnérent une ſomme trop modique. Comment faut-il donc entendre ce reproche de Callimaque? Ma Muſe, dit-il, n'eſt point mercenaire comme celle de Simonide. Celui-ci fut cenſuré du même défaut par Anacreon, & l'on prétend que Pindare lui décocha le même trait lorſqu'il parla d'un certain temps où les Muſes n'étoient pas encore marchandes. Selon cela, il faut ſuppoſer que Simonide introduiſit une innovation, qui conſiſta à faire des Vers à prix fait. Il ne voulut pas chanter à crédit, ni ſe fier à la généroſité de ſes Héros: il voulut avant toutes choſes fixer ſes gages; & peut-être même ſe faiſoit-il quelquefois payer par avance, ou du moins prenoit-il des erres. Quoi qu'il en ſoit il n'eſt pas digne d'avoir place parmi les inventeurs de bonnes choſes: il le faut mettre entre les dépravateurs ou corrupteurs de bonnes coûtumes. Il déshonora les Muſes par ſon eſprit mercenaire, & il fut mis en Proverbe ignominieuſement. On rapporte qu'il avoit accoûtumé de dire: J'ai deux coffres, l'un pour les ſalaires, l'autre pour les graces; je les ouvre de temps en temps, & je trouve toûjours plein celui des ſalaires, & toûjours vuide celui des graces. Il ne s'en devoit pas étonner: car puiſqu'il ne faiſoit rien pour rien, il ne devoit pas prétendre aux dons gratuits, il ne devoit s'attendre qu'au payement de la ſolde ſelon les termes du contract qu'il avoit paſſé avec ſes Héros. Peut-être vouloit-il excuſer par là les précautions qu'il prenoit; que ſavons-nous s'il ne faudroit point ainſi tourner ſa penſée? J'avois préparé deux coffres, l'un pour ce qu'on me donneroit, l'autre pour ce qu'on me payeroit: je ne trouvois jamais rien dans celui-là, d'où eſt venu que j'ai arrêté le prix de mes Poëſies: je m'en ſuis bien trouvé: la caiſſe des payemens eſt toujours pleine. Quelques-uns veulent que par le coffre des graces il ait entendu les remercimens, & ainſi ſon ſens ſeroit que le coffre des remercimens lui étoit fort inutile; il avoit beau y chercher quelque ſecours, il n'y trouvoit jamais rien.

On lit dans les Fables de Phedre, que Simonide rodoit par les villes de l'Aſie pour gagner du bien à chanter les louanges des vainqueurs. Quelqu'un qui avoit gagné le prix de la courſe pria Simonide de compoſer ſur ce ſujet un chant de triomphe: le Poëte ne trouvant pas que la récompenſe qu'on lui offroit fût aſſez grande, répondit, qu'il ne ſauroit bien traiter ce ſujet-là; car cette victoire avoit été remportée à la courſe des mules, & il prétendoit que cet animal ne fourniſſoit pas une matiere de louange. On lui fit des offres plus avantageuſes, & enfin un prix qui lui parut ſuffiſant, & alors il fit le Poëme qu'on lui demandoit.

(o) *Leoprepes ſon pere a mérité d'être cité pour un bon conſeil qu'il donna à deux jeunes hommes.*] Deux bons amis lui demandérent quel étoit le meilleur moyen de rendre éternelle

Digitized by Google

de l'Antiquité: mais nous n'y rencontrons pas *l'Oeuf de Simonide* dont Mſr. de Blondel l'Architecte a fait mention. Il s'eſt trompé en cela: il a confondu Simonide avec Simmias le Rhodien.

SOCIN (FAUSTE) & le principal Fondateur d'une très-mauvaiſe Secte qui porte ſon nom, & qui, nonobſtant les perſécutions, a fleuri aſſez long-temps dans la Pologne (*a*), naquit à Siene le 5 de Décembre 1539. Il étudia peu dans ſa jeuneſſe, il ne fit qu'effleurer les Humanités, & il n'apprit que les élémens de la Logique. Les Lettres que ſon oncle Lelius écrivoit à ſes parens, & qui les imburent eux & leurs femmes de pluſieurs ſemences d'Héréſie, firent impreſſion ſur lui; de ſorte que ne ſe ſentant pas innocent, il prit la fuite comme les autres, lorſque l'Inquiſition ſe mit à perſécuter cette famille. Il étoit à Lion quand il apprit la

leur amitié: C'eſt, leur répondit-il, de n'être jamais en colere l'un contre l'autre tous deux à la fois, mais de reſpecter l'un la colere de l'autre. Cela eſt de fort bon ſens.

(*a*) *Secte . . . qui, nonobſtant les perſécutions, a fleuri aſſez long-tems dans la Pologne.*] Sigismond Auguſte accorda la liberté de conſcience aux Sectes qui avoient rompu avec l'Egliſe Romaine. Elles ne faiſoient point de corps ſéparés au commencement: mais quand les Evangéliques eurent connu les ſentimens des Unitaires, ils ne voulurent plus communiquer avec eux; il ſe forma donc deux Communions. Cette rupture commença à Cracovie par les ſoins de Gregoire Pauli. Les Unitaires eurent diverſes Egliſes dans la Pologne & dans la Lituanie, les unes dans les grandes villes, les autres à la campagne ſur les terres des Gentilshommes. Ils établirent leur métropole à Cracovie dans la petite Pologne: ce fut là qu'ils célébrérent leur Synode tous les ans, ce fut là qu'ils érigérent un Collége, & qu'ils dreſſérent une Imprimerie. Il y avoit des Catholiques qui envoyoient leurs enfans à ce Collége; il y en avoit auſſi qui ſe rangeoient à la Communion de ces Hérétiques. Quelques Proteſtans le faiſoient de même, & l'on voyoit ſortir de l'Imprimerie de Cracovie une infinité d'Ouvrages qui ſe répandoient dans les pays étrangers. Cet état de proſpérité fut interrompu l'an 1638; car quelques Ecoliers du Collége de Cracovie ayant briſé à coups de pierre une croix de bois qui étoit poſée ſur un grand chemin; la Diete de Varſovie ordonna que ce Collége fût démoli, que l'Egliſe de Cracovie fût fermée, que l'Imprimerie des Unitaires fût détruite, & que les Miniſtres & les Régens fuſſent bannis. Cela fut exécuté. Les Juges de Lublin quelque tems après ruinérent l'Egliſe de Kiſelin, & celle de Bereſc dans la Volinie, ſous prétexte que les Miniſtres de Cracovie & les ſuppôts du Collége s'y étoient réfugiés. La Diete de l'an 1647 bannit Jonas Slichtingius, pour avoir publié un Livre intitulé *Confeſſio Chriſtiana*; & l'on fit brûler ce Livre par la main du Bourreau. Mais, nonobſtant ces diſgraces, les Unitaires eurent beaucoup de lieux d'exercice dans ce Royaume juſques à l'année 1658. Alors ils furent chaſſés: on profita du prétexte que quelques-uns d'eux donnérent, en ſe mettant ſous la protection du Roi de Suede, qui avoit preſque conquis toute la Pologne. On n'allégua

Digitized by Google

la mort de ſon oncle, & il en partit promptement pour ſe mettre en poſſeſſion de tous les Ecrits du défunt. Il repaſſa en Italie, & ſe rendit ſi agréable au Grand-Duc, que les charmes qu'il trouva dans cette Cour, & les emplois honorables qu'il y exerça l'empêchérent pendant douze ans de ſe ſouvenir qu'il avoit été regardé comme celui qui mettoit la derniere main au Syſtème de Théologie Samoſaténienne, que ſon oncle Lelius avoit ébauché. Enfin la recherche des vérités Evangéliques lui paroiſſant préférable aux délices de la Cour, il s'exila volontairement, & s'en alla en Allemagne l'an 1574, & n'écouta point les exhortations que le Grand-Duc lui fit faire de venir. Il s'arrêta trois ans à Bâle, & y étudia la Théologie avec beaucoup d'attention; & s'étant jetté dans des principes fort éloignés du Syſtème des Proteſtans, il ſe mit en tête de les ſoûtenir & de les répandre; & pour cet effet il compoſa un Ouvrage *de Jeſu Chriſto Ser-*

pas néanmoins cette raiſon dans l'Edit de banniſſement; car on auroit craint de choquer les Suedois, qui avoient ſtipulé une amniſtie générale pour tous les ſujets du Roi de Pologne qui leur avoient adhéré pendant l'invaſion. On fonda la peine d'exil uniquement ſur la doctrine de ces gens-là; on prétendit que pour arrêter la bénédiction de Dieu ſur le Royaume, il en falloit bannir ceux qui nioient la Divinité éternelle du Fils de Dieu. On leur commanda donc d'en ſortir, & l'on établit la peine de mort contre ceux qui ne ſe ſoûmettroient pas à cette Ordonnance: on confiſqua tous leurs biens, on défendit ſous la même peine à toutes perſonnes de les ſecourir en quoi que ce fût, ni de leur témoigner dans leur exil aucune marque de bienveillance. Les Sociniens ne ſe ſont jamais relevés de ce rude coup: ils ſe diſperſérent comme ils purent dans la Tranſilvanie, dans la Sileſie, dans la Pruſſe, &c. Il y a un grand défaut dans les paroles de ce récit; car elles inſinuent une inſigne fauſſeté, ſavoir que les biens des Unitaires furent confiſqués, & elles ne contiennent pas la permiſſion qu'on leur accorda d'être deux ans dans le Royaume, pour donner ordre à leurs affaires. Ordinairement ceux qui ſe plaignent de leurs ſouffrances ſuppriment tout ce qui pourroit affoiblir l'idée de la dureté de leur perſécuteur. Afin donc que mon Lecteur ſache le vrai état de la choſe, il faut que j'en donne cet autre narré. „Comme durant la derniere guerre „que les Suédois firent en Pologne, „on découvrit que les Arriens ou „Sociniens, voulant s'élever ſur les „ruines de l'Etat, avoient intelligen„ce avec Ragotzki Prince de Tran„ſilvanie, qui avoit attaqué le Ro„yaume en même tems; les Sei„gneurs Catholiques, dans la Diéte „générale de Varſovie en l'année „mil ſix cents cinquante-huit, pri„rent cette occaſion pour exterми„ner de la Pologne cette abominable „héréſie, laquelle pourroit encore at„tirer de plus grands fléaux de Dieu „ſur l'Etat, qui n'avoit pas été loin de „ſa ruine. Les Nonces Lutheriens „& Calviniſtes, qui ſe trouverent à „cette Diéte, craignant que la Loy „qu'on feroit contre ces hérétiques „ne fût un prejugé contre eux-mêmes, „& qu'enſuite on ne leur fît un pareil „traitement, s'unirent pour s'y oppoſer: mais comme ils étoient très„peu en comparaiſon des Catholiques, „& qu'on les tira d'intéreſt en leur

Digitized by Google

Servatore (*b*). Il disputa à Zurich contre François Puccius au commencement de l'année 1578. Les différends que François David avoit fait naître, par ses mauvais dogmes, touchant les honneurs & la puissance du Fils de Dieu, causoient beaucoup de désordre dans les Eglises de Transilvanie. Blandrata homme fort autorisé dans ces Eglises & à la Cour, appella Socin comme un instrument capable de faire cesser ces troubles. Il le logea avec François David: mais celui-ci ne se laissa point désabuser, il soûtint hautement son opinion, & si hardiment qu'on l'empriſonna. Sa mort, qui suivit bientôt après, expoſa Socin à la médisance, quoiqu'on soûtienne qu'il n'eut point de part aux conseils qui furent donnés au Prince de Transilvanie pour opprimer François David. Il se retira en Pologne l'an 1579, & souhaita d'entrer dans la Communion des Unitaires: mais comme il différoit d'eux sur quelques points, & qu'il ne voulut pas garder le silence, on le rejetta assez durement. Il ne laissa pas d'écrire en faveur de

„laissant la liberté, & que d'ailleurs „ils n'aimoient pas les Arriens, qu'ils „avoient déjà demandé plus d'une „fois que l'on ne souffrist pas dans „la Pologne, on fit enfin, d'un commun „consentement, une Loi, par laquel„le l'Arrianisme fut proscrit; & les „Arriens & Sociniens compris sous le „même nom, furent obligés, ou d'ab„jurer leur hérésie, ou de sortir de „tout le Royaume, dans deux ans, „qu'on leur donna pour vendre leurs „biens. Cette Loi, que l'on confir„ma depuis dans les autres Diétes „generales, ne fut pas de celles à qui „le temps ôte insensiblement la force „qu'on leur avoit donnée dans la cha„leur du zele que l'on conçoit de temps „en temps contre les désordres publics: „elle fut executée, comme elle l'est „encore aujourdhui".

De peur qu'on ne croye que le Jésuite Maimbourg a falsifié l'Histoire, pour procurer au Roi & aux Etats de Pologne la louange d'avoir observé quelque espece de modération, je dois dire ici que des Auteurs Sociniens rapportent que l'Edit de l'an 1658 leur donna trois ans de terme pour vendre leurs biens, & qu'ensuite on leur retrancha l'un de ces trois ans: de sorte que le jour de leur départ fut fixé au 10 de Juillet 1660. On ne peut guere rien voir de plus lamentable que la description qu'ils ont faite des maux qu'ils souffrirent depuis l'an 1648 jusqu'à leur sortie de Pologne. On leur fit cent avanies pendant les deux ans de permission; ils ne purent se défaire de leurs biens qu'à très-vil prix; on aggrava leur misere par toutes sortes d'artifices. Ils n'oublient pas l'infraction publique des Edits perpétuels & irrévocables, & des sermens royaux, à l'ombre desquels ils vivoient depuis près d'un siecle: encore moins oublient-ils d'observer que ce furent les Ecclésiastiques qui poussérent les Etats du Royaume à cette infraction, & le Roi Jean Casimir à violer le serment qu'il avoit donné depuis dix années.

(*b*) *Un ouvrage* de Jesu Christo Servatore.] Il y dispute contre un Ministre de Paris, qui s'en allant à Francfort, & passant par Bâle, logea avec lui. Ce Livre fut imprimé l'an 1595 par un Disciple de l'Auteur. On y mit le nom de Socin, qui auparavant n'avoit point paru à la tête de ses Ouvrages. Je dirai bientôt pourquoi il fut si long-tems sans mettre son nom aux Livres qu'il publioit.

Digitized by Google

de leurs Egliſes, contre ceux qui les attaquoient. Le Livre qu'il fit contre Jacques Paleologue fournit un prétexte à ſes ennemis pour irriter le Roi de Pologne; & neanmoins c'étoit un Livre qui ne prêchoit rien moins que la ſédition (*c*). Mais encore que la ſeule lecture de cet Ouvrage pût ſuffire à réfuter les délateurs, Socin jugea à-propos de ſortir de Cracovie après quatre ans de ſéjour, & de ſe réfugier chez un Seigneur Polonois. Il vécut plus de trois ans ſous la protection de pluſieurs Seigneurs du Royaume; & il épouſa même une fille de bonne maiſon. Il la perdit l'an 1587, ce qui l'affligea prodigieuſement (*d*); & pour comble d'affliction, il ſe vit privé des revenus de ſon patrimoine, par la mort de François de Medicis Grand-Duc de Florence (*e*). La conſolation qu'il eut de voir que ſes ſentimens furent enfin approuvés par pluſieurs Miniſtres, fut extrêmement troublée l'an 1598; car il reçut mille inſultes à Cracovie, & l'on eut bien de la peine à le ſauver des mains de la populace.

(*c*) *Qui ne prêchoit rien moins que la ſédition.*] Il y condamne ſi fortement la priſe d'armes des ſujets contre leur Prince, & les Théologiens qui ont dit qu'il étoit permis de s'oppoſer aux oppreſſeurs de la liberté de conſcience, que jamais peut-être les partiſans les plus outrés de la puiſſance arbitraire & deſpotique des Souverains n'ont parlé plus nettement. Il parle plutôt comme un Moine qui auroit vendu ſa plume pour faire haïr la Réformation Proteſtante, que comme un fugitif d'Italie. Mais remarquez en paſſant qu'il n'y a rien dont un Délateur ne ſoit capable; car on déféra Socin au Roi de Pologne comme l'Auteur d'un Libelle ſéditieux; & néantmoins ce Libelle condamnoit ouvertement tous les Auteurs qui permettent aux ſujets de ſe ſoûlever, & de s'ériger en Juges de la Queſtion ſile Prince regne tyranniſiquement.

Je ne crois point qu'on ait ſoûtenu encore parmi les Sociniens, qu'il eſt bon & juſte de prendre les armes contre ſon Prince. C'eſt qu'ils n'ont pas eu beſoin de juſtifier leur Secte ſur ce point-là. Elle a encore ſa virginité à cet égard, & ne reſſemble point à pluſieurs autres qui pourroient dire comme la Courtiſane de Petrone: *Je ne me rappelle pas d'avoir jamais été vierge.* Apparemment les conjonctures de les imiter à propos lui ont manqué.

(*d*) *Il perdit ſa femme l'an 1587, ce qui l'affligea prodigieuſement.*] Sa douleur fut ſi vive, que ſa ſanté en ſouffrit beaucoup: il ſe trouva incapable d'étudier pendant quelque temps; il ne pouvoit chaſſer la langueur qui s'étoit ſaiſie de ſon corps. Cette femme quelque mois avant ſa mort avoit accouché d'une fille, qui a été mariée à un Gentilhomme Polonois dont elle eut des fils & des filles.

(*e*) *Il ſe vit privé des revenus de ſon patrimoine par la mort de François de Medicis Grand-Duc de Florence.*] Pendant la vie d'Iſabelle de Medicis ſœur du Grand Duc, & femme de Paul Jourdain des Urſins, les efforts des Inquiſiteurs, qui demandoient que cet Hérétique fût dépouillé de tous ſes biens, furent inutiles. Quand elle fut morte, le Grand-Duc lui-même eut ſoin de le protéger. Il le fit prier de revenir; & il l'aſſûra qu'en tout cas, il le laiſſeroit joüir de ſes revê-

Digitized by Google

pulace. Il perdit ſes meubles & quelques-uns de ſes Manuſcrits, qu'il regretta extraordinairement (*f*). Il perdit entre autres celui qu'il avoit compoſé contre les Athées. Pour ſe délivrer de tels perils, il ſe retira à un village éloigné d'environ neuf milles de Cracovie, & il paſſa tout le reſte de ſes jours chez Abraham Blonski Gentilhomme Polonois. Il y mourut le 3 de Mars 1604. Sa Secte, bien loin de mourir avec lui, ſe multiplia dans la ſuite conſidérablement: mais depuis qu'elle fut chaſſée de Pologne l'an 1658, elle eſt fort déchue, elle eſt fort diminuée quant à ſon état viſible; car d'ailleurs il n'y a guere de gens qui ne ſoient perſuadés qu'elle s'eſt multipliée inviſiblement, & qu'elle devient plus nombreuſe de jour en jour: & l'on croit qu'en l'état

nus, & lui recommanda ſeulement de ne pas mettre ſon nom à ſes Ouvrages. Voilà ſans doute une faveur bien particuliere dans un pays où la Cour de Rome eſt ſi puiſſante.

(*f*) *Il perdit ... quelques ... Manuſcrits qu'il regretta extraordinairement.*] Les Ecoliers de Cracovie ayant excité quelques perſonnes de la lie du peuple, on entra dans le logis de Socin: on l'arracha à demi-nu de ſa chambre, tout malade qu'il étoit, on le promena par les rues; on cria qu'il le falloit pendre; on le battit; & ce fut avec une extrême peine qu'il fut délivré des mains de cette canaille par un Profeſſeur. Sa maiſon fut pillée, il perdit ſes meubles; mais cette perte ne lui fut pas auſſi ſenſible que celle de quelques Ecrits, qu'il auroit voulu racheter au prix de ſon ſang.

(*g*) *Les Princes n'embraſſeront jamais une Secte qui déſapprouve la Guerre, & l'exercice des Magiſtratures.*] Combien voyons-nous de Souverains qui trafiquent de leurs Sujets, comme un particulier trafique de ſes chevaux & de ſes moutons! Ils levent des troupes, non pas afin de défendre leurs frontieres, ou afin d'attaquer leurs ennemis; mais afin de les envoyer pour de l'argent au ſervice d'autres Princes. Ils ſont ravis d'avoir des Sujets qui ſoient prêts à s'enrôler au premier coup de tambour; cela leur eſt fort utile: ils ſeroient donc bien fâchés de les voir Sociniens; leurs finances s'en trouveroient mal. D'autre côté, la plûpart des Souverains ſe plaiſent, ſou à faire des irruptions ſur les Etats de leurs voiſins, ou à ſe liguer avec ceux qui ſont en guerre; il leur importe que l'on ſache qu'on ne les attaqueroit point impunément. Dans toutes ces vûes, il n'y a rien de plus inutile que de commander à des gens qui ſont engagés par principe de Religion à ne porter point les armes. On ſait un conte qui n'eſt peut-être qu'une plaiſanterie; c'eſt que le Roi de Pologne, attaqué par les Coſaques rébelles & par les Tartares, & ayant beſoin de tous ſes Sujets pour repouſſer l'ennemi, fit dire aux Sociniens de prendre les armes. Ils répondirent que leur conſcience ne pouvoit ſouffrir qu'ils répandiſſent le ſang humain, ni qu'ils fiſſent aucun mal à des créatures raiſonnables. Là-deſſus on leur propoſa d'aller à l'Armée, ſans mettre de balles à leurs mouſquets: vous ferez nombre, leur diſoit-on, cela ſervira de quelque choſe; on nous craindra davantage: ils eurent bien de la peine à goûter cet expédient. Voyez la Remarque ſuivante, à la fin. J'ai ſû de bonne part que les Gentilshommes Polonois Sociniens alloient à l'Armée lorſque les Loix du Royaume le demandoient, & que

Digitized by Google

l'état où ſont les choſes, l'Europe s'étonneroit de ſe trouver Socinienne dans peu de temps, ſi de puiſſans Princes embraſſoient publiquement cette Héréſie, ou ſi ſeulement ils donnoient ordre que la profeſſion en fût déchargée de tous les déſavantages temporels qui l'accompagnent. C'eſt le ſentiment de pluſieurs perſonnes, & ce ſentiment les inquiete & les allarme. Mais d'autres prétendent qu'on n'a que faire de rien craindre là-deſſus; & que les Princes n'embraſſeront jamais une Secte qui déſapprouve la Guerre, & l'exercice des Magiſtratures (*g*). Cela même, diſent-ils, dégoûtera toûjours les particuliers; car il y a bien peu des gens qui ſoient capables de renoncer à l'ambition & aux armes (*h*). Il ne faut pour en être convaincu, que jetter les yeux ſur l'expérien-

même quelques-uns d'eux s'attachoient à la profeſſion des armes, ſans que la néceſſité d'obéir aux Loix de la République de Pologne l'exigeât: leur Secte n'approuvoit point leur conduite en ce dernier cas.

(*h*) *Il y a bien peu de gens qui ſoient capables de renoncer à l'ambition & aux armes.*] Ceux qui aiment la guerre ſont innombrables, & ſont poullés par des motifs bien impérieux. Les Gentilshommes, & ceux qui vivent noblement, ſont animés, ou par la ſeule paſſion de s'avancer & d'acquérir de la gloire, ou avec cette paſſion, par celle de ſe délivrer de l'indigence. Les ſoldats ſont animés par la pareſſe, & par la débauche: ils eſperent d'être la plûpart du temps ſans travailler; ils eſperent de piller, & de fourager, & d'avoir en abondance le bon vin & les femmes débauchées. Dans toutes les villes du Monde ceux qui ſont d'un rang à prétendre aux Charges, y aſpirent avec ardeur, & ſe donnent mille mouvemens pour y parvenir. En vient-il une à vaquer, vous voyez tout auſſi-tôt pluſieurs concurrens qui de longue main ſe ſont frayé le chemin par des brigues & par des largeſſes: marque évidente que le deſir des honneurs & des dignités eſt fort vif, & fort général. D'où l'on doit conclurre que la Religion Socinienne n'eſt pas faite pour tout un peuple, ni pour le grand nombre: elle n'eſt propre qu'à certains tempéramens choiſis; & s'il eſt vrai qu'un Pape, ayant ouï dire que les Proteſtans ne ſouffroient ni l'adultere ni la fornication, s'écria qu'ils ne ſeroient pas de longue durée, on peut aſſûrer que ſon pronoſtic eût été plus juſte, s'il l'eût appliqué à une Secte qui renonce aux armes & aux dignités.

Qu'il me ſoit permis de communiquer ici à mes Lecteurs une Obſervation que j'ai ouï faire contre ceux qui diſent que tous ces Eſprits Italiens, qui ſe jettérent du Calviniſme dans un nouvel Arrianiſme, ſe propoſérent de former un plus gros Parti, que ne l'étoit celui des Réformateurs d'Allemagne & de Geneve. On ſuppoſe que ſans douter des myſteres, ils feignirent de les combattre, afin d'attirer beaucoup de monde. C'eſt un peſant joug pour la Raiſon, que de captiver ſon entendement à la foi des trois perſonnes de la nature divine, & à celle d'un Dieu homme: on ſoûlage donc infiniment les Chrétiens, lorſqu'on les délivre de ce joug; & par conſéquent il eſt croyable qu'on ſe fera ſuivre par une foule de peuple, ſi on leur ôte ce grand fardeau. Voilà pourquoi ces transfuges d'Italie tranſplantés dans la Pologne niérent la Trinité, l'Union hypoſtatique, le Péché originel, la Prédeſtination abſolue, &c. Ils crurent que ſi Calvin,

Digitized by Google

périence: il ne faut que conſidérer ce qui ſe pratique journellement.

ſecouant la néceſſité de croire toutes les choſes incompréhenſibles que la Tranſſubſtantiation enferme, attira à ſoi bien des gens, il ſeroient encore plus de progrès par la réjection de tout ce que ce Docteur avoit retenu d'inconcevable. Mais on peut répondre qu'ils euſſent été bien ſots, & bien indignes de l'éducation Italienne, s'ils euſſent pris cette voie de fourberie. Les myſteres ſpéculatifs de la Religion n'incommodent guere les peuples: ils fatiguent à la vérité un Profeſſeur en Théologie, qui les médite avec attention pour tâcher de les expliquer, & de ſatisfaire aux Objections des Hérétiques. Quelques autres perſonnes d'étude, qui les examinent avec une grande curioſité, peuvent auſſi être fatigués de la réſiſtance de leur Raiſon; mais tout le reſte des hommes ſont la-deſſus dans une parfaite tranquillité: ils croyent, ou ils croyent croire, tout ce qu'on en dit, & ils ſe repoſent doucement dans cette perſuaſion. On feroit donc preſque viſionaire, ſi l'on ſe perſuadoit que le bourgeois & le payſan, l'homme de guerre, le Gentilhomme, ſeroient délivrés d'un peſant joug, pourvû qu'on les diſpenſât de croire la Trinité & l'Union hypoſtatique. Ils s'accommodent beaucoup mieux d'une doctrine myſtérieuſe, incompréhenſible, elevée au deſſus de la Raiſon: on admire beaucoup plus ce que l'on ne comprend point; on s'en fait une idée plus ſublime, & même plus conſolante. Toutes les fins de la Religion ſe trouvent mieux dans les objets qu'on ne comprend point: ils inſpirent plus d'admiration, plus de reſpect, plus de crainte, plus de confiance. Si les fauſſes Religions ont eu des myſteres, c'eſt qu'elles ont été forgées par le ſinge de la véritable. Dieu par une ſageſſe infinie s'eſt accommodé à l'état de l'homme en mêlant les ténébres avec la lumiere dans ſa Révélation. En un mot, il faut convenir que dans certaines matieres l'incompréhenſibilité eſt un agrément. Si l'on n'inventoit une Hypotheſe que pour des Philoſophes, ſi l'on vouloit qu'elle méritât le Titre de la Religion du Médecin, on ſe croiroit apparemment obligé d'en écarter les doctrines difficiles à comprendre: mais en même tems il faudroit que l'on renonçât à la vanité de ſe faire ſuivre par la multitude. Si l'on vouloit travailler pour cette paſſion, on feroit comme le Héros de Lorenzo Gratian. Mais accordons que ces Italiens ont été aſſez idiots, pour s'imaginer qu'ils délivreroient le peuple d'une charge bien accablante, en le diſpenſant de croire la Trinité, &c. voudra-t-on auſſi que nous accordions qu'ils ſe figurérent que l'interdiction des dignités & de la guerre, ne ſeroit pas un joug mille fois plus dur que celui qu'ils vouloient rompre? Sera-t-on aſſez déraiſonnable pour demander que nous ayons une telle idée de ces gens-là, gens qui avoient de l'eſprit, & de l'artifice, on ne le nie point? Voici ſans doute le dénoûment de la Queſtion. Lorſque des perſonnes habiles, voulant fonder une Secte, choiſiſſent le chemin du relâchement, & ſe propoſent de ſubſtituer une doctrine non-épineuſe à une doctrine incommode, on peut bien prétendre qu'ils ne choiſiſſent pas la méthode la plus capable de réuſſir: mais on ne doit pas ſuppoſer qu'ils ſe contentent de la ſuppreſſion des myſteres ſpéculatifs, & qu'ils retiennent tout le poids de la pratique, & qu'ils aggravent même le joug des préceptes. C'eſt néanmoins ce que l'on ſuppoſe touchant les Auteurs de l'Héréſie Socinienne; on ſe trompe donc. Ils ſont plus rigides que le reſte des Chrétiens ſur l'interdiction de la vengeance, & ſur le renoncement aux honneurs du monde; ils ne cherchent point d'adouciſſement, ni d'explications figurées dans les Textes de l'Evangile qui ſe rapportent aux mœurs. Ils ont ramené la ſévérité de l'Egliſe primitive qui n'approuvoit point que l'homme fidele ſe mêlât de Magiſtratures, & qu'il eût aucune part à la mort de ſon prochain; juſques là qu'elle ne vouloit pas que l'on accuſât les malfaiteurs. L'interdiction des Charges & de la Guerre, eſt un fardeau plus peſant, que l'interdiction de la vengeance; car elle exclut les expédiens,

Digitized by Google

nellement. Ils alléguent encore d'autres raiſons (*i*) très-capables

& de ſe tromper ſoi-même, & de tromper le public. Ceux qui prêchent le plus fortement, qu'il faut renoncer à la vengeance, trouvent mille diſtinctions pour éluder ce Précepte. Les uns diſent qu'ils ne haïſſent point leur prochain entant qu'homme, mais entant qu'ennemi de Dieu : les autres proteſtent qu'ils ne lui font point de mal pour venger une querelle particuliere, mais pour l'intérêt de Dieu. C'eſt rentrer par des détours dans le grand chemin de la vengeance, dont on avoit fait profeſſion de s'être écarté. Quelques-uns ſe trompent eux-mêmes, d'autres ne ſont que des hypocrites qui trompent le monde : mais ſur le renoncement à la guerre & aux dignités, il n'y a nul faux-fuyant : il faut de toute néceſſité faire ce qu'on prêche ; la pratique ne peut pas être ſéparée de la théorie ; on n'a ni diſtinctions, ni équivoques. C'eſt donc une gêne très-effective, ce n'eſt pas une macération paſſagere, comme celle de ceux qui ſe donnent la diſcipline une fois l'an ; c'eſt un état perpétuel & continuel. Diſons donc que ces fugitifs d'Italie n'étoient point des fourbes ; ils s'étoient trompés en ſubtiliſant, & en conſultant avec trop de déférence la lumiere naturelle ; & s'ils ont gardé une partie du Chriſtianiſme, & non pas l'autre, c'eſt que leur premier principe, de ne rien admettre qui choquât directement les lumieres de leur Raiſon, les a conduits à ceci ou à cela. C'eſt apparemment la cauſe du choix qu'ils ont fait : s'ils euſſent été des fourbes avides de Sectateurs, ils s'y fuſſent pris d'une autre maniere. Condamnons donc leur principe, comme une voie d'égarement, & n'uſurpons point la place de celui qui ſonde les reins & les cœurs. Leur principe avilit la Religion, & la convertit en Philoſophie. La grandeur, l'autorité, & la ſouveraineté de Dieu demandent que nous cheminions ici par foi, & non point par vûe. Un Politique Eſpagnol a dit ſagement, que c'eſt une ſouveraineté que de tenir fort ſecretes ſes penſées & ſes réſolutions.

Les Païens diſoient que les ſecrets des myſteres ſont paroître Dieu plus majeſtueux, & qu'ils ſont une image de ſa nature, vû qu'il eſt caché à nos ſens.

Mais voici dequoi détromper ceux qui ſe flattent que l'éloignement des armes & des dignités ſera toujours un puiſſant obſtacle aux progrès de cette Secte. Ce n'eſt point un Article de la Foi Sociniene, qu'il faille renoncer aux Magiſtratures & à la Guerre : les Sociniens ſont en cela plus indulgens aux paſſions que les Mennonites. Ils ne ſe font point un ſcrupule d'exercer des Charges en Tranſilvanie, & apparemment ils prendroient les armes comme le reſte des hommes, s'ils avoient un Souverain de leur Religion.

(*i*) *Ils alléguent encore d'autres raiſons.*] Car comme la plûpart des gens ſont plus portés à acquieſcer à des preuves de ſentiment qu'à ſuivre le fil d'une infinité de conſéquences enchaînées avec méthode, & ſur des notions diſtinctes, & qu'ils peuvent même ſe choquer bientôt & facilement des Paradoxes où la Raiſon ſe précipite, on peut aſſûrer avec quelque vraiſſemblance, que le Syſtême des Sociniens n'eſt guere propre à gagner les peuples. Il eſt plus propre à conduire au Pyrrhoniſme les gens d'étude, & les eſprits qui ne s'occupent que d'examen & que de ſpéculations. Ses Adverſaires y rencontreront toûjours des endroits foibles, qui leur fourniront les moyens d'en aliéner le monde ; l'éternité de la matiere, l'étendue de Dieu, la limitation de cette étendue, celle de la Science divine, celle des peines de l'Enfer, ſont des Doctrines Sociniennes, qui étant repréſentées avec un peu d'éloquence aux Souverains & aux Peuples, leur peuvent donner beaucoup d'horreur. S'il eſt commode à chaque particulier de ne pas craindre les ſupplices de l'autre vie, il eſt encore plus incommode de ſonger qu'on a tous les jours affaire avec des gens qui ne les redoutent pas. Il n'eſt donc point de l'intérêt des particuliers, qu'aucun

pables de perſuader que cette Secte n'eſt guere propre à s'amplifier. Ceux qui diſent, que les Provinces-Unies lui donnent une pleine liberté de conſcience, ne ſavent guere l'Hiſtoire (*k*), & ſe verront ſolidement réfutés, s'ils liſent ce qui fut répondu

dogme qui eſt capable de diminuer la peur des Enfers s'établiſſe dans le pays, & il eſt aſſez probable que les Prédicateurs de cette eſpece de relâchement choqueront toûjours le public beaucoup plus qu'ils ne lui plairont. Quelqu'un a dit que *les mêmes perſonnes qui rejettent l'Evangile à cauſe de l'auſtérité de ſa morale, rejetteroient encore avec plus d'horreur une Religion qui leur commanderoit de ſe ſouiller dans les plus infames déreglemens, ſi on la leur préſentoit lorſqu'ils ſont en état de raiſonner, & avant que d'être enſevelis dans les préjugés de l'éducation.* Il a raiſonné ſur cela: mais il a omis l'une des meilleures Réflexions: il n'a point touché à l'amour-propre, à l'intérêt perſonnel. Il eſt vrai qu'un méchant homme trouveroit ſon compte, par rapport à ſa conſcience, dans une doctrine qui lui permettroit l'empoiſonnement, l'adultere, le parjure, &c. mais par bien d'autres endroits il ne l'y trouveroit point. Il a mere, femme, ſœur, & nieces, qui le chagrineroient mortellement, ſi elles ſe diffamoient par leurs impudicités. Il y a plus de gens qui le peuvent empoiſonner, voler, tromper, &c. qu'il n'y en a contre qui il puiſſe commettre ces mêmes crimes. Chacun eſt plus capable d'être offenſé que d'offenſer: car entre vingt perſonnes égales, il eſt manifeſte que chacune a moins de force contre dix-neuf, que dix-neuf contre une. Il eſt donc de l'intérêt de chaque particulier, quelque corrompu qu'il ſoit, que l'on enſeigne une Morale très-propre à intimider la conſcience.

(*k*) *Ceux qui diſent, que les Provinces-Unies donnent* aux Sociniens *une pleine liberté de conſcience, ne ſavent guere l'Hiſtoire.*] Les Unitaires ont fait pluſieurs tentatives pour s'établir en Hollande. La premiere eſt attribuée à Erasme Jean, Recteur de Collége à Anvers. La ſeconde tentative fut celle de Corneille Daems, Juriſconſulte de Malines, qui ſe tranſporta de Tergou, lieu de ſa réſidence, à Utrecht, pour y ſemer quelques Traités de Socin en manuſcrit. Les Magiſtrats en ayant eu connoiſſance le voulurent arrêter: mais il prit la fuite, ſes papiers furent ſaiſis. Il les recouvra quelques mois après, parceque le gouvernement de la ville paſſa en d'autres mains. La troiſieme tentative fut celle d'Oſtorode, & de Vaidove, qui vinrent de Pologne à Amſterdam l'an 1598. avec quantité de Livres Sociniens imprimés & manuſcrits, qu'ils commencérent à faire traduire en Flamand. Les Magiſtrats ayant fait ſaiſir tous ces Livres, les envoyérent à l'Academie de Leyde, & puis aux Etats Généraux; & avant cela ils firent une rude Cenſure à ces deux Sociniens, & leur commandérent de ſe retirer. Les Etats Généraux, ayant appris le jugement des Théologiens de Leyde ſur ces Ouvrages, ordonnérent qu'ils fuſſent brûlés en préſence d'Oſtorode, & de Vaidove, & que ces deux perſonnages euſſent à ſe retirer hors des Provinces-Unies dans dix jours. Le jugement des Théologiens de Leyde fut que ces Ecrits ne différoient guere du Mahométiſme, & qu'ils contenoient des blaſphèmes qui ne pouvoient être tolérés parmi le Chrétiens ſans une extrême impiété. Adolphe Venator, Miniſtre d'Alcmaer, fut relegué dans une Ile, l'an 1617, pour avoir fait un Ouvrage qui ſentoit le Socinien. Le Schiſme des Arminiens a favoriſé l'entrée du Socinianiſme dans la Hollande; car ils ne refuſent pas la Communion Eccléſiaſtique aux Sociniens. De ſorte que ceux-ci ont pû ſéjourner dans pluſieurs villes des Provinces-Unies ſans y être reconnus. Le Prince de Tranſilvanie intercepta une Lettre l'an 1638, par laquelle le Socinien Jean Sartorius, demeurant à Amſterdam, faiſoit ſavoir à un Miniſtre de ſa Secte, qu'il

Digitized by Google

répondu aux Lettres de Mr. Stoupp. Ils y verront la date d'un grand nombre d'Ordonnances publiées contre les Sectaires. Je dirai quelque chose de celles qui se rapportent aux Sociniens, & je m'étendrai un peu plus sur celle de l'an 1653 (*l*) Il n'y

y avoit en Hollande beaucoup de gens de leur Parti. Il est certain qu'en ce temps-là ils avoient gagné quelques Sectateurs; & que leurs Livres se répandoient. Pour arrêter cette licence, le Magistrat d'Amsterdam condamna au feu quelques Ecrits de Volkelius, l'an 1642. Les Synodes de Hollande ont montré leur zele pour empêcher la propogation de cette Hérésie. Ils présentérent une Requête aux Etats de la Province l'an 1628, où ils les animérent par plusieurs raisons à ne la point tolérer; & ils exposérent entre autres choses qu'en la tolérant on rendroit puante à toute la Chrétienté la République des Provinces Unies. Cette Remontrance fut imprimée & réfutée. Ceux qui la réfutérent, répondirent à cette raison particuliere, qu'il falloit donc que la Pologne fût extrêmement puante, puis qu'elle accordoit la liberté d'exercice aux Sociniens. Mr. Voëtius dit là-dessus qu'il n'étoit pas vrai que la Pologne la leur eût jamais accordée, & qu'elle montra bien le contraire quelques années après par les mauvais traitemens qu'elle leur fit.

(*l*) *Je m'étendrai un peu plus sur* l'Ordonnance *de l'an* 1653.] Je ne sai pas ce que les Etats de Hollande répondirent l'an 1628 à la Remontrance de leurs Synodes: mais j'ai lu les Actes de ce qui fut fait en pareil cas l'an 1653. Les Députés des mêmes Synodes leur remontrérent que les Sectateurs de Socin, gens qui renversoient tout le Christianisme, la résurrection des morts, l'espérance de la Vie éternelle, &c. osoient venir dans les Provinces-Unies, & principalement en Hollande, pour y pervertir les fidéles, & pour déchirer l'Eglise: qu'on savoit assez le zele que les Ragotzki avoient fait paroître contre ces Hérétiques dans la Transilvanie, & ce qui avoit été décerné contre eux en Pologne l'an 1638 & l'an 1647; qu'on les avoit chassés de la Pologne, qu'on avoit ruiné leur Temple, leur Bibliothéque, leur Imprimerie, parce qu'ils avoient sous la presse un Livre très-scandaleux contre le mystére de la Trinité. Que les Etats Généraux procédérent vigoureusement contre eux l'an 1598. Qu'en 1639, par la suggestion de l'Ambassadeur d'Angleterre, toutes les Provinces furent averties de l'arrivée de quelques Sociniens, & exhortées de prévenir tout de bon ce mal par leurs Décrets. Qu'en l'année 1640 les Etas de Hollande notifiérent au Synode d'Amsterdam leur résolution portant que pour ce qui est de la proscription des Sociniens & de leurs Livres, on en ordonneroit ce qui seroit nécessaire tout aussitôt qu'on sauroit plus exactement l'état de la chose. Que les Etats Généraux avoient ordonné le 17 de Juillet 1651, conformément à l'Avis des Etats de la Province de Hollande donné le 12 d'Avril précédent, que l'insolence des Sectaires fût réprimée de la bonne sorte, & qu'on publiât de bons Edits contre les Livres Sociniens, &c. Après cela les Députés des Synodes représentent qu'il est manifeste que ces Hérétiques rôdent le pays, qu'ils s'efforcent d'y gagner des Sectateurs, & qu'ils répandent plusieurs mauvais Livres: que ce sont les plus dangereux ennemis que l'Eglise puisse avoir, puisqu'outre qu'ils sont rusés & dévots en apparence, ils proposent une doctrine qui ne passe pas la portée de la raison. On finit, 1, par supplier très-humblement leurs illustres Seigneuries d'aller de bonne heure au devant du mal, en procédant contre les personnes, & en interdisant les Conventicules & les Livres: 2, par témoigner que l'on espère qu'enfin elles exécuteroient les Ordonnances déjà données. Les Etats de Hollande communiquérent à la Faculté de

Digitized by Google

a nulle apparence dans l'Accuſation qu'un Auteur moderne a publiée,

Théologie de Leyde cette Requête Synodale, & lui en demandérent ſon ſentiment. La Faculté répondit qu'il ne ſe pouvoit rien voir de plus horrible ni de plus abominable que la Secte Socinienne; qu'elle ne diſféroit que très-peu du Paganiſme; qu'il étoit certain qu'elle ſe gliſſoit dans le pays, & qu'il falloit prier Dieu d'inſpirer au Souverain une ferme & ſainte réſolution d'éloigner tous ces blaſphèmes, & d'abolir de ſi méchans Livres. Là-deſſus les Etats firent un Edit, par lequel ils défendirent à toutes perſonnes de quelque état ou condition qu'elles fuſſent, de porter aucune des Héréſies Sociniennes dans le pays, ou de les communiquer à d'autres, & de tenir pour cet effet aucune Aſſemblée. Ils déclarerent que tous les contrevenans ſeroient bannis la premiere fois, de la Province, comme des blaſphémateurs du nom de Dieu & perturbateurs du repos public; & qu'en cas de récidive ils ſeroient punis comme on le trouveroit à propos. Ils défendirent auſſi ſous de grieves peines l'impreſſion & le débit des Livres Sociniens, & ils ordonnérent que cet Edit fût publié & affiché partout où beſoin ſeroit, afin que perſonne n'en prétendit cauſe d'ignorance. Voilà ce qu'ils décrétérent le 19 de Septembre 1653. Le Sénat d'Utrecht publia un ſemblable Edit l'an 1655.

Les Sociniens ne gardérent pas le ſilence; ils employérent l'une de leurs meilleures plumes à compoſer une Apologie, qui parut l'an 1654. Cette Piéce eſt bien écrite: toutes les ſoupleſſes de l'Art y ſont obſervées; il y régne par-tout un grand air de modération, avec la hardieſſe artificieuſe de nier les accuſations. L'Auteur ſe ſert des mêmes raiſons générales que Tertullien a employées dans ſon Apologétique, & Calvin dans l'Epitre dédicatoire de ſon Inſtitution, & pluſieurs autres Réformateurs dans des Ecrits contre les inſtances de la Sorbonne. C'eſt un inconvénient inévitable; la fauſſe Egliſe, qui demande la tolérance, & qui ſe plaint des Loix pénales, allegue les mêmes lieux-communs que la vraie Egliſe, qui ſe trouve dans le même cas. La vraie Egliſe, qui demande aux Souverains l'extirpation de la fauſſe, employe les mêmes motifs, & les mêmes preuves, que la fauſſe allegue, en demandant l'extirpation de la véritable. Il ſeroit à ſouhaiter que des Communions, ſi différentes dans le fond, ne ſe reſſemblaſſent pas dans l'emploi du même ſtyle, & de la même topique: mais c'eſt un bien que l'on ne ſe peut promettre dans ce monde. Le mal eſt à cet égard ſans remède; il faut que l'homme ait entre autres exercices celui de chercher le droit réel au milieu de cent prétendans, qui tiennent le même langage quant aux raiſons générales. Mais paſſons à une autre Obſervation.

Quand on préſente des Requêtes contre un Parti, il n'y a rien que l'on doive plus éviter que l'allégation des faits dont on n'eſt pas bien inſtruit, ou qui ne ſont que des preuves équivoques; car on ſe trouve réfuté quelque temps après d'une maniere qui ne plaît pas. Par exemple, le Chevalier Polonois ſoutient, 1, Que les Ragotzki n'ont jamais perſécuté les Sociniens, & qu'ils les avoient toûjours maintenus dans la liberté de conſcience qu'ils leur avoient promiſe, & les y maintenoient encore. 2. Qu'il ne falloit pas tirer avantage des vexations à quoi les Sociniens étoient expoſés dans la Pologne, ni de la démolition du Temple de Racovie, puiſque les Evangéliques y ſouffroient les mêmes traverſes, & qu'ils reçurent à Vilna un traitement tout ſemblable à celui de Racovie deux ans après, & ſous le même prétexte. 3. Qu'il n'étoit pas vrai que la diſgrace de Racovie eût été fondée ſur l'impreſſion d'un Ouvrage, dont le Titre étoit outrageux à la Trinité. Il le prouve démonſtrativement par le Decret de la Diéte, qui ne fit aucune mention d'un tel Livre, & qui n'auroit pas manqué d'en parler, ſi c'eût été la raiſon de punir ainſi leur Secte. Il ajoûte que Jean Lætus, le ſeul

Digitized by Google

publiée, que l'on enſeignoit ſecretement leurs Héréſies à Port-Royal

Auteur qui ait parlé de la prétendue impreſſion de ce Livre, ne dit pas pourtant qu'elle ait été cauſe de la ruine de leur Ecole & de leur Imprimerie. Cocceius publia une Réponſe fort ſolide à ce Manifeſte des Sociniens l'an 1656. Je l'ai principalement conſulté à l'égard de ces trois points: car je m'attendois à y trouver la confuſion de l'Apologiſte: mais je n'y ai rien trouvé ni ſur le 1 ni ſur le 2 article; & quant au 3, je n'y ai vu ſi ce n'eſt que le bruit courut qu'au temps du déſordre de Racovie, les Sociniens avoient ſous la preſſe un tel Ouvrage. Il ne faudroit jamais s'appuyer ſur des bruits vagues & ſans maître, dans des Piéces juridiques, comme ſont des Remontrances d'un Synode à ſon Souverain, deſtinées à obtenir la ſuppreſſion d'une Secte. Dans les accuſations qui regardent la doctrine, il eſt plus aiſé de ſe défendre ſur ce que l'on a pû avancer qui n'eſt point exact: par exemple, on nit en fait dans la Remontrance, que les Sectateurs de Socin détruiſent la réſurrection des morts, & l'eſpérance de la Vie éternelle. La Faculté de Théologie de Leyde aſſûra pareillement qu'ils nient avec les Sadducéens la vie de l'ame ſéparée de ſon corps, & la réſurrection des impies. Le Chevalier Polonois ſoûtint qu'en cela on les calomnioit. Cocceius ne fut point réduit au ſilence par cette dénégation, que l'on appuyoit ſur un Ouvrage en quelque façon liturgique pour le moins authentique, puiſque c'étoit l'Apologie de la Confeſſion de Foi; il avoua qu'il ignoroit ce que c'étoit que ce Livre: mais il eut des Citations à donner: il eut de quoi diſputer: il fut que dire.

Je dirai en paſſant, que rien n'a été plus préjudiciable aux Sociniens, qu'une certaine doctrine qu'ils avoient crue fort propre à lever le plus grand ſcandale que les Eſprits Philoſophes puiſſent prendre de notre Théologie. Tout grand Raiſonneur, qui ne conſulte que la Lumiere naturelle, & cette idée brillante d'une bonté infinie, qui moralement parlant conſtitue le principal caractére de la Nature divine, ſe choquera de ce que dit l'Ecriture ſur la durée infinie des ſupplices de l'Enfer; & principalement s'il y ajoûte les paraphraſes & le détail des explications qui ſe trouvent dans pluſieurs livres. *Deus optimus maximus* étoient les titres courans & ordinaires de la Nature divine, ſelon le langage des anciens Païens: c'étoit leur ſtyle de formule en parlant de Dieu; & ce ſtyle ne connoiſſoit point *Deus ſeveriſſimus, implacabiliſſimus.* Ce ſtyle contenoit deux épithetes, qui à proprement parler n'étoient que l'image & que l'impreſſion d'une ſeule qualité, je veux dire d'une bonté ſouveraine; car afin que la bonté ſe déploye comme il faut, elle doit être accompagnée de la grandeur. Et qu'eſt-ce, je vous prie, que la grandeur? Eſt-elle autre choſe que magnanimité, généroſité, munificence, magnificence, effuſion de biens? Cette idée naturelle, qui a fait parler ainſi les Gentils, trouve ſa confirmation dans l'Ecriture; car il y regne, ſi j'oſe m'expliquer ainſi une affectation perpétuelle de relever la bonté de Dieu ſur les autres attributs. Faire du bien, uſer de miſéricorde, c'eſt l'occupation quotidienne & favorite de Dieu, ſelon l'Ecriture: châtier, punir, uſer de rigueur, c'eſt ſon œuvre non-accoutumée & mal-plaiſante. Ainſi, tant qu'on en demeurera là, & qu'on ne ſe ſoûmettra point humblement à quelques Textes de l'Evangile, on regardera avec horreur le dogme des tourmens & des ſupplices infinis de tous les hommes, à quelques-uns près. Les Sociniens, déférant trop à la Raiſon, ont mis des bornes à ces ſupplices, d'autant plus ſoigneuſement, qu'ils conſidéroient qu'on ſeroit ſouffrir les hommes ſeulement pour les faire ſouffrir, & ſans avoir en vue ni le profit du ſouffrant, ni celui des ſpectateurs; ce qui n'a jamais eu d'exemple dans un tribunal bien réglé. Ils ont cru que cela apprivoiſeroit au Chriſtianiſme ceux qui s'effarouchent d'une

Digitized by Google

Roial (*m*), & il eſt ſûr qu'il a débité la-deſſus une Hiſtoriette qui

idée, qui paroît ſi peu compatible avec la ſouveraine bonté. Mais ces Hérétiques ne prenoient pas garde qu'on les rendroit plus odieux par cet endroit-là, & plus indignes de tolérance, que par tous leurs autres dogmes. Dans le fond il y a très-peu de gens qui ſe ſcandaliſent du dogme de l'éternité des peines, & qui ayent l'eſprit tourné comme Théodore Camphuſius. C'étoit un Miniſtre natif de Gorcum en Hollande; il ſe fit Socinien, & il déclara publiquement qu'il auroit vécu ſans Religion, s'il n'eût rencontré des Livres où l'on enſeigne que les tourmens de l'Enfer ne dureront pas toûjours.

(*m*) *Un Auteur moderne a publié, que l'on enſeignoit ſecretement leurs Héréſies à Port-Royal.*] L'Auteur de la Politique du Clergé de France aſſûre, qu'il y a un tiers Parti dont l'Egliſe Gallicane a tout à craindre. *Ils font profeſſion*, dit-il, *de croire que l'Egliſe Romaine eſt la véritable Egliſe; qu'on s'y doit tenir inſéparablement attaché, & qu'on ne s'en devoit jamais ſéparer: mais cependant ils n'ont aucune attache à ſes dogmes, ni aucun reſpect pour ſon culte. Jamais ces ſortes de gens ne furent en ſi grand nombre dans ce Royaume. Il y en a d'entr'eux qui pouſſent leur incredulité ſi avant, qu'elle va juſqu'à révoquer en doute les plus importantes vérités du Chriſtianiſme. Ils ſont Sociniens, ne croyent ni le myſtére de la Trinité, ni celuy de l'Incarnation. Je ſay là-deſſus des choſes ſi particulieres que je n'en ſaurois douter. Je ne vous les dirai point, parceque cela ne ſerviroit qu'à vous ſcandaliſer. Et ce qui eſt de plus terrible, c'eſt que ce n'eſt pas là ſeulement la Religion de nos jeunes Abbés, c'eſt la Théologie de quelques Societés graves, ſages, & qui font une grande parade de la pureté de leurs mœurs, & de leur attachement pour la foi Catholique.* Voyons ce que Monſ. Arnauld répondit à cet Auteur. „Il faut n'avoir ni honneur ni „conſcience, pour attribuer à un grand „nombre de perſonnes des crimes „noirs & atroces, lorſque tout le „monde peut facilement reconnoître „que des accuſations ſi horrible ne „ſauroient eſtre fondées que ſur une „pure calomnie. Or qui ne voit qu'on „ne peut penſer autre choſe de ce „que dit cet Ecrivain? Il peut y avoir „en France, même parmi des Abbés, „quelques perſonnes aſſez impies, „pour ne croire ni la Trinité, ni l'In„carnation: mais il faut autre choſe „pour pouvoir dire, ſans ſe rendre „coupable d'une inſigne calomnie, „*que c'eſt aujourd'huy la Religion de nos „jeunes Abbés.* Il faut qu'on ſoit aſ„ſuré qu'il y a au moins une grande „partie de ces jeunes Abbés qui „n'ont point d'autre Religion que cel„le-là. Or comment le pourroit-il „ſavoir? Ceux qui ſeroient aſſez mal„heureux pour eſtre dans ces ſenti„mens impies, ſeroient-ils aſſez ſoux „pour s'en ouvrir au tiers & au quart, „& pour s'expoſer par-là à ce qu'ils „en auroient à appréhender? Et cet„te folie ſur-tout pourroit-elle eſtre „commune à tant de perſonnes, qu'on „puſt dire, ſans appréhender de paſ„ſer pour impoſteur, que *c'eſt la Théo„logie des jeunes Abbés?* Cependant il „a l'effronterie de le ſuppoſer com„me une choſe tellement connue, „qu'elle ne luy ſert que de prélude „pour autoriſer une médiſance beau„coup plus noire, qui luy fait aſſurer, „comme une choſe dont il eſt bien „certain, que quelques Societés gra„ves, ſages, fort reglées dans leurs „mœurs, & qui paſſent pour Catho„liques, ne croyent non plus que ces „Abbés, ni l'Incarnation, ni la Tri„nité. Et *ce qui eſt de plus terrible*, „dit-il, *eſt que ce n'eſt pas ſeulement la „Religion des nos jeunes Abbés, c'eſt la „Théologie de quelques Societés graves, ſa„ges, & qui font une grande parade de la „pureté de leurs mœurs, & de leur atta„chement pour la foy Catholique.* Cela „paſſe toute impudence, d'attribuer, „non à quelques particuliers, mais à „des Societés; & non à une ſeule, „mais à *quelques Societés*, à qui il don„ne de grandes louanges de ſageſſe „& de reglement dans les mœurs, de „ne pas croire les premiers myſtéres „de la Religion Chrétienne; & de „ſuppoſer que cela peut être, ſans

Digitized by Google

qu'elle est fausse. Le public en a pu voir la réfutation. Il y a bien

„qu' aucun de ceux qui pourroient „arrêter le cours d'un ſi abominable „déſordre en ſuſt rien, ou que le ſachant on le ſouffriſt: & enfin de s'i„maginer que le monde ſera aſſez ſot, „pour croire une choſe ſi incroyable, „ſur la foy d'un homme de paille, „qui dit dans un écrit ſans nom: *Je „ſay là-deſſus des choſes ſi particulieres, „que je n'en ſaurois douter*: en ajoû„tant par une méchante fineſſe: *Je „ne vous les dirai point, parceque cela „ne ſerviroit qu'à vous ſcandaliſer.* On „a de la peine à concevoir que la „hardieſſe à calomnier ait pû aller „juſques-là. On n'a pas néanmoins „tant de ſujet d'en être ſurpris dans „un Calviniſte. Il n'a fait &c."

Il n'y avoit pas moyen de ſe taire après avoir été pouſſé à bout de cette façon: auſſi a-t-on vu que l'Auteur de la Politique du Clergé n'eſt point demeuré muet: rapportons ce qu'il a dit pour ſa juſtification. *Il s'eſt perſuadé*, dit-il, en parlant de Mr. Arnauld, qu'on *avoit voulu déſigner les Janſéniſtes par* ces Societés graves, ſages, & qui ſont une grande parade de la pureté de leurs mœurs, & de leur attachement pour la foi Catholique. *Peut-être n'a-t-il pas tort. Nous ne ſavons pas quelles étoient les penſées de l'Auteur de la Politique du Clergé; mais je ſay bien qu'il y a lieu de ſoupçonner ces Meſſieurs d'avoir une Théologie qui n'eſt guere Chrétienne, & qui approche de la Théologie Socinienne. Cela me fait de la peine, d'être obligé à dire ce que nous penſons là-deſſus, & ce que nous avons lieu de penſer. Nous n'aimons point à accabler des miſerables, & qui ſont déja chargés de la haine publique. Et certainement ſi ces Meſſieurs ne nous y forçoient, nous n'expoſerions pas aux yeux du public ce qui eſt capable de ſoûtenir ce ſoupçon. Mais ils nous pouſſent à bout; & ſi ce que nous allons dire leur déplaît, il faut qu'ils s'en prennent à eux-mêmes. Nous ne voudrions pas prononcer d'une maniere auſſi poſitive qu'ont fait Filleau & le Jéſuite Meynier, que ceux* qu'on appelle Janſéniſtes ſont de véritables Déiſtes, ennemis des Myſtéres de la Religion Chrétienne. *Mais il eſt vray qu'il leur eſt échappé de dire des choſes contre la Divinité de Jéſus-Chriſt, qui donnent lieu de ſoupçonner qu'ils cachent dans le cœur de terribles monſtres.* Faites, je vous prie, un peu d'attention aux preuves qu'il va donner. *Ces Meſſieurs*, dit-il, *ne ſont point de difficulté d'avouer que la Divinité de Jéſus-Chriſt n'eſt pas ſuffiſamment prouvée par l'Ecriture Sainte. . . . . L'Auteur de la Perpétuité de la Foi* demande, *pourquoi Jeſus-Chriſt n'a-t-il pas fait connoître ſa Divinité en termes ſi clairs qu'il fût impoſſible de les éluder.* De ces paroles, & de celles-ci, *Dieu n'a pas voulu que les vérités de la foi fuſſent propoſées aux hommes avec la derniere évidence*, l'Auteur de la Politique du Clergé conclut que les Janſéniſtes ont ce principe: *La Divinité de Jéſus-Chriſt & la Trinité ne ſont pas clairement exprimées dans l'Ecriture.* Après cela il nous dit, 1, *que ce principe eſt faux de toute fauſſeté, car il n'eſt pas vrai que les paſſages qui prouvent la Divinité de Jéſus-Chriſt puiſſent être en façon du monde éludés. Il n'y a point de paſſages ſi clairs, on le ſait bien,* continue-t-il, *ſur leſquels les hérétiques n'imaginent, & n'ayent inventé des chicanes. Mais ſi l'on appelle cela éluder, il n'y a rien dans l'Ecriture, rien même dans tous les livres du monde & dans le langage des hommes, qui ne puiſſe eſtre éludé.* Il prouve cela en montrant de quelle maniere l'on pourroit faire des chicanes ſur les Textes de l'Evangile qui affirment l'humanité de Jéſus-Chriſt, & ſur les Canons du Concile de Nicée, & ſur un Paſſage qui ſeroit fait à plaiſir, pour être la preuve la plus claire & la plus diſtincte qui ſe puiſſe imaginer de la Trinité & de l'Incarnation. En 2 lieu, il aſſûre que *c'eſt la derniere de toutes les lâchetés, & la plus grande de toutes les prévarications qu'un Théologien Orthodoxe puiſſe commettre contre la Divinité Eternelle du Fils, que de l'abandonner ainſi en proye à l'incredulité des hérétiques, en leur faiſant un aveu ſi faux, ſi dangereux & ſi propre à les flatter dans leurs erreurs. . . . Cet aveu, que la Divinité du Fils n'eſt point ſuffiſamment expliquée dans la Révélation écrite, eſt juſtement ce qui confirme les Sociniens dans leur*

bien peu de perſonnes qui ne s'affligeaſſent au dernier point, [illegible] il

Héréſie, & ce qui peut porter les autres à l'embraſſer. En 3 lieu, il dit que Mr. Arnauld doit reconnoître, *que juſqu'au Concile de Nicée il a été permis de nier la Divinité de Jéſus-Chriſt ſans riſquer ſon ſalut.* & que ſi *l'article de la Divinité du Fils n'a point été un article de foy néceſſaire au ſalut durant trois cents ans, il n'a pû le devenir par la déciſion d'un Concile, parce que, ſelon les plus raiſonnables Docteurs de l'Egliſe Romaine, du nombre deſquels Meſſieurs de Port-Royal ſont, l'Egliſe, le Pape, ni les Conciles ne ſauroient faire de nouveaux articles de foy. D'où il s'enſuit, qu'encore aujourd'huy la Divinité du Fils n'eſt pas un point de foy, pour lequel on puiſſe dire anathème à ceux qui le nient. Ainſi en s'avançant de principe en principe, il eſt clair qu'on n'a pas mauvaiſe raiſon de ſoupçonner Mr. Arnauld de ne point croire les Myſtéres de l'Incarnation & de la Trinité, ou du moins de ne les pas regarder comme des affaires capitales dans la Religion.* En 4 lieu, il prouve que ces Meſſieurs ont fait paroître qu'ils n'avoient pas une grande déférence pour l'Autorité de l'Egliſe. *Cela étant*, conclut-il, *les myſtéres de la Trinité & de l'Incarnation d'une part ne pouvant être prouvés par des Textes de l'Ecriture qui ne puiſſent être éludés, ſelon ces Meſſieurs; & d'autre part n'étant appuyés que ſur des déciſions pour leſquelles ils ne croyent pas qu'on doive avoir une ſoûmiſſion aveugle, il eſt clair que ces myſtéres n'ont plus de fondement ferme, & que dans la Théologie de Port-Royal ils ne peuvent être tout au plus que des problèmes.* En 5 & dernier lieu, il nous régale d'un Conte, qu'il fait précéder d'un préambule qui vaut ſon peſant d'argent. *J'ajoûteray une Hiſtoire*, dit-il, *que je ne donne au public qu'avec répugnance, & après avoir long-temps combattu. Si ces Meſſieurs ne nous pouſſoient pas avec tant d'injuſtice & tant de cruauté, nous n'en ſerions jamais venus là. Mais on ne doit plus rien à un homme comme Mr. Arnaud, qui viole ſi hautement les loix de la charité & de la ſincérité.*

Voici l'Abrégé de cette Hiſtoire : „Il y a environ quinze ou vingt ans „qu'un jeune homme, fils d'un Tre„ſorier de France de la Généralité „d'Orleans, nommé Picaut, ou Picot, „deſtiné à l'Egliſe, étudioit à Paris „dans la Maiſon de Meſſieurs de Port„Royal". La converſation d'un Miniſtre révolté, & quelques lectures, le convainquirent que le Pape eſt l'Antechriſt : il fit là-deſſus un Ecrit pour ſon uſage; & ayant ſû que cet Ecrit étoit tombé entre les mains du Directeur, & que ſa famille en étoit avertie, il s'échappa. „Il vint au Per„che, où il avoit un Bénéfice, afin „d'eſſayer d'en tirer quelque argent. „Il tomba hazardeuſement entre les „mains d'un Gentil-homme Hugue„not, diſtingué pour la naiſſance, & „particulierement pour le mérite. Ce „Gentilhomme, fort éclairé & habile „dans les matieres de Réligion, le „pouſſa fort loin ſur les cauſes qui le „portoient au changement; & en „paſſant d'un ſujet à l'autre, il dé„couvrit que ce jeune homme avoit „les ſentimens des Sociniens ſur les „myſtéres de la Trinité & de l'In„carnation, & qu'il étoit armé de „toutes leurs méchantes difficultés : „mais à cela près fort plein des opi„nions de l'Egliſe Romaine, & fort „peu diſpoſé à recevoir les dogmes „des Réformés, excepté celuy-là, que „le Pape eſt l'Antechriſt. Le Gentil„homme fut extrêmement ſurpris de „voir que ce jeune homme étoit So„cinien. Il luy demanda où il avoit „pris ces opinions. Le jeune homme „répondit ſans myſtére, qu'il les avoit „priſes dans la Maiſon de Port-Royal „où il avoit étudié; qu'il y avoit „là dedans diverſes perſonnes qui „avoient ces ſentimens : qu'on défen„doit aux Novices & aux Etudians de „lire les livres de Calvin & des Cal„viniſtes; qu'auſſi ne les avoit-il ja„mais lûs : mais que pour les Ouvra„ges des Sociniens, ils n'étoient point „enfermés dans un lieu à part de la „bibliothéque de la Maiſon, & que „les liſoit qui vouloit. Enſuite ce „jeune garçon ſe ſauva en quelque „Province éloignée, & ſortit enfin de „France pour éviter la perſécution de „ſes parens. Et l'on a ſu depuis, „que ceux qui avoient travaillé à l'in-

Digitized by Google

s'il leur étoit échappé un conte auſſi mal circonſtancié que celui qui

„ſtruire n' avoient jamais pû venir à „bout de le défaire de ſon Socinia„niſme". Nous oublierions l'une des meilleures piéces du ſac, ſi nous ne rapportions pas ce qui ſuit : „L'Au„teur de l'Apologie pour les Catho„liques, qui verſe des torrens de bile „à la rencontre d'un mot qui le cha„grine tant ſoit peu, ne manquera pas „de ſe récrier en cet endroit contre „l'impudence, contre la fourbe, & la „calomnie. Il n'y aura pas, ſelon lui, „aſſez de feu dans les Enfers pour „punir l'Auteur d'une ſi horrible mé„diſance. Mais je veux bien l'aver„tir, que je ne me rends garant que de „ceci. 1. C'eſt que ce jeune homme „a fait cette Hiſtoire, & l'a faite à un „grand nombre de perſonnes très„dignes de foi, & d'une probité par„faitement reconnue. 2. Que ce jeune „homme étoit véritablement Socinien „en ſortant des mains des Théolo„giens de Port-Royal; & qu'il avoit „appris le Socinianiſme dans leur „Maiſon. Du reſte, on ne ſauroit dire, „ſi ce qu'il ajoûtoit eſt vray, que ſes „maîtres fuſſent infeſtés de la même „héréſie. Mais on ne voit aucune „raiſon qui ait obligé cet Etudiant à „inventer une ſi horrible calomnie. „Et cela, joint à la maniere dont ils „ont parlé des myſtéres de la Trinité „& de l'Incarnation, peut faire, ſinon „une preuve, au moins un très-vio„lent ſoupçon. Voilà ce que nous en „ſavons, & ce que nous avions à en „dire. Le Public formera ſes ſenti„mens là deſſus comme il luy plaira. „C'eſt ce que l'on gagne à pouſſer les „gens à bout".

Cet Auteur ne croyoit pas que la Réplique de Mr. Arnauld ne contiendroit que peu de paroles; il s'attendoit à des torrens de réflexions & d'exclamations, car il avoit une opinion merveilleuſe des effets de l'Hiſtoriette. Mais Mr. Arnauld ſe contenta de la réfuter en peu de mots, & avec beaucoup de modération, pour un homme qui ſavoit fort bien ſe mettre en colére. Voici ce qu'il dit : „Il a voulu faire croire qu'on avoit à „Port-Royal de l'éloignement du Cal„viniſme, mais qu'on y avoit un grand „penchant pour les Héréſies des So„ciniens, & voicy la preuve qu'il en „donne. On inſtruiſoit à Port-Royal „dans les lettres humaines de jeunes „enfans de condition, qu'on travail„loit en même temps à élever dans „la piété. Ils n'avoient la pluſpart „que 10, 12, ou 14 ans, & le plus âgé „en avoit à peine 16. C'eſt pour eux „qu'ont eſté faites les Méthodes Grec„que & Latine, & les Racines Grec„ques, en vers François. Ecoutons „maintenant ce que Mr. Jurieu nous „conte dans ſon fameux Livre de „*L'Eſprit de Mr. Arnauld*. Il dit qu'on „leur cachoit avec grand ſoin les Li„vres des Calviniſtes : mais que pour „ceux des Sociniens on les leur laiſ„ſoit lire tant qu'ils vouloient : & „que c'eſt par la lecture de ces Livres „qu' un de ces enfans qu'il nomme, „& qu'il dit qui eſtoit d'Orleans, „s'eſtant enteſté des erreurs des So„ciniens, avoit quitté l'Egliſe, & „s'eſtoit fait Huguenot. Or tout cela „eſt faux de la derniere fauſſeté. Il „n'y a jamais eu d' enfans à Port„Royal du nom & de la famille dont „il eſt dit qu'eſtoit celuy-là, & il n'y „en a meſme jamais eu aucun de la „ville d'Orleans. Et le fondement „de tout cela, qui eſt qu'on laiſſoit lire „à des enfans de cet âge-là des Li„vres des Sociniens, ne montre que „trop qu'il n' y a rien qu'on ne doive „attendre d'un homme, qui eſt ca„pable de débiter des menſonges ſi „horribles & ſi incroyables".

On pourroit faire pluſieurs réflexions ſur la peine que l'Auteur de l'Eſprit de Mouſr. Arnauld s' eſt donnée, pour convaincre de Socinianiſme le Port-Royal : mais je n'en ferai que trois.

La 1re eſt que ſi quelqu'un accuſoit de la même choſe cet Ecrivain, il trouveroit toute faite l'inſtruction de ce Procès dans l'Eſprit de Mr. Arnauld; car il n'auroit qu'à bâtir ce Syllogiſme.

Un homme qui croit d' une part que les myſtéres de la Trinité & de l'Incarnation ne peuvent être prouvés par des Textes de l'Ecriture qui puiſ-

Digitized by Google

ſent être éludés, & qui d'autre part n'a pas une ſoûmiſſion aveugle pour les Déciſions des Conciles, eſt Socinien:

Or l'Auteur de l'Eſprit de Monſr. Arnauld croit cela, & n'a pas cette ſoûmiſſion;

Donc il eſt Socinien.

La majeure de ce Syllogiſme eſt évidemment la doctrine de cet Auteur; car voulant juſtifier ce qu'il avoit dit, que le Socinianiſme étoit la Théologie de quelques Sociétés graves, c'eſt-à-dire de Meſſieurs de Port-Royal, il s'eſt ſervi d'une preuve qu'il a tirée de ce qu'ils enſeignent que la Divinité de Jéſus-Chriſt n'a pas été révélée avec aſſez d'évidence, & de ce qu'ils ont donné lieu de ſoupçonner qu'ils ne croyent pas qu'on ſoit obligé de ſe ſoûmettre aux Conciles. Il faut donc qu'il prenne cela pour un ſigne non-équivoque de l'Héréſie Socinienne, autrement il ne ſe purgeroit pas de calomnie; ſon Accuſation ſeroit mal prouvée, & il demeureroit chargé de la note d'un faux Accuſateur. Prouvons donc ſeulement la mineure. Elle a deux parties: la derniere n'a pas beſoin d'être prouvée; car il eſt aſſez manifeſte qu'un Miniſtre Proteſtant n'a pas une ſoûmiſſion aveugle pour les Conciles; & vous trouverez la preuve de la premiere dans ces paroles: „Ja n'avienne que „je veuille diminuer la force & la „lumiere de ces caractéres de la di„vinité de l'Ecriture: mais j'oſe affir„mer qu'il n'y en a pas un qui ne „puiſſe être éludé par les prophanes. „Il n'y en a pas un qui faſſe une „preuve, & à quoi l'on ne puiſſe ré„pondre quelque choſe: & conſiderés „tous enſemble, quoiqu'ils ayent „plus de force que ſeparément, ils „n'en ont pas aſſez pour faire une „démonſtration morale". Il ſeroit inutile de m'objecter que ce Paſſage ne regarde point la Divinité de Jéſus-Chriſt; car en vain prétendroit-on que Dieu nous a révélé évidemment la Divinité de ſon Fils dans l'Ecriture, ſi l'on ſoûtenoit qu'il n'eſt point clair que l'Ecriture ſoit la Parole de Dieu. Mais de plus cet Auteur eſt en procès avec un autre Miniſtre ſur la queſtion ſi la foi de nos myſtéres ſuppoſe l'évidence du témoignage; & non-ſeulement il a pris là-deſſus la négative, mais il ſoûtient auſſi que l'affirmative eſt un ſentiment pernicieux. Voici un autre coup qu'on lui peut donner de ſes propres armes. Vous avez dit qu'*il n'eſt pas vrai que les paſſages qui prouvent la Divinité de Jéſus-Chriſt puiſſent être en façon du monde éludés.* Vous avez dit qu'ils ſont auſſi clairs que les Paſſages qui concernent ſon humanité, & auſſi clairs que la déciſion du Concile de Nicée, & qu'aucun Texte que l'on voudroit faire à plaiſir. C'eſt dire que les chicanes à quoi ils pourroient être expoſés ſont auſſi vaines, que les chicanes que l'on feroit contre un Texte dreſſé à plaiſir. D'où vient donc que vous avouez que les caractéres de la Divinité de l'Ecriture peuvent être éludés? D'où vient que vous dites que les Objections des Sociniens ſont conſidérables? Voici vos paroles: *Les preuves de l'Ecriture qui établiſſent la Trinité, l'Incarnation, la néceſſité de la Grace, ne ſont pas dans le dernier degré d'évidence; ces myſtéres ſouffrent & reçoivent des difficultés, non-ſeulement par égard à la Raiſon humaine, mais auſſi par rapport à l'Ecriture Sainte, où il y a pluſieurs Textes qu'on a beſoin de réconcilier avec la vérité. Si quelqu'un croit que les difficultés des Sociniens contre les myſtéres, & celles des Pelagiens contre la grace, ſont vaines & de nulle conſidération, ils ſe trompent & n'y font pas attention. Ce ſont des difficultés très-réelles & qui meritent d'être éclaircies.* Souvenez-vous que dans l'Eſprit de Mr. Arnauld, *c'eſt la derniere de toutes les prevarications qu'un Théologien Orthodoxe puiſſe commettre contre la Divinité Eternelle du Fils, que de l'abandonner ainſi en proye à l'incredulité des hérétiques, en leur faiſant un aveu ſi faux, ſi dangereux & ſi propre à les flatter dans leurs erreurs*, c'eſt-à-dire, en leur avouant comme vous faites, que *Jéſus-Chriſt n'a pas fait connoître ſa Divinité en termes ſi clairs, qu'il fût impoſſible de les éluder.*

Ma 2e Réflexion eſt, que ſi ces preuves du Socinianiſme de Meſſieurs de Port-Royal étoient bonnes, il s'enſuivroit que toute l'Egliſe Romaine ſe-

Digitized by Google

roit Socinienne ; car ce qu'ils ont dit de l'obſcurité de l'Ecriture eſt un dogme univerſel dans cette Egliſe. D'ailleurs, il y a fort peu de Catholiques Romains, qui attribuent au Pape d'être infaillible ſur les matieres de fait. On n'attribue pas même aux Conciles Oecuméniques ce privilége. Les Janſéniſtes n'ont jamais nié l'infaillibilité de ces Conciles ſur les matieres de droit, & ils ont même reconnu que les cinq Propoſitions étoient hérétiques, au ſens auquel ils ont prétendu que les Papes les ont condamnées. Ce qu'ils ont dit de particulier pour la juſtification des Religieuſes qui refuſoient de ſigner certains Formulaires, & d'acquieſcer à des Mandemens Epiſcopaux, eſt d'une telle nature que tous les Moines en diroient autant, s'ils ſe trouvoient inquiétés par des Evêques. Combien de procès ont-ils avec leurs Prélats ? Combien de fois ſe pourvoyent-ils contre eux par des appels ou à des Synodes, ou au Pape ? N'eſt-ce pas un ſigne manifeſte qu'ils ne croyent pas que l'on doive ſacrifier ſes lumieres à l'Autorité des Tribunaux ſubalternes ? J'avoue qu'il y en a quelques-uns qui diſent qu'un Religieux doit obéir aveuglément à ſon Supérieur : mais ce n'eſt que par rapport à la Diſcipline & aux Obſervances, & ils ne ſe croiroient pas obligés de lui obéir, s'il leur commandoit de croire ce qu'ils ſavent être condamné par les Déciſions des Conciles. De ſorte que ſi le Port-Royal eſt Socinien, puis qu'il a dit d'un côté que l'Ecriture ne contient pas évidemment nos myſtéres ; & de l'autre, que l'on ne doit pas ſigner contre les lumieres de la conſcience un Mandement Epiſcopal, ou une Bulle qui ne prononce que ſur un fait, il n'y a point d'Académie, ni de Communauté Religieuſe dans la Catholicité, qui ne ſoit Socinienne. Admirons donc le diſcernement de l'Adverſaire de Mr. Arnauld ; confeſſons que jamais homme ne fut plus heureux que lui à choiſir des preuves. Il eſt fort aſſûré que ſi les Jéſuites ſe trouvoient jamais dans le même cas où le Port-Royal s'eſt trouvé, ils feroient le même manége que le Port-Royal a fait. Seroient-ils pour cela Sociniens ?

Ma 3e Réflexion regarde les ſoins extrêmes que cet Auteur prend de ſe diſculper envers le public, ſur ce qu'il *révéle* le ſecret du *nommé Picaut ou Picot*. Il craint d'accabler le Port-Royal, il déclare qu'il a long-temps combattu avant que d'oſer lancer ce coup de foudre ; il ne l'auroit jamais fait, ſi ces Meſſieurs euſſent été moins injuſtes, & moins cruels envers ſon Parti ; il s'applaudit néantmoins de les avoir terraſſés : *c'eſt ce que l'on gagne*, conclut-il, *à pouſſer les gens à bout*. Cela n'a-t-il pas tout l'air d'une preuve convaincante ? Ne diroit-on pas que c'eſt une de ces productions, qui dans un procès ne laiſſent à la partie aucun lieu de ſe pourvoir, & de chicaner ? Mais il ſe trouve au bout du compte, qu'il n'objecte à Meſſieurs de Port-Royal qu'un récit, qu'il n'oſe pas garantir ; il ne ſait ſi cela eſt vrai. Qui le croira donc, puiſqu'il en doute lui-même, étant d'ailleurs aſſez ſimple pour s'imaginer que ſon Hiſtoire imprimeroit à ces Meſſieurs une flétriſſure ſi honteuſe, qu'il craint d'avoir fait un acte de cruauté ? Qu'il n'ait point cela ſur la conſcience : il peut être fort aſſûré que de tels contes ne feront jamais d'impreſſion ſur des eſprits deſintéreſſés, ni même ſur les Jéſuites. Je ne voudrois pas nier que Picaut n'eût dit cela : mais il le faut comparer à ces ſoldats déſerteurs, qui racontent mille fables ſur l'état des villes aſſiégées dont ils s'échappent. J'ai un Livre imprimé à Cologne chez Pierre Marteau l'an 1679. Il a pour Titre, *Traité des Parlemens ou Eſtats Generaux, compoſé par Pierre Picault*. Voilà ſans doute notre fugitif ; car il y a beaucoup de Socinianiſme dans cet Ouvrage. Lorſqu'un homme grave, & de beaucoup de réputation quitte ſon Pays & ſon Egliſe, on peut faire fond ſur ce qu'il en conte. C'eſt ce qui me fait croire que l'Auteur de la Politique du Clergé ne ſavoit ce qu'il diſoit avec ſon prétendu tiers Parti, & ce grand nombre de Sociniens dont il ſuppoſe que la France eſt pleine ; car lorſque je demandai il y a deux ou trois ans à un fameux Pere de l'Oratoire, s'il étoit vrai qu'il y eût beaucoup de Sociniens parmi les Eccléſiaſtiques de France, il me répondit que preſque perſonne n'y

Digitized by Google

qui concerne le jeune Picaut, le grand témoin de l'Auteur moderne dont il eſt ici queſtion (*n*). Je n'expoſe point en particulier ce qui concerne les Opinions & les Livres de Socin. On le peut apprendre en gros dans le Dictionaire de Moréri. Un Hiſtorien Allemand a rédigé en 229 Propoſitions la Doctrine des Sociniens.

L'Objection la plus générale, que l'on propoſe contre eux, eſt qu'en refuſant de croire ce qui leur paroît oppoſé aux Lumieres Philoſophiques, & de ſoûmettre leur Foi aux Myſtéres inconcevables de la Religion Chrétienne, ils frayent le chemin au Pyrrhoniſme, au Déiſme, à l'Athéiſme. On pourroit peut-être leur objecter qu'ils ouvrent la même porte, du moins indirectement, par la maniere dont ils expliquent les Paſſages de l'E-

connoiſſoit les Ouvrages & les Dogmes de ces gens-là. Il ſe trouve par-tout des mécréans, & des doutans: mais ce ne ſont pas des Sociniens.

Concluons que l'Auteur de la Politique du Clergé n'ayant pû donner des preuves de l'Accuſation atroce qu'il a publiée contre le Port-Royal, demeure duement chargé de la note d'un franc Calomniateur. Il faut comparer ſes preuves à celles d'un homme qui, ayant dit que le Gouverneur d'une place eſt traître à ſon Souverain, le prouveroit, 1, en lui imputant une conduite qui ſeroit celle de tous les autres Gouverneurs, & celle des Gouverneurs qu'il reconnoîtroit fideles: 2, en publiant quelque ſot conte, qu'un ſoldat ſorti de la place auroit fait aux ennemis.

(*n*) *Ce qui concerne le jeune Picaut, le grand témoin de l'Auteur moderne dont il eſt ici queſtion.*] Voici ce que Mr. le Vaſſor me fit l'honneur de m'écrire le 2 de Janvier 1697. „Si „vous m'euſſiez dit que vous vouliez „parler de l'Aventure de Picaut, que „Mr. Jurieu raconte fort de travers, je „vous en euſſe bien inſtruit. Il étoit „de mon pays, & je le connois fort. „Son frere aîné a épouſé une de mes „proches parentes. C'étoit un pauvre „garçon, qu'Aubert de Verſé gâta ſur „le Socinianiſme, non à Port-Royal, „mais dans une maiſon de l'Oratoire „où ils ſe trouverent enſemble. Les „Peres de l'Oratoire renvoyerent de „Verſé dès qu'ils s'apperçurent qu'il „dogmatiſoit, & ils garderent quelque „temps Picaut pour tâcher de le gué„rir: mais il n'y eut pas moyen". Cela s'accorde parfaitement avec une Lettre de Mr. Simon qui a été imprimée. Voici ce que l'on y trouve: „Je puis vous aſſurer, qu'il y a dans „ce Libelle un grand nombre d'Hi„ſtoires fauſſes. & qui ne peuvent „pas avoir été gâtées par Mr. J. „Peut-on rien voir, par exemple, de „plus faux & de plus ridicule, que „celle qui eſt rapportée, ſi au long à la „page 221, & dans les ſuivantes de „ce 1 volume? On y ſuppoſe que „Meſſ. de Port-Royal ont eu dans Pa„ris une maiſon où ils enſeignoient „le Socinianiſme à leurs Ecoliers, „auxquels on laiſſoit lire librement „les livres des Sociniens, Ce Roman „eſt ſi bien circonſtancié, qu'il n'y a „perſonne qui ne juge d'abord, que „c'eſt plutôt une veritable hiſtoire „qu'un conte fait à plaiſir. Il eſt ce„pendant certain que Mſſ. de P. R. „n'ont eu dans Paris aucune Ecole „où ils inſtruiſiſſent la jeuneſſe. Voici „ce qui a donné lieu à ce Roman. „Le jeune homme dont on parle, „nommé *Picaut*, étoit dans l'Inſtitution „des Peres de l'Oratoire, qui eſt pro„prement le noviciat de ceux qui veu-

Digitized by Google

l'Ecriture qui concernent la conſubſtantialité du Verbe. Car il ſemble qu'il réſulte de leurs explications que les Apôtres, animés d'un zele ardent pour la gloire de Jeſus-Chriſt, ont employé en parlant de ſes perfections, les figures & les phraſes les plus outrées que la dévotion puiſſe ſuggérer. C'eſt ainſi que les dévots de la Sainte Vierge l'ont porté auſſi haut qu'il leur a été poſſible, & auſſi près qu'ils ont pû d'une véritable & réelle déification. Mais s'il falloit attribuer aux enthouſiaſmes du zele, & non pas à la direction immédiate du Saint-Eſprit, les expreſſions des Apôtres, chacun voit que l'Ecriture n'auroit guere plus d'autorité que les Panégyriques des Saints. Or en ruinant la divinité de l'Ecriture, on renverſe toute la Révélation, en ſuite de quoi tout n'eſt que Diſpute de Philoſophes. Il y a eu des Orthodoxes qui ſe ſont plaints que (o) certaines

„lent entrer dans cette Congrégation. „Il s'y trouva en même temps un „homme fort connu dans le monde, „qui avoit été Miniſtre en Bourgogne, „& que ſes Confreres avoient chaſſé „après l'avoir convaincu de Socinia„niſme. Les Peres de l'Oratoire qui „le croyoient Miniſtre converti le „reçurent dans leur Inſtitution. Ce „fut lui qui par des leçons qu'il fit à „ce jeune homme ſur l'Apocalypſe „& ſur le Socinianiſme, lui renverſa „la cervelle. Ainſi ce Socinianiſme „venoit des voſtres & non pas de „Meſſ. de P. R. ni des PP. de l'Ora„toire. Cette école où les livres des „Sociniens ne ſont point enfermés „ſous la clé eſt une pure viſion de „vos gens, qui débitent dans tout cet „infame libelle des fauſſetés mani„feſtes pour de véritables hiſtoires ".

(o) *On s'eſt plaint que certaines Réfutations de ſes Livres ont . . . . . contribué à l'augmentation de ſa Secte.*] Je me contente d'obſerver en général qu'une Réfutation foible d'un Livre ne ſert qu'à le rendre plus recommandable. Mezerai l'a dit il y a long-tems. „Du Pleſſis Mornay . . . . „avoit compoſé un gros livre contre „la Meſſe: la gravité de la matiere, „la qualité de l'Auteur, la politeſſe „du langage, & la force qui d'abord „paroiſſoit dans ſes raiſonnemens, & „dans les autorités qu'il avoit tirées „des Peres, au nombre de plus de „quatre mille, lui avoient acquis une „grande réputation; & elle avoit en„core été augmentée par les foibles „attaques de tous ceux qui s'eſtoient „meslés de le réfuter.„

D'autres ont remarqué que rien n'eſt plus pernicieux que d'employer de mauvais raiſonnemens contre les impies. L'Auteur de la Religion du Médecin obſerve qu'un homme qui veut confirmer ſes opinions doit diſputer avec des gens qui ne puiſſent pas ſe bien defendre, & qu'il n'eſt pas donné à un chacun de ſoûtenir la vérité, y ayant des gens qui ignorent leurs principes, & qui ſe laiſſent entraîner par un zele mal entendu. Ils donnent envie aux errans d'attaquer des vérités que de foibles défenſeurs rendent faciles à vaincre. Voyez ce que ſaint Auguſtin a reconnu quant aux Diſputes où il triomphoit des Orthodoxes. Il ne faut pas oublier que les Auteurs les plus éclairés aiment mieux ſe taire que d'entreprendre d'attaquer un Livre qu'ils trouvent trop fort. Ils ſuivent à cet égard-là le chemin qu'un grand Politique vouloit qu'on ſuivît par rapport à certains abus ſi enracinés que les Magiſtrats qui s'efforceroient d'en procurer la réforme feroient paroître leur impuiſſance, & commettroient leur au-

Digitized by Google

taines réfutations de ſes Livres ont notablement contribué à l'augmentation de ſa Secte (*p*).

SOMMONA-CODOM. C'eſt ainſi que les Siamois appellent un certain Homme extraordinaire, qu'ils croyent être parvenu à la ſuprême

torité indiſcrétement. Fra-Paolo entra dans ces Conſidérations lorſqu'on voulut le charger d'écrire contre le *Squittinio della Liberta Veneta.*

Je crois néanmoins qu'il y a ici une diſtinction à faire. Il eſt plus utile de ne rien répondre que de mal répondre à un Ouvrage dangereux; cela, dis-je, eſt plus utile à l'égard des gens qui comparent ſans préjugé les Objections & les Solutions, & qui réfléchiſſent profondément ſur chaque choſe. Mais les bonnes ames, pieuſes, & faciles à contenter dans les matieres dont elles ſont perſuadées, ſe ſcandaliſent beaucoup plus de ce qu'on ne répond rien aux Antagoniſtes, que de la foibleſſe d'une Réponſe. Elles ne s'apperçoivent pas aiſément que la Réponſe ſoit foible: elles y trouvent toujours quelque ſujet de triomphe; car il n'y a point de Réfutation ſi pitoyable, qui ne contienne des Obſervations ſur quelques défauts du Livre de l'Adverſaire. Ces Obſervations n'iront pas au fait, & ne feront pas le dénouement de la queſtion principale, je le veux: mais enfin elles plairont, & contenteront par l'idée de ſupériorité qu'elles communiqueront à des Lecteurs prévenus, & qui ne comparent pas tout un Livre à tout un Livre.

Au reſte, le Paſſage de Mezerai me rappelle dans la mémoire ce que l'on a dit du fameux Comte de Tilli, qu'*il acquit de l'honneur ſouvent, en partie par ſa bonne conduite, en partie par la mauvaiſe de quelques-uns de ceux avec leſquels il avoit à faire.* Il n'eſt pas le ſeul à qui cela puiſſe convenir. Céſar trouvoit que Pompée, par un bonheur tout particulier, s'étoit acquis le ſurnom de Grand pour avoir vaincu des peuples qui n'entendoient point la guerre. On a dit de quelques Princes qu'ils avoient été grands par leurs vertus, & par les mauvaiſes qualités des autres, *magni ſuis virtutibus & vitiis aliorum.*

(*p*) Le Traité *de Auctoritate S. Scripturæ,*] que Vorſtius fit réimprimer à Steinfurt l'an 1161, *in* 8, en y ajoûtant quelque choſe, eſt un Ouvrage de Fauſte Socin, qui le publia l'an 1588 ſous le nom de *Dominicus Lopez Societatis Jeſu.* On mit au Titre, qu'il avoit été imprimé à Seville, *Hiſpali ex officina Lazari Ferrerii.* Cet Ouvrage fut imprimé anonymement à Bâle, en François l'an 1592. Dans l'Avertiſſement du Libraire l'on aſſûre que les Théologiens de Bâle l'avoient approuvé après un ſérieux examen, & qu'ils y avoient ſeulement deſapprouvé trois endroits dont la Cenſure fut inſerée. Le ſoin que Vorſtius ſe donna d'en procurer une nouvelle Edition fut l'une des preuves que l'on employa pour confirmer les ſoupçons de ſon Socinianiſme. On ne peut nier que la doctrine de Socin ne paroiſſe dans cet Ouvrage: mais il eſt d'ailleurs rempli de très-bonnes preuves de la vérité de la Religion Chrétienne.

(*a*) *Je n'en parle que pour avoir lieu d'examiner une Objection . . . . que Mr. du Rondel m'a propoſée.*] Mr. du Rondel ayant lu les Rem. (*k*) & (*l*) de l'Article Lucrece le Philoſophe, eut la bonté de m'écrire qu'il craignoit que l'on ne les combattît & par des Exemples, & par des Raiſons: „Car en 1 lieu à Siam & en „autres pays où l'on croit en Sommo„na-Codom, c'eſt un dogme incon„teſtable que ce Dieu ne ſe mêle de „quoi que ce ſoit dans ſon Nireupan, „& laiſſe aller ſur la terre toutes cho„ſes à leur gré; & cependant on ne „laiſſe pas de le prier, de l'invoquer, „& de tâcher par toute ſorte d'efforts „de l'imiter dans la pratique des ver„tus. Voyez le premier Tome de Mr.

Digitized by Google

ſuprême félicité. Je n'en parle que pour avoir lieu d'examiner une Objection très-ſubtile que Monſr. du Rondel m'a propoſée (*a*) contre ce que j'ai avancé dans l'Article de Lucrece, *Que la foi de l'exiſtence de Dieu, ſans la foi de la providence, ne peut pas être un motif à la vertu.*

Le

„de la Loubere. Mais en ſa lieu, „quand il n'y auroit, ni Sommona-„Codom, ni tout autre Dieu en ce „monde, de cela ſeulement qu'on „parle des Dieux, & qu'on attache à „ces idées-là toute la beauté des „mœurs, il ſe trouveroit parmi les „hommes force gens qui aſpireroient „à ce degré de gloire.„ La néceſſité, où je me trouve réduit de renvoyer une infinité de choſes à un autre temps, me contraint ici à mon grand regret de ſupprimer toute la ſuite de la belle Lettre de Mr. du Rondel; mais j'en mettrai le précis dans ces trois ou quatre mots: il repréſente fortement le pouvoir de l'admiration, & il montre par de grands exemples, que la ſeule envie d'imiter un beau modele a porté les hommes à des actions très-difficiles.

I. Répondons à l'Objection qu'il a fondée ſur la conduite des Siamois, & pour mieux développer cette matiere, rapportons d'abord les paroles de l'Hiſtorien: Sommona-Codom avant de „mourir ordonna qu'on luy conſacrât „des Statues & des Temples, & de-„puis ſa mort il eſt dans cet état de re-„pos, qu'ils expriment par le mot de „Nireupan. Ce n'eſt pas un lieu, mais „une maniere d'être: car à parler juſ-„te, diſent-ils, Sommona-Codom „n'eſt nulle part, & il ne jouit d'au-„cune félicité: il eſt ſans nul pouvoir, „& hors d'état de faire ny bien ny „mal aux hommes: expreſſions que „les Portugais ont renduës par le mot „d'anéantiſſement. Néantmoins d'au-„tre part les Siamois eſtiment Som-„mona-Codom heureux, ils lui adreſ-„ſent des priéres, & lui demandent „tout ce dont ils ont beſoin: ſoit que „leur Doctrine ne convienne pas avec „elle-même: ſoit qu'ils portent leur „Culte au de-là de leur Doctrine: „mais en quelque ſens qu'ils attri-„buent du pouvoir à Sommona-Co-„dom, ils conviennent qu'il n'en a „que ſur les Siamois, & qu'il ne ſe „mêle point des autres Peuples, qui „adorent d'autres hommes que lui.„ Vous voyez là manifeſtement que les Siamois diſent le pour & le contre de leur Sommona-Codom. Ils diſent qu'*il ne jouit d'aucune félicité, & d'autre part ils l'eſtiment heureux.* On peut donc croire qu'encore qu'ils diſent qu'*il eſt ſans nul pouvoir*, ils l'eſtiment fort puiſſant: il ne faut donc pas s'étonner qu'ils lui adreſſent des prieres; leurs idées ſont ſi confuſes qu'elles leur permettent d'affirmer le blanc & le noir d'un même objet. Quand ils le conſidérent d'un certain ſens, ils en diſent une choſe, & quand ils le conſiderent d'un autre ſens, ils la nient. Les notions de leur eſprit ſont différentes du ſentiment de leur cœur: c'eſt pourquoi leur théorie ne s'accorde pas avec leur pratique: mais quoi qu'il en ſoit, nous devons croire qu'ils n'invoquent point Sommona-Codom, entant qu'ils croyent qu'il n'a nul pouvoir, & qu'il ne ſe mêle de rien; mais entant qu'à certains égards & par des maximes de ſentiment, plus fortes pour l'ordinaire ſur le peuple que les dogmes précis & diſtincts des ſpéculatifs, ils lui attribuent quelque puiſſance. L'Hiſtorien inſinue clairement qu'ils lui attribuent quelque pouvoir: *en quelque ſens*, dit-il, *qu'ils lui en attribuent, ils conviennent qu'il n'en a que ſur les Siamois.* Voilà ma premiere Remarque: j'y ajoûte cette Obſervation. Ils ſont très-perſuadés qu'il y a des choſes qui conduiſent l'ame ou au malheur éternel, ou au bonheur éternel, & que tout ce qu'ils peuvent faire en l'honneur de Sommona-Codom eſt beau, louable, juſte, propre à conduire au ſouverain bien. Ainſi, quand même ils enſeigneroient conſtamment & ſans aucune ombre de contradiction, qu'il ne ſe mêle de rien, qu'il n'a nul pouvoir, qu'il n'en-

Digitized by Google

Le Pere Tachard conte pluſieurs choſes de ce Sommona-Codom, qu'il appelle *Somonokhodom.* C'eſt, dit-il, le Dieu que les Siamois *adorent à preſent.* Ils ſuppoſent qu'il „naquit „Dieu par ſa vertu propre; & qu'incontinent après ſa naiſſan„ce, ſans aucun Maître qui l'inſtruiſit, il acquit, par une ſim„ple vûe de ſon eſprit, une connoiſſance parfaite de tout ce „qui regarde le Ciel, la Terre, le Paradis, l'Enfer, & des „ſecrets les plus impénétrables de la Nature; qu'il ſe ſouvint „au même temps de tout ce qu'il avoit jamais fait dans les dif„férentes vies qu'il avoit menées; & qu'après avoir enſeigné „aux peuples ces grandes choſes, il les laiſſa écrites dans des „Livres, afin que la Poſterité en profitât. C'eſt dans ces Li„vres qu'il raconte de lui-même, qu'étant devenu Dieu, il ſou„haita un jour de manifeſter aux hommes ſa Divinité par quel„que prodige extraordinaire..... Qu'auſſi-tôt il ſe ſentit por„té en l'air dans un trône tout éclatant d'or & de pierreries, „qui ſortit de terre au lieu même où il étoit; & que les Anges, „étant à l'inſtant deſcendus du Ciel, lui rendirent les honneurs &

tend point les prieres qu'on lui adreſſe, ils devroient s'adreſſer à lui dans leurs beſoins, & pratiquer les vertus qui lui ont été agréables; car ce doit être ſelon eux le chemin de la ſuprême félicité. Je dis donc que leur dévotion & leur morale pratique, ne combattent point ce que j'avance: car ils ont en même tems & la foi de l'exiſtence, & la foi de la providence. Il eſt vrai qu'ils ne donnent point la providence à Sommona-Codom: mais il ſuffit qu'ils la donnent à quelque autre choſe, & qu'ils attendent d'elle la récompenſe de leurs bonnes œuvres. *Ils n'ont pas moins perdu que les Chinois l'idée de la divinité:* mais ils ont pourtant *conſervé cette ancienne maxime qui promet des récompenſes à la vertu, & qui menace le crime de châtiment.* Ils attribuent donc *cette juſtice diſtributive à une fatalité aveugle:* c'eſt de cette fatalité qu'ils attendent leur bonheur, s'ils vivent bien: c'eſt elle qui leur tiendra compte des honneurs qu'ils auront rendus à Sommona-Codom. Pour comprendre leur impiété, il ne faut que jetter les yeux ſur celles des gens de Lettres Chinois: ce ſont *ceux qui ont des grades de litterature, & qui ſeuls ont part au Gouvernement.* Ils ſont *devenus tout-à-fait impies, & n'ayant pourtant rien changé au langage de leurs prédeceſſeurs, ont fait de l'Ame du Ciel, & de toutes les autres Ames, je ne ſay quelles ſubſtances aëriennes, & dépourvûes d'intelligence; & pour tout Juge de nos œuvres, ils ont établi une fatalité aveugle, qui fait, à leur avis, ce que pourroit faire une Juſtice toute-puiſſante & toute éclairée.* Ils prétendent que *c'eſt une choſe toute conforme aux Principes de la Nature, que par des ſympathies ſecrettes, mais certaines, entre la Vertu & le bonheur, & entre le Vice & le malheur, la Vertu ſoit toûjours heureuſe, & le Vice toûjours malheureux.* Voilà donc les Chinois & les Siamois fort différens d'Epicure: ils nient l'exiſtence de Dieu, & admettent une providence; au lieu qu'Epicure rejettoit la providence, & reconnoiſſoit l'exiſtence de la Divinité. Il ne faut donc pas trouver étrange que les Siamois invoquent Sommona-Codom, & qu'ils s'efforcent d'imiter ſa belle vie: mais il faudroit trouver étrange qu'Epicure eût invoqué Jupiter, & qu'il ſe fût fait une grande violence en l'honneur de

Digitized by Google

„& les adorations qui lui étoient dûes..... Que depuis le „temps qu'il aſpira à devenir Dieu, il étoit revenu au monde „cinq cents cinquante fois ſous différentes figures; que dans „chaque renaiſſance, il avoit toûjours été le premier, & com„me le Prince de ceux d'entre les animaux ſous la figure deſ„quels il naiſſoit; que ſouvent il avoit donné ſa vie pour ſes „ſujets, & qu'étant Singe, il avoit delivré une Ville d'un mon„ſtre horrible qui la déſoloit; qu'il avoit été un très-puiſſant „Roi, & que ſept jours avant que d'obtenir le ſouverain Do„maine de l'Univers, il s'étoit retiré à l'imitation d'un certain „Anachorete, avec ſa femme & ſes deux enfans dans des ſoli„tudes écartées; que là il étoit mort au monde & à ſes paſ„ſions..... Il avoit parcouru le monde, faiſant con„noître aux hommes le bien & le mal, & leur enſeignant „la vraie Religion, qu'il écrivit lui-même pour la laiſſer à „la Poſtérité. Il s'étoit même attiré pluſieurs diſciples, qui „dans la condition de Prêtres devoient faire une profeſſion „particuliere de l'imiter, en portant un habit ſemblable au „ſien,

Dieux; car il étoit perſuadé que ſes prieres & ſes efforts ne lui ſerviroient de rien. Les Siamois croyent au contraire que le culte de leur Héros leur attire une belle récompenſe: la fatalité aveugle, les loix & les ſympathies naturelles qui ont lié ſelon eux la vertu avec le bonheur, & le vice avec le malheur, ſont un motif & un frein auſſi puiſſant, que le ſauroit être la foi d'une providence éclairée.

Je paſſe bien plus avant, & juſques à dire que dans l'ordre de la nature les reſſorts de cette foi n'ont pas tant de force que l'opinion des Siamois. Une liaiſon naturelle de la vertu avec le bonheur, & du vice avec le malheur, ſeroit bien plus propre à remuer l'eſprit mercenaire, que ne l'eſt ſans une grace efficace la perſuaſion des Orthodoxes. Cette liaiſon ſortiroit toûjours ſon plein & entier effet, puiſqu'elle ne ſeroit point ſoûmiſe à une cauſe qui trouve quelquefois bon de déroger à ſes loix, de les étendre, de les rétrécir, d'en hâter, ou d'en retarder l'exécution; d'en diſpoſer, en un mot, ſelon ſes vues, & ſelon les variétes des circonſtances. Cette liaiſon, par cela même que ce ne ſeroit qu'une aveugle fatalité, donneroit aux vertueux une parfaite certitude d'une prompte récompenſe, & aux méchans une crainte néceſſaire d'une prompte punition. Mais en ſuppoſant une providence qui diſpoſe de toutes choſes ſelon ſon bon plaiſir, & avec une ſageſſe dont nous ne comprenons pas toutes les vûes, on ne peut pas être certain qu'une bonne action ſera utile, ni qu'une mauvaiſe action ſera dommageable; car on peut s'imaginer dans chaque rencontre particuliere, que c'eſt un des cas où il plaît à Dieu de ne point ſuivre la Loi générale de la récompenſe du bien, ou celle de la punition du mal. Les Chrétiens conviennent que ce ſont des Loix dont Dieu ſuſpend l'exécution auſſi longtems que bon lui ſemble. Ils diſent même qu'un vieux pécheur, qui a joüi de tous les plaiſirs de la vie, ſera heureux éternellement, pourvû qu'au lit de la mort il faſſe un bon acte de repentance; & que ſi dans ſa vieilleſſe l'on ſe détourne du chemin de la vertu, qu'on avoit ſuivi long-tems avec bien des adverſités, on ſera

Digitized by Google

„ſien, & en gardant les régles qu'il leur donnoit, lorſqu'en„fin il arriva à la quatre-vingt-deuxiéme année de ſon „âge.

damné éternellement. De-là peut venir ſans doute, que la crainte des jugemens de Dieu, ni l'eſpoir de ſes récompenſes, ne faſſent pas ſur les mondains beaucoup d'impreſſion. S'il y avoit une liaiſon indiſſoluble entre demander à Dieu dévotement une bonne choſe, & l'obtenir, on ne douteroit jamais, qu'une priere bien conditionnée ne fût efficace : mais quand on ſait la doctrine des Théologiens ſur cette partie du culte, on ne peut point s'aſſûrer que les vœux les plus ardens & les plus dévots d'une mere pour la guériſon, pour la converſion de ſon fils, pour la délivrance de ſon mari injuſtement empriſonné, ſeront exaucés. Ceux qui ont ouï prêcher ſur l'efficace de la priere, ou qui ont lû quelque Livre ſur cette queſtion, ſavent que les preuves que l'on donne, & que l'on fonde, ou ſur des raiſonnemens, ou ſur des exemples, produiſent preſque une entiere conviction: mais il faut venir enfin à l'examen des difficultés. Les Prédicateurs ne concluent pas, ſans ſuppoſer que quelqu'un leur demandera, Mais pourquoi donc y a-t-il des choſes que l'on n'obtient pas, encore qu'on les demande avec foi, & pour la plus grande gloire de Dieu ? Ils répondent qu'il y a bien des rencontres où Dieu nous refuſe ſes graces, afin de nous éprouver, ou de nous humilier de plus en plus, ou parce qu'il ſait que les faveurs que nous demandons nous ſeroient préjudiciables, & qu'il connoît mieux que nous nos véritables beſoins, & les intérêts de ſa gloire. Il n'y a point de cas où chaque perſonne ne puiſſe juger que par quelqu'un de ces motifs ſes prieres manqueront d'être exaucées, & cela fait que l'eſpérance d'être exaucé eſt toûjours mêlée de beaucoup d'incertitude, & que bien des gens ſe relâchent dans la pratique de l'oraiſon, ou ſe réduiſent à ne demander à Dieu que la grace générale d'acquieſcer à tout ce qu'il lui plaira. On agiroit tout autrement, ſi l'on ſe perſuadoit qu'il y a une connexion néceſſaire entre une oraiſon dévote, & l'acquiſition du bien qui eſt l'objet de la priere; on s'adreſſeroit à la providence dans toutes ſes néceſſités, comme l'on s'approche du feu quand le froid nous incommode. Puis donc que les Siamois ſe perſuadent qu'il y a une liaiſon fatale, immuable, néceſſaire, entre la vertu & le bonheur, & entre le vice & le malheur, cette impiété devroit être plus efficace pour les porter à bien vivre, que la Religion ne l'eſt en d'autres pays. Ils devroient s'appliquer à la vertu pour être heureux, comme ils recourent aux alimens lorſqu'ils ont faim: & ils devroient s'éloigner du vice afin d'éviter le malheur, comme l'on s'éloigne du feu quand on craint de ſe brûler. Mais en ce cas-là leurs bonnes mœurs ſeroient auſſi mercenaires que rien le puiſſe être. Les notions pures de l'honnêteté n'en ſeroient pas le principe. Diſons en paſſant qu'il eſt bien étrange qu'ils puiſſent croire ce qu'on leur impute ſur cette fatale connexité. N'y a-t-il donc parmi eux perſonne qui s'enrichiſſe injuſtement, & qui ſoit pauvre ſans paſſer pour criminel, ou qui ſoit bleſſé en tâchant de ſauver la vie à un honnête homme? Je penſe que ſi on les preſſoit là-deſſus, ils nous payeroient de quelque notion Stoïcienne, ſavoir que les maladies, le chagrin, la pauvreté, ne ſont point des maux: & que les richeſſes, le plaiſir, & la ſanté, ne ſont point un bien. Je croirois ſans peine que le peuple ne ſuit point cette opinion de la ſympathie naturelle de la vertu avec le bonheur, & du vice avec le malheur; mais que c'eſt ſeulement le dogme de leurs gens de Lettres qui ont nié la providence, & qui ont vû néanmoins qu'il étoit utile de conſerver l'opinion commune touchant les peines & les récompenſes.

II. Examinons à cette heure l'autre partie de l'Objection. Je conviens qu'on peut admirer & honorer un objet, ſans ſe propoſer d'autre récompenſe, que la ſeule ſatisfaction de ren-

Digitized by Google

„âge..... il fut attaqué d'une violente colique, dont il „mourut. Son ame monta au huitiéme Ciel (*b*)".

Nous

dre juſtice au mérite: mais je ne ſaurois convenir qu'il y ait des gens capables de l'invoquer, & de combattre leurs inclinations, & de lui offrir des ſacrifices, dans la vûe d'obtenir ſes bonnes graces, & d'appaiſer ſa colere, s'ils ſont bien perſuadés, 1, Qu'il ne ſe mêle de rien; qu'il ne ſe ſoucie de rien; que la mauvaiſe vie des hommes ne lui déplaît pas, & que leur bonne vie ne lui eſt pas agréable. 2, Qu'il n'y a aucun autre Etre qui puiſſe récompenſer les hommages qu'ils rendroient à celui-là, ni châtier la complaiſance qu'ils auroient pour leurs paſſions. Voilà le fondement de la Maxime que j'ai avancée, que *la foi de l'exiſtence de Dieu, ſans la foi de la providence, ne peut pas être un motif à la vertu, ou un frein contre le vice.* Mais quoi, dira-t-on, des hommes pleins d'admiration pour une nature excellente, ſainte & heureuſe, & honorée par toute la Terre, ne pourront-ils pas ſe la propoſer comme un modele de leur vie; & dans le deſſein de l'imiter, ne pourront-ils pas combattre leurs mauvaiſes inclinations, & tendre vers la vertu avec des efforts extraordinaires? Je répons qu'ils le pourront, pourvu qu'ils croyent que cette pénible imitation les rendra ſemblables à cette nature, ou leur procurera quelque autre gloire d'un très-grand prix. Mais dès-lors la foi de la providence ſera jointe en eux avec la foi de l'exiſtence divine; ils croiront, ou comme les Siamois & les Chinois, que la nature des choſes a uni enſemble, par une fatalité aveugle, le bonheur avec la vertu, & le malheur avec le vice; & que l'imitation d'un Sommona-Codom les mettra un jour en poſſeſſion d'un état ſemblable au ſien: ou ils croiront qu'un Légiſlateur intelligent a deſtiné des couronnes à ceux qui auront choiſi pour leur modele la vie ſainte & heureuſe des Dieux immortels. Au pis aller, ils eſpéreront que le genre humain ſera aſſez équitable pour admirer leur vertu, & pour la récompenſer glorieuſement; & que peut-être ils parviendront un jour à l'apothéoſe. La gloire de Miltiade eut un grand pouvoir ſur Themiſtocle, quoique Themiſtocle n'eſpérât rien de Miltiade; je l'avoue, aujourd'hui la mémoire des Alexandres & des Céſars ne peut-elle pas remuer ſi vivement les paſſions, qu'elle ſera entreprendre les choſes les plus difficiles? Néanmoins on eſt très-perſuadé que ces Conquérans ne ſavent pas ce qui ſe fait ſur la Terre; & qu'ils ne peuvent faire ni aucun bien, ni aucun mal. J'avoue tout cela: mais Themiſtocle ne ſavoit-il pas qu'en imitant Miltiade, il parviendroit à la même gloire que Miltiade? Ceux qui marcheroient aujourd'hui ſur les traces des Alexandres & des Céſars, ne ſauroient-ils pas que les trophées, les panegyriques, l'immortalité du nom, ſeroient le prix & la récompenſe glorieuſe de leurs fatigues? Ainſi tous les exemples que l'on ſauroit alléguer de la force de l'admiration, & de celle de l'imitation, ſuppoſent & établiſſent l'exiſtence d'une cauſe qui récompenſe le travail de l'admirateur, & celui de l'imitateur. Ils ne ſont donc rien contre ma Theſe. Voici encore une réflexion; la foi de l'exiſtence divine, ſans celle de la providence, ne doit point paſſer pour un motif à la vertu, ſi tout ce qu'elle peut produire peut être produit par la ſeule idée de l'honnête, & par la ſeule envie d'être loué: or la ſeule idée de l'honnête, & la ſeule envie d'être loué, peuvent produire tout ce que l'admiration & l'imitation des Dieux d'Epicure ſeroient capables d'opérer. Cela devient manifeſte quand on l'examine attentivement. Donc, &c. Je n'ai pas voulu tirer avantage de ce qu'un Sectateur d'Epicure ne pouvoit pas ſe flatter qu'en imitant les vertus des Dieux, il poſſéderoit un jour leur béatitude; cela n'eût pas été à propos, puiſque Mr. du Rondel ne ſuppoſe pas que l'Objection regarde auſſi Epicure.

(*b*) *Son ame monta au huitiéme Ciel.*] „C'eſt proprement la Paradis appellé „*Nyrnppaam:* elle n'eſt plus ſujette aux

Digitized by Google

Nous verrons ci-deſſous (*c*) ce que l'on conte de ſon frere.

SPINOZA (BENOÎT DE) Juif de naiſſance, & puis déſerteur du Judaïſme, & enfin Athée, étoit d'Amſterdam. Il a

„miſeres ny à la douleur, & elle jouït „d'une béatitude parfaite. C'eſt pour „cela qu'elle ne renaîtra jamais, & „voilà ce qu'ils appellent être anéan„ti. Car par ce terme ils n'enten„dent pas la deſtruction totale d'une „choſe qui la réduiſe au néant; mais „ils veulent ſeulement dire qu'on ne „paroît plus ſur la Terre, quoyque „l'on vive dans le Ciel. Pour ſon corps „il fut brûlé, & ſes os, à ce qu'ils rap„portent, ont été conſervés juſqu'à „préſent. Il y en a une partie dans „le Royaume de Pégu, l'autre dans „celuy de Siam. Ils attribuent à ces „os une merveilleuſe vertu, & ils aſ„ſurent qu'ils brillent d'une ſplendeur „toute divine". On peut inférer de ces dernieres paroles, que le culte des Siamois pour ce Dieu-là n'eſt point détaché de l'eſpérance, qu'il eſt utile.

(*c*) *Nous verrons ci-deſſous ce que l'on conte de ſon frere.*] Il s'appelloit *Thévatat*. „ Il renaiſſoit toûjours avec „ſon frere *Sommonokhodom*, dans la „même eſpece que lui; mais toûjours „inferieur en dignité, parce que *Som„monokhodom* étoit le Prince des ani„maux, dont il prenoit la figure. Mais „*Thévatat* aſpirant auſſi à la Divinité, „& ne pouvant rien ſouffrir au deſſus „de lui, ne voulut jamais ſe ſoûmet„tre à ſon frere. Il tâcha au contrai„re par de continuelles révoltes de „troubler ſon regne, & n'oublia rien „pour le dépouiller de l'Empire: il „vint enfin en quelque maniere à bout „de ce qu'il ſouhaitoit; car il le tua „lorſqu'ils étoient tous deux Sin„ges . . . . Comme il avoit beau„coup d'eſprit & d'adreſſe, il trouva „moyen de faire une Secte nouvelle, „dans laquelle il engagea pluſieurs „Rois, & pluſieurs peuples à ſa doctri„ne, & qui le ſuivirent pour être ſes „imitateurs. Ce fut-là l'origine d'un „Schiſme qui diviſa le monde en deux „parties, & donna commencement à „deux Religions, au lieu qu'auparavant tous les hommes n'en avoient „qu'une. Les uns.... ſe firent „diſciples de *Thévathat*, & les autres „de *Sommonokhodom*. *Thévathat*, quoi„qu'il ne fût que le cadet, ſe voyant „ſoûtenu par tant de Princes, qui „avoient embraſſé ſa défenſe, emplo„ya la force ouverte & la trahiſon pour „perdre ſon frere. Il mit en uſage „les plus atroces calomnies, pour „noircir ſa réputation: mais ces deſ„ſeins ne réuſſirent pas. Il fut même „vaincu plus d'une fois, lorſque pour „confirmer ſes Sectateurs dans la foy „qu'il leur enſeignoit, il oſa diſputer „avec ſon frere, à qui feroit de plus „grands miracles. L'ambition luy fit „ſouhaiter d'être Dieu: mais ne l'é„tant pas véritablement, il ignora „beaucoup de choſes dont ſon frere „avoit une parfaite connoiſſance, & „parce que ſa fierté ne luy permettoit „pas d'écoûter *Sommonokhodom*, il n'ap„prit point de luy ce qui ſe paſſoit dans „l'Enfer & dans le Paradis, ni la do„ctrine de la Métempſycoſe, ny les „changemens qui s'étoient faits & „qui ſe devoient faire dans tous les „ſiécles". Les Siamois *croyent que de la doctrine de* Thévathat *ſont ſorties comme d'une ſource de ſchiſme & de diviſion ſept autres ſectes qui ont beaucoup de rapport entre elles.* . . . „ Après tous „les outrages que *Thévathat* avoit faits „à ſon frere, ſans reſpecter ni les droits „de la nature, ni la Divinité même, „il étoit juſte qu'il en fût puni. Auſſi „les Ecritures des Siamois font-elles „mention de ſon ſupplice, & *Sommo„nokhodom* même y rapporte, qu'é„tant devenu Dieu, il vit ce frere im„pie dans le plus profond des Enfers. „Je l'y reconnus, dit-il, accablé de „maux & gémiſſant ſous le poids de „ſa miſere. Il étoit dans la huitiéme „demeure, c'eſt-à-dire, dans le lieu „où les plus grands criminels ſont „tourmentés, & là il expioit par un „horrible ſupplice, tous les pechés „qu'il avoit commis, & ſur-tout les

Digitized by Google

a été un Athée de Syſtême, & d'une méthode toute nouvelle, quoique le fond de ſa Doctrine lui fût commun avec pluſieurs autres Philoſophes anciens & modernes, Européens & Orientaux (*a*). A l'égard de ces derniers on n'a qu'à lire ce que

„injures qu'il m'avoit faites. Enſuite expliquant la peine qu'on faiſoit „ſouffrir à *Thévathat*, il dit qu'il étoit attaché à une Croix avec de gros clous, „qui lui perçant les pied & les mains, „lui cauſoient d'extrêmes douleurs, „qu'il avoit en tête une Couronne „d'Epines, que ſon Corps étoit tout „couvert de plaies, & que pour comble de miſere le feu infernal le brûloit ſans le conſumer. Un ſpectacle „ſi pitoyable le toucha de compaſſion, „il oublia toutes les injures qu'il avoit „reçuës de ſon frere, & il ne put le „voir en cet état ſans prendre la réſolution de le ſecourir. Il lui propoſa donc ces trois mots à adorer, „*Pputhang*, *Thamang*, *Sangkhang*: Mots „ſacrés & myſterieux pour leſquels „les Siamois ont une vénération profonde, & dont le premier ſignifie „Dieu, le ſecond Parole ou Verbe de „Dieu, le troiſiéme Imitateur de Dieu: „luy promettant, au reſte, s'il acceptoit une condition ſi raiſonnable & ſi „facile, de le délivrer de toutes les „peines auxquelles il étoit condamné. „*Thévathat* conſentit à adorer les deux „premiers mots: mais jamais il ne „voulut adorer le troiſiéme, parce qu'il „ſignifioit Prêtre ou Imitateur de Dieu, „proteſtant que des Prêtres étoient „des hommes pécheurs, qui ne méritoient aucun reſpect. C'eſt en punition de cet orgueil qu'il ſouffre encore aujourd'hui, & qu'il ſouffrira „dans l'Enfer durant un grand nombre d'années".

Jugez par là ſi les Siamois peuvent dire ſans contradiction que c'eſt un Dieu qui n'a aucune puiſſance. Ne reconnoiſſent-ils pas qu'il peut délivrer de la peine la plus horrible de l'Enfer ceux qui acceptent les conditions qu'il leur propoſe? Si vous me répondez que cela regarde le temps où il n'étoit pas encore au huitieme ciel, je répliquerai que l'exemple de Thévathat leur peut faire craindre d'être malheureux s'ils ne ſe conforment point aux volontés & aux regles que leur Sommonokhodom leur a laiſſées; & par conſéquent leur culte n'eſt point détaché des motifs de l'intérêt. Ils s'imaginent que les Chrétiens ſont diſciples de Thévathat, *& la crainte qu'ils ont de tomber dans l'Enfer avec* Thévathat, *s'ils ſuivent ſa doctrine, ne leur permet pas d'écouter les propoſitions qu'on leur fait d'embraſſer le Chriſtianiſme.*

(*a*) *Il a été un Athée de Syſtême, & d'une méthode toute nouvelle, quoique le fond de ſa Doctrine lui fût commun avec pluſieurs Philoſophes anciens & modernes, Européens & Orientaux.*] Je crois qu'il eſt le premier qui ait réduit en Syſtême l'Athéiſme, & qui en ait fait un Corps de Doctrine lié & tiſſu ſelon les manieres des Géometres: mais d'ailleurs ſon ſentiment n'eſt point nouveau. Il y a long-tems que l'on a cru que tout l'Univers n'eſt qu'une ſubſtance, & que Dieu & le Monde ne ſont qu'un ſeul être. Pietro della Valle a fait mention de certains Mahométans qui s'appellent *Ehl Eltahkik*, ou *hommes de vérité, gens de certitude*, qui croyent *qu'il n'y a pour tout que les quatre élemens qui ſont Dieu, qui ſont l'homme, qui ſont toutes choſes.* Il parle auſſi des Zindikites, autre Secte Mahométane. *Ils approchent des* Sadducéens, & ils *ont pris leur nom d'eux. Ils croyent qu'il n'y a point de providence, ni de réſurrection des morts, comme l'explique* Giggeius *ſur le mot* Zindik .... *Une de leurs opinions eſt que tout ce que l'on voit, que tout ce qui eſt dans le monde, que tout ce qui a été créé, eſt Dieu.* Il y a eu de ſemblables Hérétiques parmi les Chrétiens; car nous trouvons au commencement du XIII Siecle un certain David de Dinant, qui ne mettoit nulle diſtinction entre Dieu & la matiere premiere. On ſe trompe quand on affirme qu'avant lui perſonne n'avoit débité cette rêverie. Albert le Grand ne parle-t-il pas d'un Philoſophe qui l'avoit dé-

Digitized by Google

que je rapporte dans la Remarque [*d*] de l'Article du Japon, & ce

bitée? Quelques-uns croyent que cet Alexandre a vécu au tems de Plutarque; d'autres marquent en propres termes, qu'il a précédé David de Dinant. C'eſt ce qu'on lit à la marge du Traité où Thomas d'Aquin réfute cette extravagante & monſtrueuſe opinion. David de Dinant ignoroit peut-être qu'il y eût un tel Philoſophe de la Secte d'Epicure: mais pour le moins faut-il qu'on m'avoue qu'il ſavoit très-bien qu'il n'inventoit pas ce dogme. Ne l'avoit-il pas appris de ſon Maître? N'étoit-il pas le Diſciple de cet Amaulri, dont le cadavre fut déterré & réduit en cendres l'an 1208, & qui avoit enſeigné que toutes choſes étoient Dieu, & un ſeul être? Je n'oſerois dire que Straton Philoſophe Péripatéticien ait eu la même opinion; car je ne ſai pas s'il enſeignoit que l'Univers ou la Nature fût un être ſimple, & une ſubſtance unique: je ſai ſeulement qu'il la faiſoit inanimée, & qu'il ne reconnoiſſoit d'autre Dieu que la Nature. Comme il ſe moquoit des atômes & du vuide d'Epicure, on pourroit s'imaginer qu'il n'admettoit point de diſtinction entre les parties de l'Univers: mais cette conſéquence n'eſt point néceſſaire. On peut ſeulement conclurre que ſon opinion s'approche infiniment plus du Spinoziſme, que le Syſtême des atômes. On a même lieu de croire qu'il n'enſeignoit pas, comme faiſoient les Atomiſtes, que le Monde fût un Ouvrage nouveau, & produit par le haſard; mais qu'il enſeignoit, comme font les Spinoziſtes, que la Nature l'a produit néceſſairement & de toute éternité. Les paroles de Plutarque que je vais citer, ſignifient, ce me ſemble, ſi on les explique comme il faut, que la Nature a fait toutes choſes d'elle-même & ſans connoiſſance, & non pas que ſes Ouvrages ayent commencé par un cas fortuit. Notez que Seneque a mis dans les deux extrémités oppoſées le dogme de Platon, & celui de Straton; l'un ôtoit le corps à Dieu, & l'autre lui ôtoit l'ame. Je crois avoir lû dans l'Ouvrage du Pere Salier ſur les eſpeces de l'Euchariſtie, que pluſieurs anciens Philoſophes ou Héretiques ont enſeigné l'unité de toutes choſes; mais n'ayant plus ce Livre-là, je ne dis ceci qu'en paſſant. Le Pere Salier eſt un Minime François.

Le dogme de l'ame du Monde, qui a été ſi commun parmi les Anciens, & qui faiſoit la patrie principale du Syſtême des Stoïques, eſt dans le fond celui de Spinoza. Cela paroîtroit plus clairement ſi des Auteurs Géometres l'avoient expliqué: mais comme les Ecrits où il en eſt fait mention, tiennent plus de la méthode des Rhétoriciens, que de la méthode dogmatique; & qu'au contraire Spinoza s'eſt attaché à ſa préciſion, ſans ſe ſervir du langage figuré qui nous dérobe ſi ſouvent les idées juſtes d'un corps de doctrine: de là vient que nous trouvons pluſieurs différences capitales entre ſon Syſtême, & celui de l'ame du Monde. Ceux qui voudroient ſoûtenir que le Spinoziſme eſt mieux lié, devroient auſſi ſoûtenir qu'il ne contient pas tant d'orthodoxie; car les Stoïciens n'ôtoient pas à Dieu la providence: ils réuniſſoient en lui la connoiſſance de toutes choſes; au lieu que Spinoza ne lui attribue que des connoiſſances ſéparées, & très-bornées. Je remarquerai en paſſant une abſurdité de ceux qui ſoûtiennent le Syſtême de l'ame du Monde. Ils diſent que toutes les ames, & des hommes, & des bêtes, ſont des particules de l'ame du Monde, qui ſe réuniſſent à leur tout par la mort du corps: &, pour nous faire entendre cela, ils comparent les animaux à des bouteilles remplies d'eau, qui flotteroient dans la mer. Si l'on caſſoit ces bouteilles, leur eau ſe réuniroit à ſon tout: c'eſt ce qui arrive aux ames particulieres, diſent-ils, quand la mort détruit les organes où elles étoient enfermées. Quelques-uns même diſent que les extaſes, les ſonges, les ſortes méditations réuniſſent l'ame de l'homme à l'ame du Monde, & que c'eſt la cauſe pourquoi l'on devine l'avenir, en compoſant des figures de Géomance. Il eſt facile de voir la fauſſeté du parallele. La matiere des bouteilles qui flotent

Digitized by Google

ce que je dis ci-deſſous concernant la Théologie d'une Secte de Chi-

dans l'Ocean eſt une cloiſon, qui empêche que l'eau de la mer ne touche l'eau dont elles ſont pleines: mais s'il y avoit une ame du Monde, elle ſeroit répandue dans toutes les parties de l'Univers, & ainſi rien ne pourroit empêcher l'union de chaque ame avec ſon tout; la mort ne pourroit pas être un moyen de réunion. Je m'en vais citer un long Paſſage de Mr. Bernier, qui nous apprendra que le Spinoziſme n'eſt qu'une méthode particuliere d'expliquer un dogme qui a un grand cours dans les Indes.

„Il n'eſt pas que vous ne ſçachiez „la doctrine de beaucoup d'anciens „Philoſophes, touchant cette grande „ame du monde, dont ils veulent que „nos ames, & celles des animaux, „ſoient des portions. Si nous péné„trions bien dans Platon & dans Ariſ„tote, peut-être que nous trouve„rions qu'ils ont donné dans cette „penſée. C'eſt là doctrine comme „univerſelle des Pendets, Gentils des „Indes; & c'eſt cette même doctrine „qui fait encore à préſent la Cabale „des Soufys, & de la pluſpart des „gens de lettres de Perſe, & qui ſe „trouve expliquée en vers Perſiens ſi „relevés & ſi emphatiques dans leur „Goultchez-raz ou Parterre des Myſ„teres; comme ç'a été celle-là même „de Flud, que notre grand Gaſſendi „a refutée ſi doctement, & celle où ſe „perdent la pluſpart de nos Chymi„ques. Or ces Cabaliſtes, ou Pen„dets Indous que je veux dire, pouſ„ſent l'impertinence plus avant que „tous ces Philoſophes, & prétendent „que Dieu, ou cet Eſtre ſouverain „qu'ils appellent Achar, immobile, „immuable, ait non-ſeulement pro„duit ou tiré les ames de ſa propre „ſubſtance; mais généralement en„core tout ce qu'il y a de matériel & „de corporel dans l'Univers; & que „cette production ne s'eſt pas faite „ſimplement à la façon des cauſes ef„ficientes, mais à la façon d'une „Araignée qui produit une toile „qu'elle tire de ſon nombril, & qu'elle „reprend quand elle veut. La création „donc, diſent ces Docteurs imaginai„res, n'eſt autre choſe qu'une ex„traction & extenſion que Dieu fait de „ſa propre ſubſtance, de ces rets qu'il „tire comme de ſes entrailles, de „même que la deſtruction n'eſt autre „choſe qu'une repriſe qu'il fait de „cette divine ſubſtance, de ces di„vins rets dans lui-même: en ſorte „que le dernier jour du monde „qu'ils appellent Maperlé ou Pra„lea, dans lequel ils croyent que „tout doit eſtre détruit, ne ſera au„tre choſe qu'une repriſe générale „de tous ces rets que Dieu avoit ainſi „tirés de lui-meſme. Il n'eſt donc „rien, diſent-ils, de réel & d'effectif „de tout ce que nous croyons voir, „ouïr ou flairer, goûter ou toucher; „tout ce monde n'eſt qu'une eſpece „de ſonge & une pure illuſion, en „tant que toute cette multiplicité & „diverſité de choſes qui nous apparoiſ„ſent, ne ſont qu'une ſeule unique, „& meſme choſe, qui eſt Dieu meſ„me; comme tous ces nombres di„vers que nous avons, de dix, de „vingt, de cent, de mille, & ainſi „des autres, ne ſont enfin qu'une „meſme unité répétée pluſieurs fois. „Mais demandez-leur un peu quelque „raiſon de cette imagination, ou „qu'ils vous expliquent comme ſe fait „cette ſortie & cette repriſe de ſub„ſtance, cette extenſion, cette diver„ſité apparente, ou comme il ſe peut „faire que Dieu n'étant pas corporel, „mais Biapek, comme ils avouent, & „incorruptible, il ſoit néantmoins di„viſé en tant de portions de corps & „d'ames; ils ne vous payeront jamais „que de belles comparaiſons; que „Dieu eſt comme un Océan immen„ſe, dans lequel ſe mouveroient plu„ſieurs fioles pleines d'eau; que ces „fioles, quelque part qu'elles pûſſent „aller, ſe trouveroient toûjours dans „le meſme Océan, dans la même eau, „& que venant à ſe rompre, leurs „eaux ſe trouveroient en même temps „unies à leur tout, à cet Océan dont „elles eſtoient des portions; ou bien „ils vous diront qu'il en eſt de Dieu „comme de la lumiere, qui eſt la mê„me par tout l'Univers, & qui ne „laiſſe pas de paroître de cent façons

Digitized by Google

Chinois (*b*). Je n'ai pu apprendre rien de particulier touchant la

„differentes des objets où elle tombe, „ou selon les diverses couleurs & figu„res des verres par où elle passe. Ils „ne vous payeront jamais, dis-je, „que de ces sortes de comparaisons „qui n'ont aucune proportion avec „Dieu, & qui ne sont bonnes que „pour jetter de la poudre aux yeux „d'un peuple ignorant; & il ne faut „pas espérer qu'ils vous respondent „solidement, si on leur dit que ces „fioles se trouveroient véritablement „dans une eau semblable, mais non „pas dans la même, & que c'est bien „une semblable lumiere par tout le „monde, mais non pas la meſme, „& ainsi de tant d'autres sortes ob„jections qu'on leur fait; ils revien„nent toûjours aux meſmes compa„raisons, aux belles paroles, ou com„me les Soufys, aux belles Poëſies de „leur Goultchez-raz".

(*b*) *Ce que je dis .... concernant la Théologie d'une Secte de Chinois.*] Le nom de cette Secte eſt *Foe Kiao*. Elle fut établie par l'Autorité Royale parmi les Chinois l'an 65 de l'Ere Chrétienne. Son premier Fondateur étoit fils du Roi *In fan vam*, & fut appellé d'abord *Xe*, ou *Xe Kia*, & puis, quand il eut trente ans, *Foe*, c'eſt-à-dire, *non-homme*. Les Prolégomenes des Jeſuites au devant du Confucius qu'ils ont publié à Paris, traitent amplement de ce Fondateur. On y trouve que „s'étant retiré dans le „deſert, dès qu'il eut atteint ſa 19. an„née, & s'étant mis ſous la Diſcipline „de quatre Gymnoſophiſtes, pour ap„prendre la Philoſophie d'eux, il de„meura ſous leur conduite, juſqu'à „l'âge de 30 ans, que s'étant levé un „matin avant le point du jour, & „contemplant la Planete de Venus, „cette ſimple vûe lui donna tout d'un „coup une connoiſſance parfaite du „premier principe; en ſorte qu'étant „plein d'une inſpiration divine, ou „plutôt d'orgueuil & de folie, il ſe „mit à inſtruire les hommes, ſe fit „regarder comme un Dieu, & attira „juſqu'à quatre-vingts mille Diſci„ples.... A l'âge de 79 ans, ſe ſen„tant proche de la mort, il déclara „à ſes Diſciples que pendant quarante „ans qu'il avoit prêché au monde, il „ne leur avoit point dit la verité; „qu'il l'avoit tenue cachée juſques-là „ſous le voile des métaphores & des „figures; mais qu'il étoit temps alors „de la leur déclarer. *C'eſt* dit-il, *qu'il „n'y a rien à chercher, ni ſur quoi l'on „puiſſe mettre ſon eſpérance que le néant „& le vuide, qui eſt le premier principe „de toutes choſes*". Voilà un homme bien différent de nos Eſprits forts: ils ne ceſſent de combattre la Religion, que ſur la fin de leur vie; ils n'abandonnent le libertinage que quand ils croyent que le tems de partir du monde s'approche. Mais Foe ſe voyant en cet état commença de déclarer ſon Athéiſme. Sa méthode fut cauſe que *ſes Diſciples diviſerent ſa doctrine en deux parties; l'une* extérieure, *qui eſt celle qu'on prêche publiquement, & qu'on enſeigne au peuple: l'autre* intérieure, *qu'on cache ſoigneuſement au vulgaire, & qu'on ne découvre qu'aux adeptes. La Doctrine extérieure, qui n'eſt ſelon les Bonzes, „que comme „les ceintres, ſur leſquels on bâtit une „voute, & qu'on ôte enſuite, lorſqu'on „a achevé de bâtir, conſiſte* 1. *à enſeigner „qu'il y a une différence réelle entre le „bien & le mal, le juſte & l'injuſte*; 2. *„Qu'il y a une autre vie où l'on ſera pu„ni ou récompenſé de ce qu'on aura fait „en celle-ci:* 3 *Qu'on peut obtenir la „béatitude par trente-deux figures & par „quatre vingts qualités.* 4. *Que* Foe ou „Xaca *eſt une Divinité & le Sauveur „des hommes, qu'il eſt né pour l'amour „d'eux, prenant pitié de l'égarement où „il les voyoit, qu'il a expié leurs péchés, „& que par cette expiation ils obtiendront „le ſalut après leur mort, & renaîtront „plus heureuſement en un autre monde*". On ajoûte à cela cinq préceptes de morale, & ſix œuvres de miſéricorde, & l'on menace de la damnation ceux qui négligent ces devoirs.

„La Doctrine intérieure, qu'on ne „découvre jamais aux ſimples, parce „qu'il faut les retenir dans leur de„voir par la crainte de l'enfer & d'au„tres ſemblables hiſtoires, comme „diſent ces Philoſophes, eſt pourtant, „ſelon eux, la ſolide & la veritable.

Digitized by Google

la famille de Spinoza: mais on a lieu de croire qu'elle étoit pauvre,

„Elle consiste à établir, pour princi-„pe & pour fin de toutes choses, un „certain *vuide* & un *néant réel*. Ils „disent que nos premiers parens sont „issus de ce vuide, & qu'ils y retour-„nerent après la mort, qu'il en est „de même de tous les hommes, qui „se résolvent en ce principe par la „mort; que nous, tous les élémens, „& toutes les créatures, faisons par-„tie de ce vuide; qu'ainsi il n'y a „qu'une seule & même substance, qui „est différente dans les êtres particu-„liers, par les seules figures & par „les qualités ou la configuration inté-„rieure; à peu près comme l'eau, „qui est toûjours essentiellement de „l'eau, soit qu'elle ait la forme de „neige, de grêle, de pluie, ou de „glace.„ S'il est monstrueux de soû-tenir que les plantes, les bêtes, les hommes, sont réellement la même chose, & de se fonder sur la prétention que tous les êtres particuliers sont indistincts de leur principe, il est encore plus monstrueux de débiter que ce principe n'a nulle pensée, nulle puissance, nulle vertu. C'est néan-moins ce que disent ces Philosophes: ils sont consister dans l'inaction, & dans un repos absolu, la perfection souveraine de ce principe. Spinoza n'a point été si absurde; la substance unique qu'il admet, agit toûjours, pense toûjours, & il ne sauroit par ses abstractions les plus générales la dépouiller de l'action & de la pensée. Les fondemens de sa doctrine ne lui peuvent point permettre cela.

Notez en passant que les Sectateurs de Foe enseignent le Quiétisme; car ils disent que tous ceux qui cherchent la véritable béatitude doivent se laisser tellement absorber aux profondes méditations, qu'ils ne sassent aucun usage de leur intellect, mais que par une insensibilité consommée, ils s'enfoncent dans le repos & dans l'inaction du premier principe; ce qui est le vrai moyen de lui ressembler parfaitement, & de participer au bonheur. Ils veulent aussi qu'après qu'on est parvenu à cet état de quiétude, l'on suive quant à l'extérieur la vie ordinaire, & que l'on enseigne aux autres la traditive commune. Ce n'est qu'en particulier, & pour son usage interne, qu'il faut pratiquer l'institut contemplatif de l'inaction béatifique. Ceux qui s'attachérent le plus ardemment à cette contemplation du premier principe formérent une nouvelle Secte, que l'on appella *Vu guei Kiao*, c'est-à-dire, la Secte des oiseux ou des fainéans, *nihil agentium*. C'est ainsi qu'entre les Moines ceux qui se piquent de la plus étroite observance forment de nouvelles Communautés, ou une nouvelle Secte. Les plus grands Seigneurs & les personnes les plus illustres se laissérent tellement infatuer de ce Quiétisme, qu'ils crurent que l'insensibilité étoit le chemin de la perfection & de la béatitude, & que plus on s'approchoit de la nature d'un tronc ou de celle d'une pierre, plus faisoit-on de progrès, plus devenoit-on semblable au premier principe où l'on devoit retourner un jour. Il ne suffisoit pas d'être plusieurs heures sans nul mouvement du corps, il falloit aussi que l'ame fût immobile, & que l'on perdît le sentiment. Un Sectateur de Confucius réfuta les impertinences de cette Secte, & prouva très-amplement cette Maxime d'Aristote, que rien ne se fait de rien: cependant elles se maintinrent, & s'étendirent, & il y a bien des gens encore aujourd'hui qui s'attachent à ces vaines contemplations. Si nous ne connoissions pas les extravagances de nos Quiétistes, nous croirions que les Ecrivains qui nous parlent de ces Chinois spéculatifs n'ont ni bien compris, ni bien rapporté les choses; mais après ce qui se passe parmi les Chrétiens, on seroit mal-à-propos incrédule touchant les folies de la Secte *Foe Kiao*, ou *Vu guei Kiao*.

Je veux croire, ou que l'on n'exprime pas exactement ce que ces gens-là entendent par *Cum hiu*, ou que leurs idées sont contradictoires. On veut que ces mots Chinois signifient *vuide & neant*, & l'on a combattu cette Secte par l'Axiôme que rien ne se fait de rien: il faut donc qu'on ait prétendu qu'elle enseignoit

Digitized by Google

pauvre, & très-peu considérable (*c*). Il étudia la Langue Latine sous un Médecin qui l'enseignoit à Amsterdam, & il s'appliqua de fort bonne heure à l'étude de la Théologie, & y employa plusieurs années; après quoi il se consacra tout entier à l'étude de la Philosophie. Comme il avoit l'esprit géometre, & qu'il vouloit être payé de raison sur toutes choses, il comprit bientôt que la doctrine des Rabins n'étoit pas son fait: de sorte qu'on s'apperçut aisément qu'il désapprouvoit le Judaïsme en plusieurs Articles; car c'étoit un homme qui n'aimoit pas la contrainte de la conscience, & grand ennemi de la dissimulation: c'est pourquoi il déclara librement ses doutes & sa croyance. On dit que les Juifs lui offrirent de le tolérer, pourvû qu'il voulût accommoder son extérieur à leur cérémonial, qu'ils lui promirent même une pension annuelle; mais qu'il ne put se résoudre à une telle hypocrisie. Il ne s'aliéna néanmoins que peu-à-peu de leur Synagogue; & peut-être auroit-

que le néant est le principe de tous les êtres. Je ne saurois me persuader qu'elle prenne le mot de néant dans sa signification exacte, & je m'imagine qu'elle l'entend comme le peuple quand il dit qu'il n'y a rien dans un coffre vuide. Nous avons vû qu'elle donne des attributs au premier principe, qui supposent qu'elle le conçoit comme une liqueur. Il y a donc de l'apparence qu'on ne lui ôte que ce qu'il y a de grossier & de sensible dans la matiere. Sur ce pié-là le Disciple de Confucius seroit coupable du Sophisme que l'on nomme *ignoratio elenchi*; car il auroit entendu par *nihil* ce qui n'a aucune existence, & ses Adversaires auroient entendu par ce même mot ce qui n'a point les propriétés de la matiere sensible. Je crois qu'ils entendoient à-peu-près par ce mot-là ce que les Modernes entendent par le mot d'espace; les Modernes, dis-je, qui ne voulant être ni Cartésiens, ni Aristotéliciens, soûtiennent que l'espace est distinct des corps, & que son étendue indivisible, impalpable, pénétrable, immobile & infinie, est quelque chose de réel. Le Disciple de Confucius auroit prouvé aisément qu'une telle chose ne peut pas être le premier principe, si elle est d'ailleurs destituée d'activité, comme le prétendent les contemplatifs de la Chine. Une étendue, réelle tant qu'il vous plaira, ne peut servir à la production d'aucun être particulier, si elle n'est mûe; & supposez qu'il n'y a point de moteur, la production de l'Univers sera également impossible, soit qu'il y ait une étendue infinie, soit qu'il n'y ait rien. Spinoza ne nieroit point cette These: mais aussi ne s'est-il pas embarrassé dans l'inaction du premier principe. L'étendue abstraite qu'il lui donne en général n'est à proprement parler que l'idée de l'espace: mais il y ajoûte le mouvement, & de-là peuvent sortir les variétés de la matiere.

(*c*) *Sa famille... étoit pauvre & très-peu considerable.*] On sait que Spinoza n'auroit pas eu dequoi vivre, si l'un de ses amis ne lui eût laissé par son Testament dequoi subsister. La pension que la Synagogue lui offrit nous porte à croire qu'il n'étoit pas riche.

(*d*) *Mr. Stoupp insulte mal-à-propos les Ministres de Hollande, sur ce qu'ils n'avoient pas répondu au* Tractatus Theologico-Politicus.] Il est Auteur de quelques Lettres intitulées, *La Religion des Hollandois.* Ce Livre fut composé à Utrecht l'an 1673, pendant

Digitized by Google

auroit-il gardé plus long-temps quelques meſures avec eux, ſi en ſortant de la Comédie il n'eût été attaqué traitreuſement par un Juif, qui lui donna un coup de couteau. La bleſſure fut légere: mais il crut que l'intention de l'aſſaſſin avoit été de le tuer. Dès-lors il rompit entierement avec eux, & ce fut la cauſe de ſon excommunication. J'en ai recherché les circonſtances, ſans avoir pû les déterrer. Il compoſa en Eſpagnol une Apologie de ſa ſortie de la Synagogue. Cet Ecrit n'a point été imprimé; on ſait pourtant qu'il y mit beaucoup de choſes qui ont enſuite paru dans ſon *Tractatus Theologico-Politicus*, imprimé à Amſterdam l'an 1670, Livre pernicieux & déteſtable, où il fit gliſſer toutes les ſemences de l'Athéiſme qui ſe voit à découvert dans ſes *Opera poſthuma*. Monſr. Stoupp inſulte mal-à-propos les Miniſtres de Hollande, ſur ce qu'ils n'avoient pas répondu au *Tractatus Theologico-Politicus* (*d*). Il n'en parle pas toûjours pertinem-

que les François en étoient les maîtres. Mr. Stoupp y étoit alors en qualité de Lieutenant Colonel d'un Régiment Suiſſe. Il s'éleva depuis juſques à la Charge de Brigadier, & il ſeroit monté plus haut, s'il n'avoit été tué à la journée de Steinkerken. Il avoit été autrefois Miniſtre, & il avoit ſervi l'Egliſe de la Savoie à Londres au temps de Cromwel. Il affecta dans les Lettres dont je parle, de décrire odieuſement la multitude de Sectes qu'on voit en Hollande. Voici ce qu'il dit du Spinoziſme: „Je ne „croirois pas vous avoir parlé de tou„tes les Religions de ce pays ſi je „ne vous avois dit un mot d'un hom„me illuſtre & ſavant, qui à ce que „l'on m'a aſſûré, a un grand nombre „de Sectateurs, qui ſont entierement „attachés à ſes ſentimens. C'eſt un „homme qui eſt né Juif, qui s'appelle „Spinoza, qui n'a point abjuré la Re„ligion des Juifs, ni embraſſé la Re„ligion Chrétienne: auſſi il eſt très„meſchant Juif, & n'eſt pas meilleur „Chrétien. Il a fait depuis quelques „années un Livre en Latin dont le „titre eſt *Tractatus Theologico-Politicus*, „dans lequel il ſemble d'avoir pour „but principal de détruire toutes les „Religions, & particulierement la Ju„daïque & la Chrétienne, & d'intro„duire l'Atheïſme, le Libertinage, & „la liberté de toutes les Religions. „Il ſoûtient qu'elles ont toutes été „inventées pour l'utilité que le Public „en reçoit, afin que tous les citoyens „vivent honnêtement, & obéiſſent à „leur Magiſtrat, & qu'ils s'adonnent „à la vertu non pour l'eſpérance „d'aucune récompenſe après la mort, „mais pour l'excellence de la vertu „en elle même, & pour les avantages „que ceux qui la ſuivent en reçoivent „dès cette vie: il ne dit pas ouver„tement dans ce Livre l'opinion qu'il „a de la Divinité: mais il ne laiſſe „pas de l'inſinuer & de la découvrir, „au lieu que dans les diſcours il dit „hautement que Dieu n'eſt pas un „Etre doué d'intelligence, infiniment „parfait & heureux comme nous nous „l'imaginons; mais que ce n'eſt au„tre choſe que cette vertu de la na„ture, qui eſt répandue dans toutes „les Creatures. Ce Spinoza vit dans „ce pays; il a demeuré quelque temps „à la Haye, où il étoit viſité par tous „les eſprits curieux, & même par des „filles de qualité, qui ſe piquent „d'avoir de l'eſprit au deſſus de leur „ſexe. Ses ſectateurs n'oſent pas ſe „découvrir, parce que ſon Livre ren„verſe abſolument les fondements de „toutes les Religions, & qu'il a été

nemment (*e*). Lorſque Spinoza ſe fut tourné vers les études Philoſophiques, il ſe dégoûta bientôt des Syſtèmes ordinaires,

„condamné par un Decret public des „Etats, & qu'on a defendu de ven„dre, bien qu'on ne laiſſe pas de le „vendre publiquement. Entre tous „les Theologiens qui ſont dans ce „pays, il ne s'en eſt trouvé aucun „qui ait oſé écrire contre les opinions „que cet Auteur avance dans ſon „traité. J'en ſuis d'autant plus ſurpris „que l'Auteur faiſant paroître une „grande connoiſſance de la langue „Hebraïque, de toutes les Cérémo„nies de la Religion Judaïque, de tou„tes les coûtumes des Juifs, & de la „Philoſophie, les Theologiens ne fau„roient dire que ce Livre ne mérite „point qu'ils prennent la peine de „le réfuter. S'ils continuent dans le „ſilence, on ne pourra s'empêcher „de dire, ou qu'ils n'ont point de cha„rité en laiſſant ſans réponſe un Li„vre ſi pernicieux, ou qu'ils approu„vent les ſentimens de cet Autheur, „ou qu'ils n'ont pas le courage & la „la force de les combattre".

Vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'au lieu que dans la 1re Edition de ce Dictionaire je rapportai ce Paſſage ſelon la Verſion que j'en avois faite ſur l'Italien, je le donne dans celle-ci ſelon les paroles de l'Original, telles que Mr. Des-Maizeaux a eu la bonté de me les communiquer. Il m'aſſûre qu'il n'a rien changé dans la ponctuation de l'Auteur, & qu'il a ſuivi ſon orthographe autant qu'il lui a été poſſible.

On imprima une Réponſe à ces Lettres de Mr. Stoupp l'an 1675. Elle a pour Titre, *La véritable Religion des Hollandois, avec une Apologie pour la Religion des Etats Generaux des Provinces Unies .... par Jean Brun.* Voici le précis de ce qui concerne Spinoza dans cette Réponſe: „Je crois que „Stoupe ſe trompe, quand il dit *qu'il „n'a point abjuré la religion des Juifs,* „puiſqu'il ne renonce pas ſeulement „à leurs ſentimens, s'eſtant ſouſtrait „de toutes leurs obſervations & de „leurs cérémonies; mais auſſi qu'il „mange & boit tout ce qu'on lui pro„poſe, fût-ce même du lard, & du vin, „qui viendroit de la cave du Pape, „ſans s'informer s'il eſt *Caſcher* ou „*Neſech.* Il eſt vrai qu'il ne fait pas „profeſſion d'aucune autre, & il ſem„ble eſtre fort indifférent pour les „Religions, ſi Dieu ne lui touche le „cœur. S'il ſoûtient toutes les opi„nions comme Stoupe les lui attribue, „ou s'il ne les ſoûtient pas, je ne le „rechercherai pas, & Stoupe ſe ſeroit „paſſé, avec plus d'édification, d'en „parler. Il s'en pourra juſtifier lui„même, s'il veut. Je n'examineral „pas non plus, s'il eſt l'Auteur du „Livre qui a pour titre *Tractatus „Theologico-Politicus.* Au moins l'on „m'aſſûre qu'il ne le veut pas recon„noître pour ſon fruit; & ſi l'on doit „croire au titre, il n'eſt pas imprimé „en ces Provinces, mais à Hambourg. „Mais prenons que ce méchant Livre „ſoit imprimé en Hollande; Meſ„ſieurs les Eſtats ont tâché de l'étouf„fer en ſa naiſſance, & l'ont con„damné, & en ont deffendu le débit, „par un décret public, dès auſſi-tôt „qu'il vit le jour en leurs pays, com„me Stoupe lui-même le confeſſe en „la page 67. Je ſai bien qu'il s'eſt „vendu en Angleterre, en Allemagne, „en France, & même en Suiſſe, auſſi „bien qu'en Hollande: mais je ne ſai „pas s'il a eſté deffendu en ces „pays-là. Meſſieurs les Eſtats, encor „préſentement, que je ſuis occupé à „écrire cecy, temoignent leur pieté, „& le deffendent de nouveau avec „pluſieurs autres de cette trempe". Quant aux plaintes & aux reproches qu'on n'eut pas réfuté ce Livre, l'Auteur répond 1. Que puis qu'il *a eſté imprimé à Hambourg, au moins comme porte le titre,* on devoit plutôt ſe plaindre des *Theologiens de cette ville-là,* que des Hollandois. 2, Que ce pernicieux Ecrit tendant *à la ſubverſion de tout le Chriſtianiſme, les Catholiques Romains, & les Lutheriens, n'eſtoient pas moins obligés de s'y oppoſer que les Reformés; & entre les Reformés, les Theologiens de l'Allemagne, de France, d'Angleterre, & de Suiſſe, ſe devroient avoir*

Digitized by Google

res, & trouva merveilleuſement ſon compte dans celui de Monſr. des Cartes. Il ſe ſentit une ſi forte paſſion de chercher

acquités de leur devoir auſſi bien que les Theologiens de Hollande. 3, Qu'on peut *faire les mêmes reproches* à Monſieur *Stoupe. Pourquoi ne l'a-t-il pas refuté lui-même ?* 4. *Que le Livre de Spinoza n'eſt pas plus pernicieux que le ſien ; car ſi l'un enſeigne l'Athéiſme ouvertement, l'autre le fait couvertement. L'un montre autant d'indifférence pour les Religions que l'autre. L'ennemy caché, qui nous vient attaquer à la ſourdine & ſous apparence d'amitié, eſt beaucoup plus dangereux, que celui qui nous attaque ouvertement. Il faut crier contre l'ennemy caché, pour en avertir un chacun ; au lieu que tout le monde eſt ſur ſes gardes contre l'ennemy manifeſte. C'eſt peut-être pour ce ſujet, que les Theologiens, tant Suiſſes que Hollandois, ont jugé qu'il n'eſtoit pas néceſſaire de ſe preſſer tant pour réfuter Spinoza, croyant que l'horreur de ſa doctrine ſe réfute aſſez d'elle même, d'autant plus qu'il n'y a rien de nouveau dans ce Traité, tout ce qu'il contient ayant eſté mille fois reſuit par les profanes, ſans avoir pourtant (graces à Dieu) fait grand mal à l'Egliſe.* 5. Que lui Jean Brun a couché *pluſieurs Remarques contre ce déteſtable livre ſur le papier*, qu'il auroit peut-être publiées ſi les malheurs de la guerre ne l'en avoient empêché. *Quoi que je croye néantmoins*, continue-t-il, *avoir employé mon temps plus utilement à d'autres Ouvrages : je ne l'ai même jamais jugé ſi pernicieux que le libelle diffamatoire de Stoupe.* 6. Qu'*enfin le Traité de Spinoſa a eſté réfuté par un excellent homme en Hollande, qui étoit très-bon Theologien, auſſi bien que grand Philoſophe, c'eſt à ſavoir par Monſieur Manſfeldt, Profeſſeur en ſa vie à Utrecht. Cette Réfutation ſans doute auroit paru pluſtôt, ſi l'Auteur n'eût éſté prevenu par la mort. Et je m'aſſûre qu'il auroit eſté réfuté long-temps auparavant par d'autres, ſi Stoupe avec ſes complices, par cette ſanglante guerre, n'y avoyent mis des obſtacles.* On verra ci-deſſous le Titre de quelques autres Réponſes faites à ce Livre de Spinoza.

(*e*) *Il n'en parle pas toûjours pertinemment.*] Ne dit-il pas que ſelon Spinoza l'on a inventé les Religions afin de porter les hommes à s'appliquer à la vertu, non pas à cauſe des récompenſes de l'autre monde, mais à cauſe que la vertu eſt en elle-même fort excellente, & qu'elle eſt avantageuſe pendant cette vie ? N'eſt-il pas certain que cet Athée n'a jamais penſé à cela, & qu'il n'eût pû raiſonner ainſi ſans ſe rendre ridicule ? Toutes les Religions du monde, tant la vraie que les fauſſes, roulent ſur ce grand point ; qu'il y a un Juge inviſible qui punit & qui récompenſe après cette vie, les actions de l'homme, tant extérieures qu'intérieures. C'eſt de là que l'on ſuppoſe que découle la principale utilité de la Religion ; c'eſt le principal motif qui eût animé ceux qui l'auroient inventée. Il eſt aſſez évident qu'en cette vie les bonnes actions ne conduiſent pas au bien temporel, & que les mauvaiſes ſont le moyen le plus ordinaire & le plus ſûr de faire fortune : pour empêcher donc que l'homme ne ſe plongeât dans le crime, & pour le porter à la vertu, il auroit été néceſſaire de lui propoſer des peines & des récompenſes après cette vie. C'eſt la ruſe que les eſprits forts attribuent à ceux qu'ils prétendent avoir été les premiers Auteurs de la Religion. C'eſt ce que Spinoza a dû penſer, & c'eſt ſans doute ce qu'il a penſé : ainſi Mr. Stoupp ne l'a point compris à cet égard, & l'a entendu tout de travers. Je m'étonne qu'on ait laiſſé cette faute dans le Supplément de Moréri, à un Article qui porte le nom de Mr. Simon. Notez que ceux qui nient l'immortalité de l'ame & la providence, comme faiſoient les Epicuriens, ſont ceux qui ſoûtiennent qu'il faut s'attacher à la vertu à cauſe de ſon excellence, & parce qu'on trouve dans cette vie aſſez d'avantage à la pratique du bien moral, pour n'avoir pas ſujet de ſe plaindre. C'eſt ſans doute la doctrine que Spinoza auroit établée, s'il avoit oſé dogmatiſer publiquement.

Digitized by Google

cher la vérité (*f*), qu'il renonça en quelque façon au monde pour mieux vacquer à cette recherche. Il ne ſe contenta pas de s'être débarraſſé de toutes ſortes d'affaires, il abandonna auſſi Amſterdam, à cauſe que les viſites de ſes amis interrompoient trop ſes ſpéculations. Il ſe retira à la campagne, il y médita tout à ſon aiſe, il y travailla à des microſcopes, & à des téleſcopes. Il continua cette vie après qu'il ſe fut établi à la Haye; & il ſe plaiſoit tellement à méditer, & à mettre en ordre ſes méditations, & à les communiquer à ſes amis, qu'il ne donnoit que très-peu de temps à récréer ſon eſprit, & qu'il laiſſoit quelquefois paſſer trois mois tout entiers ſans mettre le pié hors de ſon logis. Cette vie cachée n'empêchoit

(*f*) *Il ſe ſentit une ſi forte paſſion de chercher la vérité.*] La preuve de ces paroles, & de pluſieurs autres qu'on peut lire dans le Corps de cet Article, ſe tire de la Préface des Oeuvres poſthumes de cet Auteur. Par cette Théologie qu'il étudia ſi long-temps, il faut entendre celle des Juifs. On l'accuſe de n'avoir point été ſavant dans leur Litérature & dans la Critique de l'Ecriture. Il eſt pour le moins certain qu'il entendoit mieux la Langue Hébraïque que la Langue Grecque.

(*g*) *Les Eſprits forts accouroient à lui de toutes parts.*] J'en ai nommé un ci-deſſus, je laiſſe les autres, & je me contenterai de dire que Mr. le Prince de Condé, qui étoit preſque auſſi ſavant que courageux, & qui ne haïſſoit pas la converſation des Eſprits forts, ſouhaita de voir Spinoza, & lui procura les paſſeports néceſſaires pour le voyage d'Utrecht. Il y commandoit alors les troupes de France. J'ai ouï dire qu'il fut obligé d'aller viſiter un poſte le jour que Spinoza devoit arriver, & que le terme du paſſeport expira avant que ce Prince fût retourné à Utrecht: de ſorte qu'il ne vit point le Philoſophe Auteur du *Tractatus Theologico-Politicus*: mais il avoit donné ordre qu'en ſon abſence on fît un très-bon accueil à Spinoza, & qu'on ne le laiſſât point partir ſans un préſent. L'Auteur de la Réponſe à la Religion des Hollandois parle de ceci en cette maniere: „Avant que de quitter ce chapitre, „il faut que je reconnoiſſe l'étonne„ment que j'ai, de voir que Stoupe „ait tant voulu déclamer contre ce „Spinoza, & qu'il diſe qu'il y en a „beaucoup en ce pays-icy qui le vi„ſitent, veu qu'il avoit fait & cultivé „une ſi étroite amitié avec lui, pen„dant qu'il étoit à Utrecht. Car l'on „m'a aſſûré que le Prince de Condé, „à ſa ſollicitation, l'a fait venir de la „Haye à Utrecht, tout exprès pour „conférer avec lui, & que Stoupe „l'a fort loué, & a vécu fort familie„rement avec lui."

M'étant informé plus exactement de cette affaire, j'ai appris que le Prince de Condé fut de retour à Utrecht avant que Spinoſa en partît, & qu'il eſt très-vrai qu'il conféra avec cet Auteur.

(*h*) *La Cour Palatine.... lui fit offrir une Chaire de Profeſſeur en Philoſophie à Heidelberg.*] Mr. Chevreau dit là-deſſus une choſe qui a beſoin d'être corrigée. „Etant à la Cour de „l'Electeur Palatin" dit-il, „je par„lay fort avantageuſement de *Spinoza*, „quoique je ne connuſſe encore ce „Juif Proteſtant que par la premiere „& la deuxieme Partie de la Philoſo„phie de Mſr. Deſcartes, imprimées „à Amſterdam chez Jean Rieuwertz „en 1663. M. l'Electeur avoit ce Li„vre; & après luy en avoir leu quel„ques chapitres, il ſe réſolut de l'ap„peller dans ſon Académie de Hei„delberg pour y enſeigner la Philoſo-

Digitized by Google

pêchoit pas le vol de ſon nom & de ſa réputation. Les Eſprits forts accouroient à lui de toutes parts (*g*). La Cour Palatine le ſouhaita, & lui fit offrir une Chaire de Profeſſeur en Philoſophie à Heidelberg (*h*). Il la refuſa, comme un emploi peu compatible avec le deſir qu'il avoit de rechercher la vérité ſans interruption. Il tomba dans une maladie lente qui le fit mourir à la Haie le 21 de Février 1677, à l'âge d'un peu plus de quarante-quatre ans. J'ai ouï dire que Monſr. le Prince de Condé étant à Utrecht l'an 1673 le fit prier de le venir voir. Ceux qui ont eu quelques habitudes avec Spinoza, & les payſans des villages où il vécut en retraite pendant quelque temps, s'accordent à dire que c'étoit un homme d'un bon commerce, affable

„phie; *à condition de ne point dogmatiſer.* Mr. Fabrice, Profeſſeur alors „en Théologie, eut ordre du Maître de „lui écrire: & quoyque Spinoza ne „fût pas trop bien dans ſes affaires, „il ne laiſſa pas de refuſer cet honnête employ. On chercha les raiſons „de ce refus: & ſur quelques Lettres que je reçus de la Haye & d'Amſterdam, je conjecturay que ces „mots, *A condition de ne point dogmatiſer*, lui avoient fait peur". Mr. Chevreau ſe trompe à l'égard de la *condition de ne point dogmatiſer*, & Mr. Bernard obſerve avec beaucoup de raiſon que c'eût été ſe contredire. Rapportons ſes paroles: „ On a lieu „d'être ſurpris, que Spinoza étant „déjà connu pour ce qu'il étoit, on „eût voulu lui confier des jeunes gens, „pour les inſtruire dans la Philoſophie, & encore plus, qu'on lui impoſât en même temps la néceſſité „de ne point dogmatiſer; car puiſque „le fonds & les principes de ſa Philoſophie étoient cela même qui établiſſoit ſes dogmes impies, comment auroit-il pû enſeigner la Philoſophie, ſans répandre abſolument „ſon venin? Cette vocation, jointe à „la loi qu'on lui impoſoit, impliquoit „une eſpéce de contradiction". Il eſt certain que cette loi ne lui fut pas impoſée, & que Mr. Chevreau s'eſt abuſé en cela. Il eſt facile de le prouver par les termes de la Lettre de vocation. Mr. Fabrice, qui eut ordre de l'écrire, promet à Spinoza une très-ample liberté de philoſopher, de laquelle, ajoûte-t-il, Mr. l'Electeur croit que vous n'abuſerez pas pour troubler la Religion publiquement établie. Si vous venez ici, vous y menerez avec plaiſir une vie digne d'un Philoſophe. Spinoza répondit que s'il avoit jamais ſouhaité une Chaire de Profeſſeur, il n'auroit pû ſouhaiter que celle qui lui étoit offerte au Palatinat, ſur tout à cauſe de la liberté de philoſopher que ſon Alteſſe Electorale lui accordoit. J'avoue qu'entre autres raiſons pour leſquelles il déclare qu'il ne ſe ſent point diſpoſé à l'acceptation de cette Chaire de Philoſophie, il allegue qu'il ne ſait pas dans quelles bornes il ſe devroit renfermer afin de ne point paroître perturbateur de la Religion publiquement établie. Mais cela ne prouve point qu'on eût exigé de lui la condition que Mr. Chevreau rapporte. Ceci nous montre que même les bons Auteurs ſont ſort ſujets à mal raconter un fait. Mr. Chevreau auroit dû ſe contenter de ceci, qu'on fit entendre adroitement à Spinoza, qu'on ne trouveroit pas bon qu'il ſe mêlât de dogmatiſer contre les principes de l'Egliſe Réformée. Au lieu de cela, il s'eſt ſervi d'une propoſition générale, qui enferme la défenſe ſimple & une de dogmatiſer. Pure contradiction dans les termes. Je ne laiſſe pas de dire que la clauſe que l'on fit gliſſer dans la Lettre de vocation, parut à Spinoza très-onéreuſe; & c'eſt ce que j'ai voulu exprimer d'une façon générale, quand

Digitized by Google

affable, honnête, officieux, & fort réglé dans ſes mœurs (*i*). Cela eſt étrange: mais au fond il ne s'en faut pas plus étonner, que de voir des gens qui vivent très-mal, quoiqu'ils ayent une pleine perſuaſion de l'Évangile. Quelques perſonnes prétendent qu'il a ſuivi la Maxime, *Nemo repente turpiſſimus*, & qu'il ne tomba dans l'Athéiſme qu'inſenſiblement, & qu'il en étoit fort éloigné l'an 1663, lorſqu'il publia la Démonſtration Géometrique des Principes de Deſcartes. Il y eſt auſſi orthodoxe ſur la Nature de Dieu, que Mr. Deſcartes même: mais il faut ſavoir

j'ai dit qu'il refuſa cette Chaire de Philoſophie, *comme un employ peu compatible avec le deſir qu'il avoit de rechercher la vérité ſans interruption*; car il avoit tout ſujet de craindre qu'il ſeroit perpétuellement interrompu, & que les Théologiens du Palatinat lui feroient perdre beaucoup de temps à juſtifier auprès du Prince ce qu'il diroit dans ſes Leçons. Ils y auroient trouvé tantôt une choſe qui attaquoit directement le catéchiſme du pays, tantôt une choſe qui l'attaquoit indirectement. C'étoit un champ vaſte de plaintes & d'accuſations: il n'en voyoit pas les bornes, & ainſi il ne pouvoit ſe promettre aucune tranquilité; & quand même il n'eût pas prévû en cela beaucoup de perte de temps, il ſavoit bien que l'obligation de monter en chaire à certaines heures réglées, & pluſieurs autres fonctions profeſſorales interromproient extrêmement ſes méditations. Je ſouhaite que mes Lecteurs joignent ceci avec l'Eclairciſſement qui a paru dans les Nouvelles de la République des Lettres.

(*i*) *C'étoit un homme.... fort réglé dans ſes mœurs.*] Si vous exceptez les diſcours qu'il pouvoit tenir en confidence à ſes intimes Amis, qui vouloient bien être auſſi ſes Diſciples, il ne diſoit rien en converſation qui ne fût édifiant. Il ne juroit jamais; il ne parloit jamais irrévéremment de la Majeſté divine: il aſſiſtoit quelquefois aux Prédications; & il exhortoit les autres à être aſſidus aux Temples. Il ne ſe ſoucioit ni de vin, ni de bonne chere, ni d'argent. Ce qu'il donnoit à ſon hôte, qui étoit un Peintre de la Haye, étoit une ſomme bien modique. Il ne ſongeoit qu'à l'étude, & il y paſſoit la meilleure partie de la nuit. Sa vie étoit celle d'un vrai ſolitaire. Il eſt vrai qu'il ne refuſoit pas les viſites que ſa réputation lui attiroit. Il eſt encore vrai que quelquefois il rendoit viſite à des perſonnes d'importance. Ce n'étoit point pour s'entretenir de bagatelles, ou pour des parties de plaiſir; c'étoit pour raiſonner ſur des affaires d'Etat. Il s'y connoiſſoit ſans les avoir maniées; & il devinoit aſſez juſte le train que prendroient les affaires générales: je tire tout ceci d'une Préface de Mr. Kortholt, qui dans un voyage qu'il fit en Hollande s'informa le mieux qu'il put de la Vie de Spinoza.

(*k*) *Il ne parloit pas ainſi ſelon ſa perſuaſion.*] Au contraire, il croyoit déjà les mêmes choſes qui ont paru dans ſes Ouvrages poſthumes, ſavoir que notre ame n'eſt qu'une modification de la ſubſtance de Dieu. C'eſt ce que l'on peut inférer très-certainement de la Préface du Livre, quand on ſait d'ailleurs le Syſtême de Spinoza.

(*l*) *Des gens.... donnent pour précurſeur,.. l'Ecrit pſeudonyme de Jure Eccleſiaſticorum, qui fut imprimé l'an* 1665.] Mr. Dartis, inférant dans ſon Journal quelques Objections contre un Livre de Mr. de la Placette, dit que les Perſonnes de bonne foi, *qui abaiſſent l'Autorité Eccleſiaſtique, & qui élevent en même temps d'autant plus l'Autorité temporelle.... ne prennent pas garde qu'ils donnent en cela dans le premier panneau que Spinoza a tendu pour ouvrir la porte à ſes impiétés. Cet-*

Digitized by Google

ſavoir qu'il ne parle point ainſi ſelon ſa perſuaſion (*k*). On n'a pas tort de penſer que l'abus qu'il fit de quelques Maximes de ce Philoſophe, le conduiſit au précipice. Il y a des gens qui donnent pour précurſeur au *Tractatus Théologico-Politicus*, l'Ecrit Pſeudonyme *de Jure Eccleſiaſticorum*, qui fut imprimé l'an 1665 (*l*). Tous ceux, qui ont réfuté le *Tractatus Théologico-Politicus*, y ont découvert les ſemences de l'Athéiſme: mais perſonne ne les a développées auſſi nettement que le Sieur Jean Bredenbourg (*m*). Il eſt moins facile de ſatisfaire à toutes les

te conjecture eſt fondée ſur la date de deux Ouvrages que cet homme pernicieux mit au jour, l'un en 1665, *& l'autre en* 1670. *Le premier a pour titre* Lucii Antiſtii Conſtantis de Jure Eccleſiaſticorum liber ſingularis, quo docetur: Quodcunque divini humanique juris Eccleſiaſticis tribuitur vel ipſi ſibi tribuunt, hoc aut falſo impieque illis tribui, aut non aliunde quam a ſuis, hoc eſt, ejus Reipublicæ ſive Civitatis Prodiis, in qua ſunt conſtituti, accepiſſe. *Le ſecond eſt ſon* Tractatus Theologico-Politicus *qui a fait beaucoup plus de bruit que le premier. Le ſtyle & les principes de ces deux Ouvrages ſont ſi uniformes, qu'il n'y a qu'à les confronter pour être pleinement convaincu qu'ils ſont du même Auteur. Et il ne faut auſſi que les lire l'un après l'autre, pour voir qu'il n'a décrié les droits & l'autorité des Eccléſiaſtiques dans le premier, & qu'il n'a élevé en même temps celle des Rois & des Magiſtrats, que pour faire une planche aux impiétés qu'il a débitées dans le ſecond.*

(*m*) *Tous ceux qui ont réfuté le* Tractatus Theologico-Politicus, *y ont découvert . . mais perſonne ne les a développées auſſi nettement que le Sieur Jean Bredenbourg.*] J'ai déjà parlé de la Réponſe poſthume d'un Profeſſeur en Philoſophie dans l'Académie d'Utrecht. Ajoûtons qu'un Socinien nommé François Cuper, qui mourut à Rotterdam l'an 1695, intitula ſa Réponſe à ce Livre de Spinoza, *Secrets de l'Athéiſme découverts, & philoſophiquement réfutés.* C'eſt un *in quarto* imprimé à Rotterdam 1676. Mr. Yvon, Diſciple de Labadie, & Miniſtre des Labadiſtes dans leur retraite de Wiewert en Frieſe, réfuta le même Livre de Spinoza par un Ouvrage qu'il intitula *L'impiété convaincue*, & qu'il publia à Amſterdam 1681 *in octavo*. Le Supplément de Moréri marque, 1. que Mr. Huet dans ſa *Demonſtratio Evangelica*, & Mſr. Simon dans ſon Ouvrage *de l'inſpiration des Livres Sacrés*, ont réfuté le Syſtême impie qui a paru dans le *Tractatus Théologico-Politicus*: 2, que ce *Tractatus* a auſſi été traduit & imprimé en François avec ce Titre, *Réflexions curieuſes d'un Eſprit déſintéreſſé ſur les matieres les plus importantes au ſalut tant public que particulier.* J'ajoûte que cette Verſion imprimée l'an 1678 *in duodecimo*, a paru ſous deux autres Titres, comme on le remarque fort bien dans le Catalogue de la Bibliothéque de Mr. l'Archevêque de Reims, & que l'Original Latin a été rimprimé *in* 8 ſous différens Titres biſarres & chimériques, comme il a plû aux Libraires, afin de tromper le public, & d'éluder les défenſes des Magiſtrats. J'ajoûte auſſi que le Pere le Vaſſor a bien réfuté Spinoza dans ſon Traité de la véritable Religion, imprimé à Paris l'an 1688. Voyez le Journal des Savans du 31 de Janvier 1689, les Nouvelles de la République des Lettres, & l'Hiſtoire des Ouvrages des Savans de la même année. Mr. van Til Miniſtre de Dort a fait de bons Livres en ſa Langue, pour maintenir contre cet impie la Divinité & l'Autorité de l'Ecriture. Le Paſſage que je vais citer de Mr. Saldenus Miniſtre de la Haye, nous donnera le nom de quelques autres Réfutateurs. Ce Miniſtre trouve mauvais qu'on eût répondu à Spinoza en Langue vulgaire, il craint que les gens curieux & amateurs des Pa-

Digitized by Google

les difficultés de cet Ouvrage, que de ruiner de fond en comble le Syſtème qui a paru dans ſes *Opera Poſthuma ;* car c'eſt la plus monſtrueuſe Hypotheſe qui ſe puiſſe imaginer, la plus abſurde

radoxes n'apprennent par ce moyen ce qu'il vaudroit mieux qu'ils ignoraſſent toute leur vie.

Un Anonyme, qui marqua ſon nom par ces lettres initiales, J. M. V. D. M. publia une Lettre à Utrecht l'an 1671 contre le *Tractatus Theologico - Politicus.* Cette Lettre eſt en Latin. Quant à ceux qui ont inféré, dans des Ouvrages qu'ils ne faiſoient pas exprès contre ce Traité de Spinoza, pluſieurs choſes où ils réfutent ſes principes, je ne ſaurois les nommer tous, leur nombre eſt preſque infini; je me contente d'indiquer deux célèbres Profeſſeurs en Théologie, Monſr. Witzius, & Monſr. Majus, l'un en Hollande, l'autre en Allemagne, & Monſr. de la Mothe Miniſtre François à Londres. Parlons du Sieur Jean Bredenbourg. C'étoit un Bourgeois de Rotterdam, qui y publia un Livre l'an 1675, intitulé *Réfutation du Traité Théologico - Politique.* Il y mit dans la derniere évidence ce que Spinoza avoit tâché d'envelopper & de déguiſer, & le réfuta ſolidement. On fut ſurpris de voir qu'un homme qui ne faiſoit point profeſſion des Lettres, & qui n'avoit que fort peu d'étude, eût pû pénétrer ſi ſubtilement tous les principes de Spinoza, & les renverſer heureuſement, après les avoir réduits par une Analyſe de bonne foi dans l'état où ils pouvoient le mieux paroître avec toutes leurs forces. J'ai ouï parler d'un fait aſſez ſingulier ; on m'a raconté que cet Auteur ayant réfléchi une infinité de fois ſur la Réponſe, & ſur le Principe de ſon Adverſaire, trouva enfin qu'on pouvoit réduire ce Principe en Démonſtration. Il entreprit donc de prouver qu'il n'y a point d'autre cauſe de toutes choſes qu'une Nature qui exiſte néceſſairement, & qui agit par une néceſſité immuable, inévitable, & irrévocable. Il obſerva toute la méthode des Géometres, & après avoir bâti ſa Démonſtration, il l'examina de tous les côtés imaginables ; il tâcha d'en trouver le foible, & ne put jamais inventer aucun moyen de la détruire, ni même de l'affoiblir. Cela lui cauſa un véritable chagrin ; il en gémit, il en ſoûpira, il peſtoit contre ſa Raiſon, & il prioit les plus habiles de ſes amis de le ſecourir, dans la recherche du défaut de cette Démonſtration. Néanmoins il n'en laiſſoit point tirer de copies: ce fut contre la parole donnée que François Cuper la copia furtivement. Cet homme rempli peut-être de la jalouſie d'Auteur, car il avoit travaillé contre Spinoza avec beaucoup moins de ſuccès que Jean Bredenbourg, ſe ſervit quelque temps après de cette copie pour l'accuſer d'être Athée. Il la publia en Flamand avec quelques Réflexions ; l'Accuſé ſe défendit en la même Langue ; il parut pluſieurs Ecritures de part & d'autre que je n'ai point lues, car je n'entens point le Flamand. Orobio Médecin Juif fort habile, & le Sieur Aubert de Verſé, ſe mêlérent de cette querelle, & prirent parti pour Cuper. Ils ſoûtinrent que l'Auteur de la Démonſtration étoit Spinoziſte, & par conſéquent Athée. Autant que je l'ai pû comprendre par ouï-dire, celui-ci ſe défendit en faiſant valoir la diſtinction ordinaire de la Foi & de la Raiſon. Il prétendit que comme les Catholiques & les Proteſtans croyent le Myſtere de la Trinité, encore qu'il ſoit combattu par la Lumiere naturelle, il croyoit le franc-arbitre, quoique la Raiſon lui fournît de fortes preuves que tout arrive par une néceſſité inévitable, & par conſéquent qu'il n'y a point de Religion. Il n'eſt pas aiſé de forcer un homme dans un tel retranchement. On peut bien crier qu'il n'eſt point ſincere, & que notre eſprit n'eſt pas fait de telle ſorte, qu'il puiſſe prendre pour vrai ce qu'une Démonſtration géométrique lui fait paroître très-faux; mais n'eſt-ce point s'ériger en Juge dans un cas où l'incompétence vous pourra être objectée? Avons-nous droit de décider de ce qui ſe

Digitized by Google

ſurde, & la plus diamétralement oppoſée aux notions les plus évidentes de notre eſprit (*n*). On diroit que la Providence a puni d'une façon particuliere l'audace de cet Auteur, en l'aveuglant

paſſe dans le cœur d'autrui? Connoiſſons-nous aſſez l'ame de l'homme, pour prononcer que telles ou telles combinaiſons de ſentimens n'y peuvent trouver de fond? N'a-t-on pas bien des exemples de combinaiſons abſurdes, & qui approchent bien plus du contradictoire que celle que Jean Bredenbourg alléguoit? car il faut noter qu'il n'y a point de contradiction entre ces deux choſes: la lumiere de la Raiſon m'apprend que cela eſt faux; je le crois pourtant, parce que je ſuis perſuadé que cette Lumiere n'eſt pas infaillible, & parce que j'aime mieux déférer aux preuves de ſentiment, & aux impreſſions de la conſcience, en un mot à la Parole de Dieu, qu'à une Démonſtration Métaphyſique. Ce n'eſt point croire & ne pas croire en même temps une même choſe. Cette combinaiſon eſt impoſſible, & perſonne ne devroit être reçu à l'alléguer pour ſa juſtification. Quoi qu'il en ſoit, l'homme dont je parle a témoigné que les ſentimens de Religion, & de l'eſpérance d'une autre vie, avoient tenu ferme dans ſon ame contre ſa Démonſtration; & l'on m'a dit que les ſignes qu'il en donna durant ſa derniere maladie, ne permettent point de mettre en doute ſa ſincérité. Mr. l'Abbé de Dangeau parle de certaines gens qui ont la Religion dans l'eſprit, mais non pas dans le cœur; ils ſont perſuadés de ſa vérité, ſans que leur conſcience ſoit touchée de l'amour de Dieu. Je crois qu'on peut dire qu'il y a auſſi des gens qui ont la Religion dans le cœur, & non pas dans l'eſprit. Ils la perdent de vûe dès qu'ils la cherchent par les voies du raiſonnement humain: elle échappe aux ſubtilités & aux ſophiſmes de leur Dialectique; ils ne ſavent où ils en ſont, pendant qu'ils comparent le pour & le contre: mais dès qu'ils ne diſputent plus, & qu'ils ne font qu'écouter les preuves de ſentiment, les inſtincts de la conſcience, le poids de l'éducation, &c. ils ſont perſuadés d'une Religion, & ils y conforment leur vie autant que l'infirmité humaine le permet. Ciceron en étoit-là; on n'en peut guere douter, quand on compare ſes autres Livres avec ceux *de Natura Deorum*, où il fait triompher Cotta de tous les Interlocuteurs qui ſoûtenoient qu'il y a des Dieux.

Ceux qui voudront bien connoître les replis & les équivoques dont Spinoza ſe ſervoit pour ne pas manifeſter pleinement ſon Athéiſme, n'ont qu'à conſulter l'Ouvrage de Chreſtien Kotholt *de tribus Impoſtoribus magnis*, imprimé à Kiel l'an 1680 in 13. L'Auteur y a ramaſſé pluſieurs Paſſages de Spinoza, & en a développé tout le venin & tout l'artifice. Ce n'eſt pas la moins curieuſe partie de l'Hiſtoire & du Caractére de cet Athée. On cite entre autres choſes ſa XIX Lettre, où il ſe plaint du bruit qui couroit qu'il avoit un Livre ſous la preſſe pour prouver qu'il n'y a point de Dieu.

(*n*) *La plus monſtrueuſe Hypotheſe . . . . la plus diamétralement oppoſée aux notions les plus évidentes de notre eſprit.*] Il ſuppoſe qu'il n'y a qu'une ſubſtance dans la nature, & que cette ſubſtance unique eſt douée d'une infinité d'attributs, & entre autres de l'étendue & de la penſée. En ſuite de quoi il aſſûre que tous les corps qui ſe trouvent dans l'Univers ſont des modifications de cette ſubſtance, entant qu'étendue; & que par exemple les ames des hommes ſont des modifications de cette ſubſtance, entant que penſée: de ſorte que Dieu l'Etre néceſſaire, & infiniment parfait, eſt bien la cauſe de toutes les choſes qui exiſtent, mais il ne différe point d'elles. Il n'y a qu'un Etre, & qu'une Nature, & cette Nature produit en elle-même, & par une action immanente, tout ce qu'on appelle Créatures. Il eſt tout enſemble agent & patient; cauſe efficiente, & ſujet; il ne produit rien qui ne ſoit ſa propre modification. Voilà une Hypotheſe qui ſurpaſſe l'entaſſement

Digitized by Google

glant de telle sorte que pour fuir des difficultés qui peuvent faire

de toutes les extravagances qui se puissent dire. Ce que les Poëtes Païens ont osé chanter de plus infame contre Jupiter & contre Vénus, n'approche point de l'idée horrible que Spinoza nous donne de Dieu ; car au moins les Poëtes n'attribuoient point aux Dieux tous les crimes qui se commettent, & toutes les infirmités du monde ; mais, selon Spinoza, il n'y a point d'autre agent & d'autre patient que Dieu, par rapport à tout ce qu'on nomme mal de peine & mal de coulpe, mal physique & mal moral. Touchons par ordre quelques-unes des absurdités de son Système.

I. Il est impossible que l'Univers soit une substance unique ; car tout ce qui est étendu a nécessairement des parties, & tout ce qui a des parties est composé ; & comme les parties de l'étendue ne subsistent point l'une dans l'autre, il faut nécessairement, ou que l'étendue en général ne soit pas une substance, ou que chaque partie de l'étendue soit une substance particuliere & distincte de toutes les autres. Or selon Spinoza, l'étendue en général est l'attribut d'une substance. Il avoue avec tous les autres Philosophes, que l'attribut d'une substance ne différe point réellement de cette substance : il faut donc qu'il reconnoisse que l'étendue en général est une substance : d'où il faut conclurre que chaque partie de l'étendue est une substance particuliere ; ce qui ruine les fondemens de tout le Système de cet Auteur. Il ne sauroit dire que l'étendue en général est distincte de la substance de Dieu : car s'il le disoit, il enseigneroit que cette substance est en elle-même non étendue ; elle n'eût pû donc jamais acquérir les trois dimensions qu'en les créant, puisqu'il est visible que l'étendue ne peut sortir ou émaner d'un sujet non-étendu, que par voie de création. Or Spinoza ne croyoit point que rien ait pu être fait de rien. Il est encore visible qu'une substance non-étendue de sa nature ne peut jamais devenir le sujet des trois dimensions ; car comment seroit-il possible de les placer sur un point mathématique ? Elles subsisteroient donc sans un sujet ; elles seroient donc une substance : de sorte que si cet Auteur admettoit une distinction réelle entre la substance de Dieu & l'étendue en général, il seroit obligé de dire que Dieu seroit composé de deux substances distinctes l'une de l'autre, savoir de son Etre non-étendu, & de l'étendue. Le voilà donc obligé à reconnoître que l'étendue & Dieu ne sont que la même chose ; & comme d'ailleurs il soûtient qu'il n'y a qu'une substance dans l'Univers, il faut qu'il enseigne que l'étendue est un Etre simple, & aussi exempt de composition que les points mathématiques. Mais n'est-ce pas se mocquer du monde que de soûtenir cela ? N'est-ce point combattre les idées les plus distinctes que nous ayons dans l'esprit ? Est-il plus évident que le nombre millenaire est composé de mille unités, qu'il n'est évident qu'un corps de cent pouces est composé de cent parties réellement distinctes l'une de l'autre, qui ont chacune l'étendue d'un pouce ?

Qu'on ne vienne point nous alléguer des reproches contre l'imagination & les préjugés des sens ; car les notions les plus intellectuelles & les plus immatérielles nous font voir avec la derniere évidence, qu'il y a une distinction très-réelle entre des choses, dont l'une possede une qualité que l'autre ne possede pas. Les Scholastiques ont parfaitement bien réussi à nous marquer les caractères & les signes infaillibles de la distinction. Quand on peut affirmer d'une chose, nous disent-ils, ce qu'on ne peut pas affirmer de l'autre, elles sont distinctes ; les choses qui peuvent être séparées les unes des autres, ou à l'égard du temps, ou à l'égard du lieu, sont distinctes. Appliquant ces caractéres aux douze pouces d'un pié d'étendue, nous trouvons entre eux une véritable distinction. Je puis affirmer du cinquieme qu'il est contigu au sixieme, & je le puis nier du premier & du second, &c. Je puis transposer le sixieme à la place du douzieme ; il peut donc être séparé du cinquieme. Notez que Spinoza ne sauroit nier,

Digitized by Google

faire de la peine à un Philoſophe, il ſe ſoit jetté dans des embarras

que les caracteres de diſtinction employés par les Scholaſtiques ne ſoient très-juſtes; car c'eſt à ces marques qu'il reconnoît que les pierres & les animaux ne ſont pas la même modalité de l'Etre infini. Il avoue donc, me dira-t-on, qu'il y a quelque différence entre les choſes. Il faut bien qu'il l'avoue; car il n'étoit pas aſſez fou pour croire qu'il n'y avoit point de différence entre lui, & le Juif qui lui donna un coup de couteau, ni pour oſer dire qu'à tous égards ſon lit & ſa chambre étoient le même Etre que l'Empereur de la Chine. Que diſoit-il donc? Vous allez le voir: il enſeignoit, non pas que deux arbres ſuſſent deux parties de l'étendue, mais deux modifications. Vous ſerez ſurpris qu'il ait travaillé tant d'années à forger un nouveau Syſtême, puiſque l'une des principales colonnes en devoit être la prétendue différence entre le mot *partie*, & le mot *modification*. A-t-il bien pû ſe promettre quelque avantage de ce changement de mot? Qu'il évite tant qu'il voudra le nom de partie; qu'il ſubſtitue tant qu'il voudra celui de modalité, ou de modification; que fait cela à l'affaire? Les idées que l'on attache au mot *partie* s'effaceront-elles? Ne les appliquera-t-on pas au mot *modification*? Les ſignes & les caractères de différence ſont-ils moins réels ou moins évidens, quand on diviſe la matiere en modifications, que quand on la diviſe en parties? Viſions que tout cela. L'idée de la matiere demeure toujours celle d'un Etre compoſé, celle d'un amas de pluſieurs ſubſtances. Voici dequoi bien prouver cela.

Les modalités ſont des Etres qui ne peuvent exiſter ſans la ſubſtance qu'elles modifient; il faut donc que la ſubſtance ſe trouve par-tout où il y a des modalités; il faut même qu'elle ſe multiplie à proportion que les modifications incompatibles entre elles ſe multiplient: de ſorte que partout où il y a cinq ou ſix de ces modifications, il y a auſſi cinq ou ſix ſubſtances. Il eſt évident, nul Spinoziſte ne le peut nier, que la figure quarrée, & la figure circulaire, ſont incompatibles dans le même morceau de cire. Il faut donc néceſſairement que la ſubſtance modifiée par la figure quarrée, ne ſoit pas la même ſubſtance que celle qui eſt modifiée par la figure ronde. Ainſi quand je vois une table ronde, & une table quarrée, dans une chambre, je puis ſoûtenir que l'étendue, qui eſt le ſujet de la table ronde, eſt une ſubſtance diſtincte de l'étendue qui eſt le ſujet de l'autre table, car autrement il ſeroit certain que la figure quarrée, & la figure ronde, ſe trouveroient en même temps dans un ſeul & même ſujet; or cela eſt impoſſible. Le fer & l'eau, le vin & le bois, ſont incompatibles; ils demandent donc des ſujets diſtincts en nombre. Le bout inférieur d'un pieu fiché dans une riviere n'eſt point la même modalité que l'autre bout: il eſt entouré de terre, pendant que l'autre eſt entouré d'eau; ils reçoivent donc deux attributs contradictoires, être entouré d'eau, n'être pas entouré d'eau; il faut donc que le ſujet qu'ils modifient ſoit pour le moins deux ſubſtances; car une ſubſtance unique ne peut pas être tout à la fois modifiée par un accident entouré d'eau, & par un accident qui n'eſt point entouré d'eau. Ceci fait voir que l'étendue eſt compoſée d'autant de ſubſtances diſtinctes que de modifications.

II. S'il eſt abſurde de faire Dieu étendu, parce que c'eſt lui ôter ſa ſimplicité, & le compoſer d'un nombre infini de parties, que dirons-nous quand nous ſongerons que c'eſt le réduire à la condition de la matiere, le plus vil de tous les Etres, & celui que preſque tous les anciens Philoſophes ont mis immédiatement au-deſſus du rien? Qui dit la matiere dit le théatre de toutes ſortes de changemens, le champ de bataille des cauſes contraires, le ſujet de toutes les corruptions, & de toutes les générations; en un mot l'Etre dont la nature eſt la plus incompatible avec l'immutabilité de Dieu. Les Spinoziſtes ſoûtiennent pourtant qu'elle ne ſouffre nulle diviſion: mais ils ſoûtiennent cela par la plus frivole, & par la plus froide chicanerie qui ſe puiſſe voir.

Digitized by Google

barras infiniment plus inexplicables, & ſi ſenſibles que jamais un

C'eſt qu'ils prétendent, qu'afin que la matiere fût diviſée, il faudroit que l'une de ſes portions fût ſéparée des autres par des eſpaces vuides; ce qui n'arrive jamais. Il eſt bien certain que c'eſt très-mal définir la diviſion. Nous ſommes auſſi réellement ſéparés de nos amis, lorſque l'intervalle qui nous ſépare eſt occupé par d'autres hommes rangés de file, que s'il étoit plein de terre. On renverſe donc & les idées & le langage, quand on nous ſoûtient que le matiere réduite en cendres & en ſumée ne ſouffre point de ſéparation. Mais que gagneroit-on, ſi nous renoncions à l'avantage que nous donne leur fauſſe maniere de définir le diviſible? Ne nous reſteroit-il pas aſſez de preuves de la mutabilité & de la corruptibilité du Dieu de Spinoza? Tous les hommes ont une idée fort claire de l'immuable: ils entendent par ce mot un Etre qui n'acquiert jamais rien de nouveau; qui ne perd jamais ce qu'il a eu une fois; qui eſt toujours le même, & à l'égard de ſa ſubſtance, & à l'égard de ſes façons d'être. La clarté de cette idée fait que l'on entend très-diſtinctement ce que c'eſt qu'un Etre muable: c'eſt non-ſeulement une nature dont l'exiſtence peut commencer & finir; mais une Nature qui, ſubſiſtant toûjours quant à ſa ſubſtance, peut acquérir ſucceſſivement pluſieurs modifications, & perdre les accidens ou les formes qu'elle a eues quelquefois. Tous les anciens Philoſophes ont reconnu, que cette ſuite continuelle de générations & de corruptions qui ſe remarque dans le monde, ne produit ni ne détruit aucune portion de matiere; & de là vient qu'ils ont dit que la matiere eſt *ingénérable* & *incorruptible* quant à ſa ſubſtance, encore qu'elle ſoit le ſujet de toutes les générations, & de toutes les corruptions. La même matiere, qui eſt du feu à cette heure, étoit du bois auparavant; tous ſes attributs eſſentiels demeurent les mêmes ſous la forme de bois, & ſous la forme de feu: elle ne perd donc, elle n'acquiert donc, que des accidens, & des façons d'être, lorſque le bois eſt changé en feu, le pain en chair, la chair en terre, &c. Elle eſt cependant l'exemple le plus ſenſible & le plus propre qu'on puiſſe donner d'un Etre muable, & ſujet actuellement à toutes ſortes de variations, & de changemens intérieurs. Je dis intérieurs; car les différentes formes ſous leſquelles elle exiſte ne ſont point ſemblables aux variétés d'habits, ſous leſquelles les Comédiens ſe ſont voir ſur le Théatre. Le corps de ces Comédiens peut ſubſiſter ſans aucune ſorte de changement ou d'altération ſous mille ſortes d'habits: le drap & la toille, la ſoie & l'or, ne s'uniſſent point avec celui qui les porte: ce ſont toûjours des corps étrangers, & des ornemens externes: mais les formes qui ſont produites dans la matiere lui ſont unies intérieurement & pénétrativement; elle eſt leur ſujet d'inhérence, & ſelon la bonne Philoſophie il n'y a point d'autre diſtinction entre elles & la matiere, que celle qui ſe rencontre entre les modes & la choſe modifiée. D'où il réſulte que le Dieu des Spinoziſtes eſt une Nature actuellement changeante, & qui paſſe continuellement par divers états qui différent intérieurement & réellement les uns des autres. Il n'eſt donc point l'Etre ſouverainement parfait, dans lequel *il n'y a ni ombre de changement ni variation quelconque.* Notez que le Protée des Poëtes, leur Thetis & leur Vertumne, les images & les exemples de l'inconſtance, & le fondement des Proverbes qui déſignoient l'inſtabilité la plus biſarre du cœur de l'homme, auroient été des Dieux immuables ſi celui des Spinoziſtes étoit immuable; car jamais on n'a prétendu qu'il leur arrivât un changement de ſubſtance, mais ſeulement de nouvelles modalités. Voyez ci-deſſous la Remarque (*bb*).

III. Nous allons voir des abſurdités encore plus monſtrueuſes, en conſidérant le Dieu de Spinoza comme le ſujet de toutes les modifications de la penſée. C'eſt déja une grande difficulté, que de combiner l'étendue & la penſée dans une ſeule ſubſtance; car il ne s'agit point ici d'un alliage

Digitized by Google

un eſprit droit ne ſera capable de les méconnoître. Ceux qui ſe

comme celui des métaux, ou comme celui de l'eau & du vin. Cela ne demande que la *juxta poſition:* mais l'alliage de la penſée & de l'étendue doit être une *identité:* le penſant & l'étendu ſont deux attributs *identifiés* entre eux, par la régle fondamentale & eſſentielle du raiſonnement humain. Je ſuis ſûr que ſi Spinoza avoit trouvé un tel embarras dans une autre Secte, il l'auroit jugée indigne de ſon attention: mais il ne s'en eſt pas fait une affaire dans ſa propre cauſe; tant il eſt vrai que ceux qui cenſurent le plus dédaigneuſement les penſées de leur prochain, ſont fort indulgens envers eux-mêmes. Il ſe moquoit ſans doute du Myſtére de la Trinité, & il admiroit qu'une infinité de gens oſaſſent parler d'une Nature terminée de trois hypoſtaſes, lui qui à proprement parler donne à la Nature divine autant de perſonnes qu'il y a de gens ſur la Terre. Il regardoit comme des fous ceux qui admettant la Transſubſtantiation diſent qu'un homme peut être tout à la fois en pluſieurs lieux, vivre à Paris, être mort à Rome, &c. lui qui ſoûtient que la ſubſtance étendue, unique & indiviſible eſt tout à la fois par-tout, ici froide, ailleurs chaude, ici triſte, ailleurs gaie, &c. Cela ſoit dit en paſſant: mais conſidérez avec attention ce que je vais dire. S'il y a quelque choſe de certain & d'inconteſtable dans les connoiſſances humaines, c'eſt cette Propoſition-ci, On ne peut pas affirmer véritablement d'un même ſujet, aux mêmes égards, & en même temps, deux termes qui ſont oppoſés. Par exemple, on ne peut pas dire ſans mentir, *Pierre ſe porte bien, Pierre eſt fort malade: il nie cela, & il l'affirme:* bien entendu que les termes ont toûjours le même rapport, & le même ſens. Les Spinoziſtes ruinent cette idée, & la falſifient de telle ſorte, qu'on ne ſait plus où ils pourront prendre le caractere de la vérité: car ſi de telles Propoſitions étoient fauſſes, il n'y en a point qu'on pût garantir pour vraies. On ne peut donc rien ſe promettre d'une diſpute avec eux; car s'ils ſont capables de nier cela, ils nieront toute autre raiſon qu'on voudra leur alléguer. Montrons que cet Axiome eſt très-faux dans leur Syſtème, & poſons d'abord pour Maxime inconteſtable, que tous les titres que l'on donne à un ſujet pour ſignifier, ou ce qu'il ſait, ou ce qu'il ſouffre, conviennent proprement & phyſiquement à ſa ſubſtance, & non pas à ſes accidens. Quand nous diſons le fer eſt dur, le fer eſt peſant, il s'enfonce dans l'eau, il fend le bois, nous ne prétendons point dire que ſa dureté eſt dure, que ſa peſanteur eſt peſante, &c. ce langage ſeroit très-impertinent: nous voulons dire que la ſubſtance étendue qui le compoſe, réſiſte, qu'elle peſe, quelle deſcend ſous l'eau, qu'elle diviſe le bois. De même, quand nous diſons qu'un homme nie, affirme, ſe fâche, careſſe, loue, &c. nous faiſons tomber tous ces attributs ſur la ſubſtance même de ſon ame, & non pas ſur ſes penſées, entant qu'elles ſont des accidens ou des modifications. S'il étoit donc vrai, comme le prétend Spinoza, que les hommes fuſſent des modalités de Dieu, on parleroit fauſſement quand on diroit, Pierre nie ceci, il veut cela, il affirme une telle choſe; car réellement & d'effet, ſelon ce Syſtème, c'eſt Dieu qui nie, qui veut, qui affirme; & par conſéquent toutes les dénominations qui réſultent des penſées de tous les hommes, tombent proprement & phyſiquement ſur la ſubſtance de Dieu. D'où il s'enſuit que Dieu hait & aime, nie & affirme, les mêmes choſes en même temps, & ſelon toutes les conditions requiſes, pour faire que la regle que j'ai rapportée touchant les termes oppoſés ſoit fauſſe: car on ne ſauroit nier que ſelon toutes ces conditions priſes en toute rigueur, certains hommes n'aiment & n'affirment ce que d'autres hommes haïſſent & nient. Paſſons plus avant; les termes contradictoires vouloir & ne vouloir pas conviennent ſelon toutes ces conditions en même temps à différens hommes: il faut donc que dans le Syſtème de Spinoza ils conviennent à cette ſubſtance unique & indi-

Digitized by Google

ſe plaignent, que les Auteurs qui ont entrepris de le réfuter n'ont

viſible qu'il nomme Dieu. C'eſt donc Dieu qui en même temps forme l'acte de vouloir, & qui ne le forme pas à l'égard d'un même objet. On vérifie donc de lui deux termes contradictoires, ce qui eſt le renverſement des premiers principes de Métaphyſique. Je ſai bien que dans les Diſputes de la Tranſſubſtantiation, on ſe ſert d'une chicane qui ponrroit venir ici au ſecours des Spinoziſtes. On dit que ſi Pierre vouloit à Rome une choſe qu'il ne voudroit pas à Paris, les termes contradictoires vouloir & ne vouloir pas ne ſeroient point véritables à ſon égard; car puiſqu'on ſuppoſe qu'il veut à Rome, on mentiroit en diſant qu'il ne veut pas. Laiſſons-leur cette vaine ſubtilité; diſons ſeulement que comme un cercle quarré eſt une contradiction, une ſubſtance l'eſt auſſi, quand elle a & de l'amour & de la haine en même temps pour le même objet. Un cercle quarré ſeroit un cercle, & il ne ſe ſeroit pas: voilà une contradiction dans toutes les formes; il le ſeroit ſelon la ſuppoſition, il ne le ſeroit pas, puiſque la figure quarrée exclut eſſentiellement la circulaire. J'en dis autant d'une ſubſtance qui hait, & qui aime, la même choſe; elle l'aime, & ne l'aime pas, rien ne manque à la contradiction; elle l'aime, car on le ſuppoſe; elle ne l'aime pas, vû que la haine eſt eſſentiellement excluſive de l'amour. Voilà ce que c'eſt que la fauſſe délicateſſe. Notre homme ne pouvoit ſouffrir les moindres obſcurités, ou du Péripatétiſme, ou du Judaïſme, ou du Chriſtianiſme; & il embraſſoit de tout ſon cœur une Hypotheſe qui allie enſemble deux termes auſſi oppoſés que la figure quarrée & la circulaire, & qui fait qu'une infinité d'attributs diſcordans & incompatibles, & toute la variété & l'antipathie des penſées du Genre humain ſe vérifient tout à la fois d'une ſeule & même ſubſtance très-ſimple & indiviſible. On dit ordinairement, autant de ſentimens que de têtes: mais ſelon Spinoza, tous les ſentimens de tous les hommes ſont dans une ſeule tête. Rapporter ſimplement de telles choſes c'eſt en faire voir clairement les contradictions; car il eſt manifeſte, ou que rien n'eſt impoſſible, non pas même que deux & deux ſoient douze, ou qu'il y a dans l'Univers autant de ſubſtances que de ſujets, qui ne peuvent recevoir en même temps les mêmes dénominations.

IV. Mais ſi c'eſt phyſiquement parlant une abſurdité prodigieuſe, qu'un ſujet ſimple & unique ſoit modifié en même temps par les penſées de tous les hommes, c'eſt une abomination exécrable quand on conſidere ceci du côté de la Morale Quoi donc! l'Etre infini, l'Etre néceſſaire, l'Etre ſouverainement parfait, ne ſera point ferme, conſtant, & immuable? Que dis-je immuable? il ne ſera pas un moment le même; ſes penſées ſe ſuccéderont les unes aux autres ſans fin & ſans ceſſe: la même bigarrure de paſſions & de ſentimens ne ſe verra pas deux fois. Cela eſt dur à digérer, mais voici bien pis. Cette mobilité continuelle gardera beaucoup d'uniformité en ce ſens, que toûjours pour une bonne penſée l'Etre infini en aura mille de ſottes, d'extravagantes, d'impures, d'abominables. Il produira en lui-même toutes les folies, toutes les rêveries, toutes les faletés, toutes les iniquités du Genre humain: il en ſera non-ſeulement la cauſe efficiente; mais auſſi le ſujet paſſif, *ſubjectum inhæſionis*: il ſe joindra avec elles par l'union la plus intime qui ſe puiſſe concevoir; car c'eſt une union pénétrative, ou plutôt c'eſt une vraie *indentité*, puiſque le mode n'eſt point diſtinct réellement de la ſubſtance modifiée. Pluſieurs grands Philoſophes ne pouvant comprendre qu'il ſoit compatible avec l'Etre ſouverainement parfait, de ſouffrir que l'homme ſoit ſi méchant & ſi malheureux, ont ſuppoſé deux principes, l'un bon & l'autre mauvais; & voici un Philoſophe qui trouve bon que Dieu ſoit lui-même & l'agent & le patient de tous les crimes & de toutes les miſéres de l'homme. Que les hommes ſe haïſ-

Digitized by Google

n'ont pas réuſſi, confondent les choſes: ils voudroient qu'on leur

ſent les uns les autres, qu'ils s'entr'aſſaſſinent au coin d'un bois, qu'ils s'aſſemblent en corps d'Armée pour s'entre-tuer, que les vainqueurs mangent quelquefois les vaincus; cela ſe comprend: parce qu'on ſuppoſe qu'ils ſont diſtincts les uns des autres, & que le tien & le mien produiſent en eux des paſſions contraires. Mais que les hommes n'étant que la modification du même être, n'y ayant par conſéquent que Dieu qui agiſſe; & le même Dieu en nombre qui ſe modifie en Turc, ſe modifiant en Hongrois, il y ait des guerres & des batailles, c'eſt ce qui ſurpaſſe tous les monſtres & tous les déréglemens chimériques des plus folles têtes qu'on ait jamais enfermées dans les petites maiſons. Remarquez bien, comme je l'ai déjà dit, que les modes ne ſont rien, & que ce ſont les ſubſtances ſeules qui agiſſent & qui ſouffrent. Cette phraſe, *la douceur du miel chatouille la langue*, n'eſt vraie qu'entant qu'elle ſignifie que la ſubſtance étendue dont le miel eſt compoſé chatouille la langue. Ainſi dans le Syſtême de Spinoza tous ceux qui diſent, *les Allemans ont tué dix mille Turcs*, parlent mal & fauſſement, à moins qu'ils n'entendent, *Dieu modifié en Allemans a tué Dieu modifié en dix mille Turcs:* & ainſi toutes les phraſes par leſquelles on exprime ce que ſont les hommes les uns contre les autres, n'ont point d'autre ſens véritable que celui-ci, *Dieu ſe hait lui-même; il ſe demande des graces à lui-même, & ſe les refuſe; il ſe perſecute, il ſe tue, il ſe mange, il ſe calomnie, il s'envoye ſur l'échafaut, &c.* Cela ſeroit moins inconcevable, ſi Spinoza s'étoit repréſenté Dieu comme un aſſemblage de pluſieurs parties diſtinctes: mais il l'a réduit à la plus parfaite ſimplicité, à l'unité de ſubſtance, à l'indiviſibilité. Il débite donc les plus infames & les plus furieuſes extravagances qui ſe puiſſent concevoir, & infiniment plus ridicules que celles des Poëtes touchant les Dieux du Paganiſme. Je m'étonne, ou qu'il ne s'en ſoit pas apperçu, ou que les ayant enviſagées il ſe ſoit opiniâtré à ſon principe. Un bon eſprit aimeroit mieux défricher la terre avec les dents & les ongles, que de cultiver une Hypotheſe auſſi choquante, & auſſi abſurde que celle-là.

V. Encore deux Objections: il y a eu des philoſophes aſſez impies, pour nier qu'il y eût un Dieu: mais ils n'ont point pouſſé leur extravagance juſques à dire, que s'il exiſtoit, il ne ſeroit point une nature parfaitement heureuſe. Les plus grands Sceptiques de l'Antiquité ont dit, que tous les hommes ont une idée de Dieu ſelon laquelle il eſt une nature vivante, heureuſe, incorruptible, parfaite dans la félicité, & non-ſuſceptible d'aucun mal. Le bonheur étoit la propriété la moins ſéparable que l'on enfermât dans ſon idée: ceux qui lui ôtoient l'autorité, & la direction du Monde, lui laiſſoient au moins la felicité, & une immortelle béatitude. Ceux qui le faiſoient ſujet à la mort, diſoient pour le moins qu'il étoit heureux toute ſa vie. C'étoit ſans doute une extravagance qui tenoit de la folie, que de ne pas réunir dans la nature divine l'immortalité & le bonheur. Plutarque réfute très-bien cette abſurdité des Stoïques: je vais analyſer ſes paroles tant à cauſe qu'elles prouvent une penſée que j'avance ci deſſus, que parce qu'elles combattent les Spinoziſtes; car ſon raiſonnement ne peut compatir avec l'Hypotheſe que Dieu ſoit ſujet à la mort quant à ſes parties, ou à ſes modalités; qu'il ſoit comme la matiere des générations & des corruptions, qu'il détruiſe ſes modalités, qu'il s'entretienne de cette ruine, &c. Mais quelque folle que fût cette rêverie des Stoïciens, elle n'ôtoit point aux Dieux leur bonheur pendant la vie. Les Spinoziſtes ſont peut-être les ſeuls qui ayent réduit la Divinité à la miſere. Or quelle miſere? quelquefois ſi grande qu'il ſe jette dans le deſeſpoir, & qu'il s'anéantiroit s'il le pouvoit; il y tâche; il s'ôte tout ce qu'il ſe peut ôter; il ſe pend; il ſe précipite, ne

Digitized by Google

leur levât pleinement les difficultés ſous leſquelles il a ſuccombé

pouvant plus ſupporter la triſteſſe affreuſe qui le dévore. Ce ne ſont point ici des déclamations, c'eſt un langage exact & philoſophique; car ſi l'homme n'eſt qu'une modification, il ne fait rien: ce ſeroit une phraſe impertinente, bouſonne, bourleſque, que de dire *la joye eſt gaye, la triſteſſe eſt triſte*: c'eſt une ſemblable phraſe dans le Syſtème de Spinoza, que d'affirmer, *l'homme penſe, l'homme s'affige, l'homme ſe pend, &c.* Toutes ces propoſitions doivent être dites de la ſubſtance dont l'homme n'eſt que le mode. Comment a-t-on pû s'imaginer qu'une Nature indépendante, qui exiſte par elle même, & qui poſſéde des perfections infinies, ſoit ſujette à tous les malheurs du genre humain? Si quelque autre Nature la contraignoit à ſe donner du chagrin, à ſentir de la douleur, on ne trouveroit pas ſi étrange qu'elle employât ſon activité à ſe rendre malheureuſe; on diroit, Il faut bien qu'elle obéiſſe à une force majeure; c'eſt apparemment pour éviter un plus grand mal qu'elle ſe donne la gravelle, la colique, la fievre chaude, la rage. Mais elle eſt ſeule dans l'Univers; rien ne lui commande, rien ne l'exhorte, rien ne la prie. C'eſt ſa propre nature, dira Spinoza, qui la porte à ſe donner à elle-même en certaines circonſtances un grand chagrin, & une douleur très-vive. Mais, lui repondrai-je, ne trouvez-vous pas quelque choſe de monſtrueux & d'inconcevable dans une telle fatalité?

Les raiſons très-fortes, qui combattoient la doctrine que nos ames ſont une portion de Dieu, ont encore plus de Solidité contre Spinoza. On objecte à Pythagoras dans un Ouvrage de Ciceron, qu'il réſulte de cette doctrine trois fauſſetés évidentes: 1, que la nature divine ſeroit déchirée en piéces; 2, qu'elle ſeroit malheureuſe autant de fois que les hommes: 3, que l'eſprit humain n'ignoreroit aucune choſe, puiſqu'il ſeroit Dieu.

VI. Si je ne me ſouvenois que je ne fais pas un Livre contre cet homme, mais ſeulement quelques petites Remarques en paſſant, je trouverois bien d'autres abſurdités dans ſon Syſtème. Finiſſons par celle-ci. Il s'eſt embarqué dans une Hypotheſe qui rend ridicule tout ſon travail; & je ſuis bien aſſûré qu'à chaque page de ſon Ethique ou peut trouver un galimatias pitoyable. Premierement, je voudrois ſavoir à qui il en veut, quand il rejette certaines doctrines, & qu'il en propoſe d'autres. Veut-il apprendre des vérités? Veut-il réfuter des erreurs? Mais eſt-il en droit de dire qu'il y a des erreurs? Les penſées des Philoſophes ordinaires, celles des Juifs, celles des Chrétiens, ne ſont-elles pas des modes de l'Etre infini, auſſi bien que celles de ſon Ethique? Ne ſont-elles pas des réalités auſſi néceſſaires à la perfection de l'Univers, que toutes ſes ſpéculations? N'émanent-elles pas de la cauſe néceſſaire? Comment donc oſe-t-il prétendre qu'il y a là quelque choſe à rectifier? En ſecond lieu, ne prétend-il pas que la nature dont elles ſont les modalités agit néceſſairement, qu'elle va toujours ſon grand chemin, qu'elle ne peut ni ſe détourner, ni s'arrêter, ni qu'étant unique dans l'Univers, aucune cauſe extérieure ne l'arrêtera jamais, ni ne la redreſſera? Il n'y a donc rien de plus inutile que les Leçons de ce Philoſophe. C'eſt bien à lui, qui n'eſt qu'une modification de ſubſtance, à preſcrire à l'Etre infini ce qu'il faut faire? Cet Etre l'entendra-t-il? & s'il l'entendoit, pourroit-il en profiter? N'agit-il pas toûjours ſelon toute l'étendue de ſes forces, ſans ſavoir ni où il va ni ce qu'il fait? Un homme comme Spinoza ſe tiendroit fort en repos, s'il raiſonnoit bien. S'il eſt poſſible qu'un tel dogme s'établiſſe, diroit-il, la néceſſité de la nature l'établira ſans mon Ouvrage: s'il n'eſt pas poſſible, tous mes Ecrits n'y feront rien.

(o) *Ils voudroient qu'on leur levât pleinement les difficultés ſous leſquelles* Spinoza *a ſuccombé.*] On ne ſe trompera pas, ce me ſemble, ſi l'on ſuppoſe qu'il ne s'eſt jetté dans le précipice, que pour n'avoir pû compren-

Digitized by Google

bé (o); mais il leur devoit ſuffire que l'on renverſât totalement

dre, ni que la matiere ſoit éternelle & différente de Dieu, ni qu'elle ait été produite de rien, ni qu'un Eſprit infini & ſouverainement libre, créateur de toutes choſes, ait pû produire un Ouvrage tel que le Monde. Une matiere qui exiſte néceſſairement, & qui néanmoins eſt deſtituée d'activité, & ſoûmiſe à la puiſſance d'un autre principe, n'eſt pas un objet dont la Raiſon s'accommode. Nous ne voyons nulle convenance entre ces trois qualités : l'idée de l'ordre combat une telle aſſociation. Une matiere créée de rien n'eſt pas concevable, quelques efforts que l'on veuille faire pour ſe former une idée d'un acte de volonté, qui convertiſſe en une ſubſtance réelle ce qui n'étoit rien auparavant. Ce Principe des Anciens, *ex nihilo nihil fit*, *rien ne ſe fait de rien*, ſe préſente inceſſamment à notre imagination, & y brille d'une maniere ſi éclatante, qu'il nous fait lâcher priſe, en cas que nous euſſions commencé de concevoir quelque choſe dans la création. Enfin, qu'un Dieu infiniment bon, infiniment ſaint, infiniment libre, pouvant faire des créatures toûjours ſaintes & toûjours heureuſes, ait mieux aimé qu'elles fuſſent criminelles & malheureuſes éternellement, eſt un objet qui fait de la peine à la Raiſon; & d'autant plus qu'elle ne ſauroit comprendre l'accord de la liberté de l'homme, avec la qualité d'un Etre tiré du néant. Or ſans cet accord, elle ne ſauroit comprendre que l'homme puiſſe mériter aucune peine ſous une Providence libre, bonne, ſainte, & juſte. Voilà trois inconvéniens qui obligérent Spinoza à chercher un nouveau Syſtême, où Dieu ne fût pas diſtingué de la matiere, & où il agît néceſſairement, & ſelon toute l'étendue de ſes forces, non pas hors de lui-même, mais en lui-même. Il réſulte de cette ſuppoſition, que cette cauſe néceſſaire ne mettant aucunes bornes à ſa puiſſance, & n'ayant pour regle de ſes actions ni la bonté, ni la juſtice, ni la ſcience, mais la ſeule force infinie de ſa nature, a dû ſe modifier ſelon toutes les réalités poſſibles; de ſorte que les erreurs & les crimes, la douleur & le chagrin, étant des modalités auſſi réelles que les vérités, & les vertus, & les plaiſirs, l'Univers a dû contenir de tout cela. Spinoza croyoit ſatisfaire par ce moyen aux Objections Manichéennes contre l'unité de principe. Elles n'ont de force que dans la ſuppoſition qu'un principe unique de toutes choſes agit par choix, & qu'il peut faire ou ne pas faire, & qu'il limite ſa puiſſance ſelon les regles de la bonté & de l'équité, ou ſelon l'inſtinct de la malice. Suppoſant cela on demande, ſi ce principe unique eſt bon, d'où vient le mal? S'il eſt mauvais, d'où vient le bien? Spinoza répondroit, mon principe unique ayant la puiſſance de faire le mal & le bien, & faiſant tout ce qu'il peut faire, il faut de toute néceſſité qu'il y ait du bien & du mal dans l'Univers. Peſez, je vous prie, dans une juſte balance les trois inconvéniens qu'il a voulu éviter, & les ſuites extravagantes & abominables de l'Hypotheſe qu'il a ſuivie, vous trouverez que ſon choix n'eſt ni celui d'un homme de bien ni celui d'un homme d'eſprit. Il laiſſe des choſes dont le pis que l'on puiſſe dire eſt que la foibleſſe de notre Raiſon ne nous permet pas de connoître clairement qu'elles ſoient poſſibles, & il en embraſſe d'autres dont l'impoſſibilité eſt manifeſte. Il y a bien de la différence entre ne comprendre pas la poſſibilité d'un objet, & en comprendre l'impoſſibilité. Or voyez l'injuſtice des Lecteurs. Ils veulent que tous ceux qui écrivent contre Spinoza, ſoient obligés de leur mettre ſous la main, & dans la derniere clarté, les verités qu'il n'a pû comprendre, & dont les difficultés l'ont pouſſé ailleurs; & parce qu'ils ne trouvent point cela dans les Ecrits Anti-Spinoziſtes, ils prononcent que l'on n'a pas réuſſi. Ne ſuffit-il pas que l'on renverſe l'edifice de cet Athée? Le bon ſens veut que la coûtume ſoit maintenue contre l'entrepriſe des innovateurs, à moins qu'ils n'apportent de meilleures loix; & de cela ſeul que leurs penſées ne vaudroient pas mieux que les établiſſe-

Digitized by Google

ment ſa ſuppoſition, comme l'ont fait les plus foibles mêmes de ſes Adverſaires (*p*). Il ne faut pas oublier que cet Impie n'a

mens qui jouïſſent de la poſſeſſion, elles mériteroient d'être rejettées, quand même elles ne ſeroient pas plus mauvaiſes que les abus qu'elles combattroient. Soûmettez-vous à la coûtume, doit-on dire à ces gens-là, ou donnez-nous quelque choſe de meilleur. A plus forte raiſon eſt-il juſte de rejetter le Syſtême des Spinoziſtes, puiſqu'il ne ſe dégage de quelques difficultés, que pour s'engager dans des embarras plus inexplicables. Si les difficultés étoient égales de part & d'autre, ce ſeroit pour le Syſtême ordinaire qu'il faudroit prendre parti, puiſqu'outre le privilége de la poſſeſſion, il auroit encore l'avantage de nous promettre de grands biens pour l'avenir, & de nous laiſſer mille reſſources conſolantes dans les malheurs de cette vie. Quelle conſolation n'eſt-ce pas dans ſes diſgraces, que de ſe flatter que les prieres qu'on adreſſe à Dieu ſeront exaucées, & qu'en tout cas il nous tiendra compte de notre patience, & nous fournira un magnifique dédommagement! C'eſt une grande conſolation que de ſe pouvoir flatter que les autres hommes déféreront quelque choſe à l'inſtinct de leur conſcience, & à la crainte de Dieu. Cela veut dire que l'Hypotheſe ordinaire eſt en même temps & plus véritable, & plus commode que celle de l'impiété. Il ſuffiſoit donc pour avoir plein droit de rejetter l'Hypotheſe de Spinoza, de pouvoir dire, *elle n'eſt pas expoſée à de moindres Objections que l'Hypotheſe Chrétienne.* Ainſi, tout Auteur qui montre que le Spinoziſme eſt obſcur & faux dans ſes premieres propoſitions, & embarraſſé d'abſurdités impénétrables & contradictoires dans ſes ſuites, doit paſſer pour l'avoir bien réfuté, encore qu'il ne ſatisfit point clairement à toutes ſes Objections. Réduiſons tout à peu de mots. L'Hypotheſe ordinaire, comparée à celle des Spinoziſtes en ce qu'elles ont de clair, nous montre plus d'évidence; & quand elle eſt comparée avec l'autre en ce qu'elles ont d'obſcur, elle paroît moins oppoſée aux lumiéres naturelles: & d'ailleurs, elle nous promet un bien infini après cette vie, & nous procure mille conſolations dans celle-ci; au lieu que l'autre ne nous promet rien hors de ce monde, & nous prive de la confiance dans nos prieres, & dans les remors de notre prochain: l'Hypotheſe ordinaire eſt donc préférable à l'autre.

(*p*) . . . . *comme l'ont fait les plus foibles mêmes de ſes Adverſaires.*] Je ne m'érigerai point en Maître des Cérémonies, pour placer ces Meſſieurs-là, ou aux plus hauts rangs, ou aux plus bas. Je me contenterai de nommer ceux qui ſont venus à ma connoiſſance. Mr. Velthuyſe publia un Livre contre Spinoza l'an 1680. Il a pour Titre, *Traité du Culte naturel & de l'origine de la Moralité.* Quatre ans après on vit un Livre du Sieur Aubert de Verſé, qu'il intitula, *L'Impie convaincu, ou Diſſertation contre Spinoza, dans laquelle l'on réfute les fondemens de ſon Athéiſme.* Mr. Poiret inféra dans la ſeconde Edition de ſes Penſées *de Dieu, de l'ame & du mal*, un Traité qui a pour Titre *Les fondements de l'Athéiſme détruits, ou Eſſai ſur l'abſurde Athéiſme de Spinoza.* On vit paroître l'an 1690 un Livre poſthume de Mr. Wittichius, intitulé *Anti-Spinoza, ou examen de la Morale de Spinoza, avec un Commentaire ſur la nature de Dieu & de ſes attributs.* Ajoûtez à tout cela un Ecrit Flamand cité par Monſr. Saldenus.

Ajoûtez y de plus, 1, un Livre Flamand publié par le même François Cuper dont j'ai parlé au commencement de la Remarque (*m*). Ce Livre Flamand n'eſt autre choſe que la Traduction de ce qu'Henri Morus a dit en Latin contre Spinoza dans quelques endroits de ſes Ouvrages. Cela parut très-ſolide à François Cuper, quoique ſes *Secrets de l'Athéiſme découverts euſſent été traités* avec le dernier mépris par Henri Morus. 2. Le Livre, que Dom François Lami Bénédictin fit Imprimer à Paris l'an 1696. Il a pour Titre, *Le nouvel*

Digitized by Google

n'a point connu les dépendances inévitables de ſon Syſtême; car il s'eſt moqué de l'apparition des Eſprits, & il n'y a point de

Athéiſme renverſé, ou Réfutation du Syſtême de Spinoza, tirée pour la plûpart de la connoiſſance de la nature de l'homme. Vous en trouverez l'Extrait dans le Journal des Savans du 28 de Janvier 1697, & vous en verrez un juſte Eloge à la page 101 de la 2e Partie du *Chevræana* à l'Edition de Hollande. 3. L'Ouvrage que Mr. Jaquelot fit imprimer à la Haye l'an 1697. Il eſt intitulé *Diſſertations ſur l'exiſtence de Dieu, où l'on démontre cette vérité par l'Hiſtoire Univerſelle de la premiere Antiquité du Monde, par la Réfutation du Syſtême d'Epicure & de Spinoza, &c.* Vous en trouverez un bon Extrait dans l'Hiſtoire des Ouvrages des Savans. 4. L'Ouvrage que Monſr. Jens publia à Dort l'an 1698. C'eſt un Ouvrage de 66 pages *in* 4: l'Auteur eſt Médecin à Dort, & pere de Mr. Jens, qui eſt Recteur du Collége de la même ville, & un ſavant Humaniſte, & un bon Critique. Il ne faut pas oublier le Livre Flamand que Mr. van Til publia l'an 1696. Je parlerai ci-deſſous d'un Ecrit Flamand qui vient de paroître.

Vous trouverez dans tous ces Ouvrages le renverſement des principes de Spinoza; vous y trouverez que dès le commencement de ſon Ouvrage il avance de fauſſes Propoſitions: ainſi ce qu'il en conclut dans la ſuite ne peut être d'aucune force. On peut le laiſſer courir tant qu'il voudra: que peut-il faire en courant beaucoup, s'il s'égare dès les premiers pas? Notez que ſes plus grands admirateurs reconnoiſſent, que s'il avoit enſeigné les dogmes dont on l'accuſe, il ſeroit digne d'exécration: mais ils prétendent qu'on ne l'a pas entendu. Les Adverſaires de Spinoza l'ont tellement confondu & abîmé, qu'il ne reſte d'autre moyen de leur répliquer que celui dont les Janſéniſtes ſe ſont ſervis contre les Jéſuites, qui eſt de dire que ſon ſentiment n'eſt pas tel qu'on le ſuppoſe. Voilà à quoi ſe réduit ſon Apologiſte. Afin donc qu'on voye que perſonne ne ſauroit diſputer à ſes Adverſaires l'honneur du triomphe, il ſuffit de conſidérer qu'il a enſeigné effectivement ce qu'on lui impute, ou qu'il s'eſt contredit miſérablement, & n'a ſû ce qu'il vouloit. On l'accuſe d'avoir dit que tous les êtres particuliers ſont des modifications de Dieu. Ce qu'il prouve par la raiſon que tout eſt ou mode ou ſubſtance, & que les modes ne peuvent ni exiſter ni être conçus ſans la ſubſtance. Quand donc un Apologiſte parle de cette maniere, S'il étoit vrai que Spinoza eût enſeigné que tous les êtres particuliers ſont des modes de la ſubſtance divine, la victoire de ſes Adverſaires ſeroit complete, & je ne voudrois pas la leur conteſter; je ne leur conteſte que le fait, je ne crois pas que la doctrine qu'ils ont très-bien réfutée ſoit dans ſon Livre: quand, dis-je, un Apologiſte parle de la ſorte, que lui manque-t-il qu'un aveu formel de la défaite de ſon Heros; car évidemment le dogme en queſtion eſt dans la Morale de Spinoza.

Il faut que je donne ici un exemple de la fauſſeté de ſes premieres Propoſitions: il ſervira à montrer combien il étoit facile de renverſer ſon Syſtême. Sa 5me Propoſition contient ces paroles, *Il ne peut pas exiſter deux ou pluſieurs ſubſtances de la même nature, ou qui ayent les mêmes attributs:* voilà ſon Achille, c'eſt la baſe la plus ferme de ſon bâtiment: mais en même temps c'eſt un ſi petit Sophiſme, qu'il n'y a point d'Ecolier qui s'y laiſſât prendre. Tous ceux qui régentent la Philoſophie de l'Ecole apprennent d'abord à leurs Auditeurs ce que c'eſt que genre, qu'eſpece, qu'individu. Il ne faut que cette Leçon, pour arrêter tout d'un coup la machine de Spinoza. Il ne faut qu'un petit *diſtinguo* conçu en ces termes: *Il ne peut exiſter deux ſubſtances de même nature ou de mêmes attributs identiquement*, c'eſt ce qu'on ne ſauroit nier: mais on nie *qu'il ne puiſſe exiſter pluſieurs ſubſtances d'une nature ſemblable, ou munies d'attributs ſemblables.* Que pourroit dire Spinoza contre cette diſtinction? Ne faut-il pas qu'il l'ad-

Digitized by Google

de Philoſophe qui ait moins de droit de la nier (*q*). Il doit reconnoître que tout penſe dans la Nature, & que l'homme n'eſt point la plus éclairée & la plus intelligente modification de l'Uni-

mette par rapport aux modalités ? L'homme, ſelon lui, n'eſt-il pas une eſpece de modification, & Socrate n'eſt-il pas un individu de cette eſpece ? Voudroit-il qu'on lui ſoutînt que Benoît Spinoza, & le Juif qui lui donna un coup de couteau, n'étoient pas deux modalités, mais une ſeule ? On le pourroit invinciblement, ſi ſa preuve de l'unité de ſubſtance étoit bonne ; mais puiſqu'elle prouve trop, car elle prouve qu'il ne pourroit y avoir dans l'Univers qu'une modification, il faut qu'il ſoit des premiers à la rejetter. Il faut donc qu'il ſache que le mot *idem* ſignifie deux choſes, ou *identité*, ou ſimilitude. Un tel, diſons-nous, eſt né le même jour que ſon pere, & mort le même jour que ſa mere. A l'égard d'un homme qui ſeroit né le 1 de Mars 1630, & mort le 10 de Février 1655, & dont le pere ſeroit né le 1 de Mars 1610 & la mere ſeroit morte le 10 de Février 1655, la Propoſition ſeroit véritable ſelon les deux ſens du mot *même*. On le prendroit pour *ſemblable* dans la premiere partie de cette Propoſition, mais non pas dans la ſeconde. Pythagore & Ariſtote, ſelon le Syſtême de Spinoza, étoient deux modalités ſemblables. Chacune avoit toute la nature de modalité, & néanmoins l'une différoit de l'autre. Diſons-en autant de deux ſubſtances : chacune poſſede toute la nature & tous les attributs de la ſubſtance, & néanmoins elles ne ſont pas une ſubſtance, mais deux. Il y a bien peu d'idées dans notre eſprit qui ſoient plus claires que celles de l'*identité*. On la brouille, j'en conviens, & on l'applique très-mal dans le langage ordinaire ; les peuples, les fleuves, &c. paſſent pour les mêmes peuples, & les mêmes fleuves, pendant pluſieurs ſiecles ; le corps d'un homme paſſe pour le même corps pendant ſoixante ans ou plus : mais ces expreſſions populaires & abuſives ne nous ôtent point la régle ſûre de l'*identité* ; elles n'effacent point de notre ame cette idée, *Une choſe dont on peut nier ou affirmer ce qui ne peut être nié ou affirmé d'une autre choſe, eſt diſtincte de cette autre. Lorſque tous les attributs de temps, de lieu, &c. qui conviennent à une choſe, conviennent auſſi à une autre choſe, elles ne ſont qu'un ſeul être.* Mais nonobſtant la clarté de ces idées, on ne ſauroit dire combien il y a eu de grands Philoſophes qui ont erré là-deſſus, & qui ont réduit à l'unité toutes les ames & toutes les intelligences, quoiqu'ils reconnuſſent que les unes étoient unies à des corps auxquels les autres n'étoient pas unies. Ce ſentiment étoit ſi commun en Italie dans le XVI Siecle, que le Pape Leon X ſe crut obligé de le condamner, & de ſoûmettre à de grieves peines tous ceux qui l'enſeigneroient. Obſervons qu'il y a des Philoſophes qui brouillent étrangement l'idée de l'*identité* ; car ils ſoûtiennent que les parties du continu ne ſont point diſtinctes avant la ſéparation actuelle. On ne peut rien dire de plus abſurde.

(*q*) *Il n'y a point de Philoſophe qui ait moins de droit de nier* l'apparition des Eſprits.] Je l'ai dit ailleurs ; quand on ſuppoſe qu'un eſprit ſouverainement parfait a tiré les créatures du ſein du néant, ſans y être determiné par ſa nature, mais par un choix libre de ſon bon-plaiſir, on peut nier qu'il y ait des Anges. Si vous demandez pourquoi un tel Créateur n'a point produit d'autres eſprits que l'ame de l'homme, on vous répondra, tel a été ſon bon-plaiſir, vous ne pourrez oppoſer rien de raiſonnable à cette Réponſe, à moins que vous ne prouviez le fait, c'eſt-à-dire qu'il y a des Anges. Mais, quand on ſuppoſe que le Créateur n'a point agi librement, & qu'il a épuiſé ſans choix ni regle toute l'étendue de ſa puiſſance, & que d'ailleurs la penſée eſt l'un de ſes attributs, on eſt ridicule ſi l'on ſoûtient qu'il n'y a pas de Démons. On doit croire que la penſée du Créateur s'eſt modifiée non-ſeulement dans le corps des hommes, mais auſſi par

Digitized by Google

l'Univers. Il doit donc admettre des Démons. Toute la Dispute de ſes Partiſans ſur les miracles n'eſt qu'un jeu de mots (*r*), & ne ſert qu'à faire voir de plus en plus l'inexactitude de ſes idées.

tout l'Univers: & qu'outre les animaux que nous connoiſſons, il y en a une infinité que nous ne connoiſſons point, & qui nous ſurpaſſent en lumieres & en malice, autant que nous ſurpaſſons à cet égard les chiens & les bœufs: car ce ſeroit la choſe du monde la moins raiſonnable, que d'aller s'imaginer que l'eſprit de l'homme eſt la modification la plus parfaite qu'un être infini, agiſſant ſelon toute l'étendue de ſes forces, a pû produire. Nous ne concevons nulle liaiſon naturelle entre l'entendement & le cerveau; c'eſt pourquoi nous devons croire qu'une créature ſans cerveau eſt auſſi capable de penſer, qu'une créature organiſée comme nous le ſommes. Qu'eſt-ce donc qui a pû porter Spinoza à nier ce que l'on dit des eſprits? Pourquoi a-t-il crû qu'il n'y a rien dans le monde qui ſoit capable d'exciter dans notre machine la vûe d'un ſpectre, de faire du bruit dans une chambre, & de cauſer tous les phénomenes magiques dont les Livres font mention? Eſt-ce qu'il a crû que pour produire tous ces effets, il faudroit avoir un corps auſſi maſſif que celui de l'homme; & qu'en ce cas-là les Démons ne pourroient pas ſubſiſter dans l'air, ni entrer dans nos maiſons, ni ſe dérober à nos yeux? Mais cette penſée ſeroit ridicule: la maſſe de chair dont nous ſommes compoſés eſt moins une aide, qu'un obſtacle à l'eſprit & à la force. J'entens la force médiate, ou la faculté d'appliquer les inſtrumens les plus propres à la production des grands effets. C'eſt de cette faculté que naiſſent les actions les plus ſurprenantes de l'homme. Mille & mille exemples nous le font voir. Un Ingénieur, petit comme un nain, maigre, pâle, fait plus de choſes que n'en ſeroient deux mille ſauvages plus forts que Milon. Une machine animée plus petite dix mille fois qu'une fourmi, pourroit être plus capable de produire de grands effets qu'un éléphant: elle pourroit découvrir les parties inſenſibles des animaux & des plantes; & s'aller placer ſur le ſiége des premiers reſſorts de notre cerveau, & y ouvrir des valvules dont l'effet ſeroit que nous viſſions des fantômes, & entendiſſions du bruit, &c. Si les Médecins connoiſſoient les premieres fibres, & les premieres combinaiſons des parties, dans les végétaux, dans les minéraux, dans les animaux, ils connoîtroient auſſi les inſtrumens propres à les déranger, & ils pourroient appliquer ces inſtrumens comme il ſeroit néceſſaire, pour produire de nouveaux arrangemens qui convertiroient les bonnes viandes en poiſon, & les poiſons en bonnes viandes. De tels Médecins ſeroient ſans comparaiſon plus habiles qu'Hippocrate; & s'ils étoient aſſez petits pour entrer dans le cerveau, & dans les viſceres, ils guériroient qui ils voudroient, & ils cauſeroient auſſi quand ils voudroient les plus étranges maladies qui ſe puiſſent voir. Tout ſe réduit à cette Queſtion, *Eſt-il poſſible qu'une modification inviſible ait plus de lumieres que l'homme, & plus de mechanceté?* Si Spinoza prend la négative, il ignore les conſéquences de ſon Hypotheſe, & ſe conduit témérairement & ſans principes. On pourroit faire ſur cela une longue Diſſertation, où l'on préviendroit tous ſes ſubterfuges, & toutes ſes objections. Conférez avec ceci ce que l'on a obſervé dans l'Article de Lucrece, & dans celui d'Hobbes.

(*r*) *La Diſpute* des Spinoziſtes *ſur les miracles n'eſt qu'un jeu des mots.*] L'opinion ordinaire des Théologiens orthodoxes eſt que Dieu produit les miracles immédiatement, ſoit qu'il ſe ſerve de l'action des créatures, ſoit qu'il ne s'en ſerve pas. L'un & l'autre de ces deux moyens ſont un témoignage inconteſtable qu'il eſt au deſſus de la Nature; car s'il produit quelque choſe ſans l'emploi des autres cauſes, il ſe peut paſſer de la Nature; & jamais il ne les employe dans un miracle, qu'après les avoir détour-

Digitized by Google

idées. Il mourut, dit-on, bien persuadé de son Athéisme, & il prit des précautions pour empêcher qu'en cas de besoin son incon-

nées de leur cours : il fait donc voir qu'elles dépendent de sa volonté, qu'il suspend leur force quand il lui plaît, ou qu'il l'applique d'une façon différente de leur détermination ordinaire. Les Cartésiens qui le font la cause prochaine & immédiate de tous les effets de la Nature, supposent que quand il fait des miracles il n'observe point les Loix générales qu'il a établies; il y fait une exception, & il applique les corps tout autrement qu'il n'auroit fait s'il avoit suivi les Loix générales. Là-dessus ils disent que s'il y avoit des Loix générales, par lesquelles Dieu se fût engagé à mouvoir le corps selon les desirs des Anges, & qu'un Ange eût souhaité que les eaux de la mer rouge se partageassent, le passage des Israélites ne seroit pas un miracle proprement dit. Cette conséquence, qui émane nécessairement de leur principe, empêche que leur définition du miracle n'ait toutes les commodités qu'on doit souhaiter : il vaudroit donc mieux qu'ils disent que tous les effets contraires aux Loix générales qui nous sont connues, sont des miracles; & par ce moyen les plaies d'Egypte, & telles autres actions extraordinaires rapportées dans l'Ecriture, seront des miracles proprement parlant. Or pour faire voir la mauvaise foi, & les illusions des Spinozistes sur cette matiere, il suffit de dire que quand ils rejettent la possibilité des miracles, ils alleguent cette raison, c'est que Dieu & la Nature sont le même être : de sorte que si Dieu faisoit quelque chose contre les Loix de la Nature, il feroit quelque chose contre lui-même; ce qui est impossible. Parlez nettement & sans équivoque; dites que les Loix de la Nature n'ayant pas été faites par un Législateur libre, & qui connût ce qu'il faisoit, mais étant l'action d'une cause aveugle & nécessaire, rien ne peut arriver qui soit contraire à ces Loix. Vous allegueriez alors contre les miracles votre propre Thèse : ce sera la pétition du principe : mais au moins vous parlerez rondement. Tirons-les de cette généralité; demandons leur ce qu'ils pensent des miracles rapportés dans l'Ecriture. Ils en nieront absolument tout ce qu'ils n'en pourront pas attribuer à quelque tour de soupleſſe. Laissons leur passer le front d'airain qu'il faut avoir, pour s'inscrire en faux contre des faits de cette nature; attaquons-les par leurs principes. Ne dites-vous pas que la puissance de la Nature est infinie? & le seroit-elle s'il n'y avoit rien dans l'Univers qui pût redonner la vie à un homme mort? Le seroit-elle s'il n'y avoit qu'un seul moyen de former des hommes, celui de la génération ordinaire? Ne dites-vous pas que la connoissance de la Nature est infinie? Vous niez cet entendement divin, où selon nous la connoissance de tous les êtres possibles est réunie : mais en dispersant la connoissance, vous ne niez point son infinité. Vous devez donc dire que la Nature connoît toutes choses, à-peu-près comme nous disons que l'homme entend toutes les Langues; un seul homme ne les entend pas toutes : mais les uns entendent celles-ci, & les autres celles-là. Pouvez-vous nier que l'Univers ne contienne rien qui connoisse la construction de notre corps? Si cela étoit, vous tomberiez en contradiction, vous ne reconnoîtriez plus que la connoissance de Dieu fût partagée en une infinité de manieres : l'artifice de la construction de nos organes ne lui seroit point connu. Avouez donc, si vous voulez raisonner conséquemment, qu'il y a quelque modification qui le connoît : avouez qu'il est très-possible à la Nature de ressusciter un mort, & que votre maître confondoit lui-même ses idées, & ignoroit les suites de son principe, lorsqu'il disoit que s'il eût pû se persuader la résurrection de Lazare il auroit brisé en pieces tout son Système, il auroit embrassé sans répugnance la foi ordinaire des Chrétiens.

Cela suffit pour prouver à ces gens-là qu'ils démentent leurs Hypotheses lorsqu'ils nient la possibi-

Digitized by Google

inconſtance ne fût reconnue (*s*). S'il eût raiſonné conſéquemment, il n'eût pas traité de chimérique la peur des Enfers (*t*). Ses

lité des miracles: je veux dire, afin d'ôter toute équivoque, la poſſibilité des événemens racontés dans l'Ecriture.

(*s*) *Il prit des précautions pour empêcher qu'en cas de beſoin ſon inconſtance ne fût reconnue.*] Je veux dire qu'il donna bon ordre, qu'en cas que l'approche de la mort, ou les effets de la maladie, le fiſſent parler contre ſon Syſtême, aucune perſonne ſuſpecte n'en fût témoin. Voici le fait; ou du moins voici ce qu'on en a dit dans un Ouvrage imprimé: C'eſt peut-être que les Athées „ne defirent la louan„ge que foiblement? Mais que peut„on faire de plus que ce qui fut fait „par Spinoza, un peu avant que de „mourir? La choſe eſt de fraîche da„te, & je la tiens d'un grand homme, „qui la ſait de bonne part. C'étoit „le plus grand Athée qui ait jamais „été, & qui s'étoit tellement infatué „de certains principes de Philoſophie, „que pour les mieux méditer, il ſe „mit comme en retraite, renonçant „à tout ce qu'on appelle plaiſirs & „vanités du monde, & ne s'occupant „que de ces abſtruſes méditations. „Se ſentant près de ſa fin, il fit venir „ſon hôteſſe, & la pria d'empêcher „qu'aucun Miniſtre ne le vint voir en „cet état. Sa raiſon étoit, comme „on l'a ſeu de ſes amis, qu'il vouloit „mourir ſans diſpute, & qu'il crai„gnoit de tomber dans quelque foibleſ„ſe de ſens, qui lui fiſt dire quelque „choſe dont on tiraſt avantage contre „ſes Principes. C'eſt-à-dire qu'il „craignoit que l'on ne débitaſt dans „le monde, qu'à la veue de la mort, „ſa conſcience s'étant réveillée, l'a„voit fait démentir de ſa bravoure, „& renoncer à ſes ſentimens. Peut„on voir une vanité plus ridicule & „plus outrée que celle-là, & une plus „folle paſſion pour la fauſſe idée qu'on „s'eſt faite de la conſtance?„

Une Préface que j'ai citée ci-deſſus, & qui contient quelques circonſtances de la mort de cet Athée, ne parle point de cela. Elle m'apprend qu'il dit à ſon hôte qui s'en alloit à l'Egliſe: Quand le Sermon ſera fini, vous reviendrez, Dieu aidant, parler à moi. Mais il mourut tranquillement avant que ſon hôte fût de retour, & il n'y eut qu'un Médecin d'Amſterdam qui le vit mourir. On avoue quant au reſte, qu'il avoit eu un deſir extrême d'immortaliſer ſon nom, & qu'il eût ſacrifié très-volontiers à cette gloire la vie préſente, eût-il fallu être mis en piéces par un peuple mutiné.

(*t*) *S'il eût raiſonné conſéquemment, il n'eût pas traité de chimérique la peur des Enfers.*] Qu'on croye tant qu'on voudra que cet Univers n'eſt point l'ouvrage de Dieu, & qu'il n'eſt point dirigé par une Nature ſimple, ſpirituelle, & diſtincte de tous les corps; il faut pour le moins que l'on avoue qu'il y a certaines choſes qui ont de l'intelligence, & des volontés, & qui ſont jalouſes de leur pouvoir, qui exercent l'autorité ſur les autres, qui leur commandent ceci ou cela, qui les châtient, qui les maltraitent, qui ſe vengent ſévérement. La Terre n'eſt-elle pas pleine de ces ſortes de choſes? Chaque homme ne le ſait-il pas par expérience? De s'imaginer que tous les Etres de cette nature ſe ſoient trouvés préciſément ſur la Terre, qui n'eſt qu'un point en comparaiſon du Monde, c'eſt aſſûrément une penſée tout-à-fait déraiſonnable. La raiſon, l'eſprit, l'ambition, la haine, la cruauté, ſeroient plutôt ſur la Terre que par-tout ailleurs? Pourquoi cela? En pourroit-on bien donner une cauſe bonne ou mauvaiſe? Je ne le crois point. Nos yeux nous portent à être perſuadés que ces eſpaces immenſes que nous appellons le Ciel, où il ſe fait des mouvemens ſi rapides & ſi actifs, ſont auſſi capables que la Terre de former des hommes, & auſſi dignes que la Terre d'être partagés en pluſieurs dominations. Nous ne ſavons pas ce qui s'y paſſe: mais ſi nous ne conſultons que la Raiſon, il nous faudra croire qu'il eſt très-probable, ou du moins poſſible,

Ses Amis prétendent que par modeſtie il ſouhaita de ne pas donner ſon nom à une Secte. Il n'eſt pas vrai que ſes Sectateurs ſoient en grand nombre. Très-peu de perſonnes ſont ſoupçonnées d'adhérer à ſa Doctrine: & parmi ceux que l'on en ſoupçonne, il y en a peu qui l'ayent étudiée; & entre ceux-ci, il y en a peu qui l'ayent compriſe, & qui n'ayent été rebutés des embarras & des abſtractions impénétrables qui s'y rencontrent. Mais voici ce que c'eſt: à vûe de pays on appelle Spinoziſtes tous ceux qui n'ont guere de Religion, & qui ne s'en cachent pas beaucoup. C'eſt ainſi qu'en France on appelle Sociniens tous ceux qui paſſent pour incrédules ſur les myſtéres de l'Evangile, quoique la plûpart de ces gens-là n'ayent jamais lû ni Socin, ni ſes Diſciples Au reſte, il eſt arrivé à Spinoza ce qui eſt inévitable à ceux qui font des Syſtèmes d'Impiété: ils ſe

qu'il s'y trouve des Etres penſans qui étendent leur Empire, auſſi bien que leur lumiere, ſur notre Monde. Ce que nous ne les voyons pas, n'eſt point une preuve que nous leur ſoyons inconnus ou indifférens: nous ſommes peut-être une portion de leur Seigneurie: ils ſont des loix, ils nous les révélent par les lumieres de la conſcience, & ils ſe fâchent violemment contre ceux qui les tranſgreſſent. Il ſuffit que cela ſoit poſſible, pour jetter dans l'inquiétude les Athées; & il n'y a qu'un bon moyen de ne rien craindre, c'eſt de croire la mortalité de l'ame. On échapperoit par-là à la colére de ces Eſprits: mais autrement ils pourroient être plus redoutables que Dieu lui-même. Je m'explique. Il y a des gens qui croyent un Dieu, un Paradis, & un Enfer; mais ils ſe font des illuſions en ſe figurant que la bonté infinie de l'Etre ſouverainement parfait ne lui permet pas de tourmenter éternellement ſon propre Ouvrage. Il eſt le pere de tous les hommes, diſent-ils; il châtie donc paternellement ceux qui lui deſobéiſſent, & après leur avoir fait ſentir leur faute, il les remet en grace auprès de lui. C'eſt de la ſorte qu'Origene raiſonnoit. D'autres ſuppoſent que Dieu ôtera l'exiſtence aux Créatures rébelles. Ils pouſſent ſi avant leurs illuſions, qu'ils s'imaginent que les peines éternelles dont il eſt parlé dans l'Ecriture ne ſont que comminatoires. Si de telles gens ignoroient qu'il y eût un Dieu, & qu'en raiſonnant ſur ce qui ſe paſſe dans notre Monde, ils ſe perſuadaſſent qu'ailleurs il y a des Etres qui s'intéreſſent au Genre humain, ils ne pourroient en mourant ſe délivrer d'inquiétude, qu'au cas qu'ils cruſſent la mortalité de l'ame: car s'ils la croyoient immortelle, ils pourroient craindre de tomber ſous le pouvoir de quelque maître farouche, qui auroit conçu du chagrin contre eux à cauſe de leurs actions; c'eſt en vain qu'ils eſpéreroient d'en être quittes pour quelques années de tourment. Une Nature bornée peut n'avoir aucune ſorte de perfection morale: elle peut fort bien reſſembler à nos Phalaris & à nos Nerons, gens capables de laiſſer leur ennemi dans un cachot éternellement, s'ils avoient pû poſſéder une autorité éternelle. Eſpérera-t-on que les Etres malfaiſans ne dureront pas toûjours? Mais combien y a-t-il d'Athées qui prétendent que le Soleil n'a jamais eu de commencement, & qu'il n'aura point de fin? Voilà ce que j'entendois, lorſque j'ai dit qu'il y a des Etres qui pourroient paroître plus redoutables que Dieu lui-même. On ſe peut flatter en jettant la vûe ſur un Dieu qui eſt infiniment bon & infiniment parfait, & on peut tout craindre d'une Nature imparfaite; on

Digitized by Google

ſe couvrent contre certaines Objections: mais ils s'expoſent à d'autres difficultés plus embarraſſantes. S'ils ne peuvent ſe ſoûmettre à l'Orthodoxie, s'ils aiment tant à diſputer, il leur ſeroit plus commode de ne point faire les dogmatiques. Mais de toutes les Hypotheſes d'Athéiſme, celle de Spinoza eſt la moins capable de tromper: car, comme je l'ai déjà dit, elle combat les notions les plus diſtinctes qui ſoient dans l'entendement de l'homme. Les Objections naiſſent en foule contre lui; & il ne peut faire que des Réponſes qui ſurpaſſent en obſcurité la Théſe même qu'il doit ſoûtenir. Cela fait que ſon poiſon porte avec ſoi ſon reméde. Il auroit été redoutable, s'il avoit mis toutes ſes forces à éclaircir une Hypotheſe qui eſt fort en vogue parmi les Chinois (*u*), & très-différente de celle dont j'ai parlé dans la ſeconde Remarque de cet Article. Je viens

ne ſait ſi ſa colére ne durera point toûjours. Perſonne n'ignore le choix du Prophete David.

Pour appliquer tout ceci à un Spinoziſte, ſouvenons-nous qu'il eſt obligé par ſon principe à reconnoître l'immortalité de l'ame; car il ſe regarde comme la modalité d'un Etre eſſentiellement penſant. Souvenons-nous qu'il ne peut nier qu'il n'y ait des modalités qui ſe fâchent contre les autres, qui les mettent à la gêne, & à la queſtion, qui font durer leurs tourmens autant qu'elles peuvent, qui les envoyent aux galéres pour toute leur vie, & qui feroient durer ce ſupplice éternellement, ſi la mort n'y mettoit ordre de part ou d'autre. Tibére, Caligula, cent autres perſonnes ſont des exemples de ces ſortes de modalités. Souvenons-nous qu'un Spinoziſte ſe rend ridicule, s'il n'avoue que tout l'Univers eſt rempli de modalités ambitieuſes, chagrines, jalouſes, cruelles; car puiſque la Terre en eſt pleine, il n'y a nulle raiſon de s'imaginer que l'Air & les Cieux n'en ſoient pas pleins. Souvenons-nous enfin que l'eſſence des modalités humaines ne conſiſte pas à porter des groſſes piéces de chair. Socrate étoit Socrate le jour de ſa conception, ou peu après; tout ce qu'il avoit en ce temps-là peut ſubſiſter en ſon entier, après qu'une maladie mortelle a fait ceſſer la circulation du ſang, & le mouvement du cœur dans la matiere dont il s'étoit aggrandi: il eſt donc après ſa mort la même modalité qu'il étoit pendant ſa vie, à ne conſidérer que l'eſſentiel de ſa perſonne: il n'échape donc point par la mort à la juſtice, ou au caprice de ſes perſécuteurs inviſibles. Ils peuvent le ſuivre par-tout où il ira, & le maltraiter ſous toutes les formes viſibles qu'il pourra acquérir.

On pourroit ſe ſervir de ces conſidérations, pour porter à la pratique de la vertu ceux mêmes qui croupiroient dans les impiétes de ſemblables Sectes; car la Raiſon veut qu'ils craignent principalement d'avoir violé des Loix révélées à leur conſcience. C'eſt à la punition de ces fautes qu'il ſeroit plus apparent que ces Êtres inviſibles s'intéreſſeroient.

(*u*) *Il auroit été plus redoutable, s'il avoit mis toutes ſes forces à éclaircir une Hypotheſe qui eſt fort en vogue parmi les Chinois.*] Un Pere de l'Egliſe a fait un aveu, que peut-être l'on ne pardonneroit pas aujourd'hui à un Philoſophe; c'eſt que ceux-mêmes, qui nient la Divinité ou la Providence, alleguent des probabilités tant pour leur Cauſe, que contre leurs Adverſaires. S'il avoit raiſon, ce ſeroit peut-être principalement à l'égard de ceux qui ſuppoſent un grand nombre d'ames dans l'Univers diſtinctes les unes des autres, dont chacune exiſte

Digitized by Google

viens d'apprendre une choſe aſſez curieuſe, c'eſt que depuis qu'il eut renoncé à la profeſſion du Judaïſme, il profeſſa ouvertement l'Evangile, & fréquenta l'Aſſemblée des Mennonites, ou celles des Arminiens d'Amſterdam. Il approuva même une Confeſſion de Foi qu'un de ſes intimes Amis lui communiqua (*x*).

Ce qu'on dit de lui dans la ſuite du Menagiana eſt ſi faux (*y*) que je m'étonne que les Amis de Monſ. Ménage ne s'en ſoient pas

par elle-même, & agit par un principe intérieur & eſſentiel. Elles ont plus de puiſſance les unes que les autres, &c. C'eſt en quoi conſiſte l'Athéiſme qui eſt ſi généralement répandu parmi les Chinois. Voici comment on s'imagine qu'ils ont obſcurci peu-à-peu les vraies idées. „Dieu, „cet Etre ſi pur & ſi parfait, eſt de„venu tout au plus l'ame matérielle „du Monde entier, ou de ſa plus bel„le partie, qui eſt le Ciel. Sa provi„dence & ſa puiſſance n'ont plus été „qu'une puiſſance & une providence „bornées, quoique pourtant beau„coup plus étendues que la force & „la prudence des hommes. . . . . „La doctrine des Chinois a de tout „temps attribué des eſprits aux qua„tre parties du Monde, aux aſtres, „aux montagnes, aux rivieres, aux „plantes, aux villes & à leurs foſſés, „aux maiſons & à leurs foyers, & en „un mot à toutes choſes. Et tous les „eſprits ne leur paroiſſent pas bons: „ils en reconnoiſſent de méchants, „pour être la cauſe immédiate des „maux & déſaſtres auxquels la vie hu„maine eſt ſujette. . . . . Comme „donc l'ame de l'homme étoit, à leur „avis, la ſource de toutes les actions „vitales de l'homme; ainſi ils don„noient une ame au Soleil, pour „être la ſource de ſes qualités & de „ſes mouvemens: & ſur ce principe „les ames répandues par-tout, cau„ſant dans tous les corps les actions „qui paroiſſent naturelles à ces corps, „il n'en falloit pas davantage pour ex„pliquer dans cette opinion toute „l'œconomie de la Nature, & pour „ſuppléer la toute-puiſſance, & la „providence infinie, qu'ils n'admet„toient en aucun eſprit, non pas mê„me en celui du Ciel. A la vérité, „comme il ſemble que l'homme, uſant „des choſes naturelles pour ſa nour„riture, ou pour ſa commodité, a „quelque pouvoir ſur les choſes na„turelles, l'ancienne opinion des Chi„nois, donnant à proportion un ſem„blable pouvoir à toutes les ames, „ſuppoſoit que celle du Ciel pouvoit „agir ſur la Nature, avec une pru„dence & une force incomparable„ment plus grande que la prudence „& la force humaines. Mais en même temps elle reconnoiſſoit dans „l'ame de chaque choſe, une force in„térieure, indépendante, par ſa na„ture du pouvoir du Ciel, & qui agiſ„ſoit quelquefois contre les deſſeins „du Ciel. Le Ciel gouvernoit la Na„ture comme un Roy puiſſant: les au„tres ames lui devoient obéiſſance: il „les y forçoit preſque toûjours, mais „il y en avoit qui ſe diſpenſoient quel„quefois de lui obéir.„ J'avoue qu'il eſt abſurde de ſuppoſer pluſieurs Etres éternels, indépendans les uns des autres, & inégaux en force les uns aux autres: mais cette ſuppoſition n'a pas laiſſé de paroître vraie à Démocrite, à Epicure, & à pluſieurs autres grands Philoſophes. Ils admettoient une quantité infinie de petits corps de différente figure, incréés, ſe mouvans d'eux-mêmes, &c. Cette opinion eſt encore fort commune dans le Levant. Ceux qui admettent l'éternité de la matiere ne diſent rien de plus raiſonnable, que s'ils admettoient l'éternité d'un nombre infini d'atomes; car s'il peut y avoir deux Etres coëternels & indépendans quant à l'exiſtence, il y en peut avoir cent mille millions & à l'infini. Ils doivent même dire qu'actuellement il y en a une infinité:

Digitized by Google

pas apperçus. Monſr. de Vigneul Marville leur eût fait ſupprimer cela, s'il eût eu part à l'Edition de l'Ouvrage; car il a fait ſavoir au public *qu'on a ſujet de douter de la vérité de ce fait.* Les motifs qu'il allegue de ſon doute ſont très-raiſonnables. Il ne ſe ſeroit pas trop avancé, s'il eut pris la négative avec un ton déciſif. Nous marquerons une faute qu'il a faite dans la même page (z). Diſons quelque choſe ſur les Objections que j'ai propoſées contre le Syſtême de Spinoza.

J'y

car la matiere, quelque petite qu'elle ſoit, contient des parties diſtinctes. Et remarquez bien que toute l'Antiquité a ignoré la création de la matiere; car elle ne s'eſt jamais départie de l'Axiome, *ex nihilo nihil fit.* Elle n'a donc point connu qu'il étoit abſurde de reconnoître une infinité de ſubſtances coëternelles, & indépendantes les unes des autres quant à l'exiſtence. Quoi qu'il en ſoit de l'abſurdité de cette Hypotheſe, elle n'eſt point aſſujettie aux inconvéniens épouvantables qui abîment celle de Spinoza. Elle donneroit raiſon de beaucoup de phénomenes, en aſſignant à chaque choſe un principe actif, aux unes plus fort, plus petit aux autres; ou ſi elles étoient égales en force, il faudroit dire que celles qui emportent la victoire ont fait une ligue plus nombreuſe. Je ne ſai s'il n'y a point eu de Socinien, qui ait dit ou cru que l'ame de l'homme, n'étant point ſortie du ſein du néant, exiſte & agit par elle-même. Sa liberté d'indifférence couleroit de-là manifeſtement.

(x) *Il approuva même une Confeſſion de Foi qu'un . . . . Ami lui communiqua.*] Un certain Jarig Jellis, ſon intime Ami, ſoupçonné de quelques Hétérodoxies, crut que pour ſe juſtifier il devoit mettre en lumiere une Confeſſion de Foi. L'ayant dreſſée, il l'envoya à Spinoza, & le pria de lui en écrire ſon ſentiment. Spinoza lui fit réponſe qu'il l'avoit lûe avec plaiſir, & qu'il n'y avoit rien trouvé où il pût faire des changemens. Cette Confeſſion de Foi eſt en Flamand, & fut imprimée l'an 1684.

(y) *Ce qu'on dit de lui dans la Suite du Menagiana eſt ſi faux.*] Voici le Conte: „J'ai ouï dire que Spinoza étoit „mort de la peur qu'il avoit eue d'être „mis à la Baſtille. Il étoit venu en „France attiré par deux perſonnes de „qualité qui avoient envie de le voir. „M. de Pomponne en fut averti, & „comme c'eſt un Miniſtre fort zélé „pour la Religion, il ne jugea pas à „propos de ſouffrir Spinoza en Fran„ce, où il étoit capable de faire bien „du déſordre: & pour l'en empêcher, „il réſolut de le faire mettre à la Baſ„tille. Spinoza, qui en eut avis, ſe „ſauva en habit de Cordelier: mais „je ne garantis pas cette derniere cir„conſtance. Ce qui eſt certain, eſt „que bien des perſonnes, qui l'ont „vû, m'ont aſſuré qu'il étoit petit, „jaunâtre, qu'il avoit quelque choſe „de noir dans la phyſionomie, & qu'il „portoit ſur ſon viſage un caractére de „réprobation.„ La derniere partie de ce Récit peut paſſer pour très-certaine; car outre que Spinoza étoit originairement Portugais ou Eſpagnol, comme ſon nom le donne aſſez à entendre, j'ai ouï dire à des perſonnes qui l'avoient vû, la même choſe que l'on aſſûre de ſon teint dans ce Paſſage du Menagiana. Mais quant à la premiere partie du Conte, c'eſt une fauſſeté pitoyable, & l'on peut juger par-là combien il ſe débite de menſonges dans les Aſſemblées qui reſſemblent à la Mercuriale de Monſr. Ménage, & qui ſont en fort grand nombre à Paris & en d'autres villes.

(z) *Nous marquerons une faute que* Mr. de Vigneul Marville *a faite dans la même page.*] „Le Juif ou plutôt „l'Athée dont parle Mr. Huet dans la „Préface de ſa Démonſtration Evan„gélique, ſans le nommer, & qui lui

J'y pourrois joindre un très-ample Supplément, ſi je ne conſidérois qu'elles n'étoient déja que trop longues, vû la nature de mon Ouvrage : ce n'eſt point ici le lieu d'engager une Diſpute réglée, il m'a dû ſuffire d'étaler des Obſervations générales qui attaquaſſent le Spinoziſme par le fondement, & qui fiſſent voir que c'eſt un Syſtème qui porte ſur une ſuppoſition ſi étrange, qu'elle renverſe la plûpart des notions communes qui ſervent de regle dans les Diſcuſſions Philoſophiques. Combattre ce Syſtème par ſon oppoſition aux Axiomes les plus évidens, & les plus univerſels que l'on ait eus juſques-ici, eſt ſans doute une très-bonne maniere de l'attaquer, quoique peut-être elle ſoit moins propre à guérir les vieux Spinoziſtes, que ſi on leur faiſoit connoître que les Propoſitions de Spinoza ſont oppoſées les unes aux autres. Ils ſentiroient beaucoup moins le poids

„a donné ſujet d' écrire ce docte Livre, „c'eſt le fameux Benoiſt Spinoza „avec qui il eut de fortes conver„ſations à Amſterdam touchant la „Religion. „ Le Juif, avec qui Mr. Huet conféra à Amſterdam, eſt le même qu'il a nommé dans le Poëme Latin de ſon Voyage de Suéde. C'eſt, dis-je, le Rabin Manaſſé Ben Iſraël. Le caractere que Mr. Huet lui donne dans la Preface du *Demonſtratio Evangelica* n'a pû jamais convenir à Benoit Spinoza, qui ne fit jamais figure parmi les Juifs; car il les quitta aſſez jeune, & après pluſieurs conteſtations qui l'avoient rendu odieux. Il parle de Manaſſé Ben Iſraël, qui mourut l'an 1659, & non pas de nôtre Spinoza, qui, comme je l'ai déjà dit, n'a jamais tenu aucun rang conſidérable dans la Synagogue.

(*aa*) *L' Auteur d'un petit Livre Flamand imprimé depuis quelques jours*] Il ne ſe donne que le nom de *N. N. Philalethes* : le Titre de ſon Ouvrage répond à ceci : *Demonſtration de la foibleſſe de l' argument de Spinoza, touchant la ſubſtance unique abſolument infinie.* Il donne pour un fait certain, 1, Que le fondement ſur quoi tout le Spinoziſme a été bâti eſt cette Propoſition, *qu' il n'y a qu'une ſeule ſubſtance, & qu'elle eſt abſolument infinie.* 2. Que de ce principe Spinoza a tiré cette conſéquence, *que les êtres particuliers ne ſont que des modifications de cette ſubſtance abſolument infinie.* On lui ſoûtient que ce principe, étant conteſté de tout le monde, devoit être prouvé avec tout le ſoin imaginable, & que néanmoins il n'en a donné aucune preuve. Je pourrois donner quelques Extraits de cet imprimé, car on m'en a fait voir une Traduction Françoiſe manuſcrite : mais comme l'Ouvrage eſt très-court, & que ſelon toutes les apparences il s'en fera des Editions ou en François ou en Latin, avant que mon Dictionaire paroiſſe, il ſeroit aſſez inutile de m'étendre davantage là-deſſus.

(*bb*) *Un Eclarciſſement ſur l'Objection que j'ai empruntée de l' immutabilité de Dieu.*] Vous trouverez cette Objection ci-deſſus, Remarque (*n*) Paragraphe II. Il faut la fortifier, puis qu'il y a des perſonnes qui ſoûtiennent que pour en connoître la nullité il ſuffit de prendre garde, qu'il n'arrive jamais aucun changement au Dieu de Spinoza entant qu'il eſt une ſubſtance infinie, néceſſaire, &c. Que tout l'Univers change de face à chaque moment, que la Terre ſoit réduite en poudre, que le Soleil ſoit obſcurci, que la Mer devienne lumiere, il n'y aura qu'un changement de modalités : la ſubſtance unique ſera toûjours également une ſubſtance infinie, étendue, penſante; & ainſi de tous les attributs ſubſtantiels, ou eſſentiels. En diſant cela, ils n'alleguent rien que

Digitized by Google

poids de la prévention, s'ils étoient forcés de convenir que cet homme-là ne s'accorde pas toûjours avec lui-même, qu'il prouve mal ce qu'il doit prouver, qu'il laiſſe ſans preuve ce qui en avoit beſoin, qu'il n'eſt point juſte dans ſes concluſions, &c. Cette méthode de l'attaquer, par les défauts abſolus de ſon Ouvrage, & par les défauts relatifs de ſes parties comparées les unes avec les autres, a été très-bien employée dans quelques-uns des Ouvrages qui l'ont refuté. Je viens d'apprendre que l'Auteur d'un petit Livre Flamand imprimé depuis quelques jours (*aa*) s'en eſt ſervi avec force, & avec adreſſe. Mais parlons du Supplément que je veux donner. Il conſiſte dans un Eclairciſſement ſur l'objection que j'ai empruntée de l'immutabilité de Dieu (*bb*), & dans l'examen de la queſtion s'il eſt vrai, comme l'on m'a dit que pluſieurs perſonnes le prétendent, que

l'on n'ait déja ruiné par avance; mais pour faire voir plus clairement leur illuſion, il faut que je diſe ici qu'ils diſputent contre moi comme ſi j'avois ſoûtenu, que ſelon Spinoza la Divinité s'anéantit, & ſe reproduit ſucceſſivement. Ce n'eſt point là ce que j'objecte, quand je dis qu'il la ſoûmet au changement, & qu'il la dépouille de ſon immutabilité. Je ne bouleverſe point comme eux l'idée des choſes, & la ſignification des mots; ce que j'entens par changer eſt ce que tout le monde a voulu que ce mot-là ſignifie depuis qu'on raiſonne; j'entens, dis-je, non pas *l'annihilation* d'une choſe, ſa deſtruction totale, ou ſon anéantiſſement; mais ſon paſſage d'un état à un autre état, le ſujet des accidens qu'il ceſſe d'avoir, & de ceux qu'il commence d'acquérir demeurant le même. Les Savans & le Peuple, la Mythologie & la philoſophie, les Poëtes & les Phyſiciens, ont toûjours été d'accord ſur cette idée & ſur cette locution. Les Métamorphoſes fabuleuſes tant chantées par Ovide, & les générations véritables expliquées par les Philoſophes, ſuppoſoient également la conſervation de la ſubſtance, & la retenoient immuablement comme le ſujet ſucceſſif de l'ancienne forme, & de la nouvelle. Il n'y a que les malheureuſes Diſputes des Théologiens du Chriſtianiſme, qui ayent brouillé ces notions: encore faut-il avouer que les Miſſionaires les plus ignorans ſe remettent dans la bonne voie, dès auſſi-tôt qu'il n'eſt plus queſtion de l'Euchariſtie. Demandez-leur en tout autre cas ce que veut dire changer une choſe en une autre, la converſion, la transélémentation, la transſubſtantiation d'une choſe en une autre, ils vous répondront: Cela veut dire, par exemple, que du bois on fait du feu, que du pain on fait du ſang, que du ſang on fait de la chair, & ainſi du reſte. Ils ne ſongent plus au langage impropre conſacré à la Controverſe de l'Euchariſtie, que le pain eſt converti & tranſſubſtantié au corps de notre Seigneur. Cette façon de parler ne convient aucunement à la doctrine qu'on veut expliquer par-là: c'eſt comme ſi l'on diſoit que l'air d'un tonneau ſe transforme, ſe change, ſe convertit, ſe tranſſubſtantie, au vin que l'on verſe dans le tonneau. L'air s'en va ailleurs, le vin lui ſuccede au même lieu. Il n'y a point là le moindre veſtige de métamorphoſe de l'un en l'autre. Il n'y en a pas davantage dans le Myſtere de l'Euchariſtie expliqué à la Romaine: le pain eſt anéanti quant à ſa ſubſtance: le corps de notre Seigneur ſe met à la place du pain, & n'eſt pas le ſujet d'inhérence des accidens de ce pain conſervés ſans leur ſubſtance. Mais encore un coup c'eſt le ſeul cas où les Miſſionaires abuſent des mots *changement*, *conver-*

Digitized by Google

sion, ou *transélementation* d'un être en un autre: par-tout ailleurs ils suppoſent avec le reſte du Genre humain, 1, qu'il eſt de l'eſſence des transformations, que le ſujet des formes détruites ſubſiſte ſous les nouvelles formes: 2, que cette conſervation du ſujet, ſelon tout ce qu'il a d'eſſentiel, n'empêche pas qu'il ne ſouffre un changement intérieur, & proprement dit, & incompatible avec les natures immuables. Que les Spinoziſtes ceſſent donc de s'imaginer qu'il leur eſt permis de ſe faire un nouveau langage, contraire aux notions de tous les hommes. S'ils ont quelque reſte de bone foi, ils conviendront que dans leur Syſtême Dieu eſt ſujet à toutes les viciſſitudes, & à toutes les révolutions à quoi la matiere premiere d'Ariſtote eſt aſſujettie dans le Syſtême des Péripatéticiens. Or que pourroit-on dire de plus abſurde que de ſoûtenir qu'en ſuppoſant la doctrine d'Ariſtote, la matiere eſt une ſubſtance qui ne ſouffre jamais aucun changement?

Mais pour bien embarraſſer les Spinoziſtes, il ne faut que les prier de définir ce que c'eſt que changement. Il faudra qu'ils le définiſſent de telle ſorte qu'il ne ſera point diſtinct de la deſtruction totale d'un ſujet, ou qu'il conviendra à cette ſubſtance unique qu'ils appellent Dieu. S'ils le définiſſent de la premiere maniere, ils ſe rendront encore plus ridicules que les tranſſubſtantiateurs; & s'ils le définiſſent de la ſeconde, ils me donneront gain de cauſe.

J'ajoûte que la raiſon qu'ils employent pour éluder mes Objections, prouve trop; car ſi elle étoit bonne, il faudroit qu'ils enſeignaſſent qu'il ne s'eſt fait, & qu'il ne ſe ſera jamais aucun changement dans l'Univers, & que tout changement eſt impoſſible depuis le plus grand juſqu'au plus petit. Prouvons cette conſéquence: la raiſon pourquoi, diſent-ils Dieu eſt immuable, c'eſt à cauſe qu'en qualité de ſubſtance & d'étendue, il ne lui arrive jamais, & il ne peut jamais lui arriver aucun changement. Il eſt ſubſtance étendue ſous la forme de feu, tout de même que ſous la forme du bois, qui ſe convertit en feu, & ainſi du reſte. Je vais leur prouver par cette raiſon, que les modalités mêmes ſont immuables. L'homme eſt, ſelon eux, une modification de Dieu: ils avouent que l'homme eſt ſujet au changement, puiſque par exemple il eſt tantôt gai, & tantôt triſte, tantôt il veut une choſe, & tantôt il ne la veut pas. Ce n'eſt point changer, leur dirai-je; car il n'eſt pas moins homme ſous la triſteſſe que ſous la joie, les attributs eſſentiels de l'homme demeurant immuablement en lui, ſoit qu'il veuille vendre ſa maiſon, ſoit qu'il veuille la garder. Prenons le plus inconſtant de tous les hommes, qui pourroit être mieux que tout autre le véritable original de ces Vers de Mr. Deſpréaux,

Mais l'homme ſans arrêt, dans ſa courſe inſenſée,
Voltige inceſſamment de penſée en penſée,
Son cœur toûjours flottant entre mille embarras,
Ne ſait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le ſouhaite.
. . . . . .
Voilà l'Homme en effet: il va du blanc au noir.
Il condamne au matin ſes ſentimens du ſoir.
Importun à tout autre, à ſoi-même incommode,
Il change à tous momens d'eſprit comme de mode;
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc.
Aujourd'hui dans un caſque, & demain dans un froc.

Suppoſons à plaiſir quelqu'un qui ait fait de cœur & de bouche le tour de toutes les Religions en moins de deux ans; qui ait goûté toutes les conditions de la vie humaine, qui de la profeſſion de Marchand ſoit paſſé à celle de Soldat, de celle-ci à celle de Moine, & puis au mariage, & puis au divorce, & après cela au greffe, au finances, au petit collet, &c: que les Spinoziſtes lui aillent dire, Vous avez été bien inconſtant. Qui, moi? leur répondra-t-il, vous vous moquez, je n'ai jamais changé, une montagne n'a pas continué plus invariablement

Digitized by Google

d'être une montagne, que moi d'être un homme depuis le moment de ma naiſſance. Que pourroient-ils répliquer à cet Argument *ad hominem?* N'eſt-il pas très-evident que toute l'eſſence de l'eſpece humaine ſubſiſte dans l'homme, ſoit qu'il veuille les mêmes choſes, ſoit qu'il haïſſe aujourd'hui ce qu'il aimoit hier, & qu'il change d'inclination plus ſouvent que de chemiſe?

Servons nous d'un exemple qui ſoit bien propre à un pays où l'on a le pié marin. Suppoſons qu'un Spinoziſte revenu de Batavia raconte, que ſon voyage a duré plus que de coûtume, parce que les vents changeoient preſque tous les jours. Vous vous moquez, lui répondroit-on, les vents ne changent jamais. Nous pouvons bien dire qu'ils ſouffient tantôt du côté du Nord, tantôt du côté du Sud, &c. mais ils retiennent toûjours l'eſſence de vent, ils ne changent donc pas entant que vents, & ils ſont auſſi immuables que votre ſubſtance unique de l'Univers; car ſelon vous elle eſt immuable à cauſe qu'elle ne change jamais d'état par rapport à ſes propriétés eſſentielles. Le vent non plus ne change jamais d'état par rapport à la qualité de vent, il en retient toûjours toute la nature, toute l'eſſence; il eſt donc auſſi immuable que votre Divinité.

Paſſons plus avant, & diſons que même quand on brûle un homme tout vif, il ne lui arrive aucun changement. Il étoit une modification de la Nature divine quand il vivoit, ne l'eſt-il pas ſous la flamme, ou ſous la forme de cendres? A-t-il pû perdre les attributs qui conſtituent la modalité? Entant que modalité, a-t-il pû ſouffrir aucun changement? S'il changeoit à cet égard-là, ne faudroit-il pas ſoûtenir que la flamme n'eſt pas un mode de l'étendue? Spinoza pouvoit-il le ſoûtenir ſans ſe contredire, & ſans ruiner ſon Syſtème? En voilà aſſez pour montrer les illuſions de ceux qui prétendent, que je n'ai pas bien prouvé que ce Syſtème aſſujettit Dieu au changement. On ne ſauroit éluder ma preuve ſans établir que les modalités-mêmes ſont immuables, & qu'il n'arrive jamais aucun changement, ni dans les penſées de l'homme ni dans les diſpoſitions des corps, ce qui eſt du dernier abſurde, & contraire aux dogmes dont les Spinoziſtes n'ont du s'empêcher de convenir? car ils n'oſent point nier que les modifications de la ſubſtance infinie ne ſoient ſujettes à la corruption & à la génération,

Demandons-leur pour un moment qu'ils nous accordent que Socrate eſt une ſubſtance. Dès-lors il faudra qu'ils diſent que chaque penſée particuliere de Socrate eſt une modalité de la ſubſtance. Mais n'eſt-il pas vrai que Socrate, paſſant de l'affirmation à la négation, change de penſée, & que c'eſt un changement réel, intérieur, & proprement dit? Cependant Socrate demeure toûjours une ſubſtance, & un individu de l'eſpece humaine, ſoit qu'il affirme, ſoit qu'il nie, ſoit qu'il veuille, ſoit qu'il rejette ceci & cela. On ne peut donc point conclurre qu'il ſoit immuable, de ce qu'entant qu'homme il ne change point; & il ſuffit pour pouvoir dire qu'il eſt muable, & qu'il change actuellement, que ſes modifications ne ſoient pas toûjours les mêmes. Rendons aux Spinoziſtes ce qu'ils nous avoient prêté, & accordons-leur à notre tour, que Socrate n'eſt qu'une modification de la ſubſtance divine; accordons, dis-je, que ſa relation à cette ſubſtance eſt, comme dans l'opinion ordinaire, la relation des penſées de Socrate à la ſubſtance de Socrate. Puis donc que le changement de ces penſées eſt une raiſon valable de ſoûtenir que Socrate n'eſt pas un être immuable, mais plutôt un être inconſtant, & une ſubſtance mobile, & qui varie beaucoup, il faut conclurre que la ſubſtance de Dieu ſouffre un changement, & une variation proprement dite, toutes les fois que Socrate l'une de ſes modifications change d'état. C'eſt donc une Theſe d'une vérité évidente, qu'afin qu'une être paſſe actuellement & réellement d'un état à un autre état, il ſuffit qu'il change à l'égard de ſes modifications: & ſi l'on en demandoit davantage, c'eſt-à-dire, qu'il perdît ſes attributs eſſentiels, on confondroit groſſièrement *l'annihi-*

Digitized by Google

que je n'ai nullement compris la Doctrine de Spinoza (*cc*). Cela ſeroit bien étrange, puiſque je ne me ſuis attaché qu'à réfuter la Propoſition qui eſt la baſe de ſon Syſtème, & qu'il exprime le plus clairement du monde. Je me ſuis borné à com-

lation ou la deſtruction totale, avec l'altération ou le changement.

(*cc*) *S'il eſt vrai, comme l'on m'a dit que pluſieurs perſonnes le prétendent, que je n'ai nullement compris la Doctrine de Spinoza.*] Cela m'eſt revenu de divers endroits: mais perſonne ne m'a pû dire ſur quoi ſe fondent ceux qui font ce jugement de ma Diſpute. Ainſi je ne puis ni les réfuter préciſément, ni examiner ſi je dois me rendre à leurs raiſons; car elles me ſont inconnues. Je puis ſeulement me juſtifier d'une maniere générale, & je crois pouvoir dire que ſi je n'ai pas entendu la Propoſition que j'ai entrepris de réfuter, ce n'eſt point ma faute. Je parlerois avec moins de confiance, ſi j'avois écrit un Livre contre tout le Syſtème de Spinoza, en le ſuivant page à page. Il me ſeroit arrivé ſans doute plus d'une fois de n'entendre pas ce qu'il veut dire; & il n'y a nulle apparence qu'il ſe ſoit bien entendu lui-même, & qu'étant entré dans un grand détail, il ait pu rendre intelligibles toutes les conſéquences de ſon Hypotheſe. Mais comme je me ſuis arrêté à une ſeule Propoſition, qui eſt conçue en très-peu de mots, qui paroiſſent clairs & précis, & qui eſt le fondement de tout l'édifice, il faut ou que je l'aye entendue, ou qu'elle contienne des équivoques tout-à-fait indignes d'un Fondateur de Syſtème. En tout cas, j'ai de quoi me conſoler, tant à cauſe que le ſens que je donne à cette Propoſition de Spinoza, eſt le même que celui que ſes autres Adverſaires lui ont donné, que parce que ſes Sectateurs n'ont point de meilleure Réponſe à faire, que de dire qu'on ne l'a pas entendu. Ce reproche n'a point empêché le dernier qui a écrit contre lui, d'entendre tout comme je l'ai entendue, la Propoſition de quoi il s'agit; marque évidente que l'on trouve très-mal fondée leur Accuſation.

Mais pour dire quelque choſe de moins général, voici ce que je ſuppoſe dans mes Objections. J'attribue à Spinoza d'avoir enſeigné, 1. Qu'il n'y a qu'une ſubſtance dans l'Univers 2. Que cette ſubſtance eſt Dieu. 3. Que tous les êtres particuliers, l'étendue corporelle, le Soleil, la Lune, les plantes, les bêtes, les hommes, leurs mouvemens, leurs idées, leurs imaginations, leurs deſirs, ſont des modifications de Dieu. Je demande préſentement aux Spinoziſtes, Votre Maître a-t-il enſeigné cela, ou ne l'a-t-il pas enſeigné? S'il l'a enſeigné, on ne peut point dire que mes Objections ayent le défaut qu'on nomme, *ignorance de l'état de la queſtion*; car elles ſuppoſent que telle a été ſa Doctrine, & ne l'attaquent que ſur ce pié-là. Je ſuis donc hors d'affaire, & l'on ſe trompe toutes les fois qu'on débite que j'ai réfuté ce que je n'ai pas compris, Que ſi vous dites que Spinoza n'a point enſeigné les trois doctrines articulées ci-deſſus, je vous demande pourquoi donc s'exprimoit-il tout comme ceux qui auroient eu la plus forte paſſion du monde de perſuader au Lecteur qu'ils enſeignoient ces trois choſes? Eſt-il beau & louable de ſe ſervir du ſtyle commun, ſans attacher aux paroles les mêmes idées que les autres hommes, & ſans avertir du ſens nouveau auquel on les prend? Mais, pour diſcuter un peu ceci, cherchons où peut être la méprife. Ce n'eſt pas à l'égard du mot *ſubſtance* que je me ſerois abuſé: car je n'ai point combattu le ſentiment de Spinoza ſur ce point-là; je lui ai laiſſé paſſer ce qu'il ſuppoſe, que pour mériter le nom de ſubſtance il faut être indépendant de toute cauſe, ou exiſter par ſoi-même éternellement, néceſſairement. Je ne penſe pas que j'aye pu m'abuſer en lui imputant de dire, qu'il n'y a que Dieu qui ait la nature de la ſubſtance. Je crois donc que s'il y avoit de l'abus dans mes

Digitized by Google

combattre ce qu'il établit nettement & précisément comme son premier principe, savoir que Dieu est la seule substance qu'il y ait dans l'Univers, & que tous les autres êtres ne sont que des modifications de cette substance. Si l'on n'entend pas ce qu'il veut

Objections, il consisteroit uniquement en ce que j'aurois entendu par *modalités*, *modifications*, *modes*, ce que Spinoza n'a point voulu signifier par ces mots-là. Mais, encore un coup, si je m'y étois abusé, ce seroit sa faute: j'ai pris ces termes comme on les a toûjours entendus, ou du moins comme les entendent tous les nouveaux Philosophes; & j'ai dû croire qu'il les prenoit en ce même sens, puisqu'il n'avertissoit pas le monde qu'il les prenoit dans quelque autre signification. La Doctrine générale des Philosophes est que l'idée de l'être contient sous soi immédiatement deux especes, la substance & l'accident, & que la substance subsiste par soi, & que l'accident subsiste dans un autre être. Ils ajoûtent que subsister par soi signifie seulement, ne dépendre pas de quelque sujet d'inhésion; & comme cela convient selon eux à la Matiére, aux Anges, à l'ame de l'homme, ils admettent deux sortes de substance, l'une incréée, l'autre créée, & ils subdivisent en deux especes la substance créée. L'une de ces deux especes est la matiere, l'autre est notre ame. Pour ce qui regarde l'accident, ils convenoient tous, avant les misérables Disputes qui ont divisé le Christianisme, qu'il dépend si essentiellement de son sujet d'inhésion qu'il ne sauroit subsister sans lui. C'étoit son caractere spécifique, c'étoit par-là qu'il différoit de la substance. La doctrine de la Transsubstantiation renversa toute cette idée, & obligea les Philosophes à dire que l'accident peut subsister sans sujet. Il fallut bien qu'ils le disent, puisqu'ils croyoient d'une côté qu'après la consécration la substance du pain de l'Eucharistie ne subsistoit plus; & qu'ils voyoient de l'autre que tous les accidens du pain subsistoient comme auparavant. Ils admirent donc une distinction réelle entre la substance & ses accidens, & une séparabilité réciproque entre ces deux especes d'êtres; laquelle séparabilité produisoit ceci, que chacune pouvoit subsister sans l'autre. Mais quelques-uns d'eux continuérent à dire, qu'il y avoit des accidens dont la distinction du sujet n'étoit pas réelle, & qui ne pouvoient pas subsister hors de leur sujet. Ils appellérent modes ces accidens-là. Des Cartes, Gassendi, & en général tous ceux qui ont abandonné la Philosophie Scholastique, ont nié que l'accident fût séparable de son sujet en telle maniere, qu'il pût subsister depuis sa séparation; & ils ont donné à tous les accidens la nature de ceux qu'on appelloit modes, & se sont servis du terme de *mode*, de *modalité*, ou de *modification*, plutôt que de celui d'accident. Or puisque Spinoza avoit été grand Cartésien, la raison veut que l'on croye qu'il a donné à ces termes-là le même sens que Monsr. Des Cartes. Si cela est, il n'entend par modification de substance qu'une façon d'être qui a la même relation à la substance, que la figure, le mouvement, le repos, la situation à la matiere; & que la douleur, l'affirmation, l'amour, &c. à l'ame de l'homme. Car voilà ce que les Cartésiens appellent modes. Ils n'en reconnoissent point d'autres que ceux-là, d'où il paroît qu'ils ont retenu l'ancienne idée d'Aristote selon laquelle l'accident est d'une telle nature, qu'il n'est point une partie de son sujet, qu'il ne peut pas exister sans son sujet, & que le sujet le peut perdre sans préjudice de son existence. Tout cela convient à la rondeur, au mouvement, au repos, par rapport à une pierre, & ne convient pas moins à la douleur, à l'affirmation, par rapport à l'ame de l'homme. Si notre Spinoza a uni la même idée à ce qu'il nomme modification de substance, il est certain que mes Objections sont justes; je l'ai attaqué directement selon la vraie signification de ses paro-

Digitized by Google

veut dire par-là, c'eſt ſans doute parce qu'il a joint aux mots une ſignification toute nouvelle, ſans en avertir ſes Lecteurs. C'eſt un grand moyen de devenir inintelligible par ſa propre faute. S'il y a quelque terme qu'il ait pris dans un ſens nouveau & incon-

les, j'ai bien entendu ſa doctrine, & je l'ai réfutée dans ſon vrai ſens; je ſuis en un mot à couvert de l'Accuſation que j'examine. Mais s'il a eu la-même notion que Mr. Des Cartes, de la matiere, ou de l'étendue, & de l'ame humaine, & que cependant il n'ait pas voulu donner ni à l'étendue ni à notre ame la qualité de ſubſtance, parce qu'il croyoit que la ſubſtance eſt un être qui ne dépend d'aucune cauſe, j'avoue que je l'ai mal attaqué, & que je lui attribue une opinion qu'il n'avoit pas. C'eſt ce qui me reſte à examiner.

Ayant une fois poſé que la ſubſtance eſt ce qui exiſte de ſoi-même, auſſi indépendamment de toute cauſe efficiente, que de toute cauſe matérielle, ou de tout ſujet d'inhéſion, il n'a pas dû dire que la matiere ni que les ames des hommes fuſſent des ſubſtances; & puiſque ſelon la doctrine commune il ne diviſoit l'être qu'en deux eſpeces, ſavoir en ſubſtance, & en modification de ſubſtance, il a dû dire que la matiere & que les ames des hommes, n'étoient que des modifications de ſubſtance. Aucun Orthodoxe ne lui conteſtera que ſelon cette définition de la ſubſtance, il n'y a qu'une ſeule ſubſtance dans l'Univers, & que cette ſubſtance eſt Dieu. Il ne ſera plus queſtion que de ſavoir s'il ſubdiviſe en deux eſpeces la modification de ſubſtance. En cas qu'il ſe ſerve de cette ſubdiviſion, & qu'il veuille que l'une de ces deux eſpeces ſoit ce que les Cartéſiens & les autres Philoſophes du Chriſtianiſme nomment ſubſtance *créée*, & que l'autre eſpece ſoit ce qu'ils nomment accident ou mode, il n'y aura plus qu'une Diſpute de mot entre lui & eux, & il ſera très-aiſé de ramener à l'Orthodoxie tout ſon Syſtème, & de faire évanouïr toute ſa Secte; car on ne veut être Spinoziſte, qu'à cauſe qu'on croit qu'il a renverſé de fond en comble le Syſtème des Philoſophes Chrétiéns, & l'exiſtence d'un Dieu immatériel, & gouvernant toutes choſes avec une ſouveraine liberté. D'où nous pouvons conclurre en paſſant, que les Spinoziſtes & leurs Adverſaires s'accordent parfaitement bien dans le ſens du mot *modification de ſubſtance*. Ils croyent les uns & les autres que Spinoza ne s'en eſt ſervi que pour déſigner un être qui a la même nature que ce que les Philoſophes Cartéſiens appellent modes, & qu'il n'a jamais entendu par ce mot-là un être qui eût les propriétés, ou la nature de ce que nous appellons ſubſtance créée.

Ceux qui voudroient à toute force que je me fuſſe mépris pourroient ſuppoſer, que Spinoza ne rejettoit que le titre de ſubſtance donné à des êtres dépendans d'une autre cauſe, & quant à leur production, & quant à leur conſervation, & quant à leur opération *in fieri*, *in eſſe*, & *in operari*, comme on parle dans l'Ecole. Ils pourroient dire qu'en retenant toute la réalité de la choſe, il en a évité le mot, parce qu'il croyoit qu'un être ſi dépendant de ſa cauſe ne pouvoit pas être appellé *ens per ſe ſubſiſtens*, *ſubſiſtant par ſoi-même*, ce qui eſt la définition de la ſubſtance. Je leur répons comme ci-deſſus, qu'il n'y aura donc déſormais qu'une pure logomachie ou diſpute de mot entre lui & les autres Philoſophes, & qu'avec le plus grand plaiſir du monde j'avoûrai mon erreur, s'il ſe trouve qu'effectivement Spinoza a été Cartéſien, mais qu'il a été plus délicat que Mr. des Cartes dans l'application du mot *ſubſtance*, & que toute l'impiété qu'on lui impute ne conſiſte que dans un mal-entendu. Il n'a voulu dire autre choſe, ajoûtera-t-on, que ce qui ſe trouve dans les Livres des Théologiens, ſavoir que l'immenſité de Dieu remplit le Ciel & la Terre, & tous les eſpaces imaginaires à l'infini; que par conſéquent ſon eſſence pénétre & environne localement tous

Digitized by Google

inconnu aux Philoſophes, c'eſt apparemment celui de *modification*. Mais de quelque façon qu'il le prenne, il ne ſauroit éviter qu'on ne le confonde. C'eſt ce que l'on pourra voir dans une Remarque de cet Article. Ceux qui voudront bien examiner les

les autres êtres, de ſorte que c'eſt en lui que nous avons la vie & le mouvement, & qu'il n'a rien produit hors de lui; car puiſqu'il remplit tous les eſpaces, il n'a pû placer aucun corps que dans lui-même, vû qu'hors de lui il n'y a rien. On ſait d'ailleurs que tous les êtres ſont incapables d'exiſter ſans lui, il eſt donc vrai que les propriétés des modes Cartéſiens conviennent à ce qu'on nomme ſubſtances créées. Ces ſubſtances ſont en Dieu, & ne peuvent ſubſiſter hors de lui & ſans lui. Il ne faut donc pas trouver étrange que Spinoza les ait nommées modifications: mais d'autre côté il ne nioit pas qu'il n'y eût entre elles une diſtinction réelle, & que chacune ne conſtituât un principe particulier ou d'actions ou de paſſions, en telle ſorte que l'une fait ce que l'autre ne fait pas; & que quand on nie de l'une ce que l'on affirme de l'autre, cela ſe fait ſelon les régles de la Logique, ſans que perſonne puiſſe objecter à Spinoza qu'il s'enſuit de ſes principes, que deux Propoſitions contradictoires ſe vérifient d'un même ſujet en même temps.

Tous ces diſcours ne ſervent de rien; & ſi l'on veut toucher la Queſtion au vif, l'on doit répondre à cette Demande préciſe, Le vrai & le propre caractere de la modification convient-il à la matiere par rapport à Dieu, ou ne lui convient-il point? Avant que de me répondre, attendez que je vous explique, par des exemples, ce que c'eſt que le caractere propre de la modification. C'eſt d'être dans un ſujet de la maniere que le mouvement eſt dans le corps, & la penſée dans l'ame de l'homme, & la forme d'écuelle dans le vaſe que nous appellons une écuelle. Il ne ſuffit pas, pour être une modification de la ſubſtance divine, de ſubſiſter dans l'immenſité de Dieu, d'en être pénétré, entouré de toutes parts, d'exiſter par la vertu de Dieu, de ne pouvoir exiſter ni ſans lui ni hors de lui: il faut de plus que la ſubſtance divine ſoit le ſujet d'inhérence d'une choſe, tout comme ſelon l'opinion commune, l'ame humaine eſt le ſujet d'inhérence du ſentiment & du deſir, l'étain eſt le ſujet d'inhérence de la forme d'écuelle, le corps eſt le ſujet d'inhérence du mouvement & du repos & de la figure. Répondez préſentement, & ſi vous dites que ſelon Spinoza la ſubſtance de Dieu n'eſt pas de cette maniere le ſujet d'inhérence de cette étendue, ni du mouvement, ni des penſées humaines, je vous avouerai que vous en faites un Philoſophe orthodoxe, qui n'a nullement mérité qu'on lui fît les Objections qu'on lui a faites? & qui méritoit ſeulement qu'on lui reprochât de s'être fort tourmenté pour embraſſer une doctrine que tout le monde ſavoit, & pour forger un nouveau Syſtême qui n'étoit bâti que ſur l'équivoque d'un mot. Si vous dites qu'il a prétendu que la ſubſtance divine eſt le ſujet d'inhérence de la matiere, & de toutes les diverſités de l'étendue & de la penſée, au même ſens que ſelon des-Cartes l'étendue eſt le ſujet d'inhérence du mouvement, & l'ame de l'homme eſt le ſujet d'inhérence des ſenſations & des paſſions, j'ai tout ce que je demande: c'eſt ainſi que j'ai entendu Spinoza; c'eſt là-deſſus que toutes mes Objections ſont fondées.

Le précis de tout ceci eſt une queſtion de fait touchant le vrai ſens du mot *modification* dans la Syſtême de Spinoza. Le faut-il prendre pour la même choſe qui eſt nommée communément ſubſtance créée, ou le faut-il prendre au ſens qu'il a dans le Syſtême de Mr. des-Cartes? Je crois que le bon parti eſt le dernier car dans l'autre ſens Spinoza auroit reconnu des créatures diſtinctes de la ſubſtance divine, & qui euſſent été faites, ou de rien, ou d'une matiere diſtincte de Dieu. Or il ſeroit facile de prouver par un très-grand nombre de Paſſages

Digitized by Google

les Objections que j'ai propoſées s'appercevront facilement que j'ai pris le mot de modalité dans le ſens qu'il doit avoir, & que les Conſéquences que j'ai tirées, & les Principes que j'ai employés pour combattre ces Conſéquences, s'accordent juſte

de ſes Livres, qu'il n'admet ni l'une ni l'autre de ces deux choſes. L'étendue ſelon lui eſt un attribut de Dieu; il s'enſuit de là que Dieu eſſentiellement, éternellement, néceſſairement eſt une ſubſtance étendue, & que l'étendue lui eſt auſſi propre que l'exiſtence. D'où il réſulte que les diverſités particulieres de l'étendue, qui ſont le ſoleil, la terre, les arbres, les corps des bêtes, les corps des hommes, &c. ſont en Dieu, comme les Philoſophes de l'Ecole ſuppoſent qu'elles ſont dans la matiere premiere. Or ſi ces Philoſophes ſuppoſoient que la matiere premiere eſt une ſubſtance ſimple & parfaitement unique, ils concluroient que le ſoleil & la terre ſont réellement la même ſubſtance. Il faut donc que Spinoza conclue la même choſe. S'il ne diſoit pas que le ſoleil eſt compoſé de l'étendue de Dieu, il faudroit qu'il avouât que l'étendue du ſoleil a été faite de rien: mais il nie la création: il eſt donc obligé de dire que la ſubſtance de Dieu eſt la cauſe matérielle du ſoleil, ce qui compoſe le ſoleil, *ſubjectum ex quo*, & par conſéquent que le ſoleil n'eſt pas diſtingué de Dieu, que c'eſt Dieu lui-même, & Dieu tout entier, puiſque ſelon lui Dieu n'eſt point un être compoſé de parties.

Suppoſons pour un moment qu'une maſſe d'or ait la force de ſe convertir en aſſiettes, en plats, en chandeliers, en écuelles, &c. elle ne ſera point diſtincte de ces aſſiettes, & de ces plats: & ſi l'on ajoûte quelle eſt une maſſe ſimple, & non-compoſée de parties, il ſera certain qu'elle eſt toute dans chaque aſſiette & dans chaque chandelier; car ſi elle n'y étoit point toute, elle ſe ſeroit partagée en diverſes pieces, elle ſeroit donc compoſée de parties, ce qui eſt contre la ſuppoſition. Alors ces Propoſitions réciproques ou convertibles ſeroient véritables, *le chandelier eſt la maſſe d'or, la maſſe d'or eſt le chandelier. Le chandelier eſt toute la maſſe d'or, toute la meſſe d'or eſt le chandelier.* Voilà l'image du Dieu de Spinoza, il a la force de ſe changer ou de ſe modifier en terre, en l'une, en mer, en arbre, &c. & il eſt abſolument un & ſans nulle compoſition de parties; il eſt donc vrai qu'on peut aſſûrer que la Terre eſt Dieu, que la Lune eſt Dieu, que la Terre eſt Dieu tout entier, que la Lune l'eſt auſſi, que Dieu eſt la Terre, qu'il eſt la Lune; que Dieu tout entier eſt la Terre, que Dieu entier eſt la Lune.

On ne peut trouver que trois manieres ſelon leſquelles les modifications de Spinoza ſoient en Dieu: mais aucune de ces manieres n'eſt ce que les autres Philoſophes diſent de la ſubſtance créée. Elle eſt en Dieu, diſent-ils, comme dans ſa cauſe efficiente & tranſitive, & par conſequent elle eſt diſtincte de Dieu réellement & totalement. Mais ſelon Spinoza les créatures ſont en Dieu, ou comme l'effet dans ſa cauſe matérielle, ou comme l'accident dans ſon ſujet d'inhéſion, ou comme la forme de chandelier dans l'étain dont on le compoſe. Le Soleil, la Lune, les arbres, entant que ce ſont des choſes à trois dimenſions, ſont en Dieu comme dans la cauſe matérielle dont leur étendue eſt compoſée: il y a donc identité entre Dieu & le Soleil, &c. Les mêmes arbres, entant qu'ils ont une forme qui les diſtingue d'une pierre, ſont en Dieu comme la forme de chandelier eſt dans l'étain. Etre chandelier n'eſt qu'une maniere d'être de l'étain. Le mouvement des corps, & les penſées des hommes, ſont en Dieu comme les accidens des Péripatéticiens ſont dans la ſubſtance créée; ce ſont des entités inhérentes à leur ſujet, & qui n'en ſont point compoſées, & qui n'en ſont point partie.

Je n'ignore pas qu'un Apologiſte de Spinoza ſoûtient que ce Philoſophe

Digitized by Google

juſte avec les regles du raiſonnement. Je ne ſais s'il eſt néceſſaire que je diſe que l'endroit par où j'attaque, & qui m'a paru toujours très-foible, eſt celui que les Spinoziſtes ſe foucient le moins de défendre (*dd*). Je finis par dire que pluſieurs perſonnes

n'attribue point à Dieu l'étendue corporelle, mais ſeulement une étendue intelligible, & qui n'eſt point imaginable. Mais ſi l'étendue des corps que nous voyons & que nous imaginons n'eſt point l'étendue de Dieu, d'où eſt-elle venue, comment a-t-elle été faite? Si elle a été produite de rien, Spinoza eſt orthodoxe, ſon nouveau Syſtême devient nul. Si elle a été produite de l'étendue intelligible de Dieu, c'eſt encore une vraie création; car l'étendue intelligible n'étant qu'une idée, & n'ayant point réellement les trois dimenſions, ne peut point fournir l'étoffe, ou la matiere de l'étendue formellement exiſtante hors de l'entendement. Outre que ſi l'on diſtingue deux eſpeces d'étendue, l'une intelligible, qui appartienne à Dieu, l'autre imaginable qui appartienne aux corps, il faudra auſſi admettre deux ſujets de ces étendues diſtincts l'un de l'autre, & alors l'unité de ſubſtance eſt renverſée, tout l'édifice de Spinoza s'en va par terre. Diſons donc que ſon Apologiſte ne réſout pas la difficulté, & qu'il en fait naître de plus grandes.

Les Spinoziſtes peuvent profiter de la Doctrine de la Tranſſubſtantiation; car s'ils veulent conſulter les Ecrits des Scholaſtiques Eſpagnols, ils y trouveront une infinité de ſubtilités pour répondre quelque choſe aux Argumens de ceux qui diſent, qu'un meme homme ne ſauroit être Mahométan en Turquie, & Chrétien en France, malade à Rome & ſain à Vienne: mais je ne ſai ſi enfin ils ne ſe verront pas obligés de comparer leur Syſtême avec le myſtere de la Trinité, afin de ſe délivrer des Objections de contradiction dont on les accable. S'ils ne diſent pas que les modifications de la ſubſtance divine, Platon, Ariſtote, ce cheval, ce ſinge, cet arbre, cette pierre, ſont autant de perſonalités, qui quoiqu'*identifiées* avec la même ſubſtance peuvent être chacune une principe particulier, & déterminé, & diſtinct des autres modifications; ils ne pourront jamais parer le coup qu'on leur porte touchant le renverſement de ce Principe, *deux termes contradictoires ne peuvent pas convenir au même ſujet en même temps.* Ils diront peut-être quelque jour, que comme les trois perſonnes de la Trinité, ſans être diſtinctes de la Trinité, ſans être diſtinctes de la ſubſtance divine, ſelon les Théologiens, & ſans avoir aucun attribut abſolu qui ne ſoit le même en nombre dans toutes, ne laiſſent pas chacune d'avoir des propriétés que l'on peut nier des autres, rien n'empêche que Spinoza n'ait admis dans la ſubſtance divine une infinité de modalités ou de perſonalités dont l'une fait une choſe, que les autres ne font pas. Ce ne ſera pas une véritable contradiction, puiſque les Théologiens reconnoiſſent une diſtinction virtuelle par rapport à la ſuſceptibilité de deux termes qui ſe contrediſent. Mais comme le ſubtil Arriaga le remarque judicieuſement, à l'occaſion des degrés métaphyſiques que quelques-uns veulent ſoûtenir être capables de recevoir deux Propoſitions contradictoires, ce ſeroit entiérement ruiner la Philoſophie, que d'entreprendre de tranſporter ſur les choſes naturelles ce que la Révélation nous apprend de la nature de Dieu; car ce ſeroit ouvrir le chemin à prouver qu'il n'y a nulle diſtinction réelle entre les créatures. Voilà la belle obligation que nous avons à Spinoza: il nous ôte, entant qu'en lui eſt, le plus néceſſaire de tous les Principes; car s'il n'étoit pas certain qu'une même choſe ne peut pas être en même temps telle ou telle, & ne l'être pas, il ſeroit très-inutile de méditer, & de raiſonner: voyez ce que diſoit Averroes.

(*dd*) *L'endroit par où j'attaque ... . eſt celui que les Spinoziſtes ſe foucient le moins de défendre.*] J'ai atta-

Digitized by Google

sonnes m'ont assuré que sa Doctrine, considérée même indépendamment des intérêts de la Religion, a paru fort méprisable aux plus grands Mathématiciens de notre temps. On croira cela facilement, si l'on se souvient de ces deux choses; l'une, qu'il n'y a point de gens qui doivent être plus persuadés de la multiplicité des substances que ceux qui s'appliquent à la considération de l'étendue; l'autre, que la plûpart de ces Messieurs admettent du vuide. Or il n'y a rien de plus opposé à l'Hypothese de Spinoza, que de soûtenir que tous les corps ne se touchent point, & jamais deux Systèmes n'ont été plus opposés que le sien & celui des Atomistes. Il est d'accord avec Epicure en ce qui regarde la réjection de la Providence: mais dans tout le reste leurs Systèmes sont comme le feu & l'eau.

Je viens de lire une Lettre où l'on débite qu'*il a demeuré quelque temps* dans la ville d'Ulme, que *le Magistrat l'en fit sortir, parce qu'il y répandoit sa doctrine pernicieuse*, & que *c'est là même qu'il commança son* Tractatus Theologico-Politicus. Je doute beaucoup de tout cela. L'Auteur de la Lettre ajou-

qué la supposition que l'étendue n'est pas un être composé, mais une substance unique en nombre; & je l'ai attaquée plutôt qu'aucun autre endroit du Système, parce que je savois que les Spinozistes témoignent que ce n'est point là en quoi consistent les Difficultés. Ils croyent qu'on les embarrasse beaucoup plus, lorsqu'on leur demande comment la pensée & l'étendue se peuvent unir dans une même substance. Il y a quelque bisarrerie là-dedans: car s'il est certain par les notions de notre esprit, que l'étendue & la pensée n'ont aucune affinité l'une avec l'autre, il est encore plus évident que l'étendue est composée de parties distinctes réellement l'une de l'autre; & néanmoins ils comprennent mieux la premiere Difficulté que la seconde, & ils traitent celle-ci de bagatelle en comparaison de l'autre. Je crus donc qu'il falloit leur donner lieu de faire ce Raisonnement: Si notre Système est si malaisé à défendre par l'endroit que nous pensions n'avoir pas besoin d'être secouru, comment repousserions-nous les attaques aux endroits foibles?

(*a*) *Du Tillet parle de cela, mais beaucoup brièvement qu'un Auteur qui l'a cité.*] „L'Empereur Lothaire . . . . . „se rendit Religieux à Pruine, pour „faire pénitence de ses péchez; mê„mement des désobéissances faites à „son pere, & que pour être secouru „contre ses freres Louis & Charles le „Chauve, il avoit rendu à partie des „Saxons faits Chrétiens par Charle„magne son ayeul, leur idolatrie, à „laquelle retournés, se nommerent „Stellingues, vivans en liberté de Con„science de telle Religion que chacun „vouloit." Nous allons voir l'étendue que Pierre de Saint Julien donne à cela. Il venoit de déclamer contre la liberté de Conscience, & il avoit dit entr'autres choses, que ceux qui la demandent absolument *semblent* aspirer aux privileges des Thelanites de Rabelais, qui avoient fait mettre au frontispice de leur Temple cet Ecriteau, *Fais ce que tu voudras*; & à ce propos

ajoute que *ſon pere, dans le temps qu'il eſtoit encore Proteſtant, eſtoit fort ami de Spinoza, & que ce fut par ſes ſoins principalement que ce rare génie abandonna la Secte des Juifs.*

STELLINGUES. C'eſt le nom que ſe donnerent les Saxons à qui Lothaire fils de Louis le Débonnaire accorda la liberté de profeſſer le Paganiſme, que Charlemagne avoit obligé leurs pères d'abandonner. Du Tillet parle de celà; mais beaucoup plus briévement (*a*) qu'un Auteur qui l'a cité.

STILPON, natif de Megare, a été l'un des plus célébres Philoſophes de l'Antiquité. Il fut Diſciple, ou d'Euclide même, ou des Diſciples d'Euclide; & il s'acquit une telle réputation par ſon Eloquence, & par la ſubtilité de ſon eſprit, que l'on quittoit en foule les autres Ecoles, pour s'en aller à Mégare profiter de ſes Leçons. Dans un voyage qu'il fit à Athenes, il put remarquer que les Artiſans quittoient leurs boutiques pour le voir. Il ne demeura point ſans réponſe, quand on voulut faire des plaiſan-

continue-t-il, „je ſuis ſoubvenant d'a„voir leu ès recueuil's du Sieur Greffier „du Tillet, que l'Empereur Lottaire „du nom, & fils de Loys le Débon„naire, ſe trouvant enveloppé de „grandes affaires: (à cauſe des guerres „qu'il avoit contre ſes frères:) requiſt „les Saxons ſes ſubjects de le ſecourir „de Gens & d'argent: à quoi iceux „Saxons ne voulurent entendre ſi non „avec condition qu'il leur ſeroit per„mis de vivre en liberté de Conſcien„ce. Lothaire (qui avoit plus en „affection la victoire que la Religion) „ne péſa lors l'importance de la de„mande des Saxons, & ſans autre„ment y bien penſer, la leur accorda. „Or eſtoient ces Saxons adoncq ſi af„fectionnés au Paganiſme & Véné„tion des Idoles, que combien que par „guerres de plus de XXXIII ans Char„lemaigne les euſt mattés, & rendus „ſans pouvoir; & qu'il ne leur fuſt „reſté autre moyen de ſauver leurs „vies, qu'en ſe faiſant baptiſer: ſi re„çurent-ils le baptême plus par crain„te que par dévotion. Doncque ces „Saxons après avoir obtenu permis„ſion de vivre en liberté de conſcien„ce, monſtrerent bien que la Religion „Chreſtienne, en laquelle ils étoient „entrés comme par contrainſte, n'es„toit plantée en leurs cœurs, & n'y avoit „peu prendre racines. Auſſi advint-il „que comme toutes Sectes ſont cou„ſtumieres à prendre nom de leur „Autheur, ou s'en donner un elles„meſmes, ils ſe nommerent Stellin„gues, & retournerent à leur précé„dente Idolatrie. Depuis l'Empereur „Lottaire, revenu à meilleur advis, fut „touché d'un remord de conſcience, „(tant pour la déſobéiſſance & rigou„reuſes rudeſſes dont il avoit uſé en„vers ſon pere; que pour s'être ingéré „de diſpenſer les Saxons des promeſ„ſes & ſermens par eux faits en leur „ſuſception de baptême; que d'avoir „oſé diſpoſer du fait de leur conſcience; „qui n'eſtoit de ſa Juriſdiction & „pouvoir:) & abandonnant le monde, „(auquel il avoit vécu ſans s'aſſubjec„tir à la crainte de Dieu & révéren„ce à ſes parents) ſe rendit Moyne.„

ſanteries ſur cette curioſité (*a*). Quelques-uns prétendent qu'outre ſa femme légitime il entretint une maitreſſe: mais cela eſt peu certain (*b*). Il étoit de ſon naturel fort adonné au vin & aux femmes; & cependant on ne voyoit pas qu'il s'enivrât, ou qu'il vécut impudiquement: il avoit corrigé par l'étude de la Philoſophie les mauvaiſes inclinations du tempérament. La crainte des Dieux ne lui avoit point

En comparant les paroles de Pierre de Saint Julien, avec celles de du Tillet, on ſe pourra faire une idée juſte de la liberté que prennent une infinité d'Ecrivains d'ajoûter cent choſes au temoignage des Auteurs qu'ils citent.

Il n'eſt pas néceſſaire de réfléchir ſur les maximes de Pierre de Saint Julien: les tolérans les ont réfutées mille & mille fois.

(*a*) *Il ne demeura point ſans réponſe, quand on voulut faire des plaiſanteries ſur cette curioſité.*] On s'empreſſe de vous voir, lui dit quelqu'un, on vous admire comme une bête ſauvage; cet empreſſement reſſemble à celui que l'on témoigne quand il eſt venu quelque meneur d'ours, ou d'éléphans. Vous vous trompez, répondit-il, on m'admire comme un homme véritable. Cela donnoit dans le ſens de Diogene le Cynique, qui la lanterne à la main cherchoit un homme dans les lieux où il voyoit le plus de gens. C'eſt que les hommes qu'il voyoit n'ayant pas la réalité & la perfection humaine, ne lui paroiſſoient que de faux hommes; ils en avoient le nom, & c'étoit tout. Sur ce pié-là Stilpon homme véritable, homme réellement & d'effet, a dû paſſer dans Athenes pour un Animal plus rare, & plus digne d'admiration, & de faire quitter leur beſogne aux Artiſans, que les bêtes les plus extraordinaires que les Indes puſſent fournir.

(*b*) *Quelques-uns prétendent qu'... il entretint une maîtreſſe: mais cela eſt peu certain.* Diogene Laërce n'avance cela que ſur la foi d'un Auteur de petit nom. Si cette médiſance eût eu quelque fondement, Athénée n'eût pas oublié d'en faire mention, lui qui prend à tâche de décrier tout le monde de ce côté-là, & en particulier les Poëtes, les Beaux Eſprits, & les Philoſophes. Or il ſe contente de dire que Nicarete, Courtiſane illuſtre par ſa naiſſance & par ſon ſavoir, avoit ouï les Leçons de Stilpon. N'eût il pas ajoûté qu'elle fut ſa concubine, s'il eût cru ce qu'Onetor conte?

(*c*) *On le compte parmi les Athées, ou parmi ces Philoſophes qui n'avoient guere de Religion.*] Il déclara ſes ſentimens avec trop de liberté; de ſorte que les ſubterfuges dont il ſe ſervit pour rectifier ſes expreſſions dans l'Aréopage, n'empêcherent pas qu'on ne le bannît. Servons-nous des paroles du Sieur de la Mothe le Vayer; nous les corrigerons en même tems où il en ſera beſoin. *Stilpon alloit la bride plus en main; car ſe voyant interrogé hors de ſaiſon par Crates, ſi nos prieres & nos honneurs n'eſtoient pas agréables aux Dieux, il luy repartit gentiment que ce n'étoit pas une demande à faire en pleine rue, mais bien ſeul à ſeul & dans un cabinet: qui eſt la même reſponſe que fit Dion à un autre, qui luy demandoit s'il y avoit véritablement des Dieux ou non, & dont uſa auſſi fort à propos le grand Pontife Cotta envers Velleius, qui ſuppoſoit qu'il eſtoit fort difficile de nier l'eſtre des Dieux:* Credo (*dit-il*), ſi in concione quæratur, ſed in ejuſmodi ſermone & conſeſſu facillimum. *Mais ce bon Stilpon ſe trouva une autre fois bien plus empeſché, cité qu'il fuſt devant les Aréopagites, pour avoir dit que la Minerve de Phidias n'eſtoit pas un Dieu, dont il ſe tira néantmoins avec aſſez de ſoupleſſe, diſant qu'il l'eſtimoit Déeſſe & non pas Dieu, faiſant diſtinction entre le maſle & la femelle; ce qui convia Theodorum à luy demander au partir de là, s'il avoit veu Pallas ſous*

Digitized by Google

point rendu ce bon office; car on le compte parmi les Athées, ou parmi ces Philoſophes qui n'avoient guere de Religion (*c*) Quelques-uns donnent pour une preuve de ſon impiété une choſe qui lui arriva dans un Temple (*d*), & peut-être n'ont-ils point de tort. Il avoit une extrême indifférence pour les biens de la fortune, & il ne regardoit comme ſon bien que les qualités de ſon ame. Cela paroît par la Réponſe qu'il fit après

ſa juppe, pour parler ſi pertinemment de ſon ſexe: ſi eſt-ce qu'il n'évita pas le banniſſement auquel il fut condamné pour cette liberté. Diogene Laërce parle ſans doute de Bion Boryſthenite, l'un des plus hardis Athées dont l'Antiquité faſſe mention. La conformité de ſa penſée avec celle de Stilpon eſt fort deſavantageuſe à ce dernier. Le Cotta de Ciceron n'étoit guere plus orthodoxe, puiſqu'il ne trouvoit difficile de nier qu'il y eût des Dieux, qu'au cas que l'on eût à craindre les délateurs & la colére du peuple.

Nous allons donner une preuve de l'aveuglement le plus groſſier du Paganiſme. Que peut-on s'imaginer de plus étrange, que l'opinion ridicule des Athéniens, nation d'ailleurs fort ingénieuſe, & fort éclairée, que l'opinion, dis-je, ridicule où ils étoient touchant les Statues des Dieux? Ne s'imaginoient-ils pas que l'Ouvrage des Sculpteurs devenoit un Dieu, dès qu'il étoit conſacré à quelque Dieu? Ne croyoient-ils pas que la Minerve de Phidias étoit la Déeſſe même qui étoit ſortie de la tête de Jupiter? Ils avoient ſans doute cette folle imagination; car s'ils ne l'euſſent point eue, il n'eût pas fallu que Stilpon eût recouru à la diſtinction qu'il employa, pour ſe défendre contre ſes Accuſateurs. Voici ſon crime: il demanda un jour ſi Minerve la fille de Jupiter étoit un Dieu. On lui répondit qu'elle l'étoit. Mais répliqua-t-il, cette Minerve eſt l'Ouvrage de Phidias, & non pas la fille de Jupiter; elle n'eſt donc pas un Dieu. Il fut déféré pour cela à l'Aréopage, & ne nia rien, il prétendit s'être ſervi d'un langage exact: Minerve, dit-il, n'eſt pas un Dieu, mais une Déeſſe; car les Dieux ſont mâles. Il eſt clair que ſi les Païens avoient reconnu une véritable diſtinction entre les Statues, & les Dieux à qui elles étoient conſacrées, il n'eût point fallu que Stilpon ſe fût défendu par la différence de Dieu mâle & de Dieu femelle. Cette voie de juſtification ne valoit rien; puiſque le mot θεὸς parmi les Grecs, & celui de *Deus* parmi les Latins, convenoit très proprement aux Déeſſes. La meilleure Apologie eût été de dire, que Minerve à la vérité entant que fille de Jupiter étoit un Dieu; mais que cette piéce de métal dont Phidias avoit fait une Statue, qui avoit été conſacrée à Minerve, n'étoit point un Dieu. Cette Apologie, dis-je, eût été fort bonne, ſi l'on eût plaidé devant d'autres gens: mais elle ne valoit rien dans l'Aréopage; & c'eſt pour cela que Stilpon ne s'en ſervit point: il n'ignoroit pas qu'on étoit perſuadé que les Dieux s'incorporoient dans leurs Statues, & qu'ainſi les Statues étoient métamorphoſées en Dieux par la force de la conſécration.

(*d*) *Une choſe qui lui arriva dans un Temple.*] Il étoit défendu à tous ceux qui avoient mangé de l'ail, d'entrer dans le Temple de la Mere des Dieux. Stilpon ſe ſoucia ſi peu de cette défenſe, que non-ſeulement il entra au Temple de cette Déeſſe, après avoir bien mangé de l'ail, mais qu'auſſi il y coucha. Il crut voir en ſonge la Déeſſe qui lui diſoit, *Stilpon, vous qui êtes Philoſophe, violez-vous ainſi les Loix ſaintes?* Il lui ſembla qu'il lui répondit. *Donnez-moi à manger quelque choſe de meilleur, je vous promets d'abandonner l'ail.* Mr. Menage allegue ce fait comme une preuve de l'irreligion de ce Philoſophe. Effectivement, cela a tout l'air d'un homme profane, qui ſe moquoit, & de la

Digitized by Google

après la ruine de ſa patrie (*e*). Il comptoit même pour rien l'infamie de ſa fille; car on ne put jamais lui faire avouer que ce fût ou un déshonneur, ou une infortune pour lui. Il y

Loi, & de la Déeſſe. J'avoue qu'Athenée, qui raconte cette Aventure, en a jugé tout autrement: car il l'allegue comme une marque de la tempérance de Stilpon.

(*e*) *La Réponſe qu'il fit après la ruine de ſa patrie.*] Demetrius Poliorcetes, ayant ſubjugué Megare, donna ordre qu'on épargnât le logis de Stilpon, & que tout ce qu'on y auroit pris fût reſtitué. Je narre le fait comme Diogene Laërce le rapporte. Si j'avois à le décrire de mon chef, j'y ajoûterois quelque choſe: je dirois que le ſoldat pilla le logis de Stilpon, ſans avoir égard aux ordres de Demetrius, mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit: la queſtion eſt que Demetrius écrivit à Stilpon, pour lui demander un état de tout ce qu'il avoit perdu au pillage de la ville. Stilpon lui répondit qu'il n'y avoit rien perdu, puiſque perſonne ne lui avoit enlevé ſon Savoir & ſa Raiſon. Il ajoûta pluſieurs Conſeils pour lui inſpirer l'humanité, & la noble envie de faire du bien aux hommes; & il le toucha de telle ſorte, que ce Prince ſe conforma à cette inſtruction. Je crois qu'il y a de bons dévots qui en feroient bien autant; mais je crois auſſi qu'il y en a qui ſe conduiroient par la Maxime, *Charité bien ordonnée commence par ſoi-même.* Si un Prince, après le pillage d'une ville, leur promettoit la reſtitution de tous leurs effets, ils profiteroient aſſûrément de cette occaſion pour lui inſpirer la clémence, & pour lui recommander l'intérêt des Peuples; mais ils ne s'oublieroient pas: ils lui enverroient une liſte exacte de toutes leurs pertes; ils feroient enſorte d'en être dédommagés avec quelque uſure. Mais voici un Philoſophe, qui n'étoit rien moins que dévot, qui ne ſe ſert de ſa faveur auprès d'un Prince victorieux, que pour le porter à faire ceſſer les deſordres de la guerre, & à répandre ſes bienfaits ſur les Peuples; il n'envoye point la liſte qu'on lui demande du dommage qu'il a ſouffert. Sa maiſon a été pillée, on lui offre un ample dédommagement: mais il répond qu'il n'a rien perdu, & que ſon bien ne conſiſtoit pas en des choſes que les ſoldats lui puſſent prendre. Cela eſt ſans doute fort généreux. Je voudrois que Seneque n'eût point ſuppoſé que Stilpon avoit perdu & ſa femme & ſes enfans; car c'eſt pouſſer un peu trop loin la Philoſophie, que de ſe vanter qu'en ce cas-là même on n'a rien perdu. C'eſt apparemment une fauſſe gloſe de Seneque, il n'y a que lui qui faſſe mention de cette perte. On dit que Ptolomée ſurnommé Soter, ayant pris Megare, offrit de l'argent à Stilpon, & le pria de s'embarquer avec lui. Ce Philoſophe accepta un peu d'argent, & refuſa l'honneur de ſuivre ce Prince en Egypte. Il ſe retira dans l'Iſle d'Egine, juſques à ce que Ptolomée s'en fût retourné en ſon Royaume. C'eſt une grande marque de deſintéreſſement, quoi qu'elle ſoit bien au-deſſous de la précédente.

(*f*) *Il comptoit même pour rien l'infamie de ſa fille. . . . Il y a bien des Savans qui auroient beſoin de ce tour d'eſprit.*] Il la maria à Simmias; on ne dit point ſi le mari de cette impudique ſupporta tranquillement ſon déshonneur: mais on aſſûre que l'indifférence du pere fut exceſſive. La conduite de votre fille vous déshonore, lui dit-on un jour. Point du tout, répondit-il, elle n'eſt pas plus en état de ternir ma réputation, que moi d'embellir la ſienne. Voyez dans Plutarque de quelle maniere il ſoûtint, que les péchés de ſa fille n'étoient un malheur qu'à elle. Heureux les gens qui peuvent ainſi tourner leur ame!

Il y a eu bien des Savans à qui une telle indifférence auroit été néceſſaire pour le repos de leur vie; car leurs filles ou leurs femmes ont très-mal vécu: & je crois qu'un pareil déſordre n'eſt pas aujourd'hui ſans exemple. Fernel & Druſius ont été dans cette catégorie. Cujas y étoit auſſi. *La fille de ce grand homme étoit d'un tempérament ſi amoureux, qu'encore que*

Digitized by Google

y a bien des Savans qui auroient beſoin de ce tour d'eſprit (*f*). On ne ſauroit approuver les innovations de ſa Logique; il en bannit les Univerſaux (*g*): & quand même on ſuppoſeroit qu'il

Monſr. le Préſident de Thou, qui ſans doute avoit remarqué cette raiſon de ſe hâter, lui eût trouvé un mari dès qu'elle eut 15 ans, il ne put empêcher qu'elle ne devançât le mariage. *Et depuis ſes noces elle continua ſi ouvertement ſes galanteries, que ſon mari qui étoit un honnête Gentilhomme en mourut de chagrin. Elle en épouſa un autre, & alla de mal en pis.* L'Auteur dont j'emprunte ces paroles, venoit de dire que *les Ecoliers, qui alloient faire avec elle tout ce qu'ils vouloient, appeloient cela* commenter les Oeuvres de Cujas, *& qu'il y en avoit* qui, pour le reſpect dû à la mémoire du pere, ſe ſervoient de cet infame commerce. On dit qu'un Collegue de Cujas n'eut point cette diſcrétion, & que même pendant la vie du pere il careſſoit de trop près la fille. Comme il s'appelloit le Comte, il répondit par une équivoque maligne à cette demande de Cujas, *Vous venez voir ſouvent ma fille, que faites-vous enſemble?* Nous laiſons de petits Contes, lui répondit-il. Paul Manuce fut enrôlé dans la même catégorie. Il avoit mis ſa fille dans un Couvent, & il eſpéroit par-là d'être delivré du ſoin pénible de la garder: mais après même qu'elle eut fait ſes vœux, elle lui écrivit Lettre ſur Lettre pour lui déclarer, que s'il ne la retiroit de cette clôture, elle la romproit furtivement. Le pauvre homme fit pluſieurs voyages, & employa tant de ſollicitations, qu'il obtint à la Cour de Rome la diſpenſe que ſa fille ſouhaitoit. La voilà donc dans le monde: elle y prit bientôt un mari; &, quoique ce fût un honnête homme, elle ne laiſſa point de ſe déborder dans toutes ſortes de diſſolutions. Son pere ne ſuccomba point à ce chagrin, ni aux incommodités que les reſtes d'une maladie vénérienne lui cauſoient de temps en temps, mais il le ſentit avec beaucoup d'Inquiétude. Il y a eu des Savans qui avoient tout à la fois une femme & une fille impudiques. Barnabé Briſſon étoit de ceux-là, ſi l'on en croit Scaliger. Quelques autres ont eu tellement la moitié de cette infortune, qu'on ne parle point de leurs filles. Tel étoit Paul Peruſinus, ce ſavant homme que Boccace a tant loué, & que Robert Roi de Naples aimoit beaucoup. On lui fit porter des cornes; & quand il fut mort, ſes plus beaux Ecrits périrent par la trahiſon de ſon épouſe. Je pourrois donner ici des Liſtes, où ſans compter les Savans de la chambre baſſe, on verroit bien de grands noms; mais il faut laiſſer ce ſoin à celui qui prendra la peine de travailler ſur le Chapitre que Pierius Valerianus a commencé. Il ſera bien de ranger à part, dans une Claſſe, ceux qui ont été malheureux par le mariage. Tous ces gens-là avoient beſoin de l'indifférence de notre Stilpon.

(*g*) *Il en bannit les Univerſaux.*] Comme il étoit un diſputeur à toute outrance, il chaſſa même les eſpéces. Qui dit l'homme, ne dit rien ni de celui-ci ni de celui-là; il ne parle pas plutôt de l'un que de l'autre: il ne dit donc rien de perſonne. L'herbe qu'on me montre n'eſt point l'herbe; car l'herbe exiſtoit il y a mille ans: elle n'eſt donc point l'herbe que vous me montrez. Voilà le raiſonnement de Stilpon. On s'imaginera peut-être qu'il ne propoſoit ces Objections que pour ſe jouer d'une équivoque que la conſtruction Grecque des termes lui fourniſſoit, & à quoi les Langues vivantes ne ſont point ſujettes. Il y a une grande différence en François entre ces deux Propoſitions, *Pierre eſt l'homme*, *Pierre eſt un homme.* La premiere eſt fauſſe, & contre l'uſage; la ſeconde eſt véritable, & l'on ne ſe ſert guere que de celle-là; mais les Grecs & les Latins ſe ſeroient ſervis des mêmes termes, s'ils avoient voulu dire que Pierre eſt l'homme, & que Pierre eſt un homme. De là vient que Stilpon pouvoit ſuppoſer, que s'il demandoit en montrant un chou, *Qu'eſt-ce que cela*, on lui répondoit, *C'eſt le chou.* Or il pouvoit répliquer, *Vous vous trompez; le chou*

Digitized by Google

qu'il ne le fit que pour ſe moquer des Sophiſtes, il faudroit blâ-

exiſtoit il y a mille ans; il n'eſt donc point ce que je vous montre. Cette inſtance, cette petite ergoterie, ſeroit aujourd'hui ſans nul fondement, puiſqu'on répondroit à la demande de Stilpon, *c'eſt un chou*, & non pas *c'eſt le chou.* Ne faut-il donc pas prétendre que ce Philoſophe n'avoit d'autre vue, que de s'égayer à propoſer des chicaneries, en ſe fondant ſur le tour de l'expreſſion? Je ne crois point que l'on doive en demeurer-là: je crois qu'il avoit une autre penſée, & qu'il vouloit tout de bon que l'on rejettât les termes univerſels, & ce qu'on appelle *prédicables* dans les Ecoles d'Ariſtote. Il y avoit quelque choſe de réel dans ſon objection, elle paſſoit le jeu de mots. Il vouloit dire, ce me ſemble, que l'eſpéce n'eſt point affirmée des individus, & qu'ainſi c'eſt une chimere que les eſpeces. L'homme n'eſt point plutôt celui-ci que celui-là; il ne ſignifie pas mieux Jean que Pierre; il ne ſignifie donc perſonne. Nous trouvons plus clairement ſa penſée dans Plutarque que dans Diogene Laërce. Nous apprenons de Plutarque que Colotes déclama violemment contre Stilpon, & qu'il l'accuſa de bouleverſer la vie humaine: car comment pourroit-on vivre, diſoit Colotes, s'il ne nous étoit pas permis de donner le nom de bon ou de Capitaine à un homme, & s'il falloit dire *homme eſt homme*, & puis à part *bon eſt bon?* Par cette Objection de Colotes on connoît que Stilpon ne prétendoit point que l'on affirmât une choſe d'une autre, mais que chaque choſe fût affirmée d'elle-même, ſans que jamais l'attribut d'une Propoſition eût plus d'étendue que le ſujet. Voici ſon fondement; afin que deux choſes ſoient affirmées l'une de l'autre, il faut qu'elles ayent la même nature; car dans toute Propoſition affirmative & véritable, l'attribut & le ſujet ſont réellement le même Etre. Or l'homme & le bon ne ſont pas de même nature: la définition de l'un diffère de celle de l'autre; on ne peut donc pas joindre enſemble le bon & l'homme, l'un ne peut pas être affirmé de l'autre. Pareillement le courir ne ſauroit être attribué au cheval; c'eſt une action qui eſt définie autrement que le cheval. De plus ſi vous affirmiez d'un homme qu'il eſt bon, & d'un cheval qu'il court, c'eſt-à-dire ſi vous affirmiez que le bon & l'homme ſont la même choſe, & que le cheval & le courir ſont la même choſe, comment pourriez-vous affirmer que les alimens, & que les médicamens ſont bons, que les lions & que les chiens courent? Voilà des ſubtilités de Dialectique qui vont à bouleverſer tout le langage, & qui réduiroient le genre humain, ou à ſe taire, ou à parler ridiculement: & néantmoins un Sophiſte aguerri à la diſpute & à la chicane des abſtractions, donneroit bien de la peine à ſes Adverſaires, s'il entreprenoit de ſoutenir juſques au bout l'opinion de Stilpon. On ne l'arrêteroit pas du premier coup par la diſtinction des attributs *in concreto & in abſtracto.* Ces vétilles ſi mépriſables en elles-mêmes, & ſi peu capables d'embarraſſer un eſprit ſolide, pourroient pouſſer juſques dans le Spinoziſme un eſprit mal fait: car ceux qui nient les attributs univerſels, ne ſauroient admettre des individus qui ſe reſſemblent. Il faut qu'ils diſent que deux Etres dont l'attribut de ſubſtance ſeroit affirmé véritablement, ſeroient une ſeule & même ſubſtance; ce qui eſt dire en termes équivalens, qu'il n'y a qu'une ſubſtance dans tout l'Univers. Le ſens commun eſt ici d'accord avec les notions les plus évidentes de la Philoſophie. Un payſan conçoit clairement, & ſans ſe tromper, que toute l'eſſence de l'homme convient à chaque homme, & doit être affirmée de chaque homme, & que néantmoins chaque homme eſt diſtinct de tous les autres. Il conçoit donc clairement que la même eſſence qui eſt affirmée de Pierre n'eſt point affirmée de Paul; mais que l'eſſence qui eſt affirmée de l'un eſt ſemblable à celle que l'on affirme de l'autre. Les Scotiſtes ſe ſont égarés pitoyablement là-deſſus, avec leur *univerſale formale à parte rei.* Les ſubtilités les plus fatigantes ne peuvent rien contre ces notions dans un bon

Digitized by Google

blâmer ſon goût & ſes fauſſes ſubtilités. Au lieu de fortifier l'eſprit

eſprit; & lors même qu'on n'eſt pas capable de les réſoudre, on a droit de s'en moquer. Je me ſouviens d'une Diſpute publique, où l'un des argumentans tâcha de prouver qu'il n'y avoit point d'Univerſaux. Il s'y prit de cette maniere. S'il y en avoit, les genres auroient deux eſpéces au-deſſous d'eux: or cela eſt impoſſible, car une eſpéce ne peut pas différer de l'autre: je le prouve. La différence d'une eſpéce eſt entiérement ſemblable à la différence de l'autre, il n'y a donc pas deux eſpéces. La conſequence eſt bonne, & je vais montrer par un exemple la vérité de l'antécedent. Le raiſonnable, différence ſpécifique de l'homme, ne différe en rien de l'irraiſonnable, différence ſpécifique de la bête. Le raiſonnable ne différe point réellement de l'ame humaine, il eſt donc une ſubſtance; l'irraiſonnable ne différe point réellement de la bête; il eſt donc une ſubſtance. Ainſi le raiſonnable entant que ſubſtance ne différe point de l'irraiſonnable. Comment donc en différe-t-il? Eſt-ce qu'il y a en lui quelques entités, ou quelques réalités, qui ne ſont point dans l'irraiſonnable? Mais ces entités ſont-elles des accidens ou des ſubſtances? Si elles ſont des ſubſtances, elles ne ſont pas que le raiſonnable différe de l'irraiſonnable. Si elles ſont des accidens, elles ont l'eſſence de l'Etre; or l'irraiſonnable l'a auſſi, il leur reſſemble donc parfaitement; elles ne peuvent donc pas être cauſe qu'il différe du raiſonnable. Dira-t-on qu'elles différent de l'Etre, puiſqu'elles ont l'attribut de l'inhérence que l'Etre n'a pas? Je réplique: l'inhérence eſt un Etre, elle ne fait donc pas que l'accident différe de l'Etre; & ſi vous me répondez que l'inhérence enferme quelque autre choſe que l'Etre, je renouvelle mon inſtance; cette autre choſe contient néceſſairement l'eſſence de l'Etre, elle eſt donc ſemblable à l'Etre, & vous aurez toûjours à dos cette Objection, quand même vous ſuppoſeriez à l'infini que le caractére conſtitutif de l'inhérence contient quelque choſe qui a quelque choſe de plus que l'Etre. Cette Objection prouve que l'Etre n'a point au deſſous de ſoi la ſubſtance & l'accident, & que la ſubſtance n'a point au deſſous de ſoi le corps & l'eſprit, & par conſéquent qu'il n'y a point d'Univerſaux, *quod erat probandum.* Le ſoûtenant ne comprit rien à cette Difficulté; ſon Préſident ne la comprit guere mieux. La compagnie n'y comprit rien, & penſa ſiffler celui qui argumentoit. C'étoit ſans doute la meilleure voie de le faire taire: ſon argument étoit nul de toute nullité; car il prouveroit qu'il n'y a point de différence entre le blanc & le noir, la douleur & le plaiſir.

Si nous conſultons la Métaphyſique d'Ariſtote à l'endroit où il examine ce qui concerne l'unité de l'Etre, l'on comprendra que la queſtion des Univerſaux étoit entourée de mille difficultés extrêmement embarraſſantes. Il n'oublie point cette Objection, Si l'Etre & ſi l'unité ſont quelque choſe, comment y aura-t-il pluſieurs Etres outre cette choſe? comment y aura-t-il plus d'un Etre? car ce qui différe de l'Etre n'eſt rien, & ainſi il faudra conclurre comme Parmenide, que tous les Etres ne ſont qu'un, puiſque s'il y en avoit pluſieurs, ils ſeroient différens de l'Etre, c'eſt-à-dire qu'ils ne ſeroient rien. On ne voit pas qu'Ariſtote ait bien pû réſoudre la difficulté.

Revenons à Stilpon. On blâme Colotes de deux choſes; l'une eſt qu'il fit le Déclamateur contre les ſubtilités de ce Philoſophe, ſans les réſoudre catégoriquement; l'autre eſt qu'il choiſit à critiquer une doctrine qui n'avoit été avancée que par forme de jeu d'eſprit, & pour ſe moquer des ergoteurs de ce temps-là, en leur donnant un os à ronger. Ce choix de Colotes a d'autant plus irrité Plutarque, qu'il y avoit cent belles choſes à dire en l'honneur de Stilpon, deſquelles Colotes ne dit pas un mot.

Digitized by Google

l'esprit ou le jugement, elles n'étoient propres qu'à le gâter. Une Courtisane l'en railla (*h*), pour répondre à une Censure ou à une Raillerie dont il s'étoit servi contre elle. Il ne faut pas oublier un songe qu'il fit, qui semble signifier qu'il étoit Prêtre, & qui montre que même en dormant il savoit philosopher (*i*).

SUETONE, en Latin *Caius Suetonius Tranquillus*, Historien Romain, fils de *Suetonius Lenis* (*a*), a fleuri sous l'Empire de Trajan, & sous celui d'Hadrien. Il s'appliqua beaucoup à l'étude, & l'on peut dire, ce me semble, qu'il enseigna la Grammaire & la Rhétorique. Il est certain qu'il s'occupa à plaider des Causes imaginées à plaisir, & je crois qu'il en plaida aussi d'effectives devant les Juges. Pline, qui le met au nombre

(*h*) *Une Courtisane l'en railla.*] Athenée conte que Stilpon étant à table avec Glycera, lui fit des reproches de ce qu'elle corrompoit les jeunes gens. On vous accuse de la même faute, répondit-elle; car on se plaint que vous leur gâtez l'esprit avec les subtilités sophistiques & inutiles que vous leur enseignez, & l'on ajoute qu'il importe peu de quelle maniere ils se perdent, ou auprès d'un Philosophe, ou après d'une Courtisane. Athenée venoit de dire que les Courtisanes tiroient beaucoup de vanité de ce qu'elles s'étoient appliquées à l'étude, ce qui leur avoit fait acquérir l'art des promptes reparties & des bons-mots; mais l'exemple qu'il rapporte de la Réponse de Glycera n'est guere propre à montrer que leurs railleries fussent justes. Cette Courtisane se défendit en avançant une fausseté; car il ne faut point s'imaginer que la corruption ait jamais été si grande dans l'ancienne Grece, que l'on fût autant fâché de voir que les jeunes gens n'appriſſent que de vaines subtilités chez un Philosophe, que de les voir engagés dans la débauche des femmes.

(*i*) *Un songe qu'il fit ... qui montre que même en dormant il savoit philosopher.*] Plutarque me fournit ici le Commentaire qu'il me faut: „On raconte du philosophe Stilpon, qu'il „lui fut avis une nuit en songeant, „que Neptune se courrouçoit à lui de „ce qu'il ne lui avoit pas sacrifié un „bœuf, comme avoyent accoustumé „de faire les autres prestres paravant „lui, & que lui ne s'estant point „estonné de ceste vision, lui respondit: „Que dis-tu, Sire Neptune? te viens-„tu ici plaindre, comme un enfant „qui pleure de ce qu'on ne lui a pas „donné assez grande part, de ce que „je ne me suis pas endetté d'argent „pris à usure, pour emplir toute ceste „ville de la senteur de rosti, ains t'ai „fait un sacrifice médiocre de ce que „j'ai peu avoir de ma maison? & qu'il „lui fut avis que Neptune se prit à ri-„re de ceste response, & qu'en lui ten-„dant la main, il lui promit que ceste „année-là il envoyeroit grand foison „de loches de Mer aux Megariens, „pour l'amour de lui."

(*a*) *Fils de* Suetonius Lenis.] Cela se prouve par un Passage de Suetone. On voit aussi là que le pere de Suetone étoit Tribun de la treizieme Légion, & qu'il se trouva à la journée de Bedriac, où les troupes de Vitellius vainquirent celles d'Othon. Si Muret se fût exactement souvenu des Passages de Tacite qu'il allegue, il n'eût point employé si mal sa science critique. Il avoit trouvé *linus*, précédé d'un petit trou dans un Manuscrit; & là-dessus il s'imagina que trois lettres s'étoient perdues, qu'au lieu de *linus* il falloit lire *Paulinus*; d'où il conclut que Suetone l'Historien avoit pour pere le Suetone

Digitized by Google

bre de ceux que l'on appelloit *Scholaſticos*, gens qui ne faiſoient des Harangues & des Plaidoyés que dans une ſale ou par forme d'exercice, aſſûre dans un autre endroit, que Suetone le pria de lui obtenir un délai, parce qu'un ſonge lui faiſoit craindre d'échouer dans une Cauſe de Barreau. Il y eut une longue & très-étroite amitié entre ces deux Ecrivains, & qui fut avantageuſe à Suetone; car Pline lui rendit de grands ſervices. Il lui avoit procuré une Charge de Tribun, & puis il la fit donner à un autre à la priere de Suetone. Il fit obtenir à celui-ci, dont le mariage étoit ſtérile, le *jus trium liberorum*, c'eſt-à-dire les priviléges de ceux qui avoient trois enfans. On accordoit difficilement cette faveur; & Pline ne l'auroit pas obtenue pour ſon ami, s'il n'avoit eu beaucoup de crédit à la Cour Impé-

Paulin, dont je parle ailleurs. Il fut ſi plein & ſi ébloui de ſa conjecture, qu'il ne fit aucune attention aux témoignages de Tacite dont il ſe ſervoit: car s'il les eût conſidérés avec quelque réflexion, il eût connu aiſément, qu'ils renverſoient toute ſa critique; & il eût conclu que le Suetone dont Tacite a célébré les exploits, ne pouvoit pas être celui qui n'avoit que la Charge de Tribun dans la guerre de Vitellius. Joignez à cela que ſelon le même Tacite dans un Ouvrage que Muret ne cite pas, Suetone Paulin étoit l'un des Chefs des troupes d'Othon pendant cette même guerre, ce qui détruit de fond en comble la correction de Muret. Ce ſont des fautes tout-à-fait étranges, & que néantmoins un Critique ne doit jamais relever avec inſulte, mais comme une choſe qui doit lui faire trouver grace auprès des Lecteurs quand il lui arrive d'en commettre de pareilles, comme cela eſt inévitable.

Quelqu'un s'imaginera peut-être que Suetonius Lenis pere de Suetone l'Hiſtorien étoit fils de l'autre Suetone: mais ce ſeroit une fauſſe prétention: car ſi Suetone eût été le petit-fils de ce grand guerrier, & de ce Conſul Romain, il n'eût point parlé de ſon aïeul auſſi ſimplement qu'il en parle. Il eſt très-poſſible qu'un Hiſtorien ſoit aſſez modeſte, pour n'inférer pas dans ſon Ouvrage par occaſion les qualités glorieuſes de ſes ancêtres; mais il n'eſt preſque pas poſſible que faiſant mention de ſon pere ou de ſon grand-pere, il les nomme tout ſimplement, & ſans ajoûter la Charge très-importante qu'ils ont eue. Notre Suetone n'a eu garde d'oublier le Tribunat de ſon pere; à plus forte raiſon ſe ſeroit-il ſouvenu du Généralat de ſon grand-pere: l'occaſion le demandoit néceſſairement; car c'eſt à propos de la bataille de Bedriac, qu'il a obſervé que ſon pere commandoit une Légion, pendant la guerre d'Othon & de Vitellius: or ce fut dans cette guerre que Suetone Paulin commanda les troupes d'Othon.

Un certain Sicco Polentonus avoit dit avant Muret, que Suetone Paulin eſt le Pere de Suetone l'Hiſtorien. Outre cela il le fait Auteur de quelques Ouvrages qui ont été compoſés par celui-ci. C'eſt dans une Vie de Suetone que Pighius a inſérée dans ſes Annales, & qui ne vaut rien. Ce Polentonus étoit Secrétaire de la ville de Padoue, au commencement du XV Siecle. Voſſius aſſûre deux choſes; 1, que Geſner prétend que Suetone Lenis ne différe point de Suetone Paulin, & qu'il étoit pere de Suetone l'Hiſtorien, & Auteur d'une Vie de l'Empereur Othon: 2, que la Popeliniere débite les mêmes faits. La Bibliothéque de Geſner cité par Voſſius ne contient rien de ſemblable. Tout cela eſt faux.

Digitized by Google

Impériale, & s'il n'avoit témoigné qu'il prenoit à cœur cette affaire-là. Il étoit alors Gouverneur de Bithynie ſous l'Empire de Trajan. La fortune de Suetone devint aſſez éclatante dans la ſuite; car il fut Secrétaire de l'Empereur Hadrien: mais il perdit cette Charge environ l'an 121, lors de la diſgrace de pluſieurs perſonnes qui n'avoient pas eu pour l'Impératrice les égards qu'elle méritoit *(b)*. Il compoſa un fort grand nombre de Livres *(c)* qui ſont preſque tous perdus. Il ne nous reſte que ſon Hiſtoire des douze premiers Empereurs, & une partie de ſon Traité des illuſtres Grammairiens & Rhétoriciens. Cette Hiſtoire eſt fort louée par nos plus doctes Humaniſtes *(d)*: elle s'attache beaucoup moins aux affaires de l'Empire, qu'à la

Notez que Suetone, prenant le ſurnom de *Tranquillus*, retint tout le ſens du ſurnom *Lenis* que ſon pere avoit porté. Mais on ne ſauroit dire la raiſon qui l'engagea à préferer l'un à l'autre: il ne conſulta peut-être que ſon oreille, que *Tranquillus* rempliſſoit mieux.

(b) Il perdit cette Charge . . . . lors de la diſgrace de pluſieurs perſonnes, qui n'avoient pas eu pour l'Impératrice les égards qu'elle méritoit.] Nous ne ſavons cela que par ce Paſſage de Spartien: „Adrien diſgracia en Angle„terre beaucoup de perſonnes, pour „s'eſtre conduits avec un peu trop de „liberté ſans ſon ordre à l'égard de „l'Imperatrice Sabine, ce que l'hiſtoire n'explique pas davantage. Sue„tonius Tranquillus, qui eſt ſans doute „l'Hiſtorien, perdit ſa charge de Se„cretaire, &c.

(c) *Il compoſa un fort grand nombre de Livres.*] Servons-nous encore des expreſſions du même Ecrivain: „Sui„das . . . . lui attribue divers ouvra„ges qui regardent cette profeſſion. „Il remarque outre cela qu'il avoit „fait un livre ſur les jeux des Grecs, „deux ſur les ſpectacles des Romains, „deux ſur les loix & les coûtumes de „Rome, un ſur la vie de Ciceron ou „ſur ſes livres de la République, un „catalogue des hommes illuſtres de „Rome, & les huit livres que nous „avons de l'hiſtoire des Empereurs. „Il avoit encore fait trois livres des „Rois, dont St. Paulin a depuis fait un „abbrégé en vers. Le livre de l'Inſtitution des Offices cité par Priſcien „peut eſtre l'ouvrage des loix & des „coutumes de Rome. Le même „Priſcien cite juſqu'à huit livres de „luy ſur les Preteurs. On luy attri„bue un livre intitulé, *De rebus variis*: „où il traitoit des choſes qui regar„dent la grammaire. On voit par „un aſſez grand nombre d'Auteurs „qui ont allegué ſes ouvrages, qu'ils „ont été fort célébres parmi les Grecs „meſmes. Tertullien cite celuy des „Spectacles, & S. Jerôme celuy des „Hommes illuſtres, à l'exemple duquel il a fait le ſien. C'eſt appa„remment de cet ouvrage que vient „ce qui nous reſte aujourd'huy de „Suetone ſur les illuſtres Grammai„riens, Poëtes, & Orateurs. Il y „mêle quelques Grecs, mais qui ont „enſeigné à Rome".

(d) *Cette Hiſtoire* des douze premiers Empereurs *eſt fort louée par nos plus doctes Humaniſtes.*] C'eſt un tiſſu perpétuel de faits choiſis & curieux, & rapportés d'une maniere ſuccinte, ſans Digreſſions, ſans Réflexions, ſans Raiſonnemens. Il y régne un caractere de ſincérité qui fait ſentir ſans aucune peine que l'Auteur ne craignoit rien, & n'eſpéroit rien, & que la haine, ni la flaterie, ne conduiſoient point ſa plume. Il repréſente une infinité de vices, ſelon toute leur laideur: mais c'eſt ſans faire connoître

Digitized by Google

la perſonne des Empereurs ; & l'on ne ſauroit aſſez admirer la diligence avec laquelle il ramaſſa une infinité de particularités ſur leurs actions, & ſur leurs inclinations. Il n'obſerve point l'ordre du temps ; & jamais Hiſtoire ne fut plus différente des Annales que celle-là. Il réduit tout à certains chefs généraux, & met enſemble ce qui ſe rapporte à chaque chef. Il eſt fort ſerré, & touche beaucoup de coûtumes & d'ordonnances, de ſorte que ceux qui le liſent avec un bon Commentaire, ou qui entendent ſur cela les Leçons d'un ſavant Critique, peuvent apprendre une infinité de belles Antiquités. Il y a des gens qui le blâment d'avoir écrit tant de choſes qui font connoître le détail des actions impures, & des débauches horribles

qu'il aimât la médiſance, & ſans ſupprimer ce qu'il y avoit de bon dans les perſonnes dont il peint les crimes. Voilà de grands charmes pour les Lecteurs de bon goût, pour ces Lecteurs, dis-je, que rien ne choque davantage que de remarquer qu'un Auteur aime à médire, & qu'il rapporte les mauvaiſes actions, non pas tant afin d'apprendre ce qui s'eſt paſſé, qu'afin de nourrir l'humeur ſatyrique qui le poſſede. Une infinité de Lecteurs ſe ſoucient peu qu'un Hiſtorien faſſe éclater cette humeur, ou qu'il en paroiſſe exempt : il leur ſuffit qu'il médiſe : ces gens-là ſans doute n'ont pas le cœur bien tourné, & ont l'eſprit faux : mais toutes choſes étant égales d'ailleurs, je crois qu'ils aimeroient mieux une Hiſtoire qui peignît ingénuement les méchans Princes, qu'une Hiſtoire que la malignité de l'Auteur rendît ſuſpecte. Ils peuvent donc ſe trouver d'accord avec les perſonnes de bon goût dans l'approbation de Suetone. C'eſt un Ecrivain qui a trouvé l'art de prévenir ſur ſa bonne foi, & c'eſt une grande marque qu'il écrivoit ſans paſſion.

Il ne faut pas diſſimuler que la lecture de Suetone déplaît beaucoup à ceux qui veulent ſavoir les dates préciſes des événemens. C'eſt une choſe qu'il a négligée : il n'a rien moins obſervé que l'ordre chronologique : cela n'étoit pas de ſon plan ; & notez qu'il eſt excuſable d'avoir choiſi une méthode qui le diſpenſoit de ſuivre cet ordre-là. On avoit aſſez d'Hiſtoires où l'on trouvoit tout de ſuite le Regne des Empereurs, ſelon le temps que chaque choſe étoit arrivée. C'eſt pourquoi il ne jugea pas à propos de faire un Ouvrage de même nature ; il aima mieux s'attacher à faire connoître la Vie des Empereurs, & leurs perſonalités, & raſſembler pour cela dans un Chapitre ce qui concernoit leurs mariages, & dans d'autres Chapitres ce qui concernoit leur éducation, ou leurs amitiés, ou leurs bâtimens, &c. C'étoit choiſir ce qu'il y a de plus pénible dans les fonctions de l'Hiſtoire ; car il eſt bien plus aiſé de recueuillir les matériaux des guerres, ou des autres affaires publiques, que le détail du Palais, je veux dire les inclinations & les actions particulieres du Monarque, ce qu'il étoit entant que mari, que pere, que frere, que maître, qu'ami, qu'amant ; quels étoient ſes dégoûts, ſes caprices, ſes habits, & ſes repas, &c. Je ſuis ſûr qu'un homme qui entreprendroit aujourd'hui l'Hiſtoire des Papes, ou des Empereurs, ou des Rois de France, &c. ſelon le modele de Suetone, en remontant comme lui aux cent cinquante dernieres années plus ou moins, trouveroit de grandes difficultés, & que s'il réuſſiſſoit auſſi bien que Suetone, il ſe feroit admirer, & qu'il paſſeroit pour un excellent Auteur d'Anecdotes. Oh qu'un tel Ouvrage ſeroit propre à enrichir le Libraire !

Digitized by Google

ribles de Tibere, de Caligula, de Neron, &c. *(e)*. On ne peut nier que ſes recherches la-deſſus n'ayent été fort ſingulieres, & qu'il n'ait donné à ſa plume beaucoup de licence: c'eſt ce qui a fait dire qu'il avoit écrit la Vie des Empereurs avec la même liberté qu'ils avoient vécu. C'étoit néantmoins un homme de très-bonnes mœurs, & d'une vertu inſigne. Il ne ſe hâtoit pas de publier ſes Ouvrages, & il falloit l'exhorter à les tenir moins de temps ſous la clôture de ſon cabinet. Les meilleurs Commentaires ſur cet Ecrivain ſont ceux de Torrentius

(e) *Il y a des gens qui le blâment d'avoir écrit tant de choſes qui font connoître le detail des actions impures..... de Tibere .... &c.*] Muret eſt celui qui a déclamé avec le plus d'éloquence contre Suetone à ce ſujet-là, & il en vint juſqu'à dire que la lecture de cet Hiſtorien eſt auſſi à craindre pour les jeunes gens, que celle des Vers de Catulle, & de Martial. Prenez garde qu'il fait une oppoſition entre Tacite & Suetone, afin de montrer que Tacite n'a point mérité de blâme vû ſa précaution, ou de ſupprimer ces impuretés, ou de n'en parler qu'en général, & avec des marques de haine. Bodin avoit déjà fait cette Obſervation, pour mettre Tacite au deſſus de Suetone, qu'il reconnoît d'ailleurs moins blâmable que Lampridius. Mais Bodin & Muret n'oublioient-ils pas la différence qui ſe trouve entre l'Auteur d'une Hiſtoire de l'Empire, & l'Auteur d'une Hiſtoire de l'Empereur? Celui-là ne doit toucher que légérement au domeſtique du Prince; il ne doit guere parler des Rois qu'entant qu'ils influent dans les affaires générales de l'Etat. Mais ceux qui compoſent l'Hiſtoire de la perſonne d'un Monarque, ſe doivent arrêter principalement à ſes actions domeſtiques. Voilà pourquoi Suetone s'eſt cru obligé plus que Tacite à inſiſter ſur les perſonalités des Empereurs. Outre cela l'on peut aſſûrer, qu'il n'eſt pas vrai que Tacite ſe ſoit conduit de la maniere que les Cenſeurs de Suetone rapportent. Il exprime en termes très-forts les impuretés de ce temps-là, & je ne ſai ſi à proportion il n'en parle pas autant que l'autre. Nous en pourrions mieux juger, ſi nous avions toute ſon Hiſtoire de Caligula. La Remarque de Muret, que le public n'a que faire de ſavoir tout ce détail de la débauche des Empereurs, prouve trop; car on lui répondra qu'il n'importe point au public de ſavoir les particularités que Tacite nous raconte touchant Agrippine, qui provoquoit à l'inceſte ſon propre fils. Qu'avons-nous affaire, lui dira-t-on, du *Laſciva oſcula & prænuntias flagitii blanditias*, que l'on trouve dans Tacite? Vous devez, ou condamner cet Hiſtorien, ou abſoudre Suetone, & reconnoître que leurs fautes ne différent que du plus au moins. Notez qu'Eraſme, dont l'autorité doit bien valoir celle de Muret, ne juge pas que la deſcription des infamies des Empereurs dont Suetone a écrit l'Hiſtoire, ſoit inutile au public. Il croit au contraire qu'elle peut ſervir d'épouvantail aux mauvais Princes, & qu'il n'y a point de Tyran qui pût ſentir du repos, s'il conſidéroit que ſa mémoire ſeroit un jour auſſi exécrable, que l'eſt aujourd'hui celle d'un Caligula, & d'un Neron. Ce fut dans la vûe du bien public qu'il travailla à une Edition de Suetone, & des autres Hiſtoriens qui nous ont laiſſé le détail des actions abominables des Empereurs Romains. Un exemple que je m'en vais alléguer peut ſervir ici de confirmation. L'Empereur Commode expoſa aux bêtes un homme qui avoit lû la Vie de Caligula compoſée par Suetone; & il en uſa ainſi à cauſe qu'il étoit né le même jour que Caligula. D'où nous pouvons conclurre qu'il prenoit plus d'intérêt à la mémoire de Caligula, qu'à celle des au-

Digitized by Google

tius & de Caſaubon. On les a mis tout entiers avec les Notes de quelques ſavans Critiques dans l'Edition d'Utrecht 1672. Je n'ai point vu la Verſion Françoiſe de Suetone qui fut imprimée à Lion l'an 1556 in 4. Je ne ſaurois donc dire ſi George de la Bouliere, qui en eſt l'Auteur, a eu les mêmes égards que Mr. du Teil. Celui-ci a ſupprimé des Chapitres tout entiers, & a énervé en pluſieurs rencontres les phraſes de Suetone; car il voyoit bien que notre Langue ne pouvoit ſouffrir la vivacité, & la force des portraits que l'Auteur

tres Empereurs que l'Hiſtorien a diffamés. Or, puiſqu'en conſéquence d'un intérêt dont les raiſons étoient ſi frivoles, il exerça tant de cruauté envers un Lecteur, il eſt facile de comprendre que pour rien du monde, il n'auroit voulu que l'on le traitât comme Suetone a traité Caligula. Il eſt donc vrai que les Tyrans ne veulent pas que leurs infamies ſoient connues. Il eſt donc vrai que Suetone les peut inquiéter, & leur faire craindre qu'un jour leur mémoire ne ſoit auſſi exécrable, que celle des Empereurs dont il étale les débordemens.

Politien, pluſieurs années avant Eraſme, avoit ſoûtenu que les impudicités & les cruautés décrites par Suetone, pouvoient ſervir à faire aimer les vertus contraires, & il allégua la conduite des Lacedemoniens, qui pour faire haïr l'ivrognerie à leurs enfans les régaloient du ſpectacle de l'ivreſſe de leurs eſclaves.

M. de Tillemont a jugé comme Muret. On cite de S. Jerôme, dit-il, que Suetone „eſt auſſi libre & auſſi „infame dans ſa narration, que les „Princes dont il fait l'hiſtoire „l'eſtoient dans leur vie: en quoy „il dément les éloges que Pline luy „avoit donnés: & il a merité qu'on „diſe de luy & de Lampride, qu'ils „apprennent les plus grands crimes „en les rapportant". Je ne ſaurois lui paſſer toutes les parties de cet arrêt de condamnation; car je ſuis très-perſuadé que Suetone a pu écrire de cette maniere, ſans *démentir les éloges que Pline lui avoit donnés.* Pline *a dit que plus il le connoiſſoit, plus il l'aimoit à cauſe de ſa probité, de ſon honneſteté, de ſa bonne conduite, de ſon application aux lettres, & de ſon érudition.* La maniere, dont Suetone a particularisé les débauches des Empereurs, n'eſt nullement une preuve, ni qu'il aimât les impuretés, ni qu'il ſe plût à les décrire, ni qu'en général il y eût rien à deſirer à ſa probité & à ſon honnêteté. Cela fait voir ſeulement qu'il étoit fort ingénu, & fort ſincere, & qu'il croyoit qu'un Hiſtorien doit repréſenter naïvement & fidélement tout ce qu'il a pu déterrer de véritable: & pour peu qu'on ſe connoiſſe à deviner le caractere des Auteurs par leur maniere d'écrire, on peut juger que celui-ci ne faiſoit que ſuivre ſa ſincérité, & ſon ingénuité naturelle, & qu'il ne cherchoit point l'amuſement, ou le divertiſſement de ſon cœur. On doit même préſumer qu'il eut en vue de punir le crime autant qu'un Hiſtorien le peut punir, & de châtier la mémoire de ces monſtres d'homme, en la tranſmettant aux ſiecles futurs chargée de toute l'exécration dont elle eſt digne, & qu'il crut que cela pourroit réprimer la brutalité un jour à venir. Il eſt certain que lui & Lampridius inſpirent plus d'averſion & plus d'horreur pour les Princes dont ils décrivent les déportemens abominables, que ne le ſont les Hiſtoriens les plus prudes, & les plus graves. Diſons enfin que Mr. de Tillemont ne s'eſt pas aſſez ſervi de ſon jugement, lors qu'il a voulu combattre par des conſéquences vagues, & tout-à-fait incertaines le témoignage

Digitized by Google

teur Latin nous donne de la débauche des Empereurs. Il ne

précis & formel de Pline le jeune. Tenons-nous en à ce témoignage de l'un des plus honnêtes hommes de ce Siecle-là. Et qu'on ne me dise pas qu'il l'a rendu dans une Lettre où il demandoit une grace pour Suetone: je sai bien qu'en telles rencontres on use de flaterie: mais ne voit-on pas que Pline assûre dans la même Lettre, qu'il y avoit fort long-temps que Suetone étoit lié avec lui d'une amitié très-étroite? Ce n'étoit pas un mensonge; car d'autres Lettres de Pline font voir que cela est vrai. Ce commerce étroit, cette familiarité de Suetone & de Pline n'auroit pas duré, si Suetone n'eût pas été tel que Pline le représente. J'ajoûte qu'il ne reste point d'Auteurs qui donnent la moindre atteinte à la vertu de Suetone; car il faut compter pour rien ce que Domitius Calderinus grand hableur a débité.

Mettons ici la Réfléxion que la Mothe le Vayer a faite sur l'Invective de Muret: „Il feroit à souhaiter, dit „Muret, que nous n'eussions point ap„pris tant de débauches, & tant de „vices honteux qu'ont pratiqué les „Tiberes, les Nerons, & les Caligules. „Ce sont des ordures qui font presque „rougir le papier sur lequel Suetone „nous les represente. Et si ce que dit „un ancien, est veritable, qu'il n'y ait „gueres de difference entre celuy qui „décrit de semblables infamies avec „soin, & celui qui les enseigne; à „grande peine pourrons nous excu„ser Suetone de s'en estre acquitté de „la façon qu'il a fait ..... Mais „comme nous avons déja répondu à „de semblables objections dans d'au„tres Sections que celle-ci, y a-t-il „un seul de tous les Historiens de „nom qui ne soit coupable, s'il luy „faut imputer à crime d'avoir re„présenté les méchantes actions qui „sont la plus grande, & souvent la „plus considérable partie de sa nar„ration? L'Histoire sacrée mesme „ne nous fait-elle pas voir des par„ricides, des incestes, des idolatries, „& mille autres profanations, par„mi ses meilleurs exemples & ses „plus saintes instructions"? Il est difficile de bien répliquer à cette Remarque, & je voudrois bien savoir ce qu'auroit pû dire contre cela le scrupuleux Tillemont. Il auroit sans doute allégué des choses bien spécieuses; mais dont on auroit pû inférer que le plus ancien de tous les Historiens, & celui qui avoit le plus de lumieres, vu qu'il écrivoit par inspiration, ne devoit jamais parler des filles de Lot: car, dira-t-on, c'est enseigner indirectement l'inceste dans des circonstances tout-à-fait affreuses. On inféreroit aussi des raisons de cet Auteur, que l'Histoire en général est condamnable, & qu'on eut grand tort de publier dans Paris le Procès de la Dame de Brinvilliers; & que la Relation des Conjurations est une chose à proscrire, puisque l'on y peut apprendre l'art de former des Conspirations, & d'éviter les fausses mesures qui ont fait échouer celle [des Pazzi & plusieurs autres.

(*f*) *Il ne faudra pas oublier les fautes de Mr. Moréri.*] I. Le pere de Suetone n'étoit pas *Tribun de la troisieme Légion;* mais de la treizieme. II. La qualité de *Secrétaire d'Etat* est trop forte pour Suetone: il n'y a nulle apparence qu'il ait jamais eu un tel emploi; sa Charge ressembloit sans doute à celle de ceux qu'on nomme aujourd'hui Sécrétaires du Cabinet. Spartien l'appelle *Magistrum Epistolarum:* il parla ainsi selon le style de son temps, si nous en croyons le docte Gutherius, qui soutient que le *Magisterium Epistolarum* ne fut créé qu'après l'Empire d'Hadrien. III. Il ne falloit pas dire que Suetone perdit sa Charge *à cause de quelques privautés qu'il avoit avec l'Imperatrice Sabine.* Cette expression insinue trop clairement je ne sai quelles idées de galanterie, qui ne sont point contenues dans les paroles Latines de Spartien, le seul Auteur qui nous apprenne la disgrace de Suetone. On a vû ci-dessus comment il s'énonce. Monsr. Moréri le cite après avoir débité, que l'Empereur Hadrien *découvrit quelques galanteries que* Sabine *avoit, & qu'il la fit*

Digitized by Google

ne (*f*) faudra pas oublier les fautes de Monſieur Moréri.

T. TAR-

empoiſonner. Il eſt faux que Spartien diſe tout cela; & bien loin qu'il faſſe entendre que ceux qui perdirent leurs emplois avoient été les galans de l'Impératrice, il donne à connoître clairement qu'ils l'avoient traitée avec mépris. Mr. de Saumaiſe s'eſt étonné juſtement que l'on n'ait pas fait attention à ces paroles *injuſſu ejus*, qui marquent que la raiſon pour laquelle ces gens-là perdirent leurs Charges, fut que ſans l'ordre d'Hadrien ils s'étoient donné auprès de l'Impératrice un trop grand air de hauteur & de familiarité. Si leur faute avoit conſiſté dans quelque intrigue d'amour, l'Hiſtorien n'eût pas dit *injuſſu ejus*; car quelle impertinence ne ſeroit-ce pas que de dire, l'Empereur ôta leurs Charges au Préfet du Prétoire, à Suetone, & à pluſieurs autres, parce qu'ils avoient eu des galanteries avec Sabine ſans qu'il le leur eût commandé? Ne ſeroit-on pas extravagant ſi l'on ſuppoſoit qu'en quelques rencontres il donna de pareils ordres? Ne me répondez pas que d'autre côté l'on ſeroit extravagant ſi l'on ſuppoſoit, qu'il ordonna quelquefois d'être incivil envers Sabine: cette ſuppoſition eſt très-bien fondée. Nous ſavons qu'il traitoit ſa femme comme une ſervante, d'où il eſt aiſé de conclurre qu'il permettoit à ſes Officiers de la traiter durement, & très-incivilement. Mais il y avoit des bornes en tout cela; il ne le permettoit pas toûjours, il ne le permettoit qu'à certaines gens; & il leur marquoit juſqu'où cette permiſſion ſe pouvoit étendre. Les perſonnes qui perdirent leur emploi ne s'étoient pas contenuesdans ces limites, voilà pourquoi l'Hiſtorien s'eſt ſervi de l'expreſſion *injuſſu ejus*, qui marque la véritable raiſon de la diſgrace, & qui exclut en même temps tout ſoupçon de galanterie. Mr. de Saumaiſe dévelope parfaitement bien ce petit myſtere. Ce qu'il dit contre ceux qui veulent trouver ici des galanteries, pouvoit être confirmé par une raiſon à laquelle il n'a pas pris garde. Spartien immédiatement après ajoûte, que Sabine auroit été répudiée à cauſe de ſa mauvaiſe humeur, ſi ſon mari eût été d'une condition privée: pas un mot d'infidélité conjugale, ni d'aucune galanterie. Inférons de là que les Officiers dépoſés n'étoient coupables que d'avoir bruſqué Sabine dans ſes mauvaiſes humeurs. Son chagrin la rendoit grondeuſe & inſupportable: mais comme on ſavoit que l'Empereur la mépriſoit, & ne ſe ſoucioit guere qu'on la reſpectât, on la grondoit à ſon tour; & l'on garda ſi peu de meſures ſans avoir l'aveu du Prince, qu'on s'attira une diſgrace. L'autre fait, que Mr. Moréri débite ſous la citation de Spartien, ſe trouve réellement en quelque maniere dans cet Auteur: il dit: Sabine mourut, & ce ne fut pas ſans qu'il courût quelque bruit qu'elle avoit été empoiſonnée par Hadrien. Mais Mr. Moréri ne laiſſe pas de ſe tromper; car il veut que la découverte des galanteries lait été cauſe de l'empoiſonnement de cette Dame; & cela ſeroit très-faux quand même on lui paſſeroit qu'au temps de la diſgrace de Suetone on découvrit des galanteries. Il ſe paſſa bien ſeize ans entre la deſtitution de ce Secrétaire, & la mort de l'Impératrice.

Continuons d'examiner le récit de Mr. Moréri. *Cette diſgrace particuliere*, dit-il, *donna* à Suetone *la penſée d'écrire pour le public, & il compoſa la vie des douze Ceſars. . . . . Pline le jeune* le pria *de ne tarder plus de publier cet Ouvrage, lui avouant qu'il le trouvoit ſi achevé qu'en le voulant polir davantage il ne faiſoit que l'affoiblir.* Il y a là bien des fautes. IV. On n'a aucune preuve que la diſgrace de Suetone lui ait inſpiré l'envie de travailler pour le public. V. Il y a donc beaucoup de témérité à marquer préciſément, qu'elle le détermina à travailler à l'Hiſtoire des douze Empereurs; car comme il a fait beaucoup de Livres, il auroit pû compoſer pendant ſa diſgrace, ſans que nous puſſions conclurre qu'il compoſa un tel & un tel Ouvrage. VI. Perſonne ne

Digitized by Google

T.

TARTAGLIA (NICOLAS) natif de Bresce en Italie, vivoit au XVI Siecle. La pauvreté de ſes parens ne l'empêcha pas de devenir très-illuſtre. Il ſe diſtingua extrêmement par la connoiſſance des Mathématiques, & il compoſa, entre autres Ouvrages (*a*) un grand Traité des Nombres & des Meſures, divilé en ſix parties, qui lui acquit beaucoup de réputation. Il enſeigna dans Milan, & y eut beaucoup de diſputes avec le fameux Cardan (*b*) qui n'y trouva point ſon compte. Il fut

ſait quels ſont les Livres que Pline le jeune l'exhortoit à publier. Pourquoi donc aſſure-t-on qu'il l'exhorta à publier les douze Céſars? VII. Il faut bien aider à la lettre pour pouvoir dire qu'il *avoue qu'il les trouvoit achevés*. Cela ſuppoſe qu'il a déclaré qu'il les avoit lus, & cette ſuppoſition n'eſt pas nettement conforme au Paſſage cité: VIII. En tout cas, s'il étoit vrai que Suetone n'eût écrit la Vie des douze Céſars qu'après ſa diſgrace, il ſeroit très-faux que Pline le jeune eût pu ſe plaindre de ſa lenteur à la publier; car ſans doute il lui écrivit cette Lettre ſous l'Empire de Trajan. Or Suetone ne perdit ſa Charge qu'en l'an 4 ou 5 de l'Empire d'Hadrien. IX. Enfin, au lieu de *Sicco Polemon*, il falloit dire *Sicco Polenton*.

Quelques-unes de ces fautes de Monſr. Moréri ont été commiſes par la Mothe le Vayer, dans ſon Jugement, ſur les principaux Hiſtoriens. J'en ſuis ſurpris; car c'étoit un homme tout autrement docte que Mr. Moréri, & qui avoit été guidé dans cet Ouvrage par Mrs. du Puy, & ſecouru *des Livres de quatre grandes Bibliotheques, celle du Roy, celle de Monſieur de Thou, la leur propre*, & celle du Cardinal Mazarin. Avec de ſi grands ſecours il auroit dû faire un excellent Livre, & il eut pu même ſans cela ſe garantir des quatre fautes où il eſt tombé.

(*a*) *Il compoſa entre autres ouvrages.*] Vous trouverez le titre de ſes Ecrits dans Voſſius, dans le Ghilini, dans Mr. Teiſſier, dans le Cozzando, &c. ainſi je ne le donnerai point. Notons que Tartaglia compoſoit en ſa langue maternelle.

(*b*) *Il eut beaucoup de diſputes avec . . . . . Cardan.*) Mr de Thou n'a point exprimé ceci avec aſſez de clarté. Son Traducteur y a répandu encore plus de ténebres. *Hieronymi Cardani æmulatione varias quæſtiones ingenioſe pertractavit*, c. à. d. ſelon la Verſion rapportée par Mr. Teiſſier, *il a traité ingénieuſement à l'imitation de Cardan, quantité de différentes Queſtions.* Ce ne fut point une ſimple Emulation, beaucoup moins une ſimple imitation, ce fut une véritable Querelle, Voyez le Cozzando, à la page 271. de *ſa Libraria Breſciana nuovamente aperta*, imprimée à Bresce l'an 1685. in 12.

(*c*) *Il mourut . . . . . vers la fin de l'an 1557. Si nous en croyons Mr. de Thou.*] Cette date eſt réfutée par deux Auteurs Italiens, le Ghilini & le Cozzando qui aſſurent qu'il a fleuri environ l'an 1560. Paul Freher impute à tort au Ghilini d'avoir dit qu'il mourut cette année là. Mr. König le fait mourir l'an 1566.

(*d*) *Je parlerai de la Traduction françoiſe de ſon Arithmetique & je rapporterai quelques Louanges que le Traducteur lui a données.*] Guillaume Goſſelin a traduit d'Italien en François l'Arithmetique de Tartaglia diviſée en deux Parties, dont la premiere contient XVII. Livres, & la ſeconde XI. Ce ſont les deux premieres parties du grand Ouvrage des nombres & des Meſures. Cette traduction fut imprimée à Paris chez Gilles Beys, l'an

Digitized by Google

fut enſuite appelé à Bresce, & y expliqua Euclide: mais il eut tant de ſujets d'être mécontent de ſa patrie, qu'il la quitta, & ſe retira à Veniſe, où il fut fort eſtimé. Il y trouva des perſonnes libérales; les Sénateurs, les Ambaſſadeurs, lui firent de beaux préſens. Quelques-uns de ſes Livres furent dédiés à Henri VIII. Roi d'Angleterre, & quelques autres à François Donato Doge de Veniſe. Il mourut à Veniſe vers la fin de l'an 1557, ſi nous en croyons Mr. de Thou (*c*). Je parlerai de la Traduction françoiſe de ſon arithmétique, & je rapporterai quelques louanges que le Traducteur lui a données (*d*).

Je

1578. in 8. & dédiée par l'Auteur à Marguerite de France Reine de Navarre. L'Epitre Dédicatoire de la I. partie eſt datée de Paris au Collége de Cambrai, le 2 de Nov. 1577. & celle de la ſeconde le 12 du même mois. La premiere de ces deux Epîtres nous apprend que cette Reine aimoit les Mathématiques, & qu'à cauſe de cela elle avoit *retenu Mr. Goſſelin* parent de l'Auteur, *pour l'un de ſes Domeſtiques*. On l'exhorte à embraſſer *auſſi bien toutes les autres parties des Mathématiques*, qu'elle avoit embraſſé *l'Aſtronomie & l'Aſtrologie*.

La Préface du Traducteur mérite d'être conſidérée. Il dit que *Frere Luc du Bourg Italien, & Eſtienne de Ville-Franche François, nous ont ouvert le chemin de l'Arithmétique*. „Toutefois l'Italien à mon opinion a beaucoup ſurpaſſé le françois, tant en „la pratique, qu'au traicté des nombres irrationels & de ceſte divine „Algebre: après ces deux Maîtres „les quels ont flori presque d'un „même tems, ſont venus infinis diſciples & eſcoliers, les quels comme „petits ruiſſeaux ont été tous dérivés „de ces deux fontaines dans les quels ils ne ſe ſont plongés totale„ment, ſoit ou qu'ils n'ayent peu, „ou bien qu'ils n'ayent voulu." Il nomme quelques-uns des principaux Ecrivains qui ont traité de l'Arithmétique, & les diſtingue par Nation: mais il met à tort *Tonſtalle* parmi les François, c'étoit un Anglois. Il aſſure que pluſieurs Modernes ſe ſont parés des dépouilles de Tartaglia; qu'il n'a point voulu les imiter, *ni le fruſtrer de l'honneur qui lui eſt deu*: que c'eſt Tartaglia *qui a chaſſé noſtre miſérable ignorance, & qui a introduit une pratique telle qu'il n'eſt au monde poſſible en déclarer une plus briefve & facile*: que c'eſt un Auteur *auprès duquel ce grand Mathématicien Luc Paccioli eſt comme une verrue comparée à une Montagne.... que frère Luc, Piſan, & Ville-franche, ont ouvert la porte, inventé avec pluſieurs ambages erreurs, & falſités; & que Nicolas Tartaglia eſt entré, a dreſſé toutes leurs Inventions, a donné couleur aux gros linéamens qu'ils avoient tirés & projetés, & finalement a infiniment amplifié leurs inventions, a découvert leurs falſités, & a introduit la vérité*. Il prétend que „tous les „Arithméticiens qui ſont venus „après n'ont fait autre choſe que tra„duire de mot à mot les régles des „Autheurs Italiens, & principale„ment de Tartaglia, & les mettre „en public ſous leur nom; & qui eſt „pire, ne voulant que celà fuſt cogneu, „ont inverti tout l'ordre de notre „Auteur, & ſi n'ont desrobé que „les choſes les plus vulgaires, dont „ils ont farci leurs eſcrits confuſé„ment, qui eſt cauſe que nous n'a„vons pour le préſent en françois „que des Arithmétiques les prati„ques & régles des quelles ſont „tirées de la ſubtilité de l'Italien; „l'Ordre ſeul ou plûſtot le déſordre „eſt du françois, l'obſcurité eſt du fran„çois, la facilité de l'Italien. Ainſi „il a été néceſſaire; car ce ſeroit une „choſe trop apparente de voir l'ordre, „la régle, l'exemple & la briefveté

Je corrigerai auſſi une faute qui s'eſt gliſſée dans Monſr. de Thou (*e*).

THALES, l'un des ſept Sages de la Grece. Moreri en a parlé amplement. J'ajoûte que ce Philoſophe croyoit que le Monde étoit l'Ouvrage de Dieu; & que Dieu voyoit les plus ſecretes penſées du cœur de l'homme (*a*). Quelques-uns diſent qu'il ſe maria: mais d'autres ſoûtiennent que cela eſt faux, & qu'il éluda là-deſſus les perſécutions de ſa mere, en lui diſant lorſqu'il étoit jeune, *Il n'eſt pas encore temps;* & lorſqu'il fut ſur le retour, *Il n'eſt plus temps.* On veut qu'il ait crû que mou-

„d'un Autheur mis en public ſous „le nom d'un autre: tellement qu'il „nous eſt force de confeſſer avec „noſtre honte, que la cognoiſſance „de cette ſcience n'eſt encore ſortie „hors des portes de l'étranger". Il finit par indiquer ce qu'il ajoute de nouveau à la Traduction, & qui conſiſte entr'autres choſes, dans les démonſtrations qu'il a inventées, ou tirées de Pierre Nunnez Eſpagnol.

Voilà un homme ſincere: il avouë franchement l'infériorité des François, leur Plagiariſme, la ſupériorité des Italiens: mais il trouve dans cette ſincérité déſavantageuſe à la Nation ſon profit particulier, il s'élève par-là au deſſus des autres.

(*e*) *Je corrigerai ..... une faute qui s'eſt gliſſée dans Mr. de Thou.*] On lit ces paroles à la fin du XIX. Livre de cet Hiſtorien, traduit par du Ryer: *Tartalea a éclairci beaucoup de choſes que Luc de Bruges Religieux avoit ſubtilement inventées: & en a corrigé beaucoup.* Je veux croire que Mr. de Thou avoit mis *Burgenſi*, & que les Imprimeurs ont changé ce mot en *Brugenſi*. Cette faute a obligé le Traducteur à mettre ici *Luc de Bruges*, qui eſt un Auteur célébre; & celà eſt capable de faire penſer que les Ecrits Mathématiques de cet Auteur ont été rectifiés par Tartaglia. Rien de plus faux. Celui dont il a mieux ajuſté les inventions étoit un Moine Franciscain nommé *Lucas Paciolus*, & natif de *Borgo di S. Sepolcro* Ville d'Italie nommée en Latin *Burgum* ou *Burgus Sancti Sepulchri*. On imprima à Veniſe en 1509. un Recueueil de ſes Ecrits de Mathématiques en Italien in folio. Il a traduit en Italien les Livres d'Euclide, il a donné en la même langue un Volume d'Arithmétique, dans lequel il a inféré un Traité d'Algébre, qui eſt en partie celui de Leonardus Piſanus, le premier des Modernes qui ait écrit de l'Algebre, mais dont l'Ouvrage eſt en Latin, & n'a pas été imprimé.

(*a*) Thales *croyoit que le Monde étoit l'ouvrage de Dieu, & que Dieu voyoit les plus ſecretes penſées du cœur de l'homme.*] Je parle ainſi comme ſimple rapporteur de ce que je trouve dans Diogene Laërce, & ſans affirmer que ce fuſſent effectivement les opinions de ce Philoſophe. On compte parmi les Apophthegmes ces trois-ci: Dieu eſt la plus ancienne de toutes les choſes, car il eſt incréé: le Monde eſt la plus belle de toutes les choſes, car il eſt l'ouvrage de Dieu: tant s'en faut que ceux qui commettent un péché puiſſent ſe cacher aux yeux de Dieu, qu'ils ne peuvent pas même lui dérober la connoiſſance de leurs penſées. La gloſe de Valere Maxime, ſavoir qu'on parloit ainſi afin que la foi de la préſence de Dieu aux penſées les plus ſécretes de l'ame, obligeât les hommes à tenir leur cœur non moins que leurs mains dans la pureté, eſt très-conforme à un paſſage de Ciceron concernant le même Thalès. Remarquez, je vous prie, la différence qui ſe trouve entre Ciceron & Diogene Laërce. Celui-ci dit ſimplement & abſolument, que ſelon

Digitized by Google

mourir & vivre c'eſt la même choſe ; & qu'étant interrogé pourquoi donc il ne mouroit pas, il fit la réponſe que d'autres donnent à Pyrrhon. Une vieille femme ſe moqua de lui aſſez plaiſamment, ſur ce qu'étant ſorti de ſon logis avec elle pour contempler les Aſtres, il tomba dans un foſſé (*b*). On croit qu'il vécut plus de quatre-vingts-dix ans (*c*). Ceux qui ont quelque connoiſſance de la doctrine des plus anciens Philoſophes de la Grece, n'ignorent pas qu'il a ſoûtenu, que l'eau étoit le principe de tous les corps qui compoſent l'Univers. Il y auroit bien des réflexions à faire ſur cette ſuppoſition (*d*).

Il

Thalès, le Monde étoit animé & plein de Génies : mais il ſemble que Ciceron limite cela ; car il dit que ſelon Thalès il étoit bon, ou il falloit que les hommes ſe perſuadaſſent que tout étoit plein de Dieux. Ariſtote a cru que peut-être Thalès n'a voulu dire autre choſe, que ce que d'autres entendoient par la doctrine que tous les Etres ont une ame. Voyez la Remarque (*d*).

(*b*) *Pour contempler les aſtres, il tomba dans un foſſé.*] Comment pourriez-vous connoître ce qui ſe fait dans le Ciel, lui dit cette bonne femme, puiſque vous ne voyez pas ce qui eſt proche de vos piés ? On a tourné en bien des manieres la penſée de cette femme. Conſultez les Commentaires ſur le CV. Emblème d'Alciat : vous y trouverez les Vers que fit Thomas Morus contre un Aſtrologue cocu. Tantôt ce grand Chancelier l'excuſe de ne voir pas dans les Aſtres les galanteries de ſa femme, & tantôt il le baſoue de ne les y voir pas.

(*c*) *On croit qu'il vécut plus de quatre vingts-dix ans.*] Il naquit l'an 1 de la 35 Olympiade, & il mourut l'Olympiade 58. Cela fait pour le moins quatre-vingts-douze ans. Ainſi Diogene Laërce raiſonne mal ; & néanmoins Aldobrandin a trouvé très-juſte le calcul de cet Auteur, ou les quatre vingts-dix ans de vie que Diogene Laërce a donnés à Thales. Mr. Moréri ne compte pas bien ; il veut que ce Philoſophe né *en la* 36 *Olympiade*, & ſoit mort *en la* 58 *vers l'an* 209 *de Rome, le* 95 *de ſon âge.* L'an 209 de Rome eſt le dernier de la 58 Olympiade : mais comptez comme il vous plaira, vous ne trouverez jamais dans l'Hypotheſe de cet Ecrivain, quatre-vingts quinze ans.

(*d*) *Il a ſoûtenu que l'eau étoit le principe de tous les corps. . . . . Il y auroit bien des réflexions à faire ſur cette ſuppoſition.*] On prétend avec beaucoup de raiſon, qu'il ne fut pas le premier qui avança cette doctrine, & qu'il l'avoit empruntée, ou des Egyptiens, ou des plus anciens Poëtes de la Grece. Quelques Auteurs diſent que le chaos d'Heſiode eſt au fond le même principe que Thalès appelloit eau. J'ai de la peine à m'imaginer cela : car l'eau de Thalès a dû être conſidérée comme une choſe homogene, au lieu que le chaos a dû être conſidéré comme un mêlange biſarre de toutes ſortes de principes. Ovide nous en donne cette idée au commencement des Méthamorphoſes ; & lorſque les autres Poëtes parlent d'un certain chaos infernal, ils déſignent un lieu ténébreux, horrible, & tout-à-fait dépourvû de la beauté qui ſe trouve dans les choſes bien arrangées, ou de la ſimplicité d'un premier principe. Le Commentateur Servius entend là, par le mot *chaos*, les premiers principes, entant qu'ils avoient été dans la confuſion des élémens. Mais peut-être ſubtiliſe-t-il trop ; car apparemment Virgile ne vouloit parler que des Enfers en général, ou que d'une portion des Enfers. Je ſai

Digitized by Google

Il fit de très-belles découvertes dans l'Aſtronomie, & fut ſi

que l'on a donné un autre ſens au chaos, qui a été ſelon Heſiode le premier de tous les Etres : on a dit que ce chaos ſignifie le lieu où tous les corps ont été poſés. Simplicius affirme que cette interprétation avoit été très-commune. Sextus Empiricus la rapporte. Mais en ce ſens-là il eſt impoſſible que Thalès ait enſeigné la même doctrine qu'Heſiode : car l'eau n'a pas moins beſoin de lieu que les autres corps; il faudroit donc que le lieu eût exiſté avant l'eau, elle ne ſeroit donc pas le premier principe. Je ne crois pas qu'Heſiode ait jamais eu la penſée qu'on lui attribue; & ſûrement par le mot *chaos* il n'entendoit pas l'eſpace, ou le lieu qui contient les corps. Il entendoit ſans doute l'état confus où étoient les choſes avant que la Terre, la Mer, l'Air, les Cieux, &c. euſſent la ſituation qui leur convenoit. Il ne prétendoit donc point parler de l'eſpace, qui en cas qu'on le diſtingue des corps eſt néceſſairement un tout homogene, & incapable d'être le ſujet de compoſition d'aucun élément ni d'aucun mixte. Cela prouve que l'eau de Thalès n'étoit point l'eſpace, bien que d'ailleurs il ait du la conſidérer comme un tout parfaitement homogene en acte, quoiqu'hétérogene en puiſſance. Je me ſers là d'une diſtinction qui eſt très-fameuſe dans les Ecoles des Péripatéciens, & je veux dire que ſelon Thalès l'eau conſidérée en elle-même, & avant la formation particuliere de tous les corps, doit être actuellement eau dans chacune de ſes parties, & capable néanmoins de devenir air, feu, terre, & puis arbre, métal, ſang, vin, os, &c. ſelon les divers degrés de raréfaction & de condenſation par où elle paſſe. C'eſt à tort que l'on objecte, que s'il n'y avoit qu'un ſeul principe matériel il n'y auroit point de différence entre les corps. Cette Objection ne peut être bonne que contre ceux qui ſuppoſeroient que ce ſeul principe eſt immuable : mais s'ils ſuppoſent qu'il eſt ſuſceptible de diverſes qualités ſucceſſivement, comme la Matiere premiere d'Ariſtote, il n'y a point de ſorte de corps qui n'en puiſſe naître. La difficulté propoſée par Lactance, ſoit contre Thalès, ſoit contre Heraclite, qui n'admettoit que le feu pour le principe de toutes choſes, n'eſt point bonne. Le feu, dit-il, ne peut point naître du feu. Il ſe trompe; tout corps particulier peut ſortir du feu, ou de l'eau, ou de la terre, pourvû qu'il ait des cauſes qui ſachent modifier l'étendue ſelon toute ſon altérabilité, ou ſa mutabilité. Mais remarquons en paſſant que ni Thalès, ni Heraclite, ni aucun des autres Philoſophes qui ont pris pour le principe général de tous les corps un ſeul des quatre élémens vulgaires, n'ont égalé Ariſtote en pénétration d'eſprit : ils n'ont point vû qu'aucun des quatre élémens n'eſt le corps en général, & que c'eſt une eſpece de matiere déterminée. C'eſt pourquoi Ariſtote, plus ſenſé qu'eux tous, a choiſi pour premier principe la Matiere en général.

La grande difficulté de l'Hypotheſe de Thalès eſt, qu'il n'avoit point dit comment l'eau avoit commencé de changer d'état, & de revêtir les formes particulieres d'air, de feu, de terre, &c. Se raréfia-t-elle, ſe condenſa-t-elle, par ſa vertu propre ? Cette vertu naquit-elle tout d'un coup au commencement du Monde, ou avoit-elle toûjours exiſté dans l'eau ? On ne comprend point que ſi l'eau ne l'a pas eue toûjours, elle ait pu ſe la donner; & que ſi elle l'a eue toujours, elle ait été une éternité toute entiere ſans ſe condenſer, & ſans ſe raréfier. Quelques-uns croyent que Thalès a ſuppoſé que Dieu fut la cauſe efficiente qui tira de l'eau tous les corps particuliers. Ils alléguent deux Paſſages de Ciceron, & un Paſſage de Lactance : mais pour ce qui eſt de Lactance, il n'eſt pas un nouveau témoin, il n'eſt que Copiſte de Ci-

Digitized by Google

ſi content d'avoir trouvé en quelle raiſon eſt le diametre du

ceron : & à l'égard de celui-ci, les raiſons qui le combattent ſont ſi fortes qu'il ne faut pas ſe fier à ſon témoignage. Si l'on allegue les paroles de Diogene Laërce rapportées ci-deſſus, je réponds que Plutarque ne s'en ſert point lorſqu'il cite la même Réponſe de Thalès. Si l'on réplique que Plutarque & Diogene Laërce s'accordent ſur un autre point, qui eſt que Thalès donnant la raiſon pourquoi Dieu eſt la plus ancienne de toutes les choſes, allégua que Dieu n'a point été fait, ou que Dieu n'a point de commencement, je dirai que ce n'eſt pas une preuve poſitive qu'il ait attribué à Dieu la génération du Monde. N'y-a-t-il pas eu des Philoſophes qui en avouant d'un côté qu'il y a des Dieux, nioient de l'autre que les Dieux euſſent fait le Monde? Si l'on réplique tout de nouveau, que Thalès donnoit aux Dieux la connoiſſance des penſées les plus ſecretes de l'homme, je répliquerai à mon tour. I. Qu'il n'eſt pas certain qu'il ait parlé de la ſorte, vû qu'il y a des Écrivains qui donnent cette Sentence à Pittacus. II. Qu'il a pû croire que les Dieux ſe mêloient de nos affaires, & qu'ils connoiſſoient les ſecrets de notre cœur, ſans que cela prouve qu'il leur ait attribué la production de l'Univers, & qu'il n'ait pas enſeigné qu'ils étoient ſortis eux-mêmes du ſein des ondes, comme de leur cauſe & de leur principe. III. Qu'il ne faut pas chercher les vrais ſentimens Philoſophiques du Phyſicien Thalès, dans les Diſcours de converſation de Thalès l'un des Sept Sages de la Grece. Il pouvoit dire ſous cette derniere qualité beaucoup de choſes qu'il ne diſoit pas dans ſon Auditoire de Philoſophie. Il ne parloit que de l'eau quand il expliquoit en Phyſicien la génération du Monde; il n'ajoûtoit pas l'action du Dieu à celle de l'eau. Mais quand il ſe regardoit comme un Sage dont les diſcours ſententieux devoient ſervir à la correction des mœurs, & ſe répandoient parmi les peuples, il ſe croyoit obligé de ſe conformer aux Sentimens Théologiques. Notez que les dogmes des Philoſophes Païens étoyent mal liés, & ſi peu juſtes, que de l'Hypotheſe de l'exiſtence de Dieu, il ne ſuivoit pas qu'il eût part à la production & à l'adminiſtration du Monde; & que de Hypotheſe de ſa Providence il ne ſuivoit pas qu'il eût débrouillé le Chaos, ou formé cet Univers. Il leur étoit permis de dire que les Dieux gouvernoient le Monde, quoique produits & tirés du ſein du Chaos comme les corps. Dès qu'on croit que l'ame de l'homme eſt formée des parties les plus ſubtiles du ſang, on peut dire que Jupiter, Venus & Mercure ont été produits des parties les moins groſſieres du Chaos. Or comme l'ame gouverne le corps qu'elle n'a point fait, & dont elle n'eſt qu'une eſpece d'eau diſtillée; & comme nous gouvernons des bêtes, & même des hommes, qui ne ſont pas notre production: ainſi les Dieux gouvernent le Monde, qu'ils n'ont point fait, & qui les a faits de ſes parties quinteſſenciées.

Je voudrois bien que les ſavans hommes de Hall, qui ont dit de ſi belles choſes ſur la Secte Ionique, m'euſſent épargné la peine de concilier ſaint Auguſtin avec Ciceron. L'un dit que Thalès n'a reconnu aucune influence divine dans la production du Monde, l'autre dit tout le contraire. Ces Meſſieurs n'ont point parlé des Argumens que l'on a vûs ci-deſſus, par leſquels il ſemble qu'on puiſſe prouver que ce Fondateur de la Secte d'Ionie étoit orthodoxe ſur le chapitre de la Divinité. J'aurois été bien aiſe qu'ils euſſent examiné cette Objection; car je me ſerois ſervi de leurs Réponſes. Ils ont décidé tout net, que depuis Thalès inclufivement, juſques à Anaxagoras excluſivement, la Secte Ionique a été Athée au ſecond chef. Pour entendre cela il faut que j'obſerve, qu'ils admettent trois degrés d'Athéiſme. Le premier eſt de ſoûtenir qu'il n'exiſte point de Dieu:

Digitized by Google

du Soleil (*e*) au cercle décrit par cet Aſtre autour de la Terre, qu'ayant enſeigné cela à un homme qui lui offrit pour récompenſe tout ce qu'il voudroit, il ne demanda que la bonne foi de faire ſavoir que la gloire de cette invention lui étoit dûe.

THESMOPHORIES. On appelloit ainſi les Fêtes qui ſe célébroient en l'honneur de Cerès, conſidérée comme Légiſlatrice (*a*); car il y avoit d'autres Fêtes qui lui avoient été conſacrées, comme à l'Inventrice des biens de la terre. Il n'étoit

le ſecond eſt de nier que le Monde ſoit l'ouvrage du Dieu dont on reconnoît l'exiſtence: le troiſieme eſt de dire que Dieu a créé le Monde par une détermination naturelle, & ſans y être porté d'un mouvement libre. Thalès, Anaximandre, Anaximenés, ſont coupables du ſecond dégré d'Athéiſme, tout comme Epicure.

(*e*) *Il fit de très-belles découvertes dans l'Aſtronomie, & .... en quelle raiſon eſt le diametre du Soleil.*] C'eſt Apulée qui nous l'apprend. Il me ſemble, qu'il faut entendre par le paſſage d'Apulée que Thalès connut la grandeur du diametre du Soleil, & celle du cercle que cet Aſtre paroît décrire autour de la Terre. On nous dit bien qu'il calcula combien de fois toute la maſſe du Soleil devoit changer de ſituation afin d'achever ce cercle: mais on ne dit pas quel étoit ce nombre de fois. Les Aſtronomes d'aujourd'hui ſuppoſent que le diametre du Soleil eſt d'environ trente minutes; d'où il s'enſuit qu'en changeant de place ſelon toute l'étendue de ſon globe 720 fois, il décrit toute la circonférence de ſon cercle. Quelques-uns concluent de-là que ſa viteſſe journaliere ne ſeroit pas fort conſidérable, s'il étoit vrai qu'il ſe mût de maniere qu'on le ſuppoſe dans le Syſtème de Tycho-Brahé, c'eſt-à-dire comme une fleche dans l'air, & non pas comme les clous d'une roue. Les bœufs marchant lentement ne peuvent-ils point parcourir en très-peu d'heures un eſpace ſept ou huit cents fois plus grand qu'ils ne le ſont? Remarquez dans la conduite de Thalès, combien les Inventeurs d'une choſe ſont ſenſibles à la gloire d'être les premiers en ce genre-là. Ce Sage de la Grece étoit déjà vieux & comblé de réputation. Il fut inſenſible au gain, aux récompenſes pécuniaires, à toute autre utilité, mais non pas à l'injuſtice de ceux qui s'empareroient de ſa découverte, ou qui par un ſilence déſobligeant feroient cauſe qu'il n'en eût pas l'honneur. Voyez ce que diſoit Tacite en parlant d'Helvidius Priſcus, c'eſt que la derniere choſe dont les gens mêmes les plus ſages ſe dépouillent, eſt le déſir de la gloire.

(*a*) *Cerès conſidérée comme Légiſlatrice.*] Selon l'opinion commune le Genre humain étoit redevable de deux grand bienfaits à cette Déeſſe. Elle avoit appris aux hommes à ſemer & à moiſſonner: elle leur avoit donné des Loix. Il y a donc beaucoup d'apparence qu'on lui conſacra deux ſortes de Fêtes, & que les Theſmophories ſe rapportoient principalement à ſa qualité de Légiſlatrice. Le mot même nous conduit à ce ſentiment. Cela n'empêche pas que même dans les Theſmophories on ne pratiquât des choſes qui la concernoient comme l'Inventrice des moiſſons. Notez que l'une de ſes épithetes étoit celle de *Theſmophoros*: Pauſanias, & une Inſcription de Gruterus, le témoignent. Au reſte, voici la preuve d'une choſe

Digitized by Google

n'étoit point permis aux hommes d'aſſiſter aux Theſmophories; & il n'y avoit que les femmes de condition libre qui les puſſent célébrer. Elles ſe rendoient en proceſſion à Eleuſis, & faiſoient porter par des filles de bon renom les Livres ſacrés. Cette Fête duroit trois ou quatre jours: il y en a qui diſent qu'elle en duroit neuf. Il n'étoit point permis aux femmes de coucher avec leurs maris, juſques à ce quelle fût finie. On prétend que pour ſupporter cette abſtinence avec plus de facilité, elles couchoient ſur certaines feuilles qui ont le don de refroidir (*b*): mais il ſeroit bien étrange généralement parlant, qu'elque j'avance dans le Corps de cet Article, c'eſt qu'on donnoit à porter à des filles de bonne réputation, les Livres ſacrés.

(*b*) *Pour ſupporter cette abſtinence... couchoient ſur certaines feuilles qui ont le don de refroidir.*] Ovide ne parle point de cela, mais ſeulement de la coûtume de s'éloigner du mari. Je ne m'étonne point qu'il n'ait pas décrit cette circonſtance; car elle ne ſervoit de rien à ſon ſujet. Son ſilence n'eſt donc ici d'aucune conſidération. De tous les Auteurs que je pourrois alléguer, je ne veux mettre en avant que Pline & le Scoliaſte de Théocrite. Les Grecs ayant prétendu que ceux qui mangeoient, ou qui buvoient de cette plante, ou qui la mettoient ſous eux dans leur lit, ſe préſervoient de l'impureté, lui donnérent le ſurnom *d'Agnos* qui ſignifie *chaſte*. Ce mot eſt devenu en ſuite le nom propre du *vitex*, non pas ſeul, mais avec le mot Latin qui lui correſpond. Il faut noter qu'il ne parle point de la même plante que Pline; car il parle de l'herbe *conyza*, ou *cunilago*. Notons auſſi à quelle occaſion il a fait cette remarque; c'eſt pour expliquer un endroit de Theocrite où un berger narre ce qu'il fera, en cas que ſon bon ami faſſe heureuſement le voyage de Mitylene. Je mettrai, dit-il, une couronne de fleurs ſur ma tête, je boirai du meilleur vin, & j'aurai une jonchée d'herbes juſques au coude ſur mon lit. Il nomme entre autres herbes celle qui ſelon le Scoliaſte étoit miſe ſur le lit des femmes, pendant la Fête des Theſmophories, afin de les préſerver de l'incontinence. On m'avouera que ceux qui font éclater leur joie quand leurs vœux ſont accomplis, qui la font, dis-je, éclater par la bonne chere, & par telles autres marques d'un jour de réjoüiſſance, ne recourent point à des remedes qui étouffent dans leur ame toute penſée amoureuſe. Il n'y a donc point d'apparence que la *cunilago* eût cette vertu; & ainſi le Scoliaſte de Theocrite ſoûtient une choſe que nous pouvons réfuter par le Texte même qu'il commente. Peut-être ne ſe tromperoit-on pas, ſi l'on diſoit que la coutume de mettre des feuilles dans le lit des femmes pendant les Theſmophories, n'étoit qu'une ſimple dépendance de la Fête. C'eſt l'ordinaire dans les grandes ſolennités, que les rues ſoient jonchées de fleurs & de feuilles. On attache des Feſtons aux portes: les chambres ont quelquefois part à ces ornemens; les Grecs pouvoient bien étendre cet uſage juſques ſur les lits, en faveur de celles qui célébroient la Fête de Cerès. Dans la ſuite des temps on aura voulu chercher du myſtere ſous cet uſage: les chercheurs de cauſes auront tant fait, qu'enfin ils ſe ſeront imaginés que la ſage Antiquité avoit trouvé là un bon remede à l'incontinence. Je ne ſai même ſi les plaiſans & les ſatyriques, n'ont pas été inventeurs de cette ſuppoſition, que d'autres long-tems après auront

Digitized by Google

qu'elles euſſent eu beſoin de ce remede; & plus encore qu'elles euſſent

débitée ſérieuſement, & comme une choſe réelle. Il eſt ſûr qu'on ne pouvoit guere dire des raiſons plus désobligeantes; & je ne ſaurois comprendre que les femmes Grecques ayent été aſſez dociles, pour conſentir qu'on leur appliquât un tel remede, qui eût témoigné ſi publiquement leur laſciveté. On n'attendit pas leur conſentement, me dira quelqu'un: mais la Grece, puis-je répondre, avoit-elle mis le ſexe ſur un tel pié, qu'elle pût l'aſſujettir à des uſages honteux? Il n'eſt point facile de trouver dans la Mappemonde un coin de terre où les choſes ſoient réduites à ce pié-là: & ſi nous le voulions trouver, il ne faudroit point chercher l'Attique, le Peloponeſe, ni les Iles de la Mer Egée. Pour trouver ici du vraiſemblable, il faudroit dire que l'honneur des femmes n'étoit point intéreſſé à ces jonchées de *l'agnus caſtus*. Mais à qui le perſuaderoit-on? Ne faut-il pas avoir une très-mauvaiſe opinion de leur vertu, ſi l'on s'imagine qu'étant mariées, elles ne peuvent être cinq ou ſix nuits, (mettez en neuf ſi vous voulez) dans un lit à part, ſans ſe rendre indignes par des tentations, & pas des démarches impures, de célébrer une Fête où la chaſteté eſt requiſe? Je veux bien qu'on me réponde que tous les pays ne ſont pas ſemblables, & qu'il y a des climats moins chauds que la Grece, dans leſquels ni le vin, ni l'eſprit de vin, avalés copieuſement, ne produiſent pas les mêmes irritations vénériennes, que les alimens les plus ſimples produiſent ailleurs: & qu'ainſi l'on ne doit pas juger des cérémonies des Fêtes de Cerès, par les beſoins du Septentrion. Ne ſortons donc point de la Grece, je le veux bien: je perſiſte à dire que ces motifs de l'emploi de *l'agnus caſtus* ne ſont guere vraiſſemblables; car ſi les femmes euſſent eu recours de leur propre mouvement à ce remede, elles euſſent avoué un grand défaut, elles ſe ſeroient confeſſées d'une infirmité honteuſe, & que la pudeur ni la prudence ne permettent pas de révéler. Je dis la prudence, parce qu'une telle confeſſion pouvoit inquiéter & allarmer mortellement leurs maris. Les uns faiſoient un commerce qui les obligeoit à paſſer quelques ſemaines hors de chez eux. Un procès demandoit la même choſe de quelques autres. Pluſieurs alloient à la guerre, ou s'embarquoient pour un voyage d'outremer. Ceux qui ne bougeoient du logis n'étoient pas toûjours en bonne ſanté; & quand ils ſe portoient bien, ils n'ignoroient pas qu'ils pouvoient tomber malades. Quel fond auroit-on pû faire dans tous ces cas ſur la chaſteté d'une épouſe, qui auroit fait profeſſion d'incontinence à la Fête des Theſmophories? C'étoit une auguſte Fête, un grand acte de Religion: les femmes avoient en partage les principales fonctions de cette ſainte cérémonie. Il falloit s'en acquiter chaſtement, le Rituel le portoit ainſi. Elles avoient donc là un puiſſant motif à la chaſteté: le culte divin, la conſcience, la proſpérité de l'Etat, l'honneur de Cerès, la grandeur de ſes myſteres, s'y rencontroient; & néantmoins à ce qu'on prétend, elles ſe reconnoiſſoient incapables de ſe contenir pendant la courte durée de cette Fête. Que pouvoit-on attendre de leur vertu miſe à de plus longues épreuves dans un autre temps? Il eſt donc certain qu'en recourant d'elles-mêmes aux feuilles de *l'agnus caſtus*, elles euſſent témoigné beaucoup d'imprudence, parce qu'elles euſſent rempli de ſoupçons & d'inquiétudes leurs pauvres maris. Mais que direz-vous, demandera-t-on, ſi les hommes euſſent établi cette coutume? Je dirois qu'il ne faut pas croire que s'ils en euſſent été les auteurs, ou par voie de conſeil, ou par voie de décret, elles s'y euſſent ſoûmiſes comme à un remede néceſſaire, ou pour le moins très-utile: car en l'acceptant elles euſſent avoué une infirmité naturelle, qui eût fait beaucoup de tort à leur honneur, & qui

Digitized by Google

euſſent voulu témoigner qu'il leur étoit néceſſaire. Le principal

les eût rendues ſuſpectes d'infidélité, dans les abſences, ou dans les maladies de leurs époux. Tous les maris qui auroient eu l'imprudence ou de propoſer ce conſeil, ou de l'approuver, euſſent commis la réputation de leurs épouſes. Les plaiſans n'euſſent pas manqué de dire, ils ſavent bien ce qui en eſt, une fâcheuſe expérience les oblige à chercher ces expédiens: Il n'y a point de nuit de repos pour eux, à moins que la Religion ne l'ordonne; mais quand ils chomment les nuits des Theſmophories, le ſouvenir du paſſé veut qu'ils ſe repoſent ſur la vertu de *l'agnus caſtus*. Voici encore l'Obſervation que j'ai faite cideſſus. De quoi eût ſervi de s'aſſûrer ſur cette vertu pendant cette Fête? Cela eût-il calmé les allarmes de ceux qui étoient en voyage, ou ſur mer ou ſur terre? Cela eût-il laiſſé en repos le cœur des malades? On peut aſſûrer que quiconque eût introduit cette coûtume, auroit mérité de paſſer pour perturbateur du repos public.

Cent autres raiſons me perſuadent que l'emploi de *l'agnus caſtus* dans le lit des femmes, qui célébroient les Theſmophories n'étoit point fondé ſur le motif que l'on allegue. La même cauſe qui auroit porté à ordonner ce remede pendant cette Fête aux femmes mariées, auroit obligé à le leur preſcrire pendant les abſences & les langueurs des maris, & à le preſcrire pour toute l'année aux jeunes veuves, & aux jeunes filles. Puis donc que l'on ne faiſoit point l'un, il faut conclurre que l'on ne faiſoit point l'autre. Si l'on avoit fait tout ce que je marque, nous trouverions dans quelque Livre qu'il n'y avoit point de plante qui fût plus commune que *l'agnus caſtus* par toute la Grece. Chacun en auroit eu une douzaine dans ſon jardin; il auroit fallu en entretenir des forêts tout entieres, & prépoſer d'habiles gens à leur culture: car à force de les effeuiller, on auroit rendu plus néceſſaire le ſoin de les faire vivre. La première prévoyance de ceux qui dans le déclin de l'âge auroient épouſé une perſonne beaucoup plus jeune qu'eux, auroit dû être de faire planter pluſieurs *agnus caſtus*, afin d'avoir à quoi recourir honnêtement, pour ſatisfaire aux néceſſités qu'ils n'euſſent pu prévenir ni appaiſer. On auroit préconiſé les feuilles de cet arbriſſeau, comme le Dieu tutélaire de la réputation des maris, & comme un Dieu *averruncus* ou *alexiaque* par rapport au cocuage. Quelque Juvenal en auroit félicité la Grece: on eût dit de ces feuilles ce qu'un autre a dit des grenouilles. Or nous ne trouvons aucune trace de rien de cela dans les anciens monumens.

Il me ſemble qu'on va m'objecter que la Fête des Theſmophories demandoit une pureté extraordinaire, une imagination exempte de tout ce que les Caſuiſtes nomment *penſées moroſes*, une application non-interrompue à l'excellence & aux grandeurs de la chaſteté: toutes choſes qui n'étoient point néceſſaires en d'autres ſaiſons. Pour toute réponſe je demande quelque témoin de cette propriété des Theſmophories; & je ſuis ſûr que ce caractere de cette Fête n'eſt qu'une viſion. J'ajoûte que *l'agnus caſtus*, ni la *cunilago*, ni les feuilles de ſaule, &c. ne ſont point capables d'inſpirer une telle pureté, & voilà encore de mes raiſons. Les Athéniens étoient trop habiles, pour croire que quelques feuilles entre les draps fuſſent capables d'amortir la lubricité. Je veux croire qu'il y a des herbes qui à la longue peuvent refroidir ceux qui en mangent; mais à cela près, & en ne conſidérant qu'une application externe, je ne ſai ſi l'on ne pourroit point dire de la luxure ce qui a été dit de la mort: Il n'y a point dans les Jardins de préſervatif contre la mort. Je n'oublie point une réponſe de Theano fille de Pythagore. On lui demandoit, *combien de jours faut-il qu'une femme laiſſe paſſer depuis qu'elle a eu affaire*

Digitized by Google

cipal objet de leur culte dans cette Fête étoit la partie qui les distingue des hommes (*c*). Vous pouvez vous imaginer que les anciens Peres n'épargnoient par les Païens sur de telles céré-

avec un homme, jusques à ce qu'elle assiste aux Thesmophories? Si elle a eu affaire avec son mari, répondit Theano, elle peut y assister tout à l'heure: mais si c'est avec un autre, elle n'y doit jamais assister. Cette Morale de Theano ne méritoit pas d'être nommée *Rigorisme*. Une femme comme elle ne condamneroit pas aujourd'hui les fréquentes communions, sous le prétexte d'un trop petit intervalle depuis le devoir conjugal. Au reste, sa réponse prouve qu'on croyoit que pour bien faire les fonctions des Thesmophories, il falloit s'y préparer par quelques jours de continence. Or comme cela allongeoit le terme du jeûne, on me dira que je ne dois point m'étonner si l'on recouroit à *l'agnus castus*. Mais cette objection est trop petite, pour me faire changer d'opinion. Prenez garde à ce que je dis dans la penultieme remarque.

On auroit tort de condamner la Critique que je viens de faire; car l'équité veut qu'on ne laisse pas exposée à toutes les suites du témoignage de Pline, & de quelques autres Auteurs, la réputation d'une infinité de femmes Grecques, si elles n'ont pas mérité de recevoir cet affront.

(*c*) *Le principal objet de leur culte dans cette Fête étoit la partie qui les distingue des hommes.*] Fasoldus, qui a fait un petit Livre sur les Fêtes de la Grece, cite Theodoret touchant cette circonstance. Fasoldus nous dit aussi qu'à Syracuse l'on portoit en procession la figure de cette partie, faite d'une certaine farine & de miel; qu'on la portoit, dis-je, processionellement le dernier jour de la Fête, en l'honneur de Cerès & de Proserpine. Il se fonde sur le témoignage d'Athenée. Il pourroit bien être qu'il n'a pas rendu exactement le sens d'Athenée; & qu'au lieu du *dernier jour de la fête*, il auroit dû dire *aux grandes Thesmophories*. Vous trouverez dans les Essais de Montaigne un bon nombre de tels faits. Je n'y ai pas vû celui-ci dans l'endroit où il observe, *qu'en la plûpart du monde cette partie de nostre corps estoit déifiée*; qu'en certains lieux *le plus sacré Magistrat étoit révéré & reconnu par ces parties-là: & qu'en plusieurs cérémonies l'effigie en estoit portée en pompe à l'honneur de diverses Divinités. Les Dames Egyptiennes, en la feste des Bacchanales, en portoient au cou un de bois, exquisement formé, grand & pesant, chacune selon sa force: outre ce que la statue de leur Dieu en représentoit un qui surpassoit en mesure le reste du corps. Les femmes mariées ici prés, en forgent de leur couvrechef une figure sur leur front, pour se glorifier de la jouyssance qu'elles en ont; & venant à estre vefves le couchent en arriere, & ensevelissent sous leur coëffure.* Ne pourroit-on pas conjecturer que la raison, pour laquelle les parties propres de l'autre sexe recevoient un si grand honneur dans la Fête des Thesmophories, étoit celle-ci? On se souvenoit du bon service qu'elles rendirent à Cerès. Cette Déesse cherchant Proserpine qui lui avoit été enlevée, & ne la trouvant nulle part, arriva toute désolée au bourg d'Eleusis. Une vieille paysane nommée Baubo tâcha de lui faire prendre quelque rafraîchissement, & l'exhorta le mieux qu'elle put à chasser la mélancolie. Tout cela ne servit de rien. Cerès s'obstina à ne rien prendre, & à ne vouloir point être consolée. Baubo changea de batterie, & se proposa de divertir cette Déesse par un spectacle d'une nouvelle invention. Elle s'en alla dans une autre chambre, & y défricha je ne sai quoi qu'elle négligeoit depuis long-temps, comme une portion de terre inculte, & puis revint trouver la Déesse, & lui montra sa nudité, non sans faire des postures assez singulieres. Cerès fichant les yeux sur cet objet ne put

Digitized by Google

rémonies. Il falloit au reſte en célébrant cette Fête, qu'on veillât toute la nuit (*d*). Je remarquerai par occaſion une faute de Brantome; il a débité fauſſement que ſelon Pline les Veſtales

s'empêcher de rire, enſuite de quoi elle prit le raſraîchiſſement qui lui fut offert. On ne ſauroit décrire cela en François, avec toute le naïveté qu'un ancien Pere de l'Egliſe y apporte. N'y a-t-il pas beaucoup d'apparence, que pour faire commémoration de cette Aventure, l'on décerna les honneurs divins à l'objet qui divertit alors ſi a propos la Déeſſe Cerès? De-là naîtroit une objection contre la doctrine expoſée dans la remarque précédente; car, dira-t-on, il falloit fortifier extraordinairement les femmes Grecques qui d'un côté couchoient ſeules, & qui de l'autre méditoient ſur une choſe très capable de ſalir l'imagination, & d'exciter des envies malhonnêtes. J'avoue que cela peut affoiblir un peu mes raiſons; mais tout bien conſidéré elles conſervent aſſez de force, pour m'engager à ne changer pas de ſentiment.

(*d*) *Il falloit . . . qu'on veillât toute la nuit.*] Ceci fourniroit encore une objection à mes Adverſaires. Les maris, me dira-t-on, conſidérant, 1. que leurs femmes étoient ſéparées d'eux pendant qu'elles étoient occupées à célébrer la mémoire d'une Aventure chatouilleuſe, & à vénérer un objet de tentation, dont il falloit même qu'elles fiſſent des figures de pâte: 2. que paſſant les nuits à veiller, elles devoient craindre quelque fâcheux accident; car ces veilles ont été toûjours des occaſions de bonne fortune. Il eſt donc probable qu'ils recoururent à de bons préſervatifs, ſavoir aux feuilles *de l'agnus caſtus*. Ces difficultés ſont foibles, car outre que tous les hommes étoient exclus des Theſmophories, ce qui pouvoit raſſûrer les maris jaloux & défians, peut-on croire que les Grecs ayent été aſſez ſous pour ſe fier à un remede de feuilles, pendant qu'ils ſe ſeroient défiés de la vertu de leurs femmes, & que les circonſtances de la Fête, je veux dire l'excluſion des hommes, la chaſteté commandée, les veilles dans le Temple, &c. n'auroient pû les raſſûrer? Si l'on me demande une autorité touchant le texte de cette remarque, j'allegueraï celle d'Arnobe. Je ne nie point qu'à la faveur de ces veilles il ne ſe commît bien des déſordres. *L'aulularia* de Plaute roule ſur le mariage d'une fille, qui avoit été engroſſée dans une telle occaſion. Les Romains ne ſe portérent à l'abolition de certaines Fêtes nocturnes, qu'après en avoir connu les déréglemens. Il y eut des villes Grecques qui abolirent les mêmes cérémonies; & il falloit voir de quelle maniere Ariſtophane frondoit les veilles de dévotion. Liſez ce qu'a dit un Journaliſte dans l'Extrait d'une Diſſertation de Monſr. Rainſſant. *Ce n'étoit pas ſeulement pendant trois jours que l'on célébroit* les jeux ſéculaires: *c'étoit auſſi pendant trois nuits; car on s'aſſembloit dans les Temples* pour y veiller, & pour y faire des priéres & des ſacrifices: c'étoit ce qu'on appelloit *Pervigilium;* & afin que dans ces aſſemblées publiques il ne ſe paſſât rien de mal-honnête, les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe y aſſiſtoient ſous la conduite de leurs peres & de leurs meres, ou de quelques perſonnes d'âge de leur famille, qui puſſent répondre de leurs déportemens, ainſi qu'Auguſte l'avoit ordonné. *L'Ordonnance étoit ſage, & la précaution néceſſaire; l'amour eſt trop alerte ſur toutes les occaſions favorables, pour oublier ſes intérêts dans ces aſſemblées nocturnes. Mais on s'aviſa un peu tard de remédier à l'abus, puiſque l'Empereur Auguſte commença d'y donner ordre.* Præſtat ſero quam nunquam. Il vaut mieux tard que jamais. *Il faut croire qu'avant cela les trois nuits des Jeux Séculaires étoient un bon temps pour la jeuneſſe amoureuſe, & qu'on le mettoit à profit avec d'autant plus de ſoin qu'on ſavoit qu'on ne le trouveroit pas deux fois.* Les veilles de dévotion de la

Digitized by Google

Veſtales ſe ſervoient *de paillaſſes de feuilles d'arbre* pour conſerver leur chaſteté (*e*).

TYRANNION, Grammairien célèbre au temps de Pompée, étoit d'Amiſe dans le Royaume de Pont. Il s'appeloit au commencement Theophraſte ; mais à cauſe qu'il tourmentoit ſes condiſciples, leur commun maître, Hiſtiæus, le nomma Tyrannion (*a*). Il fut Diſciple de Denys de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Luculle, lorſque ce Général des troupes Romaines eut mis en fuite Mithridate, & ſe fut emparé de ſes Etats. Cette captivité de Tyrannion ne lui fut pas déſavantageuſe, puiſqu'elle

primitive Egliſe n'étoient pas à couvert de tout attentat; & c'eſt pour cela que ſaint Jerôme recommande aux jeunes filles, qu'en y aſſiſtant elles ne s'éloignent jamais de leurs meres, non pas même d'un travers de doigt. Il eût mieux valu qu'il acquieſçat aux juſtes plaintes de Vigilantius, qui condamnoit ces aſſemblées nocturnes, à cauſe des impuretés qui s'y commettoient. Il en fallut enfin venir là, & ſupprimer cette dévotion, comme l'avoue le Cardinal Bellarmin.

C'eſt ſans doute ſur de ſemblables raiſons, que fut fondé le Mandement de l'Archevêque de Paris l'an 1697, contre la coûtume que l'on avoit d'aller au mont ſaint Valerien pendant la Semaine ſainte.

(*e*) *Brantome.... a debité fauſſement que ſelon Pline les Veſtales ſe ſervoient* de paillaſſes de feuilles d'arbre *pour conſerver leur chaſteté.*] Voici un peu au long les paroles de cet Ecrivain: „J'ay veu & leu un petit „livret d'autrefois en Italien, ſot „pourtant, qui s'eſt voulu mêler de „donner des receptes contre la luxu„re, & en met 32; mais elles ſont „ſi ſottes, que je ne conſeille point „aux femmes d'en uſer, pour ne „mettre leur corps à trop fâcheuſe „ſubjection. Voilà pourquoy je ne „les ay miſes icy par eſcrit. Pline „en allegue une, de laquelle uſoient „le temps paſſé les Veſtales; & les „Dames d'Athenes s'en ſervoient „auſſi durant les feſtes de la Déeſſe „Cerès, dites *Theſmophoria*, pour „ſe refroidir, & oſter tout appetit „chaud de l'amour; & par ce vou„loient célèbrer cette feſte en plus „grande chaſteté, qu'eſtoit des pail„laſſes de feuilles d'arbre dit *Agnus „caſtus*. Mais penſez que durant la „feſte, elles ſe chaſtroient de cette „façon; & puis après elles jet„toient bien la paillaſſe au vent. „J'ay veu un pareil arbre en une „maiſon en Guyenne d'une gran„de honneſte & très-belle Dame, „& qui le monſtroit ſouvent aux „eſtrangers qui la venoient voir, „par grande ſpeciauté, & leur „en diſoit la proprieté: mais au „diable, ſi j'ai jamais veu ny ouy „dire, que femme ou Dame en ait „encore oſé cueillir une ſeule bran„che, ny fait pas ſeulement un petit „recoin de paillaſſe, non pas meſme „la Dame propriétaire de l'arbre & „du lieu, qui en eût pû diſpoſer com„me il lui eût plû".

(*a*) *A cauſe qu'il tourmentoit ſes condiſciples . . . on le nomma Tyrannion.*] Il eſt bon de dire que Mr. Moreri ne ſongeoit point aſſez au Titre de ſon Ouvrage; il donnoit ſes conjectures pour les Traductions des Auteurs qu'il citoit au bas des Articles. S'il eût fait un Roman, & non pas un Dictionaire Hiſtorique, on lui pardonneroit

Digitized by Google

le lui procura l'occaſion de ſe rendre illuſtre à Rome, & d'y amaſſer du bien. Il l'employa, entre autres uſages, à dreſſer une Bibliothéque de plus de trente mille volumes. Il mourut fort vieux, miné & conſumé par la goute. Le tẽps de ſa mort n'eſt pas bien marqué dans Suidas (*b*). Je ne dois pas oublier que Murena demanda Tyrannion à Luculle, pour ſe faire un ſujet de vanité d'avoir affranchi un célebre Grammairien. Les réflexions de Plutarque là-deſſus ne ſont pas mauvaiſes (*c*). Le ſoin que prenoit Tyrannion d'amaſſer des Livres, a contribué très-utilement à la conſervation des Ouvrages d'Ariſtote. La deſtinée de ces Ouvrages a été aſſez ſinguliere (*d*). Elle

cette liberté. Perſonne ne lui avoit appris que Theophraſte *étant devenu ſuperbe à cauſe de ſa ſcience, & mépriſant ſes égaux, on le nomma Tyrannion.*

(*b*) *Le temps de ſa mort n'eſt pas bien marqué dans Suidas.*] Comment eſt-ce que Tyrannion ſeroit mort la 3 année de la 120 Olympiade, ainſi qu'on le lit dans Suidas, puiſqu'il ne fut amené à Rome qu'après que Luculle eut mis en fuite Mithridate, pendant l'Olympiade 177? Il eſt certain que Tyrannion enſeignoit dans la maiſon de Ciceron, pendant l'année derniere de la 180 Olympiade; & comme il prenoit ſoin de mettre en ordre la Bibliotheque de Ciceron, il ne falloit pas qu'il fût encore dans l'état de caducité où il mourut, ſelon Suidas. Ce que je vais dire eſt incomparablement plus fort ou contre la correction de Patricius, ou contre Suidas même, s'il a parlé conformément à la conjecture de Patricius. Lorſque Céſar étoit en Afrique pour faire la guerre à Juba, c'eſt-à-dire l'an de Rome 707, le 2 de la 184 Olympiade, Ciceron & Atticus ſe promirent de convenir d'un jour pour aſſiſter à la lecture que Tyrannion leur feroit d'un Livre de ſa façon. Atticus, l'ayant entendu lire ſans ſon ami, en reçut quelques reproches.

(*c*) *Les Réflexions de Plutarque là-deſſus ne ſont pas mauvaiſes.*] Murena, dit-il, ne répondit point à la générosité de Lucullus: en faiſant ſemblant d'affranchir Tyrannion, il lui ôtoit la liberté. Pour en uſer honnêtement, il falloit le laiſſer ce qu'il étoit. L'Endroit où il en parle eſt la deſcription du ſaccagement d'Amiſe, qui n'ayant pu être prévenu par tous les ſoins de Luculle, fut réparé tout autant que la choſe fut poſſible à ce Général.

(*d*) *La deſtinée des Ouvrages* d'Ariſtote *a été aſſez ſinguliere.*] Ce grand Philoſophe les laiſſa avec ſon Ecole, & avec ſes autres Livres, à ſon Diſciple Theophraſte. Celui-ci laiſſa ſa Bibliothéque à Neleus, qui avoit été ſon Diſciple & celui d'Ariſtote. Neleus fit porter à Scepſis ſa Bibliothéque, & la laiſſa à ſes héritiers. Ceux-ci, gens idiots & ſans lettres, n'eurent autre ſoin de cette Bibliothéque, que de la tenir bien fermée; & lorſqu'ils apprirent l'empreſſement avec lequel les Rois de Pergame, dont ils étoient ſujets cherchoient des Livres, ils enfouïrent ſous terre ceux de Neleus. Au bout d'un aſſez long temps leur poſterité les tira de ce cachot, fort gâtés par l'humidité & par la vermine, & vendit bien chérement ceux d'Ariſtote & ceux de Theophraſte à un certain Apellicon, qui les fit copier: mais les Copiſtes remplirent mal les endroits que les vers avoient rongés, & que l'humidité avoit effacés, de ſorte que ces Livres ne parurent qu'avec une infinité de fautes. Après

Digitized by Google

Elle mérite d'être rapportée, & sur-tout puisqu'il s'agit d'un Philo-

la mort d'Appellicon, sa Bibliotheque fut transportée d'Athenes à Rome par Sylla. Le Bibliothécaire de Sylla permit au Grammairien Tyrannion, grand amateur d'Aristote, de prendre les Ecrits de ce Philosophe. Les Libraires en firent tirer des Copies: mais ils se servirent de gens ignorans, & ils ne collationnérent pas les Copies avec l'exemplaire dont on s'étoit servi: de sorte que le mal devint à Rome plus grand qu'il n'étoit à Athenes. Voilà jusqu'où Strabon a conduit la chose, prenons la suite dans Plutarque & ailleurs.

Plutarque dit que Sylla, s'étant rendu maître d'Athenes, s'appropria la Bibliothéque d'Apellicon, où étoient la plupart des Ouvrages d'Aristote & de Theophraste, peu connus encore au public. Il ajoûte qu'on disoit qu'après qu'elle eut été transportée à Rome, le Grammairien Tyrannion en détourna plusieurs Livres, & qu'Andronicus de Rhodes ayant eu de lui les Exemplaires, les publia, & dressa les Tables ou les Indices que l'on eut depuis. Plutarque & Strabon s'accordent à dire, que pendant un assez long tems les Péripatéticiens ne connurent gueres ni les Ecrits d'Aristote, ni les Ecrits de Theophraste, & que l'ignorance des héritiers de Neleus en fut cause. Strabon dit nettement que les Péripatéticiens modernes avoient surpassé les anciens; parce que ceux-ci n'ayant que très-peu d'Ouvrages d'Aristote, & ce peu ne comprenant gueres que les Livres de moindre importance, n'avoient pas été en état de philosopher avec une exactitude méthodique & profonde. Mais depuis qu'on eut déterré les Ouvrages d'Aristote, il fut plus facile à ses Sectateurs de philosopher selon le plan de leur Maître: encore falloit-il qu'ils donnassent beaucoup au hasard des conjectures, parce qu'il y avoit une infinité de fautes dans ses Ecrits. C'est la remarque de Strabon.

Athenée dit une chose qu'il est nécessaire de rapporter. Il dit que Neleus possesseur de la Bibliothéque d'Aristote la vendit toute à Ptolomée Philadelphe, qui la fit transporter à Alexandrie, avec les Livres qu'il avoit achetés à Rhodes & à Athenes. Il remarque au même endroit que Larentius, Bourgeois de Rome sous Marc-Aurele, avoit assemblé plus de Livres que Polycrate Tyran de Samos, que Pisistrate Tyran d'Athenes, qu'Euclide, que Nicocrate, que les Rois de Pergame, que le Poëte Euripide & que le Philosophe Aristote. Voilà deux choses en quoi Athenée est contraire à Strabon. Ce dernier assure qu'Aristote est le premier qui ait fait une Bibliothéque, & qu'il enseigna aux Rois d'Egipte l'art d'en dresser une. Athenée nomme bien des gens qui ont amassé beaucoup de Livres avant Aristote. Il dit d'ailleurs que Neleus vendit tous les Livres de ce Philosophe à Ptolemée Philadelphe: mais Strabon assure que Neleus les laissa à ses héritiers, qui les cachérent. Le docte François Patricius prétend lever cette derniere difficulté, en supposant que Neleus avoit doublé les Livres de la Bibliothéque d'Aristote, & qu'il vendit l'un des Exemplaires au Roi d'Egypte, & garda l'autre pour lui. Je conviens qu'il n'étoit pas trop aisé à un homme tel que Neleus de faire copier tant de Livres: mais néantmoins je n'y trouve aucune impossibilité, vû les dépenses de Ptolomée pour sa Bibliotheque. Que ne fait-on pas pour avoir quelque chose à vendre à un Prince qui paye bien? D'autre côté, un Disciple d'Aristote devoit tâcher de garder sa Bibliothéque, & il n'y avoit point d'autre voie de contenter ces deux passions, que celle de faire copier. Vossius s'imagine que Neleé vendit toute sa Bibliothéque, à la réserve des Ouvrages d'Aristote: mais outre que cette exception n'a nul fondement sur le Texte d'Athenée, quelle apparence que le Roi d'Egypte, en achetant la Bibliothéque qui avoit appartenu à Aristote, eût souffert qu'on en eût ôté les Ecrits de ce grand génie? C'étoit principalement de pareils Ouvrages qu'il cherchoit. Je remarque qu'Ammo-

Digitized by Google

Philoſophe ſi renommé. Ils étoient dans la Bibliotheque d'un certain

nius dit bien que Ptolomée fit acheter ſoigneuſement les Ouvrages d'Ariſtote, & qu'il récompenſa ceux qui lui en apportérent : mais il ne parle point de Neleus. La libéralité de ce Roi d'Egypte fut cauſe qu'on ſuppoſa des Livres à Ariſtote. On lui donnoit ceux d'autrui, afin de les vendre plus chérement. Ce que Patricius remarque, ſur l'autre partie de la diſcorde de Strabon & d'Athenée, me paroît mauvais. Il prétend que Strabon attribue à Neleus d'avoir été le premier qui ait dreſſé une Bibliothéque, & d'avoir enſeigné cet art aux Rois d'Egypte. Mais il eſt très-évident que Strabon a dit cela d'Ariſtote, & non pas de Neleus. Si l'on m'objecte qu'Ariſtote mourut un an après Alexandre, & qu'alors Ptolomée Philadelphe, le premier fondateur de la Bibliothéque d'Alexandrie, n'étoit pas encore Roi, ni même fils de Roi : je répons qu'Ariſtote a pû enſeigner la méthode de dreſſer des Bibliothéques à des gens qui ont vécu long-temps après lui ; car il n'a été néceſſaire pour cela, ſinon que l'on ait appris de quelle maniere il avoit rangé ſes Livres. Je ſai bien que Strabon s'eſt trompé aſſez lourdement en cet endroit, puiſqu'il a dit qu'il ne connoiſſoit perſonne qui eût amaſſé des Livres avant Ariſtote ; il ne ſe ſouvenoit point de Polycrate, ni de Piſiſtrate, ni de Nicocrate, ni d'Euripide, qui, ſelon la remarque d'Athenée, ont ramaſſé beaucoup de Livres. C'eſt un grand défaut de mémoire, je l'avoue : mais il me ſemble qu'il étoit plus aiſé à Strabon de tomber dans ce défaut, que de penſer qu'Ariſtote étoit en vie lors que Ptolomée Philadelphe dreſſoit ſa Bibliothéque. Patricius aggrave l'erreur de Strabon, vû qu'il lui fait dire que Neleus eſt le premier qui a ramaſſé des Livres. Ce ſeroit avoir ignoré la paſſion avec laquelle Ariſtote en achetoit.

Le Pere Rapin a narré fort agréablement les Aventures des Ouvrages d'Ariſtote. Je m'en vais rapporter quelques Fragmens de ſa narration, parce qu'ils méritent qu'on y réfléchiſſe. „On pretend qu'Ariſtote ne „put ſe réſoudre à publier ſes Ecrits, „par un pur reſpect qu'il eut pour „Platon : parce qu'il combattoit ſes „ſentimens en bien des choſes. Mais „il y eut en cette conduite plus de „politique que de vertu ; il voulut „ſe ménager, parce que les eſprits „eſtoient alors trop prevenus en fa„veur de la doctrine de Platon. „Ainſi, pour mettre à couvert ſes „Ecrits, il les confia à Theophraſte, „avec defenſe fort expreſſe de les „rendre publics : ce qui fut exacte„ment obſervé. De façon que Theo„phraſte qui en fut le depoſitaire, „Straton, Lycon, Demetrius le Pha„lerien, & Heraclides, qui ſe ſuc„céderent les uns aux autres dans „le Lycée, n'enſeignerent la doctri„ne d'Ariſtote que par pure tradition. „Cette tradition n'étant ſoûtenue „d'aucun Ecrit, devint froide dans „la ſuite, & n'eut rien de cette cha„leur qui parut dans les autres Sec„tes. . . . Theophraſte, pour obéir „exactement aux ordres de ſon mai„tre, confia en mourant au plus „cher de ſes amis & de ſes diſciples „les Ecrits d'Ariſtote, aux mêmes „conditions qu'ils lui avoient été „confiés. Cet ami s'appelloit Nelée. „. . . Il mourut peu de temps après ; „ce ne fut pas ſans faire compren„dre à ſes héritiers le prix du depôt „qu'il leur laiſſoit. Ils le compri„rent auſſi ſi bien, qu'ayant appris „que le Roi de Pergame . . . . faiſoit „de grandes recherches de Livres & „d'Ecrits pour faire une Bibliothéque, „ils enterrerent dans un caveau bâti „exprès les Ecrits d'Ariſtote, afin de „s'en aſſûrer davantage. Ce thréſor „ſi précieux fut caché l'eſpace d'en„viron 160 années dans ce lieu ſe„cret, d'où enfin il fut tiré à demi „rongé de vers, & preſque tout gâté „par l'humidité du lieu où l'on l'a„voit mis. Mais on ne l'en tira que „pour être vendu fort cherement à un „riche Bourgeois d'Athenes nommé „Apellicon. . . . Les Profeſſeurs qui

Digitized by Google

certain Appellicon : j'en parlerai ci-deſſous (*e*). Sylla, s'étant rendu

„enſeignoient alors dans le Lycée „l'ayant appris, furent faire leur cour „à ce Bourgeois, qui leur prêta pour „quelque temps ces Ecrits. Mais il „les retira pour les remettre en ſa „Bibliothéque, qu'il rendit celebre „par un depôt de cette importance. „Quelques années après, Sylla.... „les fit enlever pour les porter à Ro„me .... il mourut bien-tôt après, „& ces Ecrits tomberent entre les „mains d'un Grammairien nommé „Tyrannion, qui en avoit eu connoiſ„ſance par la liaiſon qu'il eut avec le „Bibliothecaire de Sylla. Quoique „ce Grammairien fût fort habile, & „qu'il eût dreſſé une Bibliotheque de„puis que Lucullus ... l'eut amené „à Rome, toutefois il ne connut pas „le prix des Ouvages d'Ariſtote. „Mais après ſa mort, Andronicus le „Rhodien étant venu à Rome, & con„noiſſant fort bien le mérite d'Ari„ſtote, parce qu'il avoit été nourri „dans le Lycée, il traita, avec les „héritiers de Tyrannion, de ces Ecrits, „& les ayant en ſon pouvoir, il s'at„tacha avec tant d'ardeur à les exa„miner ... qu'il en fut en quelque „façon le premier reſtaurateur..... „Ce fut cet Andronicus qui commen„ça à faire connoître Ariſtote dans „Rome, environ le temps que Cice„ron s'élevoit par ſa grande réputa„tion aux premieres charges de la „République".

Les remarques que j'ai à faire ſur ce diſcours ſe réduiſent à ceci. I. Le Pere Rapin ne cite perſonne qui ait rapporté qu'Ariſtote confia ſes Ecrits à Theophraſte, *avec défenſe fort expreſſe de les rendre publics*. Strabon & Plutarque, qui obſervent que les Livres d'Ariſtote furent longtemps inconnus, n'en attribuent la cauſe qu'à l'ignorance des deſcendans de Nelée : & nous avons cité un Auteur qui aſſûre que ce Nelée vendit la Bibliothéque d'Ariſtote à Ptolomée Philadelphe. Il s'en faut donc bien qu'il ne diſe que Nelée conſerva ces Ecrits, ſuivant la défenſe expreſſe de les publier. II. Le Pere Rapin ne rapporte pas fidélement le narré de l'Auteur qu'il cite ; car Strabon ne remarque point que Nelée ne mourut pas *ſans faire comprendre à ſes héritiers le prix du depôt qu'il leur laiſſoit* ; & bien loin de dire qu'ils le comprirent fort bien, il dit qu'ils négligérent ces Livres, & qu'ils les laiſſérent en confuſion ſous la clé. Il eſt vrai que Strabon ajoûte qu'ils les enterrérent, lors qu'ils ſurent que les Rois de Pergame faiſoient amas de Livres ; cela ſemble ſignifier que Nelée leur avoit défendu d'aliéner la Bibliothéque ; mais enfin Strabon n'en dit rien, & c'eſt aux Caſuiſtes du Parnaſſe à nous apprendre, s'il eſt permis à un Auteur d'attribuer à ceux qu'il cite les conſéquences, les raiſons, & les motifs qu'il imagine de ce qu'ils ont dit. Que ſait-on ſi les héritiers de Nelée ne craignirent point que leur Prince ne leur donnât rien de ces Livres ? auquel cas ils pouvoient croire qu'il valoit mieux les garder juſques à une meilleure occaſion. III. Le Pere Rapin applique aux ſeuls Ecrits d'Ariſtote, ce que Strabon dit en général de tous les Livres que Nelée laiſſa à ſes héritiers. IV. Strabon ne dit pas un ſeul mot de ces Profeſſeurs du Lycée qui firent leur cour à Apellicon, afin d'obtenir de lui qu'il leur prêtât pour quelque temps les Ouvrages d'Ariſtote. Il ne dit point qu'Apellicon, les ayant prêtés pour quelque temps, les retira : il dit au contraire qu'Apellicon les fit copier, & les publia tout pleins de fautes, V. Perſonne n'a dit que Tyrannion ne connoiſſoit pas le prix des Ouvrages d'Ariſtote. VI. Perſonne n'a dit qu'Andronicus le Rhodien ſoit venu à Rome après la mort de Tyrannion, & qu'il ait acheté des héritiers de Tyrannion les Ouvrages d'Ariſtote : au contraire Plutarque aſſûre qu'Andronicus retira ces Livres des mains de Tyrannion. VII. S'il étoit vrai qu'Andronicus ne vint à Rome qu'au temps que le Pere Rapin marque, il n'auroit pas trouvé Ciceron au commencement de ſa fortune, mais au comble de ſa gloire ; rappelé de ſon exil au grand contentement

Digitized by Google

rendu maître d'Athenes, ſe ſaiſit de cette Bibliotheque, & la fit

du Peuple Romain. La preuve de ceci ſe tire de ce que Tyrannion, amené à Rome pendant la 177 Olympiade, y devint illuſtre, s'y enrichit, y aſſembla une Bibliothéque de plus de trente mille Volumes, & y mourut fort âgé. Ce fut l'an 3 de la 180 Olympiade, ſelon la correction que Patricius a faite du paſſage de Suidas. Il ne falloit gueres moins de douze ans à Tyrannion, pour amaſſer tant de biens & tant de Livres à Rome. Or l'an 3 de la 180 Olympiade eſt juſtement celui du rappel de Ciceron. Mais il y a plus; j'ai montré que Tyrannion vivoit encore dans la 184 Olympiade, lorſque Ciceron étoit âgé pour le moins de ſoixante ans.

Je puis conclurre cette remarque par une réflexion que je trouve dans Voſſius. C'eſt une grande gloire pour Ariſtote, que ſes Ecrits, ayant été inconnus ſi long-tems, n'ayent pas laiſſé d'effacer, quand ils ont paru, les Ouvrages de pluſieurs autres Philoſophes, qui jouïſſoient d'une longue & non-interrompue poſſeſſion. J'ajoûterai de mon chef, que par un jeu de la fortune, la Secte, qui devoit le plus dominer dans les Ecoles, a été celle qui a eu le plus de peine pendant pluſieurs Siecles à lever la tête, & à ſortir de l'obſcurité. Enfin, je dis qu'il faut s'étonner beaucoup plus de ce qu'on a conſervé tant de Livres d'Ariſtote, que de ce qu'il s'en eſt perdu un ſi grand nombre. Il eſt vrai qu'il y a lieu de douter, que ceux qui paſſent aujourd'hui ſous ſon nom ſoient effectivement ſortis de ſa plume. Voſſius rejette le jugement de Celius Curion Secundus, qui ne reconnoît pour Ouvrages d'Ariſtote que l'Hiſtoire des Animaux, le Traité du Monde, & la Rhétorique à Alexandre. Mais je m'étonne qu'au lieu d'alléguer ce Curion, il n'ait point parlé de François Patricius, qui a ſi ſavamment diſcuté quels Ouvrages ſont ou ne ſont point d'Ariſtote, & qui en a rejetté un fort grand nombre ſur le pié de marchandiſe de contrebande. Ramus avoit déjà fait cette tentative. Voici un paſſage qui nous apprendra qu'il ne la fit pas le premier. *N'eſt-ce pas choſe eſtrange que françois Picus qui ſuccéda tant à la doctrine qu'à la Principanté de ſon oncle ce grand Picus le Phœnix de ſon ſiecle, s'eſt efforcé de monſtrer par une longue ſuite de raiſons, qu'il eſt du tout incertain ſi Ariſtote a compoſé aucun livre de tous ceux qui ſont aujourd'hui compris dans le Catalogue de ſes Oeuvres? ce qui a néantmoins eſté par après confirmé par Nizolius, & tellement examiné par Patrice, qu'après avoir faict remarquer ſon admirable diligence à bien rechercher la verité de cette propoſition, il conclud enfin que de tous les livres de ce Demon de la Nature il n'y en a que 4 fort petits, & quaſi de nulle conſequence au prix des autres, qui ſoient parvenus juſques à nous hors de doubte & de controverſe, ſavoir celui des Mechaniques, & trois autres qu'il compoſa contre Zenon, Gorgias, & Xenophane: où au contraire Ammonius teſmoigne en ſon Commentaire ſur les Catégories, que l'on trouva dans cette ſomptueuſe Bibliotheque de la ville d'Alexandrie quarante livres des Analytiques qui tous portoient le nom d'Ariſtote, combien qu'il n'en euſt compoſé que quatre, deſquels les deux premiers reſpondent aux neuf qui ſont citéz par Diogenes Laërte. Ce qu'il faut attribuer, comme remarque Galien, à l'émulation qui fut entre les Rois de Pergame & d'Alexandrie à bien récompenſer ceux qui leur apportoient les livres de quelque bon Autheur, & principalement d'Ariſtote, pour orner davantage leur Bibliotheque: n'eſtant jamais arrivé au précédent que le tiltre des anciens livres euſt eſté falſifié. Ce que nous deduirions plus amplement s'il ne l'avoit desjà eſté par Patrice.* Voyez Gaſſendi.

(e) *Un certain Apellicon, j'en parlerai ci-deſſous.*] Je n'ai point parlé de lui en ſon lieu, mais je l'ai renvoyé ici: il eſt donc juſte que j'en parle dans cette Remarque. APELLICON étoit de Teos, mais il s'établit à Athenes, & y acquit la bourgeoiſie. Il étoit fort riche & fort brouillon. Il ſe mêla de Philoſophie, & embraſſa la Secte des Péripatéticiens: mais il fit paroître qu'il avoit plus de talent pour acheter les Ouvrages des Philoſophes, que pour acquérir l'intelligen-

Digitized by Google

fit porter à Rome. Tyrannion, ayant trouvé le moyen de s'insinuer dans la familiarité du Bibliothécaire de Sylla, s'accommoda de tous les Ecrits d'Aristote & de Theophraste qu'il put rencontrer. On verra ci-dessous la suite de tout cela. Strabon avoit été Disciple de notre Tyrannion (*f*) : le fils & le neveu de Ciceron furent ses Disciples à Rome. Ciceron se servit de lui pour mettre en ordre sa Bibliotheque (*g*), Tyrannion fit un Livre que POMPONIUS ATTICUS admira.

TIRESIAS, l'un des plus célebres Devins de l'Antiquité, étoit fils d'Evere & de la Nymphe Chariclo, & rapportoit son origine à Udée, l'un de ceux qui étoient nés des dents de serpent semées en terre par Cadmus. Il étoit aveugle, & l'on en contoit plusieurs causes. Les uns disoient que les Dieux ne trou-

ce de leurs opinions. Il acheta la Bibliotheque d'Aristote, & plusieurs autres nombreuses Bibliotheques. Il n'épargnoit rien pour acheter les pieces rares, & il avoit trouvé des expédiens pour enlever des Archives les originaux des Décrets qui avoient été publiés anciennement dans Athenes. S'il y avoit dans les autres villes quelques pieces originales, recommandables par leur antiquité, ou par le peu de connoissance que le public en avoit, à cause qu'on les tenoit bien cachées, il employoit tant de soins pour les recouvrer, qu'il s'étoit rendu le possesseur de tous les papiers de cette nature. Les Atheniens, ayant découvert ce pillage, auroient apparemment puni de mort Apellicon, s'il ne se fût évadé. Ses amis le firent rappeler bientôt. Il s'attacha à la cabale d'Athénion Philosophe Peripatéticien, qui étoit devenu le tout-puissant par une émotion populaire durant la guerre des Romains contre Mithridate. Les confusions qui régnérent dans Athenes en ce temps-là servirent d'un côté à l'élévation d'Apellicon, & de l'autre à faire voir qu'il n'étoit point propre au commandement. Athenion l'envoya commander dans l'île de Delos; mais Apellicon observa si mal la discipline militaire, & se précautionna si peu contre les surprises de l'ennemi, que les Romains firent descente dans l'île sans être apperçus, & y égorgérent la garnison endormie. Apellicon eut le bonheur de se sauver. Il mourut un peu avant que Sylla se rendît maître d'Athenes. Nous avons dit ci-dessus ce qu'il avoit fait envers les Ecrits d'Aristote, & ce que devint sa Bibliotheque. Il étoit Auteur; car on le cite comme un Défenseur d'Aristote, touchant les médisances qu'on fit courir au sujet des liaisons de ce Philosophe avec Hermias.

(*f*) *Strabon avoit été Disciple de notre Tyrannion.*] J'ai cité l'endroit où Strabon rapporte cette particularité; il est faux qu'il marque qu'il fut son Disciple dans sa patrie, & qu'il étoit son compatriote. Popma qui avance ces deux fausletés a confondu Amisus la patrie de Tyrannion, avec Amasia la patrie de ce Géographe.

(*g*) *Ciceron se servoit de lui pour mettre en ordre sa Bibliotheque.*] C'est ce qu'il apprend à son ami Pomponius Atticus. Il reconnoît dans une autre Lettre que les deux hommes qu'Atticus lui avoit prêtés firent merveilles.

(*a*) *Pherecyde n'attribuoit la chose qu'à l'irritation de Minerve.*] Il sera bon de conférer avec cet endroit d'Apollodore, une Hymne de Callimaque, où il est dit que Minerve ayant

Digitized by Google

trouvant pas bon qu'il révélât aux mortels ce qu'on ſouhaitoit qu'ils ne fuſſent pas, l'avoient aveuglé. Pherecyde n'attribuoit la choſe qu'à l'irritation de Minerve (*a*). Il diſoit que cette Déeſſe fut ſi fâchée d'avoir été vûe toute nue par Tireſias, qu'elle lui arracha les yeux. Elle fut inſtamment ſollicitée par Chariclo ſa favorite, & mere de Tireſias, de rendre la vûe à ce miſérable: mais ne pouvant lui faire cette faveur, elle chercha quelque dédommagement; elle lui perfectionna de telle ſorte l'ouïe, qu'elle le rendit capable d'entendre tout le langage des oiſeaux (*b*). Elle lui donna auſſi un bâton, avec lequel il pouvoit conduire ſes pas auſſi ſûrement que s'il avoit eu des yeux. Heſiode faiſoit autrement le conte: il diſoit que Tireſias, ayant rencontré deux ſerpens qui frayoient, les frappa de ſon bâton, & qu'auſſi-tôt il devint femme; qu'au bout d'un certain temps il rencontra ces mêmes bêtes dans la même occupa-

été vûe par Tireſias, pendant qu'elle ſe baignoit dans la fontaine d'Hippocrene avec Chariclo, ne lui eut pas plutôt annoncé qu'il ne verroit plus rien, qu'il perdit les yeux. Chariclo s'affligea beaucoup de cette infortune de ſon fils. Minerve pour la conſoler l'aſſûra que c'étoit une Loi irrévocable des deſtinées, que tous ceux qui voyent un Dieu ſans ſa permiſſion, en ſoient ſévérement châtiés; qu'un jour viendroit qu'on l'eſtimeroit heureuſe, de ce que ſon fils en auroit été quitte pour ſes deux yeux. Minerve ajoûta que pour l'amour de Chariclo, elle rendroit Tireſias le plus excellent Devin du monde; qu'elle lui feroit connoître les préſages du vol des oiſeaux; qu'elle lui donneroit un bâton qui lui tiendroit lieu de guide; qu'elle le feroit vivre long-temps; & qu'il ſeroit le ſeul qui après ſa mort auroit de l'habileté dans les enfers, où Pluton l'honoreroit ſinguliérement.

(*b*) *D'entendre tout le langage des oiſeaux.*] On ne donneroit point, ce me ſemble, à ce bien-fait de Minerve toute ſa juſte étendue, ſi l'on diſoit qu'elle communiqua à Tireſias une parfaite connoiſſance de tous les préſages qui dépendent du chant des oiſeaux: il faut aller plus avant, & ſuppoſer qu'on a voulu dire que les oiſeaux ſe communiquent entre eux leurs penſées par le moyen de leur chant, comme font les hommes par le moyen de la parole; & que Tireſias reçut de Minerve le don d'entendre & d'interpréter ce langage des oiſeaux. C'eſt ainſi que Porphyre a conçu la choſe; car s'étant imaginé que les bêtes ont non-ſeulement la faculté de raiſonner, mais auſſi celle de s'entre-parler, il a dit qu'Apollonius de Tyane, Melampus, Tireſias, & Thalès ont entendu & diſtingué les divers langages dont ſe ſervent les animaux. A l'égard de Melampus, on raconte que des ſerpens, lui ayant léché les oreilles pendant qu'il dormoit, furent cauſe qu'à ſon réveil il entendit ce que diſoient les oiſeaux qui voloient au deſſus de lui, & qu'enſuite il faiſoit ſavoir aux hommes ce qu'il apprenoit de l'avenir par cette voie. Pline rapporte que Democrite a marqué le nom de certains oiſeaux, dont le ſang mêlé enſemble produit un ſerpent, qui donne à celui qui le mange l'intelligence de ce que les oiſeaux s'entrediſent. Les Juifs & pluſieurs Mahométans ſoûtiennent que Salomon entendoit ce même langage. Pour revenir à Tireſias, j'obſerve que ſi l'on ne veut entendre par l'expreſſion d'Apollodore, ſinon qu'il entendoit parfaitement cette eſpece de divination qui s'appeloit proprement *augure* (c'eſt celle qui dépendoit des oiſeaux) on trou-

Digitized by Google

cupation, & qu'il reprit ſa forme d'homme. Or comme il avoit goûté des plaiſirs de l'un & de l'autre ſexe, il fut choiſi juge d'un différend qui s'éleva entre Jupiter & Junon, ſur la queſtion ſi les femmes ont plus de part que les hommes au plaiſir. Tirefias prononça contre la Déeſſe Junon. Il conſidéra d'abord comme une ſomme totale le plaiſir dont il s'agiſſoit, puis il en fit la diviſion, & aſſigna à chacun ſon lot, ou ſa quote part en poids & meſure : il prononça que de dix parties il y en avoit neuf pour la femelle, & une pour le mâle. Apollodore rapporte, ſi l'on ſuit l'état miſérable où eſt ſon Grec, que de dix-neuf parties du plaiſir l'homme en goûte neuf, & que les dix autres ſont pour la femme ; de quoi Junon fut ſi fâchée, qu'elle lui fit perdre les yeux. Deux choſes montrent que ce paſſage eſt corrompu ; la premiere eſt qu'il n'y a rien de plus plat, ni de plus fade, ni de plus éloigné du but de ceux qui ont imaginé cette diſpute chimérique, que de faire condamner Junon pour une ſi petite différence. Je ne dis rien de la punition ſévere qu'elle exerce ſur ſon Juge, pour une ſentence où elle ſe voit ſi peu éloignée de la vérité ; car on me répondroit que ſon caractere eſt d'être fiere, colere, & vindicative, & qu'il a été remarqué qu'en cette rencontre ſon reſſentiment paſſa les bornes de la raiſon. L'autre raiſon eſt qu'Apollodore ſeroit un homme deſtitué de jugement, ſi après avoir rapporté la ſubſtance d'un arrêt d'une certaine maniere, il faiſoit voir peu après, en rapportant les paroles de l'arrêt, qu'il l'auroit miſérablement falſifié. Si l'on peut parer à ce coup, en diſant que nous n'avons qu'un petit Abrégé d'Apollodore, que dira-t-on contre tant d'autres Auteurs, qui ſuivent non pas ſon Texte tel que nous l'avons aujourd'hui, mais les deux Vers Grecs qu'il a cités, comme le *dictum* de la ſentence ? Phlegon & Lutatius admettent préciſément les proportions énoncées dans ces deux Vers. Le Scholiaſte d'Homere cite ces deux Vers mêmes, à quelque petite altération près. Euſtathius en cite quelques paroles. Lucien ne s'en éloigne pas beaucoup dans le fond. Fulgence s'en éloigne encore moins ; & le Scholiaſte de Juvenal encore moins, ſur un paſſage où ce Poëte dit que les femmes qui aimoient le plus les occupations viriles, & qui fuyoient le plus les occupations de leur ſexe, ne voudroient point devenir hommes : de quoi il donne pour raiſon le partage trop inégal de la volupté vénérienne. Je ne dois pas omettre que Barthius corrige aſſez heureuſement, ce me ſemble, le Texte d'Apollodore dans les pages 319 & 1066 du II Volume ſur Stace.

(c) *Tireſias prononça contre la Déeſſe Junon.*] On diroit que pour donner mieux un air juridique à ſa déciſion, il prit en main la balance avec quoi on peint la Juſtice. Il conſidéra d'abord comme une ſomme totale le plaiſir dont il s'agiſſoit, puis il en fit la diviſion, & aſſigna à chacun ſon lot, ou ſa quote part en poids & meſure : il prononça que de dix parties il y en avoit neuf pour la femelle, & une pour le mâle. Apollodore rapporte, ſi l'on ſuit l'état miſérable où eſt ſon Grec, que de dix-neuf parties du plaiſir l'homme en goûte neuf, & que les dix autres ſont pour la femme ; de quoi Junon fut ſi fâchée, qu'elle lui fit perdre les yeux. Deux choſes montrent que ce paſſage eſt corrompu ; la premiere eſt qu'il n'y a rien de plus plat, ni de plus fade, ni de plus éloigné du but de ceux qui ont imaginé cette diſpute chimérique, que de faire condamner Junon pour une ſi petite différence. Je ne dis rien de la punition ſévere qu'elle exerce ſur ſon Juge, pour une ſentence où elle ſe voit ſi peu éloignée de la vérité ; car on me répondroit que ſon caractere eſt d'être fiere, colere, & vindicative, & qu'il a été remarqué qu'en cette rencontre ſon reſſentiment paſſa les bornes de la raiſon. L'autre raiſon eſt qu'Apollodore ſeroit un homme deſtitué de jugement, ſi après avoir rapporté la ſubſtance d'un arrêt d'une certaine maniere, il faiſoit voir peu après, en rapportant les paroles de l'arrêt, qu'il l'auroit miſérablement falſifié. Si l'on peut parer à ce coup, en diſant que nous n'avons qu'un petit Abrégé d'Apollodore, que dira-t-on contre tant d'autres Auteurs, qui ſuivent non pas ſon Texte tel que nous l'avons aujourd'hui, mais les deux Vers Grecs qu'il a cités, comme le *dictum* de la ſentence ? Phlegon & Lutatius admettent préciſément les proportions énoncées dans ces deux Vers. Le Scholiaſte d'Homere cite ces deux Vers mêmes, à quelque petite altération près. Euſtathius en cite quelques paroles. Lucien ne s'en éloigne pas beaucoup dans le fond. Fulgence s'en éloigne encore moins ; & le Scholiaſte de Juvenal encore moins, ſur un paſſage où ce Poëte dit que les femmes qui aimoient le plus les occupations viriles, & qui fuyoient le plus les occupations de leur ſexe, ne voudroient point devenir hommes : de quoi il donne pour raiſon le partage trop inégal de la volupté vénérienne. Je ne dois pas omettre que Barthius corrige aſſez heureuſement, ce me ſemble, le Texte d'Apollodore dans les pages 319 & 1066 du II Volume ſur Stace.

Quelqu'un pourroit demander s'il y a quelques raiſons naturelles ou morales, qui appuient le prétendu jugement de Tireſias. Soit renvoyé aux Médecins quant aux raiſons naturelles. Ils auroient apparemment bien de la peine à voir clair dans cette queſtion. Pour ce qui eſt des raiſons morales, je ne crois pas qu'on pût en alléguer de plus fortes, que de dire qu'il eſt d'une Providence ſage & bonne, telle qu'eſt la Provi-

Digitized by Google

plaiſir vénérien. Jupiter le ſoûtenoit, Junon le nioit. Tireſias prononça contre la Déeſſe Junon (*c*), qui en fut ſi ſâchée qu'elle l'aveugla (*d*): mais il en fut dédommagé par le don de Prophétie (*e*) qu'il reçut de Jupiter. Il acquit une grande ré-

dence de Dieu, d'uſer de compenſations, & de multiplier la joie à proportion de tout ce qu'il y a de dégoûts, d'incommodités, & de douleurs à ſouffrir, depuis la conception juſques à l'enſantement. Sur ce piéd-là, le partage du plaiſir devroit être prodigieuſement inégal à l'avantage de l'autre ſexe: mais outre que la Loi des compenſations auroit des conſéquences qui meneroient loin, on peut dire que Dieu a mille & mille manieres de compenſations ſans celle-là, & qu'ainſi on ne peut rien déterminer ſur aucune de ces manieres. Mais la meilleure moralité eſt de ne jamais parler de cette prétendue Hiſtoire de Tireſias, ſans ajoûter quelle eſt fauſſe, & quant au fait & quant au droit. Brantome vous apprendra la néceſſité de cette addition. „J'ai connu", dit-„il, une fille de fort bonne maiſon, & „grande, vous dis-je, qui ſe perdit & „ſe rendit putain, pour avoir ouy ra-„conter, à ſon Maiſtre d'eſcole, l'hiſtoire ou pluſtoſt la fable de Tireſias, „lequel, pour avoir eſſayé l'un & „l'autre ſexe, fut éleu juge par Jupi-„ter & Junon, ſur une queſtion meue „entre eux deux, à ſavoir qui avoit „& ſentoit plus de plaiſir au coït & „acte Venerien, ou l'homme ou la „femme. Le juge député jugea contre „Junon, que c'eſtoit la femme: dont „elle de deſpit d'avoir eſté jugée, „rendit le pauvre juge aveugle, & luy „oſta la veue. Il ne ſe faut esbahyr „ſi cette fille fut tentée par un tel „conte: car puiſqu'elle oyoit ſouvent „dire, ou à ſes compagnes, ou à d'au-„tres femmes, que les hommes eſtoient „ſi ardens après cela, & y prenoient „ſi grand plaiſir; que les femmes, „veue la ſentence de Tireſias, en de-„voient bien prendre davantage, & „par conſequent il le faut esprouver. „Vraiment telles leçons ſe devoient „bien faire à ces filles! n'y en a-t-il „pas d'autres? Mais leurs Maiſtres „diront, qu'elles veulent tout ſavoir, „& que puiſqu'elles ſont à l'eſtude, „ſi les paſſages & hiſtoires ſe rencon-„trent qui ont beſoin d'eſtre expli-„quées, (ou qui d'elles-meſmes s'ex-„pliquent) il faut bien leur expliquer, „& leur dire ſans ſauter ou tourner „le feuillet. Combien de filles eſtu-„diantes ſe ſont perdues liſant cette „hiſtoire que je viens de dire, & celle „de Biblis, de Caunus, & force autres „pareilles, eſcrites dans la Metamor-„phoſe d'Ovide".

(*d*) . . . *Elle en fut ſi fâchée qu'elle l'aveugla.*] Apollodore ne dit pas comment: mais Hygin déclare qu'elle le fit de ſa propre main. Phlegon ſe ſert d'un terme qui pourroit bien ſignifier qu'elle ſe ſervit de ſon poinçon. Le Scholiaſte de Stace dit de plus qu'elle lui coupa les mains: mais comme il eſt le ſeul qui le diſe, il y a de l'apparence que le paſſage eſt corrompu.

(*e*) *Il fut dédommagé par le don de Prophetie.*] Il acquieſça à cet échange; il ne paroît point qu'il ait eu regret à ſes deux yeux; on ne l'a point introduit déplorant ſa deſtinée: cela n'eût pas été de la bienſéance, après les grandes lumieres que l'on ſuppoſoit que ſon ame avoit reçûes. C'eſt aux Cyclopes, c'eſt aux ignorans, à croire qu'en perdant la vûe du corps, on perd la joie de ce monde. Il eſt vrai que tous les eſprits groſſiers ne demeurent pas d'accord de ce principe, témoin ces deux belſtres dont il eſt parlé dans la XIX Serée de Bouchet. Ils étoient à la porte d'une Egliſe, & *ne ſe pouvoient accorder de la joye de ce monde; car l'aveugle diſoit*, baillez l'aumône à ce pauvre homme qui a perdu la joie de ce monde: *l'autre coquin qui avoit perdu, par un coup de fançon, ce qui devoit eſtre en ſa braguette, le démentoit, & ſoûtenoit que c'eſtoit lui qui avoit perdu la joye de ce monde.*

On parle d'une Princeſſe qui auroit vuidé la queſtion en condamnant le

réputation par ſa ſcience divinatrice (*f*), qui ne l'empêcha pas d'ignorer que l'eau de la fontaine de Tilphouſe lui ſeroit funeſte; car ayant pris la fuite avec ſes compatriotes (*g*) au temps de la ſeconde guerre de Thebes, il but de cette eau, & en mourut. Voilà ce qu'on trouve ſur ſon chapitre dans Apollodore. On voit dans Strabon que les Thebains ſe réfugiérent alors ſur la montagne de Tilphouſe, & qu'au bas de cette montagne il y avoit une fontaine de même nom, & que le tombeau de Tireſias y étoit auſſi. Pauſanias dit la même choſe que Strabon, à l'égard du lieu où ce

premier. Voici le conte. „Une Prin-„ceſſe de grande vertu, & qui étoit „demeurée fille toute ſa vie, continue „le Duc, perdit la veue ſur le retour „de ſon âge. Comme elle étoit en cet „état, un pauvre aveugle fut conduit „à la portiere de ſon caroſſe, & lui dit: „Ma bonne Dame, ayez pitié d'un „pauvre homme qui a perdu les joyes „de ce monde: la Princeſſe qui l'en-„tendit demanda à une de ſes fem-„mes, *Qu'a donc cet homme? Eſt-ce qu'il „eſt Eunuque?* Non, ma Princeſſe, lui „répondit cette femme, c'eſt qu'il eſt „aveugle: *Helas le pauvre homme? il a „raiſon* repliqua-t-elle, *& je n'y ſon-„geois pas.* La naïveté de la demande „de cette bonne Princeſſe fait con-„noître aſſez plaiſamment l'opinion „qu'elle avoit touchant les joyes de „ce monde". Il y a beaucoup d'apparence que Malherbe eût décidé la diſpute conformément à l'avis du mendiant, *qui avoit perdu par un coup de fancon, &c.* car il étoit inconſolable de ſe ſentir foible de ce côté-là, & il auroit mieux aimé être en état de recueillir les faveurs des Dames, que d'obtenir du Roi ſon maître les dignités les plus ſublimes. De l'air dont il fait ſes doléances, on jugeroit qu'il s'étoit trouvé plus d'une fois dans le fâcheux inconvénient du faux Ermite, qui eut inutilement à ſa diſcrétion la belle Angélique.

Racan le bon & fidéle Diſciple de Malherbe, étoit du goût de ſon Maître; il n'eût pas voulu donner les reſtes de ſa vigueur pour tous les triomphes des grands guerriers, ni pour toute l'habileté des premiers Miniſtres. *Je ne m'étonne point*, dit-il dans une Lettre qu'il écrivit à Balzac, *ſi N. a eſté ſi oſé que de cenſurer voſtre Eloquence, puiſque Monſieur de Malherbe a eu l'effronterie de m'accuſer de froideur, luy qui n'eſt plus que de glace & de qui la derniere Maiſtreſſe eſt morte de vieilleſſe, l'année du grand Hyver. Il a beau jeu à ſe vanter des merveilles de ſa jeuneſſe, perſonne ne l'en peut démentir; & pour moi qui ne voudrois pas avoir donné ce qui me reſte de la mienne, pour les Victoires du Prince d'Orange, ny pour la Sageſſe du Cardinal de Richelieu, je ſerois bien marry d'eſtre en eſtat de lui pouvoir reprocher ce qu'il me reproche.* La raillerie de Malherbe eſt contenue dans ces paroles; „Du côté des Bergeries ſon „cas va le mieux du monde: mais cer-„tes pour ce qui eſt des Bergeres, il „ne ſauroit aller pis. Cette affaire „veut une ſorte de ſoins dont ſa non-„chalance n'eſt pas capable. S'il at-„taque une place, il y va d'une façon „qui fait croire que s'il l'avoit priſe il „en ſeroit bien empeſché; & s'il la „prend, il la garde ſi peu, qu'il faut „croire qu'une femme a eſté bien ſur-„priſe quand elle a rompu ſon jeûne „pour un ſi miſérable morceau. „ Malherbe ne parle point là de ſoi-même en tierce perſonne comme je l'ai crû autrefois: il parle de ſon Diſciple Racan, & c'eſt là-deſſus que Racan ſe juſtifie, & qu'il l'inſulte dans le paſſage que j'ai rapporté. Quoi qu'il en ſoit, voilà deux ames de ſang & de boue que Minerve n'auroit ſû dédommager, ſi au lieu de les faire aveugles, comme elle en uſa envers notre Tireſias, elle les eût faits eunuques.

Je finis par la penſée d'un Philoſophe, mais d'un Philoſophe d'une Secte réprouvée, & plus hérétique

Digitized by Google

ce tombeau étoit ſitué. C'étoit, je l'avoue, un lieu qui n'étoit pas très-éloigné d'Alalcomene : mais néantmoins Moréri s'eſt fort trompé, quand il a dit qu'Alalcomene *étoit conſidérable par le tombeau de Tireſias.* Nous avons donné en ſon lieu l'Article de MANTO, digne fille de ce grand Devin, auquel elle ſervoit de guide, & de bâton de vieilleſſe ; car il ne faut pas oublier qu'il vécut beaucoup (*h*). On lui donne une autre fille nommée Hiſtoride, dont une ruſe bien imaginée trompa la Déeſſe Lucine, & fut cauſe qu'Alcmene, dont le travail d'enfant

ſur le dogme de la volupté que la Secte d'Epicure. Il avoit perdu les yeux, & entendant de bonnes femmes qui déploroient ſa condition, il leur demanda ſi elles comptoient pour rien les plaiſirs nocturnes.

(*f*) *Il acquit une grande réputation par ſa ſcience divinatrice.*] Cela paroît par pluſieurs paſſages de Sophocle, & d'autres anciens Auteurs. Il n'y avoit que lui de ſage dans les Enfers, ſi nous en croyons Homere. Il fut honoré comme un Dieu après ſa mort. Je n'ai pourtant point trouvé dans le IX Livre de Strabon ce que Charles Etienne, Lloyd, Moréri, & Hoſman en citent, ſavoir que les habitans de Thebes rendirent des honneurs divins à Tireſias enterré auprès de Tilphouſe. Je vois ſeulement dans Pauſanias, qu'il y avoit dans leur ville un lieu appellé l'Obſervatoire de Tireſias, (c'étoit apparemment l'endroit d'où il contemploit les augures) & un Tombeau honoraire, ou un cénotaphe de Tireſias : car les Thebains avouoient qu'il étoit mort auprès d'Aliarte, & qu'ainſi ils n'avoient pas chez eux ſon véritable tombeau. L'Hiſtorien leur prête là un mauvais raiſonnement ; mais peu nous importe. Ces Meſſieurs, qui ont cité Strabon, auroient mieux trouvé leur compte dans Diodore de Sicile ; c'eſt lui qui apprend que les Thebains firent de pompeuſes funérailles à Tireſias, & qu'ils lui rendirent les honneurs divins.

(*g*) *Ayant pris la fuite avec ſes compatriotes.*] Monſ. Moréri a fort mal entendu Charles Etienne ſon original, lorſqu'il a dit que Tireſias *ayant été relegué* proche de la Fontaine de Tilphouſe, *y mourut.* Si Mr. Moréri avoit lû l'Hiſtoire de Tireſias, il n'auroit pas tourné le mot *profugus* par celui de *relegué.* Inférons de là que ceux qui traduiſent ſont ſujets à faire d'étranges bévues, lorſqu'ils n'entendent point les choſes ; car ils ont beau ſavoir trois ou quatre ſignifications d'un même mot, cela ne les empêche pas de prendre celle qui ne convient point à tel ou tel lieu. Je remarque une aſſez grande diverſité entre Strabon & Pauſanias. Le premier veut que Tireſias ſoit mort dans ſa fuite, ſans être tombé au pouvoir des ennemis : le ſecond au contraire, ſe fondant ſur les Hiſtoires des Grecs, dit que ceux d'Argos, ayant pris la ville de Thebes, menoient au Temple de Delphes le Devin Tireſias, avec le reſte du butin, mais qu'il mourut ſur la route pour avoir bû dans la Fontaine de Tilphouſe. Diodore de Sicile raconte le fait tout comme Strabon. Un Auteur dont j'honore la mémoire a débité, que Tireſias ſur ſes vieux jours ſe retira à la montagne de Telphoſſe, pour y achever ſa vie en repos, & loin des tumultes de la ville. On ne cite perſonne ; mais je ne doute point qu'on n'eût lû cela dans quelque célebre Ecrivain. Ne laiſſons pas de dire que cette retraite de Tireſias ne fut nullement volontaire.

(*h*) *Il vécut beaucoup.*] Hygin, Phlegon, & Lutatius, s'accordent à dire, que Jupiter dédommagea Tireſias de la perte de la vue, en lui accordant avec la connoiſſance de l'avenir, une vie ſept fois plus longue que

Digitized by Google

d'enfant étoit prolongé pat cette Déeſſe, accoucha heureuſement. Il a couru un Livre ſous le nom de Tireſias, par une impoſture qui a été miſe en uſage cent & cent fois. Ce Livre traitoit des préſages de l'encens, *de thuris ſignis.* Il eſt cité deux fois par le Scholiaſte du Poëte Stace. Tireſias ſe mêloit de toutes ſortes de Prédictions, il employoit la Pyromancie, la Capnomancie, la Nécromancie, &c. Cette derniere, qui conſiſte dans l'évocation des morts, lui plaiſoit plus que les autres, il y faiſoit l'impérieux (*i*), & ne vouloit pas que les ombres fuſſent tardives à ſe préſenter. Comme il étoit aveugle, il falloit que ſa fille Manto lui apprît les phénomenes du feu & de la fumée, &c. Lucien au Traité de l'Aſtrologie remarque que Tireſias avoit enſeigné, que les Planetes n'ont pas toutes la même vertu, ni le même ſexe.

Il

celle des autres. Agatharcide ne fait mention que de cinq âges; Lucien que de ſix; mais ſelon Tzetzes, il y a eu des gens qui ont fait vivre Tireſias onze âges d'homme.

(*i*) *Il y faiſoit l'impérieux.*] Seneque lui donne des paroles menaçantes. Stace l'introduit armé de reproches & de menaces. Voyez dans Lucain un long détail de menaces faites par la Magicienne de Theſſalie aux Dieux infernaux. C'étoit un ſtyle aſſez ordinaire dans les cérémonies magiques. Un Philoſophe Païen s'en moque avec beaucoup de raiſon. Cela me fait ſouvenir de nos contes populaires ſur la Magie: je ne parle pas des contes les plus communs, mais de ceux qui levent un peu la tête par deſſus la foule. On prétend qu'il y a des Magiciens qui exercent une eſpéce de commandement, juſqu'à la contrainte, ſur les Démons qu'ils évoquent. Quelque abſurde que cela paroiſſe, on le pourroit regarder comme poſſible, ſi une fois on tomboit d'accord qu'il ſe forme certains pactes, ou certains traités, entre les hommes & les mauvais Anges: car y ayant ſans doute de la ſubordination entre ces Eſprits, il peut y avoir des Démons qui regnent abſolument ſur pluſieurs autres. L'un de ces Démons ne pourroit-il pas promettre à ſes Magiciens qu'il leur ſoûmettra tous les Eſprits de ſa dépendance? ne pourroit-il pas leur promettre de menacer de ſa colére ceux qui ſeroient les rétifs? Mr. de Thou, qui aſſiſta à un Dialogue du Sieur Calignon & d'un fameux Magicien, raconte que ce Magicien ne nia pas ſon commerce avec les Démons: mais il ſoûtint que ſa Magie ne tendoit qu'à faire du bien à l'homme, & qu'il y avoit une extrême différence entre les Sorciers & les Magiciens. Un Magicien, diſoit-il, n'a commerce qu'avec des Eſprits aëriens & céleſtes, bons & bienfaiſans, qui lui apprennent mille ſecrets d'une grande utilité, & de plus il commande à ces Eſprits. Mais un Sorcier eſt un vil eſclave des Eſprits terreſtres, malfaiſans de leur nature, & ennemis du genre humain. Il ajoûte qu'il y avoit en Eſpagne des Ecoles de Magie, & qu'il y en avoit eu auſſi de très-floriſſantes en Allemagne, qui s'étoient diſſipées pour la plûpart depuis que Luther avoit annoncé ſes Héréſies. Il n'avoua pas à ſes Juges tout ce qu'il avoit avoué au Sieur Calignon; mais le Parlement de Paris ne laiſſa pas de le condamner au dernier ſupplice, ſur les preuves qui furent produites.

Digitized by Google

Il fut l'Inventeur des Auſpices : on l'honora comme un Dieu à Orchomene ; ſon Oracle y fut fameux pendant quelques Siecles : mais enfin il fut réduit au ſilence après qu'une peſte eut déſolé cette ville-là. Peut-être que les Directeurs de l'Oracle périrent tous pendant la contagion : peut-être jugea-t-on qu'un Dieu qui laiſſoit ruiner par la peſte les habitans d'Orchomene n'étoit plus capable de prédire l'avenir. Je ne touche point aux raiſons ſurnaturelles.

TITUS LUCRETIUS CARUS, vulgairement LUCRECE, (*a*) a été un des plus grands Poëtes de ſon Siecle. Il naquit, ſelon la chronique d'Euſebe, l'an 2. de la (*b*) 171. Olympiade, & il ſe tua lui-même à l'age de 44 ans. Cela veut dire qu'il ſe tua l'an de Rome 702. On lui avoit donné un Philtre qui le fit tomber en fureur. Cette manie

(*a*) *Titus Lucretius Carus.*] Lambin conjecture que notre Poëte étoit ou de la famille des Lucrece ſurnommés *Veſpillo*, ou d'une autre famille de Lucreces ſurnommés *Ofella;* & que le ſurnom de Carus fut en lui un quatrieme titre, qui marquoit ou ſon grand génie ou la douceur de ſon naturel, ou quelque choſe de cette nature. Il produit quelques exemples de gens qui avoient deux ſurnoms. Le Baron des Coutures paſſe plus avant : il aſſure comme un fait certain, que Lucrece fut ſurnommé *Veſpillo*, ou *Ofella*, parce qu'il tiroit apparemment ſon origine d'une de ces deux maiſons. Le même Lambin conjecture que Lucrece etoit ou frere ou couſin germain des deux orateurs dont Ciceron parle, l'un ſurnommé *Veſpillo*, & l'autre *Ofella*, ou bien de Lucretius Veſpillo dont parle Jules-Ceſar. Ce dernier Lucrece étoit Senateur : mais cela n'empêche point qu'il ne pût être proche parent de notre Poëte ; car il y avoit des familles où quelques-uns s'élevoient à la dignité de Senateurs, pendant que les autres demeuroient dans le rang de chevaliers. Pour le prouver, Lambin ſe ſert d'une fauſſe ſuppoſition. Il dit que ſi le frere de Ciceron n'eût point aſpiré aux grandes charges, on auroit vû deux freres, l'un Senateur, l'autre ſimple chevalier : mais il reconnoît en même temps que le frere de Ciceron ne renonça pas aux grandes charges. Le Baron des Coutures paſſe encore ici plus avant : il affirme que notre „Lucrece reſta tou„jours dans l'ordre des chevaliers, & „que Ciceron qui poſſeda toutes les „plus conſidérables charges de la Re„publique, eut toujours Quintus Tul„lius ſon frere dans l'ordre des che„valiers.

(*b*) *L'an 2 de la 171 Olympiade.*] C'eſt une opinion aſſez commune que Lucrece vint au monde 12 ans après Ciceron, ſous le Conſulat de Lucius Licinius Craſſus, & de Quintus Mutius Scevola, l'an de Rome 658. Le Baron des Coutures eſt le premier que je ſache qui ait mis la naiſſance de Ciceron 12 ans après celle de Lucrece. Il marque d'ailleurs pour la naiſſance de l'un & de l'autre, les conſulats qui ſont marqués par les autres écrivains. Lambin fait ici trois fautes. Il dit qu'Euſebe a mis la naiſſance de Lucrece à l'olympiade 171. c'eſt-à-dire ſous le conſulat de Cn. Domitius Oenobarbe, & de Caius Caſſius Longinus, l'an de Rome 657 ; & que d'autres la mettent à l'Olympiade 172, c'eſt-à-dire ſous le conſulat de Lucius Licinius Craſſus, & de Quintus

Digitized by Google

manie lui laiſſoit des intervalles (*c*) lucides, pendant leſquels il compoſa les ſix livres de *Rerum natura*, où il explique ſavamment la phyſique d'Epicure. La même chronique nous apprend

Mutius Scevola, l'an 658. d'où il paroît, ajoute-t-il, que le Poëte étoit plus jeune de 11 ou 12 ans que Ciceron, qui naquit ſous le conſulat de Quintus Servilius Cepion, & de Caius Attilius Seranus. 1°. Euſebe met la naiſſance de Lucrece à l'an 2 de la 171 Olympiade: or domitius Oenobarbe, & Caſſius Longinus furent conſuls l'année d'auparavant. 2° Leur conſulat & celui de Licinius Craſſus & de Mutius Scevola n'appartiennent pas à l'olympiade 172, mais à l'olympiade précédente. Il eſt un peu étrange que Lambin nous diſtingue ſi froidement l'olympiade 171 & l'olympiade 172 par les années 657 & 658 de Rome. 3°. Puiſque le conſulat ſous lequel Ciceron naquit tombe à l'an de Rome 647. il falloit dire que Lucrece étoit plus jeune que Ciceron de 10 ou onze ans, & non pas de douze ou onze. Giſanius & ſon copiſte Daniel Parëus en mettant la naiſſance de Lucrece à l'an 658, ont tort de le faire naître 12 ans avant Ciceron.

J'ai compté juſqu'à huit fautes dans huit lignes du P. Briet. Il veut que Lucrece ſoit né l'an 2. de la 175 olympiade, & que cette année-là ſoit la 543 de Rome. Il veut que Lucrece ſoit mort l'an de Rome 584. à l'age de 36 ans, ou plutôt à l'age de 40, ſous le conſulat de Pompée & de Craſſus; & que cette année-là ſoit celle où Virgile prit la Robe virile. Enfin il impute à St. Jerôme d'avoir dit que Lucrece s'ôta la vie à l'âge de 40 ans. Comptons bien ſes fautes. En premier lieu, il devoit mettre la naiſſance de Lucrece ſous la 171 olympiade, & non pas ſous la 175. En 2. lieu l'année olympique qu'il marque répond à l'an de Rome 674. & non pas à l'an 543. En 3me lieu il eſt abſurde de dire, qu'un homme né l'an 543. & mort l'an 584. eſt mort à l'age de 36 ans; cela, dis-je, eſt abſurde, encore qu'on le corrige par ces paroles, *ou plutôt à l'âge de 40. ans;* car outre qu'il falloit dire 41 & non pas 40, on ne doit jamais ſe ſervir d'une telle disjonctive à 36 ans ou à 40, lorsqu'il eſt conſtant que la premiere partie de cette propoſition eſt fauſſe. Le Pere Briet eſt dans le cas: il poſe ſans balancer la naiſſance de Lucrece à l'an de Rome 543, & ſa mort à l'an 584. Il n'a donc point du avancer deux opinions ſur la durée de la vie. 4 ment, comme Craſſus & Pompée ont été conſuls deux fois enſemble, c'eſt une faute que de marquer ſimplement, qu'une telle choſe eſt arrivée ſous le conſulat de ces deux hommes: il faut ſpécifier ſous quel conſulat. Cinquiemement, Craſſus & Pompée furent conſuls la premiere fois l'an de Rome 683 & non pas 584. En 6me lieu, ou il ne falloit point parler de Virgile, ou il en falloit parler comme Donat, qui marque que ce Poëte prit la robe virile le même jour que Lucrece déceda. La plus grande force de la ſingularité conſiſte dans la rencontre du jour. Le P. Briet l'énerve en ſe contentant d'obſerver que Virgile prit la robe virile l'année de la mort de Lucrece. En 7me lieu ce fut ſous le conſulat de Craſſus & de Pompée que Virgile prit cette robe, l'an de Rome 698. Il ne falloit donc pas mettre à l'an de Rome 584. la mort de Lucrece. Enfin St. Jerôme a dit clairement que Lucrece ſe tua à l'âge de 44 ans. Joignez à ces huit fautes celle que le P. Briet a faite un peu après, en diſant qu'Ovide a donné à Lucrece l'épitete de divin.

Carmina divini tunc ſunt peritura Lucreti
Exitio terras cum dabit una dies.

Il y a *ſublimis* & non *divini*, dans Ovide, (Amor. Lib. I. Eleg. 15.) Gaſſendi s'eſt étrangement abuſé ſur le paſſage de St. Jerôme. Il a cru que l'année de la mort y avoit été marquée & non pas celle de la naiſſance; ce qui lui a fait conclurre que Lucrece étoit plus âgé que Zenon l'Epicurien, dont Ciceron & Atticus avoient été

Digitized by Google

apprend que cet Ouvrage fut corrigé par (*d*) Ciceron, après la mort de l'auteur. Jamais homme ne nia plus hardiment que ce Poëte, la Providence (*e*) divine: & cependant il a reconcilié

auditeurs. M. Creech a mis la naiſſance de Lucrece à l'an 659, & la mort à l'an 702. & il prétend que Virgile vint au monde le jour que mourut Lucrece; „ce qui pourroit, dit-il, faire „croire à un ſectateur de Pythagore, „que l'ame de Lucrece paſſa dans le corps de Virgile." Cette faute eſt conſiderable: car il en faudroit conclurre que Virgile fit ſes Eclogues à l'âge de huit ou neuf ans. Voilà comme les plus doctes brouillent leurs idées. Ils convertiſſent le jour que Virgile prit la robe virile en celui de ſa naiſſance; Lambin avoit fait le même faux-pas.

Si l'on en jugeoit par le ſtyle, on s'imagineroit aiſément que Lucrece a été plus vieux que Ciceron: mais cette regle ſeroit trompeuſe. Combien avons nous d'auteurs bien plus jeunes que Balzac, qui écrivoient en vieux gaulois, pendant que Balzac ecrivoit éloquemment & poliment! Quoi qu'il en ſoit j'ai lû dans quelques modernes que Lucrece a precedé Ciceron; entre autres dans Crinitus, Charles Etienne, Lloyd, Hoffmann & Decimator. L'illuſtre Pope Blount Anglois veut que Lucrece ait été contemporain de Ciceron & de Varron, mais un peu plus âgé qu'eux. Il met en marge que Lucrece floriſſoit cent-cinq ans avant J. C. or ſelon lui la naiſſance de Jeſus-Chriſt tombe ſur l'an de Rome 751. Il croit donc que notre Lucrece floriſſoit l'an de Rome 646. Il faut donc qu'il le faſſe naître environ l'an 620. C'eſt bien s'écarter de l'opinion ordinaire, & de celle de St. Jerome. La vie de Lucrece par Lambin porte qu'il mourut à l'âge de 43 ans ſous le troiſieme conſulat de Pompée, l'an de Rome 751. le jour que Virgile naquit. Des deux fautes qu'il y a là l'une eſt ſans doute une faute d'impreſſion, l'autre eſt une faute d'auteur. Lambin, au lieu de mettre le jour que Virgile prit la robe virile, a mis le jour de la naiſſance; & quand on le rectifieroit ainſi, on ne l'exempteroit point d'erreur; car ce fut ſous le deuxieme conſulat de Pompée que Virgile prit la robe virile, l'an 698.

(*c*) *Cette manie lui laiſſoit des intervalles lucides, pendant leſquels il compoſa.*] Ceux qui liront dans Mr. de Thou, que le Taſſe étoit ſujet à de grands accès de folie, qui ne l'empêcherent pas de faire d'excellens vers, ne trouveront pas incroyable ce qu'on nous dit ici de Lucrece, que „devenu furieux par un breuvage, il ne „l'aiſſa pas de compoſer pluſieurs livres „dans ſes bons intervalles." Quelques-uns croyent que Stace a voulu parler de cette fureur quand il a dit, *Et docti furor arduus Lucreti:* mais d'autres eſtiment qu'il n'a voulu déſigner que l'enthouſiaſme poétique, & qu'il a fait alluſion à ces termes du premier livre de Lucrece: „Mais „l'ardeur pour la gloire a frappé mon „cœur d'un violent coup de ſon thyrſe.

(*d*) *Fut corrigé par Ciceron*] Il ſemble que le P. Briet le croye, puiſqu'il ſe ſert de ces paroles: Ces vers, quoique durs, étoient de bonne latinité, & dignes d'être limés par Ciceron. Quelques-uns croyent qu'il a voulu dire que les Poeſins de Lucrece avoient beſoin de paſſer par la lime de Ciceron: mais d'autres jugent qu'il a voulu dire qu'elles ſont honneur à Ciceron, par qui elles ont été corrigées, ou qu'il paroit bien qu'elles ont paſſé par la lime de ce grand homme.

(*e*) *Ne nia plus hardiment . . . . la Providence.*] Car il entre en matiere par ce debut impie, Liv. I. v. 59.

Omnis enim per ſe divum natura neceſſe eſt
Immortali ævo ſumma cum pace fruatur,
Semota à noſtris rebus, ſejunctaque longè.
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipſa ſuis pollens opibus; nihil indiga noſtri,
Nec bene pro meritis capitur, nec tangitur ira.

Digitized by Google

connu un je ne ſai quoi (*f*) qui ſe plaît à renverſer les grandeurs humai-

Il continue par donner des louanges infinies à Epicure qui avoit eu le courage d'attaquer la Religion, & qui en avoit triomphé. ibid. v. 64.

Humana ante oculos fœdè cum vitæ jaceret
In terris oppreſſa gravi ſub religione
Quæ caput à cœli regionibus oſtendebat,
Horribili ſuper aſpectu mortalibus inſtans:
Primum Graius homo mortales tollere contra
Eſt oculos auſus, primusque obſiſtere contra:
Quem nec fama Deûm nec fulmine, nec minitanti
Murmure compreſſit cœlum; ſed eo magis acrem
Virtutem irritat animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum clauſtra cupiret . . . . .
QuareReligio pedibus ſubjecta viciſſim.
Obteritur; nos exæquat victoria cœlo.

Il dit dans le même livre, qu'une des choſes qui l'encouragent le plus eſt la louange qu'il eſpere de mériter en traitant d'une matiere toute neuve, & en rompant les liens de la Religion.

(*f*) *Un je ne ſai quoi qui ſe plaît à renverſer les grandeurs humaines.*] Ayant parlé de la peur qui ſaiſit les amiraux à la vue d'une tempête, il ajoute que c'eſt en vain qu'ils font des vœux, tant il eſt vrai qu'une force occulte ſemble ſe jouer des dignités de la terre. (Lib. V. v. 1225.)

Summa etiam cum vis violenti per mare venti
Induperatorem claſſis ſuper æquora verrit,
Cum validis pariter Regionibus, atque Elephantis;
Non divum pacem votis adit? ac prece quæſit
Ventorum pavidus paces, animasque ſecundas?
Necquicquam: quoniam violento turbine ſæpe
Correptus nihilo fertur minus ad vada lethi:
Uſque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, & pulchros faſces, ſævasque ſecures
Proculcare ac ludibrio ſibi habere videtur.

Voilà un Philoſophe qui a beau nier opiniâtrément la Providence & la force de la fortune, & attribuer toutes choſes au mouvement néceſſaire des atomes, cauſe qui ne ſait où elle va, ni ce qu'elle fait: l'expérience le contraint de reconnoître dans le cours des évenemens, une affectation particuliere de renverſer les dignités éminentes qui paroiſſent parmi les hommes. Il n'eſt preſque pas poſſible de méconnoître cette affectation, quand on étudie attentivement l'hiſtoire ou ſeulement ce qui ſe paſſe dans les pays de ſa connoiſſance. Une vie médiocrement longue ſuffit pour nous faire voir des hommes qui étant montés par une ſuite précipitée de bons ſuccès à une haute fortune, retombent dans le néant par une ſuite ſemblable de mauvais ſuccès. Tout leur réuſſiſſoit auparavant, rien ne leur réuſſit aujourd'hui: ils ont part à mille infortunes qui épargnent les conditions médiocres, poſées pour ainſi dire au même chemin. C'eſt contre eux que la fortune paroît irritée; c'eſt leur peine qu'il ſemble qu'elle ait conſpirée, pendant qu'elle laiſſe en repos les autres hommes. Je ne m'étonne donc point que Lucrece ſe ſoit apperçu d'une telle affectation, inexplicable ſelon ſes principes, & très-mal-aiſée à expliquer ſelon les autres ſyſtêmes: car il faut demeurer d'accord que les Phenomenes de l'hiſtoire humaine ne jettent pas les Philoſophes dans de moindres embarras que les phénomenes de l'hiſtoire naturelle. Ce qu'il y a de plus ſenſible dans l'hiſtoire humaine eſt l'alternative d'élévation & d'abaiſſement dont je parle ailleurs, & qui au dire d'Eſope eſt l'occupation ordinaire de la Providence. Comment accorder cela avec les idées d'un Dieu infiniment bon, infiniment ſage & directeur de toutes choſes? L'Etre infiniment parfait ſe peut-il plaire à élever une créature au plus haut faîte de la gloire pour

Digitized by Google

humaines; & l'on ne sauroit nier que son ouvrage ne soit parsemé

la précipiter ensuite au plus bas degré de l'ignominie? Ne feroit-ce pas se conduire comme les enfans, qui n'ont pas plutôt bâti un château de cartes, qu'ils le défont & qu'ils le renversent? Cela, dira-t-on, est nécessaire, parce que les hommes abusant de leur prospérité, en deviennent si insolens, qu'il faut que leur chûte soit la punition du mauvais usage qu'ils ont fait des faveurs du ciel, & la consolation des malheureux, & une leçon pour ceux à qui Dieu fera des graces à l'avenir. Mais ne vaudroit-il pas mieux, répondra quelque autre, mêler à tant de faveurs celle de n'en point abuser? Au lieu de six grands succès n'en donnez que quatre; & ajoutez y pour compenser les deux autres, la force de bien employer les quatre: il ne fera plus necessaire ni de punir l'insolent, ni de consoler le malheureux, ni d'instruire celui qui est destiné à l'élevation. La premiere chose que feroit un pere s'il le pouvoit, seroit de fournir à ses enfans le don de se bien servir de tous les biens qu'il voudroit leur communiquer, car sans cela les autres présens sont plutôt un piège qu'une faveur, quand on sait qu'ils inspireront une conduite dont il faudra que la punition serve d'exemple. Outre que l'on ne remarque point les utilités de ces exemples, toutes les générations jusques ici ont eu besoin de cette leçon; & il n'y a nulle apparence que les siecles à venir soient moins exempts de cette vicissitude dont parloit Esope, que ceux qui ont precedé. Ainsi cette alternative ne porte point le caractere d'un être infiniment bon, infiniment sage, infiniment immuable. Je sais bien qu'on peut inventer mille raisons contre ces difficultés: mais on peut aussi inventer mille répliques. L'Esprit de l'homme est encore plus fécond en objections qu'en solutions: de sorte qu'il faut avouer, que sans les lumieres de la Révélation, la Philosophie ne se peut debarrasser des doutes qui se tirent de l'histoire humaine. C'est aux Théologiens, & non pas aux Philosophes qu'il appartient d'applanir cela. Les Poëtes du Paganisme recoururent à une hypothese qui fut fort goutée des peuples: ils pretendirent que dans ce grand nombre de divinités qui se mêlent du gouvernement du monde, il y en a qui portent envie aux hommes heureux, & qui pour appaiser le chagrin que cette envie leur cause, mettent tout en œuvre afin de perdre ces hommes-là; d'où vient que le Paganisme eut un soin tout particulier d'appaiser ces Dieux jaloux. La Deesse Nemesis, qu'on se figuroit à leur tête, avoit autant de part qu'aucune autre divinité, au culte & aux honneurs de la Religion: & lors même qu'on croyoit avoir été abbattu autant que ces êtres envieux eussent pu le souhaiter, on les supplioit très-humblement de cesser leur persécution. Si l'on admettoit une fois cette hypothese, on expliqueroit pourquoi les grandeurs humaines sont plus exposées aux revers de la fortune, que les conditions mediocres; chacun comprendroit la cause de l'affectation que Lucrece même n'a pû nier. Or de tous les Systèmes de Philosophie, il n'y en a point qui succombe sans ressource, autant que celui d'Epicure aux difficultés dont je parle. Lucrece ne savoit à quoi se prendre: il ne pouvoit se servir ni de l'hypothese des Poëtes, ni d'aucune sorte de moralité; car il ne donnoit aux Dieux aucune part au gouvernement de l'univers; & il ne reconnoissoit dans notre monde aucun composé invisible qui connût ou qui voulût quelque chose; & par conséquent son *vis abdita quædam* est une preuve convaincante contre lui-même; il renversoit par-là ses principes.

Je dirai en passant, qu'il lui eût été très-facile de concilier avec son Système, l'existence de ce qu'on nomme Fortune, Nemesis, bons génies, mauvais génies. Il pouvoit laisser les Dieux dans l'Etat où il se les figuroit, contens de leur propre condition, & jouissant d'une souveraine felicité, sans se mêler de nos affaires, sans punir le mal, sans récompenser le bien, &c. Mais il pouvoit sup-

Digitized by Google

mé de pluſieurs (g) belles maximes contre les mauvaiſes mœurs. S'il

poſer que certains amas d'atomes, qu'il auroit nommés tout comme il auroit voulu, étoient capables de jalouſie par rapport à l'homme, & capables de travailler inviſiblement à la deſtruction des hautes fortunes. Il y a longtemps que je ſuis ſurpris que ni Epicure ni aucun de ſes Sectateurs n'ayent pas conſideré que les atomes qui forment un nez, deux yeux, pluſieurs nerfs, un cerveau, n'ont rien de plus excellent que ceux qui forment une pierre; & qu'ainſi il eſt très-abſurde de ſuppoſer que tout aſſemblage d'atomes qui n'eſt ni un homme ni une Bête eſt deſtitué de connoiſſance. Dès qu'on nie que l'ame de l'homme ſoit une ſubſtance diſtincte de la matiere, on raiſonne puérilement, ſi l'on ne ſuppoſe pas que tout l'univers eſt animé, & qu'il y a partout, des êtres animés qui penſent, & que comme il y en a qui n'égalent point les hommes, il y en a auſſi qui les ſurpaſſent. Dans cette ſuppoſition, les plantes, les pierres ſont des ſubſtances penſantes. Il n'eſt pas néceſſaire qu'elles ſentent les couleurs, les ſons, les odeurs, &c. mais il eſt néceſſaire qu'elles ayent d'autres connoiſſances; & comme elles ſeroient ridicules de nier qu'il y ait des hommes qui leur ſont beaucoup de mal, qui les deracinent, qui les coupent, qui les briſent; comme, dis-je, elles ſeroient ridicules de le nier, ſous pretexte qu'elles ne voyent pas le bras & la hache qui les maltraite, les Epicuriens ſont de même très-ridicules de nier qu'il y ait des êtres dans l'air ou ailleurs qui nous connoiſſent, qui nous ſont tantôt du mal, tantôt du bien, ou dont les uns ne ſont enclins qu'à nous perdre, & les autres ne ſont enclins qu'à nous proteger; les Epicuriens, dis-je, ſont très-ridicules de nier cela, ſous pretexte que nous ne voyons pas de tels êtres. Ils n'ont aucune bonne raiſon de nier les ſortiléges, la magie, les *larves*, les ſpectres, les *lemures*, les farfadets, les lutins, & autres choſes de cette nature. Il eſt plus permis de nier cela à ceux qui croyent que l'ame de l'homme eſt diſtincte de la matiere; & néantmoins par je ne ſais quel travers d'Eſprit, ceux qui tiennent que l'ame des hommes eſt corporelle, ſont les premiers à nier l'exiſtence des Demons.

(g) *Pluſieurs belles maximes contre les mauvaiſes mœurs.*] Le ſavant critique Giſanius, qui a travaillé ſur ce Poëme autant que qui que ce ſoit, en porte ce témoignage. Ainſi l'on ne ſait que penſer du Jeſuite Briet, qui a oſé ſoutenir, que tout le monde convient des mauvaiſes mœurs de Lucrece, les quelles, ajoute-t-il, on ne voit que trop étalées dans ſon ouvrage. C'eſt ſur le témoignage de ce Jeſuite que M. Baillet a débité que pluſieurs ont trouvé mauvais „que „Lucrece n'ait pas diſſimulé „plus qu'il n'a fait la corruption de „ſes propres mœurs; d'autant plus „qu'il avoit moins d'occaſion de la „faire paroître". Mais il eſt certain que ce Jeſuite s'abuſe, & qu'il n'y a rien dans le Poëme *de Rerum natura*, d'où l'on puiſſe raiſonnablement inferer que l'Auteur étoit débauché; tant s'en faut que l'on puiſſe dire qu'il y étale la corruption de ſes propres mœurs. J'avoue qu'il y explique en termes fort ſales certaines choſes qui concernent la génération: mais nos Medecins les plus eſtimés & les plus honnêtes n'en diſent-ils pas pour le moins autant, dans les livres où ils traitent de ces matieres & de pluſieurs autres? Liſez les diſſertations de Monſieur Menjot, qui étoit de la Religion, & un parfaitement honnête homme; liſez dis-je, ſa diſſertation *de Sterilitate*, vous y trouverez des vers de Lucrece, precedés d'une explication qui pour ne rien dire de pis ne cede point aux vers mêmes. Il y a une grande différence entre les Poëtes qui publient des ſaletés à la maniere de Catulle & d'Ovide, & les Poëtes qui pour expliquer les effets de la nature ſont obligés de ſe ſervir de mots obſcenes. Lucrece doit être mis dans cette derniere claſſe; & par conſequent ſon ſtyle ne peut point tirer à conſéquence contre ſes mœurs. Il n'en

Digitized by Google

S'il eût fait autant d'attention aux accidens des particuliers qu'a ceux

eſt pas de même de Catulle & de ſes ſemblables, qui ne publient des ordures que pour faire l'Hiſtoire de leurs amours, ou qu'afin d'exciter le monde à la débauche la plus impure. En un mot Lucrece eſt un Poëte phyſicien, & les autres ſont des vers galans; il lui eſt permis de ſe ſervir du Style des medecins; mais l'obſcénité n'eſt point ſupportable dans des vers de galanterie. Je ne parle point du poëme de l'abbé Quillet intitulé *Callipedie*. Je n'ignore pas les coups que Mr. Baillet lui porte; ainſi je m'abſtiens de dire que ſi un Poëte Chrétien, un Poete Eccleſiaſtique ne s'eſt point banni du nombre des honnêtes gens par les deſcriptions qu'il a données ſur le ſujet de la generation, Lucrece n'en doit point être banni.

Je ne me veux point prévaloir du témoignage de Denis Lambin: c'eſt un Auteur qui voulant prouver par des exemples, la pudeur avec laquelle les anciens Poëtes décrivoient ce qui concerne l'exercice Venerien, allegue entre autres paſſages celui de Lucrece qui porte.

Ejicit enim ſulci recta ratione viaque
Vomerem, &c. Lucr. Liv. IV.

Ce qui m'empêche de me prévaloir de ce témoignage, eſt que Lambin ſe connoiſſoit peu en delicateſſe ſur ce chapitre; car nous regarderions aujourd'hui comme quelque choſe de très-groſſier, les expreſſions qui ſeroient ſemblables à celles qu'il cite. Les exemples qu'il rapporte d'homere ſont pour la plupart auſſi forts que les termes de copulation charnelle, & de cohabitation, que les Notaires de village n'oſeroient preſque plus inſerer dans les contracts de mariage, comme on faiſoit autrefois. Ne nous ſions donc point à Lambin: il n'eſt point juge competent. Ce qu'il appelle expreſſions chaſtes & honnêtes ne ſe ſouffre point aujourd'hui dans les Pieces de poëſie galante, dans un Ouvrage de bel eſprit, dans un Sermon, dans une harangue. Il n'y a que des Phyſiciens ou des avocats, ou ceux qui ſont des relations Hiſtoriques, ou un Dictionnaire, qui les puiſſent louablement employer.

Finiſſons par le bel éloge qu'un excellent commentateur de Lucrece vient de lui donner. C'eſt Thomas Crech, qui dit dans la preface qu'il met au devant du texte de ce Poete: „On a crié que c'etoit un Auteur „ſans honnêteté, ſans pudeur, ſans „modeſtie, un impie, un Profeſſeur „d'impudicité, fali lui-même de „toutes les ordures dans leſquelles „ſe roule un pourceau d'Epicure. „Pour moi je n'ai jamais pu me „mettre en tête, qu'un homme qui „étoit l'Ami particulier de Pompo„nius Atticus, homme d'une ex„trême Sageſſe, qui faiſoit les deli„ces des deux Cicerons, & l'orne„ment de ſon Siecle, ait été ſouillé „de tant de vices. Je cherche des „témoins qui me l'atteſtent: mais „je n'en trouve point. Je parcours „ſes ouvrages; & je ne trouve que „des preuves du contraire; j'y vois „des ſentimens de courage qui com„combattent la puſillanimité; j'y vois „des maximes auſteres oppoſées à „l'intempérance, l'honnêté oppoſée „à la licence des mœurs. Toute ſa doctrine porte à la vertu, détourne de l'avarice, de l'ambition, de la débauche; & quiconque regleroit ſa conduite ſur les leçons de cet ecrivain, ſeroit un bon ami, un bon citoyen.

Le Jeſuite Poſſevin, tout rempli qu'il eſt de ſcrupules; & quelque ſoin qu'il ait pris de recommander que l'on ne faſſe pas lire aux étudians certains endroits de Lucrece, ne laiſſe pas d'etre d'avis qu'on leur montre les beaux préceptes de morale qui ſont dans ce Poëte ſur le mépris de la mort, ſur la fuite de l'amour, & ſur les moyens de réfréner les paſſions, & d'acquérir la tranquillité de l'ame.

Digitized by Google

ceux des grands, il eût reconnu peut-être, un je ne ſai quoi qui ſe (*h*) plaît à chagriner les petites conditions: mais peut-être auſſi

(*h*) *Un je ſai quoi qui ſe plaît à chagriner les petites conditions.*] Il y a très-peu de gens qui n'ayent pris garde qu'on ſe plaint que l'infirmité & la mort s'attachent plus ordinairement aux perſonnes chéres qu'aux perſonnes indifférentes ou haïes. Voyez un tel, vous dit-on, il aimoit ſa femme, & il avoit raiſon de l'aimer: il la perdue dès la ſeconde année; il en eſt inconſolable; & pendant qu'il pleure cette triſte ſéparation, beaucoup de maris ſoupirent depuis vingt ans après l'état de viduité, & ſe croyent menacés de la longue vie de leurs femmes. Voyez cette veuve, elle pleure nuit & jour, un bon mari que la mort lui a enlevé dans la fleur de ſa jeuneſſe. Cent autres maris ſe portent bien depuis longtemps, & vivront encore pluſieurs années, & continueront à maltraiter leurs épouſes ſans ſujet & ſans raiſon. S'ils mouroient, la patience ne ſeroit plus néceſſaire dans leur logis; la conſolation, le repos, l'épargne y regneroient agréablement; & c'eſt pour cela que l'on doit croire qu'ils vivront beaucoup. On vient d'enterrer un enfant, un fils unique, les délices de ſon pere & de ſa mere. Il promettoit beaucoup: il étoit bien digne de recueillir la ſucceſſion opulente qui l'attendoit; la mort l'a choiſi entre cent autres qu'elle a épargnés, & qui ſont à charge à la famille. Cet honnête homme qui faiſoit un ſi bon uſage de ſon eſprit & de ſes richeſſes eſt mort depuis peu: ſa vie a été bien courte: il n'avoit jamais joui d'une parfaite ſanté; & s'il eût été vigoureux, il eût rendu encore plus de ſervices à ſon prochain qu'il n'a pu faire. Il eſt mort; & vingt autres dans le voiſinage ſe portent bien, & ne ſont jamais malades, eux qui ne cherchent qu'à inquiéterle tiers & le quart, & qui abuſent de leur ſanté de leur eſprit & de leurs richeſſes pour opprimer l'innocence, & pour ſcandaliſer le public par une mauvaiſe vie. Voyez ce coquin vagabond & ſans aveu: il eſt tombé d'un troiſieme étage, & ne s'eſt fait aucun mal. Un fils de famille, un fils unique, un honnête-homme ſe ſeroit briſé tous les os à beaucoup moins. Tous mes lecteurs conviendront qu'on entend partout de ſemblables plaintes; & il eſt même vrai qu'on dit aſſez ordinairement, que les ſouhaits du public pour la mort d'un méchant homme ont une vertu particuliere de lui allonger la vie. Il ſeroit aiſé d'expliquer cela par l'Hypotheſe de ces divinités jalouſes, envieuſes & malignes, que les païens admettoient. La bonne théologie peut raiſonner là-deſſus ſolidement: mais Lucrece, qu'auroit-il pû dire?

S'il y avoit des divinités qui ſe chagrinaſſent du bonheur des hommes, & qui aimaſſent à les mortifier, elles affecteroient ſans doute de faire périr à la fleur de l'âge un fils unique, ou un mari tendrement aimé, une épouſe qui fait le bonheur de ſon Epoux, & de conſerver la vie à un fripon qui fait enrager ſon pere & ſa mere, & à un mari & à une femme qui font la croix l'un de l'autre. Si elles vouloient mettre en deuil une famille, elles choiſiroient l'enfant qui promet le plus, & qui eſt le plus chéri; & ſi elles vouloient perſecuter une paroiſſe, elles y affligeroient ceux qui en ſont le ſoutien par leurs charités & par leur ſageſſe; elles les mettroient dans le lit d'infirmité, & puis au ſépulchre, & protégeroient la vie des malhonnêtes gens. Elles ſe plairoient à mortifier le public en conſervant les objets des imprécations, & en détruiſant bientôt les objets de l'eſperance, & les delices du peuple, les Marcellus, les Germanicus. Conſiderez ce que dit Tacite en décrivant le triomphe de Germanicus, & l'inquiétude que l'eclat de ce grand jour fit naître dans l'Eſprit de ceux qui ſe ſouvinrent que l'amitié du Peuple Romain portoit malheur. Chacun ſait la Reflexion de virgile (Enéid. Lib. VI.) que Marcellus mourroit jeune; que

Digitized by Google

fi qu'il eût rejetté cette hypotheſe, & ſe fût fait fort d'expliquer phyſiquement cette affaire-là. Ceux qui ont écrit ſa vie aſſurent qu'il

les deſtins ſe contenteroient de le montrer; parceque les Dieux jugeroient que Rome ſeroit trop puiſſante ſi elle le poſſedoit long-temps. Il y a beaucoup d'apparence que Virgile avoit en vue la jalouſie qu'on attribuoit aux Dieux. Mais nos Théologiens raiſonnent d'une maniere infiniment plus ſolide. Ils ne nient point generalement parlant les diſtinctions qu'un Païen profane & impie auroit nommées affectation de chagriner, ou acception de perſonne; ou même pure malignité & envie du deſtin. Ils trouvent dans ces diſtinctions une Providence pleine de bonté, de ſageſſe & de juſtice. Dieu nous ſepare des perſonnes que nous aimons le plus tendrement: il le fait afin de nous détacher de la Terre; & de nous apprendre que le vrai bien doit être cherché au ciel. Il nous laiſſe expoſés long-temps à des malheurs domeſtiques, afin d'éprouver notre patience, & de nous purifier dans ce creuſet. Il ſe ſert de la longue vie des méchans afin de punir les pechés des hommes; c'eſt un fléau de ſa juſtice; il ne fait ſouffrir que ce qu'on a merité. Ainſi la bonne Theologie ne trouve rien qui l'embarraſſe: mais Lucrece ni Epicure ne s'en feroient pas tirés trop facilement. Ils euſſent peût-être nié le fait, & ſoutenu que ceuxqui débitent les murmures, les plaintes, les obſervations qu'on a vues ci-deſſus, calculent mal. Il eſt ordinaire à l'homme de ne compter pas aſſez d'un côté, & de compter trop de l'autre. Qu'un méchant homme, qu'un méchant mari meure bientôt, on y prend garde ſur le champ, & l'on oublie ſa réflexion peu après. Qu'un très-honnête homme, qu'un bon mari ſoit fauché en herbe; on conſidere cela attentivement; & on ne l'oublie pas, la mémoire alors eſt un bon regître. Il meurt peut-être autant d'enfans ſelon les deſirs de leurs peres & de leurs meres, que de fils uniques idolatrés; la mort de ceux-là ne fait point de bruit, on n'y ſonge que légerement: mais la mort des autres excite mille clameurs, mille réflexions. Outre cela il faut ſavoir que les hommes ſont plus enclins à ſe plaindre qu'à ſe louer de leur deſtinée, & qu'ils s'imaginent fauſſement en mille rencontres, que la proſperité de leur prochain ſurpaſſe la leur. Il y en a d'aſſez ingrats & d'aſſez impertinens pour dire, *mon Fils eſt mort de ſes bleſſures: ſi j'avoit été le fils d'un autre il en ſeroit réchapé.* Ajoutons que Lucrece auroit recouru à ſa phyſique. Ne vous étonnez pas, eût-il dit, qu'un fils que l'on aime tendrement meure plutôt qu'un fils dont on n'a nul ſoin. Celui-ci devient robuſte: il s'endurcit au froid & au chaud; l'autre s'efféminе par la molleſſe de l'éducation, la moindre incommodité l'emporte. Un jeune homme d'un eſprit extraordinaire eſt maladif, & meurt avant l'âge de 30 ans: un ſot, un lourdaut n'eſt jamais malade, ou bien il guérit des plus fortes maladies, & devient fort vieux. Avez-vous tenu regître, repondroit Lucrece, de tous les ſavans du premier ordre qui ont vecu 80 ans, & de tous les ſots qui n'ont pas atteint l'age viril? Reprenez vos jetons, & calculez bien: vous trouverez que vos comptes n'étoient pas juſtes. Mais après tout, pourquoi s'étonner qu'un grand eſprit ne ſoit pas d'une ſorte complexion? Il eſt compoſé d'un tiſſu d'atomes fin & delié, ſa réſiſtance aux autres corps doit donc être plus petite. Un gros payſan eſt pétri de molecules plus maſſives, plus entre-lacées; elles doivent donc durer davantage. Si les atomes de l'imagination ſe mouvent avec une rapidité extraordinaire, ils derangent & ébranlent les parties du cerveau; ils y ſont des ouvertures par où s'exhalent & s'évaporent une infinité d'atomes néceſſaires à l'entretien des organes: il faut donc que la machine s'exténue, & que les Principes de la vie ſe gâtent bientôt. Et voilà l'explication de l'axiome de l'Epigr. 29 du Liv. VI. de Martial.

Digitized by Google

qu'il étoit parfaitement honnête homme. Quelques uns veulent que l'invocation qui se trouve à la tête (*i*) de son poëme soit

Immodicis brevis est ætas, & rara senectus

„Les intempérans vivent peu, & „n'atteignent guere à la vieillesse.

Il s'en faut bien que ces réponses que je suppose que Lucrece auroit pu donner satisfaisent à tout ce qui est contenu au commencement de cette remarque.

(*i*) *L'invocation qui se trouve à la tête de son Poëme.*] Mr. le Baron des Coutures observe que „cette in„vocation a surpris beaucoup de sa„vans, comme contraire à la doc„trine d'Epicure. Lambin, ajoute„t-il, cite un Florentin qui prétend „en avoir trouvé la raison; parce que „ce Philosophe ayant soutenu, que „nos crimes n'attiroient point la „colere des Dieux, non plus que nos „bonnes actions leurs bienfaits, il „admettoit néantmoins leurs prieres, „& vouloit qu'ils écoutassent celles „des hommes". Je n'examine point si sous prétexte qu'Epicure a fait profession d'honorer les Dieux, il est permis de conclurre qu'il a fait aussi profession de les invoquer, & d'attendre qu'ils exauceroient ses prieres: il n'y a nulle consequence de l'une de ces deux choses à l'autre. On peut estimer, respecter, vénérer un être, à cause des perfections de sa nature, sans pourtant lui adresser des prieres; car on pourroit être persuadé qu'il ne se mêle de rien, & qu'il ne dispense ni les biens ni les maux. Je n'examine point non plus si Epicure n'a fait semblant d'honorer la Divinité que pour s'exempter des peines établies contre l'Athéisme. Je renvoye mon lecteur au traité du savant M. du Rondel. Mais j'ose bien assurer que Lucrece n'a point invoqué la Deesse Venus pour se conformer aux principes que ce Florentin attribue à Epicure; que les Dieux sont dignes de nos prieres, encore qu'ils ne gouvernent pas le monde. „Je ne suis pas du senti„ment de Lambin (c'est le Baron „des Coutures qui parle) qui applau„dit à ce Florentin: lui-même n'ex„plique pas mieux la chose, en ajou„tant que Lucrece ne s'est peut-être „adressé à Venus que suivant la „coutume des Poëtes, & que ce n'est „point en qualité de Philosophe „qu'il prétendoit que ses charmes „obtiendroient de Mars la paix que „les Romains souhaitoient; ou peut„être qu'Epicure mettant le souverain „bien dans la fuite de la douleur, „s'étoit addressé à la maîtresse des „plaisirs; ou parce qu'enfin elle étoit „mere d'Enée, d'où sortoit le fon„dateur de Rome. Pour moi, je „soutiens que Lucrece ne s'est point „éloigné du sentiment d'Epicure, en „invoquant Venus; ce n'est point „une faillie de Poete, ni une recon„noissance Romaine, c'est une ré„flexion de philosophe. Il n'a point „regardé la maîtresse de Mars com„me une Déesse, puisque lui-même „dans son second livre, dit que Bac„chus & le vin, Cerès & le blé, sont „les mêmes choses. Il ne s'est pas „non plus imaginé que Mars fût un „Dieu: mais comme il écrivoit un „poëme de la nature des choses, „pouvoit-il mieux s'adresser qu'à „la génération, qu'il entend par la „mere des amours, & que tous les „naturalistes ont connue pour cet „appetit secret qui a été donné à cha„que espece pour sa propagation". Cela n'ôte point la difficulté; car il est sûr que Lucrece considéra Venus selon les idées de ceux qui la prenoient pour une Deesse. Il ne la regarde point comme la passion naturelle qui porte les sexes à s'unir; car selon cette notion Venus n'est pas plus la mere d'Enée, que la mere d'Epicure; & néantmoins il la désigne d'abord par l'Epithete *d'Æneadum genitrix*. Ce qu'il y a de plus raisonnable, ce me semble, est de dire que tout ceci n'est qu'un jeu d'Esprit. Lucrece voyant que tous les Poëtes invoquoient les Muses au commencement d'un grand ouvrage, ne voulut pas que son Poeme fût privé d'un ornement de cette espece:

Digitized by Google

ſoit propre à montrer qu'il s'eſt contredit, & que dès la premiere ligne il a quitté ſon ſyſtême. Ils auroient (*k*) raiſon s'il

il débuta donc par invoquer Venus, comme la divinité la plus convenable à un Phyſicien. Mais il ne prétendit nullement que ce fût un acte de religion, ni que la Venus qu'il combloit de tant d'Eloges fût un être qui entendît rien. C'eſt ainſi qu'il a invoqué dans un autre endroit la Muſe Calliope, ſans prétendre s'adreſſer à aucun être intelligent. Il n'a donc rien fait contre ſes principes. J'aimerois autant accuſer Lipſe d'avoir fait un acte d'idolatrie païenne, par les vers qu'il adreſſa à la planete de Venus en faveur de ſon jardin, que d'imputer à notre Lucrece d'avoir fait un acte de Religion par la priere qu'il addreſſe à la mere d'Enée. Notez qu'une infinité de Poëtes Chrétiens, mille fois plus ennemis de tous les Dieux du Paganiſme, que Lucrece ne l'etoit, invoquent ſouvent les Muſes ou Bacchus dans leurs poéſies. C'eſt pour imiter les anciens, & non pas pour faire aucun acte de religion; car ils ne ſongent point alors à invoquer Dieu. Notez auſſi qu'on a mis en parallele cette invocation de Lipſe *ad ſtellam Venerem*, & l'invocation de Lucrece; &qu'on l'a fait à deſſein de convaincre Lipſe d'impieté.

Au reſte le Florentin dont parle le Baron des Coutures eſt le docte Pierre Victorius. Monſr. Minutoli me l'écrivit l'an 1693. Voici ſes paroles plus amplement que je ne les ai rapportées dans l'article d'Epicure. „Il y a dans le volume des lettres re„cueillies par Jean Michel Brutus, à „la page 19, une lettre de Petrus „Victorius à Jean della Caſa archevêque de Benevent, qui roule ſur „la queſtion ſi le Poëte Lucrece, qui „dans le commencement de ſon „Poëme invoque Venus, ne peche „pas en cela contre la doctrine d'Epi„cure ſon patron, & ſi cela eſt com„patible avec cette inaction qui eſt „attribuée aux Dieux par le Philoſo„phe. Monſr. du Rondel, dont je n'ai „pas lu l'ouvrage qui fait l'apologie „d'Epicure à cet égard, fait-il men„tion de cette difficulté, & cite-t-il „cette lettre ?" Ticho Brahé fut conſulté ſur cette queſtion par Iſaac Pontanus, l'an 1596; & ſon avis fut que cette invocation n'étoit autre choſe qu'un jeu d'eſprit Poëtique, dont il n'y avoit aucune conſequence à tirer par rapport à ce que Lucrece pouvoit penſer des Dieux, & de la Déeſſe Venus en particulier.

(*k*) *Ils auroient raiſon s'il étoit vrai que cette priere fût autre choſe qu'un jeu d'Eſprit.*] Avant que d'abandonner cette matiere, il faut que je diſe que ſi Lucrece avoit invoqué ou Venus ou Calliope, avec la perſuaſion que ſa priere lui procureroit quelque bien, il ſe ſeroit contredit d'une maniere tout à fait indigne non-ſeulement d'un Philoſophe, mais même d'un homme médiocrement capable de raiſonnement. Car à peine a-t-il fini cette prétendue invocation de la maîtreſſe de Mars, qu'il établit pour principe que les Dieux ne ſe ſoucient & ne ſe mêlent de rien; & dans tout ſon livre il prend à tâche d'expliquer les Phénomenes de la nature par le mouvement des atomes, & de réfuter ceux qui y font intervenir le miniſtere des Dieux. On ne peut point inférer de-là ni qu'il n'ait point cru leur exiſtence, ni qu'il n'ait point eu du reſpect & de la vénération pour eux; car ſelon ſes principes il n'eſt point abſurde qu'il ſe ſoit formé des êtres beaucoup plus parfaits que l'homme, & contens de leur condition, & nullement curieux ou de ſavoir ou de réformer les actions & les affaires d'autrui: & comme il eſt très-certain que nous admirons avec beaucoup de vénération, le mérite de quelques grands hommes, ſans avoir jamais reçu d'eux aucun bienfait, ni ſans en attendre aucune faveur, ou en craindre nul mauvais office, rien n'empêche que les ſectateurs d'Epicure n'ayent effectivement vénéré les Dieux. Mais on peut très-bien in-

Digitized by Google

s'il étoit vrai que cette priere fût autre choſe qu'un jeu d'eſprit, où il voulut bien s'accommoder en quelque façon à la

férer du Syſtême de Lucrece, que cet homme n'a point dû les invoquer, & qu'il a dû regarder comme une choſe très-inutile tout le culte de Religion qui ſe pratiquoit dans Rome, les vœux, les ſacrifices, les fêtes, &c. Il ſe préſente ici une réflexion à faire ſur la conduite des Prêtres athéniens par rapport à Epicure. Ils ont fait punir en divers temps les Philoſophes qu'ils accuſoient d'athéiſme, & ils firent un grand procès à Ariſtote pour un ſimple acte de profanation. D'où vient donc qu'ils ne harcelerent point Epicure? Fut-ce à cauſe qu'il ne ſe brouilla jamais avec eux par quelque intérêt perſonnel, par quelque offenſe perſonnelle, comme avoient fait peut-être ceux qu'ils pourſuivirent; & que peut-être ils n'accuſerent d'irreligion que pour contenter leurs paſſions particulieres, ſous le manteau de la piété? Fut-ce à cauſe qu'Epicure eut la politique de ſe conformer au culte public, & de l'approuver hautement? Je crois bien qu'ils étoient capables de ſe contenter de l'extérieur, comme l'on fait aujourd'hui, ſans vouloir fouiller dans les penſées. Mais ne falloit-il pas comme aujourd'hui, que cet extérieur fût conſervé jusques dans les livres & dans les leçons? Souffroient-ils qu'on dogmatiſât dans ſon école le contraire de ce qu'on diſoit dans les rues & dans les temples? Il eſt difficile de s'imaginer cela. Cependant le Syſtême d'Epicure combattoit formellement & clairement le culte des Dieux tel que les Athéniens le pratiquoient, il ne pouvoit compatir qu'avec l'eſtime, le reſpect, les louanges des Dieux, & nullement avec les prieres, les ſacrifices & les actes de pénitence. Ainſi tous les inconvéniens que l'on pouvoit craindre de l'athéiſme, l'anéantiſſement de la confiance en la protection du ciel, la deſtruction de l'eſpérance d'être heureux en bien vivant, & la peur d'être malheureux en vivant mal, tous ces inconveniens dis-je, ſans en excepter un ſeul, couloient auſſi naturellement & auſſi néceſſairement de la doctrine d'Epicure, que de la doctrine des Athées. Les Eſprits les moins pénétrants comprennent très-bien, que tous les uſages de la Religion ſont fondés non pas ſur le dogme de l'exiſtence de Dieu, mais ſur le dogme de ſa Providence. Puis donc qu'Epicure a été ſouffert dans une ville où l'on puniſſoit les Athées, il s'enſuit que l'acception de perſonnes y avoit lieu, & qu'on y avoit double poids & double meſure; ou que les Athéniens, ſi fins & ſi déliés dans le reſte, étoient fort ſtupides ſur le chapitre de la Religion. Ils ſe laiſſoient jouer comme des enfans; ils ne s'appercevoient pas qu'en dogmatiſant comme Epicure, on ſe moquoit d'eux ſi l'on proteſtoit que l'on approuvoit l'uſage des Sacrifices & des prieres, & toutes les autres parties du culte public. Cette raiſon-là me paroîtroit forte pour prouver que ce Philoſophe a dogmatiſé ſur la Providence de Dieu, comme le prétend Monſr. du Rondel; elle me paroîtroit, dis-je, bien forte ſi je ne voyois que Lucrece combattant manifeſtement la Providence ſans détour ni équivoque, & ſans qu'on puiſſe former pour lui, les apologies qu'on forme pour Epicure, a vécu dans une entiere tranquillité à Rome, ville qui n'étoit pas moins jalouſe de la Religion, ni moins ſevere contre les impies, que le Peuple athénien. Notez en paſſant, que les bonnes mœurs de tout homme qui reconnoît, comme Lucrece, l'exiſtence, la ſainteté, le bonheur, l'immortalité de Dieu, ſans reconnoître ſa Providence, ſont une auſſi bonne preuve de cette theſe: *L'athéiſme n'eſt pas neceſſairement conjoint avec les mauvaiſes mœurs*, que la preuve que l'on tireroit de la bonne vie de ceux qui nieroient tout à la fois la Providence de Dieu & ſon exiſtence; car il eſt viſible que la foi de l'exiſtence, ſans la foi de la Providence ne peut pas être un

Digitized by Google

la coutume. Il eſt aiſé de prouver qu'en pluſieurs rencontres il a conformé ſon ſtyle (*l*) au langage commun, & aux

motif à la vertu, ni un frein contre le vice.

(*l*) *Il a conformé ſon ſtyle au langage commun.*] Jen'en donnerai que deux exemples. Il croyoit que le Ciel & la terre ne dureroient pas toujours; & il annonce à celui à qui il a dedié ſon livre, que peut-être la deſtruction de ce monde arriveroit de leur vivant. Faſſe la fortune qui gouverne toutes choſes, ajoute-t-il, que ce malheur ſoit détourné loin de nous. Il eſt viſible que le vœu, ou le ſouhait, ou la priere qu'il fait, ne venoit que de l'habitude qu'il avoit priſe de parler comme les autres. Il ſe trouvoit tous les jours avec des perſonnes dont le langage étoit parſemé de parentheſes que l'on auroit pu appeler dévotes, ſi elles n'euſſent été plutôt un effet de la coutume, qu'un acte de réflexion. Sa femme, ſa ſervante, ſes amis, tous les Romains en général étoient ſtylés à mêler un vœu dans le récit de quelque mauvais préſage, ou de quelque triſte accident. *Deus avertat*, Dieu nous garde, diſoient-ils. Si un tel malheur arrivoit, *quod abominor*, ce qu'à Dieu ne plaiſe. Les auteurs ſe ſervoient auſſi de ces façons de parler: *Di prohibete minas, di talem avertite caſum.* Je ne doute pas que Lucrece accoutumé dès l'enfance à ces formules du diſcours, ne s'en ſervît dans ſes entretiens familiers, ou ſans correctif, ou en ſubſtituant le mot de *natura*, de *fortuna* à celui de *Deus*. C'eſt ainſi que les Proteſtans ont ſubſtitué la parentheſe, *Dieu veuille avoir ſon ame*, à celle *que Dieu abſolve*. Les Catholiques Romains ſe ſervent de celle-ci quand ils font mention de leurs parens decedés: mais comme elle ne conviendroit pas à ceux qui nient le purgatoire, les Proteſtants ne l'ont point admiſe, & ſe ſont neantmoins accommodés à la coutume par une phraſe équivalente à l'autre, & tournée ſelon leurs maximes de Religion. Lucrece ſe trouvant accoutumé & par ſes lectures & par ſes converſations à l'uſage de cette ſorte de parentheſe, infera le vœu ou le ſouhait que l'on a vu ci-deſſus. Rien n'étoit plus inutile que cela dans l'hypotheſe qu'il ſoutenoit; & l'on ne peut pas prétendre qu'il ignorât l'incompatibilité d'un pareil vœu avec la doctrine des atomes: il ſavoit trop bien que la nature ou la fortune qui les pouſſoit n'étoit pas capable de changer ou de retarder leur cours, ni d'entendre même les ſouhaits des hommes. Si la ſuite de leur mouvement devoit amener bientôt la ruine du monde, cette ruine étoit inévitable; les prieres les plus dévotes du genre humain, les ſacrifices & les proceſſions n'y pouvoient apporter le moindre délai. D'où vient donc que Lucrece invoque en quelque façon la nature ou la fortune, afin qu'elle renvoye à un autre temps la deſtruction de la terre? C'eſt qu'il parloit quelquefois ſelon le ſtyle courant. Notons que le dogme de la fatalité n'exclut pas tous les ſouhaits: car ſans s'écarter de ſes principes, Epicure auroit fort bien pu ſouhaiter que la diſpoſition des atomes fût favorable à ſa ſanté. Il n'auroit pas pu demander qu'il changeât, mais deſirer ſeulement que leur nature les eût amenés à un tel ou à un tel point. Lucrece va plus avant, comme il paroît par ſes expreſſions. Voilà le premier exemple que je veux donner. Le ſecond n'eſt pas éloigné de celui-là, vû qu'immédiatement après avoir annoncé la prochaine deſtruction de la terre, on lit ces quatre vers:

Quà prius aggrediar quam de re fundere fata
Sanctius, & multo certa ratione magis, quam
Pythia quæ Tripode ex Phœbi laroque profatur;
Multa tibi expediam doctis ſolatia dictis.

Il promet là des oracles beaucoup plus certains que ceux de Delphes; & il s'étoit ſervi ailleurs du même

Digitized by Google

aux ſentimens qui ſelon lui n'étoient qu'erreurs populaires. On prétend qu'il a été diſciple de Zenon. (*m*) Ceux qui ont critiqué cela n'ont pas trop bien réuſſi. Nous dirons, en réfutant (*n*) M. Moreri & quelques autres écrivains (*o*), pluſieurs choſes qui concernent Lucrece. Ceux qui déſirent de ſavoir les éloges qu'on lui a donnés, n'ont qu'à conſidérer les auteurs

comparatif pour relever l'importance de la doctrine des anciens philoſophes de la Grece, Lib. I. v 737.

Quamquam multa bene ac divinitus invenientes
Ex adito tamquam cordis reſponſa dedere
Sanctius, & multo certa ratione magis quam
Pythia quæ tripode ex Phœbi lauroque profatur.

Qui ne voit que dans l'un & l'autre de ces deux paſſages il s'exprime ſelon les idées du peuple, & non pas ſelon les principes de ſa Secte. Car ſelon lui les réponſes de la Prêtreſſe d'Apollon ne pouvoient être que les fantaiſies d'un cerveau malade, ou d'un impoſteur ignorant. Il ne reconnoiſſoit aucune divinité dans les Oracles: ce n'étoit donc pas donner une grande idée d'un dogme philoſophique que d'aſſurer qu'il étoit meilleur que les oracles de Delphes. C'eſt comme ſi nous diſions aujourd'hui que les penſées de Des-Cartes ſont plus dignes d'attention que les prophéties de ces diſeuſes de bonne aventure qui courent de lieu en lieu. Il eſt donc clair que Lucrece accommodoit ſon langage aux opinions populaires, & que l'on ſeroit coupable d'une chicanerie ridicule ſi l'on ſoutenoit que la force de la vérité lui arracha quelquefois des confeſſions qui renverſoient ſon Syſtême, & qui le convainquoient de ſe contredire groſſierement; que par exemple il a reconnu en deux endroits de ſes Poëſies, qu'il y avoit quelque choſe de divin, d'inſpiré, de ſurnaturel, & de prophétique dans les Oracles d'Apollon.

(*m*) *Diſciple de Zenon.*] Si l'on admet une fois le Sentiment de ceux qui diſent que Lucrece fut envoyé à Athenes pour y étudier, on ne pourra guere révoquer en doute, qu'il n'ait été l'un des Diſciples de Zenon, le chef de l'Ecole d'Epicure en ce temps-la; auſſi eſt-ce le ſentiment de Lambin & de Giſanius. C'eſt auſſi celui du Baron des Coutures. „Il eſt vrai ſemblable, dit-il, „que Lucrece . . . alla à Athenes, où „Zenon, qui étoit l'honneur de la „Secte Epicurienne, s'étoit acquis „une eſtime générale". On a inſeré dans la Bibliotheque univerſelle, une Lettre qui contient quelques remarques contre ce Baron. La derniere eſt celle-ci. „Enfin la cinquieme bevûe „eſt que Zenon eſt dit avoir été l'hon„neur de la Secte Epicurienne; au „lieu qu'il eſt reconnu pour le chef „des Stoïciens". Le cenſeur n'a pas pris garde qu'il y a eu plus d'un Zenon: il a cru qu'on vouloit parler du fondateur des Stoïciens; & ſur ce pié là il devoit trouver dans les paroles qu'il critiquoit, une inſigne faute de Chronologie dont il ne parle pas. Zenon le chef des Stoïciens mourut la 1re année de la 126. Olympiade; il faut donc dire que ſa mort a précédé de plus de 160 ans la naiſſance de Lucrece. On devoit donc ſoupçonner que l'Auteur que l'on cenſuroit avoit eu en vue un Zenon différent du fondateur des Stoïciens; & ſi ce ſoupçon avoit engagé à quelques recherches, on auroit trouvé un fameux Epicurien nommé Zenon qui enſeignoit dans Athenes au temps de Lucrece.

(*n*) *En réfutant Mr. Moreri.*] I. Il ne devoit pas dire que notre Poete s'appelloit *T. Carus Lucrece. Carus* n'etoit point ſon nom, mais ſon ſurnom. II. Par ces mots *Romain de nation*, Moréri a voulu dire ſans doute, que Lucrece étoit né à Rome:

Digitized by Google

teurs que Barthius nous indique, dans ſon Commentaire ſur Stace. Mr. Creech, qui donna en 1695, une édition de ce poëte, accompagnée d'une excellente paraphraſe & de belles notes, en avoit déjà publié une traduction angloiſe. C'eſt dommage qu'un tel auteur n'ait pas vécu longtemps; & que ſa fin ait été conforme en quelque maniere à celle de l'auteur Romain

mais c'eſt mal exprimer ſa penſée. Car où eſt l'Auteur exact qui ſeroit difficulté de ſoutenir que Ciceron & Tite-Live ſont Romains de nation, comme Demoſthene & Thucidide ſont grecs de nation? III. On n'a nulle preuve que Lucrece ſoit né à Rome. Il ne falloit donc pas lui donner affirmativement cette patrie, comme a fait Moreri. IV. Encore moins falloit-il dire que Lucrece témoigne lui-même qu'il étoit natif de Rome. Je n'ai trouvé dans Lucrece qu'un paſſage ſur quoi l'on puiſſe ſe fonder pour dire qu'il ſe donne cette patrie: mais ce paſſage n'eſt d'aucune force: le voici.

Funde petens placidam Romanis incluta pacem;
Nam neque nos agere hoc patria tempore iniquo
Poſſumus æquo animo. Lucr. Lib. I. init.

Ciceron, Tite-Live, Florus, Seneque, qui étoient nés hors de Rome n'euſſent point parlé autrement. Tous les habitans d'un pays pourroient dire dans un temps de guerre civile, que leur patrie eſt affligée, encore que le lieu de leur naiſſance fût exempt du malheur public. De plus ſavans hommes que Moreri ont affirmé ce qu'il affirme. Mr. Morhoff, plus ſage qu'eux, me dira-t-on, s'eſt ſervi de la particule *peut-être:* mais il eſt ſûr que ſon *peut-être* ſe rapporte à un autre doute. Nous le pouvons donc compter parmi ceux qui font naître Lucrece à Rome. V. Il ne falloit pas affirmer que les parens de Lucrece *l'envoyerent étudier à Athenes.* Il y a, je l'avoue, beaucoup d'apparence à cela: mais comme il n'y a pas de certitude, il ne falloit le donner que pour une conjecture, comme a fait Giſanius. VI. Il n'eſt pas vrai que Velleius Paterculus & Ciceron ayent dit que Lucrece étoit le plus ſublime des Poetes de ſon temps. Ciceron ne parle qu'une fois de lui; & l'on ne ſait pas encore bien ſi les louanges qu'il lui donne ſont grandes ou médiocres; car on eſt fort partagé ſur le ſens de ce qu'il en dit (*ad Quintum fratrem*, Lib. II.) Les uns y trouvent qu'il n'y avoit pas beaucoup d'eſprit dans le Poeme de Lucrece, mais que néantmoins il y avoit beaucoup d'art: les autres y trouvent que cet ouvrage brilloit de grands traits d'Eſprit, & que néantmoins l'art y paroiſſoit beaucoup. Se rangeant tant qu'on voudra à la leçon la plus favorable, on ne trouve point que Ciceron diſe ce que Moreri lui attribue. Quant à Velleius Paterculus, il s'eſt contenté de mettre Lucrece dans la liſte des *grands esprits:* mais il n'en a rien dit de particulier. VII. Ce n'eſt pas une petite faute que de dire *qu'une femme nommée Lucilla fit avaler à Lucrece un philtre amoureux,* qui le fit tomber dans une étrange frénéſie. C'eſt avoir omis une circonſtance capitale, ſavoir qu'on dit que Lucilia etoit femme de Lucrece. VIII. Il n'eſt pas vrai que Ciceron diſe que *Lucrece Offella* étoit plus propre à faire des harangues, qu'à prononcer des Jugemens. IX. Ciceron, Velleius Paterculus & Ceſar ne *parlent point d'un autre, qui etoit apparemment frere ou oncle du Poëte.* Il eſt bien vrai que celui dont Ciceron & Ceſar parlent, l'un dans ſes lettres à Atticus, l'autre dans la guerre civile, eſt le même homme: mais celui dont Velleius Paterculus parle eſt different de celui-là; & apparemment ne differe point de celui qui haranguoit mieux qu'il ne plaidoit.

(*o*) *Et quelques autres Ecrivains.*] Voyez ci-deſſus la Remarque (*b*).

Digitized by Google

Romain qu'il avoit traduit & paraphrasé. Je suis sûr que la traduction françoise (*p*) de l'abbé de Marolles n'auroit point eu le destin qu'elle eut, si elle eût été aussi bonne que cette version angloise.

Il ne sera pas hors de propos d'examiner un paralogisme & une contradiction que l'on reproche à Lucrece. Le Paralogisme

Le Baron des Coutures fait dire à Lambin, que l'Elocution de Lucrece est préférable à celle de Cesar & de Ciceron. Il faut qu'il se soit servi d'une édition différente de celle que j'ai consultée, où j'ai trouvé seulement; „que personne n'avoit mieux „parlé Latin que Lucrece; que Cice„ron, que Cesar ne parloient pas „mieux." C'est à Pierre Victorius que l'on pourroit imputer quelque chose de semblable; car il préféroit hautement Lucrece à Virgile. Il est surprenant, après le passage qu'on vient de voir, qu'on accuse Lambin de dire qu'il trouve méchante la latinité de Lucrece. Borrichius suppose que Ciceron, Aulu-Gelle & Scaliger ont loué Lucrece sur sa latinité. Mais on vient de voir plus haut que l'Eloge de Ciceron n'a nul rapport à la pureté de style. Glandorp se trompe quand il suppose que Lucrece a suivi les sentimens d'Empedocle: s'il avoit pris garde au premier Livre *de Rerum natura* où Empedocle est réfuté, il n'auroit point dit cela.

(*p*) *La traduction de l'abbé de Marolles n'auroit pas eu le destin qu'elle eut.*] La Reine Christine l'auroit remercié de la dédicace d'un si beau livre. Son silence mortifia sans doute l'abbé, qui ne laissa pas d'être bien content de son travail. Il faut l'entendre lui-même. „Quand l'Edition de la ver„sion de Lucrece fut achevée, le bra„ve M. du Morhier, pour qui j'ai tou„jours eu tant d'estime, trouva bon „que j'en fisse un présent à la Reine „Christine de Suede: toutefois cela „ne servit de rien; & je ne sais pas „même si elle reçut le livre que M. „Herault, qui faisoit ici ses affaires „avec tant de soin & de fidelité, m'as„sura lui avoir envoyé. Du moins „n'en ai-je point reçu de réponse, „contre la coutume de cette Princesse, „qui étoit alors assez liberale de ses „complimens aux gens de lettres. „Quoi qu'il en soit, le livre n'a pas „laissé d'être assez bien accueilli du „public; & j'ai vû quelques savans „hommes, M. le comte de Pagan, feu „Mr. le Pailleur, le docte M. d'Avis„son, M. de la Courvée medecin de „la Reine de Pologne, & quelques „autres, qui m'en ont remercié pour „l'interêt du public, après avoir sa„tisfait en quelque façon aux difficul„tés qu'on y pouvoit former, à cause „de la doctrine de ce Poëte dans son „3me volume, où il traite de la natu„re de l'ame. Je l'ai depuis fort cor„rigé, & mis en meilleur état, pour „en faire une seconde edition." L'abbé de Marolles n'entendoit pas assez bien la langue latine & la physique d'Epicure, pour réussir dans une telle Version. Cependant elle a été imprimée deux fois; une premiere, l'an 1650, & dédiée à la Reine de Suede; & la 2e, l'an 1663, augmentée de la traduction du X. livre de Diogene Laerce, & dédiée au premier Président.

(*q*) *Plutarque l'en critiqua severement.*] Pour commenter avec ordre ces paroles-là, il faut d'abord représenter le but d'Epicure & de Lucrece. Ils se proposoient de prouver qu'il ne faut point craindre la mort; que la mort n'est rien; que nous n'y avons aucun intérêt; qu'elle ne nous concerne pas. Leur preuve étoit prise de ce que les choses dissoutes ou séparées ne sentent pas, & que les choses qui ne sentent pas ne sont rien à notre égard. Plutarque trouvoit ce syllogisme-là mauvais, & disoit qu'il y manquoit une proposition nécessaire; savoir, que la mort est la séparation du corps & de l'ame. Au-

Digitized by Google

giſme regarde l'un des argumens dont il s'eſt ſervi pour faire voir qu'il faut mépriſer la mort. Epicure l'avoit déjà employé, mais d'une telle maniere que Plutarque l'en critiqua (*q*) ſéverement. La contradiction ſe rapporte à la doctrine de Lucrece, touchant la nature de l'ame de l'homme. Il a ſoutenu que cette ame meurt avec le corps; & neantmoins il

lu-Gelle, qui prend le parti d'Epicure, convient que le ſyllogiſme pour être en forme devoit contenir cette propoſition-là: mais il ſoutient qu'Epicure ne s'etant pas engagé à conformer ſon raiſonnement aux regles ſyllogiſtiques, l'a ſupprimée tout exprès, parce qu'elle étoit aſſez connue par elle même? Et il ne faut pas trouver étrange que la concluſion ait été miſe non pas à la fin, mais à la tête de l'argument; car il eſt arrivé pluſieurs fois au Philoſophe Platon de raiſonner de cette maniere, c'eſt-à-dire de renverſer l'arrangement des propoſitions du ſyllogiſme. Voilà ce que répond Aulu-Gelle à la cenſure de Plutarque. Il n'a pas été au fait; & on le critiqua durement au XVI. Siecle: on l'accuſa d'avoir montré ſa folie en voulant couvrir celle d'autrui, & de n'avoir pas même entendu de quoi il étoit queſtion: c'eſt Muret qui lui fait ces reproches. On auroit pu ajouter qu'il ignoroit en général ce que c'etoit qu'un Syllogiſme; car il ſuppoſe que réellement celui d'Epicure eſt conforme aux regles, & que pour l'être formellement, il ſuffit d'y inferer la propoſition que l'auteur a ſous-entendue. Or voici ce que ſeroit que ce ſyllogiſme en y ajoutant ce qu'Epicure a ſous-entendu.

La mort eſt la diſſolution du corps & de l'ame:

Ce qui eſt diſſous ne ſent point, & ce qui ne ſent point ne nous touche pas;

Donc la mort ne nous touche pas.

Ce ſyllogiſme ne vaut rien du tout; puisqu'il contient quatre termes manifeſtement & ſans équivoque. Il faut donc croire que l'objection de Plutarque n'étoit pas fondée ſur la ſuppreſſion de la majeure, comme le pretend Aulu-Gelle, mais ſur ce que la majeure qu'on ſous-entendoit n'étoit nullement un principe dont on pût tirer la concluſion. C'eſt aſſurément la mauvaiſe qualité de ce principe; & vous voyez clairement qu'après avoir accordé la majeure & la mineure du ſyllogiſme que je viens de rapporter, on en peut nier la conſequence. Muret s'emporte la-deſſus contre Epicure, & le traite d'impertinent dialecticien.

Et pour nous convaincre que le défaut qui a été reproché à Epicure par Plutarque ne conſiſte pas dans la ſimple ſuppreſſion de la majeure, il rapporte un paſſage d'Alexandre d'Aphrodiſée où l'argument d'Epicure eſt cenſuré preciſément comme il ſuppoſe que Plutarque le critiqua. Je ne ſaurois me perſuader que Plutarque eût voulu ſe mettre en frais pour la cenſure d'une choſe dont les meilleurs dialecticiens ſe peuvent ſervir. Rien ne leur défend de ſe ſervir de l'Entymême, qui eſt un ſyllogiſme mutilé ou de la majeure ou de la mineure: on l'employe ſur les bancs encore aujourd'hui ſans que les plus grands eſclaves des formalités de la diſpute y trouvent rien à redire, pourvû que la propoſition ſous-entendue ſoit telle qu'il faut: mais quelles hué es ne ſeroient-ils pas ſi elle étoit defectueuſe, comme celle dont il eſt ici queſtion? Developpons en le paralogiſme.

Epicure & Lucrece ſuppoſent que la mort eſt une choſe qui ne nous concerne pas, & à laquelle nous n'avons aucun intérêt. Ils concluent cela de ce qu'ils ſuppoſent que l'ame eſt mortelle, & par conſéquent que l'homme ne ſent plus rien après la ſéparation du corps & de l'ame.

Digitized by Google

il remarque qu'elle s'en retourne au Ciel lorſque l'homme meurt.

Nil igitur mors eſt ad nos neque pertinet hilum,
Quando quidem natura animi mortalis habetur:
Ac veluti anteacto nil tempore ſenſimus ægri; ...
Sic ubi non erimus, cùm corporis atque animai,
Diſſidium fuerit quibus è ſumus uniter apti,
Scilicet haud nobis quidquam, qui non erimus tum,
Accidere omnino poterit. ſenſumque movere.

Ils ont raiſon de dire que rien de ce qui peut arriver à l'homme lorſqu'il ne ſent plus, ne le concerne; car c'eſt toute la même choſe à l'égard de la ſtatue de Socrate, de la mettre en pieces ou de briſer la ſtatue de Ceſar. Puis donc que la rupture de la ſtatue de Ceſar n'intéreſſe en rien la ſtatue de Socrate, celle-ci n'a nul interêt à ſa propre deſtruction: elle n'en voit rien, elle n'en ſent rien, non plus que ſi l'on bruloit un arbre ſous le pole meridional. Mais ils ne laiſſent pas de donner dans le Sophiſme par deux endroits. Ils ne peuvent point nier que la mort n'arrive pendant que l'homme eſt doué encore de ſentiment. C'eſt donc une choſe qui concerne l'homme; & de ce que les parties ſeparées ne ſentent plus, ils ont eu tort d'inferer que l'accident qui les ſépare eſt inſenſible. Voilà donc leur premiere inconſequence: ils ont conclu des parties ſeparées à la ſeparation même; celle-ci pouvant être douloureuſe, & accompagnée de mille ſortes de ſentimens importuns, eſt un mal qui appartient proprement & réellement à l'homme, & cela en vertu même de leur principe, que ſi les morts n'ont nul intérêt à leur état, c'eſt à cauſe qu'ils ne ſentent rien. Le ſecond défaut du raiſonnement de ces Philoſophes eſt qu'ils ſuppoſent que l'homme ne craint la mort que parce qu'il ſe figure qu'elle eſt ſuivie d'un grand malheur poſitif; ils ſe trompent, & ils n'apportent aucun remede à ceux qui regardent comme un grand mal la ſimple perte de la vie. L'amour de la vie eſt tellement enraciné dans le cœur de l'homme, que c'eſt un ſigne qu'elle eſt conſidérée comme un très-grand bien: d'où il s'enſuit que de cela ſeul que la mort enleve ce bien, elle eſt redoutée comme un très-grand mal. A quoi ſert de dire contre cette crainte: „Vous ne ſentirez rien après votre mort?" Ne vous répondra-t-on pas auſſi-tôt: „C'eſt bien aſſez que „je ſois privé de la vie, que j'aime „tant: & ſi l'union de mon corps & „de mon ame eſt un état qui m'appartient, & que je ſouhaite ardemment de conſerver, vous ne pouvez „pas prétendre que la mort, qui „rompt cette union, ſoit une choſe qui „ne me regarde pas." Concluons que l'argument d'Epicure & de Lucrece n'etoit pas bien arrangé, & qu'il ne pouvoit ſervir que contre la peur des peines de l'autre monde. Il y a une autre ſorte de peur qu'ils devoient combattre: c'eſt celle de la privation des douceurs de cette vie. Or, ſoit que les maux de cette vie ſurpaſſent les biens, comme l'ont cru beaucoup de gens, ſoit qu'ils ne faſſent que les égaler, c'eſt un avantage que d'Etre inſenſible; car il n'y a point d'homme bien éclairé ſur ſes intérêts qui ne préferât quatre heures de bon ſommeil à deux heures de plaiſir achetées par autant de peine.

Voyons un nouveau paralogiſme de Lucrece. Il prétend que la mort ne nous concerneroit pas quand même le ſentiment ſubſiſteroit dans les parties diſſoutes, ou quand même le haſard produiroit avec le temps une nouvelle réunion du corps & de l'ame. Sa raiſon eſt que nous ſommes un compoſé d'ame & de corps; & qu'ainſi rien ne nous concerne que ce qui nous appartient en tant que nous ſommes ce compoſé. Comme donc l'ame ſéparée du corps n'eſt point un homme, ce qu'elle pourroit ſentir en cet état là ne ſeroit point un ſentiment d'homme; & ſous prétexte que l'ame de Scipion, ſeroit malheureuſe après la mort de Scipion il ne ſeroit pas vrai de dire que Scipion ſeroit

Digitized by Google

meurt. Ceux qui prétendent qu'il n'a pu parler de la ſorte ſans

malheureux. Je me ſers de cet exemple quoiqu'il ne ſoit pas contenu dans ces paroles de Lucrece.

Et ſi jam noſtro ſentit de corpore, poſtquam
Diſtracta'ſt animi natura, animæque poteſtas:
Nil tamen hoc ad nos, qui cœtu conjugioque
Corporis atque animæ conſiſtimus uniter apti.

Il croit poſſible que les mêmes atomes dont un homme a été compoſé, & qui ſe diſſipent par la mort, reprennent avec le temps la même ſituation, & reproduiſent un homme: mais il veut que les accidens de ce nouvel homme ne concernent en aucune maniere le premier. L'interruption de la vie, ajoute-t-il, eſt cauſe que nous n'avons aucun intérêt à ce qui arrivera, en cas que les Siecles à venir nous redonnent la même nature humaine que nous avons eue. L'état où nous étions autrefois nous eſt aujourd'hui une choſe entierement indifférente: diſons le même de tous les Etats où nous pourrons nous trouver à l'avenir. *Lucr. lib. III. v. 855.*

Si Lucrece a eſperé de perſuader ces deux points de ſa phyſique aux perſonnes qui ſavent approfondir une queſtion, il s'eſt mal ſervi de ſes lumieres. Voici un exemple qui nous le ſera voir clairement, quoique je le ſuppoſe à plaiſir. Repréſentons nous une montre, & ſuppoſons qu'elle eſt animée & qu'elle ſent, & qu'elle connoît ce que l'horloger lui dit. Suppoſons après cela qu'il lui annonce qu'il s'en va la démonter, & qu'il ne laiſſera pas deux roues l'une proche de l'autre, mais qu'univerſellement toutes les pieces ſeront ſéparées, & miſes chacune à part dans une boîte; que le ſentiment ſe conſervera malgré cette deſtruction: & que l'ame ou le principe de la vie retiendra ſes facultés par rapport à la douleur & à la joie, &c. N'eſt-il pas certain dans cette ſuppoſition, que la montre ſe devra intéreſſer à ces ſentimens, qu'on lui dit que la diſperſion de ſes parties ne finira pas? Elle n'en ſera point affectée en tant que montre: mais il ſuffit pour ſon malheur qu'entant que ſubſtance ſenſitive, elle ſouffre le chaud & le froid, la douleur & le chagrin, &c. Elle ſera très certainement la même ſubſtance qui avoit été expoſée à ces malheurs-là dans la montre; & le mal qu'elle ſouffrira après la deſtruction du compoſé, ne ſera qu'une continuation du mal qu'elle avoit ſouffert pendant que le compoſé ſubſiſtoit. Appliquez cela à notre ame, & vous verrez que ſi elle conſervoit le ſentiment après notre mort, il ſeroit très-vrai de dire que la même nature qui avoit ſouffert la faim, le froid, la fievre, la gravelle, &c. dans le corps humain, ſouffre d'autres choſes hors du corps humain; & que la conſolation de Lucrece eſt chimerique & ridicule. Que vous importe, dit-il, que votre ame ſoit miſérable après votre mort? Vous êtes un homme, elle ne ſera point un homme, & par conſéquent les malheurs de l'ame ne vous appartiennent point. Conſéquence pitoyable? C'eſt comme ſi Pythagore avoit dit à un mourant: Votre ame ira dans le corps d'un bœuf, qui ſera preſque toujours attaché à la charrue, & qu'on laiſſera périr de faim quand il ſera vieux: mais cette ſouffrance ne vous regarde pas puiſqu'un bœuf n'eſt pas un homme. Ne feroit-ce pas une belle conſolation? On ne prend pas aſſez garde à cette doctrine, que le ſujet des accidens demeure toujours le même en nombre, dans toutes les tranſformations des corps. Les mêmes atomes qui compoſent l'eau ſont dans la glace, dans les vapeurs, dans les nues, dans la grêle, dans la neige: ceux qui compoſent le blé accompagnent la farine, la pâte, le pain, le ſang, la chaire, les os, &c. S'ils étoient malheureux ſous la forme d'eau & ſous la forme de glace, ce ſeroit la même ſubſtance en nombre qui ſeroit à plaindre ſous ces deux états; & par conſéquent tous les déſaſtres qui ſeroient à craindre ſous la forme de farine appartiennent aux atomes

Digitized by Google

ſans ſe contredire, n'avoient guere lû ſon ouvrage, ou n'avoient pas compris (r) ſes ſentimens. Cette objection ne l'eût point

qui ſont le blé; & il n'y a rien qui doive s'y intéreſſer autant que les atomes du bié, encore qu'ils ne doivent pas les ſouffrir en tant qu'ils forment le blé.

Réfutons préſentement l'autre illuſion de Lucrece; & ſervons-nous encore de l'exemple d'une montre. Si l'horloger lui diſoit: "Je tiendrai „trois ou quatre ans vos parties „dans la diſperſion: mais au bout de „ce temps-là je les rejoindrai & je „vous remonterai. Pendant la ſepa„ration aucune partie ne ſentira „nulle peine; elles ſeront toutes dans „un parfait aſſoupiſſement: mais dès „qu'elles auront été rétablies dans „leur ancienne ſituation, leur travail, „leur contrainte & leur etat de ſouf„france reviendront:„ N'eſt-il pas vrai qu'une montre qui ajouteroit ſoi à ces paroles ſeroit très-perſuadée qu'elle-même & non autre ſeroit la montre qu'on remonteroit au bout de trois ou quatre ans? Elle auroit la plus grande raiſon du monde de le croire, & de s'intéreſſer comme à ſon ſort & à ſon deſtin, à celui de cette nouvelle montre. Cependant la premiere vie auroit été interrompue. Diſons donc que Lucrece examinoit trop légerement cette matiere lorſqu'il prétendoit que la mort mettant un long intervalle entre la premiere vie des atomes, & la ſeconde empêcheroit que cette premiere & ſeconde vie n'appartinſſent à un même homme. Je ſai bien qu'en ſuppoſant cette eſpece de réſurrection, on ne laiſſeroit pas de pouvoir dire que les malheurs qu'on auroit ſoufferts à Rome, au temps de Marius & de Sylla, ne contribuent quoi que ce ſoit à notre fortune préſente: un oubli total nous ſepareroit de ces temps-là: mais pourtant nous y euſſions été malheureux; & nous ſerions les mêmes hommes qui auroient paſſé alors par tant de miſeres; d'où il réſulte que ſi nous revenions encore au monde d'ici à mille ans, tous les malheurs que nous aurions à ſouffrir dans cette nouvelle vie, nous appartiendroient proprement: & la connoiſſance certaine d'un tel avenir nous devroit cauſer de l'inquiétude. Lucrece n'a donc pas raiſonné comme il falloit. Il n'y a que deux partis à prendre pour calmer raiſonnablement les frayeurs de l'autre vie. L'un eſt de promettre la felicité du Paradis; l'autre eſt de promettre la privation de tous ſentimens. Notez que les Spinoſiſtes ne peuvent avoir aucune part ni à l'une ni à l'autre de ces deux conſolations. Toute leur reſſource conſiſte à ſe préparer à une circulation perpétuelle & infinie de formes, que la penſée accompagnera toujours, mais ſans qu'ils ſachent s'ils y ſeront plus heureux ou plus malheureux que ſous la figure humaine.

(r) *Ceux qui prétendent qu'il n'a pu parler de la ſorte ſans ſe contredire n'avoient guére .... compris ſes Sentimens.*] Lactance lui reproche cette contradiction, & s'imagine que la force de la verité le vainquit, & ſe gliſſa dans ſon ame ſans être apperçue. Un Dominicain qui a écrit depuis peu ſur l'idolatrie Chinoiſe, approuve cette obſervation de Lactance, & s'en ſert pour ſoutenir ce qu'il doit prouver contre les Jeſuites. „Ce ne ſeroit pas, dit-il, une choſe „ſurprenante que les Chinois ſe con„trediſſent eux-mêmes, puiſque Lu„crece, l'un des plus ſavans Philo„ſophes de la Secte des Epicuriens, „qui oſa combattre ouvertement la „doctrine de l'immortalité de l'ame, „confeſſa néantmoins que ſi elle ſe „diſſipoit après la mort, c'eſt que ce „qu'elle avoit de groſſier ſe perdoit „dans la terre, & que ce qu'elle „avoit de ſubtil & de celeſte, re„montoit dans la 3me region de l'air „ou dans le Ciel. C'eſt ainſi, dit „Lactance, qu'il tomba dans une „contradiction manifeſte ſur le ſujet „de l'ame.... Le ſentiment des ſa„vans de la Chine ſur ce point reſ„ſemble tout à fait à celui de Lu-

Digitized by Google

point embarraſſé: Il auroit eu infiniment plus de peine (*s*) à maintenir les attributs de ſes Dieux ; car il fournit lui-même des

„crece: ils s'expliquent à peu près „comme lui. Ce Philoſophe ſoûtient „que l'ame périt avec le corps; & „cependant il confeſſe que les plus „ſubtiles de ſes parties vont ſe rejoin„dre au ciel d'où elles ſont descen„dues. Il ſe contredit, tout habile „homme qu'il eſt: & vous nous ob„jectez (dit toujours le Dominicain „en adreſſant la parole au P. le Com„te Jeſuite) comme un grand incon„venient, que les Chinois, qui ſont „des gens d'un Eſprit très-mediocre, „ſans ſubtilité, ſans pénétration, & „presque ſans principes, comme vous „le témoignez dans vos Mémoires, „ſe contrediroient eux-mêmes s'ils „croyoient que les tableaux des „morts ſont les Sieges de leurs eſ„prits". Si la contradiction des Chinois n'eſt pas plus craſſe que celle dont on accuſe Lucrece, les adverſaires des Jeſuites n'y gagneront rien; car il eſt ſûr que Lactance n'a nulle raiſon de croire que Lucrece ſe ſoit contredit. Les vers de Lucrece où Lactance trouve cette contradiction ſont précedés de quelques autres, qui diſent en ſubſtance que la terre imprégnée des Atomes qui tombent du ciel avec la pluie, produit les plantes & les bêtes & les hommes. Lucrece veut prouver en cet endroit-là, que deux ſortes de matiere, inſenſibles l'une & l'autre, peuvent compoſer un tout ſenſible; les ſemences qu'elle reçoit dans ſon ſein & que le ciel lui envoye ſont inſenſibles: cependant la terre rendue féconde par ces ſemences produit & nourrit des corps qui ont la vie & le Sentiment. La mort défunit les parties de ces corps-là, & ne détruit aucune matiere. Celles que la terre avoit fournies ſont redonnées à la terre; & celles qui étoient descendues de la region de l'ether y remontent. Cela veut dire manifeſtement, que les parties ſubtiles qui compoſent l'ame ſelon le Syſtême d'Epicure s'évaporent & s'exhalent quand l'homme meurt, & ſe diſſipent dans l'air à peu près comme nous voyons que par l'analyſe chymique les mixtes des parties ſpiritueuſes gagnent le haut, & les terreſtréités demeurent au fond du vaſe. Lucrece ne prétend pas, comme le ſuppoſe le Dominicain, que les parties de l'ame aillent ſe rejoindre au ciel d'où elles ſont descendues, de ſorte qu'elles perſeverent dans l'Etat d'ame & de ſubſtance penſante: il les ſuppoſe diſſipées & inſenſibles comme elles l'étoient avant la vie de l'animal. Il ne croit donc point que l'ame en tant qu'ame ſurvive à l'homme; il n'y a donc aucune contradiction dans ſa doctrine; & il ne peut pas être allegué comme un exemple des contradictions où tomberoient les Chinois s'ils aſſuroient d'un côté que l'ame n'eſt autre choſe que les parties les plus ſubtiles du Thi-kie ou de la matiere; & s'ils pretendoient de l'autre qu'elle deſcend dans les tableaux des morts, de la plus haute region de l'air où elle étoit remontée.

(*s*) *Il auroit eu infiniment plus de peine à maintenir les attributs de ſes Dieux.*] Une tranquillité parfaite & un bonheur accompli étoient les qualités principales qu'il attribuoit aux Dieux. Il ſoutenoit d'un autre côté que la nature des choſes ne contenoit que le vuide & les corps. Sans être habile, on peut s'appercevoir aiſément que ces deux dogmes de Lucrece s'accordent très-mal enſemble. J'aurois donc pu découvrir la difficulté qu'on verra bientôt: mais je n'en ai pas eu le temps: je l'ai trouvée, je l'ai lue toute faite dans un ouvrage du Sieur Cotin, avant que j'euſſe conſideré cette matiere. Or, comme il eſt juſte de rendre à chacun ce qu'on lui doit, je me ſervirai des paroles de cet écrivain, (dans ſa Theoclée, dialog. 4.) "les „Dieux, dit-il, ont des corps ou „comme des corps, puiſqu'outre le „vuide, les corps, & ce qui réſulte „de leur union, on ne peut pas ſeu„lement concevoir une autre nature: „c'eſt ce qu'Epicure enſeigne po„ſitivement.

Digitized by Google

des armes à ceux qui les veulent attaquer ; & c'eſt en cet endroit-là que ſon Syſtême ne paroît pas la production d'un Eſprit qui ſût raiſonner conſéquemment.

TULLIE, fille de Ciceron, paroît ſi ſouvent dans les Lettres de ce grand homme, qu'elle mérite qu'on recherche ſon Hiſtoire. Elle naquit le 5 d'Aout : mais on ne ſait pas en quelle année.

Rien n'eſt dans l'univers que le vuide & le corps,
Et ce qui ſe fait d'eux par diſcors dans accords.

„dit l'interpréte du Philoſophe, le„quel croit davantage que ſi l'ame „étoit incorporelle, elle ne pourroit „rien faire ni rien ſouffrir. Quelle „ſeroit donc la felicité des Dieux „s'ils étoient incorporels ? . . . „Leurs corps ſont compoſés d'Ato„mes . . . & il y a du vuide entre „les parties qui compoſent ces corps „divins . . . puiſque le vuide & les „atomes ſont les principes de tout. „Tout corps . . . ſe peut réſoudre „aux parties qui le compoſent ; & „l'amas des atomes . . . . ne peut „ſubſiſter éternellement, de même „ſorte ; ils ſont trop inquiets & trop „mobiles pour demeurer toujours en „repos." Cotin infere de tout cela, „que les Dieux d'Epicure, quoique „déchargés des affaires humaines, „ne ſont point ſi heureux ni ſi tran„quilles qu'il s'imagine ; ils ne ſont „point ſans appréhenſion & ſans „crainte de cette derniere ſeparation „d'atomes, qui étant une fois épan„dus par le vuide, ne ſe raſſemble„ront jamais. Ainſi, dit ce Philoſo„phe, les parcelles qui compoſent „l'ame etant une fois éparſes ne ſe „pourront réunir de tous les ſiecles : „autrement nous pourrions être „après n'avoir plus été ; c'eſt-à-dire „que la Réſurrection ſeroit poſſible „naturellement. Hypotheſe pourtant „qui pourroit être tirée de l'Epicu„riſme : car pourquoi le même ha„ſard qui a jadis réuni les petits „corps dont furent faits Pytocles & „Metrodore, ne les pourra-t-il pas „un jour raſſembler ? Davantage, les „Dieux Epicuriens ayant établi leur „ſéjour entre les mondes innom„brables qui ſe renverſent les uns „ſur les autres, & dont le fracas eſt „épouvantable : comment peuvent-ils „ſoutenir ſans une extrême inquié„tude, la peſanteur de tant de maſſes „tombantes autour d'eux, & peut„être deſſus leurs têtes. Car le ha„ſard ne les connoît pas pour les re„ſpecter." Notez que cet écrivain „obſerve que la plûpart des Epicu„riens ont dit que *les Dieux ne ſont „point compoſés d'atomes.* On peut „voir ce que j'allege là-deſſus dans „la Remarque (*f*) de l'article *Epi„cure.* Ils comprirent que la felicité „éternelle qu'ils attribuoient aux „Dieux ne pouvoit point compatir „avec un tiſſu d'atomes. Il fallut „donc leur attribuer une autre na„ture : mais par-là ils renverſerent les articles fondamentaux de leur ſyſtême, ce dogme capital, qui eſt la baſe de leur phyſique, que les atomes & le vuide ſont les principes de toutes choſes. Je ne penſe pas que Lucrece eût jamais pû ſe tirer de ce mauvais pas. Il lui eût fallu abandonner ou l'éternité bienheureuſe de ſes Divinités, ou le nombre binaire de ſes principes : car il n'y a point de moyen de retenir l'un & l'autre de ces deux dogmes. Nous pouvons juger par-là que l'hypotheſe de l'exiſtence des Dieux, qui dans le ſyſtême d'Anaxagoras & de quelques autres philoſophes, eſt le plus beau fleuron de la couronne, & la plus noble & la plus excellente piece de la machine, eſt l'endroit foible du ſyſtême des Epicuriens. Leur chef s'etant délivré de toute crainte par rapport à la juſtice divine, ſe trouva d'ailleurs plus embarraſſé de ſes Dieux, que s'il leur eût attribué une providence. Il n'oſoit les nier, & il ne ſavoit qu'en faire, ni où les

Digitized by Google

année. De fort habiles gens ont crû qu'elle épouſa ſon premier mari l'an 689. Il s'appeloit Caïus Piſon. C'étoit un fort honnête homme, qui s'intéreſſa aux affaires de ſon beau-pere avec le dernier empreſſement, & qui ne manquoit, ni d'eſprit, ni d'éloquence. On croit qu'il mourut pendant l'exil de Ciceron, c'eſt-à-dire l'an 696. Tullie ſe remaria à Furius Craſſipes l'année ſuivante (*a*). On ne ſait comment elle fut ſéparée de

placer. Tout ce qu'il en pouvoit dire faiſoit une breche à ſon ſyſtême, & l'expoſoit à des objections inſurmontables. Voyez comment Ciceron (*de Nat. deor.*) l'a tourné en ridicule & ſur la ſubtilité du corps des Dieux, & ſur leur figure humaine, &c.

Le Sieur Cotin lui reproche de s'être viſiblement contredit ſur le chapitre de la providence de Dieu. „Que diriez-vous ſi par un paſſage „precis & formel d'Epicure je vous „faiſ voir que non-ſeulement il a „cru une déité, mais qu'il a même „reconnu ſa providence.... C'eſt en „l'Epitre à Menecée. Il eſt certain, „dit-il, qu'il y a des Dieux: mais il „faut bien prendre garde d'attribuer „à Dieu (Remarquez) lequel eſt un „être immortel & bienheureux, au„cune qualité qui répugne à ſon im„muable felicité. Non, celui n'eſt „point impie qui ne croit pas cette „foule de Dieux que la plus grande „partie des hommes imagine, & ne „vit jamais, mais celui qui croit „d'eux des choſes indignes & baſſes. „Les dieux envoyent à ces profanes „qui les deshonorent par leurs „fauſſes opinions, des calamités ſans „nombre, & comblent de biens au „contraire les bons & les Sages. En „voici la raiſon: pource qu'ils aiment „leurs ſemblables, & croyent que ce „qui n'eſt pas conforme à la vertu „n'eſt pas non plus convenable à „leur nature. Seneque, Epictete & „Platon même ne pouvoient pas „parler plus divinement. Tu es reli„gieux Epicure, au fond de l'ame, „pource que la nature ne ſe peut „totalement démentir. C'eſt dom„mage ſeulement que tu ne puiſſes „dire ce que tu dis ſans être contraire „à toi-même." Voila une apoſtrophe & une moralité que l'auteur auroit mieux placées s'il les avoit miſes dans quelqu'un de ſes ſermons. Partout où il les eût miſes elles euſſent été mal fondées; car il n'eſt point vrai qu'Epicure ait jamais écrit à Menecée, ce que Cotin lui a imputé. Son texte eſt autant éloigné du ſens de Cotin que le ciel l'eſt de la terre. Voici ce qu'il dit préciſément: "L'impie n'eſt pas celui qui „nie les Dieux que la multitude adore, „mais celui qui a ſur les dieux les „opinions de la multitude. Car les „idées du vulgaire ſur les Dieux ne „ſont pas des notions juſtes, mais des „idées fauſſes. Le peuple croit par „exemple que les Dieux envoyent de „grands déſaſtres aux méchants, & „qu'ils protégent les gens de bien; „& cela parce que ces gens-la jugeant „d'après leurs ſentimens & leurs pro„pres vertus, imaginent les Dieux „ſemblables à eux-mêmes, & regar„dent tout ce qui n'y eſt pas con„forme comme contraire aux vrais „principes."

En tout cas cette contradiction ne regarde point Lucrece; & ſi je l'ai rapportée c'eſt pour faire voir le mal & le bien de ſon critique.

(*a*) *Tullie ſe remaria à Furius Craſſipes l'année ſuivante.*] Voyez les Lettres de Ciceron à ſon frere, Livre ſecond, Lettres iv & vij. Louïs Vivès a réduit à un, ces deux gendres de Ciceron: il a ſuppoſé que Tullie ne ſe maria que deux fois, la premiere avec Piſon Frugi Craſſipes, la ſeconde avec Cornelius Dolabella, & qu'elle mourut en couche chez ce dernier. Nous réfuterons cela ci-deſſous.

Digitized by Google

de ce mari, ſi ce fut parce qu'il mourut, ou parce qu'il la répudia : on ſait ſeulement qu'en 703 elle épouſa Publius Cornelius Dolabella. Ce troiſieme mariage ſe fit en l'abſence de Ciceron, qui étoit alors Gouverneur de Cilicie. Les amis, qu'il pria de s'informer ſi Dolabella avoit du bien (*b*), s'acquittérent mal de la commiſſion ; & il ſe repentit enſuite d'avoir conſenti à la concluſion de ce mariage, avant qu'il eût pû rechercher lui-même en quel état ſe trouvoient les affaires de Dolabella. Elles n'alloient gueres bien : c'étoit un jeune homme qui s'étoit mal comporté (*c*) ; mais il ſut ſi bien cajoler la mere & la fille, qu'elles fermerent les yeux ſur ſes débauches, & le regardérent comme un bon parti. Il cauſa mille chagrins à ſon beau-pere (*d*), par les tumultes qu'il excita dans Rome

(*b*) *De s'informer ſi Dolabella avoit du bien.*] Je ne donne ceci que comme une conjecture que j'emprunte du docte Manuce : elle eſt très-vraiſemblable, & fondée ſur quelques paroles de Ciceron.

(*c*) *C'étoit un jeune homme qui s'étoit mal comporté.*] Cœlius le fit entendre adroitement à Ciceron, lorſqu'il le félicita ſur ce mariage : je rapporterai ſes paroles, parcequ'elles contiennent le compliment que l'on feroit aujourd'hui en pareil cas. On excuſeroit le paſſé ſur la jeuneſſe ; & ſi l'on n'oſoit pas aſſûrer que toutes les imperfections de cet âge fuſſent corrigées, on diroit que le mariage avec une perſonne ſi accomplie, avec la fille d'un ſi excellent pere, acheveroit la guériſon. Remarquez bien ce que Cœlius obſerve, que l'âge avoit déja fait paſſer les mauvaiſes diſpoſitions de Dolabella. Cela me feroit croire qu'Appien n'a pas eu raiſon de dire que lorſque Céſar fut tué, Dolabella n'avoit que vingt-cinq ans. Il n'en auroit donc eu que dix-huit ou dix-neuf lorſqu'il épouſa Tullie. Peut-on aſſûrer de cet âge-là qu'il a fait paſſer le cours des mauvaiſes qualités de la jeuneſſe ?

(*d*) *Il ſut ſi bien cajoler la mere & la fille.*] C'eſt ce qu'on peut recueillir d'une lettre de Ciceron à Atticus. Terentia & Tullie étoient ſi charmées des complaiſances & de la civilité du jeune homme, qu'elles lui pardonnoient ſes défauts, & n'alloient pas éplucher ſa vie. On eſt fait encore aujourd'hui comme cela. Qu'un jeune débauché ſe rende agréable par ſes manieres, & qu'il faſſe le Chevalier courtois, il s'inſinuera de telle ſorte dans le cœur des meres & des filles, qu'on ne prendra point garde s'il a mangé tout ſon bien ; il exclura ſes rivaux s'ils n'ont pas le même don de ſoupleſſe, encore qu'ils ſoient un meilleur parti que lui. *Prenons-le, car il plaît à mes yeux.* Voilà ſans doute ce qui ruina les affaires de l'autre galant de Tullie : il ne faut point le nommer Titus Neron, mais Tiberius Neron. C'eſt lui apparemment qui fut mari de Livie, pere de l'Empereur Tibere. Selon quelques-uns Dolabella ſut tellement toucher le cœur de Tullie par ſes careſſes, & par ſes honnêtetés, qu'elle compta pour tres-peu de choſe de le voir petit comme un nain : car c'eſt à lui qu'ils appliquent le bon mot de Ciceron, *qui eſt-ce qui a attaché mon gendre à ſon épée ?* Leur conjecture peut tirer quelque ſecours, de ce que Macrobe nomme Lentulus le gendre qui fut raillé de la ſorte. Ce ſurnom

Digitized by Google

Rome pendant qu'il étoit Tribun du Peuple. Il vouloit établir une Loi très-préjudiciable aux créanciers; car il prétendoit que les débiteurs ne pourroient être contraints, ni par empriſonnement, ni par ſaiſie de leurs biens, au payement de leurs dettes. Il fallut que Marc-Antoine fit entrer des troupes dans la ville, qui chargérent les fauteurs de Dolabella, & en tuérent 800 (*e*). La pauvre Tullie fut malheureuſe avec ce dernier mari; & il ne faut point douter que le voyage qu'elle fit à Brunduſium (*f*), pour s'aboucher avec ſon pere, n'eût entre autres motifs la néceſſité de conſulter ſur ce qu'elle avoit à faire envers un époux ſi turbulent. Elle fit divorce avec lui (*g*), & néantmoins Ciceron ménagea toujours Dolabella le plus doucement qu'il put (*h*), juſques à ce qu'après le meurtre de Trebonius il fondit ſur

peut mieux convenir à Dolabella, qu'à Piſon & à Furius; car les Lentulus étoient une branche de la Maiſon Cornelia, & peut-être que les Dolabella étoient de la branche des Lentulus. Voyez ci-deſſous un paſſage d'Aſconius Pedianus.

(*e*) *Et en tuérent* 800.] Nous verrions le détail de cette action, ſi Tite-Live étoit venu juſqu'à nous en ſon entier. Tous les Hiſtoriens parlent de l'état où étoit alors la ville, comme d'un état affreux. Il eſt vrai que les habitans de Rome étoient ſi accoûtumés à voir répandre le ſang dans les rues, & dans les aſſemblées du peuple, par l'animoſité des factions contraires, qu'ils s'étonnoient moins aiſément que l'on ne feroit aujourd'hui, de voir leur ville remplie de corps-de-garde toûjours prêts à s'entrecharger.

(*f*) *Le voyage qu'elle fit à Brunduſium.*] L'état miſérable qu'elle expoſa à ſon pere le combla de déplaiſir; de ſorte que cette entrevûe, qui dans une autre occaſion auroit cauſé à ce tendre pere un contentement infini, ne ſervit qu'à l'affliger mortellement. Ciceron ne retint guere Tullie: il la renvoya bientôt au logis, ſa préſence ne pouvant diminuer leur commune déſolation. C'eſt ce qu'il mande à ſon ami Atticus dans la XVII Lettre du onzieme Livre.

(*g*) *Elle fit divorce avec lui.*] On n'en peut douter après la Remarque de Sulpicius, dans la Lettre de conſolation ſur la mort de cette femme. Entre autres raiſons il ſe ſert de celle-ci; c'eſt que dans l'état où étoient les choſes rien ne pouvoit engager Tullie à ſouhaiter de ne mourir pas, vû que ſon pere n'auroit pû trouver avec qui la bien marier. Cela ſuppoſe qu'elle étoit parfaitement dégagée du lien conjugal. Si cette preuve ne ſuffiſoit pas, on allégueroit les endroits des Lettres de Ciceron qui concernent la reſtitution de la dot. Quelques-uns croyent que Dolabella, ayant deſſein de répudier Tullie, preſſoit l'établiſſement des nouvelles Tables, afin de n'être pas obligé de reſtituer quoi que ce fût à Ciceron. On a lieu d'être ſurpris qu'Aſconius Pedianus ait été aſſez mal informé de la deſtinée de Tullie, pour aſſûrer qu'après que Piſon fut mort elle épouſa Lentulus, & mourut en couche chez lui. Ce ſont deux ou trois menſonges.

(*h*) *Ciceron ménagea toujours Dolabella le plus doucement qu'il put.*] Il avoit ſans doute plus d'habileté que de fermeté, & il voyoit que le parti de

Digitized by Google

ſur lui avec toutes les figures de ſa Rhétorique (*i*). Tullie mourut l'an 708 (*k*). Son pere fut inconſolable

Pompée ſe ruinoit de plus en plus par les continuelles victoires de Jules Céſar. Il craignoit apparemment que le vainqueur ne ceſſât enfin d'uſer de clémence, & ne ſe défît de ceux qui avoient l'ame républicaine avec des talens capables de le traverſer. Il ſavoit que Dolabella étoit fort accrédité auprès de Céſar. Ne me demandez donc point pourquoi Ciceron diſſimula ſon reſſentiment envers ce gendre. Les ménagemens qu'il eut pour lui le retinrent dans les bons offices de l'amitié; car Dolabella prenoit le parti de Ciceron à la Cour de Jules Céſar, contre ceux qui travailloient à le rendre odieux, & il ſouhaita de ſavoir de ſes nouvelles un peu après la mort de Tullie. Cela fut cauſe que Ciceron lui écrivit une Lettre fort obligeante, au milieu de l'affliction qui l'accabloit. Nous allons voir une belle preuve de la liaiſon qui étoit entre eux, lors même que Céſar eut été tué. Cette preuve eſt dans la 1re Philippique. On repréſente à Dolabella l'action glorieuſe qu'il avoit faite, en renverſant la colonne qu'une troupe de mutins avoit érigée, pour animer le Peuple contre les meurtriers de Céſar. Les perſonnes bien intentionnées en félicitérent, en remercièrent Cicéron: c'eſt qu'on le croyoit le Directeur de Dolabella. Je dirai par occaſion que cette colonne eſt la même que celle dont Suetone a parlé. Revenons aux liaiſons de Ciceron & de Dolabella. Il ne ſe peut rien voir de plus tendre que la Lettre que Ciceron lui écrivit ſur le ſujet de cette colonne. Il n'oublia pas de dire qu'il paſſoit pour l'Auteur de ce bon conſeil; le tour qu'il donne à ſes penſées eſt admirable. Il paroît extaſié quand il parle de cette action à ſon Ami Atticus. Voyez la XV & XVI Lettre du XIV Livre. Voyez auſſi la 1re Lettre du XII Livre *ad Familiares*. J'ai lû quelque part, qu'il voulut aller en Syrie comme Lieutenant de Dolabella, mais qu'à la priere d'Hirtius & de Panſa, qui devoient être Conſuls l'année ſuivante, il changea de réſolution, il laiſſa partir Dolabella, & s'embarqua pour Athenes, après avoir promis de revenir dès qu'Hirtius & Panſa ſeroient entrés dans le Conſulat. Les vents contraires ayant retardé ſon voyage, il reçut des nouvelles de ſes amis, qui l'engagerent à s'en retourner promptement à Rome. Le lendemain de ſon arrivée le Sénat fut convoqué: il ne s'y rendit point, ce qui facha Marc-Antoine. Voilà ce qu'on trouve dans le Plutarque d'Amyot à la Vie de Ciceron. On pourroit convaincre Plutarque d'un menſonge, ſi la phraſe dont il s'eſt ſervi, & qu'Amyot a traduite *il laiſſa aller Dolabella*, n'étoit équivoque: mais comme cette phraſe ſe peut prendre ſimplement pour *il ne ſongea plus à Dolabella, il le planta-là*, notre critique ne concerne que le Traducteur. Il a eu tort de ſuppoſer que Dolabella fût parti de Rome avant Ciceron; car la 1re Philippique fut récitée en préſence de Dolabella, après le retour de Ciceron. Cela me fait répéter ce que j'ai dit pluſieurs fois, qu'il eſt extrêmement difficile de bien traduire: car quoi qu'on prenne les expreſſions de l'Original dans le ſens le plus vraiſſemblable, on ne laiſſe pas quelquefois de s'égarer: la connoiſſance de cent faits particuliers eſt néceſſaire pour choiſir le ſens véritable. Par exemple, ſi Amyot ſe fût ſouvenu que Dolabella étoit au Senat en qualité de Conſul, lorſque Ciceron y fit ſa 1 Philippique, ſi le même Amyot ſe fût ſouvenu que Ciceron a expoſé dans cette Harangue les motifs de ſa ſortie de Rome, & les motifs de ſon retour; il n'auroit pas traduit les paroles de Plutarque par *il laiſſa aller Dolabella*. Au fond, je ne prétens pas conteſter le fait; je ne vois rien qui m'empêche de m'imaginer que Ciceron voulut ſuivre Dolabella dans la Syrie. C'eſt une nouvelle preuve du Texte de cette Remarque.

(*i*) *Après le meurtre de Trebonius il fondit ſur lui avec toutes les figures de ſa Rhétorique.*] Il avoit raiſon de le

Digitized by Google

ble pendant quelque temps (*l*) : ſes amis firent ce qu'ils purent pour le conſoler : il fit lui-même un Livre ſur ce ſujet

blâmer fortement d'une perfidie & d'une cruauté ſi énorme : mais il devoit prendre garde de ne ſe pas contredire, & de ne pas trop commettre ſa réputation. Il avoit proteſté dans pluſieurs Lettres qu'il eſtimoit Dolabella, & puis dans ſes Philippiques il déclara que cet homme n'avoit jamais rien valu, & avoit été toûjours un ſcélérat. Il le fait égal à Marc-Antoine en toutes ſortes de vices ; que pouvoit-il dire de plus ? Il déclare auſſi qu'on feroit un très-grand tort à Trebonius, ſi on le comparoit avec Dolabella.

(*k*) *Tullie mourut l'an* 708.] Céſar étoit alors en Eſpagne contre les fils de Pompée : la Lettre de conſolation qu'il ecrivit à Ciceron étoit datée d'Hiſpalis. Voilà une bonne preuve de mon Texte ; celle que Plutarque fournit ne me revient point ; elle n'eſt pas aſſez nette, & contient quelques fauſſetés. Cet Hiſtorien, ayant parlé du divorce de Terentia, ajoûte que Ciceron ſe remaria avec une jeune fille, & que Tullie mourut en couche peu après ce mariage ; elle mourut, continue-t-il, chez Lentulus, avec qui elle s'étoit remariée après la mort de Piſon ſon premier mari. Pour trouver là que Tullie eſt morte l'an 708, il faut ſuppoſer une choſe que Plutarque ne dit pas, c'eſt que Ciceron épouſa ſa ſeconde femme l'an 708. Du reſte, il paroît bien que Plutarque n'avoit gueres conſulté les Lettres de Ciceron. Il y eût appris que le ſecond mari de Tullie ſe nommoit Furius Craſſipès, & qu'elle mourut répudiée par ſon troiſième mari, qui ſe nommoit Dolabella.

(*l*) *Ciceron fut inconſolable pendant quelque temps*] Si nous en croyons Plutarque, les Philoſophes accoururent de toutes parts au ſecours de Ciceron. Ils lui amenérent ſans doute l'élite de leurs troupes : je veux dire les plus excellentes moralités que leur Topique, que leurs Lieux-communs purent fournir. Ils n'y gagnerent rien, Ciceron ne pouvoit ſouffrir la compagnie, il s'alla confiner dans la ſolitude, & y trouva beaucoup plus de conſolation que dans les Diſcours de ſes Amis, & que dans les Livres. Il proteſte dans une Lettre, que la ſolitude eſt la choſe qui lui ſemble la moins inſupportable. Pour bien connoître le deſordre où ſon affliction le plongea, il ne faut que conſidérer l'aveu ſincere qu'il faut qu'il ſuccombe à ſa douleur, & l'oſtentation avec quoi il parle de la force de ſon courage. Il vouloit bien ſe vanter d'être inconſolable, mais il ne vouloit point ſouffrir qu'on lui reprochât de témoigner trop de foibleſſe : ſentimens incompatibles. Ici c'eſt un homme qui ne peut diminuer ſa douleur, & qui ne voudroit pas pas même la pouvoir diminuer : là un homme qui ſe cache dans le fond d'un bois depuis le matin juſques au ſoir, & qui ne peut retenir ſes larmes. N'avoue-t-il pas preſque qu'il avoit perdu l'eſprit ? N'a-t-il pas confeſſé qu'il avoit honteuſement rendu les armes à la fortune ? Mais d'un autre côté il ſe glorifie d'avoir témoigné de la force. Sur ce qu'on trouvoit mauvais à Rome qu'il ſe tînt ſi long-temps caché dans ſa retraite, il déclare que ſes occupations ne ſont pas celles d'un homme abbatu & accablé. En faiſant des Livres il ne gagnoit preſque rien contre ſa douleur : il engourdiſſoit ſeulement un peu la partie qui étoit malade. Eſt-ce une action de courage ?

Il faut avouer que ſon affliction eſt la preuve la plus convaincante qu'il ait donnée de ſa tendreſſe pour cette fille : mais quand même il ſeroit mort avant elle, nous ne laiſſerions pas de ſavoir qu'il l'aimoit extraordinairement. C'eſt ce que témoignent les termes dont il ſe ſert dans ſes Lettres en parlant d'elle, *deliciæ, delicioleæ, mea anima, lux, déſiderium.* Il y a beaucoup d'apparence que Tullie étoit douée de mille bonnes qualités, & l'une des plus aimables perſonnes de ſon temps ; puis qu'elle avoit acquis

Digitized by Google

ſujet (*m*), & voulut faire bâtir une Chapelle à la défunte : il pouſſa ſes projets juſques à l'Apothéoſe (*n*). Ses ennemis furent aſſez lâches pour l'accuſer d'avoir aimé criminellement Tullie. Plutarque s'eſt trompé en certaines choſes qui la regardent. Il ignoroit qu'elle ait eu juſqu'à trois maris. Monſr. Moréri, qui avoit en main la Diſſertation du Sieur Gaſpar Sagittarius ſur l'Hiſtoire de Tul-

à un tel point la tendreſſe d'un tel pere. Le Sieur Sagittarius conjecture qu'elle fut inſtruite aux Belles-Lettres. Il n'auroit pas parlé de cela en conjecturant, s'il avoit ſû ce qu'on citera de Lactance. Si l'on en croit Plutarque, l'une des cauſes du divorce de Terentia fut qu'elle ne donna pas à ſa fille un aſſez bon équipage, pour aller s'aboucher avec ſon pere à Brunduſium. Il ajoûte que la ſeconde femme de Ciceron fut répudiée, parce qu'elle avoit été bien aiſe de la mort de Tullie. On n'a pas raiſon de quereller là-deſſus Plutarque, ſous prétexte que les Lettres de Ciceron à Atticus nous apprennent, que cette ſeconde femme fut aſſez long-temps chez ſon mari depuis que la fille fut morte : cette querelle, dit-il, eſt mal fondée, puiſqu'il eſt conſtant que le divorce étoit déjà fait l'Eté qui ſuivit immédiatement la mort de Tullie.

L'amitié extraordinaire que Ciceron eut pour ſa fille, inſpira l'audace à ſes ennemis de divulguer qu'il l'aimoit criminellement : tant il eſt vrai qu'il n'y a rien dont les eſprits fatyriques ne ſoient capables de tirer un vilain poiſon ! Les careſſes que la proximité du ſang autoriſe entre les perſonnes de différent ſexe, ſont expoſées à de mauvaiſes interprétations, dès qu'elles paſſent au-delà de l'ordinaire. Qu'y a-t-il que la médiſance n'empoiſonne ? Voyez ce que dit le déclamateur qui prit le nom de Salluſte, & ſouvenez-vous que Donat ancien Interprete de Virgile a cru que ce Vers de l'Eneïde, *Celui-ci, entré dans le lit de ſa fille, a célébré de criminelles hymenées*, ſe doit entendre de Ciceron. Mais Servius rejette cela.

(*m*) *Il fit lui-même un Livre ſur ce ſujet.*] J'ai cité dans la Remarque précédente quelques paſſages qui indiquent cette compoſition. C'eſt dommage qu'elle ſe ſoit perdue. Il n'a pas tenu à Sigonius que le public ne ne ſe ſoit imaginé qu'elle ſubſiſtoit encore : il compoſa un Traité *de Conſolatione*, & tâcha de le faire paſſer pour celui de Ciceron. Les bons Critiques donnérent ordre bientôt que l'on n'y fût point attrapé : Sigonius eut beau faire des Diſſertations contre eux : il n'obtint point ce qu'il prétendoit. Ciceron reſſembla en cette rencontre à ceux qui ne mangent rien avec plaiſir, s'ils ne l'apprêtent eux-mêmes. Toutes les conſolations que ſes amis lui propoſérent, ou de vive voix, ou par écrit, furent inutiles : Il n'y eut que ſon Livre *de Conſolatione* qui lui procurât un peu de ſoulagement. Il remarque qu'au plus fort de ſa douleur, il entreprit de faire lui-même cet appareil. Il y avoit beaucoup d'Hiſtoires, & beaucoup d'Exemples, dans ce Livre ; St Jerôme & St. Auguſtin en parlent fur ce pié-là. Nous verrons ci-deſſous une Obſervation de Lactance.

(*n*) *Il pouſſa ſes projets juſques à l'Apothéoſe.*] Il communiqua pluſieurs fois ce deſſein à Atticus : il s'étoit engagé par vœu à la conſtruction de ce Temple, & il auroit crû commettre un acte d'irreligion, s'il n'eût pas exécuté ſon deſſein. Lactance nous apprendra ci-deſſous cet engagement. Un monument, un Mauſolée, tout ce qui eût pu avoir le nom & l'air de ſépulcre, lui déplaiſoit. Si Mr. Mo-

Digitized by Google

Tullie, n'en a point ſû profiter; il n'en a preſque tiré que ce qui n'en valoit pas la peine; un conte rapporté par Cœlius Rhodiginus, que le Sieur Sagittarius avoit aſſez nettement relégué au pays des fables. Le projet d'un Temple a été converti par Monſr. Moréri en un Temple très-effectif, contenant un ſuperbe Mauſolée. Voyez la Remarque (*n*). On pourroit faire une bonne note ſur la penſée qui ſervit d'ex-

reri avoit du moins pris la peine de conſidérer attentivement ce qu'il pilloit dans les Modernes, auroit-il dit que Ciceron *fit bâtir un Temple, où il enferma les cendres* de Tullie *dans un ſuperbe Mauſolée?* N'a-t-il pas pû voir dans l'Auteur qu'il cite, le paſſage qui témoigne ſi expreſſément que Ciceron, ayant pour but l'Apothéoſe, ſuyoit tout ce qui pourroit ſentir le ſépulcre? Ce n'étoit pas à cauſe des frais, il s'en explique clairement. Selon les principes de Ciceron, il n'y avoit rien de plus abſurde ni de plus impie, que d'honorer comme des Dieux les mêmes perſonnes en faveur de qui l'on s'acquittoit des devoirs funebres ſur leurs tombeaux: & c'eſt pour cela qu'il dit qu'il n'eût pas donné ſon ſuffrage pour l'Ordonnance du Sénat qui décerna des ſupplications à Jules Céſar. Si Mr. Moreri avoit écrit avec attention, il eût évité une autre mépriſe. Il aſſûre que Ciceron fit bâtir effectivement ce Temple: mais c'eſt de quoi il ne paroît aucun veſtige dans ſes Lettres. On voit Ciceron fort empreſſé, & fort échauffé ſur ce deſſein, je l'avoue; on le voit menacer ſon bon ami qui n'alloit pas aſſez vîte: on le voit marquer un terme préfix dans lequel il prétendoit que l'ouvrage fût achevé: mais on ne voit pas qu'il diſe dans quelqu'une de ſes Lettres, ni que la conſtruction de ce Temple fût achevée, ni qu'elle fût commencée. N'eſt-ce pas une marque que ſon projet s'évanouït, ſoit que le temps qui diminua ſa douleur lui fit mieux comprendre le ridicule de ſa penſée, ſoit que des obſtacles imprévus ou d'autres affaires éloignaſſent l'exécution de l'Apothéoſe?

Lactance cite quelquefois le Livre *de Conſolatione*. C'eſt par-là qu'on peut apprendre que Ciceron ne fit aucune difficulté de ſacrifier l'honneur & la gloire de ſes Dieux à la fantaiſie ridicule qu'il avoit de défifier ſa fille: car afin de juſtifier cette fantaiſie, il montra que les Dieux que l'on adoroit à Rome publiquement avoient été autrefois des hommes. On voit là une belle image de l'empire des paſſions. Elles n'épargnent rien, ni dans le Ciel, ni ſur la Terre, quand elles travaillent à leur juſtification. Lactance ſe propoſe cette Objection: On me dira peut-être que Ciceron radotoit quand il compoſa ce Livre, & que la tête lui avoit tourné par la force de ſon affliction. Mais je ſoûtiens, répond Lactance, que le Livre *de Conſolatione* eſt ſi beau, qu'il n'a pû être compoſé que par un homme de très-bon ſens, & dont l'affliction avoit été déja appaiſée par la raiſon, par le ſoin de ſes amis, par le temps. C'eſt ainſi qu'il falloit tourner la choſe, quand on avoit beſoin que Ciceron fût un témoin irreprochable. Mais s'il eût fallu prouver l'inſuffiſance de la Philoſophie à conſoler l'homme dans ſon affliction, alors on auroit allégué ce Livre même de Ciceron, comme l'Ouvrage d'un homme qui ſe conſeſſe ſubjugué honteuſement par la douleur d'avoir perdu une fille. A quoi imputerons-nous ce manége? Eſt-ce par mégarde que l'on employe les mêmes choſes à des uſages bien contraires, ou par quelque artifice de Rhétoricien?

Digitized by Google

d' exorde à Ciceron dans le Traité *de Conſolatione ;* car il débuta par dire que les hommes (*o*) ne viennent au Monde que pour y porter la peine de leurs péchés.

TUR-

(*o*) *Ciceron . . .* dit *que les hommes ne viennent au Monde, que pour y porter la peine de leurs péchés*] Il ne pouvoit pas dépeindre la douleur par des caractéres mieux marqués, qu'en diſant que la vie humaine eſt un ſupplice, & en critiquant ceux qui le nient. On ne doit pas blâmer Lactance de cenſurer cette penſée de Ciceron; car il eſt certain qu'elle témoigne une ignorance pernicieuſe de la raiſon pourquoi Dieu nous met au monde: mais parce que cette raiſon ne pouvoit guere être l'objet des Lumieres naturelles, & qu'elle n'eſt bien connue que par la Révélation évangélique, il ne faut pas trop s'étonner que Ciceron outré de chagrin, & opprimé de ſon affliction, ait étendu l'Hypotheſe Platonicienne. La Philoſophie de Platon enſeignoit que l'ame de l'homme avoit exiſté, avant que d'être enfermée dans le corps humain ; & que cet état antérieur avoit été beaucoup plus noble, & plus heureux, que ne l'eſt celui de l'homme. Là-deſſus il s'éleva des raiſonneurs, qui prétendirent que l'ame n'auroit pas été tirée de cet état, ſi elle n'avoit mérité d'être châtiée: & ils conclurrent qu'on l'enferma dans le corps comme dans une priſon, afin de lui infliger les peines que ſes crimes méritoient. Cicéron adopta cette Hypotheſe: mais Lactance la regarde comme la plus inſenſée de toutes les réveries. Cependant il eſt très-vrai qu'elle ne différe de la doctrine du péché originel qu'à l'égard des circonſtances: car puiſque la foi nous enſeigne qu'Adam a péché, & pour lui & pour tous ſes deſcendans, il s'enſuit, 1, que toutes les ames ſont criminelles aux yeux de Dieu, avant même qu'elles exiſtent; 2, qu'elles ne ſont unies au corps que par un acte de punition, vû que par cela même qu'elles ſont unies au corps, elles encourent la peine de la damnation éternelle, & y ſont de droit adjugées, n'y ayant que la rémiſſion, & la voie des Lettres de grace, qui en ſauve quelques-unes ; & c'eſt pourquoi l'Ecriture dit que tous les hommes naiſſent *enfans d'ire.* Il eut donc fallu que Lactance eût réfuté plus adroitement l'Hypotheſe de Ciceron, & par des preuves qui ne concernaſſent que les articles en quoi elle eſt différente de l'Hypotheſe du Péché originel. S'il eût bien peſé le ſecond Livre d'Arnobe, il eût ſenti qu'il eſt malaiſé de réfuter Ciceron par des Argumens Philoſophiques; car on ne voit pas ce que les Platoniciens euſſent pû répondre aux raiſons d'Arnobe. Je parle des Objections qu'il leur a faites ſur ce qu'ils diſoient que des Eſprits immortels de leur nature, innocens, heureux, remplis de ſcience, étoient deſcendus de leur bon gré dans des corps humains, ou y avoient été envoyés par la Providence. Il fait une longue énumération des ſottiſes & des crimes, & des miſeres du Genre humain, & il en conclut que la bonté & la juſtice de Dieu n'ont pû permettre que de tels eſprits fuſſent unis à des corps humains. Il prend pour la même choſe leur commander d'y deſcendre, & ſouffrir qu'ils y deſcendent. On ſeroit trop modéré, ſi l'on diſoit ſeulement que cette doctrine d'Arnobe eſt mauvaiſe; il faut la traiter d'abominable; car elle ſape les fondemens du Chriſtianiſme, & ne vaut pas mieux que le dogme des Manichéens. Cicéron y auroit trouvé une deſcription auſſi forte, que celle qu'il eût pû faire du malheur de l'homme: mais il ſe ſeroit tiré facilement de cette Objection, par ſon Hypotheſe de la préexiſtence du péché, qui, toute fauſſe qu'elle eſt, ne laiſſoit pas de lui pouvoir inſpirer quelque patience. Car enfin il eût pû ſe dire à ſoi-même : *La mort de ma fille m'accable, elle me plonge dans le déſeſpoir ; mais il y a deux cents ans on plus que j'ai fait des crimes qui méritent cette punition : je les expie, j'en ſouffre la peine dans cette priſon organiſée où mon ame s'enferma*

Digitized by Google

TURLUPINS, Hérétiques du XIV Siecle, vilains & infames, qui enſeignoient que quand l'homme étoit arrivé à un certain état de perfection, il étoit affranchi du joug de la Loi divine;

quand je naquis : il eſt juſte que je ſois malheureux, puiſqu'il y a ſi long-temps que j'ai fait des fautes. Si le pere de Pſyché avoit raiſonné de cette maniere, il n'auroit pas répondu ce que le Théatre François lui a fait répondre, au lieu-commun de conſolation tiré du droit qu'ont les Dieux d'ôter à un pere les enfans qu'ils lui ont donnés :

Ah ! cherche un meilleur fondement
Aux conſolations que ton cœur me préſente,
Et de la fauſſeté de ce raiſonnement
Ne ſais point un accablement
A cette douleur ſi cuiſante,
Dont je ſouffre ici le tourment.
Crois-tu là me donner une raiſon puiſſante
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des Cieux ?
Et dans le procedé des Dieux,
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur aſſaſſinante
Ne paroît elle pas aux yeux ?
Voi l'état où ces Dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te recent mon cœur infortuné :
Tu connoîtras par-là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je receus d'eux en toi, ma Fille,
Un preſent que mon cœur ne leur demandoit pas ;
J'y trouvois alors peu d'appas,
Et leur en vis ſans joye accroître ma famille.
Mais mon cœur ainſi que mes yeux
S'eſt fait de ce préſent une douce habitude :
J'ai mis quinze ans de ſoins, de veilles, & d'étude,
A me le rendre précieux :
Je l'ay paré de l'aimable richeſſe
De mille brillantes vertus,
En lui j'ai renfermé par des ſoins aſſidus
Tous les plus beaux treſors que fournit la ſageſſe,
A lui j'ai de mon ame attaché la tendreſſe,
J'en ai fait de ce cœur le charme & l'allégreſſe,
La conſolation de mes ſens abbattus,
Le doux eſpoir de ma vieilleſſe.
Ils m'ôtent tout cela, ces Dieux,
Et tu veux que je n'aye aucun ſujet de plainte
Sur cet affreux arrêt dont je ſouffre l'atteinte ?
Ah ! leur pouvoir ſe joue avec trop de rigueur
Des tendreſſes de notre cœur.
Pour m'ôter leur préſent, leur falloit-il attendre
Que j'en euſſe fait tout mon bien ?
Ou plutôt, s'ils avoient deſſein de le reprendre,
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien ?

En tout cas, je m'imagine que Ciceron auroit mieux goûté le diſcours d'Arnobe, qui n'exténue pas les malheurs de la vie humaine, que le diſcours de Lactance qui les exténue. Ciceron ſait valoir dans cet Ou-

Digitized by Google

divine: & bien loin d'assûrer avec les Stoïques que la liberté de leur Sage consistoit à n'être plus soûmis aux passions, ils faisoient consister cette liberté à n'être plus soûmis aux ordres de la Sagesse éternelle. Ils ne croyoient pas qu'il fallût invoquer Dieu autrement que par l'Oraison mentale: mais ce qu'il y avoit de plus choquant dans leur Secte, étoit qu'ils alloient nus (*a*), & qu'à l'exemple des Cyniques, ou plutôt à l'exemple des bêtes, ils faisoient l'œuvre de la chair en plein jour, devant tout le monde. Ils prétendoient que l'on ne doit avoir honte d'aucune partie que la nature nous ait donnée. Non-obstant ces extravagances profanes, ils affectoient de grands airs de spiritualité & de dévotion, afin de se mieux insinuer dans

vrage *de Consolatione* cette Sentence de Silene: *Le premier des plus grands biens c'est de ne point naître, & le second c'est de sortir promptement de cette vie comme d'un logis qui brûle.*

Il fait mention de cette Sentence dans un des Livres qui nous restent, & il y joint quelques Vers qui signifient qu'il faudroit pleurer à la naissance des gens, & se réjoüir à leur mort. On trouve dans Plutarque l'Original Grec de ces Vers, & voici de quelle maniere Amyot les a traduits:

Plorer convient celui qui sort du ventre
Pour tant de maux auſquels naissant il entre;
Et convoyer au sepulchre le mort,
Qui des travaux de ceste vie sort,
En faisant tous signes d'aise & de joye.
En benissant de son depart la voye.

Lactance suppose un fait que Ciceron lui auroit nié: c'est que les biens de cette vie surpassent les maux. Je suis sûr que l'état affreux où Ciceron se trouva réduit pour avoir perdu Tullie, lui paroissoit un mal si pesant, qu'il eût volontiers cédé tout le brillant de sa gloire afin de se délivrer de sa tristesse. Je crois aussi qu'il n'eût pas voulu revenir au Monde, sous la condition de passer par tous les états où il s'étoit vû. Nous avons vû ce qu'il faisoit dire à Caton: il en pensoit autant de soi-même. Il eût néanmoins beaucoup de part aux faveurs de la fortune: son Eloquence fut admirée; il s'éleva aux premieres Charges de la République; il y acquit une glorieuse réputation: mais si je ne me trompe, il auroit juré que tous les plaisirs de sa vie, mis en balance avec les douleurs & les chagrins qu'il avoit sentis, ou qu'il ressentoit, n'eussent pas été comme une once à une livre. Je dirai ailleurs quelque chose sur la dispute si les biens de cette vie surpassent les maux: on est partagé là-dessus; les uns tiennent pour l'affirmative, & les autres pour la négative.

(*a*) *Ils alloient nus.*] On ne sauroit assez admirer qu'une semblable fantaisie ait été si souvent renouvelée parmi les Chrétiens. Le Paganisme ne nous fournit que la Secte des Cyniques qui ait donné dans cette impudence; encore faut-il reconnoître que jamais cette Secte n'a été nombreuse, & que la plupart des Cyniques ne pratiquoient point, en fait de montrer sa nudité & ce qui s'ensuit, ce qu'on attribue à Diogene. Les Gymnosophistes Indiens n'étoient point nus, quant aux parties que les Adamites, les Turlupins, les Picards, & quelques Anabaptistes, decouvroient. Il faut donc demeurer d'accord que les Chrétiens se

Digitized by Google

l'eſprit des femmes, & puis de les faire donner dans le piége de leurs déſirs impudiques. Car voilà l'écueil de toutes les Sectes qui ſe veulent diſtinguer par des paradoxes de Morale: approfondiſſez les viſions des Illuminés & des Quiétiſtes, &c. vous verrez que ſi quelque choſe eſt capable de les démaſquer, c'eſt la relation au plaiſir vénérien; c'eſt l'endroit foible de la place; c'eſt par-là que l'ennemi donne l'aſſaut; c'eſt un ver qui ne meurt point, & un feu qui ne s'éteint point. Ce fut ſous le Regne de Charles cinquieme que ces Hérétiques parurent en France; leur principale ſcene fut en Savoie & en Dauphiné. On fit bon devoir d'en purger le monde (*b*). Il n'eſt pas aiſé de trouver la vraie cauſe de leur nom. Vignier le

ſont plus ſouvent dérégléz à cet égard que les Païens. On ne s'en étonnera pas, quand on prendra garde à un principe dont on peut abuſer ſous l'Evangile, & dont les Païens n'avoient nulle connoiſſance. Ce principe eſt que le ſecond Adam eſt venu réparer le mal que le premier Adam avoit introduit au monde. De là un Fanatique ſe haſarde de conclurre, que ceux qui ſont une fois participans du bénéfice de la Loi de Grace, ſont parfaitement réhabilités dans l'état d'Adam & d'Eve. J'avoue qu'il faut que le Fanatiſme ſoit bien outré, & que la doſe en ſoit très-forte, quand il eſt capable de vaincre les impreſſions de pudeur que la nature & l'éducation Chrétienne nous donnent; mais de quoi ne ſont point capables les combinaiſons infinies de nos paſſions, de nos imaginations, de nos eſprits animaux, &c? J'ai parlé ailleurs de quelques anciens ſolitaires, qui faiſoient ſcrupule de voir leur propre nudité. Les Païens n'ont point eu que je ſache de tels exemples, ils en ſont demeurés aux termes de ſa cacher ſoigneuſement aux yeux du prochain. Cela s'eſt vû non-ſeulement dans les femmes, mais auſſi dans des hommes fort débauchés.

(*b*) *On fit bon devoir d'en purger le monde.*] On verra un échantillon de ce ſoin dans les paroles ſuivantes: *A frere Jacques de More de l'Ordre des Freres Preſcheurs inquiſiteur des Bougres de la Province de France, pour don à luy fait par le Roy par ſes Lettres du 2. Fevrier 1373. pour & en recompenſation de pluſieurs paines, miſſions & deſpens qu'il a eus, ſoufferts & ſouſtenus, en faiſant pourſuite contre les Turlupins & Turlupines qui trouvés & pris ont été en ladite Province, & par ſa diligence pugnis de leurs meſprentures & erreurs, pour ce 50 francs, valent 10 livres Pariſis.* Gaguin en la Vie de Charles V remarque qu'on brûla *les livres & vêtemens* des Turlupins *au murché aux pourceaux de Paris hors la porte St. Honoré;* qu'on brûla auſſi *Jehanne Dabentonne, & un aultre avecque elle*, qui étoient les deux *principaux Preſcheurs de cette ſecte: mais cettui*, dit-il, *que ſans nom mettons, comme il fut treſpaſſé en priſon avant la ſentence de ſa crémation, à ce que ſon corps ne pourriſt, on le garda quinze jours dedans un tas de chaux & au jour determiné pour ſa punition fut bruslé.* Du Tillet dit pareillement que ſous Charles V. *la ſuperſtitieuſe Religion des Turlupins qui avoient donné nom à leur ſecte* la Fraternité des pauvres, *fut condamnée & abolie, & leurs cérémonies, livres & habits condamnés & bruslés.* Or comment accorder, avec ces habits que l'on brûla, ceux qui diſent que les Turlupins alloient nus? C'eſt qu'il faut ſuppoſer des bornes à la nudité de toutes ces eſpeces de Fanatiques, à l'égard des temps & des lieux, ou à l'égard de certains membres. Nous

Digitized by Google

le dérive de ce qu'ils ne demeuroient que dans des lieux exposés aux loups. Ils affectérent de se nommer *la Fraternité des pauvres*, comme du Tillet & Gaguin l'ont remarqué.

V.

VAYER (François de la Mothe le) Parisien, Conseiller d'Etat ordinaire, & Précepteur du Duc d'Anjou frere unique du Roi Louïs XIV, a été un fort savant homme. Il fut reçu à l'Academie Françoise le 14 de Février 1639 (*a*). Il avoit plus d'érudition & de lecture que la plûpart de ses Confreres: mais ils écrivoient presque tous plus élégamment que lui; car il n'avoit pas une grande politesse dans son style; & s'il avoit voulu se servir de sa mémoire & de sa lecture des Livres Latins, beaucoup moins qu'il ne faisoit, il auroit été pourtant fort éloigné de la perfection en matiere de langage. C'étoit un homme d'une conduite réglée, semblable à celle des anciens Sages; un vrai Philosophe dans ses mœurs, qui mépri-

sioit

avons vû que les Adamites ne se dépouilloient que dans les postes où ils tenoient leurs Assemblées; & que les Picards condamnoient sur-tout ceux qui ne découvroient pas la partie honteuse. Le froid & la pluie ne permettoient pas qu'on fut toujours nu; il n'y a point d'apparence qu'on osât se produire nu, réglément & continuellement, dans les villes où l'on n'étoit pas le plus fort, il semble en particulier que les Turlupins ne découvroient que les parties qui font la diversité des sexes. Ce que dit Gerson se réduit à cela même. Ils avoient donc des habits nonobstant leur impudence, & il est à croire que devant les personnes non-initiées, devant ces bonnes dévotes qu'ils tâchoient d'attirer dans leurs filets, ils ne montroient pas d'abord toutes leurs pieces.

(*a*) *Il fut reçû à l'Académie Françoise le 14 de Fevrier 1639.*] Mr. Esprit & lui y furent reçus le même jour. Voici ce que Mr. de Balzac écrivit sur ce sujet à son ami Mr. Chapelain: *Je me rejouis, Monsieur, de la nouvelle acquisition que* l'Académie *a faite du Philosophe * * * *, qui en effet est un galant homme, & ne laisse pas d'avoir de l'esprit quoiqu'il se serve la plûpart du temps de celui d'autruy.* J'observe en passant que Mr. Moreri se trompe, quand il dit que la Mothe le Vayer *fut des premiers que l'on reçut dans l'Académie Françoise.* Cela ne se doit point dire d'un homme qui fut élû à la place d'un Academicien mort.

(*b*) *On soupçonna qu'il n'avoit nulle Religion.*] Patin sera mon témoin. „Monsieur de la Mothe le Vayer a été „depuis peu appelé à la Cour, & y „a été installé Précepteur de Monsieur „le Duc d'Anjou, frere du Roy. Il „est âgé d'environ 60 ans, de mé„diocre taille, autant Stoïque qu'hom„me du monde; homme qui veut être „loué, & ne loue jamais personne, fan„tasque & capricieux, & soupçonné „d'un vice d'esprit, dont étoient at„teints Diagoras & Protagoras." Patin écrivoit cela le 13 de Juillet 1649.

(*c*) *Plusieurs se persuadent que ces Dialogues l'empêchérent d'occuper la place de Précepteur de Sa Majesté.*] Le docte Naudé m'apprend des choses qui combattent ce sentiment. Voici ce qu'il dit: „Aussi m'estois-je touf-

Digitized by Google

ſoit même les plaiſirs permis, & qui aimoit paſſionnément la vie de cabinet, & à lire & à compoſer des Livres. Cette régularité, cette auſtérité, cette ſageſſe n'empêchérent point qu'on ne ſoupçonnât qu'il n'avoit nulle Religion (*b*). On ſe fondoit apparemment ſur certains Dialogues qu'il avoit faits, & qui parurent ſous le nom d'Oraſius Tubero, & ſur ce qu'en général il faiſoit paroître dans ſes Ouvrages trop de prévention pour la Sceptique, ou pour les principes des Pyrrhoniens. Il eſt ſûr qu'il y a beaucoup de libertinage dans les Dialogues d'Oraſius Tubero: mais qui en voudroit conclurre, que l'Auteur n'avoit point de Religion, ſe rendroit coupable d'un jugement téméraire; car il y a une grande différence entre écrire librement ce qui ſe peut dire contre la foi, & le croire très-veritable. Pluſieurs ſe perſuadent que ces Dialogues l'empêchérent d'occuper la place qu'on lui avoit deſtinée de Précepteur de ſa Majeſté (*c*). Cela eſt peu apparent, puiſque ſi la Reine & le Cardinal Mazarin euſſent été ébranlés par cette

„jours perſuadé qu'une des difficiles „choſes qui fuſt en Cour, eſtoit le „choix des hommes. Mais je l'eſ„prouvay entierement lorſqu'il fut „queſtion de donner un Precepteur „au Roy; car l'intention de la Reyne „& de ſes Miniſtres, eſtant de com„mettre à cette charge l'un des plus „ſuffiſans & des plus renommés & „eſtimés perſonnages qui fût en Fran„ce, on jetta premierement les yeux „ſur Monſieur de la *Motte le Vayer*, „comme ſur celui que le Cardinal de „Richelieu avoit deſtiné à cette char„ge, tant à cauſe du beau livre qu'il „avoit fait ſur l'éducation de Monſieur „le Dauphin, qu'eu eſgard à la répu„tation qu'il s'eſtoit acquiſe par beau„coup d'autres compoſitions Françoi„ſes, d'eſtre le Plutarque de la Fran„ce: mais la Reyne ayant pris réſo„lution de ne donner cet employ à „aucun homme qui fuſt marié, il fal„lut par neceſſité ſonger à un autre, „qui fut Monſieur *Aubert* Abbé de „Sainct Remy, Principal du Collége „de Laon, Chanoine de ladite ville, „& Profeſſeur du Roy en langue „Grecque, de la civilité duquel, com„me auſſi de ſa probité, doctrine, & „facilité à s'expliquer nettement tant „en Latin qu'en François, perſonne „ne peut douter, *modò caput habeat „extra cucurbitam*; mais ny luy, ny „Monſieur *Gaſſendi*, cet unique Ora„cle en noſtre ſiecle de la Philoſo„phie, des Mathematiques, de l'Aſ„tronomie, & de tout ce qu'il y a de „meilleur dans les ſciences plus re„levées; ny auſſi Monſieur *Rigaud*, „quoy qu'il ſoit le Coryphée de nos „Humaniſtes, & homme de la portée „que chacun ſait en toutes les autres „ſciences, après avoir eſté mis à la „coupelle du Cabinet, ſans qu'eux„meſmes en fuſſent advertis, n'y ré„ſiſterent pas ſi bien que Monſieur „*l'Abbé de Beaumont*, Docteur en Theo„logie, & maintenant très-digne Eveſ„que de Rodès, qui fut auſſi preferé „à un autre des plus brillantes lu„mieres du Clergé, parce que n'eſtant „inférieur à tous les précédens, il „avoit encore d'autres qualités qui „firent pencher finalement la balance „de ſon coſté." La raiſon que j'ai alléguée contre ceux qui veulent, que les Dialogues d'Oraſius Tubero ayent fait exclurre notre le Vayer de cette Charge, me paroît démonſtrative; car encore que l'on prenne de plus près garde à ce qui concerne l'édu-

Digitized by Google

cette raiſon, ils ne lui euſſent point confié le frere unique du Roi. On a été ſurpris qu'un homme ſi ſage ait écrit fort libre-

cation d'un jeune Roi, qu'à ce qui concerne l'éducation d'un frere de Roi, on ne conſentiroit jamais à donner aux freres d'un grand Monarque les Précepteurs qu'on n'eût pas voulu lui donner, dans la crainte qu'ils ne l'élevaſſent à l'impiété. Si d'autres raiſons n'euſſent point nui à la Mothe le Vayer, on l'eût choiſi tout auſſitôt pour Précepteur de Louis XIV, nonobſtant ces mauvais Dialogues, que pour Précepteur du Duc d'Anjou: car puiſqu'on jugea qu'un homme ſi ſage ſe garderoit bien d'inſpirer à ce jeune Duc le libertinage d'Oraſius Tubero, on auroit jugé qu'il n'eût jamais eu l'audace de l'inſpirer au jeune Monarque. Le Cardinal Mazarin ſe connoiſſoit trop en gens, pour ne ſavoir pas qu'un Philoſophe qui ſe laiſſe aller au Pyrrhoniſme de Religion, par je ne ſai quelle enfilade de raiſonnemens, eſt d'un tout autre caractere qu'un homme qui devient impie par brutalité & par débauche. Un tel Philoſophe, s'il reſſemble d'ailleurs à la Mothe le Vayer, ſeroit bien marri que des perſonnes capables d'en faire un mauvais uſage fuſſent imbues de ſes ſentimens. Il a toûjours la diſcrétion d'en éloigner la jeuneſſe, & à plus forte raiſon un Prince dont la ſolide piété peut contribuer extrémement au bonheur public.

Ce que Moreri débite, que la Mothe le Vayer a fait la fonction de Précepteur de ſa Majeſté pendant un an, eſt une choſe que Mr. Pelliſſon aſſûre; & nous apprenons d'un autre Ecrivain que cette fonction commença au mois de Mai 1652, & qu'elle fut donnée par le propre choix de la Reine mere à la Mothe le Vayer, qui avoit déjà la Charge de Précepteur du frere du Roi. On ne peut pas conclurre de ce que Mr. Pelliſſon ne parle que d'une année, que cette fonction n'ait duré qu'un an. Il faut ſeulement conclurre qu'elle n'avoit encore duré que ce tems là lorſqu'il en parloit, c'eſt-à-dire lorſqu'il publioit ſon Hiſtoire de l'Académie Françoiſe l'an 1653; mais, quoi qu'il en ſoit, cela confirme ce que j'ai dit en réfutant ceux qui ont crû que les Dialogues d'Oraſius Tubero firent exclurre leur Auteur.

(*d*) *Il a écrit fort librement ſur des matieres obſcénes.*] Il y a des penſées bien gaillardes, & des expreſſions bien ſales, dans les Dialogues d'Oraſius Tubero: mais ce n'eſt rien peut-être en comparaiſon de la 3me & de la 4me Journée de l'Hexameron ruſtique. Ses autres Livres ne contiennent rien de ſemblable, encore qu'en certains endroits il débite, ou par citation, ou ſans citation, quelques penſées un peu cyniques. Il me ſemble qu'il a fait ſon Apologie en deux manieres. 1° En faiſant voir que Seneque, Dion Chryſoſtome, & ſaint Auguſtin, ont mis dans leurs Livres certaines choſes ſi ſales & ſi vilaines, qu'il n'y a preſque perſonne qui n'en ſoit choqué, & cependant *le premier eſt reconnu pour le plus auſtere des Romains au fait de la morale, le ſecond ... pour la merveille de ſon ſiecle, & le troiſiéme pour l'un des premiers Docteurs de l'Egliſe.* 2°. En établiſſant pour Maxime, *Que les livres d'un homme ſont de fort mauvais garans de ſes inclinations, & qu'on ne peut former un bon jugement des mœurs d'une perſonne par ſes écrits.* Voyons ce qu'il dit pour confirmer cette theſe: *S'il falloit* mal *juger de tous les Auteurs qui ont choiſi pour theme des matieres aſſez gaillardes, non-ſeulement le Centon d'Auſone, & les Hendecaſyllabes de Pline le jeune, les euſſent diffamés à perpetuité; mais Platon même & Xenophon auroient bien de la peine à s'excuſer des libertés qu'ils ſe ſont données dans leurs compoſitions. L'on peut dire de plus, que généralement parlant il ſe feroit les plus extravagans jugemens du monde de tous ceux qui ont écrit.*

Accius eſſet atrox, conviva Terentius eſſet,
Eſſent pugnaces qui ſera bella canunt.

brement ſur des matieres obſcenes (*d*); & en même temps on a été aſſez équitable pour n'en rien conclurre au préjudice de ſes

Auſſi la fauſſeté de ce raiſonnement faiſoit autrefois ſoûtenir à Timée, qu'Homere & Ariſtote avoient eſté de grands goulus, ce dernier ayant ſouvent parlé de l'aſſaiſonnement des vivres; & le premier employé pluſieurs fois le mot διαιτητὴν, qui veut dire diſtribuer des viandes. Et ſi de telles conſéquences eſtoient bonnes, comme Virgile paſſeroit neceſſairement pour un grand homme de guerre, & Dioſcoride pour un infame empoiſonneur; les pieuſes Meditations de l'Aretin prouveroient ſa ſainteté, & les belles Sentences de Seneque au ſujet de la pauvreté le feroient croire neceſſiteux, nonobſtant les ſept millions d'or qu'on lui attribue, & ſes huit cents mille livres de revenu.

La Maxime de la Mothe le Vayer conſidérée en général eſt très-véritable: le jugement que l'on voudroit faire de l'intérieur d'un homme par ſes Ecrits, ſeroit faux en mille rencontres. Salluſte eſt un exemple qu'on peut ajoûter aux précédens. Ce qu'il dit „contre la corruption & „les déſordres de ſon ſiecle ne ſauroit être mieux dit: mais il devoit le laiſſer dire à Caton, ou à „quelque autre de ces ſéveres qui „ſe piquoient de l'ancienne diſcipline; & à mon gré une déclamation contre le luxe & le déborde„ment de la vie n'étoit pas une „moindre incongruité dans l'Hiſtoire de Salluſte, repris de débauche „par le Cenſeur en plein Senat, & „accuſé deux fois d'adultere devant „le Préteur, que l'eût été dans les „Commentaires de Céſar une Invec„tive contre l'ambition de régner". Voyez de quelle maniere Ciceron ſe moque de la Harangue que Clodius avoit faite, contre le relâchement des Romains dans le ſervice divin. Le Monde a toujours été plein, & l'eſt encore, de gens qui déclament contre le vice, & qui ſont fort corrompus, qui ſont graves & ſéveres dans leurs Ecrits, & fort relâchés dans leur conduite. On ſeroit donc bien dupe, ſi l'on jugeoit de leurs mœurs par leurs Ouvrages. Mais a-t-on droit de dire par la régle des contraires, qu'il y a des gens dont les mœurs ſont plus rigides que les Ecrits? Je crois que l'on a ce droit: mais il eſt plus rare qu'un Auteur ſe donne beaucoup de licence dans ſes Livres, & peu dans ſes mœurs, qu'il n'eſt rare qu'il s'en donne beaucoup dans ſes mœurs, & peu dans ſes Livres. Il eſt bien aiſé de comprendre les raiſons de la différence; car qui peut le plus peut le moins: mais qui peut le moins ne peut pas le plus. Qu'y a-t-il de plus facile que de déclamer en vers ou en proſe contre les déréglemens du ſiecle, & qu'y a-t-il de plus mal-aiſé que de n'y prendre aucune part? Un homme ſage fait donc ce qui eſt le plus difficile: il ne lui eſt donc pas mal-aiſé d'édifier par les productions de ſa plume; car ceci eſt infiniment plus facile que cela. Mais de ce qu'un homme peut compoſer des Ouvrages édifians & dévots, & nettoyés de toute licence morale, il ne s'enſuit pas qu'il puiſſe vivre avec une telle régularité. Ceci eſt infiniment plus difficile que cela.

Allons plus directement au fait. Catulle & Ovide, dont les Vers ſont ſi impurs, vivoient comme ils écrivoient. Leurs débauches avec les femmes étoient exceſſives. On peut aſſurer la même choſe des Poëtes François qui ont compoſé le Parnaſſe Satyrique, & de pluſieurs Poëtes Italiens dont les Poëſies ſont fort ſales. Mais en accordant tout cela on ne ruineroit point l'Apologie de la Mothe le Vayer; car il y a des intervalles immenſes entre ces deux choſes: 1, raconter des vilainies que l'on a faites, les louer, les applaudir, y exhorter ſes Lecteurs: 2, rapporter des Aventures galantes en des termes un peu trop vifs & trop naïfs; égayer beaucoup un récit, en condamnant les actions, où on ne les approuvant

Digitized by Google

ſes mœurs: tant il eſt vrai que le public n'eſt pas toujours téméraire, aveugle, & inique dans ſes jugemens! Ceci nous donnera lieu de ſatisfaire à une queſtion qui a été propoſée depuis

pas ; expoſer un point de doctrine, ou une penſée de Mythologie avec des phraſes qui repréſentent des impuretés. La premiere de ces choſes eſt inexcuſable, infame, puniſſable ſévérement. Mais la ſeconde peut n'être qu'un jeu d'eſprit, & ne donne point de droit d'en inférer rien au préjudice de l'honnêteté & de la vertu de ſon Auteur. C'eſt ce qui ſauve notre le Vayer.

Je dirai par occaſion, qu'il ne faut pas condamner univerſellement d'Impudicité tous les Poëtes dont les Vers ne ſont point chaſtes. Catulle ne mérite point d'être compris dans l'Apologie qu'il leur a dreſſée : il va trop loin au-delà des bornes dans la plûpart de ſes Poëſies, & même dans l'Epigramme où il prétend ſe juſtifier. Elle ſuffit à ſa juſte condamnation. Ovide, Martial, & pluſieurs autres, doivent être pareillement exclus du bénéfice de cette juſtification, quoiqu'ils proteſtent de leur innocence, & de la pureté de leur vie au milieu des impuretés de leur Muſe. C'eſt en vain que Beroalde a tâché de les excuſer ; il s'eſt rendu ridicule, quand il a dit que s'il falloit condamner avec leurs Auteurs les Livres où l'on rencontre des galanteries criminelles, il faudroit traiter ainſi les Ecritures canoniques. Cela eſt pitoyable, & ne ſe rapporte aucunement à la raiſon pour laquelle ces Poëtes ſont condamnés. Mais ſi ceux-là ne méritent point de jouïr du bénéfice dont je parle, il y en a pluſieurs autres qui méritent d'en jouïr. Leurs Poëſies laſcives n'ont été qu'un jeu d'eſprit: la contagion de ces idées impures ne corrompoit point leurs cœurs : ils faiſoient ces Vers pour débiter des penſées ingénieuſes ; ils ne pouvoient réſiſter à la tentation de s'exprimer d'une maniere qui feroit louer leur génie : ils vouloient s'accommoder au goût d'une infinité de Lecteurs, qui trouvent là un ſel & des agrémens qui les enchantent. Ils euſſent bien fait de réſiſter à la tentation : mais enfin ce n'étoient que des paroles ; leurs mœurs conſervoient leur intégrité, & l'on pouvoit leur appliquer ce qu'un Empereur a dit de Voconius, *Laſcif en écrivant, ſes mœurs étoient chaſtes* ; ce qu'il n'eût jamais oſé dire, ajoûte Apulée, ſi les vers trop libres étoient une preuve d'impudicité. Auſone, ayant beſoin de prévenir les ſoupçons qu'on pourroit former contre ſa ſageſſe, allegue pluſieurs perſonnes irreprochables dans leur conduite, qui s'étoient donné beaucoup de licence dans leurs Vers. Il nomme Platon, Annianus, Lævius, Evenus, Menandre, & Virgile. Notez qu'un Lecteur ne doit pas juger des Poëtes par ſoi-même ; je veux dire qu'il ne doit pas s'imaginer qu'une Piéce de Poëſie qui produit un mauvais effet ſur ſon cœur quand il la lit, fait ſur eux une pareille impreſſion quand ils la compoſent. Quelques-uns d'eux s'accoûtument à ces idées, & n'y admirent que les beautés Poëtiques dont ils les revêtent. Le tempérament & l'habitude forment en eux la même inſenſibilité, que Margini attribue à un Gouverneur du Pays-Bas Eſpagnol, à l'égard des belles Dames de la Cour de Bruxelles. *Monſr l'Archiduc*, dit-il, *ſecondé de ſa ſeule vertu, réſiſte aux puiſſans charmes de toutes les beautés dont je vous parle . . . Il les regarde comme des feux qui l'éclairent, & qui ne l'échauffent pas.*

Comme dans un jardin rempli de fleurs nouvelles,
Dont l'éclat fait des yeux le plus noble plaiſir,
Un Sage curieux regarde les plus belles ;
Mais ſans ſonger à les cueillir.

Ce Prince voit toutes ces merveilles de la même façon qu'il conſidere les peintures de ſa galerie ; & bien que la Reine du Nord ait dormi ſix ſemaines durant à 4 pas de ſon appartement, comme s'il avoit ben de la fontaine enchantée de Merlin, la paſſion qui trouble quelquefois la raiſon

Digitized by Google

depuis peu à un habile Journaliſte. Elle concerne Jean de la Caſa, & ſon déteſtable *Capitolo del Forno* (*e*). La Mothe le Vayer eſt un grand exemple du peu de bonheur que l'on goûte dans

des plus braves Héros n'a point fait de peine à la ſienne. Vous voyez des Poëtes qui font des Vers de galanterie où ils s'expriment groſſierement, quoique la vieilleſſe les ait rendus froids comme la glace. Tout ce qu'ils diſent ne doit-il point paſſer pour un jeu d'eſprit? Liſez les Hendecaſyllabes de Jovien Pontanus, faits pour une fille qui montroit la gorge, & choiſis entre pluſieurs autres moins modérés. Il y a des Ecrivains qui ſont d'autant plus ſcrupuleux dans le choix des termes pudiques, qu'ils craignent qu'un peu de licence d'expreſſions ne confirmât les bruits qui courent contre leurs mœurs. D'autres au contraire aſſûrés de leur bonne vie, & de la bonne opinion que l'on a de leur ſageſſe, *morum fiducia*, n'y regardent pas de ſi près, & ſe donnent pour, divertir leur Lecteur, une liberté un peu trop grande. Apparemment Mr. de la Mothe le Vayer étoit de ce nombre. Finiſſons par conſidérer la diverſité étonnante de tempéramens & de caractéres qui ſe trouve parmi les hommes. Il y a des gens qui font ſcrupule de dire ce qu'ils ne font point ſcrupule de commettre: d'autres n'oſeroient commettre ce qu'ils diſent ſans ſcrupule. „Quelqu'un a dit que „ceux qui témoignent tant de zele „pour retrancher des Auteurs claſ„ſiques les endroits qui choquent la „chaſteté, n'étoient pas toûjours auſſi „ſages que ces Auteurs.

(*e*) *Elle concerne Jean de la Caſa, & ſon déteſtable* Capitolo del Forno.] J'ai déja dit que pluſieurs Poëtes Italiens ne doivent pas être reçus à juſtifier les ſaletés de leurs Poëſies. Je ne prononce rien en particulier contre Calcagnini: Mais le Molza, le Mauro, Jean de la Caſa, &c. méritent l'arrêt de condamnation. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe dire que la ſentence qui a été prononcée contre ce dernier par des juges incompétens, puiſqu'ils ne l'avoient point lû, ne ſoit trop ſévére; & comme il faut rendre juſtice à tout le monde, je ſuis obligé de dire qu'on lui a fait tort en lui imputant un Ouvrage intitulé *de Laudibus Sodomiæ*. Ce prétendu Poëme n'eſt autre choſe que le *Capitolo del Forno*, où ſous l'allégorie du Four, Jean de la Caſa décrit les commerces impudiques des hommes avec les femmes. Ces ſortes d'allégories étoient alors à la mode; l'un prenoit la métaphore de la Figue, l'autre celle de la Feve. Ce qu'il y a d'horrible eſt que le Caſa, ayant obſervé que certains mauvais garçons commençoient à mépriſer le Four ordinaire, ajoûte que pour lui il n'étoit pas ſi délicat, & qu'il ne lui arrivoit que rarement d'aller cuire ailleurs; ce qui étoit avouer que pour le moins il commettoit quelquefois le péché contre nature.

Quelqu'un a écrit d'Utrecht à Monſr. Basnage de Beauval, qu'il a lû *dans les Nouvelles de la République des Lettres 1685. mois de Juillet*, que Jean de la Caſa, ſe voyant pouſſé dans une Satyre, fit une Réponſe en Vers Latins où il *nia le fait*, & ſoûtint *qu'il n'avoit prétendu louer que la jouiſſance des femmes. Or je voudrois bien voir ces Vers Latins*, ajoute cet Anonyme d'Utrecht, *ne pouvant pas m'imaginer que l'Archevêque de Benevent ait été capable de nier le fait avec tant d'impudence; car j'ai vû, tenu & lû, il n'y a pas long-temps, cette infame Piéce Italienne intitulée*, Capitolo di M. Giovanni della Caſa ſopra el Forno: *& très-aſſûrément ce n'eſt pas du commerce des femmes, comme femmes, qu'il entend parler.* Puiſque le Livre de Daniel Francus où les Vers Latins de cet Archevêque ſont rapportés eſt ſi difficile à trouver, j'avertis ici mon Lecteur qu'on les pourra lire dans l'Anti-Baillet de Monſr. Menage. Il eſt tres-certain que le Caſa nie qu'il ait loué le péché contre nature. Il prend à témoin le Poëme même ſur lequel on lui faiſoit ſon procès. *Très-aſſurément*, nous dit-on dans l'Hiſtoire des Ouvrages des Savans, *Ce n'eſt pas du commerce des femmes comme*

Digitized by Google

dans cette vie; car quelque ſujet qu'il ſemble qu'il eût d'être content de ſa condition, il n'eût pas voulu revenir au monde (*f*), s'il eût fallu qu'il y jouât le même rôle que la Providence

femmes qu'il entend parler. Mais on peut répondre que très-aſſûrément ſon *Capitolo* n'eſt fait que ſur ce commerce. Il eſt vrai qu'il y fait entrer l'obſervation que j'ai rapportée, c'eſt qu'il y avoit certains gros garçons qui ſe dégoûtoient de celui-là, & qui cherchoient l'autre, en quoi il ne les imitoit que rarement. Il ne loue point ces gros garçons, il ne ſe loue point lui-même de ce qu'il les imite quelquefois: ainſi on ne peut pas l'accuſer d'avoir fait l'éloge de ce vilain crime. Mais ce Poëme & ſon Auteur ne laiſſent pas d'être exécrables; car encore que l'épithete de *meſtier divino* tombe en général ſur l'exercice vénérien, & non pas ſur la Sodomie en particulier, il y a là une licence & une profanation qui ne peut être aſſez déteſtée. Quelques-uns „ l'excuſent; & il eſt très-„vrai-ſemblable en effet que le Caſa „s'eſt ici calomnié lui-meſme, à l'i-„mitation de pluſieurs autres Poë-„tes.... Mais de toutes les excuſes „qu'on allégue en faveur du Caſa, au „ſujet de ſon *Capitolo del Forno*, la meil-„leure, ſelon moi, c'eſt ce qu'il dit, qu'il „a réparé cette faute par une vie ver-„tueuſe".

Diſons en paſſant, qu'il y a fort peu de ſujets, où l'on voye mieux que dans celui-ci la hardieſſe qu'ont les Auteurs de ſe copier les uns les autres, ſans qu'aucun d'eux ait conſulté l'Original. Monſr. Menage en cite pluſieurs qui ont accuſé le Caſa: mais il en a oublié un fort grand nombre, & j'ai été ſurpris qu'il n'ait point connu cet endroit d'un Livre qui a paſſé par les mains de tout le monde: *Jean de la Caſe Archevesque de Benevent a eſcrit un Livre à la louange de la bougrie, la nommant œuvre divine, & diſant qu'il y prend très-grand ſoulas, & n'uſe d'autre œuvre venerien.* Remarquez que le très-illuſtre Mr. Magliabechi, ayant déteſté les infamies du *Capitolo del Forno*, indique pluſieurs autres Poëtes Italiens dont les Ouvrages ſont auſſi horribles, ou même plus exécrables que celui-là, & dont néantmoins les Proteſtans n'ont rien dit: d'où il conclut que la haine perſonelle du Vergerio contre le Caſa a été la ſource de leurs plaintes ſi ſouvent copiées. Les Poëtes ne ſurent pas les ſeuls qui ſe débordérent; la proſe ſervit auſſi aux impuretés de quelques Auteurs du même pays: témoin la Harangue d'Heliogabale compoſée par Leonard Aretin. Tous ces Ecrivains ſont très-blâmables, & d'autant plus indignes d'excuſe, qu'ils connoiſſoient la foibleſſe de leurs Lecteurs. Ils n'étoient pas d'un pays où elle eſt facilement échauffée: ce qui faiſoit que le Pogge envioit aux Suiſſes l'honnêteté & la bonne foi qu'il obſervoit parmi eux. Il ne pouvoit aſſez admirer les bains de Bade, où les hommes & les femmes, les garçons & les jeunes filles, ſe trouvoient enſemble en chemiſe, ſans faire naître de mauvais ſoupçons.

(*f*) *Il n'eût pas voulu revenir au monde.*] Voici les paroles; „La vie „toute ſeule me paroît ſi indifféren-„te, pour ne rien dire de plus a ſon „déſavantage, qu'outre que je n'éli-„rois jamais d'en recommencer la „carriere, s'il étoit à mon choix de le „faire, je n'echangerois pas les trois „jours calamiteux qui me reſtent „dans un âge ſi avancé qu'eſt le mien, „contre les longues années que ſe „promettent une infinité de jeunes „gens dont je connois tous les diver-„tiſſements. Certes je pourrois jurer „auſſi bien que Cardan ſur la vérité „de ce ſentiment, ſi je ne jugeois „plus à propos de vous rapporter ſes „termes auſquels je ſouſcris, bien que, „ſelon ſa façon ordinaire d'écrire, ils „ſoient plus ſenſés qu'ils ne ſont élé-„gans. Je ſuppoſe avec une grande vraiſſemblance un fait ſur lequel il ne s'eſt pas expliqué préciſément; c'eſt que la carriere de la vie, qu'il n'eût pas voulu recommencer, ſeroit la même qu'il avoit preſque achevée. D'où je

Digitized by Google

dence lui avoit déjà imposé. Il s'affligea extrêmement de la perte de son fils unique: sa douleur le démonta de telle sorte, qu'il se remaria (*g*) quoiqu'il eût plus de soixante & quinze ans

conclus qu'il n'y a guere de rôles qui paroissent dignes d'être répétés sur le théatre du monde à un homme de jugement; car celui qui étoit échû à la Mothe le Vayer étoit le plus souhaitable que l'on puisse concevoir dans cette classe de personnes. Il n'y manquoit aucun agrément, si nous en jugeons par l'extérieur. La Mothe le Vayer naquit dans la ville capitale: c'est un avantage que tous les Hommes de Lettres, & bien d'autres aussi se donneroient, si cela dépendoit d'eux. Il fut très-bien élevé par un pere docte, & que son mérite & ses emplois rendirent considérable. Il fut utilement aimé & considéré des deux Cardinaux qui gouvernérent la France successivement: les beaux titres, & les emplois honorables, ne lui manquérent point; car il fut Conseiller d'Etat ordinaire, & Précepteur du frere unique du Roi. Il se distingua glorieusement parmi les Auteurs, & mérita une place dans l'Academie Françoise. Les Ouvrages qu'il publia en très-grand nombre eurent beaucoup de débit. Ils furent mis sous la presse diverses fois séparément, & puis en corps. Il eut du bien autant que sa condition le demandoit. Il s'étoit un peu égaré après les plaisirs illégitimes, pendant les feux de sa premiere jeunesse: mais il s'en délivra bientôt, & depuis il mena très-constamment une vie pure, & qui le fit regarder comme un sectateur rigide de la plus belle morale, de sorte qu'il acquit par-là une estime singuliere. C'est une plus grande perfection d'être toûjours sage, que de le devenir par la voie de l'amendement: mais il est plus difficile de se convertir à la sagesse, que de ne s'en écarter jamais. Il y avoit donc dans cette partie du rôle de la Mothe le Vayer une espece d'agrément. Elle faisoit souvenir de la force que l'on avoit eue de renoncer à un bien connu: force plus grande, se peut-on dire à soi-même, que celle de s'abstenir des voluptés que l'on n'a jamais goûtées. D'ailleurs, n'est-ce pas un agrément, que de trouver dans son partage la jouïssance successive des biens du corps, & des biens de l'ame? Cela tente plus d'accepter une condition, que si elle étoit privée des plaisirs de la jeunesse. Cependant, ni ce côté-là, ni tous les autres, qui étoient si beaux, ne firent point souhaiter à cet Auteur la répétition de son rôle. C'est une preuve qu'il s'y mêla des traverses que nous ne connoissons pas, & qui faisoient tomber la balance du côté du mal. Or si l'infortune a fait irruption sur un assemblage de tant de biens, si elle les a empoisonnés d'une amertume assez dégoûtante, pour faire mépriser la vie comme une dignité onéreuse, que l'on n'accepteroit pas dans la liberté de la refuser, que pouvons-nous croire de la condition de tant de personnes, qui nous paroît destituée de presque toutes les causes du bonheur humain, & exposée à mille disgraces? Il y a bien des gens qui soûtiennent qu'excepté quelques brutaux, aucun vieillard ne voudroit revenir au monde, à condition d'y jouer le même rôle qu'il y a eu. On voudroit bien ne pas mourir: on voudroit vivre toûjours: on se flate que l'avenir seroit meilleur; mais le souvenir du passé, compensation faite entre les biens & les maux, fait qu'on ne souhaite pas de rentrer dans cette carriere. Les Anciens ont feint que les ames qui devoient revenir au monde passoient par le fleuve d'oubliance, comme si sans cela l'on eût eu à craindre qu'elles ne fissent les rétives. Voyez là-dessus les nouvelles Lettres contre Maimbourg.

(*g*) *Il s'affligea extrêmement de la perte de son fils unique: sa douleur le démonta de telle sorte qu'il se remaria.*] Guy Patin me va fournir deux passages nécessaires: „Nous avons ici „un honnête-homme bien affligé. „C'est Monsieur de la Mothe le Vayer, „célèbre Ecrivain, & ci-devant Pré-

ans, & qu'il n'eût pas eu ſujet de pleurer ſa premiere femme. L'endroit de ſes Livres où il nous apprend cette derniere particularité, eſt bien favorable à ceux qui diſent que la promeſſe de

„cepteur de Monſieur le Duc d'Or„leans, âgé de 78 ans. Il avoit un „Fils unique d'environ 35 ans, qui „eſt tombé malade d'une fiévre con„tinue, à qui Meſſieurs Eſprit, Brayer, „& Bodineau ont donné trois fois le „vin émétique, & l'ont envoyé au „pays d'où perſonne ne revient". Ceci eſt tiré d'une Lettre écrite le 26 de Septembre 1664. Trois mois après on en écrivit une autre où nous liſons ces paroles: *Mr. de la Mothe le Vayer, pour ſe conſoler de la mort de ſon fils unique, s'eſt aujourd'hui remarié à 78 ans, & a épouſé la fille de Mr. de la Haye, jadis Ambaſſadeur à Conſtantinople, laquelle a bien 40 ans. Elle étoit demeurée pour être Sybille.* Non invenit vatem, ſed virum, ſed vetulum. Remarquez qu'on lui donne ici ſoixante & dix-huit ans en 1664. Cela ne s'accorde point avec ce qu'on avoit dit dans une autre Lettre, qu'en 1649 *il étoit âgé d'environ 60 ans.* Les Nouveliſtes de Mr. de Vizé s'arrêtérent au nombre rond; ils aſſûrérent que la Mothe le Vayer ſe remaria à quatre-vingts ans. La mort de Mr. Godeau *fit parler de celle de Mr. de la Mothe le Vayer, qui laiſſoit par ſon trépas une ſeconde place vacante dans l'Academie. C'eſtoit un homme très-docte, qui avoit beaucoup de belles Lettres, & qui a laiſſé au public 15 ou 16 Volumes d'Oeuvres diverſes, qui lui ont acquis beaucoup de réputation. Il avoit eſté Précepteur de Monſieur Frere unique du Roy, & s'eſtoit marié à l'âge de quatre-vingts ans, à Mademoiſelle de la Haye. Il a encor veſcu pluſieurs années après ſon mariage. Voilà de quelle maniere les Nouvelliſtes s'en entretinrent: & comme ils ne dirent rien que de véritable, je n'ay rien à vous dire davantage ſur ce ſujet.* L'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres s'eſt attaché aux ſoixante & dix-huit ans. Je rapporterai un peu au long ce qu'il a dit, parce qu'on y trouve entre autres choſes que ce mariage fut une foibleſſe, que les Philoſophes ne pardonneront jamais, Mr. Petit *décharge ſon indignation ſur quelques Savans, qui ſe ſont imaginés que la deſcription* de l'antre des Nymphes *regarde la partie caractériſtique des femmes. Il dit qu'après la guerre que ces gens là ont déclarée à la ſcience & à la raiſon de l'homme, il ne manquoit plus rien à leur fureur que d'entreprendre la ruine des belles Lettres par la flétriſſure d'Homere. On voit bien que cela regarde la 4 Journée de* l'Hexameron ruſtique *de M. la Mothe le Vayer inſigne Pyrrhonien. Effectivement, il vaudroit mieux que ſur ſes vieux jours il n'euſt pas laiſſé imprimer un écrit tel que celui-là, où malgré les ménagemens qu'il garde en pluſieurs endroits, on ne peut nier qu'il n'y ait trop de penſées impures. Mais ce n'eſt pas la ſeule choſe qui ait fait tort à la derniere partie de la courſe de ce vénérable vieillard, dont la vertu avoit ſi heureuſement marché ſur les veſtiges des anciens Sages: il s'étoit remarié à l'âge de 78 ans, & c'eſt là une foibleſſe que les Philoſophes ne lui pardonneront jamais.* Au reſte, ce fils de la Mothe le Vayer avoit place parmi les Abbés ſavans; c'eſt à lui qu'on croit que Mr. Deſpreaux adreſſe ſa IV Satyre. Il publia en 1656 une Traduction Françoiſe de Florus, & la dédia au Duc d'Anjou frere unique de ſa Majeſté. Il aſſure qu'il donne ce Florus ſur les Traductions que ce jeune Prince en avoit faites. Cette Verſion eſt accompagnée d'un Commentaire docte & curieux, où celle de Coeffeteau eſt bien critiquée. Voyez les louanges que l'Abbé de Villeloin a données au pere & au fils.

(*h*) *L'endroit . . . . . où il nous apprend* qu'il n'eut pas ſujet de pleurer ſa premiere femme, *eſt bien favorable à ceux qui diſent, &c.*....] D'abord je dois avertir qu'il ne ſe plaint point d'aucune galanterie de ſon épouſe: il avoue ſeulement que les incommodités du mariage lui ſont peut-être auſſi connues qu'à tout autre. Voici ſes paroles: il écrit à un ami

Digitized by Google

de la fidélité conjugale n'eſt guere mieux obſervée que le vœu du célibat (*h*). Les Réflexions qu'il a faites dans un autre endroit de ſes Livres donnent lieu de s'ima-

qui lui avoit fait ſavoir, qu'un certain homme s'étoit ſéparé de ſa femme pour cauſe d'adultere. „Ne penſez „pas que je veuille vous paranympher „ici un genre de vie, dont je ne „connois peut-eſtre pas moins tous „les inconvéniens, que ceux qui en „ſont les plus dégouſtés. J'ai toûjours „pris ce ſommeil dont Dieu aſſoupit „noſtre premier pere devant que de luy „préſenter une femme, non-ſeule„ment pour un avis de nous défier „de noſtre veue, comme d'une très„mauvaiſe conſeillere là-deſſus, mais „encore pour une inſtruction morale, „que perſonne vraiſemblablement ne „s'en chargeroit, ſi l'on avoit les „yeux de l'eſprit aſſez ouverts, pour „voir dans l'avenir à combien d'in„fortunes celuy-là ſe ſoûmet, qui „accepte une ſocieté ſi périlleuſe. „Et je n'ai jamais lû le premier „vers du dixiéme Livre de la Me„tamorphoſe d'Ovide, où il donne „au Dieu Hymenée une robe de „ſaffran, ſans m'imaginer que ce „Poëte nous a poſſible voulu faire „leçon de ce qui eſt ſi eſſentiel au „mariage. Les ſoucis d'une famille „dont vous vous chargez, l'expo„ſition où vous entrez à tant de coups „de fortune, la jalouſie inévitable „que vous aurez d'une femme, pour „peu qu'elle vous agrée, ou que „votre honneur vous touche, ne ſont„ce pas autant de ſujets de Jauniſſe? „Et n'eſt-ce pas une merveille ſi le „tempérament le plus ſanguin, ou „le plus enjoué, ne tombe par-là „dans une paſſion iſterique? Mais „après tout, il faut acquieſcer à nos „deſtinées, & à ce que les plus ſages „Légiſlateurs nous ont ordonné pour „le mieux ſur ce ſujet. Nous ne pouvons pas changer leurs décrets, „& nous pouvons nous rendre en„core plus miſérables, en prenant „une route beaucoup plus périlleuſe „que celle qu'ils nous ont preſcrite". Par ces dernieres paroles il fait entendre, que les inconvéniens du mariage ne ſont point le pis aller de la condition humaine; c'eſt ce qu'il avoit dit clairement dans les pages précédentes. *Je ſuis trompé ſi cet homme ne trouve le remede qu'il veut appliquer à ſon infortune pire que le mal qu'il a cru intolérable; & s'il n'expérimente à la longue qu'en beaucoup de façons le concubinage a quelque choſe encore de plus dur que le mariage. Car il me ſemble que ce n'eſt pas aſſez dire de prononcer ſimplement avec cet ancien*

Une amie de loin eſt un auſſi grand mal qu'une femme à la maiſon.

. . . . . *Il eſt bien plaiſant s'il croit trouver plus de correſpondance dans le libertinage, & s'il penſe eſtre animé avec plus d'ardeur & de ſincérité tout enſemble, où l'on n'employe que des feux d'artifice. Vous avez connu auſſi bien que moi des perſonnes plus empeſchées à ſe tirer des embarras qui viennent d'une vie licentieuſe, & telle qu'il ſe l'imagine, qu'on ne le peut eſtre parmi toutes les diſgraces qui ſuivent des nopces infortunées.* Tout cela eſt digne de la ſageſſe & de l'eſprit de ce grand Auteur. Mais venons à ce qu'il a dit de plus eſſentiel au Commentaire de mon Texte.

„Je ne veux pas pénétrer ſi „avant que vous faites dans les ſe„crets de mariage. Il me ſuffit de „vous dire qu'il y a long-temps „que ſans être grand Prophete, l'on „pouvoit prédire cette aventure „Jamais homme n'a fait paroiſtre „une amour plus folle pour ſa fem„me, qu'il témoignoit affectionner „avec toutes les paſſions d'un Ru„ſien. Or c'eſt un grand défaut à „un homme ſage, qui ſe doit fort „éloigner de ce procedé; *Adulter eſt „uxoris amator acrior;* & c'eſt ſe„lon le ſens de Laberius mettre ſoi„meſme ſa femme dans le libertiſnage, qu'on nomme aujourd'huy „Coquetterie, de la traiter de la „ſorte. Auſſi ne ſauroit-on nier

s'imaginer qu'il connoiſſoit pas expérience les mauvais côtés du

„que la façon de vivre de celle-ci „n'ait eſté telle à la fin, que ce „n'eſt pas luy faire grand tort, ni „eſtre fort crédule, de croire une „partie des gentilleſſes dont ſon ma„ri l'accuſe. Et néantmoins, que „luy impute-t-il, que d'avoir veſcu „à la mode? En verité nos mœurs „ſont arrivées pour ce regard à une „étrange période; & la proſtitu„tion de ce ſexe, par ceux-meſmes „qui croyent que leur honneur dé„pend abſolument de ſa conduite, „n'eſt pas concevable par le raiſon„nement, n'y ayant que ce que „nous voyons tous les jours qui la „puiſſe faire croire. Et jamais la „Grammaire Latine ne rendit par „ſes preceptes la corne ſi indécli„nable, que noſtre conduite, inſenſée „pour ce regard, l'a fait inévita„ble en ce temps par une plaiſan„te ſynonymie". Ne croyez pas que la Mothe le Vayer ſoit le ſeul Auteur qui prononce des arrêts ſi effroyables & ſi ſatyriques: une infinité d'autres Livres nous menent à ce jugement. Je ſerois trop long ſi je les voulois indiquer: voyez ſeulement quelques-uns des plus nouveaux, ſoit qu'ils ſe terminent en *ana*, ſoit qu'on les appelle Contes, Lettres, Mémoires, Comédies, Nouvelles, &c. Ils nous repréſentent l'impudicité comme un déluge de Deucalion qui couvre toute la terre, & comme un mal que le mariage facilite au lieu de le réfréner.

Ils nous portent à conclurre que le temps dont parle Seneque eſt revenu, le temps, dis-je, où la multitude des adulteresſes effaçoit la honte de ce crime, où la fidélité conjugale étoit une preuve de laideur, où l'on ne prenoit un mari qu'afin d'irriter l'amour d'un galant.

Les partiſans des vœux monaſtiques ſe prévalent de cela; comme ſi l'on ne pouvoit plus les combattre par la raiſon que l'incontinence, qui excite naturellement au mariage, & qui eſt preſque toûjours la cauſe du mariage, doit être laiſſée dans la pleine liberté de recourir à ſon but. Qu'elle y parvienne tant qu'elle voudra, diſent-ils, elle n'en eſt point domtée, & autant vaut-il la brider par le vœu du célibat, que par la promeſſe ſolennelle de la fidélité conjugale. Ce ſont deux ſortes de fermens qui doivent être auſſi inviolables l'une que l'autre; & ſi l'une n'eſt pas mieux gardée que l'autre, comme la pratique le montre, que gagneroit-on par l'abrogation des loix monaſtiques? On ne ceſſe de crier que les Religieux & les Religieuſes commettent enſemble mille & mille faletés. On fait des liſtes épouvantables des bâtards & des avortons, & de tels autres déſordres provenans du célibat des Eccléſiaſtiques. Mais je vous prie, ſi ces perſonnes, engagées à la continence par le vœu du célibat, demeuroient libres dans le monde, ne ſe porteroient-elles pas à des ſouillures encore plus grandes? Lifez un peu ce que les Auteurs rapportent des avortemens de Paris. Sous la couverture du mariage, hors de la crainte des ſuites, à quoi ne s'abandonne-t-on pas? Et ſi celles qui ont à craindre l'embarras où ſe trouva le renard, je veux dire la néceſſité de ſe tenir enfermées, juſques à ce qu'elles ayent le ventre plat comme quand elles entrérent, font le ſaut, doit-on ſe promettre rien de bon de celles qui en pareil cas n'ont pas beſoin de ſe cacher, le mariage couvrant leur faute aux yeux du public? Mais vous avez beau faire, partiſans des vœux monaſtiques, vous ne perſuaderez jamais avec tous les témoignages qu'il vous plaira de citer de la Mothe le Vayer, & de cent autres Auteurs, que la promeſſe de fidélité conjugale ne ſoit mieux gardée que le vœu de célibat, & que l'hymen ne ſoit un remede d'incontinence pour un grand nombre de perſonnes. Il ne faut pas trop preſſer ce qu'a dit un fort honnête homme, également recommandable par la gloire de ſon pere, & par ſa propre vertu. Il a dit dans l'un des meilleurs Ouvrages que nous ayons ſur la Morale Chrétienne, intitulé *de la Paix de l'Ame & du Contentement de*

Digitized by Google

du mariage, les querelles du jour, la maniere de les appaiſer la nuit,

l'Eſprit, Livre ſérieux, grave, & rempli d'onction, qu'un mari dont la femme n'eſt point fidelle doit *pratiquer le grand remede aux maux irremédiables, qui eſt la patience, & que la bonne compagnie de tant d'honnêtes gens qui ſont en la même condition aide à le ſupporter, & qu'il ne le faut pas trouver plus étrange que de porter un chapeau à la mode.* Encore un coup, il ne faut point trop preſſer cette expreſſion ; car le nombre de ceux qui ſuivent la mode dans leurs habits, ſurpaſſe le nombre de ceux que ce ſage Théologien veut conſoler.

Ce que j'ai dit du renard ſera plus intelligible, quand j'aurai conté à ces Meſſieurs ce que j'ai lû touchant les mauvais effets des vœux qu'ils veulent juſtifier. C'eſt un conte dont je n'ai pu encore trouver le fond dans les Annales Eccléſiaſtiques : j'ai mis des gens en quête pour le trouver. En attendant voici tout ce qui en eſt venu à ma connoiſſance. Environ l'an 1537, la Comteſſe de Guaſtalla, par le conſeil d'un Jacobin nommé Baptiſte de Creme, fonda une Confrairie *de la Victoire de ſoy-meſme contre la chair . . . . . Pour gagner ceſte victoire, une certaine Dame nommée Julie* mettoit dans un lit un jeune homme *avec une jeune fille, & leur mettoit au milieu un crucifix comme une barre entre-deux, afin qu'ils ne ſe donnaſſent des coups de pié, tout ainſi qu'on met des perches ou barres entre les chevaux : & c'étoit là l'eſprenve.* Cette Confrairie ſe multiplia prodigieuſement. *Souventes-fois telles Dames*, dit mon Auteur, *vont en pluſieurs villes qui leur ſont circonvoiſines, pour viſiter leurs preſtres & beaux-peres ſpirituels, d'autant qu'elles ont leur nid en pluſieurs cités. Mais ſouvent il leur advient comme il fiſt à un certain renard affamé, lequel entra dedans une chambre par un pertuis, la où il mangea tant, que le ventre lui devint ſi gros qu'il n'en pouvoit plus ſortir : ainſi en prend-il ſouvent à ces bonnes Dames, quand elles entrent dedans les chambres de leurs beaux-peres confeſſeurs, le ventre leur devient ſi enflé, qu'elles ſont contraintes de demeurer là, & de n'en bouger juſqu'à ce que le fruict ſoit meur, à cauſe du repas qu'elles ont faict par trop exceſſif : ce qu'il leur advient par leur gourmandiſe, d'autant qu'elles ſont affamées comme ce renard ſuſdict.* Il aſſûre qu'à Veniſe & en d'autres villes on chaſſa *ces Garnemens de Guaſtaliens.*

Retournons à la Mothe le Vayer. Il obſerve judicieuſement que cette femme répudiée s'étoit perdue par la faute de ſon mari, qui l'aimoit trop laſcivement. Brantome par cette raiſon met ſur le compte de pluſieurs maris la mauvaiſe vie de leurs épouſes. Généralement parlant, on peut aſſûrer que la part des hommes dans tous ces déſordres eſt infiniment plus grande que celle des femmes. Ils ſont les inſtigateurs, les ſolliciteurs, les ſéducteurs. C'eſt ce qu'un Auteur du XVI Siecle expoſe très-bien pour la juſtification du beau ſexe. *L'on voit peu ſouvent*, dit-il, *des femmes ſuperbes, cruelles, meurdrieres, yvrongnes, gourmandes, ſacrileges, larronneſſes, & generalement tachées de tous genres, & eſpece de tous maux & vices ainſi qu'eux : ains aucontraire, ſont, pour la pluſpart, humbles, gratieuſes, ſobres, chaſtes, ſages, & charitables, de cœur doux & humain : & s'il y en a, comme l'on me pourroit alléguer, quelques-unes vitieuſes, je dy & maintiens qu'elles ſont à ce induites & incitées le plus ſouvent par les hommes, ſans l'induction deſquels, s'en trouveroit point, ou peu de telles. Et pour parler plus ouvertement, pour un petit nombre de mauvaiſes femmes qu'il y a, la plus part des hommes ne valent rien. Et ſi aucun me veut à ce contredire, je lui demande, quels ſeroyent les hommes s'ils eſtoyent ainſi communément induits, excités, & ſollicités par les femmes à mal, vice, & peché, comme elles ſont par eux ? veu que d'eux-meſmes, & ſans aucune perſuaſion, ils ſont ja tant corrompus & vitieux ? lequel doit l'on eſtimer plus excuſable celui qui par l'induction d'autrui laiſſe la vertu, & l'homme s'efforce lui meſme la chaſſer, teſmoing l'experience qu'en voyons journellement : & par laquelle je m'esbahy d'avantage de ces nouveaux hommes, leſ-*

Digitized by Google

nuit, &c. (*i*). Il vécut encore quelques années depuis ſes ſecondes noces, & mourut l'an 1672. Je parlerai des Editions de ſes Oeuvres (*k*).

„ L'Aca-

quels ne ceſſent de blaſmer aux femmes un vice qui leur eſt trop plus commun qu'à elles : & bien qu'ainſi ne ſuſt & que les femmes (comme ils diſent) fuſſent ſujettes à la lubricité & luxure (ce que toutesfois je nie) ne devroyent-ils eſtimer autant ou plus vilain, & abominable, une infinie quantité d'autres vices & imperfections qu'ils ont en eux & le moindre deſquels n'eſt moins à blaſmer qu'icelui? Je ne ſai dont tel erreur leur procede. ſinon qu'ils veulent condamner autruy pour ſe juſtifier, ce que toutesfois ils ne feront en mon endroit : car je les cognoy preſque generallement tous tant adonnés à ce meſme vice, entre autres, qu'il n'y a ſi petit & malheureux d'entr'eux qui ne deſire accomplir & aſſouvir ſa volupté avec toutes & autant de femmes qui lui plaiſent : tellement que ſi l'honneſteté & chaſteté d'elles n'y répugnoit, il n'y auroit non plus de continence entre les humains, qu'entre les beſtes brutes Mais comme nous voyons, encores que ſans ceſſe elles ſoyent ſollicitées, & qu'avec trop moindre peyne que les hommes elles puiſſent avoir le comble de leur plaiſir, ſi les voit-on peu ſouvent tomber en telle faulte : laquelle, encor qu'elle ſoit plus blaſmée en elles qu'aux hommes qui en font preſque vertu, ſi n'eſt-elle moins des plaiſante à Dieu de l'un que de l'autre : & trouve fort eſtrange qu'elles ſoient ſi aigrement blaſmées de ce meſme dequoy ces fols ſe glorifient, & qu'elles font le plus ſouvent avec quelque droict ou excuſe : où eux ils ne s'en ſauroient excuſer. Ce qu'on a dit depuis peu ſur la foibleſſe des hommes, & ſur la force des femmes, dans un Livre intitulé *Moliere Comedien aux Champs Eliſées*, eſt la meilleure choſe qui ſoit dans l'Ouvrage ; & ſans doute celui qui a fait la Satyre des maris, pour répondre à Mr. Deſpréaux Auteur de la Satyre des femmes, a eu une plus ample matiere que Mr. Deſpréaux.

(*i*) *On a lieu de s'imaginer qu'il connoiſſoit par expérience les mauvais côtés du mariage, les querelles du jour, la maniere de les appaiſer la nuit, &c.*] Voyez la Lettre qu'il écrivit à un homme qui lui avoit demandé conſeil ſur le mariage. Il y fait d'abord le dénombrement de quelques imperfections que Les Anciens ont attribuées à l'autre ſexe, & puis il ajoute : „Mais ni ce défaut de capacité, ni aſ„ſez d'autres vices dont celles de ce „temps abondent plus que jamais, ne „ſeroient peut-être pas ſi conſidéra„bles, ſi nous avions les remedes que „les Anciens pratiquoient contre les „plus incorrigibles. Car outre la ré„pudiation qui leur eſtoit permiſe s'ils „trouvoient leurs femmes dans de bien „légeres fautes, ils avoient droit en „quatre cas de leur oſter la vie, & „elles en couroient le hafard autant „pour avoir beu du vin, ou employé „de fauſſes clés, comme pour avoir „ſuppoſé des enfans, ou commis un „adultere. . . . . Or comme nos Loix „ſont fort éloignées d'une ſi grande „ſéverité, il ſe trouve que leur indul„gence favoriſe les débauches & la „dépravation des femmes juſques à „tel point, que n'eſtant aujourd'hui „retenues par nulle ſorte de crainte, „je ne vois rien qu'on doive raiſonna„blement eſpérer des plus retenues. „Que s'il en faut excepter quelques„unes, pour ce qui touche l'honneur, „qui vous garantira du reſte de leurs „infirmités, que les plus grands Phi„loſophes ni les puiſſans Empereurs „n'ont pu corriger ? Philippe de Ma„cedoine proteſtoit de fort bonne gra„ce, qu'il ne connoiſſoit point d'hu„meur belliqueuſe comme celle de „ſa femme Olympias, qui lui faiſoit „inceſſamment la guerre. Leurs jeux, „leurs excés de bouche, & le reſte „de leurs profuſions, excedent au„jourd'hui celles des plus débauchés „de noſtre ſexe, & ſont bien-toſt reſ„ſentir à un mari la verité du Pro„verbe Italien, *ſpoſa di ſpeſa, noce che „nuoce.* Ne penſez pas pourtant que „les chagrins ni les riottes de la jour„née vous exemptent des devoirs de „la nuit. Il n'y a point de repos ni „de pacification à eſpérer, ſi elle ne

Digitized by Google

„L'Académie Françoiſe le conſidéroit comme un de ſes „premiers ſujets: mais le monde le regardoit comme un bouru „qui vivoit à ſa faintaiſie, & en Philoſophe ſceptique. Sa „phiſi-

„vient de ce coſté-la. Et vous éprou-„verez que la pluſpart d'entre elles „reſſembloient à cette fontaine de „Hammon, qui pour être très-froide „le jour, n'en eſtoit pas moins bouil-„lante la nuit." Quand un homme marié tient ce langage, il donne un très-grand ſujet de croire, 1, Qu'il a paſſé bien ſouvent par cette épreuve; 2, Que c'eſt ce qui lui a fait ſi bien connoître le ſeau qu'on doit appoſer aux réconciliations: 3, qu'il eſt bien ſtylé à diſtinguer entre les querelles d'Allemand qui lui ont été ſuſcitées, & qui ſont ſemblables à la mauvaiſe humeur d'un créancier mal payé, & les querelles qui naiſſent d'un tempérament chagrin.

(*k*) *Je parlerai des Editions de ſes Oeuvres.*] Son fils les raſſembla en un corps l'an 1653, & les dédia au Cardinal Mazarin. Cette Edition *in folio* ayant été ſuivie d'une ſeconde, il en fit une troiſieme *plus ample & plus exacte que les deux premieres*, & la dédia au Roi l'an 1662. Depuis ce temps-là il s'en eſt fait une en quinze Volumes *in* 12, qui contient plus de Traités que la derniere Edition *in folio* qui étoit en trois Volumes. Ces trois Volumes *in folio* ne ſont que les douze premiers Tomes de l'Edition *in* 12. Les XIII, XIV, & XV, contiennent les Livres que l'Auteur donna au public l'an 1667, 1668, & 1669. Il y a beaucoup de profit à faire dans la lecture de cet Ecrivain, & nous n'avons point d'Auteur François qui approche plus de Plutarque que celui-ci. On trouve de belles penſées répandues dans ſes Ouvrages, on y trouve de ſolides raiſonnemens. L'Eſprit & l'Erudition y marchent de compagnie. L'eſprit paroîtroit ſans doute beaucoup plus s'il alloit ſeul: les Autorités & les Citations, qui l'accompagnent, l'offuſquent ſouvent; mais en quelques endroits il tire ſon plus grand brillant de l'application heureuſe d'une penſée étrangere. L'Auteur s'étoit appliqué entre autres lectures à celle des Relations des Voyageurs. Ordinairement chacun a un but particulier dans cette lecture. Mr. Daillé ne s'y attachoit, que pour y trouver des différences entre la maniere dont les Apôtres avoient converti les anciens Païens, & la maniere dont les Miſſionaires du Pape convertiſſent les nouveaux. Notre le Vayer ſe propoſoit une autre choſe; il ne cherchoit que des Argumens de Pyrrhoniſme. La diverſité prodigieuſe qu'il rencontroit entre les mœurs & les uſages de différens peuples le charmoit: il ne peut cacher la joie avec laquelle il met en œuvre ces matériaux, & il ne cache pas trop les conſéquences qu'il voudroit que l'on en tirât; c'eſt qu'il ne faut pas être auſſi déciſif qu'on l'eſt à condamner comme mauvais & déraiſonnable, ce qui ne ſe trouve pas conforme à nos opinions & à nos coûtumes. Je ne ſai pas s'il croit avec Cardan que l'Opinion eſt la Reine du Genre humain: mais je crois qu'il auroit pû faire une Harangue auſſi bonne ſur l'Empire de l'Opinion que celle de Schuppius. Son Traité de *l'Inſtruction de Monſeigneur le Dauphin*, & celui de la Philoſophie des Païens, ſont des meilleurs qu'il ait faits. Celui des Hiſtoriens eſt bon: mais comme Mr. Baillet le remarque finement, il ne lui a pas coûté beaucoup de peine. J'y ai remarqué bien d'autres fautes que celles dont j'ai fait mention dans les Articles de Suetone & de Tacite. *Perſonne n'ignore que* ſes *derniers œuvres ne ſoient bien moins raiſonnables, que celles qu'il avoit compoſées dans la fleur & la vigueur de ſon âge.* Ce ſont les paroles de Mr. Baillet.

Mr. de Vigneul-Marville prétend que les Ouvrages de la Mothe le Vayer *ne ſont qu'un amas de ce qu'il avoit trouvé de meilleur dans le cours de ſes lectures: qu'on liſoit autrefois ces ſortes de rhapſodies, mais qu'elles ne ſont plus de noſtre gouſt.* Il y a trop de dureté & trop d'injuſtice dans ce jugement: les

Digitized by Google

„phiſionomie & ſa maniere de s'habiller faiſoient juger à qui„conque le voyoit, que c'étoit un homme extraordinaire. Il „marchoit toûjours la tête levée & les yeux attachés aux en„ſeignes des rues par où il paſſoit". *Avant que l'on m'apprît*, continue l'Ecrivain dont j'ai tiré ce paſſage, *qui il étoit, je le prenois pour un Aſtrologue, ou pour un chercheur de ſecrets & de pierre philoſophale.* Ceci ne doit ſervir qu'à confirmer ce qu'on a vû ci-deſſus. Il avoit des couſins dont les deſcendans font une très-belle figure dans les Charges de la Robbe.

X.

XENOCRATE, l'un des plus illuſtres Philoſophes de l'ancienne Grece, naquit à Chalcedoine, & ſe mit de très-bonne heure ſous la diſcipline de Platon, & eut toûjours pour lui beaucoup de reſpect, & beaucoup de fidélité (*a*). Il étudia ſous ce grand Maître en même temps qu'Ariſtote, mais non pas avec les mêmes talens; il avoit beſoin d'éperon, l'autre avoit beſoin de bride: c'eſt ainſi que Platon jugeoit d'eux, & il

perſonnes équitables mettront toûjours une grande différence entre les Ecrits de la Mothe le Vayer, & les Rhapſodies. Ce n'étoit point un Auteur qui entaſſât des paſſages les uns ſur les autres à la maniere des Compilateurs d'un *Florilegium* ou d'un *Polyanthea*. Il ſe contentoit de confirmer ſes penſées par celles des plus excellens Auteurs de l'Antiquité, ou d'employer des éruditions qui fourniſſoient de nouvelles vûes par l'application qu'il en faiſoit, & par les conſéquences qu'il en tiroit. Ce n'eſt point ce qu'on appelle Rhapſodies. Il débite du ſien une infinité de choſes, il y mêle beaucoup de ſel, & beaucoup d'eſprit; & s'il y mêle auſſi beaucoup de choſes d'emprunt, & qui ne ſont pas choiſies avec aſſez de diſcernement, il ne laiſſe pas d'être vrai qu'il réſulte de tout cela un Ouvrage dont la lecture eſt très-utile, & qui plaît encore à quelques bons connoiſeurs. Monſr. de Vigneul Marville croit faire beaucoup d'honneur à la France en diſant, que les *Rhapſodies* de la Mothe le Vayer *ne ſont plus de noſtre gouſt*, & qu'on ne perd plus de temps à les Lire; mais il eſt à craindre qu'on ne ſe confirme par-là dans le jugement que ſont pluſieurs Etrangers, que la France trop dégoûtée de tout ce qui ſent l'Erudition ne s'occupe qu'à polir ſa langue, & qu'à bien tourner des Portraits & des Caracteres. Les meilleurs Ecrits des premiers Académiciens ne ſont pas moins négligés que ceux de la Mothe le Vayer; cependant l'on tombe d'accord que l'Académie Françoiſe n'a jamais été mieux remplie que dans ſes commencemens.

(*a*) *Il eut toûjours pour* Platon, *beaucoup de reſpect, & beaucoup de fidélité.*] Il l'accompagna au voyage de Sicile, & fut avec lui à la Cour de Syracuſe. Denys le Tyran ſe ſervit un jour de ces paroles en parlant à Platon, *Quelqu'un vous coupera la tête:* Perſonne dit Xenocrate, ne le ſera avant que d'avoir coupé la mienne. Et notez que l'expreſſion du Tyran ſignifioit la même choſe que s'il eût dit, *Je vous couperai la tête.* Cela donne une plus

Digitized by Google

il ajoûtoit qu'en les commettant enſemble il apparioit un cheval avec un âne. Mais ſi Xenocrate par la peſanteur de ſon eſprit ſe trouva très inférieur à Ariſtote, il le ſurpaſſa de beaucoup dans ce qui concerne la Philoſophie pratique : la pureté de ſes mœurs eut quelque choſe d'extraordinaire ; ſa gravité, ſa ſévérité, ou plutôt ſon auſtérité, furent de telle nature, qu'un Théologien qui lui reſſembleroit aujourd'hui paſſeroit infailliblement pour Janſéniſte & pour Rigoriſte. Il avoit acquis un tel empire ſur ſes paſſions, qu'une très-belle Courtiſane, qui avoit parié de le faire ſuccomber, perdit la gageure (*b*), quoi qu'ayant eu la liberté de ſe coucher auprès de lui, elle eût pû mettre en uſage tous les tours de ſon métier pour l'animer à jouir d'elle. Voilà un triomphe auſſi remarquable que celui de ſaint Aldhelme, & de quelques autres canoniſés qui ſont ſortis impunément de telles épreuves, à ce qu'on dit. La chaſteté ne fut point l'unique vertu de ce Philoſophe : toutes les autres parties de la tempérance éclatérent dans ſa conduite (*c*) ; il n'aima ni les plaiſirs, ni les ri-

grande idée de la généroſité de Xenocrate. Nous avons vû ci-deſſus, ce que l'on conte de ſon zele pour l'honneur de Platon maltraité par Ariſtote. J'ajoute qu'il ſouffrit très-patiemment les réprimandes de Platon ; & lorſqu'on le voulut exciter à ſe défendre, il ne répondit autre choſe ſi ce n'eſt, *Il me traite ainſi pour mon profit.* Au lieu de cela on trouve tout le contraire dans un Ecrivain Latin : on y trouve, 1, qu'il fut rapporté à Platon que Xenocrate avoit mal parlé de lui. 2. Que Platon n'en voulut rien croire. 3. Que le Délateur demanda d'un air audacieux la cauſe de cette incrédulité. 4. Que Platon répondit, il n'eſt pas croyable qu'une perſonne que j'aime tant ne m'aime auſſi. 5. Que le Délateur s'offrit de jurer. 6. Que Platon n'en voulut pas venir là, & qu'il mit fin à l'affaire par ces paroles : *Xenocrate n'eût jamais parlé de la ſorte, s'il n'eût jugé que cela m'étoit utile.* Il me ſemble que ce conte de Valere Maxime eſt la corruption, ou bien la tranſpoſition de celui qu'on trouve dans Elien, & qui confirme le Texte de cette Remarque.

(*b*) *Une très-belle Courtiſane qui avoit parié de le faire ſuccomber, perdit la gageure.*] J'en parle ailleurs : mais j'ajoute ici ce que Valere Maxime ſuppoſe des circonſtances qui ſervent à relever le mérite de la Victoire : car elle fut complete, quoique toutes choſes favoriſaſſent l'ennemi. Il veut que la Courtiſane ait pris ſon temps lorſque Xenocrate avoit bien bû ; & il ajoute que ce Philoſophe ne refuſa pas les careſſes de la main, & de la voix, & que Phryné eut une auſſi longue permiſſion qu'elle voulut.

(*c*) *Toutes les autres parties de la tempérance éclatérent dans ſa conduite.*] On peut oppoſer à cela le vin dont nous venons de voir qu'il étoit chargé lorſque Phryné le tenta. On peut auſſi m'oppoſer le conte que nous liſons dans Athenée : cet Auteur rapporte que Xenocrate gagna la Couronne d'or que le Tyran de

richeſſes, ni les louanges. On ne put jamais le corrompre par,

Syracuſe avoit promiſe à celui qui vuideroit le premier une certaine meſure de vin. Un homme, me dira-t-on, qui gagne le prix deſtiné au plus grand buveur dans la Cour d'un Prince ivrogne, n'eſt point ſobre : or Xenocrate a remporté ce prix-là; donc il n'eſt point ſobre. Souvenez-vous auſſi qu'Elien a inſéré Xenocrate dans le Chapitre, où il donne le Catalogue de ceux qui amoient à boire, & qui pouvoient boire beaucoup. Le premier dans cette Liſte eſt le Tyran de Syracuſe, qui promit la Couronne d'or que Xenocrate remporta; cette Couronne, dis-je, qui devoit être la récompenſe de celui qui ſurpaſſeroit les autres à boire beaucoup. Après cela vous verrez que l'Objection eſt munie de toutes les preuves néceſſaires. Ce ſeroit en vain que l'on répondroit que Xenocrate fut admiré en cette rencontre ; car l'Hiſtorien qui dit cela avoit raconté une autre choſe qui eſt effectivement louable : c'eſt que le vainqueur ne garda point la Couronne d'or, il la mit ſur une Statue de Mercure en ſe retirant chez ſoi. Il avoit accoutumé les autres jours de mettre une Couronne de fleurs ſur cette Statue : mais ce ſoir-là il y mit la Couronne d'or. C'étoit un ſigne de déſintéreſſement : c'étoit faire voir qu'en l'honneur des Dieux il pouvoit auſſi aiſément ſe défaire d'une choſe très-précieuſe, que d'un bouquet. Si l'on s'opiniâtre à ſoûtenir qu'Athenée a voulu dire que Xenocrate fut admiré, & à cauſe de cela, & à cauſe auſſi qu'il avoit pû boire plus que les autres, on gagnera peu de choſe : tout ce qu'on admire n'eſt pas une bonne qualité morale : on admire beaucoup de choſes par la ſeule raiſon de leur ſingularité, & c'eſt ſur ce pié-là que l'on pouvoit admirer qu'un Philoſophe eût gagné le prix ſur tous les buveurs de Syracuſe. C'étoit à lui à être vaincu : il devoit même s'éloigner d'un tel combat ; & s'il eût été tempérant, il n'eût point paru dans cette lice. Voyons donc ſi l'on peut imaginer quelque autre voie de juſtification.

Il faut dire que des gens fort ſobres peuvent être d'un tempérament à boire beaucoup ſans en perdre la raiſon. Socrate, dont l'auſtérité de vie, & dont la ſobriété ſont inconteſtables, n'almoit *pas à boire : néanmoins quand on l'y forçoit, perſonne ne luy pouvoit tenir teſte ; & il y avoit cela d'admirable, qu'il ne s'en eſtoit jamais trouvé incommodé, & qu'il n'y avoit point de difference entre Socrate à jeun, & luy-meſme au ſortir d'un feſtin & d'une rejouiſſance.* Si un tel homme dans quelque cas extraordinaire, comme étoit la Fête que l'on célébroit à Syracuſe lorſque Denys le Tyran deſtina la Couronne d'or au plus grand buveur, fait épreuve de ſes forces, & gagne le prix, il ne faut pas en conclurre que ce ſoit un intempérant. Il ne perdra point pour cela la qualité d'homme ſobre : il faut raiſonner de cette vertu comme des autres qualités habituelles. Elles fondent un titre que l'on ne perd point par quelque acte de la qualité oppoſée. Monſr. Daillé fit cette Remarque lorſqu'on l'accuſa d'avoir traité *de viſionnaire extravagant* Mr. Cottiby. „Le peu d'at-„tention quelquefois", répondit-il, „& ſouvent le trop de paſſion, met-„tra une penſée folle, ou extrava-„gante, dans l'eſprit d'un homme „ſage. Vous ne l'appellez pas *fol* „pour cela. Si vous en croyez Ho-„race, le bon Homere ſommeille quel-„quefois. Accuſerez-vous Horace „d'avoir outragé cet écrivain incom-„parable, qu'il eſtime & admire ſi „fort ailleurs? Direz-vous, qu'il l'a „appelé un *Poëte endormi, lâche, reſ-„veur, & engourdy* ? Non : car ces „Noms-là, auſſi-bien que ceux de „*Calomniateur* & de *Viſionnaire*, ne ſe „donnent qu'à ceux qui ont les habi-„tudes de ces vices, & non à ceux „à qui il eſt ſimplement échappé „quelques actions ; mais rarement, „ou par une foibleſſe humaine, ou „par la force de quelque cauſe ex-„traordinaire ; *Une arondelle* (com-

Digitized by Google

par des préſens (*d*), & il s'acquit une ſi haute réputation de ſin-

„me dit le Philoſophe ſur un ſujet „ſemblable) *ne fait pas le printemps*". Cela ſuffit à juſtifier ce que j'aſſure de Xenocrate.

Diſons en paſſant que deux fort doctes Critiques ſe perſuadent, qu'il n'étoit pas à Syracuſe lorſqu'il remporta ce prix, & que ce fut dans Athenes même qu'il le gagna. J'avoue que leur ſentiment eſt probable : mais il me paroît moins probable que celui que j'ai ſuivi. On ne peut nier que Xenocrate n'ait été à la Cour du Tyran Denys, & qu'alors il ne fût encore bien jeune. N'y a-t-il donc pas plus d'apparence qu'il s'émancipa à boire en cette occaſion, que dans la ville où il s'étoit mis ſur le pié d'un Philoſophe tout-à-fait auſtere ?

Quelle preuve plus authentique pourroit-on avoir de ſa grande ſobriété, que ce Proverbe des Anciens, *Le fromage de Xenocrate*. On ſe ſervoit de cette façon de parler quand on vouloit dire qu'une choſe duroit long-temps. Celui qui rapporte cette particularité, ajoûte, 1, qu'il ſe paſſoit un ſi long temps depuis que ce Philoſophe avoit mis en perce un barril juſques à ce qu'il l'eût vuidé, que le vin perdoit toute ſa vertu. 2. Que Xenocrate jettoit quelquefois ſes proviſions, parce qu'elles étoient devenues rances, ou qu'elles s'étoient moiſies. Cela ne ſeroit point arrivé chez une perſonne moins frugale.

(*d*) *On ne put jamais le corrompre par des préſens.*] La Cour de Macedoine corrompoit par ce moyen beaucoup de perſonnes dans les Républiques du voiſinage, & quand on refuſoit ſes préſens, on donnoit aſſez à connoître qu'on ne ſeroit jamais de démarche contre les vrais intérêts de ſa patrie. Xenocrate s'y prit de cette façon, il refuſa les préſens du Roi Philippe ; de-là vint que ce Monarque n'eſpérant point de le gagner le traita incivilement. Il ne l'admit point aux Conférences qu'il avoit avec les autres Ambaſſadeurs de la République d'Athénes. Il les avoit adoucis par ſes libéralités, par ſes feſtins, & par ſes careſſes. Xenocrate conſervant toute ſa roideur, toute ſon intégrité, ne parut point aux audiences ni aux feſtins comme ſes Collegues. Ils ſe plaignirent qu'il n'avoit ſervi de rien dans cette Ambaſſade, & l'on étoit prêt à le condamner à l'amende : mais il découvrit tout le ſecret, & avertit les Athéniens qu'il étoit bien néceſſaire de veiller au bien public, puiſque les autres Ambaſſadeurs avoient été corrumpus par des préſens. Cela lui fit recevoir un double honneur. Il ne voulut point recevoir l'argent qu'Antipater lui envoya, & lorſqu'il prit une petite partie de la ſomme que les Députés d'Alexandre lui apportérent, ce ne fut qu'afin de ne pas témoigner quelque mépris pour ce grand Monarque. Un autre Hiſtorien dit qu'ayant accepté quelque choſe, il renvoya le reſte à Alexandre : il en a plus de beſoin que moi, ajoûta-t-il ; car il nourrit un plus grand nombre de gens. Ce ſont toutes Maximes d'une excellente Morale ; c'étoit marquer les vraies ſources de l'avarice, & du mépris des richeſſes. Notons que Valere Maxime, qui ne pouvoit pas ignorer ce que Ciceron rapporte, en a retranché une circonſtance qui ne l'accommodoit pas. Il vouloit trouver un jeu d'antitheſes & de paralleles, il vouloit lier enſemble le triomphe remporté ſur Phryné, & le triomphe remporté ſur l'or d'Alexandre. Il avoit dit que Xenocrate au jugement même de Phryné avoit été une Statue : il trouva ingénieux de dire que ce Philoſophe ne fut pas moins une Statue par rapport aux charmes de l'or, que par rapport aux charmes d'une Courtiſane ; & d'ajoûter qu'un grand Prince voulut acheter l'amitié d'un Philoſophe, mais que le Philoſophe ne voulut point vendre la ſienne à ce grand Prince. Tous ces traits d'eſprit euſſent été émouſſés, ſi l'on fût tombé d'accord que Xenocrate prit une

Digitized by Google

ſincérité & de probité, qu'il fut le ſeul que les Magiſtrats d'Athenes diſpenſérent de confirmer ſon témoignage par le ſerment (*e*). Une Leçon, qu'il faiſoit ſur la tempérance, toucha tellement le plus diſſolu débauché de ce temps-là, qu'elle lui fit prendre tout à l'heure la réſolution de renoncer aux voluptés, & de s'attacher à la ſageſſe (*f*). Cette converſion fut ferme; car le converti devint enſuite un très-grave Philoſophe. On ne doit pas attribuer ce grand changement aux charmes de l'Eloquence, mais plutôt à la gravité auſtere de Xenocrate. Les agrémens n'étoient pas ſon lot; le ſérieux, la ſévérité, ne quittoient jamais ſes manieres; & c'eſt pour cela que Platon l'exhortoit ſouvent à ſacrifier aux Graces. Cette privation de politeſſe donna du relief à la gloire qu'il s'étoit acquiſe par l'auſtérité. Il ne faut pas s'étonner qu'avec cette ſéchereſſe d'eſprit il ait eu tant d'attachement aux Mathématiques, qu'il ne vouloit point d'Ecoliers qui les ignoraſſent. Il faudroit admirer davantage qu'avec ce grand caractere de rigidité il ait eu le cœur très-ſuſceptible de compaſſion, non-ſeulement envers ſon prochain, mais auſſi envers les bêtes. On

partie du préſent. On ſupprima donc cette circonſtance. Voilà quelle eſt la bonne foi de cet Ecrivain, & celle de pluſieurs autres; ils allongent, ou ils accourciſſent les choſes, ſelon qu'ils le trouvent à propos pour les ajuſter à leurs penſées.

Le Pere Abram cite un paſſage de Themiſtius, où cette action de Xenocrate eſt attribuée à Xenophanes. Il eût fallu corriger cette mépriſe.

(*e*) *Il fut le ſeul que les Magiſtrats.... diſpenſérent du ſerment.*] On ne peut pas recevoir un plus grand honneur que celui-là. Ciceron parle de cela dans l'une des ſes Lettres à Atticus.

(*f*) *Une Leçon qu'il faiſoit ſur la tempérance.... fit prendre la réſolution de renoncer aux voluptés, & de s'attacher à la ſageſſe.*] Si une Prédication de Capucin faiſoit aujourd'hui un tel changement, on y reconnoîtroit une opération particuliere du Saint Eſprit, & l'on y admireroit l'influence d'une Grace, qui ſelon les Janſéniſtes ſeroit efficace par elle-même au plus haut degré; car celui que la Leçon de Xenocrate obligea de changer de vie n'étoit pas un voluptueux ordinaire, c'étoit un chef de parti en ce genre-là, c'étoit un homme qui faiſoit gloire de ſes débauches: ſa femme l'avoit mis en juſtice, parce qu'il la négligeoit pour s'attacher à des garçons: elle lui avoit intenté le Procès qu'on nomme *malæ tractationis*. Il n'avoit point de honte de faire voir les excès de ſon ivreſſe dans la grande place d'Athenes, accompagné d'une chanteuſe, & de joueurs d'inſtrumens. Il étoit preſque toûjours ſoû quand il ſe montroit dans les rues. Son impudicité n'étoit pas moindre que ſon ivrognerie: il marchoit toûjours bien garni d'argent, & il en cachoit même dans divers endroits de la ville afin que ſelon que le cœur lui en diroit, il eût en tout temps, & en tout lieu, dequoi fournir à la dépenſe pour aſſouvir ſes paſſions.

Digitized by Google

On affirme qu'il en donna bien des preuves, & nommément celle-ci: il cacha un moineau qui s'étoit jeté ſur lui en fuyant un épervier, & le relâcha dès-que le péril fut paſſé. Il recommanda à Polyſperchon, un homme qu'il ne connoiſſoit guere, & qui ſe montra indigne de ſa recommandation, ce qui fut cauſe qu'on l'avertit d'examiner mieux une autre fois le caractére des gens. Voilà une mépriſe qui fait connoître ſon inclination bienfaiſante. Il compoſa pluſieurs Ouvrages qui ſe ſont perdus. Il ne manqua pas de loiſir pour compoſer; car il ne perdoit guere de temps en viſites: il aimoit beaucoup la retraite du cabinet, il méditoit beaucoup, on le voyoit très-rarement par les rues: mais quand il y paroiſſoit, la jeuneſſe débauchée n'oſoit y tenir, & s'écartoit pour éviter ſa rencontre (*g*). Il fut le Chef de l'Académie vingt-cinq ans; il avoit ſuccédé la 2e année de la 110 Olympiade à Speuſippus, que Platon avoit choiſi pour ſon Succeſſeur. Il eſt étonnant qu'un Philoſophe de ce mérite ait reçu des Athéniens un ſi mauvais traitement, qu'ils le vendirent, parce qu'ils ne pouvoit point payer la capitation que l'on impoſoit ſur les étrangers. Demetrius Phalere-

Enfin c'étoit le plus fameux débauché qui fût dans Athenes. Un jour qu'il avoit bien bû, & que ſelon ſa coutume il couroit les rues avec l'équipage ordinaire, & avec ſes camarades de débauche, il entra dans l'Auditoire de Xenocrate à deſſein de s'en moquer, & d'y faire des inſolences. Tous les Auditeurs s'indignérent de ſa maniere d'agir. Xenocrate ne ſe troubla pas, il continua encore avec plus de force la Leçon qu'il avoit commencée ſur la tempérance. Quelques-uns diſent qu'il ne traitoit point cette matiere; mais qu'il abandonna ſon ſujet, & qu'il tourna ſon diſcours vers la doctrine de cette vertu, & qu'il en parla ſi noblement, & ſi gravement, qu'il fit naître tout-d'un-coup, dans l'ame de ce pécheur endurci, l'amour de la modeſtie & de la ſageſſe. Polemon, c'eſt ainſi que s'appelloit cet ivrogne, devint dès ce moment-là un Diſciple de la vertu, & un parfait imitateur de la gravité de Xenocrate. Il lui ſuccéda dans la Chaire de Philoſophie. Il renonça tellement au vin qu'il ne but plus que de l'eau. Notez que Plutarque aſſure que Xenocrate n'eut beſoin que d'un regard pour convertir Polemon.

(*g*) *Il méditoit beaucoup, on le voyoit très-rarement par les rues: mais quand il y paroiſſoit, la jeuneſſe débauchée . . . s'écartoit . . . à ſa rencontre.*] Le Traducteur François de Diogene Laërce a rendu ainſi le texte de cet Auteur: *Il ſe plaiſoit à la vie ſolitaire, juſques à paſſer tout un jour en méditation: mais ſon ordinaire eſtoit de prendre une heure d'iceluy de relaſche.* Cette Traduction me ſemble bonne, quoi qu'elle ne ſuive pas à la lettre l'Original. La Verſion Latine eſt plus littérale & moins raiſonnable; car elle diſtingue entre le temps qu'un Philoſophe médite, & le temps qu'il ne parle point. Quelle ſorte de diſtinction? Ceux qui méditent ſont-ils obligés de parler? Ne ſont-ils pas pour l'ordi-

Digitized by Google

leréus fit alors une belle action: il acheta Xenocrate, & le le remit auſſitôt en liberté, & paya la dette aux Athéniens (*h*). La

naire dans un très-profond ſilence ? Voici un autre paſſage où le Traducteur François s'eſt bien trompé. Le Sieur de Fougerolles dit: *Il paſſa la plus grande partie de ſon âge en l'Academie ſans gueres aller dehors; mais ſi d'aventure il vouloit ſortir de là pour s'en aller à la ville, on dit que quelques canailles l'attendoyent au chemin pour l'inquiéter de leur impudence & crierie.* C'eſt pervertir la penſée de l'Auteur Grec, & dérober à Xenocrate une très-belle partie de ſa gloire. Les débauchés redoutoient la vûe d'un perſonnage ſi vénérable, & n'oſoient paroître devant un homme ſi rigide dans ſes mœurs. N'eſt-ce pas un grand éloge de Xenocrate ? Ne ſurpaſſe-t-il pas ce que l'on a dit de Caton au ſujet des Jeux Floraux? Joignez à ceci le paſſage de Plutarque touchant l'efficace d'un ſimple regard de ce Philoſophe, & touchant ce qui obligea les Athéniens à le députer en Macedoine.

N'oublions pas ce que dit le même Plutarque, que Xenocrate ne ſortoit de l'Académie qu'une fois l'an, & que c'étoit afin d'honorer la Fête, c'eſt-à-dire, afin d'aſſiſter aux nouvelles Tragédies que l'on jouoit pendant la Fête de Bacchus.

(*h*) *Ils le vendirent .... Demetrius Phalereus l'accheta ..... & le remit ..... en liberté, & paya la dette aux Athéniens.*] Toutes ces choſes ſe trouvent dans Diogene Laërce, & je m'étonne que Plutarque n'en ait fait aucune mention, puiſqu'il a parlé d'une Aventure qui approche de celle-là, „Or „dit-on que l'Orateur Lycurgus vo„yant un jour comme les fermiers „& receveurs des tailles menoient „en priſon le Philoſophe Xenocra„te, à faute de payement d'un cer„tain impoſt que devoient les eſtran„gers habitans en la ville d'Athé„nes, le leur oſta par force d'en„tre les mains, & outre cela, les „pourſuivit ſi bien en juſtice, qu'il „leur fit payer l'amende pour l'in„jure qu'ils avoient faite à un tel „perſonnage, & que depuis le Phi„loſophe rencontrant par la ville les „enfans dudit Lycurgus, leur dit: „Je rends à voſtre pere une belle ré„compenſe du plaiſir qu'il m'a fait, „car je ſuis cauſe qu'il eſt loué & „priſé par tout, de ce qu'il a fait „en mon endroit". Ce que Plutarque vient de nous dire ne peut point faire de tort à l'ancienne Athenes; car les duretés des collecteurs des impôts ne tirent pas à conſéquence contre toute une Nation. C'eſt un ordre de perſonnes qui a ſes maximes particulieres, & que l'on n'approuve point, on les déteſte plutôt; gens inexorables, qui n'ont égard ni à l'eſprit, ni à la vertu, ni au ſavoir. On ne ſe tire de leurs griffes qu'en payant comptant. Et puiſque l'action de Lycurgue fut applaudie, c'eſt une marque qu'en général les Athéniens doivent être déchargés de blâme ſur ce point-ci. Mais dans l'affaire racontée par Diogene Laërce on ne peut les diſculper. ¡Quoi! permettre qu'un Xenocrate, l'honneur & l'ornement de l'Académie, ſoit ſi pauvre qu'il ne puiſſe ſatisfaire les collecteurs de la taxe impoſée ſur les étrangers, c'eſt déja un juſte ſujet de reproche; mais de ſouffrir qu'a cauſe de ſon indigence il perde la liberté, qu'il devienne eſclave, & qu'il ſoit mis à l'encan comme un Cappadocien, c'eſt une infamie d'Athenes. Perſonne donc ne fut aſſez généreux, ou pour lui prêter, ou pour lui donner la petite ſomme que le maltôtier lui demandoit? On lui laiſſa courir tous les riſques de la ſervitude, on permit qu'il fût vendu actuellement. Et que ſavoit-on s'il ne ſeroit pas acheté par quelque Marchand d'eſclaves qui le revendroit à un meunier ? Le haſard voulut qu'un honnête homme qui aimoit les Sciences l'acheta, & lui redonna

Digitized by Google

La Théologie de ce Philoſophe étoit pitoyable (*i*), comme on le verra ci-deſſous. Il vécut quatre-vingts quatre ans, ſi nous

la liberté. Il eût encore mieux fait s'il l'eût garanti de la vente, en lui donnant dequoi ſatisfaire les collecteurs. Voyez ce que l'on a dit ſur un cas pareil.

Parlons d'une autre choſe que Plutarque a racontée : „Phocion . . . „voyant que Xenocrates payoit un „certain tribut à la choſe publique, „que payoient par chacun an les „eſtrangers habitans à Athenes, lui „voulut faire donner droit de bour„geoiſie, & le faire enregiſtrer au „nombre des citoyens : mais Xeno„crates ne le voulut pas, diſant qu'il „ne vouloit point avoir part à celle „bourgeoiſie, pour laquelle empeſcher „il avoit eſté envoyé Ambaſſadeur". Pour bien entendre cela, il faut conſulter le paſſage que je citerai ci-deſſous concernant les conditions qu'Antipater impoſa aux Athéniens, lorſque Phocion, Xenocrate, & quelques autres le furent trouver comme Ambaſſadeurs d'Athenes.

(*i*) *La Théologie de ce Philoſophe étoit pitoyable.*] Il ne reconnoiſſoit point d'autres Dieux que les ſept Planetes, & le Ciel des Etoiles fixes. Cela faiſoit huit Divinités ; chaque Planete étoit un Dieu, & toutes les Etoiles fixes enſemble n'en faiſoient qu'un. Cette penſée de Xenocrate eſt abſurde, non-ſeulement ſi on l'examine ſelon les lumieres de la Révélation, mais même ſi l'on ne fait que la comparer aux Lumieres naturelles ; car nous concevons diſtinctement ſans l'aſſiſtance de la Bible, que l'idée de Dieu n'eſt ni celle d'une eſpéce, ni celle d'un genre, & par conſéquent qu'elle ne peut contenir ſous ſoi qu'un individu. C'eſt donc pécher contre la Raiſon, que d'admettre plus d'une Divinité. C'eſt une autre faute contre la Raiſon, que d'admettre des Divinités compoſées de matiere : c'eſt les aſſujettir néceſſairement à l'imperfection : c'eſt les borner, & quant au lieu, & quant au pouvoir : c'eſt en un mot ne leur donner que la différence du plus au moins à l'égard des Créatures les plus infirmes. Quelle étoit en particulier la diſparate de notre Philoſophe ! Qu'il raiſonnoit peu conſéquemment ! Il vouloit que la Lune fût un Dieu très-diſtinct de tous les autres, il diſoit le même de chaque Planete, & il ne le diſoit pas de chacune des Etoiles fixes ; il ne leur donnoit que l'avantage d'être des parties d'un Dieu. L'Objection qu'on lui propoſe dans le paſſage que j'ai rapporté eſt bonne, quoique peut-être il auroit pû l'éluder en ſuppoſant qu'une Planete eſt un Dieu tout comme Socrate eſt un animal raiſonnable. Il n'eſt pas raiſonnable entant qu'il eſt compoſé d'os & de chair, &c. mais entant qu'il poſſéde une ame qui connoît & qui raiſonne. Le Soleil, par exemple, n'eſt pas un Dieu entant qu'il eſt compoſé de cette matiere lumineuſe qui envoye ſes rayons & ſa chaleur ſur la Terre ; mais entant qu'il eſt le ſiége d'une vertu intelligente qui ſait mouvoir ce vaſte corps. Qui empêche que cette vertu ne jouïſſe du plaiſir & de la felicité ? Voilà ce qu'on auroit pu répondre à l'Objection : dénouement très-mauvais ; car cette vertu intelligente, n'étant pas la même en nombre que celle des autres Planetes, ſera clouée & concentrée dans le Soleil par une néceſſité naturelle ; & dépendra par conſéquent de la matiere du Soleil, & en ſuivra les conditions & les changemens, comme ces eſclaves que l'on appelloit *ſerviglebas*, ou *glebæ adſcriptitios*. On ne peut point concevoir de véritable bonheur dans une telle dépendance. La Doctrine de l'Ame du Monde ne choque pas tant la droite Raiſon ; elle ne partage point la Divinité en pluſieurs individus réellement ſéparés les uns des autres.

Digitized by Google

nous en croyons Lucien. D'autres disent qu' il étoit dans sa quatre-vingt-deuxieme année lorsqu'il mourut, ayant donné du front par mégarde contre un chauderon pendant la nuit. Quelques-uns prétendent qu'il vécut cent trois

Voici ce me semble une contradiction dans la Doctrine de Xenocrate. Il prenoit les Planetes pour des Dieux: il supposoit donc que la matiere des Planetes étoit une partie essentielle des Dieux; car il seroit absurde de dire que Socrate est un homme, & que le corps de Socrate n'est point essentiel à cet homme. Mais d'autre côté Xenocrate admettoit entre les Dieux, & certains Génies, une distinction qui suppose qu'il ne croyoit pas que la matiere fût une partie de la substance des Dieux. Etoit-ce savoir raisonner conséquemment? Citons Plutarque, qui observe que *Pythagoras, Platon, Xenocrates, & Chrysippus, suivant en cela les opinions des vieux & anciens Theologiens,* ont reconnu *quelques grands Dæmons,* qui n'étoient ni Dieux ni hommes, & qui „ont esté plus „forts & plus robustes que les hom„mes, & qu'en puissance ils ont gran„dement surmonté nostre nature: „mais ils n'ont pas eu la divinité pure „& simple, ains ont esté un suppost „composé de nature corporelle & spi„rituelle, capable de volupté & de „douleur, & des autres passions & „affections qui accompagnent ces mu„tations-là, travaillans les uns plus, „les autres moins; car entre les Dæ„mons il y a, comme entre les hom„mes, diversité & différence de vice „& de vertu. . . . . Platon attribue „aux Dieux Olympiques & celestes, „tout ce qui est dextre, & non pair, „& tout ce qui est senestre & pair aux „Dæmons: & Xenocrates tient que „les jours malencontreux, & les festes „où on se bat, & où on se donne des „coups, & qu'on se frappe l'estomac, „ou qu'on jeusne, où il se fait ou dit „quelque chose honteuse & vilaine, „il n'estime point qu'elles appartien„nent aux bons Dieux, ny aux bons „Dæmons; mais qu'il y a en l'air des „natures grandes & puissantes, au „demeurant malignes & mal-accoin„tables, qui ont plaisir qu'on face de „telles choses pour elles, & que „quand elles les ont obtenues, elles „ne s'adonnent plus à pis faire". Un Commentateur de Ciceron a fait une Note sur ce sentiment de Xenocrate. Il a dit que les mauvais Anges se peuvent bien plaire aux discours sales des hommes, & que si quelque chose étoit capable de les radoucir, ce seroit celle-là; mais que les jeûnes, les macérations, les flagellations, avec quoi les pénitens s'efforcent d'expier leurs fautes, déplaisent infiniment à ces malheureux Génies. Je ne sai d'où le Traducteur François de Diogene Laërce a pris ceci; „Xe„nocrate . . . . comparoit la nature „des triangles à la nature des intelli„gences: car, disoit-il, la nature di„vine est semblable à celle du triangle „équilatéral, & celle des hommes au „triangle de tous costés inégal, & „celle des Démons au triangle qui a „un costé inégal, & les autres deux „esgaux".

Je laisse ce que disoit Xenocrate que l'ame est un nombre qui se meut de lui-même. Il fit gouter à beaucoup de gens illustres cette définition: mais je ne sai si aujourd'hui l'on peut y comprendre quelque chose: je crois que les Grecs attachoient au mot *aritmos* une idée que nous n'attachons pas au mot *nombre*, & que de-là peut venir l'obscurité que nous trouvons dans cette définition de l'ame.

Observons que le Docteur Jacobin qui a écrit une Lettre au Pere le Comte sur les Cérémonies Chinoises, ne s'est pas bien informé de la doctrine de Xenocrate: car après avoir parlé des Philosophes qui n'admettoient *qu'un Dieu, qu'ils réconnoissoient le principe & l'auteur de tous les Etres, un Esprit répandu par tout, & qui gouvernoit toutes choses* . . . un Esprit pur, dont la jouïssance & l'amour rendoient les hommes heureux, il ajoûte que „Xe-

Digitized by Google

trois années (*k*). Il avoit eu part à l'amitié & à l'eſtime d'Alexandre le Grand, & il avoit fait à ſa priere un Traité de l'Art de régner. Il avoit été envoyé en Ambaſſade plus d'une fois (*l*). N'oublions pas que ſelon lui les

„nocrate, Heraclide, & Theophraſte, „Diſciples d'Ariſtote, ont eu les mê„mes ſentimens de la Divinité". Voilà les trois Philoſophes que Ciceron range de ſuite, quand il réfute les ſentimens erronés ſur la nature de Dieu. Je voudrois bien ſavoir d'où peut venir qu'on les met tous trois enſemble comme orthodoxes dans la Lettre du Docteur. Souvenez-vous que les deux premiers n'étoient point Diſciples d'Ariſtote.

(*k*) . . . . *Prétendent qu'il vécut cent trois années.*] Meurſius a ſoutenu ce ſentiment; voici ſes raiſons. Xenocrate naquit l'an 1 de la 91 Olympiade. Il commença d'enſeigner l'an 2 de l'Olympiade 110, & il enſeigna vingt-cinq ans. Il faut donc dire qu'il mourut l'an ſecond de la 116 Olympiade à l'âge de cent deux ans. C'eſt la concluſion de Meurſius au Chapitre IX. du III. Livre des Archontes Athéniens. Mais au Chapitre XIJ du IV. Livre il donne un calcul qui contient cent trois années, & il ſe fonde ſur les mêmes faits. Il a raiſon d'en conclurre que Xenocrate mourut l'an 3 de la 116 Olympiade, il compte mieux qu'il n'avoit fait; mais entre cette année-là, & la premiere de l'Olympiade 91, il ne devoit pas trouver plus de cent deux ans. Venons au fond de l'affaire. Je penſe qu'il ne ſe faut point fier, comme il a fait, à l'Anonyme qui a décrit les Olympiades, & qui a mis la naiſſance de Xenocrate à l'an 1 de la 91. Deux raiſons me portent à croire qu'il s'eſt trompé: La 1 eſt que Xenocrate étoit fort jeune quand il devint le Diſciple de Platon. Or comme Platon étoit avancé en âge, quand il commença d'enſeigner, il ne ſeroit point poſſible que Xenocrate fût entré fort jeune dans ſon Ecole s'il étoit né la 1 année de la 91 Olympiade; car il n'auroit eu que douze ans moins que Platon. En 2 lieu, je remarque qu'il fut député à Antipater l'an 2 de la 114 Olympiade. Il auroit eu quatre-vingts-treize ans ſelon le compte de l'Anonyme. Or il n'eſt pas aiſé de s'imaginer que les Auteurs qui ont fait mention de cette Ambaſſade, n'euſſent rien dit de la vieilleſſe extraordinaire de l'Ambaſſadeur.

(*l*) *Il avoit été envoyé en Ambaſſade plus d'une fois.*] J'ai deja dit qu'il fut du nombre des Ambaſſadeurs que la République d'Athenes envoya au Roi Philippe pere d'Alexandre le Grand. „Eſtant auſſi député en Ambaſſade „vers Antipater pour la délivrance „des priſonniers de guerre du combat „Lamiaque, il fut invité de lui à ſoup„per, auquel il reſpondit, en uſant des „vers ſuivans:

„*Qui ſeroit, ô Circé, l'homme prudent*
„*ou ſage,*
„*Qui de boire ou manger euſt vouloir*
„*ſeulement,*
„*Que ſes amis ne ſoyent tirés premie*„*rement*
„*Du lieu, auquel captifs ils confu*„*ment leur âge.*

„Voulant monſtrer par-là, qu'il ne „mangeroit jamais, que premiere„ment il n'euſt impétré ce qu'il de„mandoit, à ſavoir, que ſes citoyens „& amis fuſſent relâchés. Luy, vo„yant la dexterité de ceſt homme, „condeſcendit librement à ſa deman„de, & renvoya dès auſſi-toſt un chacun „en liberté". Antipater ne fut pas ſi équitable dans la conjoncture que voici. Il exigea des Athéniens qu'ils lui *envoyaſſent la carte blanche, & remiſſent* à ſon plaiſir *les conditions du Traité* de Paix. „Ils lui députérent Phocion „avec d'autres Ambaſſadeurs: entre „leſquels ils eſleurent le Philoſophe „Xenocrates, pource que le renom, „l'eſtime, & la réputation de la vertu „de ce perſonnage eſtoit ſi grande par

Digitized by Google

les véritables Philoſophes ſont les ſeuls qui font de bon gré, & de leur propre mouvement, ce à quoi la crainte des loix porte les autres; & qu'on péche autant lorſque l'on jette les yeux ſur la maiſon de ſon prochain, que lorſqu'on y met le pié. Cette derniere penſée condamne la convoitiſe du bien d'autrui, & l'humeur curieuſe. Il avoit une aſſez bonne maxime ſur l'éducation des enfans (*m*). On le loue de ce que la peſanteur de ſon eſprit ne lui fit pas perdre courage dans le cours de ſes études (*n*).

XENOPHANES, Philoſophe Grec, natif de Colophon, fut Diſciple d'Archelaüs, à ce que diſent quelques-uns. Selon cela

„tout le monde, qu'on diſoit qu'il n'y „avoit arrogance, ny cruauté, ny cho„lere ſi grande en cœur de homme, „qui qu'il fuſt, que le regard ſeul de „Xenocrates n'amolliſt, juſqu'a le con„traindre de luy porter quelque hon„neur & quelque révérence. Ce non„obſtant il avint tout au contraire par „la malignité de la nature d'Antipa„ter ennemie de toute vertu: car tout „premierement, il ne le daigna onques „ſeulement ſaluer, là où il embraſſa „tous les autres. Sur quoy l'on trouve „que Xenocrates dit; Adonc, Antipa„ter faict bien d'avoir honte de me voir „teſmoin de mauvais tour & traite„ment inique, qu'il veut faire aux „Atheniens. Puis, quand il commença „à parler, il n'eut jamais la patience „de l'ouyr: ains l'interrompant à tous „propos, & le rabrouant, il luy com„manda à la fin de ſe taire du tout; „mais après que Phocion eut parlé, „ſi leur fit reſponſe, que les Athéni„ens auroient paix, alliance, & ami„tié avec luy, pourveu qu'ils luy livras„ſent Demoſthenes & Hyperides entre „ſes mains, qu'ils gouvernaſſent leur „choſe publique ſelon la forme de „gouvernement inſtituée par leurs an„ceſtres: là où il n'y eût que ceux qui „auroyent dequoy, qui fuſſent admis „aux eſtats & offices de la choſe „publique, &c..... Tous les autres „Ambaſſadeurs s'en contentérent, & „accepterent ces conditions de paix, „comme douces & humaines, excepté „Xenocrates, lequel dit, que pour „eſclaves, il les traitoit aſſez douce„ment; mais pour un peuple franc & „libre, trop durement".

Quelques-uns s'imagineront peut-être qu'Antipater rabroua ce Philoſophe afin d'avoir ſa revanche de l'incivilité avec laquelle il en avoit été reçu. On conte qu'étant allé à Athenes, il rendit une viſite à Xenocrate, qui ne daigna interrompre ſa Leçon, & qui ne lui répondit rien qu'après l'avoir achevée. Mais comme il étoit connu de tout le monde, que ce Philoſophe affectoit de n'être pas courtiſan; & que l'eſtime qu'on avoit pour lui étoit fondée ſur ſa gravité philoſophique, il n'y a nulle apparence qu'Antipater ait trouvé mauvais qu'on l'eût reçu de cette façon.

(*m*) *Il avoit une aſſez bonne maxime ſur l'éducation des enfans.*] „Il vou„loit qu'on leur miſt des aureilletes, „de fer pour leur couvrir & deffen„dre les aureilles, plûtôt qu'aux com„batans à l'eſcrime des poings, pour„ce que ceux-cy ne ſont en danger „que d'avoir les oreilles rompues & „dechirées de coups ſeulement, & „ceux-là les mœurs gaſtées & cor„rompues: non qu'il les voulût du „tout priver de l'ouïe, ou les rendre „totalement ſourds, mais bien admo„neſter de ne recevoir les mauvais „propos, & s'en donner bien de gar„de, juſques à ce que d'autres bons „y eſtans nourris de longue main

Digitized by Google

cela il auroit été contemporain de Socrate. D'autres veulent qu'il ait appris de lui-même tout ce qu'il ſavoit, & qu'il ait vécu en même temps qu'Anaximandre. Selon cela il auroit fleuri avant Socrate, & environ l'Olympiade ſoixantieme, comme Diogene Laërce l'aſſûre. Il vécut long-tems; car on rapporte des Vers où il déclare, 1, qu'il y avoit ſoixante-ſept ans que ſes études étoient applaudies dans la Grece: 2, qu'il commença à être applaudi à l'âge de vingt-cinq ans (*a*). Il compoſa pluſieurs Poëmes ſur des matieres de Philoſophie: il en compoſa auſſi juſqu'à deux mille ſur la fondation de Colophon, & ſur celle de la colonie d'Elée. Il avoit ſur la nature de Dieu

„par la Philoſophie, euſſent ſaiſi la „place des mœurs la plus mobile, & „la plus aiſée à mener, y eſtans lo„gés par la raiſon comme garde, pour „la preſerver & deffendre". Plutar„que approuve beaucoup ce conſeil.

(*n*) *On le tone de ce que la peſanteur de ſon eſprit ne lui fit pas perdre courage dans le cours de ſes études.*] Plutarque s'eſt ſervi de cet exemple pour encourager les eſprits lourds. „Supportons, dit-il, doucement les ri„ſées des autres qui feront ou penſeront „eſtre plus vifs & plus aigus d'entende„ment que nous: comme Cleanthes „& Xenocrates, eſtans un peu plus „groſſiers d'eſprit que leurs compa„gnons d'eſcolle, ne fuyoyent pas à „apprendre pour cela, ni ne ſe deſ„courageoyent pas, ains ſe rioyent „& ſe mocquoyent les premiers d'eux„meſmes, diſans qu'ils reſſembloyent „aux vaſes qui ont le goulet eſtroit, „& aux tables de cuivre, pour ce „qu'ils comprenoient difficilement ce „que on leur enſeignoit, mais auſſi „qu'ils le retenoyent ſeurement & „fermement". L'une de ces comparaiſons a paru dans les Comédies de Moliere.

(*a*) *Il vécut long-temps, car on rapporte des Vers, &c. . . . .*] Il paroît par ces Vers-là qu'il avoit quatre vingts douze ans lorſqu'il les fit, & comme il n'y a point de raiſon qui nous oblige à penſer qu'il mourut un peu après, nous connoiſſons plus certainement l'erreur de Lucien qui ne lui donne que quatre vingt onze ans de vie. Cenſorin lui en a donné plus de cent. Scaliger penche à croire qu'il faut pour le moins faire vivre cent quatre années. Cette longue vie fournit depuoi accorder enſemble ceux qui le font fleurir en l'Olympiade 56 ou 60, & ceux qui le mettent ſous la 40 Olympiade; car on peut ſuppoſer que ceux-ci indiquent, non pas le temps où il floriſſoit, mais le temps où il naquit. Notez que même dans cette ſuppoſition on ne pourroit pas les accorder avec ceux qui diſent qu'il a vécu juſques au temps que les Perſes furent chaſſés de la Grece. Nous avons encore des Vers où l'on prétend qu'il a fait mention de leur fuite. Athenée les rapporte. Si vous entendez par-là le temps où ils perdirent la Bataille de Marathon, c'eſt l'Olympiade 72: ſi vous entendez la Bataille de Salamine, ou celle de Platées, c'eſt l'Olympiade 75. Suppoſez enſuite, non pas comme Caſaubon, qu'il fit ces Vers quinze ou vingt ans après la défaite des Perſes, mais l'année même de ce grand événement, vous trouverez qu'il n'a pu venir au monde pendant la 40 Olympiade, puiſqu'en ce cas-là il faudroit dire qu'il a vécu pour le moins cent vingt ſix ans. Que penſera-t-on donc d'un paſſage de Clement d'Alexandrie, qui nous apprend qu'il naquit

Digitized by Google

Dieu une opinion qui n'eſt guere différente du Spinoziſme (*b*). Il fit des Vers contre Homere & contre Héſiode, ſur les ſottiſes

en l'Olympiade 40, & qu'il vécut juſqu'au temps de Darius? Croira-t-on qu'il s'eſt gliſſé quelque faute dans le Texte Grec? Je répons que cela n'eſt pas néceſſaire. Cent ans de vie que l'on donne à Xenophanes ſuffiſent à remplir l'eſpace qui ſe trouve entre la 40 Olympiade, & la 75, qui fut le commencement du Regne de Darius. Je ne nie pas qu'il ne ſoit un peu étrange de voir, qu'un Auteur auſſi bon qu'Apollodore diſe que Xenophanes à vécu juſqu'au temps de Darius & de Cyrus. Il ſeroit bien plus dans l'ordre de dire *juſqu'au temps de Cyrus & de Darius*, comme Mr. Menage l'a obſervé. Il eſt certain d'ailleurs qu'en marquant les temps, les Anciens joignoient enſemble Creſus & Cyrus, ce qui ſert d'appui à la correction que j'ai marquée: mais au fond il n'y a ni abſurdité, ni fauſſeté dans l'Hypotheſe d'Apollodore, que Xenophanes ait vécu depuis la 40 Olympiade juſqu'au temps de Darius. Cependant j'aimerois mieux mettre ſa naiſſance beaucoup plus bas, puiſque ſelon Timée il a fleuri au temps d'Hieron qui ne commença de régner qu'en la 76 Olympiade. Je dirai en paſſant que je trouve mal fondée l'opinion de ceux qui diſent qu'il fut Diſciple d'Archelaüs. C'eſt l'opinion de Lucien.

(*b*) *Il avoit ſur la nature de Dieu une opinion qui n'eſt guere différente du Spinoziſme.*] Si nous avions tous ſes Ouvrages, nous pourrions beaucoup mieux réduire ſon Syſtême à quelque choſe de précis; & ſi l'on ne connoiſſoit ſes ſentimens que par les petits morceaux bien obſcurs que Ciceron en rapporte, l'on n'en pourroit pas diſſiper la confuſion: Ciceron temoigne que Xenophanes a enſeigné que l'Entendement eſt Dieu, & que tout ce qui eſt infini eſt Dieu. Quant à la premiere partie de ce dogme, Ciceron ne répete pas ce qu'il avoit déjà dit, pour réfuter ceux qui tenoient la Divinité de l'Entendement: il ſuppoſe que cette réfutation tombe auſſi ſur ce premier point de la doctrine de Xenophanes. A l'égard de la ſeconde partie, il expoſe ce qu'il croit capable de la réfuter; car il obſerve que l'infini n'ayant rien qui ſente ni qui ſoit lié, ne peut pas être Dieu. Je n'examine point le ſoible de cette raiſon, cela n'eſt pas néceſſaire: chacun conçoit clairement que puiſqu'il y a dans une étendue finie comme l'homme, quelque choſe de lié & de penſant, il peut y avoir auſſi de telles choſes dans une étendue infinie. Je croirois ſans peine que Ciceron n'a pas bien compris le ſentiment qu'il rapporte: il le diviſe en deux parties, & peut-être ne falloit-il pas le diviſer. Il eſt plus probable que Xenophanes a voulu dire que Dieu n'étoit autre choſe que l'infinité de la Nature accompagnée d'entendement. Ce ſeroit une doctrine bien étrange, que de dire d'un côté, que tout ce qui eſt infini eſt Dieu, & de l'autre que l'Entendement de l'homme eſt Dieu: ce ſeroit multiplier Dieu d'une façon diſcordante; ce ſeroit errer inconſéquemment. Je ſai bien que les anciens Philoſophes ne nous paroiſſent nullement exacts, dans les morceaux qui nous ſont reſtés de leurs opinions ſur les principes de toutes choſes; mais ce qui me fait croire en particulier que Xenophanes ne faiſoit point le partage qu'on lui attribue, eſt de voir que ſelon le témoignage même de Ciceron il a enſeigné qu'il n'y avoit qu'un ſeul Etre, & que cet Etre étoit immuable, éternel, & le vrai Dieu. Ariſtote nous apprend que Xenophanes s'étoit arrêté à des notions peu diſtinctes, & qu'il n'avoit pas examiné en particulier ſi l'unité convenoit à Dieu quant à la raiſon, ou bien quant à la matiere, & qu'il avoit dit en général *ce qui eſt un eſt Dieu*. D'autres diſent, qu'il ſoutenoit que la Nature n'a point eu de commencement, & qu'elle n'aura point de fin, & qu'elle eſt toujours ſemblable à ſoi-même; mais qu'il parloit des Dieux au nombre pluriel. Il eſt vrai qu'il rejettoit le dogme ordinaire

Digitized by Google

tiſes qu'ils ont chantées des Dieux. Il tenoit une maxime qui ruinoit de fond en comble la Religion païenne, ſavoir qu'il n'eſt

que les Dieux euſſent beſoin les uns des autres, & qu'ils commandaſſent les uns aux autres. La dépendance lui paroiſſoit incompatible avec la Nature divine. Il ajoûtoit que les Dieux voyoient & oyoient en général, mais non pas en particulier, ceci ou cela. Cela ſent le Spinoziſme; car Spinoza ſoûtenoit que Dieu étant que ſubſtance n'eſt doué que de la penſée en général, & que les connoiſſances particulieres de chaque objet ne ſe réuniſſent pas dans un ſeul entendement, pour repréſenter toutes choſes à la ſubſtance de Dieu. J'avoue qu'on pourroit prétendre que Xenophanes vouloit dire, que par un acte ſimple d'entendement Dieu voit toutes choſes, & non pas chacune par une idée particuliere. Ce ſeroit à lui à s'expliquer s'il revenoit dans le monde: il ne ſeroit pas peu empêché à ſatisfaire aux difficultés qu'on lui pourroit propoſer touchant ſes contradictions, ou touchant ſes inconſéquences. Il admettoit une infinité de Mondes invariables, & quatre élémens de toutes choſes. A quoi bon cette multiplicité de Mondes, puiſquil enſeignoit que toutes choſes n'étoient qu'un Etre, & que cet Etre ſeul & unique étoit Dieu? N'étoit-ce pas parler du Monde comme le peuple, qui appelle l'Amérique un nouveau Monde, & qui donne le nom de Monde au Genre humain, & même aux valets d'un grand Seigneur, &c.? Il diſoit que Dieu étoit de figure ronde, & cependant il le faiſoit infini. Il diſoit que Dieu ne reſſemble en rien à l'homme, que Dieu voit-tout & entend tout, mais ſans reſpirer. Belle exception! étoit-il néceſſaire de marquer cela? S'il n'a rien de commun avec l'homme, n'eſt-il pas pas évident qu'il eſt ſans poumons, & qu'il ne reſpire point? Pourquoi n'excepter pas auſſitôt les yeux, les oreilles, le viſage, &c. que l'acte de reſpirer? Xenophanes parloit plus juſte dans les Vers que Clement Alexandrin rapporte: car il y diſoit ſeulement que Dieu n'eſt ſemblable à l'homme ni quant au corps, ni quant à l'ame; & que ſi les bêtes ſavoient peindre, elles repréſenteroient la Divinité ſelon la figure de leur eſpece. Il revenoit toûjours à ſon unité. Toute la Secte Eléatique croyoit avec lui l'unité de toutes choſes, & leur immobilité: & peut-être ne me tromperai-je point, ſi j'oſe dire que de-là eſt né le dogme que les Sceptiques ont tant prôné, que nos ſens nous trompent, & qu'il ne faut pas ſe fier à leur témoignage. Car comme l'on objectoit à ces Philoſophes qu'il ſe fait continuellement de nouvelles générations dans l'Univers, ce qui ſuppoſe, ou qu'il y a deux principes, l'un actif, l'autre paſſif; ou qu'à tout le moins la ſubſtance unique de la Nature n'eſt pas immuable, ils ne trouvérent point de meilleur expédient contre cette difficulté, que de nier qu'il ſe fît des générations. Il fallut donc qu'ils ſoûtinſſent que la Nature demeuroit toûjours la même, & que les changemens que nous croyons qu'elle ſouffre ne ſont que des illuſions de nos ſens, & que de pures apparences. Conſultons Euſebe, qui nous apprend que Parmenide enſeignoit que l'Univers étant éternel & immobile, & un ſeul Etre, demeuroit toujours le même quant à la réalité des choſes, & que les générations n'étoient fondées que ſur un faux préjugé des ſens. Conſultons auſſi le même Euſebe, ſi nous voulons voir une ſolide Réfutation de ce ſubterfuge. Ariſtote montra clairement à ces défenſeurs de l'immutabilité, ou de *l'ingénérabilité*, qu'ils trouvoient leur confuſion dans l'aſyle qu'ils choiſiſſoient: car puiſqu' ils n'oſoient nier que les apparences ne changeaſſent, c'eſt-à-dire que nous ne ſentiſſions tantôt que la terre eſt froide, tantôt quelle eſt chaude, il s'enſuit que la Nature n'eſt pas immuable; elle doit changer néceſſairement dans le ſujet qui produit, ou qui reçoit nos ſenſations. Le ſentiment eſt une paſſion, & ainſi le changement de ſentiment ſuppoſe une cauſe efficiente & un principe paſſif: & voilà votre

Digitized by Google

n'eſt pas moins impie de ſoûtenir que les Dieux naiſſent, que de ſoûtenir qu'ils meurent, puiſqu'en l'un & l'autre de ces deux cas il ſeroit également vrai qu'ils n'exiſtent point toûjours. Cette maxime eſt très-véritable, & n'eſt point contraire au Dogme

unité de toutes choſes renverſée, Outre que ce changement eſt incompatible avec votre prétendue immobilité, ou incorruptibilité.

Diſons en paſſant qu'il y a beaucoup d'apparence, que l'Auteur de l'Art de penſer cenſure Ariſtote mal à propos en faveur de Parmenides. „Il eût été à ſouhaiter, dit-il, qu'A„riſtote, qui a eu ſoin de nous aver„tir de ce défaut, eût eu autant de „ſoin de l'éviter. Car on ne peût „diſſimuler qu'il n'ait combattu plû„ſieurs des anciens Philoſophes en „rapportant leurs opinions peu ſince„rement. Il réfute Parmenides & „Meliſſus, pour n'avoir admis qu'un „ſeul principe de toutes choſes, com„me s'ils avoient entendu par-là, le „principe dont elles ſont compoſées, „au lieu qu'il s'entendoient le ſeul & „unique principe, dont toutes les cho„ſes ont tiré leur origine, qui eſt „Dieu". L'Auteur de l'Art de penſer fait plus d'honneur à Parmenides & à Meliſſus qu'ils n'en méritent. Il les repréſente comme des gens orthodoxes ſur l'origine des créatures, & néantmoins ils étoient auſſi impies que Spinoza, ou peu s'en falloit: ils ne reconnoiſſoientt point de différence entre le principe dont les choſes ſont compoſées, & le principe qui les a produites. Ils n'admettoient qu'un ſeul Etre, & ils prétendoient que tout étoit éternel. Voilà ce qu'on leur impute dans Euſebe, comme on l'a vû ci-deſſus. Ariſtote ne leur impute point tout cela à tous égards: il reconnoît que Parmenides enſeignant d'un côté que réellement il n'y a qu'un Etre, mais que ſelon l'apparence il y en a pluſieurs, s'eſt accommodé à l'apparence, & a ſuppoſé deux autres principes, le chaud & le froid, le feu & la terre. Il eſt difficile de comprendre par quel tour d'eſprit un ſi grand nombre d'anciens Philoſophes ont pû croire qu'il n'y avoit qu'une ſubſtance dans l'Univers. Mais on comprend facilement que cela poſé, ils ont dû dire que l'Univers demeuroit toûjours au même état; car un Etre qui exiſte néceſſairement, & qui eſt lui ſeul toutes choſes, doit avoir néceſſairement une parfaite immobilité. Aucune cauſe externe ne le peut changer, & il ne peut point ſe changer lui-même. Il poſſede indépendamment de ſa volonté, & ſon exiſtence, & tous les attributs de ſa nature. Tout ce qu'il a une fois il le doit avoir toûjours; car ce qui n'a point de commencement eſt indeſtructible. Cela même prouve qu'il ne peut rien acquérir de nouveau; puiſque la production d'une qualité nouvelle ſeroit la déſtruction de quelque autre qualité. Juſques-là le Syſtème de Xenophanes & de Parmenides ſe ſoûtenoit bien. Mais comme l'expérience les convainquoit qu'il arrive des changemens qui doivent être internes & effectifs à l'égard de notre penſée, quand même l'on ſuppoſeroit qu'ils ne ſont que des illuſions des ſens, ces Philoſophes devoient reconnoître qu'ils avoient bâti ſur une fauſſe ſuppoſition, & adopter deux principes, l'un actif, l'autre paſſif. Moyennant cela on peut croire que le principe actif demeure toûjours dans le même état, au milieu des variations continuelles de la Nature. Son action uniforme & invariable reçue ſur des ſujets différens, devra produire toutes les viciſſitudes du monde. Ne voyons-nous pas que le mouvement de l'air ne changeant pas en lui-même produit différens effets, ſelon qu'il rencontre ou un moulin, ou un vaiſſeau, ou des pailles diſperſées, ou des feuilles entaſſées, &c?

(c) *Il croyoit que la Lune eſt un pays habité.*] Ciceron nous apprend cela, & il n'eſt pas le ſeul qui le diſe. Lactance s'eſt fort moqué de ce ſentiment, & il le rapporte comme ſi

Digitized by Google

me de l'Incarnation, Il croyoit que la Lune eſt un pays habité (*c*), & qu'on ne peut pas prédire les choſes futures; & ſi la Conjecture d'un docte Critique eſt bien fondée, il prétendoit que le bien ſurpaſſe le mal dans la nature des choſes (*d*). Il

Xenophanes avoit cru, non pas que la Lune étoit habitée dans ſa circonférence, mais qu'elle contenoit dans ſon ſein une Terre où il y avoit des hommes. Il le blâme raiſonnablement d'avoir prétendu que cette Planete eſt dix-huit fois plus grande que la Terre?

Je ne voudrois pas répondre qu'il ait bien compris le ſentiment de ce Philoſophe: mais de fort grands perſonnages de ces derniers ſiecles ſe mocqueroient de ce qu'il s'en eſt mocqué. Cette opinion de Xenophanes lui fait honneur: c'eſt celle de pluſieurs célèbres Mathématiciens. Voyez ce qu'en a écrit le Docteur Wilkins qui a été Evêque de Cheſter. Son Traité *du Monde dans la Lune*, traduit en François par le Sieur de la Montagne, fut imprimé à Rouen l'an 1636 *in* 8. Voyez auſſi le *Coſmotheoros* de Mr. Huyghens. Mr. Baſnage de Bauval en donna l'Extrait dans ſon Journal du mois de Mai 1698. Quant au reſte les opinions de Xenophanes ſur le mouvement du Soleil & de la Lune, & ſur la cauſe des éclipſes, étoient pitoyables: il diſoit que l'éclipſe de ſoleil „ſe fait par extinction, & puis „qu'il retourne derechef à ſa premiere „clarté le lendemain à ſon lever: & „ſi eſcrit d'avantage, qu'il y a telle „eclipſe de ſoleil qui dure tout un „mois, & auſſi une eclipſe toute en„tiere, de ſorte qu'il ſemble que le „jour devienne nuict . . . qu'il y a „pluſieurs Soleils, & pluſieurs Lunes, „ſelon la diverſité des Climats de la „terre, & à quelque revolution de „temps le rond du Soleil vient à don„ner en quelque appartement de la „terre, qui n'eſt pas habité, & que „ainſi marchant comme par un pays „vuide, il vient à ſouffrir éclipſe: le „meſme dit, que le Soleil va tout droit „à l'infini, mais que par la longueur „de la diſtance il nous ſemble qu'il „tourne."

(*d*) *Il prétendoit que le bien ſurpaſſe le mal dans la nature des choſes.*] Diogene Laërce comprend parmi les principaux dogmes de Xenophanes, τὰ πολλὰ ἥττω νοῦ εἶναι, que la plûpart des choſes ſont plus mauvaiſes que l'entendement, ou inférieures à l'entendement. Il paroît indigne d'un Philoſophe de parler ainſi; car le moindre payſan ſait très-bien cela, & perſonne n'a beſoin qu'on lui apprenne que l'eſprit de l'homme vaut mieux que les métaux, que l'eau, que l'air &c. C'eſt pourquoi nous devons croire que Xenophanes a voulu dire quelque choſe de plus relevé. Voici la Conjecture de Meric Caſaubon. Il prétend que ce Philoſophe a enſeigné que l'Entendement divin, qui a fait le Monde, a tâché de donner à toutes les créatures un état de perfection; mais qu'ayant trouvé de puiſſans obſtacles dans la matiere, il n'a pû toûjours exécuter ſes deſſeins; qu'il a donc été forcé en quelques rencontres à produire de mauvaiſes choſes. C'eſt dire que dans ce combat il fut vaincu quelquefois, & vainqueur le plus ſouvent; c'eſt dire que la plûpart des choſes ont été ſoûmiſes aux deſirs & à la puiſſance de l'Entendement divin. Caſaubon confirme ſa Conjecture par un paſſage de Platon, où il eſt dit que la Néceſſité & l'Entendement ont concouru à la production du Monde, & que la Néceſſité ſe laiſſa perſuader de conſentir que les choſes fuſſent conduites, pour la plûpart, à ce qui étoit meilleur. Caſaubon obſerve qu'Homere ayant dit dans une occaſion particuliere que le mal ſurpaſſe le bien, on a converti cela en maxime générale; comme ſi univerſellement parlant les malheurs de la vie humaine emportoient la balance ſur le bonheur. Le même Critique obſerve que ceux qui parloient avec la plus grande modeſtie, excuſoient la Providence ſur la néceſſité

Digitized by Google

Il ne ſeroit pas le ſeul qui auroit cette penſée: mais apparemment il avoit une toute autre opinion; & s'il ne s'agiſſoit que du mal conſidéré moralement (*e*), je ne penſe pas qu'il trouvât aucun

fatale qui l'avoit contrainte d'ouvrir la porte à pluſieurs maux. Il ajoûte qu'Euripide a fortement réfuté le ſentiment ordinaire, que le mal ſurpaſſe le bien, & il rapporte le commencement de cette Réfutation. Les paroles d'Euripide ont paru à Caſaubon l'Ouvrage d'un Ecrivain inſpiré. Pline n'eſt pas du ſentiment de ce Poëte; car quoiqu'il ne décide point qu'il eſt aiſé de connoître, que la Nature ſe comporte beaucoup plus en dure marâtre qu'en bonne mere à notre égard, il ne laiſſa pas de témoigner qu'il en juge ainſi. Elle nous vend au prix de mille ſouffrances, dit-il, les préſens qu'elle nous fait. La-deſſus il nous étale une longue déſcription des infirmités humaines, & les oppoſe aux avantages des animaux; & il n'oublie pas les vices en quoi l'homme ſurpaſſe la bête. Il n'oublie point la réflexion que pluſieurs ont faite, qu'il ſeroit très-bon à l'homme de ne naître point, ou de mourir promptement. Il aſſure dans un autre Livre que le plus grand bien, que Dieu ait donné aux hommes parmi tant de peines de la vie, eſt qu'ils peuvent ſe faire mourir. Il avoit rapporté pluſieurs ſottiſes de la Religion païenne, & il venoit d'en tirer cette concluſion, que de toutes ces choſes il n'y en a qu'une qui ſoit certaine, c'eſt que tout eſt incertain, & que l'homme eſt la plus vaine de toutes les créatures. Le Poëte Diphilus jugeoit que la fortune nous fait boire une liqueur compoſée de trois maux, & d'un ſeul bien.

(*e*) *S'il ne s'agiſſoit que du mal conſidéré moralement*] Il y auroit cent choſes à obſerver ſur la Queſtion ſi Euripide eſt plus croyable que Pline, & que tant d'autres grands hommes qui ont ſoûtenu que le mal de la vie humaine ſurpaſſe le bien. Arrêtons-nous y un peu; & diſons premierement que s'il ne s'agit que du mal de coulpe, le Procès ſera bientôt terminé à l'avantage de Pline; car où eſt l'homme qui oſeroit ſoûtenir que les actions vertueuſes ſont comme dix à dix mille, par rapport aux crimes du Genre humain? Diſons en ſecond lieu, que s'il eſt queſtion du mal de peine, Euripide trouvera des partiſans. Renvoyons ce ſecond point à la Remarque ſuivante, & diſons ici quelque choſe ſur le premier.

Quelque déteſtable qu'ait toujours paru à toutes les Communions Chrétiennes le dogme des deux principes, on n'a pas laiſſé de reconnoître dans le Chriſtianiſme un principe ſubalterne du mal moral. Les Théologiens nous enſeignent qu'un grand nombre d'Anges, ayant péché, ont fait un parti contre Dieu dans l'Univers. Afin d'abréger on déſigne ce parti ſous le nom de Diables, ou de Démons, & on le reconnoît pour la cauſe de la chûte du premier homme, & pour le tentateur; & le ſéducteur perpétuel du Genre humain. Ce parti ayant déclaré la guerre à Dieu, dès le moment de ſa chûte, a toûjours continué dans ſa rébellion, ſans que jamais il y ait eu ni paix ni treve. Il s'eſt continuellement appliqué à uſurper les droits de ſon Créateur, & à lui débaucher ſes Sujets, pour en faire des rébelles qui ſerviſſent ſous ſes étendards contre leur maître commun. Les premieres hoſtilités à l'égard de l'homme lui réuſſirent: il attaqua dans le jardin d'Eden la mere de tous les vivans, & la vainquit: tout auſſi-tôt il attaqua le premier homme, & le renverſa. Le voilà donc maître du Genre humain. Dieu ne lui abandonna point cette proie, il la délivra de cet eſclavage, il la retira de cet état de félonie, en vertu de la ſatisfaction que la ſeconde perſonne de la Trinité devoit faire à ſa juſtice. Cette ſeconde perſonne s'engagea à devenir homme, & à faire l'office de Médiateur entre Dieu & le Genre humain, & de Rédempteur d'Adam & de ſa poſtérité. Il prit ſur lui de combattre le parti du Diable, de ſorte qu'il fut le chef du parti de Dieu, contre le Diable chef des créa-

Digitized by Google

aucun Adverſaire. Tout le monde avoue que les gens de bien, les honnêtes gens, ſont rares, & qu'il n'y a rien de plus ordinaire que ce qui s'éloigne des regles de la vertu. Mais ſans doute

tures rébelles. Il s'agiſſoit, non de conquérir tous les deſcendans d'Adam; car ils étoient tous ſous le pouvoir du Démon par la condition de leur naiſſance: mais il s'agiſſoit de conſerver, ou de recouvrer le pays conquis. Le but du Médiateur Jeſus-Chriſt & Fils de Dieu étoit de le recouvrer: celui du Diable étoit de s'y maintenir. La victoire du Médiateur conſiſtoit à faire marcher les hommes dans le chemin de la Vérité & de la Vertu: celle du Diable conſiſtoit à les conduire par les routes de l'Erreur & du Vice. De ſorte que pour connoître ſi le bien moral égale le mal moral parmi les hommes, il ne faut que comparer les victoires du Démon avec celles de Jeſus-Chriſt. Or en parcourant l'Hiſtoire, nous ne trouvons que peu de triomphes de Jeſus-Chriſt, & nous rencontrons par-tout les trophées du Démon. La guerre de ces deux partis eſt une ſuite continuelle, ou preſque continuelle, de proſpérités du côté du Diable; & ſi ce parti rébelle faiſoit des Annales de ſes exploits, il n'y auroit point de jour qui n'y fût marqué d'une ample matiere de ſeux de joie, de chants de triomphe, & de telles autres marques des bons ſuccès. Il ne ſeroit pas néceſſaire que l'Annaliſte uſât d'hyperboles & de flateries, pour faire connoître la ſupériorité de cette faction. L'Hiſtoire Sainte ne nous parle que d'un honnête homme dans la famille d'Adam; elle réduit à un honnête homme la famille de cet honnête homme, & ainſi de ſuite dans les autres générations juſques à Noé, chez qui ſe trouvérent trois fils que Dieu ſauva du déluge avec leur pere, leur mere, & leurs femmes. Voilà donc au bout de ſeize cens cinquante ſix ans tout le Genre humain, à la reſerve d'une famille compoſée de huit perſonnes; le voilà, dis-je, ſi engagé dans les intérêts du Démon, qu'il fallut l'exterminer à cauſe de l'énormité de ſes crimes. Ce déluge, ce monument formidable de la juſtice de Dieu, eſt un monument ſuperbe des victoires du Démon; & d'autant plus que ce châtiment général ne lui ôta point ſa proie: les ames de ceux qui périrent dans le déluge furent envoyées aux enfers: c'eſt ſon but & ſon intention, & par conſéquent c'eſt ſon triomphe. L'erreur & le vice levérent bientôt la tête après le déluge dans la famille de Noé: ſes deſcendans ſe plongéreut dans l'idolatrie, & dans toutes ſortes de débauches; c'eſt-à-dire que le Diable conſerva ſur eux ſes uſurpations. Il n'y eut qu'une poignée de gens, confinés dans la Judée, qui lui échapaſſent par rapport à l'orthodoxie: encore faut-il avouer que les armes du bon parti y furent bien journalieres à cet égard; puiſque ce peuple ſe laiſſoit aller à l'idolatrie de temps en temps: de ſorte que ſa conduite étoit une alternative de vrai culte & de faux culte. Mais à l'égard du vice il n'y eut jamais de vrai interregne parmi les Juifs, non plus que dans les autres pays; & par conſéquent le Diable a tenu toujours un pié dans les petites conquêtes que le bon parti recouvroit. Il ſe fit une heureuſe révolution à la naiſſance de Jeſus-Chriſt: ſes miracles, ſon Evangile, ſes Apôtres, firent de belles conquêtes. L'empire du Diable ſouffrit alors un très-grand échec; on lui enleva une partie conſidérable de la Terre: mais il n'en fut pas tellement chaſſé, qu'il n'y conſervât des intelligences, & beaucoup de créatures: il s'y maintint par les Héréſies abominables qu'il y ſema; jamais les vices n'en furent chaſſés entiérement, & ils y rentrérent bientôt comme en triomphe. Les erreurs, les ſchiſmes, les diſputes, les cabales s'y introduiſirent, avec l'attirail funeſte des paſſions honteuſes qui les accompagne ordinairement. Les Héréſies, les ſuperſtitions, les violences, les fraudes, les extorſions, les impuretés, qui ont paru dans tout le monde Chrétien pendant pluſieurs ſiecles, ſont des choſes que je ne ſaurois décrire

Digitized by Google

doute Xenophanes prétendoit parler du mal phyſique : ſon ſens étoit que les douceurs de la vie n'égalent pas les amertumes qu'elle

qu'imparfaitement, quand même j'aurois plus d'éloquence que Ciceron. Ce que diſoit Virgile eſt vrai au pié de la lettre. Ainſi pendant que le Diable régnoit ſeul hors du Chriſtianiſme, il diſputoit le terrain de telle ſorte dans le Chriſtianiſme, que les progrès de ſes armes étoient ſupérieurs ſans comparaiſon aux progrès de la Vérité & de la Vertu. On les arrêta, & on le fit même reculer au XVI Siecle; mais ce qu'il perdit d'un côté, il le regagna de l'autre: ce qu'il ne fait point par le menſonge, il le fait par la corruption des mœurs. Il n'y a point d'aſyle, point de forteresſe, où il ne faſſe ſentir à cet égard les effets de ſon pouvoir. Sortez du monde, enfermez-vous dans les Monaſteres, il vous y ſuivra, il y ſourdra les brigues, l'envie, les factions, ou au pis aller l'impudicité: cette derniere reſſource eſt preſque Infaillible; *Diaboli virtus in lumbis eſt*, dit ſaint Jerôme. Un Auteur moderne ſoutient, *que dans les lieux où le Papiſme eſt encore dominant, il n'y a aucune veritable pieté .... & que l'Italie & l'Eſpagne ſont des lieux où il n'y a gueres plus de véritable vertu qu'en Turquie.* Il dit dans un autre Ouvrage *que c'eſt une notorieté publique & reconnue, que tous les Couvents d'Eſpagne & de Portugal ſont des lieux de proſtitution: & quand une fois le haſard tire le rideau, pour nous laiſſer voir ce qui ſe paſſe dans les Couvents de France, nous découvrons qu'on y ſauve un peu mieux les apparences, mais que le fonds eſt impur comme ailleurs.* Il épargne un peu plus les Proteſtans; mais il ne laiſſe pas de dire que la corruption eſt extrême parmi eux, & qu'elle y eſt ſi générale, que le déſordre ſe trouve non-ſeulement dans les Réformés de France, mais auſſi dans ceux d'Angleterre, des Royaumes du Nord, & des Provinces d'Allemagne; que les Princes & les Souverains y penſent uniquement aux intérêts politiques; que les Peuples y ſont ſans piété, & les Paſteurs relâchés; qu'une prodigieuſe indifférence pour la Religion y regne partout généralement parlant; que les Princes n'ont nul ſoin de la vérité; que les femmes d'Angleterre ſont ſouverainement débordées, & que les Provinces Proteſtantes d'Allemagne ſont plongées dans un débauche qui les abaiſſe & les abrutit. Qu'on diſe ſi l'on veut que les deſcriptions de cet Auteur ſont outrées; il ſera toujours fort vrai que la corruption des mœurs parmi les Chrétiens eſt déplorable.

Prenez garde à ces deux choſes. La guerre régne pour le moins autant de tems que la paix parmi les Chrétiens: je me borne au Chriſtianiſme; car pour les Nations infidelles, il n'eſt pas beſoin que j'en parle: elles ſont toujours au ſervice du Démon, & ſous ſon empire; l'uſurpateur n'y eſt point troublé. On ne peut nier que la guerre ne ſoit ſon temps, & pour ainſi dire ſon tour de régner; car ſans parler des violences & des débauches qui s'y commettent, tout le monde y doit faire néceſſairement profeſſion de ne ſouffrir point l'injure; il faut ou renoncer au métier, ou ſe venger d'un affront: or manifeſtement c'eſt ſe ſouſtraire à l'empire de Jeſus-Chriſt, & paſſer dans l'autre parti. Le temps de paix ne ſemble pas favorable à l'empire du Démon, cependant il l'eſt beaucoup; car à meſure que les peuples s'enrichiſſent, ils deviennent plus voluptueux, ils ſe plongent davantage dans le luxe & dans la molleſſe. Mon autre Remarque eſt plus déciſive. Les Catholiques & les Proteſtans conviennent qu'il y a très-peu de gens qui ne ſoient damnés. Ils ne ſauvent que les Orthodoxes qui vivent bien, & qui ſe repentent de leurs crimes à l'article de la mort. Ils ne nient pas que les pécheurs d'habitude ne puiſſent être ſauvés, en cas d'une bonne repentance au lit de la mort: mais ils ſoûtiennent qu'une telle repentance eſt ſi rare que rien plus. Selon cela il eſt clair que pour un homme ſauvé, il y en a peut-être un million de damnés. Or dans la guerre que le Démon fait à Dieu, il eſt queſ-

Digitized by Google

qu'elle nous fait avaler (*f*). Bien des gens ſe perſuadent que cela eſt véritable, & ne manquent pas de raiſons plauſibles, comme

tion de la conquête des ames; il eſt donc ſûr que la victoire demeure au Démon; il gagne tous les damnés, & il ne perd que le petit nombre des ames prédeſtinées au Paradis. Il eſt donc *victor prælio, & victor bello*: car ayant inſpiré aux hommes infiniment plus de mauvaiſes actions que Jeſus-Chriſt ne leur en a inſpiré de bonnes, il a été ſupérieur pendant le combat; & comme il fait mourir dans l'impénitence finale preſque tous les hommes, il conſerve preſque tout ce qu'il avoit conquis. La mort met fin à la guerre; Jeſus-Chriſt ne combat point pour lui arracher les morts: il faut donc dire que cette guerre ſe termine à l'avantage du Démon; on lui cede, on lui abandonne ce qu'il prétendoit. Je ſai bien qu'il ſera puni de ſes victoires éternellement: mais cela, bien loin d'obſcurcir ma theſe, ſavoir que le mal moral ſurpaſſe le bien, ne ſert qu'à la rendre plus inconteſtable; car les Démons au milieu des flammes maudiront & feront maudire par tous les damnés éternellement le nom de Dieu: il y aura donc plus de créatures qui le haïront, qu'il n'y en aura qui l'aimeront. Outre que dans cette Remarque, il ne s'agit proprement que de l'état où ſont les choſes pendant cette vie.

J'ai un Livre Italien qui a pour Titre *Monarchia del noſtro Signor Giéſu Chriſto*, imprimé à Veniſe l'an 1573, & compoſé par *Giovanni Antonio Panthera Parentino*. L'Auteur y donne l'Hiſtoire des combats de Lucifer contre Jeſus-Chriſt, depuis le commencement du monde juſques au temps du Mahométiſme. Il paſſe légérement ſur quelques-unes des tentatives où Lucifer eſt venu à bout de ſes deſſeins: mais il expoſe amplement & ſans en omettre aucune, celles qui ont échoué: comme le deſſein de faire périr les deſcendans d'Abraham en Egypte, les entrepriſes contre David, contre les Maccabées, contre la perſonne de Jeſus-Chriſt, &c. C'eſt faire comme ſi en regardant jouer, on tenoit ſeulement compte des coups de perte: il ſe trouveroit par une telle ſupputation que celui qui auroit le plus gagné, auroit perdu tout ſon argent. Voilà une image de la conduite de pluſieurs Hiſtoriens: leur Nation paroît toujours victorieuſe; car ils n'étalent que les bons événemens.

Notez que toutes les choſes que je viens de dire ſont prêchées tous les jours, & cela ſans qu'on prétende donner atteinte à l'Empire tout-puiſſant du Verbe incarné. On ne veut dire autre choſe, & c'eſt auſſi ma penſée, ſinon que l'homme eſt de ſa nature ſi porté au mal, qu'excepté le petit nombre d'élus, tous les autres hommes vivent & meurent aux gages de l'Eſprit malin, ſans que les ſoins paternels de Dieu pour les ſauver puiſſent guérir leur malice, ni les amener à la repentance.

(*f*) *Son ſens étoit que les douceurs de la vie n'égalent pas les amertumes qu'elle nous fait avaler.*] Ceux qui tiennent le contraire s'appuient principalement ſur le parallele des maladies & de la ſanté. Il y a très-peu de perſonnes, à quelque âge qu'on les prenne, qui ne puiſſent compter incomparablement plus de jours où ils ſe ſont bien portés, que de jours où ils ont eté malades; & il y a bien des gens qui dans l'eſpace de vingt années n'ont pas eu de maladies qui jointes enſemble puſſent remplir quinze jours. Mais cette comparaiſon eſt trompeuſe; car la ſanté conſidérée toute ſeule eſt plutôt une indolence, qu'un ſentiment de plaiſir; c'eſt plutôt une exemption ſimple de mal, qu'un bien: au lieu que la maladie eſt quelque choſe de bien plus fort que la privation du plaiſir; c'eſt un état poſitif qui plonge l'ame dans un ſentiment de ſouffrance, & qui l'accable de douleur. Quelqu'un a dit judicieuſement, que *quand la ſanté eſt toute ſeule, c'eſt un bien qui ne ſe fait pas trop ſentir, & qui ne ſert quelquefois qu'à faire ſouhaiter plus ardemment tous les autres plaiſirs qu'on ne peut avoir.* Servons-nous d'une comparaiſon empruntée de la

Digitized by Google

comme on le verra ci-deſſous. Ceux-mêmes qui reconnoiſſent

doctrine des Scholaſtiques: ils diſent que les corps *rares* contiennent peu de matiere ſous beaucoup d'étendue; & que les corps *denſes* contiennent beaucoup de matiere ſous peu d'étendue. Selon ce principe, il faudroit dire qu'il y a plus de matiere dans trois piés d'eau, que dans deux mille cinq cens piés d'air. Voilà l'image de la maladie & de la ſanté. La maladie reſſemble aux corps *denſes*, & la ſanté aux corps *rares*. La ſanté s'étend ſur beaucoup d'années de ſuite, & néantmoins elle ne contient que peu de bien. La maladie ne s'étend que ſur quelques jours, & néantmoins elle renferme beaucoup de mal. Si l'on avoit des balances pour peſer une maladie de quinze jours, & une ſanté de quinze ans, ou verroit ce que l'on éprouve quand on met en équilibre un ſac de plume & une piece de plomb. D'un côté l'on voit un corps qui remplit un grand eſpace, & de l'autre un fort petit corps. Cependant il n'y a pas plus de poids ſous ce grand eſpace, que ſous le petit. Gardons-nous donc bien de l'illuſion que nous pourroit faire, dans le parallele de la maladie & de la ſanté, l'étendue de celle-ci. Vous m'allez dire que la ſanté eſt conſidérable, non ſeulement par la raiſon qu'elle nous exempte d'un très-grand mal, mais auſſi par la liberté qu'elle nous donne de goûter mille plaiſirs vifs & très-ſenſibles. J'accorde tout cela: mais il faut d'ailleurs conſidérer qu'y ayant deux ſortes de maux à quoi nous ſommes aſſujettis, elle ne nous ſauve que de l'une, & nous laiſſe pleinement expoſés à l'autre. Nous ſommes ſujets à la douleur, & à la triſteſſe, deux fléaux ſi terribles, qu'on ne ſauroit décider lequel eſt le plus affreux. La ſanté la plus vigoureuſe ne garantit pas du chagrin. Or le chagrin eſt une choſe qui coule ſur nous par mille & mille canaux, & qui eſt de la nature des corps *denſes:* il renferme beaucoup de matiere ſous un fort petit volume; le mal y eſt entaſſé, ſerré, ſoulé. Une heure de chagrin contient plus de mal, qu'il n'y a de bien dans ſix ou ſept jours commodes. On me parloit l'autre jour d'un homme qui s'étoit tué, après un chagrin de trois ou quatre ſemaines. Chaque nuit il avoit mis ſon épée ſous ſon chevet, dans l'eſpérance d'avoir le courage de ſe tuer, lorſque les ténébres augmenteroient ſa triſteſſe: mais il manqua de réſolution pluſieurs nuits de ſuite. Enfin il n'eut plus la force de réſiſter à ſon chagrin, il ſe coupa les veines du bras. Je ſoûtiens que tous les plaiſirs dont cet homme avoit joui pendant trente ans, n'égaleroient point les maux qui le tourmentérent le dernier mois de ſa vie, ſi on les peſoit dans une juſte balance. Recourez à mon parallele des corps *denſes* & des corps *rares*, & ſouvenez-vous de ceci, c'eſt que les biens de cette vie ſont moins un bien, que les maux ne ſont un mal. Les maux ſont pour l'ordinaire beaucoup plus purs que les biens: le ſentiment vif du plaiſir ne dure pas, il s'émouſſe promptement, il eſt ſuivi du dégoût. Ce qui nous paroiſſoit un grand bien, quand nous n'en jouïſſions pas, ne nous touche guere quand nous l'avons: ainſi nous acquérons avec mille peines & avec mille inquiétudes, ce que nous ne poſſédons qu'avec une joie médiocre; le plus ſouvent la peur de perdre le bien que nous poſſédons ſurpaſſe toutes les douceurs de la jouïſſance.

Boëce dit que ſi l'inquiétude précede la jouiſſance des plaiſirs, le dégoût & le repentir la ſuivent de près. Une infinité d'Auteurs obſervent cette malheureuſe *concomitance*, ou pour parler plus intelligiblement, cette liaiſon de la volupté & de l'inquiétude.

Marquons encore cette circonſtance: non-ſeulement on a peur de perdre ce que l'on poſſede, mais auſſi l'on a le chagrin de voir que d'autres gens nous égalent ou nous ſurpaſſent, & que d'autres ſeront bientôt en état de nous atteindre, & puis de nous gagner le devant. Notez qu'afin de prouver que le bien n'eſt pas autant bien que le mal eſt mal, je ne me ſuis point ſervi de cette raiſon, qu'il arrive rarement que l'on faſſe un bon uſage des faveurs de la fortune; qu'elles

Digitized by Google

ſent que la nature a fourni au Genre-humain une infinité de commo-

ne nous conduiſent pas à de grands malheurs; & qu'ainſi l'on puiſſe dire qu'elles ne ſont pas une grace, mais un piége: j'ai négligé, dis-je, cette raiſon, parce qu'on ne conſidere point ici les cauſes ou les occaſions du bien & du mal, mais le bien & le mal même formellement pris. Au reſte, ce ſeroit ſortir de l'état de la queſtion, que de dire que l'homme s'afflige mal-à-propos; car il ne s'agit pas ici de ſavoir ſi ſes chagrins ſont raiſonnables, ou l'effet de ſa foibleſſe; il s'agit de ſavoir s'il a des chagrins. Cela même qu'on ſe chagrine ſans raiſon, & qu'on ſe rend malheureux par ſa propre faute, eſt un mal.

Il faut avouer avec Seneque, en conſidérant la multitude de biens que la nature nous communique, & l'induſtrie inépuiſable avec laquelle l'eſprit de l'homme ſait diverſifier les plaiſirs, & en déterrer les ſources, que Dieu ne s'eſt pas contenté de pourvoir à nos beſoins, mais qu'il nous a même fourni dequoi vivre délicieuſement. Tout ce que Seneque dit dans cette partie de ſon Ouvrage *de beneficiis* eſt très-vrai; mais d'ailleurs Pline n'aſſûre-t-il pas que la nature nous fait acheter ſes préſens au prix de tant de ſouffrances, qu'on ne ſait ſi elle mérite mieux le nom de mere, que le titre de marâtre? Pour concilier ces deux Auteurs, il faut conſulter ce que la Théologie nous enſeigne de l'œconomie de Dieu, entant que Pere, & entant que Juge du genre humain. Ces deux relations demandent que l'homme ſente du bien & du mal: mais la queſtion eſt ſi le mal ſurpaſſe le bien; & ſur cela je ne penſe pas qu'on puiſſe former autre choſe, que des opinions & des conjectures. Bien des gens diſent que la plûpart des perſonnes un peu âgées reſſemblent à la Mothe le Vayer, qui n'eût point voulu paſſer encore une fois par les mêmes biens & les mêmes maux qu'il avoit ſentis pendant ſa vie. Si cela étoit, il faudroit croire que chacun éprouve, que tout bien compté, les plaiſirs dont il a joui n'égalent pas les déplaiſirs & les douleurs qui l'ont affligé. Je n'allegue point que perſonne n'eſt content de ſa condition; car ce n'eſt pas une preuve que chacun ſe conſidere comme moins heureux que malheureux. Quatre incommodités, mêlées avec vingt commodités, ſeroient capables d'obliger un homme à ſouhaiter un autre état, je veux dire une condition qui n'eût aucune incommodité, ou qui n'en eût qu'une ou deux ſur quarante commodités. D'autre côté, il ne faut point qu'on m'allegue, comme fait Lactance, que les hommes ſont ſi délicats, qu'ils ſe plaignent du moindre mal, comme s'il abſorboit tous les biens dont ils ont joui: car il ne ſert de rien ici de conſidérer quelle peut être en elle-même la quantité abſolue du bien & du mal envoyé à l'homme: il n'en faut conſidérer que la qualité relative, ou pour m'exprimer plus clairement, il ne faut conſidérer que le ſentiment de l'ame. Un bien très-grand en lui-même, qui n'exciteroit qu'un plaiſir fort médiocre, ne devroit paſſer que pour un bien médiocre: mais un mal petit en lui-même qui exciteroit une inquiétude, un chagrin, une douleur inſupportable, devroit paſſer pour un très-grand mal: de ſorte qu'afin qu'un homme puiſſe être dit moins heureux que malheureux, il ſuffit qu'on lui envoye trois maux ſur trente biens, ſi ces trois maux auſſi petits en eux-mêmes qu'il vous plaira, lui donnent plus d'inquiétude que les trente biens, auſſi grands en eux-mêmes qu'il vous plaira, ne lui cauſent de plaiſir. Le Gouvernement d'une Province eſt en lui-même un plus grand bien qu'un ruban; & néantmoins ſi un Duc & Pair ſentoit plus de joie en recevant un ruban de ſa maîtreſſe, qu'en obtenant de ſon Roi le Gouvernement d'une Province, je dis qu'un ruban ſeroit pour lui un plus grand bien que l'autorité de Gouverneur. Par la même raiſon, ce ſeroit pour lui un plus grand mal d'être privé de ce ruban, que d'être privé de ſa charge, s'il ſentoit plus de chagrin en ſe privant du ruban, qu'en perdant ſa charge. C'eſt ce qui fait que perſonne ne peut bien juger ni du malheur, ni du bonheur de ſon

Digitized by Google

commodités, & qu'elle lui a deſtiné l'uſage de toutes les autres choſes

prochain. Nous ne connoiſſons pas ce qu'un autre ſent; nous ne connoiſſons que les cauſes extérieures du mal & du bien: or ces cauſes ne ſont pas toûjours proportionnées à leurs effets; celles qui nous ſemblent petites produiſent ſouvent un ſentiment vif; celles qui nous ſemblent grandes ne produiſent aſſez ſouvent qu'un ſentiment foible.

Tout ceci marque que perſonne ne peut juger ſûrement ſi la deſtinée de ſon prochain a été puiſée dans les deux tonneaux d'Homere, de telle ſorte que la doſe du bien ſoit auſſi forte, ou même plus forte que celle du mal. Tout ce qu'on peut dire avec une pleine certitude, eſt que le ſort d'aucun homme n'a jamais été puiſé uniquement dans le bon tonneau.

Ceux qui voudroient trouver des perſonnes qui euſſent ſenti plus de bonheur que de malheur, les rencontreroient plutôt chez les payſans, ou chez les plus petits artiſans, que parmi les Rois & les Princes. Qu'on liſe ces paroles d'un grand homme: „Vous croyez donc que les déplaiſirs „& les plus mortelles douleurs ne ſe „cachent pas ſous la pourpre, ou „qu'un Royaume eſt un remede uni„verſel à tous les maux, un baume „qui les adoucit, un charme qui les „enchante? Au lieu que par un con„ſeil de la Providence divine, qui fait „donner aux conditions les plus éle„vées leur contrepoids, cette grau„deur que nous admirons de loin „comme quelque choſe au deſſus de „l'homme, touche moins quand on y „eſt né, ou ſe confond elle meſme „dans ſon abondance; & qu'il ſe for„me au contraire parmi les grandeurs „une nouvelle ſenſibilité pour les dé„plaiſirs, dont le coup eſt d'autant „plus rude, qu'on eſt moins préparé „à le ſouſtenir". Voilà les deux ſources du malheur des Grands: l'uſage continuel du beau côté de leur condition les rend inſenſibles au bien, & très-ſenſibles au mal. Qu'on leur apporte trois bonnes nouvelles, & une mauvaiſe, ils ne ſentent preſque point ce qu'il y a de bonheur dans celles-là, & ils ſentent vivement ce qu'il y a de malheur dans celle-ci. Peuvent-ils donc manquer de chagrin? Leur arrive-t-il des proſpérités non-traverſées par quelque diſgrace? Liſez tout ce que Guſtave fit en Allemagne: vous y verrez une ſupériorité de fortune qui a peu d'exemples; & néantmoins vous y trouverez un ſi grand mélange d'événemens déſavantageux, que vous comprendrez ſans peine qu'il eſſuya bien des chagrins. Suppoſez même que les victoires remportées dans quelques Povinces ne concourent pas avec les pertes que l'on ſouffre en d'autres lieux, vous aurez ſujet de croire que la joie n'eſt point pure. Cent réflexions importunes la viennent troubler. On s'imagine que l'attaque ſe fit trop tôt, ou trop tard; on a trop perdu de monde, on ne s'eſt point prévalu du déſordre des vaincus, on les a laiſſé revenir de leur frayeur; on croit voir que ſi l'on s'étoit conduit d'une autre maniere, l'avantage ſeroit plus ſolide. Combien y a-t-il de Généraux qui paſſent très-mal la nuit, après des victoires completes? Ils ſentent qu'ils en ſont redevables à quelque coup de haſard, à la faute de l'ennemi, quelquefois même à leurs propres fautes. Ils ſentent qu'ils n'ont pas fait tout ce qui ſe pouvoit faire. Ils craignent la gloſe des experts, & les réflexions malignes de leurs ennemis. En un mot, ils ne ſauroient ſe rendre à eux-mêmes un bon témoignage, ni applaudir intérieurement aux éloges qu'on leur donne. Cela les inquiete & les bourrelle. Leur conſcience, quelquefois entiérement endormie par rapport aux transgreſſions de la Loi de Dieu, eſt d'une vivacité ſurprenante par rapport aux transgreſſions des Loix de la Guerre, & à l'inobſervation des Regles qu'un très-habile Général eût ſuivies. Notez que les Princes les plus heureux, ſoit à gagner des batailles, ſoit à conquérir des villes, ſont ceux que la défaite d'une Armée, ou la levée d'un ſiége, déſolent le plus cruellement. Une longue ſuite d'adverſités endurcit les autres: mais ceux-ci deviennent preſque inſenſibles aux bons ſuccès, & infini-

Digitized by Google

choſes, le conſiderent d'un autre côté comme un Etre malheureux.

ment ſenſibles aux moindres diſgraces. Auguſte nous en fournit un exemple. Il remporta en mille occaſions ſur ſes ennemis, les plus ſolides & les plus pompeux avantages qu'il auroit pû ſouhaiter, & il n'éprouva guere les effets de la mauvaiſe fortune: mais la perte de trois Légions l'affligea ſi horriblement, qu'on peut dire qu'il ſouffrit alors plus de mal, que dix victoires ne lui avoient fait ſentir de bien. On ne ſauroit mieux prouver que par l'exemple d'Auguſte, qu'il ne faut point chercher ſur le thrône les gens heureux; car ſi quelqu'un y a été favoriſé de la fortune, c'eſt Auguſte: & néantmoins la liſte de ſes chagrins eſt ſi grande, qu'il n'y a perſonne qui n'en conclue, que pour le moins il ſentit autant de mal que de bien. Voyez ce que je remarque de Charles-Quint, & de la Reine Eliſabeth, & de Louïs XI, & de Louïs XIII. Monſr. Silhon a dit judicieuſement que *toute la vie* de Ferdinand, de Charles-Quint, & de Philippe II. *n'a eſté qu'un mélange de bien & de mal; qu'on y voit les proſperités ſans nombre: les diſgraces ſans meſures: les playes couvertes de lauriers: les triomphes parés de deuils . . . . . Voyez Ferdinand glorieux de la réduction du Royaume de Grenade, & du tiltre de Catholique: voyez-le triomphant de la conqueſte de Naples, & de la fortune de la France: voyez qu'un caprice luy donne la Navarre, & que le haſard luy fait trouver un monde incognu, & de nouvelles richeſſes . . . . . D'ailleurs contemplons l'envers de ſa vie, & l'autre face de la medaille: nous verrons un Prince mal-traité de la fortune, & un diademe briſé de ſes coups. Nous verrons un pere qui enterre ſon fils unique, & fait les funérailles de ſa fille aiſnée. Un mary qui perd ſa femme, qui eſtoit ſa gloire, & qui avoit plus eſté la compagne de ſes travaux, que de ſa couche. Un maiſtre qui eſt abandonné de ſes ſerviteurs & de ſes créatures: un vieillard qui eſt chaſſé de ſa maiſon, & un beau-pere qui eſt deſpouillé par ſon propre gendre.* Ajoutez à cela qu'il ne put ſouffrir la réputation du grand Capitaine. Cette jalouſie ne fut pas le moindre de ſes malheurs. Allez voir dans l'original ce que dit Monſr. Silhon de Charles Quint, & de Philippe II, & voyez ce que Plutarque rapporte d'un grand Prince que l'on eſtimoit heureux.

Que Mr. l'Abbé Regnier a raiſon de dire!

Qu'ont ils d'ordinaire,
Qu'ont ils au deſſus
Du deſtin vulgaire
Ceux qu'un ſort proſpére
Eleve le plus?
Une montre vaine
De grandeur humaine,
Qui marche avec eux,
Des dehors pompeux,
Brillans, agréables,
Des ſoins dévorans,
Des biens apparens,
Des maux véritables:
Les Grands en un mot
N'ont pas le bon Lot.

Ces paroles de Monſr. le Comte de Buſſi me frappérent la premiere fois que je les lus: „Quand nous n'au„rons pas vous & moi la dépenſe de „la guerre ſur les bras pour nos en„fans, nous aurons d'autres peines „pendant la paix; car enfin il en faut „avoir: & ſur cela écoutez notre „ami Comines ſur le chapitre des „traverſes de la vie humaine: *Aucune „créature n'eſt exempte de paſſion, tous „mangent leur pain en peine & dou„leur: notre Seigneur le promit dès qu'il „fit l'homme, & loyaument l'a tenu à „toutes gens*". Si l'on eût demandé à Philippe de Comines, *croyez-vous que les Monarques ayent plus de part que les autres hommes à l'exécution de cette promeſſe de notre Seigneur?* je ſuis très-perſuadé qu'il eût repondu, *oui, je le crois.*

Ce qu'on vient de dire des Rois ſe peut dire à proportion de tous ceux que la Providence éleve aux Charges d'éclat, & qui participent à la grandeur par quelque côté. Leur ſort eſt un aſſemblage où le mal trouve plus de jour à prédominer. Le grand ſavoir & le grand génie n'exemptent point de cette fatalité. Cherchez plutôt parmi la canaille la plus ignoo-

Digitized by Google

heureux (*g*). Ce n'eſt pas une petite partie de la rigueur de ſon ſort que cette eſpéce de néceſſité où tant de gens ſont réduits, de chercher dans les plaiſirs défendus quelque remede à leurs inquiétudes (*h*). Quoi qu'il en ſoit, on peut alléguer ici

rante, que parmi les hommes illuſtres en doctrine, une condition heureuſe: la gloire, qui environne les Auteurs & les Orateurs célébres, ne les ſauve pas de mille chagrins. Elle les expoſe à l'envie en deux manieres très-incommodes: ils ont des rivaux qui les perſécutent, & ils ſont jaloux à leur tour des louanges que d'autres méritent; une faute d'impreſſion leur donne plus d'inquiétude, que quatre Lettres pleines d'éloges ne leur donnent de plaiſir. La gloire qu'ils ont acquiſe diminue leur ſenſibilité pour l'encens, & augmente leur ſenſibilité pour la privation de l'encens, pour le blâme, pour le partage de la renommée, &c. Outre que plus ils ont de lumieres, plus ils connoiſſent que leurs Ouvrages ſont imparfaits. S'ils ſe garantiſſent des foibleſſes des préjugés, & du travers de cent petites paſſions, & qu'ils veuillent régler leur langage & leur conduite ſur cet état de leur ame, ils deviennent odieux, & ils n'ont qu'à renoncer aux commodités extérieures. En n'entrant pas dans ce tourbillon, on ne ſe met point hors de la ſphere de ſon activité; au contraire on s'y expoſe bien plus qu'en y entrant pour y faire du ravage. S'ils ſe conforment extérieurement au goût dépravé du monde, ils ſe reprochent à eux-mêmes cent fois le jour cette lâche hypocriſie, & troublent par-là leur repos. Il y en a peu qui puiſſent, comme faiſoit Democrite, connoître les biſarreries des paſſions & s'en divertir. Que ce Philoſophe étoit éclairé là-deſſus! Liſez la Lettre d'Hippocrate à Damagetes, & joignez-y la Paraphraſe qu'un Auteur du XVI Siecle en publia. Il développe avec aſſez d'élégance, & par le menu, ce que l'Auteur Grec avoit dit en gros. Il ſe divertit à cette cenſure, & l'on ſent bien qu'il étoit chagrin lui-même, & que ſi on lui eût demandé:

Quelle humeur ſombre
Fais-tu voir à contretemps?

Il eût pu dire

C'eſt que je ne ſuis point du nombre
Des Auteurs qui ſont contens.

Pauſanias rapporte l'Oracle qui fut rendu à Homere: *Vous êtes malheureux & heureux*, répondit-on à ce grand Poëte. Apollon ne pouvoit pas mieux répondre.

Il eſt temps de mettre fin à ces Lieux-communs. Faiſons-le par quatre petites remarques. La 1e eſt qu'à prendre en gros tout le Genre-humain, il ſemble que Xenophanes auroit pu dire, que le chagrin & la douleur y prévalent ſur le plaiſir. 2e. Qu'il y a des Particuliers dont on a lieu de préſumer, qu'ils ſentent dans cette vie beaucoup plus de bien que de mal. 3e. Qu'il y en a d'autres dont on peut croire qu'ils ſentent beaucoup plus de mal que de bien. 4e, Que ma ſeconde Propoſition eſt ſur-tout probable, à l'égard de ceux qui meurent avant le déclin de l'âge; & que la quatrieme paroît principalement certaine, à l'égard de ceux qui vont juſqu'à la vieilleſſe décrépite. Lorſque Racan aſſûroit,

Que pour eux ſeulement les Dieux
ont fait la gloire,
Et pour nous les plaiſirs,

il ne conſidéroit ſans doute que le bel âge. C'eſt alors que les plaiſirs prédominent, le bien emporte alors la balance: la Nemeſis des Païens fait des avances, & du crédit: elle agrée que les comptes ſoient rendus ſans compenſation; mais elle ſe dédommage ſur la vieilleſſe.

(*g*) *Ceux-mêmes qui reconnoiſſent que la Nature . . . . a deſtiné au Genre humain l'uſage de toutes les autres choſes, le conſidérent . . . comme un être malheureux.*] N'avons-nous pas vû que Pline, après un prologue qui donne la principauté à notre eſpéce, la met au-

Digitized by Google

ici l'autorité d'Ariſtote; car ce grand génie, qui avoit philoſophé avec tant d'application, & avec tant de pénétration, a reconnu qu' il y avoit dans la Nature plus de mal que de bien, & que ce fut par cette raiſon que l'Hypotheſe de l'unité de principe

deſſous du reſte des animaux en fait d'incommodités? Seneque, qui repréſente ſi bien les faveurs que Dieu communique aux hommes, eût-il pû nier les Obſervations de Pline? Socrate auroit-il pû les nier, lui qui a décrit ſi avantageuſement les prérogatives humaines? „Tu ne penſes pas", répondit-il à un Diſciple qui nioit la Providence, „que les Dieux ayent „ſoin des hommes, eux, qui premie„rement ont accordé à l'homme ſeul „le privilége de marcher droit, ce qui „luy donne un grand avantage pour „découvrir de loin, pour conſidérer „plus à ſon aiſe les choſes d'en haut, „& pour éviter beaucoup d'incommo„dités. Enſuite, tous les animaux qui „marchent ont des piés; mais ils „n'en tirent point d'autre uſage que „de marcher: les Dieux outre cela „ont donné des mains à l'homme, par „le moyen deſquelles il ſe rend le „plus heureux animal du monde. „Tous les animaux ont des langues; „mais il n'y a que la langue de l'hom„me qui puiſſe former une parole, „dont il explique ſes penſées, & par „laquelle il ſe communique à ſes ſem„blables. Et pour montrer meſmes „que les Dieux ont eu ſoin de nos „plaiſirs, ils n'ont point determiné de „ſaiſon pour les amours des hommes, „qui peuvent joüir à toute heure, juſ„qu'à leur extrême vieilleſſe, d'une „volupté que les brutes ne gouſtent „qu'en un certain temps de l'année. „Enfin, ils ne ſe ſont pas contentés „d'avoir fait à l'homme tant d'avan„tages pour le corps, ils luy ont en„core donné une ame, la plus excel„lente de toutes. Car quelle eſt l'ame „des autres animaux, qui connoiſſe „l'eſtre des Dieux, par qui ſont faits „tant de merveilleux ouvrages? Y „a-t-il une autre eſpece que les hom„mes qui les ſerve & qui les adore? „Quel eſt l'animal qui puiſſe comme „luy ſe deffendre de la faim, de la „ſoif, du froid, du chaud; qui puiſſe, „comme nous, trouver des remedes „aux maladies, qui puiſſe exercer ſa for„ce; qui ſoit auſſi capable d'apprendre; „qui retienne ſi parfaitement les cho„ſes qu'il a veues, qu'il a ouïes, qu'il „a ſceues? En un mot, il eſt clair que „l'homme eſt un Dieu en comparaiſon „des autres eſpeces vivantes, veu „l'avantage qu'il a naturellement ſur „elles, tant du corps que de l'ame". Il eſt bien apparent qu'après cette belle deſcription, il eût avoué le revers de la médaille, ſi on l'eût prié de le bien examiner.

(*h*) *De chercher dans les plaiſirs défendus quelque remede à leurs inquiétudes.*] N'eſt-ce pas ſe délivrer d'un mal phyſique par un mal moral? Un tel remede n'eſt-il pas pire que la maladie? N'eſt-on pas donc bien malheureux, quand on ne ſait recourir qu'à une telle reſſource? Il eſt très-certain qu'une infinité de gens n'en trouvent point d'autre. Les criailleries domeſtiques, la vûe du mauvais état du ménage, les contraignent à ſortir pour aller jouer, ou pour aller boire dans un cabaret. Ils ne peuvent ſans cela diſſiper leur mélancolie; c'eſt la ſeule diverſion qu'ils oppoſent au chagrin. Il y en a même qui s'enivrent tout exprès afin d'éviter les inquiétudes de la nuit, qui eſt un temps où elles ſont le plus incommodes. Ils ont éprouvé qu'elles les empêchent de dormir, & qu'elles les tiennent trop cruellement attentifs à leur malheur. C'eſt pourquoi ils ſe procurent par le vin un profond aſſoupiſſement. C'eſt autant de pris ſur la mauvaiſe fortune, c'eſt ſauver la plus redoutable portion des vingt-quatre heures de la journée. Généralement parlant, les femmes ne peuvent pas ſe ſervir de ce bouclier contre le chagrin, & ainſi leur condition eſt plus à plaindre que celle des hommes. De-là vient que la Medée d'Euripide déclare qu'une femme mal mariée eſt dans un état ſi pitoyable, qu'il

Digitized by Google

cipe ne plut pas à Empedocle, qui commença de ſuppoſer deux principes, l'un du bien, l'autre du mal (*i*). L'Ecriture Sainte a repréſenté ſi fortement les miſeres de cette vie, qu'elle peut fournir ſur cette queſtion un Argument démonſtratif. Je m'étonne que le Rabin Maimonides, qui avoit & beaucoup de

vaut mieux mourir que d'y demeurer; elle ne peut pas comme les hommes aller chercher hors du logis les conſolations néceſſaires.

(*i*) *Ariſtote .... a reconnu qu'il y avoit dans la Nature plus de mal que de bien, & que... par cette raiſon.... Empedocle commença de ſuppoſer deux principes, l'un du bien, l'autre du mal.*] Il faut que j'obſerve qu'il ſe donne la liberté de développer le ſentiment d'Empedocle, & de l'expliquer ſelon l'eſprit plutôt que ſelon la lettre; mais après tout il poſe en fait que le bien eſt la cauſe de tous les biens, & que le mal eſt la cauſe de tous les maux. Les deux principes d' Empedocle étoient l'amitié & la diſcorde.

(*k*) *Je m'étonne que le Rabin Maimonides ..... ait pû croire qu'il avoit bien réfuté la doctrine dont je parle.*] Il avoue que les Païens, & même quelques Rabins, ont fait des déclamations ſur la ſupériorité du mal, & il les traite d'inſenſés & de ridicules. Il dit que la cauſe de leur erreur extravagante eſt, qu'ils s'imaginent que la Nature n'a été faite que pour eux, & qu'ils ne comptent pour rien ce qui eſt diſtinct de leur perſonne, d'où ils inferent que quand il arrive quel que choſe contre leur gré, tout va mal dans l'Univers. Il ajoûte que ſi l'on conſidéroit la petiteſſe de l'homme eu égard à l' Univers on comprendroit avec évidence que la ſupériorité du mal n'a point ce lieu parmi les Anges, ni parmi les corps céleſtes, ni parmi les élémens, & les mixtes inanimés, ni parmi pluſieurs eſpéces d'animaux. Cette Remarque de Maimonides ne va point au but; car ceux qu'il réfute n'entendent autre choſe ſinon que parmi les hommes le mal ſurpaſſe le bien. A quoi ſert-il donc de dire pour les convaincre d'erreur, que le mal ne ſurpaſſe pas le bien dans le reſte de la Nature? Tous les corps inanimés ſont incapables de bien & de mal, ils ne doivent donc point être mis en ligne de compte quand il s'agit de cette queſtion; & il n'y a perſonne qui ne fût en droit de ſoûtenir, que tout ce en quoi nous mettons l'ordre, la beauté, & la perfection des corps céleſtes, &c. étant changé, ce ne ſeroit point un mal à l'égard de l'Univers, encore que l'homme ou quelque autre créature particuliere en ſouffrît quelque dommage. Si le Soleil & les Planetes étoient dans les mêmes variations que les vaiſſeaux qui vont & viennent de Marſeille à Naples, tantôt en moins de jours & tantôt en plus de jours ſans aucune regle fixe, ne pourroit-on pas prétendre qu'eu égard à tout l'Univers ce n'eſt pas un mal, une imperfection, & un déſordre?

Après cela Maimonides dit que les maux de l'homme ſe peuvent réduire à trois claſſes: la premiere comprend ceux qui procedent de ce que l'homme a un corps: la ſeconde, ceux qui procedent de ce que les hommes machinent les uns contre les autres: la troiſieme, ceux que l'homme ſe fait à lui-même par ſa propre cupidité. Il fait de belles Remarques ſur tout cela: mais il ſort de la queſtion; car il ne s'agit pas de la cauſe du malheur des hommes, il s'agit de ce point de fait, ſi les maux qu'ils ſouffrent ſurpaſſent les biens dont ils jouïſſent. On a beau nous dire que nous ſommes nous-mêmes la cauſe de nos infortunes, & que ſort ſouvent nous nous affligeons ſans ſujet, & que les plaiſirs de la vie ſont innombrables, & quelquefois même fort longs; tout cela eſt incapable de réſoudre la difficulté. Un grain de mal, pour ainſi dire, gâte cent degrés de bien; un petit morceau de fer chaud au ſeptieme degré brûle mieux que cent piés de fer chaud au quatrieme degré. Nul

Digitized by Google

de ſcience, & beaucoup de jugement, & qui étoit un aſſez bon Philoſophe, ait pû croire qu'il avoit bien réfuté la doctrine dont je parle (*k*). Il y a quelque apparence que Xenophanes a cru l'incompréhenſibilité de toutes choſes (*l*). Il donna un bon avis aux Egyptiens, quand il les vit faire des lamentations

mal n'eſt petit lorſqu'il eſt ſenti comme grand; & rien n'accable davantage un homme chagrin, que de ſavoir qu'il n'a pas raiſon d'être chagrin. „Il y a", dit Mr. de Saint Evremond, „une ſorte de chagrin dont je ne puis „deviner la cauſe; & comme on n'en „ſauroit bien connoître le véritable „ſujet, je trouve qu'il eſt malaiſé de „l'adoucir, ou de s'en defendre..... „Cette eſpece de chagrin eſt commun „à tous les hommes; ce ſont de ces „chagrins qui nous brouillent avec „nous-mêmes, & qui nous faiſant con„noître que nous n'avons aucune rai„ſon d'être tâchés, nous forcent, mal„gré notre amour propre, de nous „avouer que nous ſommes injuſtes & „déraiſonnables".

(*l*) *Xenophanes a crû l'incompréhenſibilité de toutes choſes.*] Commençons cette Remarque par le paſſage ſuivant de Diogene Laërce: *Sotion qui dit que Xenophanes eſt le premier qui ait ſoutenu que toutes choſes étoient incompréhenſibles, ſe trompe.* On ne voit point dans ces paroles ſi Diogene Laërce nie que Xenophanes ait tenu pour l'incompréhenſibilité; car il pourroit ne le pas nier, & accuſer néantmoins Sotion d'erreur. Cette accuſation ſeroit juſte, ſi avant Xenophanes d'autres avoient enſeigné, que tous les objets de notre eſprit ſont au-delà de notre compréhenſion. Il y a mille endroits ſemblables dans Diogene Laërce: cela ne lui fait guere d'honneur; un eſprit exact auroit évité ces équivoques, & ces ténèbres. Je conjecture qu'il a voulu dire que Xenophanes n'enſeignoit point l'incompréhenſibilité; mais en même temps je m'imagine qu'il a eu tort de parler ainſi de ce Philoſophe. Toutes les apparences nous conduiſent à juger que Xenophanes enſeignoit, que l'on ne pouvoit comprendre quoi que ce fût dans la nature des choſes. Plutarque lui attribue d'avoir dit, que nos Sens & notre Raiſon ſont des facultés trompeuſes. D'autres veulent qu'il ait rejeté le témoignage des Sens, afin de conclurre qu'il ne faut ajoûter foi qu'à la Raiſon, & ils diſent qu'il eſt le premier Auteur de cette doctrine. Je crois que Plutarque nous repréſente plus fidélement que ne l'a fait Ariſtocles le Syſtême de Xenophanes. Je crois que Xenophanes ne ſe fioit guere plus à la Raiſon qu'à ſes Sens: voici ce qui me le perſuade. Il fut le premier qui enſeigna que tout ce qui a été fait eſt corruption. Il enſeigna auſſi que toutes choſes n'étoient qu'un ſeul Etre; qu'il n'y avoit point de génération ni de corruption; & que cet Etre unique demeuroit toujours le même, & ne pouvoit être ſujet à nul changement. Mais voici plus nettement les principes de Xenophanes, & dans toute leur liaiſon. Premierement il aſſûroit que rien ne ſe fait de rien, c'eſt-à-dire, pour ôter toute équivoque, qu'une choſe qui n'a pas toujours exiſté ne peut jamais exiſter. Il concluoit de-là que tout ce qui eſt a toujours été; or, ajoûtoit-il, ce qui a toujours été eſt éternel: ce qui eſt éternel, eſt infini: ce qui eſt infini, eſt unique; car s'il contenoit pluſieurs Etres, l'un termineroit l'autre, il ne ſeroit donc pas infini. De plus, diſoit-il, ce qui eſt unique eſt par-tout ſemblable à ſoi-même; car s'il enfermoit quelque différence, il ne ſeroit pas un Etre, mais pluſieurs Etres. Enfin cet Etre unique, éternel, & infini, doit être immobile, & immuable; car s'il pouvoit changer de place, il y auroit quelque choſe au-delà de lui; il ne ſeroit donc pas infini: & ſi ſans changer de place il pouvoit être altéré, quelque choſe qui ne ſeroit pas de tout temps commenceroit à être produite, & quelque choſe qui auroit été de tout temps ceſſeroit d'être. Or cela eſt impoſſible; car toute choſe qui

Digitized by Google

tations pendant leurs Fêtes: *Si les objets de votre culte*, leur dit-il, *ſont des Dieux, ne les pleurez pas; s'ils ſont des hommes, ne leur offrez point des ſacrifices.*

D'autres

n'ayant pas exiſté éternellement commenceroit d'exiſter, ſeroit produite de rien, & toute choſe qui n'a point eu de commencement a une exiſtence néceſſaire; elle ne peut donc jamais ceſſer d'exiſter. Voilà quels étoient ſes principes, ſi nous en croyons Ariſtote. Je ne doute point qu'ils ne lui paruſſent évidens, & qu'il ne crût voir là une gradation de conſéquences tirées néceſſairement d'un principe inconteſtable. Les Théologiens orthodoxes lui nieroient que rien ne puiſſe avoir un commencement: mais ils lui accorderoient que l'Etre qui n'a jamais commencé eſt unique, infini, immobile, immuable, & que tout ce dont l'exiſtence eſt néceſſaire eſt indeſtructible. Ils enſeignent, & avec raiſon, que Dieu n'eſt ſujet à nul changement; car s'il lui arrivoit quelque changement, il acquerroit & il perdroit quelque choſe. Ce qu'il acquerroit ſeroit ou diſtinct de ſa ſubſtance, ou un mode *identifié* avec ſa ſubſtance. Si c'étoit un Etre diſtinct, Dieu ne ſeroit pas un Etre ſimple; &, qui pis eſt, il ſeroit compoſé d'une nature incréée, & d'une nature créée. Si c'étoit un mode *identifié* avec ſa ſubſtance, Dieu ne le pourroit produire qu'en ſe produiſant lui-même: or comme il exiſte indépendamment de ſa volonté, & qu'il ne s'eſt point donné à lui-même ſon exiſtence au commencement, il s'enſuit qu'il ne peut jamais ſe la donner. D'ailleurs rien de ce qui exiſte néceſſairement ne peut ceſſer d'être: il faut donc de toute néceſſité que Dieu ne puiſſe jamais perdre ce qu'il a eu une fois. Or tout ce qu'on apelle modification, ou *ens inhærens in alio*, eſt d'une telle nature qu'il ne peut être produit que par la ruine d'une autre modalité; tout de même qu'une nouvelle figure eſt néceſſairement la deſtruction de la vieille. C'eſt pourquoi ſi Dieu acquéroit quelque choſe de nouveau, il perdroit néceſſairement quelque autre choſe; car cette nouvelle acquiſition ne ſeroit pas une ſubſtance, mais un accident, ou un *ens inhærens in alio*. Puis donc que rien de ce qui exiſte néceſſairement ne peut ceſſer d'exiſter, il s'enſuit que Dieu ne peut jamais acquérir rien de nouveau. Voilà donc l'immutabilité de Dieu appuyée ſur des notions évidentes. Xenophanes ajoûtoit à ces maximes celle-ci, que rien ne ſe fait de rien: or tout accident produit de nouveau, & diſtinct de la ſubſtance divine, ſeroit tiré du néant. Il falloit donc qu'il niât que l'Etre éternel pû acquérir aucun nouveau mode diſtinct de ſa propre ſubſtance. Mais il ſe trouvoit bien embarraſſé, quand on lui montroit les générations continuelles qui ſe ſont dans la Nature. Elles prouvent, & que l'Univers n'eſt pas un ſeul Etre, & qu'il contient quelque choſe qui eſt muable, puiſqu'il change actuellement. Pour ſe tirer de cette Objection il récuſa le témoignage des Sens, il dit qu'ils nous trompent, qu'il n'eſt pas vrai qu'il ſe faſſe des générations dans la Nature, & que ce ne ſont que de fauſſes apparences. Mais, lui diſoit-on ſans doute, les apparences des Sens ne changeroient pas, ſi notre ame demeuroit toûjours la même, ſi les Etres qui ſont hors de nous ne changeoient point: il faut donc que pour le moins ce qui eſt en nous le ſujet paſſif des perceptions, que vous appellez des tromperies des Sens, ſoit un Etre muable & altérable: il n'eſt donc pas vrai, comme vous le prétendez, qu'il ne ſe faſſe aucun changement dans l'Univers. Je ne vois point qu'il ait pû répondre autre choſe que ceci: notre Raiſon eſt auſſi trompeuſe que nos Sens, tout lui eſt incompréhenſible. Car ſi lors même qu'elle eſt appuyée ſur l'évidence, qui eſt ſon *non plus ultra*, elle n'attrape pas la vérité, c'eſt un ſigne que la vérité eſt une choſe incompréhenſible & impénétrable. Or m'appuyant ſur des notions évidentes, j'avois aſſûré que rien ne ſe fait de rien: d'où il s'enſuit néceſſairement que rien ne peut commencer, & que tout ce qui exiſte une fois exiſte toûjours,

Digitized by Google

D'autres prétendent qu'il ſe ſervit de cette penſée lorſque les Eleates voulurent ſavoir de lui s'ils devoient faire des ſacrifices à Leucothée, & verſer des larmes pour elle, ou non. Il ne

ce qui prouve évidemment l'immobilité & l'immutabilité de toutes choſes; j'avois, dis-je, compris cela clairement, & néantmoins l'expérience de mes ſenſations & de mes paſſions, me convainc que je ſuis muable: je n'avois donc rien compris de certain, je n'ai donc point une faculté proportionnée à la verité. C'eſt ainſi qu'on peut ſuppoſer qu'il raiſonnoit, & de-là nous pourrions conclurre que la Secte des Acataleptiques, & celle des Pyrrhoniens, n'ont eu leur berceau que dans le principe de l'unité immuable de toutes choſes ſoûtenu par Xenophanes. Je ne prétends pas qu'il ait eu raiſon dans les conſéquences qu'on vient de voir; je n'allegue ceci qu'afin qu'on voye que je ne contredis pas ſans de bons motifs l'Hiſtorien de ce Philoſophe. J'ai premierement pour moi le témoignage de Sotion, celui de Ciceron, celui de Plutarque, & quelques Vers de Xenophanes qui n'ont pas été inconnus à Diogene Laërce. En ſecond lieu, je puis dire que Xenophanes avoit des principes qui l'engageoient néceſſairement, comme je viens d'en donner les preuves, à tenir l'incompréhenſibilité. On voit manifeſtement que Xenophanes déclare, que perſonne ne peut parvenir à la connoiſſance claire & certaine de la vérité; & qu'encore qu'un homme rencontrât la vérité, il ne pourroit point ſavoir qu'il l'eût rencontrée; il n'y a, continue-t-il, que des opinions à attraper ſur toutes choſes. Sextus Empiricus le met nettement parmi ceux qui nient qu'il y ait un *criterium veritatis*, ou une regle, ou une meſure de la vérité. J'avoue qu'il n'adopte pas le ſentiment de ceux qui le mettent au nombre des Acataleptiques; mais il lui attribue pourtant d'avoir crû qu'on ne comprenoit jamais les choſes juſques au degré de certitude qui fait la ſcience, & qu'on ne parvient jamais qu'à des jugemens de vraiſſemblance ou de probabilité? N'eſt-ce pas au fond ſoûtenir l'*Acatalepſie*, ou la nature incompréhenſible des choſes? Je ne vois donc pas que Mr. Menage ait eu beaucoup de raiſon de dire, que Sextus Empiricus eſt favorable en cet endroit-ci à Diogene Laërce contre Sotion. Et ce qui m'empêche d'autant plus de voir cela, eſt que ce docte Commentateur venoit de dire que Ciceron & Origene favoriſent Sotion. *Parmenides, Xenophanes, minus bonis quamquam verſibus, ſed tamen illis verſibus, increpant eorum arrogantiam quaſi irati, qui, cum ſciri nihil poſſit, ardeant ſe ſcire dicere.* Quant à la Queſtion particuliere ſi ce Philoſophe eſt le premier qui ait tenu pour l'incompréhenſibilité, comme Sotion l'aſſûre, il y a plus de ſujet de demeurer en ſuſpens; puiſque Platon dit qu'avant Xenophanes d'autres avoient crû l'unité de toutes choſes: dogme qui me paroît être le grand chemin de l'incompréhenſibilité. Rien n'eſt plus curieux que les Vers de Timon rapportés par Sextus Empiricus. Je ne ſai pourquoi les Interpretes n'ont pas traduit en Latin cet endroit-là.

Les raiſons, qui conduiſirent Xenophanes à l'unité de toutes choſes, ſont apparemment les mêmes qu'Ariſtote donne à Meliſſus & à Parmenides. Elles paroiſſent aſſez ſubtiles, quoique ſelon la proprieté des grands génies Ariſtote les ait rapportées un peu obſcurément, parce qu'il affectoit d'être court. Ce ſont ſans doute des Sophiſmes, auſſi bien que celles qu'on a pû lire ci-deſſus: mais néantmoins elles pouvoient impoſer, & je ne ſai ſi Ariſtote a toujours bien réfuté ces deux anciens Philoſophes. Prenez la peine de conſulter les Jéſuites de Conimbre, qui ont mis dans toute ſa force l'une des raiſons de Meliſſus, & la réponſe d'Ariſtote: vous verrez qu'il n'y a rien de plus foible que cette réponſe, & qu'il n'eſt pas vrai que Meliſſus raiſonne mal dans cette Propoſition, *Si tout ce qui a été fait a un principe, ce qui n'a point été fait n'a point de principe.* Ariſtote aſſûre que c'eſt un Paralogiſme manifeſte. Or, ajoûtoit Meliſſus, rien n'a été fait; car ſi

Digitized by Google

ne faut pas oublier qu'on le bannit de ſa patrie, & qu'il ſe retira

quelque choſe avoit été faite, elle auroit été produite ou de rien ou d'une autre choſe: ſi d'une autre choſe, elle eût déja exiſté auparavant, ce qui ruïne votre ſuppoſition: ſi de rien, donc de rien il ſe pourroit faire quelque choſe, ce qui eſt faux. Voilà un Raiſonnement démonſtratif contre Ariſtote, qui n'admettoit pas la création proprement dite. Et quant à ſa diſtinction entre principe de ſubſtance, & principe de formes & de qualités, elle eſt nulle dans l'Hypotheſe de l'impoſſibilité de la création; car toute ſubſtance qui n'a jamais commencé, & qui exiſte néceſſairement, doit être immuable. En vain donc chercheriez-vous les principes des générations & des corruptions; car il ne s'en feroit point ſi toutes choſes étoient incréées: or elles l'étoient ſelon Ariſtote, qui n'a jamais combattu cette Maxime, *ex nihilo nihil fit*. Mais après avoir avoué que cette Objection de Meliſſus, que l'on ne ſauroit réſoudre que par les principes de l'Orthodoxie Chrétienne concernant la création, ſurpaſſoit toutes les forces d'Ariſtote, il faut reconnoître que les autres ſubtilités de Meliſſus & de Parmenides ne l'embarraſſoient pas tant, & qu'appliquées à l'expérience, c'eſt-à-dire, à la variété de choſes que l'Univers nous fait voir, elles ne pouvoient paroître que des puérilités.

J'obſerve en paſſant que le Jéſuite qui a commenté l'Ouvrage de Ciceron, *de la nature des Dieux*, a pris le parti de Xenophanes contre Ariſtote un peu inconſidérément. Ce Pere a grand tort d'attribuer à Xenophanes un ſentiment raiſonnable ſur la Nature de Dieu: le ſentiment de ce Philoſophe là-deſſus eſt une impiété abominable, c'eſt un Spinoziſme plus dangereux que celui que je réfute dans l'Article de SPINOZA; car l'Hypotheſe de Spinoza porte avec ſoi ſon préſervatif, par la mutabilité ou par la corruptibilité continuelle qu'il attribue à la Nature Divine, eu égard aux modalités. Cette corruptibilité ſoûleve le ſens commun, & choque tout à la fois horriblement les petits eſprits & les grands eſprits: mais l'immutabilité en toutes manieres, que Xenophanes attribue à l'Etre infini & éternel, eſt un dogme de la plus pure Théologie; il pourroit donc être plus ſéduiſant en faveur du reſte de l'Hypotheſe. D'autre côté la mauvaiſe chûte de ce Philoſophe peut devenir plus contagieuſe que le Spinoziſme. Cet homme-là, ne pouvant ſe ſoûtenir dans le poſte où ſa Raiſon l'avoit mené, ſe laiſſa tomber dans un précipice: il querella ſa Raiſon qui l'avoit embarraſſé dans ſes filets qu'il ne pouvoit rompre; il l'accuſa d'être incapable de rien comprendre. Bien d'autres ſe pourroient jetter dans de telles extrémités, s'ils ne recouroient à un ſecours ſupérieur à la Raiſon. Mais le Jéſuite que je réfute n'a pas tort en tout: il a pû avec juſtice blâmer Ariſtote de ſon mépris pour le génie de Xenophanes; car quoiqu'une véritable grandeur d'eſprit, & une ſolide force de raiſonnement, ne permettent pas que l'on ſuccombe de cette maniere, il eſt pourtant vrai qu'un génie mediocre ne volera jamais auſſi haut que Xenophanes, & ne tombera pas comme lui. Il raiſonnoit plus conſéquemment qu'Ariſtote, qui n'admettant point de création, reconnoiſſoit une matiere éternelle, & ſuſceptible ſucceſſivement d'une infinité de formes. Si les éléphans n'ont pas à craindre de telles toiles d'araignée, les mouches les doivent craindre encore moins. Ce n'eſt point la médiocrité de l'eſprit qui fait douter, que l'on ne ſoit point parvenu à la certitude légitime; elle eſt plus propre à remplir de confiance, qu'à inſpirer de la défiance. Ils parviennent au dogme de l'incompréhenſibilité, non pas en ne connoiſſant rien, mais en connoiſſant les choſes beaucoup mieux que la plûpart du monde ne les connoît; quoiqu'ils ne les connoiſſent pas ſelon le bon tour. Bien plus, il s'en trouve qui dirigent à la gloire de Dieu leur Hypotheſe; comme ſi par le ſentiment de notre foibleſſe, & de l'infinité de Dieu, nous ne devions pas aſpirer à des connoiſſances qui doivent faire le partage de la Nature Divine. Nous parlions tantôt d'un Poëte

Digitized by Google

tira en Sicile, & qu'il demeura à Zancle & à Catane, & qu'il fon-

qui dit que les Dieux réſervoient pour eux la gloire, & pour nous les plaiſirs; ceux-ci diſent que Dieu garde pour lui la ſcience, & pour nous les opinions. Cela me fait ſouvenir d'une penſée de Plutarque qui m'a paru excellente. Je la rapporte ſelon la Verſion d'Amyot. „Les hommes ſages „doivent en leurs prieres demander „tous biens aux Dieux: mais ce que „plus nous deſirons obtenir d'eux, c'eſt „la connoiſſance d'eux-meſmes, autant comme il eſt loiſible aux hom„mes d'en avoir, pour ce qu'il n'y „a don ne plus grand aux hommes à „recevoir; ne plus magnifique & plus „digne aux Dieux à donner, que la „connoiſſance de la vérité: car Dieu „donne aux hommes toutes autres „choſes dont ils ont beſoin: mais celle„là il la retient pour lui-meſme, & s'en „ſert: & n'eſt point bien-heureux pour „poſſeder grande quantité d'or ni d'ar„gent, ni puiſſant pour tenir le toner„re & la foudre en ſa main, mais bien „pour ſa prudence & ſapience: & eſt „une des choſes qu'Homere a le mieux „& le plus ſagement dites, en par„lant de Jupiter & de Neptune.

„*Ils ſont tous deux de meſme extraction,*
„*Et tous deux nés en meſme re„gion:*
„*Mais Jupiter en eſt le fils aiſné,*
„*Et de ſavoir plus grand que l'autre „orné.*

„Il afferme que la préference & pré„cédence de Jupiter eſtoit plus véné„rable & plus digne en ce qu'il eſtoit „plus ſavant, & plus ſage. Et quant „à moi j'eſtime que la béatitude & „la félicité de la vie éternelle, dont „Jupiter jouït, conſiſte en ce que il „n'ignore rien, & que rien de tout „ce qui ſe fait ne le fuit: & penſe „que l'immortalité, qui en oſteroit la „connoiſſance & intelligence de tout „ce qui eſt, & qui ſe fait, ne ſeroit „pas une vie, mais un temps ſeule„ment. Pourtant pouvons nous dire, „que le deſir d'entendre la vérité eſt „un deſir de la divinité, meſmement „la vérité de la nature des Dieux, „dont l'eſtude & le pourchas de telle „ſcience eſt comme une profeſſion & „entrée de Religion, & œuvre plus „ſaincte que n'eſt point le vœu & l'obli„gation de chaſteté, ni de la garde „& cloſture d'aucun temple". Ajoûtez à cela que les Chrétiens, à l'égard des choſes qui conſtituent le caractere du Chriſtianiſme ſpéculatif, font une profeſſion ouverte de l'incompréhenſibilité; & qu'ils regardent comme des hibous, & comme des Turcs, ceux qui dans le Chriſtianiſme refuſent de croire ce qui ſurpaſſe la portée de leur eſprit. Tel eſt le Myſtere de la Trinité, qui, comme l'avoue Mr. Nicole, accable & révolte la raiſon. „S'il y a des difficultes qui ſautent „aux yeux, ce ſont celles qu'il fournit „que trois perſonnes réellement di„ſtinctes n'ayent qu'une meſme & uni„que eſſence, & que cette eſſence eſtant „la meſme choſe en chaque perſon„ne que les relations qui les diſtin„guent, elle puiſſe ſe communiquer, „ſans que les relations qui diſtin„guent les perſonnes ſe communi„quent. Si la Raiſon humaine s'écoute „elle-meſme, elle ne trouvera en ſoy„qu'un ſoûlevement général contre „ces vérités inconcevables. Si elle „prétend ſe ſervir de ſes lumieres „pour les pénétrer, elles ne luy four„niront que des armes pour les com„battre. Il faut pour les croire qu'elle „s'aveugle elle-meſme, qu'elle faſſe „taire tous ſes raiſonnemens & toutes „ſes veues, pour s'abaiſſer & s'aneantir ſous le poids de l'autorité divine". Les Sociniens eux-mêmes, à certains égards, ſont des Acataleptiques; ils ne ſauroient dire ſincérement qu'il n'eſt pas incompréhenſible, qu'une nature qui exiſte par elle-même ſoit muable. Il ſemble donc qu'à certains égards, leur témérité ſurpaſſe celle de Xenophanes. Celui-ci enfin s'aviſa de dire, qu'il ne comprenoit, ni qu'une nature éternelle fût muable, ni qu'elle fût immuable; mais quant à eux ils décident qu'elle eſt muable: d'où il s'enſuit qu'un Etre qui exiſte néceſſairement & de toute éternité eſt deſtructible, la choſe du monde la plus contraire à l'évidence de nos idées.

Je ne ſaurois finir ſans faire encore ces deux Remarques, l'une que

Digitized by Google

fonda la Secte Eléatique, & que Parmenides fut ſon Eleve, & qu'il ſe plaignit d'être pauvre (*m*). La Réponſe, qu'il fit à un homme avec qui il avoit réfuſé de jouer aux dez, eſt fort digne d'un Philoſophe. Cet homme l'appela poltron; oui, répondit-il, je le ſuis extrêmement par rapport aux actions honteuſes.

Z.

ZENON d'Elée, l'un des principaux Philoſophes de l'Antiquité, floriſſoit dans la 79 Olympiade. Il fut Diſciple de Parme-

l'évidence des principes de Xenophanes ſur l'immutabilité de ce qui eſt éternel à tous les degrés que l'on voye dans les notions les plus claires de notre eſprit: de ſorte qu'étant d'ailleurs inconteſtable par les choſes qui ſe paſſent au dedans de nous, qu'il ſe fait des changemens, le meilleur parti, que notre Raiſon puiſſe prendre, eſt de dire que tout hormis Dieu a commencé. Voilà le dogme de la création: car de prétendre expliquer les générations de la Nature, en ſuppoſant pluſieurs principes éternels, & dont l'action & la réaction diverſifie ce qui demeureroit uniforme, ſi rien d'externe n'intervenoit, c'eſt fuir une incommodité, pour ſe jetter dans une plus grande. Ma ſeconde Obſervation eſt que l'évidence de ces principes de Xenophanes nous fournit une très-belle demonſtration contre Spinoza; car ſi tout ce qui n'a point de commencement eſt immuable, le Dieu de Spinoza eſt incapable de tout changement: il n'eſt donc pas la cauſe immanente des changemens qui arrivent dans l'Univers. Toute cauſe immanente produit quelque choſe en elle-même: cette choſe eſt ou un mode *identifié* avec la ſubſtance qu'il modifie, ou bien une qualité abſolue, & réellement diſtincte de ſon ſujet *d'inhéſion*. Si c'eſt un mode identifié, Dieu ne le peut pas produire; car puiſque la ſubſtance divine exiſte néceſſairement, elle ne peut point dépendre d'aucune cauſe efficiente. Si c'eſt une qualité diſtincte, Dieu peut donc créer des Etres diſtincts de lui-même; & dès-lors l'Hypotheſe des Spinoziſtes n'a plus de lieu. Joignez à cela que la production d'un mode, ou d'un accident eſt la deſtruction d'un autre. D'ou il s'enſuit que ſi Dieu étoit la cauſe immanente des changemens de la Nature, il y auroit des modalités éternelles qui auroient péri: car Spinoza ne ſauroit dire ſans ſe couper, que ce qu'il appelle Dieu n'a pas eu toujours des modalités. Examinez ſa diſtinction entre *natura naturans* & *natura naturata*, vous y trouverez un tas de contradictions.

(*m*) *Il ſe plaignit d'être pauvre.*] Je ſuis ſi pauvre, diſoit-il, un jour à Hieron Roi de Syracuſe, *Que je n'ay pas le moyen d'entretenir deux ſerviteurs.* Hieron *lui reſpondit*; *Et comment! Homere que tu reprens & que tu blaſmes ordinairement, tout mort qu'il eſt, en nourrit plus de dix mille.*

(*n*) *C'étoit un bel homme. Quelques Ecrivains prétendent qu'il fut aimé de ſon Précepteur plus qu'il ne falloit.*] Je rapporte ailleurs le reproche qui fut fait à Apulée qu'il étoit beau, & qu'il s'habilloit trop proprement pour un Philoſophe. Il répondit entre autres choſes que la beauté n'a pas été toûjours ſéparée des perſonnes de ſa profeſſion, & il le prouve par l'exemple de Pythagoras, & par celui de Zenon d'Elée. La citation de Platon eſt juſte: mais il y a de certaines choſes dans le paſſage de Platon qui n'ont pas été approuvées de tout le monde, & je crois qu'on a eu raiſon de l'en cenſurer. Athenée le blâme d'avoir donné atteinte ſans néceſſité aux mœurs de deux Philoſophes.

(*b*) *Il fut l'Inventeur de la Dialectique.*] Ariſtote lui en donne la louan-

Digitized by Google

Parmenides, & même, selon quelques-uns, son fils adoptif. C'étoit un bel homme. Quelques Ecrivains prétendent qu'il fut aimé de son Précepteur plus qu'il ne falloit (*a*). Vous trouverez dans Moreri qu'il fut l'Inventeur de la Dialectique (*b*). On devroit y voir aussi qu'il entreprit de redonner la liberté à sa patrie opprimée par un Tyran, & que l'entreprise ayant été découverte, il souffrit avec une fermeté extraordinaire les tourmens les plus rigoureux. Cette affaire est rapportée avec mille variations (*c*), comme on le verra dans nos

ge, comme Sextus Empiricus & Diogene Laërce l'ont remarqué. Cette Dialectique de Zenon semble avoir été destinée à brouiller tout, & non pas à éclaircir quelque chose. Il ne s'en servoit que pour disputer contre tout venant, & pour réduire ses Adversaires au silence, soit qu'ils soûtinssent le blanc, soit qu'ils soûtinssent le noir. On voit là un homme qui critiquoit tout, qui renversoit beaucoup d'opinions, & qui en gardoit très-peu pour lui. S'il n'étoit point le Palamede dont Platon a dit quelque chose, il lui ressembloit parfaitement. Ce Palamede discouroit avec un tel artifice, qu'il rendoit probable à ses auditeurs le pour & le contre: il leur faisoit voir que les mêmes choses se ressembloient & ne se ressembloient pas, qu'elles n'étoient qu'une, & qu'elles etoient diverses, qu'elles étoient en repos & en mouvement. Diogene Laërce débite que Zenon a été nommé le Palamede d'Elée, dans le Sophiste de Platon: mais Mr. Menage l'accuse de deux erreurs. Il montre qu'il n'est point parlé de ce Palamede dans cet Ouvrage de Platon, mais dans le Dialogue intitulé *Phedre*: & puis il montre par le témoignage de Quintilien, que ce Palamede est le Rhéteur Alcidamas.

(*c*) *Cette affaire est rapportée avec mille variations.*] Le Tyran d'Elée qu'il voulut perdre s'appelloit Nearque, selon quelques-uns, & Diomedon selon quelques autres. Plutarque le nomme Demylus, comme on le verra dans la suite: Tertullien le nomme Denys, & le prend sans doute par une erreur de Chronologie pour ce Tyran de Syracuse, qui sous le nom de Denys se trouve dans les Auteurs à tous momens. Je crois que Tertullien a mis la scene de tout ceci non pas à Elée, comme il eût fallu, mais à Syracuse. D'autres la mettent dans l'Isle de Cypre, & se trompent d'ailleurs quant à la personne tourmentée, & quant au Tyran. La Note de Mr. de Vallois sur un passage de Marcellin vous apprendra les erreurs de l'Historien, & si vous consultez Mr. Menage, vous trouverez une conjecture très-heureuse sur la cause de ces méprises. L'action même de Zenon est diversement rapportée. Les uns disent qu'étant sommé de déclarer ses complices, il assûra que tous les amis du Tyran avoient eu part au complot. Il en usa de la sorte, afin de le faire voir comme une personne abandonnée de tout le monde. Après cette déclaration générale il donna le nom de quelques particuliers, & dit au Tyran qu'il souhaitoit de lui parler à l'oreille. Le Tyran s'étant approché, Zenon lui mordit l'oreille, & s'y acharna de telle sorte, qu'on ne put l'obliger qu'à force de coups d'aiguillons à lâcher prise. D'autres disent qu'il emporta le nez au tyran. Il y en a qui assûrent qu'ayant déclaré ses complices, & donné le nom de peste de la patrie à l'Usurpateur, il s'adressa aux assistans pour leur dire qu'il s'étonnoit de leur lâcheté, si la crainte d'être traités comme lui les obligeoit à demeurer dans la servitude; & qu'enfin coupant sa langue, il la jeta sur le visage du Tyran; ce qui émut de telle maniere la bourgeoisie, qu'el le lapida tout aussitôt cet Usurpateur

Digitized by Google

nos Remarques. Je n'ai que deux péchés de commiſſion à reprocher à Mr. Moreri (*d*). Au reſte, les ſentimens de Zenon d'Elée étoient à-peu-près les mêmes que ceux de Xenophanes & de Parmenides touchant l'unité, l'incompréhenſibilité, & l'immutabilité de toutes choſes. Je ne ſaurois croire qu'il ait ſoutenu qu'il n'y a rien dans l'Univers (*e*); car comment eût-il pû dire que lui qui ſoutenoit un tel dogme n'exiſtoit pas? Comment lui qui

de la liberté. Voilà ce que Diogene Laërce rapporte. Plutarque obſerve que Zenon coupant ſa Langue, & la jettant au viſage d'un Tyran, mit en pratique la Maxime de ſon Maître, que le deshonneur eſt redoutable aux grands hommes, mais qu'il n'y a que les enfans, & les femmes & les hommes lâches, qui redoutent la douleur. Hermippus aſſûre que Zenon fut pilé dans un mortier.

Valere Maxime n'avoit garde de ne pas parler de la conſtance de ce Philoſophe: mais il y a fait des fautes: car au lieu de donner à Zenon d'Elée ce qui concerne le Tyran Nearque, il le donne à un autre; & outre cela il ſuppoſe que ce Zenon voulant délivrer de la Tyrannie de Phalaris les Agrigentins, fit & ſouffrit, ce que d'autres content par rapport au Tyran d'Elée. Le commentateur Olivier ne trouve qu'une faute dans valere Maxime: il ne le blâme que d'avoir dit que Zenon, le Chef des Stoïques, fut mis à mort pour avoir tâché de perdre un Tyran. Cette cenſure eſt injuſte, & l'on a beau dire que ce Zenon ſe donna la mort de bon gré à l'âge de quatre-vingts-dix ans, on ne convainc point d'erreur Valere Maxime, puiſqu'il n'a point dit que l'un de ſes deux Zenons fût le Chef des Stoïciens. Diogene Laërce ne dit-il pas qu'il y a eu huit Zenons? Il n'eſt donc pas néceſſaire que celui que l'on diſtingue de Zenon d'Elée ſoit le Fondateur des Stoïques. Henri de Vallois blame Valere Maxime d'avoir fait de Zenon d'Elée deux Zenons. L'un de nos meilleurs Critiques a fait la même Remarque, & indiqué qui plus eſt ce qui a pu faire errer cet ancien Auteur. Il obſerve que Jean Vorſtius, en faiſant la même critique, s'eſt rendu digne de cenſure, ayant débité que Nearque étoit Tyran des Liparitains. Vorſtius ſe fonde ſur ce que Zenon fut queſtionné touchant les armes qui avoient été portées par ſes ſoins dans l'Isle de de Lipara. Il juge que ce Philoſophe, après avoir délivré de la tyrannie de Phalaris les Agrigentins, ſe retira dans cette Isle, & tâcha de l'affranchir du joug de Nearque. On lui prouve manifeſtement que ce fut la ville d'Elée que Zenon tâcha d'affranchir de la tyrannie de Nearque. Paſſons plus avant: & prenons la liberté d'obſerver que ces ſavans hommes laiſſent impunie la faute la plus groſſiere de Valere Maxime. Elle conſiſte à débiter que Zenon d'Elée fit un complot contre Phalaris. La Chronologie ne ſauroit ſouffrir cela. Suppoſons qu'Euſebe ſe ſoit trompé, en poſant les vingt-huit ans de la Tyrannie de Phalaris entre la 2 année de la 31 Olympiade, & la 2 de la 38. Préferons ce qu'il a fait lorſqu'il a placé ce Tyran vis-à-vis la fin de la 53 Olympiade, après ſeize ans d'uſurpation. Diſons même, comme le ſuppoſent de fort ſavans hommes, que Phalaris s'empara de l'autorité ſouveraine dans Agrigente environ l'Olympiade 52, & qu'il s'y maintint ſeize ans ſelon quelques-uns, & vingt-huit ſelon quelques autres, il ſe trouvera néantmoins qu'il ſera mort avant que notre Zenon fût en âge d'entreprendre ce que Valere Maxime raconte. Nous avons vu ci-deſſus, que Parmenides étoit âgé d'environ ſoixante cinq ans lorſque Zenon n'en avoit que quarante. Or Parmenides a fleuri la 80 Olympiade: jugez ſi Zenon a pû être quelque choſe dans la 59. Mais pour ne rien diſſimuler, je trouve quelque embarras dans le temps où l'on fait fleurir Parmenides; car puiſque Pe-

Digitized by Google

qui ne cherchoit qu'à embarraſſer par ſes diſputes ſur le pour & ſur le contre, tous ceux avec qui il diſputoit, à les embarraſſer, dis-je, de telle ſorte qu'ils ne fuſſent de quel côté ſe tourner; eût-il voulu ſe commettre ſi viſiblement? Ne voyoit-il pas qu'il étoit facile de le confondre par la demande ſi le néant peut raiſonner? Il argumentoit avec vigueur contre l'exiſtence du mouvement. Quelques-unes de ſes Objections là-deſſus nous ont été conſervées

riclès décéde l'Olympiade 87 avoit été Diſciple de Zenon, il faudroit mettre l'état floriſſant de Zenon vers la 76, & un peu plus haut celui de ſon Maître Parmenides. Cela ſuffit à mon deſſein. J'euſſe examiné tout ceci avec plus de préciſion, ſi jeuſſe donné l'Article de Phalaris. J'étois prêt à le commencer, lorſque j'appris qu'un digne neveu du très-illuſtre Mr. Boyle avoit publié la Vie de ce Tyran. Je la fis chercher par-tout ſans la trouver, & cela fut cauſe que je laiſſai cet Article: je le renvoyai à un temps où je puſſe profiter des lumieres de cet Auteur, dont je ne connois encore l'Ouvrage que par les Extraits des Journaliſtes. Quoi qu'il en ſoit, nous pouvons croire que Valere Maxime n'a point parlé de deux Zenons ſans quelque coup de réflexion. Il aura ſû que Nearque a vécu après Phalaris; de ſorte que s'étant trompé en faiſant Zenon d'Elée contemporain de Phalaris, il n'aura pû ſe perſuader que le Zenon qui avoit voulu chaſſer Nearque, fût le même qui avoit fait un complot contre le Tyran des Agrigentins.

(d) *Je n'ai que deux péchés de commiſſion à reprocher à Mr. Moreri.*] Le premier eſt qu'il a cité Diogene *au livre* 9. de Hiſt. Græc. & de Sect. Philoſ. Or il n'eſt point vrai que Diogene ait fait des Livres de l'Hiſtoire Grecque, ou des Hiſtoriens Grecs, ni que l'Ouvrage qu'on a de lui ſoit intitulé, *des Sectes des Philoſophes.* Il a pour Titre, *de la vie, des Dogmes, & des Apophthegmes des plus célébres Philoſophes.* La ſeconde faute eſt de dire que *Diogene parle de ſept autres Zenons dont il n'a point donné la Vie.* Car l'un de ces autres eſt Zenon le Cittien chef des Stoïques, duquel Diogene nous donne la Vie très-amplement.

(e) *Je ne ſaurois croire qu'il ait ſoûtenu qu'il n'y a rien dans l'Univers.*] Je me défie donc de Seneque qui lui attribue ce ſentiment; Juſte Lipſe s'en eſt défié auſſi. Il n'y a rien d'auſſi outré. S'il a ſoûtenu effectivement un tel paradoxe, il vouloit ſeulement ſe divertir, ou il n'entendoit pas le mot *rien* comme les autres l'entendent, ou bien il extravaguoit. Mais on ne trouve aucune trace de folie dans le reſte de ſes opinions. Il vaudroit donc mieux recourir, ou à l'hypotheſe d'un jeu d'eſprit, ou à celle d'une notion particuliere du mot *rien.* Diſons la même choſe touchant le Livre où Gorgias Leontin ſoûtenoit trois Theſes: la premiere qu'il n'y a rien; la ſeconde, que s'il y a quelque Etre, l'homme ne le peut comprendre; la troiſieme, qu'encore que l'homme le pût comprendre, il ne pourroit pas l'exprimer. On m'objectera ſans doute ce que Plutarque rapporte du caractére de Zenon: *Periclès, dit-il, fut auſſi quelque temps auditeur & diſciple du Philoſophe Zenon natif de la ville d'Elée, qui enſeignoit la Philoſophie naturelle comme Parmenides: mais il faiſoit profeſſion de contredire à tout le monde, & d'alléguer tant d'oppoſitions en diſputant, qu'il rangéoit ſon homme à ne ſavoir que reſpondre, ni à quoi ſe réſoudre, ainſi comme Timon Phliaſien le teſmoigne en ces vers:*

Grande éloquence, & grande force d'art,
Pour diſputer en l'une & l'autre part
Avoit Zenon, reprenant tout le monde
Quand il vouloit desployer ſa faconde.

Un Philoſophe de cette humeur, me

vées dans les Ecrits d'Ariſtote (*f*); mais il eſt vraiſſemblable qu'il

dira-t-on, étoit bien capable de pouſſer la chicanerie juſqu'a ſoûtenir que tout eſt rien. Je répons qu'il n'y a point d'apparence qu'un Diſputeur auſſi adroit que celui-ci ſe ſoit engagé à de telles extrémités, d'où il ne ſemble pas poſſible qu'il auroit pû ſe tirer.

Mais quelque incroyable que ceci paroiſſe, diſons néantmoins que les ſuites du Pyrrhoniſme ont pû engager à ſoûtenir bien des choſes extravagantes, & modérons un peu les affirmations que l'on vient de lire. Diſons auſſi que peut-être notre Zenon ne ſoûtint qu'il n'y a rien qu'en argumentant ſur les principes qu'il vouloit combattre. Il ſe pourroit faire que d'un Argument *ad hominem* on eût conclu, qu'il enſeignoit poſitivement & abſolument cela, quoiqu'il ne l'eût avancé que comme un dogme qui réſultoit de l'Hypotheſe dont il avoit entrepris de montrer la fauſſeté. Nous ſavons qu'il a raiſonné de cette maniere: s'il y a un Etre il eſt indiviſible; car l'unité ne ſauroit être diviſée: or ce qui eſt indiviſible n'eſt rien, puiſqu'il ne faut point compter entre les Etres ce qui eſt de telle nature qu'étant ajoûté à un autre il ne produit point d'augmentation, & qu'étant retranché d'un autre il ne cauſe point de diminution; il n'y a point un Etre. Ce raiſonnement eſt rapporté par Ariſtote qui le traite de ridicule.

(*f*) *Quelques-unes de ſes Objections* contre l'exiſtence du mouvement *nous ont été conſervées dans les Ecrits d'Ariſtote.*] Liſez la Phyſique d'Ariſtote: vous y trouverez l'examen de quatre Objections de Zenon.

Voici la premiere. Si une fleche qui tend vers un certain lieu ſe mouvoit, elle ſeroit tout enſemble en repos & en mouvement. Or cela eſt contradictoire, donc elle ne ſe meut pas. La conſéquence de la majeure ſe prouve de cette façon. La fleche à chaque moment eſt dans un eſpace qui lui eſt égal. Elle y eſt donc en repos; car on n'eſt point dans un eſpace d'où l'on ſort: il n'y a donc point de moment où elle ſe meuve; & ſi elle ſe mouvoit dans quelques momens, elle ſeroit tout enſemble en repos & en mouvement. Pour mieux comprendre cette Objection, il faut prendre garde à deux principes que l'on ne ſauroit nier, l'un qu'un corps ne ſauroit être en deux lieux tout à la fois, l'autre que deux parties du temps ne peuvent point exiſter enſemble. Le premier de ces deux principes eſt ſi évident, lors même qu'on n'employe pas de l'attention, qu'il n'eſt pas beſoin que je l'éclairciſſe: mais comme l'autre demande un peu plus de méditation pour être compris, & qu'il contient toute la force de l'Objection, je le rendrai plus ſenſible par un exemple. Je dis donc que ce qui convient au lundi & au mardi à l'égard de la ſucceſſion, convient à chaque partie du temps quelle qu'elle ſoit. Puis donc qu'il eſt impoſſible que le lundi & le mardi exiſtent enſemble, & qu'il faut néceſſairement que le lundi ceſſe d'être avant que le mardi commence d'être, il n'y a aucune partie du temps, quelle qu'elle ſoit, qui puiſſe coëxiſter à une autre; chacune doit exiſter ſeule; chacune doit commencer d'être, lorſque la précédente ceſſe d'être: chacune doit ceſſer d'être, avant que la ſuivante commence d'être. D'où il s'enſuit que le temps n'eſt pas diviſible à l'infini, & que la durée ſucceſſive des choſes eſt compoſée de momens proprement dits, dont chacun eſt ſimple & indiviſible, parfaitement diſtinct du paſſé & du futur, & ne contient que le temps préſent. Ceux qui nient cette conſéquence doivent être abandonnés, ou à leur ſtupidité, ou à leur mauvaiſe foi, ou à la force inſurmontable de leurs préjugés. Or ſi vous poſez une fois que le temps préſent eſt indiviſible, vous ſerez contraint d'admettre l'Objection de Zenon. Vous ne ſauriez trouver d'inſtant où une fleche ſorte de ſa place; car ſi vous en trouviez un, elle ſeroit en même temps dans cette place, & elle n'y ſeroit pas. Ariſtote ſe contente de répondre que Zenon ſuppoſe très-fauſſement l'indiviſibilité des momens.

Digitized by Google

qu'il en propoſoit pluſieurs autres, qui étoient peut-être les mêmes

La 2me Objection de Zenon étoit celle-ci. S'il y avoit du mouvement, il faudroit que le mobile pût paſſer d'un lieu à un autre; car tout mouvement enferme deux extrémités, *terminum à quo*, *terminum ad quem*, le lieu d'où l'on part, & le lieu où l'on arrive. Or ces deux extrémités ſont ſéparées par des eſpaces qui contiennent une infinité de parties, vu que la matiere eſt diviſible à l'infini. Il eſt donc impoſſible que le mobile parvienne d'une extrémité à l'autre. Le milieu eſt compoſé d'une infinité de parties qu'il faut parcourir ſucceſſivement les unes après les autres, ſans que jamais vous puiſſiez toucher celle de devant, en même temps que vous touchez celle qui eſt en deçà: de ſorte que pour parcourir un pié de matiere, je veux dire pour arriver du commencement du premier pouce à la fin du douzieme pouce, il faudroit un temps infini; car les eſpaces qu'il faut parcourir ſucceſſivement entre ces deux bornes étant infinis en nombre, il eſt clair qu'on ne les peut parcourir que dans une infinité de momens, à moins qu'on ne voulût reconnoître que le mobile eſt en pluſieurs lieux à la fois, ce qui eſt faux & impoſſible. La Réponſe d'Ariſtote eſt pitoyable: il dit qu'un pié de matiere n'étant infini qu'en puiſſance, peut fort bien être parcouru dans un temps fini. Rapportons ſa Réponſe avec la clarté que les Commentaires de Conimbre lui ont donnée. Vous voyez là deux choſes, 1, que chaque partie du temps eſt diviſible à l'infini; ce que l'on a réfuté ci-deſſus invinciblement: 2, que le continu n'eſt infini qu'en puiſſance. Cela veut dire que l'infinité d'un pié de matiere conſiſte en ce qu'on le pourroit diviſer ſans fin & ſans ceſſe en parties plus petites, mais non pas en ce qu'actuellement il ſouffre cette diviſion. C'eſt ſe moquer du monde que de ſe ſervir de cette doctrine; car ſi la matiere eſt diviſible à l'infini, elle contient actuellement un nombre infini de parties: ce n'eſt donc point un infini en puiſſance, c'eſt un infini qui exiſte réellement, actuellement. La continuité des parties n'empêche pas leur diſtinction actuelle; par conſéquent leur infinité actuelle ne dépend point de la diviſion: elle ſubſiſte également dans la quantité continue, & dans celle qu'on nomme *diſcrete*. Mais quand même on accorderoit cet infini en puiſſance, qui deviendroit un infini actuel par la diviſion actuelle de ſes parties, on ne perdroit pas ſes avantages; car le mouvement eſt une choſe qui a la même vertu que la diviſion. Il touche une partie de l'eſpace ſans toucher l'autre, & il les touche toutes les unes après les autres: n'eſt-ce pas les diſtinguer actuellement? N'eſt-ce pas faire ce que feroit un Géometre ſur une table, en tirant des lignes qui déſignaſſent tous les demi-pouces? il ne briſe pas la table en demi-pouces; mais il y fait néantmoins une diviſion qui marque la diſtinction actuelle des parties: & je ne crois pas qu'Ariſtote eût voulu nier que ſi l'on tiroit une infinité de lignes ſur un pouce de matiere, on n'y introduisît une diviſion qui réduiroit en infini actuel ce qui n'étoit ſelon lui qu'un infini virtuel. Or ce qu'on feroit à l'égard des yeux en tirant ces lignes ſur un pouce de matiere, il eſt ſûr que le mouvement le fait à l'égard de l'entendement. Nous concevons qu'un mobile en touchant ſucceſſivement les parties de l'eſpace les déſigne, & les détermine comme la craie à la main. Mais de plus quand on peut dire que la diviſion d'un infini eſt achevée, n'a-t-on pas un infini actuel? Ariſtote & ſes Sectateurs ne diſent-ils pas qu'une heure contient une infinité de parties? Quand donc elle eſt paſſée, il faut dire qu'une infinité de parties ont exiſté actuellement les unes après les autres. Eſt-ce un infini en puiſſance? n'eſt-ce pas un infini actuel? Diſons donc que ſa diſtinction eſt nulle, & que l'Objection de Zenon conſerve toute ſa force. Une heure, un an, un ſiecle, &c. ſont un temps fini: un pié de matiere eſt un eſpace infini: il n'y a donc point de mobile qui puiſſe jamais arriver du commencement d'un pié à la fin. Nous verrons dans la Remarque ſuivante ſi l'on pourroit éluder cette Ob-

Digitized by Google

mêmes que l'on verra ci-deſſous *(g)*, & dont quelques-unes com-

jection, en ſuppoſant que les parties d'un pié de matiere ne ſont pas infinies. Contentons-nous ici d'obſerver, que le ſubterfuge de l'infinité des parties du temps eſt nul; car s'il y avoit dans une heure une infinité de parties, elle ne pourroit jamais ni commencer ni finir. Il faut que toutes ſes parties exiſtent ſéparément; jamais deux n'exiſtent enſemble, & ne peuvent être enſemble: il faut donc qu'elles ſoient compriſes entre une premiere & une derniere unité, ce qui eſt incompatible avec le nombre infini.

La 3me Objection étoit l'Argument fameux qu'on nommoit *Achille*. Zenon d'Elée en fut l'Inventeur, ſi l'on s'en rapporte à Diogene Laërce, qui dit néantmoins que Phavorin l'attribue à Parmenides & à pluſieurs autres. Cette Objection a le même fondement que la ſeconde: mais elle eſt plus propre aux Déclamations. Elle tendoit à montrer que le mobile le plus vite, pourſuivant le mobile le plus lent, ne pourroit jamais l'atteindre. Suppoſons une tortue à vingt pas devant Achille, & limitons la viteſſe de ce Heros à la proportion d'un à vingt. Pendant qu'il ſera vingt pas la tortue en fera un: elle ſera donc encore plus avancée que lui. Pendant qu'il ſera le vingt & unieme pas, elle gagnera la vingtieme partie du vingt-deux; & pendant qu'il gagnera cette vingtieme partie, elle parcourra la vingtieme partie de la partie vingt & unieme, & ainſi de ſuite. Ariſtote nous renvoie à ce qu'il a répondu à la ſeconde Objection: nous pouvons le renvoyer à notre Replique. Voyez auſſi ce qui ſera dit dans la Remarque ſuivante, touchant la difficulté d'expliquer en quoi conſiſte la viteſſe du mouvement.

Paſſons à la 4me Objection: elle tend à faire voir les contradictions du mouvement. Ayez une table de quatre aunes, prenez deux corps qui ayent auſſi quatre aunes, l'un de bois, l'autre de pierre. Que la table ſoit immobile, & qu'elle ſoûtienne la piece de bois, ſelon la longueur de deux aunes à l'Occident. Que le morceau de pierre ſoit à l'Orient, & qu'il ne faſſe que toucher le bord de la table. Qu'il ſe meuve ſur cette table vers l'Occident, & qu'en demi-heure il faſſe deux aunes, il deviendra contigu au morceau de bois. Suppoſons qu'ils ne ſe rencontrent que par leurs bords, & de telle ſorte que le mouvement de l'un vers l'Occident n'empêche point l'autre de ſe mouvoir vers l'Orient. Qu'au moment de leur contiguité le morceau de bois commence à tendre vers l'Orient, pendant que l'autre continue à tendre vers l'Occident: qu'ils ſe meuvent d'égale viteſſe: dans demi-heure le morceau de pierre achevera de parcourir toute la table: il aura donc parcouru un eſpace de quatre aunes dans une heure, ſavoir toute la ſuperficie de la table. Or le morceau de bois dans demi-heure a fait un ſemblable eſpace de quatre aunes, puiſqu'il a touché toute l'étendue du morceau de pierre par les bords: il eſt donc vrai que deux mobiles d'égale viteſſe font le même eſpace; l'un dans demi-heure, l'autre dans une heure: donc une heure & une demi-heure ſont des temps égaux, ce qui eſt contradictoire. Ariſtote dit que c'eſt un Sophiſme, puiſque l'un de ces mobiles eſt conſidéré par rapport à un eſpace qui eſt en repos, ſavoir la table; & que l'autre eſt conſidéré par rapport à un eſpace qui ſe meut, ſavoir le morceau de pierre. J'avoue qu'il a raiſon d'obſerver cette différence, mais il n'ôte pas la difficulté; car il reſte toûjours à expliquer une choſe qui paroît incompréhenſible: c'eſt qu'en même temps un morceau de bois parcourt quatre aunes par ſon côté méridional, & qu'il n'en parcourt que deux par ſa ſurface inférieure. Voici un exemple plus débarraſſé. Ayez deux Livres *in folio* d'égale longueur, comme de deux piés chacun. Poſez-les ſur une table l'un devant l'autre; mouvez-les en même temps l'un ſur l'autre, l'un vers l'Orient, & l'autre vers l'Occident, juſques à ce que le bord oriental de l'un & le bord occidental de l'autre ſe touchent: vous

Digitized by Google

combatent l'exiſtence de l'étendue; & paroiſſent beaucoup plus fortes

trouverez que les bords par leſquels ils ſe touchoient ſont diſtans de quatre piés l'un de l'autre, & cependant chacun de ces Livres n'a parcouru que l'eſpace de deux piés. Vous pouvez fortifier l'Objection, en ſuppoſant quelque corps qu'il vous plaira en mouvement, au milieu de pluſieurs autres qui ſe meuvent en différens ſens, & avec divers degrès de viteſſe; vous trouverez que ce même corps aura parcouru en même temps diverſes ſortes d'eſpace, doubles, triples, &c. les uns des autres; & ſongez-y bien, vous trouverez que cela n'eſt expliquable que par des calculs d'Arithmétique, qui ne ſont que des idées de notre eſprit; mais que dans les corps mêmes la choſe ne paroît point praticable; car il faut ſe ſouvenir de ces trois propriétés eſſentielles du mouvement: 1, Un mobile ne peut point toucher deux fois de ſuite la même partie de l'eſpace: 2, Il n'en peut jamais toucher deux à la fois: 3, Il ne peut jamais toucher la troiſieme avant la ſeconde, ni la quatrieme avant la troiſieme, &c. Quiconque pourra accorder phyſiquement ces trois choſes, avec la diſtance de quatre piés qui ſe trouve entre deux corps qui n'ont parcouru que deux piés d'eſpace, ne ſera pas un malhabile homme. Remarquez bien que ces trois propriétés conviennent auſſi néceſſairement à un mobile qui traverſe des eſpaces, dont le mouvement eſt contraire au ſien, qu'à un mobile qui traverſeroit des eſpaces où rien ne reſiſteroit.

(g) *Les mêmes que l'on verra ci-deſſous.*] Il me ſemble que ceux qui voudroient renouveller l'Opinion de Zenon, devroient d'abord argumenter de cette maniere.

I. Il n'y a point d'étendue, donc il n'y a point de mouvement. La conſéquence eſt bonne; car ce qui n'a point d'étendue n'occupe aucun lieu, & ce qui n'occupe aucun lieu ne peut point paſſer d'un lieu à un autre, ni par conſéquent ſe mouvoir. Cela n'eſt pas conteſtable: la difficulté n'eſt donc qu'à prouver qu'il n'y a point d'étendue. Voici ce qu'auroit pu dire Zenon. L'étendue ne peut être compoſée, ni de points mathématiques, ni d'atomes, ni de parties diviſibles à l'infini, donc ſon exiſtence eſt impoſſible. La conſéquence paroît certaine, puiſqu'on ne ſauroit concevoir que ces trois manieres de compoſition dans l'étendue: il ne s'agit donc que de prouver l'antécédent. Peu de paroles me ſuffiront à l'égard des points mathématiques; car les eſprits les moins pénétrans peuvent connoître avec la derniere évidence, s'ils y ſont un peu d'attention, que pluſieurs néants d'étendue joints enſemble ne feront jamais une étendue. Conſultez le premier Cours de Philoſophie Scholaſtique qui vous tombera entre les mains, vous y trouverez les raiſons du monde les plus convaincantes, ſoûtenues de quantité de Démonſtrations Géometriques contre l'exiſtence de ces points: n'en parlons plus, & tenons pour impoſſible, ou du moins pour inconcevable, que le continu en ſoit compoſé. Il n'eſt pas moins impoſſible ou inconcevable qu'il ſoit compoſé des atomes d'Epicure, c'eſt-à-dire de corpuſcules étendus & indiviſibles: car toute étendue, quelque petite qu'elle puiſſe être, a un côté droit & un côté gauche, un deſſus & un deſſous: elle eſt donc un aſſemblage de corps diſtincts; je puis nier du côté droit ce que j'affirme du côté gauche; ces deux côtés ne ſont pas au même lieu; un corps ne peut pas être en deux lieux tout à la fois, & par conſéquent toute étendue qui occupe pluſieurs parties d'eſpace contient pluſieurs corps. Je ſai d'ailleurs, & les Atomiſtes ne le nient pas, qu'à cauſe que deux atomes ſont deux êtres, ils ſont ſéparables l'un de l'autre; d'où je conclus très-certainement, que puiſque le côté droit d'un atome n'eſt pas le même être que le côté gauche, il eſt ſéparable du côté gauche. L'indiviſibilité d'un atome eſt donc chimérique. Il faut donc, s'il y a de l'étendue, que ſes parties ſoient diviſibles à l'infini. Mais d'autre côté ſi elles ne peuvent pas être diviſibles à l'infini, il faudra conclurre que l'exi-

Digitized by Google

fortes que tout ce que les Cartéſiens ſauroient alléguer. Je parle

ſtence de l'étendue eſt impoſſible, ou pour le moins incompréhenſible.

La diviſibilité à l'infini eſt l'Hypotheſe qu'Ariſtote a embraſſée; & c'eſt celle de preſque tous les Profeſſeurs en Philoſophie, dans toutes les Univerſités depuis pluſieurs Siecles. Ce n'eſt pas qu'on la comprenne, ou que l'on puiſſe répondre aux Objections; mais c'eſt qu'ayant compris manifeſtement l'impoſſibilité des points, ſoit mathématiques ſoit phyſiques, on n'a trouvé que ce ſeul parti à prendre. Outre que cette Hypotheſe fournit de grandes commodités; car lorſqu'on a épuiſé ſes diſtinctions, ſans avoir pû rendre compréhenſible cette doctrine, on ſe ſauve dans la nature même du ſujet, & l'on allegue que notre eſprit étant borné, perſonne ne doit trouver étrange que l'on ne puiſſe réſoudre ce qui concerne l'infini, & qu'il eſt de l'eſſence d'un tel continu d'être environné de difficultés inſurmontables à la créature humaine. Notez que ceux qui adoptent les atomes ne le font pas parce qu'ils comprennent qu'un corps étendu peut être ſimple, mais parce qu'ils jugent que les deux autres Hypotheſes ſont impoſſibles. Diſons la même choſe de ceux qui admettent les points mathématiques. En général tous ceux qui raiſonnent ſur le continu, ne ſe déterminent à choiſir une Hypotheſe qu'en vertu de ce Principe: *S'il n'y a que trois manieres d'expliquer un fait, la vérité de la troiſiéme réſulte néceſſairement de la fauſſeté des deux autres.* Ils ne croyent donc pas ſe tromper dans le choix de la troiſieme, lorſqu'ils ont compris clairement que les deux autres ſont impoſſibles: & ils ne ſe rebutent point des difficultés impénétrables de la troiſiéme: ils s'en conſolent, ou à cauſe qu'elles peuvent être rétorquées, ou à cauſe qu'ils ſe perſuadent qu'après tout elle eſt véritable, puiſque les deux autres ne le ſont pas. Le ſubtil Arriaga, s'étant propoſé une Objection inſoluble, déclare qu'il n'abandonnera point pour cela ſon ſentiment; car, dit-il, les autres Sectes ne la réſolvent pas mieux.

Un Zénoniſte pourroit dire à ceux qui choiſiſſent l'une de ces trois Hypotheſes, vous ne raiſonnez pas bien, vous vous ſervez de ce Syllogiſme diſjonctif:

Le continu eſt compoſé, ou de points mathématiques, ou de points phyſiques, ou de parties diviſibles à l'infini:

Or il n'eſt compoſé, ni de.... ni de....

Donc il eſt compoſé de.....

Le défaut de votre raiſonnement n'eſt point dans la forme, mais dans la matiere: il faudroit abandonner votre Syllogiſme diſjonctif, & employer ce Syllogiſme hypothétique:

Si l'étendue exiſtoit, elle ſeroit compoſée, ou de points mathématiques, ou de points phyſiques, ou de parties diviſibles à l'infini:

Or elle n'eſt compoſée ni de points mathématiques, ni de points phyſiques, ni de parties diviſibles à l'infini.

Dont elle n'exiſte point.

Il n'y a aucun défaut dans la forme de ce Syllogiſme; la majeure eſt juſte, la conſéquence eſt donc néceſſaire, pourvû que la mineure ſoit véritable. Or il ne faut que conſidérer les Argumens dont ces trois Sectes s'accablent les unes les autres, & les comparer avec les réponſes; il ne faut, dis-je, que cela pour voir manifeſtement la vérité de la mineure. Chacune de ces trois Sectes, quand elle ne fait qu'attaquer, triomphe, ruine, terraſſe: mais à ſon tour elle eſt terraſſée & abymée, quand elle ſe tient ſur la defenſive. Pour connoître leur foibleſſe, il ſuffit de ſe ſouvenir que la plus forte, celle qui chicane mieux le terrain, eſt l'Hypotheſe de la diviſibilité à l'infini. Les Scholaſtiques l'ont armée de pied en cap de tout ce que leur grand loiſir leur a pû permettre d'inventer de Diſtinctions: mais cela ne ſert qu'à fournir quelque babil à leurs Diſciples dans une Theſe publique, afin que la parenté n'ait point la honte de les voir muets. Un pere ou un frere ſe retirent bien plus contens, lorſque l'Ecolier diſtin-

Digitized by Google

parle de quelques Cartéſiens qui ſoûtiennent publiquement, & même

gue entre l'infini *categorematique*, & l'infini *ſyncategoromatique*, entre les parties *communicantes* & *non-communicantes proportionelles* & *aliquotes*, que s'il n'eût rien répondu. Il a donc été néceſſaire que les Profeſſeurs inventaſſent quelque jargon; mais toute la peine qu'ils ſe ſont donnée ne ſera jamais capable d'obſcurcir cette notion claire & évidente comme le Soleil : *Un nombre infini de parties d'étendue, dont chacune eſt étendue, & diſtincte de toutes les autres, tant à l'égard de ſon* entité, *qu'à l'égard du lieu qu'elle occupe, ne peut point tenir dans un eſpace cent mille millions de fois plus petit que la cent millieme partie d'un grain d'orge.*

Voici une autre difficulté. Une ſubſtance étendue, qui exiſteroit, devroit néceſſairement admettre le contact immédiat de ſes parties. Dans l'Hypotheſe du vuide il y auroit pluſieurs corps ſéparés de tous les autres : mais il faudroit que pluſieurs autres ſe touchaſſent immédiatement. Ariſtote, qui n'admet point cette Hypotheſe, eſt obligé d'avouer qu'il n'y a aucune partie de l'étendue qui ne touche immédiatement à quelques autres par tout ce qu'elle a d'extérieur. Cela eſt incompatible avec la diviſibilité à l'infini : car s'il n'y a point de corps qui ne contienne une infinité de parties, il eſt évident que chaque partie particuliere de l'étendue eſt ſéparée de toute autre par une infinité de parties, & que le contact immédiat de deux parties eſt impoſſible. Or quand une choſe ne peut avoir tout ce que ſon exiſtence demande néceſſairement, il eſt ſûr que ſon exiſtence eſt impoſſible : puis donc que l'exiſtence de l'étendue demande néceſſairement le contact immédiat de ſes parties, & que ce contact immédiat eſt impoſſible dans une étendue diviſible à l'infini, il eſt évident que l'exiſtence de cette étendue eſt impoſſible; & qu'ainſi cette étendue n'exiſte que mentalement. Il faut reconnoître à l'égard du corps, ce que les Mathématiciens reconnoiſſent à l'égard des lignes & des ſuperficies, dont ils démontrent tant de belles choſes. Ils avouent de bonne foi qu'une longueur & largeur ſans profondeur, ſont des choſes qui ne peuvent exiſter hors de notre ame. Diſons-en autant des trois dimenſions. Elle ne ſauroient trouver de place que dans notre eſprit; elles ne peuvent exiſter qu'*idéalement*. Notre eſprit eſt un certain fond où cent mille objets de différente couleur, de différente figure, & de différente ſituation, ſe réuniſſent : car nous pouvons voir tout à la fois du haut d'une côte, une vaſte plaine parſemée de maiſons, & d'arbres, & de troupeaux, &c. Bien loin que toutes ces choſes ſoient de nature à pouvoir être rangées dans cette plaine, il n'y en a pas deux qui y puiſſent trouver place; chacune demanderoit un lieu infini, puiſqu'elle contient une infinité de corps étendus. Il faudroit laiſſer des intervalles infinis autour de chacune, puiſqu'entre chaque partie & toute autre, il y a une infinité de corps. Qu'on ne diſe point que Dieu peut tout; car ſi les Théologiens les plus dévots oſent dire qu'il ne peut point faire que dans une ligne droite de douze pouces, le premier & le troiſieme pouce ſoient immédiatement contigus, je puis bien dire qu'il ne peut point faire que deux parties d'étendue ſe touchent immédiatement, lorſqu'une infinité d'autres parties les ſéparent l'une de l'autre. Diſons donc que le contact des parties de la matiere n'eſt qu'idéal; c'eſt dans notre eſprit que ſe peuvent réunir les extrémités de pluſieurs corps.

Objectons préſentement tout le contraire. La pénétration des dimenſions eſt une choſe impoſſible, & néantmoins elle ſeroit inévitable ſi l'étendue exiſtoit : il n'eſt donc pas vrai que l'étendue puiſſe exiſter. Mettez un boulet de canon ſur une table; un boulet, dis-je, enduit de quelque couleur liquide, faites-le rouler ſur cette table, vous verrez qu'il y tracera une ligne par ſon mouvement: vous aurez donc deux ſortes preuves du contact immédiat de ce boulet & de cette table. La peſanteur du boulet vous apprendra qu'il touche la ta-

même dans les Pays d'Inquisition, qu'on ne peut savoir que par la

ble immédiatement ; car s'il ne la touchoit pas de cette maniere, il demeureroit suspendu en l'air, & vos yeux vous convaincront de ce contact par la trace du boulet. Or je soûtiens que ce contact est une pénétration de dimensions proprement dite. La partie du boulet qui touche la table est un corps déterminé, & réellement distinct des autres parties du boulet qui ne touchent point la table. Je dis la même chose de la partie de la table qui est touchée par le boulet. Ces deux parties touchées sont chacune divisibles à l'infini en longueur, en largeur, & en profondeur : elles se touchent donc mutuellement selon leur profondeur, & par conséquent elles se pénétrent. On objecte tous les jours cela aux Péripatéticiens dans les Disputes publiques : ils se défendent par un jargon de distinctions, qui n'est propre qu'à prévenir le chagrin que pourroient avoir les parens de l'Ecolier, s'ils le voyoient réduit au silence ; mais quant au reste ces distinctions n'ont jamais servi qu'à faire voir que l'Objection est insoluble. Voici donc un fait bien singulier : si l'étendue existoit, il ne seroit pas possible que ses parties se touchassent, & il seroit impossible qu'elles ne se pénétrassent point. Ne sont-ce pas des contradictions très-évidentes enfermées dans l'existence de l'étendue ?

Joignons à ceci que tous les moyens de l'époque qui renversent la réalité des qualités corporelles, renversent la réalité de l'étendue. De ce que les mêmes corps sont doux à l'égard de quelques hommes, & amers à l'égard de quelques autres, on a raison d'inférer qu'ils ne sont ni doux ni amers de leur nature, & absolument parlant. Les nouveaux Philosophes, quoiqu'ils ne soient pas Sceptiques, ont si bien compris les fondemens de l'époque par rapport aux sons, aux odeurs, au froid & au chaud, à la dureté & à la molesse, à la pesanteur & à la légéreté, aux saveurs & aux couleurs, &c. qu'ils enseignent que toutes ces qualités sont des perceptions de notre ame, & qu'elles n'existent point dans les objets de nos Sens. Pourquoi ne dirions-nous pas la même chose de l'étendue ? Si un être qui n'a aucune couleur nous paroît pourtant sous une couleur déterminée quant à son espece, & à sa figure, & à sa situation ; pourquoi un être qui n'auroit aucune étendue, ne pourroit-il pas nous être visible sous une apparence d'étendue déterminée, figurée, & située d'une certaine façon ? Et remarquez bien que le même corps nous paroît petit ou grand, rond ou quarré, selon le lieu d'où on le regarde : & soyons certains qu'un corps qui nous semble très-petit, paroît fort grand à une mouche. Ce n'est donc point par leur étendue propre, & réelle ou absolue, que les objets se présentent à notre esprit : on peut donc conclurre qu'en eux-mêmes ils ne sont point étendus. Oseriez-vous aujourd'hui raisonner de cette façon : *Puisque certains corps paroissent doux à cet homme-ci, aigres à un autre, amers à un autre, &c. je dois assûrer qu'en général ils sont savoureux, encore que je ne connoisse pas la saveur qui leur convient absolument, & en eux-mêmes ?* Tous les nouveaux Philosophes vous siffleroient. Pourquoi donc oseriez-vous dire : *Puisque certains corps paroissent grands à cet animal, mediocres à cet autre, très-petits à un troisiéme, je dois assûrer qu'en general ils sont étendus, quoique je ne sache pas leur tendue absolue ?* Voyons l'aveu d'un célèbre dogmatique : „ On peut bien savoir par les „Sens, qu'un tel corps est plus grand „qu'un autre corps ; mais on ne sau„roit sçavoir avec certitude quelle est „la grandeur véritable & naturelle de „chaque corps ; & pour comprendre „cela, il n'y a qu'à considerer, que „si tout le monde n'avoit jamais re„gardé les objets exterieurs qu'avec „des lunettes qui les grossissent, il est „certain qu'on ne se feroit figuré les „corps & toutes les mesures des corps, „que selon la grandeur dans laquelle „ils nous auroient été representés „par ces lunettes. Or nos yeux mes„mes sont des lunettes, & nous ne „savons point précisément s'ils ne „diminuent point ou n'augmentent „point les objets que nous voyons,

Digitized by Google

la Foi, qu'il y ait des corps : les Sens nous trompent, disent-ils,

„& si les lunettes artificielles, que „nous croyons les diminuer ou les „augmenter, ne les établissent point „au contraire dans leur grandeur véritable ; & partant on ne connoist „point certainement la grandeur absolue & naturelle de chaque corps. „On ne sait point aussi, si nous les „voyons de la mesme grandeur que „les autres hommes ; car encore que „deux personnes, les mesurant, con„viennent ensemble qu'un certain „corps n'a par exemple que cinq „piés, néantmoins ce que l'un con„çoit par un pied n'est peut-estre pas „ce que l'autre conçoit ; car l'un con„çoit ce que ses yeux lui rapportent, „& un autre de mesme : or peut-être „que les yeux de l'un ne lui rappor„tent pas la même chose que les yeux „des autres leur représenteut, parce „que ce sont des lunettes autrement „taillées." Le Pere Mallebranche, & le Pere Lami Bénédictin, vous donneront sur tout ceci un admirable détail, & fort capable de porter mon Objection à un haut degré de force.

Ma derniere difficulté sera fondée sur les Démonstations Géométriques que l'on étale si subtilement, pour prouver que la matiere est divisible à l'infini. Je soûtiens qu'elles ne sont propres qu'à faire voir que l'étendue n'existe que dans notre entendement. En 1 lieu, je remarque que l'on se sert de quelques-unes de ces Démonstrations, contre ceux qui disent que la matiere est composée de points mathématiques. On leur objecte que les côtés d'un quarré seroient égaux à la ligne diagonale, & qu'entre les cercles concentriques celui qui seroit le plus petit égaleroit le plus grand. On prouve cette conséquence, en faisant voir que les lignes droites, que l'on peut tirer de l'un des côtés d'un quarré à l'autre rempliſſent la giagonale, & que toutes les lignes droites que l'on peut tirer de la circonférence du plus grand cercle, trouvent place sur la circonférence du plus petit. Ces Objections n'ont pas plus de force contre le continu composé de points, que contre le continu divisible à l'infini ; car si les parties d'une certaine étendue ne sont pas en plus grand nombre dans la ligne diagonale que dans les côtés, ni dans la circonférence du plus petit cercle concentrique, que dans la circonférence du plus grand, il est clair que les côtés du quarré égalent la diagonale, & que le plus petit cercle concentrique égale le plus grand. Or toutes les lignes droites que l'on peut tirer de l'un des côtés d'un quarré à l'autre, & de la circonférence du plus grand cercle au centre, sont égales entre elles : il les faut donc considérer comme des parties *aliquotes*, je veux dire comme des parties d'une certaine grandeur & d'une même dénomination. Or il est certain que deux étendues où les parties *aliquotes* & de même dénomination, comme *pouce*, *pié*, *pas*, sont en pareil nombre, ne se surpassent point l'une l'autre : il est donc certain que les côtés du quarré seroient aussi grands que la ligne diagonale, s'il ne pouvoit point passer plus de lignes droites par la ligne diagonale que par les côtés. Disons la même chose des deux cercles concentriques. En 2 lieu, je soûtiens qu'étant très-vrai que s'il existoit des cercles, ou pourroit tirer de la circonférence au centre autant de lignes droites, qu'il y auroit de parties à la circonférence, il s'enſuit que l'existence d'un cercle est impossible. On m'avouera je m'assûre que tout Etre qui ne sauroit exister, sans contenir des propriétés qui ne peuvent exister, impossible : or une étendue ronde ne peut exister, sans avoir un centre auquel viennent aboutir tout autant de lignes droites qu'il y a de parties dans sa circonférence ; & il est certain qu'un tel centre ne peut exister : il faudroit donc dire que l'existence de cette étendue ronde est impossible. Qu'un tel centre ne pusse exister, je le prouve manifestement. Supposons une étendue ronde dont la circonférence ait quatre piés : elle contiendra quarante huit pouces dont chacun contient douze lignes : elle contiendra donc cinq cens septante six lignes : & voilà le nombre de lignes droites qu'on pourra tirer de cette circonférence au centre.

Digitized by Google

ils, à l'égard des qualités de la matiere, nous devons donc nous défier

Traçons un cercle fort proche du centre; il pourra être si petit qu'il ne contiendra que cinquante lignes; il ne pourra donc point donner passage à cinq cents septante six lignes droites; il sera donc impossible que les cinq cents septante six lignes droites qui ont commencé d'être tirées de la circonférence de cette étendue ronde parviennent au centre: & cependant si cette étendue existoit, il faudroit nécessairement que ces cinq-cents septante six lignes parvinssent au centre. Que reste-t-il donc à dire, sinon que cette étendue ne peut exister, & qu'ainsi toutes les propriétés des cercles & des quarrés, &c. sont fondées sur des lignes sans largeur qui ne peuvent exister qu'*idealement?* Notez que notre Raison & nos yeux sont également trompés dans cette matiere. Notre Raison conçoit clairement 1, que le cercle concentrique plus voisin du centre est plus petit que le cercle qui l'environne: 2, que la diagonale d'un quarré est plus grande que le côté. Nos yeux le voyent sans compas, & encore plus certainement avec le compas; & néantmoins les Mathématiques nous enseignent, que l'on peut tirer de la circonférence au centre autant de lignes droites, qu'il y a de points dans la circonférence, & d'un côté du quarré à l'autre autant de lignes droites, qu'il y a de points dans ce côté: & d'ailleurs nos yeux nous montrent qu'il n'y a dans la circonférence du petit cercle concentrique aucun point qui ne soit une partie d'une ligne droite tirée de la circonférence du grand cercle, & que la diagonale du quarré n'a aucun point qui ne soit une partie d'une ligne droite, tirée d'un des côtés du quarré à l'autre. D'où peut donc venir que cette diagonale est plus grande que les côtés?

Voilà pour ce qui concerne la premiere preuve dont je suppose que Zenon eût pu se servir pour réfuter l'existence du mouvement. Elle est fondée sur l'impossibilité de l'existence de l'étendue. On verra ci-dessous une autre raison de la même impossibilité. Je veux croire que ce qu'il auroit pu dire en dernier lieu, en se servant des démonstrations géometriques, est aisé à réfuter par les mêmes voies; mais je suis fort convaincu que les argumens que l'on emprunte des Mathématiques, pour prouver la divisibilité à l'infini, prouvent trop; car, ou ils ne prouvent rien, ou ils prouvent l'infinité des parties aliquotes.

II. La seconde Objection de Zenon eût pû être celle-ci. Qu'il y ait de l'étendue hors de notre esprit, je le veux, je ne laisserai pas de dire qu'elle est immobile. Le mouvement ne lui est pas essentiel, elle ne l'enferme pas dans son idée, & plusieurs corps sont quelquefois en repos. C'est donc un accident. Mais est-il distinct de la matiere? S'il en est distinct, de quoi sera-t-il produit? De rien sans doute, & quand il cessera d'être il sera réduit à néant. Mais ne savez-vous pas que rien ne se fait de rien, & que rien ne retourne à rien? De plus ne faudra-t-il pas que le mouvement soit répandu sur le mobile, & dans le mobile? Il sera donc aussi étendu que lui, & de la même figure; il y aura donc deux étendues égales dans le même espace, & par conséquent pénétration de dimensions. Mais lorsque trois ou quatre causes meuvent un corps, ne faudra-t-il pas que chacune produise son mouvement? ne faudra-t-il pas que ces trois ou quatre mouvemens soient pénétrés tout ensemble, & avec le corps & entre eux? Comment donc pourront-ils produire chacun son effet? Un vaisseau mû par les vents, & par des courans, & par des rameurs, décrit une ligne qui participe de ces trois actions ou plus ou moins, selon que l'une est plus forte que les autres. Oseriez-vous dire que des entités insensibles & pénétrées entre elles, & avec tout le vaisseau, se respecteront jusqu'à ce point-là, & ne se brouilleront point? Si vous dites que le mouvement est un mode qui n'est pas distinct de la matiere, il faudra que vous disiez que celui qui le produit, crée la matiere; car sans produire la matiere, il n'est pas possible de produire un être qui soit la même chose que la

Digitized by Google

défier de leur témoignage à l'égard des trois dimenſions. Il n'eſt

matiere. Or ne ſeroit-il pas abſurde de dire, que le vent qui meut un vaiſſeau produit un vaiſſeau? Il ne paroit pas qu'on puiſſe répondre à ces Objections, qu'en ſuppoſant avec les Carteſiens que Dieu eſt la cauſe unique & immédiate du mouvement.

III. Voici une autre Objection. On ne ſauroit dire ce que c'eſt que le mouvement; car ſi vous dites que c'eſt aller d'un lieu à un autre, vous expliquez une choſe obſcure par une choſe plus obſcure. Je vous demande d'abord qu'entendez-vous par le mot *lieu?* Entendez-vous un eſpace diſtinct des corps? mais en ce cas-là vous vous engagez dans un abîme d'où vous ne pourrez jamais ſortir. Entendez-vous la ſituation d'un corps entre quelques autres qui l'environnent? mais en cas-là vous définirez de telle ſorte le mouvement, qu'il conviendra mille & mille fois aux corps qui ſont en repos. Il eſt ſûr que juſqu'ici on n'a point trouvé la définition du mouvement. Celle d'Ariſtote eſt abſurde, celle de Mr. Deſcartes eſt pitoyable. Mr. Rohault, après avoir bien ſué pour en trouver une qui rectifiât celle de Deſcartes, a produit une deſcription qui peut convenir à des corps que nous concevons très-diſtinctement ne ſe mouvoir pas; & de-là vient que Mr. Regis s'eſt crû obligé de la rejetter: mais celle qu'il a donnée n'eſt point capable de diſtinguer le mouvement d'avec le repos. Dieu l'unique moteur, ſelon les Cartéſiens, doit faire ſur une maiſon la même choſe que ſur l'air, qui s'en écarte pendant un grand vent: il doit créer cet air dans chaque moment avec de nouvelles relations locales, par rapport à cette maiſon: il doit auſſi créer dans chaque moment cette maiſon avec de nouvelles relations locales, par rapport à cet air. Et ſûrement, ſelon les principes de ces Meſſieurs, aucun corps n'eſt en repos, ſi un pouce de matiere eſt en mouvement. Tout ce donc qu'ils peuvent dire aboutit à expliquer le mouvement apparent, c'eſt-à-dire, à expliquer les circonſtances qui nous ſont juger qu'un corps ſe meut, & qu'un autre ne ſe meut pas. Cette peine eſt inutile, chacun eſt capable de juger des apparences. La queſtion eſt d'expliquer la nature même des choſes qui ſont hors de nous; & puiſqu'à cet égard le mouvement eſt inexplicable, autant vaudroit-il dire qu'il n'exiſte pas hors de notre eſprit.

IV. Je m'en vais propoſer une Objection beaucoup plus forte que la précédente. Si le mouvement ne peut jamais commencer il n'exiſte point; or il ne peut jamais commencer, donc. Je prouve ainſi la mineure. Un corps ne peut jamais être en deux lieux tout à la fois: or il ne pourroit jamais commencer à ſe mouvoir ſans être en une infinité de lieux tout à la fois; car pour peu qu'il s'avançât il toucheroit une partie diviſible à l'infini, & qui correſpond par conſéquent à des parties infinies d'eſpace, donc. Outre cela, il eſt ſûr qu'un nombre infini de parties n'en contient aucune qui ſoit la premiere; & néantmoins un mobile ne ſauroit jamais toucher la ſeconde avant la premiere: car le mouvement eſt un être eſſentiellement ſucceſſif, dont deux parties ne peuvent exiſter enſemble; c'eſt pourquoi le mouvement ne peut jamais commencer, ſi le continu eſt diviſible à l'infini, comme il l'eſt ſans doute en cas qu'il exiſte, La même raiſon démontre qu'un mobile, roulant ſur une table inclinée, ne pourroit jamais tomber hors de la table; car avant que de tomber il devroit toucher néceſſairement la derniere partie de cette table. Et comment la toucheroit-il, puiſque toutes les parties que vous voudriez prendre pour les dernieres, en contiennent une infinité, & que le nombre infini n'a point de partie qui ſoit la derniere? Cette Objection a obligé quelques Philoſophes de l'Ecole à ſuppoſer, que la Nature a mêlé des points mathématiques avec les parties diviſibles à l'infini, afin qu'ils ſervent de lien, & qu'ils compoſent les extrémités des corps. Ils ont crû par là répondre auſſi à ce qu'on objecte du contact pénétratif de deux ſurfaces; mais ce

Digitized by Google

n'eſt pas néceſſaire, ajoutent-ils, qu'il y ait des corps: Dieu peut ſans cela communiquer à notre ame tout ce qu'elle ſent, & tout ce qu'elle connoît; & par conſéquent les preuves, que la ſubterfuge eſt ſi abſurde, qu'il ne mérite pas d'être réfuté.

V. Je n'inſiſterai guere ſur l'impoſſibilité du mouvement circulaire, quoique cela me fourniſſe une puiſſante Objection. Je dis en deux mots que s'il y avoit un mouvement circulaire, il y auroit tout un diametre en repos, pendant que tout le reſte du globe ſe mouvroit rapidement. Concevez cela ſi vous pouvez dans un continu. Mr. le Chevalier de Meré n'oublia pas cette Objection dans ſa Lettre à Mr. Paſcal.

VI. Enfin, je dis que s'il y avoit du mouvement, il ſeroit égal dans tous les corps: il n'y auroit point d'Achilles & de tortues; un levrier n'atteindroit jamais un lievre. Zenon objectoit cela: mais il ſemble qu'il ne ſe fondoit que ſur la diviſibilité à l'infini du continu; & peut-être, me dira-t-on, eût-il renoncé à cette inſtance, s'il eût eû à faire à des Adverſaires qui euſſent admis ou les points mathématiques, ou les atomes. Je répons que cette inſtance frappe également tous les trois Syſtèmes. Car ſuppoſez un chemin compoſé de particules indiviſibles, mettez-y la tortue cent points au devant d'Achille, il ne l'atteindra jamais, ſi elle marche; Achille ne ſera qu'un point à chaque moment, puiſque s'il en faiſoit deux, il ſeroit en deux lieux tout à la fois. La tortue ſera un point à chaque moment: c'eſt le moins qu'elle puiſſe faire, rien n'étant moindre qu'un point. La raiſon formelle de la viteſſe du mouvement eſt inexplicable: la plus heureuſe penſée là-deſſus eſt de dire que nul mouvement n'eſt continu, & que tous les corps, qui nous paroiſſent ſe mouvoir, s'arrêtent par intervalles. Celui qui ſe meut dix fois plus vite que l'autre s'arrête dix fois contre l'autre cent. Mais quelque bien imaginé que paroiſſe ce ſubterfuge, il ne vaut rien; on le réfute par pluſieurs raiſons ſolides, que vous pouvez voir dans tous les Cours de Philoſophie. Je me contente de celle qui eſt tirée du mouvement d'une roue. Vous pourriez faire une roue d'un diametre ſi grand, que la partie des rais la plus éloignée du centre ſe mouvroit cent fois plus vite que la partie enchâſſée dans le moyeu. Cependant les rais demeureroient toûjours droits: preuve évidente que la partie inférieure ne ſeroit pas en repos pendant que la ſupérieure ſe mouvroit. La diviſibilité à l'infini des particules du temps, rejettée ci deſſus comme une choſe viſiblement fauſſe & contradictoire, ne ſert de rien contre ce ſixieme Argument. Vous trouverez quelques autres Objections aſſez ſubtiles dans Sextus Empiricus.

C'eſt ainſi à peu-près qu'on peut ſuppoſer que notre Zenon d'Elée a combattu le mouvement. Je ne voudrois pas répondre que ſes raiſons lui perſuadaſſent que rien ne ſe meut: il pouvoit être dans une autre perſuaſion, encore qu'il crût que perſonne ne les réfutoit, ni n'en éludoit la force. Si je jugeois de lui par moi-même, j'aſſûrerois qu'il croyoit tout comme les autres le mouvement de l'étendue; car encore que je me ſente très incapable de réſoudre toutes les Difficultés qu'on vient de voir, & qu'il me ſemble que les Réponſes Philoſophiques qu'on y peut faire ſont peu ſolides, je ne laiſſe pas de ſuivre l'opinion commune. Je ſuis même perſuadé que l'expoſition de ces Argumens peut avoir de grands uſages par rapport à la Religion, & je dis ici à l'égard des Difficultés du mouvement, ce qu'a dit Mr. Nicolle ſur celles de la diviſibilité à l'infini. „L'utilité que l'on peut tirer de ces „ſpeculations n'eſt pas ſimplement „d'acquérir ces connoiſſances, qui „ſont d'elles-meſmes aſſez ſtériles; „mais c'eſt d'apprendre à connoître „les bornes de noſtre eſprit, & à lui „faire avouer malgré qu'il en ait, „qu'il y a des choſes qui ſont, quoi„qu'il ne ſoit pas capable de les „comprendre: & c'eſt pourquoi il eſt

Digitized by Google

la Raiſon nous fournit de l'exiſtence de la matiere, ne ſont pas aſſez évidentes pour former une bonne Démonſtration ſur ce point-là *(h)*. Quant aux Objections que l'on peut fonder ſur

„bon de le fatiguer à ces ſubtilités, „afin de dompter ſa préſomption, & „lui oſter la hardieſſe d'oppoſer jamais „ſes foibles lumieres aux verités que „l'Egliſe lui propoſe, ſous pretexte „qu'il ne les peut pas comprendre; „car puiſque toute la vigueur de „l'eſprit des hommes eſt contrainte „de ſuccomber au plus petit atome „de la matiere, & d'avouer qu'il voit „clairement qu'il eſt infiniment divi„ſible, ſans pouvoir comprendre com„ment cela ſe peut faire; n'eſt-ce pas „pécher viſiblement contre la Raiſon, „que de refuſer de croire les effets „merveilleux de la toute-puiſſance de „Dieu, qui eſt d'elle-meſme incompré„henſible, par cette raiſon que noſtre „eſprit ne les peut comprendre?"

(*h*) *Les preuves que la Raiſon nous fournit de l'exiſtence de la matiere, ne ſont pas aſſez évidentes pour fournir une bonne Démonſtration ſur ce point-là.*] Il y a deux Axiomes Philoſophiques qui nous enſeignent, l'un que la nature ne fait rien inutilement, l'autre que l'on fait inutilement par plus de moyens ce que l'on peut faire par moins de moyens avec la même commodité. Par ces deux Axiomes les Cartéſiens dont je parle peuvent ſoûtenir qu'il n'exiſte point de corps; car ſoit qu'il en exiſte, ſoit qu'il n'en exiſte pas, Dieu peut nous communiquer également toutes les penſées que nous avons. Ce n'eſt point prouver qu'il y ait des corps, que de dire que nos ſens nous en aſſûrent avec la derniere évidence. Ils nous trompent à l'égard de toutes les qualités corporelles ſans en excepter la grandeur, la figure, & le mouvement des corps; & quand nous les en croyons, nous ſommes perſuadés qu'il exiſte hors de notre ame un grand nombre de couleurs, & de ſaveurs, & d'autres êtres que nous appellons dureté, fluidité, froid, chaud, &c. Cependant il n'eſt pas vrai que rien de ſemblable exiſte hors de notre eſprit. Pourquoi donc nous fierions-nous à nos ſens par rapport à l'étendue? Elle peut fort bien être réduite à l'apparence tout comme les couleurs. Le Pere Mallebranche ayant étalé toutes ces raiſons de douter qu'il y ait des corps au monde, conclut ainſi: „Il eſt donc abſolu„ment néceſſaire, pour s'aſſurer po„ſitivement de l'exiſtence des corps „de dehors, de connoître Dieu qui „nous en donne le ſentiment, & de „ſavoir qu'étant infinement parfait, „il ne peut nous tromper. Car ſi l'In„telligence qui nous donne les idées „de toutes choſes, vouloit, pour ainſi „dire, ſe divertir à nous repréſenter „les corps comme actuellement exi„ſtans, quoiqu'il n'y en eût aucun, „il eſt évident que cela ne lui ſeroit „pas difficile." Il s'oûte que Mr. Descartes n'a point trouvé d'autre fondement inébranlable, que la raiſon empruntée de ce que Dieu nous tromperoit s'il n'y avoit pas de corps; mais il prétend que cette raiſon ne peut point paſſer pour démonſtrative. *Pour être pleinement convaincus qu'il y a des corps*, dit-il, *il faut qu'on nous démontre non-ſeulement qu'il y a un Dieu, & que Dieu n'eſt point trompeur, mais encore que Dieu nous a aſſuré qu'il en a effectivement créé: ce que je ne trouve point prouvé dans les Ouvrages de Mr. Deſcartes. Dieu ne parle à l'eſprit, & ne l'oblige à croire, qu'en deux manieres, par l'évidence & par la Foi. Je demeure d'accord que la Foi oblige à croire qu'il y a des corps: mais pour l'évidence, il eſt certain qu'elle n'eſt point entiere, & que nous ne ſommes point invinciblement portés à croire qu'il y ait quelqu'autre choſe que Dieu & notre eſprit.* Prenez garde que lorſqu'il aſſûre que Dieu ne nous pouſſe pas invinciblement par l'évidence à juger qu'il y a des corps, il veut enſeigner que l'erreur où nous ſerions à cet-égard là ne doit point être imputée à Dieu. C'eſt rejetter la preuve de Mr. Deſcartes, c'eſt dire que Dieu ne ſeroit nullement trompeur, quand même il n'exiſteroit aucun corps dans la nature des choſes.

Digitized by Google

ſur la diſtinction du plein & du vuide, & qui peuvent être bien embarraſſantes pour les Philoſophes modernes, je trouve très-

Un Sicilien qui s'appelle Michel Ange Fardella fit imprimer à Veniſe en 1696, une Logique, où il ſoutient les mêmes dogmes que le Pere Mallebranche. Voici un Extrait de ce Livre; il *s'attache particulierement à prouver qu'il eſt très poſſible que les objets ne ſoyent pas conformes à leurs idées. Il dit qu'il conçoit très-clairement que l'Auteur de la nature peut tellement diſpoſer nos ſens, qu'ils nous repréſentent comme exiſtans des objets qui n'exiſtent point du tout. Cependant quand il a défini les ſenſations dans la ſeconde partie page 96. il a dit qu'elles naiſſent dans l'eſprit à l'occaſion de l'impreſſion que les corps extérieurs font ſur l'extremité des nerfs. Quand on lui objecte que ſi l'évidence des ſens n'eſt pas infaillible, Jeſus-Chriſt s'eſt mocqué des Apôtres lorſque pour leur perſuader qu'il avoit un vrai Corps, il leur a dit,* Palpate & videte quia ſpiritus carnem & oſſa non habent; *il répond que les façons d'argumenter dont l'Ecriture ſe ſert pour l'ordinaire ſont plûtôt tirées d'une dialectique accommodée à la portée du vulgaire, que d'une vraie logique: d'où il conclut que Jeſus-Chriſt, pour perſuader aux Apôtres qu'il n'eſtoit pas un phantôme mais un vrai homme, s'eſt ſervi de la Logique qui a eſté la plus proportionnée au ſens du vulgaire, par laquelle le peuple a coûtume de ſe perſuader que les choſes exiſtent. Il ajoute que Dieu n'eſt pas obligé à nous apprendre infailliblement qu'il y a des corps qui exiſtent, & que ſi nous en avons une certitude plus que morale, nous ne l'avons que par la Foi.* Les raiſons du Pere Mallebranche ont ſans doute bien de la force: mais j'oſerois bien dire qu'elles en ont beaucoup moins que ce qu'on a vû ci-deſſus. Je voudrois bien ſavoir de quelle maniere Mr. Arnauld auroit réfuté cela. Perſonne n'étoit plus capable que lui d'en trouver la ſolution. Il a fait voir, en examinant le dogme du Pere Mallebranche, qu'il entendoit l'art d'attaquer par les fondements. Il s'eſt attaché à la baſe de l'opinion de ſon Adverſaire; car il a montré que s'il n'y a point de corps, on eſt *contraint d'admettre en Dieu des choſes tout à fait contraires à la nature divine, comme d'être trompeur, ou ſujet à d'autres imperfections que la lumiere naturelle nous fait voir évidemment ne pouvoir eſtre en Dieu.* Il ſe ſert de huit Argumens: le Pere Mallebranche les appelle *de bonnes preuves, mais de fort mechantes demonſtrations. Je crois*, continue-t-il, *qu'il y a des corps*, mais *je le crois comme bien* prouvé *& mal* démontré. *Je le crois même comme* demontré, *mais en ſuppoſant la foi.* Il ſe propoſe une Objection qu'il fonde ſur les *penſées deshonnêtes & impies* de l'ame, & il répond. „Qu'il eſt certain „que le corps n'agit point immédia„tement ſur l'eſprit, & qu'ainſi c'eſt „Dieu ſeul qui met immédiatement „dans l'eſprit toutes les penſées bon„nes & mauvaiſes, comme c'eſt lui „ſeul qui remue le bras d'un aſſaſſin „& d'un impie, auſſi bien que le bras „de celui qui fait l'aumône; & que „la ſeule choſe que Dieu ne fait point, „c'eſt le peché, c'eſt le conſentement „de la volonté. Il eſt vrai que Dieu „ne met dans l'eſprit de l'homme des „penſées inutiles & mauvaiſes, qu'en „conſéquence des loix de l'union de „l'ame & du corps, & du peché qui „a changé cette union en dépendance. „Mais comment Mr. Arnauld *demon„trera-t-il*, j'entens *démontrer*, qu'il n'a „point fait quelque péché il y a dix „ou vingt mille ans: & qu'en puni„tion de ce péché il a ces penſées fâ„cheuſes, par leſquelles Dieu le pu„nit & le veut faire mériter ſa récom„penſe, en combattant contre ce qu'il „appelle les mouvemens de la con„cupiſcence? Mr. Arnaud démon„trera-t-il, que Dieu qui a pû permet„tre le peché, & toutes ſes ſuites, „qui l'obligent en conſequence des „loix naturelles qu'il a établies, à „mettre dans l'eſprit tant de ſales „penſées & de ſentimens impies, n'a „pas pû permettre qu'il ait peché lui„même il y a vingt mille ans? Dé„montrera-t-il, que Dieu ne peut ſans „corps lui donner les penſées qui l'in„commodent: & cela en conſéquence „des loix de l'union de l'ame & du „corps, qu'il a prévûës & qu'il peut „ſuivre, ſans avoir formé aucun corps?

Digitized by Google

très-apparent qu'il ne les oublia pas (*i*). N'ayant pas été contemporain de Diogene le Cynique, ce ne fut point ſa Leçon que

„Mais qu'il raiſonne tant qu'il voudra, „je romprai ſans peine la chaîne de ſes „démonſtrations, en lui diſant que „Dieu peut avoir eu des deſſeins, dont „il ne lui a point fait de part". Mr. Arnauld répliqua beaucoup de choſes, & nommément celle-ci, qu'il y a dans la Réponſe du Pere Mallebranche quelques *propoſitions outrées, qui eſtant priſes à la rigueur vont à établir un tres-dangereux Pyrrhoniſme.* Sa preuve ſe pourra voir dans ce paſſage: „Je le ſupplie de me dire ce qu'il a „entendu, quand il eſt demeuré d'ac„cord que l'on pouvoit prendre cette „propoſition pour un principe évi„dent: *Dieu n'eſt point trompeur, & „il n'eſt pas poſſible qu'il veuille pren„dre plaiſir à me tromper.* A-t-il pre„tendu que l'évidence de ce principe „eſtoit abſolue, ou s'il a crû qu'elle „eſtoit reſtreinte par cette condition, „*ſi ce n'eſt que j'euſſe commis quelque „péché il y a* 10 *ou* 20 *mille ans*, en „punition duquel Dieu pourroit pren„dre plaiſir à me tromper? S'il ré„pond qu'elle eſt abſolue, ce qu'il dit „de ce peché que j'aurois pû com„mettre il y a dix mille, ou vingt „mille ans, eſt tout à fait hors de pro„pos. Et s'il diſoit qu'elle n'eſt pas „abſolue mais reſtreinte à cette con„dition, rien ne ſeroit plus facile que „de luy faire voir, que cela ne ſe peut „dire ſans renverſer & la foi divine „& toutes les ſciences humaines. Car „il ſoûtient que non ſeulement la foy „divine, mais que tout ce que nous „ſavons par raiſonnement, eſt ap„puyé ſur ce principe, *Que Dieu n'eſt „point trompeur* . . . . . Or ce „principe, que Dieu n'eſt point trom„peur ſeroit de nul uſage, ſi celuy qui „s'en ſert eſtoit obligé de démonſtrer „auparavant qu'il n'a point commis „quelque peché il y a dix mille ou „vingt mille ans. Je n'en veux pas „dire davantage: les ſuites de cette „chicanerie eſtant ſi horribles & ſi „impies, qu'il eſt même dangereux „de les faire trop enviſager . . . . . „Eſt-ce qu'il eſt néceſſaire que *Dieu „nous ait fait part de tous ſes deſſeins*, „pour eſtre aſſûré qu'il ne peut avoir „le deſſein de nous tromper? Si cela „eſt, perſonne n'en pourra eſtre aſſû„ré: & ainſi plus de foy divine, plus „de ſciences humaines, ſelon l'Au„teur même, comme je le viens de „monſtrer".

Pluſieurs raiſons exigeoient que je rapportaſſe quelques morceaux de la Diſpute de ces deux illuſtres Auteurs, & que j'inféraſſe en général dans cette Remarque tout ce qu'on y trouve. Car en 1 lieu, j'étois obligé de prouver qu'il y a des Objections encore plus fortes que celles du Pere Mallebranche. En effet, s'il étoit vrai que l'exiſtence actuelle de l'étendue enfermât des contradictions & des impoſſibilités, comme on le débite ci-deſſus, il ſeroit abſolument néceſſaire de recourir à la foi pour ſe convaincre qu'il y a des corps. Mr. Arnauld, qui a trouvé d'autres aſyles, ſeroit obligé de ne recourir qu'à celui-là. En 2 lieu, il convenoit à l'Article de Zenon d'Elée, que l'on y trouvât une extenſion des difficultés, que ce Philoſophe a pû propoſer contre l'Hypotheſe du mouvement. 3. Il eſt utile de ſavoir qu'un Pere de l'Oratoire, auſſi illuſtre par ſa piété que par ſes lumieres philoſophiques, a ſoûtenu, que la foi ſeule nous convainc légitimement de l'exiſtence des corps. La Sorbonne, ni aucun autre Tribunal, ne lui a point fait d'affaires à cette occaſion. Les Inquiſiteurs d'Italie n'en ont point fait à Mr. Fardella, qui à ſoûtenu la même choſe dans un Ouvrage imprimé. Cela doit apprendre à mes Lecteurs, qu'il ne faut pas qu'ils trouvent étrange que je faſſe voir quelquefois, que ſur les matieres les plus myſtérieuſes de l'Evangile la Raiſon nous met à bout, & qu'alors nous devons nous contenter pleinement des lumieres de la Foi. 4. Enfin, une bonne partie des choſes que j'ai inſérées dans cette Remarque, peut ſervir de Supplément à un autre endroit de ce Dictionnaire.

(*i*) *Je trouve très-apparent qu'il n'oublia pas* les Objections que l'on peut fonder ſur la diſtinction du plein

Digitized by Google

que l'on réfuta par un tour de ſale. Tout le monde admire la méthode dont ce Diogene ſe ſervit pour renverſer les raiſons du Philo-

& du vuide.] Meliſſus, qui avoit étudié ſous le même Maître que lui, n'admettoit point de mouvement, & ſe ſervoit de cette preuve : s'il y avoit du mouvement, il faudroit de toute néceſſité qu'il y eût du vuide ; or il n'y a point de vuide ; donc, &c. Cela nous montre qu'au tems de Zenon il y avoit un grand Philoſophe, qui ne croyoit pas que le mouvement & le plein fuſſent compatibles enſemble. Puis donc que Zenon rejetta le vuide, je ne ſaurois me perſuader qu'il ne ſe ſoit point ſervi de la même preuve que Meliſſus contre ceux qui admettoient le mouvement. Il ſe falſoit une affaire de les combattre, & il employoit pour cela pluſieurs raiſons. Eût-il oublié l'Argument que les Sectateurs du vuide ont ſi ſouvent mis en uſage ? Il l'eût tourné autrement qu'eux, mais non pas d'une maniere moins ſpécieuſe. S'il n'y avoit point de vuide, diſoient-ils, il n'y auroit point de mouvement ; or il y a du mouvement ; donc il y a du vuide. Il eût raiſonné d'un ſens contraire en convenant avec eux de ce principe, que le mouvement ne peut exiſter ſi tout eſt plein ; car de cette Theſe commune entre eux & lui, il auroit tiré une conſéquence diametralement oppoſée à la leur. Voici quel devoit être ſon Syllogiſme : S'il y avoit du mouvement il y auroit du vuide ; or il n'y a point de vuide ; donc il n'y a point de mouvement. Notez que lorſque j'ai dit que ſa maniere de raiſonner n'eût pas été moins ſpécieuſe que la leur, je n'ai entendu cela que par rapport à des Philoſophes très-capables de comprendre les raiſons contre le vuide : je ſai fort bien qu'à l'égard du peuple, c'étoit un Paradoxe preſque auſſi étrange de nier le vuide, que de nier le mouvement. Anaxagoras trouva le peuple ſi prévenu de l'exiſtence du vuide, qu'il recourut à quelques expériences triviales pour détruire ce faux préjugé. Ariſtote, dans le Chapitre où il remarque cela, allegue quelques-uns des Argumens dont on ſe ſervoit pour prouver le vuide. Ils ne ſont point forts, & il les réfute aſſez bien dans le Chapitre ſuivant. Gaſſendi a donné toute la force qu'il lui a été poſſible aux Expériences, & aux raiſons qui favoriſent l'Hypotheſe d'Epicure touchant le vuide : mais il n'a rien dit de convaincant, & dont l'on ne faſſe voir le foible dans l'Art de penſer. Je crois néantmoins que notre Zenon ſe fit craindre ſur ce Chapitre : un auſſi ſubtil & auſſi ardent Dialecticien que lui, pouvoit bien brouiller les cartes dans cette matiere-là, & il n'eſt pas vraiſſemblable qu'il ait négligé cette topique.

Mais s'il avoit ſû ce que diſent aujourd'hui pluſieurs excellens Mathématiciens, il auroit pû faire de grands ravages, & ſe donner des airs de triomphe. Ils diſent qu'il faut de toute néceſſité qu'il y ait du vuide, & que ſans cela les mouvemens des Planetes, & ce qui s'enſuit ſeroient des choſes inexplicables & impoſſibles. J'ai ouï dire à un grand Mathématicien, qui a profité beaucoup & des Ouvrages & de la converſation de Mr. Newton, que ce n'eſt plus une choſe problématique *ſi tout étant plein, tout a pû ſe mouvoir*, que la fauſſeté & l'impoſſibilité de cette Propoſition a été non-ſeulement prouvée, mais démontrée mathématiquement, & que deſormais nier le vuide ſera nier un fait de la derniere évidence. Il aſſûroit que le vuide occupe incomparablement plus de place, que les corps, dans les matieres qui peſent le plus, & qu'ainſi dans l'air, par exemple, il n'y a pas plus de corpuſcules qu'il n'y a de grandes villes ſur la terre. Nous voilà ſans doute bien redevables aux Mathématiques : elles demontrent l'exiſtence d'une choſe, qui eſt contraire aux notions les plus evidentes que nous ayons dans l'entendement : car s'il y a quelque nature dont nous connoiſſions avec évidence les propriétés eſſentielles, c'eſt l'étendue : nous en avons une idée claire & diſtincte, qui nous fait connoître que l'eſſence

Digitized by Google

Philoſophe qu'il avoit ouï dogmatiſer ſur la négation du mouvement. Il fit une promenade dans l'Auditoire, & il jugea qu'il

de l'étendue conſiſte dans les trois dimenſions, & que les propriétés ou les attributs inſéparables de l'étendue ſont la diviſibilité, la mobilité, l'impénétrabilité. Si ces idées ſont fauſſes, trompeuſes, chimériques, & illuſoires, y a-t-il dans notre eſprit quelque notion que l'on ne doive pas prendre pour un vain fantôme, ou pour un ſujet de défiance ? Les Démonſtrations, qui prouvent qu'il y a du vuide, peuvent elles nous raſſûrer? ſont-elles plus évidentes que l'idée qui nous montre qu'un pié d'étendue peut changer de place, & ne peut point être dans le même lieu qu'un autre pié d'étendue? Fouillons tant qu'il nous plaira dans tous les recoins de notre eſprit, nous n'y trouvons nulle idée d'une étendue immobile, indiviſible, & pénétrable. Il faudroit pourtant que s'il y avoit du vuide, il exiſtât une étendue, qui eût ces trois attributs eſſentiellement. Ce n'eſt pas une petite difficulté, que d'être contraint d'admettre l'exiſtence d'une nature dont on n'a aucune idée, & qui répugne aux idées les plus claires que l'on ait. Mais voici bien d'autres inconveniens. Ce vuide, ou cette étendue immobile, indiviſible, & pénétrable, eſt elle une ſubſtance, ou un mode ? Il faut que ce ſoit l'un des deux: car la diviſion *adæquata* de l'Etre ne comprend que ces deux membres. Si c'eſt un mode, il faudra que l'on nous en définiſſe la ſubſtance; or c'eſt ce qu'on ne pourra jamais faire. Si c'eſt une ſubſtance: je demanderai, eſt-elle créée, ou incréée ? ſi elle eſt créée, elle peut périr, ſans que les corps dont elle eſt diſtincte réellement ceſſent d'exiſter. Or il eſt abſurde & contradictoire que le vuide, c'eſt-à-dire, un eſpace diſtinct des corps ſoit détruit, & que néantmoins les corps ſoient diſtans les uns des autres, comme ils le pourroient être après la ruine du vuide. Que ſi cet eſpace diſtinct des corps eſt une ſubſtance incréée, il s'enſuivra, ou qu'elle eſt Dieu, ou que Dieu n'eſt pas la ſeule ſubſtance qui exiſte néceſſairement. Quelque parti que l'on prenne dans cette alternative, l'on ſe trouvera confondu: le dernier parti eſt une impiété formelle, l'autre eſt pour le moins une impiété matérielle; car toute étendue eſt compoſée de parties diſtinctes, & par conſéquent ſéparables les unes des autres; d'où il réſulte que ſi Dieu étoit étendu il ne ſeroit point un Etre ſimple, immuable & proprement infini, mais un aſſemblage d'Etres, *ens per aggregationem*, dont chacun ſeroit fini, quoique tous enſemble ils n'euſſent aucunes bornes. Il ſeroit ſemblable au Monde matériel, qui dans l'Hypotheſe Cartéſienne a une étendue infinie. Et quant à ceux qui voudroient prétendre que Dieu peut être étendu ſans être matériel ou corporel, & qui en donneroient pour raiſon ſa ſimplicité, vous les trouverez ſolidement réfutés dans un Ouvrage de Mr. Arnauld; je n'en citerai que ces paroles: „Tant „s'en faut que la ſimplicité de Dieu „nous puiſſe donner lieu de croire „qu'il peut eſtre étendu, que tous les „Théologiens ont reconnu après St. „Thomas, que c'eſtoit une ſuite né„ceſſaire de la ſimplicité de Dieu, de „ne pouvoir eſtre étendu". Dira-t-on avec les Scholaſtiques que l'eſpace n'eſt tout au plus qu'une privation de corps, qu'il n'a aucune réalité, & que proprement parlant le vuide n'eſt rien? Mais c'eſt une prétention ſi déraiſonnable, que tous les Philoſophes modernes partiſans du vuide l'ont abandonnée, quelque commode qu'elle fût d'ailleurs. Gaſſendi s'eſt bien gardé de recourir à une Hypotheſe ſi abſurde; il a mieux aimé s'enfoncer dans un abîme très-affreux, qui eſt de conjecturer, que tous les Etres ne ſont pas ou des ſubſtances ou des accidens, & que toutes les ſubſtances ne ſont pas ou des eſprits ou des corps; & de mettre l'étendue de l'eſpace entre les Etres qui ne ſont ni corporels, ni ſpirituels, ni ſubſtance, ni accident. Mr. Locke, n'ayant pas crû qu'il pût définir ce que c'étoit que le vuide, a néantmoins fait entendre

Digitized by Google

qu'il n'en falloit pas davantage pour convaincre de fauſſeté tout

clairement qu'il le prenoit pour un être poſitif. Il a trop de lumieres pour ne voir pas que le néant ne peut pas être étendu en longueur, en largeur, & en profondeur. Mr. Hartſoeker a fort bien compris cette vérité. *Il n'y a point de vuide dans la nature*, dit-il, *ce que l'on doit admettre ſans difficulté, parce qu'il eſt tout-à-fait contradictoire d'y concevoir un rien tout pur avec des propriétés qui ne peuvent convenir qu'à quelque choſe de réel.* Mais s'il eſt contradictoire que le néant ait de l'étendue, ou aucune autre qualité: il n'eſt pas moins contradictoire que l'étendue ſoit un Etre ſimple, vû qu'elle contient des choſes dont on peut nier véritablement ce que l'on peut affirmer véritablement de quelques autres choſes qu'elle renferme. L'eſpace occupé par le Soleil n'eſt point le même que celui qui eſt occupé par la Lune; car ſi le Soleil & la Lune rempliſſoient le même eſpace, ces deux Aſtres ſeroient dans le même lieu, & ſeroient pénétrés l'un avec l'autre, puiſque deux choſes ne ſauroient être pénétrées avec une troiſieme ſans être pénétrées entre elles. Il eſt de la derniere évidence que le Soleil & la Lune ne ſont point dans le même lieu. On peut donc dire véritablement de l'eſpace du Soleil, qu'il eſt pénétré avec le Soleil, & on peut nier cela véritablement de l'eſpace pénétré avec la Lune: voilà donc deux portions d'eſpace réellement diſtinctes l'une de l'autre, puiſqu'elles reçoivent deux dénominations contradictoires, être pénétré, & n'être pas pénétré, avec le Soleil. Ceci réfute pleinement ceux qui oſent dire que l'eſpace n'eſt autre choſe que l'immenſité de Dieu, & il eſt ſûr que l'immenſité divine ne pourroit être le lieu des corps, ſans que l'on en pût conclurre qu'elle eſt compoſée d'autant de parties réellement diſtinctes, qu'il y a de corps dans le Monde. Vous alléguerez en vain que l'infini n'a point de parties, cela eſt faux de toute néceſſité dans tous les nombres infinis, puiſque le nombre renferme eſſentiellement pluſieurs unités: vous n'auriez pas plus de raiſon de nous venir dire que l'étendue incorporelle eſt toute dans ſon eſpace, & toute dans chaque partie de ſon eſpace; car non-ſeulement c'eſt une choſe dont on n'a aucune idée, & qui combat les idées que l'on a de l'étendue, mais auſſi qui prouveroit que tous les corps occupent le même lieu, puiſqu'ils ne pourroient occuper chacun le ſien, ſi l'étendue divine étoit pénétrée toute entiere avec chaque corps, la même en nombre avec le Soleil & avec la Terre. Vous trouverez dans Mr. Arnauld la réfutation ſolide de ceux qui attribuent à Dieu de ſe répandre dans des eſpaces infinis.

Par cet échantillon des Difficultés que l'on peut former contre le vuide, mes Lecteurs pourront aiſément comprendre, que notre Zenon ſeroit aujourd'hui beaucoup plus fort qu'il n'étoit de ſon temps. On ne peut plus douter, diroit-il, que ſi tout eſt plein, le mouvement ne ſoit impoſſible. Cette impoſſibilité a été prouvée mathématiquement. Il n'auroit garde de diſputer contre ces Démonſtrations, il les admettroit comme inconteſtables, il s'attacheroit uniquement à faire voir que le vuide eſt impoſſible, & il réduiroit à l'abſurde ſes Adverſaires. Il les meneroit battant de quelque côté qu'ils ſe tournaſſent, il les jetteroit d'embarras en embarras par ſes dilemmes, il leur feroit perdre terre par-tout où ils ſe voudroient retirer, & s'il ne les contraignoit pas à ne dire mot; il les forceroit pour le moins à confeſſer qu'ils n'entendent point & qu'ils ne comprennent point ce qu'ils diſent. *Si quelqu'un me demande*, ce ſont les paroles de Mr. Locke, *ce que c'eſt que cet* Eſpace, *dont je parle; je ſuis prêt à le luy dire, quand il me dira ce que c'eſt que* l'Etendue. . . . . *Ils demandent ſi* l'eſpace *eſt Corps, ou Eſprit? A quoy je répons par une autre Queſtion; Qui vous a dit, qu'il n'y a, ou qu'il n'y peut avoir*, que des Corps & des Eſprits? . . . . *Si l'on demande, comme on a accoûtumé de faire, ſi l'eſpace ſans Corps eſt Subſtance ou Accident, je repondrai*

tout ce que le Profeſſeur venoit de dire: mais il eſt certain qu'une

ſans héſiter, Que je n'en ſai rien; & je n'aurai point de honte d'avouer mon ignorance, juſqu'à ce que ceux qui font cette Queſtion me donnent une idée claire & diſtincte de ce qu'on nomme Subſtance. Puiſqu'un auſſi grand Métaphyſicien que Mr. Locke, après avoir tant médité ſur ces matieres, ſe trouve réduit à ne répondre aux Queſtions des Cartéſiens, que par des Queſtions qu'il croit encore plus obſcures, & plus embrouillées que celles-là, nous devons juger qu'on ne peut réſoudre les Objections que Zenon propoſeroit, & nous pouvons ſûrement conjecturer qu'il adreſſeroit ainſi la parole à ſes Adverſaires: Vous vous ſauvez dans le vuide quand on vous chaſſe de l'Hypotheſe du mouvement & du plein; mais vous ne ſauriez tenir dans le vuide, on vous en démontre l'impoſſibilité; apprenez un meilleur moyen de ſortir d'affaire: celui que vous choiſiſſez eſt d'éviter un précipice en vous jettant dans un autre. Suivez moi, je vous donne une meilleure ouverture, ne concluez point de l'impoſſibilité du mouvement dans le plein, qu'il y a du vuide, concluez plutôt de l'impoſſibilité du vuide qu'il n'y a point de mouvement, c'eſt-à-dire, de mouvement réel, mais tout au plus une apparence de mouvement, ou un mouvement idéal, & intelligible.

Recueillons d'ici quelques Corollaires.

Le premier eſt, que la Diſpute de Zenon ne pourroit pas être entierement infructueuſe; car s'il manquoit ſa principale entrepriſe, qui eſt de prouver qu'il n'y a point de mouvement, il auroit toûjours l'avantage de fortifier l'Hypotheſe de l'*Acataleptie*, ou de l'incompréhenſibilité de toutes choſes. Les Démonſtrations de nos nouveaux Mathématiciens, qu'il y a du vuide, leur ont fait connoître que le mouvement dans le plein n'eſt pas une choſe qu'on puiſſe comprendre. Ils ont donc admis la ſuppoſition du vuide: ce n'eſt pas qu'ils ne la trouvaſſent environnée de pluſieurs difficultés inconcevables & inexplicables; mais ayant à choiſir entre deux Syſtèmes incompréhenſibles, ils ont préféré celui qui les rebutoit le moins. Ils ont mieux aimé ſe ſatisfaire ſur la Méchanique que ſur la Métaphyſique, & ils ont même négligé les Difficultés Phyſiques qui leur tombent ſur les bras, celle-ci par l'exemple, il n'eſt pas poſſible de donner raiſon de la réſiſtance de l'air & de l'eau, s'il y a ſi peu de matiere, & tant de vuide, dans ces deux portions du Monde. D'autres Mathématiciens rejettent encore le vuide. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent ſenti les Difficultés qui ont obligé à l'admettre: mais ils ont été plus frappés des embarras épouvantables qui ſe trouvent dans cette ſuppoſition; ils n'ont point crû que pour ces Difficultés, il fût à propos de renoncer aux idées claires que l'on a de la nature de l'étendue. Prenez garde qu'il y a des Philoſophes de la premiere volée, qui ne croyent pas que nous connoiſſions, ni ce que c'eſt qu'étendue, ni ce que c'eſt que ſubſtance, ils ne peuvent parler autrement tandis qu'ils croyent le vuide. Grand triomphe pour Zenon, & pour tous les autres Acataleptiques: car pendant qu'on diſputera ſi l'on ſait, ou ſi l'on ignore, la nature de la ſubſtance, & celle de la matiere, ce ſera un ſigne qu'on ne comprend rien, & qu'on ne peut être jamais aſſûré qu'on frappe au but, ou que les objets de notre eſprit ſoient ſemblables à l'idée que nous en avons.

II Je dirai en paſſant que l'Hypotheſe du vuide eſt la plus propre du monde à renverſer le Syſtème de Spinoza. En effet, s'il y a deux eſpéces d'étendue; l'une ſimple, indiviſible, & pénétrable; l'autre compoſée, diviſible, & impénétrable: il faut qu'il y ait plus d'une ſubſtance dans l'Univers. Cela ſe conclut encore mieux de ce que la ſubſtance impénétrable ne ſeroit pas un tout continu, mais un amas de corpuſcules ſéparés entierement les uns des autres, & environnés d'un grand eſpace incorporel. Les Spinoziſtes ne nieroient

Digitized by Google

qu'une Réponſe comme celle-là eſt plus ſophiſtique, que les raiſons de notre Zenon (*k*). Je ne penſe pas qu'il enſeignât, comme

pas, que chacun de ces corpuſcules ne fût une ſubſtance particuliere diſtincte de la ſubſtance de tous les autres. Et ainſi par leurs propres Axiomes ils abandonneroient leur Syſtême, s'ils avouoient une fois qu'il y a du vuide.

III. La derniere conſéquence, que je veux tirer, eſt que les Diſputes du vuide ont fourni une raiſon ſpécieuſe de nier que l'étendue ait une exiſtence réelle hors de notre entendement. On a compris en diſputant contre les Cartéſiens qui nient la poſſibilité du vuide, que l'étendue eſt un Etre qui ne peut avoir de bornes. Il a donc fallu, ou qu'il n'y eût point de corps dans la nature, ou qu'il y en eût une infinité. On ne ſauroit en détruire aucun ſans les anéantir tous, ni conſerver les plus petits ſans conſerver tous les autres: cependant nous connoiſſons par des idées évidentes, que quand deux choſes ſont diſtinctes réellement, l'une peut être conſervée ou détruite ſans que l'autre le ſoit; car tout ce qui eſt diſtinct réellement d'une choſe lui étant accidentel, & chaque choſe pouvant être conſervée ſans ce qui lui eſt accidentel, il s'enſuit que le corps *A*, réellement diſtinct du corps B, peut demeurer dans l'être des choſes, ſans que le corps B ſubſiſte, & que la conſervation du corps A ne tire point à conſéquencee pour la conſervation du corps B. Cette conſéqueuce, qui paroît ſi claire, & ſi conforme aux notions communes, ne peut point pourtant convenir au ſujet dont nous parlons, & vous ne pouvez ſuppoſer que tous les corps enfermés dans une chambre périſſent, & que les quatre murailles ſoient conſervées; car en ce cas-là il reſteroit entre elles la même diſtance qu'auparavant; or cette diſtance, diſent les Cartéſiens, n'eſt autre choſe qu'un corps. Leur doctrine ſemble donc combattre la ſouveraine liberté du Créateur, & le plein domaine qui lui eſt dû ſur touſes Ouvrages. Il doit jouïr d'un plein droit d'en créer peu ou beaucoup ſelon ſon bon-plaiſir, & de conſerver, & de détruire ou celui-ci ou celui-là comme bon lui ſemble. Les Cartéſiens peuvent répondre qu'il peut détruire chaque corps en particulier, moyennant qu'il en faſſe un autre de même grandeur; mais n'eſt-ce point donner des bornes à ſa liberté; n'eſt-ce point lui impoſer une eſpéce de ſervitude, qui l'oblige néceſſairement à créer un nouveau corps toutes les fois qu'il en veut détruire un autre? Voilà des Difficultés qu'on ne peut parer en ſuppoſant que l'étendue & le corps ſont la même choſe: mais on peut les retorquer toutes contre ceux qui les propoſent à Mr. Deſcartes, ſi d'ailleurs ils reconnoiſſent une étendue *ſpaciale* réellement exiſtente & diſtincte de la matiere. Cette étendue ne peut pas être finie, on ne ſauroit en ruiner une portion, ſans en reproduire une autre, &c. Or ſi la nature de l'étendue pénétrable ou impénétrable entraine avec ſoi de ſi grands inconvéniens, le plus court eſt de dire qu'elle ne peut exiſter que dans notre eſprit.

(*k*) *Une Réponſe comme celle de* Diogene *eſt plus ſophiſtique, que les raiſons de notre Zenon.*] La choſe eſt rapportée dans Diogene Laërce fort ſimplement; les Auteurs modernes l'ont un peu amplifiée. Ils ont nommé le Philoſophe qui nioit le mouvement, ils ont embelli les circonſtances de la Réponſe pratique, ils en ont fait la matiere des chreïes actives à l'uſage des jeunes Rhétoriciens. Je m'étonne que Sextus Empiricus n'ait daigné nommer celui qui réfuta de la ſorte les Objections contre l'exiſtence du mouvement. Il vaut mieux ne nommer perſonne, que d'aſſûrer que Diogene le Cynique & Zenon d'Elée furent les acteurs. Cette faute de Chronologie eſt inexcuſable: les Jéſuites de Conimbre l'ont imputée à Simplicius ſans le réfuter. Ils étoient à cet égard dans l'erreur vulgaire. Ils n'ont point commis l'autre

Digitized by Google

comme quelques-uns l'assûrent, que la matiere est composée de points mathématiques: je croirois plutôt qu'il soûtenoit qu'elle

faute qui est si commune; ils n'ont point crû que le Zenon qui nioit le mouvement, & dont Aristote examine les raisons, fût le Chef des Stoïciens, ils ont dit en propres termes que c'étoit Zenon d'Elée. Or il ne paroît pas que Zenon d'Elée ait enseigné que le continu fût composé de parties indivisibles. Il se contentoit de se prévaloir de la doctrine contraire, pour montrer que le mouvement étoit impossible. Il disoit même qu'un corps indivisible ne différe point du néant; & nous ferons voir ci-dessous, qu'il n'admettoit aucune composition dans l'Univers. Cependant on le regarde comme l'Auteur de la Secte qui soûtenoit, que les points mathématiques composent le continu. Il seroit plus raisonnable d'attribuer ce sentiment à Pythagore, & à Platon, comme a fait le Sieur Derodon, se fondant à l'égard de Pythagore sur le témoignage de Sextus Empiricus; & à l'égard de Platon, sur le témoignage d'Aristote. Mais quelle bévue de nous donner pour le guide de Démocrite & de Leucippe le Fondateur des Stoïciens! Il falloit savoir que Leucippe a précédé Démocrite, & que l'un & l'autre ont précédé de plusieurs Olympiades le Chef des Stoiques. Outre que leurs atomes forment un Système bien différent de celui qu'on attribue aux Zenonistes, sur la composition du contenu.

Quoi qu'il en soit, la Réponse de Diogene le Cynique au Philosophe qui nioit le mouvement, est le Sophisme que les Logiciens appellent *ignorance de ce dont il est question.* C'étoit sortir de l'état de la question: car ce Philosophe ne rejettoit pas le mouvement apparent, il ne nioit pas qu'il ne semble à l'homme qu'il y a du mouvement; mais il soûtenoit que réellement rien ne se meut, & il le prouvoit par des raisons très-subtiles & tout-à-fait embarrassantes. A quoi sert contre cela de se promener, ou de faire un saut? Est-ce prouver autre chose que l'apparence du mouvement? s'agissoit-il de cela? Le Philosophe la nioit-il? Point du tout: il n'étoit pas assez sot pour nier les phénomenes des yeux: mais il soûtenoit que le témoignage des Sens doit être sacrifié au raisonnement. Consultez Aristote, qui vous apprendra que quelques anciens Philosophes, ayant trouvé des raisons pour rejetter entierement la pluralité de parties, la divisibilité, la mobilité du Monde, avoient ensuite compté pour rien la déposition des Sens. Parmenides & Melissus sont les anciens Philosophes dont il parle. Il faut croire que Zenon d'Elée retint tout le fond de la doctrine de Parmenides son Maître. Plutarque, ayant dit que Parmenides admettoit l'éternité & l'immutabilité de toutes choses, ajoûte que Zenon d'Elée ne particularisa rien, & parut flotter dans l'incertitude. Mais d'autres déclarent qu'avec Xenophanes, avec Parmenides, & avec Melissus, il enseigna l'unité, & l'Incorruptibilité de toutes choses, & l'imperfection du témoignage des Sens. Il ne fut pas assez humble pour demeurer dans les principes de son Maître sans y rien changer: nous voyons ses innovations dans un Ouvrage que l'on attribue à Aristote. Elles n'empêchent pas qu'il ne crût qu'il ne se fait aucune génération: ainsi, par une suite nécessaire de son principe, il devoit combattre le mouvement, la divisibilité, la composition de l'étendue, &c. Nous avons vû ci-dessus dans l'Article de Xenophanes, à la page 516, colonne 2, que l'Auteur de l'Art de penser a fait un procès à Aristote en faveur de Parmenides & de Melissus. Il y a long-tems qu'on tâche de les justifier, en donnant à leur opinion un sens favorable, & un grand air de conformité avec le dogme des Orthodoxes sur la Nature de Dieu. Mais, selon toutes les apparences, Aristote ne mérite point ici de blâme: il a bien compris, & bien rapporté, ce qu'ils enseignoient; & par conséquent nous devons croire que leur Système étoit une espéce de

Digitized by Google

qu'elle n'en peut être compoſée. Je ne dois pas oublier qu'il fut moins ferme à ſouffrir les médiſances, qu'à ſouffrir les cruautés que l'on exerça ſur ſon corps. Il ſe fâcha tout de bon contre un homme qui lui diſoit des injures; & lorſqu'il vit qu'on trouvoit étrange ſon indignation, il répondit, *Si j'étois inſenſible aux injures, je le ſerois auſſi aux louanges.* Cette Réponſe n'eſt pas digne d'un Philoſophe.

ZENON, Philoſophe Epicurien, natif de Sidon, ſoûtint glorieuſement l'honneur de ſa Secte; car il s'acquit beaucoup

Spinoziſme. Il n'y a point lieu de s'imaginer qu'ils s'expliquoient par énigmes ou par emblêmes; car le dogme particulier de l'unité & de l'immutabilité de toutes choſes étoit une ſuite de pluſieurs principes clairs & évidens. Voyez ci-deſſus l'Article XENOPHANES, page 350. Ainſi c'étoit tout de bon, & par doctrine de Syſtême, & non pas par jeu d'eſprit, qu'ils nioient le mouvement, & qu'ils ſoutenoient que ſon exiſtence n'étoit que mentale.

De tout ceci il réſulte que la Réponſe de Diogene étoit ſophiſtique, quoiqu'elle fût propre à s'attirer l'applaudiſſement de la Compagnie. Cette Réponſe étoit mocqueuſe: mais je penſe auſſi que le Philoſophe qui y avoit intérêt ne fit que la mépriſer. Il en rit peut-être, & il s'en mocqua tout ſon ſaoul: plus heureux mille fois que le Sophiſte Diodore, qui ne ſe trouva pas en état de rire, lorſqu'on l'attaqua par une maligne ironie ſur ſes Leçons contre l'exiſtence du mouvement. Il s'étoit demis l'épaule, & il fut trouver le Médecin Herophile, pour le prier de la lui remettre. Vous ne ſongez pas à ce que vous dites, lui répondit Herophile; quoi! votre épaule diſloquée? cela ne peut pas être: car elle n'eſt ſortie de ſa place, ni où elle étoit, ni où elle n'étoit pas. Voilà l'une des raiſons de ce Sophiſte, pour combattre le mouvement. Si un corps ſe mouvoit, diſoit-il, il le feroit ou dans le lieu ou il eſt, ou dans le lieu où il n'eſt pas. Or il ne ſe meut, ni dans le lieu où il eſt, car s'il y eſt il n'en ſort point; ni dans le lieu où il n'eſt pas, car il ne peut rien ſouffrir ni rien faire où il n'eſt point. Donc. Diodore, peu capable alors de goûter cette Logique, pria Herophile de ne ſe plus ſouvenir de ces diſcours, & de lui fournir le remede néceſſaire.

(a) *Il eut entre autres Diſciples Ciceron & Pomponius Atticus.*] Mr. Menage n'a point imité Gaſſendi, qui nous renvoye à l'une des Lettres de Ciceron à Atticus, afin d'y trouver la grande amitié de ces deux illuſtres Romains pour notre Zenon. Gaſſendi ſe trompe, ce me ſemble. Cette Lettre de Ciceron fut écrite l'an 702 de Rome. Quelle apparence que Zenon fût encore en vie, lui qui étoit déjà fort vieux lorſque Ciceron aſſiſta à ſes Leçons l'an de Rome 674? Quelle apparence, que s'il eût été en vie l'on ne trouvât rien ſur ſon grand âge dans la Lettre de Ciceron que Gaſſendi a citée, ni dans la Lettre précédente où il eſt parlé du même homme? Notez que dans les meilleurs Editions, par exemple dans celle de Mr. Grævius, cet homme ne s'apelle point Zenon, mais Xenon. Le ſentiment de Manuce eſt incomparablement meilleur que celui de Corradus. Selon Corradus il s'agit là du Philoſophe Epicurien: mais ſelon Manuce il s'agit d'un homme d'affaires de Pomponius Atticus. Remarquez que pluſieurs croyent que Lucrece fut Diſciple de notre Zenon; & voyez ce que nous avons obſervé contre le Mémoire où le Baron des Coutures a été repris d'avoir avancé, que *Zenon étoit l'honneur de la Secte Epicurienne.*

(b) *Voſſius s'y eſt trompé.*] Il a dit, 1. Que Zenon le Sidonien Philoſophe de la Secte d'Epicure fut Diſciple d'Apollodore. 2. Que cet Apollodore

Digitized by Google

coup de réputation. Il eut entre autres Diſciples Ciceron & Pomponius Atticus (*a*), d'où l'on peut juger du temps auquel il vivoit. Voſſius s'y eſt trompé (*b*). On repréſente ce Zenon comme un philoſophe qui traitoit ſes Adverſaires avec beaucoup de mépris, & fort aigrement (*c*). Il n'y a gueres de choſes par où l'on puiſſe mieux connoître qu'il étoit hardi, que par l'Ouvrage qu'il écrivit contre les Mathématiques (*d*). Nous n'avons ni cet Ouvrage, ni celui que Poſſidonius compoſa pour le réfuter. Il y a des gens qui regrettent plus la perte

fut Diſciple d'Epicure. Il cite Diogene Laërce pour l'un & pour l'autre de ces deux faits, & il ſe trompe quant au dernier: car Diogene Laërce dit ſeulement qu'Apollodore fut un Sectateur illuſtre de la Doctrine d'Epicure. S'il eût ſongé aux paſſages qui nous apprennent que Ciceron, Cotta, & Pomponius Atticus, furent Auditeurs de Zenon, il ne lui eût point donné pour Maître un Diſciple d'Epicure; car puiſqu'Epicure mourut l'an 2 de la 127 Olympiade, & que Ciceron oüit Zenon l'an 674 de Rome, c'eſt-a-dire, la 1 année de la 175 Olympiade, il n'eſt pas poſſible qu'un Auditeur d'Epicure ait enſeigné Zenon. Il y a plus de cent quatre vingt dix ans entre la mort d'Epicure, & l'année où Ciceron oüit Zenon. Voyez Jonſius, qui a obſervé cette mépriſe de Voſſius; Mr. Menage l'a adoptée.

(*c*) *Il traitoit ſes Adverſaires avec beaucoup de mépris, & fort aigrement.*] Cotta voulant faire voir que la Secte d'Epicure étoit médiſante, allegue notre Zenon.

(*d*) *L'Ouvrage qu'il écrivit contre les Mathématiques.*] C'eſt ce qu'on apprend de Proclus, qui ajoûte que Poſſidonius le réfuta. Mr. Huet ayant dit qu'Epicure rejetta la Géometrie, & les autres parties des Mathématiques, parce qu'il croyoit qu'étant fondées ſur de faux principes, elles ne pouvoient pas être véritables, ajoûte que Zenon les attaqua par un autre endroit. Ce fut d'alléguer qu'afin qu'elles fuſſent certaines, il auroit fallu ajoûter à leurs principes certaines choſes que l'on n'y avoit point jointes. Les Mathématiques ſont ce qu'il y a de plus évident & de plus certain dans les connoiſſances humaines, & néanmoins elles ont trouvé des contrediſans. Si notre Zenon eût été un grand Métaphyſicien, & qu'il eût ſuivi d'autres principes que ceux d'Epicure, il eût pû faire un Ouvrage malaiſé à refuter, & il eût taillé plus de beſogne aux Géometres qu'on ne s'imagine. Toutes les Sciences ont leur foible; les Mathématiques ne ſont point exemptes de ce défaut. Il y a vrai que peu de gens ſont capables de les bien combattre; car pour bien réuſſir dans ce combat, il faudroit être non-ſeulement un bon Philoſophe, mais auſſi un très-profond Mathématicien. Ceux qui ont cette derniere qualité ſont ſi enchantés de la certitude & de l'évidence de leurs recherches, qu'ils ne ſongent point à examiner s'il y a là quelque illuſion, ou ſi le premier fondement a été bien établi. Ils s'aviſent rarement de ſoupçonner qu'il y manque quelque choſe. Ce qu'il y a de bien conſtant eſt, qu'il regne beaucoup de diſputes entre les plus fameux Mathématiciens. Ils ſe réfutent les uns les autres; les Répliques, & les Dupliques ſe multiplient parmi eux tout comme parmi les autres Savans. Nous voyons cela parmi les Modernes, & il eſt ſur que les Anciens ne furent pas plus unanimes. C'eſt une marque que l'on rencontre dans cette route pluſieurs ſentiers ténébreux, & qu'on s'égare, & qu'on perd la piſte de la Vérité. Il faut néceſſairement que ce ſoit le ſort des uns ou des autres, puiſque les uns aſſûrent ce qui eſt nié par les autres. On dira que c'eſt le défaut de l'Ouvrier & non pas celui de l'Art, &

perte de ces deux Livres, que celle de vingt ou trente Pieces de

que toutes ces Disputes viennent de ce qu'il y a des Mathématiciens qui se trompent, en prenant pour une Démonstration ce qui ne l'est pas; mais cela même témoigne qu'il se mêle des obscurités dans cette Science: outre qu'on se peut servir d'une pareille raison quant aux Disputes des autres Savans, on peut dire que s'ils suivoient bien les regles de la Dialectique, ils éviteroient les mauvaises conséquences, & les fausses theses qui les font errer. Avouons pourtant qu'il y a beaucoup de matieres Philosophiques sur qui les meilleurs Logiciens sont incapables de parvenir à la certitude, vû l'inévidence de l'objet; or cet inconvénient ne se trouve pas dans l'objet des Mathématiques. Tant qu'il vous plaira: mais il a d'ailleurs un défaut irréparable, & très-énorme; car c'est une chimere qui ne sauroit exister. Les points Mathématiques, & par conséquent les lignes & les surfaces des Géometres, leurs globes, leurs axes, sont des fictions qui ne peuvent jamais avoir aucune existence, elles sont donc inferieures à celles des Poëtes; car celles-ci pour l'ordinaire n'enferment rien d'impossible, elles ont pour le moins la vraisemblance & la possibilité. Gassendi a fait une Observation ingénieuse. Il dit que les Mathématiciens, & surtout les Géometres, ont établi leur empire dans le pays des abstractions & des idées, & qu'ils s'y promenent tout à leur aise, mais que s'il veulent descendre dans le pays des réalités, ils trouvent bientôt une résistance insurmontable. Il donne un exemple de la vanité de leurs prétendues Démonstrations, c'est que deux subtils Mathématiciens venoient de prouver qu'une quantité finie, & une quantité infinie, étoient égales. D'autres prouvent qu'il y a des quantités infinies bornées de chaque côté. S'ils trouvent de l'évidence dans ces sortes de Démonstrations, ne leur doit-elle pas être suspecte puisqu'après tout elle ne surpasse pas l'évidence avec quoi le sens commun nous apprend que le fini ne sauroit jamais être égal à l'infini, & que l'infini entant qu'infini ne peut avoir de bornes. J'ajoûte qu'il n'est pas vrai que l'évidence puisse accompagner ces Messieurs partout où ils se promenent. J'en prends à témoin un homme qui entend bien leurs rafinemens. „Il seroit à souhaiter, dit-il, que l'Analyse des infiniment petits, que l'on prétend être d'une fécondité admirable, portât dans ses démonstrations cette évidence que l'on attend, & que l'on a droit d'attendre de la Géometrie. Mais quand on raisonne *sur l'infini, sur l'infini de l'infini, sur l'infini de l'infini de l'infini, & ainsi de suite, sans trouver jamais des termes qui arrêtent*, & que l'on applique à des grandeurs finies, *ces infinités d'infinis*, ceux que l'on veut instruire, ou que l'on entreprend de convaincre, n'ont pas toûjours la pénétration requise pour voir clair dans de si profonds abîmes..... Ceux qui sont accoûtumés aux anciennes manieres de raisonner en Geométrie ont de la peine à les quitter pour suivre des methodes si abstraites, ils aiment mieux n'aller pas si loin que de s'engager dans les nouvelles routes de *l'infini de l'infini de l'infini*, où l'on ne voit pas toûjours assez clair autour de soy, & où l'on peut aisément s'égarer, sans qu'on s'en apperçoive. Il ne suffit pas en Geométrie de conclurre, il faut voir évidemment qu'on conclut bien".

C'est un assez bon préjugé contre les Mathématiques, que de dire que Mr. Pascal les mépriſa avant même qu'il s'attachât à la dévotion. Il les avoit aimées passionément, & il y avoit fait des progrès extraordinaires. Il avoit d'ailleurs un jugement très-solide, peu de gens pouvoient connoître mieux que lui le prix des choses. Ce ne fut point par sa conversion à l'unique nécessaire, qu'il se degoûta des Sciences qui l'avoient charmé. L'éxamen même de la chose, & les Réflexions qu'il fit sur les discours d'un homme du monde, le guérirent de sa prévention. Nous serions trop simples si nous nous imaginions que le Chevalier de Meré l'attaqua par des pensées pieuses: il n'employa, sans

Digitized by Google

doute que des Conſidérations Philoſophiques. Voyons quel en fut l'effet, & alléguons le commencement d'une Lettre qu'il écrivit à Mr. Paſcal. „Vous ſouvenez-vous de m'avoir dit „une fois que vous n'eſtiez plus ſi per„ſuadé de l'excellence des Mathéma„tiques? Vous m'écrivez à cette heure „que je vous en ay tout-à-fait deſa„buſé, & que je vous ay découvert „des choſes que vous n'euſſiez jamais „veues, ſi vous ne m'euſſiez connu. Je „ne ſçay pourtant, Monſieur, ſi vous „m'eſtes ſi obligé que vous penſez. Il „vous reſte encore une habitude que „vous avez priſe en cette ſcience, à ne „juger de quoy que ce ſoit que par „vos démonſtrations, qui le plus ſou„vent ſont fauſſes. Ces longs raiſon„nemens tirés de ligne en ligne vous „empeſchent d'abord en des connoiſ„ſances plus hautes, qui ne trompent „jamais ..... mais vous demeurez „toûjours dans les erreurs où les fauſ„ſes Démonſtrations de la Geométrie „vous ont jetté, & je ne vous croiray „point tout-à-fait guéri des Mathema„tiques, tant que vous ſoutiendrez, „que ces petits corps, dont nous dis„putames l'autre jour, ſe peuvent di„viſer juſques à l'infini". Mr. le Chevalir de Meré lui propoſe enſuite pluſieurs Objections ſur cette diviſibilité infinie du continu. Les unes ſont aſſez bonnes, & les autres très-mauvaiſes, & ſentent plutôt la plaiſanterie que le raiſonnement; & l'on a lieu de s'étonner qu'une même Lettre ſoit mêlée de tant de choſes ſi inégales. L'autre ſe vante néanmoins d'une merveilleuſe habileté dans les Sciences dont nous parlons. *Vous ſavez*, dit-il, *que j'ay découvert dans les Mathématiques des choſes ſi rares que les plus ſavans des anciens n'en ont jamais rien dit, & deſquelles les meilleurs Mathematiciens de l'Europe ont eſté ſurpris: vous avez écrit ſur mes inventions auſſi-bien que Monſieur Huiguens, Monſieur de Fermat, & tant d'autres qui les ont admirées. Vous devez juger par-là que je ne conſeille à perſonne de mépriſer cette Science: & pour] dire le vray elle peut ſervir, pourveu qu'on ne s'y attache pas trop; car d'ordinaire ce qu'on y cherche ſi curieuſement paroiſt inutile, & le temps qu'on y donne pourroit eſtre bien mieux employé. Il me ſemble auſſi que les raiſons qu'on trouve en cette Science pour peu qu'elles ſoyent obſcures, ou contre le ſentiment, doivent rendre les conſéquences qu'on en tire fort ſuſpectes. Sur tout comme j'ay dit quand il s'y mesle de l'infini.* Notez qu'il eſt fort dans l'ordre que ceux qui s'attachent à montrer le foible des Mathématiques faſſent ſavoir au public qu'ils les entendent, qu'ils les ont étudiées, qu'ils en reconnoiſſent l'utilité, & qu'ils n'ont point deſſein de leur dérober leur juſte prix. C'eſt ainſi que le ſavant Evêque d'Avranches que j'ai cité ci-deſſus, en a uſé, après avoir dit pluſieurs belles choſes touchant les incertitudes & les illuſions de cette ſcience.

Voici encore un paſſage de la Lettre du Chevalier de Meré: „Je vous avertis qu'outre ce Monde naturel, qui „tombe ſous la connoiſſance des ſens, „il y en a un autre inviſible, & que „c'eſt dans celuy-là que vous pouvez „atteindre à la plus haute ſcience. „Ceux qui ne s'informent que du „Monde corporel, jugent pour l'ordi„naire fort mal, & toujours groſſiere„ment, comme Deſcartes que vous „eſtimez tant, qui ne connoiſſoit l'eſpa„ce des lieux que par les corps qui „les occupoyent..... Mais ſans „m'arreſter à le convaincre de cette „erreur, ſachez que c'eſt dans ce „Monde inviſible, & d'une étendue „infini, qu'on peut decouvrir les rai„ſons, & les principes des choſes, les „verités les plus cachées, les conve„nances, les juſteſſes, les proportions, „les vrais originaux & les parfaites „idées de tout ce qu'on cherche". C'eſt la concluſion de ſa Lettre à Mr. Paſcal. Qu'il me ſoit permis de dire qu'on ne comprend pas à qui il en veut, & qu'il a beſoin d'un peu de ſupport; car il s'exprime d'une maniere ſi vague, qu'on en peut conclurre tout le contraire de ce qu'il a dû penſer, & repréſenter. Son but étoit de guérir entiérement Mr. Paſcal de la paſſion des Mathématiques: il a donc voulu lui marquer un autre objet que

Digitized by Google

ZOROASTRE, en Latin *Zoroaſtres*, Roi des Bactriens, fut vaincu par Ninus, & a paſſé pour l'Inventeur de la Magie

celui de cette Science; le lui marquer dis-je, comme la ſource, & le ſiége des vérités où nous aſpirons: & cependant il lui décrit un objet qui reſſemble fort à celui des Mathématiques; car elles ne contemplent point *ce Monde qui tombe ſous la connoiſſance des ſens*, mais *ce Monde inviſible & d'une étendue infinie*, où l'on peut *découvrir les juſteſſes, les proportions, &c.* Je crois qu'on vouloit recommander la Philoſophie des idées, la plus fine Méthaphyſique, celle qui ne tend qu'à contempler les Eſprits, & le Monde intelligible qui eſt dans l'entendement de Dieu; mais on n'a point pris garde aux carracteres qui diſtinguent cette Science d'avec les Mathématiques; & l'on ne s'eſt point ſouvenu qu'elles ont cette principale propriété, de conſidérer l'étendue entant que ſéparée de la matiere, & de toute qualité ſenſible. L'étendue ou la matiere intelligible eſt leur objet, comme la matiere ſenſible eſt celui de la Phyſique. Leur excellence ſelon les Anciens conſiſte à nous détacher des choſes caduques & corporelles, & à nous élever aux choſes ſpirituelles, immuables, & éternelles. De là vint que Platon déſaprouva la conduite de quelques Mathématiciens, qui s'efforcérent de vérifier ſur la matiere leurs Propoſitions ſpéculatives. Je m'en vais copier un très-excellent paſſage de Plutarque; il roule ſur une Maxime de Platon, que Dieu exerce toujours la Géométrie. „Ceſte ſenten-„ce. . . . . nous ſignifie. . . . . ce que „lui-meſme a pluſieurs fois dit & eſcrit „en louant & magnifiant la Géome-„trie, comme celle qui arrache ceux „qui s'attachent aux choſes ſenſibles, „& les deſtourne à penſer aux intel-„ligibles & éternelles, dont la con-„templation eſt la fin & le but dernier „de toute la philoſophie, comme la „veuë des ſecrets eſt la fin de la reli-„gion myſtique; car ce clou de vo-„lupté & de douleur qui attache l'ame „au corps, entre autres maux qu'il „fait à l'homme, le plus grand eſt, „qu'il lui rend les choſes ſenſibles „plus evidentes que les intelligibles, „& contraint l'entendement de juger „par paſſion plus que par raiſon. Car „eſtant accouſtumé par le ſentiment du „travail, ou du plaiſir, d'entendre à „la nature vagabonde, incertaine, & „muable des corps comme choſe ſub-„ſiſtante, il eſt aveugle & perd la con-„noiſſance de ce qui veritablement eſt „& ſubſiſte, la lumiere & inſtrument „de l'ame qui vaut mieux que dix „mille yeux corporels, par lequel or-„gane ſeul ſe peut voir la divinité, „Or eſt-il qu'en toutes les autres ſci-„ences Mathematiques, comme en „mirouers non raboteux, mais égalé-„ment par tout unis, apparoiſſent les „images & veſtiges de la verité des „choſes intelligibles: mais la Geo-„metrie principalement, comme la „mere & maiſtreſſe de toutes les „autres, retire & deſtourne la penſée „purifiée & deliée tout doucement de „la cogitation des choſes ſenſuelles. „C'eſt pourquoi Platon lui meſme re-„prenoit Eudoxus, Archytas, & Mé-„nechmus, qui taſchoyent à réduire la „duplication du ſolide quarré des ma-„nufactures d'inſtrumens, comme s'il „n'eſtoit pas poſſible par démonſtra-„tion de raiſon, quoiqu'on y taſchaſt, „de trouver deux lignes moyennes „proportionnelles, Car il leur obji-„çoit que cela eſtoit perdre & gaſter „tout ce que la Géometrie avoit de „meilleur, en la faiſant retourner en „arriere aux choſes maniables & ſen-„ſibles, en la gardant de monter à „mont, & d'embraſſer ces eternelles „& incorporelles images, auſquelles „Dieu eſtant toujours ententif, en „eſtoit auſſi touſjours Dieu,'. Pluſieurs paſſages d'Ariſtote nous apprennent que la quantité, entant que détachée de tout ce qui tombe ſous le ſens, eſt l'objet des Mathématiques. La plûpart des Mathématiciens avouent que cet objet n'exiſte point hors de nottre entendement. Mr. Barrow a trouvé mauvais qu'ils l'avouaſſent. Sa cenſure tombe nommément ſur le Jéſuite Blancanus & ſur Voſſius; mais il eſt certain que Blancanus a

Digitized by Google

gie (*a*). Eusebe pose sous l'an 7 d'Abraham cette victorie de Ninus, & il y a bien des Auteurs qui font Zoroastre beaucoup

a raison, & qu'il ne le faut censurer qu'en ce qu'il a prétendu, que l'existance du globe & du triangle, &c. des Géometres, est possible: *Ultimo dici potest, hæc tria esse possibilia, quis enim neget Angelum, aut Deum, ea posse efficere?* On n'a pas besoin d'un long discours afin de montrer qu'il est impossible que ce globe, ni que ce Triangle, &c. existent réellement; il ne faut que se souvenir qu'un pareil globe posé sur un plan, ne le toucheroit qu'en un point indivisible, & que roulant sur ce plan, il le toucheroit toûjours à un seul point. Il résulteroit de-là qu'il seroit tout composé de parties non-étendues; or cela est impossible, & enferme manifestement cette contradiction-ci qu'une étendue existeroit, & ne seroit point étendue. Elle existeroit selon la supposition, & elle ne seroit point étendue, puisqu'elle ne seroit point distincte d'un Etre non-étendu. Tous les Philosophes conviennent que la cause matérielle n'est point distincte de son effet; donc ce qui seroit composé de parties non-étendues, ne seroit pas distingué d'elles: or ce qui est la même chose qu'un être non-étendu, est nécessairement une chose non-étendu. Nos Théologiens, lorsqu'ils enseignent que le Monde a été produit de rien, n'entendent pas qu'il soit composé de rien, le mot *rien* ne signifie pas la cause matérielle du Monde, *materiam ex qua*, mais l'état antérieur à l'existence du Monde, ce qu'ils appellent *terminum à quo*, & ils reconnoissent qu'en prenant le mot de rien au premier sens, il est absolument impossible que le Monde en ait été fait. Il n'y a pas plus d'extravagance à soûtenir que le Monde a été fait de rien comme de sa cause matérielle, qu'à soûtenir qu'un pié d'étendue est composé de parties non-étendues. Il n'est donc pas possible, ni qu'un Ange, ni que Dieu même, produisent jamais le triangle, ni le plan, ni le cercle, ni le globe, &c. des Géometres; & ainsi Blancanus s'est rendu digne d'être censuré. Je laisse à juger à mes Lecteurs si ma Critique du dernier passage du Chevalier de Meré est bien fondée.

(*a*) *Il fut vaincu par Ninus, & a passé pour l'inventeur de la Magie.*] Justin nous dit que ce fut la derniere des victoires de ce Conquérant, & que Zoroastre philosopha avec beaucoup d'exactitude sur les principes de l'Univers, & sur le mouvement des Etoiles. Quelques-uns attribuent à Semiramis la gloire d'avoir vaincu Zoroastre. Ils entendent sans doute quelque chose de plus fort que ce qu'on lit dans Diodore de Sicile, qu'ayant été trouver son mari au siége de Bactra, elle conseilla, & fit une attaque qui fut suivie de la réduction de la ville. Ninus l'épousa depuis. Je crois qu'ils veulent dire que l'une des guerres qu'elle termina glorieusement après la mort de ce grand Monarque fut celle où Zoroastre perdit ses Etats. Un Historien cité par Syncellus traite de la naissance de Semiramis, & de celle de ce Magicien après avoir raconté les actions de Ninus. Ce seroit donc à Semiramis plutôt qu'à Ninus qu'il auroit attribué la victoire dont nous parlons. Mr. Stanlei dit que Zoroastre selon Eusebe a été contemporain de Semiramis: mais il est sûr qu'au rapport d'Eusebe il fut vaincu par le Roi Ninus. S'il étoit vrai, comme Arnobe le raconte, que de part & d'autre l'on se servit des secrets de la Magie dans cette guerre des Assyriens & des Bactriens, il seroit malaisé de croire que Zoroastre eût inventé cet Art-là; car il faudroit supposer que ses secrets passérent bientôt en Chaldée, & qu'on les y perfectionna si promptement que les Magiciens de Ninus furent capables de disputer avec l'Inventeur, & de le vaincre. Je ne donne pas cela pour une impossibilité. Ammien Marcellin veut que Zoroastre n'ait fait qu'augmenter les secrets magiques des Chaldéens. Quelques-uns disent qu'Azonace fut celui qui instruisit Zoroastre: ce seroit donc Azonace qu'il faudroit considérer comme l'Inventeur de la

Digitized by Google

coup plus ancien. Quelques-uns auſſi le font beaucoup plus moderne; tout eſt plein de variations ſur ce chapitre de l'Hiſtoire de ce fameux perſonnage (*b*), & l'on ne s'accorde guere mieux ſur le reſte. Ainſi mes Lecteurs ne doivent s'attendre qu'à trouver ici un ramas d'incertitudes & de contes bigarrés. On rapporte que Zoroaſtre ſe mit à rire le même jour qu'il naquit, & qu'il eſt le ſeul de tous les hommes à qui cela ſoit arrivé; & que la palpitation de ſon cerveau étoit ſi forte, qu'elle repouſſoit la main que l'on mettoit ſur ſa tête, ce qui fut un pronoſtic de ſa Science. On ajoûte, qu'il paſſa vingt ans dans les deſerts, & qu'il n'y mangea que d'un fromage qui ne vieilliſſoit jamais; que l'amour de la ſageſſe & de la juſtice l'obligea à ſe retirer ſur une montagne pour y vivre dans la ſolitude; que lorſqu'il deſcendit de cette montagne il y tomba un feu céleſte qui brûloit toujours; que le Roi de Perſe s'en approcha accompagné des plus grands Seigneurs de ſa Cour, afin de faire des prieres à Dieu; que Zoroaſtre ſortit de ces flammes ſans en être endommagé; qu'il conſola & encouragea les Perſes, & qu'il offrit quelques ſacrifices comme ſi Dieu l'avoit

Magie. Saint Auguſtin & Oroſe ſont ſuivi la tradition rapportée par Juſtin. La Liſte qu'Apulée donne des plus fameux Magiciens de l'Antiquité met Zoroaſtre au premier rang, au plus ancien poſte.

Notez que Diodore de Sicile, qui raconte aſſez amplement la guerre de Ninus & des Baſtriens, nomme le Roi de ceux-ci, non pas Zoroaſtre, mais Oxyartes, & qu'il ne fait mention d'aucune Magie. Cependant il narre ce qu'il avoit lû dans Cteſias, qui étoit un Hiſtorien aſſez enclin au débit de pareilles choſes. Voſſius & Henri Valois prétendent que Juſtin aſſûre que Zoroaſtre ſe défendit contre Ninus, non-ſeulement par les armes, mais auſſi par la Magie. Il n'eſt pas vrai que Juſtin diſe cela. Le même Voſſius aſſûre que ce narré de Juſtin a été tiré du premier Livre de Cteſias, comme Arnobe l'a indiqué. C'eſt un nouveau menſonge. Les paroles d'Arnobe ſont fort embrouillées, & l'on n'y ſauroit trouver ce fait-là.

(*b*) *Tout eſt plein de variations ſur le temps de Zoroaſtre.*] Nous avons vû qu'on le fait contemporain du Roi Ninus, qui mourut ſelon Euſebe environ 825 ans avant la priſe de Troie. Nous avons vû auſſi que Zoroaſtre ſelon l'opinion d'Hermippus a précédé de cinq mille ans la guerre de Troie. Le Platonicien Hermodore a ſuivi la même Chronologie qu'Hermippus, & Plutarque l'a rapportée comme la plus commune: mais ſelon Suidas il n'y a qu'un intervalle de 500 ans depuis Zoroaſtre juſques à la guerre de Troie. Il y a de grands Auteur qui ont dit que Zoroaſtre a vécu ſix mille ans avant la mort de Platon: D'autres, comme Xanthus le Lydien, ne le font antérieur que de ſix cens ans à l'Expédition de Xerxes. D'autres diſent qu'il le faut confondre avec un Pamphylien qui ſe nommoit Er, & qui étoit fils d'Armenius, & qui étant reſſuſcité douze jours après ſa mort, raconta les choſes qu'il avoit vûes dans l'autre monde. Ses narrations ſemblent prouver qu'il avoit lû l'Iliade. Elles ſont pour le moins une preuve démonſtrative qu'il a vécu après le ſiége de Troie. Vous

Digitized by Google

voit accompagné juſqu'à ce lieu-là; qu'enſuite il ne vécut point indifféremment avec toutes ſortes d'hommes, mais ſeulement avec ceux qui étoient nés pour la Vérité, & qui étoient capables de connoître Dieu, gens que les Perſes nommoient Mages; qu'il ſouhaita d'être frappé de la foudre, & d'être conſumé du feu du Ciel, & qu'il ordonna aux Perſes de recueillir ſes os après qu'il auroit été brûlé de cette façon, & de les garder & vénérer comme un gage de la conſervation de leur Monarchie; qu'ils eurent en effet pour ſes reliques une grande vénération, mais qu'enfin étant tombés dans la négligence à cet égard-là, ils déchurent auſſi de la Royauté. La Chronique d'Alexandrie ajoûte qu'après leur avoir tenu ce diſcours, il invoqua Orion, & fut conſumé d'un Feu céleſte. Quelques-uns diſent que Meſraïm fils de Cham fut inſtruit dans la Magie par ſon pere, & qu'il fut brûlé tout vif par le Démon qu'il importunoit trop ſouvent; que les Perſes l'adorérent comme un ami de Dieu, & comme un Saint à qui la foudre avoit ſervi de véhicule pour monter au Ciel, & comme un Aſtre vivant, d'où vint auſſi qu'il fut nommé Zoroaſtre après ſa mort.

Gre-

les trouverez dans Platon au X Livre de la République. C'eſt Clement d'Alexandrie, qui ſuppoſe que cet homme-là ne differe point de Zoroaſtre, ce qu'il prouve par la raiſon que celui-ci ſe déclare fils d'Armenius, & Pamphylien de naiſſance, & inſtruit divinement de pluſieurs choſes dans les Enfers. Or puiſqu'Arnobe remarque que ce Pamphylien fils d'Armenius a été aimé de Cyrus, voilà une Tradition ſelon laquelle Zoroaſtre a paru au Monde beaucoup plus tard qu'on ne croit.

Agathias, qui a vécu ſous l'Empire de Juſtinien, aſſûre, que ſelon les Perſes de ce temps-là Zoroaſtre & Hyſtaſpe avoient été contemporains. Mais ils ne diſoient pas ſi cet Hyſtaſpe étoit le pere de Darius, ou quelque autre. Mr. Marsham décide tout net qu'il faut entendre le pere de Darius; & il ſe fonde ſur ce que l'un des éloges qui furent gravés ſur ſon tombeau, fut d'avoir été l'inſtructeur des Mages, & ſur ce que le même Hiſtorien qui aſſûre qu'Hyſtaſpe a excellé en Magie, l'a qualifié pere de Darius. Ammien Marcellin n'a pas eu raiſon de dire, que ce pere de Darius étoit Roi, & peut-être n'a-t-il commis cette faute que pour avoir lû en général qu'un Roi Hyſtaſpe avoit été un grand Magicien, & pour avoir cru qu'il n'y avoit point d'autre Hyſtaſpe, que le pere de Darius. Mais il eſt ſûr que l'on a parlé d'un Roi Hyſtaſpe grand Prophete, & plus ancien que la fondation de Rome. Diſons que Mr. Marsham pouvoit ſe ſervir encore d'une autre preuve, & la bâtir de cette façon: Clement d'Alexandrie a prétendu que Zoroaſtre ne différoit point du Pamphylien fils d'Armenius: or ſelon Arnobe ce Pamphylien a été ami de Cyrus, & nous liſons dans Herodote un Entretien de Cyrus, & d'Hyſtaſpe pere de Darius: il eſt donc vrai que Zoroaſtre & cet Hyſtaſpe ont vécu en même temps. Mr. de Valois le Jeune affirme, que ſelon le témoignage d'Agathias quelques-uns diſoient qu'Hyſtaſpe le Docteur des Mages, étoit beaucoup plus ancien que le pere de

Digitized by Google

Gregoire de Tours assûre à-peu-près la même chose touchant Chus fils aîné de Cham (*c*). D'autres disent que Cham même est le Zoroastre des Orientaux Inventeur de la Magie. Mr. Bochart réfute très-bien cette fausseté. Cedrenus observe que Zoroastre, qui devint un si fameux Astronome parmi les Perses, étoit issu de Belus. Cela signifie qu'il étoit issu de Nemrod. Quelques-uns l'ont pris pour Nemrod même; quelques autres, ou pour Assur, ou pour Japhet. *Les anciens Persans veulent tous que Zoroastre soit plus ancien que Moyse*, & il y a des Mages qui *prétendent même qu'il est le même qu'Abraham*, & qui *l'appellent souvent Ibrahim Zerdascht, comme qui diroit, Abraham l'Ami du Feu.* Les Chrétiens Orientaux disent que Zoroastre *commença à paroître* sous le Regne de Cambyses qu'*il étoit natif de la Province de Medie : mais d'autres le font Assyrien, & veulent qu'il ait été Disciple du Prophete Elie. . . . . Ben Schunah*, dit, *qu'il fut disciple d'Esdras & que ce Prophete luy donna sa malediction, à cause qu'il soutenoit des opinions fort opposées aux Principes de la Loy Judaïque, & qu'il devint lépreux pour punition de son impiété, & qu'ayant été à ce sujet chassé de Jerusalem, il se retira en Perse, où il se fit l'Auteur d'une*

Darius. Il est certain qu'Agathias ne dit point cela, & qu'au contraire il se plaint de ce que les Perses ne marquoient pas si leur Hystaspe étoit le pere de Darius ou non. Je ne remarque ceci, qu'afin qu'on voye que les Citations des Auteurs les plus judicieux nous trompent souvent, & qu'ainsi la prudence veut que l'on vérifie les passages, qui que ce soit qui les allegue. Je répete ici cette Observation, je me souviens bien de l'avoir faite en d'autres endroits.

Je n'aurais jamais fait si je voulois relever toutes les inexactitudes de nos Auteurs, & rapporter toutes les variétés qui concernent la Chronologie de Zoroastre. Mais voici dequoi confirmer encore la pensée de Mr. Marsham. On a dit que Pythagoras fut Disciple de Zoroastre sous le Regne de Cambyse fils de Cyrus. J'ai cité ailleurs les paroles d'Apulée qui nous apprennent ce fait. Quelques-uns les entendent comme si Pythagoras, ayant été fait esclave en Egypte, avoit été transporté en Perse. Quelques autres veulent qu'il ait été transporté en Babylone, & qu'il y ait été instruit par Zoroastre le Babylonien, qu'ils distinguent du Persan. Je ne sai point sur quoi l'on se fonde en assûrant que Pythagoras fut amené prisonnier à Babylone par Roi Cambyse. Les termes d'Apulée qu'on cite signifient visiblement qu'il fut envoyé en Egypte avec les prisonniers de ce Monarque. Pour bien entendre cela; il faut consulter Herodote, qui raconte que Polycrate Tyran de Samos, voulant se défaire de quelques personnes qui lui étoient suspectes de brasser une rebellion, fit prier Cambyse de lui demander des troupes. Cambyse lui en ayant demandé, Polycrate lui envoya en Egypte quarante vaisseaux où il avoit embarqué ces personnes-là, & le fit prier de ne pas permettre leur retour. Apulée a voulu dire sans doute, qu'il y a des gens qui prétendent que Pythagoras fut un de ceux qui furent alors livrés a Cambyse par Polycrate. Il ne parle

Digitized by Google

d'une nouvelle Religion. Quelques-uns l'ont pris pour le Prophete Ezechiel, & l'on ne peut disconvenir qu'ils ne se fondent sur quantité de conformités entre ce qui appartient à l'un, & ce qui est raconté de l'autre. George Hornius s'est imaginé que Zoroastre est le faux Prophete Balaam. Mr. Huet montre que c'est le Moyse des Juifs, & il rapporte une infinité de convenances entre ce que l'Ecriture nous apprend de Moyse, & ce que les Auteurs Païens ont débité de Zoroastre. Il n'y a guere de gens qui ne croyent qu'il y a eu plusieurs Zoroastres, tout comme plusieurs Jupiters & plusieurs Hercules. Voyez le Traité de Thomas Stanlei, que Mr. le Clerc a mis en Latin: vous trouverez un Zoroastre Chaldéen, un Bactrien, un Perse, un Pamphylien, un Proconesien, & un Babylonien. On a tort de croire que Zoroastre ait enseigné la Magie diabolique; car sa Magie n'étoit autre chose que l'étude de la Nature divine, & de Culte religieux. Platon le déclare formellement *(d)*. Mais si à cet égard-là il est facile de le disculper, il est mal aisé de le faire sur le dogme des deux principes, tant la présomption est grande qu'il a enseigné actuellement qu'il y avoit deux causes coëternelles, l'une des bonnes choses, l'au-

point du transport de Pythagoras, soit en Perse, soit à Babylone.

(c) *Gregoire de Tours assûre à-peu-près la même chose touchant Chus fils aîné de Cham.*] „Le fils aîné de Cham, „dit-il, „s'appella Chus. Celuy-cy „fut le premier Inventeur de l'Art „Magique à la suggestion du Diable, „& le premier aussi qui donna com„mencement à l'Idolatrie. Il fut le „premier qui par une suggestion dia„bolique fit une petite Statue pour „estre adorée: il faisoit accroire aux „hommes qu'il avoit la puissance d'at„tirer les Estoiles & le feu du Ciel. „Il s'en alla parmy les Perses, qui „l'appellerent Zoroastre, c'est-à-dire, „vivante Estoile. Ayant aussi appris „de luy la maniere d'adorer le feu, „ils le révérerent lui-mesme comme „Dieu, ayant esté consumé divinement „par le feu".

(d) *Sa Magie n'étoit autre chose que l'étude . . . . du Culte religieux. Platon le déclare formellement.*] Il y a quatre personnes d'élite, dit-il, qui élevent le fils aîné du Roi des Perses. On choisit le plus sage, le plus juste; le plus tempérant, & le plus brave qui se puisse trouver. Le plus sage lui enseigne la Magie de Zoroastre, c'est-à-dire le Culte des Dieux: il lui enseigne aussi l'Art de régner. Notez que Zoroastre est qualifié fils d'Oromase, & qu'Oromase est le nom que lui & des Sectateurs donnoient au bon Dieu: il semble donc que c'étoit la même chose de l'appeller fils d'Oromase que de l'appeller fils de Dieu. Mr. Stanlei conjecture avec beaucoup de vraisemblance qu'on lui donnoit ce dernier titre. Qui voudra voir une infinité de passages qui témoignent que la Magie des Perses instituée par Zoroastre étoit l'étude de la Religion & de la Morale, n'aura qu'à lire Brissonius, & Boulanger. Personne n'ignore que Gabriel Naudé justifie doctement & solidement notre Zoroastre de l'Accusation de Magie noire. Il indique bien des Auteurs que l'on pourra consulter.

Digitized by Google

l'autre des méchantes (c). Mr. Hyde dans son excellent Traité de

(c) *Qu'il y avoit deux causes coëternelles, l'une des bonnes choses, l'autre des méchantes.*] Plutarque assûre que *c'est l'avis & l'opinion de la plus part & des plus sages des anciens.* „Zoroastre „le Magicien," ajoûta-t-il, „qu'on „dit avoir esté cinq cens ans devant „le temps de la guerre de Troie.... „appelloit le bon Dieu Oromazes, & „l'autre Arimanius .... & enseigna „de sacrifier à l'un pour lui deman„der toutes choses bonnes, & l'en re„mercier; & à l'autre, pour divertir „& destourner les siniſtres & mauvai„ses: car ils broyent ne sai quelle „herbe, qu'ils appellent Omomi, de„dans un mortier, & réclament Plu„ton & les ténebres, & puis la mes„lant avec le sang d'un loup qu'ils ont „immolé, ils la portent & la jettent „en un lieu obscur où le soleil ne don„ne jamais: car ils estiment que des „herbes & plantes les unes appar„tiennent au bon Dieu, & les autres „au mauvais Dæmon: & semblable„ment des bestes, comme les chiens, „les oiseaux, & les heriſſons terres„tres soyent à Dieu: & les aquati„ques, au mauvais Dæmon; à ceste „cause reputent bien-heureux ceux „qui en peuvent faire mourir plus „grand nombre: toutesois ces sages„là disent beaucoup de choses fabu„leuses des Dieux, comme sont cel„les-ci, que Oromazes est né de la „plus pure lumiere, & Arimanius „des ténebres: qu'ils se sont la guer„re l'un à l'autre, & que l'un a fait „six Dieux, le premier celui de Bene„volence, le second de Verité, le „troisieme de bonne Loi, le quatrie„me de Sapience, le cinquieme de „Richesse, le sixieme de Joie pour „les choses bonnes & bien faites: & „l'autre en produit autant d'autres en „nombre, tous adversaires & contrai„res à ceux-ci. Et puis Oromazes „s'estant augmenté par trois fois, „s'esloigna du Soleil autant comme „il y a depuis le Soleil jusques à la „terre, & orna le ciel d'astres & „d'estoiles, entre lesquelles il en esta„blit une comme maitresse & guide „des autres, la Caniculaire. Puis „ayant fait autres vingt & quatre „Dieux, il les mit dedans un œuf; „mais les autres, qui furent faits par „Arimanius en pareil nombre, grat„terent & rattisserent tant ceſt œuf, „qu'ils le percerent: & depuis ce „temps-là les maux ont esté pesle„mesle brouillés parmi les biens. „Mais il viendra un temps fatal & „prédestiné, que ceſt Arimanius, „ayant amené au monde la famine „ensemble & la peste, sera destruit „& de tout point exterminé par eux, „& lors la terre sera toute plate, unie „& égale, & n'y aura plus qu'une „vie, & une sorte de gouvernement „des hommes qui n'auront plus qu'u„ne langue entre eux, & vivront heu„reusement. Theopompus aussi escrit „que selon les Magiciens, l'un de ces „Dieux doit estre trois mille ans vain„queur, & trois autres mille ans vain„cu, & trois autres mille ans qu'ils „doivent demeurer à guerroyer & à „combattre l'un contre l'autre, & à „destruire ce que l'autre aura fait, „jusqu'à ce que finalement Pluton se„ra delaissé, & périra du tout, & lors „les hommes seront bien-heureux, „qui n'auront plus besoin de nourri„ture, & ne seront plus d'ombre, & „que le Dieu qui a ouvré, fait & pro„curé cela, chomme cependant & se „repose un temps, non trop long pour „un Dieu, mais comme médiocre à „un homme qui dormiroit. Voilà ce „que porte la fable controuvée par „les Mages,„

Il n'a pas été inutile de rapporter tout ce passage, puisque l'on y voit quelque détail sur les Opinions, & sur les Preceptes de Zoroastre, & que nous pouvons connoître par là que les Sectateurs des deux Principes s'embarrassoient dans plusieurs inconséquences absurdes, dés qu'ils descendoient à l'explication particuliere de leur Systéme. J'ai observé la même chose en parlant des Manichéens. Or puisque selon la tradition la plus commune Zoroastre doit passer pour le Fondateur des Mages, & qu'on peut prouver par un grand nombre d'autorités qu'ils ont admis un bon Dieu & un mauvais Dieu, celui-là

Digitized by Google

de la Religion des anciens Perſes, cite des Auteurs qui le diſculpent

nommé Oromaſe ou Oroſmade, celui-ci nommé Arimanius, il y a beaucoup d'apparence qu'il a ſoûtenu effectivement cette doctrine.

Obſervons que Plutarque ayant rapporté ce qu'on a vû ci-deſſus, ajoûte : *voilà ce que porte la fable contenuë par les Mages.* Si l'on inféroit de-là qu'il rejettoit en général toute l'Hypotheſe des deux principes, l'un bon & l'autre mauvais, on ne ſauroit guere ſes ſentimens. Il pouvoit bien condamner les explications particulieres des Sectateurs de Zoroaſtre ; mais ſans doute il admettoit tout le fondement de leur Syſtême, que le Dieu qu'ils appelloient bon n'eſt la cauſe d'aucun mal. Jai cité divers endroits de ſes Oeuvres où il ſe déclare là-deſſus ſans équivoque, & cependant ils ne nous découvrent point tout le fond de ſa doctrine. C'eſt pourquoi je mettrai ici quelques paſſages qui nous la feront mieux connoître. Je crois qu'elle étoit aſſez conforme au ſentiment qu'il attribuoit à Platon. Ce Philoſophe, dit-il, admet deux ames du Monde, l'une bienfaiſante, l'autre malfaiſante: „ & laiſſe encore entre „deux une troiſieme cauſe, qui n'eſt „point ſans ame, ni ſans raiſon, ni „immobile de ſoi-meſme, comme au„cuns eſtiment, ains adjacente & ad„herente à toutes ces deux autres, „appetant toutefois tousjours la meil„leure, la déſirant & la pourchaſ„ſant . . . . parce que la génération, „compoſition & conſtitution de ce „monde ici eſt meslée de puiſſances „contraires, non pas toutefois égales, „car la meilleure le gagne, & eſt „plus forte: mais il eſt impoſſible que „la mauvaiſe périſſe du tout, tant „elle eſt avant imprimée dedans le „corps & dedans l'ame de l'univers, „faiſant tousjours la guerre à la meil„leure. „ Il expoſe plus amplement en un autre endroit cette Doctrine de Platon, & nous fait entendre que l'origine du mal n'eſt point dans une matiere inſenſible & inanimée, qui n'ait point d'action, ni de qualités, & qui puiſſe recevoir toutes les formes imaginables ; mais dans une matiere qui ſe meut, & qui eſt unie à une ame dont les déſordres ne peuvent être entiérement & pleinement corrigés. Je dirai ci-deſſous pourquoi je rapporte un ſi long morceau de ſon Ouvrage.

„ Heraclitus dit qu'il n'y a eu un „Dieu ni homme qui ait fait ce mon„de: comme craignant que ſi nous „deſavouyons Dieu pour Créateur, il „ne fuſt incontinent néceſſaire de „confeſſer que l'homme en euſt eſté „l'architecte & l'ouvrier: mais il vaut „beaucoup mieux, ſuivant la ſentence „& avis de Platon, que nous avouyons, „voire chantions, qu'il a eſté fait & „creé de Dieu, comme eſtant l'un le „plus grand chef d'œuvre qui jamais „ait eſté fait, & l'autre le plus ex„cellent ouvrier & la meilleure cauſe „qui puiſſe eſtre: mais la ſubſtance „& la matiere dont il a eſté fait n'a „pas eſté créée, ains a de tout temps „eſté ſujette à l'ouvrier, pour la diſ„poſer & ordonner, & la rendre le „plus qu'il ſeroit poſſible, ſemblable „à ſoi, car generation ne ſe peut fai„re de ce qui n'eſt point, mais de ce „qui n'eſt pas bien, ou ainſi qu'il ap„partient . . . Or avant la création „du monde l'univers eſtoit un chaos, „c'eſt à dire un déſordre confus, le„quel toutefois n'eſtoit pas ſans corps, „ni ſans mouvement & ſans ame, „mais ce qu'il y avoit de corps eſtoit „ſans forme & ſans conſiſtence, & ce „qu'il y avoit d'ame mouvante eſtoit „téméraire, ſans entendement ni rai„ſon, ce qui n'eſtoit autre choſe qu'un „déſordre d'ame non régie par aucun „jugement de raiſon. Car Dieu n'a „point fait corps ce qui eſtoit incor„porel, ni ame ce qui eſtoit inanimé: „comme le Muſicien ne fait pas la „voix, ni le baladin le mouvement, „mais il rend bien la voix douce, ac„cordante & harmonieuſe, & le mou„vement meſuré de bonne grace & „bien compaſſé: auſſi Dieu n'a pas „fait la ſolidité palpable du corps, ni „la puiſſance mouvante & imaginative „de l'ame: mais ayant trouvé ces „deux principes-là, l'un ténébreux & „obſcur, l'autre inſenſé & turbulent, „tous deux imparfaits, déſordonnés

Digitized by Google

culpent sur ce point-là. Nous examinerons s'ils méritent d'être crus

„& indéterminés, il les a ordonnés „& disposés tous deux, en sorte qu'il „en a composé le plus beau & le „plus parfait animal de tous. La „substance du corps donc, qui est „la nature qu'il appelle susceptible „de toutes choses, le siege & la nour„rice de tout ce qui est engendré, „n'est autre chose que cela. Quant à „la substance de l'ame, il l'appelle, au „Livre intitulé Philebus, infinité, qui „est privation de tout nombre, de tou„te mesure, & de toute proportion, „qui n'a en soi ne fin ne terme, ne „plus ne moins, ne peu ne trop, ne „similitude ne dissimilitude. Et celle „qu'il dit au Timæus estre meslée „avec l'indivisible nature, & devenir „divisible par les corps, il ne faut pas „entendre que ce soit ni multitude en „unité, ni longueur & largeur en „points: car ce sont qualités qui con„viennent plutost au corps que non „pas à l'ame, ains ce principe-là des„ordonné, indefini, se mouvant soi„mesme, & ayant vertu mouvante, „lequel il appelle en plusieurs lieux „necessité, en ses livres des Loix il „l'appelle tout ouvertement, ame des„ordonnée, mauvaise & mal-faisante. „C'est l'ame simplement dite à par soi, „laquelle depuis a esté faite partici„pante d'entendement, & de discours „de raison, & de sage proportion, „afin qu'elle devinst ame du monde. „Et aussi ce principe-là matériel qui „reçoit tout, avoit bien magnitude, „distance & place, mais de beauté, „de forme & figure proportionnée, & „de mesure, il n'en avoit point, mais „il en eut quand il fust accoustré, afin „qu'il devint corps de la terre, de la „mer, des estoiles & du ciel, des „plantes & des animaux de toutes „sortes. Or ceux qui attribuent à la „matiere, ce qu'il appelle au Timæus, „necessité, & au traité de Philebus, „infinité & immensité de plus & de „moins, de peu & de trop, d'excès „& de defaut, & non pas à l'ame, ils „ne pourront pas maintenir qu'elle „soit cause du mal, d'autant qu'il sup„pose tousjours que ceste matiere là „soit sans forme ne figure quelconque, „destituée de toute qualité & faculté „propre à elle, la comparant aux „huiles qui n'ont odeur quelconque „leur, dont les parfumiers se servent „à faire leurs parfums: car il n'est „pas possible que Platon suppose, que „ce qui est de soi oiseux, sans qualité „active, ni mouvement ou inclination „à chose aucune, soit la cause & le „principe de mal, ne qu'il la nomme „infinité mauvaise & mal-faisante, ni „aussi la necessité qui en plusieurs cho„ses répugne à Dieu, lui estant ré„belle, & refusant de lui obeïr: Car „celle necessité qui renverse le ciel, „comme il dit en son Politique, & le „retourne tout au contraire: la con„cupiscence qui est née avec nous, & „la confusion de l'ancienne nature, „où il n'y avoit ordre quelconque, „avant qu'elle fust rangée en la belle „disposition du monde qui est mainte„nant, d'où est-ce qu'elle est venue „ès choses, si le sujet qui est la ma„tiere, estoit sans qualité quelcon„que, exempt de toute efficace de „cause? Et l'ouvrier estant de sa na„ture tout bon, désiroit, autant qu'il „est possible, rendre toutes choses „semblables à soi, car il n'y a point „de tiers, outre ces deux principes„là: & si nous voulons introduire le „mal en ce monde, sans cause précé„dente & sans principe qui l'ait en„gendré, nous tomberons ès difficul„tés & perplexités des Stoïques: car „des principes qui sont en estre, il „n'est pas possible que celui qui est „bon, ne celui qui est sans force ne „qualité quelconque, ait donné estre „ni génération à ce qui est mauvais. „Et n'a point fait Platon comme ceux „qui sont venus depuis lui, lesquels „à faute d'avoir veu & entendu le troi„sieme principe, & troisieme cau„se, qui est entre Dieu & la matie„re, se sont laissés aller, & tom„ber en un propos le plus estrange, „& le plus faux du monde, faisans „je ne sai comment venir de dehors „casuellement la nature du mal par „accident, ou bien de lui-mesme, là „où ils ne veulent pas concéder à „Epicurus qu'un seul Atome gauchisse „ni destourne tant peu que ce soit, „pource qu'ils disent qu'il introduit

Digitized by Google

crus *(f)*. On veut même qu'il n'ait pas été idolâtre, ni quant au

„témérairement un mouvement, ſans „en ſuppoſer aucune cauſe précéden„te: & eux cependant diſent que le „vice, la meſchanceté, & mille au„tres diſformités & imperfections des „corps, aviennent par conſequence, „ſans qu'il y ait autre cauſe efficiente. „Mais Platon ne dit pas cela, ains „deſpouillant la matiere de toute qua„lité, & mettant bien au loin arriere „de Dieu toute cauſe de mal, a ainſi „eſcrit touchant le monde, en ſes Po„litiques: Le monde a eu, dit-il, „toutes bonnes choſes de ſon auteur „qui l'a compoſé, mais de ſon habi„tude exterieure du paravant, tout „ce qu'il y a de mauvais, de meſchant „& d'injuſte au ciel, il le tient de-là, „& puis il l'imprime ce bas aux ani„maux. Et après, un petit plus avant: „Par trait de temps, dit-il, oublience „prenant pied, & s'imprimant en lui „la paſſion de ſon ancien déſordre & „confuſion, y domine de plus en plus, „& y a danger que venant à ſe diffou„dre il ne s'en retourne derechef plon„ger en ſa fondriere vaſte & infinie „de diverſité. .... Platon appelle „bien voirement la matiere mere & „nourrice, mais auſſi dit-il, que la „cauſe du mal eſt la puiſſance motive „relleante en icelle, & qui par les „corps eſt diviſible, qui eſt un mou„vement de raiſonnable & déſordon„né, mais non pas toutefois ſans ame, „laquelle il appelle diſertement & ex„preſſément ès livres de ſes Loix, „ame contraire & répugnante à celle „qui eſt cauſe de tout bien, parce que „l'ame eſt bien la cauſe & le principe „de mouvement, mais l'entendement „eſt la cauſe & le principe de l'ordre „& de l'harmonie du mouvement: car „Dieu n'a point rendu la matiere „oiſeuſe, mais il a empeſché qu'elle „ne fuſt plus agitée ni troublée d'une „cauſe folle & téméraire, & n'a pas „donné à la nature les principes de „mutations & de paſſions, mais elle „eſtant enveloppée de toutes ſortes de „paſſions & de mutations déſordon„nées il en a oſté tout le déſordre & „tout l'orreur qui y eſtoit, ſe ſervant „pour outils propres à ce faire des „nombres, des meſures, & des pro„portions".

Ce dévelopement de la Doctrine de Platon ſur la création du Monde, & ſur l'origine du Mal, eſt l'un des plus beaux endroits qui ſe trouvent dans Plutarque; & quoique cette Doctrine ne ſoit pas vraie, elle mérite pourtant d'être lûe avec attention, & contient de belles idées, & des conceptions ſublimes, & d'une fécondité merveilleuſe par rapport à ceux qui ſavent profiter des conſéquences. C'eſt la raiſon qui m'a engagé à ne point tronquer cet endroit-là. Combien y a-t-il de gens qui le liront qui ne prendroient pas la peine de recourir à Plutarque, ſi je m'étois contenté de leur indiquer les pages, ou de la Verſion d'Amyot, ou celles de l'Original? Une autre raiſon m'a empêché de me contenter de cela, c'eſt qu'on trouve dans ce paſſage de Plutarque certaines choſes dont il faudra que je me ſerve ci-deſſous.

(f) Monſ. Hyde. S. . . . cite des Auteurs qui le diſculpent . . . . . Nous examinerons s'ils méritent d'être crus.] Ceux qui ont lû le Journal de Mr. Bernard, n'ont pas beſoin qu'on leur apprenne que *l'Hiſtoire de la religion des anciens Perſes* publiée par Mr. Hyde à Oxford l'an 1700 *in* 4 eſt un des plus beaux Ouvrages qui ſe pût faire ſur un tel ſujet. L'idée que cet habile Journaliſte en donne fait aſſez entendre, que cette Hiſtoire de la Religion des anciens Perſes contient une Erudition exquiſe, & des Diſcuſſions profondes qui déterrent des raretés, & qui découvrent des pays que l'on ne connoiſſoit guerre. Venons au fait. Mr. Hyde aſſûre que les anciens Perſes n'ont reconnu qu'un ſeul principe incréé, c'étoit le principe du bien, Dieu en un mot: quant au principe du mal ils le regardoient comme une choſe créée. L'un des noms qu'ils donnoient à Dieu étoit *Hormizda*, & pour ce qui eſt du mauvais principe ils le nommoient *Ahariman*. Voilà l'origine des deux mots Grecs *Oromazdes & Arcimanios*, l'un étoit le nom du bon principe, l'autre celui du mauvais principe, comme on l'a vû ci-deſſus dans un paſſage de Plutarque

Digitized by Google

au culte du feu, ni quant à celui de Mithra *(g)*. Ce qui paroît de moins incertain, parmi de tant de choſes que l'on conte de

des Perſes ont prétendu qu'Abraham eſt le premier fondateur de leur Religion. Zoroaſtre y fit enſuite quelques changemens: mais on veut qu'il ne l'ait point altérée quant au dogme du ſeul principe incréé; toute ſon innovation à cet égard fut de donner au bon principe le nom de lumiere, & au mauvais principe le nom de ténébres. Dans l'Hypotheſe de Zoroaſtre les deux principes l'un du bien, & l'autre du mal, Oromaze, Arimanius, ou la lumiere & les ténébres, n'étoient à proprement parler que cauſes ſecondes, & ne méritoient pas en rigueur le nom de principe. C'étoit l'Ouvrage d'une autre cauſe, & la production de Dieu. Il y a bien des abſurdités dans l'explication particuliere de la Doctrine de ce Mage; car il diſoit d'un côté que Dieu ſeul avoit produit les ténébres, & de l'autre que leur exiſtence ne devoit point être rapportée à Dieu. Il diſoit que Dieu mêla la lumiere avec les ténébres, à cauſe que ſans ce mélange le Monde n'auroit pû être produit; que le bien & le mal, la pureté & l'impureté, ſortirent de ce mélange; qu'il y eut un grand combat entre la lumiere & les ténébres, juſqu'à ce que celles-ci furent vaincues; qu'après leur défaite elles ſe retirérent dans leur Monde, & la lumiere dans le ſien; que Dieu ayant mêlé enſemble ces deux contraires, établit une lumiere originale, & la fit exiſter: que les ténébres réſultérent de cela comme l'ombre ſuit le corps; car Dieu voyant que les ténébres exiſtoient en quelque façon, mais non pas réellement, donna une pleine exiſtence à la lumiere, & ainſi les ténébres exiſtérent par une ſuite inévitable, & non pas ſelon l'intention directe & primitive du Createur. Nous ne ſaurions voir goutte dans ce chaos de penſées nous autres Occidentaux: il n'y a que des Levantins accoûtumés à un langage myſtique & contradictoire, qui puiſſent ſouffrir ſans dégoût, & ſans horreur, un ſi énorme galimatias. Mais quoi qu'il en ſoit, me dira-t-on, voilà Zoroaſtre diſculpé ſur la principale Accuſation: il ne ſera plus permis de prétendre qu'il a reconnu deux principes incréés, un Arimanius eſſentiellement méchant qui exiſte par ſoi-même. C'eſt ce qui me reſte à examiner.

I. Je répons en premier lieu qu'il eſt hors de doute que les Auteurs Grecs, qui ont donné à Zoroaſtre l'opinion des deux principes, ont prétendu lui attribuer un ſentiment qui étoit contraire, & à la Théologie commune, & au Dogme des Ariſtotéliciens, & des Stoïciens: ces deux Sectes s'accordoient avec le peuple ſur ce point-ci, que le même Dieu, qui verſe les biens ſur la terre, y verſe les maux, que s'il punit d'un côté, il récompenſe de l'autre, &c. Or ſi l'on a prétendu que Zoroaſtre & les Mages, étoient dans un ſentiment oppoſé à celui-là, il faut qu'on ait cru qu'ils enſeignoient que le principe qui diſtribue les biens, eſt diſtingué perſonnellement du principe qui fait le contraire, & que ces deux principes ſont indépendans l'un de l'autre, & auſſi éternels l'un que l'autre.

II. Cela ſe confirme par la raiſon qu'on ne recouroit à cette Hypotheſe qu'afin d'éviter les embarras qui ſe rencontrent dans la ſuppoſition que le même Etre, qui eſt la cauſe du bien, ſoit auſſi la cauſe du mal. Or on ne les eût pas évités, ſi l'on eût dit qu'Arimanius étoit une production du bon Dieu; car la queſtion ſeroit revenue, comment Arimanius principe du mal avoit pû être produit par une cauſe infiniment bonne. Chacun comprend que ſoit que l'on diſe que Dieu produit lui-même tous les maux particuliers, ſoit que l'on diſe qu'il produit Arimanius, qui eſt enſuite l'autre néceſſaire de tous les maux particuliers, cela revient à la même choſe. Ainſi Zoroaſtre n'eût pû ſe ſauver d'aucune Objection, ſi ſa doctrine eût été telle que Shahriſtâni la rapporte. Diſons donc que les Grecs ne lui ont point impoſé.

Digitized by Google

de cet homme, eſt qu'il a été l'introducteur d'une nouvelle Religion dans la Perſe, & qu'il a fait cela environ le Regne de

III. Je n'ignore pas qu'on me peut dire, qu'ils ont mal connus les opinions des Philoſophes qu'ils nommoient Barbares. Ce qu'ils ont écrit de la Nation Judaïque, & des Antiquités d'Egypte, n'a rien d'exact. Qu'on répete cela tant qu'on voudra, je répondrai que les Ecrivains Arabes ne ſont pas une meilleure caution, quand ils parlent d'un Philoſophe auſſi éloigné de leur temps que l'a été celui-ci.

IV. Je conjecture que ſes Sectateurs lui ont prêté charitablement, & pour leurs propres intérêts, la création du mauvais principe, & qu'ils en ont uſé de la ſorte depuis qu'ils ont été ſoûmis à la dure domination des Mahométans, qui les abhorrent, & qui les traitent d'idolâtres & d'odorateurs du feu. Ne voulant point s'expoſer encore plus à leur haine, & à leurs inſultes, ſous prétexte qu'ils reconnoîtroient une Nature incréée, & ſouverainement méchante, & indépendante de Dieu, ils ont trouvé à-propos de donner une autre interprétation à cette partie de leur Syſtême; car pour nier abſolument qu'il ait admis deux principes, ils ne pourroient pas. On ſait trop qu'il les admettoit: „Le Tarikh Montekheb dit, „que Zoroaſtre, Auteur de la Secte „des Megiouſch, ou Mages, eſt auſſi „le premier qui a enſeigné la doctri„ne des deux Principes de toutes cho„ſes, & que le ſurnom de Megiouſch, „que l'on luy donne, eſt un nom cor„rompu par les Arabes, du mot Per„ſien, Meïkhouſch, qui ſignifie, Ai„gre-doux, à cauſe des deux Princi„pes, Bon & Mauvais, qu'il éta„bliſſoit". Voilà un Auteur qui attribue à Zoroaſtre le premier établiſſement de ce Dogme; mais Mr. Hyde donne un paſſage qui fait ce Syſtême beaucoup plus ancien, & qui ſemble même dire que Zoroaſtre le réforma.

V. Enfin je dis que Mr. Hyde reconnoît qu'il y a encore des Sectes, qui en admettant comme deux natures coëternelles, Dieu & le Diable, ſont conformes aux Sectateurs de l'Oromaze, & de l'Arimanius de Zoroaſtre. Il y a des choſes bien particulieres, & bien extravagantes, touchant ce Syſtême des Mages Zoroaſtriens dans le Livre d'un Mahométan. Les Dualiſtes y tiennent encore pour la coëternité du Diable & demandent d'une maniere très-importune d'où le mal a pû venir, ſi le mauvais principe n'eſt pas éternel? Quelques-uns de ces Mages diſent qu'Arimanius, ou le mauvais principe, fut créé par une mauvaiſe penſée qui s'éleva dans l'entendement divin. Cette penſée étoit, *que ſera-ce ſi je n'ai point de querelles*? Que peut-on dire de plus abominable? Seroit-il plus blaſphématoire de ne donner aucune origine à cet Arimanius, que de lui donner celle-là? Ils ajoûtent qu'il s'éleva une guerre entre l'Armée de la Lumiere, & l'Armée des Ténèbres, qui ſe termina enfin par un accommodement, dont les Anges furent médiateurs & dont les conditions furent que le Monde inférieur ſeroit laiſſé pleinement à Arimanius pendant ſept mille ans, après quoi il le reſtitueroit à la Lumiere. Il avoit exterminé avant la paix tous les habitans du Monde. La lumiere avoit appellé les hommes à ſon ſecours pendant qu'ils n'étoient encore que des eſprits: elle avoit fait cela, ou afin de les retirer du pays d'Arimanius, ou afin de leur donner des corps qui combatiſſent contre cet Adverſaire. Ils accepterent les corps, & le combat, à condition d'être aſſiſtés par la Lumiere, & de vaincre enfin Arimanius. La réſurrection viendra après qu'il aura été vaincu. Voilà, concluent-ils, quelle fut la cauſe de la mixtion, & quelle ſera la cauſe de la délivrance. Les Grecs n'ont pas ignoré que Zoroaſtre enſeignoit la réſurrection future.

(g) *On veut qu'il n'ait pas été idolâtre, ni quant au culte du feu, ni quant*

Digitized by Google

de Darius qui fut le Succeſſeur de Cambyſes. Il eſt enc
dans une grande vénération parmi les Perſes qui ne ſuiv
pas la Religion Mahométane, mais l'ancienne Religion du pa
Ils le nomment Zardhuſt, & pluſieurs croyent qu'il étoit ve
de la Chine, & ils en content une infinité de choſes miracul
ſes. Vous en pourrez voir un échantillon dans la Bibliotl

q

à celui de Mithra.] Mr. Hyde aſſure que les Sectateurs de l'ancienne Religion des Perſes nient qu'ils ayent jamais rendu aux Aſtres le culte divin. Ils ſoutiennent qu'ils n'adorent pas le Soleil, & qu'ils ſe tournent ſeulement vers cet Aſtre lorſqu'ils prient Dieu. Il a trouvé parmi les Préceptes de Zoroaſtre, qu'il faut ſaluer le Soleil, & lui donner des éloges, mais non pas qu'il faille le ſervir religieuſement. Il prouve que leurs cérémonies peuvent juſtement paſſer pour des honneurs civils, & il fait là-deſſus des Obſervations tout-à-fait curieuſes. Il applique au Feu ce qu'il a dit du Soleil; les révérences & les proſtrations des Perſes devant le Feu ſacré n'étoient pas une adoration religieuſe, mais ſeulement civile. Il conclut que l'on a tort de les nommer idolâtres & adorateurs du Feu, & il veut que Zoroaſtre ait été un inſtrument pour les faire perſévérer dans la vraie foi. C'étoit un homme qui avoit été nourri dans la connoiſſance du vrai Dieu, & qui l'adora particulierement dans un autre naturel, où il mit divers ſymboles qui repréſentoient le monde. Mithra repréſentant le Soleil y tenoit la place du Maître. Mais ce n'étoit point à Mithra, c'étoit au vrai Dieu qu'il rendoit ſes adorations.

Vous remarquerez, s'il vous plait, qu'il y a dans cet Ouvrage de Mr. Hyde quelques Obſervations qui peuvent être officieuſes aux Jéſuites, dans le Procès qu'on leur fait touchant les honneurs de Confutius, qu'ils ſoûtiennent n'être que civils. Le Pere le Comte qu'on a tant blamé pour avoir dit que la vraie Religion, ou la connoiſſance du vrai Dieu, a ſubſiſté dans la Chine pendant pluſieurs Siecles, trouvera un bon ſecond dans docte Profeſſeur d Oxford.

(*h*) *Bien de gens croyent que t les Ouvrages qui ont couru ſous le n de Zoroaſtre. . . ſont ſuppoſés. Mr. H n'eſt pas de ce ſentiment.*] Suidas affi que l'on avoit quatre Livres de Z roaſtre. Il eſt fort apparent que que Pline rapporte ſous la Citati de Zoroaſtre. avoit été pris de c Livres-là. Euſebe cite un paſſage q contient une magnifique deſcripti de Dieu, & il le donne pour les pr pres termes de Zoroaſtre. Je ne vc perſonne qui ne croye que Cleme d'Alexandrie a dit que les Sectateu de Prodicus ſe vantoient d'avoir l Livres occultes de Zoroaſtre. Ma peut-être que ſes paroles ont un auti ſens & ſignifient qu'ils ſe vantoier d'avoir les Livres occultes de Pythi goras. On a imprimé en dernier lie avec les Vers des Sybilles à Amſte dam, 1689. ſelon l'Edition d'Opſopeu *Les Oracles Magiques de Zoroaſtre av les Scholies de Pleton & de Pſellus.* Ce prétendus Oracles Magiques ne con tiennent pas deux pages. Voici l jugement de Mr. Huet ſur tous le Livres en général qui ont couru ſou le nom de Zoroaſtre. Il les trait tous de ſuppoſés. Monſieur Hue dit encore, que Porphyre a reproch aux Chrétiens la ſuppoſition de beau coup d'Ouvrages, & qu'il ſe vante d'avoir prouvé que l'Apocalypſe d Zoroaſtre étoit du nombre de ces Li vres-là.

Mr. Hyde reconnoit que les anciens Hérétiques ont allégué fauſſement ſous le nom de Zoroaſtre, quelques Prophéties touchant Jeſus-Chriſt; mais il prétend qu'ils n'eurent cette hardieſſe, que parce qu'ils n'igno-

Digitized by Google

que Orientale de Monſr. d'Herbelot, & dans l'Hiſtoire de la Religion des Benjans traduite de l'Anglois de Monſr. Lord par Monſr. Briot. Conſultez auſſi la Démonſtration Evangélique de Mr. Huet, & l'Ouvrage de Monſr. Hyde. Bien des gens croyent que tous les Ouvrages qui ont couru ſous le nom de Zoroaſtre, & dont quelques-uns ſubſiſtent encore, ſont ſuppoſés. Monſr. Hyde n'eſt pas de ce ſentiment *(h)*.

roient pas qu'il y avoit de légitimes Ecrits de Zoroaſtre qui contenoient de ces Prophéties. Il croit que Dieu avoit révélé à Zoroaſtre l'avénement du Meſſie, & que Zoroaſtre inféra dans ſes Ouvrages cette merveilleuſe Révélation. Il regarde comme un véritable Ecrit de cet homme le Zundavaſtaw, que Monſr. Huet rejette: il en donne le vrai Titre, & l'Analyſe, & il eſt perſuadé, que les Compoſitions de cet Auteur furent faites en ancien Perſan, & qu'elles ſe ſont conſervées jusqu'à ce temps-ci.

FIN DU SECOND TOME.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A BERLIN,
Imprimé chez GEORGE LOUIS WINTER.

Digitized by Google

Digitized by Google